LA

REVUE DE PARIS

VINGTIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1913

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1913

LA ROSE DES RUINES[1]

X

Le succès, foudroyant, était venu. L'État avait acheté le groupe de la *Misère*, pour le musée du Luxembourg. Georges Randal était désormais, et sans restrictions, le nom d'un maître. On jugea qu'il avait cette fois dépouillé l'École, la guenille du bon élève, cette tunique de Nessus, mortelle à tant d'artistes... Il n'y avait pas eu assez de louanges pour l'étrange vie des deux humbles spectres. Squelettes dont la décrépitude se dressait, comme une plainte et comme un réquisitoire.

On avait évoqué, devant ces êtres dégradés, la touchante invocation de Villon :

> Corps féminin, qui tant es tendre,
> Poli, soüef, si précieux...

Tout l'envers du luxe et du bonheur apparaissait dans ces yeux hagards, ces traits décharnés, ces mains tremblantes et tendues. Chute tragique de la beauté à la hideur.

Quant aux *Femmes d'aujourd'hui*, d'une grâce si moderne, si raffinée, si intense, elles avaient bénéficié du contraste. La mode s'en mêlant, elles dépassaient la célébrité, pour tomber dans le commerce... On les voyait sourire en marbre, en bronze, en ivoire, en argent, à toutes les devantures.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 août.

263822

Leur vogue, à la longue, agaçait Georges. La banalité des reproductions finissait par le faire douter de l'originalité du modèle. Modestie qui par ricochet irritait Annie, sensible, en bonne ménagère, aux profits de l'édition... « — Autrefois, se disait-elle encore, quand j'inspirais ses *petites bonnes femmes*, il ne les trouvait pas si quelconques!... »

Même il y eut, à leur propos, une escarmouche.

Georges, enhardi par sa réussite, avait presque aussitôt conçu le projet d'une œuvre nouvelle, mais de dimensions si vastes que l'atelier de Montmartre s'avéra insuffisant... Un haut-relief, où les âges de la vie déroulaient leur cortège, à la poursuite d'un insaisissable bonheur... Et puis l'étroitesse de la maisonnette ne correspondait plus à leur situation actuelle... Nulle réception possible, et, dans le jour à jour, on y étouffait, les uns sur les autres...

Ils avaient après de longues recherches fixé leur choix à Auteuil : un hôtel avec un grand jardin, au fond duquel s'ouvrait l'atelier immense d'un ancien décorateur. C'était Lise qui, en allant goûter chez son amie, mademoiselle Leroy-Bellue, fille de la pensionnaire de la Comédie-Française, avait découvert cette occasion... Le loyer sautait, il est vrai, de deux mille à huit. Mais n'avait-on pas le vent en poupe? Rien que de mai à octobre, les *Femmes d'aujourd'hui* avaient rapporté plus de trente mille francs... « — Et cela commence seulement! affirmait le gros Lardevienne, en se frottant les mains... Votre série, c'est une fortune! »

Les soucis du déménagement et de l'installation, les mille courses d'achats avaient étourdi Annie de plus de fatigue que de joie. Il lui semblait, en quittant son nid haut perché sur la Butte, qu'elle disait adieu à toute une part d'elle-même, la meilleure après celle qu'elle avait laissée en Italie, aux belles étapes de Rome, de Florence et de Venise. La route, sur un tournant nouveau, s'ouvrait invisible... Oh! les heures de leur communion, dans le merveilleux décor!... Les heures enfuies!... Celles de l'atelier de la Villa, celles des visites aux Uffizi, au palais des Doges... Celles de la chambre d'auberge, où, la fenêtre ouverte sur la splendeur du lac de Garde, amoureusement Geo pétrissait ses cires!... En retrouverait-elle jamais de comparables? Quel destin l'attendait dans la maison

nouvelle? L'atelier séparé de l'hôtel, n'était-ce pas le symbole même de leur existence? Elle était déchirée en deux. D'un côté l'art, de l'autre l'amour... L'amour! Avec une amertume résignée, son rire agitait, comme un grelot, le mot creux.

Aussi, à la manière d'un fétiche, Annie, sur la cheminée du grand salon, entre deux vases de vieux Delft polychrome, — la dernière trouvaille! — avait-elle voulu installer le plâtre original de la première statuette : *En se coiffant.*

— Ça fait très bien, — attestait Lise... — Le mouvement des bras dans la glace...

— Je trouve aussi — dit Annie, souriant à l'image gracieuse comme à un cher souvenir.

Mais Georges, consulté, avait poussé les hauts cris :

— Ah! non... Pourquoi pas une enseigne!... Je finirai par les détester, ces petites machines!... Ote-moi ça de là... et mets à la place ma pendule de biscuit... La cheminée classique. Ton salon a du style... ne le gâche pas!... Les plâtres à l'atelier.

— Comme tu voudras! — dit Annie, sans protester.

A quoi bon?... Du moment qu'il n'avait pas conscience, il était vain qu'elle se plaignit?... Cela n'eût servi qu'à raviver leur dissentiment, cette plaie latente dont elle était seule à souffrir.

Mélancoliquement Annie avait sonné le valet de chambre. Car on avait, maintenant, un personnel.

— Justin, portez ce plâtre dans l'atelier de Monsieur... Doucement... C'est fragile...

Georges, sans se déranger du fauteuil où il s'était calé pour juger de l'effet, indiqua :

— Le praticien vous montrera la planche. Mettez ça avec les autres! Numéro un de la série...

En silence elle combinait, à la place, d'autres arrangements. Tenace, avec un goût personnel, elle répugnait à se laisser imposer, pour « son salon », la volonté du « Maître ». Et tout en essayant successivement, avec l'aide de l'insouciante Lise, un coffre de nacre et d'écaille ottoman, un petit paysage de Rousseau sur un chevalet, puis un groupe de Saxe, — « Non, décidément, ça ne va pas! » — elle évoquait l'après-midi du vernissage, cette minute enivrante où, dans le coup de foudre

du triomphe, grisé par la rumeur de la foule extasiée devant « ces petites machines », Georges lui avait serré le bras, en murmurant : — « C'est toi qu'ils admirent, ma chérie... J'ai envie de leur crier : Voilà la Muse!... » Et après la fermeture du Salon, le rendez-vous à la terrasse du Weber, fourmillant d'amis... le dîner si gai, avec Peyrière, Labrou, La Morardière, Lucien Lartigue... Et Jeanne, alors fiancée seulement... Jeanne!...

Une souffrance, au soupçon qui la harcelait, l'élança... Jeanne!... Elle sonda le visage de son mari. Dire qu'ils en étaient venus à ne plus pouvoir, entre eux, penser tout haut!

— Tu vois — trancha Georges, — il n'y a que la pendule!... Où est-elle?

— Sur la cheminée du petit salon. Va la chercher, Lise.

Il alluma une cigarette, tandis qu'elle tambourinait distraitement, sur une des potiches...

— Ouf! c'est lourd.

Lise revenait. Péniblement elle haussa, disposa la baigneuse. Georges clignait les yeux.

— Là! qui avait raison?... C'est épatant!... Et au petit salon il n'y a qu'à mettre le Rousseau... Là-dessus, bonjour.

Il se retourna, sur le seuil.

— Ah! j'avais oublié de te dire que j'ai invité à dîner demain soir, — au restaurant, naturellement, — les La Morardière, avec Piéraut...

Il prit la surprise d'Annie pour une ignorance :

— Piéraut, voyons, de l'Institut!

Elle répéta machinalement :

— Mais oui, Piéraut...

Et elle songeait : il faut qu'il voie Jeanne maintenant tous les jours!...

— Chez Larue... avant l'Opéra... oui, j'ai la loge du sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts...

— Ah!

— Quoi? Ça te chiffonne...

— Non, je me demande quelle robe je mettrai... La noire, peut-être...

— Moi, ma rose! — déclara Lise enchantée.

Son horizon se bornait encore à la couleur d'une jupe et à

l'étendue de l'effet produit sur l'univers par sa jeune personne. Elle pirouetta, courant à ses tiroirs... Annie, sans sourciller, continuait l'agencement des bibelots.

Georges conclut, rassuré :

— Parfait!... Je file, j'ai modèle... Je vais préparer ma terre.

Il avait un air satisfait et faux, qui acheva d'avertir Annie.

— Qui attends-tu?

Il avait commande de trois bustes; des femmes du monde.

— Madame de Moray?... Madame de Hurtot?...

Il cacha sa gêne, sous un persiflage désinvolte.

— Mais non, madame de la Morardière, s'il te plaît!... Oui, Jeanne... Et comme il y a longtemps que c'était convenu... Voilà! Le rendez-vous est à trois heures... Elle doit t'embrasser en passant... Renvoie-la tout de suite.

Il s'éclipsait, perplexe. Devinait-elle?... Elle lui jeta :

— Sois tranquille!

Elle s'étonna du son de sa voix; sous le calme ironique elle frémissait, tous ses instincts de défense et de lutte, toute sa passion debout, d'un sursaut. Tant qu'elle seule était en jeu, elle s'était résignée, douloureusement, à la diminution fatale, à cette espèce de transformation de l'amour en amitié que le mariage, presque inévitablement, apporte. Elle se rendait compte qu'elle était une nature exceptionnelle, que sans doute elle exigeait trop de la vie. Elle acceptait de réédifier, petit à petit, avec les débris altiers du palais, une humble mais stable chaumière...

Et voilà que l'intrusion brusque de la jalousie, ainsi qu'un vent glacé, soufflait sur elle en tempête, balayait les cendres, ravivait le feu. Voilà que le frêle, le suprême abri de son bonheur était menacé, craquait, à la secousse inattendue... Et celle qui surgissait ainsi dans son destin, la voleuse, c'était une de ses meilleures amies, cette Jeanne qui avait été la confidente et le témoin... Ah! comme au début, jadis, son pressentiment avait touché juste!.. Comme elle avait eu raison de la redouter!... Elle étouffait, le cœur noué de tous les serpents de la haine. Elle exécrait, sa suspicion ancienne enfiellée jusqu'à la rage.

Mais quand, comment cela s'était-il fait?... Folle qu'elle

avait été, de ne pas voir plus tôt!... Elle aurait empêché!... Elle se reprit. Qui sait, après tout? Peut-être qu'elle s'alarmait trop?... S'il n'y avait entre Georges et Jeanne qu'un penchant?... Rien d'irréparable encore?...

Un coup de sonnette la fit tressaillir... *Elle!*... Son premier mouvement fut de fuir. Le conseil de l'orgueil, le sens de la conservation réagirent. Elle attendrait l'adversaire de pied ferme. Un sourire, comme un masque d'armes, modela ses traits convulsés.

— C'est toi, ma chérie?

Annie, impénétrable, accueillait madame de la Morardière aussi simplement qu'à l'habitude. Elles s'embrassèrent.

— Georges t'a dit?... Je viens poser.

— Oui... Et je sais aussi qu'on dîne ensemble, demain...

Jeanne allégua, comme pour s'excuser :

— Ce sont ces hommes qui ont arrangé ça, entre eux.

— On donne *Lohengrin*, avec la Cerrini.

— Il paraît qu'elle est épatante. Qu'est-ce que tu mets?

— Ma robe noire... Et toi?

— Ma bleue...

Elles bavardaient, comme de vieilles amies. Annie ravagée. Jeanne sans soupçon, et sans scrupules. Elle s'amusait du violent, soudain désir de Georges, ainsi que d'une juste réparation. Elle n'avait rien fait, du moins se le persuadait-elle, pour le provoquer. Un flirt entre vieux camarades, voilà tout! Flirt à vrai dire un peu glissant, car l'autre jour, elle avait bien failli tomber, sur le divan de l'atelier... « On l'a placé justement ce matin, avait dit Georges, avec un air hypocrite... Essayons-le!... » Et traîtreusement il l'avait saisie. Mais, d'un coup de reins, elle s'était dégagée! « Vous êtes fou!... » Il avait ri, simulant une farce... Elle n'en était pas dupe. Clairvoyante, il savait où il voulait en venir, et ne s'en indignait pas outre mesure. Elle n'avait de règle que sa fantaisie. Son papier à lettre ne portait-il pas, gravée, cette devise : « Mon plaisir! »

Elle embrassa Annie, en se levant tranquillement.

— Est-ce que je te reverrai? — fit-elle.

— Je ne sais pas, j'allais sortir...

— Alors à demain en tout cas.

Elle s'en allait sans trouble.

Elle avait épousé M. de la Morardière comme un pis aller. Elle avait éprouvé auparavant pour lui un goût très vif, séduite par l'agrément réel du diplomate. Mince, blond, distingué, le secrétaire d'ambassade jouissait, ce qui ne gâtait rien, d'une belle fortune... Il paraissait vivement épris. La demande agréée, il avait été nommé au ministère, à Paris. Le mariage devait avoir lieu, en juillet.

Un matin, où Jeanne, pour décider en commun quelques achats du trousseau, était venue surprendre chez lui son fiancé, — c'était trois semaines avant la date fixée pour la célébration, — un malencontreux hasard lui avait révélé ce qu'était dans son privé « M. le comte » et la nature des relations qu'il entretenait... La stupeur de la jeune fille, dont l'attention avait été éveillée, cependant, par certaines dénonciations, n'avait eu d'égale que son dégoût... Rompre? Elle s'y était résolue. Mais les supplications pathétiques du malheureux l'avaient ébranlée... — « Si elle l'abandonnait, c'était fini, il ne trouverait plus le courage de lutter... elle était pour lui la rédemption, le salut!... » Elle avait eu pitié, entrevoyant une bonne action.

Elle avait aussi réfléchi... La peur du scandale... l'inévitable ridicule... Les cartes d'invitation étaient parties : grand'-messe à la Madeleine, lunch au Ritz, etc... Sans compter, bien entendu (elle était au dessus d'une aussi abjecte considération), les cinquante mille francs de rente s'évanouissant... Bref, ayant pesé le pour et le contre, elle ne s'était pas autrement désolée, lorsqu'au retour de son voyage de noces, M. de la Morardière avait renoué son étrange liaison.

Se tourmenter pour un dégénéré, qui, en échange de son indulgence et de son silence, la laissait maîtresse d'elle-même, et d'un enviable état mondain?... Pas si bête! Intelligente et jeune, Jeanne Lartigue achetait de la sorte l'indépendance de Madame de la Morardière. Anormale, elle « vivait sa vie », sans se soucier du prochain, qu'elle tenait à distance. Ne lui demandant pas de pitié, elle ne lui en accordait aucune.

Aussi l'aversion profonde qui révulsait Annie, venait-elle de sa finesse d'intuition. Elle ne savait rien de son amie intime, sinon qu'elle avait fait, en se mariant, une affaire. Et

du sentiment de Georges elle ignorait également tout. Duplicité naturelle chez l'homme. Le mal qu'il peut causer, dans cet ordre de faits, lui apparaît volontiers, tant qu'il demeure secret, sans importance. Ce qui, chez la femme, lui semblerait crime, il le baptise, pour lui-même, peccadille... Georges, tout en se blâmant de ne plus désirer autant Annie, — mais qu'y faire? — se découvrait mille excuses, dont la meilleure était qu'en la trompant, par aventure, avec Jeanne, il ne la chérissait pas moins.

Fièvreusement, tandis que les deux complices s'enfermaient dans l'atelier, Annie était partie seule...

— Je vais jusqu'au Printemps, — avait-elle dit à Lise, plongée dans la confection d'une ceinture.

— Noir sur rose, ça fera bien s'pas?...

Trois heures elle avait erré dans le Bois. Quel supplice! Son imagination lui représentait, derrière la porte close, une odieuse étreinte... Elle en précisait, avec une frénésie cruelle, les détails, inventant des dialogues, jusque dans l'inflexion de chaque parole... Elle rentra brisée, eut encore l'énergie de dissimuler. La nuit, aux côtés de ce corps qui reposait paisible, et dont elle eût voulu arracher le secret, puis le jour qui suivit, elle les vécut dans une fièvre.

Au dîner chez Larue, elle faillit se trahir. Elle surprenait leurs regards, fouillait leurs réparties, leurs silences. Elle devinait, sous la table, leurs jambes jointes... Elle était si absente que Piéraut, son voisin, jugea sa réputation surfaite... Une petite blonde tout à fait insignifiante!...

La musique, un instant, l'apaisa. La torture recommençait aux entr'actes. Elle jetait sur la salle illuminée, les loges pleines d'épaules nues et d'habits noirs, un regard de noyée. Penser à tout ce qui pouvait se dissimuler de drames, sous la comédie des apparences! Que de douleurs semblables à la sienne, dans ces poitrines qui paradaient, indifférentes, sous l'éventail!

Elle ne put attendre la fin. Un singulier malaise l'étourdissait. Une nausée.

— Rentrons, Geo, je suis souffrante!

Elle l'arrachait, l'emportait, comme une proie. C'était son bien!...

Il se laissait bousculer, docile, vaguement repentant... de quoi, mon Dieu?... Car avec cette rosse de Jeanne, il aurait décidément du fil à retordre. Lise suivait, maussade. Manquer la fin, c'était rageant! Dans le taxi-auto qui les ramenait, à Auteuil, ils n'échangèrent pas un mot. Mais quand elle fut seule avec lui dans leur chambre à coucher, elle s'écroula, contre sa poitrine :

— Geo! Geo!... Tu m'as trompée?

Il reçut le choc sans broncher.

— Moi, quelle folie!

L'accent était si sincère, les yeux si francs, qu'elle reprit espoir.

— Vrai, tu ne mens pas? Ce serait si mal!

Il eut honte, regretta. Il jura :

— Non!... Ma parole.

Alors elle dit, bouleversée.

— Je te crois!

Et elle ajouta tout bas...

— Écoute!... Je ne sais pas ce que j'ai... ces maux de cœur, j'ai peur... j'ai peur d'être...

Il comprit, protesta :

— Pourquoi peur?

— Tu ne m'aimeras plus! Je serai laide!...

Tout son cœur de femme se déchirait, dans une peine où il entrait une mystérieuse joie. Et c'était en elle comme l'éclosion d'une âme nouvelle, avec la vie embryonnaire qui s'éveillait. La mère obscurément naissait, avec l'enfant.

XI

Annie, seule dans le petit salon, comptait les mois qui la séparaient du grand événement : mars, avril, mai, juin, juillet... Bientôt il lui faudrait renoncer à accompagner Georges. Mais renoncerait-il en échange, lui, à ses sorties du soir? Car ils avaient été très mondains, tout l'hiver. Dîners, générales... Elle eût aimé, tant de fois, demeurer à la maison!

« — Eh bien, reste! — lui disait alors Lise, qui la plupart

du temps gardait le logis, — on se consolera toutes les deux... Ah! là là! ce que je changerais bien avec toi!... Si tu savais ce que c'est gai, le tête-à-tête avec son assiette!...

Pourtant, plutôt que d'abandonner son mari à toutes les tentations qui assaillent un homme jeune, beau, connu, elle dominait sa répugnance, faite d'autant de fatigue physique que d'aversion pour cette atmosphère des salons, lourde de vanité, d'hypocrisie, d'ennui... Mais voilà! Georges, qui travaillait tout le jour, repris d'une belle ardeur devant l'œuvre nouvelle, avait envie, sa tâche faite, d'un peu de mouvement, de lumière, de bruit! Le monde le distrayait. Et puis il le jugeait utile à sa carrière... Autant de raisons pour qu'elle fît taire ses propres goûts. Ce n'était pas l'instant de déserter la lutte, au moment où le combat le plus rude se livrait.

Annie, sentant qu'elle serait immobilisée bientôt, avait compris l'intérêt vital de rester, jusqu'au dernier moment, souriante, sur la brèche. Ainsi à force d'adresse, de tact, elle pouvait parvenir à reconquérir Georges et à le garder. Elle se rendait compte qu'elle avait suivi jusqu'ici la pire tactique. Elle l'avait lassé, en s'imposant. Elle redevenait simple, coquette, spirituelle. Sans se détacher, elle évita par-dessus tout de paraître vouloir l'attacher. Elle avait marqué un entier dédain des hommages, trouvant tout ce qui n'était pas lui indifférent, ou odieux. Elle fut sensible, ou du moins le parut, à l'admiration masculine. Piéraut lui-même, revenant sur son appréciation première, la découvrit. « Madame Georges Randal? Mais elle est charmante!.... » C'était, partout, le cri général. L'amour-propre de Georges l'entendit. Et ses regards reflétèrent le sentiment qu'elle inspirait, aux autres.

Elle eût pu se froisser d'une telle nuance de sentiment. Elle eut le bon esprit d'en paraître heureuse. Ses soupçons s'étaient d'ailleurs atténués. Jeanne, après quelques brèves séances de pose, — juste le temps de camper le buste, — avait cessé ses visites. Averti du danger, Georges avait jugé inutile de payer de tant de peines un peu de plaisir. D'autant qu'avec des ménagements, quelque prudence... Jeanne, pas plus que lui, ne tenait en somme à compliquer l'existence

d'Annie, et la leur. Ils s'en étaient expliqués franchement, et, d'accord, avaient pris le parti le plus adroit : se rencontrer ailleurs, et si secrètement que nul ne pût deviner, jamais... Ils avaient ainsi éprouvé rapidement qu'ils ne s'aimaient pas le moins du monde; et leur caprice passé, ils étaient redevenus camarades, si vite et avec tant de naturel, qu'Annie, tout en demeurant défiante, ne supposa pas la vérité.

Elle était trop délicate pour admettre, chez des êtres de son niveau, une si basse animalité. Elle faisait crédit à la loyauté de Georges, comme elle faisait fond sur son affection. Puis comment admettre qu'une femme qui n'a pas perdu toute pudeur puisse disposer de son corps sans donner l'âme! Une prostitution!... Pas même; celle-ci pouvant revendiquer, parfois, l'excuse de la nécessité. Jugeant d'après elle-même, Annie, à mesure qu'elle se rassurait, estima son amie incapable d'une telle aventure. Oh! non par scrupule d'amitié, certes, mais par une propreté dernière.

Alors, dans la difficulté où elle était d'élucider ce coin d'ombre, cette vilaine heure passée, elle s'efforçait de n'y plus penser; et quand, malgré elle, elle y pensait, c'était avec le bénéfice du doute, une tenace espérance de s'être trompée, et de ne l'avoir jamais été. Elle écartait d'elle, impérieusement, le douloureux souvenir.

— Qu'est-ce que c'est?... Ah! le courrier...

Un volumineux paquet de livres, un amas de lettres débordaient le plateau que, silencieusement, le valet de chambre présentait. Elle désigna le guéridon, devant la fenêtre.

— Mettez ça là.

Impassible, le personnage glabre obéit, et disparut.

Elle aimait cet imprévu : l'enveloppe dont l'écriture familière vous frappe comme un appel, celle qui apporte dans ses hiéroglyphes une part de mystère... Curieusement elle commença le tri. Elle était debout contre les vitres, dorées du pâle soleil de février. De minuscules bourgeons déjà pointaient, sur les branches de marronnier... Elle lança un coup d'œil vers l'atelier, visible, l'hiver, entre les arbres dépouillés... Toute son âme était enfermée là...

— Rien pour moi! — fit-elle, en rejetant de vagues prospectus.

Elle ne fut pas déçue. Elle n'attendait rien, du dehors. Le courrier s'amoncelait en deux tas. Elle les feuilleta machinalement...

Pour Georges... Deux cartes-lettres... écritures d'homme... quelque affaire... Tiens! du papier chic... et un parfum!... Iris et verveine... qui ça pouvait-il être?... Ah! le timbre de Vétheuil et les pattes de mouche de madame Randal...

La double silhouette surgit : la ronde figure du beau-père, pomme rouge et ridée, et le sec, jaune visage de la vieille, avec son bonnet noir tuyauté sur les cheveux blancs... Elle les eût aimés, pourtant, s'ils avaient voulu! mais il y avait entre eux tant de sujets de mésentente! Elle les devinait, sous leur politesse, si contraints, si bourgeois... Comment s'accorder, lorsqu'on n'a ni goûts ni sentiments communs, et que les idées s'opposent?... Georges lui-même, hors son affection filiale, faite d'instinct et d'habitude plus que d'élan, se sentait vite mal à l'aise avec eux, avouait qu'il n'eût pu partager leur vie longtemps, sans risquer l'asphyxie. On ne les avait pas vus depuis janvier, où ils avaient fait une solennelle visite. Impressionnés par le confort de l'hôtel et par l'élégance du train, ils s'étaient bornés à émettre des généralités, sur l'inconvénient des frais de Paris, et le danger de paraître « qui entraîne... » Leur amabilité avait crû, en même temps que leur considération.

Qu'on était seuls! Et en dehors d'un ou deux êtres, quel vide autour de soi!... Elle soupira, en passant au tas de Lise. Eh! mais... elle en avait des relations, cette petite!... Trois, quatre, cinq lettres... Potins et confidences de jeunes filles, sans doute... Pourtant, ce gros caractère-là?.... Non, ça n'avait rien de féminin.

Elle tourna, retourna l'enveloppe... Nette, carrée, un papier d'homme... Et sans autre arrière-pensée, que de dire à Lise, tout à l'heure, en la lui remettant : « De qui est-ce donc?... » elle mit la lettre à part sur la cheminée... Quant aux livres, pas moyen de s'y tromper! Ils portaient, tout au long, d'une haute anglaise banale : « Envoi de Mlle Léonie Leroy-Bellue... » Encore quelques pièces de théâtre... des rôles!

Annie haussa les épaules, et se renfonça dans la bonne bergère, au coin de la flamme. En dépit des radiateurs, elle

entretenait toujours, pour le plaisir de voir danser la flamme, un feu léger. L'âtre, à travers cette dispersion des heures à laquelle l'existence moderne est en proie, lui paraissait, par une superstition d'enfance, rassembler davantage, centrer le foyer. Lise emplit sa songerie, tout entière.

Elle se reprocha de n'avoir pas suivi d'assez près, depuis trois ans, la vie de sa sœur. Absorbée par la sienne, elle avait négligé son quotidien devoir d'aînée... Elle s'était désintéressée d'une haute mission. Elle revit la gamine, sa jupe courte et sa natte, dans le magasin de la Via Frattina. Jusque-là elle lui avait servi de petite maman. Lise avait été sa poupée, au temps de leur fortune, quand le père vivait. Une poupée de luxe, en robes pomponnées de rubans. Puis, aux mauvais jours, lorsqu'elles étaient demeurées seules avec leur mère impotente, elle avait essayé de faire, de l'enfant gâtée, une élève... Elle aurait voulu la discipliner, éveiller dans cette âme de caprice et de fougue, une conscience, une réflexion. Mais, douées de sensibilités également ardentes, elles n'avaient fait que se heurter l'une l'autre. Annie et sa douceur blonde échouaient contre la violence de la petite sauvagesse brune.

Elle se souvint de l'obstination et de la méchanceté de Lise, au moment du mariage, de ses scènes sans cause... Jalousie de voir l'affection de sa sœur s'en aller vers un autre? Humiliation d'être à charge? Peut-être... Inquiétude obscure de l'avenir? Mais non, à l'âge qu'elle avait alors, — treize ans! — ce qu'on voit, avec les yeux hardis de l'adolescence, c'est le merveilleux mirage de l'espoir. La jeunesse n'a peur de rien; elle ignore tout.

A présent, Lise était une femme. Seize ans!... Et seize ans poussés si drus, et dans un milieu si libre, qu'on lui en eût donné bien davantage. Or, de cette Lise nouvelle, Annie dut s'avouer, avec un meâ culpâ, qu'elle ne savait rien, ou presque.

Et ce qu'elle savait n'était pas, précisément, pour la satisfaire. C'était, avec un penchant à la dépense et à la coquetterie, une insouciance, ou plutôt un mépris du préjugé et des habitudes reçues qui se traduisait, par bravade autant que par nature, en perpétuelles révoltes... De ce que les jeunes filles, en principe, doivent ignorer, il était évident que Lise était

pleinement avertie. Conséquence de leurs propres conditions d'existence, et de l'éducation, ou plutôt de l'absence d'éducation contemporaine. Sur ce point, on apprend mal et dans l'ombre, — par des chuchotements d'amie, une lecture clandestine, le spectacle du théâtre ou de la rue, — ce que la famille et l'école devraient se charger d'enseigner, au grand jour pur de la science. Cependant Annie ne doutait pas, un instant, de la sagesse de sa sœur... Oui, malgré sa récente liaison avec Mlle Leroy-Ballue, et les idées que celle-ci lui avait fourrées dans la tête!

Lise avait fait cette connaissance à l'Institut Véry; et depuis, petit à petit, mêlée au monde des théâtres, elle ne rêvait plus que Comédie-Française, c'est-à-dire Conservatoire. Elle était rentrée un beau jour, rouge, exaltée, comme ils venaient de se mettre à table, sans l'attendre davantage. — « D'où viens-tu? — D'une répétition chez Léonie... Elle va jouer Riquet à la Houppe... La princesse Rose... Au gala des vingt-cinq ans de théâtre! Et vous savez! j'ai trouvé!... — Quoi?... — Mon métier! Je veux être comédienne ». Avec une tranquillité anarchiste elle avait jeté cette décision sur la table, comme une bombe.

Annie et Georges, après s'être regardés, s'étaient mis à rire, devant son air décontenancé... Eh bien non! Ça n'avait renversé personne!... Souvent, en causant, ils avaient tous trois envisagé l'avenir. Lise voulait absolument assurer le sien, et bien des professions successivement avaient été choisies et abandonnées. Georges concluait toujours en plaisantant : « Il y a bien le théâtre... C'est parfaitement porté aujourd'hui... » Aussi avait-il accueilli, avec la plus complète philosophie, ce choix... « Ça y est! je l'avais toujours dit!... »

Annie récapitulait ses objections : « A-t-elle seulement du talent?... Et puis n'entre pas au Français qui veut... Et alors c'est la promiscuité, l'entraînement fatal. Car, sur les planches, plus encore qu'ailleurs, la femme dépend de tous, du professeur au critique, et du régisseur au directeur et à l'auteur, sans parler des autres, oui, l'amant de cœur et l'ami sérieux... Une vie brillante, mais qu'il faut payer de sa personne!... » Il s'était borné à répondre : « Bah! laisse-la donc essayer!... Si elle a le don, nous lui fournirons les

moyens... Et alors elle peut se créer la plus agréable des indépendances. L'argent permet tout, même d'être honnête... Si elle n'a pas d'étoffe, elle sera la première, orgueilleuse et fine comme elle est, à lâcher... » En attendant Madame Leroy-Bellue l'avait prise en qualité de trente-cinquième élève, et ne la lâchait pas. Pensionnaire de la Comédie Française, à ses soirées perdues, l'excellent professeur utilisait les jours à deux louis le cachet.

Un grêle tintement argentin, dans le salon voisin, s'égrena. C'était la sonnerie de la pendule de biscuit... cinq heures. L'ombre commençait à s'épaissir, aux angles de la pièce. Bien que les jours allongeassent, c'était encore l'intimité des soirs d'hiver, où, avec la nuit qui vient vite, la rêverie se prolonge, suspendue à la forme indécise des choses. Pesamment blottie au creux des coussins, Annie cherchait à démêler dans l'obscurité, en elle et autour d'elle, les chemins de l'avenir... Que deviendrait Lise? Et eux-mêmes, Georges et elle, par quels tourments s'en iraient-ils vers la vieillesse lointaine?... Et celui qui n'était pas encore, et dont elle sentait pourtant déjà le poids vivre dans sa chair, le mystérieux petit être surgi, à travers eux, du fond de la race, quel destin l'attendait, fille ou garçon?... Oui, qu'on était seul, et qu'on était peu de chose!

Elle se secoua, appuya sur un bouton, en tourna un autre. La lumière fut. Les girandoles du lustre étincelèrent. Les objets revécurent, familiers, plus charmants. Et servi sur une table anglaise, le goûter parut, avec la face glabre de Justin.

— Prévenez Monsieur.

Tous les jours, depuis qu'il était en plein travail, Georges venait prendre avec elle une tasse de thé, avant de se remettre à la besogne, jusqu'au dîner. Il apparut bientôt dans son complet de velours noir. Il la baisa au front. Il lui vouait, à mesure que la maternité s'affirmait en elle, lisible à son visage tiré et à sa taille épaissie, une affection à la fois plus vive et plus grave, un attendrissement reconnaissant. Recrudescence de sentiments à laquelle le remords de l'avoir trompée n'était pas étranger. Depuis, il l'aimait mieux, et, surtout, autrement. Elle se parait, à ses yeux, d'une supériorité qu'il ne se définissait pas, mais dont il subissait docilement le prestige... C'était

comme une autorité de jeune maman, de laquelle il avait à se faire pardonner, en vieil enfant, une faute cachée...

Gaiement, avec une lenteur gourmande, il savourait l'onctuosité du cacao brûlant, les toasts croquants, dorés de beurre.

— Il y a des lettres pour toi, — dit-elle.

— Ah!... Tiens!... de maman... Elle vient déjeuner demain... Ça, c'est des rendez-vous d'affaires... Et ça...

Il flaira l'enveloppe liserée de bleu, l'odeur d'iris et de verveine.

— Ça?

Il n'hésita pas, ayant la conscience en repos, et décacheta :

— Madame Wynanska...

— La femme du banquier?

— Oui, encore un buste!

— Tu le feras?

— Peut-être. Elle est intéressante...

L'image élégante se dressait devant eux... Oui, intéressante vraiment, cette ancienne maîtresse du fameux banquier Wynanski, une comédienne polonaise, récemment épousée. Longue, mince, brune, et ces yeux glauques des Slaves, qui sont froids comme l'acier et mobiles comme l'eau. Annie sentit au cœur la morsure jalouse. Elle avait envie de dire : « Je t'en prie, ne le fais pas! » Mais elle se raisonna : c'était absurde! Et elle déclara, confiante :

— Il faut le faire.

Comme il en avait très envie, il jugea politique d'hésiter :

— Tu crois?

Et ce fut elle qui insista.

Mais Lise entrait en tourbillon, si pressée qu'elle n'avait même pas quitté, dans l'antichambre, sa toque et sa jaquette de loutre.

— Il n'y a rien pour moi?

— Si, des livres!

— Ah! donne... Justement ce sont les pièces que madame Leroy-Bellue me conseille d'étudier... Léonie me les prête.

— Et des lettres!

Annie les lui désigna, sur le guéridon. Lise n'y jeta qu'un regard distrait, — rien de sensationnel! — et déjà elle ouvrait un des volumes... Mais Annie, simplement, prit sur la che-

minée la missive suspecte et la lui tendit, — sans pourtant la lui remettre :

— Tiens. Encore une... De qui est-ce donc?

Lise immédiatement reconnut l'écriture, et elle se troubla. Elle eut un geste de rage, vivement tenta d'arracher le billet compromettant. Georges lui saisit le poignet :

— Dis donc!

Il tournait, retournait l'enveloppe. Alors elle fonça, les ongles en avant, comme des griffes. Mais il la repoussa d'une secousse si brusque qu'elle s'abattit sur un tabouret, criant et pleurant, tandis qu'il faisait mine d'ouvrir.

— Non! Non! je ne veux pas!...

Alors, sur les supplications d'Annie épouvantée, elle parla, pâle de colère et de confusion. Un petit comédien, qu'elle avait cessé de voir. Depuis, il la harcelait de lettres, à la poste restante; et sans doute, furieux de ce qu'elle ne répondait plus, il avait tenté... Non! Non! Il ne s'était rien passé entre eux. A peine, un jour... Comme il la ramenait en voiture... Il était devenu pressant... Alors elle s'était fâchée... Et depuis il la poursuivait de ses déclarations. Voilà : c'était tout! Elle le jurait... Honteuse, elle enfouissait son visage dans son manchon, en sanglotant. Et sans entendre les reproches et les abjurations de sa sœur, elle songeait : « L'idiot! » lui en voulant plus encore de la maladresse que de l'inconvenance.

— C'est de la folie, ce que tu as fait là! — gémissait Annie. — Comprends-tu au moins la gravité de tes actes?... Ah! c'est de notre faute!... Nous n'aurions jamais dû te laisser cette liberté, puisque tu n'étais pas capable de te conduire en grande fille.

Georges, sévèrement, alternait :

— Tu es d'une légèreté, d'une inconséquence!

Il soupesait, incertain, ce diable de papier, dont il ne savait que faire. L'ouvrir, oui, il en avait le droit. Mais cette inquisition avait quelque chose de déplaisant... Le rendre à la coupable, lui faire confiance? Il allait s'y décider, lorsqu'elle releva le front, et le regarda, avec des yeux sincères :

— Tu peux lire.

— C'est bien, — dit-il.

Et galammant, pour que la flamme en détruisît jusqu'au

souvenir, il jeta la lettre dans la cheminée. Il regarda le blanc rectangle se tordre, noircir, puis d'un seul coup flamber.

— Que cela te serve de leçon! dit-il. On n'en parlera plus jamais.

Oui, ils avaient leurs torts, eux-mêmes. Ils eussent dû la surveiller, la diriger... Et à la dérobée il examinait la bouche sensuelle et les yeux sombres, tout ce joli visage rasséréné, qu'il avait cru jusqu'ici être d'un enfant, et où il voyait, avec surprise, se dessiner une femme.

XII

— Monsieur est là, Justin?

— A l'atelier, oui, Madame.

— Seul?

— Il a modèle, je crois.

— Savez-vous qui?

Un regard narquois frétilla, dans l'impersonnalité de la face glabre.

— Madame Wynanska.

— Bon.

Annie, essoufflée, se débarrassait de son manteau aux mains du valet de chambre. Elle fit belle contenance, tant qu'elle fut sous les yeux faussement inexpressifs. C'était odieux, cette contrainte!... La compassion, l'hostilité, la curiosité même de ces étrangers si intimement liés, mêlés à la vie la plus secrète!... Ah! si elle avait osé l'interroger!... Quel flot bourbeux de révélations jaillirait, peut-être, de ces lèvres rases, habituées aux brèves paroles obséquieuses!... Les domestiques devaient savoir, ils savaient, à l'office, ce malheur qu'elle aurait tant souhaité ignorer, et dont elle poursuivait cependant la constatation, de tout son âpre désespoir.

Elle maudit cette grossesse qu'elle avait appelée de ses vœux comme le remède à sa solitude morale, à son ennui. Sans ce fardeau, que chaque jour elle sentait peser plus lourdement sur sa faiblesse, elle pourrait lutter encore! Tandis qu'avec le masque qui l'enlaidissait, avec la déformation de sa

taille, c'était fini, elle était vaincue, sans rémission. Elle s'aperçut dans la haute glace du vestibule, le teint brouillé, énorme en dépit de la robe droite, qui ballonnait... Que restait-il de l'Annie que Georges avait aimée?... La pire douleur, c'était de sentir que rien de ce qui était vraiment elle : son cœur, son esprit, n'avait changé. Elle demeurait la même, grandie, affinée par la souffrance. Elle n'avait pas démérité, au contraire, d'être toujours celle qu'il avait entre toutes choisie, pour la vie!

Et c'était bien là qu'était tout le mal : alors que ses sentiments à elle, loin de tarir, coulaient avec la force accrue d'une grande source, ceux de Georges s'étaient insensiblement modifiés. Elle sentait bien qu'il continuait à l'aimer d'une affection sûre et forte, mais si froide qu'elle en était parfois glacée.

Le renouveau même de soins et de prévenances dont il l'entourait, à mesure que sa santé se faisait délicate, lui était plus pénible que doux. Elle devinait si bien qu'il dorlotait en elle la maman, cet être nouveau qu'il découvrait avec une espèce de vénération. Ce n'était plus l'Annie d'autrefois qu'il embrassait, avec une précaution attendrie, c'était une Annie nouvelle, que, sous le couvert de la majesté maternelle, son égoïsme forgeait de toutes pièces, pour sa propre sécurité et son repos.

Que de fois, dans l'amicale tiédeur de leurs étreintes, elle avait failli lui crier avec emportement : « Mais moi, je suis la même, l'ancienne, l'autre, celle que tu as aimée, et qui t'aime toujours!... » Une fierté l'en empêchait, l'intuition aussi que sans doute ce serait une tentative vaine.

Elle traversa le petit salon d'un pas machinal, puis le grand, et s'arrêta au seuil de la porte fenêtre, ouverte sur la sérénité du soir. De toute la fraîche verdure de mai, des pelouses fines émaillées de tulipes, des corbeilles de myosotis et de giroflées, une odeur apaisante montait, dans la lumière. Le soleil couchant frappait d'un or en fusion les vitres de l'atelier; elles rougeoyaient, incendiées.

— Je n'irai pas! — dit-elle.

A quoi bon?... Et que lui apporterait de plus la preuve, l'évidence? Elle devait à sa dignité, et elle devait surtout à son

état de ne pas provoquer l'esclandre... Elle savait quelles répercussions pouvaient atteindre en elle la santé qui s'élaborait, l'équilibre futur de son enfant, si vivant déjà. Elle le sentit remuer, taper sourdement avec ses pieds minuscules. Plus que tout l'émouvait ce mystérieux signe d'une existence inséparable de la sienne, et pourtant distincte, — ce pouls qui était, et qui n'était pas son pouls, — le battement du petit cœur... Non! elle serait forte, elle feindrait de ne pas soupçonner... Une suprême raison lui soufflait : « Et puis, tant que tu ne sais pas, tu peux, tu dois douter. Le doute, si cruel qu'il soit, est préférable à une certitude. »

L'instinct possessif l'emporta. Elle ne se ressaisit qu'en frappant, avec une affreuse angoisse, au vantail où un guichet grillagé la narguait, de son volet clos. Quelques secondes, — un siècle d'attente... et la voix de Georges, mécontente, qui criait :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est moi, Annie.

— Ah!

Quelques secondes, plus longues encore. Et la porte s'ouvrit. Elle asséna son dur regard sur les complices. Lui, la main au loquet, décontenancé, malgré son assurance, et plus rouge qu'il n'eût fallu... Madame Wynanska debout au milieu de la pièce, très calme, et le chapeau sur la tête. Elle enfilait ses gants, d'un air de bravade, en silence... Annie, aussi nettement que si le guichet avait été ouvert, voyait : ils étaient en train de s'embrasser, avant de se quitter; ils avaient sursauté au bruit, s'arrachant l'un de l'autre... Lourdement le malaise muet un moment plana. Annie dit enfin :

— Vous partiez?

La Polonaise sourit :

— Mais oui.

Elle achevait de boutonner ses gants... Et ses yeux froids aussi semblaient sourire, méchamment... Toute sa brune personne, redressée dans le fourreau de soie sombre qui la moulait sous le manteau flottant, disait : « Mais oui, je pars... Nous avions fini... » Il restait, au cerne du regard luisant, au rouge humide des lèvres, dans toute l'attitude heureuse, l'alanguissement de la volupté, une marque qui la dénonçait, pareille à un sceau dans la cire encore chaude...

— Vous voyez, — reprit madame Wynanska de sa voix traînante et grave en désignant le buste, — ça avance... Alors, à quand, cher maître?

Il sentit la nécessité de jouer d'audace.

— Mais à demain... à moins que...

Elle déclara tranquillement :

— Non, demain je suis prise... Jeudi, si vous voulez...

Il hésita. Elle reprit, insolente, en regardant Annie :

— A moins que vous ne puissiez vous passer de moi, quelques jours...

Il saisit la perche :

— Oui, je pourrais très bien travailler seul, aux cheveux et aux draperies... Et ensuite... je vous redemanderais... une séance...

— C'est cela, écrivez-moi!... Au revoir, Madame... Non, non, cher maître, ne me reconduisez pas.

Mais, furieux, contre elle aussi bien que contre Annie et contre lui-même, il l'accompagnait, jusqu'à la grande porte du jardin. Annie, pétrifiée, les contemplait... Quels mots échangeaient-ils? Quels rendez-vous?... Quelles vilenies, à son égard?

Georges revenait, d'un pas saccadé. Il prit l'offensive :

— Qu'est-ce que c'est que ces façons? Tu es folle!... Tu n'as pas même répondu, quand madame Wynanska t'a dit au revoir.

— N'essaie pas de me donner le change!

— Comprends pas!

— Tu comprends trop...

Ils étaient face à face, hors du monde. Les mots sifflaient, se croisaient, comme des flèches. Et tous faisaient blessure, dans une seule plaie.

— Énigme!

— Tu oses nier que là... tout à l'heure...

Elle suffoquait, elle détourna les yeux du divan, où le creux des corps était visible. Il haussa les épaules :

— Je nie.

Elle montra le buste :

— Et quand je pense qu'elle a eu le toupet de me dire : « ça avance! » Tu n'y as pas seulement touché depuis la dernière fois... Tu préférais le modèle... Avoue que vous vous

embrassiez encore quand j'ai frappé... Lâche, mais avoue donc qu'elle est ta maîtresse!... que tu m'as trompée! une fois de plus!...

— C'est stupide, entends-tu, de te mettre dans des états pareils, stupide, avec ta santé!...

— Je m'en fiche !

— Annie!

— Ah! oui... Ton enfant!

Elle se frappa le ventre brutalement.

— Je le déteste... C'est lui qui m'a encore plus séparée de toi! Et maintenant que je suis laide... maintenant que tu ne m'aimes plus, tu es content d'avoir cette excuse... Pour pouvoir reprendre ta liberté, pour en user contre moi, comme d'une arme! Car moi je ne suis que ta femme... Bonne pour le ménage, n'est-ce pas, et les enfants!... Et toi, il t'en faut d'autres... de jolies, de nouvelles!... Ah Geo! Geo! Tu ne sauras jamais tout le mal que tu as fait et tout le bonheur que tu as gâché!... Tu me regretterais tant, si je n'étais plus là!

Elle s'était laissé tomber, brisée, sur un siège bas. Elle revenait à son unique ressource, les larmes, les brûlantes, les amères larmes, où se dissolvait son âme meurtrie.

La rage de Georges, faite autant d'injuste irritation que du remords de sa faute, ou, plutôt, du ravage qu'elle causait, s'apaisait, impuissante. Il s'entêtait pourtant à son mensonge, comme à la seule planche de salut.

— Je te dis que tu rêves... tu prends tes craintes pour des réalités... Madame Wynanska se moque pas mal de moi... Et moi d'elle! Je n'aime que toi... Je n'ai jamais aimé que toi.

Il était sincère. A ce moment il eût supprimé, s'il l'avait pu, jusqu'à l'existence de la Polonaise, et il faisait meilleur marché encore de celle de madame de la Morardière... Deux passades, voilà tout!... Gestes sans importance, et qui ne valaient pas de déclancher tout ce drame!... Il se trouvait des excuses : n'était-il pas encore, auprès de tant d'hommes qu'il connaissait, un excellent mari?... Annie n'était-elle pas certaine qu'en fin de compte il lui revenait, il lui reviendrait toujours, plus attaché, mieux aimant?... Mais ces raisonnements qui le traversaient en éclair n'étaient évidemment pas

de mise, à cette heure, avec un être aussi sensible, et aussi fragile.

C'était là ce qui le touchait, plus encore que le désespoir d'Annie. « Elle va se rendre malade... Ça n'a pas de bon sens. » Et à demi convaincu, à demi comédien, il força la voix, gronda :

— Allons! c'est fini!... Tâche de ne plus pleurer... C'est ta nervosité qui t'égare... Je te jure qu'il n'y a rien eu, rien du tout!...

Elle tamponnait ses yeux gros, soupirait, à longs hoquets. Il la prit dans ses bras, comme tout à l'heure il avait pris l'autre. Mais chastement, mais tendrement... Il ne pensait plus qu'à elle. Il la berçait... Il l'allongea sur le divan, s'agenouilla à ses pieds... Ils rêvèrent longuement. Quand elle eut les yeux secs, et qu'ils se décidèrent à rentrer dans la vie, il plaisanta :

— Aussi, ça t'apprendra à venir frapper aux portes, quand je travaille!

Et lâchement, avec une pauvre bonne volonté incrédule, qui le rendit confus, elle essaya de sourire.

Les jours passèrent. Madame Wynanska revint une ou deux fois. Le buste rapidement achevé disparut aussitôt, porté au moulage, puis à la fonte. Annie n'en sut jamais davantage. Georges mettait toute son ingéniosité compatissante à lui éviter un chagrin nouveau, toute son attention à ne jamais raviver, d'une allusion, d'un souvenir, le chagrin passé.

La cicatrice endolorie se ferma, en apparence. Mais toujours, au fond du cœur d'Annie, la blessure indélébile saignait : le regret que tant de belles qualités, de bonté foncière, — car Georges n'était pas méchant, — ne se fussent pas alliées à une âme plus caressante, plus tendre, plus fidèle... Comme ils auraient pu alors être heureux! Car, physiquement, elle restait liée à lui par ce lien si puissant de la chair, comme au premier, au seul amant. Et si différent que le mari fût devenu, elle se contentait de l'avoir près d'elle, rien qu'à elle.

Il l'entourait d'une plus constante, d'une plus affectueuse présence à mesure que s'appesantissait en elle la maternité prochaine. Il partageait son temps entre elle et son labeur, le

haut-relief en train : le symbole de la ruée des âges, de l'enfance à la vieillesse, à la poursuite du bonheur. Il la délaissa bientôt, pour se donner tout aux soins dont, plus fréquemment, elle avait besoin... Avec le recul de la distance, il jugeait sévèrement l'entraînement qui lui avait fait tromper, sans excuse, cette créature si droite, cet être charmant.

Pourquoi? Oui, pourquoi?... Les autres lui étaient inférieures, jusqu'en séduction... Leur seul prestige avait été uniquement d'être « les autres ». A voir sa femme étendue sur la chaise-longue, la mine blême et le souffle court, car depuis cette scène violente, Annie était devenue patraque, se plaignait de troubles visuels et de céphalalgies, il mesurait l'étendue du mal qu'il avait causé. Un repentir sincère le tenaillait.

Il se fit le serment de réparer, dès qu'elle serait debout, tant de mauvaises heures! Il comprenait, enfin, que les bonnes, les exquises même, l'amertume des dernières les corrompait toutes. Il faudrait dorénavant que bien d'autres coulassent limpides, pour laver, au fond du cœur ulcéré, l'âcre lie!... Et puis n'allait-elle pas souffrir encore pour lui, dans sa chair? Il lui voua, d'un élan de fidélité, sa reconnaissance, tout le reste joyeux de l'existence. L'avenir s'ouvrait encore, magnifique, devant eux.

Il le lui dit, avec une délicatesse qui s'efforçait de ne pas réveiller l'ancienne douleur. Elle se reprenait à l'ivresse d'espérer, au délice de vivre. Elle bénissait à présent l'invasion dont le tout petit, dans son être conquis, l'écrasait. Leur enfant!... Elle l'imaginait, l'adorait d'avance. Ce serait un garçon... Elle le souhaitait si ardemment qu'elle en avait la conviction formelle... Un homme! Et le portrait de Georges, mais avec ses yeux, à elle!... Les hommes, dans la vie, étaient moins malheureux que les femmes.

Les derniers jours furent tout aux préparatifs. Annie qui jusque-là s'était obstinée à ne pas voir de médecin, avait pris le lit : le docteur Lehurat, un gynécologue célèbre, parent de Labrou, lui avait trouvé un peu d'albuminurie. Mais avec un régime sévère... La maison vivait suspendue à la délivrance imminente. Lise, sous la direction du docteur, installait la garde, aidait au rangement de la chambre. Sur le marbre de

la cheminée, sur les tables débarrassées de bibelots et nappées de blanc, les bouteilles d'eau bouillie s'alignaient, devant les pansements, les outils flambés, les boîtes cachetées de bandes à croix rouge... Enfin, un soir, les petites douleurs commencèrent.

Lise dut, à dix heures, courir à la recherche de M. Lehurat, introuvable au téléphone. Il dînait en ville. Elle le ramenait en auto. Georges, nerveux, allait d'une porte à l'autre. Les gémissements l'affolaient. L'arrivée du docteur, son sac opératoire à la main, le calma un peu.

Il le recevait au bas de l'escalier.

— Comment est-elle? — demanda M. Lehurat.

Il revêtait, dans la chambre de Georges, une grande blouse de toile, s'ablutionnait minutieusement. Absolument chauve, la moustache rase, un teint ivoirin, il ressemblait, n'étaient des yeux perçants, à une boule de billard. Mais il avait des gestes menus et précis, une décision qui rassurait.

— Pas de douleur à l'épigastre, de sueur froide?... Non?... Bien, bien... Et maintenant, cher Monsieur, faites moi, avec Mademoiselle, le plaisir de rester là... Votre présence, près de la malade, me serait plus nuisible qu'utile... L'embrasser?... Si vous voulez... Et puis vous nous laisserez aussitôt.

Georges emportait, planté dans sa chair, l'ardent regard d'Annie. Inerte, elle s'était laissée baiser au front, avait répondu à peine à la pression de ses doigts. Mais de tout son être elle s'était raccrochée à ses yeux, quêtant un secours, un soulagement.

Assis en face de Lise, il attendait, les poings serrés. De longs intervalles de silence succédaient à des plaintes étouffées, suivies de stridents cris de bête. Le bruit des pas, des ordres brefs perçaient confusément, à travers la cloison... Puis on cessa de rien entendre, et ce fut interminable. Lise s'énervait. Une angoisse mortelle étreignait Georges. Soudain, une porte battit, la garde courait au téléphone...

— Qu'est-ce qu'il y a? — balbutia-t-il, pendant qu'elle demandait la communication...

— Ça ne va pas... Une complication...

— L'enfant?

— Oui... et la mère... Monsieur Tourdot?... (C'est un des

internes du service!)... Monsieur Lehurat vous prie de venir... Oui... rue Poussin. Tout de suite!...

Elle raccrocha. Elle était blême. Il supplia :

— Je vous en prie... Dites-moi...

— Je ne sais pas... On a besoin de moi... Je ne crois pas que l'enfant vive... Une belle petite fille pourtant!...

Elle était rentrée dans la chambre de souffrance, fermait à clef... L'affreux silence reprit. Quelques plaintes encore, puis plus rien. Georges devenait fou. Quand, au bout d'une demi-heure l'interne sonna, M. Lehurat enfin parut, bouleversé. Il prit les mains du sculpteur.

— Du courage... Un double malheur... Une crise d'éclampsie foudroyante, au milieu du travail... J'ai eu beau mettre les fers. L'enfant...

La voix chevrota :

— Étouffé...

— Et... elle?...

M. Lehurat eut un geste morne d'impuissance, aveu de la science désarmée devant le mystère de la nature.

— Toutes les complications, hémorragie méningée... Oui, c'est terrible!... Elle est morte...

Les sanglots de Lise, seule, retentirent. Georges n'entendait plus. Il s'était effondré, évanoui.

XIII

— Allons, vieux! courage.

A la porte du petit cimetière de Vétheuil, le convoi s'arrêta. Peyrière aidait Georges à descendre de voiture. Derrière eux, M. et madame Randal à leur tour sortirent, suivis de Lise. Une limousine les avait amenés, de la gare de Mantes, où un camion automobile des Pompes Funèbres avait pris les corps, une heure auparavant.

— Viens! ne reste pas là!...

En l'absence de Labrou, voyageant, Peyrière depuis trois jours se dévouait, veillant à tout. Il était accouru au premier

mot ; un pneu de Lise l'avait averti en même temps que le peintre.

— Viens ! entrons.

Peyrière l'entraînait. Ils pénétrèrent dans l'humble enclos tandis que les employés et les fossoyeurs déchargeaient les cercueils. Avec ses allées droites, les cubes blancs de ses rares mausolées, les rangées de tombes pauvres, couvertes d'une dalle où çà et là une couronne de perles, un bouquet de fleurs sèches se rouillaient, c'était comme un village réduit, à la vaine image de l'autre. Le village des morts, envers éternel de celui des vivants... L'ironie d'un ciel resplendissant s'étendait, à perte de vue, sur la verdure du coteau, la courbe du fleuve, les prés, les bois profonds.

— C'est là, — dit Peyrière, en désignant, contre le mur de clôture, la chapelle grande comme un dé, qu'avait fait édifier, sur le caveau de famille, l'ostentation parcimonieuse des vieux Randal.

Auprès, le maître maçon attendait avec un aide. Du plâtre était gâché dans une auge, pour le scellement. Georges détourna les yeux.

Le curé, en surplis, les saluait. Mais déjà, poussant les femmes en grand deuil et M. Randal, tête nue, qui s'écartaient, les porteurs entraient, balançant le cercueil d'Annie. Il parais sait immense, à cause de la bière enfantine que le fossoyeur, fermant le cortège, tenait à bout de bras, comme un joujou.

Convulsivement, Georges se remit à pleurer. Peyrière le reprit, lui soutenant le coude.

Lise, au milieu de son chagrin, qui lui laissait une étrange netteté d'observation, remarqua l'autorité de l'architecte. Lui qu'on croyait si indécis !... Et Geo, toujours maître de lui, Geo si ferme? Ce n'était plus qu'une épave... Comme certaines natures se révèlent différentes de ce qu'on les suppose, au choc d'une catastrophe !

Les idées se succédaient, dans l'esprit de Lise, avec une étonnante mobilité. Elles n'atténuaient en rien sa peine qui était déchirante, car, même en taquinant et en méconnaissant sa sœur, elle l'aimait de tous les élans de l'instinct, et de toutes

les minutes de l'habitude. Et, de l'avoir perdue, elle mesurait seulement alors l'étendue et la force de ces liens.

Mais plus haut que sa douleur, parlait inconsciemment en elle l'égoïste voix de la jeunesse. Lise était si vivante qu'elle ne pouvait comprendre, absolument, l'idée tragique du néant. Un mysticisme irraisonné, vestige de sa première éducation catholique, prolongeait d'ailleurs pour elle, par delà la disparition de la tombe, une vague survie des êtres chers. Annie n'était pas perdue tout à fait...

M. et madame Randal marchaient d'un pas roide, s'étudiant à manifester un chagrin décent. Ils l'éprouvaient du reste.

Le spectacle de la mort, à leur âge, les émouvait ainsi que le tintement avertisseur de leur propre glas. L'horizon autour d'eux se rétrécissait chaque jour davantage, rapprochait, de la jolie maison de leur retraite, la chapelle du repos définitif. Et puis, s'ils n'avaient pas pour leur bru d'affection particulière, ils en voyaient, maintenant qu'elle n'était plus, les mérites. Et ils s'affligeaient, sincèrement, du désespoir et de la prostration de leur fils. Maternelle, madame Randal le couvait du regard, sous l'épaisseur de son crêpe.

Georges, mordant son mouchoir trempé, se tenait sur le seuil funéraire, aux côtés du prêtre. Malgré Peyrière, qui eût voulu l'empêcher de voir, il regardait disparaître à bout de cordes, par l'ouverture de la dalle, la lourde boîte que, dans l'étroit espace, les hommes noirs avaient peine à manier.

Elle toucha le sol du caveau, avec un bruit sourd. Puis ce fut le tour du petit cercueil. Alors, sur le trou béant, le prêtre s'avança, gros rougeaud rasé de frais. Il récitait, d'une voix monotone, la prière latine. Quand il eut fini, il prit des mains de l'enfant de chœur, du même air indifférent, le goupillon mouillé d'eau bénite, et traça, à petits coups secs, la croix symbolique : « *In nomine Patris, et Filii, et...* » Les mots s'achevaient en gargouillis.

Amen!... Le rite accompli, M. le curé passait aux mains du veuf le manche argenté, et discrètement s'effaçait. Sur le puits d'ombre, Georges dessina, machinalement, le geste héréditaire. Il n'y attachait nulle signification. Ce n'était qu'un réflexe, ajouté à tous ses mouvements d'automate depuis qu'il était en proie au cauchemar...

Comme il se penchait sur le caveau, pour essayer d'apercevoir une dernière fois ce qui restait du passé, Peyrière l'emmena. Il se laissa faire docilement. Il n'avait plus ni volonté, ni conscience.

Aux premières heures, une extraordinaire lucidité l'avait dédoublé. Il avait suffi, seul, aux immédiats devoirs, à la banalité déchirante des déclarations, aux abominables soucis matériels... Un instant, il avait songé à la crémation, et puis, il s'était souvenu d'une conversation ancienne où Annie avait exprimé sa répugnance pour cette destruction brutale.

« Moi, quand je mourrai, je veux qu'on m'enterre dans un petit cimetière de campagne!... » Les mots qu'avaient gaiement prononcé les jeunes lèvres, les mots alors dénués de sens, soudain s'étaient levés, dans sa mémoire, comme un vol de corbeaux au creux d'un sillon... Qu'elle reposât selon son vœu, dans le silence, parmi la grande paix de la nature! Elle y serait moins perdue que dans ces nécropoles géantes, où Paris couche son peuple d'ombres...

Pour lui, matérialiste convaincu que tout finit au dernier souffle, il voyait, dans l'évanouissement du brasier, un retour plus prompt, et plus net, à la primordiale cendre. Jusqu'ici, dans cette certitude de la brièveté, et de la limitation de la vie, il avait puisé une sorte d'allégresse légère, qui donnait à chaque instant une singulière saveur de plénitude et d'intensité : « On ne vit qu'une fois », se disait-il; et ardemment il cueillait la fleur des minutes, pour mieux jouir de leur éphémère parfum.

La brutale disparition d'Annie, et, avant même qu'il eût commencé de respirer, celle de l'enfant né de leur chair avaient ouvert, sous les pas de Georges, un précipice.

D'abord il avait continué de marcher, d'agir, avec une activité fébrile, cette quasi insensibilité des grandes blessures dont on ne mesure qu'au bout d'un moment l'horreur. Alors, il avait coulé à pic. Il se réveillait seulement, si abandonné, si meurtri, écrasé d'une telle détresse, que ni les consolations de Peyrière, ni le désarroi de Lise, ni la compassion de ses parents ne lui étaient de rien.

Ses croyances, loin de lui apporter un réconfort stoïque, aggravaient sa misère. Il songeait : « Annie est morte, c'est

fini, fini pour toujours... » Il ne se résignait pas à cette fatalité, ayant escompté un long avenir de tendresse apaisée, de sécurité douce. Et de sentir, dans toute son évidence, l'irréparable, prolongeait à l'infini sa souffrance. Il perdait Annie jusque dans chaque seconde de sa propre durée. Il enviait ceux qui espèrent dans la résurrection lointaine, une rencontre par delà le tombeau.

— Nous sommes arrivés, — dit Peyrière en lui touchant le bras, — descends.

La limousine venait de se ranger, à l'autre bout du pays, contre la grille du jardin. Ils poussèrent le battant peint à neuf. L'allée des géraniums s'ouvrait, éclatante, le long de la terrasse. C'est de là qu'ensemble ils avaient regardé, un jour, le vaste paysage...

Il s'y accouda, le regard brouillé, sans rien voir. Plus loin l'épicéa conique dressait sa noire tonnelle. C'était là qu'ils avaient pris le thé... Annie surgissait, hallucinante, de tous les coins.

— Où est Lise? — demanda Georges.

Elle lui était devenue plus chère, étant, de tous les êtres qui l'entouraient, celui qui du plus près touchait à Annie. Georges se rattachait à son affection, comme à une branche le nageur qu'un flot irrésistible roule. Un vague sentiment de responsabilité le pénétrait aussi. N'était-il pas maintenant pour cet enfant le seul appui?

Peyrière porta la main à ses yeux, en abat-jour.

— Tiens, là-bas sur la route, avec tes parents... Ils arrivent.

— Je les vois, — dit Georges.

M. Randal, en tête, s'épongeait le front. Et sur la route blanche, les deux femmes avec leurs voiles de deuil avançaient lentement, toutes noires.

— J'avais besoin de marcher un peu — dit madame Randal en enlevant dans le salon son chapeau et son crêpe.

Les volets clos maintenaient dans la pièce cirée une odeur d'encaustique et de laine. Une gaze jaune enveloppait le lustre et les sièges s'alignaient contre les murs, raides sous leurs housses amidonnées.

M. Randal proposa, pour rompre le silence :

— Vous ne voulez rien?... Une prune à l'eau-de-vie?... un verre de sirop, Mademoiselle?

— Merci.

Lise n'avait qu'une idée : fuir... Cesser de voir ces vieilles gens dont le visage s'apitoyait, non le cœur.

— Et toi, Georges?

— Non, merci, il va falloir que nous rentrions...

Lui aussi, à présent, il avait hâte... Il sentait qu'il fallait s'arracher au plus tôt de ces lieux où le souvenir d'Annie s'empoisonnait, à la pensée qu'elle gisait là, tout près, sous la terre, forme déjà décomposée... Il la retrouverait mieux, plus vivante, dans son cadre quotidien, l'hôtel qu'elle emplissait, il y avait quelques jours encore, du mouvement de ses robes, du bruit familier de sa voix.

— Le train n'est qu'à sept heures et demie, — observa madame Randal, — vous avez encore plus de deux heures.

Georges lança à Peyrière un coup d'œil désespéré. L'architecte comprit :

— Nous allons rentrer en auto à Paris, chère Madame. Je dois y être pour dîner. Vos enfants profiteront de la voiture.

— Ah! — fit madame Randal...

Elle réprouva, d'un bref mutisme, cette désertion. Puis elle reprit, en appuyant :

— Comme Georges voudra.

Elle signifiait ainsi, en ne mentionnant que son fils, l'exclusion familiale de Lise. Après tout, elle ne leur était plus rien aujourd'hui, cette petite!

— C'est cela, — dit Georges, — partons... Je reviendrai bientôt.

— A moins, — dit madame Randal, touchée, — car elle prenait pour elle la promesse, — que nous n'allions te voir nous-mêmes, si tu le préfères...

Il évita, devant la naïveté de son égoïsme, de la détromper, et plus violemment sa pensée reflua vers le caveau qu'on achevait de murer. Mollement madame Randal embrassait Lise, attendant que celle-ci lui rendît, avec effusion, le baiser. Ne sentant rien venir, elle la jugea sans cœur.

— Adieu! — soupira Georges en se détachant de l'étreinte maternelle.

Rien ne comblerait plus jamais l'affreux vide!

— Que vas-tu faire? — s'enquérait M. Randal en lui tapant sur l'épaule, comme si il entendait ainsi lui communiquer son courage.

— Je ne sais pas... Je vais voir... Je vous écrirai...

L'auto démarra. Il semblait à Georges que chaque tour de roue lui passait sur le cœur. Jusque-là, il ne s'était pas encore tout à fait séparé d'Annie. Quelque chose d'elle demeurait, dans la morne dépouille. A présent il venait de la quitter, pour la dernière, l'irrémissible fois!... Et avec elle, dans cette tombe scellée d'un plâtre frais, une moitié de lui-même était enfouie, la part la meilleure, les années d'amour et de jeunesse!...

Ils poursuivaient tous les trois silencieusement leur rêverie, insoucieux de la vie qui continuait à s'agiter, le long de la route, défilait sans trêve, dans le bref cinématographe des vitres.

« Que vais-je devenir? » se demandait Lise... Le théâtre, il y avait beau temps qu'elle n'y songeait plus, prise d'une passion pour la langue anglaise, dont elle avait découvert, dans le texte original, la riche littérature romanesque.

Quelque temps auparavant, elle avait, avec Annie, causé d'un grave projet : passer son baccalauréat sciences-langues vivantes, puis, en suivant les cours de la Sorbonne, son agrégation. Alors si elle ne se mariait pas, elle pourrait, avec des protections, devenir professeur aux environs de Paris, dans une grande École, et avec quelques traductions gagner son pain... C'était, maintenant, la seule voie.

Car le mariage!... Elle pouvait à la rigueur espérer se caser, grâce aux relations de sa sœur et de Georges, à leur salon naissant... Un vers d'*Hernani* chanta dans sa tête : « Rêve éteint! Visions disparues!... » Elle s'en voulut du cabotinisme de sa réminiscence. Et courageusement elle épura son chagrin de ce qu'il pouvait malgré elle recéler de personnel.

Pauvre Annie!... Elle donna, au tendre visage aboli, une ardente reconnaissance. Sœur, sœurette, qui avait été la petite

maman, et la grande amie... Si patiente, si bonne! Ah! oui, meilleure qu'elle!... Mais elle s'en montrerait digne. Elle ne l'oublierait pas... Elle travaillerait!...

Son regard, en se levant, se posa sur les traits défaits de son beau-frère... Pauvre Geo!... Elle l'aimait d'une bonne amitié, n'ayant jamais pris parti entre eux, ignorant d'ailleurs presque tout de ce que la délicatesse d'Annie, jalousement, dissimulait, flattée aussi par cette indulgence d'homme, le cas qu'il faisait d'elle...

Elle aurait de la peine, le jour où il faudrait qu'elle s'éloignât, pour faire sa vie, et lui laisser refaire la sienne... Car elle sentait bien qu'ils ne pourraient toujours vivre côte à côte, sous le même toit... Et puis elle ne l'eût pas voulu... Qu'elle lui fût, le moins possible, à charge!

Et Peyrière, de son côté, philosophait. Georges allait s'apercevoir, à présent, de la place qu'Annie tenait dans son existence; déjà ne mesurait-il pas le vide?... Il y avait donc une obscure justice?

Taciturne et sensible, l'architecte avait été le témoin des malentendus du ménage, avait suivi à leur insu ce drame quotidien, qui est, sous une forme plus ou moins vive, celui de tant d'unions. Mais il n'avait pu être, ni à l'un ni à l'autre, d'aucun secours, estimant que chacun a bien assez de peine à régler sa propre existence, sans se mêler de remettre en équilibre celle des autres.

Il avait du reste une âme de spectateur, et non d'acteur... Capable de critique et d'analyse, sa timidité reculait, devant toute décision sentimentale. Pourtant, de quel pieux amour il eût chéri une femme comme Annie, si elle avait daigné le remarquer! La vivacité de son regret gardait la tendresse d'un culte.

Ils dînèrent tous les trois ensemble, ce soir-là, et le lendemain. Puis Peyrière s'en fut, repris par ses affaires.

Les repas régulièrement remettaient face à face Georges et Lise, dans la salle à manger trop grande. Il ne s'habituait pas à la voir assise à la place d'Annie. Elle le percevait non sans gêne, avec la divination de son tact, éveillé par la souffrance et ce bouleversement entier des habitudes.

Ils erraient désœuvrés, dans les pièces vides. L'atelier était,

de tout l'hôtel, l'endroit le plus insupportable à Georges. Il avait pris le travail en dégoût. Le haut-relief dormait, poudreux, sous une bâche. Et les bustes en train séchaient, dans leurs linges raides qu'il ne prenait plus la peine d'humecter, ayant donné vacance au praticien.

Au bout d'une semaine, comme ils achevaient de déjeuner tristement, en tête à tête, Georges déclara :

— Mon petit Lison, je n'y tiens plus!... Impossible de me reprendre à rien!... Je suis vidé, vois-tu... Et je crois que je deviendrais fou si je restais ici plus longtemps.

Elle hocha la tête gravement. Elle comprenait bien... Elle-même, elle supportait avec peine, dans cette maison de l'absente, son invisible, perpétuelle présence. La plaie était encore trop fraîche pour que tout ne la ravivât point. Annie, à tout instant, apparaissait. Elle allait entrer par cette porte. Le coussin du fauteuil gardait l'empreinte de sa taille. Sa main venait de toucher les objets familiers, le petit nécessaire à coudre de nacre et de vermeil, le cristal taillé de son flacon de sels...

Cette obsession, comment Georges n'en eût-il pas souffert, bien plus douloureusement encore?...

Elle imaginait ce qu'elle eût elle-même éprouvé, si, aimant comme Annie avait aimé, elle avait perdu l'être unique...

— Il faut partir, — dit-elle, — voyager... Un peu plus tard tu retrouveras avec douceur les souvenirs qui t'affligent aujourd'hui.

Il l'interrogeait d'un regard indécis... Que pensait-elle? quelle réflexion se cachait sous la phrase délicate?... Il avait beau l'aimer comme une petite sœur, il avait un tel besoin de solitude!... Il se sentait une âme de bête blessée, l'envie de se terrer, sans être vu, sans parler...

Le voyage, au milieu d'indifférents... Oui, ainsi il serait seul, il essayerait de rassembler ses idées, de se reprendre... Le contact de Lise elle-même, aujourd'hui, lui était pénible.

— Mais toi, mon petit? — ajouta-t-il enfin.

— Moi, naturellement, je ne peux pas t'accompagner.

Les mots entre eux tombèrent, lourds de sens... « Je ne peux pas t'accompagner... » Au fait, pourquoi ne pouvait-elle pas?...

Il la regarda, plus clairvoyant... Leur séparation, que souhaitait momentanément la pudeur de sa souffrance, il comprit que Lise la jugeait également nécessaire, pour d'autres raisons...

Un voile entre eux se déchirait, un autre voile s'épaississait. Ils s'apercevaient nouveaux, ils étaient, brusquement, des êtres différents, en présence l'un de l'autre : un homme, une femme... Dans leur vieille camaraderie un élément inattendu s'insinuait : les convenances... Ils se sourirent, tristement, amicalement... C'était ainsi!

— Alors? — murmura Georges.

— Alors, je ne sais pas...

Huit jours après, Lise partait pour Vétheuil, auprès des Randal; elle y passerait les vacances. Et Georges se mettait en route, pour l'Italie. Le fantôme d'Annie l'y précédait.

VICTOR MARGUERITTE

(La fin prochainement.)

MÉMOIRES

Gabriel Laffaille était né à Pouzac, village des Hautes-Pyrénées, le 3 avril 1778. Il raconte comment son père, propriétaire cultivateur et en même temps expert géomètre, homme d'ordre, en tout cas, tenait un *livre de raison*, où la naissance de l'enfant fut inscrite à côté de celle d'un veau. Le maître d'école lui apprit à lire et à écrire et, à neuf ans, il suivait des cours de latin à Bagnères-de-Bigorre, dans une institution particulière, avec son frère aîné, de quatre ans plus âgé que lui.

Un mot de son oncle, l'abbé Condat, vicaire général de l'évêque constitutionnel de Tarbes, qui regrettait de n'être pas devenu officier du génie, décida de sa vocation. Il avait seize ans; ses études étaient terminées. La Convention venait de créer l'École de Mars; il partit pour l'École de Mars. Il nous dira ce qu'il y fit, ainsi qu'à l'Ecole Polytechnique, nouvellement créée, où il entrait quelques mois plus tard.

Sous-lieutenant élève à l'École du Génie de Metz, en décembre 1797, il sort de cette école pour aller combattre, comme lieutenant, sur le Bas-Rhin, sur le Danube et en Italie.

Capitaine après Marengo, il parcourt l'Allemagne avec la Grande-Armée. En 1808, il est en Catalogne, où il se distingue. Le 20 juin, blessé, il monte à l'assaut de Gérone, et parvient le premier sur le rempart. Ce fait d'armes lui vaudra la croix de la Légion d'honneur. Dix jours plus tard, il entre le premier dans Martorell, sous une grêle de balles.

Le 12 janvier 1809, il est promu chef de bataillon. Comme tel, à

Barcelone, son influence est assez forte dans les conseils, pour empêcher la place de capituler, malgré l'avis presque unanime des généraux.

Le 18 novembre 1813, le général Maurice Mathieu, en demandant de l'avancement pour lui, écrit : « J'ai été à même d'apprécier son zèle, ses talents, sa valeur et son dévouement dans des circonstances très délicates. Si cet officier supérieur avait été sous les yeux de l'Empereur, il serait déjà parvenu aux premiers grades. » — Sous les yeux de l'Empereur, le commandant Laffaille n'y était malheureusement pas, et en outre, sa mauvaise étoile l'avait fait désigner comme rapporteur d'un tribunal militaire chargé de juger le marquis de Luppé, intendant de la province de Catalogne. Ce marquis de Luppé était un concussionnaire, mais il était l'allié de Clarke, ministre de la Guerre. Lafaille prononça contre lui un sévère réquisitoire, et le fit condamner.

C'est pourquoi Laffaille quitta l'Espagne, en 1813, comme chef de bataillon et assista encore comme tel, en 1814, au siège de Besançon. De même qu'à Barcelone, son énergie et son patriotisme soutinrents seuls, là aussi, le moral ébranlé des assiégés, et le général Marulaz, gouverneur de la place, lui déclarait devant tout son état-major, à la fin de l'épreuve : « *Sans vous, Besançon aurait capitulé!* » La caserne de la citadelle de Besançon a reçu, en 1887, le nom de *Caserne Laffaille*. Suivant l'expression du colonel Percin, qui exerçait le commandement du génie à Besançon, quand cet acte de justice fut accompli, les lettres écrites par le commandant Laffaille au général Marulaz pendant le siège « valent des parchemins ».

L'Empereur succombe. La Restauration cherche à attirer Laffaille, et le duc de Berry lui remet la croix de chevalier de Saint-Louis. Mais, pour se montrer digne de cette grâce, l'officier aurait dû, pendant les Cent Jours, ne pas défendre la Patrie en danger. A cela, Laffaille ne pense même pas. Il reste à son poste, à Douai, quand l'Empereur revient de l'île d'Elbe, et il y fait son devoir.

Il est donc mis en demi-solde, après Waterloo, à l'âge de trente-sept ans.

Il n'est nommé lieutenant-colonel qu'en 1823, après quatorze ans de grade de chef de bataillon. Clarke n'est plus. La carrière de Laffaille va devenir rapide et brillante. Il rend d'éclatants services comme chef d'état-major du génie, pendant le siège de Pampelune, et il est promu colonel au mois d'octobre de cette même année 1823 qui avait vu sa promotion au grade de lieutenant-colonel. Chef d'état-major du génie à l'armée du Nord, il prend part, en 1832, au siège d'Anvers, à la suite duquel il est nommé maréchal de camp.

Il n'avait que cinquante-quatre ans, mais les fatigues et les pri-

vations avaient usé son robuste organisme. Deux ans plus tard, la maladie l'obligeait à demander sa mise en disponibilité.

Le 5 mai 1840, il mourait dans son village natal, où il avait trompé son oisiveté en dictant ses souvenirs à une vieille servante, et où il avait édifié, par ses vertus antiques, les gens simples dont il aimait à faire sa société.

Le nom du général Laffaille n'est guère connu que par l'ouvrage, très estimé d'ailleurs, *Mémoires sur les Campagnes de Catalogne*, paru en 1826. De l'homme, on ne sait rien. Et cet oubli aurait probablement été définitif, si M. Gabriel Laffaille, petit-neveu du Général, n'avait eu la pieuse pensée de rechercher et de réunir tous les manuscrits, déjà éparpillés, de son grand-oncle. Ému, il vint un jour nous confier ces précieux trésors, nous demandant de vouloir bien les étudier, les classer si possible, les annoter et les faire connaître, s'ils en valaient la peine, et, qui sait? faire rendre peut-être justice au cher honnête homme disparu. Il y avait là des souvenirs des premières années, des aperçus originaux et curieux sur les hommes et les faits de cette grande époque, des mémoires techniques très précis sur la Catalogne, sur le siège de Besançon en 1814, sur celui de Pampelune en 1823, sur celui d'Anvers en 1832, le manuscrit des *Mémoires sur les Campagnes de Catalogne*, publiés en 1826 et de nombreuses lettres particulières. Ces souvenirs, ces notes et ces lettres vont remplir trois gros volumes, où bien des points laissés dans l'ombre jusqu'à ce jour seront mis en pleine lumière, grâce au témoignage d'un homme instruit, sachant observer, bien placé pour voir, et scrupuleusement véridique.

CAPITAINE A. GRASSET

I

L'ÉCOLE DE MARS

Le 1er juin 1794, sur le rapport de Barère[1], la Convention nationale avait décrété la création de l'Ecole de Mars. L'abbé Condat vit qu'on devait y enseigner la fortification (de cam-

1. Voir ce *Rapport* dans *le Moniteur* du 1er juin 1794. Sa lecture, comparée à celle des pages qui vont suivre, est extrêmement curieuse. Elle montre toute la distance qui sépare l'utopie d'un cerveau exalté, et la réalité, présentée par Laffaille.

pagne). Il crut que si j'étais envoyé à cette école, cela pourrait me conduire à être officier du génie.

On devait y envoyer, par district, six jeunes gens de l'âge de seize à dix-sept ans et demi. C'était l'agent national du district qui les choisissait. M. Pinac, beau-frère du frère aîné de l'abbé Condat, occupait alors cet emploi; il fut facile à mes deux oncles de me faire désigner.

Mais, le jour même où je devais partir, un habitant de Montgaillard, nommé Mascaras, alla demander à M. Pinac que son fils me fût substitué. Il se fondait, pour lui faire donner la préférence, sur ce que mon père n'était point « *sans-culotte* » et que, d'après le décret de la Convention, les jeunes gens destinés à l'École de Mars devaient être pris parmi les enfants des « sans-culottes » (c'est ainsi que l'on désignait alors les citoyens qui n'avaient point ou qui n'avaient que très peu de fortune).

Dans ce temps de terreur, un rien pouvait entraîner la destitution, l'arrestation et même la mort d'un fonctionnaire public. M. Pinac craignit de s'être compromis, et il me redemanda ma nomination. Je courus tout d'un trait de Bagnères à Pouzac en informer mon oncle Condat, lequel partit à l'instant chez M. Pinac et chez les autres membres du Directoire du district; ceux-ci furent immédiatement assemblés pour prononcer entre mon concurrent et moi.

Mon oncle n'avait point parlé en vain; tous les membres du Directoire se déclarèrent plus ou moins ouvertement en ma faveur. On fit observer que si Mascaras n'avait pas de fortune, c'est qu'il avait dissipé celle que ses pères lui avaient laissée, et que son fils, âgé de seize ans comme moi, n'était qu'en sixième, tandis que j'avais terminé toutes mes classes. Il ajouta que je ferais « honneur au pays », et son sentiment parut partagé par ses collègues. M. Pinac ne craignit plus de me rendre ma nomination, et je partis, le jour même, avec mes camarades.

Nous fîmes la route à pied et par journées d'étapes. L'un de nous devait exercer sur les autres une surveillance fraternelle; cette surveillance m'ayant été confiée, je me trouvais ainsi comme le chef. J'étais le plus petit, et quoiqu'il y en eût un moins âgé que moi d'un certain nombre de jours, je paraissais

le plus jeune. Ces circonstances et mon air éveillé m'attiraient l'attention et la bienveillance des officiers municipaux à qui nous étions obligés d'aller demander des billets de logement. J'ai toujours regretté et je regrette encore de n'avoir pas eu l'occasion de témoigner ma reconnaissance à l'un d'entre eux qui non seulement m'assigna mon logement dans sa propre maison, mais encore m'y conduisit lui-même et me combla de toutes sortes de prévenances. Il portait le même nom que moi, était originaire de Bagnères et même de Pouzac, mais n'était pas mon parent.

J'ai oublié de dire qu'en reprenant ma nomination, M. Pinac m'avait offert, en dédommagement, une place de douze cents francs par an, dans les hôpitaux militaires de Bayonne. Cela pouvait paraître beaucoup pour un premier emploi à un jeune homme de seize ans. Je refusai cependant sans délibérer; un emploi dans les bureaux me semblait fastidieux et peu honorable. Du reste, je raisonnais à cette époque comme à présent, et jamais, à cet égard, je n'ai changé d'opinion : être, non plus riche, mais plus considéré et moins dépendant des autres, tel a été le seul motif déterminant qui a pu me faire ambitionner une position plus élevée que celle que j'occupais déjà; et j'ai souvent répété, comme je le pensais, que j'aurais mieux aimé être colonel avec les appointements d'un capitaine, que capitaine avec les appointements d'un colonel.

J'avais d'ailleurs en moi une source plus sûre de richesse et d'indépendance que j'avais emportée de la maison natale et que je n'ai jamais perdue : une grande simplicité de goûts et l'absence de presque tout besoin. On est riche, et c'est ainsi que je l'ai toujours été, lorsqu'on dépense moins qu'on ne reçoit (cela est presque toujours possible, nos besoins absolus étant très peu nombreux), quand on peut se dire, comme un ancien dont le nom ne me revient pas : « *Que de choses dont je n'ai pas besoin!* »

L'Ecole de Mars était établie à moins d'une demi-lieue de Paris, dans la plaine des Sablons, à côté du Bois de Boulogne, entre la Porte-Maillot et Neuilly. C'est sur son emplacement qu'on voit aujourd'hui[1] ces petites et jolies maisons entiè-

1. En 1837, date à laquelle le général Laffaille, malade, dictait ces souvenirs à une vieille servante.

rement isolées les unes des autres et entourées chacune d'un jardin, agglomération à laquelle on a donné le nom de Sablonville, et qui fut élevée à l'époque où la manie de bâtir était portée, à Paris, presque jusqu'au délire.

Les élèves étaient campés sous des tentes.

Le camp, dans lequel on ne laissait entrer aucune personne étrangère à l'École, était fermé par une enceinte en palissades, à travers laquelle on parlait aux parents ou amis qui en avaient obtenu l'autorisation. On était divisé, suivant le système décimal nouvellement adopté pour les poids, les mesures et les monnaies, en milleries, centuries et décuries. Les millerions et centurions avaient été choisis parmi les officiers qui avaient reçu des blessures dans les combats. Le commandant de l'École, nommé Bertèche [1], en avait reçu quarante à la bataille de Jemmapes; c'était lui qui avait donné le dessin du beau sabre à la romaine, et du costume non moins élégant que commode que nous portions à l'École de Mars. Ce costume consistait en une redingote courte fermée, à schall, et attachée sur le devant par des brandebourgs, qu'on a depuis appelée redingote « à l'artiste »; en une ceinture à cartouches, recouverte d'une étoffe tigrée, au lieu de giberne, et en un pantalon. La coiffure était une espèce de shako en feutre, et la chaussure, des brodequins. La redingote était munie d'épaulettes en buffle épais, et nous portions une cravate rouge dite « *à la roulière* » ou « *à la Colin* » qui laissait le cou entièrement découvert [2].

Parti d'un des coins de la France les plus éloignés, je ne

1. Laffaille écrit *Bastarrèche*, nom dont les jeunes *enfants de Mars* avaient dû irrévérencieusement gratifier leur chef.

Bertèche (Louis-Florentin), dit *La Bretèche*, était né à Sedan le 13 octobre 1764. Il avait eu une carrière des plus mouvementées qui l'avait conduit comme sous-lieutenant aux voltigeurs étrangers de la marine, puis au régiment de la Martinique, puis comme gendarme à la compagnie écossaise. Lieutenant en 1791, il reçut effectivement quarante-deux coups de sabre pendant la bataille de Jemmapes, et il n'en mourut pas. Colonel en 1793, il fut nommé commandant de l'École de Mars le 17 mai 1794. Il fut relevé de ces fonctions le 23 décembre et quitta le service actif en 1796. (Archives administratives de la Guerre. Dossier *Bertèche*.)

2. Laffaille ne parle pas des couleurs de ce costume. Elles étaient brillantes : redingote bleu de Prusse pour l'infanterie et bleu ardoise pour la cavalerie; pantalon rouge avec soutache dorée pour l'infanterie, bleu avec bande rouge pour la cavalerie ; shako noir avec ornements rouges et plumet tricolore; schall tricolore.

faisais que d'arriver au camp des Sablons, à la tête de ma petite bande, lorsque, peu de jours avant le 9 thermidor, on y ouvrit un concours pour la rédaction d'une adresse aux jeunes gens de la ville d'Avesnes, qui avaient marché avec la partie de notre armée destinée à faire le siège de Landrecies, l'une des quatre places fortes qui avaient été prises par les ennemis, après la défection de Dumouriez.

Je ne trouvai dans la tente de ma décurie[1] qu'une demi-feuille de papier à lettre appartenant à un autre élève; je la pris et me rendis à l'autre extrémité du camp, près de la barrière d'entrée, où se trouvait une grande table, sur laquelle j'écrivis mon adresse d'un seul jet.

Je la remis à Lebas, l'un des deux représentants du peuple à l'École, — le même qui fut guillotiné, le 10 thermidor, avec Robespierre. Je la croyais perdue avec lui, mais quelque temps après nous fûmes réveillés avant le jour par la « générale », signal des réunions extraordinaires. L'aube pointait à peine que nous étions déjà tous rassemblés et formés en carré sur l'une des places du camp. Le représentant du peuple, à cheval, est au milieu du carré, et il annonce qu'il va lire « l'adresse aux jeunes gens d'Avesnes » qui a été jugée la meilleure; c'est avec non moins de surprise que de joie que j'entends lire la mienne.

Elle fut lue le même jour à la Convention nationale, insérée dans les journaux et connue ainsi de toute la France : c'étaient presque les premières nouvelles que je donnais de moi à ma famille.

Le maire de Pouzac, qui était un de mes oncles, m'adressa une lettre de compliments. L'abbé Condat m'en écrivit une aussi, dans laquelle il me fit remarquer que j'avais employé deux fois la tournure : « Et nous aussi », et que j'aurais pu facilement éviter cette répétition en substituant : « Comme vous », l'une des deux fois.

Quarante ans plus tard, j'ai eu la curiosité de relire, pour la

1. L'école comprit d'abord 3 milleries (réunion de 1 000 élèves), mais comme le nombre des élèves fut plus grand qu'on ne l'avait prévu, une 4e millerie fut créée, forte de 400 élèves. La millerie était divisée en 10 centuries, la centurie en 10 décuries. Les chefs de ces unités étaient les millerions, les centurions et les décurions.

première fois, cette adresse dans le *Moniteur*; et ce n'est pas sans un léger déplaisir que j'ai vu qu'on y avait intercalé plusieurs phrases qui avaient sans doute pour objet de la rendre plus belle, mais qui n'avaient fait que lui ôter une partie de la simplicité et de la brièveté qui en étaient le plus grand mérite. Je me suis toujours rappelé son début et quelques passages : les voici tels que ma mémoire peut me les retracer :

« Elle a retenti dans notre camp, elle a retenti dans nos cœurs, la nouvelle de votre courage! Destinés par notre institution à l'École de toutes les vertus, nous avons été charmés de trouver des modèles dans des jeunes gens de notre âge... Plus heureux que Barra et que Viala, vous avez imité leur dévouement, et vous partagez leur gloire, sans avoir eu leur triste sort...

« Et nous aussi, nous marcherons contre les rois coalisés pour asservir notre patrie! Ce ne sera plus pour leur arracher nos places perdues, mais pour les faire trembler dans leurs capitales assiégées[1]... »

Il ne tiendrait qu'à moi de trouver après coup quelque chose de prophétique dans ces dernières paroles.

Après que je fus rentré dans les rangs d'où j'étais sorti par ordre du représentant du peuple, pour aller recevoir de lui l'accolade fraternelle, mon centurion, tout fier d'avoir dans sa centurie l'auteur de l'adresse préférée, m'offrit sur-le-champ de me nommer son fourrier. Je refusai, sans réflexion, par un mouvement de sotte fierté, et lui proposai pour cet emploi un élève de ma décurie, auquel il le donna.

Mon refus ne me fit pas perdre la confiance du centurion qui tenait à passer, dans mon esprit, pour un homme versé dans l'art d'écrire. Il me montra un jour une lettre qu'il avait adressée à une maîtresse qu'il avait à Paris. Cette lettre com-

1. Voici le texte officiel de la lettre, telle que la publia *le Moniteur* : « Elle a retenti dans notre camp, elle a retenti dans nos cœurs, la nouvelle de votre courage. Nous avons été charmés de trouver des modèles parmi des citoyens aussi jeunes que nous. Nous marcherons sur vos traces. Nous aussi, nous rejetterons les conseils timides; nous pensons, comme vous, que quand on attaque la liberté, tout républicain doit être sous les armes. Nous aussi, nous irons affronter les soldats des despotes; nous aussi, nous leur ferons rendre les armes, non devant nos villes livrées, mais peut-être devant leurs capitales. » (*Moniteur* des 18 juillet et 5 août 1794.)

mençait par ces mots : « Vous m'ordonnez de vous fuir, cruelle; j'obéirai; mais vous ne savez pas tout ce qu'il en coûtera à mon cœur déchiré... etc... »

Cette femme dut être fort étonnée de lire qu'elle lui « ordonnait de fuir » tandis que, très probablement, elle l'engageait à venir la trouver le plus souvent qu'il lui serait possible. J'ai vu depuis que la lettre de mon centurion n'était autre qu'une lettre de Saint-Preux à Julie, dans la *Nouvelle Héloïse*; il l'avait trouvée dans un recueil de modèles de lettres, sous le titre de *Lettres d'un amant à sa maîtresse*.

La réputation que me fit l'Adresse aux jeunes gens d'Avesnes m'attira les demandes d'un grand nombre d'élèves qui me priaient de rédiger les lettres qu'ils adressaient à certains personnages, et qui, en revanche, m'offraient de me remplacer pour mes gardes, ou un tour de cuisine, ou toute autre corvée.

Bientôt l'organisation de l'École changea. Comme on voulait y avoir de toutes les armes, on y forma un petit corps de cavalerie, à l'instruction duquel étaient consacrés les chevaux du Manège du roi, à Versailles ; on y forma aussi un corps d'artillerie, moins nombreux encore ; enfin on décida aussi d'y former un corps du génie. C'est dans celui-là que j'aspirais à entrer.

Comme il devait être composé des élèves les plus instruits, on envoya pour les reconnaître — exactement comme s'il se fût agi de recruter la section des sciences de l'Institut, — des examinateurs pris parmi les savants de premier ordre qui furent les fondateurs et les premiers professeurs de l'École Polytechnique. C'étaient Monge, Bertholet, Guyton de Morveaux. Je fus examiné par Bertholet. Ayant fait mes classes, ayant appris en Logique les éléments des mathématiques, et dessinant un peu, je fus d'autant plus facilement reçu qu'il y avait très peu d'élèves dont l'instruction fût aussi avancée. Presque tous étaient assez ignorants, je dois l'avouer, mais remarquables presque tous aussi par une intelligence peu commune comme par leurs bonnes dispositions au point de vue physique, et leur aptitude aux exercices militaires. Ils apprirent les mouvements et les manœuvres avec une célérité étonnante. Ils en donnèrent des preuves irrécusables dans différentes occasions, notamment dans une excursion qu'ils firent sur les

hauteurs de Lanty, à une lieue de Poissy, où ils exécutèrent plusieurs évolutions et simulacres de bataille, et le jour de la fête des Victoires, au Champ-de-Mars, à Paris, où ils les répétèrent en y ajoutant l'attaque et la défense d'un fort qui y avait été construit à cet effet.

Dans l'intérieur du Camp des Sablons, depuis le premier appel qui se faisait à cinq heures du matin, jusqu'à huit heures du soir, où le canon commandait la retraite, tous les moments de la journée avaient leur emploi déterminé; la variété dans les occupations tenait lieu de repos[1].

Ceux qui entrèrent dans le génie furent exemptés des corvées, des gardes, des exercices et des manœuvres ordinaires; ils furent logés sous des tentes de coutil, comme les officiers; on leur apprit à faire des fascines, des gabions, des claies; on leur fit élever de leurs mains une partie des redoutes, et on leur fit enfin un cours de fortification de campagne.

Il y avait des heures où les 3400 élèves se réunissaient, assis sur des gradins semi-circulaires, dans la grande baraque en bois, destinée à l'instruction orale. L'intervalle compris entre les parois en bois du pourtour de cet amphithéâtre, était rempli de foin, et les lois de l'acoustique avaient été si bien observées dans la construction de cet édifice que, malgré sa dimension, suffisante pour contenir convenablement assis tous les élèves et un assez grand nombre d'autres personnes, les professeurs, sans élever la voix plus que dans la conversation ordinaire, étaient facilement entendus de tout le monde.

Parmi ces professeurs se trouvaient : Bizot-Charmoy, officier supérieur du génie, pour les principes de l'art de la guerre, les règles de tactique, les ordres de marche et de bataille, et la castramétation ; Hassenfratz, pour faire connaître tout ce qui est nécessaire à la formation et à l'entretien d'une armée de cent mille hommes : matières que consomme cette armée, étendue de terrain qu'exige son développement, approvisionnements, distribution, etc... ; Chaussier, pour les moyens de

1. Voici cet emploi du temps, d'après le livre d'ordres de l'École : réveil, 5 heures; 5 h. 1/2-7 h. 1/2, école du matin; 9 heures, déjeuner, puis exercices; midi, soupe; 1 heure, enseignement oral; 2 h. 1/2-4 heures, récréation; 4 h. 1/2, souper; 5 h. 1/2-7 h. 1/2, école du soir. (Arch. adm. de la Guerre.)

conserver la santé des troupes, de prévenir et d'arrêter les contagions[1].

Les programmes de ces leçons étaient imprimés et distribués aux élèves. Des leçons de physique et de chimie étaient mêlées aux leçons d'art et d'administration militaires dont les dernières amenaient plus ou moins naturellement le sujet. C'est ainsi qu'à propos de la chaussure des soldats, Seguin, inventeur d'un procédé chimique de tannage des cuirs, nous fit sur ce procédé une leçon étendue, que je l'entendis plus tard répéter à l'École Polytechnique.

La création de l'École de Mars avait donné lieu à beaucoup de suppositions. Quelques personnes pensaient qu'elle devait remplacer les anciennes écoles militaires; d'autres, que c'était une garde de jeunes séides dont Robespierre avait voulu s'entourer. En tous cas, au 9 thermidor, cette réunion aux portes de Paris de trois à quatre mille jeunes gens inspira de vives inquiétudes à la Convention. Il est bien évident qu'une telle masse jetée dans ces moments critiques, du côté de Robespierre, n'eût pas manqué de faire pencher la balance, puisqu'il fut déjà si près de triompher quand la Commune de Paris se déclara en sa faveur; son triomphe aurait même été assuré, si le commandant de la Garde Nationale parisienne, Henriot, qui était tout à lui, eût moins manqué de tête et de cœur, et qu'au lieu de se borner à faire caracoler son cheval devant la porte de la Convention, il eût brusquement envahi la salle, comme Bonaparte le fit à Saint-Cloud, le 18 brumaire.

La Convention ne fut pleinement rassurée au sujet de l'École de Mars, que lorsqu'elle sut qu'on lui en amenait tous les élèves, et qu'elle les vit défiler dans son sein au milieu d'enthousiastes acclamations.

En retournant à leur camp, ils virent la guillotine dressée sur la place de la Révolution pour Robespierre et ses complices qui furent exécutés le jour même. Saint-Just et Couthon, membres comme lui du Comité de Salut public, avaient certes

1. Pour compléter ces données de Laffaille et se faire une idée exacte de l'enseignement de l'École de Mars, on lira avec intérêt les pages consacrées par M. A. Chuquet à ces « instituteurs », à leur caractère, à leur passé et à l'esprit de leur cours. A. Chuquet, *l'École de Mars* (1794), p. 125 et suiv.

bien mérité de périr du même supplice; mais en était-il exactement de même de Robespierre le Jeune et de Lebas qui, le premier par un mouvement d'amour fraternel, le second dans une espèce d'accès d'enthousiasme, avaient demandé à partager son sort, et qui avaient été sur-le-champ pris au mot par la Convention accoutumée à ce moment à faire tomber des têtes sans grand scrupule. Le fameux peintre David, dans un accès semblable, avait fait la même demande au club des Jacobins; mais il obtint son pardon le lendemain, par son repentir et par ses larmes; son courage était loin d'être à la hauteur de son talent.

Comme le décret de formation l'avait annoncé, l'École de Mars n'eut qu'une existence de quatre mois, après lesquels on renvoya tous les élèves chez eux. Ils avaient été entièrement étrangers à tous les événements politiques ou autres qui avaient eu lieu pendant leur réunion, et dont ils avaient eu à peine la connaissance la plus légère. Ce qui les avait surtout occupés et même exclusivement hantés dans les derniers temps de leur séjour au camp des Sablons, c'est un ardent désir de retourner dans leur famille. Ce désir éclatait par le cri de : « Nos foyers! Nos foyers! » au milieu même des leçons de l'amphithéâtre, et tous le répétaient à la fois, sans égard pour le professeur qu'on interrompait, ni respect pour les chefs de l'École qui assistaient assidûment aux leçons.

Moi-même, sachant très bien cependant que, suivant les conseils de l'abbé Condat, mon père et ma mère avaient arrêté que si la dissolution de l'École de Mars avait lieu comme elle était annoncée, je resterais à Paris pour y achever mon éducation, je n'avais pu me dérober à l'influence de cette espèce de maladie du pays; et je renvoyai une partie de mes effets à ma famille, comme si j'avais dû aussi m'en retourner.

Mon père se borna à me demander si j'avais oublié que je devais rester à Paris. Je ne répondis point et je restai.

Lorsque j'étais parti de la maison paternelle, l'abbé Condat m'avait procuré des lettres de recommandation : l'une pour le fameux Barère[1], alors l'un des membres les plus marquants

1. Né à Tarbes en 1755, Barère était un Haut-Pyrénéen, lui aussi. Quand Laffaille vint à Paris, Barère était l'un des personnages les plus en vue de la République, ayant été président de la Convention, et faisant partie du Comité de Salut Public.

du Comité de Salut Public, et l'autre pour Lays, premier chanteur de l'Opéra, qui avait aussi reçu le jour dans nos montagnes, et qui avait changé en ce nom de Lays, son nom de famille qui était Lay[1].

La lettre pour Barère était de son frère; celle destinée à Lays était de son beau-frère. Je ne pus aller ni chez Barère ni chez Lays en me rendant à l'École de Mars, parce que je ne m'arrêtai point à Paris, ni pendant que j'étais à cette École, parce qu'il n'était pas permis aux élèves de sortir. Or, en ce moment, ils étaient menacés l'un et l'autre, pour leurs sentiments ou leur conduite pendant la Terreur, d'une persécution qui devait se borner pour l'un à quelques sifflets, mais qui devait aboutir pour l'autre à des décrets d'accusation et de déportation. Ce n'est point là ce qui m'eût détourné d'aller chez eux : la persécution dirigée contre un homme n'a jamais été pour moi un motif de m'éloigner de lui; elle a produit plus d'une fois l'effet tout opposé, malgré des dangers que je n'ignorais pas. J'ai toujours regardé comme une grande lâcheté, comme une bassesse des plus méprisables de ne rechercher ou de ne fuir les gens qu'au gré du vent de la fortune. Ce qui me détermina à ne pas aller chez eux, c'est l'extrême répugnance que j'ai toujours éprouvée à ne voir les puissants du jour que dans mon seul intérêt, pour implorer, ouvertement ou non, leur appui.

Parmi les élèves qui entrèrent directement dans l'armée, en sortant des Sablons, il en est deux qui ont joué un grand rôle et que je n'ai connus que par leur renommée : le lieutenant général Lemarois[2], qui fut aide de camp de Napoléon et gouverneur de Magdebourg en 1813; et le lieutenant général Manhès[3] qui devint aide de camp et favori de Murat. Lorsque

1. Lays était né en 1758 à la Barthe, près de Bagnères-de-Bigorre.

2. *Lemarois* (comte), né le 17 mars 1776 à Briquebec (Manche). Lieutenant à la compagnie d'artillerie de la Garde Nationale de Briquebec, puis commandant un détachement de canonniers sur les côtes de la Manche avant d'aller à l'École de Mars. Aide de camp de Bonaparte en 1795. Général de brigade, aide de camp du premier Consul en 1803. Aide de camp de l'Empereur en 1804. Général de division. Gouverneur de Magdebourg en 1813. Mis en non activité en 1814. Mort à Paris en 1836. (Arch. adm. de la Guerre. Dossier *Lemarois*.)

3. *Manhès* (Charles-Antoine), né le 4 novembre 1777. Sous-lieutenant au 3e bataillon des volontaires du Cantal le 6 avril 1795. Chef d'escadrons, aide

ce dernier occupait le trône de Naples, il fit épouser au général Manhès une princesse de ce pays, et lui donna le commandement des deux Calabres insurgées, où ce général exerça des rigueurs plus que sévères.

Ils étaient tous les deux remarquables par leur beauté.

La première conscription qui fut décrétée, celle de l'an VIII (1799), comprenant tous les jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, atteignit tous les anciens élèves de l'École de Mars. Je n'en ai cependant connu qu'un seul à l'armée et il n'est devenu que chef de bataillon. Trois suivirent comme moi la carrière des armes, après avoir été reçus à l'École Polytechnique : Chatain qui périt capitaine du génie dans la dernière expédition de Saint-Domingue; Husson, qui est colonel d'artillerie; et Berger qui est mort lieutenant général dans cette arme [1].

En sortant de l'École de Mars, j'allai à Paris chez un oncle maternel de mon père, de la famille Douat, de Pouzac. Ce brave oncle qui avait quitté le pays depuis quarante ou cinquante ans, après avoir appris l'état de fondeur en cuivre, avait fait son tour de France pour se perfectionner. Il s'était établi à Paris. Très bon maître ouvrier, il avait acquis une certaine aisance et il eût fait ce qu'on appelle « fortune » s'il n'avait eu le malheur d'épouser une femme qui avait la funeste passion de la loterie et de tout ce qui pouvait y ressembler, opérations qui font espérer l'opulence, et qui, le plus souvent, plongent ou laissent croupir dans la misère. Elle l'avait complètement ruiné et il avait été obligé, sur ses vieux jours, de

de camp du grand-duc de Berg le 3 avril 1807. Colonel-aide de camp du roi de Naples le 1er nov. 1808. Passe au service de Naples où il devient lieutenant général en 1811. Admis au service de la France en 1815. Mis en disponibilité en 1830. Décédé à Naples en août 1854. (Arch. adm. de la Guerre. Dossier *Manhès*.)

1. La mémoire de Laffaille le trompe quand il parle d'un général Berger. Il n'a pas existé de lieutenant général de ce nom depuis 1789. Il y eut cependant un autre élève de l'École de Mars qui devint général, c'est Morio, dont Laffaille ne parle pas. (Arch. adm. de la Guerre : liste des élèves de l'École de Mars. — Dossier *Morio*.) Son erreur vient probablement de ce fait qu'il existait un Berges (François) à l'École de Mars dont Laffaille dut entendre parler, et aussi un Berges (François, Beaudire) à l'École Polytechnique en 1797, dont Laffaille dut entendre parler aussi, et qui devint, lui, lieutenant général d'artillerie en 1823. Ce dernier n'a rien de commun avec celui de l'École de Mars. (Arch. adm. de la Guerre.)

prendre une place de portier à la *Pitié*, établissement public où l'on élevait des enfants trouvés. Cette circonstance avait fait donner à la section de Paris où cet établissement était situé (rue Grenetat, entre les rues Saint-Martin et Saint-Denis), le nom de « Section des enfants de la Patrie [1] ». Cet oncle était venu me voir au jardin des Tuileries, le 9 thermidor, lorsque les élèves de l'École de Mars étaient venus à Paris, et ensuite une ou deux autres fois, au camp des Sablons.

Outre la loge du portier, mon oncle occupait en face, au rez-de-chaussée, un autre petit cabinet sans fenêtre où il avait établi un étau, et où il confectionnait encore quelques ouvrages de son état. Il y avait une soupente où l'on plaça un lit pour moi, mais comme on n'y voyait pas clair, j'étudiais dans la très petite loge, sur une petite table posée contre l'unique croisée qui s'y trouvait, dérangé fréquemment, mais sans être trop distrait par l'office de portier, dans lequel je devais nécessairement suppléer mon oncle ou sa femme.

Je mangeais avec eux, partageant leurs repas qui leur étaient apportés de la cuisine commune de la maison, et qui suffisaient pour nous trois avec de légers suppléments, et souvent même sans supplément.

Accoutumé, au camp des Sablons, à manger sans répugnance à la gamelle et à loger dans une tente où chacun n'occupait, pour ainsi dire, que l'espace couvert par son corps, où l'on ne pouvait se tenir debout que sur une zone étroite, écrire que sur ses genoux, lire ou s'occuper d'une manière quelconque qu'au milieu du trouble produit par les mouvements et les voix de ceux qui logeaient sous la même toile, ces repas étaient délicats et friands auprès de l'ordinaire du soldat, dont jamais je ne m'étais plaint; je ne me sentais point

1. Laffaille commet ici deux erreurs :

1° L'hôpital où son oncle était portier, situé rue Grenetat, n'était pas la *Pitié*, mais la *Trinité*, qui s'élevait à l'endroit où est percée aujourd'hui la rue de Palestro. Quant à l'hôpital de la *Pitié*, il se trouvait à l'emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui, près du Jardin des Plantes.

2° Le nom de cette section de Paris était *Section des enfants rouges*, non à cause de la *Trinité*, mais à cause de l'hôpital des *Enfants rouges* (enfants assistés), qui se trouvait dans les bâtiments qui font partie aujourd'hui de la mairie du IIIe arrondissement (au sud de la rue de Bretagne et à l'angle de la rue du Temple).

Malgré ces deux erreurs, nous respecterons le texte de Laffaille parlant de la *Pitié* et de la *Section des Enfants de la Patrie*.

à l'étroit dans une chambre où, toute petite qu'elle était, je pouvais partout me tenir debout, m'asseoir sur une chaise et écrire sur une table; et j'étais bien moins interrompu ou troublé dans mon travail par la présence et les discours de deux paisibles vieillards, que par les conversations animées de neuf jeunes compagnons de tente qui formaient avec moi une décurie.

En somme, sous presque tous les rapports, et surtout pour la facilité de l'étude, j'étais beaucoup mieux chez le portier de la Pitié qu'au camp des Sablons; mais ce n'en était pas moins débuter à Paris, dans la plus humble, la plus infime des positions.

II

FONDATION DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Le but de mon travail était la préparation à l'École Centrale des Travaux Publics, devenue si célèbre plus tard sous le nom d'École Polytechnique. La Convention Nationale avait décrété la création de cette école le 11 mars 1794, et j'en avais été informé par Guchan, député de mon département. Guchan était venu me voir, accompagné de son fils, âgé de deux ans de moins que moi. Il m'avait dit que pour entrer à cette école il fallait connaître les mathématiques et particulièrement la géométrie; que son fils possédait bien les connaissances exigées, mais qu'il ne pouvait se présenter à l'examen parce qu'il n'avait pas encore seize ans, minimum de l'âge où on pouvait être admis. Je ne pouvais m'y présenter non plus, quoique j'eusse seize ans et que j'eusse appris en logique les premiers éléments des mathématiques, parce que je n'étais arrivé en géométrie que jusqu'au carré de l'hypothénuse, et que d'ailleurs ayant quitté le Collège depuis un an, j'avais presque complètement oublié tout ce que j'avais appris dans cette partie. Du reste, j'aimais peu les mathématiques, et je les oubliais très vite; elles ne faisaient que glisser pour ainsi dire, et ne se gravaient point, comme les lettres, dans mon esprit.

Ce n'était donc point vers les mathématiques que j'étais

naturellement porté, et j'en embrassai l'étude beaucoup plus par raison que par goût, pour entrer à l'École Polytechnique. Je continuai cette étude par raison et par goût et je méritai même d'y être compté parmi les élèves qu'on pouvait dire *forts* en mathématiques. Dans les derniers temps que je passai à l'école, j'allais à la Bibliothèque nationale compulser et copier les mémoires envoyés par Lagrange aux Académies de Turin et de Paris sur le calcul des variations et sur d'autres parties transcendantes des mathématiques, dont j'ai oublié jusqu'au nom, ce qui confirme ce que j'ai déjà dit, que ce n'est pas pour cette science que la nature m'avait formé.

Arrivé à Paris, à ma sortie de l'École de Mars, j'appris que, malgré le peu de sévérité des examinateurs dans les premières épreuves pour l'École Polytechnique, on n'avait pas pu compléter le nombre des élèves, et qu'il en restait à recevoir cinquante, pour le choix desquels aurait lieu dans trois mois un nouveau concours. Je résolus aussitôt de faire tous mes efforts pour pouvoir m'y présenter avec quelques chances de succès; mais comme ces chances devaient toujours être incertaines, je ne parlai point de mon projet à ma famille.

En général, à moins de motifs qui m'obligeassent à agir autrement, j'évitais toujours de parler aux miens de mes projets et de mes espérances avant qu'ils fussent réalisés, de peur qu'ils n'en éprouvassent plus de peine peut-être que moi-même, s'ils ne l'étaient pas. Cette fois, ils le furent complètement, et j'eus le bonheur de pouvoir n'annoncer à ma famille que je m'étais préparé à l'École Polytechnique, qu'en lui annonçant en même temps que j'y étais reçu.

Ce succès était d'autant plus important qu'il décidait de toute ma vie; et il était d'autant plus doux et plus flatteur que je devais moins m'y attendre, car la nouvelle École ayant déjà pris grande faveur, le nombre des concurrents était très considérable, et l'on exigeait déjà des candidats beaucoup plus que la première fois : il fallait savoir l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie rectiligne et l'application de l'algèbre à la géométrie, y compris les sections coniques.

Le fils de Guchan ne fut pas aussi heureux que moi, lui qui s'était cru certain d'être reçu, et l'eût probablement été en effet, s'il avait pu se présenter la première fois. Il s'y

présenta trois fois sans succès les années suivantes, et fut enfin obligé de renoncer à l'École, ayant dépassé l'âge requis pour les examens.

Je n'étais que depuis quelques jours à Paris lorsque je lus sur des affiches qu'on allait ouvrir à l'Athénée des Arts des cours publics et gratuits de tout ce qu'il m'était recommandé d'apprendre à Paris pour achever mon instruction, notamment les mathématiques et le dessin qui, d'après la résolution que je venais de prendre, devaient être les principaux objets de mes études.

L'Athénée des Arts était établi dans un bâtiment en bois qui occupait dans presque toute sa longueur le milieu du jardin du Palais-Royal, et dans lequel se trouvait aussi un théâtre. Il subsiste encore aujourd'hui dans un autre local, sous le nom de Lycée des Arts, mais il n'a plus pour objet que de recevoir des hommes de tout âge, qui moyennant une cotisation, y trouvent des journaux, des livres variés et y profitent même de cours sur des matières scientifiques ou littéraires.

Les fondateurs de l'Athénée avaient eu un but plus noble, plus patriotique, tout de désintéressement et de générosité : c'était l'instruction gratuite de l'enfance et de la jeunesse. Aucune condition n'était exigée pour suivre les cours qu'ils avaient institués et qui étaient tous faits par des professeurs distingués, notamment celui de mathématiques. Heureux de pouvoir continuer mon éducation sans qu'il en coûtât à ma famille, je m'empressai d'aller à l'Athénée des Arts.

J'avais commencé à Tarbes le dessin de la figure : c'était le dessin de la carte et du paysage qu'on enseignait à l'Athénée; on en donnait de fort bons principes que j'ai toujours suivis depuis. On y professait un cours de sténographie, science nouvelle alors, que je commençai d'apprendre, mais dont je n'ai plus eu ensuite le loisir de m'occuper, pas plus que de l'anglais, que j'avais commencé d'apprendre à Tarbes.

Le cours de mathématiques était, comme de raison, au premier rang de ceux que je voulais suivre, mais le manque d'instruction et l'âge de la plupart des autres élèves ne pouvaient permettre au professeur d'aller bien vite, et je

voyais déjà qu'en ne suivant que ces leçons, il me serait impossible d'atteindre le but que je m'étais proposé, lorsque mon grand-oncle Douat reçut la visite d'un Auvergnat de ses amis, nommé Cormier, qui habitait au delà de la barrière des Gobelins.

La probité et la délicatesse qui les caractérisaient tous les deux avaient été l'origine de leur amitié. Cormier avait de cinquante à soixante ans; il était sculpteur habile de pendules en marbre; comme tant d'autres hommes qui se livrent avec bonheur à un goût entièrement étranger à leur état, il avait la manie de composer des odes en prose et il s'applaudissait de ces ouvrages incorrects, plus que de ceux de son ciseau, qui brillaient par l'élégance et le fini. Mon esprit se retrace encore, comme si c'était hier, sa taille au-dessus de la moyenne, la robuste constitution de son corps, ses épaules légèrement voûtées, ses traits fortement prononcés, son teint animé, ses grosses lèvres, ses yeux un peu saillants et pleins de feu, la brusquerie et la rudesse de son ton et de ses manières, qui n'altéraient point l'expression de douceur et de bonté de sa figure, son air ouvert, franc et loyal, qui était parfaitement en harmonie avec sa conduite et ses sentiments. Ce fut à ce brave homme que je dus mon admission à l'École Polytechnique, et par suite, tout ce qu'il peut y avoir eu d'heureux ou d'honorable dans la carrière où cette École m'a conduit. Mon costume de l'École de Mars attira son attention, et ma qualité de neveu de son vieil ami, sa bienveillance. Il s'informa de ce que je faisais et de ce que je me proposais de faire à Paris. Lorsqu'il apprit que je suivais les cours de l'Athénée des Arts, il dit aussitôt que je ne ferais qu'y perdre mon temps. Il ajouta qu'il avait pour ami Callet, le meilleur professeur de mathématiques, et l'un des plus savants mathématiciens de France, qui aurait dû être, et qui certainement eût été, sans l'intrigue et l'injustice, membre de l'Académie, et qu'il allait le prier de vouloir bien me donner des leçons.

J'ignore comment s'étaient établies ses relations d'amitié avec Callet; ce qui est bien certain, c'est qu'elles existaient, et que Callet faisait grand cas de lui.

Il répondit à sa demande qu'il ne pouvait me donner de leçons, mais que, si je le voulais, je pourrais aller étudier

dans sa chambre, et qu'il se ferait un plaisir de lever les difficultés qui pourraient m'arrêter. Il n'y mit qu'une condition : c'était que je l'aiderais à collationner et à corriger les épreuves de la seconde édition, qu'il préparait alors, de ses *Tables de Logarithmes*. J'acceptai avec empressement et reconnaissance, et dès le lendemain, j'étais chez Callet à huit heures du matin.

Je continuai ensuite d'y aller tous les jours sans interruption, les décadis exceptés, qui étaient des jours de repos.

C'était au fort de l'hiver; il pleuvait et neigeait souvent. Un jour même, il tomba du verglas en telle abondance que les personnes qui osaient sortir de leur maison, tombaient à chaque pas dans les rues. Il ne me vint pas seulement à l'idée que cela pût m'empêcher une seule fois de me rendre chez Callet à l'heure accoutumée.

J'avais tout abandonné, même le dessin, pour ne m'occuper que des mathématiques. Je les étudiais dans le cours de Bezout, avec lequel la longue habitude de professer avait rendu Callet si familier que lorsque je me levais de ma chaise pour lui demander quelque explication, il me disait presque toujours, avant que j'eusse ouvert la bouche pour lui parler : « C'est telle chose qui vous embarrasse ou qui ne vous satisfait point? Elle laisse, en effet, à désirer », et il m'en donnait aussitôt une démonstration ou plus claire ou plus rigoureuse.

Je restais chez lui jusqu'à une heure après-midi : j'y laissais mon livre, et rentré chez moi, je m'occupais, de deux heures à neuf heures du soir, à rédiger par écrit ce que j'avais appris dans la première partie de la journée. C'était le meilleur moyen de le graver dans mon esprit et dans ma mémoire.

Aussi n'eus-je besoin de rien repasser, de rien relire pour subir mon examen qui eut lieu deux mois et vingt-un jours à partir du premier où j'avais travaillé chez Callet. J'avais mis dix jours à revoir, ou mieux à réapprendre l'arithmétique, et le reste à apprendre l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie rectiligne, l'application de l'algèbre à la géométrie et les sections coniques. C'étaient là les connaissances exigées alors pour entrer à l'École Polytechnique; mais les candidats

qui en possédaient d'autres étaient examinés sur ce qu'ils savaient et il leur en était tenu compte [1].

Sur deux cents qui se présentèrent à Paris où l'on ne devait en recevoir que seize, il y en avait un grand nombre qui se trouvaient dans ce cas, et deux, entre autres, qui avaient étudié chez Callet, comme moi. Ils en étaient à la mécanique quand je commençais l'arithmétique! Lorsque Callet leur annonça que je devais me faire examiner comme eux pour l'École Polytechnique, ils partirent d'un grand éclat de rire, croyant qu'il disait une plaisanterie.

Ces deux jeunes gens, qui furent aussi reçus, étaient plus âgés que moi, l'un de trois ou quatre ans, l'autre de cinq ou six au moins, mais ce dernier avait déjà été dans les rangs de l'armée, ce qui élevait à vingt-cinq ans le maximum de l'âge où il pouvait être reçu. C'était le frère de Daoust, qui avait été général en chef de l'armée des Pyrénées Orientales, et qui avait été condamné à mort par le Tribunal Révolutionnaire, après avoir été mis en accusation par la Convention Nationale, sans que son frère, ancien marquis qui était membre de cette assemblée, osât prononcer un seul mot pour sa défense [2].

J'ai revu ce Daoust en Italie, après la campagne de Marengo; il était rentré dans l'armée avec le grade de chef

1. Les origines des candidats étaient des plus variées. Il en venait de l'ancienne École des Ponts et Chaussées, de l'École de Mars, de l'École de Châlons, de quelques écoles de province, les examens ayant eu lieu simultanément dans les principales villes. On avait alloué aux jeunes gens venus de province, pour faire la route, la solde de route des canonniers de 1re classe, soit quinze sous par jour, en assignats, équivalant à trois sous en numéraire. Le nombre total des élèves admis fut de 349, parmi lesquels 1 venait du génie militaire, 2 du génie maritime, 22 des ponts et chaussées. Sur ce nombre. 70 avaient plus de vingt ans, 27 en avaient moins de seize, 1 n'avait que douze ans et demi. (Pinet, *Histoire de l'École Polytechnique*, p. 371 et suiv.)

2. *D'Aoust* (marquis), né à Douai vers 1740, mort à Quincy en 1812. Membre de la Convention en 1792, vota la réunion des trois ordres. Fut exclu des Jacobins comme ancien marquis. (Firmin Didot, *Nouvelle Biographie générale*). *D'Aoust* (Eustache), général, fils aîné du précédent, né à Douai en 1763, exécuté à Paris le 2 juillet 1794. Aide de camp de Rochambeau en 1790. Général de division à l'armée des Pyrénées Orientales en 1793. Enlève le 8 septembre le camp espagnol de Peyrestortes où il prend 46 canons et 500 prisonniers. Ayant subi un échec devant Perpignan, il est accusé d'incapacité et de malveillance. Traduit devant le Tribunal révolutionnaire, il est condamné à mort. (Archives administratives de la Guerre.)

d'escadron, qu'il avait déjà eu lorsqu'il était aide de camp de son frère, et il alla mourir à Saint-Domingue comme colonel d'état-major, ou adjudant commandant.

Mon examen ne laissa presque rien à désirer. Clément (de Dijon), mon examinateur (il y en avait trois pour Paris), m'interrogea longuement sur les logarithmes, et je répondis en homme qui sortait de chez le « père des logarithmes ». Je répondis également bien à toutes les autres questions, non seulement sans hésiter, mais très vite, à une seule exceptée, où je m'étais embarrassé : c'était une équation du second degré à résoudre; il fallait y opérer une transformation. Le moyen était facile à trouver : mes camarades de chez Callet, Daoust et Jaulon, me le soufflaient, à ce qu'ils me dirent depuis, mais je n'entendais absolument rien. L'examinateur lui-même vint à mon secours en me disant : « Mais si vous faisiez de telle manière?... » Ce fut un trait de lumière, et j'atteignis tout de suite au but, prouvant ainsi que si je n'y étais pas arrivé plus tôt, ce n'était pas par ignorance, mais uniquement parce que je m'étais engagé dans une mauvaise voie.

Je n'avais pu présenter à l'examen que les connaissances rigoureusement exigées; mais j'avais continué à aller chez Callet et à travailler après comme avant mon examen; et douze jours plus tard, j'allai offrir à l'examinateur de m'interroger sur le calcul différentiel et le calcul intégral, que j'avais appris dans cet intervalle. Il refusa de le faire, mais s'il n'avait pas encore fait et remis son rapport sur mon compte, cette offre ne put qu'y faire ajouter une bonne note.

Les cours de l'École Polytechnique définitivement organisée devaient s'ouvrir le 1er germinal de l'an III de la République. Dans les trois mois précédents, on n'avait fait que ce qu'on appela le *Cours révolutionnaire* : c'était un exposé court et rapide de tout ce qui devait être enseigné à l'École pendant trois ans, par les hommes qui occupaient le premier rang dans les sciences : Monge, pour la géométrie descriptive, qui lui devait son nom et sa création comme science; Guyton de Morveau; Fourcroy; Berthollet, pour la chimie; d'Arçon, pour la fortification; Lagrange, pour les mathématiques pures.

Le jour fatal était arrivé et même écoulé en grande partie... et je n'avais encore reçu aucun avis!... et je me livrais aux

plus tristes réflexions!... Vers quatre heures du soir, au moment où j'y étais le plus profondément plongé, un coup de sonnette (qui retentit encore à mon oreille en ce moment) vint réclamer l'ouverture de la porte de la *Pitié*. Mon cœur sauta dans ma poitrine; je ne sais quoi me disait que c'était ma nomination qu'on m'apportait : c'était elle, en effet! Ma joie fut au comble; mon sort était décidé! Je ne marchai point, je volai, pour ainsi dire, d'un seul trait, de la rue Grenetat au Palais-Bourbon, où se trouvait alors l'École Polytechnique[1].

Une lutte était engagée au Jardin des Tuileries, comme cela se voyait fréquemment alors, entre ce qu'on appelait les Jeunes gens à cadenettes et les Jacobins, et dans laquelle les premiers avaient cette fois le dessous, et étaient jetés en assez grand nombre dans l'eau des bassins. A ce moment, les élèves de l'École, qui comptaient de nombreux amis dans les rangs de ces Jeunes gens, sortaient en toute hâte pour courir à leur secours. Leurs rangs pressés ne purent arrêter un instant ni mes pas, ni même mon attention. J'arrivai haletant pour me faire inscrire ce jour même sur la liste des élèves au cabinet du directeur de l'École, qui était alors un vieillard vénérable, Deshauchamps, général du génie.

Lorsque j'annonçai ma réception à Callet, à qui j'en avais toute l'obligation, et lui rendis compte de la tristesse où j'étais tombé lorsque le retard, que je ne puis encore m'expliquer, dans l'envoi de ma nomination m'en avait fait désespérer, il m'assura que j'avais eu grand tort d'être si triste. Il ajouta que si je n'avais pas été reçu à l'École Polytechnique, il lui eût été très facile de me faire admettre dans le corps des ingénieurs géographes, dont il était l'un des professeurs; il ajoutait qu'il ne m'eût pas, d'ailleurs, été difficile de me faire recevoir à l'École du Génie militaire, où l'on pouvait encore rentrer alors, sans avoir passé par l'École Polytechnique.

Un officier de ce corps, Delard (de Villeneuve-sur-Lot), avec lequel je fus très lié depuis, fut admis à l'Ecole du Génie

1. L'École Polytechnique n'occupait pas précisément le Palais-Bourbon lui-même, mais ses dépendances : écuries, remises, orangerie, salle de spectacle. Ces dépendances, aujourd'hui détruites, étaient bâties sur l'emplacement actuel du ministère des Affaires étrangères. (Pinet, *Histoire de l'École Polytechnique*, p. 4.)

vers cette époque, quoiqu'il ne sût pas autant de mathématiques que j'en savais. J'aurais donc pu être reçu à cette École comme lui. Mon instruction réelle eût été moindre, mais non pas peut-être mon instruction apparente, et mon avancement eût été plus rapide, du moins au début de ma carrière ; car, lorsque j'étais à l'école de Metz comme élève sous-lieutenant, Delard qui avait déjà assisté au siège du fort de Kehl, s'y trouvait comme capitaine à la suite de l'école. Delard a terminé sa carrière militaire dans le grade de chef de bataillon, s'étant retiré sous les Bourbons.

GÉNÉRAL LAFFAILLE

(A suivre.)

LA QUESTION CORSE

Depuis plus d'un siècle et demi qu'il y a une Corse française et qu'elle est méconnue, elle a bien des fois exprimé des doléances, — dont trop peu furent écoutées, — et rédigé des vœux, dont elle attend encore la complète réalisation. Elle fatigua l'opinion continentale par l'unanimité et la répétition des mêmes plaintes, et l'opinion continentale n'en fut point émue. Mais en 1908, pour la première fois, la question du relèvement économique de la Corse fut officiellement posée par un remarquable rapport de M. Georges Clémenceau, président du Conseil[1]. Une commission extra-parlementaire fut organisée et placée sous la présidence de M. Delanney, directeur général des douanes, ancien préfet de la Corse. Une sous-commission se rendit dans l'île : elle devait recueillir sur place tous les renseignements nécessaires, écouter et au besoin provoquer les vœux formés par les Corses, en apprécier la valeur dans une rapide et impartiale enquête et rédiger, en somme, les cahiers de leurs justes revendications... Instruction publique, justice, services maritimes, ponts-et-chaussées, agriculture, forêts, assistance et hygiène, chemins vicinaux, finances du département, finances des communes, chemins de fer, telles furent les différentes questions examinées dans une

1. *Journal Officiel*, 26 sept. 1908.

série de rapports[1] dont l'ensemble pouvait former « tout un plan général de régénération de la Corse »[2].

*
* *

Pour comprendre la portée de ces rapports, l'accueil qui leur fut réservé et le sens des événements qui suivirent, il importe de ne pas y voir uniquement, en dépit des apparences, des documents d'ordre économique, car la question corse est singulièrement plus complexe : une foule d'éléments divers, et parfois divergents, — économiques, sociaux, politiques, — doivent être envisagés tour à tour pour l'apprécier sans injustice et dans toute son ampleur.

La question corse fut d'abord une question économique, et rien autre chose[3]. Dès le lendemain de l'annexion, en 1770, la première réunion des États corses signalait l'urgence de travaux indispensables dans l'île. Louis XVI fit commencer des études qui témoignent de sa sollicitude envers ses nouveaux sujets. L'Assemblée Nationale, le 4 septembre 1791, applaudit d'éloquentes paroles de Barère, rapporteur du Comité des Domaines : « La Corse est un département de la France. Vous avez solennellement décrété ce titre, dont la Corse était digne, dont la Corse s'honore comme d'un mouvement de la justice d'une grande nation. Mais cette île est pauvre, elle est inculte. Séparée du continent, elle n'a pu s'élever au degré de civilisation et de prospérité auquel elle peut prétendre. Elle vous demande aujourd'hui le moyen d'y parvenir. » La Constituante se sépara, trois semaines après, sans avoir rien pu faire. Pendant la Convention, les Anglais tentèrent d'occuper et

1. Ces différents rapports sont signés de MM. Gasquet, Pierangeli, Fontaneille, Carrier, Pujalet et Sauvalle. Exception faite pour les deux premiers, ils ont paru, précédés d'un rapport général de M. Delanney, au *Journal Officiel*, dans ses annexes des 4 juillet, 12 sept., 1er octobre et 10 novembre 1909.

2. Aulard, *France et Corse* (*Grande Revue*, 10 sept. 1911).

3. Je ne parle pas des considérations stratégiques qui dominent la question corse au XVIIIe siècle avant l'annexion. Cf. Édouard Driault, *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et agents de France à Gênes* (Paris, Alcan, 1912), *passim*.

d'organiser l'île, et les soucis de la défense nationale passèrent au premier plan.

Plus tard nous voyons le Premier Consul, dont le « patriotisme corse »[1] est indéniable, porter son activité sur toutes les branches de l'administration dans les deux départements du Golo et du Liamone : justice et finances, armée de terre et marine, commerce, travaux publics, agriculture, organisation de la police. Il essaie d'établir à Ajaccio « une fabrique de briques et une poterie pour le menu peuple, afin qu'il ne soit pas pour ces objets tributaire des Génois ». En octobre 1802, il ordonne au citoyen Chaptal, ministre de l'Intérieur, de faire passer du Havre en Corse 10 000 quintaux de blé parce que le pays n'a pas récolté de quoi semer. Empereur, il poursuit avec assiduité l'œuvre commencée. Il y songe à Paris, à Fontainebleau, à Compiègne, à St-Cloud; il y songe également sur les chemins de l'Europe, à Strasbourg, à Potsdam, à Schoenbrünn, à Dresde. Il encourage la culture du coton dans l'île; il s'intéresse à l'établissement de hauts-fourneaux destinés à employer le minerai surabondant de l'île d'Elbe; il s'occupe d'une manière spéciale, surtout à partir de 1810, de la réorganisation financière de l'île et de l'exploitation de ses forêts[2].

Le temps manqua à Napoléon pour accomplir en Corse ses généreux projets. Les gouvernements qui suivirent firent peu de chose et l'on commença d'oublier un département trop lointain. Les insulaires, découragés, abandonnèrent décidément aux étrangers le soin de cultiver les parties du sol les plus productives : tout le reste fut laissé en friche et, dans cet admirable pays, à la fois si riche et si pauvre, la vie économique languit de plus en plus.

On vit alors se multiplier les crimes passionnels et les actes de *vendetta*. Sans doute la tradition ne s'en était jamais perdue depuis les siècles de fer où les magistrats génois mettaient la justice en vente et refusaient de protéger l'individu. Celui-ci

1. Cette expression est de M. Chuquet, la *Jeunesse de Napoléon*, t. II (1898). — Pour tout ce qui concerne la Corse napoléonienne, je me permets de renvoyer à mes Bulletins historiques de la *Revue des Études napoléoniennes* (le premier a paru en mai 1913).

2. Cf. Letteron, *Lettres de Napoléon relatives à la Corse*, Bastia, Piaggi, 1912.

avait pris l'habitude moins coûteuse et plus sûre de régler ses affaires lui-même. Mais avec la domination française la vendetta pouvait et devait s'apaiser. On vit, au lendemain de la conquête, le comte de Vaux forcer les repaires des bandits; sous Louis-Philippe on lança contre eux les voltigeurs corses. Pourtant le banditisme continua de défier la loi.

Il faut faire la part des exagérations, qui furent nombreuses et dont l'origine peut être, au surplus, fixée avec précision. C'était en 1840. Un archéologue plein d'érudition et de goût, Prosper Mérimée, avait été envoyé en mission dans l'île. Il ne rapporta pas seulement des notes sur les monuments de style pisan épars dans les plaines du pourtour ou sur le flanc des montagnes, mais encore un pittoresque récit de mœurs locales, un des premiers romans régionalistes que nous ayons eu France. *Colomba* eut une fortune singulière : il évoquait, dans une langue impeccable, d'une rare élégance, la Corse de 1840, avec ses mœurs farouches, les rancunes implacables et les bandits réfugiés dans le maquis. Or la Corse est restée à nos yeux telle que Mérimée l'avait vue. Depuis ce temps trois quarts de siècle ont passé, les relations avec la France et l'Italie se sont multipliées, la Corse a évolué [1]; mais il fut impossible de persuader aux lecteurs que Colomba n'existait plus; la légende était tenace : elle dure encore.

Car le Français est paresseux. Nous acceptons trop volontiers comme démontré ce qui est simplement pittoresque, amusant, vraisemblable. Or il est incontestable que le type du bandit corse ne manque pas d'allure. A cause de lui, dit-on, les routes sont peu sûres et les gendarmes ont peur : en faut-il davantage pour être populaire? Il est tout à la fois Hernani, l'aventurier au cœur plein de noblesse, Scapin qui rosse son maître... Nous aimons, suivant le mot d'Edmond About, le roi de la montagne corse pour tout ce qu'il représente de romantique, en même temps qu'il charme notre esprit gouailleur.

Il plut à notre logique un peu simpliste de ne plus voir la Corse qu'à travers la vendetta et en fonction du banditisme. On fit le maquis sombre et farouche; on alla jusqu'à rendre les bandits responsables du faible développement économique de

1. Cf. L. Villat, *la Corse et l'Esprit corse* (*Revue bleue*, 5 août 1911).

l'île. « Le banditisme, déclara-t-on, a fait plus de mal à la Corse que les luttes incessantes qu'elle a eu à soutenir depuis 2 000 ans. C'est lui qui a tué dans son sein le travail, l'agriculture, le commerce et l'industrie, étouffé la littérature et les arts et retenu dans l'engourdissement une des races les plus actives, les plus intelligentes et les plus énergiques de l'Europe. »

La conséquence est singulière et ne saurait être acceptée : il en faut très exactement renverser les termes. Ce n'est pas le banditisme qui a fait la pauvreté de l'île, c'est la pauvreté de l'île qui a fait le banditisme ou plutôt qui l'a empêché de disparaître, et nous voici ramenés à la question économique. Le banditisme est, à certains égards, l'enfant de l'oisiveté : le paysan corse reste inactif sur le sol le plus fertile du monde, parce que rien ne l'incite à le cultiver. « Croit-on que nos paysans de France n'ont pas tous leurs passions, souvent âpres et cruelles? Mais ils travaillent sans relâche et ils n'ont guère le loisir d'alimenter le colloque de leurs mauvaises pensées. Si nous avions doté la Corse de moyens de communication et d'instruments d'échange, comme les autres départements français, voilà longtemps sans doute que le dernier des bandits aurait vendu son fusil pour acheter une charrue [1]. »

Ce n'est pas que la Corse n'ait rien tenté pour se sauver elle-même. Dans la région montagneuse, tous les terrains cultivables ont été plantés en chataigniers, en oliviers, et les fonds de vallées ont été convertis en jardins potagers et en prairies. Toute la côte orientale a été transformée en un fertile jardin qui commence à Bastia et s'étend sans interruption jusqu'à la marine de Solenzara. Dans les estuaires du Liamone et du Taravo, au Campo dell'Oro, la culture est en progrès, et pourtant la malaria ruine tous les ans la santé des cultivateurs de ces régions. Les Français du continent ne soupçonnent pas, faute de se renseigner sur place, qu'il y a en Corse une population laborieuse qui se débat pour tirer péniblement sa subsistance d'un sol pauvre, dans des conditions économiques désastreuses.

Actif et ingénieux, prompt à tirer parti des plus maigres

1. Tabarant, dans l'*Action* du 4 nov. 1912.

ressources, le paysan corse a cherché du travail dans son île même, — et cela, on ne saurait trop le répéter. Les occasions ont été rares, mais aucune n'a été négligée. A l'ouverture des travaux du chemin de fer de la Corse, en 1876, on avait fait venir des maçons limousins que l'on payait 12 francs par jour, pour la construction des tunnels, et des mineurs piémontais qui recevaient un salaire de 7 à 8 francs par jour. L'ouvrier corse, qui ne gagnait que 2 francs par jour comme terrassier, s'improvisa, stimulé par la haute paye des ouvriers étrangers, maçon et mineur et au bout de deux à trois ans les Corses travaillaient aussi bien que les Limousins et les Piémontais, qui ne tardèrent pas à être renvoyés par les entrepreneurs.

Autre exemple, plus récent et tout aussi caractéristique. La Société des caves de Roquefort installa, il y a une dizaine d'années, des laiteries sur tout le pourtour de l'île, le lait du pays ayant été reconnu, à l'analyse, supérieur à celui du plateau de Larzac. « Comme le lait de brebis est payé sur place 30 centimes le litre, de tous côtés on s'est empressé d'accroître les troupeaux, on a défriché le maquis pour augmenter les pâturages et, par la même occasion, les terrains emblavés en céréales ont quadruplé[1]. »

Mais tout cela est bien peu de chose et voilà pourquoi le Corse, cherchant un moyen d'existence, va souvent le demander au dehors. On a souvent dénoncé, sans aucune espèce de sympathie, la plaie du fonctionnarisme qui sévit en Corse avec intensité, on a relevé le nombre des sous-officiers, gardiens de prison, douaniers, etc., d'origine corse répandus à travers la France et les colonies : « Tout le monde, a-t-on dit, veut être soldat ou fonctionnaire, et ce n'est pas une des moindres raisons de la crise économique que traverse ce pays. »

Inutile et flagrante injustice! Là encore il faut renverser les termes de l'opinion courante pour approcher de la vérité. Le fonctionnarisme n'est pas un travers inhérent à la race : il est imposé par les nécessités d'une existence précaire.

Ce qui arrête, en fin de compte, le développement économique de l'île, ce n'est pas la mauvaise volonté de ses habitants,

1. Marcaggi, *l'Ile de Corse*, cité par L. Villat, *loc. cit.*, p. 178.

ce sont les déplorables conditions qui paralysent depuis tant d'années leurs efforts : difficulté et cherté des moyens de transport, insuffisance des routes et des chemins de fer, exagération du prix de location des bateaux destinés aux denrées, insalubrité de la côte orientale, où se trouvent les vastes plaines qui furent jadis le grenier de Rome. La fièvre règne en maîtresse pendant cinq mois de l'année sur cette terre charmante et maudite et, pendant tout l'été, de Bastia à Bonifacio, le pays est complètement abandonné. Il faudrait ici drainer les marécages, endiguer les fleuves, donner aux étangs un niveau stable, planter des eucalyptus. Les Corses ne peuvent faire seuls de pareils travaux; car s'ils sont propriétaires presque tous, ce sont de petits propriétaires, dont les capitaux sont insuffisants pour de pareilles besognes. C'est aussi méconnaître les conditions économiques du pays que de reprocher au paysan corse, qui a de la peine à vivre, de ne pas posséder des instruments agricoles perfectionnés, de ne pas faire usage d'engrais chimiques, de s'en tenir à la charrue en bois primitive... Les subventions de l'État peuvent seules permettre la réalisation des travaux nécessaires.

Mais le gouvernement feignit de ne pas comprendre; il écoutait distraitement les plaintes de la Corse, parente pauvre et lointaine, un peu méprisée, et se gardait bien d'intervenir. Et c'est alors que les Corses portèrent la question sur le terrain politique.

Il existe ici, depuis l'époque féodale, des organisations auxquelles les insulaires donnent le nom de partis. En réalité il n'y a pas de partis en Corse, il n'y a que des *clientèles*. Voilà plusieurs siècles que telle ou telle famille est le centre de tout un réseau d'intérêts solidaires et qu'elle a mérité par ses services la fidélité d'un certain nombre de familles plus pauvres, de bergers, de petits cultivateurs. Ceux qui étaient médecins ou avocats guérissaient ou plaidaient gratis : un sanglier ou quelques fromages, voilà tous leurs honoraires. Par contre, aux jours de vendetta et de bataille, — et maintenant au jour du vote, — la clientèle faisait et fait encore bloc, avec un dévouement sans pareil. Ce que l'on voit un peu partout, ce sont des groupements politiques ayant un chef à leur tête : le chef se

fait confier un mandat par ceux qui le suivent, étant entendu qu'il mettra en toutes circonstances son influence au service de ceux qui lui ont procuré ce mandat.

Il y a quelques années, les chefs de clans étaient bonapartistes. Leurs clients supportaient sans se plaindre les défaites électorales : ils croyaient savoir, par expérience, que la chance est mobile et qu'une prochaine victoire réparerait tout. Mais la victoire n'est pas venue et les clients ont pensé que l'indifférence du gouvernement à l'égard de leur île tenait à l'attitude politique de leurs élus. Ils vinrent donc les trouver et leur tinrent ce raisonnement : « Nous aurions bien voulu pour notre fils, ou notre neveu, ou notre cousin, un poste de facteur, de cantonnier, de gardien de prison. Si vous vouliez vous mettre avec le gouvernement, ça irait mieux pour nous. » Et les chefs de clan durent obéir, car ils n'étaient pas assez riches pour rester chefs de clan et membres de l'opposition : quand on ne peut donner de l'argent, il faut donner des places. Tour à tour les Casabianca, les Gavini se rallièrent.

Un homme accentua cette évolution, et la rendit définitive : Emmanuel Arène, le sénateur, le consul, le roi de la Corse, le causeur exquis, le critique très parisien, le politique avisé. « Les uns après les autres, il conquit les chefs les plus endurcis des vieilles cohortes, il fit entendre que chacun aurait sa place au soleil de la République, et fort peu résistèrent à la générosité de l'accueil. Il habitua les populations attardées dans le respect de certaines hiérarchies à prendre conscience des droits de l'individu[1]. » Vous entendez bien ce que cela veut dire : il obtint tous les votes de la Corse et il en fit hommage au gouvernement; grâce à lui, on eut enfin dans l'île une *représentation homogène*.

Et certes, il n'est pas de terre française où les survivances monarchiques, féodales ou césariennes « soient plus vigoureuses et se dissimulent mieux sous l'étiquette républicaine que sur la terre corse[2] ». Toute notion de l'intérêt général semblait avoir disparu, il n'y avait plus que des intérêts particu-

1. Discours de M. Toto Versini, président de la Commission départementale de la Corse, aux obsèques d'Emmanuel Arène (août 1908).

2. Léonard Constant, *Une monarchie féodale : la Corse* (dans l'*Éveil démocratique* du 17 mars 1907).

liers... Et les Corses, obéissant au mot d'ordre qui venait d'Emmanuel Arène, recueillirent M. Combes, quand sa réélection sénatoriale parut ailleurs douteuse, et Arthur Ranc lui-même, le vieux républicain qui poursuivit de sa haine la famille impériale.

Mais ne nous hâtons pas de reprocher aux Corses des mœurs politiques où il entre si peu de « foi » : leur pauvreté est leur excuse. Les jeunes, qui ne peuvent se résigner à des salaires ruraux de 50 centimes par jour ou à la fièvre qui mine les travailleurs des terres fertiles, mais malsaines, de la côte orientale, se sont dégoûtés de vivre à perpétuité d'eau claire et de *polenta* : ils s'exilent et veulent des places. Ceux qui restent espèrent les subventions de l'État qui permettront de dessécher les marais, de construire des routes ou des chemins de fer, de mettre en valeur les terres malsaines de la côte, les terres perdues de l'intérieur. Or, pour avoir subventions et places officielles, il faut bien voter. Tel est l'esprit, soigneusement entretenu par les chefs de clans, qui tenait lieu d'idée politique véritable : « Votez bien, disaient-ils aux électeurs corses, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Les électeurs corses avaient bien voté : aussi le gouvernement consentait-il enfin, à s'occuper d'eux, et voici qu'allait s'ouvrir l'ère de la prospérité.

*
* *

Pourtant la publication des rapports causa une vive déception. Ils étaient superficiels (l'enquête de la sous-commission n'avait pas duré plus de 21 jours); quelques-uns même étaient maladroits et blessants. On critiqua particulièrement le rapport de M. Delanney, « monument de bêtise outrecuidante, d'impéritie outrageante pour le département de la Corse et pour ses habitants, humiliante pour le gouvernement de la République ».

A vrai dire, ce n'était là que l'opinion de quelques-uns, — de ceux qui avaient suivi les travaux et lu les rapports de la Commission d'enquête. La plupart des Corses en étaient restés au geste de M. Clémenceau, tant il est vrai qu'il n'y avait pas

encore dans l'île une opinion publique. Incapables de démêler autre chose que leurs intérêts les plus prochains, ils ne considéraient la Corse qu'à travers le clan. Mais lorsqu'ils virent ou lorsqu'ils crurent leurs intérêts menacés par l'intervention du gouvernement, ils se récrièrent. Et pendant qu'on agitait en haut lieu la question financière — à quel prix fera-t-on payer à la Corse les réformes proposées? — obscurément, mais définitivement, un esprit public se forma dans l'île.

Il apparaissait aux yeux des moins prévenus que le département, qui n'était pas en état de supporter les charges communes imposées par l'État, ne pouvait faire face aux dépenses qu'allait nécessiter l'exécution des projets Clémenceau. L'application des lois de prévoyance sociale, telles que l'assistance médicale, l'assistance aux vieillards, aux infirmes et aux incurables, avait déterminé une augmentation telle qu'il n'était plus possible d'y suffire. « Le centime en Corse vaut à peine 6 333 francs, s'écriait en novembre 1908 le docteur Santelli, député de Calvi, et le nombre des centimes que le département a dû s'imposer dépasse 25. »

Comment et dans quelles conditions pouvait-on augmenter les ressources financières de la Corse? L'administration préfectorale proposa de surtaxer l'alcool et de faire bénéficier le département de cette surtaxe qui, théoriquement, devrait revenir à l'État. Cela procurerait, pensait-on, près de 300 000 francs par an au département pour le plus grand profit de l'hygiène publique.

Mais une autre opinion, très ancienne, s'affirmait de plus en plus : celle de l'assimilation douanière de la Corse à la France. On sait quel privilège fiscal la Corse possède depuis la Révolution française et, plus précisément, depuis les arrêtés de Miot de Mélito, commissaire du gouvernement consulaire en Corse. Elle avait obtenu l'entrée en franchise des produits étrangers, tout en gardant l'entrée en franchise en France des produits de son sol. Cet avantage était compensé par l'inconvénient de payer des droits de douane, à l'entrée en France, pour ses produits manufacturés; mais cet inconvénient n'existait guère que sur le papier à une époque où l'industrie corse était à peu près nulle.

Abolir les arrêtés Miot, c'était donc augmenter les impôts,

et tout de suite les Corses s'inquiétèrent, d'autant plus que, de toutes les réformes annoncées avec tant de fracas, ils ne voyaient rien venir, Quand, au printemps de 1910, on commença à se préoccuper des élections législatives, les esprits étaient très surexcités. Devant la « longue duperie » dont ils s'affirmaient les victimes, devant « la faillite ahurissante des promesses gouvernementales », quelques-uns proposèrent une grève générale des électeurs corses. « Puisque l'*Alma mater*, écrit l'un d'eux en parlant de la métropole[1], nous traite en parias, puisqu'elle se moque autant de nos députés que de nous-mêmes, à quoi bon lui adresser désormais de malheureux mandataires qui, lorsqu'ils s'avisent de parler, ne sont pas plus écoutés que s'ils venaient de Tombouctou ou d'Honolulu? » Et l'auteur de l'article avait pris comme épigraphe ces trois vers — dont nous ne chicanerons pas la mesure — « à la manière » d'Alfred de Vigny :

La Corse opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de l'Administration.

La Fédération des Syndicats d'Initiative présenta une autre solution : « Nous ne devons voter que pour les candidats qui s'engageront à donner leur démission si, en avril 1911, ils n'ont pas obtenu du gouvernement les satisfactions promises. A cette date un Congrès devra se réunir pour examiner ce qui a été fait par les élus et pour leur demander des comptes. »

Le procédé nous paraît original et quelque peu baroque. Il suscita, en Corse même, des railleries justifiées. Mais sous cette agitation un état d'esprit apparaît, qui va se précisant : la Corse n'est pas éloignée de secouer le joug des chefs de clans, elle se hausse peu à peu à une politique d'idées. J'entends bien que ces idées ne sont encore ni désintéressées ni suffisamment générales; mais ne fallait-il pas commencer par là? et n'est-ce pas une garantie de leur force et de leur sincérité?

L'année 1910 s'écoula sans que les questions corses fussent discutées : l'achèvement du réseau ferré, l'assainissement de

1. *Bastia-Journal*, 23 avril 1910.

la côte orientale étaient toujours à l'état de projets. En somme le délai accordé à la représentation corse pour obtenir un minimum de satisfactions avait été « une période de stérilité ou d'insignifiantes escarmouches ». Nos représentants, allait-on répétant partout, vont se présenter devant le Congrès, les mains vides de toute réalité : ils n'ont qu'à démissionner.

Sur ces entrefaites, grâce à l'énergique intervention de M. Pierangeli, député de Bastia, et de M. Landry, le nouveau député de Calvi, l'assimilation douanière fut votée. Mais, dans la pensée des Corses, il était évident que le surcroît de recettes qui résulterait de l'assimilation douanière serait affecté à la Corse même; le Conseil général n'avait adopté le projet que conformément à ces conditions. Brusquement on apprit (fin février 1911) que le ministre des Finances n'entendait pas réserver au département le produit des surtaxes à établir. M. Clémenceau n'était plus au pouvoir : les Corses se virent abandonnés, trahis. « Le geste de M. Clémenceau aboutissait à quoi? à une augmentation d'impôts dans un pays déjà écrasé, dans un pays que la misère tuait »[1].

La Fédération des Syndicats d'Initiative publia un manifeste retentissant :

Nous voici arrivés au terme des engagements souscrits par nos députés!

La situation de la Corse est plus critique qu'il y a un an. Aucune satisfaction ne nous a été accordée; nos charges fiscales, au contraire, s'aggravent de jour en jour et la Chambre française, qui interrompt ses travaux pour étudier, sous la menace de l'émeute, les revendications de l'Aube, n'a pas trouvé le temps de consacrer une seule séance aux affaires de notre pays.

Vous aurez à décider des mesures à prendre en ces douloureuses circonstances.

Fidèles à notre mission, nous avons donné rendez-vous à nos représentants au Congrès qui sera tenu à Corte le 24 avril. Ils se sont engagés à rendre compte de leur mandat *devant la Corse entière*; ils se sont engagés à démissionner si leurs efforts n'avaient pas été couronnés de succès au mois d'avril 1911.

Nous prions tous les patriotes corses, à quelque parti ou quelque groupement qu'ils appartiennent, de venir prendre part aux travaux

1. Aulard, *loc. cit.*

de ce Congrès qui revêtira le caractère de nos anciennes Consultes nationales...

Corses!

Nos pères déployèrent pendant dix-huit siècles une énergie farouche, qui fit l'admiration de l'Europe, pour conquérir leur émancipation politique!

A leur exemple, si nous voulons décider de nos destinées économiques, nous n'avons qu'à compter sur nos énergies.

Soyons unis et nous serons forts[1].

Apportons un absolu dévouement à la cause sacrée de la patrie corse, et nous triompherons!

Pour accomplir ce haut dessein, les délégués de toutes les communes de la Corse ont le devoir de se rendre à Corte au Congrès du 24 avril; la volonté corse s'y exprimera en résolutions viriles qui conviennent aux fiers descendants de Sambucuccio, de Sampiero et de Paoli!

Singulier mélange de violence et de timidité, où les affirmations les plus banalement exactes s'associent étrangement aux plus puériles menaces!... Au total ce document est très significatif de l'esprit corse en ce début du XXe siècle. « Soyons unis et comptons avant tout sur nous-mêmes! » On ne pouvait donner un conseil plus viril à des hommes qu'un climat trop heureux rend parfois indolents ou qu'un sol infertile a momentanément chassés vers Paris et vers les fonctions publiques. Mais que signifie cette évocation du passé? Que viennent faire ici les anciennes Consultes nationales? et les énergies farouches d'autrefois? et la patrie corse? et les grands noms de la Corse indépendante ou révoltée : Sambucuccio, Sampiero, Paoli? Faut-il y voir un appel à l'insurrection, une proclamation, renouvelée de Paoli, pour « unir les peuples corses afin que tous, de concert, soutiennent les droits de la Patrie?[2] » Et quelle est cette menaçante allusion aux événements dont l'Aube est le théâtre? Le *fara da se* de la prospérité corse doit-il avoir comme prélude nécessaire une séparation d'avec la métropole?

Ce serait trahir la Fédération des Syndicats d'Initiative et

1. Telle est précisément la devise de la Fédération des Syndicats d'Initiative : *Forti saremo se saremo uniti.*

2. Lettre de Paoli au président Venturini (3 sept. 1755).

faire injure à son patriotisme réel — j'entends à son patriotisme français — que de tourmenter à l'excès sa prose incertaine et contradictoire pour y chercher une précision qui ne s'y trouve pas. Elle n'avait voulu que secouer l'amour-propre des Corses misérables et oubliés et créer une agitation qui pourrait profiter au département si elle réussissait à inquiéter les pouvoirs publics en leur montrant que, par delà les élus, il y avait une opinion publique. Mais la Fédération n'avait pas compris la portée de ses paroles. Ou bien elle avait entendu déchaîner un mouvement séparatiste qu'elle dirigerait jusqu'à la victoire; ou bien elle avait agité un vain spectre, et toute sa grandiloquence tombait dans le ridicule.

Pendant tout le mois d'avril, les manifestes violents, les ordres du jour menaçants se succédèrent. Ce fut d'abord le groupement des Corses hors de Corse — « l'Union générale des Corses » — qui constata que tous les moyens légaux avaient été épuisés pour la reconnaissance des droits de l'île et qui envisagea la possibilité de « recourir aux extrémités que la situation pourrait demander ». Un « Comité d'Action corse » se constitua : il rédigea un appel que les journaux se bornèrent à insérer « à titre de document », car la mesure était dépassée. « Voyez nos députés, disait-il, ils tergiversent, ils injurient, ils ont peur! Et surtout, d'accord seulement avec le gouvernement dont ils sont les clients, ils se proclament *satisfaits*. Seules, les revendications de l'Aube se *corsent* (*sic*), imposent des « larmes » à M. Monis et préoccupent la Chambre des députés. » Une pareille attitude dictait aux Corses leur devoir « haut et clair » : il ne s'agit rien moins que de se dresser « calmes mais résolus » contre l'État, avec qui le département méconnu peut et doit discuter d'égal à égal. Un État se forme dans l'État : il a sa capitale, Corte, « la citadelle de la Corse », du haut de laquelle « le peuple corse » énoncera ses revendications. Une ère de batailles va s'ouvrir : il faut « lutter » jusqu'à ce que soient garantis « le patrimoine (?), l'honneur et la dignité menacés » de « notre patrie ». Visiblement les mots vont plus loin que la pensée : on ne voit pas très bien en quoi le patrimoine de la Corse est menacé. Et comme conclusion, ceci seulement, que l'on clame « dans l'enthousiasme d'un cœur vibrant » et qui apparaît comme « la

décision énergique,... l'unique issue... » : la démission de nos représentants!

Ce que fut exactement le Congrès de Corte, il est difficile de le savoir en l'absence de tout document officiel. Manifestation grandiose ou simple bluff? les deux appréciations ont été données, et elles semblent aussi inexactes l'une que l'autre. Toujours est-il que les députés ne démissionnèrent pas : ils exposèrent leur mandat et renouvelèrent la promesse d'agir sur le gouvernement, d'obtenir des chemins de fer et l'assainissement de la côte orientale sans qu'il pût être question d'augmenter les impôts. Quelques paroles malencontreuses furent prononcées par des orateurs improvisés; elles eurent peu d'écho en dehors de l'enceinte du Congrès, car la Corse n'était pas avec les congressistes. Les blâmait-elle? ce serait trop dire. Au vrai, elle était restée indifférente et n'avait pas été remuée. Il n'y avait pas encore d'opinion publique véritable.

*
* *

Les événements qui suivirent le prouvèrent, et rien n'est plus curieux à étudier que la façon dont fut interprétée dans l'île l'attitude de l'Italie au lendemain du Congrès de Corte. Un rédacteur de l'irrédentiste *Idea Nazionale*, M. Tencajoli, affirma l'italianisme persistant de l'île de Paoli, abandonnée par la France[1] : « Que la Corse puisse faire retour à l'Italie, à une date plus ou moins lointaine, c'est une éventualité admise même par les Français, par ceux-là du moins qui savent prévoir... L'union de la Corse avec l'Italie n'est plus qu'une question de temps; elle sera l'origine de bienfaits immenses pour cette malheureuse île que les gouvernements français depuis 1768 jusqu'en 1911 ont complètement négligée. »

Un vibrant article de M. Ambrosi[2] remit les choses au point. Il rappela les paroles d'un député au Congrès de Corte : « une séparation serait pour nous un déchirement mortel » et affirma

1. *Idea Nazionale*, Rome, 11 mai 1911.

2. *L'Agitation corse et l'étranger*, dans le *Bastia-Journal* du 20 mai 1911 — Cf. A. Aulard, dans la *Dépêche de Toulouse* du 4 juin.

qu'il n'était pas un seul Corse qui puisse songer à une telle solution. Au surplus, concluait-il, « n'oublions jamais que la Corse est comme une marche frontière où la moindre agitation revêt immédiatement un caractère fort grave et peut être faussement interprétée par ses voisins. Parlons avec calme et sang-froid, la raison finit toujours par triompher; efforçons-nous surtout de ne jamais mériter ce qualificatif de séparatistes qui serait une injure pour notre amour-propre national ».

Mais cela même est un conseil et non pas une constatation. Or, vers la même époque, le *Sillon de la Corse*, journal de « défense religieuse et sociale », reproduisait avec complaisance l'article de M. Tencajoli, critiquait les textes de 1791 et déclarait que la Corse s'était donnée à la France mais avec des restrictions, « le peuple corse se réservant le droit de divorcer au cas où la France se conduirait mal avec lui[1] ». Sans doute « le moment de la rupture n'est pas encore venu », mais il est permis de l'envisager. « Quiconque parcourt nos villages et fraie avec nos paysans écrasés d'impôts toujours croissants, privés de routes et manquant de débouchés, réduits à la misère par la faute de la France ou de son gouvernement, sait que l'exaspération est générale et la mesure du mécontentement est comble. Dans les éclats de colère des enfants de l'île méprisée on entend toujours ce cri plein d'amertume : « Ah! si nous étions Anglais! » A force d'être répété, ce regret indigné pourrait se traduire par des actes... »

On se demandera peut-être ce que les Anglais ont à voir en cette affaire. Peu de chose en vérité, mais la mauvaise humeur des Corses n'arrive pas à trouver une formule satisfaisante et suffisamment générale : il n'est question des Anglais que parce qu'on ne veut pas des Italiens, tout simplement. Tout cela disparut comme par enchantement aux premières bonnes nouvelles qui vinrent du continent. Quand on apprit que la Chambre des Députés venait de voter les projets de loi sur l'assainissement de la plaine orientale et la construction de la ligne Ghisonaccia-Bonifacio, un véritable enthousiasme s'empara de tous les Corses, insulaires ou non. « La presse s'en est fait l'écho,

1. Il est curieux de voir un journal catholique prôner le divorce en matière politique et sociale.

écrit M. Ambrosi avec surprise et presque avec indignation[1], et nous avons vu nos journaux prodiguer leurs témoignages de reconnaissance à la France. Les particuliers n'ont pas été moins exubérants, et je connais un brave homme qui accueillit le vote de nos parlementaires par cette exclamation : « Je ne suis plus séparatiste ! »

Il apparaîtra peut-être que M. Ambrosi se contredit lui-même[2]. En réalité il avait saisi des aspects dispersés de l'esprit corse, incertain, variable et tout à fait superficiel. L'île oubliée se remit à faire confiance à la métropole; les menaces de l'Allemagne y trouvèrent un écho : les Corses regardèrent eux aussi avec émotion « du côté de la ligne bleue des Vosges », ils donnèrent leur obole « pour la plus grande France » et pour la construction d'aéroplanes militaires. « Un cri d'enthousiasme, pour être fécond, doit creuser partout où il retentit un lit où coule en débordant l'enthousiasme de tous. » Ainsi s'exprimait, dans un lyrisme échevelé, mais sincère, un rédacteur de *Bastia-Journal*[3]. Il est évident que, si son langage n'était pas français, son cœur du moins l'était.

Puis vinrent les élections sénatoriales. Le renouvellement partiel du Sénat était un excellent moyen pour les électeurs de faire connaître aux candidats leurs désirs et leurs ambitions légitimes, de leur faire entendre comment il fallait faire aboutir le programme des revendications économiques. Or, au lieu de ce spectacle conforme à la saine légalité et aux intérêts mêmes de l'île, on put assister à une véritable comédie se jouant dans la coulisse. « Quelques candidats se font secrètement connaître de quelques privilégiés ; une douzaine de conseillers généraux se « vouent » à quelque nom et, sans programme, sans engagement, sans souci de l'opinion publique — parce que cette opinion publique existe à peine — les marchandages commencent, les listes se construisent, au hasard des intrigues ou des récompenses individuelles. Le suffrage restreint est en train de devenir le suffrage étouffé. »

Les délégués sénatoriaux, qui devraient parler au nom du

1. *Bastia-Journal*, 1er août 1911.
2. Voir plus haut, p. 15.
3. 11 avril 1912.

peuple dont ils se disent les mandataires, ne sont même pas consultés. « Ils arriveront à Ajaccio, par bandes soumises, tremblant sous la férule d'un homme politique qui les fera voter aveuglément pour la satisfaction de ses appétits. C'est ainsi que finira la campagne électorale, véritable trahison envers le peuple. Il vaudrait mieux... tirer au sort parmi les délégués sénatoriaux trois nouveaux sénateurs : ils auraient pour toute besogne le soin d'émarger pendant neuf ans au budget national et laisseraient ensuite leur place à trois autres de leurs collègues[1]. »

Qui parle de la sorte? Est-ce un continental qui traverse le pays et observe d'un œil amusé ces mœurs politiques d'un autre âge? Non pas : c'est un Corse qui se regimbe et qui essaie de secouer l'amour-propre de ses concitoyens.

Mais ce qu'il ne dit pas, parce qu'il n'ose pas ou parce qu'il ne peut pas le dire, c'est que ces mœurs de clientèle politique, en quoi se résume toute l'opinion publique de l'île, entretenues soigneusement par des « patrons » qui y trouvent leur intérêt, marquent la déchéance de la « personnalité » corse. « Comment voulez-vous qu'on écoute un Parlementaire corse? me disait un des meilleurs et des plus clairvoyants parmi les amis parisiens de la Corse. Ils sont les serviteurs dociles de tout gouvernement quel qu'il soit. Les Corses auraient-ils donc, en fin de compte, des âmes de valets? » Et, comme je protestais contre l'injuste vivacité d'une pareille expression, il ajouta — et je ne pus que m'incliner : « L'opposition corse n'existe pas, et ce n'est pas uniquement par conviction républicaine : c'est en grande partie parce que l'éducation politique de ce peuple n'est pas faite. »

Une obscure tradition corse et bonapartiste, la fidélité aux chefs de clan chargés de penser et d'agir au mieux des intérêts particuliers et souvent mesquins de l'électeur, un amour-propre excessivement chatouilleux et irritable, voilà en effet ce qui, trop souvent, tient lieu d'esprit public en Corse. Il avait semblé apparaître dans l'enthousiasme qui avait accueilli les projets Clémenceau, dans l'exaspération qui s'était ensuite manifestée contre le gouvernement et les élus... Mais cela

1. *Petit Bastiais* du 30 décembre 1912.

n'avait été qu'un éclair, le bloc s'était dissocié, on était revenu aux vieux errements et les électeurs, las de réclamer des routes et de s'intéresser à la vie économique générale, se reprenaient à demander, que dis-je? à exiger des bourses ou des places pour leurs fils. Et les sociologues du continent étudiaient curieusement ce régime : nul ne songeait à le modifier.

*
* *

Le salut ne pouvait venir que des Corses mêmes. Il fallait que, sur cette vieille et âpre terre, riche d'énergies et de ressources insoupçonnées, des hommes entreprissent passionnément de défendre l'intérêt général, des hommes qui auraient résolu de ne jamais demander une place ni obtenir une faveur, des hommes qui eussent la naïve audace de se laisser conduire par les idées au lieu d'en parer honteusement leurs intérêts, des hommes jeunes qui puissent échapper aux sournoises reprises de l'esprit de clan. Ces hommes existaient, en plus grand nombre qu'on ne pouvait croire; mais comment les grouper?

La Fédération des Syndicats d'Initiative eut le mérite d'essayer de constituer ce groupement et de lui donner un programme d'action méthodique. Sous l'inspiration de son président, M. Sylvestre Frasseto, elle déclara vouloir se placer uniquement sur le terrain économique et exclure soigneusement les discussions politiques et les questions de personnes. Elle décida d'organiser un Congrès où, devant leurs représentants spécialement convoqués, les Corses pourraient exprimer au gouvernement leur « gratitude pour ce qui a été fait », leur « confiance dans son équité et sa bienveillance » pour ce qu'ils avaient encore à lui demander. Dans la circulaire qui fut rédigée par le comité directeur de la Fédération des Syndicats, on faisait appel à l'opinion publique. Le Parlement français a commencé pour la Corse une œuvre de générosité et de justice, mais il reste beaucoup à faire et c'est aux Corses mêmes, unis dans une étroite et loyale collaboration, qu'il appartient de le demander et de l'obtenir.

Il faut provoquer le dépôt d'urgence de l'avant-projet des

travaux de construction du chemin de fer électrique Ajaccio-Sartène-Bonifacio, « destiné à fournir à tout un arrondissement délaissé des moyens de transport rapides ». Ainsi sera complété le « tour de la Corse » par une voie de raccordement essentielle à la prospérité non pas seulement d'un arrondissement particulier, mais de l'île toute entière.

Il faut lire tout le beau programme d'action économique corse sur lequel la Fédération réclamait des rapports et prétendait instituer des discussions : « La mise à l'étude de la déclaration d'utilité publique des tramways sur route de la province de Vico, des régions de la Balagne, du Cap-Corse, etc. ; — la substitution de la traction mécanique à la traction animale sur les lignes postales de l'intérieur de la Corse ; — un programme d'achèvement de notre réseau vicinal ; — l'assainissement des marais de la côte occidentale de la Corse ; — le classement de nos principales stations thermales et climatiques ; — les encouragements de l'État au tourisme, inappréciable source de fortune pour notre pays ; — les améliorations agricoles indispensables en vue de mettre nos compatriotes en mesure de tirer parti des richesses de leur sol ; — la création de nouveaux débouchés pour la Corse par l'établissement des lignes maritimes Ajaccio-Bône (alternant avec Ajaccio-Alger) et Corse-Tunis, qui sont réclamées par les délégations financières de l'Algérie et la conférence consultative de la Tunisie. »

Peut-être trouvera-t-on qu'un pareil programme paraît réclamer surtout l'intervention de l'État. Mais remarquons bien que ces questions sont précisément celles que les Chambres de Commerce, les Syndicats agricoles et les Syndicats de tourisme ont au préalable et très minutieusement étudiées. La Fédération entend grouper les initiatives individuelles et réaliser « l'effort solidaire de tous les patriotes corses ». Elle adresse un pressant appel aux maires de toutes les communes : il faut montrer au gouvernement que, « lorsqu'il s'agit de l'intérêt supérieur de notre petite patrie, nous savons faire taire les rivalités de clochers et disparaître les divisions politiques ». De cette façon seulement « nous pourrons faire de notre île un pays de progrès, de travail fécond, de richesse, d'union et de concorde, occupant dans la grande nation française un rang digne de son passé ».

Il n'y a rien à reprendre à de pareilles paroles, messagères de paix et d'union, inspirées par un ardent patriotisme local et par le plus noble souci des vrais intérêts généraux. Le Congrès, convoqué à Ajaccio pour les premiers jours de septembre, pouvait évidemment rendre les plus grands services : il pouvait être « le lien qui unit les bonnes volontés ».

Mais les Corses n'eurent point la sagesse d'éviter les querelles de clocher et les rivalités politiques. Ils se divisèrent sur la question de l'assimilation douanière. Les arrêtés Miot venaient d'être abrogés et la loi d'assimilation avait été votée. Le sucre, qui payait déjà depuis longtemps le même droit que sur le continent, devait acquitter en plus la taxe de raffinage dont il avait été jusqu'alors dispensé, ce qui faisait une majoration de 2 francs par 100 kilos. Les droits sur le café se trouvaient majorés dans la même proportion. Légère augmentation également sur les tabacs qui avaient bénéficié jusqu'à présent d'un régime de faveur. Inutile de parler des autres denrées (thé, poivre, etc.) dont la consommation dans l'île est à peu près insignifiante. Quoi qu'il en soit, les majorations précitées devaient permettre à l'État de se couvrir des 500 000 francs qu'il promettait de consacrer annuellement aux travaux nécessités par le « relèvement économique » de la Corse.

La loi était à peine votée que des protestations véhémentes se firent entendre. « Nous avons été dupés et, en augmentant le prix du café et du sucre, en nous infligeant annuellement un surcroît de 500 000 francs d'impôts, on nous a fait une faveur dont la population corse se serait volontiers dispensée [1]. » Et, pendant que quelques-uns protestaient contre tout excès de centralisation, affirmant que « sur le terrain politique, économique, douanier, fiscal, la Corse doit bénéficier d'un régime spécial, approprié à sa situation naturelle et à son passé », d'autres multipliaient les raisonnements les plus spécieux : « On nous prend 500 000 francs pour nous les restituer — c'est ce qu'il restera à prouver — en vue de l'amélioration de nos voies de communication. C'est donc nous-mêmes et nous seuls qui tenterons de nous « saigner » pour un béné-

1. *Petit Bastiais*, 4 sept. 1912.

fice, pour un progrès toujours hypothétique. » On tentait de présenter l'assimilation comme une mesure « aveugle et irréfléchie », alors qu'elle avait été réclamée par les Corses eux-mêmes.

En vain quelques esprits éclairés essayèrent-ils de montrer aux Corses l'avantage du nouveau régime douanier s'ils voulaient bien penser unanimement au relèvement du pays. Au surplus l'État était moins favorisé qu'on voulait bien le dire puisqu'il pouvait y avoir des risques pour lui : il suffirait que la consommation des produits surtaxés diminuât; pour le département, au contraire, « aucune surprise n'est à redouter, un contrat est là qui nous garantit ».

Ce langage ne fut pas compris de tous et, s'opposant à la Fédération des Syndicats qui acceptait l'assimilation douanière et la considérait comme le prélude des réformes économiques, l'Union générale des Corses et des Amis de la Corse groupa tous les adversaires de la loi.

On vit alors se multiplier les « appels aux Corses », et les amis de la Corse — j'entends ceux qui restaient à l'écart de tout groupement, assistaient, étonnés, déçus, à ces excommunications réciproques. Chacun déclarait qu'il représentait « la saine opinion publique ». Au vrai, l'opinion publique, incertaine et nébuleuse, n'existait pas encore à l'état de force directrice. Si la Fédération sollicitait le concours de tous les maires, l'Union des Corses se réclamait des Parlementaires et de la grande presse parisienne, elle prétendait être le vrai groupement officiel qu'un ministre avait consacré en présidant son premier Congrès parisien en 1911. Les Syndicats invoquaient les droits de l'ancienneté, ayant déjà tenu 7 Congrès et s'étant toujours trouvés « à l'avant-garde de l'œuvre de relèvement économique de la Corse ». L'Union des Corses déclarait s'adresser au peuple de Corse, « aux bergers de ses montagnes, aux marins de ses côtes, à ses agriculteurs, à ses commerçants, à ses fonctionnaires, à tous ceux qui, nés sur ce sol, ont le bonheur d'y vivre ».

Au surplus le programme de l'Union était identique à celui de la Fédération : « assainissement de la côte orientale et occidentale; — régime douanier; — transports maritimes entre la Corse, le continent, l'Algérie et la Tunisie; — chemins de fer

corses, construction du chemin de fer électrique Ajaccio-Sartène-Bonifacio et des tramways sur route; — chemins vicinaux; — organisation de l'enseignement agricole et professionnel, amélioration agricole; — tourisme, etc. »

Il y eut donc deux Congrès.

Les membres des Syndicats d'Initiative, Syndicats agricoles et Amicales de l'île, présidés par M. Grassi, premier président de la Cour d'Appel de Bastia, tinrent séance les 2, 3 et 4 septembre. On remarquait la présence de MM. Landry, député de Calvi, Adriani, député de Corte, Pierangeli, député de Bastia, et de la plupart des conseillers généraux. Au dehors l'atmosphère était lourde : « Ajaccio qui en cette estivale saison somnole ordinairement sous les ardeurs de la canicule, est devenue une sorte de lice bruyante et animée où les adversaires se mesurent du regard en attendant les prochaines joutes oratoires... Aux quartiers généraux où les états-majors élaborent les plans de campagne et où l'on fourbit les armes — j'entends par là les terrasses de café où les orateurs s'entraînent à l'éloquence, s'échauffent le tempérament et se saoulent le cerveau au ronflement des périodes et au roulement des adjectifs impétueux, — les plus hardis propos ne craignent pas de s'affirmer[1]. »

Malgré la nervosité extérieure, il faut reconnaître que les discussions instituées au sein du Congrès furent calmes, pondérées, utiles. Cinq commissions s'étaient partagé le travail : tourisme (sous la présidence de M. Sylvestre Frasseto, président de la Fédération des Syndicats d'Initiative); — assainissement et relèvement agricole (M. Omessa, de Tunis); — chemins de fer et chemins vicinaux (M. de Suzzoni, président de la Chambre de Commerce de Bastia); — enseignement et mutualité agricoles (M. Santiaggi); — services maritimes postaux (M. Jean Lanzi, président de la Chambre de Commerce d'Ajaccio).

Les 5, 6 et 7 septembre, l'Union Générale des Corses et des Amis de la Corse entendit des discussions pareilles sur des sujets analogues. On avait fait venir du continent Jean Richepin dont la personnalité reçut un enthousiaste accueil et

1. Albert Surier, *la Jeune Corse* du 4 sept. 1912.

le Congrès se prolongea par une tournée de conférences destinées à faire partout connaître les conclusions auxquelles avait abouti le Congrès d'Ajaccio. Il y fut question du tourisme, du classement des stations thermales, de la création d'un musée corse, etc., mais on ne manqua pas une occasion de critiquer l'assimilation douanière : à cela près les deux Congrès firent double besogne.

Cependant, aux yeux du public, il était bizarre que les Corses de Corse et ceux du continent, animés des mêmes intentions réformatrices, tinssent des séances distinctes. Il fallait au moins qu'on eût l'air d'être d'accord. Aussi M. Léon Gistucci, conseiller général de Bastelica et président de la Commission départementale, se fit-il l'ange de la paix et ménagea-t-il une rencontre entre les présidents des deux Unions. Superficiellement l'accord eut lieu et le 6 septembre un banquet, présidé par Jean Richepin, à l'Hôtel de France, réunit tous les congressistes. Mais on sentait que les uns et les autres gardaient leurs positions.

*
* *

« Ne voyez-vous pas, me disait un Corse qui aime son île d'un amour profond, qu'il ne s'agit plus du relèvement économique mais que déjà dans l'ombre s'agitent des intrigues électorales? »

Faut-il donc croire que ces Congrès, où de si nobles paroles ont été prononcées, où tant de talent a été dépensé, ne furent qu'un moyen de parvenir? Je ne le puis croire et si quelques-uns, parmi ceux qui s'agitèrent ou qui firent alors plus ou moins maladroitement imprimer leur nom dans les feuilles insulaires, rêvaient plus ou moins obscurément d'un mandat futur, il n'en est pas moins vrai que l'œuvre accomplie était bonne et promettait d'être féconde. Quelques mois ont passé, les divisions se sont apaisées; par la force même des choses, le bon grain a été séparé de l'ivraie et les Corses ont eu ce spectacle réconfortant : leurs élus travaillant avec les meilleurs d'entre eux à la prospérité de l'île, luttant pour des idées au lieu de servir une clientèle. En parlant au nom de la Corse entière, ils demandaient à ne plus être considérés comme des

chefs de clan ils éveillaient une opinion publique qui, plusieurs fois apparue, tendait toujours à s'assoupir.

Or c'est là vraiment qu'est l'avenir de la Corse. M. Landry, député de Calvi, le nota au terme du Congrès d'Ajaccio, avec une clairvoyance singulière. « Partout, s'écria-t-il, on nous témoigne de la sympathie; mais partout aussi on nous tient en suspicion. Il y a ici un courant à remonter. Pour y arriver, il faut éviter à la fois l'attitude insolente et l'attitude suppliante. Nous ne devons nous présenter ni comme des bandits de grands chemins, ni comme des mendiants, surtout pas comme ces mendiants qui tendent une main et de l'autre menacent. Ce qu'il faut, c'est donner l'impression que nous sommes des gens sérieux, capables de discerner nos intérêts et décidés à les défendre avec fermeté sans doute, mais aussi avec modération. »

On ne saurait mieux dire, et dans l'histoire de la formation de l'esprit public en Corse, le Congrès d'Ajaccio marque une date essentielle. Il a manifesté l'accord des associations qui y furent représentées et des élus de l'île. Les rapports qui y ont été lus, les vœux qui y furent adoptés constituent à l'heure présente le cahier de la Corse. Mais il s'agit maintenant de descendre jusque dans le moindre village, d'unir les clans boudeurs, divisés par la politique, de faire pénétrer partout le sens de l'intérêt général.

Cette œuvre est déjà commencée, elle se poursuit sous nos yeux grâce à l'appui de l'État, grâce surtout aux efforts individuels de quelques esprits d'élite. Le relèvement économique de l'île entraînera son relèvement social et politique. Laborieusement, en dépit des calomnies, la Corse va vers ses destinées glorieuses.

LOUIS VILLAT

LE VRAI CLAUDE GUEUX

Dans la foule des êtres symboliques qui peuplent l'œuvre de Victor Hugo, près de Jean Valjean, de Gavroche, de Quasimodo, Claude Gueux se détache en un singulier relief, à cause même de l'originale simplicité de son nom.

Ce nom, il apparaît, dans sa rude et saisissante brièveté, comme spontanément issu de la libre fantaisie du poète : c'est, semble-t-il, par une ingénieuse trouvaille de son imagination que le groupement des suggestives syllabes a été combiné en vue de la personnification pittoresque d'un type particulier de traîne-misère.

Par contre, lorsqu'on lit la poignante histoire que Victor Hugo intitula du nom de Claude Gueux, on a l'impression d'un récit véridique : Victor Hugo, en effet, repère ses pages de dates précises, prévient qu'il « dit les choses comme elles sont », invoque non seulement « une relation » du temps, mais « l'instruction judiciaire », les affirmations de « témoins ayant déposé des faits ».

Or la réalité est toute différente : Claude Gueux était bien le nom de l'acteur du drame; quant aux détails de ce drame, ils ont été presque tous inventés par Victor Hugo.

La véritable histoire de Claude Gueux, elle se trouve dans les vieux papiers de la cause célèbre qui, dès l'époque de son dénouement, avait attiré l'attention de Victor Hugo.

Voici cette histoire.

Elle est curieuse par plus d'un côté, — ne serait-ce qu'au point de vue de la vie dans les prisons, des louches affections qui s'y nouent, des haines tragiques qui y grondent.

I

L'HISTOIRE VRAIE

Claude Gueux, dit Lacroix, — originaire d'un petit village de la Côte-d'Or, — était berger. Il savait lire et écrire.

Trois décisions de justice le tinrent en prison durant les neuf dernières années de sa vie, — presque sans interruption.

Claude Gueux fut, pour la première fois, — sous le n° 6 404 — écroué à la Maison centrale de Clairvaux, le 5 octobre 1823. Il avait dix-neuf ans, et la Cour d'assises de Saône-et-Loire venait de lui infliger cinq années d'emprisonnement, pour vol : il avait volé le maître qui l'employait.

Vers l'expiration de sa peine, en 1828, Claude Gueux, au cours d'une rixe entre gardiens et détenus, se livra à l'égard du gardien en chef de Clairvaux, M. Delacelle, aux violences les plus graves, lui arrachant son sabre et l'en frappant. Il fut déféré à la Cour d'assises de l'Aube, sous accusation de tentative de meurtre. On ne retint contre lui qu'un délit de coups et blessures, et il fut simplement condamné à six mois de prison.

Il n'en garda pas moins, envers le gardien-chef Delacelle, un vif ressentiment.

A peine libéré, Gueux — malfaiteur incorrigible, — se rendit coupable d'un vol de nuit, dans une maison habitée. D'où troisième comparution en Cour d'assises, à Dijon, le 30 novembre 1829 ; nouvelle condamnation, celle-ci à huit ans de réclusion, et, encore une fois, la Maison centrale de Clairvaux, — le 2 mars 1830.

Vers la fin de la même année, le 12 décembre, Claude était rejoint à Clairvaux — lamentable réunion ! — par Étienne Gueux, son père, âgé de près de quatre-vingts ans : le vieillard, ancien vigneron, était un récidiviste du vol, et maintenant il purgeait une peine de cinq ans de prison, pro-

noncée, le 7 mai 1830, par le tribunal de Beaune, pour soustraction d'échalas dans le vignoble bourguignon.

A vingt-six ans, Claude Gueux — un blond de grande taille, au front haut et légèrement marqué de petite vérole, — avait une puissante et vigoureuse carrure. Son regard était doux; mais son humeur rebelle, autoritaire et violente.

Il n'avait pas, toutefois, le cœur fermé à toute sensibilité : sur le produit de son travail en prison, il faisait la plus large part à son père infirme, et les jours de soleil, il s'empressait de prendre entre ses bras le vieillard, de le porter avec le plus grand soin dans le coin le plus chaud de la cour.

Mais cette sollicitude filiale devint bientôt sans objet : le 2 mars 1831, moins de trois mois après son entrée à Clairvaux, Étienne Gueux mourait.

Dans la promiscuité de la Maison centrale, au milieu d'une population pervertie, Claude s'était choisi comme camarades les détenus les plus mal notés, les plus dépravés : Hilaire Lamy et Julien Faillette, qui, plusieurs fois, avaient excité leurs compagnons à la révolte; Jean-Pierre Pernot, connu pour avoir des « mœurs infâmes ».

Et il s'était lié d'amitié avec Félix-Albin Legrand, dit Albin tout court.

Celui-ci, ancien berger comme Claude Gueux, avait été, en 1829, alors qu'il n'avait pas vingt ans, condamné pour vol domestique par la Cour d'assises de Troyes, à sept années de réclusion.

Albin était un jeune homme de courte et forte stature, dont « les épaules, d'une largeur démesurée, étaient à peine séparées de la tête par un col puissant et sillonné de muscles mobiles ». Les yeux, profondément enfoncés dans leur orbite, révélaient, par leur éclat sombre, toutes les pensées mauvaises qui hantaient ce sanguin.

Sur tous ses compagnons, Claude Gueux s'était, peu à peu, acquis un empire extraordinaire, grâce à sa faconde hautaine, à ses menaces, à la terreur particulière qu'il inspirait, — une terreur bizarre qui n'était pas exempte de respect et d'envie.

Albin, lui, était non seulement le confident de Claude Gueux, mais l'un de ses plus fervents admirateurs. Ce qui l'avait, tout d'abord, soumis au joug de Claude, c'est un de ces honteux attachements, si fréquents dans les prisons, — que, vers ce même temps, Raspail appelait des « lupanars d'un seul sexe ».

Avec un dévouement absolu, Albin, sur ses propres rations, fournissait — à l'insu des gardiens, — du pain et des légumes à Claude Gueux, dont le robuste appétit trouvait insuffisantes les parts de vivres.

Claude avait toutes les audaces d'indiscipline : contre le gardien Ledoux, qui lui prenait un jeu de cartes, il se rébellait, un couteau au poing; il se riait des punitions; il avait, une fois, tenté de s'évader; à plusieurs reprises, il avait répété — un jour même, en présence du directeur de Clairvaux, M. Laval — que « si on ne le laissait pas sortir de la Maison, il ferait un mauvais coup ».

L'effroi que Claude Gueux répandait autour de lui, aussi bien parmi les gardiens que parmi les prisonniers, un homme ne le partageait pas : c'était le gardien-chef Delacelle.

Marié, père de famille, sans autres ressources que son maigre traitement — qu'il n'espérait pas voir jamais s'élever au delà de quinze ou dix-huit cents francs par an, — sans autre logement à Clairvaux qu'une simple chambre pour lui et les siens, il était toujours tout à son obscur et périlleux devoir.

Delacelle n'était pas seulement un brave : il était aussi, semble-t-il, un bon.

Il savait que Claude Gueux lui imputait la responsabilité de sa condamnation à six mois de prison, que sa rancune tenace était devenue de la haine; il savait que, souvent, Gueux proférait les plus redoutables menaces, se vantant que pour lui, Delacelle, « il porterait sa tête sur l'échafaud »; et pourtant, — d'après le témoignage même de Faillette — Delacelle avait « dans plusieurs circonstances, fait du bien à Gueux, lui avait fait donner de petites places pour adoucir son sort ».

En 1831, vers la fin d'octobre, Claude Gueux, depuis une dizaine de jours, était affecté à l'atelier n° 8. C'était un atelier

de tisseurs de calicot ou « calicotiers », exploité, comme les autres, pour le compte d'un concessionnaire.

Claude, à cette époque, disait et répétait au détenu François Blondeau :

— Delacelle ne veut pas me laisser aller travailler dans la boulangerie : il faut que je le tue...

François Blondeau prévint le gardien-chef, et celui-ci lui répondit :

— Je surveille Gueux, et je ne le crains pas.

Contre le genre même de travail qu'il avait à produire, — « du gros calicot au soixante », — Claude Gueux se montrait alors fort irrité.

Le 7 novembre, à quatre heures du soir, dans la cour du Nord, au moment de la promenade des prisonniers, Gueux — très en colère — déclara au réclusionnaire Jean Bazin qu'on venait encore de lui « faire une sottise », que Delacelle empêchait Albin de lui donner aucun aliment, et qu'on allait entendre « parler de lui ».

Quelques instants après, dans un atelier de menuiserie, Claude s'emparait d'une petite hache et — après en avoir essayé le tranchant sur un morceau de bois, — il la glissait dans son pantalon.

Vers quatre heures et demie, le travail ayant été repris dans le long et vaste atelier des calicotiers, Claude Gueux rejoignait, à travers les métiers, sous les indécises clartés des chandelles qui s'allumaient, Faillette et Pernot. Il leur parlait de la défense faite à Albin et, montrant sa hache, leur disait sa volonté arrêtée de tuer Delacelle, le soir même. Il ajoutait que pour lui aussi, le dernier jour était venu. Il fit à l'un et à l'autre ses adieux et, en gage d'amitié, il leur partagea les seuls biens en sa possession : un démêloir et un sou.

Comme un gardien se dirigeait vers le groupe, le dernier mot de Claude fut celui-ci :

— Le premier qui ouvre la bouche ou me trahit, je lui fais voler la tête!...

Delacelle avait l'habitude de faire une tournée dans les ateliers tous les soirs, vers six heures. C'était le moment choisi par Gueux pour l'exécution de son projet.

Afin d'enlever à ses confidents Faillette et Pernot toute

possibilité de le trahir, il les a, en attendant sa victime, refoulés dans un angle très obscur de l'atelier, près de son métier, et il les tient sous son regard, sous sa fascination, — tantôt riant de leur air effrayé, tantôt leur répétant gravement ses adieux :

— Delacelle t'a fait raser aujourd'hui, Pernot; voici le rasoir que je lui prépare, moi...

Et un instant après :

— Mes vieux amis, votre main... Je n'étais pas né pour l'infamie... Cependant, ils l'ont voulu... Ils m'ont tué à coups d'épingle... Moi, d'un seul coup, je... A moi ensuite : je ne veux pas du bourreau...

Une chandelle lui parut de trop, et du souffle de ses narines, il l'éteignit, à l'hilarité de ses voisins de métier.

Il avait lancé sa hachette aux pieds de Faillette, et — levant sur lui les ciseaux qu'il avait en mains, — il le forçait à se tenir à genoux sur la hache, pour en dérober la vue à tous les yeux.

Claude Gueux, sous sa veste, avait mis à nu, jusqu'au coude, ses bras, — que tatouaient une ancre et des canons. Et, comme six heures approchaient, il allait et venait, fort agité, impatient.

Le gardien-chef Delacelle avait commencé sa tournée.

Jean Bazin, dès quatre heures, avait prévenu deux gardiens des intentions dont Gueux venait de lui faire part, et, sans retard, le gardien Degoix avait mis Delacelle au courant. Néanmoins, le gardien-chef ne s'était muni, pour son ordinaire visite, ni de son sabre ni d'aucune autre arme.

Six heures viennent de sonner, lorsque Delacelle entre dans l'atelier des calicotiers, par son extrémité du Levant, et, marchant vers la porte de l'autre bout, s'engage dans l'allée centrale ménagée entre les rangées parallèles de métiers. Le gardien Boucard, de service dans l'atelier, suit son chef.

A travers la même allée, Gueux — la hache dissimulée dans son pantalon, — se porte au-devant de Delacelle.

Les figures des réclusionnaires se penchent sur les métiers, — éteintes et mornes.

Claude accoste le gardien-chef, et il lui murmure une réclamation que personne n'entend.

Il semble avoir repris son calme. Il parle à Delacelle sur un ton si posé que Faillette croit, paraît-il, que Gueux a renoncé à son projet, et se dit :

— Il a *le taf*... Il s'est moqué de nous, pour nous faire peur...

Boucard, sans méfiance aucune, est resté en arrière, à l'occasion d'un détail de surveillance.

Delacelle — sur le point d'atteindre la porte de sortie, — répond à Claude Gueux :

— Que voulez-vous?... c'est comme cela...

Sur quoi, l'autre, très vivement :

— Il faut donc que je fasse du boudin!...

Et, dans la pénombre de la salle, si propice à un attentat, la hachette s'abat sur Delacelle, derrière la tête, et lui ouvre le crâne, lui atteint le cerveau.

Claude a crié :

— Gueux! il faut que tu meures ici!... C'est ici que ta vie dépend de moi!...

D'un coup de poing en pleine poitrine, il renverse Delacelle sur son métier, et, de sa hache, il le frappe encore, toujours à la tête, près de la bouche.

Puis, promptement, il s'élance vers le gardien Boucard.

— A ton tour, brigand!... — hurle-t-il.

Et, la hache levée, il le poursuit.

Boucard s'esquive derrière les métiers, et bientôt il disparaît, — courant chercher du secours.

Claude Gueux, tout aussitôt, revient vers Delacelle, — inerte, sans connaissance.

— Voyons! — dit-il, — si tu es mort, Delacelle!

En même temps, il lui assène — sur le visage et sur la cuisse droite, — de nouveaux et profonds coups de son arme terrible.

Les prisonniers demeurent immobilisés par l'épouvante, ou peut-être par une approbation intime.

L'un après l'autre, paraissent les gardiens Ledoux et Degoix, — ce dernier son sabre à la main. Successivement, ils sont mis en fuite par le forcené, qui brandit son instrument de mort et vocifère :

— Tas de lâches! avancez donc... Que je vous coupe à tous la tête!... Je ne crains pas la mort...

L'assassin, maintenant, jette la hache loin de lui, et, bien vite, — écartant sur sa poitrine vêtements et chemise, — il commande à un détenu :

— Éclaire-moi !...

Et Gueux se porte des coups de ciseaux dans la poitrine, au côté gauche, et de chaque entaille qu'il s'y fait, des jets de sang jaillisssent, — tandis que, avec un accent de rage, il s'écrie :

— Je ne trouverai donc pas ce cochon de cœur !...

Les soldats de garde surviennent. Claude Gueux — sanglant comme un boucher, farouche, l'œil hagard, — se rend sans résistance.

Delacelle a glissé du métier sur le sol. Le visage dans le sang qui s'étale, il est inanimé. A peu de distance, gît la hachette, toute rouge, avec, « sur son taillant, des dents et des cheveux ».

On transporte le gardien-chef dans sa chambre, sur son lit. Il paraît mort ; mais il n'expire que dans la nuit, sur les deux heures, sans avoir proféré une parole, sans avoir repris ses sens.

Pendant que redoublent les lamentations de sa femme et de ses enfants, ce sont, parmi les hôtes de Clairvaux, dans les coins sombres des longues galeries, de perfides murmures :

— Coquin, tu as sucé assez de sang des malheureux : tu n'en suceras plus... En voilà un d'*escoffié*, il y en aura d'autres...

Le surlendemain, à sept heures du matin, dans la salle d'infirmerie où Claude Gueux était couché, — très pâle, l'air fort malade, — le juge d'instruction Blanchard faisait « représenter » à l'assassin le cadavre de la victime.

Les réponses que, d'une voix affaiblie, Claude fit au magistrat, furent alors des plus brèves. Claude n'opposait aucune dénégation, et — sans manifester aucun regret, — il disait que s'il avait tué, c'est qu' « on lui avait refusé des secours ».

Au cours de l'instruction, les déclarations de Gueux, à propos du mobile de son acte, se précisèrent, mais l'inculpé n'allégua jamais qu'un seul et unique motif :

— Le gardien-chef, — soutenait-il, — m'avait retiré le supplé-

ment de vivres qui m'était donné par Albin. Albin m'a dit que Delacelle lui avait défendu de me les fournir dorénavant.

Or, dès sa première comparution devant le magistrat instructeur, Albin avait affirmé :

— Ce que Delacelle m'avait défendu, ce n'est point de donner des vivres à Claude, mais simplement de le fréquenter... Je n'avais même pas parlé à Claude de cette défense. Je lui avais seulement dit que, pour ne pas faire tenir des propos dans le réfectoire, c'est dans sa chambre que je lui remettrais du pain ou autre chose, s'il en avait besoin...

On soupçonna de complicité dans l'assassinat Faillette et Albin ; mais l'un et l'autre furent laissés hors de cause.

Claude Gueux n'en cherchait pas moins à entraîner avec lui en Cour d'assises plusieurs de ses compagnons de détention : à la veille d'être déféré au Jury, il dénonçait — par une lettre écrite et signée de sa main, — Faillette, Blondeau et Pernot, comme solidaires de lui, pour l'avoir poussé au crime et secondé dans son accomplissement. La dénonciation fut jugée mensongère.

Dans la prison de Troyes, où, au moment de sa dénonciation, Claude Gueux se trouvait transféré, quelles étaient ses pensées? — La liberté reconquise ou, encore une fois, le sang. Il préparait un plan d'évasion, aussi hardi qu'habile, qui fut déjoué juste à temps ; il menaçait de tuer « tous ses juges sur leurs sièges », et entre ses mains un couteau fut surpris...

Au milieu d'un déploiement inusité de forces, le 16 mars 1832, devant la Cour d'assises de l'Aube, en présence d'une assistance considérable, comparut, sous « la livrée de Clairvaux », l'accusé peu banal qui, par son indomptable audace, s'attirait tant de célébrité dans toute la région.

Contre l'accusation Claude Gueux lutta avec une étonnante présence d'esprit.

Son système tendait à faire écarter la circonstance aggravante de préméditation : selon lui, il n'avait agi que dans un mouvement d'exaspération, et c'est par hasard que s'était rencontrée sous sa main la hache dont il s'était armé. Il prétendait même qu'il lui eût été impossible de cacher cette hache

dans son pantalon ; et, pour établir le contraire, une expérience dut être faite devant le Jury.

Les témoins appelés à la barre, étaient, à part quelques gardiens, des détenus de Clairvaux, parmi lesquels Albin, Faillette, Pernot. Gueux — toujours respectueux pour la Cour, — interrompait les témoins avec la plus grande violence. Il les « reniait », les opposait les uns aux autres, faisait ressortir le peu de foi que méritaient des hommes frappés presque tous par la justice ou déposant dans leur propre cause.

— Des témoins! des témoins!... s'écriait-il. Dans cette Maison de Clairvaux, est-ce qu'on ne trouve pas tout ce qu'on veut?...

Claude Gueux, d'ailleurs, avec une particulière énergie, s'attachait à démontrer une grave provocation morale de la part de Delacelle.

Et alors ses grands gestes dramatiques, ses élans de sauvage éloquence agitaient l'auditoire de profonds mouvements, que l'accusé semblait suivre avec orgueil. Il clamait :

— J'ai assassiné Delacelle, je l'avoue; mais vous, magistrats, vous, Messieurs du Jury, lorsque, tranquilles sur vos sièges, vous entendez dire que j'ai frappé sans provocation, parce que Delacelle n'avait pas levé une hache sur ma tête, vous ne comprenez pas tout ce qu'il y a d'horrible, d'atroce dans une faim continuelle, tout ce qu'il y a de barbare dans ce supplice auquel on m'avait condamné, après avoir épuisé tous les supplices!... J'avais faim; on me refuse à manger... J'avais un ami; on lui refuse de me parler... Je nourrissais, moi affamé, je nourrissais mon père du fruit de mon travail; on me fait passer dans un atelier où je ne gagne plus rien... J'ai juré vengeance, car j'ai été provoqué, provoqué pendant six ans, à toute heure du jour!... J'ai tenu mon serment, et ceux qui m'accusent aujourd'hui, parce qu'ils ne tremblent plus devant moi, n'ont sur moi d'autre avantage que leur lâcheté... Ils ont applaudi à mon crime et n'avaient pas osé le commettre!...

Pendant le réquisitoire du Procureur du roi, Gueux — comme à bout de forces et vaincu, — sanglotait, le front dans les mains. Mais lorsque son avocat, Me Cénégal, prit la parole, on vit Claude Gueux relever la tête, plein d'attention.

Le Jury, au bout d'une demi-heure, rapporta le *oui* fatal. L'arrêt de mort fut prononcé. Gueux — immobile, affaissé, — était blême...

Dès sa réintégration dans la Maison de Justice, chez Claude, plus d'émoi apparent. Il assemble ses compagnons et se met à les haranguer. Pendant deux longues heures, il les entretient — tel un sage ses disciples, — de sujets édifiants, leur montrant « l'abîme où les passions l'ont entraîné », leur déclarant que, « pour leur apprendre à mourir en homme de cœur, quand on n'a pas su vivre en homme de bien », il ne se pourvoira ni en grâce ni en cassation. Autour de lui, tous pleuraient.

« Tout à coup, — dit un journal de l'époque, — Gueux disparaît, parvient à s'introduire dans le quartier des femmes, semble oublier, dans les bras d'une de ces malheureuses, le remords qu'il vient de montrer, l'émotion profonde qu'il a excitée, le sort affreux qui l'attend. »

Contrairement aux intentions qu'il avait manifestées, Claude Gueux, dès le surlendemain de sa condamnation, signa son pourvoi en cassation. Et, pour échapper plus sûrement au bourreau — dont il avait la plus grande terreur, — il reprenait en même temps ses plans d'évasion, tout en s'ingéniant à endormir les méfiances : par ses affirmations de résignation et de foi, il attendrissait jusqu'aux larmes les Sœurs de la prison.

Ses projets, tous les prisonniers — parmi lesquels deux condamnés aux travaux forcés à perpétuité, — consentent à les servir : ils se soumettent à ses ordres, se déclarent prêts à se sacrifier pour le sauver.

Claude Gueux est chargé de fers, solides et pesants ; mais, à plusieurs reprises, on trouve ses chaînes limées : entre les mains de Claude, un clou, un morceau de fil de fer, une anse de seau deviennent des instruments de salut.

Le 8 avril, dans le voisinage du cachot du condamné à mort, un gardien causait avec un de ses camarades du choléra, dont l'approche épouvantait Troyes. Une voix sourde et railleuse — la voix de Claude Gueux — se fit entendre, disant :

— N'en aie pas peur : tu ne mourras pas du choléra...

Le lendemain même, le complot d'évasion tramé par Claude faillit réussir. Il n'échoua que par la trahison de l'un des complices, jaloux de l'immense renommée *du chef*.

— Gueux, révélait ce complice, se moque bien de vos menottes : il les ôte comme une paire de gants, en pelotonnant ses mains avec une singulière adresse. Alors il est à son aise, la nuit, pour *travailler*... Ce matin, il devait écarter tout soupçon, en faisant le malade. Ses entraves sont limées. J'ai, moi-même, adapté un crochet de bois à une perche, pour le hisser jusqu'à la fenêtre du cachot. La corde de paille dont il a entouré sa porte, sous prétexte de froid, devait l'aider à glisser dehors... Il a un couteau... Ce couteau, hier, avait des dents, pour limer; aujourd'hui, il a le fil, pour tuer...

Cependant, — sur les recommandations émues des religieuses, — un riche et pieux Parisien, M. Delaunay, envoyait à Gueux de l'argent.

Le pourvoi en cassation de Claude Gueux ne fut pas admis. Fut également rejeté son recours en grâce. Victor Hugo avait vainement intercédé en sa faveur.

Envers ses anciens camarades de Clairvaux, Claude n'avait pas désarmé dans ses accusations de participation à l'assassinat du gardien-chef. Albin lui-même n'était point à l'abri de l'implacable traîtrise du renégat : jusque dans ses dernières heures, Gueux signala Albin comme l'un des complices du crime.

Le 1er juin 1832, à dix heures du matin, sur la place du Marché au blé de Troyes, Claude Gueux montait sur l'échafaud.

C'était un vendredi. L'autorité — suivant l'impulsion de philanthropie qui rénovait alors l'esprit public, — n'avait pas voulu que l'exécution eût lieu, comme d'ordinaire, un samedi, jour de marché, — c'est-à-dire de particulière affluence dans la ville.

La foule, toutefois, était immense.

Depuis la prison, pendant le trajet à pied entre l'escorte de gendarmes, Claude Gueux — pâle, défait, — avait tenu la tête baissée. Sur l'échafaud, il serra dans ses bras le prêtre qui l'assistait, et il voulut embrasser aussi le bourreau ; celui-ci le

repoussa doucement. Puis Claude, fidèle à sa manie des discours, harangua l'assistance. Son dernier acte, ce fut le don d'une pièce de cinq francs qui lui restait, à ses anciens compagnons.

Dès que sa tête fut tombée, la foule — oublieuse tout à coup de la guillotine et du guillotiné, — se mit à s'entretenir de la cherté, toujours croissante, des grains, et des murmures s'élevèrent, des menaces de mort furent proférées. La paisible ville n'en garda pas moins son calme.

Le 30 juin 1832, — vingt-neuf jours après l'exécution de Claude Gueux, — un nouvel assassinat ensanglantait la Maison centrale de Clairvaux : un détenu, du nom de Laroche, ayant repoussé certaines propositions que lui faisait Albin, « de honteuses propositions dictées par des goûts contre nature », Albin, par jalousie et par vengeance, tuait Laroche, à coups de couteau.

Ce crime, Albin ne l'expia pas sur l'échafaud : le 19 décembre 1832, la Cour d'assises de l'Aube l'envoyait au bagne pour la vie.

Au moment de paraître devant le Jury, le jeune bandit — qui, considéré plus que jamais comme le digne émule de Claude Gueux, s'était, avec orgueil, attiré le surnom de *Petit-Gueux*, — avait proclamé une intention féroce : il voulait tuer son avocat en pleine audience, lui « faire sauter, d'un coup de sabot, la cervelle et les yeux ».

En sortant de la Cour d'assises, Albin, surpris par l'aubaine de sa tête sauvée, riait aux éclats...

II

LE ROMAN

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis la condamnation d'Albin, lorsque, le 6 juillet 1834, Victor Hugo publiait, dans la *Revue de Paris*, son *Claude Gueux*.

Bien des réminiscences de Claude Gueux devaient, plus

tard, inspirer l'écrivain dans sa composition de la physionomie révoltée du Jean Valjean des premières pages des *Misérables;* mais, dès maintenant, c'est un Claude Gueux de convention qui surgissait.

Comment les personnages du drame étaient-ils présentés?

Claude Gueux n'était qu'un voleur par accident, ayant, sous une impulsion généreuse, cédé aux coupables tentations de la misère : *honnête ouvrier de Paris*[1], il avait, *un hiver*, alors que *l'ouvrage manquait*, volé, pour procurer quelques jours *de pain* et quelques jours *de feu* à *sa maîtresse* et à l'enfant qui était le leur.

Claude Gueux *était déjà presque un vieillard*, avec *quelques cheveux gris perdus dans des touffes noires. Il ne savait pas lire et savait penser. Cœur bien fait, belle tête* au *cerveau rayonnant*, plein de *dignité naturelle*, Claude, dans la Maison centrale de Clairvaux, était *devenu, en moins de trois mois, l'âme, la loi et l'ordre de l'atelier*, et *pour contenir les prisonniers, dix paroles de Claude valaient dix gendarmes.*

Albin — *encore presque un enfant*, — était un jeune homme *pâle, blanc, faible*, au *regard plein d'innocence*, et l'amitié qui, parce qu'Albin *nourrissait* Claude, existait entre ces deux hommes, était une *amitié de père à fils.*

Quant à Delacelle — que Victor Hugo, le désignant simplement par son initiale, appelait monsieur D..., — c'était un *directeur des ateliers, tenant ensemble du guichetier et du marchand*, et spéculant sur le travail du détenu. Cet homme, *tyrannique* et *mauvais*, qui *ne raisonnait avec personne, pas même avec lui*, était *fier d'être tenace et se comparait à Napoléon. Haï des prisonniers, il était souvent obligé, pour se faire obéir d'eux, d'avoir recours à Claude Gueux, qui en était aimé.* Et voilà comment il avait conçu contre Claude *une haine secrète, envieuse, implacable, une haine de souverain de droit à souverain de fait.*

Voyons maintenant ce que les faits étaient devenus, comment Victor Hugo les avait transformés.

1. Sont en italiques les citations textuelles du roman de Victor Hugo.

Delacelle — par pur caprice, — avait séparé Albin de Claude Gueux, l'avait changé de quartier. Claude, respectueusement, *son bonnet à la main*, faisait en vain, à plusieurs reprises, observer au directeur que, Albin *partageant son pain avec lui, il avait besoin d'Albin pour vivre*, que *c'était la vie ou la mort pour lui*. Claude, malgré sa faim, était *plus doux que jamais*. Cependant, une fois, *il disait à Faillette*, qui le voyait sombre et rêveur :

— *Je juge quelqu'un.*

Le 25 octobre 1831, Claude adressait à Delacelle cette *sommation :*

— Pour me rendre Albin, *je vous donne jusqu'au 4 novembre.*

Tout ce que Claude obtenait, c'était vingt-quatre heures de cachot; mais, en sa pensée, *il condamnait Delacelle à mort.*

Le 4 novembre venu, vers *huit heures du soir*, en attendant l'heure de *la ronde du directeur*, Gueux, dans l'atelier des calicotiers, soumettait à ses compagnons sa détermination et les motifs qui l'y avaient amené, *attestait la conscience des quatre-vingt-un voleurs qui l'écoutaient*, et ces *hommes justes ratifiaient la sentence que Claude avait portée.*

Delacelle apparaissant, Claude, encore une fois, le suppliait, le suppliait longuement, *avec une voix qui eût attendri le démon;* mais, méprisant, Delacelle répliquait :

— *Tu m'ennuies!*

Alors *trois coups de hâche, assénés tous les trois dans la même entaille, lui ouvraient le crâne*. Et aussitôt, — *le directeur étant mort*, — Claude Gueux tirait de sa veste des *ciseaux de couturière*, — *la seule chose qui lui restât de la femme qu'il avait aimée*, — et il se les enfonçait dans la poitrine, y *fouillant longtemps* et disant :

— *Cœur de damné, je ne te trouverai donc pas!*

Puis, *devant la Cour d'assises de Troyes, le 16 mars 1832, aucun des témoins des événements du 4 novembre ne voulait déposer contre Claude*, mais Claude, venant en aide à l'accusation, leur *commandait* de parler; et, *quand l'un d'eux, par oubli, ou par affection pour Claude, omettait des faits à la charge de l'accusé, Claude les rétablissait.*

Vers la fin du procès, Claude Gueux — *ce pauvre ouvrier qui contenait bien plutôt un orateur qu'un assassin*, — *faisait*

surgir, en un élan d'éloquence d'un *mouvement sublime*, *toute une théorie de la provocation morale*, *oubliée par la loi*.

Toutefois, *les douze Champenois qu'on appelait « Messieurs les jurés »* restaient inexorables : *dès l'ouverture des débats, plusieurs d'entre eux avaient remarqué que l'accusé s'appelait « Gueux », ce qui leur avait fait une impression profonde.*

Après la condamnation à mort, *des offres d'évasion étaient faites à Gueux par les prisonniers de Troyes. Il refusait. Les détenus jetaient successivement dans son cachot un clou, un morceau de fil de fer et une anse de seau. Claude remettait l'anse, le fil de fer et le clou au guichetier.*

Le jour de l'exécution, pendant la toilette du condamné, *quelqu'un parlait, dans un coin du cachot, du choléra qui menaçait Troyes*, et Claude disait, *avec un sourire;*

— *Quant à moi, je n'ai pas peur du choléra.*

Pour l'exécution, *on avait choisi le 8 juin parce que ce jour-là était jour de marché, afin qu'il y eût le plus de regards possible sur le passage de Claude Gueux.*

Comme *huit heures* finissaient de sonner, *cette noble et intelligente tête était tombée.*

Et, immédiatement, — *admirable effet des exécutions publiques! — les gens du marché s'ameutaient, pour une question de tarif*, et manquaient *massacrer un employé de l'octroi.*

Il est manifeste que Victor Hugo n'a, sur aucun point, ignoré l'exacte histoire de Claude Gueux. Tels ou tels détails de sa narration — importants ou secondaires — suffiraient, par eux-mêmes, à l'établir. Pourquoi donc, dans le récit de Victor Hugo, une si profonde métamorphose des hommes, un tel bouleversement de la vérité des événements?

C'est que Victor Hugo a tenu à écrire non point un roman historique, mais, avant tout, un roman à thèse, qui fût comme le complément de son roman de 1829, *le Dernier jour d'un condamné*.

Le génial penseur projetait une vibrante protestation contre ce qu'il nommait « la damnation par la loi », un plaidoyer impressionnant, capable de remuer profondément les masses, en faveur de deux questions sociales : la réforme pénale, l'instruction populaire.

Dès lors, il a considéré les faits simplement comme le cadre de ses développements, comme le point d'appui des hautes envolées de son imagination, et, traitant la réalité en accessoire vulgaire, — tantôt la dédaignant, tantôt y revenant, pour disposer d'elle en maître fantaisiste, — il l'a, sous le puissant travail de son esprit, maniée et ployée au gré de la fin vers laquelle il tendait.

Pour une mise en valeur émouvante des grandes conceptions qui lui étaient chères, il lui fallait, nécessairement, une victime moins digne d'intérêt, moins attendrissante que l'assassin, — et c'est ainsi que la sinistre figure de Claude Gueux est devenue toute resplendissante de dignité et de justice.

La leçon que Victor Hugo a dégagée de son roman, il l'a, dans ses dernières lignes, condensée en ce célèbre appel aux membres de la Chambre des députés :

« Tel a assassiné sur les grandes routes qui, mieux dirigé, eût été le plus excellent serviteur de la cité. Cette tête de l'homme du peuple, cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, éclairez-la, moralisez-la, utilisez-la : vous n'aurez pas besoin de la couper. »

Or, — coïncidence singulière ! — le compte rendu que, dans son numéro du 19 mars 1832, *la Gazette des Tribunaux* avait publié des débats de l'affaire Claude Gueux, se terminait par d'identiques considérations sur le même thème social, pour aboutir à cette conclusion textuelle :

« O gouvernants, instruisez, pour n'être pas obligés de tuer vos semblables !... »

LOUIS ANDRÉ

HUIT MOIS DE VACANCES

— 1870-1871 —

La Basse-Normandie n'a été le théâtre d'aucun des événements sensationnels de la guerre franco-allemande. Mon pays n'a pas connu les horreurs de l'invasion. Tout au plus les Lignes du Cotentin, derrière lesquelles on se préoccupa de mettre en sûreté la place de Cherbourg, furent-elles des coulisses où se préparèrent à entrer en scène quelques-unes des troupes de la Défense nationale, et notamment de l'armée de Chanzy.

J'étais alors un petit paysan de dix ans et je venais d'achever ma Huitième! Ne pas compter sur moi, n'est-ce pas? pour vous faire l'histoire de l'Année terrible. Je me revois encore très nettement, en blouse et en sabots, lisant à travers le cadre grillagé des affiches officielles la copie d'une dépêche nous annonçant là-bas quelqu'un de nos plus grands désastres — celui de Sedan, me semble-t-il. Mais si j'hésite sur un détail de cette importance, que sera-ce de la date?

C'est seulement « ma guerre, à moi », que je voudrais raconter, si ce n'est pas là une trop vaine entreprise. Je voudrais retracer les images indélébiles qui se sont imprimées dans mes yeux il y a quarante ans, et que l'histoire elle-même n'a pas délogées de ma mémoire. J'ai été tenté de consulter nos archives communales, pour coordonner plus sûrement

mes impressions. J'eusse évité ainsi quelques inexactitudes, voire quelques erreurs; mais ma déposition aurait perdu le seul prix que je lui reconnaisse, celui de sa naïveté. C'est un enfant de 1870 que je voudrais faire revivre, ou du moins tout ce que l'homme n'a pas aboli de l'enfant. Je ne comblerai pas les lacunes et trous de mes souvenirs. Je ne raffermirai pas les lignes d'un dessin devenu flou, et je ne raviverai pas des couleurs ternies. Sans doute, quoi que je fasse, ce n'est pas le gamin de jadis qui tiendra la plume. Mais, des images que j'évoquerai, il n'en est pas une que, tout le long de mon existence, je n'aie évoquée quinze ou vingt fois, quand l'occasion m'en fut offerte, et, si je ne suis pas dupe d'une illusion par trop grossière, il me paraît qu'elles n'ont pas trop sensiblement « bougé ».

Il restera que ce peut être là un fort oiseux travail... Pas pour moi du moins, que le présent ne rassure pas toujours autant que je le souhaiterais, mais qui trouve pourtant dans ce que j'ai vu quelques-unes de mes plus fermes raisons d'espérer que je ne le reverrai pas.

*
* *

Sainte-Marie-du-Mont est une des plus importantes communes du canton de Sainte-Mère-Église, dans l'arrondissement de Valognes. Située sur la côte orientale de la baie des Veys, où débouchent les rivières de la Vire, de la Taute et de la Douve, elle fait face à Isigny et Grandcamp qui, de l'autre côté de la baie, appartiennent au Calvados. La population est d'environ 1 200 âmes : elle n'a jamais réparé les assez sensibles pertes que lui causèrent, en 1870, la guerre même et surtout la variole.

Nous avons un développement de côte de six ou sept kilomètres, et pourtant point de port. La bourgade, absolument excentrique, n'est pas distante de la mer de moins de cinq kilomètres. Nous sommes essentiellement terriens. Et nullement montagnards, quoi qu'en dise le nom légèrement sourcilleux et orgueilleux de notre patrie. Le mont sur lequel se dresse notre fier et beau clocher a quelque soixante mètres

d'altitude. Cela suffit, il est vrai, pour que du haut de notre clocher, à peine moins élevé que notre mont, on jouisse d'un panorama extrêmement étendu. Mais nous pourrions être dits « au-Plain » aussi justement que tels de nos proches voisins. C'est le vert, gras et riche Cotentin, fier de ses herbages, de ses clos de pommiers, de son beurre, de son bétail et de ses chevaux.

Je ne sais si Sainte-Marie-du-Mont, à qui incomba en 1870 un rôle militaire assez imprévu, compte beaucoup de pages de guerre dans ses annales.

La Révolution n'a presque rien laissé subsister, en dehors de l'église de notre bourgade, d'une magnifique et puissante seigneurie, dont les derniers possesseurs furent des Ventadour : le nom même de cette famille est depuis longtemps à peu près complètement oublié dans la contrée. Nul souvenir plus lointain.

Le nom d'un point de notre territoire — la Redoute — nous rappelait seul que nous n'avions pas toujours été à l'abri d'un péril extérieur. Sous le premier Empire, si je ne m'abuse, des redoutes et ouvrages de défense divers avaient été construits çà et là sur les côtes du Cotentin, pour parer à des descentes de la flotte anglaise. La redoute de Sainte-Marie, blottie dans les Dunes de la Madeleine, était devenue la maison de plaisance d'un de nos meilleurs amis, avocat ou plutôt rentier à Valognes. On pêchait l'anguille, la tanche et la carpe dans les fossés de la redoute, et les remparts de gazon étaient une garenne.

Nous vivions fort isolés du monde. Sans doute aujourd'hui encore, malgré la beauté de nos immenses plages de sable, l'insuffisance des moyens de transport continue à écarter de nos dunes les baigneurs ; mais des milliers de touristes connaissant maintenant mon clocher qui est une des belles pièces architecturales de la Normandie. Il y a quarante ans, les seuls étrangers qui l'eussent vu étaient les quelques rares citadins de Carentan qui allaient faire des pique-nique à la Madeleine les dimanches d'été. Le seul baigneur sédentaire était l'ermite de la redoute.

Notre localité venait à peine d'être pourvue d'un bureau de poste lorsque la guerre éclata, et la guerre, qui nous avait

apporté le télégraphe, le remporta avec elle, sans que personne ressentît bien vivement cette privation. Je ne crois pas que plus d'une douzaine de nos compatriotes fussent abonnés à l'hebdomadaire *Journal de l'Arrondissement de Valognes*. Deux ou trois personnes seulement recevaient des quotidiens de Paris. Le *Petit Journal* même ne pénétrait dans aucune bourgade, et ne se vendait que dans les gares d'une certaine importance : l'acheter, c'était affirmer une richesse incontestée, ou faire preuve de prodigalité. « Troppman! Le Crime de Pantin!... La sixième victime! Horribles détails!... » On consentait alors à ne connaître d'aussi passionnantes histoires que par les récits de quelques privilégiés.

Ces sages Normands étaient riches. (Dieu merci! ils le sont toujours.) Nos beurres, qui se portaient aux marchés de Carentan ou de Sainte-Mère-Église en mottes de quinze, vingt ou trente kilos, s'y échangeaient contre un nombre honorable de napoléons. L'année 1870 nous promettait pour l'automne une invraisemblable récolte de pommes. Nos poulinières étaient renommées pour l'excellence de leurs produits. Le haras fameux de Saint-Lô détachait à Sainte-Marie-du-Mont son meilleur contingent d'étalons. Et en vérité nous connaissions notre bonheur. Ainsi je ne pense pas que nous fussions plus fiers de rien au monde, que d'êtres jugés par l'administration des haras les plus dignes de posséder le pur-sang « Theheir-of-Line », — pour nous Thérofline. Après plus de quarante ans, j'ai tout récemment vu accrochée au mur d'une salle d'auberge de Carentan une lithographie représentant cet inoubliable étalon. Dieu me pardonne! Si je n'avais pas lu le nom glorieux, je fusse sans doute demeuré inerte devant cette image. Vous ne pouvez vous figurer quelle émotion j'ai ressentie. J'étais seul, au petit jour, dans cette auberge, où j'attendais le courrier postal de Sainte-Marie-du-Mont. Le passé, qui m'assiège chaque fois que je vais là-bas, m'envahit avec violence.

*
* *

Notre famille était établie depuis le commencement du XIXe siècle à Sainte-Marie-du-Mont, sur le même emplacement

où s'élève encore notre maison. L'oncle et père adoptif de ma grand'mère maternelle y fut médecin sous le premier Empire et la Restauration. Après lui, mon grand-père maternel y fut médecin comme lui, et maire de la commune sous Louis-Philippe. Mon père, ancien interne des hôpitaux, s'y fixa au commencement du second Empire. Il avait été attiré à Cherbourg par son frère aîné, qui lui avait tenu lieu de père, et qui était, en cette ville, curé de Notre-Dame des Victoires. Il quitta Cherbourg pour s'établir, en s'y mariant, dans notre bourgade cotentinaise. Il était originaire du Mortainais, où les siens avaient possédé et cultivé sans interruption la même terre depuis la première moitié du XVIIe siècle.

Mon arrière grand-père et mon grand-père, même dans notre trou de campagne, eussent mené une existence fort étroite, s'ils n'avaient eu d'autres ressources que les profits de leur profession médicale. Mon père, dont la famille devait être beaucoup plus nombreuse que celle de ses prédécesseurs, chercha ailleurs le complément de ressources dont il sentait qu'il aurait besoin : et en effet il eut, à un certain moment, à pourvoir aux frais d'entretien de quatre fils étudiants à Paris en même temps. De médecin, il se refit agriculteur.

En 1870, il avait cinq enfants en vie, quatre garçons et une fille, étagés de dix-sept à trois ans. J'étais le troisième. Après avoir grandi dans la société de nos petits compatriotes de notre âge, nous étions, mes deux frères aînés et moi, internes au collège de Valognes. Je l'ai déjà dit, j'étais en Huitième.

Malgré mes deux années de collège, mon village et surtout la maison étaient encore pour moi la plus importante partie du monde.

Je ne veux pas juger les miens, pour la mémoire de qui ma reconnaissance et mon respect n'ont fait que croître. Je ne dirai d'eux que ce qui sera indispensable pour éclairer la figure du petit bonhomme qui allait être témoin de la guerre de 1870.

Ma grand'mère, alors septuagénaire, ne se déshabituait pas sans peine du train plus splendide qu'avaient mené son oncle et son mari au temps des filles uniques. Toutefois elle aimait beaucoup ses petits-enfants. Elle se plaisait à leur peindre un passé bien différent du présent. Elle avait un goût marqué pour toute chose où la simplicité s'alliait à la grandeur. Nous

souriions du conseil qu'elle nous répétait sans se lasser : « Tu entends?... Simple, mais grand. » Il était assurément excellent.

Dans mon père, comme tous ses autres enfants, j'ai toujours senti, même tout petit, je ne sais quel ascendant souverain. Ou plutôt je sais aujourd'hui la nature de cet ascendant, depuis que j'ai connu par l'histoire les âmes de Port-Royal. La sienne était de cette trempe. Il était bien, sans grimace ni effort, le paysan qu'il avait accepté de redevenir; mais dans la maison de ce cultivateur cotentinais, la science, l'art davantage encore, et surtout la religion faisaient souvent passer de grands frissons sur nos têtes.

Notre mère était la plus tendre des mères de famille et la plus laborieuse des maîtresses de maison. Son esprit était très fin et son cœur d'une rare délicatesse. Le plus austère des trois prêtres qu'elle a eus pour beaux-frères, lorsque nous la perdîmes, lui rendit cet hommage que, si elle avait été plus humblement et simplement croyante, si elle n'avait pas eu quelque complaisance pour les opinions dangereuses en matière de foi, elle eût été « la femme de l'Écriture ». Moi, dans votre tombeau

Je baise vos pieds nus, ô ma mère endormie.

Il n'empêche que le futur témoin des désastres prochains pouvait n'être personnellement qu'un petit sot. La médiocrité de la carrière que j'ai aujourd'hui fournie donnerait assez de vraisemblance à cette supposition. Je crois pourtant pouvoir affirmer sans trop d'outrecuidance que je n'étais pas tout à fait médiocre alors. Je n'en donnerai pas pour preuve l'énormité de mes désirs et espoirs de ce temps-là. Certes tout le grand ciel bleu n'eût pas empli mon cœur, à moi non plus. J'avais renoncé presque d'enthousiasme à une liberté dont j'étais très jaloux, pour aller conquérir le savoir dans une captivité dont mes frères m'avaient représenté toute la dureté... Que d'illusions!... Mais, je ne me trompe pas, les braves et simples gens de mon village, au milieu desquels les travaux de notre maison m'amenaient à vivre familièrement chaque jour, faisaient fort gentiment fête à mes bavardages. Pendant tout cet horrible hiver de 1870, j'ai toujours recherché l'occasion d'accompagner, dans les corvées qui lui furent imposées, ce

père dont la parole avait souvent de si graves accents. La guerre nous donna successivement pour amis deux jeunes médecins de la marine — tout le corps médical du Camp du Grand-Vey! L'un d'eux, si je ne fais erreur, est aujourd'hui un maître respecté d'une de nos Facultés de province. Je n'ai pas la prétention d'avoir laissé une trace profonde dans leur mémoire. Je fus au moins un gamin pour la compagnie duquel ils marquèrent un goût assez vif; et je sais bien que ma naïveté surtout les amusait dans leur solitude et parmi leurs fatigues; mais ils faisaient aussi à leur petit compagnon l'honneur de le traiter en enfant désireux et capable d'écouter et de s'instruire.

Au mois de juillet 1870, j'étais, comme bien on pense, assez étranger aux questions de politique intérieure ou extérieure. Notre étroite claustration au collège de Valognes ne laissait parvenir jusqu'à nous que quelques-uns des bruits du siècle. Et puis, ce n'était pas de mon âge, à cette époque.

J'étais peut-être seulement un peu moins ignorant à cet égard que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de mes compatriotes. Je savais pertinemment que l'Empire n'était pas la forme fatalement déterminée du gouvernement de la France. Ma grand'mère avait vu le premier Empereur à Caen; mais elle avait vu aussi défiler sur la route nationale de Paris à Cherbourg le cortège de Charles X détrôné. Mon père, profondément religieux, mais ardemment libéral, avait éprouvé à Paris la grande fièvre de 1848. Il s'était rallié à l'Empire, et il était maire de notre commune, après mon grand-père et mon bisaïeul. La France était calme, riche, glorieuse et, croyait-on, forte. Il n'en fallait pas plus pour m'empêcher de me soucier de la manière dont était obtenue cette félicité.

Le plébiscite de 1870 agita le pays, sans laisser dans mon cerveau autre chose qu'un mot qui longtemps ne m'a rien représenté.

J'entends beaucoup plus nettement résonner à mes oreilles les noms d'Émile Ollivier et de Jules Favre, et les mots d'em-

pire libéral. Vraisemblablement un jeudi de congé du printemps de 1870, j'accompagnais mes deux frères aînés et un de nos camarades de collège, qui était alors en rhétorique, dans un pré dont un ruisseau et une mare (nous y avions une barque tout à fait primitive) avaient fait le centre le plus ordinaire de nos ébats. Ce rhétoricien gâta pour moi cette partie. Ce pédant n'avait aucun penchant pour la pêche aux anguilles et aux grenouilles. J'essayai de lui arracher mon frère aîné, qu'il retenait en conciliabule sous un pommier. Je n'y réussis pas. J'entendis que l'empire libéral était une mauvaise farce, et que la République ne tarderait pas à être proclamée. La République ne me disait rien qui vaille. Mais mon grand frère souhaitait la République, et cela me rassura à demi. Le soir venu, on parla de la chose à la table de famille : mon père ne croyait pas la République viable, et l'Empire lui paraissait très solide.

A tort ou à raison, nous n'aimions pas — et même ce n'est pas là tout à fait assez dire — notre collège de Valognes. Les Pères Eudistes, qui dirigeaient cet établissement, prenaient notre perfectionnement passionnément à cœur. J'y ai étouffé pendant quatre ans. Ma classe de Huitième m'a laissé deux ou trois souvenirs particulièrement vivaces. Mais je n'écris pas ici mes souvenirs de collège.

Notre petit monde fut vivement impressionné, dans cet été qui précéda la guerre, par une série d'incendies qui consumèrent plusieurs fermes importantes des environs de Valognes. Ils étaient attribués à la malveillance. Dans une de nos promenades scolaires du jeudi, nous allâmes voir les ruines d'une de ces fermes sinistrées. Sans doute j'aurais oublié ces incidents, s'ils n'avaient été imputés ultérieurement à des émissaires allemands chargés de détruire, avant les hostilités, des réserves de fourrage précieuses pour nos armées. Qu'y avait-il de vrai là-dedans? On fut porté après coup à voir la main des Prussiens un peu partout. Certain baron, de nom germanique, grand propriétaire foncier de l'arrondissement de Cherbourg, inspira une très vive méfiance, qu'il y a tout lieu de croire injustifiée... En tout cas ces incendies m'ont donné, l'année suivante, bien des cauchemars dans mon dortoir de Valognes, lorsque j'y fus réincarcéré après la guerre.

Au collège, nous ne songions ni à la guerre, ni aux Prus-

siens, tandis que l'orage s'amoncelait : nous étions tout au Concile du Vatican. On nous décrivait l'auguste assemblée. On nous faisait l'histoire des conciles œcuméniques. On nous attendrissait sur le dogme de l'Immaculée Conception proclamé quelques années plus tôt. On nous soufflait une sorte d'impérialiste enthousiasme pour le dogme naissant de l'Infaillibilité du Chef de l'Église. Pèlerinages, retraites, cantiques. Rome partout! On nous exhibait des zouaves pontificaux. C'est au milieu de cette atmosphère qu'éclata brusquement parmi nous la nouvelle : la France a déclaré la guerre à la Prusse! Nous apprîmes cela pendant une récréation. C'est sans doute la surprise qui a lié, dans mon esprit, à cette nouvelle le souvenir précis de l'emplacement où elle me cloua, en arrêtant je ne sais plus quel jeu.

De l'agitation, certes, mais nulle terreur, parmi les bambins que nous étions. Pendant la dernière quinzaine de juillet, que nous passâmes au collège, nous éprouvâmes seulement quelque étonnement que notre invincible armée n'eût pas au pas de course gagné déjà trois ou quatre retentissantes victoires, et quelque étonnement aussi que l'aventure, sans alarmer outre mesure les bergers de notre troupeau, semblât pourtant être jugée par eux assez grave.

La guerre!... La belle affaire!... Si les guerres de Crimée et d'Italie avaient naguère causé quelques inquiétudes à la France, en savions-nous autre chose, nous, que les noms triomphants de l'Alma, de Sébastopol, de Magenta et de Solférino? De l'expédition plus récente du Mexique nous ne connaissions que la gloire. Et quel trouble cette guerre lointaine avait-elle occasionné autour de nous? Aucun. Qu'est-ce que j'en ai directement retenu d'autre que quatre misérables vers d'une chanson chantée par nos valets de ferme sur les routes du Cotentin?

Nous partons pour le Mexique!
Nous allons droit au couchant.
... Au couchant, belle Eugénie,
Pour moi, quel désagrément!

Si ce n'est le texte exact de cette ineptie, c'est du moins celui que ma mémoire a enregistré. Nous avions toute confiance dans une armée qui était partout victorieuse... au cou-

chant et au levant. Et pas un de nous qui ne fût tranquille pour le compte des siens : ceux des nôtres que pouvait toucher un fort improbable appel à toutes les forces militaires de la nation n'avaient-ils pas la faculté d'acheter des remplaçants?... Nous accueillîmes intrépidement l'assurance qu'il ne manquerait pas à l'habillement de nos troupes un seul bouton de guêtre. Vais-je commettre ici une erreur? Il me semble bien que c'est à Valognes encore que nous apprîmes — et cela avec plus de stupeur — que la *Marseillaise* proscrite avait été chantée à Paris avec l'autorisation de gouvernement. La *Marseillaise*, notre père nous avait chanté plus d'une fois avec respect ce chant révolutionnaire... Mais qu'est-ce qu'attendait l'Empereur de cet hymne séditieux?

Enfin la ville de Valognes pavoisa en l'honneur de la victoire de Saarbruck, où le prince impérial venait de recevoir le baptême du feu, et la distribution des prix nous rendit une liberté plus que jamais impatiemment attendue.

Deux maisons amies nous recevaient à Valognes les jeudis où l'excessive brièveté de nos congés (un après-midi) ne nous permettait pas de courir jusqu'à la maison paternelle. Oh! quelles délices, que ces heures de liberté, chez d'excellentes gens qui nous gâtaient. L'un de nos correspondants était l'avocat, propriétaire de la Redoute de Sainte-Marie-du-Mont : c'était un républicain fervent et irréductible. L'autre était un ancien sous-officier des douanes, retraité, passionnément bonapartiste. Après la distribution des prix, nous déjeunâmes chez le bonapartiste. Je pus croire que nous étions déjà à Berlin. Une carte du théâtre des hostilités était épinglée au mur de la salle à manger : de la frontière du Rhin, deux ou trois routes, passant par des villes déjà marquées au crayon bleu, conduisaient nos diverses armées tout droit jusqu'à la capitale de la Prusse. Et notre flotte était en route, pour aller bombarder les côtes de la Baltique. Et l'Autriche et l'Italie mobilisaient à notre profit; mais nous n'avions que faire de leurs concours.

Avant de quitter la ville pour aller nous enfouir dans notre village, nous allâmes embrasser notre ami républicain. Selon toute vraisemblance, il ne ménagea pas la politique de l'Empire. Du moins, lui aussi, il espérait la victoire... Ah! les belles vacances que nous allions avoir!

Oh! oui, les belles vacances! Elles devaient avoir, celles-là, une longueur inusitée. Nous ne sommes rentrés au collège que le lundi de Pâques de l'année suivante. L'établissement rouvrit, il est vrai, ses portes au mois d'octobre; mais notre père, prévoyant que le supérieur serait bientôt obligé de licencier ses élèves, nous garda près de lui.

Malgré sa foi dans la valeur de nos soldats et de notre armement, mon père était trop instruit et trop réfléchi pour envisager sans inquiétude le conflit qui s'engageait, car je me souviens qu'il mesura de très bonne heure, après la première série de nos défaites, toute l'étendue qu'allait prendre la débâcle. Tout d'abord, comme presque toute la France, il attendit la victoire, et les premiers revers l'attristèrent sans le décourager.

Nos campagnes accueillaient la guerre avec plus de calme, sinon plus d'optimisme, que les collégiens de Valognes. Beaucoup, je ne dis pas seulement de mes anciens camarades de l'école primaire, mais de jeunes gens et d'hommes faits ignoraient, la veille encore, jusqu'au nom de l'ennemi qui affrontait aujourd'hui notre force. A cet ennemi inconnu le langage archaïque de nos anciens donna le nom de « Prusses », qui fut universellement adopté. Personne ne fit effort pour comprendre cette candidature Hohenzollern d'où sortait mystérieusement la guerre. Que nous voulaient-ils, ces Prusses? Évidemment ce n'était pas sans de décisives raisons que l'Empereur, dont la devise était la paix, leur demandait des comptes. Au moins ces guerres, auxquelles, malgré toute sa bonne volonté, on le réduisait, s'entendait-il à les conduire, sans que la vie nationale en éprouvât de trop sensibles perturbations. Nul enthousiasme provoqué par la perspective des conquêtes escomptées : les Prusses seraient battus, comme les autres, et naturellement ils paieraient pour leur sottise. Nulle *Marseillaise* chez nous. Nous avions quelques rares hommes sous les drapeaux : ce n'était pas de chance pour eux, que ce fût leur tour. Au reste de pauvres hères trouveraient là une occasion de louer... ou de vendre leur peau, en remplaçant des messieurs trop riches. Le seul symptôme d'un état véritablement insolite était que — les cours nous venaient-ils de Paris? — dès les premiers jours la peau de ces remplaçants obtint des

prix assez élevés ; il y avait donc apparence que « ça chaufferait » un peu plus que pour le Mexique.

*
* *

Mes frères ne fréquentaient plus guère notre cher pré des Coqs, où nous avons tous successivement robinsonné pendant tant d'années. Mon frère aîné, passionné de chasse, était tout à la vie aventureuse du braconnier, et celui qui avait treize ans ne le lâchait pas d'une semelle. La mare, le ruisseau, l'île, la barque, tout ce prestigieux domaine des Coqs fut à moi. Je crois bien me rappeler que, le jour où j'en pris possession avec mes amis, c'est encore la victoire de Saarbruck que nous représentâmes.

Mais presque aussitôt — et c'est pour moi un chaos — ce fut, à la fin de ces journées où nous continuions, aux Coqs, à exterminer des armées prussiennes, les retours angoissés à la maison... Quoi de nouveau ? Le nouveau, c'était Wissembourg, ou Reischoffen... Mac-Mahon, Canrobert, Bazaine, nos maréchaux invincibles, n'étaient pas vaincus ; mais ils se retiraient en bon ordre... Toujours, toujours ils se retiraient en bon ordre ! Quand donc amènerions-nous ce ridicule adversaire, qui nous refoulait sans nous battre, sur les champs de bataille où il devait être écrasé ?

C'était partout la stupeur, dans une ignorance presque absolue de ce qui se passait. Qu'apprenait d'ailleurs à mon père le *Pays* de Paul de Cassagnac ? Il ajoutait d'officieuses broderies au vague verbiage officiel : Mac-Mahon, qui se retirait en bon ordre, Bazaine, qui occupait des positions extrêmement fortes, allaient frapper de grands coups.

La patrie assurément continuait à n'être pas en danger. A peine quelques enrôlements volontaires, qui semblaient presque parodoxaux. Il est vrai que l'on ne comptait déjà plus seulement sur l'armée de première ligne. Les mobiles étaient appelés sous les drapeaux. Mais cette mesure même n'était pas prise au sérieux par des gens qui n'avaient pas encore perdu leur sang-froid : jamais on n'enverrait au feu ces troupes véritablement trop peu militaires !

A quelle date l'espoir de la victoire s'effaça-t-il, à notre table de famille, devant le spectre de l'invasion? Je ne saurais le dire avec exactitude. Notre grand'mère avait vu, en 1815, en Normandie, les Russes, et ces mêmes Prussiens, qui s'avançaient aujourd'hui sur Paris. Elle parlait surtout des Cosaques, d'horrifique mémoire; mais les uhlans d'aujourd'hui n'étaient pas un moindre épouvantail que les Cosaques de jadis. Notre Normandie — était-ce possible? — allait revoir cela? Et notre père, grave et silencieux, ne disait pas non.

Sedan enfin! L'Empereur prisonnier, l'armée de Mac-Mahon prisonnière, Mac-Mahon blessé... Une révolution à Paris, d'où surgissait la République... Proclamation de la guerre à outrance.

L'arrondissement de Valognes est demeuré longtemps, sous la troisième République, une citadelle du bonapartisme. Je ne jurerais pas qu'aujourd'hui même la République y ait des racines bien profondes et bien tenaces. Le Bas Normand est plus épris d'ordre que de liberté. Et ce pays, je le répète, jouissait, en 1870, d'une merveilleuse prospérité matérielle qu'il mettait volontiers au compte de l'excellence du régime impérial. Le mot de république était pour lui inséparable de celui de révolution, je veux dire d'état révolutionnaire. Les hommes du nouveau régime lui étaient absolument inconnus, ou désavantageusement connus. Ce changement d'attelage dans un tragique passage de gué alarma vivement sa raison.

La République, soit! Mais la paix qui s'imposait à elle comme à l'Empire, et que l'Empire eût certainement faite? Après tant d'autres parties que la France avait gagnées, elle venait de perdre celle-ci, et irréparablement. La sagesse ordonnait de cesser le jeu, et de payer. Une autre fois, nous avions gagné Nice et la Savoie; aujourd'hui il nous fallait donner l'Alsace et la Lorraine. L'histoire des peuples n'est faite que de ces hauts et bas. On baissait le front. Même on n'était plus sûr que la fortune seule nous eût trahis, et les consciences ressentaient un vague trouble. Mais le cœur ne saignait pas.

A ce bon sens désabusé, mais résigné, et peut-être déjà, je le veux bien, repentant, la République offrait les chances d'une guerre inexpiable sous un régime considéré comme anar-

chique. C'était un avocat qui refusait de céder un pouce de notre territoire, une pierre de nos forteresses. Les proclamations enflammées de la Défense nationale parlaient une langue anachronique. Point de révolte contre cette agitation de désespérés. Les plus sceptiques n'osaient pas ricaner; mais nul ne se levait. Même notre rhétoricien républicain, ardent rabâcheur de considérations transcendantes, ne bougeait pas, sans doute parce que c'était aux bonapartistes de sauver la France des désastres préparés par l'Empire. Hélas! les événements ont prouvé, et par mille détails plus cruels que tout ce qu'imaginait la défiance normande, que la France ne pouvait plus, dès ce moment, être sauvée que par une folie de patriotisme. Cette sublime folie nécessaire ne s'est pas emparée de nous.

Mon frère aîné était très désireux de s'engager. Mon père l'y eût de grand cœur autorisé; mais, si ardent et même si résistant chasseur qu'il fût, il était beaucoup trop frêle, à dix-sept ans, pour supporter les fatigues d'une très dure campagne.

Il aurait eu pourtant quelques droits à la médaille de 1870, s'il eût encore été en ce monde lorsqu'elle a été instituée. Quand Sainte-Marie-du-Mont devint l'arrière-place des fortifications dressées en toute hâte sur la baie des Veys par le gouvernement de la Défense nationale, le désarroi était partout. Il fallut annexer un service télégraphique au bureau de postes dont notre bourgade venait tout récemment d'être dotée. L'excellente demoiselle qui tenait notre bureau ignorait le premier mot de son nouveau métier : on le lui enseigna en quelques leçons. Elle demanda que mon frère fût autorisé à recevoir en même temps qu'elle le bénéfice de ces leçons. Bien lui en prit, ainsi qu'au télégraphe, car longtemps après que le professeur était parti, la pauvre demoiselle continua à trembler devant le sphinx dont elle était le truchement officiel. Et c'est ainsi que mon frère fut pendant un temps fort long volontaire télégraphiste... Une médaille ne l'eût pas consolé de n'avoir pu faire que si peu.

En suivant ainsi par la pensée mon frère, peut-être me suis-je déjà laissé entraîner au delà du mois de septembre...

Cependant, après Sedan, n'eût été la lourde angoisse universelle, le train de notre existence de ruraux resta longtemps normal. La guerre, cette fois, n'était plus pour nous au Mexi-

que ou en Italie. On apprenait que des familles de Parisiens d'origine normande se réfugiaient en Normandie. On apprenait l'investissement de Paris. Mais chacun chez nous continuait de vaquer à ses occupations journalières. Peut-être nos riches marchés avaient-ils un peu perdu de leur animation ; je ne le garantirais pas. Les pommes grossissaient sur nos pommiers. Je n'étais toujours qu'un écolier en vacances, et je pataugeais du matin au soir dans mon ruisseau des Coqs : mais nous avions de bonne heure renoncé au jeu de la bataille et de la guerre, parce que nos imaginaires victoires sur les Prusses étaient une trop amère dérision.

On attendait, sans se la représenter, la fin de tout cela. La République n'était pas au moins cette Révolution qu'on avait redoutée. La résistance semblait avoir l'approbation de Bazaine, qui tenait encore à Metz à la tête de la plus forte de nos armées, et de Trochu, gouverneur de Paris. Bazaine, en dépit du rôle peu brillant qu'il avait joué depuis le début des hostilités, conservait encore quelque prestige. Trochu, inconnu jusque-là du populaire, accréditait pourtant auprès de nos paysans par sa qualité de général le gouvernement d'avocats auquel il s'associait. Nous avions encore Bazaine et Trochu, et non pas Gambetta et de Freycinet.

Les nouvelles ne nous parvinrent plus que par les communiqués officiels. L'hebdomadaire de l'arrondissement de Valognes, que nous recevions encore, n'était pas mieux informé que nous. Dès lors les plus énormes niaiseries commencèrent à se répandre et à trouver créance même auprès de gens de qui la tête semblait solide. Où naissaient-elles? Le bruit se répandit un jour que tout un corps d'armée prussien avait été englouti dans les carrières de Jomont... ou Jaumont. Quel gouffre, que ces carrières! Et quel étourdi que ce corps d'armée!... Puis ce fut la fable sensationnelle des trois cercueils. Le roi Guillaume, Bismarck et de Moltke étaient morts — je ne sais plus si on disait de quelle mort. On cachait aux armées allemandes un aussi fâcheux accident. Mais la chose était certaine : on avait vu, de nuit, le convoi de leurs trois cercueils enveloppés de drap blanc. On nous rapportait des marchés de la contrée ces rumeurs qui se répandaient en traînées de poudre.

J'ai d'ailleurs vu mon père lui-même consentir à délirer volontairement pendant une ou deux heures, pour tuer cet odieux ennemi, qui était le temps. A la porte de notre maison, un petit immeuble nous appartenant avait été prêté par lui à un entrepreneur chargé d'un considérable travail de réparation et d'agrandissement de notre église. Devenu tailleur passionné de bois et même de pierre, mon père avait fait de ce maçon un sculpteur. Ce brave homme, à ses moments perdus, avait entrepris d'élever à sa mère un mausolée en pierre, dont les allégories étaient, si je me souviens bien, aussi nombreuses que hardies, et le ciseau du sculpteur réalisait assez maladroitement les intentions de sa pitié filiale. Je vois, comme si elle était devant mes yeux, la trogne enluminée de l'imagier. Mon père allait souvent, après le repas de midi, manier le ciseau auprès de lui, et je fréquentais l'atelier à cette heure. Il s'y faisait une débauche de représailles atroces contre les Prussiens. Le maçon, qui s'attendait à être appelé d'un jour à l'autre en qualité de *mobilisé*, assénait à son ciseau des coups de maillet destinés à Bismarck, et qui parfois compromettaient la clarté de ses allégories. Sa verve populacière jetait de gros éclats de gaîté sur nos tristesses, et mon père, qui avait la mort dans l'âme, entrait dans ce jeu avec une fougue outrancière.

Hélas! moi-même, parfois beaucoup plus candidement, j'imaginais aussi sans relâche d'enfantines machinations ou d'infernales vengeances. C'était se cogner la tête contre les murs d'une prison. Quant aux fureurs du maçon-sculpteur, c'était bien là enfin cette douleur patriotique qui nous était nécessaire. Mais cet excellent homme était fort alourdi par l'embonpoint et très poussif, et sa verve ne m'insufflait pas l'espérance que la France serait sauvée par ses mobilisés.

Le mois d'octobre s'ouvrit pour moi sur une joie impie, mais, je puis bien l'avouer, folle : nous ne rentrâmes pas au collège. Bien que Toul et Strasbourg tombassent, et que rien n'annonçât la paix comme prochaine, le collège de Valognes rouvrait ses portes. Le républicain rhétoricien, maintenant philosophe, préparait sa malle. Les frères D... étaient renvoyés par leurs parents au collège voisin de Montebourg. Nos parents délibérèrent sur le cas pendant plusieurs jours où,

mes frères et moi, nous mourûmes d'anxiété. La rentrée m'a toujours été douloureuse, même à un âge beaucoup plus avancé, même quand la captivité devait m'être moins dure. Mais dans ce temps, où chaque journée amenait son frisson, être emboîtés pour réciter « *rosa*, la rose »! Nos parents n'ont jamais été à aucun moment de ceux qui aiment à être débarrassés de leurs enfants. Ils estimèrent inopportune et inutile une séparation qui était à cette heure pénible à tous. Nous contînmes de toutes nos forces une joie malséante : elle était pourtant violente à en crier. Que la patrie me pardonne cette défaillance sacrilège, car j'aurais vaillamment accepté de « tirer dix années de détention » à Valognes pour atténuer seulement ses infortunes.

***

Bazaine restait immobile à Metz, et Trochu restait enfermé dans Paris. Les éruptions continaient à éclater à des distances que nos esprits, à cette époque, franchissaient malaisément. Enfin les sinistres craquements du sol s'étendirent brusquement jusque sous nos pieds.

En effet le gouvernement de la Défense nationale décidait de mettre Cherbourg à l'abri d'une surprise. Non pas même d'une surprise : elle fût venue par mer. C'était contre le flot de l'invasion qu'il s'agissait de défendre cette ville maritime! Cherbourg, au fond de notre presqu'île du Cotentin! Cherbourg, à douze lieues derrière Sainte-Marie-du-Mont! Et notre bourgade sur la route de l'invasion! Et, comme Cherbourg était incapable de résister à un siège par terre, c'était à nos marais du Cotentin qu'incombait la charge de le protéger. C'était à nous de barrer à l'ennemi, entre la côte du Calvados et la nôtre, le passage difficile, mais pourtant praticable, de la baie des Veys.

Entre les pointes de Barfleur et du Nez de Jobourg et les deux petites villes de Carentan et de Carteret, la partie septentrionale du département de la Manche forme un plateau qui n'est échancré au sud que par les vallées de la Douve et de ses affluents. Ce plateau est, chaque hiver, presque transformé en

une île par l'immense zone de bas-pays, où coulent paresseusement les rivières de la Douve, de la Taute et de la Vire, vers leur estuaire commun, la baie des Veys. Seuls, des travaux d'endiguement empêchent les marées d'équinoxe de submerger ces fertiles prairies. Napoléon Ier avait projeté de creuser, à travers cette dépression du Cotentin, un canal qui eût relié les deux côtes de la presqu'île, et il y employa, aux portes de Carentan, des prisonniers de la guerre d'Espagne. Les habitants de Carentan pêchent aujourd'hui à la ligne dans le canal des Espagnols.

Carentan commandait autrefois la principale des chaussées par où se franchit cette zone marécageuse. J'ai ouï raconter dans mon enfance que le grand Empereur inspecta les remparts de la petite place cotentinaise, et qu'à la suite de cette inspection il donna à Carentan un surnom cambronnien. En 1870, les ordures qui l'offusquèrent avaient depuis longtemps disparu avec les remparts, et Carentan était sans défenses d'aucune sorte.

On décida donc d'ouvrir à la mer les marais du Cotentin, à travers lesquels ne couraient plus — entre Bayeux et Valognes, peut-on bien dire — que les deux chaussées du chemin de fer et de la route nationale de Paris à Cherbourg. Il était facile de rendre ces deux chaussées inutilisables par la destruction de leurs innombrables ponts et ponceaux. Carentan ne pouvant arrêter l'ennemi, un camp retranché devait être élevé sur les premières hauteurs du Cotentin, à Saint-Côme-du-Mont (on sait ce que veut dire mont dans le Cotentin) à trois kilomètres au nord de la ville. Et, comme l'estuaire des Veys restait malgré tout guéable, un autre camp s'élèverait au Grand-Vey, sur le territoire de la commune de Sainte-Marie-du-Mont. C'est là ce qui a été vu par mes yeux, de ce qui portera dans l'histoire le nom de Lignes du Cotentin.

Un érudit, quelque jour, racontera, pièces en main, cet épisode de la Défense nationale. La solidité des Lignes du Cotentin n'a pas été mise à l'épreuve. On verra par ce qui suit pourquoi elles nous ont imparfaitement rassurés. A tort ou à raison, l'annonce de la nécessité de ces mesures militaires nous signifia purement et simplement que le Cotentin serait à

son tour submergé par l'inondation allemande. Nous verrions ces uhlans que nos cauchemars seulement connaissaient jusqu'alors. Il était malheureusement à présumer que l'ennemi ne rencontrerait pas devant lui au Grand-Vey la terrible résistance qui l'avait exaspéré à Bazeilles. Mais pourtant, quand il entrerait dans notre bourgade, il serait tout chaud encore d'avoir forcé les Lignes du Cotentin. Plusieurs personnes s'ingénièrent à cacher leur argent et leur argenterie. On se résigna à ces calamités.

Pas même de curiosité à l'égard des travaux qui s'exécutèrent au Grand-Vey, à quatre kilomètres de notre bourgade, et qui transformaient notre commune en place de guerre. A chacun ses affaires ; et celle-là n'était pas la nôtre. Non pas qu'elle s'enveloppât de mystère. Des terrassiers du pays étaient employés à l'érection des bastions en terre, et sans doute aussi tous nos charpentiers disponibles à la construction des baraques en planches destinées à abriter un détachement d'artillerie de la marine ; mais cette besogne insolite ne les rendait guère plus loquaces que leurs occupations ordinaires. C'est par eux pourtant qu'on apprenait que des marins étaient arrivés, que le logement du capitaine des douanes était maintenant occupé par un capitaine de vaisseau, et le reste de la caserne des douanes par les officiers, ou que l'on mettait en position des pièces d'artillerie de marine dans la culasse desquelles un homme fût entré. Ces canons ne traversèrent pas notre bourgade. Ils atteignirent leur destination par une route qui n'en est distante que d'un kilomètre. Ah ! mes compatriotes n'ont pas un tempérament de badauds ! La plupart d'entre eux n'avaient jamais vu un canon de leur vie ; je doute qu'aucun d'entre eux se soit dérangé de deux cents pas pour guetter le passage d'un de ces monstres que l'on transportait au Grand-Vey. Nous savions vaguement ce qui se passait en d'aussi lointaines régions par les dires des domestiques, qui continuaient à aller chercher, sur un point de la côte voisin du Grand-Vey, des « bannelées » ou charretées de tangue pour engraisser nos prés. Mon père, maire de la commune, était de plus en plus absorbé par les multiples détails de l'organisation d'un état de choses si nouveau, et il mettait tout son cœur de Français à l'accomplissement de ses devoirs ; mais ce n'est pas lui qui eût

encouragé, chez nous, en ces sombres heures, des mouvements de pure curiosité.

Je vis les canons du camp de Saint-Côme-du-Mont avant ceux du Grand-Vey, parce qu'ils se trouvaient en bordure de la route de Carentan, où, chaque lundi, on se rendait de chez nous au marché. J'obtins, aussitôt que je pus, la faveur d'aller voir la mer réintégrée dans ces marais du Cotentin, qu'elle n'occupait plus depuis plusieurs siècles. Au cœur de notre presqu'île, Saint-Sauveur-le-Vicomte, « qui sur mer était » dans les textes du Moyen Age, était sur mer de nouveau. Ce spectacle n'était pas saisissant : nous étions habitués à voir, presque chaque hiver, un réseau d'innombrables flaques d'eau étendu sur les mêmes espaces que recouvrait aujourd'hui une nappe continue. Toutefois c'était la mer, que traversait seule maintenant la chaussée de la route nationale, et Carentan semblait être une île. Ce qui rendait le voyage dramatique, c'était de passer sur les ponts de la Douve qui étaient minés ou, s'ils ne l'étaient pas encore, devaient l'être incessamment, et de longer un des bastions dont les canons devaient, le cas échéant, cribler de leurs projectiles ce mince ruban de route. On ne parlait pas d'autre chose parmi tous les groupes de piétons, et dans tous les cabriolets, banneaux et maringotes qui s'acheminaient vers la ville.

On se mettait debout dans les voitures, on grimpait sur les haies, pour voir les fameux canons. J'eus une déception. J'attendais très sottement le spectacle de je ne sais quels gigantesques retranchements, et d'une belliqueuse agitation pleine de mystérieux mouvements. Les forts de Saint-Côme-du-Mont étaient sans mystère. Tout ce qui protégeait, par derrière, celui le long duquel notre route passait, c'était la même haie d'épines et d'ormes qui protégeait déjà auparavant le clos où on l'avait établi, et c'étaient des écriteaux aux barrières. On avait abattu les pommiers du clos pour livrer passage aux canons, et le charroi de ces très lourdes pièces avait labouré le sol de profondes ornières. Au fond du clos, par-dessus les talus qui leur avaient été construits, les gros canons allongeaient vers les marais de Carentan leurs fûts noirs. J'aperçus une demi-douzaine de militaires, dont je ne pourrais plus préciser l'équipement, vaguant parmi ces fondrières.

Ce sont là des impressions puériles, et je les donne ici pour telles. Quand les Prussiens n'étaient pas encore à Rouen, fallait-il, pour ragaillardir des Normands qui allaient vendre leur beurre et leurs porcs au marché, que les canons de Saint-Côme-du-Mont ouvrissent déjà le feu? Et l'aménagement de ces forts était sans aucun doute fort congrûment approprié à leur rôle futur. Dieu me garde donc de dénigrer soit ces canons, soit surtout les braves gens qui étaient voués à s'en servir! La nature avait beaucoup fait pour rendre difficile à l'ennemi cet accès de Cotentin. Il y a lieu de penser que cette artillerie aurait elle-même utilement besogné.

Mais j'épiais avidement les propos qui s'échangeaient sur nos routes du Cotentin. La foi qui, de loin, avait commandé que nos pacifiques coteaux se hérissassent de canons, ne s'était pas propagée jusqu'à ces coteaux. Ceux de nos gens qui avaient pris langue avec quelques soldats des forts les avaient trouvés médiocrement confiants dans l'efficacité d'une très vieille artillerie, dont les victoires des Krupp avaient ruiné le prestige : serait fait tout ce qui pourrait être fait, à la grâce de Dieu! « Pardi! Les braves garçons! pensait-on, ce n'est pas à Saint-Côme-du-Mont qu'ils arrêteront ceux que Strasbourg n'a pas arrêtés! » Mais on parlait avec gravité et presque avec sévérité, sans blâme ni colère contre quelque Français que ce fût, l'âme peut-être inconsciemment terrifiée par l'idée qu'on aurait sa part de souffrances. Jamais je n'ai vu à notre population attitude plus religieuse.

MARC LE GOUPILS

(A suivre.)

BETHSABÉE[1]

XIII

Un jour d'avril, perfide comme un mauvais jour de mars, un jour au ciel tourmenté, d'où parfois des flots de soleil ruisselaient du bord d'énormes trous d'azur, mais où bientôt le vent roulait de nouveau des avalanches de nuées, Jacques, le front brûlant, sortit sans projet fixe de la rue Raynouard. Rachel avait voulu qu'il lui fît répéter une scène du *Barbier*, et cette musique éclatante l'avait malgré lui distrait des idées musicales — graves, douloureuses, déchirantes même — qu'il cherchait avec fièvre. *Bethsabée* s'achevait. Les premiers actes étaient écrits, et sommairement instrumentés. Il avait commencé le dernier, le plus court, sorte d'épilogue sans action où, après une présentation solennelle de Salomon enfant au peuple, montaient au ciel, dans les jardins déserts, les premières lamentations de David, saisi par le remords.

Jacques éprouvait plus de peine à écrire la musique de cet acte, où le désir satisfait ne jaillissait plus du poème. Ce matin-là, pourtant, dans le jardin de leur maison, devant la cité aride et murmurante, une phrase longtemps cherchée était éclose en lui. Mais Rachel était survenue, et la phrase s'était évaporée; seules les premières notes demeuraient sur le papier. L'inspiration s'arrêtait, et, pour en retrouver le

1. Voir la *Revue* des 15 juillet, 1er et 15 août.

souffle, il sentait en lui l'obscur besoin de fuir Rachel, d'aller loin, loin, il ne savait où, — dans la solitude ou dans la foule, — là où l'écho de ses vocalises ne le divertirait plus de la contemplation intérieure.

Le vent gémissait dans les rues de Passy. Savigny traversa le Ranelagh : malgré lui, il regarda l'hôtel de Rose May-Mahler où — jadis, dans un temps qui lui paraissait presque immémorial et sans date certaine, — il avait rencontré Rachel pour la première fois.

— Que de conséquences peut engendrer un petit geste!

Oui, le geste machinal de lui ramasser ce programme, ce geste qui eût dû être sans portée, avait donc suffi à bouleverser sa vie! Il frissonna! Il avait calculé, la veille, qu'il avait déjà dilapidé près de cent mille francs pour Rachel, en six mois. Vers quelle ruine marchait-il? Cette pensée le terrifia : il voulut la chasser, et, fixant son esprit sur les vers de Merenberg qu'il voulait traduire, il s'enfonça dans le Bois de Boulogne.

Près de la cascade du lac, il s'arrêta. Il en écouta le régulier murmure, parfois étouffé par les gémissements du vent. En novembre, il était venu là avec Rachel ; là il avait pressenti, par un triste matin voilé, le retour de l'inspiration, cherchée avec tant d'angoisses! Puis, l'esprit avait soufflé, l'avait envahi, soulevé, possédé; le drame était né presque tout entier, tel qu'il l'avait si longtemps rêvé, et cependant il se retrouvait infiniment triste, entrevoyant les ruines accumulées dans sa vie... Pourquoi avait-il été ainsi le misérable jouet de cette ambition unique? pourquoi au désir d'écrire ce drame avait-il sacrifié son bonheur, et le bonheur des siens?... De nouveau il eut peur. Le vent hurlait en ce moment dans les sous-bois, et il y crut reconnaître la voix de sa tristesse. Il repartit au hasard, marchant vite, indifférent à de grosses gouttes de pluie que le vent lui jetait violemment au visage. Et tout à coup la phrase qu'il avait cherchée le matin chanta en lui, et une vague de musique se rua dans son âme. Alors il ne fut plus que la proie de cette harmonie puissante et douloureuse...

Vers le soir, comme il rentrait dans la rue de Passy, il remarqua soudain que des passants le regardaient avec curio-

sité. Il se dévisagea, dans la glace d'un magasin. Comment! c'était lui, cet homme tout éclaboussé de boue, le chapeau déformé par la pluie? D'où venait-il donc? Il n'aurait su le dire. Il se rendit compte, alors seulement, qu'il avait marché des heures, comme un somnambule, environné de visions, de musique et de chants. Il revoyait vaguement le grand fleuve jaune, une route bordée de maisonnettes au bas d'une colline et au bord de l'eau; il se rappelait même, maintenant, un bâtiment abandonné, avec un grand toit sous lequel il s'était arrêté pour se garer d'une averse : là, sur un carnet, il avait griffonné de la musique, noté les points de repère qui lui permettraient de fixer définitivement ce qu'il avait composé mentalement. Oui! il touchait dans sa poche le précieux carnet, tout mouillé de pluie! Mais quel avait été son itinéraire, combien de temps avait-il marché? il l'ignorait... Il se hâta, gêné de se retrouver dans une rue de Paris, boueux comme un chemineau. Cette fugue presque inconsciente ne le troublait guère : ce n'était point la première fois de sa vie qu'une force semblable le dominait et l'ôtait à soi-même. Cependant, il se retrouvait las, un peu hagard. Il pressa le pas, et bientôt il arriva à la demeure de Rachel.

Il allait entrer au salon, quand un bruit de voix le fit hésiter. Il reconnut celle de Rachel, quoiqu'elle s'exprimât sur un ton, tour à tour insinuant et catégorique, qui ne lui était pas habituel. Elle parlait à une femme, en qui il devina bientôt une camarade de théâtre.

— Voyez-vous, — disait-elle, — vous aurez ainsi un mobilier de salon et un mobilier de chambre complets, et anciens, d'une authenticité certaine, du style le plus à la mode. Il vaut cinquante mille francs aujourd'hui : dans vingt ans, il vaudra le double... et, dès aujourd'hui, grâce à ma combinaison, il vous rapporte cent louis! n'est-ce pas superbe?

— Oh! ma chérie! vous êtes aussi fine que charmante! c'est donc entendu. Mettez-moi l'adresse par écrit : j'y mène dès demain mon ami.

— Et puis, si vous voulez compléter l'ameublement ou si vous voulez faire tout installer par un tapissier du meilleur goût, adressez-vous à moi, ma chère! Vous y trouverez le même profit.

Jacques les entendit rire toutes deux.

— D'ailleurs, ma petite Rachel, — continuait l'inconnue, — vous êtes installée à merveille, vous-même! et tout cela est d'une distinction!...

— Oh! ma chère! ce serait encore plus raffiné si je m'en étais occupée moi-même!... Vous verrez, le tapissier que je vous indiquerai fera mieux encore... Mais, — continua-t-elle d'une voix plus basse, — mon ami a voulu penser à tout lui-même : c'est une surprise qu'il m'a faite.

— Oh! mes compliments, ma petite! Vous êtes tout à fait gâtée...

— Pourtant, un ami comme le vôtre, qui, s'en remettant à vous, se contente de suivre vos indications, offre des avantages plus considérables encore... au moins si l'on passe par moi? N'est-il pas vrai?

Elles éclatèrent encore d'un rire léger.

Savigny, impatienté, entrouvrit la porte.

— Oh! je m'attarde! — s'écria l'amie, en tournant vers la porte un visage malicieux. — Je finirais par être indiscrète, ma chérie... Car vous attendez sans doute une présence plus précieuse encore que la mienne...

Elles rirent encore et s'embrassèrent. Jacques aperçut, sous un chapeau élégant, un délicieux visage légèrement fardé. Puis Rachel reconduisit son amie jusqu'à l'antichambre.

— Oh! mon pauvre ami! comme te voilà fait! et d'où viens-tu, ainsi crotté? — lui dit-elle dès qu'elle l'aperçut au seuil du salon.

Et elle ne put s'empêcher de rire.

— Je viens du Bois. Mais que m'importe cette boue! Ce que je veux savoir, c'est le nom de cette amie et ce qu'elle vient te demander ici...

— Cette amie? C'est Liliane Chantilly, du Gymnase. Une beauté! et un joli talent! pas musicienne, d'ailleurs... Nous nous sommes beaucoup connues à Saint-Pétersbourg.

— Et que te voulait-elle?

— Oh! voici! Admire-moi!... Elle a depuis un mois un ami richissime, M. Brixen-Mayer, qui lui offre un hôtel. Elle cherche à le meubler et m'a demandé conseil. Alors je l'ai menée chez mon cousin, cet antiquaire de la rue de Châteaudun.

Elle y a trouvé un mobilier qui la séduit beaucoup ; et, pour la décider, comme mon cousin me donne dix pour cent sur la vente pour mon courtage, je lui fais de moi-même une remise de quatre pour cent. Son ami paye ainsi...

— Mais, c'est abominable! c'est dégoûtant! c'est une exploitation sans nom!

— Eh! quoi! es-tu fou? Tout commerce suppose du courtage, et tout courtage suppose des remises...

— Et tu te permets de jouer à la courtière!...

— Mon pauvre ami! d'où sors-tu donc? Ou plutôt, je le vois, — ajouta-t-elle en riant — tu sors des grandes routes, où tu as été éclaboussé comme un mendiant!

Il allait s'emporter : mais il aperçut dans la glace ses habits détrempés, ses chaussures pleines de terre, son visage même taché de boue. Alors son indignation, en ce costume, devant cette femme couverte de bijoux, lui parut si ridicule et si vaine, qu'il s'en alla en haussant les épaules.

Pendant le dîner, elle essaya de lui expliquer l'heureuse ingéniosité de ses combinaisons commerciales et lui avoua ingénument qu'elle les pratiquait aussi souvent que possible.

— D'ailleurs, avec toutes les belles relations que tu as, mon chéri, tu pourrais m'aider, et je te jure que je t'en ferais profiter, et à parts égales, très loyalement. Ainsi cette princesse Peretti chez qui...

— Moi, t'aider dans des courtages, m'immiscer dans ce marcantilisme, trafiquer... Mais pour qui me prends-tu donc? quel mur y a-t-il donc entre nous?

— Oh! Jacques! comme tu exagères tout!... on dirait que tu veux me blesser!

Elle le regardait, avec plus d'étonnement que de rancune. Alors il comprit qu'en de telles matières ils ne parlaient pas la même langue, ils ne s'entendraient jamais : à quoi bon poursuivre cette dispute inutile? Il lui dit seulement d'un ton plus ferme.

— N'est-ce pas? qu'il ne soit plus jamais question entre nous de propositions semblables!... Jamais, n'est-ce pas?... Jamais!... Et maintenant, n'en parlons plus!

Mais cette dispute le tira — un moment du moins — de cette espèce de lourd sommeil de sa conscience et de sa volonté : le

voile qui lui cachait le réel, sans se déchirer encore, s'agitait devant ses yeux, se soulevait par moments. Il tenta de regarder, sous sa beauté physique, l'âme de Rachel — âme si médiocre et si terre-à-terre qu'elle ne méritait même point le nom d'une âme! et il la vit à nu... Alors, il osa s'interroger sur la faiblesse où elle l'avait asservi : il fut saisi d'épouvante! Ce ne fut qu'un vertige d'une seconde. Il se reprit : son œuvre resta la plus forte, l'obséda seule; de nouveau, et il réussit à s'étourdir de travail. Toutefois, quelque chose était changé en lui, et entre eux. Pendant plusieurs jours il ne réussit qu'à transcrire et à orchestrer la musique conçue au cours de cette promenade hallucinée, dans le vent et dans la pluie. Rachel le boudait un peu. Se jugeant mal récompensée de sa franchise, elle se montrait à lui, maintenant, évasive et dissimulée. Il s'en rendit compte. Mais une fois de plus, uniquement soucieux de son œuvre, il voulut paraître aveugle ou indifférent. Elle sortait toute la journée sans que jamais il l'interrogeât sur l'emploi de son temps; et jamais non plus il ne s'inquiétait des visites, parfois mystérieuses, qu'elle recevait chez elle.

Du reste, maintenant que la sensuelle et délicate image de Bethsabée s'estompait, dans ce dénouement solennel de la tragédie, il retournait chaque jour chez lui, rue Rabelais, travailler au milieu de la solitude. Par les jours tièdes et dorés du printemps, sa fenêtre entr'ouverte laissait passer des chants d'oiseau, murmures mêlés qui venaient des jardins du voisinage. Il se sentait tellement isolé, en ce vaste appartement désert, qu'il y éprouvait parfois comme une angoisse, une peur, un douloureux vertige, favorable cependant à son travail. Mais quand s'approchait le soir et que la fatigue l'ôtait à sa longue tâche, il descendait en hâte, pour ne pas rester seul dans la maison silencieuse : et alors il pensait à Rachel avec une sorte de confuse appréhension. Seulement, elle restait dans l'immense ville son unique compagne : où serait-il allé, sinon à elle?

Or un soir que, pour rentrer à Passy, il suivait nonchalamment l'avenue des Champs-Élysées, il aperçut, arrêtée devant le Palace-Hôtel, une voiture qui lui sembla être celle de Rachel. Il s'approcha : la portière en était ouverte, un homme un peu fort, aux cheveux grisonnants, d'allure élégante, se tenait là, la tête découverte; il parlait avec feu, et par moments le bord

du grand chapeau de Rachel et sa main gantée apparaissaient derrière la glace. Jacques, arrêté à quinze pas en arrière, regardait, haletant, le cœur soulevé de jalousie. Une marchande de fleurs s'était avancée tout près de la voiture et tendait à l'inconnu son panier rempli de bouquets de violettes et de roses : alors l'inconnu lui jeta une pièce d'or, et prenant un à un tous ces bouquets, il les lança sur les genoux de Rachel et dans la voiture. Jacques vit encore Rachel tendre à cet homme une de ses mains nue, et cette main charmante fut aussitôt saisie par deux mains avides et couverte de baisers pressés. Alors Jacques s'avança, courant presque!

— Va-t'en! va-t'en! je ne veux pas! — disait la voix de Rachel.

Et, à ce moment, elle ferma brusquement la portière, tandis que le cocher, averti par le cornet acoustique, fouettait son cheval, qui partit d'un trait.

Jacques s'était arrêté, le cœur bondissant, étourdi! L'inconnu s'éloignait. Fallait-il courir derrière lui, lui demander raison, le frapper? Jacques hésita, et quand il voulut le poursuivre, cet homme avait disparu dans l'ombre. Alors il ne songea plus qu'à Rachel et, sautant dans la première voiture rencontrée, il donna l'adresse de la rue Raynouard.

— Allez vite! je suis pressé...

Quand il entra dans le salon de Rachel, elle arrangeait ses fleurs dans des vases de cristal, avec de jolis gestes tranquilles.

— D'où viennent toutes ces fleurs? — demanda-t-il d'une voix rude.

Il attendait un mensonge. Mais elle le dévisageait lentement, sans trembler, vit son trouble, et répondit d'un ton froid, presque léger :

— D'un admirateur!

— De quel admirateur?

— Oh! d'un très ancien admirateur que tu ne connais pas!

— Son nom?

— Son nom ne signifiera rien pour toi. Je l'ai connu jadis à Saint-Pétersbourg, et je l'ai rencontré aujourd'hui, par hasard, au Palace-Hôtel, où je prenais le thé avec Liliane Chantilly.

— Je veux son nom!

— Le comte Vlassov... le connais-tu?

— Non! mais tu ne garderas pas ces fleurs ici?

— Et pourquoi pas?

— Parce que je ne veux pas, — s'écria-t-il avec fureur.

Et prenant les vases qu'elle garnissait, il les jeta par la fenêtre ouverte sur le jardin. Puis, claquant la porte, il sortit.

Aussitôt, dans la rue, il se jugea ridicule! Rachel n'avait pas menti, par calcul peut-être, ou peut-être parce qu'elle l'avait aperçu au moment où elle lançait à son cocher l'ordre de partir. Elle lui avait en tout cas montré assez de franchise ou assez d'adresse pour qu'il manquât de motif sérieux de lui rien reprocher. Sans doute, elle avait tutoyé cet homme : c'était donc un de ses anciens amants. Mais cela, elle l'avait presque avoué. Il le savait bien, qu'elle n'était depuis des années qu'une femme entretenue! Elle ne s'en cachait pas, et d'ailleurs elle ignorait trop l'honneur pour en manifester de la honte, mettant même sa vanité dans ce luxe qu'elle payait de son corps. Seulement, après ces longs mois d'illusion volontaire, où il n'avait vu en elle que le modèle terrestre de Bethsabée, ce contact matériel avec la vie, avec le passé de Rachel le heurtait brutalement.

— Qu'ai-je donc fait de moi? — pensa-t-il, avec ce même frisson qui l'avait plusieurs fois secoué, depuis quelques jours.

Il marchait au hasard dans les rues. Pourtant il demeurait lucide, conscient, et non pas abstrait du monde comme ces jours où, possédé par la musique, il vaguait dans Paris, dans la campagne, sans rien voir et sans rien entendre. Il marcha longtemps, espérant lasser sa conscience qui l'assaillait de reproches. Où irait-il? Retournerait-il près de Rachel? A cette seule idée, son cœur se soulevait. Chez lui, il n'avait plus de domestique, depuis l'automne. Il entra donc dans un restaurant pour dîner. Puis il retourna rue Rabelais passer la nuit.

Le lendemain matin, à neuf heures, on sonnait à sa porte. C'était la femme de chambre de Rachel qui lui apportait une lettre :

Mon chéri! t'ai-je donc causé de la peine, sans le vouloir? Pourquoi m'abandonner ainsi? Tu n'imaginerais jamais quelle

nuit atroce j'ai passée, sans toi... Si, involontairement, je t'ai déplu, pardonne-moi! N'abîme pas notre cher bonheur...

Deux pages encore de lamentations pareilles suivaient ces lignes, deux pages d'humbles suppliques, qui d'ailleurs ne respiraient point le mensonge. Jacques pourtant n'était pas ému : il était mécontent, et inquiet plutôt.

— Allez dire à Madame que j'arrive! — répondit-il à la femme de chambre.

Il acheva sa toilette, rangea soigneusement son manuscrit, puis descendit. Dans la rue, il s'entendit appeler.

— Jacques! je te rencontre enfin!

Il leva la tête. Comment! Valentin devant lui? Valentin à Paris, alors qu'il le croyait à Gand?

— Voici trois jours que je suis ici, Jacques! Trois fois, j'ai frappé à ta porte. Trois fois je l'ai trouvée close. Ton concierge prétend que tu habites la campagne aux environs de Paris. Qu'est-ce que cela veut dire?

Valentin le regardait avec une sorte d'ironie froide.

— Oui, — répliqua Jacques, avec embarras, — mon concierge a reçu l'ordre de donner cette réponse à tous ceux qui veulent me voir. Car j'ai un immense besoin de calme et d'absolue solitude pour achever mon drame... Je touche à la fin, du reste! Bientôt tu l'entendras.

Valentin prit Jacques par le bras, l'entraînant vers les Champs-Élysées.

— Voyons! Jacques... nous ne sommes pas seulement cousins! nous sommes deux camarades, deux amis, plus unis que deux frères! tu connais mon scepticisme, que tu appelais « amoral », et qui du moins m'a enseigné l'indulgence. Pourquoi donc me mens-tu?

— Je ne mens point!

— Si! tu mens... tu mens comme un enfant... ou comme un artiste, ce qui s'équivaut!... Ne mens pas pour moi, Jacques!... Je sais la vérité : tu vas chez Rachel Malleville, avec qui tu n'as pas rompu!

— Je fais répéter à Rachel le rôle de Bethsabée à mesure que je le compose. J'ai besoin d'elle, de son voisinage, de sa voix, pour l'écrire! Mais elle n'est pas ma maîtresse.

— Oh! Jacques! Pourquoi ne pas tout me dire? En novembre, nous sommes sortis ensemble trois ou quatre fois, elle, toi et moi... Est-ce que, malgré votre attitude correcte, la vérité n'était pas criante?... Et puis je sais le reste : tu lui as loué un hôtel à Passy, tu cohabites avec elle presque complètement depuis six mois passés, tu dois même faire des folies pour elle!... Je le sais... Je ne te reproche rien! de quel droit d'ailleurs te reprocherais-je quelque chose?

Jacques se taisait. Valentin continua, d'une voix plus basse :

— Seulement, j'arrive de Boulogne... Sois tranquille! Madeleine ignore tout... Elle souffre de ton éloignement... elle soutient comme elle peut son courage en songeant à ce que sera *Bethsabée*... Elle ne se plaint pas : mais elle souffre!

Ils marchèrent quelque temps en silence. Puis Jacques s'arrêta, tout à coup, et regardant Valentin en face, il lui dit avec feu :

— Oui, c'est vrai! je suis coupable! c'est vrai! je trahis Madeleine que j'aime, pourtant! je ruine mon foyer, qui m'est si cher! je dilapide à la fois ma fortune et mon bonheur pour cette femme que je n'aime pas! Car je ne l'aime pas, Valentin, et je la méprise! Je l'ai désirée; à de rares minutes, j'ai éprouvé pour elle un attrait singulier qui ressemblait à de l'amour... Mais de l'amour, ce n'en est pas! Il y a des moments où je crois plutôt la haïr... Et cependant, j'ai besoin d'elle, oui, un besoin fou, despotique, souverain, car ce n'est que dans son atmosphère que je puis écrire *Bethsabée*. C'est absurde, inexplicable, inexcusable peut-être! Sans ce fétiche méprisé, près de moi, mon imagination reste inguérissablement stérile... A quoi attribuer cette mystérieuse influence? comment cette névrose a-t-elle empoisonné ma vie? Je n'en sais rien et tu ne le comprendras pas plus que moi... Mais le sort en est jeté! Il fallait que ce drame fût écrit! cette obsession régissait ma vie! Ma vie! je l'ai gâchée et perdue pour satisfaire cette unique ambition! Aujourd'hui l'œuvre est écrite, et ma vie est ruinée... je paie, puisque tout se paie! Je paie de mon bonheur! c'est cher! mais il est trop tard pour m'en dédire...

Valentin serra affectueusement le bras de Savigny.

— Tout n'est pas fini, Jacques! Madeleine a une âme d'ange et te pardonnera...

— Elle me pardonnera? Peut-être... Mais moi, je ne me détacherai point. Ma servitude me lie d'une chaîne trop étroite et trop forte...

— Comment oses-tu prononcer de telles paroles, Jacques? Songe que Rachel ne t'est même pas fidèle!

— Pas fidèle?

Il avait sursauté. Valentin se raidit pour avoir le courage d'aller jusqu'au bout de la mission qu'il s'était imposée.

— Non, non! elle ne t'est pas fidèle... Il m'a suffi de ces trois jours passés à Paris pour m'en convaincre... Elle a accaparé de nouveau un ancien amant, un homme qui s'était ruiné pour elle, mais à qui un héritage récent et considérable a permis de la reconquérir... Interroge ses amies : elles le savent toutes. Hier, avant-hier, ils prenaient le thé ensemble au Palace-Hôtel...

— C'est le comte Vlassov?

— Non! il n'est ni comte ni Russe. Je l'ai vu hier, au Palace : un homme grisonnant, correct, un peu fort...

Il poursuivit la description : Jacques reconnut l'homme aperçu la veille. Rachel avait donc menti, au moins en désignant cet homme par un faux nom. Qu'il fût son amant, Jacques en doutait encore. Mais Rachel avait renoué une intrigue avec lui. Elle exploitait déjà sans doute sa générosité! Et tout à coup, Jacques se sentit possédé du besoin de savoir. La jalousie pourtant ne le mordait pas. C'était un étrange sentiment, obscur, mêlé, qu'il n'analysait pas, qui le soulevait sans le déchirer, et qui se faisait d'instant en instant plus impérieux, plus brûlant, plus absolu.

Dès lors il reprit de propos délibéré la vie commune avec Rachel. Il s'absorbait dans son travail lorsqu'elle était là, mais dès qu'elle sortait il se retrouvait distrait, impatient de savoir quelque chose, prêt à l'espionner. Bientôt toute la vie de sa maîtresse lui parut tissée de mystère et de mensonge. Cet homme, auquel il pensait sans cesse, n'était-il pas à tout moment dans la pensée, dans la vie de cette femme? Pourquoi taisait-elle ses moindres démarches, si elles ne tendaient point à le retrouver? Les longs mois où Rachel avait été laissée

absolument libre l'avaient déshabituée de dissimuler assez, et elle ne mentait guère que par omission sans doute.

Un soir qu'elle était rentrée à une heure qu'il consacrait habituellement à son travail, il pénétra à l'improviste dans sa chambre : elle essayait à son corsage, devant la glace, une barrette de perles qu'il ne lui connaissait point.

— Qui t'a donné ce bijou? — demanda-t-il d'une voix brusque.

— Je viens de l'acheter... J'ai des économies, tu sais!

Elle le regardait avec une froideur ironique qui l'irrita.

— Tu mens! — cria-t-il.

Il se pencha sur sa corbeille à papier, y fouilla comme un policier : elle voulut lui arracher le papier qu'il avait saisi. Mais il garda un fragment de lettre déchirée dans sa main.

— C'est indigne! c'est indigne! — s'écria-t-elle.

Il avait fui, emportant cette preuve :

Ma chère chérie, voici le petit souvenir que je t'avais promis en souvenir de tout notre cher passé et des heures adorables d'hier. Je le voudrais plus beau, je...

De cette lettre déchirée, il ne gardait que ces lignes. Ne suffisaient-elles pas à établir la trahison? Alors, sans oublier d'emporter tout ce qui restait dans cette demeure du manuscrit de *Bethsabée*, il s'échappa, le cœur plus irrité que douloureux.

— Je suis libéré! libéré! — pensait-il.

Le soir même il signifia à Rachel par un mot bref la rupture définitive. Valentin, à qui il avoua sa découverte, voulait l'emmener à Boulogne par le premier train. Jacques cependant, envahi soudain de honte et de remords, n'osait pas rentrer ainsi dans son foyer. Il prétexta l'état embrouillé de ses affaires pour rester encore à Paris. Quand il se retrouva seul dans son grand appartement vide, il se sentit transi d'un froid qui glaçait son cœur. Où s'appuierait-il dans la vie, désormais? N'avait-il pas trop cruellement trahi les siens pour être digne de vivre de leur vie? Alors un vertige nouveau l'étourdissait de peur. Et toute la nuit des cauchemars confus troublèrent son sommeil.

Le lendemain matin, un coup de sonnette retentit. Il ouvrit. Une ombre se glissa dans l'appartement : c'était Rachel!

— Toi! toi, ici... comment oses-tu donc!

— Ne me chasse pas, Jacques, car je resterai malgré toi... C'est trop injuste... Il faut que tu saches... que tu comprennes... Oh! non! non! ce n'est pas possible, mon Jacques... pas possible!

Elle sanglotait et tomba, courbée, sur un fauteuil du salon. Puis, se reprenant, elle releva la tête.

— Écoute-moi!... je t'en supplie... les apparences sont contre moi, peut-être, mais, je te le jure!... je te le jure sur la tête de ma fille, je ne t'ai pas trompé, Jacques... Et je t'aime, je n'aime que toi... Pourquoi m'as-tu volé cette lettre déchirée? Si tu l'avais lue entière, tu comprendrais... Oui, cet homme qui m'adore, m'a suppliée, poursuivie, accablée de sa générosité... Mais je lui ai résisté...

— Je t'ai vue avec lui... Tu le rencontres presque tous les jours... tu acceptes ses présents!

— Mais puisque je te jure que je ne l'aime pas et que je ne suis pas sa maîtresse... C'est trop injuste, c'est trop affreux, si tu ne me crois pas!

Elle sanglotait, courbée en deux, sur ce fauteuil. Sa voix avait des accents si sincères que Jacques en fut ému un moment. Mais il demeura silencieux. Alors elle ajouta :

— Oh! si j'avais voulu, si je l'avais écouté, si je ne t'aimais pas par-dessus tout, mon chéri, il m'offrait une situation magnifique...

Ce mot le révolta, soudain, et il ne se contint plus.

— Mais je ne te retiens pas! tu n'aimes que l'argent. Va donc! tu es libre. Tiens! et pour te compenser de tous les ennuis d'une liquidation entre nous, tiens! tiens! voici mon dédit! prends! prends! ramasse!

Et, d'un geste brutal, il secoua son portefeuille d'où s'abattirent sur le tapis des paquets de billets de banque. Puis, mettant ses mains dans ses poches, il attendit, debout, fixe, la bouche méprisante, résolu à ne plus prononcer une parole. Mais elle se traîna sur les genoux, jusqu'à lui.

— Mon chéri! mon Jacques! comme tu es cruel, injuste, dur! Puisque je t'affirme mon innocence en jurant sur ce que

j'ai de plus sacré et de plus cher au monde! puisque je t'aime... Tu m'obligeais à une vie triste et isolée, et cependant je ne t'en aimais pas moins... Des tentations autour de moi, il y en avait de toutes sortes, et j'y ai résisté!... Je suis restée fidèle, et je t'aime... Pardonne-moi, Jacques! pardonne-moi!

Il s'exaspéra de la voir ainsi humiliée et suppliante.

— Tu acceptes l'argent de cet homme, et tu parles de ta fidélité! Allons! relève-toi! va-t'en... Tu sais bien que c'est fini entre nous. Tu ne dois pas rester ici! Jamais, entends-tu, jamais tu n'aurais dû franchir le seuil de cette maison! Jamais! pars! pars! pars donc, ou j'appelle.

— Jacques!

Elle s'accrocha à lui en sanglotant. Il se sentait le cœur déchiré de pitié, et se raidissait contre son émotion. Il s'efforça, malgré lui, de parler d'une voix impérieuse et dure :

— Pas ici! entends-tu! pas ici! ou j'appelle! Va-t'en! va-t'en!

Alors elle le regarda, d'un regard à la fois courroucé et lamentable, d'un lugubre regard d'animal blessé. Il fut sur le point de la relever, de s'excuser de sa violence... Mais, à ce moment, elle murmura :

— Adieu! alors...

Puis elle se baissa, ramassa tous les billets de banque épars sur le tapis, et, le regard soudain fermé, impénétrable, elle s'enfuit.

Jacques écouta le pas de Rachel retentir et s'éloigner dans l'escalier. Puis tout à coup, secoué dans toute sa nervosité trop tendue, il éclata malgré lui d'un long, d'un strident, d'un affreux éclat de rire, qui se répercuta à tous les échos du vaste appartement désert.

XIV

— Je viens de lui dire que vous êtes arrivé, Valentin : il vous verra volontiers, mais plus tard, sans doute, et il vaut mieux ne pas le contraindre. Il est si nerveux, si sombre!... Voyez-vous, une nature d'artiste, c'est une nature de malade... S'il a terminé en dix ou onze mois cette œuvre qui depuis des années

le tourmentait en vain, c'est au prix d'une tension excessive de tout son esprit, et il pouvait en rester épuisé, neurasthénique! Quoiqu'il ne souffre que d'une tristesse continue et d'une sorte d'exaspération de la sensibilité, j'ai peur encore qu'il ne tombe réellement malade... Ah! mon pauvre Valentin, bien des soucis m'ont hantée et me hantent encore!...

Les yeux de Madeleine se mouillèrent : elle se domina pourtant. Un fin soleil d'octobre égayait la Fine-Haie et jouait sur la blanche façade du château. Valentin marchait à côté de sa cousine, entre les parterres à la française émaillés d'anthémis et de roses. Il était arrivé à Rupembert sans s'être annoncé, ce qui n'étonnait plus personne, et il avait tout de suite accepté de rester quelques jours. Mais Jacques, qui passait la plus grande partie de ses journées dans une aile réservée à son usage, avait refusé de descendre le voir.

— Le mois dernier, il a ramené de Paris tous nos meubles. Il ne veut plus garder d'appartement à Paris. Ce mobilier est amoncelé dans les remises, dans cette aile où il s'est organisé un immense cabinet de travail, et dans la maison de Boulogne que nous louons l'été. Je n'ai pas voulu contrarier ce caprice. D'ailleurs, que m'importe Paris, à moi qui n'aime que ce pays de collines, de nuages et de sauvages horizons? S'il trouve ainsi la paix et la joie, notre vie sera telle que je l'ai toujours rêvée...

Madeleine parlait plus que de coutume, mais d'une voix mélancolique, où Valentin percevait l'écho d'un grand chagrin secret. Sans doute, elle n'avait rien su ; mais n'avait-elle pas tout soupçonné? Elle demeurait la même cependant, pure comme la sagesse, voilant sa douleur, charmante et simple image de la tendresse et de la sérénité. D'elle-même, elle ne disait rien, gardant pour Jacques et pour ses filles sa sollicitude.

— Depuis des mois, il ne m'a plus écrit, — dit Valentin. — Il a passé tout l'été avec vous, n'est-ce pas?

— Non! ou, plutôt, oui et non!... Quand il est revenu ici en mai, à l'improviste, une quinzaine de jours après votre passage, il m'a déclaré qu'il ne voulait plus rester loin de nous et que néanmoins, pour achever son œuvre, il ne pouvait pas demeurer avec nous. Alors il s'est installé à Boulogne, dans cette maison du quai Sainte-Beuve, que nous louons généra-

lement l'été. Il s'y est enfermé jusqu'à la fin d'août, seul en face de la mer. Le soir, il retournait dormir chez son père, ou quelquefois ici... Jamais il ne consentait à parler de son drame... Puis, un soir de juillet, il est arrivé ici nous surprendre, et il m'a dit simplement : « *Bethsabée* est finie... » J'ai voulu l'interroger. Mais il m'a interrompue : « Ne m'en parle pas! ne m'en parle jamais!... D'ailleurs demain je retournerai quai Sainte-Beuve recopier mon manuscrit qui est illisible... J'en ai pour cinq semaines de travail au moins... » Et il a regagné sa prison, en face de la mer. De son brouillon informe il a fait un de ces magnifiques manuscrits calligraphiés que vous connaissez, et où il ne manque rien... Les derniers jours, il a travaillé avec une sorte d'acharnement, parce qu'un Anglais voulait louer la maison pour septembre et qu'il désirait ne pas perdre ce loyer. C'est bizarre, n'est-ce pas? mais c'est bien lui! Et notez qu'il n'aurait consenti pour rien au monde à achever ici la copie de sa partition! J'ai respecté cette originalité qui, de lui, ne m'étonne point...

— Et la musique! parlez-m'en...

— Il a refusé de m'en jouer une seule note... A la fin d'août il est revenu ici avec l'énorme manuscrit. Il l'a enfermé dans une armoire, et n'admet pas qu'on lui en parle...

Madeleine soupira, se pencha pour cueillir une fleur dans l'herbe, puis, ne quittant pas des yeux la fleur que ses doigts caressaient, elle ajouta :

— Chez un tel artiste, qui a fourni un si long, si puissant effort, comment s'étonner que l'œuvre achevée laisse ainsi une fatigue immense et une sorte d'étrange dégoût... Il y a aussi des mères qui, ayant atrocement souffert pour mettre au monde un enfant, refusent longtemps de le regarder... Mais ce détachement ne durera point!... D'ailleurs, à part cette grande lassitude chagrine, vous n'observerez aucun changement dans son esprit ou dans son cœur... Pour les petites, pour notre oncle, pour moi, il montre toujours la même bonté, la même tendresse... Il gère nos affaires avec autant de méthode, et y a même apporté des soins nouveaux, améliorant certains placements, réalisant d'utiles économies... Il n'a rien composé, naturellement, mais il reprend l'étude des maîtres avec une conscience et une intelligence dont il sait me

faire profiter... Il a recommencé l'étude chronologique des compositions de Beethoven, et vous savez quelle piété et quelle pénétration il sait y mettre; pour les sonates de piano, il m'admet à y participer, m'expliquant chaque œuvre, me l'analysant avec une passion communicative... Pourtant, naguère, il mêlait toujours à ces études des conclusions se rapportant à la musique d'aujourd'hui, à son propre idéal, à ses propres œuvres. Aujourd'hui, il évite de toucher au présent ou à l'avenir. Il parle des maîtres comme des habitants d'un monde inaccessible, fermé pour toujours, et dont nous n'entendons plus que des échos...

Valentin s'étonnait d'entendre sa cousine s'exprimer avec cette ardeur triste. Cette âme si secrète, brûlée par le chagrin, révélait malgré soi que cet homme infidèle, à qui elle avait tu volontairement tout reproche, demeurait son constant souci. Après une année de tortures jalousement cachées, elle ne résistait pas au besoin de parler longuement de lui; mais aucune amertume ne se mêlait à sa tristesse, aucune plainte à son admiration.

Ils avaient traversé les parterres réguliers, puis les sombres allées bordées de grands arbres, dont l'automne découronnait les fronts déjà flétris. Devant la prairie vallonnée où des sources cachées murmuraient doucement dans l'herbe haute, ils s'arrêtèrent en silence. Madeleine se rappela ce soir lointain où, après leur avoir joué les premiers fragments de son drame, Jacques, exalté par une fièvre soudaine, s'était échappé dans le parc, et elle se souvint qu'elle l'avait retrouvé à cette même place, immobile mais frissonnant, sous le blanc clair de lune. Elle regarda longuement l'horizon familier. Cependant Valentin se tenait près d'elle, embarrassé, lissant de sa main fine ses longs cheveux d'un blond d'argent, artistement peignés. Enfin, il ajusta sa cravate bouffante, boutonna son veston — signe, chez lui, d'une résolution prise, — toussota, et parla :

— J'arrive mal, je le vois! Comment lui dire ce que je veux lui dire... J'espérais bien qu'il avait fini *Bethsabée*... Mais je venais le presser de porter le manuscrit à Paris... Il le faut pour sa gloire et pour celle de la musique française... Vous savez, Madeleine, combien un auteur doit attendre avant que l'Opéra-Comique joue sa pièce, même reçue avec enthou-

siasme. Mais, de *Bethsabée*, le livret seul a été accepté par Lerond. Qu'attend-il donc?

Madeleine regarda soudain Valentin avec inquiétude.

— Vous ne pouvez pas lui parler de cela! — s'écria-t-elle.

Valentin allait répliquer. Il s'arrêta. Il comprenait soudain que Madeleine avait deviné une partie au moins de ce qu'elle voulait ignorer. Ce drame s'était emparé de l'âme de Jacques au point de le détacher d'elle, de l'éloigner des siens! Tous les périls pouvant menacer leur bonheur se cachaient sous cette tragédie voluptueuse et sombre. De ces périls, Jacques était sauvé : le laisserait-elle redevenir leur proie? Non, non, elle frémissait de peur à cette pensée... Pourtant, elle ne dit rien. Un scrupule l'envahissait, maintenant, lui laissant le cœur partagé et déchiré. Pour elle, *Bethsabée* était nécessairement un chef-d'œuvre. Eh bien! quelles que fussent ses répugnances, avait-elle le droit de ne pas lutter contre l'obstination de Jacques, de ne pas le convaincre que son œuvre devait voir le jour? Ce scrupule lui faisait mal, mais toute parole s'arrêtait dans sa gorge, et, de cette lutte qui occupait son âme, elle ne montrait rien.

Ils continuèrent ensemble leur tour de parc. Ils tentaient de parler d'autre chose — de l'horizon où le vent de mer poussait quelques nuages légers, de Juliette et d'Antoinette, de sa santé à elle, maintenant rétablie, des poèmes et des comédies que Valentin écrivait, ou rêvait. Mais ils épuisaient vite chaque sujet, car leur pensée était ailleurs. Lorsque, regagnant lentement la maison, ils en revirent la façade blanche et les fenêtres ouvertes, Valentin s'enhardit, et reprit :

— Un autre motif me portait à presser Jacques de remettre son manuscrit à Lerond... Avant de venir ici j'ai traversé Paris. J'y ai vu Merenberg. Le pauvre grand poète ne va pas bien! Il n'a pas quitté Paris de cet été, et il s'en est plaint! Ou plutôt non! car il ne se plaint jamais... Il m'a seulement parlé de campagne, de forêts, d'horizons marins, de contrées de soleil, avec ce verbe magnifique et simple que vous lui connaissez, et où je sentais une longue nostalgie. Comme je m'étonnais qu'il eût passé l'été dans sa brûlante mansarde, il m'a d'abord avoué qu'il y avait été réduit par la nécessité, puis il s'est efforcé de me décrire les voluptés que ses yeux et

sa pensée doivent à cet immense Paris torride du plein de l'été... Ah! quel cœur noble et fort!... Mais cette vie besogneuse, cette étroite prison l'ont rendu pâle, maigre, défait... Voyez-vous, les ressources que lui procureraient les représentations de *Bethsabée*, non seulement lui adouciraient l'existence, mais, qui sait? la lui prolongeraient peut-être.

Valentin avait parlé avec une certaine emphase que soulignait bizarrement son accent gantois. Madeleine ne songea pourtant point à en sourire. Son esprit n'était plus partagé. Elle voyait clairement son devoir : il fallait qu'elle pressât Jacques, elle aussi, de ne plus tenir son œuvre cachée. Mais comme son cœur frissonnait de crainte! Elle se déchirait en vain. Son instinct de préservation luttait contre sa conscience, et elle se sentait si émue qu'elle n'osait pas répondre aux paroles de Valentin, car sa voix tremblante l'eût trahie.

Ils traversaient de nouveau les parterres fleuris. Soudain, ils aperçurent Jacques, sortant de la maison, venir lentement à eux.

— Oui, il a maigri! — dit Valentin à Madeleine. — On voit qu'épuisé par ce surmenage fou, il a besoin de calme, d'air pur, et de votre affection...

Mais Jacques arrivait près d'eux.

— Tu me pardonnes de n'être pas accouru te voir et te saluer? — dit-il, en levant vers son cousin un étrange regard apeuré. — Vois-tu! je me suis abruti de travail cet été, et je ne suis plus qu'une loque... D'ailleurs! à quoi bon ce stupide effort?... à quoi bon se démolir ainsi pour créer une œuvre informe et injouable, qu'il vaudrait mieux brûler?...

Il parlait d'une voix âpre, saccadée, quoiqu'il tentât de paraître ironique et détaché. Valentin comprit qu'il valait mieux temporiser.

— Allons, Jacques! ne parlons aujourd'hui musique ni littérature... Puisque je reste quelques jours ici, — car Madeleine me l'a fait promettre! — profitons de la campagne... Nous ferions mieux d'aller tirer un coup de fusil, que de nous enfermer et de nous griser de discussions sur l'esthétique!

— Tu aimes donc encore la chasse?... Au fait, c'est peut-être le seul plaisir vraiment sain... Mais je n'ai pas encore décroché mon fusil, cette saison!

D'ailleurs leurs fusils ne servirent que de prétexte à une

longue promenade dans un petit bois voisin du parc. Un certain embarras pesait sur eux. Toute conversation cessait vite entre eux deux, car ils savaient bien à quoi ils songeaient sans cesse. Pourtant ils n'en parlèrent point ce jour-là.

Le soir, dans le salon tranquille, entre M. Dubois-Froment, immobile dans son grand fauteuil de malade, et Madeleine, qui travaillait sous la lampe, Valentin prit Juliette sur ses genoux et lui raconta de longues histoires.

— Oh! Juliette, — disait Madeleine, — comme tu tyrannises ton cousin!... Je devrais t'envoyer rejoindre Antoinette qui dort depuis une heure...

— Maman! laissez-moi écouter encore l'histoire du loup de saint Nicolas, que Valentin m'a promise...

— Cette petite abuse de votre inépuisable complaisance...

— Mais, maman, puisque papa ne nous raconte plus d'histoires et ne nous joue plus jamais de piano!

A cette réflexion, Madeleine pâlit, Valentin regarde Jacques avec inquiétude! Mais Jacques a souri et il s'approche de Juliette.

— Voyez-moi cette petite fille qui se plaint de son papa!

Et il s'approche du piano.

— Que veux-tu que je te joue, Juliette?

— Oh! papa, vous savez, *la Maison... La Maison du Matin...*

— Tu te rappelles encore ces vieux airs?

Et Jacques, se mettant au piano, joue ces motifs enfantins, tirés de sa petite symphonie, pour lesquels Juliette marque cette prédilection spontanée. Madeleine n'a pas bougé; mais elle est hors d'haleine à force d'émotion contenue, et elle regarde son mari à la dérobée. Le malade va-t-il guérir? La douce vie familiale sans contrainte et sans arrière-pensée va-t-elle enfin reprendre, après la longue crise muette qui leur a si cruellement déchiré l'âme?

Pendant une demi-heure Jacques amuse l'enfant, des rires retentissent dans le grand salon, Madeleine abandonne son ouvrage et vient s'accouder sur le piano pour voir s'illuminer le visage de Juliette. La glace est rompue : Jacques pour la première fois depuis leur séparation, a vaincu sa tristesse et semblé renaître de son épuisement.

Pourtant Valentin n'osa que deux jours plus tard lui parler de musique et prononcer le titre du drame. Ils étaient sortis à pied dans la campagne, et ils arrivaient au sommet d'une de ces hautes collines vertes d'où le regard aperçoit la mer à l'horizon. Jacques la regardait silencieusement.

— Elle te rappelle ta prison volontaire du quai Sainte-Beuve, où tu as achevé *Bethsabée*?

— Madeleine t'a raconté mon travail forcené? — répondit-il d'une voix atone, sans détourner les yeux.

Il soupira, gratta du bout de sa canne le sol humide, puis il reprit :

— Je ne sais pas encore si ce furent des jours atroces ou des jours magnifiques!... Il me semble que je reviens d'un étrange voyage dans une contrée inondée de lumière et saturée d'aromes, mais où j'ai suffoqué d'une fièvre, mal guérie aujourd'hui encore... Dans cette maison de Rupembert, entre Madeleine et les deux petites, le remords de ma trahison me brûle de honte... Une telle trahison, — je sais bien que pour la plupart des hommes, c'est une légèreté dont ils sourient... Mais, pour moi, et de moi à Madeleine, surtout si je pense au misérable objet de ma folie, et si je me sens — comme chaque jour — écrasé par le muet et divin pardon de Madeleine, ma trahison m'apparaît monstrueuse! Alors la moindre image, le moindre son qui évoquent en moi cette année infâme deviennent un abominable supplice!... Durant ces mois de retraite où je me suis enfermé dans la maison de Boulogne pour finir mon drame, — non pas que je crusse à sa valeur, mais parce que seul l'achèvement de ma tâche pouvait terminer mon envoûtement, — j'ai moins souffert sans doute! Oui, j'ai moins souffert! ai-je même souffert?... Vois-tu! c'est inexplicable : par moments j'analyse avec lucidité toutes ces impressions mêlées, et, à d'autres minutes, tout se confond, tout s'embrouille...

Il passa sa main sur son front et soupira.

— Quand je regarde ainsi la mer, même de si loin, le souvenir de cet été rentre soudain en moi, et l'illusion me reprend que j'y ai goûté d'extraordinaires joies! Illusion, certes, puisque le remords me guettait! Illusion, puisque je vivais au milieu des ruines! Mais je pressentais ma libération prochaine,

et, au prix de ma servitude de cet hiver, cette prison devait me sembler douce!... Et puis toute cette musique dont j'étais baigné, j'y croyais encore! j'y croyais! j'y croyais! Elle venait à moi avec le vent du large! elle se répandait en moi comme l'écume sur la plage, elle vibrait en moi comme le bruit perpétuel des vagues sur ce rivage où j'enchaînais ma vie! oui, j'étais sa proie tour à tour déchirée et folle d'orgueil! elle comblait ma solitude, elle remplissait mon univers comme l'océan ou le déluge! et dans cette pièce exiguë dont l'unique fenêtre s'ouvrait sur des sables, sur des roches vertes arrosées par une mer brumeuse, j'ai malgré mon désespoir et malgré ma vie ruinée, vécu des jours de délire dont rien ne me rendra plus le frisson...

Il avait parlé avec fougue, d'un seul trait! Il s'arrêta brusquement : il avait le front en sueur et les joues en larmes.

— Ah! c'est fou! c'est fou! — murmura-t-il. — Allons-nous-en!

Et il prit Valentin par le bras, et l'entraîna sur la route. Mais Valentin, ému malgré lui, parlait d'une voix insinuante et fraternelle :

— Voyons, Jacques! comment oses-tu maudire une œuvre que tu as créée dans un tel enthousiasme? Ah! mon pauvre ami, tu souffres encore parce que tu la sens là, près de toi, enfermée dans un tiroir, mais puissante et brûlante de passion. Tant qu'elle demeurera là, inutile, à t'épier dans son ombre, tu ne guériras point! cet étrange envoûtement, comme tu l'appelles, ne sera pas conjuré...

— Oui! je devrais brûler ce manuscrit, — murmura-t-il d'une voix sourde. — J'y ai bien pensé!

Mais Valentin lui serra le bras brusquement.

— Ah! non, non, non! cela jamais! tu serais perdu! et ce serait un sacrilège! Tu n'as pas le droit...

— Allons donc! tout cela ne vaut rien!

— Mais, même si cela ne vaut rien, le tyrannique désir te reprendra de récrire l'œuvre... Et toute cette vie de possédé qui t'a laissé rompu recommencera!

Jacques sursauta :

— Cela — cria-t-il — je ne le veux point! je me tuerais plutôt!

— Eh bien! fais jouer *Bethsabée*.

— Non! cela non plus! je te défends de m'en parler jamais!

— L'œuvre est-elle donc à toi seule?

— Que veux-tu dire?

— Elle est aussi à Merenberg! Elle constituerait pour lui la seule ressource qui allègerait sa vie, qui lui donnerait le loisir d'écrire d'autres poèmes, qui le sauverait peut-être, car il est malade...

— Merenberg?

Jacques s'arrêta. Il avait pâli. Alors Valentin, rabaissant soudain le ton, et reprenant une voix familière, lui conta sa visite au poète, dans son grenier de l'île. Il lui décrivit cette misère cachée sous tant de simple fierté. Il lui montra la maladie prête à s'unir à la misère et à se servir d'elle. Toute sa naturelle diplomatie s'employa à faire naître dans l'esprit de Jacques des scrupules nouveaux sans cependant les lui imposer par d'explicites paroles.

— Pauvre Merenberg! — s'écria Jacques.

Mais il rentra dans son mutisme. Puis, comme Valentin poursuivait son discours, il l'interrompit brusquement.

— Oh! ne parlons plus de tout cela. Nous aiderons Merenberg sans qu'il s'en doute, par d'autres moyens... Et puis *Bethsabée* ne lui rapporterait pas un sou! — ajouta-t-il avec un ricanement.

Il retomba alors dans sa tristesse. Quand ils regagnèrent la Fine-Haie, il marchait de nouveau, courbé, le front bas, l'air abattu, pâle comme un malade.

Cet abattement dura plusieurs jours. Jacques n'ouvrait même plus son piano, bien qu'il s'enfermât presque toute la journée dans son appartement. Aux repas il mangeait à peine et ne disait rien. Lorsque dans les tristes soirées passées autour de la lampe, Valentin, revêtant ses habituels smokings de soie rose ou verte, pérorait seul en fumant, Madeleine souffrait de ce contraste entre le poète précieux, ironique, bavard, et son mari, qui, assis au fond de son fauteuil, gardait obstinément le silence. Valentin s'ennuyait du reste et il serait parti si l'hospitalité de ses cousins ne l'avait aidé à franchir un moment difficile : car ses goûts raffinés et ses maigres revenus lui en valaient souvent de pareils! D'ailleurs, en restant, il

voulait aussi vaincre l'obstination de Jacques : car, fier de sa notoriété récente et jaloux de jouer un rôle parmi les poètes de son temps, il mettait son point d'honneur à faire surgir *Bethsabée* au grand jour. Sa gloire ainsi grandirait avec la gloire de Jacques, et d'autant plus qu'il aurait contribué davantage au triomphe ! Aussi, devant l'épuisement et le farouche silence de son cousin, il se désolait, sans oser risquer un nouveau plaidoyer, imprudent peut-être.

Et puis il goûtait à Fine-Haie une tranquillité favorable à ses travaux : il y achevait une comédie pour laquelle il rêvait de brillantes destinées. Mais, quand le cours de ses idées s'alentissait, il attribuait avec mauvaise humeur à la mélancolie de Jacques l'arrêt de sa propre inspiration, et s'irritait alors contre lui. Seulement, à qui pouvait-il s'en plaindre ? Un soir, il exhala son dépit devant M. Dubois-Froment, qui, courbé dans son fauteuil de malade, lui répondait par de simples exclamations ou en secouant la tête.

— Vous verrez, — disait Valentin, — que Jacques finira par devenir sauvage, bougon et insupportable comme son père, à qui, entre parenthèses, j'ai rendu visite, et qui m'a reçu comme un chien ! Ah ! cher Monsieur, quelle triste condition que celle de l'humanité ! Notre globe serait vraiment un séjour très habitable, si les hommes ne le gâtaient point à plaisir par un manque de philosophie dont je gémis tous les jours.

Il parlait sur ce ton pincé qui ajoutait un comique inattendu au pittoresque de son long corps efflanqué, de sa chevelure d'argent, de son smoking rose et de sa cravate savante ! Il ralluma sa cigarette anglaise à la grande lampe placée près du fauteuil de M. Dubois-Froment, et il se disposait à continuer son réquisitoire, quand il aperçut une ombre passer au fond du grand hall : c'était Jacques, qui l'avait entendu.

— Ah ! mon oncle, — s'écria Jacques, — Valentin vous dit du mal de moi ?

Jacques essayait de sourire. Mais tout à coup son sourire se figea.

— Valentin a raison, du reste ! — ajouta-t-il sans rire.

Et il sortit dans le jardin, où le clair de lune baignait les derniers feuillages flétris. Valentin voulut l'y rejoindre, lui parler, tirer parti de cette minute où il avait avoué ses torts. Il

le chercha dans les allées. Mais quand il l'aperçut, Madeleine se tenait près de lui, et il les laissa seuls.

Les jours suivants, Jacques tenta de modifier son humeur. Il s'occupa de ses petites filles. Deux ou trois fois, il consentit à jouer devant Valentin et Madeleine des sonates de Beethoven. Mais s'il devinait que Valentin pensait à *Bethsabée*, il détournait aussitôt la conversation ou s'esquivait.

Un matin, — un tiède matin de novembre, doux comme ceux de septembre — ils se trouvaient réunis devant le château quand le facteur apporta le courrier : Valentin se jeta sur les journaux. Tout à coup, il poussa une exclamation :

— On reprend le *Pèlerinage d'outre-ciel*! et je le sais par la voie de la presse... C'est énorme!

Le ton emphatique de son indignation fit rire Madeleine.

— Mais vous avez des lettres et vous ne les ouvrez pas!

— Ah! autre bonne nouvelle, — s'écria-t-il en ouvrant une enveloppe cachetée. — Willem, mon frère et mon banquier, m'envoie mes rentes d'automne... Ah! puis voici une lettre qui m'a cherché à Paris, à Gand, à Paris de nouveau, et ici! Tiens, c'est justement la direction du théâtre qui m'annonce la reprise du *Pèlerinage*!

Jacques sourit à son tour de l'air important de Valentin. Valentin s'aperçut de cette ombre de bonne humeur et voulut en profiter sans répit.

— Eh bien! Jacques! on reprend ta musique aussi bien que ma comédie. Viens à la reprise et emmènes-y Madeleine.

— Quelle idée!

Jacques haussa les épaules, et jeta sur son cousin un regard dur. Mais Valentin poursuivait :

— Rappelle-toi que Madeleine, malade l'an passé, n'a pas vu le *Pèlerinage*! De quel droit la priverais-tu de ce plaisir?

— Tais-toi donc! je te défends d'en parler!

— N'insistez pas, — répondit Madeleine! — Je suis si heureuse ici...

Et elle s'éloigna. A peine fut-elle partie que Valentin reprit :

— Tu sens bien qu'elle parle ainsi par condescendance, mais qu'elle brûle du désir d'entendre ta musique!

— Valentin! ne parle pas de cela! Jamais, entends-tu, jamais je ne retournerai à Paris...

Mais Valentin, à qui les bonnes nouvelles reçues donnaient tout à coup une autorité et une hardiesse nouvelles, répliqua vivement :

— Tiens, Jacques ! laisse-moi te le dire... tu n'es qu'un lâche, sans cœur et sans volonté. Tu es libre de t'emprisonner si tu veux. Mais tu n'as pas le droit d'enchaîner les autres à ton désespoir stérile et peureux ! Car tu as peur, peur, peur ! il n'y a pas d'autre mot... Tu as peur de toi, de ta faiblesse, de ta sensualité peut-être, ou d'obscurs et misérables regrets, que sais-je ? Mais si tu as peur, pourquoi asservir les autres à ta peur ? pourquoi retenir Madeleine prisonnière ? Et cela d'ailleurs m'amène à te reparler d'un autre sujet qui me brûle les lèvres : tu abuses de ton droit, contestable après tout, de tenir *Bethsabée* cachée. L'œuvre n'est pas à toi seul. Je t'ai dit que la représentation sauverait Merenberg d'une misère qui le tue ! Et toi, parce que tu sais qu'il est trop généreux pour te réclamer rien, tu empêches que son drame ne voie le jour, et cela, uniquement parce que ta lâcheté redoute en cette représentation des périls qu'un homme devrait rougir de craindre... Oui, j'ai pénétré les pauvres sentiments qui te rongent ! Ah ! n'est-ce pas vrai ? n'ai-je pas bien vu ? Ils te semblent petits, mesquins, ridicules, parce que je te les mets sous les yeux, en plein jour ! Mais en as-tu mesuré les conséquences ? Et si un jour tu apprends que Merenberg est mort de misère dans sa mansarde, hésiteras-tu à reconnaître que tu seras le seul coupable de cette fin d'un homme plus fier cent fois et plus généreux que toi ?

Jacques avait écouté, pâle, les yeux grands ouverts, sans qu'un muscle de sa face tressaillît. Mais tout à coup il frissonna.

— Oh ! tais-toi ! tais-toi, Valentin ! tais-toi ?...

Et il lui saisit le bras, et le serra de toutes ses forces :

— Oui, tu as raison, je suis veule et coupable !... Mais, viens ! prends mon manuscrit, emporte-le, fais-en ce que tu veux : il est à toi. Seulement, ne m'en parle plus, jamais plus ! Oui, je suis peut-être cloué ici par la peur... Mais cette peur-là, rien ne m'en guérirait, rien, entends-tu ! rien, rien !

Il l'entraîna dans son appartement, ouvrit un vieux bahut, et en tira un lourd manuscrit : plusieurs milliers de pages.

— Voici ! voici ! tout y est... emporte-le maintenant.

XV

— Maman! papa arrivera-t-il avant que la marée n'ait démoli notre château de sable?

— Oh! Juliette, la mer est encore loin... Votre père ne tardera plus, mes enfants... Les chevaux ne mettent pas une demi-heure pour venir de Boulogne...

Juliette et Antoinette retournèrent, pieds nus, travailler à l'édifice. Madeleine, assise à quelques mètres, les surveillait tout en lisant; ou bien elle fermait son livre et regardait nonchalamment la mer. Quelle douce journée de septembre, d'un charme paresseux, si rare aux approches de l'équinoxe! comme le flot s'alanguissait, en baignant cette plage des environs de Boulogne, dont le sable offrait aux deux enfants un paisible royaume! La voiture les avait menées là, puis était retournée en ville chercher Jacques qui avait déjeuné chez son père. Madeleine l'attendait, souhaitant qu'il pût rester une heure au moins à regarder les petites. Car ils avaient pris goût, tous les deux, à ce rivage retiré, où ne retentissait que la plainte du jusant — paysage familier, bordé de dunes où frémissaient une herbe rare et des chardons pâles, paysage immense et monotone, qu'ils aimaient pour sa monotonie même! Depuis plus d'une année, Jacques n'avait pas quitté les siens un seul jour; il ne parlait que de se fixer sans retour à la Fine-Haie; n'était-ce point son instinct même qui l'attachait à ce pays aux collines hautes, aux petites rivières cachées dans la verdure sombre, et sur qui le vent de mer poussait de tels troupeaux de nuées?

Il y avait retrouvé sa sécurité ancienne. Il se sentait guéri enfin, bien guéri de cette mélancolie étouffante, qui, après l'achèvement de *Bethsabée*, lui avait épuisé l'âme entière. Le lendemain du départ de Valentin, qui emportait le lourd manuscrit, Jacques avait été délivré d'un poids qui l'écrasait! Peu à peu, il avait retrouvé son équilibre moral, et, par lui, son simple bonheur d'autrefois. Puis, au printemps suivant, un désir, un besoin de créer était brusquement rentré en lui : il avait écrit deux ou trois pièces courtes pour piano. Ses

longues études méditatives ayant reporté ses goûts vers la musique pure, il avait alors commencé un quatuor à cordes. Dans cette œuvre, éclairée d'un rayonnement calme, il noyait tous ses souvenirs mauvais, tous ses remords. Son esprit et son cœur s'étaient si bien détachés du passé, qu'il avait appris presque avec plaisir que l'Opéra-Comique refusait *Bethsabée*. Valentin n'en avait pu imposer l'audition à Lerond qu'après dix mois d'inutiles requêtes. Mais, à la fin même de l'audition, Lerond avait péremptoirement déclaré l'œuvre obscure et injouable. Valentin en aurait pleuré de dépit, et Jacques y goûtait une ironique satisfaction. Ce refus n'assurait-il pas mieux encore la paix de sa retraite? Sans doute Valentin avait réussi, à la fin de juin, à faire chanter quelques scènes du drame chez la comtesse Griffier, et le succès, dans cette petite chapelle, avait été vif. Mais, pas plus que l'échec, le succès n'avait réveillé l'intérêt de Jacques pour cette œuvre qui avait si violemment troublé sa vie. Son quatuor, où s'exprimait sa guérison morale absorbait toutes ses pensées. Il n'avait point d'effort à faire pour suivre ce courant tranquille. Madeleine comme toujours cherchait à ne mettre autour de lui qu'un grand calme tendre. Elle effaçait à dessein sa personnalité naturellement discrète. Jamais ne lui était échappée une seule allusion à sa longue épreuve : c'était un passé aboli comme le rêve d'un malade. Et cependant, que de fois elle avait combattu en elle-même cette curiosité, intense par moments jusqu'à l'angoisse, qui la poussait vers l'œuvre dont ni l'un ni l'autre ne prononçaient jamais le nom! Dans son culte éclairé pour le génie de son mari, pouvait-elle admettre que ce drame, qui l'avait hanté comme l'hallucination d'un fou, fût un essai manqué, informe, irréalisable? Mais elle domptait cette curiosité périlleuse. Puisque Jacques voulait chanter aujourd'hui sa sérénité reconquise, il ne lui fallait en sa vie qu'une tendresse pacifique. Ce nouvel idéal ne s'accordait-il pas avec le bonheur de Madeleine?

— Maman! maman! les grelots de la voiture!...

Juliette et Antoinette quittent précipitamment leur château de sable, et courent pieds nus rejoindre leur mère.

— Ce sont les grelots de la voiture, maman! Je les reconnais... Voici papa, sûrement!

Et, en effet, la voiture apparaît au tournant du chemin. Jacques saute à terre. Il arrive, lentement, par le chemin de sable sec et foulé qui alourdit son pas, et ses filles courent à lui. Madeleine aussi marche à sa rencontre et lui sourit de loin. Mais il est préoccupé! Il embrasse les petites plus distraitement que de coutume. Son regard se perd au loin, sa physionomie se durcit.

— Qu'as-tu donc, Jacques? Tu sembles tourmenté.

— Moi? non, non!

Seulement, dès que Juliette et sa sœur sont retournées jouer sur la plage, il sort de sa poche une dépêche et la tend à Madeleine.

Bethsabée *reçue avec enthousiasme à Bruxelles et mise immédiatement en répétitions. Viens.* — *VALENTIN.*

— *Bethsabée* reçue et jouée! C'est une grande nouvelle, une très grande nouvelle! Je suis ravie! Tu dois l'être aussi!...

— Oh!

Jacques jette une exclamation de dédain et rentre dans son mutisme. Madeleine n'ose plus parler. Son ton de voix l'a trahie peut-être? Elle ressent plus d'effroi que d'enthousiasme, plus de trouble que de fierté.

Ce silence ne peut durer, cependant. Car il leur fait mal; il laisse trop de perfides souvenirs élever la voix : ils les entendent tous deux. Alors Jacques reprend d'une voix âpre et pressée :

— Je n'irai pas... Je ne veux pas... Il faut que j'achève mon quatuor! Et ce sont deux œuvres si dissemblables! deux œuvres ennemies...

— Peux-tu donc te dispenser d'y aller?

— Qu'ils agissent comme si j'étais mort! D'ailleurs, le manuscrit est clair, Dieu merci! J'enverrai à Valentin la somme nécessaire aux frais de copie... Et puis, il est excellent musicien... Il y a aussi à Bruxelles un bon chef d'orchestre, élève de Jussy. Ils se débrouilleront bien... Moi... mon quatuor seul m'intéresse!

Il y a tant de fièvre dans sa voix que Madeleine n'ose l'interrompre, ni paraître insister. Elle voudrait s'effacer le plus

possible... Mais quel mystère se cache donc en cette œuvre dont ils ont peur, si peur tous les deux? A ce mystère, dont elle a tant souffert déjà, elle ne veut pas toucher. Jacques a tous ses nerfs tendus, elle le comprend d'instinct, et sait bien qu'il faut laisser de dissiper peu à peu cet orage dont l'électricité couve en lui.

Sous prétexe de voir jouer Juliette et Antoinette, il s'éloigne de Madeleine. Puis il va seul jusqu'au bord du flot, et chemine sur le sable mouillé. La mer chante, et, dans le murmure des vagues qui se déroulent jusqu'à lui en nappes arrondies, des voix se mêlent. Quelles voix? Il les reconnaît... Le passé n'est donc pas mort, puisque sa propre musique, les chants de *Bethsabée* et les brûlantes paroles de David se déroulent de nouveau en lui? Quelle est cette explosion de mélodies tour à tour suaves et passionnées, ce souffle haletant, ce tumulte d'orchestre? Son œuvre revient à lui, avec la force d'une hallucination, et il frémit! Mais non! il ne veut pas! Il écarte l'insidieuse image... Il la connaît trop... Et voici qu'il voit devant lui Rachel se courbant, et, d'un geste, ramassant sur le tapis les billets de banque qu'il lui a jetés... Il la voit, il ricane. Et soudain tout s'écroule : il n'y a plus autour de lui que cette plage aride où le vent s'élève, tandis qu'un flot paresseux répand à ses pieds une écume blanche vite évaporée.

Alors il revient près de Juliette et d'Antoinette, il leur parle, il les aide à creuser autour de leur forteresse un fossé que bientôt l'eau envahit. Il rit avec elles. Le soleil joue sur la mer. Madeleine s'est approchée et les regarde avec tendresse, et la belle phrase pacifique et ascendante qui domine tout son quatuor résonne en lui.

— Allons, mes chéries! — dit Madeleine. — Il faut remettre vos chaussures, car il est temps de rentrer à la Fine-Haie. L'oncle Antoine se sera ennuyé à rester si longtemps seul.

— Oh! Maman... encore...

— Mais non! voyez... la marée envahit les fossés de votre château... Encore une vague! et il va tomber en ruines...

Antoinette regarde tristement la marée s'avancer.

— Oh! pourquoi monte-t-elle?

— On ne l'arrête pas, ma petite chérie... Personne ne saurait l'arrêter.

Jacques regarde l'enfant et sourit.

— On ne l'arrête pas, Antoinette! Ta maman a raison, — dit-il. — Et ceux qui veulent une maison qui dure, doivent la bâtir là où la marée ne monte point.

XVI

Un matin, Jacques, qui était venu à Boulogne, résolut de retourner à pied, pensant que le soleil d'octobre et l'air vif l'aideraient à achever, mentalement, le finale de son quatuor. Il gravit la côte d'un pas alerte. Du sommet de la colline on apercevait la mer, pâle comme un brouillard. A peine l'eut-il vue, que sa musique reprit possession de son âme : il l'accueillait, heureux et tremblant. Des développements nouveaux se découvraient à lui, par instant, et il en devinait la beauté comme celle d'une perspective aperçue derrière un rideau léger, capricieusement agité par le vent. Il pressait le pas, haletant à la poursuite de l'idée musicale. A chaque minute, elle se précisait en lui. Il l'entendait, maintenant; la brise du large la chantait à pleine voix. Elle s'enflait, s'exaltait, le soulevait lui-même! Mais n'allait-elle pas fuir? Ah! comment la fixer? Il s'assit au bord d'un fossé, et chercha un papier dans sa poche. Il ne trouva qu'un journal qu'il avait acheté à Boulogne, et fiévreux, oublieux de tout ce qui n'était pas cette harmonie grandissante, il couvrit les marges de notations rapides...

Soudain il s'arrêta. Où était-il? Il regarda autour de lui, et s'étonna de voir des prés dont le vent froissait l'herbe, la route déserte qui descendait vers la vallée et cet horizon marin où jouait le soleil. Pendant quelques minutes, il avait vécu loin de toutes ces choses, dans un immense et splendide espace, plus beau encore que ce ciel et que cette mer voilée. Maintenant, la musique, griffonnée au crayon sur ce papier misérable, l'avait fui. Il était las et étourdi. Impression connue! car il composait toujours, ou presque toujours, sous l'influence de ces visions qui, despotiquement, occupaient tout le champ libre de sa conscience. Ensuite, avec plus de lucidité, il mettait de l'ordre, de la rigueur, dans ces improvisations d'halluciné.

Mais, toujours, l'idée venait en lui comme une conquérante... Il reconnut son passage! Elle avait disparu, maintenant! il ne la poursuivit point. N'en voyait-il point la trace sur ce journal, chargé de ces hiéroglyphes précieux? Il le tourna, le retourna, tout chiffonné, tout humide de la rosée qui mouillait l'herbe, puis il le plia soigneusement. Tout à coup, il y aperçut son nom. Son nom? Oui! il ne se trompait pas : c'était une note du courrier des théâtres, donnant la distribution de *Bethsabée* : « Le rôle de *Bethsabée* sera chanté par mademoiselle Rachel Malleville, de l'Opéra de Saint-Pétersbourg. » Rachel! Rachel! il avait bien lu? Hébété, mais déjà frémissant, il relisait, relisait, sans comprendre.

— C'est donc Rachel qui chantera ma musique?

N'était-elle donc point sa mortelle ennemie? ne l'avait-il pas si bien avilie de mépris que, seule, une rancune amère pouvait subsister entre eux?

Mais non! il ne l'évoquait plus courbée de honte et de colère : il l'évoquait, malgré lui, en cet instant, suppliante, douce, et troublée, se pressant avec humilité contre lui, l'enlaçant de ses bras, lui caressant le visage. Rachel chantait *Bethsabée*? par ambition, ou par une tendresse plus forte que toute rancune?

Il eut peur tout à coup de cette idée : une tendresse plus forte que toute rancune! Il aurait moins redouté en elle l'égoïsme, le dédain, ou la haine. Mais, dans une sorte de brouillard, il se revoyait au piano, tandis qu'elle, debout près de lui, déchiffrait *Bethsabée*... Par moments, elle s'animait, une flamme illuminait son visage, et puis, conquise, malgré elle, elle s'inclinait contre lui, à la fois timide et passionnée. Le soir pouvait mettre un voile bleu sur les fenêtres et des masses d'ombre dans le salon, le soir pouvait élargir leur solitude... Un frémissement, né de cette musique, les saisissait ensemble... L'orient s'approfondissait autour d'eux! Oh! cette voix meurtrie, dans la nuit des cyprès...

Jacques se leva tout à coup... Pourquoi toute son œuvre s'était-elle jetée en lui? Il l'entendait. L'orchestre se déchaînait. Il subissait la puissance de cette force créée par lui, et un beau corps à demi-nu brillait à ses yeux, comme un lis dans les ténèbres. Était-ce donc le désir, le vain, l'avilissant désir, qui se cachait dans cette œuvre?

— J'aurais dû la brûler!

Il marchait, hagard, repris par cette fièvre qui l'avait dévoré un an plus tôt. Un remords le harcelait en même temps. Pourquoi, dans le fond de son âme, désirait-il sourdement de courir à Bruxelles?

Soudain, un bruit de grelots retentit. Il se retourna. Une voiture passait. Il y reconnut deux jeunes femmes, ses parentes, qui gaiement le saluèrent de la main, tandis que la voiture s'éloignait sur la route sonore. Et cette distraction d'une seconde suffit à rompre le cercle de ces visions et de ces enchantements malsains. Il s'en aperçut, le premier.

— Me voici dégrisé!

Il rit de cette course folle de son imagination. Un peu de crainte subsistait en lui. Mais il était calme; il s'efforçait à l'indifférence.

— Que Rachel chante *Bethsabée*, et que Valentin se débrouille seul! J'en veux tout ignorer... C'est pour moi comme l'œuvre d'un étranger, et je ne la verrai jamais.

Il tenta de recueillir en lui les éléments mélodiques de son quatuor, pour reprendre le travail intérieur, brusquement interrompu. Mais tout se taisait, dans sa tête. Aucune harmonie, aucune note n'y retentissait plus. Il lui semblait que son cerveau fût devenu soudain stérile comme une pierre; et, d'un pas rapide, il descendait vers sa vallée, ne regardant que les champs et les bouquets d'arbres sur les hauteurs.

Dès lors, l'équilibre de son être intérieur se trouva rompu! Le plus souvent, il demeurait maître de soi-même. Mais, parfois, quels orages il cachait en lui! Son quatuor inachevé l'obsédait comme un remords, car il ne pouvait plus en écrire une seule note, et, en même temps, il s'efforçait à bannir de sa mémoire tout écho de *Bethsabée*. Alors, il se jetait dans la campagne, souhaitant de s'absorber dans la vie rustique, qu'il aimait d'instinct. Il marchait des heures dans les prairies, où les colchiques élevaient leur calice mauve et nu. Çà et là, un peu de brouillard s'attardait sous les saules, et le soir, sur le bord des eaux bruissantes, des visions l'épiaient, dans l'ombre d'instant en instant plus épaisse. S'il s'était enfoncé dans la forêt de Boulogne, qu'octobre couvrait d'or vif, les hautes futaies lui offraient parfois de si profondes perspectives, qu'il y voyait

malgré lui l'image des jardins suspendus de Jérusalem. Alors il fallait chasser cette perfide illusion : il respirait l'odeur mouillée des feuillages, il respirait la grasse exhalaison du sol, couvert de mousses spongieuses, il guettait le passage des lapins, dont chaque bond relevait si drôlement la petite queue blanche, ou bien l'envol lourd des faisans surpris dans les taillis.

Mais, le plus souvent, il retournait vers la mer, il errait dans les dunes. Quand il était invité à une chasse dans ces garennes sablonneuses répandues le long des plages, il acceptait toujours : c'était une journée de paix assurée! Saines fatigues dans ces vallonnements monotones, où le gibier se levait de partout, exercice purement physique, en compagnie de camarades joyeux et naïfs, avec d'héroïques déjeuners pimentés de gais propos, et, malgré la simplicité de ces plaisirs, cette indéfinissable poésie qu'y ajoutait le voisinage de la mer, son vent salé, l'écroulement sourd de ses vagues, et — cent fois par jour — sa ligne verte, sous des nuages sombres, aperçue à l'improviste entre deux monticules de sable... D'autres fois, il errait seul, sans fusil, dans des dunes plus voisines de Rupembert, plus étroites et plus hautes aussi, et à pic sur la mer. Mais, ces jours-là, son cœur ne connaissait plus le même repos. Il se retrouvait, retournant dans son âme mille souvenirs et de vaines douleurs, étrangement partagé entre ce spectacle toujours âpre où les tempêtes d'équinoxe se prolongeaient encore, et une passion intérieure, innommée, combattue, et pourtant redoutable, qui le heurtait sans relâche.

Il avait écrit à Valentin pour lui interdire rigoureusement de lui rien communiquer au sujet du drame.

Je sais par les journaux que Rachel interprète le principal rôle. J'aurais dû en être furieux : je ne le suis même pas. J'ai plus que de l'indifférence pour le destin de l'œuvre : mon seul sentiment à cet égard est une répugnance sans nom! Aussi je me brouillerai mortellement avec toi si tu risques par lettre, par télégramme ou de toute autre façon, la moindre allusion à ce qui touche ce drame et sa représentation. Je ne lirai pas un article de journal à ce sujet. Je ne veux pas savoir quand il verra le jour. Et ceci, je te l'affirme solennellement, n'est pas une gageure : c'est un avertissement définitif. Je te connais assez pour savoir que tu me comprends.

Malgré cette affirmation, il y avait bien en tout cela une part de gageure, et Jacques le sentait. Par cette affectation d'indifférence, il aidait sa volonté à combattre la tentation. Il assistait à cette lutte, constante en lui, entre l'imaginatif qu'il était, prêt à céder à la première impulsion, et son cœur scrupuleux, à la fois timide et droit, épris de vertu, rêvant d'un stoïcisme dont sa volonté n'était guère capable! Pauvre âme d'artiste, infiniment faible, voisinant avec un esprit soucieux de moralité et de rectitude, façonné par des siècles d'hérédité bourgeoise!

L'épreuve se fit plus rude, plus irritante, quand arrivèrent des séries de journées pluvieuses. Il tournait dans sa chambre comme dans une cage. La présence de Madeleine l'importunait, et il lui en voulait, confusément, de sa douceur même. Elle le devinait bien! Aussi ne quittait-elle plus les deux petites. Elle s'acharnait sur d'interminables ouvrages, ou allait lire à leur oncle Dubois-Froment son journal ou un livre. Quand, de loin, elle apercevait Jacques, renfrogné et taciturne, elle pâlissait, et n'osait attarder sur lui, que s'il ne la voyait point, ses tendres regards humides et souffrants.

Au soir d'un de ces jours de pluie, enfermé dans son cabinet d'études, surpris par la brusque tombée d'une nuit noire, hostile, vociférante, où il entendait sans fin gémir les girouettes et des paquets d'averse heurter les vitres et les murs, Jacques céda à la tentation : il ouvrit son piano et joua le prélude de *Bethsabée*. Il le joua, tout tremblant. Quand le dernier accord en résonna dans la pièce obscure, il frissonna de la tête aux pieds. Et alors, il continua, joua tout le premier acte, sans s'arrêter, secoué de passion, chaud de désir... Oh! cette musique! créée par lui, elle lui était donc le piège le plus périlleux! De grosses gouttes de sueur coulaient sur son front. Il se roula sur son divan. Rachel gisait sous ses yeux, grave, muette et nue... Il gémissait à mi-voix, comme un fou...

— Qu'est-ce que ça fait? qu'est-ce que ça fait?

A quoi bon résister à cette tentation? Quelle petite chose c'était donc que le repos de sa conscience et que ses scrupules, en comparaison de cet événement capital de sa carrière — l'exécution de l'œuvre où il avait mis son plus long effort et l'ardeur de toutes ses passions. Et même, que Rachel gardât, au fond d'elle-même, un amour plus vif que ses rancunes,

qu'importait, après tout? et qu'il cédât à l'appât de cet amour, de ce sensuel amour sans autre idéal que l'excès même de son feu charnel, qu'est-ce que cela pouvait bien faire? Dans une vie d'artiste, quel scrupule compte donc au regard de ces plaisirs, où l'art même trouve une source d'inspiration? Non! non! de tels scrupules? quelle misère, quelle ridicule faiblesse!

— J'irai, j'irai! Je partirai demain...

Il se leva, tout brûlant, les membres secoués d'un frisson.

— Je vais regarder les heures des trains...

Il se rappela que l'indicateur des chemins de fer avait été laissé sur une table du salon. Il descendit, pas à pas. Tout le monde devait être au premier étage. Il ouvrit sans bruit la porte.

Mais il s'arrêta sur le seuil.

Un grand feu de bois brûlait dans la cheminée. L'oncle Dubois-Froment, assis dans son fauteuil, s'y chauffait les mains. A deux pas de lui, sous le vaste abat-jour rose de la lampe, ses cheveux blonds doucement auréolés par la lumière, Madeleine, penchée en avant, lisait à mi-voix aux deux petites une belle histoire. Par moments, la pluie du dehors, rejetée par le vent furieux, battait les fenêtres et lui couvrait la voix.

Jacques regarda un instant, silencieux, ce tableau intime et tendre. Personne ne l'avait vu. Il était bouleversé pourtant, et incapable d'un effort pour se dissimuler, et il lui semblait que l'on aurait dû entendre les coups mêmes de son cœur dans sa poitrine... Mais il restait cloué à la même place... Puis, doucement, timidement, il referma la porte, et s'enfuit chez lui.

Et la même vie recommença. Ses scrupules, de nouveau, élevaient la voix, et le tenaient sous leur puissance. Mais, à vrai dire, jamais il n'avait été moins délivré de *Bethsabée*.

Parfois, après ces longues courses dans la campagne, il rentrait harassé, montait jusqu'à son cabinet de travail, et, dans l'ombre du soir précoce, sans lumière, seul, il se roulait sur un divan, sa tête dans ses mains.

— Quel chaos! — geignait-il. — Quel chaos dans cette pauvre cervelle vidée!

Il ricanait, alors.

— Je deviendrai fou, ou stupide!

Sa voix, son rire résonnaient dans la pièce obscure. Il l'écoutait retentir : quel frisson, alors!

— Madeleine m'a peut-être entendu?

A ce moment, un soupir du vent s'enflait dans la cheminée.. Il tressaillait... A son tourment qu'il venait de bafouer, ce soupir de la nature ajoutait tout à coup une profondeur qui l'agrandissait, l'ennoblissait... L'image de Rachel se transposait de nouveau en lui... La musique l'environnait, et la nature aussi, et l'ombre, et quelque chose de singulier, d'éternel. Jacques descendait dans le jardin, se mêlait de nouveau à la nuit, respirait le vent humide et froid : et son misérable désir se haussait jusqu'à l'image lointaine et redoutable de Bethsabée.

Ces mauvais jours lui parurent des siècles. Un matin pourtant, il fut surpris, en s'éveillant, de découvrir une aurore lumineuse. Le soleil dorait le parc, maintenant plus qu'à demi dénudé par les tempêtes. Quel calme dans l'air! quelle douceur — un peu attristée — sur les choses!

— C'est l'été de la Saint-Martin!

Ce mot l'enchanta, comme s'il contenait des rayonnements inconnus.

— J'irai à Boulogne! — dit-il à Madeleine. — Il y a quinze jours bientôt que je n'ai vu papa.

Mais à Boulogne, traînant le poids de son inquiétude, il n'eut plus le courage d'aller rendre visite à son père. Il le trouverait bougonnant, indifférent à tout, railleur. Il préféra descendre vers le port, et marcher sur la jetée.

Un paquebot sortait lentement. Sa fumée tournoyait légèrement dans le ciel, montait vers l'azur. Il avançait presque légèrement sur les larges ondulations bleues.

— Quelle belle chose, un vaisseau qui s'en va! comme il nous emporterait loin! loin de nous-mêmes...

Partir, voir autre chose, et mettre, entre sa tentation et lui, des centaines de lieues et des jours de voyage! ne serait-ce pas sa seule ressource?

Cette pensée le grisa un instant. Au loin! Ailleurs! quels mots puissants, à de certaines minutes! Il marchait vite sur les planches de la jetée, écrasant des coquillages sous ses pas, entendant au-dessous de lui l'eau bouillonner, regardant toujours le paquebot s'éloigner, sortir du chenal, s'élancer,

bondir vers le large... Ah! l'immense mer autour de lui, avec tous ces moutonnements blancs, avec ce perpétuel murmure, avec cet étincellement du soleil sur l'eau verte, et la brume si pâle à l'horizon bleu! La mer! comme elle chantait, ce matin! Pour la première fois depuis des semaines, il était séduit par quelque chose où il ne retrouvait ni son passé ni son désir. Oui! la mer si vivante, si riche de puissance cachée!... Et, penché au bout du môle, sur le parapet mouillé d'écume, il tendait ses bras vers elle...

— Eh! mais!... c'est Jacques... toi? ici, en ce moment?

Jacques se redressa, ébahi de voir devant lui son cousin Jean-Pierre, celui qui avait repris l'étude.

— Ah! mes compliments, mon cher! Je suis bien heureux de te voir! Eh bien! ton père est rudement fier cette fois-ci!...

— Mon père?

— Mais oui! il est venu lui-même dans l'étude me faire lire l'article du *Temps?*

— Quel article?

— Eh! dame... l'article sur *Bethsabée*... Ah! il est fier de toi!... c'est la gloire, vois-tu... Un triomphe!... Mais, toi, Jacques, tu es déjà revenu de Bruxelles?

— Moi?

Il était si déconcerté, qu'il bégayait au hasard :

— Merci de tes compliments, Jean-Pierre! merci, merci! tu es bien gentil... Mais tu m'excuses... je suis pressé... à cause du train... tu comprends!

Et il s'enfuit, courant devant lui...

XVII

— Et puis, mes amis, bonsoir!... je suis éreintée... Vous êtes tous bien gentils... mais, maintenant, laissez-moi me déshabiller...

Une misérable porte de bois s'ouvrit : six ou sept hommes sortirent lentement, bavardant et riant dans l'étroit couloir mal éclairé par quelques ampoules électriques. Puis un figurant, en costume oriental, passa avec un bruit de paillettes remuées et un étincellement multicolore.

— Allons! versez-moi l'eau chaude, Léontine!

La voix de l'habilleuse, qui répondait, se perdit dans un bruit d'orchestre, arrivant des profondeurs des couloirs. Jacques regarda encore, une seconde, la porte sur laquelle était écrit à la craie un seul nom : « Malleville ». Puis, il frappa.

— Allons! qui est là encore?

— Moi...

— Qui?

— Moi... vous ne reconnaissez pas ma voix?...

Un courant d'air agita à ce moment les minces cloisons et une vague d'orchestre s'engouffra de nouveau dans le dédale des coulisses, noyant une voix d'homme qui chantait, grave et douloureuse. Puis Jacques aperçut tout à coup, devant lui, un visage encore fardé qui regardait curieusement par la porte entrebaillée.

— Non!... vous?... vous...?

C'était Rachel, pâlissant sous son fard, qui le dévisageait ainsi.

— Vous?

Elle hésita quelques secondes. Puis, d'une voix sourde, elle lui dit :

— Entrez... entrez doucement...

Il franchit cette porte et se trouva en face de Rachel. Elle lui tenait les mains, toute tremblante.

— Toi... toi... tu es venu, enfin!

— Merci, merci, Rachel! tu es si belle, si pareille à ce que j'ai rêvé... mon enfant... mon enfant...

Elle mit son doigt sur sa bouche.

— Assieds-toi! — murmura-t-elle — ... Attends-moi...

Elle disparut derrière un grand paravent, pour se livrer aux mains de l'habilleuse. Une odeur de pommades, de cheveux brûlés, d'eaux de toilette flottait lourdement dans cette loge surchauffée. C'était une pièce étroite et longue, tendue d'une étoffe bleue déjà souillée, pauvrement décorée de grandes affiches et de cartes postales piquées au mur. Des chaises de paille s'y pressaient en désordre autour d'un grand divan de reps vert criblé de taches. Sur un guéridon, des verres de limonade, à peu près vides couvraient un plateau de zinc...

— Maintenant, Léontine, je n'ai plus besoin de vous...

Quand la porte eut claqué derrière l'habilleuse, le paravent remua.

— Rachel !

— Jacques !

Tous deux haletaient. Elle le regardait avec des yeux singuliers, des yeux agrandis, creusés, profonds.

— Jacques !

Alors, elle se laissa tomber dans ses bras, lui offrant ses lèvres.

— Jacques !

Il ne répondait pas, mais l'embrassait seulement. Elle se redressa, le regarda encore, puis, relevant une mèche de ses cheveux, elle dit :

— Ce n'est pas bien joli, ici, n'est-ce pas... Pardonne-moi de t'y recevoir au milieu de toutes ces saletés...

Il lui prit les mains, l'attira à lui, l'embrassa encore. Il tremblait comme une feuille. Ni l'un ni l'autre n'osaient parler, mais sans cesse elle attachait sur lui ce regard étonné, à la fois orgueilleux et timide.

— Rachel !

Elle trembla en entendant son nom, puis soupira longuement.

— Oh ! bien...

Elle n'acheva pas sa pensée. Elle hésitait, le regardait.

— Qu'est-ce que ça fait, après tout ?... Viens avec moi... Je t'emmène, avant que les autres ne sortent... Tiens, passe-moi mon manteau.

Il l'enveloppa dans ses fourrures. Elle sourit comme une enfant.

— Sauvons-nous, maintenant ! — s'écria-t-elle en lui prenant la main.

Il ne sut pas comment elle l'avait emmené, presque en courant, dans ces couloirs tortueux, ces escaliers, ces obscurs chemins. Il se retrouva assis près d'elle, dans sa voiture qui filait le long des rues noires.

— Oh ! je savais bien, je savais bien qu'un jour tu viendrais... Oui, un jour...

Elle soupirait ces mots d'une voix lasse, gémissante, penchée sur lui comme une enfant blessée.

— Oh! méchant... méchant...

Parmi ces demi-ténèbres, ses yeux verts dans son étroit visage pâle prenaient une expression étrange.

— Méchant!... méchant!...

— Je n'étais pas moi-même, Rachel... Je voulais me renier moi-même. Je luttais! Je luttais! Ah! j'ai tant souffert!...

— Je savais bien... je savais bien... Et te voici... je suis heureuse... mais si lasse aussi, si lasse!

La voiture s'arrêta brusquement, devant un hôtel encore éclairé par deux grandes lanternes électriques.

— L'autre porte! — cria Rachel au cocher, par le tube acoustique.

La voiture contourna le trottoir.

— Viens, viens!

Elle l'emmena presque en courant.

— C'est ma chambre... Nous serons bien ici...

Elle hésita une minute, comme si la crainte et le désir luttaient en elle. Puis, tout à coup, elle le regarda, son visage pâlit, elle tressaillit. Alors, brusquement, sans rien dire, elle jeta son manteau. Puis elle s'approcha de lui, souple et onduleuse dans sa robe d'un gris changeant. De ses mains nues aux belles bagues, elle écarta son collier de perles et dégrafa son corsage.

— Aide-moi! mon chéri...

Ils n'avaient pas échangé deux mots, et elle se donnait à lui hâtive, brûlante et tendre à la fois, — avec un élan qu'il ne lui avait jamais connu.

Plus de deux semaines s'étaient écoulées depuis la première représentation de *Bethsabée*. Un soir, tout à coup, dans le jardin de Rupembert attiédi par un souffle moins aigre, Jacques s'était senti à bout de forces. Ce serment qu'il s'était fait à lui-même, qu'il avait redit solennellement à Valentin, lui avait soudain paru une si pauvre chose, si vaine, si ridicule! Mais comment colorer son départ, puisqu'il voulait le cacher à Madeleine?

Il déclara qu'il allait passer quelques jours à Londres. Madeleine l'accompagna jusqu'au bateau : il ne remarqua point qu'elle était livide, en l'embrassant sur le quai. Ne savait-elle pas où il allait et pourquoi il ne l'emmenait point?

Il toucha Londres, pourtant. Il hésitait encore, partagé entre son désir et son respect humain. Mais le lendemain, par Ostende, il gagnait Bruxelles. Il se cacha dans un hôtel secondaire, et loua au théâtre une baignoire, où il se terra, tout seul. A la fin de la représentation, il se sauva dans l'ombre, bouleversé par son œuvre, par cette réalisation si vive de ce qui avait durant des années occupé et brûlé son âme. C'était un lundi. Le lendemain, il s'enfuit à Anvers pour lasser son exaltation, baigner sa fièvre dans un autre air. Mais *Bethsabée* était encore annoncée pour le mercredi. Il retourna à Bruxelles, se cacha encore dans le théâtre. Le rôle de Rachel s'achevait à l'avant-dernier acte. Il ne résista plus : s'échappant avant le dernier tableau, il courut l'épier à la porte de sa loge.

— Elle m'accueillera avec des injures! elle me chassera! Mais qu'importe! je veux la voir...

Rachel dormait maintenant dans ses bras. Un rayon, venu d'une lumière qui tremblait dans la rue, traversait les rideaux et lui montrait ce visage pâle, mince, très allongé, ce front étroit, ces yeux en amande, voilés par les paupières cernées de bleu, ce nez un peu long, régulier, mais gardant aux narines une marque de race, une courbe qui n'était pas sans grâce, et qui, avec la ligne avançante de la lèvre inférieure, très fine pourtant, donnait à cette physionomie un caractère oriental, que le sommeil accentuait.

N'y avait-il pas de la musique autour d'eux? était-ce une hallucination? étaient-ils eux-mêmes? ou ne vivaient-ils pas plutôt dans le drame, dans sa couleur, sa passion, son parfum, sa profonde sonorité douloureuse?

— Mon amour!

Elle s'éveillait, lui souriait gravement, l'entourait de ses bras, soulevait son cou, sa tête, dans un vague miroitement de perles, écartait un instant le flot de sa longue chevelure brune, lui posait sa petite main fragile sur le cœur.

— Mon ami!

Il n'y avait point d'étonnement en elle, mais seulement une gravité silencieuse qui le troublait jusqu'au cœur. Ni l'un ni l'autre ne proféraient une seule allusion à l'étrangeté de leur rencontre, à la soudaineté de leur mutuel élan. Ne s'attendaient-ils pas depuis des jours, des mois? Ou depuis des

années, depuis des siècles? Le désir les reprenait, les soulevait encore; et, quand ils avaient cédé à son appel, dans leur lassitude si pesante, si obscure, ils trouvaient une sorte de sécurité bienheureuse, sereine comme l'éternité et la mort, et à laquelle leurs terreurs anciennes, leurs luttes irritées, leurs remords, leurs souvenirs de mépris et de haine formaient un lointain décor, orageux et sombre. Sur tout cela planait la musique du drame, qui les hantait, les environnait de ses ondes tantôt égales, tantôt creusées de tourbillons. Elle donnait une grandeur triste à leurs émois, et les portait loin au delà d'eux-mêmes, là où il n'y avait plus ni temps ni espace, mais seulement la volupté d'être faibles, de se griser d'oubli, de sombrer enlacés dans un néant.

— Tu dormais?

— Oui... je rêvais aussi...

— De quoi rêvais-tu?

— De toi... et de l'ombre des jardins qui couvrent les hautes terrasses...

— Moi aussi... c'est étrange! Depuis des nuits, je rêve à ce décor comme s'il existait... Depuis des nuits, je t'y vois aussi... J'ai peur de rêver encore...

— Tu entends aussi quelque chose?

— Oui... j'entends ma voix... et puis toute cette musique...

Elle referma les yeux. Cette musique, en eux, s'attardait comme le vent qu'arrête un lourd rideau d'arbres ou qu'attire et emprisonne un bosquet de lauriers. Quelque chose de confus s'éveillait dans la ville, mais aucune voix n'étouffait cet irréel orchestre, riche de souvenirs, d'harmonies, de timbres rares. Ce bruit lointain de la ville se mêlait plutôt comme une basse inaperçue au chant plaintif de leur bonheur. Jamais, avant cette nuit mêlée de délire et de sommeil, ils ne s'étaient aimés sans doute, car tout leur passé ne résonnait en eux que comme un court prélude, sans accent, au regard de ce bonheur obscur, presque passif, et qui cependant remplissait l'univers en abolissant leur âme. Et s'ils savaient peut-être qu'ils vivaient une heure sans retour, cependant aucun souci de l'avenir ne corrompait leur joie, puisqu'ils l'éprouvaient dans un autre siècle participant déjà à l'éternité. La nuit s'écoulait. Leur raison, leur âme s'étaient absorbées en elle. Qu'importait? Quelque

chose en eux avait conquis l'empire sans limite de la volupté.

Ce complexe et taciturne bonheur ne s'évapora point au réveil. Jacques l'observa, et s'en étonna presque. Il sentait son être une fois de plus dédoublé : son esprit regardait vivre son cœur, mais de loin, de très loin, comme si ces deux parties de lui-même eussent été étrangères l'une à l'autre, son esprit calme jusqu'à l'indifférence, son cœur brûlant d'une ardeur grave.

Il regardait Rachel se lever, commencer sa toilette, peigner ses longs cheveux... Il aimait ses moindres gestes, la grâce féline de ses membres nus, son sourire heureux et las, son silence, — oui, surtout ce silence qui protégeait si bien son rêve immobile. Que de choses pourtant ils avaient à se dire! Mais il lui savait gré de taire toute curiosité, et de ne lui montrer que son beau corps esclave et sa joie. Il fallait du reste protéger le mystère de leur nuit, ne laisser soupçonner à personne qu'il était là, jusqu'au moment où, dans le va-et-vient de l'hôtel, il s'en irait sans être remarqué. Ce secret amusait Rachel. Jacques lui-même en goûtait le charme, car leur bonheur se trouvait ainsi plus vaguement posé dans le temps et l'espace, se détachant sur un fond très lointain, où peut-être s'amoncelait quelque orage, qui donnerait plus de valeur et de gravité à leur sérénité présente.

Il dut la quitter, et se retrouva dans la rue, hagard et mélancolique, et cependant conscient d'un grand bonheur. Une pluie fine tombait. Il alla s'enfermer dans sa chambre d'hôtel. Malgré le bruit incessant de ce quartier populeux, il lui suffisait de fermer les yeux pour revoir les terrasses de Jérusalem, pour entendre la voix de Bethsabée, pour goûter le parfum du plaisir qu'elle seule savait donner. Il s'endormit tout habillé, le rêve et la réalité se mêlant encore dans sa pensée. Puis il sombra dans un sommeil si lourd que tout son être s'y engourdit.

... Où donc cette horloge a-t-elle sonné?

« Quatre heures! il est quatre heures! »

Voici qu'il se rappelle tout à coup que Rachel l'attendait à trois heures et demie! Il se lève et s'habille à la hâte. Dehors, il hèle une voiture... Mais, au moment de donner l'adresse, il

s'aperçoit qu'il a oublié totalement le nom de l'hôtel où Rachel demeure. Il faut aller le demander au théâtre.

— Comment es-tu si en retard? — lui dit-elle d'un ton aigre, quand il arrive enfin.

Il s'arrête, surpris, et la regarde avec défiance. Cette femme trop élégante, avec cet immense chapeau et ces fourrures, et ce joli visage très arrangé, — c'est Rachel? Oui, Rachel Malleville... Mais il la regarde avec étonnement, presque avec un mouvement de répulsion : comme elle diffère de celle de cette nuit! Son rêve s'est donc écroulé? Il la suit pourtant. Les voici dans une voiture qui les emporte dans la ville. Il se tait. Enfin des arbres apparaissent par les portières.

— Nous arrivons au bois de la Cambre! — dit Rachel d'une voix plus douce.

— Ce ne sont plus nos cyprès! — murmure-t-il.

— Nos cyprès?

Elle sourit et le regarde, puis, à mi-voix, soupire quelques notes de son rôle, un chant où s'évoque le jardin de David. Cette voix! où l'avait-il entendue? Il est saisi par une fièvre violente. Des larmes chaudes se pressent à ses yeux. Le même bonheur terrible l'a repris, — mais avec cette certitude qui s'y mêle maintenant, qu'il est infiniment précaire, qu'il repose uniquement sur une sorte de passager miracle, qu'il a un mortel ennemi toujours dressé entre eux, et que cet ennemi, c'est à la fois lui et elle, tels qu'ils sont quand ce drame ne les tient pas sous sa puissance...

— Tu vois, Jacques! ce ciel rouge, derrière les arbres... Tu te rappelles nos soirs de Passy?

La nuit d'après, Jacques s'étonna de découvrir au fond de soi-même une âme emportée qu'il ne se connaissait point. Il se jetait vers son plaisir avec une fureur âcre et sauvage, contenant à peine en lui une joie hurlante et folle, une joie de bel animal déchaîné! et cependant, il s'observait encore, il se voyait — apeuré — se précipitant sur sa proie. Mais Rachel était si belle, dans son bonheur qui la rendait si ardente et si grave, et qui chassait d'elle toute préoccupation étrangère! Comme son être était transformé, haussé, ennobli presque, par cet orage! Comme ils se sentaient tous deux unis, vraiment

unis, ainsi que deux notes qui vibrent également dans un long et sensitif accord! comme ils étaient pareils l'un à l'autre! sauf peut-être que lui seul portait en soi cette obscure certitude de la mort prochaine et définitive de ce bonheur exaspéré —, et, de cette douloureuse certitude, sa joie plus impatiente tirait peut-être un surcroît de volupté.

Ils s'endormirent en même temps, et leurs âmes ne furent plus que deux pierres brûlantes mais insensibles. Quand il s'éveilla, le jour blafard traversait les rideaux. Il regarda la chambre : son cœur se glaça. Une peur affreuse du réveil de Rachel le hantait. Elle dormait encore : il se leva et s'habilla.

— Jacques!... mon petit Jacques!

Elle s'éveillait! Comme elle était déjà autre! Elle employait déjà le plus banal vocabulaire de l'amour. La même peur le glaçait toujours. Il mit un doigt sur sa bouche et murmura :

— Chut! chut! il fait déjà grand jour... Il faut que je m'échappe!...

Elle lui sourit, d'un sourire désappointé. Mais il ouvrit la porte doucement, et s'enfuit, dans le triste et brumeux matin.

Il s'enferma encore dans son hôtel, cherchant à s'anéantir tout entier dans le rêve muet de son bonheur. Mais la même inquiétude le tenait éveillé, et par moments le glaçait. La pluie heureusement battait ses fenêtres : elle l'aidait à s'isoler dans ce rêve indéfini et las qui l'enveloppait de son lourd brouillard. Il n'était nulle part... Ah! s'il avait pu arrêter le temps, comme il lui semblait abolir l'espace!

Il dut pourtant, à la fin de l'après-midi, retrouver Rachel. Elle l'attendait à cinq heures et voulait lui demander certains conseils pour deux ou trois passages de son rôle, car, le soir, elle chantait *Bethsabée*. Elle lui avait d'ailleurs promis le secret, et personne ne savait, à Bruxelles, qu'il était là.

Elle l'attendait, dans son salon de l'hôtel. Le piano était ouvert. Il fut désagréablement surpris de la voir fermer la partition du *Pardon de Ploërmel* : tous leurs dissentiments anciens se montrèrent une seconde à sa mémoire. Il se tut, pourtant. Il osait à peine la regarder, car elle portait une robe nouvelle, fort excentrique, qui lui rendait sa personnalité d'actrice à la mode : c'était comme une fausse note dans l'accord illusoire de leur bonheur.

Il s'assit au piano. La voix de Rachel lui rendit un peu de paix. Elle chantait *Bethsabée* d'instinct, et Jacques croyait entendre la voix réelle du fantôme qu'il avait évoqué. Mais elle s'arrêta et lui dit :

— Ne vaudrait-il pas mieux chanter ce passage ainsi?

Et, au lieu de chanter d'instinct, comme elle venait de faire, elle chanta le même passage avec recherche, — avec un maniérisme qui trahissait la musique.

— Non! non! je te défends! Rechante comme avant!

Jacques lui avait parlé avec humeur. Elle voulut protester et lui démontrer qu'il avait tort, que la nouvelle interprétation était la meilleure. Il la regarda avec un regard hostile. Pourquoi montrait-elle cette incompréhension? pourquoi rompait-elle ce silence qui la rendait plus belle? Ah! qu'il avait peur d'elle! Elle allait détruire leur fragile bonheur, et laisser glisser de ses épaules le voile d'illusion qui la rendait si puissante sur lui!

Il voulut s'en aller. Le soir, sur la scène, trois ou quatre fois elle tenta de substituer au style naturel qui avait si fortement troublé Jacques, ce style précieux, d'un goût médiocre, sur lequel elle l'avait consulté. Du fond de sa loge, il l'épiait avec effroi : pourquoi retrouvait-il maintenant Rachel sous Bethsabée? Il se sentait malheureux : il savait que quelque chose allait finir, s'écrouler pour jamais!

Pourtant la musique le reprit. Il écouta tout le dernier acte, où Rachel ne paraissait plus, et il sortit du théâtre bouleversé, exalté. Un moment, il se demanda s'il irait la retrouver. Mais le désir fut le plus fort. Ils avaient rendez-vous dans une rue déserte, près de l'hôtel. Quand il entra dans la voiture, elle l'accueillit avec un sourire :

— Tu as bien fait de ne pas venir dans ma loge, si tu ne voulais pas être reconnu, — lui dit-elle.

— Pourquoi?

— Parce que Valentin est arrivé de Gand ce soir, et est venu m'y voir.

— Ah!... tu ne lui as point parlé de moi?

— Oh! non... Sois tranquille... il est trop indiscret!

Ce mot, dont il ne voulait pas éclaicir le sens, le heurta. Il l'accompagna pourtant dans sa chambre, par le même chemin

détourné, avec un cœur impatient. Mais Rachel était bavarde ce soir! Elle lui parlait de ses succès, citait tous les journaux qui avaient parlé d'elle, évaluait les recettes de la pièce! Pourquoi ne se taisait-elle point?

Un dernier moment encore, l'illusion, née du désir, rayonna en lui. Puis il se retrouva, triste, fatigué, le cœur sec, étendu près d'elle qui dormait doucement; mais lui, l'insomnie le torturait. L'inquiétude l'avait quitté pourtant, et tout d'un coup! L'inquiétude! pourquoi l'aurait-elle tourmenté encore? N'était-il pas arrivé au bout du chemin? n'avait-il pas épuisé ce qui lui était compté de songe et de bonheur? Pourquoi le jour ne venait-il pas, ce jour morne, blême, sali de pluie et de boue, dont, les autres nuits, il redoutait tant l'aurore? Cette nuit-ci, il le voulait, il l'appelait : ah! l'interminable nuit! Un rayon n'allait-il pas traverser les rideaux, éveiller Rachel, et amener le moment — désiré, maintenant, — où il la quitterait, où il se trouverait seul, plus libre peut-être de ranimer autour de lui quelques lueurs du songe expirant?

Il s'habilla avant qu'elle ne s'éveillât. Quand elle ouvrit les yeux, elle s'étonna de le voir déjà prêt.

— Déjà? déjà?

Il l'embrassa et voulut la quitter.

— Déjà? Oh! non, non, pas encore...

Elle le retenait tendrement, mais pourquoi ne trouvait-il plus dans cette tendresse qu'un charme mesquin, un peu ridicule, de grisette amoureuse?

— Pas encore! — suppliait-elle. — Reste! reste! parce que, tu sais, ce soir...

— Quoi?

— Ce soir...

Elle hésitait, et elle sourit, avec un peu d'embarras.

— Oui, ce soir! tu ne pourras pas venir... car je ne serai pas ici...

— Tu ne seras pas ici? où seras-tu?

— Ce soir, mon ami arrive de Paris!... Alors, tu comprends...

— Ton ami! ah! oui, oui... Si je comprends!

Et, éclatant de rire, il s'enfuit.

XVIII

Il erra de ville en ville, pour noyer dans des paysages nouveaux ses souvenirs, ses rancunes, son dépit, sa honte, et le désir qui parfois renaissait, mais déformé, rapetissé, vulgaire. Hélas! il ne voyait ni les monuments ni les horizons qu'il regardait avec des yeux fixes. Son imagination, son esprit et son cœur se battaient en lui, pareils à une troupe d'enfants déréglés; et sa volonté semblait toute volatilisée, comme une brume du matin que le soleil a bue.

— Ah! je suis brûlé! fini! — se répétait-il machinalement.

Toute une journée, il avait erré dans les rues de Gand, presque désireux, d'abord, d'aller voir Valentin, puis craignant jusqu'à l'angoisse de le rencontrer : alors il s'était mis à déambuler sans fin sous les arbres plantés à la file, le long du canal de la Lys. Il foulait lourdement l'herbe imprégnée d'eau, il regardait les nuages mirer dans le courant leurs faces grimaçantes, ou les branches dépouillées détacher sur le ciel leurs bras tordus. Un peu d'émotion, de tendresse, de musique, un peu du calme des choses allait-il rentrer en lui? Non, non! sans cesse plus aride et plus amer, il traînait sans répit sa honte.

— Je suis fini!...

Il s'en fut à Bruges, puis, irrité de n'y sentir plus aucune poésie, il se réfugia à Ostende, près de la mer. Mais le souvenir de Rachel l'y poursuivit, et si mesquin, si caricatural, qu'il voulut fuir. Il retourna à Londres.

Il y trouva des lettres de Madeleine, mais elles le firent rougir, et il ne lui répondit que brièvement. Là, du moins, la rumeur de l'immense ville l'écrasait un peu, l'étourdissait lentement. Quelquefois, le matin, il prenait un train, au hasard, espérant noyer dans le tourbillon de villes voisines son âme importune, — villes monstrueuses, couronnées d'un nuage de charbon, et où du moins rien ne saurait envelopper ni bercer son tourment. Au milieu de foules soucieuses, fiévreusement courbées sur leur tâche, il usait lentement les pointes les plus aiguës de son cilice. A de certains moments, il s'étonnait même de porter ce supplice, impossible à définir! Mais, le

soir, quand il regagnait Londres, certaines cruelles images retrouvaient couleur et vie. Ah! comment anesthésier cette douleur diffuse? Comment remonter le fleuve qui l'avait entraîné si loin de lui-même? Comment purifier ce cœur abreuvé de dégoût?

Un jour, après une interminable promenade sans but, il arriva devant une gare, et, sur le mur, aperçut une affiche, avec un nom familier : Boulogne!

— Boulogne!

Il vit la jetée, le casino fermé, battu par de fins tourbillons de sable, le tournant du quai et de la grande rue, là où souffle toujours un vent si violent, puis les petites rues montantes qui sentent le poisson et le sel, les murs moroses de la maison de son père, les panonceaux de l'étude, le poële de faïence qui ronfle doucement, tandis qu'on entend gratter la plume des clercs.

— Je n'aurais jamais dû quitter tout cela!

Mais à peine eut-il émis cette réflexion, il ricana tout haut de lui-même.

Puis il éprouva une telle pitié de sa misère d'esprit et de cœur, qu'il fut pris d'une puérile envie de pleurer. Alors il repartit presque en courant dans la brume, au hasard, parmi le dédale des rues.

Il revoyait maintenant, sans cesse, la chambre blanche des deux petites... Juliette et Antoinette, couchées dans leurs lits jumeaux, sous le crucifix d'ivoire, leurs nattes blondes étroitement tressées pour la nuit et glissant sur l'oreiller! Image d'un tranquille paradis : depuis des jours, il l'écartait opiniâtrement de sa mémoire, comme s'il avait craint de la profaner. Et voici que, maintenant, il l'accueillait, presque avec joie. Dans son aridité, c'était la seule image qui émût un peu son cœur.

— Juliette... Antoinette...

Dans la chambre parfois, une ombre discrète passait, étouffant ses pas.

— Madeleine!

Mais il chassait ce souvenir.

— Oh! c'est trop tard... maintenant!

Il l'avait trop trahie! Elle lui pardonnerait? Mais non, il ne

pouvait plus, lui tombé si bas, accepter ce pardon. Il n'en était plus digne! il n'avait pas le droit de rentrer dans ce pur foyer!

Mais c'était son esprit qui lui soufflait ces reproches. Pourquoi son cœur n'y croyait-il pas?

De nouveau, les ardents souvenirs de Bruxelles reculaient dans le passé. Sans qu'il eût rien fait pour mériter la paix intérieure, il se retrouvait, las sans doute, et terne, et désenchanté, mais insensiblement délivré du désir. Il s'en étonnait! L'orage reviendrait sans doute!

Alors il revoyait la chère maison blanche, le parc, les prairies où les sources, après les pluies de novembre, devaient sangloter éperdument. Malgré sa honte, comme il avait envie d'y courir!

Il se refusait cependant de céder à ce souhait instinctif : il craignait les révoltes soudaines de son cœur toujours stérile.

Un soir, après de longues heures de combat intime, il finit par vouloir tenter de se distraire. Il se dirigea vers le quartier des music-halls et des cinématographes. Après avoir traversé Leiscester square, il vit dans l'ombre trois cornettes blanches : des sœurs françaises... Elles entraient dans une petite chapelle catholique : par désœuvrement, il les suivit. C'était une nef sans élan, une salle resserrée, sans ligne, sans beauté, mais embaumée d'encens. Les religieuses s'agenouillaient. Un cantique s'achevait, pauvrement soutenu par un harmonium poussif. Il n'y avait là du reste que deux prêtres en surplis, et une vingtaine de femmes en costumes pauvres. Pourquoi Jacques, qui n'était point croyant, se sentait-t-il tout à coup ému? Il s'agenouilla, lui aussi, — non pas pour prier, car aucune foi ne naissait en lui, — mais pour goûter le charme de s'abaisser, de se mettre à l'unisson, d'apparence au moins, avec toutes ces humbles âmes...

La cérémonie s'achevait. Une à une, les assistantes sortaient, sans bruit. L'harmonium s'était tu, et le prêtre avait achevé les prières à haute voix. L'encens seul se traînait encore sous la voûte... Jacques releva la tête. Des larmes baignaient son visage. Pourtant, il n'était point triste. Quelque chose en lui frémissait, doucement d'abord, sans heurt, sans orage : qu'était-ce? pourquoi cette émotion? pourquoi ce jaillisse-

ment? Il ne voyait plus l'autel. Il apercevait la maison blanche, devant laquelle jouaient les deux petites. Puis, tout cela tournoyait vaguement dans sa tête, il tressaillait de nouveau, son front devenait brûlant, sa respiration se faisait plus large, enflait sa poitrine, ses mains se raidissaient, ses regards se fixaient dans les ténèbres...

Et voici que soudainement, souverainement, comme un flot pacifique et puissant, se déroula en lui le finale tant cherché deux mois plus tôt, le finale triomphant de son quatuor.

XIX

— Savigny viendra-t-il?

— Je le souhaite, princesse! Car il faut que je le voie...

— Il faut? — interrogea la princesse Peretti, en souriant.

— Oui, j'ai une communication importante et pressante à lui faire.

— Mais, si ce que vous me dites de lui est vrai, s'il a eu l'originalité de ne pas vouloir assister, autrefois, à la première de *Bethsabée*, viendra-t-il, pour entendre jouer son quatuor et chanter six de ses mélodies?

Valentin sourit, et montra la comtesse Griffier, qui saluait, avec son beau sourire accueillant et grave, les personnes entrant dans ses salons à demi-obscurs.

— Il viendra pour madame Griffier... Elle possède une puissance noble et douce qui attire les musiciens et les poètes. Et puis, il se trouve à Paris avec sa femme et il ne voudra pas la priver du plaisir d'assister à cette matinée, donnée en son honneur, et d'entendre son quatuor.

— C'est un bon ménage? — demanda la princesse Peretti, avec une nuance d'ironie.

— Excellent! Pourquoi souriez-vous? Ne croyez-vous donc pas à la vertu des grands artistes?

— Je crois à tout! — répondit la princesse, souriant toujours, et secouant doucement sa jolie tête aux cheveux blancs. — Je crois à tout! Et d'ailleurs je pardonne tout, du moins aux vrais talents!

On ne parlait qu'à mi-voix dans les salons de madame Griffier : quoique ce ne fût point un de ses mardis classiques, l'auditoire — choisi à dessein — venait entendre la musique de Savigny avec autant de respect que celle de Schumann ou de Franck. Ces deux années avaient fait de lui, insensiblement, un maître. *Bethsabée* maintenant appartenait au répertoire de l'Opéra-Comique; sans doute, on ne la jouait que de loin en loin, pour une élite attentive : mais n'est-ce point là la plus véridique consécration d'un chef-d'œuvre?

— Pourquoi n'ai-je pas vu Savigny depuis des années? — demanda la princesse Peretti à Valentin. — N'habite-t-il plus jamais Paris?

— Voici quatre ans bientôt qu'il n'y a plus d'appartement... Ces jours-ci, il se trouve, de passage, chez les Gilbert Asselin, ses cousins, qui ont ce joli hôtel quai d'Orsay, au coin de l'Esplanade... Mais, tenez, tenez, voici Madeleine! les voici tous deux!

Un mouvement de curiosité se manifesta dans l'assistance. Sous les lustres à demi allumés, le long des murs tendus de cuir, où brillait l'or terni des cadres et le tain des vieux miroirs, on voyait les femmes retourner la tête, les hommes se glisser vers l'entrée : la comtesse Griffier s'était précipitée au-devant de Savigny, serrait les mains de Madeleine, l'emmenait à une place qu'elle lui avait choisie d'avance. Puis les instrumentistes sortirent d'un salon contigu et, jusque-là, fermé. Les violons s'accordèrent. Le silence se fit. Enfin le quatuor commença, comme un chant rapide, inquiet et plaintif.

Valentin cependant était obsédé par l'idée de la mission qu'il avait à remplir. Il avait beau montrer à la charmante princesse aux cheveux blancs un visage flegmatique ou railleur, il se sentait troublé comme il ne l'était jamais; et cette musique, qu'il écoutait malgré son trouble, ajoutait à son impatience plus qu'elle ne la calmait.

Quand l'admirable et pathétique finale du quatuor s'acheva, un baryton célèbre chanta le *Poète persan* et le monologue de David. Dans cette assistance restreinte, mais composée d'esprits cultivés ou émotifs, une sorte d'électricité circulait, rendant chacun plus sensible au pouvoir de la musique. Le fragment de *Bethsabée* fut applaudi avec fièvre. Puis une

femme du monde, célèbre pour sa voix splendide et son talent raffiné, se leva pour chanter les *Poèmes de la Mer et des Dunes*, une suite que venait de composer Savigny.

La princesse Peretti se pencha vers Valentin :

— Nous n'entendrons pas cette jolie artiste qui autrefois chantait si bien, ici, les *Jardins fermés*?

— Qui?... Malleville!

— Oui... justement!

— Oh! non!... pauvre Malleville... elle ne chante plus...

Valentin avait répondu avec un peu de nervosité. A ce moment, Jacques se rapprocha de lui, et le découvrit tout à coup.

— Toi! ici?

Jacques salua la princesse Peretti. Mais Valentin l'entraîna à l'écart, dans un coin sombre.

— Il faut que je te parle! ici, le plus tôt possible.

Savigny regarda son cousin avec étonnement. Il fut surpris de le voir sérieux et agité.

— Qu'y a-t-il donc?

— Jacques! Rachel est malade, très malade! Il faut que tu la voies ce soir même!

Jacques regarda Valentin, d'un regard sombre.

— Rachel?... Jamais! Entends-tu? Jamais!...

— Tu n'as pas le droit de parler ainsi, Jacques... Cette pauvre femme ne vivra peut-être pas longtemps... Elle a demandé à te voir! elle veut te voir! c'est presque une idée fixe, chez elle... Tu ne peux pas refuser...

Cette conversation se poursuivait à voix basse, dans un coin d'ombre. La princesse Peretti, qui observait Savigny, l'avait vu pâlir, et trahir une émotion inaccoutumée. Puis, il s'assit, nerveux...

— J'irai! — disait-il d'une voix presque tremblante. — J'irai! mais tu m'accompagneras...

Tous deux n'écoutèrent plus qu'avec distraction la fin du concert. Dans le brouhaha du départ, la princesse, qui s'était rapprochée de Madeleine, voulut l'emmener dans sa voiture. Jacques et Valentin sortirent donc à pied, dans les rues où la nuit descendait lentement.

Jacques se taisait obstinément. Mais Valentin rompit bientôt

le silence, et parla de Rachel. La pauvre fille avait eu huit mois plus tôt, une très grave fièvre typhoïde. Oh! sa vie n'avait jamais été en danger! Seulement elle s'était mal remise, et n'avait pas retrouvé sa voix en bon état : elle s'en était follement alarmée! Ce chagrin n'avait pas aidé à son rétablissement, certes! Des mois durant, elle avait souffert de troubles de circulation qui se manifestaient tantôt ici, tantôt là, capricieusement, de la façon la plus déconcertante. Le médecin l'avait envoyée dans le midi, mais elle était revenue de Pau plus mal encore. Les étouffements devenaient plus fréquents, plus douloureux!

— C'est affreux de lui voir ces angoisses! J'ai interrogé son docteur, qui n'est pas rassurant! On lui cache la gravité du mal, bien entendu... D'ailleurs, elle peut aussi s'en aller tout à coup...

Jacques se taisait toujours, se rebellant contre une émotion possible.

— Tiens! nous arrivons : c'est ici! — s'écria Valentin en s'arrêtant devant une maison neuve, dans une de ces rues luxueuses et tristes, que n'égayent ni les magasins ni les passants.

Jacques avait tressailli : il monta l'escalier en silence.

— Comment! vous, Savigny?

Jacques recula, surpris : Merenberg venait à eux, dans le vestibule.

— Vous connaissez donc Rachel Malleville?

— Mais oui, naturellement... Je n'ai pas, comme vous, renié *Bethsabée*, — disait le poète en souriant. — La pauvre Malleville! elle nous a loyalement et utilement servis... Je lui en garde une vraie gratitude!

— De la gratitude!... — murmura Savigny.

Mais Merenberg ne l'entendit point : une garde-malade sortait d'une pièce voisine et venait lui montrer une feuille de température.

— Voyez-vous! pas de fièvre, ce soir... Le docteur sera content.

— Est-il nécessaire que je la voie? — demanda Jacques, avec un mélange d'embarras et d'hostilité.

— Nous allons la préparer! — répondit Merenberg. —

Mais chaque fois qu'elle se trouve seule avec Van der Poële, — ou même avec moi, maintenant, — elle vous redemande! elle y met chaque jour plus d'insistance... Nous avons consulté le médecin : il préfère qu'on la satisfasse... Toutefois, je vous recommande d'être affectueux, souriant, et très prudent! Qu'elle ne s'attendrisse point! ni vous surtout... ni vous!

— Oh! moi...

— Vous?... vous surtout, mon ami! Les artistes sont tous impressionnables, même lorsqu'ils s'en défendent... Et puis, Savigny, peut-on n'avoir pas pitié de cette pauvre petite?

Merenberg et Valentin le laissèrent seul dans un salon à peine meublé. Elle n'était même pas installée encore, dans cette demeure nouvelle! Depuis dix années, d'ailleurs, avait-elle jamais possédé un foyer stable?

Et, tout à coup, Jacques sentit un trouble violent, qui se ruait en lui, rompant les barrières qu'il accumulait contre toute émotion naissant de cette source! Y avait-il donc entre cette femme et lui un lien éternel, nécessaire? Chaque fois qu'il l'avait crue radicalement chassée de sa vie, elle y reparaissait, et pour y laisser chaque fois des traces plus profondes, plus longues à effacer...

— Oh! elle m'a fait trop de mal!

Il lui refusait jusqu'à la pitié. Et pourtant Merenberg la soignait avec pitié, et avec affection : de cet être qu'il jugeait si pur, cette pitié l'étonnait, le troublait, mettait en lui comme l'ombre d'un remords.

— Non... non!... tout cela n'est rien... c'est une pauvre petite aventurière qui s'en va...

Mais son cœur n'écoutait plus qu'à demi les propos de sa raison. Le bruit d'un pas retentit. C'était Merenberg.

— Entrez, Savigny! Elle vous attend... Et puis, n'est-ce pas? de la douceur, de la prudence!

La chambre était noyée d'ombre. Seule, une lampe à abat-jour rose y brillait. Jacques d'abord ne vit rien.

— Jacques?... c'est toi?... tu es venu, enfin...

— Rachel!

C'était elle! là? assise dans ce grand fauteuil? Il s'attendait à la voir couchée, toute blanche dans le lit blanc... Non : elle

était enfouie dans ce fauteuil, avec une grande couverture montant jusqu'à sa poitrine. Il distinguait à peine son visage, dans la pénombre...

— Rachel! donne-moi ta main que je t'embrasse...

— Non! non! mon pauvre Jacques... mes mains sont toutes gonflées ce soir... Je ne te les montrerai point : tu les aimais trop!

Elle lui parlait avec calme, comme s'ils s'étaient vus huit jours plus tôt. Elle le regardait avec un sourire triste : il discernait enfin son visage, si creusé, si blanc, cruellement vieilli, où les marques de la race s'accentuaient. Mais une douceur spiritualisée nageait dans les yeux verts où les cils très longs semblaient peser davantage.

Il ne sut que lui demander banalement de ses nouvelles.

— Tu vois! ce que c'est que de nous!

Elle secoua la tête et tâcha de sourire.

— Mais tu guériras! tu guériras! tu vas déjà mieux... Merenberg me l'a dit tout à l'heure...

— Merenberg! ah! quel homme admirable! quel ami parfait, délicat, dévoué!... Cela fait du bien, qu'il y ait des hommes comme lui...

Elle secoua encore la tête et posa son regard sur celui de Jacques.

— Et pourtant, ce ne sont pas ceux-là qu'on aime le plus!... ce ne sont pas ceux-là qu'on aime... ce sont les méchants, les infidèles, les ingrats...

Elle tâchait de sourire! Puis, elle reprit, à mi-voix :

— Ah!... méchant!... méchant!

Dans la douceur de sa voix, il perçut soudain mille souvenirs, et l'angoisse lui serra la gorge :

— Ma pauvre enfant! soyons affectueux et tendres, — essaya-t-il de dire... — Tu vois! tu n'es pas mal, ce soir... Tu vas guérir... et nous serons, pour toujours, de bons amis dévoués, nous aimant comme frère et sœur...

— J'aimerais cela... c'est vrai... il me semble, du moins... je suis si faible... Mais guérirai-je? Et puis, si ma voix ne guérit pas! si je ne retrouve pas mon souffle, pour chanter les *Roses d'Hafiz* et *Bethsabée*, ce n'est pas la peine de guérir...

Il voulut la rassurer : elle l'interrompit.

— Tu te rappelles, comme j'aimais la gloire! comme je voulais la gloire! Étais-je énergique! fière de ma volonté!... Eh bien! je l'ai eue, la gloire, et je l'ai eue par toi!... N'est-ce pas curieux?... Tu ne te souciais guère de la gloire, toi, pourtant... Et voici que nous l'avons eue ensemble!... Si tu savais comme cette idée me travaille... Je pense à cela cent fois par jour...

— Mon enfant! il ne faut pas penser, quand on est malade... Il faut vivre comme une plante... respirer... dormir...

— Mais cela me fait du bien de penser à ces choses... surtout maintenant que tu es venu...

Elle souriait avec calme.

— Tu sais que j'ai toujours été superstitieuse... alors l'idée que ce lien... ce lien de nos deux vies...

Elle hésitait, cherchait ses mots. A ce moment, la porte s'ouvrit.

— Savigny! je viens vous chercher, car je pars... nous partons ensemble, n'est-ce pas?

C'était Merenberg qui, d'un signe, lui faisait comprendre que l'entretien devait cesser.

— Vous reviendrez demain? — demanda Rachel à Jacques, cessant de le tutoyer, devant le poète. — J'allais vous dire ce que je voudrais tant vous dire! et, voyez-vous, je ne sais comment l'exprimer. Mais j'y penserai! Vous reviendrez demain, n'est-ce pas? demain! demain!

Une fois dans la rue, les deux hommes marchèrent en silence.

— Il est tard! huit heures, je crois! — dit enfin Jacques, cherchant à dessein des paroles banales. — Je vais prendre un fiacre...

Mais, comme s'il répondait à d'autres paroles — à celles que Jacques avait tues, et qui néanmoins retentissaient entre eux, — Merenberg dit :

— N'est-ce pas? Cela fait pitié!... Pauvre Malleville! si vous saviez combien elle a souffert ces derniers temps... Mais elle se raidit autant qu'elle peut... C'est une énergique!

— Elle m'a parlé avec attendrissement de vous, de votre sollicitude!...

— Elle est si abandonnée!... Depuis sa maladie, elle ne possède plus d'adorateurs, ni de soupirants... Elle a perdu sa mère, l'an dernier... Alors, voyez-vous, il ne lui reste plus que la grande famille des artistes!

— Oh! vous savez, ce n'était pas une très grande artiste.

— Ne dites pas cela, Savigny! Vous n'en avez pas le droit!... Il lui a manqué la culture et le goût... Mais quel pathétique inconscient résonnait dans sa voix!... Et puis, moi qui l'ai vue, je n'imaginerai plus Bethsabée que sous ses traits!

Jacques ne répondait pas. Il s'arrêta, cherchant une voiture. Alors Merenberg lui posa la main sur l'épaule :

— Oh! Savigny! je sens bien qu'une rancune ancienne vous sépare encore de cette pauvre mourante... Mais, songez-y! voici l'heure d'être juste! Ne méprisez pas cette isolée, qui, sans morale et sans appui, cédait à l'énergie qu'elle portait en elle! Sans doute, elle n'a pas évité toute souillure dans la lutte pour la vie : mais il y a peu d'êtres, au fond, que nous ayons le droit de mépriser, surtout nous autres qui nourrissons notre esprit des passions et des douleurs humaines! Rachel a une âme en elle, ne le sentez-vous pas? une âme cachée qu'il faut découvrir et connaître...

Merenberg avait parlé avec une sorte de douceur familière qui ne lui était pas habituelle, mais que Jacques ne pouvait oublier, tandis qu'une voiture l'emportait dans la nuit. Seul, le soir, dans un grand fumoir où il s'était retiré, tandis que ses cousins conduisaient Madeleine au théâtre, il sentait, apeuré, une inquiétude nouvelle naître, grandir en lui.

— Ai-je donc été injuste, coupable envers Rachel?

Jamais il ne s'était posé cette question. Né dans une famille bourgeoise et formaliste, l'idée de ses devoirs envers les siens l'avait tourmenté souvent. Mais Rachel, cette irrégulière, cette petite chanteuse cupide? il l'avait largement payée! que lui devait-il encore?

Pourtant, les paroles de Merenberg le hantaient.

« Nous autres qui vivons des passions des autres, qui nous grisons de la douleur humaine, nous n'avons le droit de mépriser personne! »

Jacques se revit tout à coup enfermé dans la maison de Passy, cohabitant avec Rachel, mais ne lui demandant rien

d'elle, que ce parfum de son corps qui, dans son imagination, se transformait mystérieusement en harmonies... Ah! il avait joué d'elle, comme d'un instrument aux résonances sans fin! S'était-il jamais demandé si l'instrument avait une âme?

Il la revit, enfouie sous ses couvertures, dans le fauteuil profond, ne montrant que son pauvre visage résigné qui voulait encore lui sourire! il la vit, pâle et ravagée, mais gardant cette expression de tendresse sur sa face osseuse, grimaçante, vieillie. Et c'était la même créature qui trois fois, dans sa vie, s'était donnée à lui, tentant de le conquérir tout entier, et ne sachant lui offrir qu'un plaisir passager et l'idée fuyante d'une poésie qu'elle-même n'avait point comprise... Et cependant, se méconnaissant, s'ignorant, s'irritant l'un contre l'autre, ils s'étaient si indissolublement unis que leurs gloires mêmes s'étaient confondues...

— Oh! Rachel! Rachel!

Il avait prononcé son nom dans l'ombre.

— Rachel!

Et voilà qu'il revivait en songe ces nuits de Bruxelles où leurs corps se nouaient furieusement, aveuglément, enfantant une volupté toute-puissante, après quoi ils s'étaient quittés silencieusement, comme si leurs âmes n'avaient rien eu à connaître l'une de l'autre, et, à ce souvenir qui le brûlait, il rougit, et tout son être s'exalta, comme un nuage soulevé par la tempête.

— Rachel! Rachel!

Il connaissait ces tourbillons d'orage qui s'abattaient sur sa pensée et déchiraient son cœur, et le torturaient, et se jouaient de lui sans relâche.

— Qu'ai-je fait? qu'ai-je fait?

Sans cesse lui souriait le calme visage de la malade : elle lui souriait comme un fantôme, et il la regardait, muet et glacé. Puis, soudain, le visage rayonnait, la vie l'animait de nouveau, une lueur chaude baignait ses yeux verts, et le désir, alors, le désir ancien, le désir auquel la musique de son drame avait donné tant de puissance, rentrait dans son corps et lui donnait la fièvre.

— Rachel! Rachel!

Son front brûlait. Il ouvrit la fenêtre. Un peu de vent

murmurait dans les arbres du quai, et un souffle frais montait de la Seine. Il entendit la voix de Rachel, chantant parmi les décors de cyprès et d'eaux vives.

— Oh! l'entendre une fois... une fois encore!

Mais non, il ne l'entendrait plus. Elle allait mourir! C'était lui d'ailleurs qui l'avait tuée! Ah! misérable égoïste! artiste inspiré peut-être, mais âme inintelligente et cœur ingrat! pourquoi, de quel droit, avait-il joué avec cette âme? Il l'avait connue presqu'enfant pourtant! il avait été son premier amour et sa première faute... Et il l'avait rejetée dans la vie, avec un peu d'argent, mais désabusée, défiante, desséchée, alors qu'il aurait dû deviner son âme et la faire affleurer un jour! Plus tard, il l'avait reprise, mais uniquement pour se servir d'elle, et dès qu'il avait cessé d'avoir besoin de sa chair et de sa voix, insoucieux d'occuper son cœur, il l'avait rendue à son existence difficile et médiocre. Et il l'avait méprisée! aujourd'hui encore il n'avait répondu à son appel de mourante qu'avec impatience et rancune! Elle ne lui avait rien reproché, pourtant : elle lui souriait toujours... Le criminel, c'était lui!

— Ah! Rachel!

L'affreuse torture? Etait-ce le remords, le regret, ou l'éternel désir qui, dans cette nuit et cette solitude, lui faisait le plus de mal? Il se méprisait, et il avait peur. Malgré lui, par inconscience, par cet égoïsme forcené de l'artiste, esclave de sa propre imagination, il n'avait su que faire souffrir autour de lui. Il avait méconnu et avili Rachel, il avait trahi et supplicié Madeleine. Mais Rachel allait mourir... D'elle, il ne resterait bientôt plus que ce souvenir d'une malade aux traits durcis qui tâchait de sourire encore... Comment expier? comment se faire pardonner? comment au moins apaiser cette torture qui lui venait d'elle?

Ce tourment dura toute la nuit. Le jour ne l'adoucit point. Ah! revoir Rachel, du moins! l'implorer! lui demander pardon!

Il courut chez elle, à onze heures. Mais la garde lui dit qu'il ne la verrait qu'à midi. Il ne voulut point s'en aller pourtant, et, dans le petit salon sans meubles, il marchait sans fin, comme un prisonnier, rongé par la même douleur.

— Rachel!

— Mon pauvre Jacques!

Elle s'était fait coiffer avec une certaine coquetterie, pour le recevoir : il le remarqua bien. Mais, au grand jour, son maigre et long visage se montrait plus décharné, plus raviné, plus hâve, avec de pauvres lèvres blanchies et flasques, qui découvraient trop ses dents. Pourquoi cependant retrouvait-il dans ce visage enlaidi un charme singulier, qui parlait à son âme?

— Tu vas mieux, je le vois! — lui disait-il.

— C'est de t'avoir retrouvé, sans doute... Mais, qui sait?

— Nous te soignerons bien, et tu guériras vite!

— Qui sait? qui sait?

Elle leva les yeux, et reprit d'une voix douce.

— Et puis, si je m'en allais, tu veillerais sur la petite, n'est-ce pas? sur Annette... C'est une grande fille maintenant... Tu l'aimeras bien? tu me promets?

— Tu vas guérir, tu le sais bien... Mais sois sûre, même si... si tu ne peux veiller sur elle, je m'occuperai d'elle...

— Merci!

Elle pencha la tête en arrière et murmura :

— Cela me fait tant de bien, que tu sois ici! Tiens! prends mes mains sous la couverture : ne les regarde pas, elles ne sont plus belles! mais garde-les un peu dans les tiennes...

Elles étaient froides : il tentait de les réchauffer. Elle se taisait et lui souriait d'un sourire content.

— Jacques!

— Mon enfant?

Elle parlait très bas maintenant, les paupières presque closes.

— Vois-tu! je voulais te dire un mot encore?

— Parle! Parle!

Si faible qu'elle résonnât, sa voix prenait une douceur touchante, et elle avait calmé le cœur de Jacques. Penché sur elle, lui serrant toujours les mains, il l'écoutait.

— Il y a eu bien des misères, bien de vilaines misères dans ma vie, je le sais bien... Que veux-tu que fasse une femme seule?... Mais je voudrais, je voudrais tant que tu comprennes ceci... C'est que... c'est que... Ah! comment dire?... C'est que, s'il y a eu une belle chose dans ma vie, — une

belle chose, ou, du moins, une chose qui aurait pu, qui aurait dû devenir très belle, si tu l'avais voulu... c'est mon amour pour toi, Jacques,... oui, mon amour pour toi...

Il l'embrassa, longuement. Elle releva la tête : ses yeux étaient pleins de larmes, et, longtemps, ils demeurèrent, penchés l'un sur l'autre, sans une parole.

Et voici que, malgré cette déchéance physique où il la retrouvait, il respirait en elle un peu de ce parfum qui jadis l'avait grisé si longtemps. Bethsabée! Il la retrouvait dans ce pauvre corps malade, il entendait dans sa voix l'écho de la voix qui avait évoqué, si brûlante, l'image de Jérusalem. Il revoyait les terrasses, les fontaines, les cyprès! Il suffoquait de la passion de David! Il était le jouet de l'illusion et du fantôme. Ah! entendre encore sa voix, même affaiblie, mais où tant de plaisir chantait, et s'offrait! Il sentait son cœur battre follement dans sa poitrine... Cette voix! entendre encore cette voix! Il lui tenait toujours les mains, sous la couverture de la laine.

— Rachel! Rachel!

— Mon chéri!

— Tu ne pourrais plus chanter?

— Oh! mon pauvre chéri... si tu savais, ce qu'est devenue ma voix!...

— Oh! seulement à mi-voix... Tu le sais! je l'aimais tant, ta voix!... Tu te rappelles comme tu chantais :

Quelle fontaine assez pure...

Elle le regarda avec un sourire souffrant et plein d'amour.

— J'aimerais aussi! ah! oui, si je retrouvais seulement un filet de voix, cela me rendrait mon énergie, mon ambition de vivre!

— Essaye, Rachel, essaye!

Alors elle respira plusieurs fois, le plus longuement qu'elle put, et elle commença :

Quelle fontaine assez pure...

Elle n'avait presque pas de souffle, mais la voix résonnait encore. A genoux, tremblant, ravi, lui pressant les mains, il l'écoutait avec un regard de fou. Elle revivait donc! il retrouvait

donc Bethsabée, sa création, son rêve. La voix montait encore, s'enflait un peu, commençait à brûler de passion secrète :

Je n'ai confié mon rêve
Qu'aux ramiers dans les cyprès...

— Oh! Rachel! Qu'as-tu?

Elle s'effondra tout à coup dans le fauteuil, blanche, et râlante... Qu'y avait-il? Elle se raidissait...

— Qu'y a-t-il? Rachel! Rachel!

Il s'était reculé, épouvanté. Mais Rachel ne bougeait pas et le regardait fixement de ses yeux glauques, à demi révulsés.

JEAN DE FOVILLE

LE THÉÂTRE IRLANDAIS

Fondé en 1899 pour donner à l'Irlande un théâtre vraiment national, l'*Irish Literary Theatre* fut l'œuvre de W. B. Yeats [1], poète exquis, et l'un des plus grands ouvriers de la renaissance littéraire de l'Irlande contemporaine. A cette époque, la Ligue Gaélique était en train de lutter pour la restauration de la langue irlandaise, et elle tâchait de ramener le peuple au culte des traditions et de la mythologie celtiques. La mise en œuvre des mythes et des contes populaires était un moyen d'effectuer ce retour à l'art et aux légendes primitives, où respirait toujours l'âme irlandaise. Aussi Yeats a-t-il vu dans le théâtre un instrument incomparable pour le renouvellement des traditions depuis longtemps oubliées.

L'Irlande n'avait pas de drame national, bien que ce genre ait toujours été éminemment irlandais. Tous nos dramaturges se sont adressés au public anglais, de sorte que, dans l'histoire du théâtre en Angleterre, la comédie est toujours l'œuvre d'Irlandais. Mais en écrivant pour un public étranger, Steele, Sheridan et Goldsmith, comme Wilde et Shaw de nos jours, ont perdu quelque chose du génie de leur pays. Leur œuvre n'est pas d'inspiration irlandaise, elle porte l'empreinte de leur éducation anglaise,

1. Sur Yeats, voir les articles de M. Henri Potez dans la *Revue de Paris* des 1er et 15 août 1904.

comme la matière de leur art, du reste. Ici et là ils ont gardé des traces de leurs origines irlandaises, l'esprit mordant d'un Wilde, par exemple, et la dialectique extraordinaire d'un Shaw. Mais en général nos dramaturges n'ont été Irlandais que de nom : ils furent absorbés par l'Angleterre, ainsi que toute la vie intellectuelle de l'Irlande avant la renaissance celtique.

Pourtant, W. B. Yeats est de ceux qui ont résisté à l'influence anglaise. Son œuvre est tellement pénétrée de l'esprit et des traditions nationales qu'on a salué en lui l'avant-coureur de la nouvelle littérature irlandaise. Aussi, imbu du génie de la race, et libre de tout soupçon d'anglicisme, était-il désigné pour être le fondateur du théâtre irlandais. En 1899, dans une salle bien modeste, fut représentée à Dublin *The Countess Kathleen*, la belle pièce symboliste de Yeats, ainsi que *The Heather Field* d'Edward Martyn. Ni la pauvreté de la mise en scène, ni les défauts de la salle, ne purent compromettre le succès de cette tentative, qui marqua les débuts du Théâtre National actuel. L'année suivante, sur une scène régulière, consacrée ordinairement au théâtre « digestif » d'exportation anglaise, on joua la fine satire de George Moore, *The Bending of the Bough*, et une pièce héroïque d'Alice Milligan, *The Last Feast of the Fianna*. Mais l'*Irish Literary Theatre* ne devait durer que deux ans sous sa forme primitive. Cependant, avant qu'il devînt l'*Irish National Theatre Society* d'aujourd'hui, on représenta sous ses auspices la première pièce gaélique, *The Twisting of the Rope*, du docteur Douglas Hyde, le Président de la Ligue gaélique, et l'âme du mouvement pour la restauration de la langue irlandaise. Le succès de cette pièce, jouée par une troupe d'amateurs, fut tel qu'il entraîna le renvoi des acteurs anglais : dorénavant le théâtre irlandais avait ses propres interprètes. Cette innovation influa considérablement sur l'évolution de notre théâtre. Grâce à une troupe improvisée, le Théâtre National a pu compter, dès sa fondation, sur la collaboration d'un groupe d'artistes uniques, dévoués à leur art, et inspirés par l'amour du pays. D'abord ils donnaient leurs services gratuitement, mais, plus tard, le succès financier, en venant s'ajouter au triomphe artistique, permit aux directeurs de leur allouer un traitement. Il serait

difficile de s'imaginer le théâtre irlandais sans ces interprètes merveilleux. Libre de toutes les affectations et de tout le maniérisme de la scène, leur jeu s'inspire directement du peuple, d'où ils sont sortis. Lorsqu'on assiste à une pièce au Théâtre National, on ne voit plus des acteurs qui jouent leurs rôles, mais des paysans ou des petits bourgeois qui vivent de leur vie ordinaire. Même dans les tragédies, ils ont la simple dignité des anciens rois d'Irlande, et les vers ne semblent que le rythme poétique qui est propre au langage de nos paysans, surtout dans l'Ouest, où l'on a conservé les tournures de phrase et les locutions du XVIe siècle.

L'*Irish National Theatre Society* n'entra pas tout de suite en possession de cet Abbey Theatre, qui est maintenant le siège du drame irlandais. Celui-ci est unique dans les pays de langue anglaise. Il est le seul théâtre national du Royaume-Uni, et il jouit aussi du privilège inestimable d'échapper à la compétence du Censeur. Qu'on se rappelle les pièces interdites en Angleterre par ce fonctionnaire pudibond, pour apprécier à sa juste valeur cette indépendance, si nécessaire à un théâtre qui ne veut pas voir entraver son essor. C'est à l'Abbey Theatre que fut joué *The Showing up of Blanco Posnet* de Bernard Shaw, après les démarches inutiles de ce dernier auprès des principaux directeurs de Londres : tous avaient la crainte du Censeur dont les pièces du répertoire du Théâtre National subissent elles-mêmes des modifications, lors des tournées en Angleterre. En Irlande, pourtant, grâce à cette exemption, l'Abbey Theatre peut se consacrer librement au drame national, avec le seul souci de l'art, sans considérations d'ordre « moral » ou pécuniaire. Évidemment cela ne s'est pas fait sans l'aide, et quelquefois, l'opposition du public, qui s'intéresse vivement à l'œuvre du Théâtre National, et le défend jalousement quand son existence ou sa liberté sont menacées. A l'occasion de *Blanco Posnet*, par exemple, l'assistance nombreuse et sympathique approuva les directeurs de représenter une pièce qui démontrait une fois de plus le puritanisme étroit et ridicule du Censeur. Par contre, les premières représentations du *Playboy of the Western World* de J. M. Synge, ce chef-d'œuvre du théâtre irlandais, se heurtèrent contre l'hosti-

lité organisée de certains patriotes par trop ardents, qui prétendirent y voir un outrage aux mœurs irlandaises. Pendant toute une semaine cette pièce fut jouée devant des « chahuteurs », quelques-uns armés de trompettes, dont ils se servirent si bien que les acteurs ne parvinrent pas à se faire entendre; ce ne fut qu'un jeu muet. A la fin l'opposition s'affaiblit, et peu à peu l'opinion publique se rangea du côté des directeurs. Plus tard, à Londres et en Amérique, les manifestations se sont renouvelées, mais à l'heure qu'il est, la haute valeur du *Playboy* n'est contestée que par ces puritains catholiques que sont les partisans de *Sinn Fein*, et les nationalistes officiels. Cela est dû à la qualité supérieure de l'œuvre de Synge, mais aussi au courage prévoyant de W. B. Yeats, qui lui permit de tenir tête à l'étroite hostilité de la foule. Ses hauts principes artistiques n'ont jamais fléchi devant les instances des ignorants, qui ont voulu faire du Théâtre National un instrument pour la propagande de leurs idées politiques et religieuses. Yeats a su maintenir le théâtre au-dessus des mêlées de partis et de sectes, ce qui est un véritable tour de force dans un pays comme l'Irlande, où la politique et la religion ont été les seules manifestations d'activité intellectuelle dans l'inertie engendrée par trois siècles de domination anglaise.

La diversité de l'œuvre du Théâtre National témoigne de la fière indépendance de nos jeunes dramaturges. Rien de plus différent que les farces bouffonnes de Lady Gregory, les pièces à thèse réalistes de Padraic Colum, et les fantaisies symboliques de Lord Dunsany et de Norreys Connell. A ses origines, le théâtre irlandais s'était quelque peu inspiré de l'exemple d'Ibsen, qui venait de créer à lui seul un drame national en Norvège. Mais l'influence scandinave est presque imperceptible, si ce n'est dans telle pièce isolée, *The Heather Field*, par exemple, ou *The Bending of the Bough*, qui, à proplement parler, restent en dehors du mouvement qui s'est organisé autour du Théâtre National. Au contraire, pendant cette première période, la personnalité dominante fut celle de W. B. Yeats. Après *The Countess Kathleen* furent joués *The Land of Hearts Desire*, *Kathleen Ni Houlihan*, *The Sadoroy*

Waters et *Deirdre*, pour ne citer que les pièces principales qui sont toujours au répertoire de l'Abbey Theatre. Mais l'auteur de *The Wind among the Reeds* est avant tout poète lyrique, et ses drames, qui sont toujours de beaux poèmes, perdent trop souvent à la représentation. Toujours « subjectif », il ne peut pas se plier aux exigences de la scène : ses personnages ne sont que les porte-paroles de son rêve. Conscient de ses défauts, Yeats ne cesse pas de refaire ses pièces, tâchant de leur insuffler un peu plus de vitalité dramatique. Son œuvre, pleine de songe et de mystère, où les personnages ont les vagues contours ondoyants du rêve, ne réussit guère au théâtre, malgré son magnifique lyrisme. *Kathleen Ni Houlihan* est probablement la pièce la mieux venue de Yeats. La pauvre vieille qui entre dans la cabane où se préparent les noces de Michael Gillane, raconte ce qu'elle a souffert aux mains des étrangers, et lui persuade d'abandonner sa fiancée et son foyer pour la suivre. Kathleen Ni Houlihan est un symbole de l'Irlande. Ses belles paroles ne manquent jamais d'émouvoir le public, qui se sent emporté par le tragique poignant de cet appel au patriotisme. Cependant Yeats n'a pas d'imitateurs, son influence a été plutôt indirecte. Il est parvenu à inspirer au théâtre irlandais une grande noblesse d'intention, à le préserver des recherches inutiles de la mise en scène, et à maintenir la vive préocupation d'un art simple et sincère. Mais il n'a pas su lui donner l'empreinte de son symbolisme mystique, qui a été remplacé par le réalisme de plus en plus prononcé d'une autre génération littéraire. *The Glittering Gate* de Lord Dunsany, ou *Time* de Norreys Connell, sont des exceptions qui ne font que souligner les tendances nouvelles, lesquelles se dégagent nettement d'œuvres récentes telles que *Birthright*, par T. C. Murray, et *The Cross Roads*, par S. L. Robinson, le directeur actuel de l'Abbey Theatre. Le réalisme sordide et brutal n'est racheté que par la vérité de l'étude des mœurs et la vraisemblance du jeu des interprètes, sans lesquelles elles tomberaient au niveau du mélodrame ordinaire.

Cette divergence entre les tendances actuelles du drame et le théâtre irlandais tel que l'a rêvé son fondateur, trouvera son

explication dans l'œuvre de J. M. Synge. Ce puissant génie, joignant à des dons poétiques remarquables un sens très large du théâtre, sut imprimer une nouvelle direction au mouvement dramatique en Irlande. Le drame paysan, qui est aujourd'hui le genre caractéristique du Théâtre National, doit son existence à Synge, qui en révéla les possibilités dramatiques et poétiques et en fut le maître incontesté. Depuis sa première pièce, *In the Shadow of the Glen*, jusqu'à cette *Deirdre*, qu'il laissa inachevée, ce fut une série de chefs-d'œuvre où dans le drame, la comédie et la tragédie, Synge affirma tour à tour sa maîtrise incomparable. Pendant sa vie trop courte — il est mort à trente-huit ans — il n'a écrit que six pièces, dont l'une, cependant, *The Playboy of the Western World*, l'éleva du coup au rang des plus grands dramaturges du monde entier. Synge a retrouvé le chemin dont la littérature anglaise s'est écartée depuis trois siècles, car il faut remonter à l'âge d'Elisabeth, à l'époque où la langue anglaise avait atteint son apogée, pour trouver un drame comparable à celui de Synge.

Après avoir terminé ses études à l'université de Dublin, Synge quitta l'Irlande pour mener une vie errante à travers la France, l'Italie et l'Allemagne. C'est au quartier latin, vers 1897, dans une pauvre chambre de sixième, que Yeats le retrouva, et lui persuada de retourner dans son pays, où il devait trouver sa voie. Pourtant, ces années de vagabondage n'avaient pas été inutiles. C'est sans doute à la France que Synge doit cette netteté dans sa conception de la vie et ce souci artistique de sélection qui donnent à son œuvre sa clarté et sa beauté réaliste. Il aimait beaucoup la littérature française classique, Marot, Villon, Rabelais, Ronsard, et surtout Racine, qu'il étudiait au moment où Yeats vint le trouver. Dans un volume de vers il a laissé quelques traductions, entre autres, de *La belle Heaulmière* et de *La Ballade pour prier Notre Dame*, de Villon, qu'il a su rendre dans cette belle langue imagée de nos paysans irlandais. On a beaucoup parlé d'influences françaises à propos de Synge. Grâce à leur ignorance de la littérature française et à leurs idées vagues sur la signification du mot décadent, certains critiques ultra-gaéliques ont cru discréditer Synge en l'accusant de « décadentisme ». Ses études objectives et fidèles du paysan irlan-

dais, et surtout de la paysanne, lui ont valu l'hostilité des fanatiques du *Sinn Fein*, qui chérissent des illusions par trop mystiques sur la pureté de la femme irlandaise. A les entendre, on croirait que l'adultère fût inconnu en Irlande, que les Irlandaises sont toutes vierges, d'âme sinon de corps, et que le vice n'existe pas chez les Gaëls. Indifférent aux choses morales et politiques, Synge donna une rude secousse à la pudibonderie celtique, notamment dans *The Playboy of the Western World* et *In the Shadow of the Glen*. Depuis quelques années on ne parle plus guère de Synge comme d'un décadent, sauf dans les milieux définitivement fermés à toute manifestation d'art. Là, il est vrai, on remâche toujours les vieilles phrases, à propos de Verlaine et de Baudelaire, dont on prétend faire les parrains littéraires de Synge. Mais, depuis l'étude biographique que lui a consacrée Yeats, le public est trop averti. Rien de plus dissemblable, d'ailleurs, que l'œuvre de Baudelaire ou de Verlaine et celle de Synge, qui aimait surtout les classiques, se trouvant plus à son aise avec Villon qu'avec Baudelaire, dont la morbidité lui déplaisait. Le seul des modernes qu'il ait vraiment aimé est Loti, qu'il considérait comme « le meilleur des prosateurs vivants ».

Sa pauvreté pendant ses années vagabondes à l'étranger avait mis Synge en contact avec les humbles, dont la vie attirait ses yeux d'artiste avide du réel dépouillé des artifices de la civilisation banale. A son retour en Irlande, il reprit goût à errer le long des routes, faisant la connaissance des pauvres et des chemineaux. Dans les montagnes de Kerry et de Wicklow, aux îles d'Aran, il trouva sa voie, qu'il avait cherchée en vain en Europe. Il vécut aux Aran, dans ces îles perdues à l'extrémité occidentale de l'Irlande, il y vécut de la vie de ce peuple de pêcheurs et de paysans, assistant à leur lutte acharnée pour l'existence toujours menacée par le vent et les vagues, ou par la famine qui hante cette terre ingrate. Voilà l'existence qu'il aimait, voilà le monde qui lui inspirait ses drames magnifiques. Un monde étrange et sauvage, un genre d'existence qu'il déclara le plus primitif qui soit resté en Europe. Il vivait parmi ces gens, partageant leurs joies et leurs douleurs, avec la large sympathie de l'artiste qui sait découvrir les beautés cachées dans les choses les plus humbles. Surtout il écoutait,

il notait les paroles imprévues, les phrases les plus savoureuses de cet idiome irlandais. Le soir, quand les hommes se rassemblaient dans la taverne, où l'on causait au coin du feu, Synge pouvait étudier ce langage si riche en poésie naturelle, merveilleusement vif et coloré, le seul apte à traduire la fraîcheur de ces êtres à peine effleurés par la civilisation anglaise. Synge était destiné à faire de cette langue un instrument de poésie magnifique. Dans ses drames, nous la retrouvons, cette langue rythmée qui s'est transformée en la plus pure musique entre ses mains de poète. Comme saveur et intensité lyrique, elle rivalise avec l'anglais de la Bible ou le grec d'Homère. D'Annunzio a tiré des effets analogues du dialecte des Abruzzes dans *La Figlia di Jorio*. Les personnages de Synge, comme ceux du poète italien, ont la période longue et cadencée, imprégnée de cette poésie sauvage qui sommeille dans les âmes de ceux qui vivent seuls en face de la nature.

La tragi-comédie *In the Shadow of the Glen* est le premier de ces drames paysans qui sont devenus le genre par excellence du théâtre irlandais. Dès sa première pièce, Synge provoqua les résistances qu'il devait rencontrer plus tard avec *The Playboy*, et qui empêchent toujours la représentation du *Tinkers Wedding* en Irlande, quoiqu'on l'ait joué à Londres après la mort de l'auteur en 1909. Les puritains nationalistes ne lui pardonnèrent pas sa Nora Burke, qui profite de ce que son mari vient de mourir pour aller chercher son ami Michael Dara. Mais Dan Burke ne faisait que simuler la mort pour éprouver la fidélité de sa femme, et quand il a la preuve de son amour pour un autre, il la chasse du foyer. Rien de plus saisissant que cet intérieur de paysans, le vieillard couché sous son linceul, et Nora, Michael et un vagabond qui parlent du mort, et de la vie triste et solitaire que la jeune femme a menée auprès d'un vieux mari qu'elle n'aimait pas. Nora a vu son existence s'écouler lentement, inutilement, dans cette vallée perdue dans les brumes qui descendent des montagnes. Elle veut vivre, elle veut aimer. Elle reconnaît trop tard qu'elle s'est sacrifiée en vain, qu'elle a acheté trop cher son mari et sa maison, car la voilà sans amour, et sans enfants, seule dans la cabane éloignée, où l'on n'entend que le chucho-

tement plaintif du vent qui siffle au dehors. On sent qu'elle sera heureuse quand elle part, non avec Michael, mais avec le vagabond, qui lui promet cette vie large, saine et aventureuse qui est le partage de ceux qui errent au hasard de la route.

Riders to the Sea est, sans doute, la tragédie la plus parfaite du nouveau théâtre irlandais. Dans un acte, Synge a concentré toute la passion et tout l'effroi de la mort qui pèse sur ces pêcheurs des îles d'Aran, en lutte perpétuelle avec la mer, à laquelle ils disputent une existence dure et pénible. Comme dans *l'Intruse* de Maeterlinck, il y a un je ne sais quoi de tragique qui plane sur ces êtres frôlés par les ailes de la mort. La vieille Maurya, qui a déjà perdu cinq fils, engloutis par les vagues, attend qu'on apporte le cadavre de la dernière victime, Michael, noyé il y a quelques jours. Son fils Bartley s'en va à la mer, et l'on sent que lui aussi va périr comme son père, son grand-père et ses frères. Le vent s'élève et les vagues déferlent avec un bruit sourd sur les rochers, tout près de la pauvre cabane, où la vieille mère gémit contre le sort qui lui enlève tous ces êtres aimés. A la fin, un groupe de pêcheurs entre avec le corps de Bartley, étendu sur un rude brancard, mort à son tour, et il ne reste plus rien à Maurya que le souvenir de toutes ces tragédies qui composèrent sa pauvre vie. « La mer ne lui peut plus rien faire. » Le rideau tombe sur les femmes qui pleurent, et l'on est hanté par cette lamentation plaintive et tragique, qui est caractéristique des paysans irlandais, et qu'on appelle *keening*. Ce n'est plus un mort seulement que l'on plaint, c'est le gémissement prolongé de toutes les femmes qui ont souffert, et qui pleurent ceux qui ne reviendront plus.

Il y a une dizaine d'années, dans *Le Voile du Bonheur*, M. Georges Clémenceau traita un sujet qui devait être plus tard celui de *The Well of the Saints*. Les deux vagabonds de Synge, comme le mandarin Tchang-I dans la pièce de M. Clémenceau, sont heureux, grâce à la cécité. Martin Doul et sa femme se croient très beaux, mais quand un saint fait un miracle et les guérit avec de l'eau bénite, leurs yeux se dessillent et ils se voient pauvres, ridés et laids. Non seulement ils ont perdu toutes leurs illusions, mais ils sont obligés de gagner

leur vie. Cet esclavage leur répugne, et la réalité dans toute sa laideur leur rend l'existence insupportable. Ils en veulent au saint de leur avoir rendu la vue, et ils sont heureux à la fin de redevenir aveugles. Ils retournent au monde de leurs rêves, mais hélas, la désillusion a gâté leur vision de la vie actuelle. Cependant les voilà bientôt en train de se faire de nouvelles illusions sur leur vieillesse, qu'ils s'imaginent pleine de dignité et de tranquillité. Enfin ils ont échappé à la réalité sordide, ils sont libres de reprendre leur vie vagabonde, d'écouter le chant des oiseaux et le chuchotement des feuilles remuées par le vent. Comme le mandarin Tchang-I, quand il retrouve sa cécité bienfaisante, ils peuvent dire : « La terre est douce, le ciel est bon. Le printemps vient, paré de verdure et couronné de fleurs ». Ils ont repris le voile du bonheur.

Du contraste entre le rêve et la réalité Synge a tiré la matière de *The Playboy of the Western World* qui est l'œuvre maîtresse de notre théâtre moderne. Le poète avait passé deux ans dans une véritable intimité avec le peuple primitif de l'ouest de l'Irlande, avant de commencer le second cycle de pièces dont *The Playboy* fut la première. Dans une préface, il reconnaît tout ce qu'il doit à « l'imagination ardente, magnifique et tendre » de cette race, qui conserve toujours les traditions celtiques, et les mœurs de l'Irlande d'autrefois. C'est dans cette pièce que Synge a montré sa science parfaite du langage populaire. Il en tire tous ses effets, nous en révélant tour à tour la puissante beauté, et l'intensité réaliste. Il n'y a pas une seule phrase qu'il n'ait entendue de la bouche de nos paysans occidentaux, mais son oreille affinée de poète l'a aidé à en faire un choix, qui nous a valu une langue d'une richesse verbale extraordinaire, dont le rythme occulte fait un instrument incomparable pour la poésie. J'ai déjà parlé de d'Annunzio à ce propos : ce n'est pas seulement par le langage que *The Playboy* ressemble à *la Figlia di Jorio*. Ils se rapprochent aussi par le sujet, qui est la tyrannie paternelle. Ici il y a aussi le conflit entre un père violent et brutal et un fils songeur et doux, poussé au parricide par la révolte. Christy Mahon arrive un soir dans la taverne de Michael Flaherty, épuisé et en fuite devant la justice. Cette dernière particularité suffit à lui

assurer la sympathie des paysans, qui se méfient de l'autorité imposée par un gouvernement étranger. Christy peut compter sur la discrétion de ses hôtes. Quand il se confesse parricide, il devient l'objet d'une admiration respectueuse et craintive. Encouragé par la curiosité de la foule, il ajoute les détails, et, tel un nouveau Tartarin, il renchérit sur sa prouesse. Il finit par croire tout ce que sa fantaisie romanesque lui a suggéré. Grâce à son auréole de gloire, il fait oublier son fiancé à Pegeen Mike, qui compare cet étranger homicide, aux allures libres et au langage flamboyant, avec le pauvre Shawn, le cousin timide et terre-à-terre qu'elle doit épouser. Mais toutes les femmes s'éprennent de Christy. Comme le dit une d'elles : « Certes, c'est une grande tentation pour une femme qu'un homme qui a tué son père. » Évidemment Pegeen fera tout afin d'avoir cet homme à elle. Et Christy, le garçon rêveur et mélancolique, qui n'a jamais fait de mal à personne, se sent flatté par les désirs qui l'entourent et la curiosité qu'il éveille. Pensant à son importance nouvellement acquise, il dit : « Je me demande si je n'ai pas été bien bête de ne pas avoir tué plus tôt mon père. » Mais en vérité il n'a tué personne. S'étant disputé avec son père, il l'a assommé d'un coup et puis il s'est enfui, sans s'assurer que le vieillard était vraiment mort. Celui-ci, au contraire, fut abasourdi par la révolte de son fils plutôt que par le coup qui l'a terrassé, et bientôt il s'est mis à sa poursuite. Il arrive inopinément chez Michael Flaherty, à la grande confusion de Christy, qui du coup se voit dépouillé de toute sa gloire. En vain il se rue sur son père et tente de réaliser devant ses admirateurs le crime dont il s'est vanté. Convaincu d'avoir menti, humilié par les ricanements des paysans, et surtout de Pegeen, dont l'amour s'est tourné en mépris, le pauvre Christy s'en va docilement avec son père. Mais il n'est plus le fils timide et apeuré d'autrefois, il est devenu homme. L'admiration a éveillé la personnalité qui dormait en lui, il s'est « trouvé ». Lorsqu'il part, Pegeen fond en larmes, « Je l'ai perdu à jamais ! » crie-t-elle. Trop tard elle comprend que Christy était vraiment tel qu'il lui paraissait, le héros et le poète, l'âme forte dans la conscience d'elle-même.

Il est impossible, en le résumant, de donner une idée de la

richesse de ce drame. Comme étude de mœurs et de caractères, il faut remonter à l'âge d'or de la littérature anglaise pour lui trouver un rival. Il y a ce mélange de tragédie et de comédie que l'on trouve chez Shakespeare, cette vie grouillante où se coudoient les extrêmes et où les rires alternent avec les larmes. De même on trouve dans *The Playboy* des passages d'un lyrisme magnifique, surtout dans les scènes d'amour entre Christy et Pegeen. Aucune traduction ne saurait rendre toute la poésie dont vibrent ces phrases magiques. Tirées du langage populaire, elles gagnent à être prononcées avec cette belle intonation de nos paysans, dont la langue maternelle est l'irlandais. *The Playboy of the Western World* est le chef-d'œuvre du théâtre irlandais. Il a triomphé de l'hostilité des ignares, et il a consacré Synge comme un des plus grands dramaturges de langue anglaise. Les Gaëls puritains ont tout fait pour le priver de ce triomphe, sous prétexte qu'il accusait les irlandaises d'aimer les assassins! Ils lui reprochèrent aussi les jurons des paysans et la grossièreté de Pegeen, qui blessa les oreilles chastes de ces Celtes, plus infectés de « la pudeur anglaise » que les Anglais eux-mêmes. Pour se faire une idée de ce chauvinisme tout à fait spécial il faudrait relire les critiques des journaux nationalistes, après la première du *Playboy*. Il se manifesta encore dernièrement, d'ailleurs, à la représentation de *The Magnanimous Lover*, de St.-John Ervine, un nouveau dramaturge qui s'est vu accuser à son tour de « calomnier la femme irlandaise ». Heureusement le public ne partage guère les sentiments que lui prête une presse singulièrement arriérée. Quant aux « celticisants » enragés, ils ne savent pas, et ils ne sauront jamais ce que c'est qu'une œuvre d'art.

Dans les mœurs campagnardes Synge a trouvé une mine féconde d'exploitation dramatique. Une seule fois, dans *Deirdre of the Sorrows*, il essaya le genre héroïque. La belle légende de ces amants tragiques que furent Naisi et Deirdre avait déjà tenté W. B. Yeats et « A. E. » qui en donnèrent deux versions, l'un en vers, l'autre en prose. Bien qu'inachevée, la pièce de Synge est supérieure à celles de ses prédécesseurs — trop poètes pour être vraiment dramaturges — par

le sens plus marqué du théâtre qui distingua toujours l'auteur. Sa Deirdre n'est plus un personnage légendaire, l'Hélène de l'histoire irlandaise, mais une femme toute vibrante de passion qui a peur de vieillir, et de perdre cet amour de Naisi, qui est toute sa vie. On lira toujours avec plaisir les beaux poèmes de Yeats et d' « A. E. », mais la Deirdre de Synge a quitté le pays des songes pour nous faire entendre les accents passionnés de la femme qui aime, et qui meurt par l'amour. Pourtant, c'est par ses pièces d'inspiration moderne que l'influence de Synge s'est exercée sur le drame contemporain. Le cadre réaliste et la vérité de la peinture de mœurs ont donné une nouvelle impulsion au théâtre irlandais. Au lieu des tragédies héroïques et des fantaisies symbolistes de Yeats, nous avons le drame paysan, où l'on retrouve le réalisme de Synge, mais sans la profondeur psychologique et la richesse poétique, qui donnent à son œuvre une portée universelle. Dans les comédies de Lady Gregory, il est vrai, il y a quelque chose de cette verve comique que l'on observe chez l'auteur de *The Tinker's Wedding*. Mais elle est plus superficielle et n'a d'autre but que de faire rire. Lady Gregory a le sens du comique très développé, il n'y a qu'elle pour tirer parti d'un malentendu, ou des travers ridicules de nos villageois. Comme Synge, elle sait user du langage populaire, qui met en relief le comique des personnages. Elle a traduit *l'Avare*, *le Médecin malgré lui* et *les Fourberies de Scapin* dans cet idiome irlandais : cette tentative audacieuse n'a eu qu'un succès d'estime. Sans doute ce langage vif et pittoresque donne à ces traductions une saveur que n'ont pas les versions anglaises, mais on y cherchera en vain l'esprit de Molière. Une petite tragédie de Lady Gregory, *The Gaol Gate*, rivalise avec *Riders to the Sea* pour la simplicité tragique du dénouement. Mais, cette exception faite, la comédie est son genre. Elle excelle dans les petites pièces en un acte, telles que *The Rising of the Moon* ou *Hyacinth Halvey*, tandis que ses essais plus ambitieux n'ont réussi qu'à moitié.

« Une littérature proprement irlandaise est-elle possible en langue anglaise? » Il y a quelques années que M. Paul Dubois posa cette question dans son intéressante étude sur l'*Irlande con-*

temporaine. Depuis ce moment nous avons assisté à l'éclosion d'une école de poètes d'inspiration purement irlandaise, et à la fondation d'un véritable théâtre national. Cette renaissance littéraire semblerait démentir la conclusion de M. Dubois, qui ne voyait dans la littérature anglo-irlandaise « qu'une phase transitoire et détournée du grand courant littéraire anglo-saxon ». Il est difficile d'admettre, dans un pays bilingue, que la langue soit un critérium de nationalité. L'œuvre d'un Yeats, toute imprégnée de légendes et de traditions celtiques suffirait à démontrer l'indépendance de la culture irlandaise à l'égard de la langue anglaise. Mais aussi nos jeunes poètes, Padraic Colum, Seumas O'Sullivan et James Stephens, non moins que leurs aînés « A. E. », et W. B. Yeats, écrivent en anglais, sans perdre en quoi que ce soit les qualités de leur race. Leur poésie est pénétrée de cette tristesse des peuples opprimés, de ce paganisme naturiste, qui est le propre du génie celtique. De même, le théâtre a gardé son caractère national, nettement distinct du drame qui, en Angleterre, étouffe sous le fardeau du commercialisme. Quoiqu'ils écrivent en anglais, nos dramaturges n'en sont pas moins irlandais que nos poètes. Padraic-Colum, St. John Ervine, R. J. Ray et Seumas O Kelly, pour ne nommer que les principaux, continuent à suivre la voie que Synge leur a ouverte. Ils trouvent dans la vie du peuple la matière de leur art. S'ils n'ont que rarement l'accent d'universalité qui donne au théâtre de Synge sa signification profondément humaine, leur œuvre n'en constitue pas moins un véritable tableau de mœurs irlandaises. D'ailleurs, si le théâtre National n'avait fait que donner au talent de Synge l'occasion de s'illustrer, il aurait pleinement justifié son existence. Mais, dans une période de décadence dont le théâtre anglais s'est à peine relevé, il fut le centre d'une renaissance théâtrale. Sous son influence nous avons vu éclore une floraison superbe de pièces et d'auteurs qui, tout en gardant leur note personnelle, portent l'empreinte fortement marquée du génie national. Depuis plus d'un siècle le théâtre anglais s'était écarté de la vie pour s'empêtrer dans des formes trop voulues. La tâche qui s'offrait au théâtre irlandais fut la réconciliation de la vie et de la littérature. Serrant la vie de plus près, il a renouvelé les formules qui entravaient cette

aspiration à une dramaturgie plus vivante, faite de naturel et de franchise. J. M. Synge fut le grand artisan de cette innovation, qui a ramené notre théâtre vers une vérité plus humaine. Poète plutôt que dramaturge, Yeats était revenu au théâtre d'imagination et de rêve, mais Synge seul a su combiner les dons d'imagination et d'observation, ces deux éléments qui doivent s'associer entièrement pour la perfection de l'œuvre d'art dramatique.

ERNEST A. BOYD

SYRIE ET PALESTINE

Le *Lotus*, parti la veille d'Alexandrie, arrive en vue de Beyrouth le 14 mars, à l'heure où le soleil qui commence à descendre, éclaire de face les montagnes de la côte syrienne. Au flanc du mont Liban mille maisonnettes comme des points blancs s'égrènent dans la lumière, les masses d'arbres s'esquissent et la crête neigeuse du Sanine luit comme une lame d'acier. De plus en plus nets, les promontoires, les golfes se distinguent. En même temps les stries des ravins ombrés se dessinent sur les pentes de la montagne. Enfin la ville étage ses gradins de tuiles rouges, parmi les arbres.

A terre, le charme est rompu. Beyrouth est une ville comme les autres, mal entretenue, moins pittoresque même que d'autres à cause des cinq mille Européens qui y sont installés. Elle a par leur faute perdu de son pittoresque sans gagner en propreté. Ses édifices sont sans intérêt. Je fais promptement connaissance avec plusieurs personnes de la société indigène et de la colonie française. Tout le monde parle politique. Il n'est question que des comités arabo-syriens. Musulmans et chrétiens sont d'accord pour demander les réformes à la Porte. Je devine chez les uns et les autres des hommes sincères et désintéressés mêlés à des arrivistes et à des bavards. Certes les réformes sont nécessaires, indispensables même au salut de la Turquie d'Asie et à la paix du monde, personne n'en doute; mais les comités sont-ils capables de les

obtenir par leurs propres moyens? J'entends encore certain musulman m'expliquer qu'il fallait profiter des embarras de la Turquie et s'unir sans hésiter aux chrétiens, qui, plus instruits que les musulmans, savaient mieux qu'eux-mêmes produire leurs propres revendications. Le même jour un chrétien m'avoue ne rien attendre des comités et ne préparer, par le mouvement que susciteront ses coreligionnaires mêlés aux musulmans, que l'intervention de la France et l'annexion. « Les musulmans, ajoute-t-il, se leurrent en s'imaginant que la Syrie peut se gouverner elle-même », car l'autonomie absolue est au fond le désir de la plupart des membres des comités, même des musulmans. Si ces derniers surtout s'en défendent, c'est uniquement pour ne pas froisser le loyalisme de la masse musulmane; en réalité qu'importe, à des hommes qui pensent commencer le mouvement arabe, la rupture avec Constantinople?

Ce qu'on appelle prématurément mouvement arabe n'est encore que l'expression de visées locales n'ayant entre elles aucune concordance. Le Yémen, le Nedjed, Bagdad, la Syrie ne sont pas à la veille de marcher sous un même drapeau à la conquête de la suprématie arabe. Il faut avant d'en arriver là passer par les réformes demandées qui peuvent ainsi à la rigueur être considérées comme les prémices très lointaines d'une action plus générale. Mais de bons esprits assurent qu'un mouvement arabe sera exclusivement musulman ou ne sera pas, et en cela ils n'ont peut-être pas tort, car, à la réflexion, la présence dans les mêmes rangs des musulmans et des chrétiens apparaît comme un avantage pour les Turcs plutôt que pour leurs adversaires. La politique renouvelée d'Abdul-Hamid, habile à tenir divisés les représentants des deux principales religions de l'empire ou à ruiner leurs ententes éphémères, permettra peut-être encore aux Turcs de régner. Le journal *Al Mokattam* du Caire écrivait dans le courant du mois de mars : « Les promoteurs de ce mouvement finiront peut-être par se lasser ou, ce qui est encore plus probable, tomberont fatalement en désaccord, car n'ayant pas un chef autour de qui se grouper ni un appui moral à qui recourir, les intrigues auront tôt fait d'annihiler leur résolution et leur énergie. Il est si facile de créer des divisions ou des diver-

gences d'opinions dans un pays que gouvernent tant de religions et tant de rites différents. »

La différence de religion n'est du reste pas la seule qui divise au fond les Arabes. Les habitudes de vie des chrétiens arabes ne sont pas les mêmes que celles des musulmans. Alors que les premiers sont toujours sédentaires, les seconds au contraire se partagent en sédentaires et en nomades, dont certains, les Bédouins, échappent à toute loi et ne sont pas à la veille de sacrifier leur absolue indépendance. Enfin les territoires sur lesquels vivent les Arabes présentent les aspects les plus disparates et ne sont en général que difficilement parcourus; les habitants n'y vivent que par petits groupes qui, ne se pénétrant pas les uns les autres, ne forment aucun ensemble national. Les hommes qui se sont unis pour créer le mouvement arabe, offrent entre eux l'image en raccourci de ce morcellement et l'on ne voit pas qu'il puisse en être autrement. Loin de s'être élevés à ce degré de désintéressement où les sentiments se fondent en une seule et même aspiration qui est le salut du pays, l'orgueil, trait dominant du caractère arabe, incite chacun d'eux à se considérer comme supérieur à ses semblables et leur rend impossible toute action commune de longue durée. A côté de l'orgueil individuel il y a chez les Arabes l'orgueil collectif, l'orgueil de la famille, de la tribu, de ce que l'on pourrait appeler « la petite religion », car musulmans et chrétiens se subdivisent en partisans de rites différents. Dans de telles conditions, un accord général ne paraît pas imminent.

Toutefois, le rôle des puissances qui tiennent vraiment à ce que la Turquie vive est de la décider aux réformes par où seront évitées les révoltes partielles, et d'en surveiller l'application; mais encore faut-il que ces réformes soient demandées avec calme par les intéressés. Les exigences brutales, loin d'atteindre leur but, provoqueraient des répliques plus brutales encore de la part des Turcs, et si des violences nécessitaient des interventions européennes, les comités auraient peut-être posé la question finale, sans être le moins du monde capables de la résoudre. Voilà pourquoi, si juste qu'apparaisse la cause des Syriens, il convient qu'elle soit défendue de sang-froid. Est-il besoin de faire remarquer que la France en particulier

doit souhaiter l'intégrité de la Turquie d'Asie et que sa politique au Levant doit continuer à n'être qu'une politique d'influence?

« Pour la France comme pour l'humanité elle-même, écrit M. L. de Contenson dans son récent ouvrage *Les Réformes en Turquie d'Asie*, il ne saurait survenir de malheur comparable à celui qui résulterait aujourd'hui d'une liquidation-partage de la Turquie d'Asie entre les grandes puissances. Outre que l'opération ne manquerait pas de s'accompagner de guerre et violences, elle risquerait de se terminer par un arrangement permettant l'installation d'une flotte allemande dans la Méditerranée. La compagnie du chemin de fer de Bagdad a obtenu, en mars 1911, la concession d'un embranchement qui dessert Alexandrette et la concession du port qui sera établi en cet endroit. C'est pourquoi nous devons collaborer loyalement avec les hommes d'État ottomans, tandis qu'eux-mêmes doivent accepter nos avis, afin de rendre la vie supportable aux populations de l'empire et enlever tout prétexte à une intervention armée étrangère. »

Ajoutons que si le démembrement de l'empire avait lieu avant que la fin de certains embarras, sur un autre point, nous permît de nous défendre en Syrie, loin de chez nous, au fond de la Méditerranée orientale, non seulement notre position serait là extrêmement instable, mais il est probable que des possessions autrement importantes pour nous que celle du Levant et beaucoup plus rapprochées de la métropole, ne tarderaient pas à être menacées à leur tour. Que ceux qu'emportent des rêves de conquêtes songent que la politique la plus avantageuse n'est pas toujours la politique de réalisation immédiate, mais quelquefois, au contraire, celle qui consiste pour un État à retenir les événements et à maintenir son prestige au loin, par la continuité de son effort matériel et la volonté d'accroître sa clientèle.

*
* *

L'intérêt qui s'attache actuellement à Beyrouth n'est pas seulement politique, il est plus que jamais économique. Rien

ne me l'aurait fait mieux comprendre que le voyage de cette ville à Damas, par le chemin de fer à voie étroite et à crémaillère qui de Beyrouth franchit le Liban.

Quelques minutes seulement après le départ on commence à monter, tant la montagne est proche, et à mesure que l'on s'élève le panorama de la mer et du golfe se développe plus radieux. Les parties cultivées étagent leur terre rouge où le minerai de fer est très abondant; les forêts touffues et grises d'olivier alternent avec les alignements de mûriers au feuillage clair. Tout repose dans la lumière tandis que le train avance, à raison de 12 kilomètres à l'heure. Au vingt-cinquième kilomètre nous sommes au col de Baïdar, point culminant de la ligne de Beyrouth à Damas, à 1 480 mètres d'altitude. Là se trouve un tunnel aux extrémités duquel la neige, l'hiver, s'amoncelle au point d'interrompre la circulation des trains. Vers la fin du mois de mars, époque à laquelle je passai par là, de grandes traces blanches étincelantes bornaient encore les deux côtés de la voie.

Nous dévalons à présent sur l'autre versant du Liban aussi aride que le premier est verdoyant, vers la riche plaine de la Békaa. Nous passons auprès de villages qui ne ressemblent en rien à ceux que nous avons rencontrés en quittant Beyrouth. Plus de tuiles rouges sur les maisons dont les murs de terre sont très épais afin de soutenir un toit plat, de terre également, qui abrite de toutes les intempéries : l'été de la forte chaleur, l'hiver du grand froid. Elles n'ont, ces maisons, qu'un rez-de-chaussée et ressemblent à des boîtes carrées ou rectangulaires sur lesquelles invariablement l'on voit un petit rouleau de pierre qui sert à en aplanir le toit. Les villages appartiennent au dîmeur qui s'en est rendu adjudicataire et qui a les gendarmes à sa disposition, pour se faire verser la dîme des récoltes en remboursement du prix d'adjudication. Le train traverse des vignobles, puis franchit le Litani, l'ancien Léontes, qui se jette dans la mer entre Tyr et Sidon, aujourd'hui Sour et Saïda, et qui n'est là qu'un pauvre ruisseau d'un mètre et demi de large et de vingt centimètres de profondeur. Enfin nous voici à Rayak à mi-chemin entre Beyrouth et Damas, embranchement de la voie large qui monte à Alep.

On a beaucoup critiqué la ligne Beyrouth-Damas. On a trouvé paradoxal de faire déverser le trafic d'une voie large sur cette ligne à voie étroite. En outre, a-t-on dit, une voie large à plus grand développement eût supprimé la crémaillère; mais la Régie générale des chemins de fer qui construisit la ligne Beyrouth-Damas-Hama et Prolongements (D.H.P.), défend son tracé par des arguments de temps et de tarif qui ont leur valeur. A tout prendre, c'est la nature ici qui a tort.

La position géographique de la ligne Beyrouth-Damas est, quoi qu'on fasse, désavantageuse ou, plutôt, Beyrouth séparée de son hinterland par la chaîne libanaise qui se dresse à quelques kilomètres seulement des rives méditerranéennes, est dans une situation irrémédiablement défectueuse. De fait, Beyrouth n'a jamais été qu'une échelle médiocre. C'est la politique française qui depuis l'expédition de 1860 a voulu en faire une place importante, à cause de la proximité du Liban; mais des initiatives opposées à la nôtre et aidées par la force des choses sont parvenues, il faut le reconnaître, à ériger contre elle de sérieuses concurrentes. La sagesse nous imposant l'emploi des meilleurs moyens qui s'offrent à nous de sauvegarder notre situation en Syrie, c'est vers d'autres ports que nous devons porter dorénavant notre effort. Voilà pourquoi j'écrivais plus haut que l'intérêt qui s'attache actuellement à Beyrouth est autant un intérêt économique que politique. Les deux villes qui au nord et au sud la condamnent, en tant que port, sont Tripoli et Caïfa.

Voici que nous traversons dans sa longueur, entre le Liban et l'Anti-Liban, la plaine de la Békaa, laissant à notre droite les ruines fameuses de Baalbek, en partie restaurées par les Allemands. Les montagnes ensuite s'écartent et à perte de vue s'étend devant nous la plaine de Homs et d'Alep.

C'est d'abord un sol pierreux et inculte, un océan de gros cailloux d'un lamentable aspect; un désert où l'on s'étonne d'apercevoir de loin en loin des groupements de maisons plates comme celles de la Békaa. Mais bientôt d'innombrables touffes d'asphodèles, aux feuilles pareilles à des lames vertes et flexibles, remplacent les pierres et l'on comprend qu'à partir de là le sol de ce désert est fertile, que

ces immenses étendues, confins extrêmes de la Mésopotamie au delà de l'Euphrate, pourraient être aujourd'hui encore cultivées avec profit, comme elles le furent par les Romains et les dynasties arabes. Du reste la culture des céréales s'étend assez loin autour de Homs et de Hama; entre cette dernière ville et Alep, elle n'est guère interrompue qu'à cause du système de la jachère employé, à tort sans doute, de préférence à celui de l'assolement. A partir de Homs on commence à rencontrer des villages arabes dont les maisons, en forme de cônes, sont généralement recouvertes de chaux et ressemblent à de gros pains de sucre accolés les uns aux autres. Brusquement les environs de Hama prennent un aspect de campagne européenne curieux à trouver en cet endroit : ce sont des vergers, des potagers, irrigués par l'Oronte au moyen de la « na'oura », l'antique noria, énormes roues qui élèvent l'eau du fleuve et la déversent dans les canaux creusés dans les champs. Enfin, après avoir traversé un pays marécageux et cultivé encore quoique malsain, on arrive à Alep.

Cette ville est devenue depuis quelque temps une des plus intéressantes de Syrie au point de vue politique, à cause du chemin de fer de Bagdad. On sait qu'elle en est une station et, de ce fait, paraît destinée à entrer dans une autre zone d'influence que les villes qui se trouvent plus au sud. Cependant il serait exagéré de prétendre qu'il en est ainsi. Soit par ignorance, soit par crainte, nous avons fait les Allemands à Alep plus importants qu'ils ne sont. Leurs publicistes ont essayé du reste d'affermir cette opinion comme pour forcer les événements, mais, en réalité, les Allemands n'ont pas su s'attirer les sympathies des habitants; ils vivent à l'écart, en colonie, sans aucune influence politique. Il en va de même à Caïfa, à Jaffa, à Jérusalem, où leurs groupements sont juxtaposés à la population de ces villes et ne s'y mêlent pas. « Les Allemands ne savent pas se faire aimer », disait Bismarck. Aussi tournent-ils généralements leurs efforts vers les affaires, les entreprises industrielles, en un mot vers la conquête économique plutôt que morale des pays dans lesquels ils cherchent à s'implanter. Toutefois les établissements charitables et d'enseignement qu'ils ont en Syrie et en Palestine dénoteraient de leur part le désir de conquérir moralement ces pays; mais

jusqu'ici ces établissements en imposent autant, sinon plus, par leurs dimensions et leur belle tenue que par leur rayonnement moral. Donc, à Alep, ingénieurs et ouvriers du « Bagdad » vivent entre eux et sont sans influence sur la population indigène. On peut craindre malgré tout, je le répète, que le passage du « Bagdad » et la proximité d'Alexandrette n'entraînent peu à peu Alep dans la zone d'influence allemande.

Alep est sur la route de la Perse et de l'Inde, ce qui explique son importance ancienne et la rapidité avec laquelle elle renaissait de ses décombres, chaque fois qu'un désastre la ruinait. Les Français, les Vénitiens, les Anglais, les Hollandais, y établirent jadis des factoreries qui périclitèrent quand fut découverte la route maritime des Indes. Malgré tout elle est restée en relation avec Bagdad, et ce n'en est pas une des moindres curiosités que les carrioles qui font en une quinzaine de jours le trajet entre les deux villes. J'ai vu de ces voitures qui étaient prêtes à partir. J'aurais pensé qu'avec leurs timons et leurs ressorts rafistolés avec des cordes, leurs chevaux efflanqués que conduisent généralement des tcherkess, elles ne seraient pas allées jusqu'au bout de la ville, et pourtant il paraît qu'elles arrivent à peu près régulièrement à Bagdad.

*
* *

Nous sommes revenus à Rayak et nous voulons cette fois continuer jusqu'à Damas pour de là descendre en Palestine. De bon matin par la ligne Beyrouth-Damas nous franchissons les premiers contreforts de l'Anti-Liban, qui court parallèlement au Liban de l'autre côté de la Békaa et qui offre les sites les plus sauvages. Le soleil n'éclaire que les sommets et n'a pas encore chassé la fraîcheur de la nuit. Des ruisseaux coulent des deux côtés de la voie. Les villages sont juchés comme des repaires de brigands à flanc de montagne. Du reste, la réputation des habitants n'est pas très bonne.

Nous entrons dans la riante vallée du Barada, aux sources multiples. L'Arabe qui se figure le paradis comme un jardin verdoyant où coulent des ruisseaux d'eau vive, où les fruits sont à la portée de la main, a de tout temps considéré la région

de Damas comme l'emplacement du Paradis terrestre. L'eau coule en effet ici en abondance, faisant entendre son clapotis sous les arbres; les amandiers, les grenadiers, les abricotiers ont leur feuillage neuf; la vigne court d'arbre en arbre, les noyers étalent déjà de larges feuilles. Notre petit train dévale le long du Barada qui semble rivaliser de vitesse avec lui. J'aperçois sur une haute colline un petit édifice, simple coupole posée sur quatre pans de mur qui marque, paraît-il, le lieu où, d'après le récit du Coran, Caïn tua son frère Abel.

Nous quittons les montagnes et nous roulons dans la plaine. Damas « aux toits roses » apparaît à gauche de la voie avec son quartier de Sâlehiyé accroché aux flancs du Djebel Kasyoûn. Le Barada qui l'arrose poursuit son cours au delà dans une verte contrée où il reçoit une foule d'affluents. Ville sainte de l'Islam, Damas mêle ses minarets au feuillage des peupliers. Elle repose au milieu des arbres bercée par le murmure des eaux.

Deux lignes de chemin de fer partent de Damas vers le sud : l'une continue celle de Beyrouth à Damas, elle appartient à la même compagnie que cette dernière; l'autre est celle du Hedjaz, ligne ottomane qui va à Médine. Jusqu'à Mzérib, point terminus de la première, les deux lignes sont parallèles et par endroits à moins de 400 mètres l'une de l'autre. En voici la raison : lorsque les Turcs décidèrent que Damas serait le point de départ de la voie ferrée qui se dirigerait vers les lieux saints de l'Islam, ils demandèrent à la Régie générale des chemins de fer qui possédait la ligne Beyrouth-Damas-Hama et Prolongements de leur céder la section Damas-Mzérib, qui correspondait exactement à la première partie du chemin de fer projeté. Elle n'y consentit qu'à des conditions si onéreuses que les Turcs préférèrent construire une seconde voie. Ces deux lignes se font naturellement concurrence et le gouvernement français, pour remédier à cet état de choses, a chargé, cette année, son ambassadeur à Constantinople de demander à la Porte un arrangement pour le partage du trafic entre les deux lignes et leurs embranchements sur Beyrouth et sur Caïfa.

Nous disions que quoi qu'on fasse, la position géographique de Beyrouth n'en restait pas moins irrémédiablement fâcheuse.

Le cartel de tarifs que nous sollicitons actuellement ne représente donc qu'un palliatif médiocre et momentané à cet inconvénient, et c'est bien plutôt vers l'accaparement d'autres ports que nos efforts doivent dorénavant porter. Nous en avons cité deux : Tripoli et Caïfa. Mais Tripoli, quoique déjà réuni à la grande ligne Damas-Hama et Prolongements par une voie large qui aboutit à Homs, ne prendrait toute sa valeur que si cette dernière voie se prolongeait au delà de cette ville jusqu'à l'Euphrate, ou mieux encore jusqu'à Bagdad ; tandis que le port de Caïfa reçoit dès à présent tout le trafic de la région du Hauran. L'intérêt pour nous serait donc d'obtenir du gouvernement ottoman l'affermage du tronçon de Damas à Caïfa. Cette solution me paraît d'autant plus désirable que les Allemands, nos concurrents les plus redoutables sur le terrain économique, souhaitent ardemment, de leur côté, l'affermage de la dite ligne, qu'ils germanisent du reste de plus en plus grâce au zèle de leurs ingénieurs, qui l'ont construite et la dirigent. Leur opposition aux demandes de notre ambassadeur est donc certaine et l'on peut prévoir que toute l'énergie de celui-ci sera nécessaire pour en triompher. Du moins la prompte concession des ports de Tripoli et principalement de Caïfa nous est-elle indispensable pour compenser la déchéance plus ou moins rapide de Beyrouth. Si par malheur il arrivait que les Allemands obtinssent l'affermage de la ligne avant que nous eussions l'autorisation de construire le port de Caïfa, cette dernière autorisation leur viendrait certainement par surcroît et ce serait un coup terrible porté à notre situation économique en Syrie.

La construction du port de Jaffa, tête de ligne du chemin de fer français de Jérusalem, également demandée par notre gouvernement, atténuera encore l'inconvénient que présente pour nous l'affaiblissement de Beyrouth. Pour une autre raison aussi nous devons construire ce port : les Turcs poussent activement la construction d'une ligne entre El-Afoulé — petite station de la ligne de Caïfa, à mi-chemin entre la mer et le Jourdain — et Jérusalem. Si Jaffa ne permet pas aux pèlerins et aux marchandises à destination de Jérusalem ou qui en viennent de débarquer ou de s'embarquer par tous les temps, pélerins et marchandises utiliseront le port de Caïfa

ainsi que la nouvelle ligne d'El-Afoulé à Jérusalem au détriment de la rade et de la ligne de Jaffa.

On se rend parfaitement compte de la nécessité qu'il y a pour nous à obtenir la concession de ces diverses entreprises, quand on parcourt le pays.

Si de Damas on descend comme je le fis par la ligne du Ḥedjaz jusqu'à Derra, embranchement de la ligne de Caïfa, on aperçoit par instants à sa droite la ligne de Mzérib qui court parallèlement et l'on saisit tout le désavantage d'un pareil dispositif. On passe d'ailleurs par une étrange contrée appelée El-Ledjah; le sol y est noir et pierreux. Cette formation est due à des coulées de lave d'anciens cratères situés plus à l'est dans le pays des Druses. On a fort bien comparé l'aspect de ce sol à la surface d'une mer agitée qui se serait subitement figée.

A Derra le paysage change. On monte lentement par des lacets en pleine montagne entre les torrents, les précipices et les cascades. Après ce court effort le train descend rapidement vers le lac de Tibériade, à travers une végétation luxuriante. L'herbe est aussi haute que les Bédouins dont les tentes basses et sombres, pareilles à de grandes chauves-souris posées sur le sol, occupent les gorges de la montagne; les palmiers poussent en bouquets de trois, quatre et cinq unis sur le même tronc; mille fleurs sauvages mêlent leurs fraîches couleurs à la verdure des buissons, des graminées et des lentisques. On sent que l'on approche de la Galilée déjà réputée sous les Romains pour ses gras pâturages et ses riches forêts. Le train arrive pour ainsi dire sans brûler de charbon jusqu'au bord du lac de Tibériade ou de Génésareth et stationne un moment. Des montagnes peu élevées et à pentes très douces dessinent la forme ovale du lac; sa surface est d'un bleu lumineux.

Le train repart, entre dans la vallée du Jourdain, sur la rive gauche du fleuve qu'il traverse et longe encore sur l'autre rive jusqu'à Beisân, à 25 kilomètres au sud du lac, où des colonies juives ou allemandes cherchent à s'établir. Il monte à partir de là vers le nord-ouest, dans la direction de Caïfa. Le Jourdain, écrit Pline, est « une rivière jolie, limpide, assez large pour la vallée qu'elle arrose ». En somme il ressemble à une de nos rivières de Touraine. Il coule tantôt entre des rives

plates, tantôt entre des rives de quatre à cinq mètres de hauteur tranchées à pic au-dessus de l'eau. On est au début d'avril, la vallée et les plaines du sud de la Galilée sont couvertes de froment vert et de toutes sortes de céréales qui promettent d'abondantes moissons. La vallée du Jourdain est extrêmement fertile; les colonies européennes qui un jour ou l'autre s'y installeront à la place des Bédouins qui y campent aujourd'hui, s'enrichiront en l'exploitant; une voie ferrée entre le lac de Tibériade et la mer Morte deviendra alors nécessaire. Actuellement la ligne ne descend que jusqu'à Beisân, puis remontant vers Caïfa, passe, non loin du mont Thabor, à la station d'El-Afoulé, embranchement sur Jérusalem, et aboutit ainsi, toujours à travers des plaines, à Caïfa. Cette ville, on le voit, reçoit bien plus aisément que Beyrouth le trafic de l'intérieur et son avenir est sûr.

Au nombre des demandes remises par notre ambassadeur au gouvernement ottoman figure, outre la construction des ports et le cartel de tarifs dont j'ai parlé, le prolongement jusqu'à Lydda, station de la ligne de Jaffa-Jérusalem, de la voie qui descend à présent d'Alep à Rayak.

On sait que les 331 kilomètres de voie large qui relient ces deux villes, sont une partie déjà exécutée d'un ensemble de lignes projetées, qui, par le « Bagdad », relieront éventuellement Haïdar-Pacha, près du Bosphore, à El'Arich, en Égypte. Mais nous avons dit que les Turcs construisaient en ce moment entre El-Afoulé et Jérusalem une ligne qui desservira les villes relativement importantes de Djénin et de Naplouse. Le prolongement Rayak-Lydda se trouvera donc dans sa partie inférieure resserré entre cette nouvelle ligne et la mer, à environ une vingtaine de kilomètres de l'une et de l'autre : situation extrêmement désavantageuse pour cette double raison que les populations établies à l'ouest de notre ligne, par conséquent voisines du littoral, préféreront toujours le transport par mer, à cause de la modicité des tarifs de la batellerie, et que celles qui se trouveront entre notre ligne et la ligne ottomane, auront plus souvent l'occasion d'employer cette dernière à cause de Djénin, Naplouse et Jérusalem, la nôtre ne devant traverser aucune localité importante. Remarquons aussi que le trafic de l'est, en deçà et au delà du Jourdain, se

trouvera naturellement arrêté par la ligne ottomane à notre détriment.

Sans doute, la construction projetée du port de Jaffa remédie à une partie de ces inconvénients : le jour où il sera possible de débarquer à Jaffa par n'importe quel temps, pèlerins et marchandises à destination de Jérusalem n'hésiteront pas entre les 86 kilomètres qui séparent ces deux villes et les 150 à 200 qu'il faudra faire pour aller de Caïfa à Jérusalem en passant par El-Afoulé. Mais le moyen de parer entièrement aux désavantages que présente pour nous la nouvelle ligne ottomane est, je pense, le suivant : le prolongement de Rayak descend directement à Nazareth, puis de là oblique vers l'ouest pour éviter El-Afoulé et coupe, un peu plus haut que cette ville, la ligne de Caïfa. Or, si une fois à Nazareth, au lieu d'obliquer vers l'ouest, la voie projetée oblique vers l'est, passe à Beisân et descend la vallée du Jourdain, d'abord elle répond d'avance aux prochains besoins de cette contrée qu'exploiteront les colonies de Beisân, puis elle arrête à son profit tout le trafic de l'est. Elle peut même étendre ses ramifications jusqu'à Es-Salt, Irbid, Mzérib, pour drainer plus sûrement encore ce trafic et boucler notre réseau de Palestine, tout en aidant puissamment à la transformation d'une région incapable actuellement de progresser faute de débouchés suffisants. Avant d'arriver à la mer Morte, elle rejoint Jérusalem et, s'il y a lieu, continue par Hébron jusqu'à El-Arich.

Telle est l'opinion que j'ai pu me faire sur place sur le prolongement projeté au delà de Rayak. Laisser à d'autres le profit d'une ligne dont la nécessité s'imposera plus tard le long du Jourdain et, d'autre part, en construire une entre la mer et une ligne concurrente, me paraîtrait regrettable à tous points de vue.

***

Caïfa est une ville de pauvre apparence. En sortant de la gare je parcours en voiture la longue rue qui la traverse de part en part et qui tantôt s'élargit en une petite place infecte,

au milieu de laquelle un cafetier a dressé ses tables bancales, tantôt se rétrécit au point que les deux roues de ma voiture touchent presque les murailles et obligent les piétons à se réfugier dans les souks. Dans une sorte de *khân* près de la poste française, des *moukres* entassent leurs chameaux pour la nuit. Les bêtes attachées les unes derrière les autres s'emmêlent dans leurs liens, se tiraillent réciproquement dans tous les sens, poussent d'épouvantables cris que grossissent encore ceux de leurs maîtres; elles finissent par s'agenouiller pêle-mêle et restent là jusqu'au lendemain. Mon cocher, après un moment d'attente, se fraye un passage à travers le troupeau et j'arrive à l'autre bout de la ville, à la colonie allemande où j'ai décidé de me loger. Je n'ai pas oublié la singulière impression qne me fit la colonie. Je me trouvai soudain dans un quartier de maisonnettes propres et uniformes entourées de pins et d'arbres fruitiers, qui me rappela certains villages de Bavière et de Thuringe. L'aspect des gens, les inscriptions sur les maisons, tout contribuait à me donner cette illusion. Seulement, je le répète, tout cela n'était que juxtaposé à Caïfa et ne s'y mêlait pas.

De Caïfa à Jaffa la traversée n'est pas longue, elle ne dure normalement que quelques hueres, mais l'on n'est jamais sûr de pouvoir débarquer, tellement la rade de Jaffa est inhospitalière. D'énormes récifs se dressent à une très faible distance de la côte et reçoivent les lames du large; si peu que souffle le vent elles s'y brisent violemment et les passes sont si étroites entre les récifs, que les barques n'osent s'y aventurer. Dans ce cas, les paquebots brûlent l'escale et nombreux sont les passagers à destination de Jaffa qui firent la navette entre Port-Saïd et Caïfa, Beyrouth même, avant de pouvoir y débarquer.

On s'étonne qu'une ville du littoral méditerranéen aussi fréquentée que Jaffa n'ait pas encore de port. Certes l'incurie des Turcs peut expliquer cela et bien d'autres choses; mais ceux-ci ont suffisamment prouvé qu'ils étaient incapables d'améliorer la situation économique de leur propre empire, pour que d'autres aient le devoir d'agir à leur place et de les contraindre, au nom de la loi naturelle du progrès, à autoriser ce qu'ils n'ont pas su exécuter eux-mêmes. Il n'est nullement

nécessaire d'employer la force pour cela. Un moyen simple et pacifique s'offre principalement à la France d'obtenir des Turcs les autorisations désirables : qu'elle fasse de ces autorisations la condition *sine quâ non* d'une réponse favorable à une demande d'emprunt. Elle introduira le progrès, pour ainsi dire de force, dans l'empire du Croissant et se trouvera agir à la fois au mieux de ses intérêts et suivant son rôle traditionnel de nation civilisatrice.

Par bonheur, le bateau de pèlerins venant d'Odessa que j'ai pris à Caïfa a pu faire escale à Jaffa. Un temps superbe a favorisé mon débarquement, et pourtant, bien que la surface de la mer fût sans une ride, la simple houle du large précipitait, soulevait et retardait la barque qui me transportait du paquebot à la côte. Je pus juger de ce que devaient être les passes un jour de brise.

Les pauvres pèlerins russes qui se trouvaient à bord y vivaient entassés depuis une quinzaine de jours. Le spectacle qu'ils offraient du haut de la dunette où je m'étais réfugié, même après celui des ruelles de Beyrouth, de Damas et de Caïfa, avait encore, hélas! de quoi répugner.

De nombreux Russes font, tous les ans, le pèlerinage de Jérusalem et ce sont toujours des pauvres. La Russie multiplie églises, couvents, hospices en Palestine. Cette invasion pacifique qui prétend préparer les voies à la politique n'a pas même procuré à la Russie l'influence morale qu'elle en attendait. Cela tient évidemment au peu de prestige du clergé, à l'aspect des pèlerins et à la comédie du culte. Il faut avoir été témoin des cérémonies de la Pâque grecque, à Jérusalem, et de la distribution du *feu sacré*, pour mesurer l'aplomb des popes et la crédulité des fidèles. On a souvent raconté la cérémonie : le patriarche grec, une torche éteinte à la main, entre et s'enferme dans le petit sanctuaire qui s'élève au milieu de l'église du Saint-Sépulcre et qui recouvre le tombeau du Christ. La foule, qui remplit l'église depuis la veille, prie et chante en attendant *le miracle*. Soudain le bras du patriarche, tenant cette fois la torche allumée, sort d'une étroite ouverture ovale pratiquée dans la muraille du sanctuaire et la foule en délire se précipite pour allumer des cierges au feu du ciel, tandis que les cloches grecques sonnent à toute

volée. Hommes et femmes, au risque de se brûler cruellement, caressent pour ainsi dire la flamme, l'approchent de leur visage, passent leurs mains brûlantes sur les parties de leur corps dont ils souffrent dans l'espoir d'être guéris. Et jusqu'en Russie, jusqu'aux villages perdus de Sibérie, ils emporteront cette flamme, faisant succéder les cierges aux cierges pendant tout le parcours, veillant à ce qu'elle ne s'éteigne pas. Telle est l'avant-garde que la Russie envoie en Palestine; mais les indigènes ne sont pas encore arrivés à la prendre au sérieux.

De toutes les puissances qui cherchent à étendre leur influence sur la Syrie et la Palestine, l'Angleterre est, avec la France, la seule vers qui aillent les aspirations des populations désireures d'échapper de quelque manière au gouvernement des Turcs, tel qu'il s'exerce à présent. Sans vouloir mettre en doute la bonne foi du gouvernement anglais lorsqu'il déclara l'an dernier n'avoir « ni intention d'agir, ni dessein, ni aspiration politique dans ces régions », il n'en est pas moins vrai que les musulmans se tournent vers lui et qu'il ne fait rien pour les décourager. Une hypothèque, ne fût-elle que morale, est toujours bonne à prendre. Sait-on jamais ce que contient l'avenir? On a beaucoup écrit sur les velléités de l'Angleterre relatives au Khalifat; on a expliqué par là son empire de plus en plus grand sur l'Egypte et on lui a prêté pour cette raison des intentions sur la Syrie. Il est malaisé de se prononcer catégoriquement à ce sujet. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, d'une part, l'Angleterre tiendrait probablement volontiers un Khalife arabe dans le rayon d'action de sa politique, afin de l'opposer à celui de Constantinople soumis généralement à une autre influence, et que, d'autre part, si le Khédive n'est pas homme à rechercher seul cette dignité, il s'y laisserait vraisemblablement porter sans difficulté. Quoi qu'il en soit, l'influence politique de l'Angleterre en Syrie n'est nullement profonde et la pensée intime des musulmans syriens, en se tournant vers elle, est plutôt de faire pièce au protectorat des Français sur les catholiques que d'encourager les Anglais. Il est bon toutefois que l'on sache au dehors que la France n'abandonne pas ses traditions en Orient et qu'il y faut continuer à compter avec elle.

Je prends, à Jaffa, le train pour Jérusalem.

On traverse la zone des orangers, on longe ensuite une colonie agricole de l'Alliance israélite. Je suis dans la riche plaine de Sâron, l'ancien pays des Philistins. Puis je pénètre dans une région encore cultivée, mais très peu peuplée ; des ceps de vignes courent sur le sol sablonneux comme de gigantesques araignées ; plus loin des oliviers alignent au-dessus des cactus leur pâle feuillage, enfin le sol se recouvre peu à peu de pierres et le train s'engage dans les montages dénudées de Judée, contourne des gorges arides et sauvages, s'enfonce dans des vallées de plus en plus resserrées et débouche tout à coup dans une contrée vallonnée que domine une ville aux murailles crénelées : Jérusalem.

« Au centre des montagnes de Judée se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur, on aperçoit de vastes débris, des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals ; quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem. »

La peinture que fait Chateaubriand de la Ville Sainte au IIIe siècle lui convenait encore, à peu de chose près, il y a cinquante ans. Jérusalem ne comptait alors que douze à quinze mille habitants et ne présentait encore à la vue que de pauvres masures.

Aujourd'hui c'est une ville de quatre-vingt mille âmes. L'accroissement rapide de la population tient en grande partie aux juifs qui depuis une trentaine d'années surtout y affluent de Roumanie, de Russie et d'Allemagne. Ils y seraient à présent quarante-cinq à cinquante mille, alors qu'ils n'y étaient qu'environ cinq mille au milieu du XIXe siècle.

Des Russes orthodoxes, des Allemands protestants y sont venus nombreux également depuis quelques années. La propagande faite dans les pays d'Europe poursuit un but politique. Les juifs eux-mêmes, du moins les *Sionistes*, cherchent à constituer un État juif en Palestine ; mais ce projet ne

semble pas à la veille d'être réalisé. L'appoint que peuvent apporter les juifs Sephardim et Aschkenazim à l'influence des puissances mérite, je crois, plus d'attention.

Les premiers sont issus pour la plupart de ceux qui furent expulsés d'Espagne après la prise de Grenade (Sephardim vient de Sepharad, en hébreu : Espagne); d'autres viennent d'Italie, de France, d'Angleterre et de Hollande. Leurs préférences vont à la France. Les seconds, les plus nombreux, sont favorables à l'Allemagne, qui d'ailleurs entretient soigneusement leurs bons sentiments à son égard (Aschkenazar veut dire Allemagne).

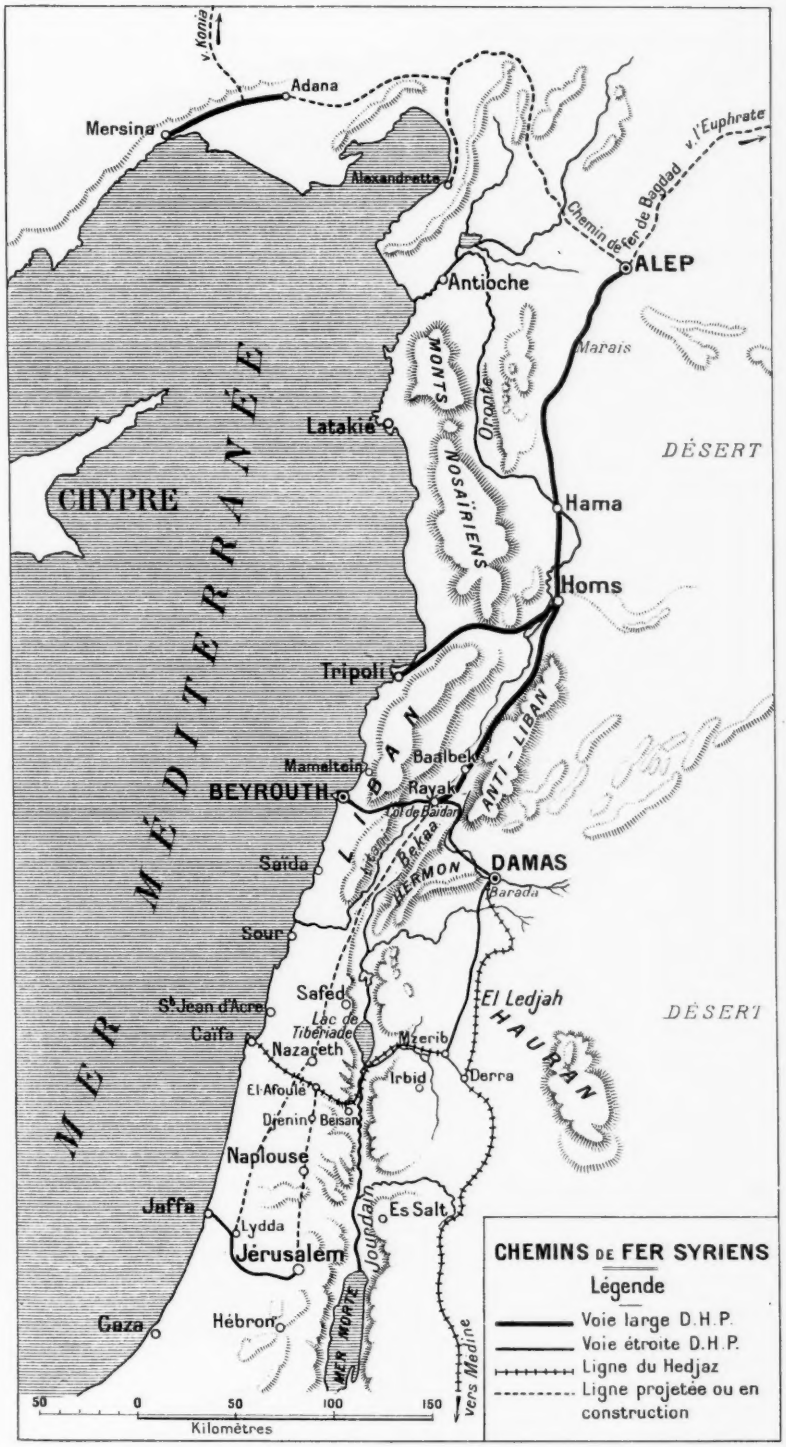
Une question d'ordre pratique se pose actuellement au gouvernement français à propos des juifs de Jérusalem patronnés par l'Alliance israélite. Dans ce groupement se recrutent les juifs qui prétendent à un certain libéralisme, c'est-à-dire ceux qui observent moins rigoureusement que les autres les traditions du judaïsme et forment de ce chef une secte à part — celle, si l'on veut, des « Jeunes-Juifs »; car nombreuses sont les sectes juives à Jérusalem; elles ne se distinguent généralement les unes des autres que par des minuties de rites et chacune d'elles a son quartier déterminé qui porte un nom biblique : les Maisons de Salomon, la Tente de Moïse, l'Héritage de Sion, etc. Les « Jeunes-Juifs » ont leurs plus acharnés adversaires parmi les juifs Aschkenazim, fidèles observateurs de la plus étroite tradition. Or le directeur de l'Alliance israélite à Jérusalem, un homme jeune encore et très intelligent, demande la protection officielle de la France pour ses coreligionnaires Sephardim, autrement dit, l'inscription de ceux-ci, comme protégés français, sur les registres du consulat de France à Jérusalem. Il importe que notre gouvernement examine attentivement la question; car la protection qu'on nous demande peut être pour nous, suivant les prévisions de l'avenir, un avantage ou au contraire la source de difficultés quotidiennes sans compensation aucune.

Malgré la présence en Palestine et principalement à Jérusalem de nombreuses communautés étrangères, l'influence de la France y reste prépondérante; seulement l'effort plus ramassé des autres puissances peut y sembler plus grand qu'en Syrie; en réalité, sur tout le littoral oriental de la Méditer-

ranée, d'Alexandrette à Gaza, notre prestige est sans cesse combattu par nos rivaux. Les établissements d'enseignement et de charité, que nous protégeons dans ces pays, y sont comme le dernier rempart de notre influence; ils suppléent à celle que le nombre et la situation économique ne peuvent déjà plus nous assurer, et si nous sommes décidés « à n'abandonner aucune de nos traditions de sympathie, à ne laisser en souffrance aucun de nos intérêts » au Levant, c'est encore sur eux que nous devons le plus compter.

ANDRÉ DUBOSCQ

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.


v. Konia
Adana
Mersina
Alexandrette
Chemin de fer de Bagdad
v. l'Euphrate
ALEP
Antioche
Marais
MONTS
Orontes
Latakié
DÉSERT
NOSAÏRIENS
CHYPRE
Hama
Homs
MER MÉDITERRANÉE
Tripoli
LIBAN
Baalbek
Mameltein
BEYROUTH
Rayak
Lac de Baldah
ANTI-LIBAN
Litani
Bekaa
HERMON
DAMAS
Barada
Saïda
Sour
Safed
St Jean d'Acre
Lac de Tibériade
El Ledjah
DÉSERT
Caïfa
Nazareth
Mizerib
HAURAN
Irbid
Derra
El Afoulé
Drenino
Beisan
Naplouse
Jaffa
Es Salt
Lydda
Jordan
Jérusalem
MER MORTE
Gaza
Hébron
vers Médine
50 0 50 100 150
Kilomètres
CHEMINS DE FER SYRIENS
Légende
Voie large D.H.P.
Voie étroite D.H.P.
Ligne du Hedjaz
Ligne projetée ou en construction

AU PAYS DES PIERRES[1]

I

Une pierre se détacha sous les pieds de la jeune fille. D'abord elle roula lentement, puis de plus en plus vite dans l'invisible. Jella, cramponnée à un rameau, s'inclina, haletante, au-dessus de l'abîme. Elle aimait les pierres lancées à toute vitesse. Elle aimait le fracas de leur chute.

Lorsque, en bas, le précipice fut redevenu silencieux, elle lâcha le rameau avec ennui.

Le soleil avait disparu et les monts du Karst s'enfonçaient sauvagement dans le crépuscule. Des vagues de pierres tourmentées, des fantômes de rocs nus déchiraient le ciel violâtre et froid.

La fille leva les yeux sur le Javorjé. Au milieu des cimes nuageuses la grande montagne brûlait, solitaire, dans le feu des reflets du soleil. En bas s'allongeait le noir des sapins. La nuit printanière se glissait, sans bruit, hors de la forêt. Sur les flancs de la gorge les brise-vents s'étaient assombris; à leur pied, les petites parcelles de terre végétale rougeoyaient davantage... Plaies vivantes dans la grisaille morte.

Jella savait que des hommes avaient apporté parmi les rochers, dans des sacs, cette terre couleur de sang, et elle savait aussi qu'il fallait défendre chaque motte que veut emporter ce vent sauvage qui secoue sans arrêt les arbres

1. Ce très émouvant et très curieux roman a obtenu dans son pays d'origine — la Hongrie — un succès qui s'est vite étendu à toute l'Europe centrale. Nous croyons que la version française n'aura pas un moindre retentissement. — M. P.

sur les sommets. Elle ne s'en étonnait point, n'ayant jamais vu d'autres pays. Là-bas, au milieu des pierres, il faut lutter. Parfois le vent est le plus fort, parfois les hommes.

Ils travaillaient en ce moment, en bas sur la pente. De petites formes humaines roulaient de grosses pierres et rehaussaient les brise-vents avec cette même lenteur de gestes qu'avaient leurs pères et leurs grands-pères. Comme si l'on eût fait sonner une monnaie de cuivre contre un rocher, la cloche de la vallée tinta frileusement dans l'air frais de la montagne.

Le jour s'achevait. Une ligne vivante descendit, dans une marche saccadée de fourmis, vers le village dont les maisons, comme un troupeau de moutons chassés vers l'abreuvoir, s'accrochaient en rangs désordonnés le long du torrent.

Jella déchiqueta sans raison le chétif feuillage d'un érable, et regarda dans l'abîme, dont les bûcherons disaient qu'il rejoignait l'autre côté de la terre. Elle fit tomber en tas, de ses mains, les feuilles froissées. Elle se retourna.

En bas, des gens marchaient sur le sentier. Elle reconnut les voix. Deux personnes s'approchaient. L'une était Slatka, la femme du forgeron borgne, et l'autre peut-être sa belle-sœur. Les buissons empêchaient Jella de voir ces femmes, mais elle entendait clairement leurs paroles dans le grand silence.

Les femmes s'arrêtèrent juste au-dessous d'elle pour se reposer; la voix aiguë de Slatka parvint la première aux oreilles de la jeune fille.

— Il l'apprit à l'auberge... puis il rentra chez lui et lança la hache contre sa femme.

Elles parlaient de Franjo, du tonnelier ivrogne, qui naguère allait souvent chez la mère de Jella, jouer de l'accordéon au clair de lune.

La voix des femmes se fit plus basse; elles commencèrent à parler d'autre chose.

— C'est elle la cause de tout... cette traînée!

— Elle a sali le village, — dit l'autre. — Maudite aux yeux noirs! C'est elle aussi qui affola Franjo. Auparavant, c'était un homme rangé, craignant Dieu. Jamais il ne se saoulait en semaine.

Jella se tapit. Elle tendit en avant, avec l'audace que donne la sécurité, son cou encore enfantin. Elle aurait voulu savoir de qui parlaient ces femmes.

« Mauvaise gale !... »

La belle-sœur approuva :

— Que Dieu la punisse ! Tant qu'elle a été belle, les hommes la protégeaient.

— Même le mien, — grogna Slatka. — Il lui a acheté une croix d'or. Mais elle me paiera tout !... J'ai apporté deux oies à la demoiselle de la gouvernante du curé. Et puis je lui parlerai, à la demoiselle !

— Que lui veux-tu ?

— Que monsieur le curé prêche contre la créature...

Jella ne comprenait pas grand'chose à tout cela ; pourtant elle sentit un malaise. Les voix de ces deux femmes étaient méchantes. Elle saisit à terre des branches sèches et les leur jeta sur le cou. Les femmes poussèrent des cris ; leur baluchon au dos, elles s'élancèrent à grands pas l'une derrière l'autre, telles des oies effarouchées.

Dans sa cachette Jella se gaussa d'elles. L'année passée, au mois de la Saint-Michel, lorsque sa mère avait la fièvre, et que la chèvre aussi était tombée malade, on n'avait même pas voulu lui donner un bol de lait. Personne, dans tout le village !... Et par la faute de Slatka ! Cette femme était plus dure que les autres !...

Un souvenir revint à la mémoire de Jella qui crispa ses poings. Elle était alors une petite fille. Son père travaillait en Slavonie, dans la forêt, sa mère avait emporté à la côte le filet qu'il fallait vendre. Pendant deux jours il n'y eut à la maison rien à manger, et la faim creusait l'estomac de l'enfant. Derrière la maison du forgeron borgne, le vieux pommier était chargé de pommes sauvages, encore vertes. Jella ne voyait personne dans les environs. Elle cueillit une pomme. A cette minute Slatka, surgissant près du mur, la frappa si violemment avec un échalas que la marque lui en était toujours restée. Elle ne pouvait pardonner ce vieil affront. Elle haïssait la femme au cœur dur, parce que cette femme était dans son droit ; pourtant... elle avait faim.

Comme une jeune bête, elle s'étira en baillant. Elle rejeta

en arrière les cheveux qui lui tombaient sur la figure et rassembla les chèvres du village. Elle les gardait sur les montagnes, depuis près de cinq ans, déjà, depuis qu'on l'avait chassée de l'école... Quand elle bougeait, c'est à peine si l'on apercevait la ligne de ses hanches sous les haillons de sa jupe. En marchant, elle balançait en cadence ses bras maigres, tandis que d'une voix somnolente, elle chantait un vieil air croate.

En bas, dans le village, une lumière s'allumait à la fenêtre d'une maison. Le fracas du torrent monta vers elle. Quelqu'un poussa un cri de joie près de l'auberge.

II

Au milieu des grandes montagnes assombries, le village s'allongeait démesurément. Près du rempart devenu vert s'élevaient deux vieux chênes. Plus bas, quelques toits rouges, le long de la route des maisons de bois pourri, en lignes zigzaguantes, désordonnées... Les fenêtres obliques se regardaient méchamment, avec méfiance. Les toits enfumés avaient glissé de travers sous la pression de la « bora », comme le chapeau des gens ivres. Des petits nuages montaient des cheminées. Un chaud parfum de pain sortait de la maison du sonneur. « Peut-être bien qu'ils se préparent à une noce! » pensa Jella. L'eau lui vint à la bouche. Affamée, elle continua son chemin.

La route était boueuse ; pourtant depuis longtemps il n'avait pas plu. L'eau croupissait en flaques bleuâtres parmi les pierres saillantes. Devant les maisons, des paysans étaient assis à terre, les jambes étendues, comme du bétail au repos. Le gars travaillait seul, encore, dans la forge. Son pied chaussé d'une savate piétinait, en claquant, la barre du soufflet. Le feu brûlait dans le foyer et sa lueur, lorsqu'il flambait, éclaboussait brillamment la figure noircie du garçon. Une minute, Jella cessa de marcher. Le gars leva la tête et courut à la porte.

— Jella!... Viens ici, ma Jellitza!

La clarté crue du feu, derrière lui, encercla sa silhouette et,

debout sur le seuil, les jambes écartées, on aurait dit que le bas de son tablier de cuir et ses épaules brûlaient.

La fille secoua la tête, et pourtant, après quelques pas, elle se retourna en riant. Ce Davorin était un gaillard paresseux et grossier, mais lorsque, le dimanche, il s'était bien lavé et bien battu tout son saoul, c'était agréable de s'asseoir près de lui au bord du torrent.

Enfants, ils s'étaient roulés ensemble dans la poussière. Au moulin en ruines, ils s'étaient poussés, avec des cris perçants, sur les sapins écorcés. Jella se souvint d'un jour où leurs camarades se laissèrent glisser le long d'un tronc; elle passa dessus en courant, pieds nus, d'un bout à l'autre. Elle se sentait la première du village. Depuis, elle ne regardait plus aussi fièrement autour d'elle; depuis, elle savait qu'on la tenait pour la dernière de toutes.

Quand Davorin devint un jeune homme, il se détourna d'elle. L'automne précédent, ils se rencontrèrent à nouveau derrière l'église. La chemise de Jella glissait un peu sur son épaule. Ses cheveux flottaient. Davorin la regarda comme s'il était fort en colère : « Où vas-tu? — Nulle part. » — Puis ils cheminèrent longtemps sans dire un seul mot. Ils redevinrent amis, bien que Davorin fût le frère cadet de Slatka. Lorsqu'il faisait du tapage, il ressemblait à sa sœur.

Jella se trouvait à la hauteur de l'église. A travers la fenêtre ouverte du presbytère, un murmure uniforme se répandait dans le crépuscule. A l'intérieur une lampe brûlait. Le prêtre était penché au-dessus de la table. Son large nez projetait sur le mur une ombre informe parmi les images saintes.

Jella continua de marcher en bâillant et son regard s'arrêta sur la grande cour en désordre du presbytère. Près du hangar, quelques blouses étaient blanches dans l'obscurité. Slatka, assise au milieu du linge, se balançait sur un panier renversé et parlait avec la grasse gouvernante du curé. Entre temps, elles faisaient toutes deux des gestes menaçants qui révélaient la colère. Lorsqu'elles aperçurent la fille, elles ravalèrent prestement leurs paroles et s'entre-regardèrent niaisement. Personne ne répondit au salut de Jella qui se sentit soudain très abandonnée.

Ses chèvres la quittèrent l'une après l'autre, chacune entrant

sous la porte de son étable, sans se tromper, dans la cour boueuse et se retournant pour contempler la pastoure. Seul, le favori de Jella, le petit cabri noir, la suivit, après avoir dépassé la maison de son maître, comme s'il désirait quelque chose. La fille comprit son regard, se pencha sur lui, entoura son cou. C'est ainsi qu'ils se disaient adieu tous les soirs. Ils se frottaient l'un contre l'autre comme deux petites bêtes qui se comprenaient bien.

Jella sentit longtemps sur son visage la chaleur et l'odeur herbacée de la chèvre et elle ne pensa plus à Slatka... Un instant, elle s'arrêta près de la maison de Franjo. Une sorte de hurlement douloureux, semblable à ceux que les chiens des villages font entendre dans les nuits claires où luit la lune, pénétra ses oreilles. Le son était d'abord profond, comme s'il venait du fond de la cave ; puis il s'élevait de plus en plus haut et se dispersait en gémissements sourds, enfantins. La femme dont Slatka avait parlé se lamentait, seule dans la maison. Franjo était assis sur les marches du vestibule et balançait au rythme des accents larmoyants sa tête penchée sur ses deux mains.

Plus loin, encore une maison abandonnée, ayant la forme d'une fourmilière, des haies défoncées, une cour déserte. Plus de chemin ; la fille marchait dans l'herbe mouillée, et elle aperçut, enfoui dans la masse sombre de la forêt, le sommet bosselé du toit de la chaumière maternelle. Il n'y avait pas, dans le village, un toit aussi extraordinaire que celui-là. Le vent l'avait profondément enfoncé dans les murs de torchis. Ces murs s'étaient affaissés sous le poids. Un enfant même aurait pu atteindre l'auvent. Jella se souvint que, lorsqu'elle était plus petite, elle aimait beaucoup ce toit bizarre que la mousse avait envahi, comme un velours brun. Lorsqu'on allumait du feu à l'intérieur, toute la maison fumait ainsi qu'une pipe, et la fumée se roulait au dehors, en filaments bleus, là où elle trouvait une issue. Lorsque l'étroit vallon était battu par la pluie, l'eau du ciel coulait dans l'unique chambre. Il en était ainsi depuis toujours, depuis que Jella avait conscience des choses. Pourtant, sa mère disait qu'autrefois elles demeuraient dans un autre pays ; elles étaient venues de loin, avec le père de Jella, qui, dans ce temps, tra-

vaillait sur des bateaux charbonniers. Jella n'aimait pas son père; il l'effrayait et elle priait Dieu de ne jamais le revoir. Lorsque parfois il descendait, de jour, au village, il lui donnait une raclée et aussi à la mère; il vendait pour boire tout ce qu'il y avait dans la maison; il jurait; il dormait. Puis il partait avec les charbonniers, dans la montagne, et l'on pouvait l'oublier quelque temps.

Un oiseau se détacha de la forêt, comme une flèche noire. La fille ouvrit brusquement la porte branlante. Elle dut se baisser sous le linteau bas et elle descendit du seuil en trébuchant. La chèvre — leur unique chèvre — sautilla derrière elle en la poussant dans la pièce humide, sentant la fumée.

La mère de Jella était assise devant l'âtre ouvert et faisait un filet. La lueur des fagots flambants vacillait en courant sur elle. Pendant que ses mains remuaient machinalement au milieu des cordages, elle fredonnait un air étranger, incompréhensible. Jella se dirigea en silence vers la table. Elle tira d'un linge de toile écrue la galette de maïs moisie, mordit un gros morceau, puis commença de traire la chèvre. Sa tête ensommeillée se penchait de temps en temps sur son sein. Alors, la chèvre tournait son regard vers elle avec un air d'étonnement et de patience.

La mère laissa tomber la longue aiguille de bois qui tend le fil. En se penchant pour rattraper l'aiguille, elle cessa de chanter.

Le silence réveilla la fille. Tant de fois, elle avait entendu les chansons de sa mère, et pourtant elle écoutait celle-ci pour la première fois. Elle chassa le sommeil de ses yeux en les frottant, et continua de traire. Le lait giclait dans le pot avec un petit bruit régulier.

— Où as-tu appris à chanter, toi?

— Pas besoin d'apprendre... Chez nous tout le monde chante.

— Chez vous? Et on vivait bien là-bas, chez toi?

Lorsque la femme releva, longtemps après, la tête, le feu éclaira en plein son visage. Sur ses traits fatigués, on voyait la flétrissure d'une ancienne beauté rude. Ses cheveux noirs, grisonnants, couvraient en masse épaisse son front bas; un cerne bleuâtre s'étendait au-dessus de sa forte lèvre. Dans ses yeux

sombres comme ceux des Italiennes, la clarté de la flamme brillait de temps en temps.

— Alors, la vie était bonne partout; — elle allongeait mollement les mots croates — à présent le sort est partout mauvais.

Elle soupira, passa lentement ses deux mains sur son visage, comme si ses doigts s'étaient accrochés à chaque ride.

— Mauvais!... très mauvais!

Elles se turent encore longtemps. Le torrent grondait derrière la chaumière et les cordelettes se froissaient dans le giron de la femme.

— Et moi, je suis née là-bas, chez toi?

La femme fit un signe d'assentiment.

— Et nous demeurions, là-bas aussi, au bout du village?

— Au bord de la mer...

La fille posa sur la table le pot au lait. Elle s'assit près de l'âtre, sur le petit banc.

— Au bord de la mer? Là où tu vas vendre les filets?

La réponse se faisant attendre, elle appuya son menton contre la paume de sa main.

— Mère!...

La femme sursauta.

— Non!... plus loin, bien plus loin!...

Pensive, la fille plongea son regard au creux de l'âtre noir de suie où la clarté de la flamme oscillait lentement, çà et là.

— Comment est cette mer?

— Grande, profonde aussi, fit la femme, en décrivant plutôt par le geste que par les mots.

— Plus profonde que les crevasses? Plus grande que le champ de pierres?

Jella haussa les genoux jusqu'à son menton.

— Était-ce là où de grands filets séchaient au vent sur deux piquets?

La femme soupira.

— Tu ne te souviens donc pas de la mer?

La fille secoua la tête et son cou se raidit soudain, comme si elle avait aperçu la chose qu'elle cherchait :

— Attends!... Je me souviens d'un coquillage. Il reposait sur le sable, et l'eau vint le prendre et l'emporta. Je me

rappelle aussi des hommes étrangers qui chantaient comme toi tout à l'heure, et encore une vieille femme courbée...

La femme laissa tomber sa main sur ses genoux :

— C'était ma mère !

— Comme elle savait jurer ! Et elle portait toujours au cou un fichu jaune à franges ; elle m'en frappait lorsque ces hommes étrangers ne lui avaient pas donné d'argent.

Jella ferma les yeux. Elle se souvenait de tout, mais ne se rappelait plus le visage de sa mère.

Le crépi du mur se détachait, avec un bruit sourd, dans le coin sombre, et Jella pensait au coquillage, à la femme, à ce fichu jaune à franges...

III

Le son de la cloche se répercuta dans les montagnes mouillées ; la pluie ruisselait sur l'avant-toit de l'église.

A l'intérieur, tout le village se tassait dans les bancs. A droite les hommes, à gauche les femmes. Au premier rang étaient assis, bien pommadés et vêtus de noir comme aux jours de fête, le maire, le forgeron borgne, puis le maître d'école aubergiste qui rossait à l'école les gosses des paysans qui ne fréquentaient pas son cabaret. En ce moment, il était grave et solennel ; la sueur coulait en minces rigoles parmi ses rudes cheveux hérissés.

L'air s'alourdit dans l'église. L'odeur écœurante des *opanka*[1] trempées, des manteaux en gros drap humide, le relent de savon rance des blouses fraîchement lavées, se mélangeaient à l'encens.

Monsieur le curé s'avança vers la chaire. L'escalier grinça ; l'atmosphère dominicale se répandait dans l'église. Les paysans se raclaient le gosier comme s'ils avaient dû parler eux-mêmes. Puis le silence se fit, silence niais, plein d'attente. La voix du prêtre remplit la nef.

Jella était assise, somnolente, près de sa mère ; elle était

1. Sortes d'espadrilles en cuir.

habituée à l'air libre des grands sommets et la chaleur parfumée d'encens des murs clos lui donnait toujours envie de dormir. Sa robe de cretonne, à force d'avoir été lavée, lui rétrécissait les épaules. La lueur d'une bougie allumait un éclair métallique sur sa chevelure cuivrée, et ses yeux brillaient, entre ses paupières tirées, comme deux minces lignes sombres. Sa tête se penchait en avant. Son regard glissait, indifférent, vers les faces pieuses et bêtes, sur les cheveux huileux et tirés des filles. Sa mère était assise, ramassée sur elle-même et ne cessait de respirer le brin de sauge qu'elle avait apporté dans son livre d'heures.

En arrière, quelqu'un toussa, et l'on toussa aussi en avant, comme s'il y avait un écho... deux, trois personnes. Jella se mit à les compter; ça, c'est la voix de Slatka; ça, celle du fossoyeur. Le fossoyeur avait mal à l'oreille et portait toujours un mouchoir rouge autour de la tête. Les pointes du nœud branlaient ridiculement, à présent, dans l'ombre de la chaire. La fille faisait attention à tout, sauf à la prédication, et pourtant le curé déclamait de plus en plus haut, et sous la protection de sa voix tonitruante les vieilles femmes somnolaient toujours mieux, comme chez elles.

Jella faillit pousser un cri, dans sa joie. Elle venait de découvrir à terre un grillon qui grimpait gaiement parmi les empreintes boueuses des semelles ferrées et qui entraînait avec ses longues pattes l'eau sale, en une ligne zigzagante. La fille respira presque plus librement, comme si, avec ce grillon, la vie des grandes forêts paisibles était entrée chez elle.

Dehors, la pluie cessa. Le soleil se coula par la fenêtre en gerbe tranquille. Et le prêtre criait avec irritation du haut de la chaire. « Contre qui peut-il bien être furieux »? pensa Jella, et elle releva ses longs cils. Il lui sembla que monsieur le curé s'était tourné vers elle. Il parlait du péché, gesticulait avec feu, et se courrouçait de plus en plus.

— Satan vous offre le péché : Dieu, dans sa sagesse, vous offre la vertu! Vous pouvez choisir librement, mais ensuite l'heure de l'expiation viendra!...

Ce discours ennuyait la jeune fille ; elle préférait regarder le grillon, sur le pavé piétiné. Le prêtre commença de parler des mauvaises gens, des femmes coupables :

— Il n'est jamais trop tard pour regagner la bonne voie! — s'écria-t-il. — Si ces créatures se fourvoient parmi vous, il vous faut les chasser, de même que le Seigneur les repoussera de son trône, jusqu'en bas, dans l'enfer!...

Un mouvement se produisit dans l'église. Jella aussi leva les yeux. Son dos frissonna en entendant nommer ce lieu inconnu, horrible, où les hommes s'envoyaient les uns les autres, lorsqu'ils se fâchaient[1]. — Dehors, dans la montagne, jamais elle ne pensait à l'enfer que, dans la maison de Dieu, on lui rappelait sans cesse. Elle ne voulait plus écouter, mais on aurait dit que le poing de monsieur le curé la menaçait de nouveau. Et Slatka se retourna dans son banc, avec un visage où se peignait une joie méchante.

« Qu'est-ce qu'elle regarde, celle-ci »? pensa la fille, tandis qu'elle jetait elle-même un regard circulaire. « Que regardent aussi les autres? » Et alors,... elle aussi fixa sa mère. Elle était assise, toute ratatinée, près de Jella. Ses pauvres mains, abîmées par le travail, arrangeaient en frémissant les bords recroquevillés et sales du livre de prières. La fille vit soudain sa mère vieillie, lamentablement vieillie, et ce qu'elle ignorait jusque-là devint clair à ses yeux : elle l'aimait tellement que sa poitrine lui faisait mal.

Slatka et la gouvernante de monsieur le curé s'entre-regardèrent et clignèrent des yeux vers la mère de Jella, qui devenait à chaque seconde plus pâle. Son front était déjà aussi blême que les cierges sur l'autel. Son menton tremblait. Dans un mouvement involontaire, convulsif, elle mit sa main devant ses paupières.

La voix du curé siffla, éraillée, jusqu'au fond de l'église.

— Les mauvaises femmes gâtent les braves gens, déshonorent les familles; certes! elles ont beau jeu! Elles chantent joliment, elles s'attifent bien!

Jella se cramponna, effrayée, à la jupe de sa mère, comme autrefois, toute petite, lorsqu'on la maltraitait. Alors, comme si quelque chose se déclanchait en elle, elle se souvint d'une autre jupe plus ornée que sa mère portait longtemps auparavant, d'un corset ambré, de perles de verres sonnantes, de

1. « Va en enfer », disent les Croates en se querellant.

grandes boucles d'oreilles rondes en or, et de jeunes gens inconnus qui quittaient la maison au matin.

Elle se remémora bien des choses, et pourtant, elle n'avait pas su jusqu'ici qu'elle s'en souvenait. Elle aurait voulu crier. Qu'on lui dît ce qui se passait, ici, autour d'elle! Pourquoi les gens les regardaient-ils? Pourquoi monsieur le curé les menaçait-il? Qu'on le dise! car elle ne comprenait pas, et tremblait, pourtant.

Les plus âgés, parmi les hommes détournèrent leur tête avec trouble. Les faces cuivrées, battues par les orages, disparurent sous les chapeaux. Les jeunes gens curieux, se rapprochèrent. Les femmes se poussèrent satisfaites, et il parut à Jella que quelqu'un, derrière son dos, prononçait le nom de sa mère « Giacinta ». Sa gorge se serra. « C'est d'elle que l'on parle?... ». Elle ne put y penser plus longuement. Des images confuses tournoyaient autour d'elle ; les gens, la chaire, tout vacillait, se balançait... La flamme des cierges dansa sur l'autel. Jella prit peur et ses yeux se fixèrent sur le Christ usé qui s'élevait devant les rangées de bancs et qui étendait ses deux bras blessés, sur la croix rouillée, avec une miséricorde triste. Et pendant que la fille terrifiée regardait ce Sauveur, qui avait tant aimé le monde, elle sentait dans sa poitrine une haine brûlante contre tous.

Le sermon était fini. Le prêtre se tenait debout, près de l'autel. Les voix slaves, nasillardes, emplissaient l'église. Monsieur le curé expédia rapidement la messe. Le Seigneur naquit et mourut en hâte sur l'autel.

Quelqu'un traversa toute l'église en traînant les pieds. Les gens qui étaient au fond se dirigèrent vers la sortie; puis un remue-ménage se produisit aussi dans les premiers bancs. Le menu cliquetis des *opanka* se mêla au martellement des bottes, aux pas claquants des pieds nus. Dans l'air réchauffé s'exhala de nouveau l'odeur de pommade rance et de cuir roussi.

Ceux qui se dirigeaient lentement vers le dehors entraînaient Jella et sa mère. La femme marchait tête basse. Son visage était blanc, les coins de sa bouche raidis. La fille regardait avec des yeux vides les dos ronds qui se poussaient vers le carré clair de la porte, et ne voyait rien.

Sous le porche, l'air printanier mouillé de pluie lui fouetta

le visage d'un courant frais. Le soleil étincelait dans les flaques et sur les toits salis par l'eau. La vallée n'était qu'une seule grande tache brillante, et Jella crut un instant que ce qui venait d'arriver n'était peut-être qu'illusion. Elle leva peureusement les yeux.

Devant elle, sur la minuscule place inondée qui encerclait la vieille église d'un petit rempart mangé par l'herbe, les gens se tenaient comme s'ils attendaient encore quelque chose. Personne ne bougeait, personne ne parlait, mais dans ce mutisme se dégageaient les impulsions d'une volonté inconsciente.

Le silence devint pesant et les hommes se comprirent. Jella frémit. Le forgeron se tourna vers elle.

En arrière on voyait des chapeaux ronds, les pointes du mouchoir du fossoyeur, des têtes huilées, luisantes. Il n'y avait là que des visages connus, et cependant comme les regards étaient hostilement étrangers! Et Davorin feignait de ne pas reconnaître ces deux femmes. Au lieu d'aller vers elles, du bout de son bâton, il arrachait les mauvaises herbes, entre les pierres.

Jella jeta sur sa mère un regard désespéré. « — Pourquoi ne parlez-vous pas? Pourquoi restez-vous là? » Mais Giacinta se taisait, raidie. Ses yeux se figeaient dans l'air avec épouvante comme si elle demandait pourquoi on lui faisait du mal, précisément à cette minute, après tant d'années, quant tout était fini, quand elle était vieille...

Une paysanne la menaça en passant. Slatka lui cria, avec la haine de l'ancienne rancune :

— Traînée!

Le silence se rompit. Les hommes commencèrent à parler avec animation.

Voix confuses... Quelqu'un jura.

Jella se rappela soudain ce qu'elle avait entendu, la veille, sur la montagne. Il lui sembla que son sang charriait dans son corps de petites pointes brûlantes, et les pointes piquaient et brûlaient la peau de son visage. Là, près d'elle, sa mère devenait toujours plus pâle. On voyait qu'elle aurait voulu dire quelque chose, mais elle ne trouvait pas de mots dans sa pauvre tête. Pourtant elle le savait maintenant, celles qui la

haïssaient depuis longtemps, — les femmes — s'étaient liguées contre elle, car les hommes ne la protégeaient plus.

En bas, sur la grande route, un chariot cahotait. Le roulier fit en se retournant un geste indicateur et cria quelque chose. Les chaînes et les roues grincèrent. Personne ne comprit ses paroles, mais tous les yeux suivirent la direction de sa main. Jella et sa mère regardèrent aussi de ce côté. Sur la crête, deux plumets verts, flottants, émergèrent. Des gendarmes venaient de la forêt. L'éclat du soleil s'allumait et s'éteignait d'un éclair identique sur l'acier des baïonnettes mises aux fusils.

Devant l'église, on oublia un instant Giacinta. Il se fit un silence lourd, angoissé, le silence qui naît entre beaucoup de gens qui s'unissent pour la dissimulation. Les hommes enfoncèrent leurs chapeaux sur leurs yeux; presque tous avaient une faute sur la conscience; chacun avait quelque chose à cacher. La vue des gendarmes avait arrêté les paroles dans leur gorge. Sait-on jamais qui peut être emmené par la force, loin du village?

En bas sur la route, on entendait déjà distinctement les lourds pas militaires. Nul ne respirait plus : long moment de cruelle incertitude. Puis un allègement sur les visages immobiles, terrifiés. Les gendarmes continuèrent avec indifférence leur chemin, au bas de l'église, et franchirent le porche du tonnelier.

— Ils sont venus pour Franjo!... qui l'a dénoncé?

Jella respira aussi. Elle ne savait pas pourquoi, mais comme les autres, elle avait peur des chapeaux à plumets.

— Cette mauvaise gale est cause de tout! — grommela, furieuse, la belle-sœur de Slatka. — Franjo aussi bat sa femme depuis qu'il l'a rencontrée!

Dans les derniers rangs, on n'entendait pas ses paroles, et les plus proches savaient fort bien que, toute sa vie, le tonnnelier avait battu sa femme; mais comme l'exaltation surgie après la peur cherchait une victime, la colère se tourna de nouveau contre Giacinta.

Des poings rudes, poilus, se levèrent; des mains rouges de femmes gesticulèrent dans l'air; des jurons étouffés, des imprécations réprimées retentirent, et un vaurien, encouragé, jeta une pierre à l'Italienne. Giacinta, poussant un cri aigu,

porta la main à sa poitrine et se mit à courir à corps perdu. Jella s'arrêta de marcher ; l'un de ses pieds touchait à peine le sol ; l'autre tremblait, tandis qu'elle pesait sur lui de tout son poids. Son corps était flexible, comme celui d'un adolescent non encore formé, ses dents brillaient, blanches, entre ses lèvres, comme si elles voulaient mordre. Son visage devint sombre. Ce qui venait de sourdre en elle, ce qu'elle n'avait encore jamais éprouvé jusque-là : la sauvagerie acharnée de son sang, bouillonna en elle. Elle se pencha, prompte comme l'éclair, saisit une poignée de cailloux et les lança au hasard, dans le tas, puis s'enfuit au galop, derrière sa mère. L'instant d'après, la foule se ressaisit. Une véritable nuée de pierres siffla dans l'air. Un caillou atteignit le pied de la jeune fille. Quelques feuilles tombèrent des arbres, l'eau des flaques éclaboussa ; les autres pierres tombèrent bruyamment dans le fossé de la route.

Les huées des jeunes filles résonnèrent à nouveau près du mur de l'église.

— Les femmes avaient raison !

Et à présent, quelques gars riaient.

— Elles avaient raison ! — grondèrent les anciens avec la contrition des hommes qui s'aperçoivent qu'ils ont péché, lorsqu'ils sont gorgés du péché.

Puis le silence se fit sur la petite place. Les gens se contemplèrent avec le regard idiot de la brute satisfaite.

En bas, sous le porche du tonnelier, les deux gendarmes réapparurent ; Franjo, comme s'il servait la messe, se courbait humblement, même lorsqu'ils furent partis.

Le maire, mécontant, donna un coup de coude dans les côtes de l'aubergiste-maître d'école.

— Ils n'emmènent pas le vaurien. Une fois de plus, sa femme a tout nié !

Il éclata de rire ; entre tous il se réjouissait de ne pas avoir eu affaire aux gendarmes. Rien de plus facile que de se trahir, en parlant beaucoup !

Les deux casques à plumets disparurent derrière la courbe du monticule. Le village reprit son aspect ordinaire des dimanches et monsieur le curé passa en souriant entre ses brebis.

IV

Jella rattrapa sa mère sur le seuil de la chaumière. Elles verrouillèrent la porte derrière elles, avec une hâte désespérée. Toutes deux respirèrent; leurs regards, s'étant rencontrés, se détournèrent pleins de trouble. Maintenant, le péril écarté, elles apercevaient quelque chose dans leurs yeux... La femme défit, puis renoua, sans but, son fichu sous son menton. Jella ne la regardait pas et vit pourtant que les plis de sa jupe tremblaient à la hauteur des genoux. Toutes deux restaient silencieuses. Et dans ces minutes impitoyablement muettes, inconsciemment l'une expiait, l'autre pardonnait.

Lorsqu'elles se regardèrent, il n'y avait plus de trouble dans leurs yeux. Jella s'assit sur le petit banc. Elle commença de laver avec un chiffon mouillé le sang qui coulait lentement de son pied blessé. La femme, avec des mouvements fatigués, automatiques, errait dans la pièce. Elle rangea les oignons, sur la grosse poutre, secoua les champignons secs enfilés dans une ficelle pendue au linteau, remua les olives dans le bocal. Sous la protection de la porte verrouillée, elles continuaient à vivre de leur vie habituelle... Alors, soudain, on entendit frapper faiblement à la fenêtre. Ce n'était qu'un insecte qui avait heurté la vitre, mais ce bruit sourd leur arracha une pensée commune, non énoncée. Elles demeurèrent figées, comme si, avec l'insecte, tout le monde extérieur, hostile, avait frappé chez elles, comme si tout le village les épiait à travers la fenêtre. Et la femme décrocha, en soupirant de lassitude, le filet placé près du foyer, auquel elle avait travaillé la veille.

— Je ne puis rester ici.

Une frayeur immobile surgit dans les yeux de Jella.

— Je dois m'en aller. Ces chiens m'assommeront quand il n'y aura plus de gendarmes dans le pays.

Giacinta détourna la tête. Sa voix était mal assurée lorsqu'elle reprit :

— Je vais emporter le filet à Porto-Poe, pour les pêcheurs. Quand nous aurons de l'argent nous nous établirons ailleurs.

— Mais je viens aussi avec toi?

La femme hésita, et selon qu'elle levait ou abaissait ses paupières, son visage s'éclaircissait ou s'assombrissait. A la fin elle secoua la tête comme si elle luttait contre elle-même.

— C'est impossible. Quand je serai partie ils ne te feront pas mal. Plus tard je reviendrai te chercher.

Jella sentait que sa mère avait raison; on ne la maltraiterait pas et pourtant elle craignait un malheur indéfinissable.

Elles ne parlèrent plus. La femme fit un paquet de sa jupe la moins neuve, de ses socles et de son casaquin; puis elle déposa rapidement le baluchon sur le seuil, traversa la chambre, s'accroupit devant l'âtre et avec une lame de couteau, se mit à soulever la dernière brique de la maçonnerie.

La fille suivait de l'œil ce travail silencieux et rapide. Elle oublia tout. Elle n'observait plus que la brique. Celle-ci bougea lentement, se déplaça en se retournant; de la suie tomba tout alentour et Giacinta enfonça son bras jusqu'au coude dans la cavité noire. Elle en retira une petite croix d'or enroulée dans un chiffon poisseux.

Jella poussa un cri d'admiration, mais tout à coup son regard se figea. Elle se rappela ce que Slatka avait dit la veille d'une croix d'or, et d'un geste fatigué, elle essuya la sueur de son front.

— C'est tout ce qui est resté!... — murmura tristement la femme.

Elle remit en place la croix et la brique et se leva d'un mouvement lourd.

— Fais-y bien attention!

Elle passa le filet sur son épaule et se dirigea vers la porte.

Jella frissonna, surprise; elle ne pensait plus à ça. Elle aurait voulu dire quelque chose qu'elle n'avait jamais dit jusque-là. Car depuis l'église, elle savait avec certitude qu'elle aimait sa mère, qu'elle l'aimait, même si on lui avait donné des croix d'or. Elle chercha des mots, mais aucun ne lui vint à l'esprit. Elle respira, vaincue, comme quelqu'un qui n'a rien à dire.

La femme jeta du seuil un regard en arrière. Sa main s'enfonça dans le filet; sa poitrine se souleva inégalement.

— Il y a encore du pain sur la planche pour ce soir, —

dit-elle d'une voix enrouée, puis, elle saisit le baluchon et ne se retourna plus...

Dehors, le soleil brillait, d'un ton jaunâtre, sur l'herbe. On entendait des voix chantantes, traînardes, du côté de l'auberge. Un piétinement lointain se mêlait à la musique plaintive, sans vie, du joueur de biniou.

— Personne ne me voit. Ils dansent déjà là-bas, — murmura Giacinta.

Jella crut qu'elle percevait la voix impérieuse de Davorin. « Aujourd'hui c'est lui qui conduit la danse du Kolo », pensa-t-elle, et elle se rappela la fille rougeaude du maître d'école.

Au delà des buissons, seul le torrent grondait entre les bois rocailleux. Jella s'élança après sa mère qui franchissait en courant l'étroite passerelle jetée sur l'eau. Le vent froid du courant écumeux fit flotter sa jupe. La fille plongea son regard dans le gouffre. Elle se rappela que la planche était glissante, et suivit des yeux sa mère, avec effroi. « Si elle glissait! » Pour la première fois, Jella pensa qu'il pouvait lui arriver malheur. Elles s'arrêtèrent sur l'autre rive. Giacinta considéra tristement sa fille, puis se mit à lui caresser le visage, palpa ses cheveux, son front, ses lèvres, lentement, comme si elle voulait voir aussi ses traits avec ses mains, les graver avec ses mains dans sa mémoire. Ses doigts tremblaient, sa poitrine se creusa quand elle se pencha, courbée sur Jella qui ferma les yeux et serra les dents pour ne pas crier. La femme secoua ses épaules avec une tendresse brusque, pendant qu'elle embrassait sa fille, coup sur coup plusieurs fois, bruyamment, comme font les paysans.

— Je reviendrai te chercher, — gémit-elle sourdement quand elle se redressa.

Elle ne savait pas elle-même si elle voulait consoler sa fille ou se consoler elle-même. Jella désira de nouveau exprimer quelque chose qui lui faisait mal, qui s'élevait dans sa poitrine. En vain! les mots fuyaient sa bouche, ils devenaient des larmes sous ses cils, deux lourdes larmes d'enfant, qui coulèrent le long de son visage. Mais sa mère ne pouvait déjà plus les voir. Tête basse, elle s'était mise en marche, solitaire sur le sentier de la forêt, et les feuilles sèches qui s'attachaient à ses pieds

retombaient avec un léger crissement. Elle s'arrêta encore une fois sous le grand chêne; elle regarda une fois encore en arrière. Un brouillard voilait ses yeux; sa bouche remuait sans émettre un son.

Toutes deux auraient voulu, et aucune d'elles ne pouvait parler.

V

Jella était assise sur une pierre et contemplait le vieux chêne, sous lequel personne ne se tenait plus. La tache bleue flottant çà et là avait disparu depuis longtemps parmi les troncs d'arbres mordorés. Le bruit des pas avait cessé.

La fille sentit dans ses oreilles une pulsation sonore et le silence de la forêt se peupla du souvenir des voix haineuses. Il lui sembla entendre de nouveau les injures, le vacarme du matin, et le sentiment d'un néant douloureux la saisit. Elle ne voulait pas rentrer, car elle était sûre de rencontrer là-bas un je ne sais quoi de triste et qu'elle ignorait encore. Où aller?

Elle serait seule aujourd'hui, même avec ses chèvres, même avec ses montagnes. Elle aurait voulu entendre une voix qui lui aurait annoncé le proche retour de sa mère.

Elle regardait déjà depuis un bon moment un petit reflet bleu sur la surface de l'eau de pluie rassemblée dans le tronc creux du chêne, sans savoir qu'elle le regardait; elle entendait depuis un long moment le craquement des branches sèches dans la forêt, sans savoir qu'elle l'entendait. Elle sentait un grand trouble derrière son front. Elle n'aurait jamais cru qu'il y avait au monde autant de pensées qu'il en surgissait dans sa tête. Jusqu'ici, il n'y avait eu dans sa vie, rien, — rien que les montagnes, les chèvres, les filles, les gars, la messe du dimanche, rien que le filet de sa mère, les jurons de son père; rien que la neige, le vent, le soleil!... A présent tout était incompréhensiblement changé.

Elle releva vivement la tête. Une forme bizarre, courbée, apparut le long du torrent. C'était Jagoda, la vieille mendiante. Elle marchait à pas pressés, et la partie supérieure de son

corps ratatiné se remuait d'une façon extraordinaire, comme si elle cueillait sans cesse l'herbe de ses maigres mains, touchant presque la terre. C'est ainsi qu'elle avançait sur la grand'route, à travers l'église, dans les cours. Elle était toujours pressée. Si quelqu'un lui faisait l'aumône, elle tournait un peu la tête et regardait d'en dessous les gens, tel un vieux chien ridé, plein de soucis. Elle fourrait d'un mouvement avide le pain dans sa besace; elle mettait l'argent dans sa bouche et partait pour l'auberge. Les paysans riaient dans la taverne; elle crachait l'argent sur le comptoir, jetait sous son bras la bouteille d'eau-de-vie, et jurant au milieu des chiens aboyants, vite, vite, elle allait à la maison, au moulin incendié qu'elle habitait naguère, — lorsque la roue tournait encore et que son mari, le meunier roux, vivait. Maintenant, encore, elle se dirigeait vers les ruines. Jella s'achemina derrière elle.

Depuis qu'elle se souvenait, elle avait toujours connu ainsi la mendiante; elle l'avait toujours vue rôder autour du moulin. Dans son enfance, elle en avait peur; plus tard, elle aimait entendre ses contes.

Jagoda était de celles qui connaissaient encore les nains de la forêt, et qui, dans les rochers, rencontraient le Spectre de la montagne à la barbe de pierre. Jagoda avait vu le feu ailé au-dessus de l'affreux gouffre du Jezero. Jagoda savait ce que dit aux hommes le mugissement de la forêt pendant les soirs glacés d'automne.

« La bora va souffler, — grognait-elle parfois lorsque le temps était ensoleillé et tranquille; — je l'ai entendu dire sur le champ des pierres, par les chardons épineux. » Et le lendemain, les vents mugissaient et, en haut, les noirs nuages mouillés se lançaient en tonnant contre les monts. « Le froid vient », — grognait-elle au cabaret, tandis qu'on mesurait son eau-de-vie de prune. — « Le ruisseau est retourné cette nuit pour chercher de la glace, dans la crevasse sombre. » A la brume, la tourmente de neige sifflait sur les sommets, et dans le village les charretiers poussaient des cris, car ils ne se distinguaient pas dans le brouillard.

Tout le monde se moquait de la vieille à moitié idiote; pourtant, en secret, chacun croyait superstitieusement en elle. On lui demandait comment serait la moisson; on allait la

trouver pour les herbes bienfaisantes, lorsque la maladie était à la maison. Jella s'imaginait à présent que Jagoda, qui savait ce qu'ignoraient les autres, pourrait peut-être venir à son secours. Elle pourrait lui donner quelque herbe desséchée qui lui ferait passer sa grande douleur du côté gauche.

Elle était déjà arrêtée près de l'ancien moulin. Les murs croulants se dressaient tristement dans le ciel, hors des sauvages broussailles. Sous eux, l'eau précipitée se vaporisait en un nuage argenté, et ses bords agitaient les brins de mousse gluante qui, comme autant d'aiguillons de glace verte dégouttante, pendaient de la roue immobile. Il devait y avoir bien longtemps que le moulin était mort. Depuis, un arbre avait poussé sur les décombres de l'âtre. Les buissons entraient par l'ouverture béante de la porte; sous le plafond pendant, les oiseaux avaient construit, dans la dévastation, des nids toujours renouvelés.

Un insecte s'éleva au-dessus du torrent. Jagoda était courbée sur un tas de débris et regardait la roue rongée, comme si elle attendait qu'elle se mît en marche. Lorsque Jella s'accroupit près d'elle, elle ne leva pas même les yeux, elle ne bougea même pas. Elle hochait seulement la tête, comme celui qui approuve des paroles entendues de loin; et elle caressait de ses mains desséchées et brunes la terre herbeuse. Beaucoup de temps passa ainsi; enfin, sans qu'elle levât les yeux, elle grogna :

— Ta mère est donc partie?

Jella, comme si elle attendait cette demande, se pencha près du visage de Jagoda en retenant sa respiration :

— Mais n'est-ce pas qu'elle reviendra?

— Oui, — soupira la vieille. — Les gens reviennent, seulement les hommes ne les reconnaissent plus.

La fille comprit simplement que sa mère ne l'avait pas abandonnée; ses yeux se rassérénèrent. Quant à Jagoda, elle se mit à nasiller, comme si elle parlait en songe :

— Stevo, le meunier, est aussi revenu, le moulin est aussi revenu. Car autrefois, tout était à nous ici : la maison, le ruisseau, la forêt, et la roue marchait. Tu ne pourrais pas rêver, ma Jellitza, quel joli son rendait l'eau... Puis Stevo tomba malade. Ni le prêtre, ni les herbes, ne le secoururent.

Et la roue ne tourna plus; ensuite, Stevo mourut et la roue se mit à pourrir dans l'eau.

Jagoda prit sa tête entre ses deux mains. Les mèches blanches pendaient comme de l'étoupe sous son fichu. Chaque fois qu'elle soupirait on aurait dit que sa poitrine fêlée se déchirait :

— Oui, les hommes me dirent alors que le moulin de Stevo n'était plus le mien, parce que le meunier n'avait pas payé certaines gens. Ces gens vinrent ici. Ils voulaient me prendre tout : la maison, le ruisseau, la forêt. Mais ils eurent beau me menacer des gendarmes, des papiers timbrés, je ne franchis pas la porte. J'attendais qu'il se passât quelque chose : il ne se passa rien... Alors une nuit... le moulin de Stevo brûla.

Le soleil disparut de l'eau; l'ombre des arbres s'allongea sur l'autre bord, Jella commença d'être attentive. Jusque-là, elle pensait à sa mère. Jagoda resserra sur son cou desséché la chemise en haillons. Les deux yeux profondément enfoncés, sans vie, remuèrent tout à coup dans leur orbite, comme si des insectes y fourmillaient. Puis elle se pencha tout près de l'oreille de la fille :

— Le moulin brûla... comprends-tu? C'est moi qui l'ai allumé!

La bouche de Jella s'ouvrit. La vieille se mit à rire lentement, d'une manière effrayante dans les croissantes ténèbres.

— Tout brûla. Ce qui resta ne fut plus bon qu'à moi. Depuis, je dors dans ce qui continue à m'appartenir, et Stevo revient chez lui la nuit.

Jagoda se tut un instant. Son visage était mystérieux.

— Je reconnais ce qui revient. J'ai aussi reconnu Stevo, reconnu le moulin, pourtant ils sont morts tous les deux.

Jella jeta en frémissant un regard circulaire sur les ruines. Elle se dressa vivement. La lune naissante émergeait des montagnes. Un air humide montait de l'eau. La fille releva les branches sur l'ouverture de la porte. Elle se mit à courir le long du ruisseau. Son cœur battait plus vite. Il lui semblait que près d'elle quelqu'un courait aussi dans l'obscurité; rapidement, sans bruit, et ici, là, en plusieurs endroits à la fois,

une tête sortait des broussailles. Quand elle observait avec plus d'attention, elle ne voyait que le taillis. Un rameau mouillé de rosée effleura son visage. Elle fit un haut-le-corps et regarda en arrière avec terreur.

La lune éclairait les ruines du moulin d'une lueur fantômatique. Jagoda se tenait immobile sur les décombres, considérant la roue, toujours persuadée qu'elle se mettrait en marche.

Les genoux de la fille tremblaient lorsqu'elle atteignit la passerelle. La lune parsemait le gouffre mugissant de taches froides. On aurait dit que la planche pourrie bougeait lentement au-dessus de l'eau noire.

Jella s'arrêta subitement au milieu de la passerelle. Elle aperçut leur chaumière. Le mur était blanc, seul l'auvent projetait une molle ombre bleue au-dessus de la porte. Un rayon de lune brillait à travers le petit carreau, comme si une lumière veillait au dedans. Hier encore, quelqu'un attendait Jella! Des sanglots étouffés secouèrent son corps. A présent elle savait pourquoi elle avait peur de revenir à la maison... L'instant d'après, son sang se souleva en une grande vague violente. Elle avait la sensation qu'en bas, l'eau sombre s'était aussi arrêtée, et que seule la passerelle glissait rapidement, vertigineusement avec elle, entre les deux bords. Elle vit distinctement, près de la maison, une ombre humaine qui se projetait sur les pierres. Quelqu'un se tenait au pied de l'arbre. Jella tituba. Elle sauta à bas de la planche, se tapit dans la broussaille de la rive.

Elle crut d'abord que sa mère était revenue; l'instant d'après elle pensa à Stevo que Jagoda attendait au moulin...

Là-bas, l'ombre remua, oscilla çà et là, s'allongea lentement en avant; un jeune homme marcha dans le clair de lune. Jella respira, c'était Davorin, et déjà ils étaient en face l'un de l'autre.

— C'est toi! — gronda le gars. — J'avais peur que tu ne fusses partie avec ta mère.

La fille essuya d'un bout à l'autre, avec son bras, la sueur de son front :

— Comme tu m'as fait peur!...

Tous deux se turent, troublés. Ils sentaient quelque chose

entre eux. Ils ne pouvaient se parler comme les autres fois. Davorin mordait ses lèvres et fourrageait la terre avec son bâton. Soudain elle se rappela tout. Elle l'avait vu ainsi, aujourd'hui, devant l'église. Lorsque le gars étendit le bras vers sa taille, elle se retira, hostile.

— Bête! — grogna Davorin. — Ta mère était une pas grand'chose;... c'est en vain que tu m'assassines des yeux!... même le sorcier de Steragora n'aurait pu venir à son aide; et moi je puis te causer des ennuis si je parle à Slatka.

La colère de Jella se tourna contre Slatka :

— C'est sa faute si c'est arrivé!

— Elle en veut depuis longtemps à ta mère. Le forgeron tournait aussi autour d'elle. Il lui a donné une croix d'or. Ces choses touchent le beau sexe.

Encore cette croix d'or! La fille regarda, toute pâle, Davorin. Le gars n'était pas beaucoup plus grand qu'elle. Sa large poitrine se montrait librement dans l'ouverture de la chemise grossière. Sa tête anguleuse était durement posée sur ses épaules. Ses cheveux étaient roux, son regard clignotant, comme s'il cherchait toujours. Il parlait paresseusement et alors sa lèvre supérieure couvrait à peine ses dents blanches, écartées. Jella aimait à sentir son poids sur sa taille, mais à présent elle ne voulait pas qu'il la touchât. Cette réserve excita le gars.

— Alors tu ne m'aimeras jamais?

— Pourquoi t'aimerais-je?

La voix de la fille était incertaine.

— Tu es du même sang que Slatka. Elle m'arracherait les deux yeux.

Le jeune homme devint attentif.

— Elle nous chasserait l'un de l'autre devant l'autel.

Davorin rit bestialement.

— Pas besoin d'autel pour que tu sois à moi. Ta mère non plus n'est pas allée à l'église demander la permission...

— Ne parle pas d'elle!

La voix de Jella déchira le silence du village endormi, son poing levé jeta une ombre menaçante sur les pierres brillantes de clarté lunaire. Soudain elle tressauta. Elle comprit, à présent, seulement, ce que Davorin voulait, et de nouveau bouil-

lonna en elle la sauvagerie révoltée qui avait tournoyé dans son sang, le matin.

Le gars riait étrangement. Plein de convoitise, il saisit avec une force impitoyable le poing levé de Jella. Jamais la fille de Giacinta n'avait paru si belle.

— Ma Jellitza, je te veux!

Mais elle, pour s'échapper, s'inclina en avant et se débattit. Ils luttèrent une seconde, muets, ennemis. Le jeune homme ne cédait pas. Il appuyait goulûment sa bouche contre le cou découvert de la fille. Quand il sentit sous sa lèvre le petit corps juvénile qui résistait, il se mit à trembler, comme s'il ne pouvait se tenir sur ses jambes. Les veines se gonflèrent sur son front bas. Son regard s'alanguit; sa main se desserra au-dessous du poing de Jella. La fille profita de l'instant. Elle frappa, au hasard, de son coude, la poitrine de l'assaillant et s'élança vers la maison. Quand le gars revint à lui, le verrou grinçait déjà.

Davorin secouait la porte comme un perdu. Jella ne bougea pas. Elle était collée, toute raide, au mur. Elle plongeait ses yeux grands ouverts dans le noir et son regard s'arrêta près de l'âtre. Par la lucarne de derrière, elle voyait la forêt. Il lui semblait que, dans le clair de lune, les arbres marchaient; sombres, ils venaient sans bruit vers elle. Elle respira lorsque les supplications de Davorin lui parvinrent de nouveau du dehors :

— Un mot seulement... Laisse-moi donc entrer, ma Jellitza!

Il la priait si joliment, si humblement! et elle tourna la tête vers la porte...

Alors, aux environs de l'auberge, de sauvages cris de joie retentirent. Davorin regarda vivement en arrière, comme s'il craignait que les gais compagnons pussent voir sa honte. Il se mit à jurer. Il nomma d'un mot affreux la mère de Jella. Il donna dans la porte un furieux coup de pied avec sa botte ferrée.

La fille se rejeta loin du seuil. Au dehors, des pas résonnants s'éloignèrent sur la terre rocailleuse. Un chien aboya dans la rangée inférieure des maisons. Puis le silence se refit, et Jella ne put supporter plus longtemps l'obscurité. Elle se

dirigea en tâtonnant vers l'âtre froid. Elle se souvint; sa mère gardait les allumettes là, sur la planche, dans un pot sans anse. Sa main toucha d'abord la galette de maïs, et dans le silence, elle entendit de nouveau les paroles de sa mère : « Il y a encore du pain pour ce soir. » Mais ces pauvres mots, qui revenaient comme un écho, lui semblaient encore plus tristes. L'odeur de l'allumette soufrée lui monta au nez. Ses yeux pleurèrent. Les fascines fumèrent, pétillèrent, s'enflammèrent. Leur lueur éclaira la petite chaise de bois, usée, sur laquelle sa mère avait fait tant de filets.

Jella jeta un coup d'œil en arrière, comme si elle devait regarder dans les yeux sombres, vides, de quelqu'un qui l'attendait à la maison et qu'elle ne connaissait pas jusqu'ici.

Le pain ne lui parut pas bon, et pourtant elle avait faim; elle ne pouvait se reposer sur le lit, et pourtant elle était fatiguée. Ses membres lui faisaient mal, elle avait froid sans sa mère et pourtant le baiser sauvage de Davorin lui brûlait le cou. L'aimait-elle? Elle ne le savait pas; mais elle pensa que s'il était là, maintenant, peut-être lui rendrait-elle son baiser... Puis cependant, elle en essuya la place sur son cou. Le mouchoir rouge de Giacinta se trouva sous sa main. Elle le regarda tristement, et il lui parut qu'un peu de sa mère était revenu auprès d'elle.

Dans un coin, la chèvre haletait régulièrement. Près du foyer un grillon se mit à chanter. Sa mère connaissait ce grillon. Hier, il chantait, aujourd'hui aussi... Jella n'eut plus peur. Elle s'endormit.

VI

Ce jour où l'on avait chassé sa mère resta dans le souvenir de Jella comme un grand vide effrayant, auquel elle dut penser toujours. En revenant des montagnes, souvent, en chemin, elle s'asseyait sur les pierres et se tourmentait en se demandant pourquoi sa vie était différente de celle des autres. Mais elle n'arrivait jamais à formuler une réponse. Elle accusait les hommes d'être la cause de tous ses chagrins, et pour

qu'ils ne lui rappelassent pas la frayeur, le vide et l'obscurité, elle les évitait. Elle fuyait aussi Davorin. Un soir, elle l'aperçut de loin. Il parlait avec la Zorka du maître d'école. La grande face rouge de Zorka était encore plus rouge et Davorin riait encore plus fort que d'habitude. Jella se boucha les oreilles et se cacha derrière les buissons.

Puis, une fois, Slatka lui fit dire de venir l'aider dans la cour.

L'aubergiste-maître d'école l'appela aussi, de même que la belle-sœur de Slatka; mais Jella se détournait quand ils lui parlaient :

— Je ne vous servirai pas; j'ai toujours été « mon propre pauvre » à moi-même.

Lorsque, de grand matin, elle allait à la montagne avec ses chèvres, elle entrait souvent à l'église. Ses chèvres l'attendaient au dehors, et pendant qu'elle priait, les bêtes broutaient l'herbe poussée entre les pierres. Seul, le petit cabri noir fourrait sa tête par la porte entr'ouverte. L'ombre de ses deux cornes remuait diaboliquement au soleil; sa clochette tintait dans le silence dévot, comme si l'on disait la messe à l'autel. Jella était seule et croyait que dans ces moments-là on pouvait le mieux prier. Dans sa niche, la Vierge à la jupe bleue, qui lui ramènerait sa mère, ne pouvait écouter qu'elle seule.

Mais tant de jours s'écoulèrent que Jella ne put les compter sur ses dix doigts; elle se fatigua de l'attente; elle n'entra plus le matin, dans l'église; elle ne regarda plus, le soir, dans le vallon, si la lumière brûlait enfin à la fenêtre. Son corps s'allongea, ses yeux furent pleins d'une sauvage tristesse. Elle ne comprenait plus qu'un temps avait existé où elle souffrait de n'avoir personne à qui parler. Elle s'était habituée à ce que personne ne sût ce qu'elle portait dans son cœur; et pourtant, à la messe du dimanche, tous se retournaient dans les bancs pour la voir.

Depuis que les hommes étaient méchants, elle sentait que les montagnes étaient meilleures pour elle. Des journées entières, elle errait parmi les éboulements des rocs. Elle s'étendait, immobile, dans l'ombre des hauts sommets d'où l'église et la chaumière paraissaient également petites. Là, ne parve-

naient plus la voix de Slatka et la voix de la cloche. Jella n'ensanglantait plus ses mains sur les rochers pour libérer les papillons des toiles d'araignées et les voir voler au-dessus du gouffre. Elle ne touchait plus aux papillons, mais elle écrasait les araignées avec une pierre. Ses yeux brillaient, et elle ignorait pourquoi elle regardait alors vers le village...

Lorsque sa pensée faisait un retour sur elle-même, elle sentait vaguement qu'elle avait été toute différente, autrefois, mais elle ne se rappelait plus comment. Était-ce bien elle qui chantait en dégringolant la pente avec ses chèvres? Elle oubliait que son rire de jadis égayait les forêts et les hommes...

La clairière était déjà blanche de fraisiers en fleurs, comme si on l'avait aspergée de chaux. Le merle de roche martelait déjà l'écorce des arbres. Jella était couchée dans l'herbe. Elle appuyait son menton à ses deux paumes et elle frottait lentement en l'air ses pieds nus. Une bête à bon Dieu grimpait sur un brin d'herbe. Elle souffla dessus. L'insecte retomba dans la mousse, puis recommença de grimper.

Un homme traversa la clairière. Il s'arrêta dans l'ombre d'un tas de bois coupé et s'essuya le front avec sa chemise. C'était Dusan, le morne et haut Dusan dont les gens disaient qu'il s'était enfui des montagnes de Lika, devant les gendarmes, parce qu'il avait tué un riche curé. Mais aucune preuve de ce crime... Cet homme grand et solitaire, qui vivait dans les forêts et se fourvoyait rarement parmi les maisons, buvait peu, parlait peu. C'est pourquoi on l'avait surnommé Dusan l'ours. Et lorsque quelqu'un, par hasard, venait à parler des jours passés, son front se creusait en profonds sillons au-dessus de ses petits yeux ternes. Il fixait si sombrement les curieux qu'ils perdaient la respiration et ne l'interrogeaient plus jamais. Jella, comme les autres villageois, regardait cet homme qui n'avait besoin de personne, avec une certaine déférence.

A présent aussi, il était seul. Lorsqu'il aperçut la fille, il lui cria :

— J'ai parlé à ton père. Il travaille dans la forêt, à une journée de marche.

Il continua lourdement son chemin, et en avançant, on aurait dit qu'à chaque pas, ses semelles se collaient à la terre.

Jella sauta sur l'herbe. Elle s'élança vers lui.

— N'avez-vous pas vu ma mère?

Sa voix hoqueta. Lorsqu'elle eut énoncé ce qu'elle n'avait dit à personne, — sa pensée de toujours — elle baissa instinctivement les yeux, comme si à travers ses prunelles, on avait pu voir dans son âme.

L'homme s'arrêta. C'était un rude montagnard robuste. Le vent avait tanné son visage osseux; une barbe broussailleuse grisonnait sur son menton rude. Il portait un chapeau devenu informe et verdâtre, dont les bords effilochés pendaient sur son cou hâlé. La bise boursouflait parfois sa chemise crasseuse et rayée sur sa poitrine velue.

Il secoua lentement la tête :

— Elle est donc partie?

— Elle est partie, — reprit comme un écho la voix de la fille; mais elle ne savait pas qu'elle avait répondu.

— Je viens d'au delà des montagnes. Là-bas, je n'ai pas vu ta mère.

Jella ne le comprit pas. Là-bas? D'au-delà des montagnes?... Une idée nouvelle, imprévue, lui vint à l'esprit. Elle leva les yeux avec inquiétude.

— Mais n'est-ce pas, il y a aussi des montagnes, là-bas? Que pourrait-il y avoir d'autre? Ou bien êtes-vous allé jusqu'à la mer?

Dusan secoua de nouveau la tête :

— Où je suis allé, il n'y a ni pierres, ni mer.

Et il grommela encore quelque chose qui signifiait que derrière le Grand Mont, après les gorges de l'Obruc, les montagnes finissaient.

La fille apeurée pressa ses pieds nus sur le sol pierreux, comme si l'homme avait voulu lui prendre jusqu'aux montagnes. Sa gorge se serra.

— Il y aurait donc un pareil endroit au monde? Et alors, qu'y aurait-il, là où il n'y aurait pas de montagnes?

— Une espèce de plaine, — grogna Dusan, avec indifférence, et il s'appuya sur son bâton noueux.

Jella, abattue, regarda pendant un moment devant elle. Cependant elle avait encore quelque espoir; elle n'était pas tout à fait convaincue.

— Où finissent les montagnes?

L'homme fit en l'air un grand geste incertain :

— Là-bas? — demanda la fille d'une voix étranglée.

— Là-bas aussi...

La main de Jella, comme si on y avait mis une pierre, retomba, et frappa lourdement sa hanche. L'homme se mettait déjà en marche, lorsqu'elle lui dit :

— Comment appelle-t-on cet endroit, là-bas?...

— La *puszta* [1].

— *Puszta*, — murmura lentement la fille, — *Puszta*...

Et dans ce mot hostile, étranger, elle enveloppa inconsciemment tout ce qu'elle haïssait : le village, les hommes, l'abandon, la fin des montagnes.

« *Puszta!... Puszta!...* »

Jella s'assit dans l'herbe. Dusan l'ours devint de plus en plus petit sur la pente. D'abord, disparurent ses bottes, puis la chemise rayée. Déjà sa tête seule émergeait parmi les pierres, comme une boule qui descend toute seule en roulant. Soudain elle disparut.

Jella voulut crier. Cet homme avait emporté son ignorance avec laquelle il faisait bon vivre. Il n'y avait donc pas au monde que les montagnes et la mer? Cette nouvelle pensée l'effraya, comme si on lui avait dit que quelque part, loin, très loin, Dieu finissait aussi. Elle avait peur, bien qu'elle sentît les montagnes plus près d'elle, comme sa mère avait peur dans l'église, lorsqu'on la maltraitait. Ses sensations se mélangeaient confusément. Elle allongea sa main sur la terre, en poussant un petit sanglot apeuré.

Les forêts l'entouraient de leur masse obscure. Elle était seule. Sous le ciel ensoleillé, le silence pur, intact des sommets parvenait jusqu'à elle, le silence vivant, tout-puissant, dont elle ignorait qu'il était si bon parce qu'il arrêtait les pensées douloureuses. Une puissance invisible la dominait. Elle ne se révoltait pas contre cette idée que les montagnes finissaient dans les lointains inconnus; mais les montagnes lui devenaient plus chères. Elle leva les yeux vers elles, à travers ses larmes. On aurait dit que, tout à coup, elles s'étaient bri-

1. La plaine.

sées, qu'elles s'étaient fondues, qu'elles venaient à Jella au-dessus des sapins, comme si elles voulaient pénétrer en elle, à travers ses yeux. Et alors, comme elle était étendue, collée à la terre, il lui parut que son cœur ne battait pas dans sa poitrine, mais plus bas et plus profond, parmi les pierres ; il lui parut que son sang chassait les pulsations des petites sources dans la mousse; que sa respiration agitait lentement, lentement, dans la clairière, l'herbe des montagnes...

C'était une grande rencontre muette, une union mystérieuse. Et à partir de ce jour Jella sut, d'une façon certaine, qu'elle et les montagnes s'appartenaient réciproquement.

VII

La route profonde était tellement rétrécie entre les vieux murs de l'église et le talus, qu'un seul homme y pouvait passer de front. La nuit tombait. On ne voyait plus les pierres sur le sol, Jella rentrait chez elle. Davorin sortait de l'atelier. Il s'arrêta un instant, puis fit un pas en avant et prit dans sa main le menton de la fille. Il la força crûment à se tourner vers lui.

— Regarde-moi donc enfin !

Sa voix voulait être suppliante, mais son geste était dur et impérieux.

Le sang de Jella reflua lentement au cœur. Ils s'étaient rencontrés si fortuitement! Cela lui semblait si bon! Il y avait donc encore au monde quelqu'un qui voulait regarder dans ses yeux?... Elle éprouva soudain une fatigue dans les genoux, comme si on l'arrêtait pendant une grande course solitaire. La poitrine de Davorin était large, et elle aurait voulu pleurer tout son saoul sur la poitrine de quelqu'un. Mais pourtant, d'instinct, elle se retira un peu.

Le gars lui saisit la taille avec impatience :

— Tu ne me veux donc pas?

La fille recula en entendant cette voix enrouée, la même voix qui l'avait fait frémir l'autre soir.

— Tu ne me veux donc pas?

Le gars respirait rapidement. Jella sentait qu'une bouche cherchait sa bouche dans l'ombre! Une poitrine toucha sa poitrine. Elle ferma les yeux, comme prise de vertige. Mais, alors, incompréhensiblement, il lui sembla que la grande face rouge de Zorka se présentait devant elle tout près de Davorin et du puits. Elle se rappela que la même image lui était souvent apparue quand elle était seule à la maison, et que dehors, la nuit tombait.

Inquiète, elle se redressa dans le bras du jeune homme et demanda à tout hasard :

— C'est vrai que tu te maries?

Davorin lui secoua l'épaule avec colère :

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire?

La fille le regarda fixement et le repoussa avec amertume.

— Va-t'en alors!

Et elle repartit sur la route. Le soir on frappa à sa porte. Le gars était debout, sur le seuil. Il supplia en vain. Jella ne bougea même pas dans la maison.

Plus tard, ils se parlèrent encore une fois.

C'était un dimanche. La branche de genévrier rougie se balançait lentement au-dessus de la porte de l'auberge. Son ombre cachait et découvrait tour à tour le visage de Davorin. Le long Branco et deux douviers étaient accroupis sur le seuil. Milutin, le fils turbulent du sonneur, était assis près d'un verre, sur l'appui de la fenêtre. Il laissait pendre une de ses jambes sur la route, et, pour essayer ses bottes neuves, il lançait de temps en temps un coup de pied aux chiens de l'auberge. Les filles dansaient déjà entre elles, derrière la maison. On n'entendait que le piétinement. Les hommes buvaient encore. Lorsque Jella passa près d'eux, ils se regardèrent. Davorin dit quelque chose qui fit rire les autres, puis il s'élança derrière la fille.

Jella aurait voulu se sauver; mais elle se ravisa. Elle se retourna et attendit le jeune homme de pied ferme.

Les douviers se dressèrent dans la porte de l'auberge. Branco allongea le cou. Le fils du sonneur se pencha hors de la fenêtre.

— Pourquoi me poursuis-tu?

La voix de Jella était sombre et impatiente. Davorin avait

beaucoup bu ce jour-là. Il vit rouge et empoigna l'épaule de Jella, comme s'il avait voulu la broyer.

La fille gémit sous la douleur.

— Ne me fais pas de mal!... On nous regarde!... Que veux-tu donc?

Davorin se pencha sur son visage, si près qu'ils ne se voyaient plus :

— C'est toi que je veux!... N'es-tu pas la fille de ta mère?

— Jamais! — cria Jella de toutes ses forces, afin qu'on l'entendît aussi là-bas, et elle lança son poing entre les deux yeux de Davorin.

Le gars fit siffler son gourdin. Comme elle n'était pas atteinte, il éclata d'un rire excessif, menaçant.

Ses compagnons rirent aussi devant la porte de l'auberge, ce que Davorin ne put jamais leur pardonner. Chaque fois qu'il apercevait Jella, et que Branco et les deux douviers l'excitaient en ricanant, il serrait les dents :

— Elle s'en repentira!

VIII

En haut, sur les flancs du Javorjé, le sang des roses sauvages tombait déjà dans l'herbe. Le chaud soleil dardait sur les versants. Le vent ne parvenait qu'à peine jusqu'au sol. Jella savait qu'il soufflait alors, sur les hauteurs, car le soir, les étoiles, grosses comme le poing, scintillaient dans le ciel bleu d'été.

Il était midi. Les gars s'étendaient, couchés sur le dos, au bord de la clairière. Jella avait de l'herbe jusqu'aux genoux. Un rayon brillait sur l'écorce d'un tronc mort, argenté. Tout près, une cruche de terre était posée. La fille l'aperçut, lorsque le petit cabri noir sauta dessus. La cruche fut renversée et l'eau se répandit en glougloutant sur la terre desséchée. Dans le voisinage, quelque chose remua. Le long Branco s'accouda près de Jella; quand il la vit, il saisit sa jupe, il l'attira à lui en riant.

— Viens un peu, ma petite âme!...

A sa voix, plusieurs têtes suantes et somnolentes, se dressèrent dans l'herbe.

Branco eut un rire antipathique :

— Tu es belle, ma Jellitza !

Au nom de Jella, une autre chemise blanche parut derrière le tronc coupé. C'était Davorin. Il regarda devant lui, pendant un moment, d'un air hébété. Il se mit à déchiqueter l'herbe, entre ses deux jambes allongées.

La fille ne le vit pas. Elle arracha le bout de sa jupe des mains du long bûcheron et elle continua de marcher. Dans le mouvement, sa blouse se collait à ses épaules ; sous ses cheveux noirs brillants, son cou brûlé par le soleil se penchait de côté. Les gars suivirent du regard l'ondulation de son corps. Branco et les douviers se levèrent d'un saut. Davorin s'étira.

Dans la chaleur étouffante, l'air tremblait au-dessus de la clairière ; l'âcre odeur de la fertilité se dégageait de la terre brûlante. L'éclat du soleil fit monter le sang à la tête des gars. La fille était pour eux si étrangère, si nouvelle, là, au milieu des forêts, sa démarche était plus légère, son corps plus libre, et elle portait la tête plus haute, comme si elle regardait toujours les sommets.

Jella, sans y prêter attention, entendit qu'on parlait derrière elle, mais lorsque tout à coup, le silence se fit, comme si on avait coupé avec un couteau le brouhaha des voix, elle se retourna avec inquiétude. Dans ce mouvement, la petite jupe déchirée s'enroula autour de ses jambes.

Les gars se tenaient groupés sous un arbre desséché. Tous la regardaient. Alors seulement, elle vit qu'ils étaient nombreux : cinq, peut-être même six, et c'est alors aussi qu'elle aperçut parmi eux Davorin. Instinctivement, elle abaissa sur ses hanches la jupe relevée.

Le cou de Davorin était rouge, les veines gonflées ; sous ses yeux, deux taches crues ardaient, comme brûlées de sang.

Jella le contempla, engourdie, puis se tourna vers les gars, mais des yeux semblables à ceux de Davorin la fixaient terriblement, dans ces faces changées qui exprimaient le terrible droit de la force bestiale. Jella pâlit. Soudain elle comprit tout. Ses yeux s'élargirent et se remplirent d'épouvante,

comme si, impitoyablement, elle voyait approcher d'elle la destinée de sa mère. Il lui sembla que son corps perdait sa liberté, que des forces invisibles l'encerclaient. Pas de salut! Le péril s'étendait, fermait toute issue. Épouvantée, Jella s'aplatit comme un pauvre petit chevreuil dans un cercle de loups.

Davorin prononça des paroles incompréhensibles pour elle. Cependant elle protesta en secouant la tête avec dégoût.

— Tu ne veux pas? — hurla le gars. — Eh bien! nous allons vouloir, nous!

Il fit signe aux autres, imitant le geste de ceux qui excitent les chiens contre la proie certaine...

— Misérable! — s'écria Jella d'une voix étouffée. Ses deux mains se crispèrent dans l'air, comme si on l'avait frappée au cœur; puis elle se prit à courir éperdûment, sans espérance.

Davorin et les garçons galopaient derrière elle, dans le taillis, faisant de grands sauts, semblables à une seule bête haletante à plusieurs têtes, qui poursuit sa proie demi-morte, pour la déchirer.

Jella courait au hasard; elle s'élançait aveuglement par la forêt. Des jurons éclataient dans le silence. Quelqu'un tomba... Quelqu'un glissa sur l'escarpement... Les branches de sapins se rejoignaient en sifflant derrière les corps des hommes, qui se frayaient un passage. La forêt commençait à s'éclaircir. Des rochers se dressaient parmi les crevasses sauvages.

Les rameaux ensanglantaient le visage de la fille; sa jupe flottait; sa chemise déchirée fouettait ses épaules. Une seconde, elle tomba sur les genoux; puis de nouveau en haut! toujours plus haut! Tandis qu'elle s'élevait, on aurait dit qu'autour d'elle, les pierres, les forêts, les buissons s'affaissaient. Le vallon, le taillis, les chèvres cabrées, les formes humaines galopantes parmi les arbres, se brouillaient désordonnément. Soudain les prunelles de ses yeux restèrent fixes; elle reconnut le terrain, le grand amas de roches nues au-dessus des sapins! Le pré tout en fleurs! Elle se souvint de la tranchée à pic, du jeune tronc d'arbre, frappé de la foudre, jeté comme un pont. Elle changea de direction et courut vers la ravine. Dans un effroi mortel, elle grimpait vite, vite, à quatre pattes, et faisait rouler, sous ses mains tremblantes, les pierres soulevées.

Les gars hurlaient, menaçants derrière elle. Les pierres croulaient.

Elle atteignit la tranchée. C'est à peine si la pointe du sapin renversé touchait l'autre bord. Le vent secouait mystérieusement les branches mortes, pendant dans le gouffre.

On entendait déjà les clameurs des garçons. La tête de Davorin émergea de l'escarpement. Soudain, tous s'arrêtèrent pétrifiés.

Jella se penchait en avant, s'étendait sur l'arbre roussi et les yeux ouverts, rampait lentement au-dessus de la mort... Le sapin craqua; il se courba un instant, comme pour laisser la fille choir dans l'abîme. Mais déjà, elle était debout, de l'autre côté, et avec une force décuplée par l'instinct de la conservation, elle repoussa le sapin. L'extrémité de l'arbre se rompit; il roula du bord du précipice et tomba entre les murs de rocs, les éraflant, dans un long fracas qui s'éloignait... Au fond du gouffre, il y eut un éclaboussement. Le grondement sourd des eaux souterraines recommença dans l'invisible profondeur.

Jella releva la tête. Personne ne pouvait la suivre sur le sapin brisé. Elle regarda l'autre rive, les poings serrés, déchirée, en haillons, sauvagement. Les pulsations de son sang l'assourdissaient. On aurait dit que des bulles éclataient dans ses yeux. Du cou aux hanches, tout son corps tremblait. Éperdûment, elle se remit à courir.

Alors seulement, les gars se ressaisirent. Dans leur rage honteuse, impuissante, ils lancèrent des pierres à la fille. Des hurlements furibonds se mêlèrent au grondement mystérieux du gouffre, et les rochers vierges répétèrent des mots infâmes, orduriers. Puis, comme si la nature avait tout oublié, soudain, le silence vaste et pur...

Jella atteignait une forêt inconnue. La couche des aiguilles de sapins s'étendait, molle, sous les arbres géants, telle qu'un gazon roux écrasé. La mousse avait poussé sur le côté des troncs exposés au nord. Le soleil s'allongeait sur le sol en rayons d'or obliques; l'ombre des oiseaux traversait paisiblement son éclat. La fille s'arrêta. Si profond était l'infini silence, qu'elle percevait le léger bruit de la gomme glissant sur l'écorce des arbres. Elle aspirait, l'âme troublée, les

parfums fondus dans la chaleur. Un sentier s'ébauchait au milieu des troncs ; puis la forêt s'ouvrait.

Une barrière blanche barra la route à la fille. Au delà, il y avait un talus et, posées sur des traverses, deux lignes noires tournaient. Le soleil les touchait par places et elles brillaient alors, comme un fer de faux.

Les yeux de Jella suivaient les deux lignes qui disparaissaient au loin dans une caverne. Elle se pencha pour épier. Devant la forêt, se dressait un mur de roc nu; l'escarpement s'enfonçait en bas, dans le vide. Plus haut que le talus, verdoyaient les sommets de sapins. En deçà, près de la barre obscure de la forêt, il y avait une maisonnette. Trois arbres tortus, une clôture, un banc.

Un homme était assis sur le banc et fumait sa pipe. Quand il aperçut Jella, il ôta la pipe de sa bouche et fit un signe du côté de la fille.

Il n'en fallait pas plus, à cette minute, pour que Jella vît, dans ce geste indifférent, une protection, une invitation, tout ce qui était bon et qu'elle désirait. Elle recommença de courir, toujours plus vite, apeurée, vers l'homme, et en arrivant près de lui, elle se retourna, terrifiée, puis s'effondra sur le banc. Sa tête sans force buta contre le mur ; elle ne pouvait tenir ses yeux ouverts.

Lorsqu'elle releva les paupières, l'homme était debout, devant elle et la considérait gravement. Il ne disait rien, il n'interrogeait pas, et cependant, Jella comprit qu'il la plaignait. Alors monta en elle cette pitié ineffable, que l'homme ne peut éprouver que pour lui-même. Ses maigres petites épaules s'appuyèrent au mur. Des larmes coulèrent, lentement, à son insu, le long de son visage d'une jeunesse émouvante.

L'homme avait une espèce de honte de son impuissance. Il était certain que la fille souffrait. Pourquoi la regardait-il sans rien faire? Il se détourna. Il écrasa maladroitement une motte avec son talon. Il pensa qu'il fallait agir. Mais comment? Il ne savait. Il fit tomber de sa pipe le tabac brûlant et entra dans la maison.

Après un instant, il apporta du pain et un pot de lait caillé. Quand il les eut posés sur le banc, il se pencha. Il était tout près de la fille. Il entendait sa respiration effrayée.

Il vit son front égratigné, et pour essuyer le sang qui perlait sur les tempes, il passa gauchement sa main grossière sur le visage.

Jella frissonna. Sa mère seule l'avait caressée ainsi, il y avait bien longtemps, lorsqu'elle était une petite créature. Elle leva, reconnaissante, ses yeux fatigués, ses yeux caves, sur l'inconnu.

Il n'était plus jeune. La blouse à raies bleues marquait le creux de sa poitrine chétive. Des cheveux grisonnants paraissaient sous sa casquette. Sa face était petite, menue ; la barbe ne poussait que sous le menton, et près de la bouche il y avait ces deux sillons qui révèlent les longs mutismes des solitaires.

Jella respira plus librement. La sensation de révolte et d'amertume qui rongeait tout son être intime s'engourdissait sous le bon regard gris de l'homme.

Elle commença de parler presque involontairement. D'abord, balbutiant, incompréhensible, puis nerveusement, d'un ton accusateur ; les terreurs troubles se dissipèrent dans sa tête ; tout se simplifia. Sa mère avait été chassée !... C'était le fait essentiel. Le reste suivait, naturellement.

On aurait dit qu'elle avait marché jusqu'ici, affaissée, effrayée, aveuglée, dans un sombre maquis fangeux ; enfin le soleil brillait ; elle atteignait une clairière, et n'avait plus peur quand elle se retournait. Ses pieds avaient été plus rapides que le danger. Si Davorin l'avait rejointe, peut-être l'eût-elle entraîné dans l'abîme ; mais comme il n'avait pu l'atteindre, elle le méprisait.

Qu'il lui semblait étrangement doux de pouvoir parler, d'être écoutée ! Elle regarda autour d'elle. Ses yeux s'enivrèrent de chaleur et brillèrent d'un éclat nouveau. Elle balança lentement ses jambes.

— C'est beau, ici, chez toi.

L'homme sourit et poussa plus près de la fille le pot au lait. Jella le vida et se mit debout. Pendant ce mouvement l'autre la regardait, à peu près comme le petit cabri lorsqu'ils se séparaient le soir. Elle se rappela ses chèvres...

L'homme ne savait comment la retenir.

— Viens dans la maison, — dit-il troublé. — Sous une

cloche de verre j'ai une belle sainte Vierge. J'ai aussi un chien d'albâtre. Je veux te les montrer.

Pendant qu'il parlait, il eut le sentiment que le départ de cette fille le ferait plus seul que jamais.

Jella regardait les taches brillantes du soleil disparaissant sous les arbres.

— Une autre fois, il est tard.

— Tu reviendras donc?

La fille se redressa et se prit à rire.

Ils se dirigèrent vers la forêt.

Lorsque Jella franchit le talus, elle désigna la terre au-dessus des deux lignes noires.

— Qu'est-ce que c'est?

— Des rails. Le train court là-dessus.

La fille se souvint qu'elle avait entendu parler une fois, dans le village, d'une chose comme cela...

— Et toi qu'est-ce que tu fais ici?

— Je suis garde-voie.

Ce détail n'intéressa pas Jella. Elle aima plutôt savoir comment était ce train, et d'où il venait. Les explications de l'homme ne firent qu'embrouiller ses idées.

— Dis-moi : ton train vient-il d'au delà des montagnes?

L'homme opina de la tête.

— De la *Puszta*?

— De la *Puszta* aussi...

— Alors, je ne l'aime pas.

— Pourquoi ne l'aimes-tu pas? Je crois que mon grand-père s'est perdu dans cette contrée de là-bas. Mon grand-père aussi était Magyar.

Jella s'arrêta. Elle regardait, pensive, la terre.

— Monsieur le curé a dit que les Magyars étaient de puissants chiens à la gueule ensanglantée.

L'homme riait; il toussa et son visage devint rouge.

— Tu n'es pas ainsi, — dit à mi-voix Jella, comme si elle devait réparer ce qu'elle venait de dire.

Elle leva soudain les yeux :

— Tu es meilleur que monsieur le curé. N'est-ce pas que tu t'appelles Cyrille?

L'homme rit de nouveau et toussa aussi faiblement :

— Pourquoi?

— Je ne sais pas. Je l'ai cru. Cyrille! ça t'irait.

— Je m'appelle Pierre Balog : le vieux Pierre.

— Vieux?

— Il y a vingt-deux ans que je sers ici. C'est moi qui ai planté ce grand pommier là-bas. Et toi comment t'appelle-t-on?

— Jella.

— Jella, — répéta l'homme, lentement, comme s'il voulait bien graver ce nom dans sa mémoire.

En parlant, il prit une montre dans la poche de son pantalon. C'était une grossière montre d'argent, attachée à une ficelle et enfermée dans un petit sac de cuir usé. La fille la contempla avec respect :

— Comme tu es riche! Ta maison aussi est belle. Tu as peut-être une vache.

— Deux.

— Et des chèvres?

— Trois.

Jella pressa ses mains réunies :

— Tu es riche!

L'homme sourit étrangement et jeta un coup d'œil sur sa montre.

— Je dois retourner. Le train...

Jella devint curieuse :

— Il vient?... Et où va-t-il ensuite, ton train?

— En bas, à la mer.

— A la mer!

La fille se ressouvint de Giacinta. Puisque le train allait du côté où était Giacinta, elle aurait voulu le voir.

— Je reviendrai, — dit-elle, lorsqu'ils se séparèrent.

Jella erra longtemps dans la forêt jusqu'à ce qu'elle eût contourné la grande crevasse. Aux environs du taillis, elle retrouva ses chèvres.

L'obscurité des sommets tombait déjà sur les deux versants. L'ombre des bois coupés, mis en tas, s'allongeait sur la terre. Une cendre molle et grise couvrait les arbres, comblait le vallon. Quand la fille aperçut dans la profondeur, la blancheur tamisée du village, son âme se durcit soudain.

Elle se souvint qu'elle était seule. La paix qu'elle avait rapportée des hauteurs se changea en tumulte dans sa tête; elle sentit de nouveau qu'elle appartenait aux montagnes et que les montagnes lui appartenaient. En elle aussi, coulaient des torrents grondeurs et sauvages qui l'entraînaient; en elle aussi, il y avait des pierres, de lourdes pierres, avec lesquelles on aurait pu assommer ceux qui lui avaient fait du mal, à elle et à sa mère.

CÉCILE DE TORMAY

(A suivre.)

(Texte français de MARCELLE TINAYRE et JEAN GUERRIER.)

MÉMOIRES[1]

III

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE EN 1794

N'ayant reçu ma nomination d'élève à l'École Polytechnique que le soir du 1er germinal, je ne pus assister à la première leçon qui avait été donnée le matin. Tout se liait dans les leçons de Monge; on n'en pouvait manquer une impunément, la première surtout, la plus nécessaire de toutes pour l'intelligence des autres. Il n'y avait alors rien d'écrit sur la géométrie descriptive en particulier, et je ne savais où trouver ce qui eût pu suppléer à cette première leçon dont le défaut m'empêcha de comprendre bien à fond celles des premiers jours suivants.

La plupart des professeurs de l'École et plusieurs autres professeurs du dehors suivaient les leçons de Monge, ainsi que celles de Lagrange et des autres savants de premier ordre qui se trouvaient alors à l'École Polytechnique.

D'après la première organisation de l'École, les élèves devaient y passer trois ans et entrer ensuite directement dans les services publics dont les écoles spéciales auraient alors été supprimées. Par de nouvelles dispositions qui, depuis, sont

1. Voir la *Revue* du 1er septembre 1913.

toujours restées en vigueur, ces écoles furent conservées, mais il fallut, pour pouvoir y être admis, l'avoir été d'abord à l'École Polytechnique, dans laquelle on ne fut plus obligé de rester que deux ans. Un grand nombre d'élèves désirèrent cependant y passer une troisième année, uniquement dans le but d'augmenter leur instruction, tant leurs illustres maîtres avaient su leur inspirer d'amour pour l'étude.

Les cours de Monge étaient surtout pleins d'intérêt, car il était versé dans toutes les sciences du programme, les ayant longtemps professées à l'École du Génie militaire à Mézières. Monge pouvait remplacer qui que ce fût des autres professeurs, et il les remplaçait quelquefois lorsqu'ils avaient à traiter un sujet pour lequel il avait une prédilection particulière, ou dans lequel il pouvait déployer la supériorité de ses talents.

Ce fut ainsi qu'il nous fit sur la météorologie et sur la perspective aérienne deux leçons qui étaient deux véritables chefs-d'œuvre, profondément étudiées, qu'il répétait tous les ans sans y changer un mot ni une inflexion de voix. Son discours plein d'images, qui brillait par la clarté beaucoup plus que par la correction, les mouvements nombreux et rapides de ses bras, de sa tête et de tout son corps, son regard plein de feu, tout concourait à maîtriser, à enchaîner notre attention; nous étions véritablement suspendus à ses lèvres.

Lorsqu'il sortait de l'amphithéâtre, un groupe nombreux d'élèves le suivait dans la rue jusqu'à son logement qu'il dépassait sans s'en apercevoir, vers lequel il revenait ensuite et qu'il dépassait de nouveau, toujours entouré, pressé par ses auditeurs, et toujours donnant des explications et de nouveaux développements. Je crois que c'étaient là les moments les plus heureux de sa vie : son visage rayonnait d'inspiration et de joie. C'est sans doute ainsi que les philosophes péripatéticiens conduisaient enchaînés à leurs pas des disciples avides de les entendre.

Un autre professeur obtint dans le premier moment un succès égal ou même supérieur, mais qui ne se soutint pas, tandis que celui de Monge allait toujours croissant : c'était Fourcroy, qui faisait le cours de chimie de la 1re année (Berthollet et Guyton de Morveau faisaient ceux de la 2e et de la 3e).

Membre de la Convention Nationale et d'un ou de deux des Comités les plus importants, Fourcroy ne pouvait se consacrer tout entier à l'École, comme Monge; il ne lui consacrait même qu'une très petite partie de son temps. Il s'était donné pour suppléant Vauquelin, son élève, qui le remplaçait presque toujours, et il ne s'était réservé que quelques leçons, les plus propres à le faire admirer.

Je me rappellerai toujours l'effet de la première et la plus brillante; elle roulait sur les matières calcaires. Les cours de chimie se faisaient entre onze heures et une heure, après quoi les élèves sortaient pour aller dîner. Or, il était deux heures et demie, et pas un des élèves ne s'était encore douté qu'il pût être une heure, lorsque l'un d'entre eux, soit par hasard, soit que son appétit parlât plus haut que celui des autres, regarda sa montre. Ce fut un avertissement pour le professeur qui se hâta de terminer sa leçon.

Mais le prestige du premier jour alla diminuant les jours suivants et voici ce qui acheva de le dissiper tout à fait : plusieurs élèves prenaient des notes qui résumaient ce qu'il y avait de plus essentiel dans le cours du professeur; ils s'aperçurent qu'ils n'avaient presque rien à écrire dans les leçons de Fourcroy, tandis que leurs pages se remplissaient dans celles de Vauquelin. Comme à l'École Polytechnique, on mettait ce qui était le plus utile bien avant ce qui était le plus agréable, nous préférâmes bientôt le professeur incorrect et lourd, d'ailleurs très modeste, qui offrait à notre esprit une nourriture substantielle et solide dénuée de tout apprêt, au professeur disert, je dirai presque à l'orateur académique, qui ne lui présentait guère que des fleurs.

Fourcroy, encore plus comme professeur que comme auteur, avait mis la chimie à la mode à Paris. Ses cours publics et particuliers avaient été suivis en foule par les gens du monde, et même par les dames. Il était mieux fait pour le genre d'auditeurs à qui suffisait de la science une teinture légère, que pour des jeunes gens studieux qui avaient besoin d'une connaissance plus approfondie des choses.

L'École Polytecthnique était alors partagée en trois divisions : stéréotomie, architecture, fortification; et chaque division en

salles de vingt élèves. L'un d'eux, choisi parmi les plus instruits, était chargé, sous le titre de chef de brigade, d'exercer sur les autres une surveillance fraternelle, et de les aider dans la solution des difficultés que pouvaient présenter les cours[1]. Le chef de brigade de ma salle était Malus, qui passait pour le plus fort de tous en mathématiques. Il est mort chef de bataillon du génie et membre de l'Institut. Il dut son entrée à l'Institut à ses découvertes en optique dont le germe fut, je crois, un problème sur cette matière qui avait été proposé à l'École Polytecthnique.

Dans ma salle se trouvaient deux Chabrol qui semblaient n'avoir entre eux rien de commun que le nom. L'aîné, vrai fashionable, se faisait remarquer par la recherche et l'élégance de ses vêtements; le second, au contraire, par leur simplicité. L'aîné avait déjà l'assurance et toutes les manières d'un homme du monde; le cadet, la douceur, la timidité d'une jeune fille, tout l'extérieur d'un pieux cénobite et était d'une extrême dévotion. Le premier était un peu dissipé; le second d'une application exemplaire au travail et d'une conduite parfaite. L'aîné surpassait pour le dessin son frère qui le surpassait à son tour pour l'instruction générale et pour la facilité du travail. L'aîné était compté parmi les bons élèves, et le second parmi les meilleurs. Or, l'aîné a joué dans le monde un rôle brillant, et le plus jeune est mort entièrement ignoré. Le premier est celui qu'on a vu préfet à Paris sous l'Empire et sous la Restauration. Il fit partie de l'expédition d'Égypte; et à son retour il quitta les Ponts et Chaussées où il avait été reçu en sortant de l'École, pour entrer dans l'administration. Comme sous-préfet de Pontivy, il avait fait changer le nom de cette localité en celui de Napoléonville et cette flatterie n'avait pas peu contribué à le faire nommer préfet du département de Montenotte, dans le pays de Gênes, réuni alors à la France, ainsi que le Piémont. Il passa ensuite à la préfecture de la Seine, en remplacement de Frochaut, que son pauvre rôle lors

1. Aux termes du décret de fondation, les chefs de brigade devaient être les élèves restant à l'École une troisième année. Pour avoir des chefs de brigade l'année même de la fondation, Monge organisa une *École préparatoire des chefs de brigade*, dont il dirigea lui-même l'instruction et où furent perfectionnés les élèves les plus instruits.

de la conspiration de Mallet avait fait destituer par Napoléon. Il fut enfin successivement préfet à Lyon, directeur général de l'Enregistrement, ministre de la Marine, puis des Finances. Quant au plus jeune, après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il mourut dans un âge peu avancé. Il n'avait pas achevé son temps à l'École Polytechnique. On exigea en effet des élèves, à la fin de la première année, le serment de *haine à la royauté* qu'on exigeait alors de tous les fontionnaires publics. Sur trois cent cinquante que nous étions, il n'y en eut que deux qui refusèrent de le prêter, et il fut l'un de ces deux plus par esprit de religion que pour tout autre motif. Ils furent renvoyés de l'École.

J'étais lié avec Le Villegontier qui faisait fort agréablement les vers. J'ignorai longtemps qu'il était noble et qu'il attachait un grand prix à la noblesse; je m'en aperçus lorsqu'il me demanda un jour, d'un ton affecteux, si je n'étais pas noble moi-même. Ma réponse négative ne changea, du reste, rien à nos relations. Je me rappelle toujours avec plaisir la douceur de son commerce, et je regrette de ne l'avoir jamais revu. Après être resté dans l'ombre jusqu'à la Restauration, il fut nommé préfet et ensuite pair de France par Louis XVIII. Il fut compris dans la grande fournée de cinquante-quatre pairs que fit le ministre Decazes, la première de ce genre que nous eussions vue.

Les élèves qui étaient dans la même salle que moi, à la première division de stéréotomie, y furent aussi à la seconde division d'architecture. Mais en remplacement de l'un de ceux qui avaient été expulsés, il en vint un nouveau dont le nom, sinon la personne, est devenu le plus célèbre de tous. C'était l'un des quatre ou cinq fils de Périer, de Grenoble, riche banquier qui avait été le seul artisan de sa fortune, commencée dans les plus modestes degrés du négoce. Je crus longtemps qu'il s'agissait de Casimir, qui a tant fait parler de lui plus tard, mais j'étais dans l'erreur : il s'agissait d'Augustin. Casimir était à cette époque adjoint du génie.

La fortune de Périer le mettait en état de faire plus de dépenses que le commun des élèves ; il donnait assez souvent des déjeuners, et il avait grand soin de n'inviter que ceux qui appartenaient à des familles nobles ou très riches, s'efforçant

ainsi de confondre ou de mettre sur la même ligne l'aristocratie de l'argent et celle de la naissance.

Cette tendance aristocratique qui m'avait déjà frappé chez le Périer de l'École Polytechnique, a également frappé, chez Casimir Périer, ceux qui l'ont vu de près. Il l'avait à un haut degré, et on sait qu'il est mort à la peine, en combattant à outrance la tendance opposée. Il travailla de toutes ses forces à contenir l'esprit démocratique dans les limites des conquêtes qu'il avait heureusement faites dans les premiers moments de la Révolution de 1830, et qui avaient tout d'abord semblé devoir s'étendre sur la plus grande partie de l'Europe.

On est généralement dans l'erreur sur la conduite et les sentiments de Casimir Perier, lors des journées de Juillet 1830. Attirés par la réputation qu'il s'était faite à la Chambre des Députés, des groupes nombreux s'étaient formés devant sa maison. Loin de les accueillir il leur ferma sa porte et fit tout ce qu'il put pour les dissiper, leur criant de sa croisée : « Éloignez-vous, éloignez-vous donc, vous me compromettez! »

On peut douter beaucoup qu'il ait vu avec plaisir, dans le premier moment, le succès de ces journées. Depuis assez longtemps, il ne faisait plus entendre à la tribune cette voix qui avait tonné avec tant de force contre les ministres de la Restauration, et disputé, presque enlevé au général Foy la palme du plus éloquent et surtout du plus véhément orateur de l'opposition.

L'état de sa santé en était, dit-on, la cause ; mais ce n'était pas là la seule ; quelques cajoleries que Charles X lui avait faites à Troyes où il l'avait rencontré dans un de ses voyages, y avaient aussi puissamment contribué. Après la conversation qu'il avait eue avec lui, le Roi aurait dit, devant ses courtisans, lesquels n'avaient pas manqué de le répéter, sachant bien que ce propos n'avait été tenu que pour cela : « J'étais bien trompé dans l'idée que je m'étais formée de M. Périer ; à son ton, à ses manières, on le prendrait vraiment pour un homme de naissance. »

Ces paroles avaient singulièrement flatté le banquier libéral qui attachait un haut prix à être bien lavé de sa roture originelle. Depuis ce moment, il nourrissait le désir et l'espoir de devenir ministre de Charles X, et il le fût en effet devenu (il

fut même nommé, le 29 juillet), si une transaction à laquelle ce malheureux roi se résignait enfin, eût encore été possible.

Il aurait regardé comme un honneur insigne d'être l'un des ministres de Charles X; il crut faire acte de dévoûment en devenant le chef des ministres de Louis-Philippe. Quelques prévenances du *roi gentilhomme* l'avaient rendu doux et malléable; il resta dur et cassant avec le *roi citoyen*, qu'il renvoyait impérieusement à son trône lorsqu'il voulait en descendre pour prendre les fonctions de Président du Conseil. Louis-Philippe supportait, quoique impatiemment, ses hauteurs, parce qu'il savait bien que nul autre n'apporterait la même force, la même violence, la même raideur de caractère à le servir suivant son cœur contre la Démocratie, dont les progrès et les projets l'effrayaient à très juste titre.

Car c'est une chose digne de remarque que la démocratie a trouvé un adversaire bien plus redoutable dans le roi qu'elle a mis sur le trône que dans celui qu'elle en a précipité; dans le général de la Révolution, Philippe-Égalité, dont le nom semblait un symbole, que dans le vieux comte d'Artois, vrai type de l'ancienne noblesse, et le plus entêté des ennemis de la Révolution.

En comparant, avec Royer-Collard, la démocratie à un fleuve qui déjà coulait à pleins bords sous Louis XVIII, on peut dire que les fautes de Charles X l'ont fait déborder, et que la conduite profondément calculée de Louis-Philippe l'a fait rentrer dans son lit, et a même diminué son volume et son impétuosité pour l'empêcher de déborder de nouveau. Je dis « la conduite profondément calculée », car si on lit attentivement la lettre qu'il écrivit à l'Empereur de Russie, pour se faire pardonner son avènement au trône, on voit qu'il avait déjà promis de tenir cette conduite et qu'il n'y a point été par conséquent seulement déterminé, mais aussi puissamment aidé par les tentatives insensées de la démagogie.

C'est une œuvre de géant qu'il semblait avoir entreprise, et il en est cependant venu à bout, ou du moins, le plus difficile est fait. Tout finit par réussir à qui sait attendre et persévérer, et il l'a prouvé en attendant patiemment, malgré toutes les invitations, l'occasion favorable pour prendre la couronne de France.

Augustin Périer n'a paru sur la scène politique que beaucoup plus tard que son frère. S'il n'y a pas figuré avec le même éclat, cela n'a peut-être tenu qu'aux temps et aux circonstances. Il a eu l'honneur encore unique, je crois, d'être élu député à la fois par tous les arrondissements de son département; et dans l'exercice de son mandat il a montré les connaissances les plus étendues, un très beau talent et un non moins beau caractère. Il est aujourd'hui pair de France, après avoir, ainsi que tous ses frères, grossi considérablement sa fortune comme banquier et comme industriel.

J'étais du nombre des élèves qui désiraient passer une troisième année à l'École. Ce n'est pas que je craignisse de n'être point reçu dans un service public : je me croyais, au contraire, si certain de l'être, quel que fût celui pour lequel je me présenterais, que j'avais écrit à mon père pour lui demander s'il n'aimerait pas que je fusse admis dans celui des Ponts et Chaussées, qui était le plus recherché. Il me répondit de faire ce que je voudrais : je revins à mes premières amours et me décidai définitivement pour le génie militaire. Je ne m'en suis jamais repenti, car si j'ai vu dans d'autres services des avantages matériels plus grands, il n'en est aucun où j'eusse pu obtenir une plus grande considération, que j'ai toujours mise bien au-dessus de ces avantages. Voyant que plusieurs élèves, qui n'étaient pas des plus instruits, se faisaient examiner pour le génie, et réfléchissant que ceux qui seraient reçus auraient une année d'avance sur moi dans cette carrière, je pris à la fin le parti de me faire examiner aussi.

Il ne restait plus que très peu de temps jusqu'aux examens; je ne sais même s'ils n'étaient pas déjà commencés. Heureusement, ce qu'on nous avait apppris à l'École m'était alors si présent à l'esprit que je n'avais pas même besoin de le revoir pour soutenir mes épreuves; mais j'entendais dire autour de moi que l'abbé Bossut qui devait nous examiner aimait à interroger sur les sections coniques et les autres parties des mathématiques sur lesquelles nous avions déjà été examinés pour entrer à l'École, et qu'il était mécontent si on lui donnait sur ces parties et sur les autres, d'autres démonstrations que celles qui se trouvaient dans son cours. Je consacrai les jours

qui me restaient et même une partie des nuits à étudier ce cours. C'était un travail très facile pour moi, mais très ennuyeux; car ce n'est point par l'élégance et la clarté du style que se recommande le cours de l'abbé Bossut. J'avais peine, en le lisant, à vaincre le sommeil, et comme il fallait regarder alternativement le texte et les planches et que je travaillais sur une petite table où la lumière était très rapprochée de mes yeux, je crois que cela contribua beaucoup à affaiblir ma vue. Mais ce qui y avait sans doute contribué davantage encore, c'était le travail de l'École Polytechnique, où nous dessinions la figure, le soir, à la lueur des quinquets, et où nous étions occupés, une grande partie du jour, au dessin linéaire, bien plus fatigant encore pour les yeux, à cause de l'attention soutenue qu'il exigeait, et de la réverbération du papier. Je ne m'aperçus que ma vue s'était affaiblie qu'après mon examen, à une exposition publique des tableaux et des statues, œuvres d'artistes vivants, où je ne pouvais plus lire que confusément les titres des tableaux placés dans les parties supérieures du grand salon d'Apollon, alors que je lisais très facilemnt ces titres l'année précédente. Si je m'étais aperçu de cet affaiblissement avant mon examen, il est plus que probable que je ne fusse pas devenu militaire, car je sentais bien déjà que c'est dans ce métier, devant l'ennemi, que de bons yeux importent le plus.

L'artillerie n'était pas en faveur à l'École; elle l'était si peu que ne se présentaient pour y entrer que ceux dont l'instruction était la plus faible et qui n'avaient nul espoir d'être admis ailleurs. Ce fut au point que Laplace, qui était l'examinateur pour cette arme, n'en jugea dignes d'être reçus que deux : Berges, ancien élève de l'École de Mars, qui est devenu lieutenant-général [1], et Loisel qui n'est devenu que chef de bataillon ou lieutenant-colonel. Il fallut ouvrir pour l'artillerie de nouveaux examens où se présentèrent, avec les élèves qui avaient déjà été examinés par Laplace, la plupart de ceux qui avaient été refusés par l'abbé Bossut pour les autres services; on y admit même beaucoup de concurrents qui n'avaient pas été à

1. Nous avons dit plus haut que Laffaille est dans l'erreur quand il parle de ce général Berges qui fut bien élève de l'École Polytechnique, mais pas de l'École de Mars.

l'École Polytechnique. Malgré cela, on n'en put encore recevoir que soixante au lieu de quatre-vingts qu'il en aurait fallu.

Au moment d'être examiné pour sortir de l'École, j'étais dans une disposition d'esprit bien différente de celle où j'étais lors de mon examen d'entrée car, cette fois, j'étais sans inquiétude au sujet de mon avenir.

Cependant mon examen commença sous de mauvais auspices. L'orthographe de mon nom mit l'abbé Bossut de mauvaise humeur. Il inscrivit lui-même sur sa liste particulière les élèves qu'il allait examiner, au moment où ils se présentaient. Il voulut d'abord me gratifier de la particule *de*... l'écrire ensuite avec un *y*, puis avec un seul *f*. Impatienté d'avoir recommencé trois fois : « Écrivez-le donc vous-même », me dit-il, en se levant brusquement de sa chaise.

Le nuage qui avait couvert son front fut dissipé peu à peu par la manière dont je répondis à ses questions. Je le crus un instant près de reparaître lorsque, à propos du calcul intégral (intégration des fractions rationnelles), je voulus lui donner une solution nouvelle que nous avait récemment apprise notre professeur Fourrier, devenu depuis membre de l'Institut d'Égypte, préfet de l'Isère et conseiller d'État. Je remarquai que l'attention qu'il était obligé de prêter pour la suivre, le fatiguait et rembrunissait son visage. Je lui offris aussitôt de lui en donner une autre, et je lui donnai celle qui se trouvait dans les livres de calcul différentiel, notamment dans celui d'Agnesi, qu'il avait adopté. Il en éprouva une satisfaction marquée qui se peignit sur ses traits.

Il en éprouva une plus grande encore lorsque, répondant à une question sur l'hydrodynamique, je trouvai le moyen de lui prouver que j'avais étudié son *Traité* en deux gros volumes sur cette matière, au lieu de me borner à ce qu'on appelait son *petit cours* en un seul volume, qu'il avait composé pour les élèves de la marine.

Je vis qu'il voulait terminer là son examen. Il ne m'avait posé aucune question sur la partie transcendante des mathématiques que j'avais eu le plus de peine à apprendre. Je le priai de continuer à m'interroger, et je le fis avec tant d'insistance qu'il s'impatienta de nouveau et vint me prendre par les épaules pour m'éloigner du tableau que je ne voulais pas

quitter, et me diriger vers la porte; mais au lieu de paroles désagréables, il ne me dit que ces mots : « Allez, vous avez bien travaillé; vous en serez récompensé. »

Je ne sortis pas moins mécontent de mon examen : loin de pouvoir faire briller mes connaissances les plus avancées en mathématiques, sur lesquels j'avais le plus compté pour être avantageusement jugé, je n'avais même pas pu les faire soupçonner. Je regrettais la peine que je m'étais donnée pour les acquérir.

Mon mécontentement ne s'évanouit même pas, ou ne s'évanouit qu'en partie, lorsque notre digne inspecteur des études, Lebrun, m'arrêta, le soir, dans une des cours de l'École, pour me complimenter sur la manière dont j'avais soutenu mon examen, et qu'ensuite il me montra la liste des vingt élèves qui devaient être reçus dans le génie, liste écrite par l'abbé Bossut, et sur laquelle j'étais porté le second, sous une accolade avec Vinsot. Comme le nom de Vinsot, qui avait été examiné avant moi, se trouvait inscrit le premier sous cette accolade, je ne fus reçu réellement que le troisième. Bernard était le quatrième, et le premier était Durivaux, qui dès son entrée à l'École avait été choisi pour l'un des chefs de brigade. Il était le plus jeune de la promotion; les quatre premiers en étaient presque les plus jeunes; aucun d'eux n'était des mieux partagés sous le rapport de la fortune; deux même étaient des plus pauvres : Bernard et Vinsot, le premier, fils d'un maçon de Dole, et le second, d'un petit marchand de Reims.

Vinsot, dès qu'il fut capitaine, prit avec lui sa mère et sa sœur qui ne l'ont plus quitté. Bernard n'a jamais cessé de donner des secours à ses parents; je crois que, dès l'École de Metz, ils en envoyaient, l'un et l'autre, à leur famille.

Les quatre premiers ont été aussi ceux qui ont avancé le plus loin et le plus vite dans leur carrière, mais dans un ordre inverse de celui où ils avaient été classés à leur sortie de l'École.

Bien servi par les circonstances et par lui-même, Bernard a été fait lieutenant-général, après avoir été aide de camp de l'Empereur et après avoir ensuite passé quinze ans au service d'un pays étranger. Cette dernière circonstance, qui semblait l'avoir éloigné pour toujours du service de son pays, a contribué

puissamment, au contraire, à l'y faire rentrer avec un grade supérieur et le titre d'aide de camp du roi Louis-Philippe. Ce dernier, après l'avoir vu soutenir ses projets de forts détachés autour de Paris, l'a nommé ministre de la Guerre et pair de France.

Vinsot est colonel, directeur des fortifications; il a longtemps commandé l'un des trois régiments du génie, et a montré le caractère le plus honorable dans toutes les positions qu'il a occupées. Durivaux, après avoir été quelque temps aide de camp de l'un des maréchaux de l'Empire, et pendant plusieurs années directeur des études à l'École Polytechnique, a été mis de bonne heure à la retraite, avec le grade de lieutenant-colonel. C'était lui qui avait le cerveau le mieux organisé pour venir à bout de tout ce qu'il aurait entrepris, s'il avait toujours su ne tendre que vers un seul but et ne jamais perdre ce but de vue.

Bernard était celui des quatre qui avait peut-être le moins de facilité, mais certainement le plus d'ardeur et de persévérance pour le travail. A l'École du Génie, il passait déjà pour avoir la plus grande ambition, véhicule puissant sans lequel on ne parvient jamais bien haut et que les trois premiers ne possédaient pas, ou ne possédaient pas au même degré.

« J'aurais été fâché d'être des derniers, mais voilà tout! » m'a écrit Vinsot, quarante ans plus tard. Les deux autres auraient pu, je crois, écrire dans les mêmes termes.

Des vingt élèves de ma promotion, deux sont devenus généraux[1]; deux colonels; quatre lieutenants-colonels; la retraite ou la mort a atteint les autres dans les grades de chef de bataillon ou de capitaine.

D'autres promotions furent plus heureuses, mais en tout cas, pas la seconde : des dix élèves qui la composaient, plus de la moitié périrent en peu d'années sur des champs de bataille ou par accident, et aucun ne s'est élevé au-dessus du grade de chef de bataillon.

Je dois consigner ici un regret qui me reste de l'époque où je fus admis dans le corps du Génie. J'ignorais alors, et je n'appris que trop tard, qu'il était d'usage de faire à l'exami-

1. Bernard et Laffaille.

nateur une visite de remerciement, et que l'abbé Bossut tenait beaucoup à cette visite. Certes, si je l'avais su, je n'eusse pas manqué de me conformer à l'usage, pour faire plaisir à ce brave homme; mais croyant fermement que la justice devait seule dicter les choix, et que l'on n'était reçu que parce qu'on le méritait, je ne supposais pas qu'il fallût remercier après l'avoir été, pas plus que solliciter avant de l'être, et je n'avais songé à faire ni l'un ni l'autre.

Je n'ai jamais pu, du moins lorsqu'il ne s'est agi que de moi, me défaire entièrement de ces idées, qui n'étaient pas alors tout à fait d'un autre monde, comme elles l'avaient été auparavant, sous le régime du bon plaisir, et comme elles le sont encore redevenues depuis.

Après le siège de la citadelle d'Anvers, le maréchal Gérard, qui venait de me voir parler avec le Roi, m'ayant demandé si je l'avais remercié de m'avoir nommé général, je fus obligé d'avouer que j'avais commis envers Louis-Philippe la même omission qu'envers l'abbé Bossut. Je n'y avais pas songé davantage, et je dois avouer, en outre, que la première de ces omissions seule a été l'objet d'un regret pour moi.

IV

LA TROISIÈME ANNÉE A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Avant que le moment fût venu de partir pour l'École de Metz avec les autres élèves admis dans le génie, M. Lebrun me proposa de rester à l'École Polytechnique une troisième année, en qualité de chef de brigade. Pour être bien accueillie, il eût presque suffi que cette proposition vînt de lui, que je croyais incapable de me rien proposer qui ne fût dans mon intérêt.

J'y voyais de mon côté deux grands avantages : l'un d'achever de suivre les cours de l'École qui avaient été d'abord divisés en trois années, et de compléter ainsi mon instruction, comme j'en avais eu le projet; l'autre d'épargner à mes parents les frais de mon premier équipement d'officier.

Après la chute complète des assignats, suivie presque immédiatement de celle des mandats, qui leur avaient succédé,

l'État payait enfin en numéraire. Je jouissais des appointements de sous-lieutenant du génie; je me trouvais riche et sur mes onze cents francs je croyais pouvoir facilement économiser dans une année de quoi couvrir ces frais.

En acceptant la proposition de M. Lebrun, je mis cependant pour condition qu'il ferait aussi rester comme chef de brigade Richaud qui le désirait beaucoup; cet officier qui devait parvenir l'un des premiers au grade de chef de bataillon, eut la tête emportée par un boulet à Dantzig, en 1813.

Je restai, la troisième année, en qualité de chef de brigade dans la même salle où j'étais, la seconde. Mais le personnel en était entièrement renouvelé et je ne me souviens que de quatre élèves, tous quatre originaires de Paris : Pelletan, Francœur, Dinet et Paumier. Je les ai tous perdus de vue.

Fayolle faisait très bien les vers; il se livra plus tard au commerce sans déserter la littérature. Il devint libraire-éditeur et composait lui-même des notices biographiques sur les auteurs dont il donnait des éditions. Il était doué d'une mémoire extraordinaire; il lui suffisait de lire une seule fois un passage d'un livre pour qu'il se rappelât, non seulement tous les mots, mais encore la page et les lignes où il les avait lus.

Ce n'était pas par son talent poétique seul qu'il cherchait à se faire remarquer à l'École; il se croyait et voulait se faire croire un des plus forts en mathématiques; il aurait voulu qu'on crût que Lagrange l'avait distingué, et que, même, il l'avait admis dans son intimité. On racontait qu'un jour Lagrange et Laplace, ces deux hommes qui étaient comme des colosses au milieu des savants mathématiciens de l'époque, se promenant ensemble aux Tuileries, il alla les aborder et fit quelques tours de promenade à leurs côtés. Chacun d'eux croyant qu'il était une connaissance particulière de son compagnon, fut très poli envers lui; et ce ne fut que lorsqu'il les eut quittés qu'ils s'avouèrent qu'ils ne le connaissaient ni l'un ni l'autre.

Héron de Villefosse qui se fit plus tard une réputation distinguée dans le corps des mines où il est devenu inspecteur général, était, à l'École Polytechnique, un des élèves les plus instruits et peut-être le plus instruit en littérature latine. Il fit imprimer une histoire des événements de la Révolution depuis 1789, composée de passages littéralement copiés dans

les œuvres de Cicéron et dans celles de plusieurs autres auteurs latins.

Sa constitution et sa force herculéennes eussent d'ailleurs suffi pour le faire distinguer.

A l'École, il s'appelait Héron : les élèves ne portaient que leur nom de famille auquel plusieurs, depuis, ont ajouté ou substitué un autre nom précédé d'un « de », ce qui n'est pas toujours, bien qu'on le croie généralement, une preuve de noblesse. C'est ainsi qu'il fut connu plus tard sous le nom de Héron de Villefosse.

J'ai trouvé beaucoup de mes anciens camarades sur toutes les routes des emplois publics, des sciences, des honneurs et de la fortune, bien que l'École Polytechnique ne semblât devoir leur ouvrir qu'une partie de ces routes. Ils se sont généralement fait remarquer par leur esprit d'indépendance, par un éloignement prononcé pour tout ce qui ressemble à la bassesse, à la servilité ou à l'adulation, et par une espèce de rudesse ou de raideur républicaines qui en ont arrêté ou retardé un grand nombre dans leur carrière. C'était là le résultat naturel des idées qui dominaient lorsqu'ils débutèrent dans la vie. Ces idées firent sur eux une impression si profonde que les plus grands événements n'ont pu l'effacer ni même l'altérer chez plusieurs. On en découvre encore des traces chez ceux qui ayant su s'assouplir, se polir, se courber à propos, et ne plus marcher toujours droit devant eux, se sont élevés le plus vite et le plus haut.

Aussi, dans le tableau synoptique et colorié qu'on a dressé de tous les élèves de l'École Polytechnique, depuis sa fondation jusqu'à ces derniers temps, a-t-on désigné par la couleur bleue ceux de la première époque, et par la couleur jaune, ceux du temps de l'Empire. On a aussi donné à ces derniers le nom de *Persans*, et le nom de *Romains* aux premiers.

A ce propos, je dois consigner ici qu'on m'a fait souvent l'honneur de m'appeler *le Spartiate*, mais c'était plus à cause de mon dédain pour ce qui sent la noblesse ou le luxe que pour tout autre motif.

J'avais, comme chef de brigade, plus de temps et de liberté que comme simple élève. J'en profitais pour aller à l'École

Centrale des Quatre-Nations entendre un cours de belles-lettres professé par Fontanes, qui n'était alors connu que comme poète, et qui l'a été beaucoup plus depuis comme président du Corps législatif et comme grand-maître de l'Université.

Il dut le premier de ces postes élevés à ses harangues à Napoléon, et voici comment, à ce que l'on m'a raconté, il enleva le second. Fourcroy qui avait coopéré comme l'un des membres les plus influents du Comité d'Instruction publique à la Convention nationale, à la création de l'École Polytechnique et de l'École Normale, avait tracé le plan de l'Université, telle, à peu près, qu'elle a été établie; mais pour le réaliser, il demandait des millions.

Fontanes offrit, au contraire, de faire entrer de l'argent au Trésor public, en exécutant ce même plan, et il proposa la rétribution universitaire contre laquelle on réclame encore aujourd'hui.

Cette idée fiscale, éclose dans le cerveau d'un poète, fut avidement saisie par Napoléon. Il mit Fontanes à la tête de l'Université, au lieu de Fourcroy, qui en mourut de chagrin.

Napoléon avait une prédilection marquée pour les idées fiscales; ses plus outrés admirateurs ne le peuvent nier; ce fut même sous son règne que recommencèrent à germer la plupart des idées anti-libérales qui cherchèrent ensuite à dominer ou à se faire un plus grand jour sous la Restauration, et qui ne sont pas toutes tombées avec elle.

Telles n'avaient pas été les idées qui avaient présidé à la conception de l'École Polytechnique et des autres institutions créées depuis 1789, et destinées à encourager et propager les sciences et les arts. Napoléon semblait déjà craindre l'influence de ces institutions. Il créa ou ressuscita l'École militaire spéciale, où l'on ne put être admis qu'en payant quinze cents francs par an. Il fit également payer une pension de mille francs aux élèves de l'Ecole Polytechnique et ajouta ainsi des conditions de fortune aux conditions d'instruction, d'intelligence et de capacité qui étaient seules exigées auparavant et qui n'avaient d'autre but que d'offrir la garantie que les élèves pourraient être un jour utiles à leur pays.

Combien de ceux qui lui ont fait ou qui font encore le plus d'honneur à l'École par les progrès qu'ils ont fait faire à la

science, et de ceux qui se sont le plus distingués dans les carrières civiles et militaires, tels que Malus, Poisson, Arago, Brisson, Berges, Bernard et tant d'autres, n'eussent pas pu aspirer à y être reçus, s'il eût fallu payer cette pension!

Ce qui me frappait le plus, dans le cours de Fontanes, c'était la perfection avec laquelle il lisait. Il faisait si bien ressortir toutes les beautés d'un auteur, qu'on était encore loin de les sentir aussi vivement, et même de les retrouver toutes, quand on le lisait ensuite soi-même. Ce fut du moins ce qui m'arriva pour l'élégie de Parny, qui a pour titre *la Mort*.

J'avais déjà plus d'une fois entendu Fontanes à l'Institut, mais je n'y avais pas remarqué son talent de lecteur comme aux Quatre-Nations, soit que j'eusse été plus occupé de ce qu'il lisait que de la manière dont il le lisait, soit que, tout admirable qu'il était, j'eusse vu ce talent égalé, surpassé même par Monvel, entre autres, qui faisait, ainsi que Talma, partie de l'Institut, à titre d'acteur de premier ordre, et non à cause de ses pièces de théâtre, quoique plusieurs eussent obtenu un assez grand succès.

Les séances publiques de l'Institut offraient, à cette époque, un très grand intérêt. J'avais grand soin d'y assister le plus souvent que je le pouvais.

Lebrun, le Pindarique, y lisait ses odes, à mesure qu'il les composait : j'entendis l'imitation de celle d'Horace :

Exegi monumentum...

et je n'en ai jamais oublié les premiers vers :

Il est fini, ce monument,
Que jamais ne pourront détruire
Le fer ni le flot écumant.
. . . . . .

Andrieux, dont la voix, d'ailleurs nasillarde, était trop faible pour l'enceinte de l'Institut, faisait lire son *Meunier de Sans-Souci* et d'autres contes en vers par Monvel, qui lisait aussi des fables de sa composition.

Talleyrand lut une notice sur les États-Unis, où il s'était réfugié pendant les grands jours de la tourmente révolution-

naire, et d'où il était récemment revenu. Le rôle qu'il avait déjà joué dans la Révolution comme évêque attirait les regards sur ce personnage à qui on n'imputait pas encore d'avoir dit : « La parole n'a pas été donnée à l'homme pour exprimer ses pensées, comme le dit le vulgaire, mais bien pour les déguiser. » Il a depuis assisté comme acteur à la chute de tous les gouvernements en France, depuis celle du Directoire jusqu'à celle de Charles X inclusivement.

Fontanes lisait des fragments d'un poème épique auquel il travaillait : *la Grèce sauvée*. J'entendis deux fragments de cette œuvre dont je n'ai plus entendu parler depuis. Le *Chant des Spartiates*, se terminait en refrain par un beau vers :

Mourons, mourons, ami, pour renaître immortel!

L'École Normale avait été créée peu de temps après l'École Polytechnique[1]. J'y vis arriver mon premier professeur de latin : Pambrun; mon professeur de seconde : Laroche, qui m'avait témoigné une bienveillance toute particulière que je n'ai jamais oubliée; mes professeurs de rhétorique et de logique : Seryer et Layerle.

J'avais auparavant une haute, très haute idée de leur savoir. Je tombai avec moins de justice encore dans un excès contraire lorsque je vis qu'ils n'étaient en état de suivre qu'une partie des cours de l'École Normale. Il en était de même de presque tous les autres professeurs, venus des divers points de la France.

L'amphithéâtre du Jardin des Plantes, où se faisaient ces cours était comble lorsque Volney, l'abbé Sicard, Guingueney parlaient d'histoire, de grammaire, de littérature; mais il était presque désert, après les premières leçons lorsque Lagrange, Monge, l'abbé Haüy professaient les mathématiques, la géométrie descriptive et la physique.

Quoiqu'ils fussent logés à l'extrémité opposée de Paris, quelques élèves de l'École Polytechnique allaient écouter ces

1. Par décret de la Convention du 30 novembre 1794. La durée des cours devait y être de quatre mois au moins. Puis, les élèves instruits devaient être nommés professeurs dans les Écoles Normales cantonales. Les cours ouverts le 19 janvier 1795 cessèrent au mois de mai et ne furent pas repris. Napoléon réorganisa l'École Normale supérieure sur de nouvelles bases.

illustres savants, lorsque les cours de l'École ou leurs travaux personnels le leur permettaient. Le ton de bonhomie et la simplicité de ce physicien distingué qui s'appelle Haüy contrastaient singulièrement avec l'emphase et le charlatanisme de son collègue, l'abbé Sicard, quoique la matière qu'il traitait pût prêter beaucoup plus à l'effet théâtral que celle du second. Celui-ci semblait toujours viser à cet effet, autant dans ses leçons de grammaire que dans les séances, je dirai presque les représentations publiques de l'Institution des Sourds-muets, à la tête de laquelle il avait remplacé l'abbé de l'Épée.

La bibliothèque de l'École Polytechnique n'était ouverte aux élèves qu'une ou deux heures par jour ; mais les chefs de brigade pouvaient y prendre des livres et les emporter chez eux. J'usai largement de cette faculté, car j'avais dès mon enfance passionnément aimé la lecture. Je dévorais tous les livres qui me tombaient sous la main ; c'est-à-dire que je lisais beaucoup, extrêmement vite et avec très peu de fruit. J'en fis encore à peu près de même à l'École Polytechnique, et je ne me suis jamais bien corrigé de ce défaut. Je lus Buffon tout entier, Montaigne, Raynal, partie de Montesquieu, de J.-J. Rousseau, de Diderot et d'autres écrivains célèbres du XVIIIe siècle. Je n'avais guère lu jusque-là que les classiques du XVIIe, qui sont toujours restés mes auteurs de prédilection.

J'eusse plus utilement employé mes loisirs à lire, sinon uniquement, du moins principalement, des livres relatifs au métier que j'embrassais ; mais je ne les ai préférés à tous les autres, par goût ainsi que par raison, que plus tard, lorsque l'expérience de mes premières campagnes m'en eut mieux fait sentir l'attrait et l'utilité.

V

LA VIE A PARIS SOUS LA TERREUR

Lorsque j'avais quitté la maison paternelle, on m'avait remis une somme dont le montant avait été déterminé par l'abbé Condat. Elle était assez forte parce que, comme je l'ai

déjà dit, il était convenu que si, conformément aux termes du décret qui créait l'École de Mars, les élèves étaient renvoyés chez eux au bout de quelques mois, je devais rester à Paris pour y terminer mon éducation.

Elle se composait d'assignats auxquels on avait joint trois écus de six livres, espèce de réserve à laquelle je ne devais toucher qu'à la dernière extrémité. Le numéraire était alors d'une extrême rareté; on n'en pouvait même posséder sans danger, car un décret de la Convention Nationale avait ordonné de le porter dans les caisses publiques pour le changer contre des assignats; et nous étions au plus fort de la Terreur. Comme on voulait qu'il régnât une égalité parfaite entre tous les élèves de l'École de Mars, ceux-ci durent, à leur arrivée, déposer leur argent au bureau d'administration de l'École libre, établi dans les bâtiments qui existent encore à côté de la Porte Maillot. Cet argent leur fut rendu à leur sortie dans les mêmes espèces où il avait été remis. Les assignats étaient alors presque au pair, où la Terreur les avait maintenus. Ils étaient peu au-dessous du pair lorsque j'entrai à l'École Polytechnique, et ce que j'en possédais était à peine suffisant pour acheter tous les livres portés sur la liste qui m'avait été remise.

Mais je n'en achetai que quelques-uns; et les assignats tombèrent ensuite si bas qu'ils n'eussent même plus suffi pour en acheter un seul.

En sortant de l'École de Mars, je fus nourri chez mon grand-oncle; et, dans le principe, à l'École Polytechnique, au lieu de payer une pension, comme aujourd'hui, nous recevions douze cents francs d'appointements. Il est vrai que ces appointements furent presque réduits à rien par la baisse des assignats.

Une affreuse disette régna dans Paris. Pour obtenir, le matin, chez les boulangers, une demi-livre ou un quart de pain par personne, il fallait faire queue à leur porte, pendant toute la nuit, et ces queues étaient d'une longueur effrayante. Ce fut surtout alors que je me trouvai très heureux d'être chez mon grand-oncle. L'établissement public dont il était portier avait un boulanger particulier, et ses approvisionnements de farine faits d'avance, de sorte que le pain n'y manqua jamais.

Mon visage frais contrastait avec les visages pâles et maigres de mes camarades. Afin qu'un grand nombre d'entre eux ne fussent pas obligés de se retirer chez eux ou de trop souffrir de la faim, le gouvernement prit le parti de nous faire distribuer, comme aux soldats, une ration de pain. Pour faire sentir tout le bienfait de ces distributions, il suffira de dire qu'un pain de munition de trois livres valait à peu près autant que nos appointements de un mois.

Quoiqu'elle ne soit pas à mon honneur, je vais rapporter une petite scène dont ce pain fut l'occasion.

Lorsque je revenais de l'École à mon logement, je portais mon pain sous le bras; il attirait les regards avides des femmes qui, dans les lieux publics les plus fréquentés, offraient leurs charmes à tout venant. Elles multipliaient les agaceries et les provocations pour s'en emparer; mais c'était en vain : je ne ralentissais même pas mon pas, toujours très rapide. L'une d'elles m'ayant pris par la main et m'ayant suivi un assez long espace, sans vouloir me lâcher : « Laisse-moi donc, coquine! » lui dis-je à la fin. Je ne saurais exprimer quels furent mon regret et ma confusion lorsque au lieu de me répondre, suivant l'usage de ses pareilles, par des injures, elle se borna tout simplement à me dire : « Tu es bien honnête! »

C'était de mon côté qu'était partie l'insulte, et du sien se trouvaient la modération et la douceur. Il m'en reste encore un souvenir pénible comme l'est toujours celui d'un tort qu'on a eu et qu'on n'a point expié. J'aurais pu réparer le mien en abandonnant mon pain à cette malheureuse que, peut-être, la faim seule avait entraînée dans son triste et honteux métier; mais l'idée ne m'en vint point.

La disette occasionna souvent des attroupements tumultueux dont les partisans de la Terreur cherchaient à profiter pour essayer de rétablir ce régime. C'est ce qui donna lieu aux tentatives du 12 germinal et du 1er prairial, qui échouèrent l'une et l'autre, mais dont la seconde eut un funeste commencement de succès. Des femmes d'un aspect hideux et repoussant se trouvaient toujours mêlées aux hommes dans ces attroupements. Quelquefois elles les formaient seules; et

alors, pour grossir leur nombre, elles forçaient à marcher avec elles toutes celles qu'elles rencontraient sur leur chemin, celles dont la mise était la plus riche et la plus recherchée, de préférence aux autres.

Après que la disette eut cessé, les attroupements et les mouvements populaires furent encore assez fréquents, mais ils avaient alors un but tout opposé à celui des premiers. Ils ne cessèrent qu'après le 13 vendémiaire qui parut en dégoûter pour toujours les Parisiens et qui les en dégoûta du moins pour longtemps.

Pour me rendre à l'École Polytechnique et pour en revenir, je traversais quatre fois par jour le Palais-Royal et les Tuileries. Les attroupements se formaient entre ces deux palais, surtout vers les Tuileries où siégeait la Convention.

Je vis ainsi ou j'appris à l'instant même où elles venaient de se passer, plusieurs scènes des journées du 12 germinal, du 1er prairial et du 13 vendémiaire, qui ont été bien peu fidèlement rapportées dans les Histoires de la Révolution que j'ai lues.

Le 12 germinal, il n'y eut point d'effusion de sang. La Convention Nationale décréta la déportation de Barère, Billaud-Varennes et Collot d'Herbois, collègues de Robespierre au Comité de Salut Public, qui l'avaient longtemps secondé de tous leurs moyens[1]. Le premier ne lui avait tourné le dos que lorsqu'il avait vu la fortune l'abandonner; le 9 thermidor, il avait même parlé en sa faveur, quelques moments auparavant; mais personne n'avait contribué à sa chute plus que les deux autres, car ils avaient reconnu qu'il voulait les perdre comme il avait perdu Camille Desmoulins et Danton.

Il ne fut, comme on le sait, attaqué et renversé que par des hommes de son parti. Aussi, se sentant près d'être accablé, s'adressait-il dans sa détresse, non à ceux du parti opposé (il n'y en avait plus dans la Convention car ils avaient tous été expulsés ou sacrifiés), mais à ceux qui composaient cette partie de l'Assemblée appelée depuis Ventre ou Centre, et qu'on appelait alors la Plaine.

1. Elle vota aussi, ce jour-là, la déportation de Vadier, que Laffaille oublie de mentionner, et l'arrestation de Ruamps, Duhem, Choudieu, Amar, Moïse Baïle et Rossignol, vote qui passa inaperçu dans le tumulte de la séance. (*Moniteur* du 12 germinal).

« Vous fûtes toujours justes! Souffrirez-vous que ces brigands m'assassinent? » leur disait-il en leur montrant le haut de la Montagne d'où partaient tous les traits lancés contre lui.

Mais les hommes de la Plaine qui comme ceux du Centre étaient accoutumés à se ranger sous la bannière du plus fort, voyant qu'il ne l'était plus, lui répondirent en joignant leurs cris : « A bas le tyran! » aux mêmes cris bien plus violents poussés par les Montagnards.

Ces paroles de Robespierre et ces détails, je les tiens de Guchan, qui était lui-même un des membres de la Plaine.

La Convention avait donné le commandement de Paris au général Pichegru, qui s'y trouvait par hasard. J'eus grande envie de le voir, et je le vis sur le quai des Tuileries, au moment où un ouvrier, passant près de lui, venait de dire : « Il ferait beaucoup mieux d'être à l'armée. » Pichegru arrêta son cheval qui allait au pas, pour lui répondre : « Regarde-moi en face, J... f.... »

Ces paroles qui étaient dites sur un ton de vrai soudard ne répondirent pas à l'idée que je m'étais faite du vainqueur de la Hollande. D'ailleurs j'ignorais alors, comme tout le monde, qu'il trahissait indignement la cause à laquelle il devait sa gloire et son élévation.

Au 1er prairial, il n'y avait point de général qui commandât dans Paris. Des attroupements qui portaient cette devise écrite sur tous les chapeaux : « La Constitution de 1793 et du pain! » envahirent la salle des séances de la Convention Nationale, et y restèrent en maîtres tout le reste du jour, sans pour cela que les députés se retirassent. Personne n'en interdisait plus l'accès; y entrait qui voulait.

Moi-même, revenant à huit heures du soir de l'École Polytechnique, j'y entrai avec mon camarade Daoust, et nous allâmes tranquillement nous asseoir à côté de son père, député de la Convention.

Il y avait une demi-heure environ que nous y étions, lorsque, tout à coup, une rumeur se fit entendre à l'une des portes d'entrée : « Aidez-moi à défendre mon père! » s'écria

Daoust en me prenant le bras. Nous nous levons et le plaçons entre nous, mais ce n'étaient plus des assaillants qui pénétraient dans la salle, c'étaient au contraire les membres du Comité de sûreté générale qui, à la tête de quelques gardes nationaux, venaient rendre sa liberté à la Convention.

Ils n'avaient rencontré ni résistance ni opposition, car les attroupements si nombreux le matin avaient disparu; le besoin de manger, l'approche de la nuit, l'habitude avaient ramené chez eux presque tous les manifestants.

Pendant son triomphe momentané, la minorité de la Convention s'était hâtée de rendre décrets sur décrets pour rapporter ceux qui avaient été rendus depuis le 9 thermidor. La majorité, à son tour, et avec encore plus de précipitation, rendit décrets sur décrets pour faire arrêter les membres les plus influents de cette minorité.

J'avais été témoin des derniers moments de ce flux, et je le fus de tout ce reflux de décrets brusquement arrêté d'une façon singulière.

A peine un nom était-il prononcé que l'arrestation de celui qui le portait était aussitôt décrétée sans qu'aucune voix osât s'élever pour le défendre. Cela continua ainsi jusqu'à ce qu'on nomma un certain Bellegarde, ancien militaire. Celui-ci, entièrement hors de lui, courut à la tribune, et sans faire entendre une seule phrase suivie, manifesta par des jurements répétés une telle indignation de se voir accusé que le cours des esprits en fut entièrement changé. Son éloquence de corps de garde produisit plus d'effet que n'eût pu le faire le plus beau discours de Cicéron : non seulement son arrestation ne fut pas prononcée, mais on n'en prononça plus aucune autre et Daoust qui voulait profiter de l'occasion pour faire arrêter Milhaud qu'il accusait de la mort de son frère, manqua son coup, pour avoir trop tardé de quelques minutes.

Ce Milhaud était représentant du peuple en mission à l'armée des Pyrénées Orientales en 1793 quand le frère de Daoust était général en chef de cette armée. Il l'avait dénoncé à la Convention Nationale qui le traduisit devant le Tribunal Révolutionnaire. J'avais entendu dire dans mon pays que ce même représentant du peuple avait fait arrêter à Perpignan l'amant préféré d'une riche et belle héritière, afin d'épouser

lui-même cette dernière. Je vis six ans plus tard cette dame en Italie; elle brillait encore par l'éclat de sa beauté. Son mari qui, en quittant la Convention s'était fait nommer adjudant général, et qui était devenu général ensuite, l'avait emmenée avec lui dans ce pays. Si l'on en croyait certains bruits et quelques apparences, il aurait mieux réussi à s'assurer sa main que son amour et sa fidélité.

Lorsque Daoust me confiait à la Convention son projet de vengeance contre Milhaud, je saignais très abondamment du nez, affection à laquelle j'étais fort sujet depuis mon enfance. Je laissai couler mon sang devant la banquette sur laquelle j'étais assis. Les hommes qui balayèrent la salle le lendemain durent croire que c'était le sang de Féraud, député de mon département, à qui la ressemblance de son nom avec Féron, l'un des coryphées de la réaction, avait coûté la vie, et dont la tête avait été présentée au bout d'une pique à Boissy d'Anglas, président de la Convention.

Ce sanglant épisode de la journée du 1er prairial a fourni le sujet de deux tableaux qu'on a vus dans les expositions publiques du Louvre. Le gouvernement de 1830 avait fait reproduire cette scène, jugeant utile d'en rappeler le souvenir à une époque où les énergumènes affichaient le projet de mettre en pratique les maximes de Robespierre, et risquaient de compromettre ainsi les résultats de la Révolution de 1830.

Le sang de Féraud fut vengé par celui de six de ses collègues que la Convention fit traduire devant une commission militaire, et qui, en présence de leurs juges, au moment où on prononçait leur condamnation à mort, se passèrent de main, en main, avec la rapidité de l'éclair, un poignard dont ils se frappèrent tous. Le plus jeune d'entre eux était le frère d'un élève de l'École Polytechnique.

Le plus marquant des six députés qui furent mis en jugement après le 1er prairial était Romme, espèce de savant, grand admirateur des Grecs et des Romains, qui, sous le règne de Catherine II, avait été longtemps professeur en Russie, d'où il avait, sans doute, rapporté sa haine profonde contre le despotisme.

Le second était Soubrany, qui avait été le collègue de Milhaud dans sa mission à l'armée des Pyrénées orientales, et

qui avait montré de l'intégrité et même de l'humanité, mais non de la modestie; car, dans une circonstance, quelqu'un lui ayant dit : « Citoyen représentant, je crois que vous vous trompez », il avait répondu du ton le plus affirmatif : « Apprenez, citoyen, que je ne me trompe jamais! »

Je tiens ces détails de Daoust qui n'imputait qu'à Milhaud l'arrestation et la mort de son frère, et qui n'en voulait pas du tout à Soubrany.

Le troisième député était Goujon, de Versailles, qui inspira un intérêt général par sa jeunesse ainsi que par le courage et l'éloquence qu'il déploya devant la Commission militaire.

Les noms des trois autres se sont effacés de ma mémoire, mais autant que je puis me le rappeler, on ne pouvait leur reprocher aucun des actes sanglants dont plusieurs de leurs collègues s'étaient rendus coupables avant le 9 thermidor. Tout leur crime, ainsi que celui des trois autres victimes juridiques de l'insurrection du 1er prairial, était d'avoir voulu profiter de cette insurrection pour ramener la Convention Nationale dans le sens de leur opinion politique[1].

Le 13 vendémiaire vit surgir Bonaparte, auparavant inconnu. Cette journée fut la véritable origine de sa haute fortune, puisque de général de brigade, et général de brigade réformé pour ses opinions et sa conduite terroristes, qu'il était alors, il fut, sans avoir rien fait de plus, élevé bientôt après au poste de général en chef.

Il avait remplacé dans le commandement des troupes de Paris le général Menou, ancien noble, homme de beaucoup d'esprit, dit-on, mais qui, par son défaut de résolution et de capacités militaires eût certainement perdu la Convention, comme plus tard il perdit l'Égypte. Ce jour-là, d'ailleurs, la lutte ne fut pas aussi sérieuse qu'on pourrait le croire d'après les relations qui en ont été faites. Dès qu'on en vint aux mains, le succès ne fut pas un seul instant douteux.

Paris était alors divisé en 40 sections[2]; la plupart s'étaient

1. C'étaient Duroy, Duquesnoy et Bourbotte (*Moniteur* du 2 prairial).

2. Laffaille commet ici une légère erreur. Paris était divisé en 48 sections : 1re : des Tuileries, 2e : des Champs-Élysées, 3e : du Roule; 4e : de la Place Vendôme; 5e : du Palais-Royal; 6e : de la Bibliothèque; 7e : de la Grange-Batelière; 8e : du Faubourg Montmartre; 9e : de la rue Poissonnière; 10e : de la Fontaine-

déclarées contre la Convention. Elles comprenaient les gens aisés, les gens riches qui attachent bien trop de prix à leur personne pour s'exposer à de véritables dangers, et qui diraient volontiers, comme le bourgeois gentilhomme de Molière : « J'y pourrais recevoir quelque coup qui me ferait du mal. »

Ces-gens là ne se battent point, et ils n'auraient pas plus fait la Révolution de 1830 qu'ils ne vainquirent la Convention, malgré l'immense supériorité de leur nombre.

Ils formaient alors, comme aujourd'hui encore, la partie influente de la Garde Nationale; or, ce n'est que dans les classes inférieures que l'on trouve les hommes qui ne craignent pas de se battre, et qui peuvent être à redouter.

Si cette garde eût existé à Paris en 1830, non seulement elle n'eût pas fait la révolution, mais elle l'eût au contraire empêchée, parce qu'elle eût craint pour ses maisons, ses magasins, ses boutiques, qui furent cependant religieusement respectées. Ainsi, lorsque Charles X licencia la Garde Nationale de Paris, parce qu'elle avait crié : « A bas les ministres! » il assura le succès des journées de Juillet. Il n'avait pas su juger qu'elle ne ferait jamais grand'chose de plus contre lui; ce n'est pas elle qui renverse les gouvernements : le 13 vendémiaire l'avait bien montré.

Je passais devant les Tuileries, pour rentrer dans mon logement, une demi-heure à peine avant que le combat ne s'engageât. Il régnait autour de ce palais, dont les abords étaient déserts, un silence morne; on voyait à peine sur les avenues principales quelques soldats d'infanterie, car la Convention ne

Montmorenci; 11e : de la Place Louis XIV; 12e : des Postes; 13e : de la Halle au Blé; 14e : de l'Oratoire; 15e : du Louvre; 16e : du Marché des Innocents; 17e : de Mauconseil; 18e : de Bonne-Nouvelle; 19e du Faubourg Saint-Denis; 20e : de Bondy; 21e : du Temple; 22e : du Ponceau; 23e : des Gravilliers; 24e : des Lombards; 25e : de la rue Beaubourg; 26e : des Arcis; 27e : des Enfants Rouges; 28e : de la Place Royale; 29e : du Roi de Sicile; 30e : de l'Hôtel-de-Ville; 31e : de l'Arsenal; 32e : de Popincourt; 33e : de la rue de Montreuil; 34e : des Quinze-Vingts; 35e : de l'Ile; 36e : de Notre-Dame; 37e : d'Henri IV; 38e : des Invalides; 39e : de la Fontaine de Grenelle; 40e : des Quatre-Nations; 41e : du Théâtre-Français; 42e : de la Croix-Rouge; 43e : du Luxembourg; 44e : des Thermes de Julien; 45e : de Sainte-Geneviève; 46e : du Jardin des Plantes; 47e : de l'Observatoire; 48e : des Gobelins, (Décret de l'Assemblée Nationale du 22 juin 1790).

disposait pas pour sa défense du dixième des troupes dont disposait Charles X quand il se laissa honteusement chasser.

En arrivant à ma section des Enfants de la Patrie, j'en vis la Garde Nationale s'acheminer vers la Convention, mais je ne tardai pas à la voir revenir d'un pas plus précipité qu'elle n'y était allée.

Elle s'était présentée à l'entrée du Carrousel par la rue Saint-Nicaise[1], et s'était respectueusement arrêtée devant un canon braqué sur cette rue. Elle avait invité les canonniers à fraterniser avec elle. Voyant qu'ils ne répondaient point, la tête s'était avancée pour chercher à fraterniser, mais les canonniers avaient fait feu et la colonne tout entière avait aussitôt rebroussé chemin dans le plus grand désordre, et ne s'était pas arrêtée qu'elle n'eût regagné son point de départ.

L'attaque n'avait été guère plus vigoureuse sur aucun autre point. La section de la « Butte des Moulins » avait seule entretenu une fusillade un peu longue dirigée de l'église Saint-Roch sur la rue du Dauphin[2], dont le débouché sur les Tuileries n'était point gardé par la troupe réglée. Il l'était par des hommes qui s'étaient ralliés à la Convention et qui prenaient le titre de « Patriotes de 1789 » alors que le parti opposé les appelait des « Terroristes ».

Les questions politiques qui finirent par donner lieu au 13 vendémiaire et qui passionnaient alors toute la France, étaient aussi l'objet des discussions les plus animées au sein de l'École Polytechnique. Les adversaires de la Convention y étaient de beaucoup les plus nombreux. La destinée des élèves de l'École a été singulière sous ce rapport : on les a accusés sous la République d'être partisans de l'ancien régime; sous Bonaparte et depuis encore, de l'être de Bonaparte. Tous les gouvernements enfin les ont regardés comme leurs ennemis; ils n'en étaient que les frondeurs,

1. La rue Saint-Nicaise, disparue aujourd'hui, longeait la partie est de la place du Carrousel, passait devant l'endroit où se trouve le monument de Gambetta et où se trouvait alors un corps de bâtiment. Elle se continuait à travers la rue actuelle de Rivoli, qui n'était pas encore percée, jusqu'à la rue Saint-Honoré où elle débouchait entre les rues de Rohan et de l'Échelle.

2. Disparue aujourd'hui, du fait du percement de la rue de Rivoli. Faisait communiquer directement l'église Saint-Roch avec les Tuileries, continuant en ligne droite la rue Saint-Roch.

Et à qui la faute? La chute successive de ces divers gouvernements semble avoir répondu.

Des jeunes gens honnêtes, généreux et sans expérience ne savent pas s'accoutumer à regarder comme louable en politique, pas plus qu'en morale, le défaut de bonne foi, de fidélité aux promesses, la servilité, la bassesse, le manque de franchise et d'indépendance de caractère; ils ne comprennent pas la préférence donnée aux hommes qui n'ont d'autre guide que leur intérêt, sur ceux qui n'obéissent qu'à leur conscience, et ils ne savent pas trouver louables les moyens employés pour avilir l'espèce humaine quand celle-ci aurait déjà si grand besoin de secours contre sa pauvre faiblesse [1].

Dans l'hiver qui suivit le 13 vendémiaire, je perdis mon grand-oncle Douat que j'avais été si heureux de trouver à Paris. Je n'avais jamais manqué, ou du moins cru manquer à ce que je lui devais; mais la réflexion me fit sentir depuis que je n'avais pas été sans reproche à cet égard, bien qu'il ne m'en eût jamais rien dit.

Comme presque tous les vieillards, il aimait à parler de ce qu'il avait vu ou appris dans sa jeunese, et se croyant de très bonne foi dans le vrai, il souffrait très impatiemment qu'on le contredît. Cela m'arrivait cependant quelquefois. Lorsqu'il était ou que je le croyais dans l'erreur, je ne savais pas m'empêcher de le lui dire, et s'il n'en convenait pas, de vouloir le lui prouver. Je ne m'étais pas aperçu et je n'avais même pas pensé que cette manière d'agir pût faire sur lui d'autre impression que celle du moment; mais quelques mots qui lui échappèrent dans je ne sais plus quelle occasion (c'était peu de temps avant sa mort) m'apprirent que je m'étais trompé. J'en eus un regret qui n'a fait que croître avec l'âge, et qui a presque le caractère d'un remords. Il est d'autant plus amer qu'il s'en faut de beaucoup qu'il soit le dernier de ce genre qui m'ait affligé.

1. On voit, par ce récit confus, incomplet et quelquefois inexact des grandes journées de la Révolution, vues de la rue, en passant, et aussi dans la froide et judicieuse conclusion de Laffaille, jusqu'à quel point est inexacte l'opinion répandue que l'École Polytechnique s'était déclarée *en bloc* contre la Convention. (Voir Pinet, *op. cit.*, préface, p. XI.)

Je veux consigner ici les deux seules discussions que je me rappelle encore et au cours desquelles je ne sus pas montrer à mon oncle toute la reconnaissance et tout le respect que j'éprouvais réellement pour lui.

Il racontait souvent que dans notre pays natal on ne connaissait ni le verre ni la faïence et qu'on ne se servait que de poterie de terre, pour boire comme pour manger. Je lui disais que quand il avait quitté le pays, il en était peut-être ainsi, mais que cela n'était plus. Il ne le croyait pas, et répétait toujours son affirmation, s'imaginant que j'altérais la vérité, pour ne pas avouer que mon pays était si arriéré.

On parlait un jour du duc d'Orléans, régent pendant la minorité de Louis XV. Mon oncle rapportait sa mort d'une manière dont je ne l'avais jamais entendue raconter. Suivant son récit, le duc d'Orléans aurait présenté à Louis XV un verre rempli d'une boisson empoisonnée. Le maréchal de Villeroi, gouverneur du jeune roi, ayant conçu des soupçons (soupçons justifiés par les bruits qui avaient déjà couru avant la mort de Louis XVI, comme l'attestent les écrits du temps, entre autres les *Philippiques* de Lagrange-Chancel), le duc aurait été sommé de vider lui-même le verre, et n'avait pas osé refuser. Pour conjurer le mal, il était bien rentré chez lui et s'était hâté de prendre un contre-poison, mais il avait expiré dans d'horribles convulsions.

Je me permis de dire à mon oncle que ce n'était là qu'un conte populaire qui pouvait avoir eu cours dans Paris, mais qui n'en était pas moins inexact. Il trouva très mauvais qu'un jeune homme imberbe, sorti la veille de son village où il n'avait pu rien apprendre sur ce sujet, voulût en savoir plus que lui sur un événement dont il tenait les détails de contemporains qui auraient pu en être les témoins oculaires.

Tels étaient entre mon oncle et moi les sujets de contestations, quelquefois assez vives et assez longues, qu'indépendamment de tout le reste, son grand âge seul aurait dû me commander de prévenir ou de terminer promptement par un respectueux silence. Mais je n'ai jamais su céder à temps lorsque je dis vrai ou crois avoir raison, comme dans les deux circonstances que je viens de retracer.

Quand je vois qu'on s'écarte, involontairement ou non de la

vérité, il est plus fort que moi de n'être pas tenté d'y ramener, de gré ou de force. Je cède très souvent à cette tentation, et rarement je sais user de précautions oratoires ou autres qui seraient nécessaires pour me faire pardonner. Enfin, comme une dame de beaucoup d'esprit m'en a averti, en amie, j'ai le défaut ou, pour parler plus exactement, le tort ou le malheur de ne pas savoir assez ménager l'amour-propre des autres. Or, on sait que les blessures d'amour-propre saignent toujours dans le premier moment, et qu'il en est même beaucoup qui ne se cicatrisent jamais.

Mon grand-oncle avait à peine fermé les yeux, que les gens de justice, tels des vautours après une proie, accoururent sans être mandés, pour mettre les scellés sur tout ce qui lui avait appartenu. Ils en firent une vente aux enchères, mais par suite de la chute rapide des assignats, la somme qui en provint se fondit dans leurs mains presque en entier. Aussi, après avoir demandé aux plus proches parents de mon oncle une procuration pour recueillir sa succession, je dus les engager à y renoncer : elle ne suffisait plus que pour rembourser la dot de sa femme.

La mort de mon oncle changea ma position qui n'eut cependant rien de gênant. Jusque-là, j'avais pu mettre en réserve tout ce que j'avais reçu d'appointements à l'École Polytechnique. Je me logeai rue Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Germain, où j'étais beaucoup moins loin de l'École qu'à la rue Grenetat[1]. Je louai au second étage d'une très modeste maison une très petite chambre entièrement nue. Un lit, une chaise et une vieille petite table en formèrent tout l'ameublement; c'était celui de la soupente où je couchais chez mon oncle et que le commissaire de police, ou juge de paix, accouru incontinent après sa mort, n'avait pas mis sous les scellés, soit à cause de son peu de valeur, soit par oubli, soit pour ne pas me mettre à l'instant hors de la maison.

Je n'avais qu'une paire de draps : celle qui s'était trouvée au lit au moment de l'apposition des scellés. Au lieu de me

1. La rue Sainte-Marguerite, disparue aujourd'hui, a servi à former la partie du boulevard Saint-Germain comprise entre la place Saint-Germain-des-Prés et la rue de Buci.

servir des deux draps à la fois, je ne me servais que d'un seul que je pliais en deux. Je n'eusse certes pas mieux dormi entre deux draps que je ne faisais entre les deux moitiés d'un seul; ce ne fut jamais là pour moi la cause d'une incommodité ou d'un embarras.

Une seule fois, cependant, j'eus une certaine inquiétude. Mon frère aîné avait sollicité sa démission et m'avait écrit qu'après l'avoir obtenue, il passerait par Paris pour se rendre dans les Pyrénées [1].

Je craignais qu'il n'y arrivât le jour où l'un de mes draps serait chez la blanchisseuse et où je ne pourrais l'en retirer le jour même, car je me proposais, naturellement, de partager avec lui et ma chambre et mon lit.

Je me réjouissais à l'idée de lui faire les honneurs de Paris, et je faisais à ce sujet les plus beaux châteaux en Espagne, mais tous mes plans furent renversés. Mon frère, ayant obtenu la faveur d'un cheval de selle qui devait lui être fourni d'étape en étape pour faire sa route, ne voulut pas renoncer à l'économie que lui présentait ce moyen de transport, et il abandonna son projet de venir à Paris.

J'en eus un vif regret car j'aurais été bien heureux de lui donner quelques gages de ma reconnaissance pour les secours et les services de tous genres que j'en avais reçus dans mes premières études, dont le succès eût été plus que douteux si je ne l'avais pas eu constamment pour compagnon, pour conseil et pour modèle.

J'ai déjà dit ailleurs qu'il était lieutenant dans le 2e bataillon des chasseurs des montagnes, qui, après avoir combattu en Biscaye et dans la Navarre, avait été envoyé dans la Vendée, où il avait pris Charette, et ensuite contre les Chouans. Il était à Fougères lorsqu'il donna sa démission, sans trop réfléchir sur ce qu'il ferait ensuite; il me chargea de faire quelques démarches pour que sa démission fût expédiée promptement; il quittait, en somme, la carrière des armes au moment même où je ne songeais qu'à y entrer.

1. Ce frère, dont Laffaille parle souvent, et avec vénération, dans ses *Mémoires* était celui qui, de quatre ans plus âgé que lui, étant lui-même élève à Bagnères, avait dirigé ses études, et réussi, grâce à son dévouement, à lui faire suivre les mêmes classes que lui. Atteint par la première réquisition, il était devenu officier.

Il est vrai que dans la partie de cette carrière que je voulais parcourir, ne se rencontraient pas les motifs qui le déterminaient à l'abandonner. Le plus puissant de ces motifs fut, d'après ce qu'il me mandait, la mauvaise composition du corps d'officiers dans lequel il était obligé de vivre. S'il n'eût calculé que les chances d'avancement, il aurait reconnu que cette circonstance ne faisait que les multiplier pour lui. Du reste, son instruction, ses talents et la pureté de sa conduite lui avaient attiré, dans son bataillon, une considération approchant presque du respect.

Un autre motif, se rattachant à celui que je viens d'énoncer, était le peu d'estime qu'on accordait, à cette époque, aux officiers, surtout dans le pays où il se trouvait.

Enfin un troisième était la misère où les officiers étaient plongés par le peu de valeur des assignats, et qui était telle qu'ils regardèrent comme un grand bonheur l'allocation mensuelle de huit francs en numéraire, qui fut accordée à tous, sans distinction de grade, depuis le général jusqu'au sous-lieutenant.

Cette misère m'était connue, et si mon frère était venu à Paris, je comptais bien, pendant tout son séjour, le défrayer de mes deniers; et j'étais en mesure pour cela. Je n'avais pas encore touché aux trois écus de six francs que j'avais emportés de la maison paternelle, et que je gardais pour un besoin extrême ou quelque autre cas extraordinaire. Ce cas se présentait et nul autre ne pouvait mieux justifier l'emploi de ma réserve. Trois écus de six francs étaient alors une valeur considérable, car un louis de 24 livres valait dix mille francs en assignats. Mon frère n'étant pas venu à Paris, les trois écus restèrent donc encore au fond de ma bourse.

Le logement que j'avais pris rue Sainte-Marguerite, bien qu'encore plus modeste, était beaucoup plus commode que celui que j'avais chez mon oncle. Quant à ma nourriture, elle resta très frugale, mais elle me suffisait et je ne désirais nullement qu'elle fût meilleure ni plus recherchée. Je faisais mes trois repas par jour. Le déjeuner consistait en un petit pain que je prenais chez le boulanger en me rendant à l'École Polytechnique, et que je mangeais en chemin ; c'était presque un régal pour moi parce que je trouvais le pain de Paris bien meilleur que celui qu'on faisait dans mon pays.

Je prenais mes deux autres repas dans une pension bourgeoise économique, tenue par une veuve dans la rue où je logeais. Les mets qu'on y servait ne brillaient ni par la délicatesse ni par la variété ; mais ils étaient assez copieux pour satisfaire l'appétit, et je crois voir encore le grand plat de haricots qu'on pouvait appeler *de fondation*, puisque, tous les jours, il figurait sur la table, et auquel on pouvait retourner sans scrupule, et retourner encore sans qu'on le vît entièrement épuisé.

J'avais été conduit dans cette pension par un élève de l'école, frère de Manhès, élève de l'École de Mars, dont j'ai déjà parlé, et cousin du député Milhaud dont il avait été le secrétaire au cours de sa mission dans les Pyrénées Orientales.

Petit, pâle, boiteux, d'une raideur stoïque, il était un contraste vivant avec son frère, digne aide de camp de Murat, que j'ai revu quarante ans plus tard, remarquable encore par les belles proportions de son corps et par son teint coloré.

Murat, en effet, appréciait au plus haut degré les avantages extérieurs. Lui-même devant l'ennemi (les Cosaques peuvent en faire foi), il cherchait à rehausser les siens par toutes sortes de moyens, surtout par des plumes ou autres ornements outrés, quelquefois ridicules, qui l'avaient fait surnommer *Franconi*.

Le Manhès de l'École Polytechnique ne suivit aucune des carrières où cette école conduit. Je le revis en 1815, receveur des douanes dans une petite ville du Nord, chargé d'enfants et s'efforçant de les bien élever, quoique les émoluments de sa place le missent à peine à l'abri de la misère. Une liaison suivie d'un mariage, qu'il avait contracté pendant qu'il était à l'École Polytechnique, avait brisé sa carrière. C'est de tous les élèves de mon temps celui que j'ai vu dans le poste le plus obscur ; j'ai dit que beaucoup avaient brillé dans des situations plus ou moins élevées [1].

GÉNÉRAL LAFFAILLE

1. Les souvenirs de jeunesse du général Laffaille ne s'arrêtent pas là. Quelques pages sont encore consacrées à l'*École de Metz* où il va entrer avant d'avoir terminé sa troisième année à l'École Polytechnique. C'est au sortir de l'École de Metz que le jeune officier franchira le Rhin.

UNE RETRAITE
AU COLLÈGE D'ATHLÈTES

Je suis parti pour le Collège d'Athlètes de Reims après une de ces soirées absurdes et charmantes comme on en passe avec de bons amis, pendant les semaines caniculaires, entre la Madeleine et le Bois : conversations fiévreuses parmi des rythmes de tziganes, cigarettes passionnées et innombrables, un peu d'alcool, quoi qu'on en ait, chauffant les théories et les paradoxes d'après minuit; bref, toute cette poussière de plaisirs physiques et intellectuels qui, à Paris, fait briller à facettes notre vie, mais en l'usant, à la façon dont l'égrisée lime le diamant. Le lendemain, le réveille-matin des grandes résolutions n'a sonné que dans mon subconscient : à la dernière minute, la lutte contre les tiroirs inertes et les valises rétives m'a donné l'angoisse d'un match sans espoir. Enfin le train m'a emporté tout de même, à travers la Champagne, vers ce Collège du muscle, né, il y a un an, d'une conversation de littérateurs et magnifiquement réalisé par un Mécène sportif : premier essai en France d'une école civile d'éducation physique et d'entraînement sportif, et aussi première station, si je puis dire, de cure athlétique. Je suis heureux que mon départ ait eu lieu ainsi en hâte, presque en coup de surprise : j'en goûterai plus vivement le contraste entre la vie citadine et celle de ce monastère nouveau jeu;

j'éprouverai mieux la réaction de ce régime d'isolement et de travail musculaire sur la nervosité que tout Parisien, à cette époque de l'année, emporte dans ses bagages.

La ville traversée en hâte, voici le parc Pommery, au bas duquel a été créé le Collège d'Athlètes. « Créé » est le mot dans ce pays crayeux où parcs et jardins doivent être établis à grand renfort de terrains rapportés et où le luxe en est plus précieux qu'ailleurs. Devant un calme panorama de collines champenoises, nous descendons les larges et molles allées de cette propriété privée, si généreusement ouverte, depuis deux ans déjà, à l'athlétisme des jeunes ouvriers rémois et aux promenades dominicales de leurs familles. Des moulages de statues antiques jaillissent à tous les tournants, en apparitions lumineuses, sur la verdure noire des sapins ou sur les plans géométriques et clairs des tennis : le *Gladiateur combattant* et la *Diane de Gabies* détendent mieux leurs muscles, semble-t-il, dans ce décor de plein air, y retrouvent leurs véritables proportions, leur modelé intégral et leur vie première, diminuée et comme étouffée à nos yeux par les plafonds de musées.

Plus bas que le stade Pommery lui-même, des barrières et des grillages légers annoncent et délimitent un second stade, de dimensions moindres, qui est celui du Collège d'Athlètes. Assez profondément creusé en cuvette de vélodrome, entouré de quelques bâtiments, de jeunes arbres et de buissons, celui-ci ne se révèle que tout d'un coup à la vue. On a souvent prononcé, à propos du Collège, la formule *monastère d'athlétisme* : ce stade donne en effet l'impression d'une sorte de cloître sportif, presque caché à la vue des visiteurs du parc, ouvert seulement vers le ciel. Les pentes de verdure sont partiellement taillées en larges marches d'escaliers qui serviront à l'occasion de gradins rustiques pour des spectateurs. Une piste de 300 mètres de tour, — deux belles lignes droites reliées par deux demi-circonférences, — d'un jaune de chrome très clair, est margée à sa partie intérieure, « à la corde », par une bande de sable maïs, plus confortable aux pieds que le reste de la piste. Sur la pelouse centrale, tous les accessoires des sports de précision de l'U. S. F. S. A., mêlés à ceux de la méthode éducative du lieutenant Hébert : les

longues allées, matelassées de sable, minutieusement mesurées par des bandes de bois chiffrées, du saut en longueur avec ou sans élan, du lancement de poids; les poteaux gris-perle du saut en hauteur; les claies mobiles du 110 mètres haies; les barres de suspension, le mur rustique et la banquette irlandaise des fusiliers marins; le carré de tan de la lutte et celui des gueuses de fonte; enfin le svelte échafaudage des cordes lisses, repérées de mètre en mètre, le repère des 5 mètres, le « zéro » de la cotation Hébert, étant marqué par un petit chiffon rouge, comme s'il s'agissait d'appâter les athlètes débutants. Contiguë au bord supérieur du stade, une vaste piscine d'eau claire, au fond de mosaïque, surmontée à l'une de ses extrémités par un échafaudage de cirque qui prévoit trois ou quatre hauteurs de plongeons.

Aussitôt arrivé, en tenue et au travail. On me conduit au vestiaire, ripoliné et propre comme une clinique. Souliers plats pour la leçon Hébert ou à pointes pour la course sur le gazon; au choix la culotte blanche, courte et flottante, ou le *slip*, plus abrégé encore. Un grand rectangle de molleton, blanc, bleu ou saumon, en guise de peignoir pour ceux qui tiennent à passer la journée sur le stade et à y flâner dans les intervalles de leur travail. Il va sans dire que nous décorons ce peignoir du nom de toge : le molleton, si doux à la main, si moelleux à l'œil, à la fois épais et léger, se drape fort bien en plein air : je ne sais si les laines antiques, telles que nous nous les figurons d'après les statues, ont eu la majestueuse mollesse et la parfaite plasticité de ce linge de bain. Et comme on aurait vite retrouvé le port et le rythme de cette vêture antique!... J'admire deux instructeurs bretons, frustes matelots hier encore, qui, descendant la pente gazonnée du stade, au sortir du bain, un jour de grande bise, ont retrouvé tout naturellement le drapé classique de la toge et jusqu'au *sinus* qui servait de poche au citoyen romain.

Sur la pelouse elle-même, la quasi-nudité hébertiste (les Grecs eux-mêmes ont connu le *slip* avant la nudité complète) apparaît si logique et si naturelle déjà : terme aussi désirable physiologiquement qu'esthétiquement d'une évolution du costume athlétique qui a commencé par la culotte

collante, encore décorative et *habillée*, du gymnaste pour se continuer par le maillot réglementaire de l'U. S. F. S. A., dernière pudeur, dernière douilletterie aussi de notre hérédité bourgeoise. Les maillots multicolores, les carrés de calicot numérotant chaque homme comme une machine ont eu leur pittoresque ou leur utilité. Nous en avons célébré parfois la polychromie amusante, comme un progrès sur la triste redingote. Mais combien je leur préfère maintenant le groupe nu des moniteurs et des champions de France que j'aperçois en entrant dans ce stade : une symphonie de corps de toutes les races de France, très divers de carrures, de plastiques, de tonalités surtout, — les uns déjà ambrés par l'habitude du grand air, les autres portant encore le signe de l'initiation, le coup de soleil flamboyant sur les omoplates, — dont l'ensemble se détache, très harmonieux et très noble, sur le gazon un peu roussi, comme une théorie de jeunes pâtres aux corps lumineux, tranchant sur l'herbe pâle d'une fresque.

Au travail donc, comme eux et avec eux, dans ce cloître de sable et de verdure. La leçon Hébert d'abord, qui façonne impérieusement tout le corps, sans préoccupation de chronométrages ni de performances. Puis l'amusement de pratiquer, loin derrière les spécialistes et les virtuoses, les distances classiques, les sauts rituels de l'olympisme moderne : le 100 mètres qui vous vide en quelques secondes et vous laisse pantelant sur l'herbe; le 1 500, au cours duquel le cœur a des alternatives de bien-être et d'angoisse, de joyeuse confiance et d'amer désespoir; le saut en hauteur dont le fil blanc mesure impitoyablement, à un centimètre près, la détente et l'adresse combinées d'un homme. Joies purement musculaires qui, sur le moment, vous détachent de toute autre préoccupation et sur lesquelles on ne songe guère, durant le temps qu'on les goûte, à faire de la littérature...

*
* *

J'étais curieux cependant d'observer *in animâ vili* les effets intérieurs de cette vie d'entraînement, à la façon des collèges anglais ou américains, et la réaction de ce régime presque

exclusivement athlétique sur des intellectuels français. J'ai là d'ailleurs une abondante matière d'observation : une colonie de confrères parisiens qui sont venus, en guise de villégiature, se soumettre pendant quelques semaines à cette existence héliothérapique et sportive.

Il faut en convenir, — dussent les pédagogues à l'ancienne mode en tirer de sévères conclusions sur le danger, au point de vue éducatif, d'élargir les règlements et les horizons scolaires, — chez ceux d'entre nous qui n'avaient aucun entraînement physique, la première impression est celle d'une sorte de dispersion de l'être intellectuel et moral : dispersion telle que ni la vie de plage et de casino, ni la villégiature rustique ne leur en ont jamais donné l'équivalent. Tel chroniqueur, par exemple, qui eût sans doute continué sa rubrique à la mer ou à la montagne, s'en déclare incapable autour de ce stade où il a fait son premier 1 500 mètres plat et arboré, sur la poitrine et sur les épaules, le premier coup de soleil de l'apprentissage hébertiste. Et je ne parle pas seulement de la courbature générale du début et de ces intoxications locales des membres qui empêchent littéralement de penser à autre chose. Ces premiers effets passés ou seulement atténués, c'est en réalité une orientation nouvelle de la vie, très différente du *farniente* des ordinaires villégiatures, vers l'activité corporelle, vers le dynamisme musculaire. C'est la révélation d'un ordre de choses inédit, tout au moins oublié par ces intellectuels depuis leur prime jeunesse. On dirait que chaque jour, à chaque exercice nouveau, ils se découvrent des muscles inconnus, avec la même surprise, la même joie que les tout petits enfants : Madame de Noailles dirait volontiers de ces tard-venus de l'athlétisme qu'ils ont le « corps émerveillé » et comme l'éblouissement de sentir en eux des fibres musculaires insoupçonnées jusque-là.

Ceux mêmes qui, plus en forme, ont l'habitude cependant de séparer nettement leur vie sportive de leur vie intellectuelle commencent par ressentir ici un trouble étrange et une incroyable paresse d'esprit. C'est en vain que j'ai tenté d'abord d'écrire ces notes dans la bibliothèque même du Collège, essayant ainsi de me mettre dans l'âme de ces étudiants anglo-saxons qui ont sous les yeux, en travaillant, leurs terrains de

course et de cricket. Je sens qu'il me faudrait des mois pour m'habituer à écrire ici.

C'est une bien agréable salle cependant, cette bibliothèque d'athlètes. Le bâtiment lui-même, construit à la suédoise, murs et poutrelles multicolores, largement abrité et comme encapuchonné par des toits aux tuiles couleur de lave, est si intime, si accueillant, avec le paradoxe de deux moulages antiques, le *Mars Borghèse* et le *Discobole*, placés en sentinelles à sa porte, blanches et robustes nudités qui semblent s'incliner avec bonté vers notre faiblesse de civilisés et dont les gestes calmes évoquent (je m'en avise tout à coup) ceux des statues de cathédrales : n'ont-ils pas été, en effet, les saints d'une autre religion, celle qui avait fait de la beauté une espèce de devoir moral?... La salle de lecture elle-même, avec sa décoration scandinave, en teintes éclatantes, bleu franc et orangé vif, semble bien faite pour l'exercice net et joyeux de la pensée, pour l'élaboration d'une littérature précise, claire, je voudrais écrire aseptique. Mais les fenêtres ouvrent sur le ciel de larges rectangles d'azur intact ou de nuages vagabondant au vent; mais surtout, en haussant un peu la tête, j'aperçois une portion du stade, dont je continue d'ailleurs à entendre les bruits familiers, commandements brefs des moniteurs, chutes lourdes et molles des gueuses de fonte ou du poids olympique, et même, en prêtant bien l'oreille, la foulée d'un peloton de coureurs, souple et rythmique comme un trottinement de bêtes sur le sable.

Les quelques lecteurs qui sont là, moi-même qui prétends y écrire, nous restons en tenue d'athlétisme, culottes courtes ou *slips*, les pieds nus dans les souliers plats, tout au plus notre toge de molleton jetée sur les épaules. A tout moment, l'entrée d'un élève ou d'un moniteur, encore essoufflés, luisants de transpiration et de vie animale, semble apporter ici la clarté du dehors et railler mon ténébreux labeur de gratte-papier. Les journaux et revues de sport, éparpillés sur les tables, feuilles aux couleurs agressives, disséminent mon attention. Si je m'obstine à écrire, il me semble qu'en traçant un mot j'en oublie le sens : je n'en vois plus que la graphie et je jouis comme un enfant, visuellement, de l'émail léger, fugitif que l'encre laisse sur le papier. Un instant, je m'en

souviens, je me suis pris à imaginer et à envier les délices purement physiques du clerc enlumineur qui, devant une ogive de monastère, ouverte sur la campagne et débordante de lumière, n'avait qu'à fignoler, entre deux offices ou deux séances de travaux manuels, les rubriques d'un texte qu'il ne lisait même pas...

Ici, en effet, c'est comme le monastère d'un autre culte, où toute prière, toute pratique consisteraient dans le mouvement et l'effort corporels. La cloche sonne l'heure de la piscine, celle de la « série Hébert », et nous obéissons à son appel machinalement, avec le paisible automatisme de moines se rendant à matines. Dans l'intervalle des leçons collectives, la plupart d'entre nous continuent, sur la piste ou sur la pelouse, leurs dévotions sportives. Sans doute, quelques contemplatifs abusent, couchés sur leurs toges éployées au versant des pentes gazonnées du stade, du bain d'air et de soleil qui fait encore partie de la méthode naturelle. Mais il semble que la plupart des « collégiens » soient hantés par un perpétuel désir d'agir, de mieux faire, d'améliorer leur 100 mètres ou leur saut en hauteur, chacun dans la mesure de ses forces, sans espoir exagéré, sans jalouser non plus les performances qui lui sont inaccessibles. Lorsque nous voyons tel champion de France, boursier du Collège, s'élancer, les muscles et les traits du visage eux-mêmes ramassés dans un effort prodigieux ; lorsque nous le voyons, grâce à une adroite synthèse de tous les gestes utiles aussi bien que grâce à sa « qualité » exceptionnelle, bondir, dans le sable roux et gras du sautoir, bien au delà de la place où nos propres empreintes se confondent sans gloire, nous l'admirons avec une sorte de mysticisme, nous ne le jalousons pas amèrement, comme il arrive, dans la vie ordinaire, pour d'autres succès de notre prochain. Révérence parler, une comparaison me revient à l'esprit, qu'on nous apprenait jadis au catéchisme : les bienheureux terrestres ou célestes, nous disait-on, savent jouir intégralement de leurs vertus ou de leur félicité, en dépit de leurs mérites différents, de même que des coupes de contenances diverses sont toutes également satisfaites d'être remplies...

Je renoncerai donc à écrire dans cette bibliothèque trop

claire, trop joyeuse à l'œil, et qui ne rappelle pas assez le cabinet de travail silencieux ou les sombres salles d'étude de notre enfance. Si près du stade, tout me commande le mouvement et chaque minute enlevée à la piste et aux sautoirs me pèse comme un remords. Pour confier tout cela au papier, je rentrerai dans ma chambre de Reims, une de ces chambres de sous-lieutenants que l'administration du Collège nous a réservées dans les quartiers tranquilles de la ville, afin de nous éviter les promiscuités banales et bruyantes de l'hôtel, et où il me semble que je suis redevenu étudiant dans quelque faculté française de demain qui posséderait, hors des murs de la cité, un stade à elle, avec des heures de sport obligatoires.

Rêvons d'un tel avenir. Espérons mieux encore : l'époque où nos cadets auront conquis le droit au plein air et à la lumière, jusque pendant leurs heures d'étude, et où les horizons rustiques et sportifs ne seront plus considérés comme les ennemis du travail intellectuel. Combien d'entre nous ont épluché avec dégoût, devant des murailles de prison, les vers lumineux de l'*Odyssée* et des *Bucoliques* et n'y ont vu qu'ennui, qui les eussent compris et aimés devant un décor de plein air et de verdure!... Et combien plus sincèrement nous eussions goûté les dialogues de Platon si nous avions pu les lire sous l'ombre même du platane philosophique, avec des corps bien portants et calmes, avec des sens équilibrés et apaisés par l'athlétisme, comme ceux dont jouissaient les auditeurs de Socrate, comme ceux dont nous jouissons ici!...

*
* *

Au reste, l'existence du Collège d'athlètes comporte, elle aussi, des leçons et des cours, mais d'un genre inédit. Je passe sur les conférences proprement anatomiques, destinées aux aspirants-moniteurs et aux futurs professeurs d'éducation physique. Le squelette d'étude et l'écorché démontable, l'un suspendu à une potence, en manière de *punching-ball*, l'autre virant sur un trépied, à la façon d'un mannequin de couturière, entourés de deux médecins qui les expliquent et les commentent et d'une quarantaine d'élèves qui les regardent, voilà pourtant,

au milieu des sautoirs, des barres et des cordes lisses, un spectacle peu banal.

Mais d'autres leçons, plus spécialement athlétiques, nous réunissent assez régulièrement deux ou trois fois par jour. Ici, c'est un champion de France, virtuose du saut en longueur avec élan, qui, après quelques explications brèves, d'une éloquence à la fois maladroite et pittoresque, daigne nous donner la démonstration de ce théorème de dynamique vivante : d'abord le départ correct, à une distance soigneusement repérée par lui ; puis le juste appel du pied, au ras du sautoir ; et enfin ce jeu souple et habile de tous les muscles par lequel le corps, une fois projeté dans l'espace, rectifie sa position, reste maître de soi, tel le chat élastique au cours d'une chute ou d'un bond, et recule d'autant son point d'atterrissage. Là, c'est un instructeur nègre, petit, à l'épiderme de brique sous la grande lumière, aux muscles arrondis et lisses comme ceux des faunes de Clodion, qui démontre les coups et les parades de la boxe anglaise. Plus tard, ce sera le professeur de jiu-jitsu, un Français court, brun et râblé, auquel la pratique de ce sport de félins a fait, peu à peu, un regard mince et oblique de Japonais : sur les six nattes rituelles, arrimées comme les pièces d'un jeu de patience, il nous prend un à un, nous enseigne les chutes en souplesse, l'obscur travail des mains et des pieds nus qui déséquilibrent et désarticulent l'adversaire.

Auditeurs attentifs de ces cours d'un nouveau genre, devant lesquels l'œil est plus utile que l'oreille, nous sommes groupés en cercle autour du maître, assis à même la pelouse, enveloppés lorsque l'air est trop vif dans nos grands rectangles de molleton qui, toges tout à l'heure, ressemblent maintenant à des burnous effondrés en petits tas clairs et nous donnent de faux airs d'Arabes accroupis autour du couss-couss.

Les professionnels du muscle ne sont pas les seuls à manger des yeux le maître de conférence et à collectionner des notes, si je puis dire, non seulement dans leur mémoire cérébrale, mais dans tous leurs membres, dans toutes leurs fibres. Je surprends plus d'un intellectuel à se passionner pour ces leçons, à suivre, comme on suivrait des raisonnements verbaux, ces

chaînes logiques de mouvements, ces syllogismes de gestes, ces nuances et ces subtilités de la déduction sportive.

Tout naturellement aussi, dans les moments de flânerie pure, lorsque nous nous étendons sur les pentes gazonnées, par groupes de quatre ou cinq « collégiens », ou bien le soir, à la table du dîner, nous parlons intarissablement éducation physique, entraînement, performances. Si vive est l'ardeur de certains d'entre nous, auxquels la vie musculaire vient d'être révélée, qu'ils savourent avec délices les moindres détails techniques, les moindres révélations pittoresques de cette science nouvelle pour eux. Tel critique littéraire, tel musicien, tel spécialiste de la politique étrangère, d'autres encore, sont ravis d'apprendre peu à peu les lieux communs ou les paradoxes approximativement vrais de l'éducation physique : les mêmes exercices qui font maigrir le gras et engraisser le maigre, — la course à pied qui élargit les épaules et amincit les jambes, — l'obèse qui diminue à l'œil sans diminuer de poids, parce que le muscle remplaçant la graisse est d'une densité supérieure, — le sauteur qui, théoriquement, doit sauter autant de centimètres au-dessus du mètre qu'il a de tour du mollet, etc..., tout cela enchante les passionnés de la Renaissance physique. Je ne pense pas que les hommes de la Pléiade aient été plus heureux de saisir, à mesure que les manuscrits retrouvés les leur révélaient, les moindres vestiges, les fragments les plus insignifiants de la pensée ou de la sensibilité antiques...

Ces conversations, comme notre travail sportif lui-même, réunissent d'ailleurs des jeunes gens et des hommes des conditions les plus différentes. Non seulement sur le stade, mais encore dans les discussions de table de notre mess athlétique, l'inégalité des situations sociales s'atténue peu à peu jusqu'à disparaître. Rien de sentimental ne s'interpose entre cet apprenti mécanicien, champion de France, et ce jeune élégant aux bagues armoriées qui discutent entre eux éducation physique, performances et harmonie musculaire. Ils pratiquent et commentent ensemble une science complexe mais concrète, où le plus simple, intellectuellement parlant, et le plus rapproché de la nature est souvent par là-même le plus habile et le plus compétent. Jusque dans l'expression verbale de sensations

ou d'attitudes musculaires, c'est lui souvent qui l'emporte sur l'homme cultivé, et ce dernier ne se sent point humilié de lui témoigner, au moins sur ce terrain, une sincère déférence. J'admire qu'au cours de ces quelques semaines de communauté sportive entre individus si divers d'origines, pas un mot, pas un geste ne nous aient divisés *socialement* un seul instant. C'est la camaraderie du régiment, dirait-on, anticipée ou prorogée, selon les âges, dans la vie civile. Rien ne saurait mieux illustrer à mes yeux cette phrase de M. Pierre de Coubertin qui, précisément pendant mon séjour à Reims, me tombe sous les yeux : « La pratique des exercices sportifs n'égalise pas les conditions, mais elle égalise les relations »; ou encore cette strophe allemande, extraite par lui d'une *Ode au sport* qu'on nous lut naguère au Congrès de psychologie sportive de Lausanne :

O Sport, du bist die Gerechtigkeit!
Vergeblich ringt der Mensch nach Billigkeit und Recht
In allen sozialen Einrichtungen;
Er findet beide nur bei Dir.
Um keinen Zoll vermag der Springer seinen Spring zu höhen,
Nicht um Minuten die Dauer seines Laufs.
Die Kraft des Leibes und des Willens Spannung ganz allein
Bestimmen die Grenzen seiner Leistung.

« O Sport, tu es la Justice ! L'équité parfaite, en vain poursuivie par les hommes dans leurs institutions sociales, s'établit d'elle-même autour de toi. Nul ne saurait dépasser d'un centimètre la hauteur qu'il peut sauter ni d'une minute la durée qu'il peut courir. Ses forces physiques et morales combinées déterminent seules les limites de son succès. »

Sans doute est-ce aller loin que d'ajouter, avec M. de Coubertin : « L'uniforme sportif ne s'est jamais accommodé d'une grande recherche... Bientôt il n'y aura plus d'élégances, sous ce rapport, que dans la forme du corps et la qualité de la peau[1] ». Ceci nous paraît vrai sans doute dans ce Collège athlétique où les vestons les mieux coupés ne sont, huit heures par jour, que loques accrochées au vestiaire. Mais nos rudes climats ne se prêtent pas longtemps à la nudité. Convenons

1. *Revue Olympique*, août 1913.

seulement, — toujours avec le rénovateur des Jeux Olympiques, — que la pratique des sports, pour peu qu'elle dépasse, en France, le petit clan des professionnels et des jeunes artistes de l'U. S. F. S. A., pour peu qu'elle s'introduise dans les mœurs de tous et qu'elle soit continuée jusqu'à l'âge de l'homme fait, voire de l'homme mûr, sera « une école excellemment préparatoire à l'existence présente, — excellemment apaisante aussi. »

Ce n'est pas d'ailleurs que notre groupe d'intellectuels, — nous en sommes arrivés nous-mêmes à prononcer ce mot avec quelque ironie, — ne fasse assez souvent bande à part et ne poursuive des conversations, des discussions plus spécialement à lui. Le génie logicien, moraliste et discoureur du Français pouvait-il se désintéresser de cette proie nouvelle et si copieuse qu'est la vie athlétique ou, d'une façon plus générale, l'éducation physique?... Quatre ou cinq des « collégiens », dont un écrivain médical, jouent fréquemment, autour du stade, sur l'allée supérieure de cette cuvette de verdure, le rôle des péripatéticiens antiques : l'un de nous, qui pense volontiers par calembours, les a même surnommés « les discoureurs à pied ». Ce groupe se renforce de tous ceux qui, momentanément blessés, — « amochés », comme dira l'Académie un jour, à la suite des sportifs, — sont empêchés de courir et traînent sur la pelouse des genoux bandés ou des chevilles barbouillées de teinture d'iode.

Ces intellectuels, qui ne sauraient cesser de l'être, se plaisent à analyser en commun leurs sensations musculaires et sportives. Pour tous ceux d'entre eux, ou peu s'en faut, qui ont dépassé la trentaine, la compétition athlétique, sinon l'exercice physique lui-même, a été une découverte. Ils en goûtent tardivement les joies spécifiques et les fortes émotions. Dans leurs modestes 100 mètres ou 500 mètres plat, même maladroitement exécutés et dans des « temps » sans gloire, ils pressentent et analysent les sensations musculaires et les raisonnements tactiques des vrais champions. Par exemple, le drame, si complexe dans sa brièveté, qui se joue dans le corps et dans l'esprit du coureur de 100 mètres, cette détente de 11 ou 12 secondes, nourrie par une inspiration unique, mais

durant laquelle cependant l'homme continue à penser, à réfléchir, calcule ses foulées et compose sa course : comme si le violent effort physique, à l'instar de la sensation de danger et de mort, multipliait le temps, le décomposait en cinquièmes de seconde, véritable lunette grossissante, ultra-microscope de la durée. Encore que les champions eux-mêmes, ces artistes pour la plupart purement instinctifs, ne songent pas à ratiociner sur leurs muscles et ne voient guère plus loin que le bout de leur course, qui pourrait refuser à de telles expériences et à de telles observations l'honneur d'entrer dans la psycho-physiologie et de l'enrichir grandement?...

La matière est, en effet, aussi abondante que neuve. Médecins, pédagogues ou gens de lettres, les intellectuels du Collège ergotent à perte de vue, aux heures de repos, sur cette science à peine ébauchée en France, l'éducation du corps humain. Avec des termes d'éleveurs et de maquignons, des partis adverses, végétariens contre carnivores, hébertistes purs contre sportifs selon l'U. S. F. S. A., s'entreprennent, s'analysent, se dépiautent les uns les autres. Brochant sur le tout, les psychologues et les artistes insistent sur les rapports de l'âme et du corps, invoquent l'histoire, le roman, les arts plastiques. Insensiblement, la discussion s'élève jusqu'à la philosophie. Car il n'y a pas de science si concrète, — fût-ce cet élevage humain, trop longtemps méprisé chez nous, — dont le Français n'aime à tirer des idées générales et de la spéculation désintéressée, et je pense qu'à certains moments, dans ces chaudes palabres de stade, nous n'avons rien à envier, sinon le génie du philosophe grec et sa divine subtilité d'expression, aux interlocuteurs des dialogues platoniciens.

***

Un de nos plus fréquents sujets d'étonnements et d'étude, c'est le lieutenant Hébert lui-même, directeur technique du Collège. Cet éducateur d'hommes à qui la presse a fait en quelques mois une renommée quasi-universelle et dont la méthode, même discutable sur certains points, même perfectible, il l'avoue, marquera une date considérable dans l'histoire

de la race française, est curieux à étudier lui-même en tant qu'animal humain. Lorsque nous nous proposons, à la mode socratique, des termes à définir dans cette science encore si mystérieuse qu'est l'éducation physique (Qu'est-ce que la santé absolue? Que doit être l'animal humain en soi? etc...) c'est à l'auteur de la méthode naturelle que nous songeons tout d'abord. Non que ses performances proprement sportives inquiètent les records des spécialistes, de ceux qu'on pourrait appeler les grands génies du muscle : c'est autre chose qui nous intéresse et nous étonne chez Hébert. C'est précisément l'aspect qu'il offre lui-même, — héréditaire et naturel, ou plutôt acquis par des années de gymnastique et de nudité au grand air?... — d'un animal, sans plus, à peine éduqué sportivement, plus robuste et instinctivement agile que volontairement discipliné et, si je puis dire, dressé.

C'est un curieux spectacle, en effet, que d'observer Hébert pendant quelques minutes. Sur ce stade, aux heures où tous les autres, champions et élèves amateurs, travaillent soit à la leçon réglementaire, soit à des exercices sportifs, lui seul a l'air de flâner et de ne rien faire de ses muscles. En réalité, il ne reste pas une seconde en repos; mais il passe d'un exercice à l'autre, ou plutôt d'un mouvement au mouvement suivant avec une telle fantaisie, une telle indiscipline, un tel air de penser à autre chose, qu'on ne croirait guère voir là l'auteur d'un système ou d'une méthode. Ce ne sont chez lui, la plupart du temps, que des indications de mouvements, des esquisses de performances : un 100 mètres commencé à toute allure, puis arrêté tout à coup; l'élan vers un sautoir brusquement interrompu, à un mètre de la corde, pour un demi-tour nonchalant du côté du poids olympique ou de la gueuse de fonte, rapidement maniés, abandonnés aussitôt. Hébert sur le stade évoque invinciblement l'idée d'un chat qui s'amuse. De cet animal athlétique entre tous et qui est resté sauvage jusque dans la domesticité, il a, en même temps que la musculature longue, fine, sèche et presque invisible, les sinuosités paresseuses, les longs étirements, les impulsions brusques, les membres toujours en parfaite résolution et en souplesse absolue et cependant toujours prêts à se contracter pour un effort bref et puissant. De même que le chat, cet athlète paradoxal qui se

maintient en forme sans avoir l'air de rien faire, Hébert conserve sa sveltesse, son agilité et sa santé sans pratiquer d'une façon suivie aucun sport, mais en les effleurant tous, en exerçant imperceptiblement mais infatigablement tous ses muscles, brûlant et éliminant sans doute, à force de menus mouvements, ces déchets de l'organisme dont nous ne nous débarrassons, nous autres, qu'au prix d'un effort nettement sportif, assez long et assez violent. « Voyez cet homme, me dit un médecin qui ne cesse d'observer Hébert. Pour des yeux profanes, c'est un paresseux; pour qui sait voir, c'est une machine humaine sans repos, c'est le mouvement même. »

De même encore que les félins, Hébert se plaît, de temps en temps, à des acrobaties que l'on n'attendait guère de son apparente nonchalance, à des cabrioles ou à des équilibres de clown. Et je me rappelle en le regardant qu'il m'a parlé maintes fois, avec une grande admiration, des exploits du cirque. L'âme enfantine du marin est-elle pour quelque chose dans cette passion qu'il partage, comme on sait, avec le lieutenant de vaisseau Pierre Loti?... Quoi qu'il en soit, le violon d'Ingres (et dont il joue d'ailleurs assez bien) de cet apôtre de l'éducation physique, ce sont ses performances du cirque Molier. L'auteur de la méthode naturelle a fort peu pratiqué, il en convient lui-même, les spectacles du football ou les championnats athlétiques de l'U. S. F. S. A. : en revanche, il connaît à fond les secrets techniques de l'acrobatie, l'histoire et les mœurs des banquistes; il a parmi eux d'humbles amis dont il parle avec autant d'admiration que Loti de son frère Yves; son érudition touchant l'histoire du trapèze volant et celle du double saut périlleux est inépuisable...

***

Tandis que nous nous évertuons sur la piste ou sur les sautoirs, des charpentiers, des maçons et des couvreurs achèvent le gymnase couvert, contigu au stade, qui est destiné à prolonger la vie athlétique du Collège pendant les mois d'hiver et à la continuer les jours de grosse pluie. Pour me rendre du vestiaire réservé à la pelouse, je dois traverser,

par une allée provisoire de planches, une région encore indécise de moellons, de gravats et de mortier : j'ai tout loisir d'observer l'attitude des ouvriers à l'égard de la vie que nous menons ici. J'entends les vieux ouvriers et même ceux qui, ayant dépassé la quarantaine, n'ont pas pu prendre part, dans leur jeunesse, à ce que l'on pourrait appeler déjà, dans certains corps de métier, la révolution sociale par le sport.

A n'en pas douter, les plus bienveillants de ces spectateurs se gaussent de nous, avec cette jovialité champenoise qui participe à la fois, dirait-on, de la rudesse du Nord et de la gaieté loquace du Midi. Je surprends deux ou trois aide-maçons qui, sur notre passage, contiennent difficilement leur hilarité et n'ont que le temps de tourner la tête pour pouffer dans le creux de leur main. Peut-être nos souliers bas ou nos sandales, nos longs peignoirs à cordelières ou nos toges théâtralement drapées, qui ne sauraient leur rappeler, et pour cause, ni Rome, ni la Grèce antique, évoquent-ils confusément en eux, en les transposant dans un autre domaine, les sentiments irrévérencieux de leurs ancêtres du moyen âge, grands amateurs de fabliaux satiriques, à l'égard des bures, des ceintures et des sandales monastiques. Il est possible que ces compagnons rient de nous comme des desservants d'un culte nouveau, qui prétendraient leur imposer, par l'exemple sinon par le prêche, la notion de l'effort désintéressé et, du même coup, l'habitude de l'hygiène hydrothérapique et ce goût de la décence vestimentaire qui a tôt fait, chez les prolétaires sportifs, de remplacer la malpropreté et le laisser-aller. Ignorant encore que beaucoup de leurs frères anglais et américains ont pris cette habitude et ce goût et s'en trouvent bien, sans doute ces ouvriers français se révoltent-ils contre notre prédication muette : on dirait que quelques-uns d'entre eux affectent, sur le passage des athlètes, d'exagérer la mollesse au travail ou le débraillé du prolétaire faussement organisé et conscient à rebours.

Ou bien est-ce là, tout simplement et sans méchanceté voulue, l'ironie native des simples envers toute pratique qui dépasse l'utilité immédiate et dont ils n'aperçoivent pas le but lointain ou le charme secret? Rappelons-nous cette nouvelle de Courteline, dans laquelle le personnel conjuré d'un petit

café, patrons, enfant, garçon et plongeur même, s'amuse ingénument et éperdument au spectacle de « Monsieur la Gourde », le pauvre hère qui, dans un coin de la salle, poursuit chaque soir son âpre labeur d'homme de lettres, travail mystérieux pour ces âmes frustes. Sans doute, pour les gens du peuple qui ont passé un certain âge, l'athlétisme et l'éducation physique apparaissent-ils comme d'inintelligibles arts d'agrément, comme une sorte d'activité de luxe, paresseuse en dépit des efforts qu'elle exige. Il y a muscles et muscles, comme il y a fagots et fagots, et la sueur du tâcheron méprise, je pense, la noble transpiration du coureur de 1 500 mètres...

Comme on aurait tôt fait, d'ailleurs, de conquérir le peuple, du moins les nouvelles générations de la démocratie, à l'entraînement purement éducatif du corps aussi bien qu'à cet art plus instinctif qui est le sport de compétition!... Ici même, en face des ouvriers trop vieux pour être convertis, le stade du Collège est réservé chaque jour, durant quelques quarts d'heure, à des enfants du peuple qui jouissent des mêmes pistes, des mêmes instructeurs que nous, ainsi que, dans les cliniques d'hôpitaux, les humbles sont soignés par les princes de la science. Le matin, ce sont quelques douzaines d'enfants assistés de la ville de Reims, (de l'âge même de ces pupilles de la marine qu'Hébert nous présenta naguère, au Congrès d'éducation physique de Paris) auxquels le Collège accorde, ne disons pas l'aumône, mais le luxe de l'exercice quotidien et de la nudité au grand air, luxe qui, longtemps encore, sera refusé aux jeunes bourgeois des lycées. Quel spectacle pour les théoriciens maniaques de l'éducation physique qui s'obstinent à ne chercher que dans leur cerveau ou dans les livres des formules de cabinet, des équations de laboratoire!.. Groupés par sections, selon leur âge ou leur degré de robusticité, grouillant joyeusement autour des moniteurs qui les dépassent de leurs torses larges, bronzés et nettement modelés, ces jeunes corps à la plastique encore douteuse ou déjà tarée, à l'épiderme encore blafard, font sur la pelouse du stade comme un pullulement de basse-cour : poussins fraîchement sortis de la coquille autour de mères-poules attentives et affectueusement grondantes. Tel est d'ailleurs le besoin de vivre et de s'épanouir de l'animal humain que pas un de ces

gosses ne reste immobile une seconde. Même l'escouade des rachitiques et des déviés s'agite, sautille, s'évertue. Jusque chez les plus pitoyables de ces nudités enfantines, l'instinct sportif se révèle déjà, et parfois de façon éclatante : l'un court avec des épaules d'oisillon et un ventre de magot; un autre, affligé de jambes courtes et tortes de gnôme, a l'air, en sautant, de rebondir sur des ressorts. De loin, avec leurs grosses têtes blondes, aux cheveux coupés ras, on dirait ces canetons mal venus, bancals et comiques qui se hâtent en boitant vers la pâtée et n'y arrivent pas toujours les derniers.

Le soir, aux suprêmes lueurs du couchant qui rasent les bords du Stade, tandis que la pelouse se transforme, tout au fond, en un sombre tapis de velours, ce sont trois ou quatre équipes d'ouvriers cavistes, adolescents et adultes, qui, leur journée terminée, viennent de bonne grâce se soumettre à la « leçon-type » d'Hébert. Discipline plus méritoire que la nôtre, d'être acceptée ainsi sur la fin d'une journée de travail manuel. Mais sans doute ces ouvriers-là y trouveront-ils, en guise de récompense, avec une force et une santé mieux équilibrées, une âme plus tranquille en face des inégalités sociales, tout au moins ce sang-froid dans la lutte, cette dignité morale qui sont comme l'envers psychologique des « vertus corporelles » et des habitudes athlétiques.

Au reste, nous n'étonnons pas seulement les aide-maçons du stade : dans la ville aussi, nous avons encore, çà et là, notre succès de surprise, parfois même de scandale. Dirai-je même que le scepticisme et la paresse physique du boutiquier ou du petit rentier des générations précédentes ne nous sont guère plus indulgents, le plus souvent, que la grosse ironie du peuple? Nous nous prêtons, il est vrai, aux brocards, avec une espièglerie de grands enfants que nous sommes tous devenus au contact des « collégiens » de dix-huit ou vingt ans, affectant de nous promener tête nue, à l'américaine, dans les rues de Reims, arborant tous la même cravate noire et jaune qui tire les yeux à vingt mètres et nous donne des airs d'équipe de football en déplacement. Volontiers aussi, dans les tramways qui nous ramènent du stade, nous nous laissons aller à une puérile gaieté d'étudiants en rupture de monôme.

Mais il y a autre chose encore dans l'attitude que nous témoignent nombre de Rémois. Dans cette ville qui ne devrait plus s'étonner de rien, ayant vu les premiers miracles de l'aviation, les passants se demandent encore, avec une inquiétude presque métaphysique, ce que peut bien signifier ce mot d'athlètes que nous les entendons murmurer derrière notre dos avec un impayable mélange de respect, d'ironie et de commisération. Le sport de compétition, passe encore : la bourgeoisie française a fini par admettre que deux hommes ou deux équipes de quoi que ce soit s'alignassent les uns contre les autres, avec le but bien défini de gagner un match ou de disputer un challenge. Mais elle ne comprend pas, ni à Reims ni ailleurs, que des hommes de trente ans ou plus, comme il y en a parmi nous, c'est-à-dire qui ont passé l'âge du jeu sportif et qui ne sauraient plus avoir que des souvenirs athlétiques, travaillent encore à la conservation et au bon entretien, sinon au perfectionnement de leur corps. Le dimanche, lorsque le Parc Pommery est ouvert au public, des familles s'aventurent curieusement jusqu'au bord de notre stade et contemplent les « collégiens » d'un certain âge avec autant de curiosité qu'elles regarderaient, derrière des grilles, les spécimens d'une faune inconnue. Il ne leur vient pas à l'idée qu'un homme qui a perdu tout espoir de record puisse encore travailler, comme à un devoir envers soi-même, à entretenir sa santé, à sa *constitution*, comme dit l'Anglais même quinquagénaire en parlant de son *footing* matinal. Le soupçon ne les effleure pas davantage — ce serait trop comique!... — que des hommes sérieux et établis puissent trouver non seulement de l'utilité mais du plaisir à cette villégiature d'un nouveau genre.

Grave incompréhension, si l'on y songe, et qui retardera longtemps encore, d'une génération au moins, les gestes et les actes que nous réclamons de nos gouvernants quant à la question des espaces libres et des terrains de jeux. Des hommes faits, des hommes mûrs ne peuvent guère songer à donner à la jeunesse des espaces sportifs dont ils n'éprouvent pas eux-mêmes le besoin. Et pas davantage peut-être des sportsmen comme nous en avons encore trop chez nous, c'est-à-dire qui brusquement, à vingt-cinq ans, abandonnent tout exercice physique. Défaut bien français, qui consiste à considérer les

records ou les challenges de la même façon que beaucoup d'étudiants considèrent les examens professionnels de la vingt-cinquième année, à savoir comme une fin, alors que ce devrait être un commencement.

C'est surtout dans les lieux dits de plaisir que l'athlète a dû être amèrement jugé, pour la modération même qu'il a mise à les fréquenter. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, — et l'expérience en était curieuse à faire, — que, dans cette colonie composée en grande partie de jeunes pur sang, champions de l'U. S. F. S. A. et boursiers au Collège d'Athlète, et de Parisiens habitués à des villégiatures d'août plus émoustillantes, régnerait, le soir venu, un calme aussi anglo-saxon. L'athlétisme en est cause sans doute, qui brise les membres, dompte les nerfs, supprime à peu près d'un seul coup ces habitudes d'agitation ou de plaisir que nous croyions invétérées et qui ne sont, dans la vie déprimante des villes, que des besoins d'excitants. En moins de quarante-huit heures je vois d'enragés fumeurs oublier chez eux leur étui à cigarettes et ne faire que de rares appels à leur pipe. Les habitués de l'apéritif, d'ailleurs peu nombreux parmi nous, y renoncent sans même s'en apercevoir. Il nous semble que nos corps, nettoyés de leurs toxines parisiennes, dédaignent sans regret et même rejettent d'instinct, avec une sensation de libération et de joie, leurs poisons accoutumés. D'autres plaisirs, presque oubliés, reprennent l'intensité qu'ils avaient dans les années d'enfance : tel boulevardier de nos confrères vante ingénument le délice de se coucher à dix heures. Sauf un ou deux Parisiens irréductibles, nous nous scandalisons presque mutuellement par trop de sagesse. Et sans doute est-ce une banalité de répéter que l'ascétisme voulu, quel qu'en soit le mobile, est moins un renoncement à toute volupté qu'une orientation de l'être intellectuel ou moral vers des voluptés nouvelles : il n'en est pas moins curieux de pressentir par nous-même que l'ascétisme purement physiologique du champion à l'entraînement et le sens intime qu'il a de conserver sa « forme » pendant des semaines ou des mois constituent moins une privation qu'une sorte de béatitude corporelle à laquelle il retourne volontiers après y avoir une fois goûté.

Un de ces champions qui, dans quelques jours, doit disputer une grande épreuve de *rowing*, disparaît le plus naturellement du monde, chaque soir, après le dîner, pour aller dormir. Moins sévère, un athlète complet, qui est aussi un spécialiste du saut en longueur, nous accompagne une ou deux fois dans un bar de nuit dont nous n'avons franchi la porte que par acquit de conscience, pour vérifier ce que peut être ici l' « instar » de Montmartre. J'admire d'ailleurs avec quelle tranquillité ce robuste garçon, qui doit tenter un record la semaine prochaine, s'arrête après un unique verre de champagne. Les habitués du lieu ne semblent pas médiocrement scandalisés de voir les athlètes s'éclipser avant la demie de minuit. Non moindre est la surprise des habituées elles-mêmes, « petites alliées » pour la plupart des marins de l'air, de ces aviateurs qui, à Reims, il y a quelques années surtout, ont mené la vie fort joyeuse. L'aviateur, elles comprenaient cela : c'était un jeune homme ardent, bouillonnant de folie ingénue, qui faisait volontiers fi de sa santé comme de sa vie même. Elles en ont connu, elles nous l'avouent, de ces héroïsmes juvéniles et inutiles, analogues à ceux des marins en bordée : le pilote qui, à trois ou quatre heures du matin, après une nuit de bar, retournait à Mourmelon pour voler dès l'aube; celui qui, sur un désir, sur un simple soupçon de jeune amant, revenait du camp d'aviation « en appareil », afin de gagner quelques minutes, par vent travers et sous une pluie diluvienne, et sonnait inopinément à leur porte, en veste de cuir, affolé et ruisselant... Combien timides, peu héroïques, mais surtout mystérieux leur apparaissent maintenant ces champions de la piste, ces amateurs passionnés de l'athlétisme qui ont plus de soin de leur moteur de muscles que les autres de leur moteur d'acier et qui, dès onze heures du soir, parlent de payer leur soucoupe et de quitter cette tabagie funeste à leur entraînement!...

*
* *

Il faut rentrer à Paris. J'ai la brusque impression que ces quelques semaines de retraite athlétique vont laisser dans mon souvenir un trou de regret que, de longtemps, rien ne pourra

combler. Ce que je vais quitter, ce n'est pas seulement, en effet, une villégiature par hasard agréable, parce qu'elle fut fleurie de bonnes amitiés : c'est une existence jamais vécue jusque-là, une *vita nuova* dont je ne suis pas sûr de jamais retrouver l'équivalent. Quand donc des stades, publics comme les promenades, suffisamment nombreux et confortables, situés pas trop loin de notre travail, feront-ils partie du luxe des grandes villes?... Quelle apparence qu'on puisse seulement un jour, sur la ceinture nivelée de Paris, s'offrir une après-midi d'athlétisme avec autant de facilité qu'une soirée de théâtre?...

Aussi, la veille de mon départ, j'éprouve la mélancolie des séparations sans retour. Je n'imaginais guère, il y a dix ans, qu'on pût à ce point s'attrister devant une piste et laisser une partie de soi-même sur le sable d'un sautoir. Il n'est pas jusqu'aux blancheurs ripolinées du vestiaire et jusqu'au bruit familier de la douche qui ne me fassent peine à quitter. Tristesse peut-être plus physique que morale : on dirait que c'est le corps, l'organisme tout entier qui regrette d'avance la santé intégrale dont il a joui ici et qu'il faudra émietter de nouveau dans les fatigues et au milieu des bruits de la capitale.

Et je ne suis pas le seul à savourer amèrement ce regret. Chaque jour voit des arrivées, mais aussi des départs. Hier, j'ai serré la main à un Basque de dix-huit ans qui, en jetant au panier sa dernière serviette de douche, avait presque les larmes aux yeux. Robuste déjà lorsqu'il est arrivé, footballeur connu sur les pelouses de Biarritz, nous l'avons vu cependant pousser comme une plante : quatre kilos en moins d'un mois, et non pas de graisse, *Diou biban!* mais de bon muscle, de « densité », comme nous disons ici. Il emporte pieusement les deux fiches, celle de l'arrivée et celle du départ, qui expriment en chiffres la transformation quasi-miraculeuse de son corps, la gloire de ses mensurations nouvelles. Il suffit d'ailleurs de considérer son veston, tiraillé aux épaules et qui ne se boutonne plus.... Et ce n'est pas une médiocre curiosité que de voir un fils du pays Basque, sans mots inutiles, renfermant en lui ses sentiments, jeter sur le ciel champenois un regard déjà nostalgique.

15 Septembre 1913.

Au matin du départ, tout me devient, plus vivement encore, matière à regret. La ville elle-même, qui s'accorde si bien, par son aspect, à la conception du premier monastère athlétique de France. Je me rappelle qu'à Stockholm, il y a un peu plus d'un an, je rêvais pour notre pays d'une cité de sport, aussi noble d'allure, aussi propre, aussi verdoyante et fleurie que la capitale suédoise. Reims la royale était mieux désignée qu'aucune autre pour tenir ce rôle. Assez d'archéologie y est resté pour qu'aux yeux du touriste un peu sentimental la ville n'ait point la tristesse banale des rues trop neuves. Les maisons à pignon du xve siècle, encore nombreuses, y ont des visages de bonnes gens de la vieille France, en bonnets de coton pointus et qui vous regarderaient passer en souriant. La majesté des hôtels et des places plus modernes, Louis XIV ou Louis XVI, ou des maisons bourgeoises du siècle dernier, la splendeur géométrique des boulevards et des jardins publics y invitent à des rêves de vie plus raffinée, plus rare que celle des villes purement industrielles. Surtout, Reims est encore, à l'intérieur de ses pâtés de maison, une cité d'arbres et de jardins : luxe aristocratique entre tous et qui va se perdant. D'un peu haut, elle apparaît moutonnante de verdure; pas une porte d'hôtel ou de demeure un peu cossue ne s'ouvre sur la rue qu'on n'y voie luire, sur le fond d'un bouquet de vieux arbres, la claire moquette d'un gazon, le vert tendre des feuilles d'arums ou de caoutchouc, la pourpre vive des géraniums en corbeilles. En traversant les boulevards de Reims, le matin, pour aller chercher le tramway qui nous conduit au Collège, on se croirait dans une banlieue élégante de ville anglaise, et cette impression de calme et de pittoresque britannique se continue au delà des anciens murs de la ville, lorsqu'on arrive à la cité des grands champagnes, mélange de magasins, d'ateliers et de châteaux dans le style gothique d'Oxford, entourés de vastes parcs. Au-dessus de tout cela, et comme pour nous maintenir en état de mysticisme, la gigantesque silhouette de la cathédrale : cathédrale trop neuve pour l'instant, un peu décevante à voir de près, car il a fallu la réparer de fond en comble, mais qui, à distance de perspective, est toujours elle-même, formidable et légère, aérienne, translucide, capable encore, quel que soit l'idéal, quelle que soit

la passion que le voyageur apporte ici, de lui communiquer, par son voisinage même, je ne sais quoi de plus désintéressé et de plus sublime.

Et comment appeler, si ce n'est un idéal passionné, ce goût nouveau de l'athlétisme entendu comme il l'est dans cette Trappe moderne : à savoir, non pas tant l'athlétisme sportif, la compétition spécialisée, héroïque, uniquement préoccupée de la place ou du résultat chronométrique, — conception d'hier, déjà belle sans doute, mais insuffisante au point de vue éducatif, — que l'*athlétisme complet*, c'est-à-dire la notion d'une harmonie générale, d'un équilibre artistique entre les différentes parties et les performances du corps; le sens aussi d'une santé morale correspondant à la santé physique que l'on acquiert par l'exercice généralisé de tous les membres; enfin la recherche de ce balancement harmonieux entre les facultés cérébrales et les facultés musculaires, de ce « calme grec » que la littérature nous avait fait pressentir, mais que nous devinons mieux aujourd'hui, à la seule lecture, si je puis dire, des statues antiques.

Qu'on ne dise pas que ce n'est là que littérature pour réservistes ou territoriaux du sport proprement dit et qui se consolent ainsi de n'avoir jamais établi des records. En quittant Reims, je voyage avec un ami très jeune et qui pourrait encore songer avec honneur aux performances de championnats et à la spécialisation, plus flatteuse pour l'amour-propre que l'athlétisme éclectique. Je le sens cependant, à mesure qu'il me fait ses confidences, conquis à une conception plus large de l'éducation physique : je comprends à n'en pas douter qu'il préfère déjà à la vanité d'une performance unique, l'harmonie morphologique et la santé de son corps, l'ensemble même de ses performances moyennes, la santé morale qu'il en retire, bref, tout ce qui justement, dans l'athlétisme, n'est pas matière à championnat ou à challenge. Et je devine que le respect de soi-même ainsi obtenu durera au delà de l'âge trop bref des concours. Mon ami est de ceux qui, à trente ans, à quarante ans et plus loin encore, continueront à faire de l'athlétisme pour se conserver une beauté physique et morale. Avec un corps de champion, ce jeune homme, il est vrai, est

un intellectuel qui raisonne son affaire. N'importe, il est représentatif d'une génération nouvelle, capable de comprendre la valeur sociale de l'éducation physique, par delà les joies brèves des championnats.

Mais voici Paris, et nous nous attristons davantage d'avoir quitté le Collège d'Athlètes. Le chapeau pèse douloureusement à nos crânes, libérés depuis des semaines, le veston à nos corps qui, tous les jours, à cette heure-ci, respiraient le soleil par tous leurs pores. Nous nous sentons désemparés, — il n'y a pas d'autre comparaison, — comme des moines chassés d'un cloître rustique et qu'on rejetterait brutalement dans la vie séculière. Puissants effets de cette villégiature nouveau style ; je ne crois pas avoir jamais vu deux Parisiens, (l'un de nous cependant n'a que vingt-quatre ans) faire aussi mauvaise figure, en revenant de vacances, aux fortifications, aux immeubles à six étages, à cet immense parapluie de brume qui plane sur la Ville comme une fumée de volcan. Tout ce qui donnait à nos aînés du journalisme et de la littérature l'impression de rentrer dans la noble fournaise de l'intelligence, du travail et du plaisir, et la joie de revivre, enfin, ne réjouit guère des écrivains sportifs qui reviennent d'une retraite athlétique au grand air : c'est en rechignant que nous rentrons à l'usine.

GEORGES ROZET

LA ROSE DES RUINES[1]

XIV

Une à une il avait refait les stations douloureuses. A Florence, au lac de Garde, à Venise, parmi l'été suffocant, il avait poursuivi le passé.

Mais le cruel pèlerinage, loin d'apaiser son tourment, l'exacerbait. Les pierres indifférentes n'avaient rien gardé de la trace des pas légers. Il avait voulu, au Jardin Boboli, aller toucher le banc où ils s'étaient assis, près du bassin de l'Isoletta : elle y avait, du bout des doigts, caressé le marbre tiède, l'or grenu de la mousse. Un ciel de turquoise bleuissait, comme autrefois, l'eau féérique. La blancheur des statues palpitait sur les sombres cyprès, et le dieu de bronze, au centre des margelles verdies, dressait dans le soleil sa nudité marine. D'autres couples, en riant, se contemplaient, à travers l'immuable paysage.

Cette perpétuité des choses, leur vie aveugle et continue l'emplissaient d'une âcre mélancolie. Au bord du lac où ils avaient vécu deux mois, il touchait, de plus près encore, l'insondable. La chambre de leur séjour, celle où il avait modelé les figurines, une grosse dame viennoise l'occupait, avec deux petites filles. Un professeur d'Inspruck pêchait dans la barque d'où, tant de fois, ils avaient regardé tomber le soir, sur les monts et sur l'eau...

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 août et 1er septembre.

A Venise, où les palais décrépits apparaissaient plus déserts et plus mornes dans un firmament de feu, il ne put supporter au delà d'un jour l'ardente désolation de la ville et la puanteur des canaux. Il lui semblait que ses souvenirs étaient plus morts encore, dans cette cité morte. Il ne fit que traverser Rome, d'où les vieux Lartigue, et Lucien, toujours à la chancellerie, mais en congé, étaient absents. Rome vide, sous son linceul de lumière, lui parut, avec le trésor saccagé des anciens jours, une tombe aux portes enfoncées, dont on eût dispersé jusqu'aux cendres... Tout, en lui, hors de lui, n'était que commémoration funèbre, et tout, en lui, et hors de lui, criait la vanité de la mémoire et le néant des regrets.

Il se réfugia dans la campagne, sur la hauteur de Castel-Gandolfo. Sa hantise l'avait, un soir, ramené sur cette route, qu'ils avaient parcourue ensemble. La majesté des chênes-verts centenaires, au-dessus du lac d'Albano, sa coupe limpide que surmonte le flanc sauvage de la montagne, le promenoir en terrasse à mi-côte, d'où l'on voit fuir vers la mer une grandiose plaine, la tranquillité surtout de ce coin perdu l'avaient tenté. Il se faisait envoyer de l'hôtel ses valises, prenait pension dans un *albergo*, où un peintre anglais et un poète suédois avaient installé déjà leurs pénates. La cuisine y était mijotée par une grosse Transtévérine, experte aux coulis et forte en gueule. Quant au vin noir, une espèce de brigand, le mari, tout couturé de coups de couteau, le tirait frais, des grandes outres pendues dans une cave aux colonnes trapues, écussonnées d'armes papales.

Du matin au soir, — hors les heures brûlantes de l'après-midi, assommées d'une longue sieste, — Georges arpentait les sentiers de chèvres, poussant jusqu'à l'Arricia, ou jusqu'à Nemi, son désœuvrement et sa fièvre. Il avait maigri au point que le meilleur ami eût hésité à le reconnaître. C'était un autre homme.

Jadis avant de connaître Annie, au temps de son adolescence ivre de travail et de plaisirs, il n'avait jamais réfléchi qu'il se marierait un jour, et que, ce jour-là, s'imposeraient à lui des devoirs nouveaux. Il avait bien, au sujet des femmes et de leurs droits, les idées les plus libérales, voyant en elles, à tous les titres, des égales, Théories plutôt que conviction née de la

pratique. En somme, le contre-pied de ce que ses parents pensaient, et professaient. C'était par manière de protestation contre la leçon familiale, plus que par réflexion individuelle, qu'il avait adopté l'opinion d'amis socialistes, selon la mode d'alors, et notamment du frère aîné de Peyrière, un avocat, mort depuis... Esprit léger, cœur excellent, Georges avait dû, à sa bonne grâce et à son charme de joli garçon, quantité de succès faciles, où il n'avait puisé ni le respect ni la compréhension de la vraie âme féminine... C'est alors qu'il s'était épris d'Annie...

Mais plus aimé qu'il n'avait aimé, il avait, après le premier élan du cœur et des sens, continué de se laisser vivre, au jour le jour, avec cette insouciance de l'artiste, qu'une autre préoccupation possède. Ainsi, à la dissonnance involontaire de ses sentiments et de ceux d'Annie, s'était ajoutée une cause puissante de malentendus. Il commençait à s'en rendre compte, avec une entière clarté!...

Obscurément d'abord, il avait rapproché les faits, puis les avait passés au crible de l'examen; il avait alors envisagé sa conduite sous un jour différent, dont la révélation, à mesure qu'elle grandissait, le saisit. Jour issu du fond de sa conscience, et qui, en l'éclairant petit à petit, l'étourdissait, d'un insoutenable éblouissement!... Ainsi, les vagues remords qui, dès le lendemain de la perte d'Annie, s'infiltraient dans sa douleur, avaient fini par l'envahir tout entière, l'empoisonnaient.

Un mot, entre tous, — implanté dans son souvenir comme une pointe aiguë, — le déchirait. Avec cette netteté de la vision qui ne fait grâce d'aucun détail, il revoyait le jour, le lieu, l'heure... C'était dans son atelier, devant le buste insolent de Madame Wynanska. Annie, sûre de la trahison, sanglotait, sur le tabouret. Ses beaux cheveux blonds pendaient, dans les yeux hagards... les yeux de source, si bleus!... La voix gémissait, brisée : « Tu regretterais tant, si je n'étais plus là!... »

Quel pressentiment tragique, venu du fond de la chair, avait traversé, à cette seconde, la pauvre âme suppliciée? Avait-elle senti vraiment, sur son front, l'aile funèbre? Ou bien n'était-ce qu'un de ces cris comme en jette la douleur?...

Pour son excuse, il se persuadait qu'Annie lui avait pardonné, qu'elle avait confiance comme lui dans l'avenir : un

long bonheur à deux, stable et profond. De toutes les forces de sa sincérité ne s'était-il pas juré de ne plus la tromper, de ne plus jamais, jamais lui causer de grande peine? N'espérait-il pas réparer, à force d'attentions, de gentillesses, le mal causé par sa légèreté? Elle savait bien qu'il n'était pas méchant... Ils avaient devant eux des lendemains heureux, — toute la vie!

Toute la vie!... Alors sa révolte venait se briser contre le mur noir, avec la furie des vagues en tempête, contre une falaise d'ombre... Plus rien, le néant... « Tu regretterais tant, si je n'étais plus là!... » Autour de ce souvenir, comme autour du point le plus sensible d'un abcès, la douleur de tous les mille reproches s'amassait. Que de fois il lui avait menti! Que de fois, et pour des vétilles, il l'avait contristée, blessée! Les visages énigmatiques de la Polonaise et de Jeanne se dessinaient devant lui, avec le rictus de têtes de mort... Pourquoi avait-il fait cela?... Pourquoi?... La tendresse qu'il avait dédaignée coulait, dans son impuissant désir, ainsi qu'une eau insaisissable... Il eût voulu la retenir au creux de ses mains, y tremper ses lèvres sèches... Impossible! Elle fuyait, comme devant Tantale... Et dire qu'il l'avait possédée, la source miraculeuse! Mais alors il ne se doutait pas de son prix... Il la découvrait avec émerveillement, et rage... Trop tard!... Tarie, la source! Tarie pour toujours.

Ainsi, trempée par l'épreuve, une âme plus forte se forgeait en lui, à son insu. D'abord, lorsqu'il eut pris la pleine mesure de son malheur, il avait cru qu'il n'y pourrait résister... Le suicide l'avait un instant appelé, sur la rive du lac de Garde, ainsi qu'une chanson consolatrice... La Nixe lui tendait les bras, dans l'eau glauque. Elle avait les yeux d'Annie, les yeux de source.

Et puis, la sève de sa force s'était levée en lui, l'instinct mystérieux et souverain de la vie. Il n'avait pas raisonné, il avait obéi. Énergie des cellules primitives, aimant de la plante et de bête, qui tourne vers la lumière le monde entraîné comme un fétu... L'artiste ensuite s'était réveillé; il avait, à Rome, résolu, en passant devant son atelier de la Villa, de ressusciter, dans un buste digne d'elle, l'Annie des derniers jours, le pur et frémissant visage où l'ardeur de l'amante s'alliait à la

noblesse maternelle. Il ne mourrait point sans lui avoir consacré une effigie définitive, rendu la justice de cet hommage suprême. Il y mettrait tout le désespoir de son repentir, toute la douceur de sa religion...

La fin de septembre, avec des ciels moins durs sur l'implacable splendeur des jours, apporta la fraîcheur reposante des nuits. Georges revenait de ses longues promenades moins sombre et moins nerveux. Il se reprenait à songer aux siens, à Lise, aux amis... Que devenaient-ils?... Une ou deux fois il avait envoyé à Vétheuil des cartes postales. Un monceau de lettres devait l'attendre Via della Mercede, à la poste restante de Rome. Il avait négligé de les prendre au passage, éprouvant une âcre satisfaction à se sentir ainsi séparé du reste de la terre. Il se promit d'écrire, un de ces jours, pour qu'on fît suivre tout son courrier...

Il avait aussi, bien que mangeant seul, à une table réservée et à des heures irrégulières, fini par lier connaissance avec les hôtes de l'auberge. Le poète suédois, long corps souple et figure rude, aux fortes mâchoires et aux yeux pâles, lui plut par sa discrétion, puis, les premières paroles échangées, par sa culture. Souvent Nestrom et lui devisaient, aux fins d'après-midi, en attendant le dîner, couchés sur la dalle chaude d'un parapet, d'où la séculaire bourgade dévalait, avec la vétusté de ses murs d'ocre et ses toits rouges.

Il avait été plus long à frayer avec l'Anglais dont le sans-gêne l'agaçait. Mais, un matin, où comme d'habitude il le croisait, installé sous un parasol devant un joli motif, il s'arrêta, séduit par la justesse de la notation. Le peintre, à petites touches sûres, captait l'air vibrant, la grande montagne aux pentes rousses, le sombre feuillage des chênes-verts, le saphir de l'eau glacée... Il avait un rude talent, l'animal! Georges, conquis, s'attardait en haltes plus longues. Il avait toujours souhaité peindre, rompu au dessin par les constantes notations qu'il crayonnait sur les premiers bouts de papier... L'exemple de John Dawant le stimula. S'il essayait?

Il fit venir de Rome un chevalet, des toiles, une boîte à couleurs. Et de pochades en pochades, les heures passèrent, amusées, puis peu à peu absorbées... Avec une intuition étonnante, un sens des nuances et de l'effet qui frappaient son

professeur d'une admiration jalouse, il s'appliquait à fixer, sur le contour des lignes, partout belles dans ces nobles environs de Rome, la magie changeante de la lumière... Un soir, apercevant le peintre qui remontait d'Albano, où il faisait un portrait de fillette, Georges le héla :

— Dites donc, Dawant, ce n'est pas trop mal, hein?

Il venait d'achever, sur la route du haut, un petit tableau dont il n'était pas mécontent : le vieux château avec ses remparts, s'enlevant sur le soleil couchant. Il se reculait en essuyant ses pinceaux. Il clignait de l'œil, pour mieux voir, juger de l'impression. Debout devant la toile le peintre contemplait les deux paysages. Il étendit le bras.

— Ma foi, l'un vaut l'autre.

— Alors je peux signer?

— Certes, attesta l'Anglais, avec une inflexion d'envie. On peut dire que vous avez le don!

Minutieusement, avec un plaisir d'enfant, — le premier qu'il goûtât depuis trois mois, — Georges traçait, au vermillon, son nom en bas de la toile, en lettres minuscules. Il rangea ses pinceaux et sa palette, en fredonnant. Il avait pour les précieux objets des soins reconnaissants, ils lui avaient rappris la forme et la couleur, et qu'au delà, et qu'au dessus de son chagrin, il y avait la beauté du ciel et de la terre.

Il s'étonna de les aimer encore, en eut presque honte. Le refrain s'éteignit, brusquement, à ses lèvres. Il sentit qu'il n'était pas moins malheureux, mais que pour la première fois, il se résignait à son malheur. Et en même temps il lui semblait qu'il aimait toutes les choses d'une façon nouvelle. Il découvrait une autre terre et un autre ciel, dont la beauté n'était plus tout à fait semblable, mais plus profonde et plus belle.

A l'auberge, une surprise les attendait. Des amis de Nestrom étaient installés à leur table : un gros homme à la barbe grisonnante, et deux charmantes créatures, au teint de neige... Les deux sœurs sans doute. Elles avaient de grandes mains et de grands pieds, mais un port de déesse et des yeux ingénus, du sombre bleu de leurs fjords. Nestrom présenta : « Mon ami Herkart, le chimiste, sa femme, sa belle sœur, Mademoiselle Ling... Nous dînerons ensemble, si vous le voulez bien ».

Dawant, misogyne, exprima par un grognement indistinct, — dont Georges sourit, — sa mauvaise humeur, et de tout le repas n'ouvrit la bouche qu'en l'honneur des raviolis et du vin noir. Force fut donc au sculpteur, pour que l'accueil ne fût pas trop maussade, de se dépenser. Avec surprise il s'entendit prononcer les phrases coutumières au Georges d'autrefois. Propos d'art, amabilité banale... Mademoiselle Ling, avec simplicité, écoutait...

Il s'étonnait de remarquer à nouveau qu'il existait des femmes, et que celle-ci, avec sa jeune gorge qui gonflait la blouse fine, échancrée sur un col de cygne, était agréable à regarder. Il se sentit las, triste infiniment, et sans désir. Il vit, le lendemain, partir sans l'ombre d'un regret et presque avec soulagement les belles étrangères. Il n'en gardait nul souvenir, et pourtant elles avaient réchauffé, d'un bref rayon, le crépuscule d'âme où il se complaisait... Lueur dans cette ombre incertaine, épaisse, et dont lui-même n'eût su dire si elle était la fin du jour, ou bien si elle précédait le blême retour d'une aube.

Le dimanche suivant, Nestrom annonça qu'il descendait à Rome. Les Herkart l'invitaient à déjeuner. Georges brusquement se décida.

— Je ferai route avec vous. J'ai aussi des amis à voir.

Hâtivement il faisait un colis de ses études, bouclait ses valises... Les Lartigue! Peut-être étaient-ils rentrés?... Et en tout cas, il était temps qu'il passât à la poste, s'inquiétât de ses lettres. Au palais Farnèse, il apprit que le chancelier devait reprendre son service le mercredi. A l'appartement, la cuisinière au visage de Clytemnestre hésitait à le reconnaître, puis avec force exclamations et jérémiades : « Ah! *Madonna Santa*!... Pauvre dame!... *tanta carina*! », elle affirma que Monsieur et Madame seraient si contents. Ils arrivaient demain, avec « M. Louchien... »

— Alors, Lucrezia, vous me trouvez changé?

— *Un po*... Tout maigre... *il dolore*!...

Dehors, avant d'entrer à la poste, il s'observa au passage, dans la haute glace d'une devanture... Oui, maigri, le profil plus net, et là, près des tempes, aux cheveux bouclés, une mèche grise...

— Georges Randal, voilà !

D'une voix gutturale, l'employé derrière le guichet, répétait, en jetant les lettres sur la plaque de cuivre :

— Randal, Randal... Randal... C'est tout.

Il ramassait, des deux mains, le paquet... Une quinzaine d'enveloppes... Il avait donné ordre, en quittant la rue Poussin, que l'on ne fît suivre aucune correspondance à son adresse.

Seuls, ses parents, Peyrière et Lise sauraient où lui écrire. Il vérifia les suscriptions. Il y en avait deux de l'architecte, une de Labrou (il avait dû être averti par Peyrière), huit de madame Randal, et trois de Lise... Il les mit toutes dans sa poche, il les lirait dans la soirée, tranquillement, à l'hôtel. Il dîna chez Bucci, après avoir erré au Pincio. L'ennui du dimanche, une impression de ville étrangère, le funèbre souvenir partout épars le pénétraient d'une morne langueur. Il rentrait en hâte, se couchait, pour que l'interminable journée plus vite finît.

Alors seulement, sous l'ampoule crue suspendue au-dessus de son oreiller, il décacheta ses lettres. Brave Peyrière ! Quelle amitié sûre apparaissait, sous la grisaille !... Et Labrou !... On cessait de le voir, des mois entiers, et on le retrouvait, toujours pareil... Il passa aux pattes de mouche de sa mère.

Aux premières pages, il tressaillit. Il s'était mis sur son séant, lisant avec une attention serrée... C'était, dès la troisième en date, (il les avait classées par ordre), un réquisitoire en règle contre Lise. D'abord vagues et détournées, après la banalité des nouvelles remontant au début des vacances, les accusations se formulaient, avec une prudence aigre-douce, puis prenaient corps, brutalement. Cette petite n'avait pas de cœur ! Ne refusait-elle pas de les accompagner, chaque fois que « M. Randal » et elle projetaient de se rendre au cimetière ? Elle était gourmande, elle était coquette, elle était désordonnée. Elle s'enfermait des jours entiers avec ses livres anglais, ou bien, elle partait à bicyclette et restait des heures dehors, sans même se soucier des repas... En outre elle manquait du respect qu'elle devait doublement, à l'hospitalité et à la vieillesse. Plus d'une fois même elle avait été grossière.

La plainte montait ainsi, de lettre en lettre. Georges, songeur, laissa un instant tomber la dernière... Lise, si gaie, si

facile à vivre! Était-ce possible?... N'y avait-il pas, entre cette enfant et les vieux, un simple malentendu, aggravé par le caractère acariâtre de la mère, l'absence de caractère du père?...

Il reprit, acheva sa lecture...

Je ne sais même, mon cher fils, si nous pourrons la garder plus longtemps. Nous n'avons, ton père et moi, aucune espèce d'autorité sur ce caractère indomptable, auquel nul lien véritable ne nous attache. Et nous souhaitons que tu reviennes vite, pour décider du sort de cette nature ingrate, de laquelle, bien malgré moi, je me désintéresse.

Il haussa les épaule

— A la petite!

Il s'attendait à des récriminations inverses. Il tomba sur un vrai chagrin, fier et délicat. La simplicité, la justesse, la dignité sortaient de cette jolie écriture nerveuse. Lise ne se plaignait pas, elle confiait seulement sa peine, et demandait aide. Il réfléchit, machinalement recommença de lire.

Geo, je ne suis pas heureuse. Ta mère s'efforce d'être bonne pour moi. Ton père, souvent, voudrait me défendre. Mais je sens si bien que ni l'un ni l'autre ne m'aiment, et que je suis dans ta famille une intruse!... Près d'Annie et de toi, je n'ai jamais senti que je pouvais vous être à charge. C'est un sentiment si pénible que je n'y puis m'y habituer. J'ai résolu, autant pour changer d'air moi-même que pour rendre à ta mère la tranquillité, de me placer au pair en Angleterre, chez une amie de personnes que connaît Labrou... un milieu de professeurs... Reviens-tu bientôt?... Je voudrais ne rien décider avant de t'avoir vu... Je voudrais surtout t'embrasser avant de partir...

Georges, dans un éclair, comprit tout. Ses parents détestaient Lise; elle payait pour Annie! Et il frémit, en pensant au mal que pouvait faire, sans le vouloir, — il l'espérait, — la bonté de madame Randal... Pauvre Lison!

Il télégraphiait, le lendemain matin :

Lise Noëlle, chez Randal, Vétheuil (Seine et Oise).

J'arrive.

GEO

Et à midi, sans attendre les Lartigue, il prenait le train.

XV

— Alors, mon vieux Lison, ça n'allait pas?

— Mais pas du tout...

Elle le regardait de ses beaux yeux confiants.

— Figure-toi, Geo... Depuis que tu es parti...

— Ne raconte pas, je me doute...

Elle racontait pourtant, avec cet élan d'une sensibilité durement refoulée, et qui s'épanche. On n'imaginait pas ce que ces deux mois avaient pu être!... Oh! pas de grandes scènes, non, mais un tissu quotidien de coups d'épingle, qui un à un déchiraient, envenimaient... Elle évoquait presque gaiement les vexations incessantes, et son supplice, maintenant qu'elle y avait échappé, lui semblait puéril, voire comique... « Mais, tu comprends, sur le moment on souffre... Une souffrance bête, qui diminue, qui ravale! »

L'auto, comme à l'autre retour, les emportait, sur la même route. Pourtant ce n'était plus tout à fait le même paysage; il leur semblait, avec les teintes dorées de l'automne, moins triste. Les êtres et les choses, apparus, disparus, au surgissement bref de la vitesse, avaient un visage nouveau.

— Il faut vite oublier ça, Lison! C'est passé.

Elle eut un geste gamin.

— Oh! je sais bien! Elle n'est pas méchante, ta mère. Mais qu'est-ce que tu veux?... Moi, je suis trop gosse, et ni Annie ni moi nous n'étions les filles qu'elle aurait choisies...

— Bah! — pensa Georges, tout haut, — regarde papa...

Il évoquait le pâle destin de M. Randal, annihilé dans l'ombre conjugale. Lui, s'était accommodé, petit à petit, à la soumission passive. Pourtant il avait dû en voir aussi de toutes les couleurs!... Georges sourit, au souvenir de l'appellation... « M. Randal! » Il n'aurait eu réellement d'autre fonction, il n'aurait joué d'autre rôle sur terre que d'être le mari de Madame Randal, — une doublure.

Il conclut :

— Et puis toi, tu as un caractère. Note que ce n'est pas un reproche, au contraire!

Il lui prit les mains.

— Ça me fait plaisir de te voir, Lison. J'ai été bien malheureux aussi, moi, tu sais!

Spontanée, elle se penchait vers lui, l'embrassait :

— J'ai pensé à toi, va!

La gentille affection le touchait, comme une découverte. Il fut reconnaissant à Lise d'être la sœur d'Annie, et, avec lui, de se souvenir... Ils communiaient, dans l'accord d'un silence. Certes, par leurs goûts, leurs espérances, ils étaient bien loin l'un de l'autre. Cependant un sentiment fort et tendre les unissait, les heures vécues en commun, près de la morte. Il la regardait à la dérobée. Elle n'avait rien d'Annie, ni dans sa taille robuste, ni dans son plein et mat visage, au regard de feu noir, à la lourde chevelure... Et néanmoins elle en conservait il ne savait quoi, un indéfinissable reflet.

— Alors, — fit-il, par une de ces transitions inconscientes où le cœur sinue, — tu veux partir?

— Il faut. C'est le seul moyen d'achever mon anglais.

— Tu as raison.

Et il pensait : « Cela vaut mieux... Je ne peux, à cause du monde, continuer à vivre avec elle... Qu'est-ce qu'on dirait!... Évidemment, après son séjour en Angleterre, il faudra prendre un parti... mais comme je vais redevenir seul! Pourquoi est-ce que je la laisse partir?... »

Elle expliqua :

— J'ai écrit à Labrou, n'est-ce pas, voyant que tu ne me répondais pas...

Labrou, c'est vrai, elle l'aimait bien...

— Tu sais qu'il est toujours à Cambden Court, chez le duc de Bedfort?

— Oui, dans le pays de Galles. Il peint une galerie de fêtes. J'ai reçu une lettre de lui à Rome, il ne me parlait pas de la tienne, Lison.

— C'est ce que je ne lui ai écrit qu'il y a une dizaine de jours, quand je n'en pouvais plus...

Il guetta sur les traits fiers, le sens secret, ne perçut aucun reproche. Elle aurait eut le droit de lui en faire... Ne devait-il pas, de loin, veiller sur elle? Il l'avait oubliée, c'était mal.

— Et il t'a répondu?...

— Très gentiment. Le recteur du collège de Cambden lui a

donné l'adresse d'une veuve d'une quarantaine d'années, Mistress Word, qui a une grande fille de quatorze ans. J'y serai très bien... C'est dans un grand bourg, à une dizaine de kilomètres de la ville et du château.

Il fut, sans savoir pourquoi, légèrement vexé de la netteté gaie du ton, de la promptitude de la décision. On ne le consultait guère!... Un souvenir aussi le traversa : Labrou! Eh! Eh! C'était un flirt, autrefois... Il épia le front paisible, le regard volontaire... Passionnette de gosse!... Lise avait changé!... Pourtant le petit comédien... Était-il prudent de la confier de la sorte à elle-même, et si loin?

— A quoi penses-tu? — demanda-t-elle.

Il hésita, fut franc :

— Est-ce qu'on peut laisser s'en aller comme cela, toute seule, une grande fille?

Elle protesta :

— Bien sûr! Puisque je suis une grande fille...

Elle était, à son tour, un peu froissée qu'il doutât d'elle, et de son sérieux. Elle prenait pour de la méfiance une sollicitude où, sous l'air grave de Georges, elle ne démêlait pas la tendresse. Elle ne retrouvait pas ce compagnon d'antan, grand frère insouciant et brusque, avec son prime-saut, son entrain. Au lieu de cela, un confident maussade. Un vrai tuteur!... Pourquoi pas un père? Elle l'observa : il avait une mine renfermée, amère. Il avait vieilli... Le chagrin, sans doute.

Comment eût-elle deviné le ravage de cette âme, son tourment, son remords, — et son élévation?... Elle était encore à l'âge où la plus rude douleur ne laisse pas plus de traces qu'un nuage dans le ciel. Elle mit le nez à la portière :

— La rue Mozart, la rue Poussin... On y est!

Fenêtres ouvertes au grand soleil automnal, l'hôtel les accueillait, avec un aspect de fête. Justin et sa femme, — on avait renvoyé la cuisinière, — tout l'été avaient entretenu, balayé, astiqué. D'énormes chrysanthèmes fleurissaient dans les cornets de Chine et de Delft. La table était mise, avec une nappe de couleur, des fruits appétissants, un bouquet de violettes dans la timbale d'argent ciselée. Il semblait, sur ces murs naguère tendus de deuil, que la vie n'eût pas suspendu son cours. Le salon avec les bibelots familiers, le jardin et sa

Diane sous le haut marronier, l'atelier en ordre, on eût dit qu'ils venaient d'être quittés.

Georges allait d'une pièce à l'autre, surpris de ne plus retrouver l'affreuse impression éprouvée, l'autre fois, en revenant de Vétheuil. Pourtant dans la chapelle étroite, au-dessus de la dalle par où il avait vu disparaître Annie, il avait, ce matin même, longuement rêvé! Puis, dans le petit cimetière fleurant l'herbe fraîche et le thym, il s'était promené, respirant l'air vif de la plaine, l'aurore neuve qui montait à l'Orient, clair. Coup de fouet salubre, qui avait rejeté sa pensée vers les heures lointaines, l'évocation des joies et des peines. Sans regret il avait quitté l'enclos mortuaire, cette geôle de pierre froide où, sous la terre pieuvre, une dépouille inerte pourrissait. Le cimetière n'était qu'images de mort. Ici Annie l'accueillait vivante. Et le fantôme adouci, embelli, dans le recul de la distance et la piété du souvenir, souriait comme le pâle visage d'autrefois...

Lise, au bout de huit jours, s'embarqua. La semaine ne leur avait pas paru longue, bousculée de courses et d'achats. Il avait voulu la conduire à Dieppe, jusqu'au bateau. Elle faisait sensation, tant elle éclatait de jeunesse, dans la sévérité de son tailleur noir. Les femmes même se retournaient, sur le velours de son teint, la sombre, soyeuse masse de ses cheveux. Il avait, à la sentir à son bras, un peu de fierté. Ils s'étaient quittés les meilleurs amis du monde.

— J'irai te voir à Noël, — promit-il, — si tu préières ne pas revenir.

Il trouva, en rentrant, la maison moins gaie. Lise l'animait de sa vivacité, de sa bonne humeur. Pour ne pas s'asseoir seul, à la table vide, il alla dîner dehors. Peyrière, invité par un coup de téléphone, le rejoignait au restaurant. L'agrément des mets, l'éclat des lumières, une vieille amitié firent à Georges de cette soirée un divertissement. Il y avait longtemps qu'il n'avait parlé de son métier; des amis retrouvés chez Weber, après le café, l'amusèrent, par le rappel d'anecdotes anciennes, — un tas de sentiments remués : — « Te souviens-tu, un tel?... — Et les bustes de Beethoven, quand Bourdelle... — Rodin, mon cher... — Moi, le Victor Hugo de Jean Boucher, je le trouve épatant!... »

Le lendemain, au réveil, il descendit à l'atelier. Il avait envie de travailler... Il jeta un coup d'œil aux études de Castel-Gandolfo. Elles lui parurent cotonneuses, sans air... Pourtant c'était excitant de peindre! Il pensa à une série de paysages de Labrou, des pochades prises dans le parc de Cambden Court, étonnantes vraiment, et qu'il avait vues chez Peyrière, en le reconduisant... C'était d'un vert!... Il faudrait qu'il croquât quelques coins de ces prairies, de ces bois, lorsqu'il irait voir Lise...

Le cœur battant, il relevait, sur le haut-relief, la bâche protectrice. La course des enfants, des hommes, des vieillards parut, à demi voilée de linges secs comme du bois, ou bien nue, dans la terre craquelée.

Il contemplait, avec un ennui déçu, l'œuvre où en tant d'heures laborieuses il avait cru mettre plus de vérité, de force. Il ne retrouvait pas, devant cette carcasse abandonnée, le frisson d'enthousiasme créateur qui l'avait naguère soulevé. Les enfants n'avaient pas d'expression, la jeune femme qui courait, en avant des adolescents, était d'une recherche contournée. Mou, le groupe des hommes, et le vieux... Quant à la figure du Bonheur, qu'il avait ébauché dans la fuite d'un jeune dieu au sourire narquois, non, ce n'était pas ça...

Il s'inquiétait : « Ai-je pu me tromper à ce point?... » Avec sa sévérité de véritable artiste, il ne se rendait pas compte qu'il voyait avec d'autres yeux, un sens plus aigu et plus grave de l'humanité, une plus haute qualité de pensée.

La vue d'un petit bronze de *la Misère*, sur un tréteau, lui redonna du courage : « C'est bien, ça, pourtant!... » Et bravement il prit sa masse, abattit la terre sèche, qui par blocs tombait, s'émiettait. Les têtes, les torses, les bras, les jambes...

— Au baquet!

Puis il étendit, sur la grande armature rectangulaire, le suaire de toile grise. Il avait ouvert sa boîte de couleurs, pris les pinceaux, et fiévreusement il couvrait de larges touches grises un châssis où une vue de Némi s'étalait, en long. Bientôt, du fond de brume et de nuée, la composition sortit... Au premier plan des enfants jouaient, l'un arrachant à l'autre son pantin, qu'un troisième marmot, les bras tendus, poursuivait. Deux beaux adolescents s'élançaient en riant, derrière

une chasseresse aux longues jambes; ses seins durs soulevaient sa tunique. Un homme tombait, un autre le dépassait, sans tourner la tête, et tout au fond, courbé en deux, un vieillard se traînait, sur les genoux. Tous, d'une clameur muette, d'un irrésistible élan, tentaient avec leurs doigts crochus, leurs suppliants regards, de saisir l'ombre en fuite, le mystérieux génie au visage voilé, l'androgyne qui se dérobait, s'effaçait dans le vol rapide de la nuée..,

Plusieurs fois Justin vint annoncer :

— Monsieur est servi.

Georges disait : « C'est bien, j'y vais! » et continuait. Il ne s'arrêta que la dernière touche posée... Le haut-relief courait...

Il mangea peu, exalté par une fièvre joyeuse, se remit aussitôt à la besogne; cette fois il cherchait le mouvement dans la cire. Les formes naquirent sous ses doigts agiles. Il avait reconquis toute l'adresse et toute la foi qu'il avait cru perdues. L'inspiration en lui sourdait, violemment, comme ces sources qui après avoir coulé à pleins bords s'engloutissent, souterrainement cheminent, et brusquement, à bouillons accrus, réapparaissent. Ce furent des jours, des semaines, des mois d'un persistant labeur, avec des hauts, des bas, ces alternatives de mornes découragements et d'intenses ardeurs que les grands créateurs connaissent. Georges ne sortait guère, confiné dans son atelier, tout entier à la réalisation de son rêve.

L'hôtel, avec son perpétuel murmure de souvenirs, l'enveloppait d'une atmosphère amie. Les objets qu'elle avait maniés, les livres qu'elle avait lus, tout parlait d'Annie, avec une grande douceur. Elle flottait dans l'eau confuse des miroirs, elle souriait dans le pli d'une étoffe, dans le parfum d'une fleur... Les remords de Georges, avec l'atténuation du temps, gagnaient en gravité pieuse ce qu'ils perdaient en amertume. Il vécut ainsi une époque féconde, sans vains élancements de désir ou de regrets, dans la satisfaction de la tâche accomplie. Son labeur, qui l'occupait sans réserve, il l'aimait beaucoup moins pour le plaisir que sa réussite lui donnait que pour l'effort dont il subissait, conscient, l'efficace vertu.

Les lettres de Lise, de loin en loin, le tiraient de ce monde

factice qui abolissait jusqu'à l'existence du réel. Elle allait bien, elle travaillait, elle voyait Labrou, le dimanche. A Noël, Georges œuvrait avec un tel entrain qu'il renonça au voyage projeté... Si elle voulait venir passer les vacances du Jour de l'An? Mais elle remerciait, décidément faite à la vie anglaise, divertie par les réjouissances de Christmas, et la perspective ensuite d'une fugue à Londres avec Mrs Word. Elles en profiteraient pour visiter les musées. Labrou s'offrait à leur servir de cicérone. Il était invité à Richmond par des amis.

Georges absorbé ne se souciait guère, à ce moment, de ce que pouvait faire ou penser Lise. Il lui envoya un large billet bleu, avec un souhait gentil de bonne année. Qu'elle s'amusât! Aidé d'un praticien nouveau, jeune sculpteur de talent, ravi d'étudier chez un maître, il mettait debout, en exécution de grandeur nature, l'énorme groupe. Il emplissait avec ses dix personnages tout l'atelier. Dans la bousculade des heures, l'hiver, sans même qu'on s'en aperçût, passa. Les bourgeons crevèrent, en pointes luisantes, aux branches nues du marronier. Les tulipes refleurirent dans le gazon tendre. Chaque jour épanouissait sur le vieil arbre, avec les feuilles fraîches qui s'ouvraient comme de larges mains, une verdure plus dense. Pâques approchait, quand un matin Georges trouva dans son courrier une lettre de Mrs Word.

La haute écriture pointue ne lui dit rien de bon. Pressentiment?... Un juron lui échappa, aux premières lignes :

— Ah! la sacrée mâtine!

Mrs Word, sans circonlocutions, avertissait « Mister Georges Randal, » que Lise s'était toquée, depuis quelque temps, — (l'excursion à Londres!) — du peintre M. Labrou. Malgré toutes les objurgations, elle était décidée à faire une bêtise, et « cet honnête monsieur » se refusant à lui promettre mariage parce qu'elle était trop jeune, elle avait projeté d'aller le retrouver à Richmond, où il s'était retiré chez ses amis. Alors, devant le scandale, Lise espérait le « rendre époux. »

Georges froissa la malencontreuse lettre avec emportement :

— Je n'aurai donc jamais que des embêtements, avec cette diablesse!... Et cette brute de Labrou!... Non, c'est trop bête!

Perplexe, il se grattait le front.

— Tout de même il faut que j'y aille!...

Et il ne savait ce qui dans sa colère dominait : l'ennui d'interrompre son travail, ou l'indignation... non!... la surprise... non!... le chagrin, oui, le chagrin, c'était cela, que lui causait le coup de tête de Lise.

XVI

— Monsieur Labrou?

— *I am going to see if he his there.*

La maid sourit, comme si le nom de Labrou eût eu le pouvoir magique d'éclairer son visage anguleux, où les longues dents parurent.

Georges, introduit dans le drawing-room, jeta un regard distrait sur le vert frais des pelouses et la Tamise dont on apercevait la vaste nappe grise, à travers les petits carreaux de la fenêtre à guillotine. La joie d'embrasser son vieux camarade se mêlait d'un furieux besoin de « l'engueuler » comme il le méritait. Sa galanterie cavalière, et cette irrésistible aptitude à séduire toutes les femmes, dont le méridional se faisait vanité, avaient dû piquer la coquetterie de Lise. De là à s'enflammer, avec l'évidente sympathie qu'elle avait toujours manifestée pour le peintre, il n'y avait, pour l'imagination romanesque d'une enfant, qu'un pas... Labrou l'avait franchi, bien plus qu'elle! Est-ce que des scrupules d'amitié étaient capables de retenir un garnement de son espèce? Oui, Labrou, sans nul doute, et Labrou seul était le grand coupable...

Une préoccupation surtout, durant le voyage, avait inquiété Georges. Pourvu qu'il arrivât à temps et que rien d'irréparable...! Car il était bien résolu à arrêter cette folie. Pas un instant il ne songeait qu'elle pouvait s'achever en sagesse : Lise, après tout, était en âge d'être mariée. Dix-sept ans depuis quelques jours... Labrou, notoire, gagnant largement sa vie, représentait un parti fort convenable. Mais cette idée n'avait fait qu'effleurer Georges... Non, c'était absurde. Il se disait seulement : « Exaltation d'enfant! Lise est trop jeune!...

La porte s'ouvrit grande. Avec une exclamation joyeuse, les bras tendus, Labrou faisait bruyamment son entrée.

— Toi! Par exemple, tu arrives à pic!... Tu as reçu ma lettre? Ah! mon vieux, que je suis content de te voir!

— Ta lettre? — fit Georges étonné. — Non.

— Elle se sera croisée... Mais d'abord, qu'on s'embrasse!

Il étreignit Georges avec une si cordiale franchise que les soupçons du sculpteur hésitèrent. Puis tant de gais souvenirs, de labeur en commun, et, récemment tant d'affectueuse sympathie, dans son malheur!...

— Mon pauvre vieux, — reprit Labrou, — je ne t'ai pas revu depuis ton grand chagrin...

L'atelier de la Villa, le premier baiser d'Annie, Lise caracolant, et, sur un des bancs du Bosco, Madame Noëlle étendue rigide, toute l'évocation des jours passés traversaient l'âme de Georges... Il se détendit, rassuré. Avec cette voix-là, ces bons yeux à la fois attristés et réjouis, Labrou ne pouvait mentir... Justement, le peintre reprenait :

— Mais ce n'est pas tout ça!... Tu ne sais rien?... Alors, pourquoi, puisque tu n'as pas reçu ma lettre, es-tu là?... Car je vois bien à ton air que tu ne tombes pas à Richmond pour l'unique plaisir de me faire une bonne surprise!

— Mrs Word m'a écrit, et je t'avoue qu'au premier moment...

— Tu t'es dit : Ce cochon de Labrou!

— Ma foi...

Labrou, avec une gravité comique, lui serra la main, et d'un ton pénétré :

— Merci.

— Mais alors?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise?... Quand Lise m'a demandé une adresse en me confiant combien elle était malheureuse en ton absence, j'ai cru bien faire, en lui indiquant Cambden. Et tu sais, elle est arrivée animée des meilleures intentions, oui, une jolie vaillance. Sa marotte : Faire sa vie toute seule!... Tu dois connaître... Elle est rigolo, cette gosse! Des caprices, mais aussi du cœur, de la volonté; avec ça, coquette!... Une tendance à se monter le bourrichon!... Oui, c'est le point dangereux. Jolie par-dessus le marché... Alors naturellement je l'ai beaucoup vue, on s'est plu... Écoute, je te jure! Une petite cour qui n'engage à rien, ce

qu'on dit à toutes les femmes... Elle s'est emballée, ce n'est pas ma faute... Et tu sais, je puis bien te confier qu'elle n'est pas la première... Au début, ça me flattait, c'est certain. Mais quand j'ai vu que c'était sérieux!... Ça devenait une autre paire de manches... Parce que... je te dis tout!... Parce que...

— Parle donc, animal! — grogna Georges, flairant quelque aveu délicat, ou plutôt indélicat.

— Eh! bien voilà! Tu es le premier à l'apprendre... Je vais me marier, mon vieux. Parfaitement! J'épouse une femme charmante. Veuve...

— Ah!

Il respirait soulagé! Labrou, le voyant sourire, crut à une ironie. Et vivement :

— Veuve, oui, mais jeune, toute jeune... Un peu plus de trente ans. Et tu sais, elle n'en paraît que vingt-cinq. Pourquoi rigoles-tu? Je n'en ai que vingt-huit, moi, et j'ai l'air, avec ma barbe, d'en avoir trente-cinq!... On a l'âge qu'on paraît!... Je te la présenterai, ce soir... Tu dînes avec moi! Chez elle; je t'invite. Et tu sais, un mariage vraiment assorti... Aussi blonde que je suis brun. Riche...

— Ah!

Il ne résistait pas au plaisir d'appuyer :

— Très riche.

Il se rengorgea, modeste :

— Tu comprends, dans ces conditions, Lise!... Dès que je l'ai vue toquée... Mais toquée vraiment... Je te dis ça pour ta gouverne, mon bon... Et tu sais, elle te donnera du fil à retordre, c'est quelqu'un, cette petite!... Je l'ai avertie... avec loyauté... Ça, foi de Labrou!... Va te faire fiche!... De l'huile sur le feu... J'ai, depuis janvier, quitté Cambden, pour Richmond. Oui, ma cour, fiançailles, etc... Là-dessus pluie de lettres, menace de se tuer... Tiens! les voilà toutes. Il vaut mieux ne pas les laisser traîner... Enfin, ce mot de Mrs Word m'avertissant, — elle a dû t'écrire le même jour, — que je devais m'attendre à voir arriver Lise, un beau matin, en rupture de bans... Qu'on avait beau la tenir sous clef... Et voilà. Sur quoi je t'avise. Mais heureusement tu étais en route...

Georges, très ennuyé, glissait dans son porte-feuille la liasse qui venait de sortir de celui de Labrou... Il dit enfin :

— Le diable emporte cette petite!... Et toi avec!... Mon vieux, j'étais en train de travailler comme un ange...

Il tira une cigarette, allégé du plus gros souci, et tapant dans le dos de Labrou :

— Espèce de brute, c'est comme ça que tu séduis les femmes!... Mes compliments, à propos... Et tu sais, comme tu dis, je serai enchanté de faire la connaissance de madame Labrou... C'est égal, je ne t'imaginais pas rangé de si tôt... Eh! Eh! Le peintre et le capitaliste : fable!... Rudement bien, entre parenthèses, tes paysages de Cambden... Je les ai vus chez Peyrière... Sacré Labrou, pas changé!... Tout de même tu aurais bien pu me prévenir plus tôt, pour Lise... Je...

L'entrée de la maid, gênée, et faisant des signes à Labrou l'arrêtait court.

— *Sir, here is somebody...*

— Parlez devant Monsieur! *You may talk before this gentleman.*

— C'est du chinois, mon vieux.

— *Down stairs is a young lady, who wants to see you...*

Labrou traduisait :

— Il y a en bas une jeune fille qui veut vous voir.

Les deux hommes se regardaient, hésitants.

— Que faire? — murmura Georges.

— Décide. Veux-tu que je la reçoive? Ou toi?... La médecine, ou la chirurgie?... Ou les deux à la fois?

Comment ménager le mieux, tout ensemble, l'amour propre et frapper l'amour?... En finir sans redoutables suites? Georges se le demandait, avec trouble, quand une voix et un pas familiers résonnèrent, en redoublant son embarras. Lise, impatiente, avait suivi la maid. A la vue de Georges elle poussa un cri, stupéfaite. Elle allait s'élancer vers Labrou, et demeura clouée au sol.

— Toi! Geo... toi, ici!...

Il avait d'abord songé à feindre l'ignorance, à alléguer une arrivée en cachette, pour les vacances de Pâques... A quoi bon? Elle avait tout deviné... Elle savait qu'il savait... L'explosion de sa honte et de sa rage en témoignaient assez.

Un bras replié sur le visage, Lise, toute rouge, balbutiait :

— Oh!...

Les sentiments les plus divers l'agitaient, en rafale... Orgueil blessé : Labrou avait parlé!... Passion déçue : elle espérait le trouver seul, l'émouvoir, l'enlever!... L'humiliation de l'amour et la rancune de l'amitié : Georges était là, pour la combattre, et elle lui avait menti, elle avait trompé sa confiance!... La tourmente était trop forte. Elle n'y put résister. La fiévreuse exagération avec laquelle sa jeunesse et sa violence déformaient sans mesure ce qu'elle éprouvait, l'importance énorme que prenait, dans son imagination, ce que Labrou et Georges pouvaient penser d'elle, tout portait au comble sa frénésie. Elle abrégerait ce supplice!... Rapidement elle tira de son sac un mignon revolver, le tourna contre elle. Deux mains s'abattaient. Labrou maintenait le poignet, Georges s'emparait de l'arme.

— Je me tuerai! — criait Lise... — Je souffre trop!... Je ne veux plus vivre!

Elle se laissait aller, à demi évanouie, au bras de Georges qui l'étendit sur un canapé. Elle ne revenait à elle que pour éclater en sanglots... Une crise de larmes détendait, insensiblement, sa grande douleur. Labrou, touché, trouvait les mots du cœur. Sa faconde l'avait quitté. Il tapotait les mains de Lise, pendant que Georges, mettant dans sa poche le petit mouchoir trempé, lui séchait les yeux, avec son grand mouchoir masculin.

— Une serviette, — plaisanta-t-il.

Elle eut un de ces pauvres sourires nerveux, comme il en avait vu tant de fois éclairer, d'une pâle lumière, le visage d'Annie.

— Lise! — disait Labrou... — Vous ne m'aimez pas, vous n'avez pas pu m'aimer... Vous m'avez paré d'un reflet de votre âme... Je ne suis qu'un bon gros garçon, sans poésie... Vous serez étonnée de voir, bientôt, comme vous me trouverez différent de votre rêve! Avec moi, vous auriez été très malheureuse. Je ne mérite que votre amitié, je ne suis pas digne d'une tendresse comme la vôtre...

Elle le contemplait, avec un étonnement sincère... Pourquo n'était-elle pas transportée, comme d'ordinaire, par cette voi

dont le timbre sonore passait sur ses nerfs, comme l'archet sur un violon?... La corde, trop tendue, avait cassé. Le son d'aujourd'hui offrait, avec celui d'hier, une discordance étrange. Elle regardait, jusqu'au fond de ces yeux, avec la stupeur de n'y plus reconnaître l'image formée en elle, et qu'elle réfléchissait en s'y mirant. C'était Labrou, et ce n'était plus Labrou.

Une lassitude infinie l'envahissait, l'envie de se cacher en quelque coin de chambre, de s'étendre sur un lit, dans l'ombre, d'y reposer son corps brisé, moins meurtri pourtant que son âme... Elle souhaitait ardemment la nuit, le silence, l'oubli... Non plus avec la frénésie qui la poussait, tout à l'heure, vers la mort comme vers un gouffre attirant, mais avec une souffrance assoiffée, l'égarement d'un réveil, au fond du gouffre. Elle tâtonnait, en pleines ténèbres, et pourtant elle voyait, au-dessus d'elle, vaguement, très loin ou tout près, l'incertaine lueur du jour.

Georges l'emmena sans la moindre résistance.

Au bout de trois jours, — elle avait refusé de quitter l'hôtel, et la chambre louée par Georges, près de la sienne, — elle consentit à descendre déjeuner dans la salle du restaurant. Elle était pâlie, changée, comme au sortir d'une maladie. Elle n'avait pas repris sa gaîté, — ce mouvement de jeune allégresse qui émanait d'elle naguère, comme le rythme jaillit, d'une musique pleine. Mais elle souriait à Georges, avec une simplicité confiante. Elle lui était reconnaissante de ne lui avoir pas fait de reproches, de n'avoir touché à son désespoir d'enfant qu'avec des mains douces, comme à un chagrin de femme.

Il lui proposa une promenade à Windsor. Le château était fermé. Ils se promenèrent, en causant avec la liberté d'autrefois, dans la somptuosité printanière du parc. Georges avait fait venir, de Cambden, la malle et les effets de Lise; des achats dans les magasins de Londres, les tentantes vitrines de Regent Sreet, contribuèrent à détourner encore le sens de ses idées. Georges lui déclara le soir :

— Je te raménerai avec moi, Lison. Tu sais bien assez d'anglais. Et j'ai besoin de toi, moi. Rien ne marche pendant que je travaille. Tu tiendras la maison...

Il eut la délicatesse d'ajouter :

— J'avais décidé ça, bien avant la lettre de Mrs Word. C'est vrai, tu me manquais.

Ma foi, c'était vrai, cela! Commencée en adroit mensonge, la phrase s'achevait en aveu instinctif. Il découvrait que Lise, depuis des mois, et en dépit de sa foucade de travail, lui avait en effet, à certaines heures, manqué, et que surtout elle lui manquerait sans cesse, s'il la laissait seule derrrière lui. Le qu'en dira-t-on?... Après tout, il s'en moquait : ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, grande famille. Hors la maman, — mais bah! elle s'y ferait, — Georges se persuada que nul, au fond, ne se formaliserait...

On vit constamment à côté de certains êtres, et puis, un beau jour, on s'aperçoit avec étonnement qu'ils sont différents de ce qu'on les croyait. Ils ont une autre âme, et presque un autre visage. A l'image qu'on s'était faite d'eux, à la longue, une image nouvelle, plus ou moins brusquement, se substitue. Ils sont les mêmes. Rien de changé, que l'angle d'optique. Georges, à la révélation subite que Lise aimait Labrou, que l'enfant était une femme, avait effectué, malgré lui, ce déplacement d'angle.

Le chagrin qu'il avait éprouvé, au premier moment, et qu'expliquait assez le manque de franchise de Lise à son égard, la colère presque disproportionnée qui l'avait suivi, s'étaient mués, devant la scène brutale et cette détresse naïve, en un apitoiement maussade. Il avait cessé d'en vouloir à Labrou grâce à la sincérité de son attitude, et malgré l'aveu un peu trop tardif; mais — chose singulière, — il avait commencé d'en vouloir à Lise, pour deux. Il ne cherchait d'ailleurs pas à analyser cette hostilité, pas plus que le rapide revirement qui lui avait succédé. La manière d'être de Lise, vis-à-vis de lui, sa gratitude tacite, mais visible à de petites nuances affectueuses, le reconquérait vite. Il s'efforçait de la distraire, de ramener aux yeux sombres leur éclat, de la faire rire. La fraternité de sa camaraderie se fleurissait d'une tendresse presque galante. Elle était, à son bras, un compagnon qui le rajeunissait. On les regardait passer, et il s'amusait de ce qu'on se méprît à l'intimité de leur couple. Pour tout le

monde et, sans qu'il s'en rendît nettement compte, pour lui-même, Lise était une femme.

Il lui montra les musées, des toiles, des statues qu'elle n'avait pas admirées en janvier. Elle n'avait vu, à travers elles, que son illusion, et croyait les voir pour la première fois. Georges était un guide étonnant!... Labrou ne savait rien, à côté!

Le mirage acheva de se dissiper, le dernier soir de leur séjour. Georges avait invité au Carlton le futur ménage. Mrs Turner, dans sa grande toilette, exposa mieux que de beaux restes : une gorge opulente sur laquelle brillaient trois rangs de grosses perles... Elle avait les cheveux teints, et, aux doigts, des émeraudes énormes. Labrou, cordial et commun, recevait avec sérénité les œillades dont la veuve le lardait.

Quand ils furent partis, Lise, jusque-là silencieuse, résuma sa rêverie :

— Quand je pense que j'ai failli me tuer pour cet homme-là!

— Eh! — dit Georges, — c'est une folie dont Mrs Turner serait peut-être tout aussi capable!... Labrou n'est pas si mal.

— Bien sûr, — concéda Lise avec une amertume qui n'allait qu'à son désenchantement... — C'est un bon gros! Tout de même, à la place de cette dame je craindrais de ne pas être aimée seulement pour mes beaux yeux. Les perles et les émeraudes font bien, dans le paysage.

— On n'est pas forcément déshonoré parce qu'on épouse une femme riche.

— Évidemment, quand on l'aime...

Elle n'en dit pas davantage. Et Georges devina que l'aventure, définitivement, était close. Elle souhaitait qu'on ne parlât plus jamais de Labrou. Elle tirait une barre. Ce qui ne l'empêchait pas de se dire, — consolation suprême à la puérilité de son amour propre : — « Il ne l'épouse que pour son argent, sans cela il m'eût aimé... » Et le dernier prestige du peintre, disqualifié, s'évanouit.

A Boulogne, du bateau au train, une Lise transformée surveilla le charroi de trois belles malles de cuir neuf où une quantité de joli linge, des robes, des bibelots anglais étaient

les seuls souvenirs durables qu'elle rapportât du pays de son premier amour.

L'hôtel de la rue Poussin les attendait, spacieux et clair. On y avait fait, sur l'ordre de Georges, quelques aménagements. Il prenait pour lui, en la meublant de bois de citronnier et de confortables sièges de cuir, l'ancienne chambre de Lise, plus commode, au rez-de-chaussée, pour les allées et venues de l'atelier. Et elle s'installait dans la chambre qu'il occupait, autrefois, avec Annie. Un accident de calorifère avait nécessité qu'on en changeât la tenture.

Lise donna au mobilier une disposition nouvelle, qui procurait plus de place. Elle put s'installer ainsi un grand bureau, pour sa traduction d'un roman de Thomas Hardy, commencée à Cambden ; Georges lui avait conseillé vivement de la reprendre...

Il s'était remis au travail, avec entrain. En même temps que le haut-relief, dont s'accentuait déjà dans les détails le magnifique mouvement, il avait entrepris, pieusement, le buste depuis longtemps médité. Annie, sur la sellette où sans cesse il revenait, entre les séances de son grand labeur, s'érigea. Le cou mince jaillissait des épaules pures, dressait, comme une souple tige, la fleur de l'émouvant visage. Tout ce que la foi du souvenir et la magie de la pensée peuvent créer de vie intérieure, frémissait dans la glaise grise. Quand il déroulait, précautionneusement, les linges mouillés, Lise, si elle était là, ne pouvait retenir un cri :

— C'est elle !

Ainsi le doux fantôme planait au-dessus d'eux, les rapprochait, par son invisible, tutélaire présence. Annie demeurait mêlée, comme une flamme légère et comme un parfum subtil, à l'étroite union de leurs vies. Elles coulaient d'une seule nappe, tranquille et lente.

XVII

— Mets-toi là, Lison... Bon ! Ne bouge plus,

Lise, le cou nu dans sa blouse de linon, large échancrée, s'immobilisait, docile.

— C'est extraordinaire, — murmurait Georges, — ce que tu as les mouvements d'Annie! Je l'ai remarqué très souvent. On ne peut pas être plus différente, et pourtant, quand tu tournes la tête comme ça...

Plus d'une fois déjà, frappé par ces similitudes fugaces, il l'avait ainsi arrêtée, au milieu d'un geste : « — Donne-moi la pose!... » Et d'après l'évocation vivante, il reprenait, modelait les nuances de son souvenir.

Le buste était maintenant près de son achèvement, et de la perfection.

— Vrai, mon cher, — avait déclaré Peyrière, à sa dernière visite, — c'est une de tes meilleures œuvres, et c'est un chef-d'œuvre.

Georges, le front en avant, cherchait avec un ébauchoir léger la touche précise qui lui paraissait manquer encore, pour donner aux muscles du cou leur jeu invisible, sous le velouté de la chair. Une attention concentrée lui faisait froncer les sourcils; et de toute la force de sa volonté, il recréait en lui la forme familière, sa survie passionnée.

Il avait mis dans cette effigie de l'au-delà tout ce qu'Annie avait en elle d'inexprimé, et de latent. La beauté de cette âme, si riche en sa simplicité, palpitait avec une singulière noblesse dans la délicatesse des traits. Il semblait qu'ils fussent éclairés du dedans par un rayonnement secret, cette lumière que parfois jetait, aux minutes d'émotion profonde, le fin visage disparu. Feu rose de la lampe d'albâtre... Consomption de la flamme, intense et brève!

Il y avait mis aussi cette maturité que la douleur avait donnée à son talent, cette qualité humaine qui, aux rares œuvres qu'elle marque, communique une vie de tous les temps. Il y avait mis son remords, sa piété, sa compréhension de la souffrance et sa divination de l'amour.... Chaque fois qu'il songeait à Annie et au malentendu de leurs existences, chaque fois que dans le sanctuaire de sa mémoire, il se lamentait au brutal rappel de sa perte, au constat de l'irréparable, il se disait : — Comme je saurais l'aimer aujourd'hui!...

— Ça y est? — s'enquit Lise...

Il s'excusa :

— Ma foi, je t'avais oubliée, mon petit.

Elle rit. Elle était habituée!... Un modèle, quand on est en train, ça ne compte pas!... Elle l'avait vu, des quarts d'heure entiers, laisser en suspens, dans une pose impossible, la jeune Italienne qu'il employait pour son haut relief. Une brune ravissante, aux jambes de chasseresse... Il commençait à compter pourtant, ce modèle-là, et même un peu trop, dans l'existence de Georges.... Le lundi! le mercredi! le samedi!...

Ces jours-là, Lise qui d'ordinaire venait peu à l'atelier, dans la crainte de déranger Georges, y était constamment fourrée.

— Tu comprends — avait-elle dit, après le retour d'Angleterre, quand il l'invitait à moins de discrétion, — vous êtes là tous les deux avec ton aide, en bras de chemise, les mains noires de terre... Vous fumez comme des cheminées... Et la pipe!... Vous ne dites rien.... Ça n'est pas très salon... Alors moi, pendant ce temps je pioche mon Hardy...

L'Italienne avait-elle séance? Lise à l'improviste apparaissait, surtout aux heures où le praticien était absent. Elle avait un conseil à demander, pour le ménage. Ou bien c'était une facture, et elle manquait d'argent. Elle s'attardait, tandis qu'une jambe en l'air, Elvira gémissait : — « Zé souis fatiguée... » Alors elle lui apportait son châle, le drapait sur la courte tunique, où se cabraient les petits seins bruns... Le plus souvent elle attendait la fin, et que derrière son paravent la jolie fille se rhabillât...

— C'est drôle, — remarqua Georges, — on ne te voit jamais, quand j'ai un modèle homme...

— Tu ne voudrais pas, voyons!

— Et quand cette petite macaroni est à l'atelier, tu n'en bouges plus.

— Elle m'amuse. Elle me rappelle Rome.

Ni l'un ni l'autre ne pensaient qu'un autre mobile pût s'ajouter à celui-là. Georges, séduit par le corps charmant de l'Italienne, avait au commencement, senti le désir se réveiller en lui, après le long sommeil. Mais son chagrin était encore trop vif. L'image d'Annie avait écarté de lui la tentation. De longues marches, l'éreintant travail achevaient de tuer la bête... Quant à Lise, elle n'obéissait, en le surveillant, qu'à une impulsion irraisonnée.

Elle avait voué à son beau-frère une affection grandissante, où il entrait autant de gratitude et de dévouement que d'admiration, et Georges s'était accoutumé à elle, comme à un animal et à un objet familiers, une espèce de meuble vivant. Elle faisait partie de sa maison et de sa vie, sans qu'elle lui parût d'ailleurs indispensable. Et cependant il n'eût pu s'en passer.

A la fin de juillet, un jour étouffant de canicule, comme elle venait le chercher pour dîner, — le couvert était préparé sous le marronnier, — elle recula, sur le seuil, avec un cri :

— Dis donc, on cuit chez toi!

En dépit des velums soigneusement clos, il faisait, sous le toit de vitres, une chaleur d'étuve. Georges, assis sur son tabouret en face de son travail, se leva en soupirant : Je n'y vois plus clair dans cette sacrée machine-là!... Il est temps que je mette un point.... C'est qu'on crève, là-dedans!

— Ça! — dit Lise, — il ferait meilleur au bord de la mer!

Il siffla :

— Riche idée! si on y allait...

Au même moment, un Hé-ho! retentit, au bout du jardin. Ils vinrent au ralliement, sur le seuil.

— Tiens! Peyrière, — dit Lise. — Hé-Ho!... Je parie que vous venez nous demander à dîner.

— Juste.

— Il y a de la langouste froide, une salade de haricots verts, et des fruits rafraîchis.

— La ménagère parfaite!

Elle leva un doigt menaçant :

— Blaguez!

Il s'en empara et lui baisa la main, amicalement :

— Vous savez qu'on est copains!

— Je sais que vous êtes une bonne grisaille!

Il sourit... Grisaille, oui, c'était son lot. Demi-teinte, délicatesse, effacement... On n'arrive à rien, avec ça, dans la vie!... Il avait reporté sur Lise l'attachement dévôt qu'il consacrait autrefois à Annie... Êtres délicieux, dont jamais il n'aurait rien obtenu, que la caresse d'un mot gentil, jeté par mégarde comme un os au chien!... « Ça n'est pas pour ton fichu nez, fainéant! » lui disait autrefois, à tout propos, sa vieille paysanne de mère, quand il usait ses fonds de culotte,

en rêvassant sur tous les bancs de la ferme... La prédiction le poursuivait, sur tous les bancs de la vie. Il était de ceux qui passent et meurent inconnus.

— Sais-tu, vieux, — dit Georges, — ce que prétendait Lise? Qu'on devrait aller à la mer.

— Pas génial. Moi, qui ne suis qu'un modeste architecte du gouvernement, — oui, messieurs, dames, — officiel, d'hier...

— Bravo, Peyrière!

Georges l'embrassait, puis Lise. Il rougit, bafouilla :

— Concours... protections... Oh! ce n'est pas sorcier. Mais enfin, quand on n'a pas de talent... Je veux dire : pas beaucoup de talent, ni de chance... alors, n'est-ce pas, on est toujours sûr d'avoir sa bouchée de pain... Qu'est-ce que je disais?... Ah! oui, que moi Peyrière, je pars justement, la semaine prochaine, avec des amis... Mais tu les connais, Georges... Les Duhamel!... Duhamel, le musicien, avec sa femme, et les Chaffour, un ménage... Chaffour, des Films Plastiques, tu sais bien... et Jeanne Breteuil, la chanteuse... Toute une bande... Venez avec nous.

Lise battit des mains, ravie.

— Où ça?

— Trébeurden, près de Lannion. Un hôtel sur le bord de la mer... La marche, la pêche... Et vous savez, ce n'est pas pour chiner votre langouste!... des homards!... Mais des homards!... Plein un parc!...

— Et des crevettes.

— Plein la mer...

— Allons-y! — s'écria Lise.

— Ma foi, — dit Georges — c'est excitant.

Huit jours après, la colonie était installée chez la mère Luron. Une caserne en plein soleil, sans un arbre, et où les cloisons étaient si minces qu'on s'y entendait vivre, d'un étage à l'autre. Une intimité rapide en résulta. On prenait les repas en commun, entassés huit à une table où l'on eût été serré à six. Et le soir on bavardait sur la plage, étendus dans les fauteuils de toile... Parfois quand le vent fraîchissait, on entrait avant de se coucher dans l'étroit salon où Jeanne Breteuil se

mettait au piano, chantait son répertoire, entremêlé de vieux airs populaires. Et la réunion s'achevait en bal, jusqu'à ce que les autres pensionnaires, enragés de ne pouvoir dormir, protestassent aux fenêtres.

Le jour, c'étaient des parties de pêche, en mer. On frétait des barques ; les patrons, vieux loups tannés, tenaient l'écoute. La jupe épinglée en culotte, Lise se prodiguait, mousse agile. Elle adorait le coup de vent dans la voile, le bateau penché, filant par bonds rythmés le long du flot. Parfois sautait un paquet de mer, inondant tout, ou bien l'embrun giflait, d'écumes fraîches. En retirant de l'eau les filets frétillants de poissons, elle criait et riait, les cheveux épars, la bouche rouge, les yeux luisants. Le hâle dorait ses bras et son cou, d'un fard coupé net, qui faisait plus blanc, lorsqu'il apparaissait, le velours des coudes et des épaules. Ou bien, mollets et pieds nus, en maillot de bain, on cueillait la crevette, à coups traînants d'épuisette, dans les flaques de la marée basse pleines de goémons et de coquillages....

L'heure de la « trempette » réunissait les groupes, sur la plage. Il y avait toujours, autour de la bande Randal et Cie, grand branle-bas de curiosités. Des messieurs braquaient leurs lorgnettes comme au spectacle, et les femmes faisaient des réflexions aigres. Dans la comparaison des anatomies, le premier prix revenait d'ailleurs sans conteste, et d'une voix unanime, aux jeunes formes pures de Lise.

Elle avait, cet été-là, un extraordinaire épanouissement. Elle était le boute-en-train des tennis, organisés dans un pré sur la falaise, et des promenades dans la campagne, fleurie d'ajoncs, avec la grâce sobre de ses petits bois et de ses horizons doux. Elle aimait ce pays sauvage, la grande masse des rochers par delà lesquels se couchait le soleil, ses prodigieux incendies sur la mer en fusion, pourpre, violette ou or, dans le ciel du soir. Des nuages comme elle n'en avait encore vus nulle part ailleurs y déroulaient leur changeante féerie. Elle ne se lassait pas de la suivre, au bruit du flux et du reflux. Des heures entières, sans rien dire, elle rêvait sur le dos, la nuit tombée, aux côtés de Peyrière et de Georges. Dans un songe frais comme l'azur nocturne, elle flottait délicieusement, bercée par l'éternel grondement de la mer, en regardant les

milliards d'étoiles scintiller à l'infini.... Elle perdait toute notion du temps et de l'étendue. Sa poitrine se soulevait plus vite. Une émotion trouble l'alanguissait, les yeux, l'âme noyés dans le poudroiement lacté des nébuleuses...

— Déjà — soupirait-elle, quand Georges, en se secouant, criait : — On ferme!

Jusqu'au commencement de septembre, l'harmonie entre ces gens rassemblés par le hasard régna. M. Duhamel, asthmatique et chauve, taquinait avec agrément la petite madame Chaffour, semblable à une tomate vinaigrée, tandis que le maigre M. Chaffour, au nez busqué de Don Quichotte, agitait, avec des grâces captieuses, sa longue personne autour des appas rebondis de madame Duhamel. Jeanne Breteuil, belle blonde entre deux âges, flirtait indifféremment avec tous. Peu à peu, à mesure que s'approfondissait la connaissance, les difficultés surgirent. M. Duhamel prit ombrage des galanteries de « cette espèce d'hidalgo à la manque! » et madame Chaffour, lasse à la fin d'être ridicule, se rebiffa, liguée avec son ex-ennemi contre la mauvaise tenue de « la grosse ». Peyrière distribuait également le baume des concessions. Il s'évertuait à mettre chacun, et tour à tour, d'accord. Il eut soudain fort à faire avec Lise.

Elle avait considéré d'un œil tranquille, jusque-là, le manège de la chanteuse. A peine soulignait-elle, d'une plaisanterie aigre, ses tendances à l'aparté, avec Georges. Jeanne Breteuil lui marquait, petit à petit, une faveur de plus en plus évidente. Il apparut que bientôt elle s'engluait à son jeu, devenue amoureuse pour de bon. Un matin qu'on cherchait Georges pour une signature au courrier, madame Luron qui traversait la cour, en balançant par le cou une oie frais saignée, jeta :

— Monsieur Randal? Il est parti il y a une heure dans le rocher, avec mademoiselle Breteuil!

Lise se leva, tout d'une pièce, de la table où elle jouait aux dominos avec Peyrière. Et comme une folle, elle fila sur la plage. L'architecte, ahuri, la rejoignit :

— Qu'est-ce que vous avez?

— C'est trop fort!

— Quoi?

— S'afficher avec cette grue!

Psychologue en défaut, Peyrière observa :

— Et après?

— Après!

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire?...

Elle se tut, interloquée.

— Ce que ça me fait?... Vous trouvez ça drôle, vous, qu'il se rende ridicule?

— Un homme indépendant, et qui n'est pas mal tourné, n'est jamais ridicule quand il a des succès. Au contraire. Georges est libre, et mademoiselle Breteuil est un morceau savoureux.

Elle ricana :

— Vous ne l'avez jamais regardée!... Une pêche en conserve! C'est jaune, c'est mou... Et depuis que ça traîne à l'étalage!... Vrai, mon pauvre ami, je vous croyais plus de goût!

Sa fureur était si âpre qu'elle devenait comique. Du moins Peyrière la jugeait telle. Il se mit à rire. Alors elle le prit par le bras et le secoua comme un prunier.

— Vous êtes idiot, entendez-vous, vous êtes idiot!... Il n'y a pas de quoi rire!

Un peu plus elle pleurait. Sa voix se brisa. Et elle avait eu un tel accent que le pauvre homme, décontenancé, demeurait coi. Il réfléchissait.

« Diable! — conclut-il... — Idiot que je suis en effet!... Elle est jalouse, ça saute aux yeux... Et ce qu'il y a de mieux c'est qu'elle ne s'en doute pas!... Il faudra que j'avertisse Georges.

Une scène violente l'en dispensa. Lise, au retour du couple, accaparait son beau-frère.

— J'ai un mot à te dire!...

— Vas-y!

— Geo, je ne veux plus que tu sortes avec cette femme! Tout le monde le remarque! On se moque de toi.

Il haussa les épaules :

— Les jaloux!... Mais d'abord, Lison, veux-tu me dire de quoi tu te mêles?

— De ce qui te regarde!

Mécontent, Georges la dévisageait :

— Tu déménages? Je...

Mais une telle expression de souffrance et de haine crispait les traits de Lise qu'il hésita, interdit... Elle s'acharnait :

— Je t'en prie, Geo!... Ne t'occupe plus d'elle!... Je la déteste, cette femme!... D'abord elle est hideuse! Tu entends, elle est hideuse!

Les yeux profonds jetaient un feu noir. Et tout le beau visage, inconsciemment, suppliait.

Georges, bouleversé, domina son désarroi... « Qu'est-ce qu'elle allait imaginer maintenant?... »

A force de vivre côte à côte avec ce grand garçon, Lise s'était attachée à lui par tous les fils invisibles de l'accoutumance. Ce n'avait pas été, comme pour Labrou, le coup de foudre qui parfois succède à quelques éclairs de chaleur. Mais, à son insu d'abord, puis réfléchie, cette affection complète qui naît, chaque jour, de la fusion des affinités. Trame plus lente et plus forte. « Je ne l'aime pas », s'affirmait-elle... Mais son inquiétude, quand Elvira posait, sa haine grandissante, contre la chanteuse?... L'instinct alors criait en elle, si fort qu'elle s'avouait, tourmentée et ravie : « Je l'aime, je l'aime! » Et l'autre voix, aussitôt : « Non, je ne dois pas, à cause d'Annie! » Et sentant qu'elle ne pouvait s'empêcher de l'aimer, elle s'efforçait, du moins, de le cacher.

Il lut jusqu'au fond du sombre regard, comme dans une page ouverte. Était-ce possible!... Le sol tournoya... Il se dit : — Je suis fou. »

— Promets! — supplia Lise.

— Eh! bien oui... là! je promets... Mais, par exemple! c'est bien pour te faire plaisir...

Lise s'éclaira, d'un seul coup. Et redevenue gamine, elle lui sauta au cou.

— Tiens, je t'embrasse!

Il la suivit, ne sachant plus...

Les vacances s'achevèrent sans autre incident. Ils étaient partis le surlendemain, avec Peyrière, pour l'île de Bréhat, faussant compagnie au quator Duhamel-Chaffour. Jeanne Breteuil éberluée était demeurée sans voix, à l'annonce de cette brusque retraite... Un Monsieur qui la veille vous baise le cou, dans un sentier, et qui, s'il avait insisté... Fiez-vous donc aux apparences! Les hommes, quels goujats!...

Rassérénée, Lise avait été, tout le reste du voyage, d'une gaîté de clown. Après Bréhat, et les promenades dans les roches rouges, on avait exploré la baie de Douarnenez, mangé des praires à Tréboul et couru dans le sable mouillé, à Sainte-Anne de la Paluz. La pointe du Raz, la baie des Trépassés, avec leur grandeur et leur désolation farouches, les avaient retenus plusieurs jours. Lise s'amusait à marcher le long des grèves en prêtant l'oreille :

— Si on entendait les cloches!

Ys amoncelait, dans la glauque profondeur, ses palais emplis d'algues, sa ruine de légende...

Lorsqu'ils regagnèrent Paris, un glorieux octobre étendait sur l'oasis du petit jardin son dais de feuillages roux dans une lumière calme. La vie recommença, laborieuse. Mais une sourde gêne planait, dans l'intimité moins égale qu'autrefois. A des heures de joie un peu bruyantes succédait la réticence de longs silences. Lise parfois, avec des sursauts, se surprenait à rêver sans cause. Georges alors la regardait sans oser l'interroger. Il ne voyait plus clair, ni en lui, ni en elle, évitait d'ailleurs d'y trop regarder, comme s'il eût craint au fond d'eux-mêmes quelque embuscade, tapie.

Un jour, il avait rabroué Peyrière en veine d'observations et de confidences...

— Fiche-moi la paix avec tes histoires!

De loin en loin, une visite mettait tout sens dessus dessous. C'étaient les vieux Randal venus cérémonieusement de Vétheuil, et s'en retournant de même. Madame Randal ouvrait la bouche le moins possible, jugeant inconvenant que Lise habitât seule avec son fils. La place de cette enfant, si insupportable fût-elle, était près d'eux. Avec la certitude qu'il serait de son avis, elle attestait, dans le wagon du retour, « M. Randal ».

A la fin de l'hiver, une lettre de Rome tomba rue Poussin dans la tranquillité de l'existence, comme une pierre dans une mare. Lucien Lartigue, sur le point d'être nommé consul général à Gênes, se mariait, à Rome, en avril, et demandait à Peyrière et à Georges d'être ses témoins.

— Ça, mon cher, — dit Peyrière, — c'est énorme, Lucien marié!... Il n'y a plus de vieux garçons... que moi!

— Si on partait maintenant? — proposa Georges. — Mon haut-relief est fini... pour le moment.. Le travail est comme le vin. Pour qu'on sache s'il est bon, il faut qu'il repose!... On attendrait le printemps, à Rome...

— Eh! Eh! — dit Peyrière, campé devant le moulage du buste d'Annie, — pourquoi pas?... Qu'en pense Lise?

Elle approuvait, avec enthousiasme.

— Je vais commencer les malles!

— Sais-tu, — fit Peyrière lorsqu'elle eut tourné les talons, — je ne sais pas si je rêve, mais il me semble que Lise a de plus en plus des manières d'Annie... Tiens, ce mouvement du cou, la tête un peu de côté... Quel mystère, les ressemblances!... Ah! Sapristi... Attends!

Georges, en train d'étaler le drap humide sur la *Course au Bonheur*, — oui, fini, et bien fini! — s'arrêta surpris.

— Quoi?

— Je n'avais pas remarqué... Ta figure du génie... ou de la déesse... Oui, le Bonheur enfin... c'est curieux, ça a quelque chose de Lise!... son mouvement tout à l'heure, quand elle s'est sauvée...

— Tu trouves? — dit Georges d'une voix grave.

XVIII

— Bonjour, Peyrière... Bonjour, Randal! Lise ne vient pas?

— Non, fatiguée, ce matin. Elle a préféré rester tranquille à l'hôtel.

— Tant pis! — dit Lucien Lartigue. — On la regrettera.

Le premier arrivé chez Bucci, le consul recevait ses hôtes. Déjeuner hors tour, car, depuis que le sculpteur et l'architecte étaient à Rome, on avait repris la tradition des rencontres du dimanche. Mais ce dimanche-là, Lucien Lartigue, amphytrion, avait élargi le cercle : Monsieur et Madame Labrou, venus exprès d'Angleterre, M. de la Morardière et Jeanne, enfin la future Madame Lartigue jeune. Façon de parler; la fiancée, — une poétesse florentine, — frisait la quarantaine.

— Nous sommes les premiers ? — demanda Georges... — Mon bon Lucien ! Tout de même, qui l'eût dit ?...

Le mariage était imminent. Lucien Lartigue sourit. Mon Dieu oui, il y était venu... Comment ? Eh bien mais, par le plus solide des liens, l'habitude !...

— Cachottier ! — s'exclama Peyrière, en reposant le menu, où les Saint-Pierre grillés et le *stufato* figuraient, comme de juste... — Et nous n'en savions rien !

— Pour vivre heureux, vivons cachés, cita Lartigue. La maxime n'a pas vieilli. Mademoiselle Novi et moi nous nous aimons depuis sept ans. Mêmes goûts, mêmes âges... Mêmes ressources... Alors, avant de partir pour Gênes... nous avons décidé, l'épreuve étant suffisante...

— Au moins, — constata Georges, — tu es de ceux qui mettent leurs théories en pratique... Tu te souviens de nos vieilles discussions ? Le mariage de raison...

— Et le mariage d'amour !...

Peyrière proféra :

— L'eau et le feu. Et c'est triste.

— Je prétends, — dit Lartigue...

Mais tous ses invités arrivaient, à la fois. Les Labrou ouvraient la marche : lui méconnaissable, énorme et entièrement glabre, à l'anglaise. L'empereur barbu avait fait place à un esclave gras. Elle, sanglée dans un fourreau de dentelles blanches, toutes perles dehors. Puis M. de la Morardière, tiré à quatre épingles. Il n'avait pas pris un jour, avec son visage poupin, ses moustaches de chat roussies à l'eau oxygénée, et ses mains blanches d'onguents. Jeanne, élégante, semblait le promener en laisse, comme un animal de luxe. Elle serra la main de Georges gaiement.

Qui aurait pu supposer que ?... La chambre meublée, le joli corps dévêtu !... Il y songeait, avec un malaise au souvenir d'Annie. Mais elle ne marquait pas plus d'embarras que si rien, jamais, ne se fût passé. Elle avait oublié, évidemment.

Mademoiselle Novi, petite brune au profil de chèvre amoureuse, recevait les hommages, avec sa grâce un peu fanée. On se mit à table. Et ce fut l'ordinaire défilé des clichés : le printemps de Rome, la dernière prouesse d'aviation, un accident d'auto, le Congrès de la paix, — et la guerre.

Madame Labrou jugea avec indulgence le dernier crime : une femme trompée qui venait de tuer à coups de révolver son mari, et sa rivale... Labrou souriait, figue et raisin.

— Tiens-toi bien, mon vieux! — lui décocha Lucien.

L'Anglaise eut un regard noir, et le peintre asservi lui jeta, du bout des doigts, un baiser rassurant. Georges s'amusa : Si Lise avait été là!... Labrou eût encore baissé dans son estime. Sans nul doute c'était pour éviter de rencontrer le peintre qu'elle avait préféré ne pas venir... Pourquoi?... Une joie délicieuse l'émut. Il songeait : si Lise ne m'aimait pas, est-ce qu'elle rougirait, devant moi, de ce rappel d'une erreur? Il voyait, dans sa fatigue feinte, l'aveu tacite d'un sentiment, peut-être encore ignoré d'elle-même...

Depuis son arrivée à Rome il avait beaucoup réfléchi. La remarque inattendue de Peyrière, en achevant de le révéler à lui-même, lui avait empli l'âme d'un jour trouble et ardent. En vain, après la scène de Lise à la mer, avait-il éludé toute réponse aux questions qu'il ne cessait de se poser, — soulèvement du désir qui tâtonne et de l'amour qui s'éveille. Non, il ne serait pas sitôt infidèle au grand souvenir de sa vie! Il devait à Annie de lui vouer, comme un culte, une existence épurée par l'effort, ennoblie par le travail! Il se le devait à lui-même, comme la rançon de sa légèreté et de son égoïsme.

Et puis à quoi bon se leurrer? Lise n'éprouvait peut-être pour lui qu'une amitié tendre, la jalousie possessive que toute femme ressent, même dans l'amitié!... Il lui était utile et agréable. Rien de plus... A supposer même qu'elle crût, qu'elle pût l'aimer, est-ce que le hasard deux fois mettrait sur sa route le trésor unique?... Il avait gaspillé l'un, était-il digne de conquérir l'autre? Jusqu'à la consanguinité de Lise lui avait paru au début aggraver sa trahison, vis-à-vis de la mémoire d'Annie. Mais bientôt, avec sa force ordinaire de persuasion, la voix de l'espoir lui avait soufflé, au contraire :

— N'est-ce pas Annie encore que tu chéris, dans sa ressemblance? En épousant sa sœur, tu ne renoncerais pas à elle! Elle planerait toujours sur ton foyer, comme la divinité protectrice de la maison...

Il avait beau se demander : — « Est-ce possible? Comment cela est-il venu? » Il sentait bien que toutes les analyses

étaient vaines. Il était emporté comme une feuille dans le vent. L'irrésistible souffle venait on ne savait où, de la profondeur de l'espace et du commencement de la durée... Les paroles d'une chanson morave, entendue autrefois, le poursuivaient, de leur obsession :

Amour, cher amour,
où te prennent les hommes?
Dans les jardins tu ne pousses pas.

Amour, cher amour,
où te prennent les hommes?
Dans les champs tu n'es pas semé!

On ne me sème pas dans des champs'
Dans les jardins on ne me sème.
Amour, cher amour, comment donc es-tu né?

Je suis né de moi-même,
Et parmi les adolescents
Et les vierges, je marche.

Il aimait à se répéter l'air naïf, jailli du cœur populaire, avec son accent fatal et doux...

— Moi, — affirmait M. de la Morardière d'une voix fluette, — je ne trouve pas d'excuse au crime passionnel, quel qu'il soit. L'être humain n'appartient qu'à lui-même. Il est libre de se donner, et de se reprendre... Le droit de tuer, en amour, date des cavernes.

— L'amour a tous les droits! — professa madame Labrou.

— D'accord. Excepté au révolver...

— Cela m'aurait bien étonné, — observa Peyrière, — si l'on n'avait pas fini par parler de l'amour!

— C'est la fleur de la vie, — dit poétiquement mademoiselle Novi, avec un regard à l'adresse de son fiancé.

— Tableau! — fit Labrou.

Mais le consul se rebiffa :

— Crois-tu que l'amour le plus discret ne soit pas le plus délicat, le plus durable, le meilleur?

Les voix se croisaient.

— Il y a la violette et il y a la pivoine!

— La modestie et l'épate!

— Pot au feu!

— Autant de sortes d'amour que d'individus...

— Messieurs, — dit Peyrière, — buvons au bonheur de notre ami! La vérité c'est que le mariage et l'amour, qui par définition s'opposent, vont faire cette fois un excellent ménage...

Il mesura la gaffe, aussitôt lâchée, et tenta de la rattraper :

— Un excellent ménage de plus, voulais-je dire, — fit-il en levant successivement son verre en l'honneur de madame Labrou, et de Jeanne de la Morardière. Mais le froid redoublait ; il se rassit en pensant : « Je me noie! »

— Moi, — dit Georges, autant par diversion que par un de ces brusques besoins de sincérité où la pensée la plus secrète s'exprime sous le couvert banal des phrases, — je continue à croire que le mariage et l'amour peuvent fort bien suivre, jusqu'au bout, la même route. Tout dépend de l'homme,

— Ça — s'exclama Labrou, — c'est nouveau!

— Il n'y a tant de ménages malheureux que parce que le mari, le plus souvent, ne sait pas aimer. Prenez cent femmes : hors une vicieuse, — et presque toujours une femme ne naît telle que parce que des siècles de déformation pèsent sur elle... oui, parfaitement! Dalila, c'est une résultante, Dalila, c'est la faute de Samson... — Hors une vicieuse, quatre-vingt-dix-neuf ne demandent qu'à être des épouses fidèles et des mères heureuses. Un peu plus d'indulgence, un peu plus de tendresse, un peu plus de fidélité, de la part de l'homme, et c'est, d'abord, la suppression des crimes passionnels... c'est...

— Ce n'est pas le bonheur! — objecta Labrou.

Georges suivait sa pensée :

— Je ne suis pas sûr que la passion soit le bonheur. Elle n'est qu'un des éléments du bonheur... Elle le précède et quelquefois elle l'accompagne... Pas longtemps, même chez les sensibilités les plus vives. La passion ou le désir, — c'est tout un, — subissent la loi commune de la nature. Rien ne vit qu'à la condition d'évoluer. Tout se transforme, c'est-à-dire que tout meurt et que tout renaît. La passion est le riche terreau d'où jaillira la plante quotidienne. Celle-ci a besoin, pour fleurir, de soins constants, délicats, minutieux. L'amour est une plante de serre, et le mariage...

Il hésita :

— Le mariage est ce qu'on le fait.

Il était si sérieux que les femmes le regardèrent, étonnées. Mademoiselle Novi le remerciait, d'un petit signe. Et Peyrière songeait : « L'expérience d'une vie!... Car c'est réglé, l'expérience, on ne l'acquiert jamais qu'à ses dépens... »

Monsieur et madame Lucien Lartigue, — dont le mariage venait d'être célébré au Palais Farnèse par le nouveau chancelier, — sortaient en grande pompe de Saint-Louis-des-Français. Lise avait quêté, si éclatante dans sa robe blanche, qu'on l'eût prise plus volontiers pour la mariée.

— Encore trois heures avant le dîner, — gémit Georges, qui avait horreur de ces cérémonies, — que faire?

— Se déshabiller, d'abord! — dit Lise en grimpant dans le landau.

Sa jupe était si étroite que dans le retroussis la jambe se montra, jusqu'au genou... Un mollet plein, dans le bas rosé... Georges, troublé, eut un regard oblique... Jolie mode, un peu excessive tout de même! Sensation complexe où l'artiste, l'amoureux et (déjà!) le possesseur en lui s'émouvaient.

— Et après? — fit-il.

— Je ne sais pas, moi. On pourrait aller respirer Villa Borghèse ou au Palatin... Ils ont eu une fameuse idée, de supprimer le lunch, et de ne réunir ce soir avant leur train que les intimes. Moi, si jamais ça m'arrive, je crois bien que je supprimerais aussi l'Église par-dessus le marché...

— Pourquoi pas la Mairie? — demanda Georges amusé.

— Ma foi! s'il n'y avait pas les signatures!... Ça me choque, moi, toute cette exhibition... cette manie de prendre le monde à témoin... Ça ne devrait regarder que l'état-civil, n'est-ce pas, et le Bon Dieu, si on y croit... Alors, une prière à deux dans le coin d'une chapelle sombre, et puis, en costume tailleur, avec ses témoins, un petit tour à l'enregistrement... Voilà comment je vois ça.

Il rit :

— Et la loi, et les usages? — Tu resteras toujours une sauvagesse!

— Je n'ai pas raison?

— Tu as toujours raison.

— Ah!

Elle triompha modestement. Elle lui sourit. Elle souriait aux passants, aux maisons, au grand espace ensoleillé, au printemps du ciel et à celui de son cœur.

— Je t'attends, — dit Georges, — je reste en jaquette.

Il alluma une cigarette, dans le vestibule de l'hôtel. Il ne tenait pas en place. Il l'avait regardée disparaître, avec la cage de l'ascenseur. Il ouvrit, sur une console dorée, des guides, compta les rosaces du tapis. Il l'imaginait changeant de robe, les épaules nues, les bras levés... Son désir caressait l'élancement du buste sur la taille mince, les jambes longues, les mollets pleins, luisants, comme tout à l'heure, dans les bas rosés... Le corps juvénile effaça, par sa hantise, tous ceux qui avaient plié entre ses bras. Il n'y avait, dans son trouble ardent, nul rappel de comparaisons, l'indélicatesse d'aucun souvenir, ni d'aucun oubli. L'amour fait table rase, c'est le premier soleil éblouissant d'une ère. Lise s'imposait à son être entier. Elle incarnait en sa blancheur la beauté du monde.

Enfin, elle venait de réapparaître, dans la cage vitrée, omme une fée descend des frises.

— Hein? Pas longue?

Elle quêtait l'approbation. Elle disait, de tout son frais visage, de toute sa personne agile, moulée dans le vêtement de marche, la joie de vivre et le plaisir de plaire. Mais Georges n'était pas jaloux, sentant pour qui brillaient les yeux de grâce et de malice. Il la prit par le bras :

— Où va-t-on?

— Où tu voudras.

Ils avaient, depuis leur arrivée, refait une à une les promenades d'autrefois. Partout où s'étaient posés les pas d'Annie, ceux de Lise à leur tour avaient un instant voltigé. Qu'importait à Georges l'impassible accueil des chemins, le paysage éternel et changeant, et que sur cette terre et ces pierres d'autres passants eussent effacé la trace d'hier, comme ils effaceraient, demain, celle d'aujourd'hui?... Rien ne demeure du passé, que la mélancolique douceur du souvenir.

Ensemble ils avaient évoqué celui d'Annie, à toutes les stations du pieux pélerinage... Quand, à leur tour ils mour-

raient, plus rien d'eux ne demeurerait, qu'une vague image éphémère... Toujours elle irait en s'affaiblissant, dans la mémoire de leurs enfants... Et puis ce serait la nuit définitive, l'évanouissement du néant...

Il serra plus fort le bras charmant. Il sentait contre lui palpiter la rondeur du sein ferme. Le battement de son cœur se précipita, au rythme de celui de Lise. Cette conscience de la vie si brève, quelle furieuse ardeur elle donnait aux fuyantes minutes!...

Ils marchaient machinalement devant eux. Ils ne se rappelaient ni ce qu'ils avaient dit, ni quelles rues ils avaient prises. Ils étaient sous les grands arbres du Palatin, au milieu des ruines impériales.

— Je me sens lasse, dit Lise.

Un fût dans l'herbe, parmi les tulipes et les boutons d'or, offrait sa pierre usée, comme un banc propice. Le soleil déclinait dans un ciel sans nuages, et par delà le décor auguste du Forum, où les grands arcs de la Basilique de Constantin et le formidable cirque du Colysée prolongeaient la Cité des Césars, Rome s'étendait, bleue et or, dans l'immensité silencieuse du soir.

Un frisson agita Georges.

— Qu'as-tu? — demanda Lise tendrement.

— Rien.

Il s'assit près d'elle. Il se rappelait.

C'était à cette place même qu'un jour, avec Annie, il avait parlé d'elle... Lise, du même geste qu'avait sa sœur, couchait les fleurettes éclatantes du bout de son ombrelle, et les relevait sans rien dire... Invinciblement la forme de la morte se mêlait à celle de la vivante. Elles ne faisaient qu'une, et Georges se sentait attiré, avec la violence d'un vertige, vers cette bouche qu'il voyait sourire, mystérieusement... Lise tourna doucement la tête :

— Geo! — soupira-t-elle.

Leurs regards s'unirent en même temps que leurs bouches... Ils se levèrent en titubant. Mais la secousse était trop forte. Lise dût s'appuyer au pan d'un mur.

Georges, de toute son âme, la contemplait. Debout contre la ruine, elle était la jeunesse éternelle. De ses yeux sombres

irradiaient, inextricablement mêlées, la lumière de la vie et l'ombre de la mort. Ils ressuscitaient le passé, en ouvrant l'avenir.

— Comme je t'aimerai! — dit-il... — Comme je *saurai* t'aimer?

Dans les interstices de la pierre, derrière eux, le rosier sauvage grimpait. Il avait poussé dru. Une églantine leur frôla la joue.

— Oh! regarde, — murmura-t-elle!...

Elle la cueillit, comme avait fait Annie...

Puis, l'ayant baisée, elle la lui tendit :

— Sens!

Il respira les frais pétales, leur faible parfum. Dans cette chair satinée, comme dans celle de Lise, il saluait un ordre mystérieux, la fuite obscure et le réveil des saisons, le printemps qui succède, perpétuellement, à l'hiver...

Annie!... Lise!... Trop ému pour pouvoir parler, il la regardait, avec une espèce d'ivresse sacrée, épingler à son corsage la rose refleurie, — la rose des ruines.

VICTOR MARGUERITTE

UN GRAND PORT FRANÇAIS

ROUEN[1]

« Depuis qu'il existait en Gaule des rapports généraux, la vallée de la Seine avait joué le rôle d'un débouché commercial actif. Strabon note l'embouchure comprise entre le Lieuvin et le Pays de Caux comme le principal siège des relations avec l'île de Bretagne. Des villes y avaient brillé de bonne heure : Lillebonne, Harfleur, Rouen. La dernière ne tarda pas à prendre la prépondérance. Elle possédait ce privilège de tenir la position extrême où il est encore facile de traverser le fleuve. C'était là que, pour la dernière fois, les rapports étaient aisés entre les pays situés au Nord et au Sud de la Seine. »

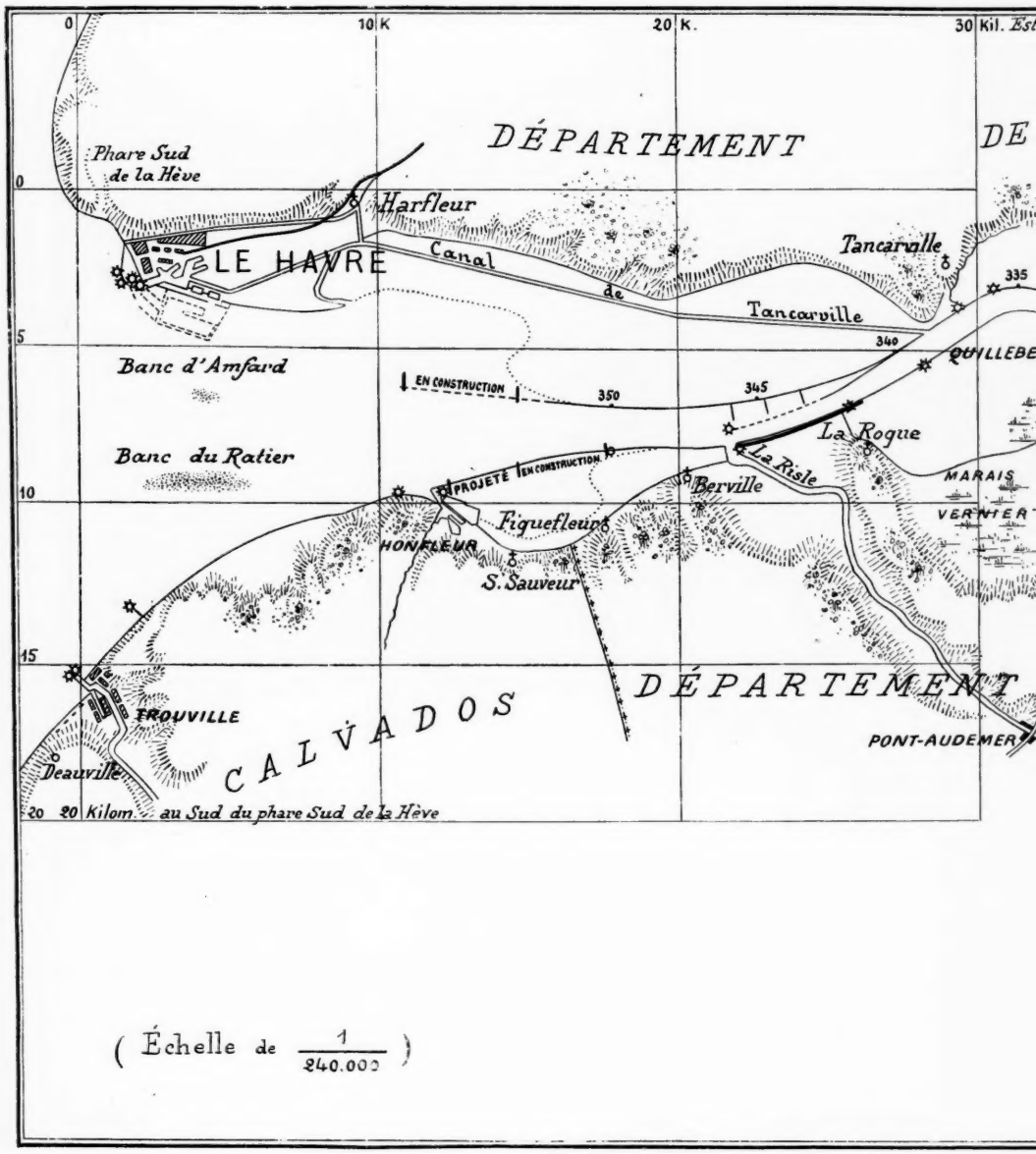
Ces lignes de Vidal de la Blache expliquent lumineusement pourquoi un port devait naître à Rouen, et quelle en devait être la fonction.

1. Nous devons adresser nos plus vifs remerciements à M. Babin et à MM. Coblentz et Lorton, Ingénieur en chef et Ingénieurs ordinaires des Ponts et Chaussées, chargés du Service de la Navigation de la Seine, qui avec la plus grande obligeance nous ont prêté le concours de leur compétence éprouvée.

Nous devons également marquer tout le profit que nous avons tiré du remarquable rapport sur les travaux projetés au port de Rouen et à ses annexes, que présenta à la Chambre M. P. Bignon, député de Dieppe et Président du Conseil Général de la Seine-Inférieure.

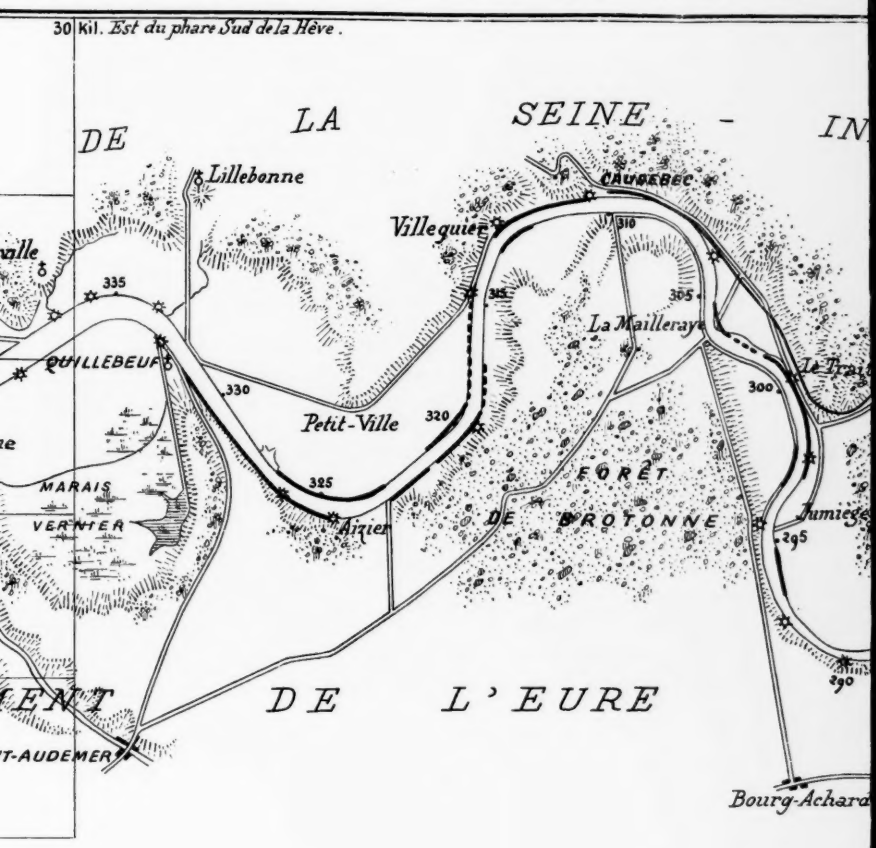
Le plan du port et la carte de la Seine maritime sont extraits des notices sur le port de Rouen et sur les travaux projetés, établies par le Service de la Navigation à l'occasion de l'exposition de Gand.

CARTE DE LA S



(Échelle de $\frac{1}{240.000}$)

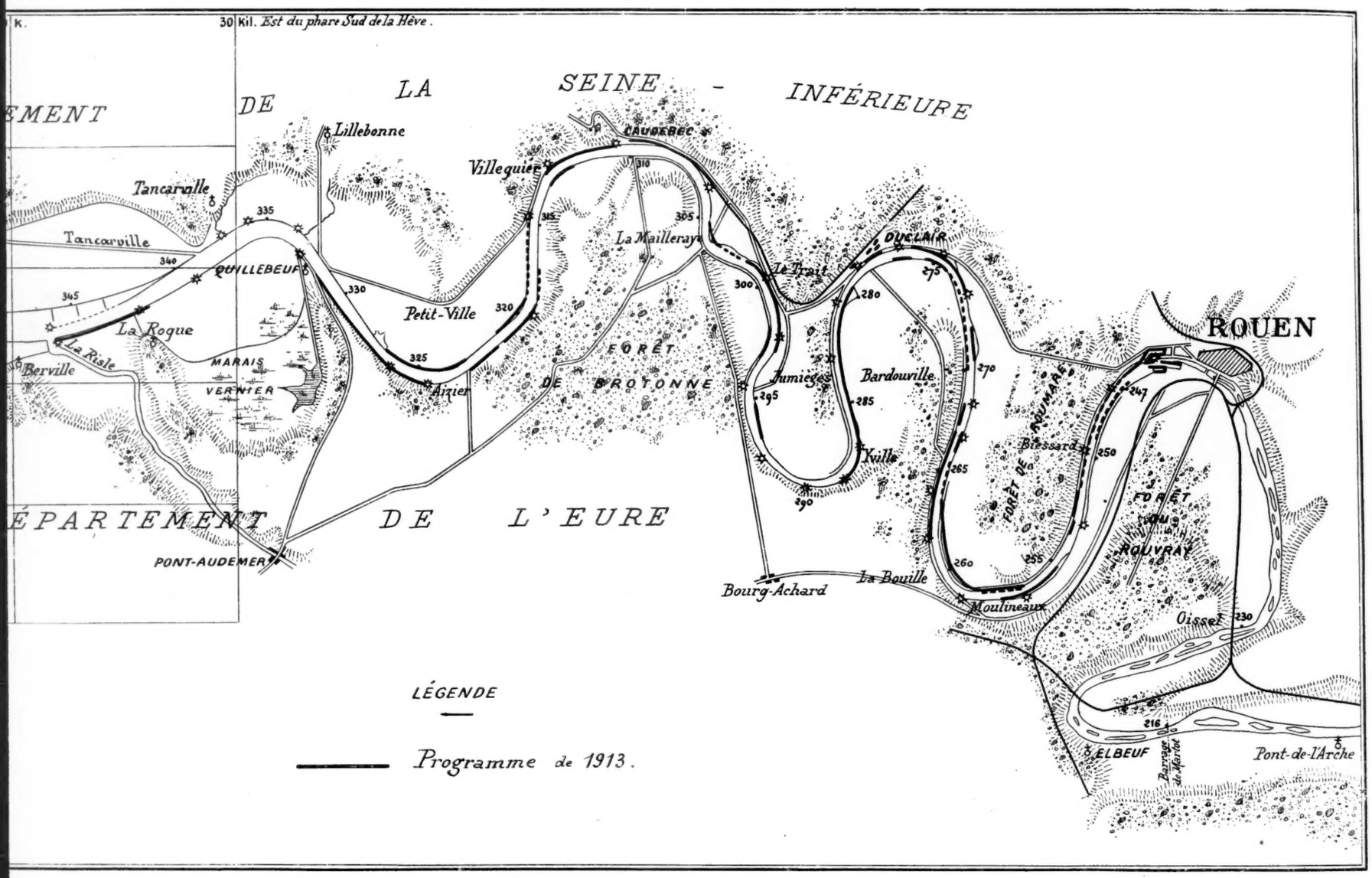
E LA SEINE ENTRE ROUEN ET LE HAVR



LÉGENDE

Programme de 1913.

CARTE DE LA SEINE ENTRE ROUEN ET LE HAVRE



A l'endroit où le fleuve, chemin de pénétration, devait être coupé par un pont, les navires de haute mer étaient contraints de s'arrêter. Mais la route d'eau n'en continuait pas moins vers l'intérieur du pays. Au Nord comme au Sud, s'ouvraient aussi des débouchés de terre. Chalands et convois répandraient dans tout le pays les marchandises apportées d'au delà des mers par les grandes nefs.

Rouen était donc prédestiné par la nature à être un lieu de distribution. C'est ce que, dès ses commencements, fut son port, ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il doit continuer d'être.

Les origines historiques du port de Rouen datent du début de l'ère chrétienne. Pendant toute la domination romaine, il fut l'entrepôt actif de tout le trafic qui, par la Seine, la Saône et le Rhône, se faisait entre la Bretagne et l'Italie. Jusqu'aux Invasions, il connut la prospérité; les mouvements d'hommes, les guerres incessantes, l'instabilité sociale qui en résulta, arrêtèrent alors son essor : il ne reprit qu'après le traité de Saint-Clair-sur-Epte, par lequel était donné au Normand Rollon le pays qui allait s'appeler la Normandie.

Rollon, venu par l'eau, vit du premier coup l'importance qu'aurait pour le développement et la richesse de son duché l'exploitation du fleuve qui l'avait amené. Aussi donna-t-il ses soins à la navigabilité de la Seine autant qu'au port de Rouen lui-même. Il comprit que l'un est fonction de l'autre : sans Seine navigable, point de port viable. Il conçut un projet d'approfondissement du fleuve et sur certains points l'exécuta en partie, en diminuant la largeur de la Seine par l'incorporation de quelques îles à la terre ferme. Le premier duc de Normandie fut donc en même temps le premier ingénieur de la navigation de la Seine.

Rouen fut dès lors le principal port des Normands; et les chantiers du Clos des Galées, où l'on construisait les nefs de mer, eurent des années de large prospérité.

Après la conquête de l'Angleterre, quand les relations entre la Grande-Bretagne et la Normandie, réunies sous le même maître, devinrent plus fréquentes, cette prospérité de Rouen s'accrut de telle façon que, pour ne rien laisser perdre des ressources que son port lui pouvait fournir, Guillaume le Con-

quérant fonda la « Vicomté de l'Eau » : cette institution avait pour charge de percevoir au profit du duc des taxes de toute nature sur les navires remontant à Rouen et sur les marchandises qu'ils importaient; appelée également à connaître de certains différends d'ordre maritime, elle devait mettre de la régularité et de la méthode dans l'exploitation du port.

En 1150, une charte consacra définitivement le port de Rouen : le monopole du commerce des vins fut concédé aux Rouennais, avec exemption des droits à l'entrée de Londres et privilège exclusif d'armer des navires pour l'Irlande. On importait alors poisson, sel, cuirs, plomb, étain; on exportait blés et vins.

Mais la lutte entre les ducs de Normandie et leur suzerain le roi de France troubla cette paix fructueuse; et quand, en 1204, Philippe-Auguste se fut emparé de Rouen, il prodigua les vexations à son port, contre lequel il édicta, au profit de Paris, des mesures draconiennes; pour n'en citer qu'une, il supprima le monopole du commerce de Rouen avec l'Angleterre et l'Irlande. Seul le Clos des Galées garda un peu d'activité : sous Philippe VI, on y construisit la flotte destinée à opérer contre l'Angleterre.

La guerre de Cent Ans acheva de ruiner le port de Rouen. Il connut quelques beaux jours encore sous Louis XI et sous Charles VIII. Mais durant toute la Renaissance, la décadence ne cessa de s'accuser. Les tentatives d'Henri IV pour redresser le cours de la Seine afin de faire plus aisément communiquer Paris avec la mer ne furent pas suivies. Colbert à son tour essaya de rendre à Rouen un peu de vie par l'octroi d'une sorte de monopole pour l'exportation des toiles. En 1703, pour raviver les ardeurs du commerce rouennais, fut instituée la Chambre de Commerce. Mais pendant le XVIIe siècle non plus que pendant le XVIIIe aucun progrès ne s'accomplit.

C'est que personne depuis Rollon n'avait aperçu que la clé de Rouen est en aval, dans la Seine maritime. Tant que le cours du fleuve ne serait pas discipliné, que les bancs de sable libres de toute contrainte fixeraient le chenal à leur fantaisie, que la hauteur des eaux varierait sans règles, la remontée de la Seine demeurerait une épreuve dangereuse. A Quillebeuf un seuil barrait le passage, qui ne se pouvait franchir qu'avec

la marée et en vive eau ; mais la marée amène avec elle le mascaret, et le mascaret, dans le lit du fleuve, large, épanoui, ne trouvant pas de berges hautes pour le contenir était un péril quotidien. On risquait d'être jeté à la rive et brisé ; à tout le moins, de s'échouer : vies et cargaisons étaient donc constamment aventurées. Si bien qu'en 1753 la Chambre de Commerce installa à Quillebeuf un magasin de sauvetage destiné à venir en aide aux trop fréquentes victimes du mascaret.

De ce jour l'idée d'améliorer l'embouchure de la Seine commença de germer ; elle n'a pas cessé depuis lors de se développer et l'application raisonnée qui en a été faite, a ouvert toute grande la porte de la navigation vers Rouen.

En 1785, l'Académie de Rouen mit au concours « les moyens de resserrer le Canal de la Seine depuis Villequier jusqu'à la mer afin de creuser son lit et de le débarrasser des bancs changeants qui faisaient obstacle à la navigation ». D'autres études furent entreprises. Mais la Révolution les arrêta net. Elles ne furent pas reprises par l'Empire.

Les débuts de la navigation à vapeur réveillèrent les initiatives ; et en 1844 on commença de s'occuper utilement de l'aménagement du chenal.

Depuis lors, sauf à de rares intervalles, l'œuvre a été poursuivie. En 1850, des endiguements exécutés sur 18 kilomètres de longueur eurent pour effet d'augmenter de 3 mètres la hauteur d'eau sur le seuil de Villequier et d'Aizier ; les navires d'un tirant de 4 m. 50 purent gagner Rouen en 12 heures : fret et assurance furent réduits de moitié, et le trafic naturellement augmenté.

En 1860, les digues prolongées jusqu'à Tancarville donnèrent passage en une marée à des navires de 5 mètres de tirant. En 1870, 65 kilomètres de digues avaient été construits, qui avaient accru la profondeur de la Seine de 4 m. 50 ; la dépense, qui ne s'était élevée qu'à 18 millions, avait été presque entièrement compensée par la vente de 7 500 hectares de prairies conquises sur le fleuve.

Jusqu'en 1895, on se borna à entretenir les travaux antérieurs, ce qui n'empêcha pas le trafic de passer de 400 000 tonnes en 1870 à 2 millions en 1891.

Mais les 20 kilomètres d'estuaire non encore aménagés

continuaient de rendre la navigation malaisée, proche la mer, ce que démontra trop clairement l'échouage en vingt ans (1878-98) de 105 navires dont 32 furent perdus. On décida alors de prolonger les digues de 10 kilomètres jusqu'à Honfleur; quand en 1906 les travaux furent terminés, le trafic était passé à 3 700 000 tonnes, augmentant ainsi de 1 700 000 tonnes en quinze ans. En 1912[1], il fut de 4 792 000 tonnes : Rouen était devenu le second port maritime de France.

***

Le port de Rouen vaut, au premier coup d'œil, par son pittoresque. Du Mont Gargan qui domine la ville à l'Est, le regard en perçoit l'ensemble nettement. Le dernier pont jeté sur la Seine, ce passage fixe qui devait déterminer la carrière de Rouen, sépare le port en deux parties qui l'une comme l'autre s'étendent tout le long du fleuve. En amont, le bassin fluvial, sur deux bras de la Seine, entre des rives aux constructions banales : des péniches, des chalands, tassés, pressés les uns contre les autres, chargés à ras d'eau et prêts à remonter vers l'intérieur, ou bien vides, attendant le moment d'aller prendre le fret. Peu de vie apparente; en réalité ce n'est qu'un garage, car le grand travail se fait en aval, dans le bassin maritime, plus long, plus étendu, tout grouillant de vie.

Là, aux deux bords du fleuve, les navires sont amarrés : ils peuvent jauger plus de 7 000 tonnes. A gauche, aux premiers plans, des maisons quelconques, des cheminées hautes et fumantes, le tout noyé dans cette atmosphère grisâtre des villes industrielles : c'est Saint-Sever, Petit-Quevilly où s'élèvent les usines de textile, les fabriques de produits chimiques, les grands entrepôts. Plus loin, des masses plus sombres, franchement noires, ce que l'argot rouennais appelle « le village nègre » : la cité du charbon. Plus loin encore, régulièrement espacées, des manières de grandes boîtes à conserves, au couvercle bombé, où éclatent peints de couleurs

1. Les chiffres de l'année 1912 ne sont encore que provisoires, les statistiques définitives n'ayant pas encore été publiées.

crues les noms des firmes; ce sont les raffineries de naphte, en bordure du bassin aux pétroles.

Sur la rive droite, dominant le fouillis des toits, la flèche de la Cathédrale et la Tour de Beurre qui semble faite de dentelle précieuse, le clocher délicat et plus modeste de Saint-Maclou, la tour solennelle de Saint-Ouen, la pointe du Donjon, toute l'évocation du Vieux Rouen. Au long du fleuve sur les quais, des maisons de belle apparence; de quelques-unes les grandes lignes droites ont un air de majesté. Proue contre poupe, les navires se succèdent au bord des quais; ils dressent leurs cheminées et leurs mâts au-dessus du mouvement perpétuel qui anime la terre et l'eau; véhicules et gens circulent entre les rangées de fûts à la panse arrondie, les bastions de pâte à papier, les hautes piles jaunâtres de bois du Nord; les remorqueurs, les péniches vont au chargement ou en reviennent; les bras des grues s'abaissent, se relèvent, puisent sans cesse dans les cales des navires de mer les marchandises qu'ils déposent ensuite sur les wagons ou au fond des chalands d'eau douce. Pour achever le tableau, l'arche grandiose du transbordeur, et tout au fond, la colline de Canteleu, chargée des futaies sombres de la forêt de Roumare, qu'éclaire de place en place la tache blanche, soudain apparue, de la falaise crayeuse.

De ce fouillis de choses, de couleurs, de gens en mouvement où brille la moire en grisaille de la Seine, montent des bruits sourds ou stridents, sirènes de navires, cloches de tramways, trompes d'automobiles, cris des hommes.

***

Des deux organes qui constituent le port de Rouen, bassin fluvial et bassin maritime, le second est naturellement le plus important : c'est là, en effet, qu'arrivent et sont manutentionnées les marchandises, soit qu'elles doivent rester sur place pour être travaillées et transformées, soit qu'elles soient destinées à être répandues dans l'intérieur du pays.

Le bassin fluvial, simple lieu de garage, n'occupe que 16 hectares avec 1 235 mètres de quais et 1 109 mètres de

rives accostables. Le bassin maritime est d'une superficie de 43 hectares 2 pour sa partie principale, auxquels il faut ajouter les 6 hectares 7 du bassin aux bois et les 20 hectares 2 du bassin aux pétroles. Pour la rive gauche 2 663 mètres de quais, et 2 771 pour la rive droite, plus les 609 mètres du bassin aux bois qui compte en outre dix appontements, tandis que le bassin aux pétroles en comprend huit. Ces quais ont sur 2 700 mètres un mouillage minimum de 5 mètres, sur 600 mètres de 6 m. 20, et sur 2 700 mètres de 7 m. 50 aux plus basses eaux connues.

La surface utilisable pour le dépôt des marchandises est de 48 hectares 3 pour l'ensemble des bassins, dont la desserte est assurée par 43 kilomètres environ de voies ferrées : 19 sur la rive droite qu'exploite le réseau du Nord et 23 sur la rive gauche qu'exploite le réseau de l'Etat. Toutes ces voies sont raccordées avec les différentes gares.

Au fond du bassin aux pétroles est installé un slip en travers, qui peut recevoir des navires d'un poids maximum de 1 800 tonnes et d'une longueur maxima de 95 mètres, outil bien insuffisant pour un port tel que Rouen.

Pour assurer le magasinage des marchandises, la Chambre de Commerce loue des hangars d'une superficie de 12 000 mètres carrés; pour leur manutention économique et rapide, elle possède quarante-quatre grues hydrauliques et huit grues électriques d'une force de 1 250 à 4 000 kilogrammes : toutes sont mobiles sur rails. De plus, quatre-vingts grues à vapeur, sur pontons, sont à la disposition du commerce maritime, engins pratiques par leur mobilité, qui transbordent aisément les fardeaux des cales des navires dans le creux des péniches.

Cet aménagement du port, tout au long des rives, sans écluses sur la Seine, ni aux bassins, permet de décharger les bateaux dès leur accostage, soit par les quais sur terre-pleins et dans les wagons, soit en plein fleuve dans les chalands, comme cela se pratique du reste à Hambourg et à Rotterdam. Cette promptitude aisée des opérations n'est pas un des moindres éléments de la prospérité de Rouen.

La description même du port maritime et l'affectation de ses bassins indiquent la nature de son trafic : la houille, les

liquides (vins et alcools), les métaux et minerais, les pétroles et essences, les bois, pâtes de bois et rondins en forment la plus grande partie : le rendement en est à peu près constant dans sa croissance; celui des céréales et des grains est au contraire extrêmement variable. A eux seuls, les différents articles ci-dessus énumérés fournissent aux importations pour l'année 1912 un total de 3 948 250 tonnes; la houille y entre pour 2 171 429 tonnes, produisant un mouvement global, importations et exportations, de 2 252 961 tonnes, inférieur cependant de plus de 300 000 tonnes à celui de 1911, en raison des grèves charbonnières qui ont sévi sur le bassin gallois au printemps de 1912.

Le trafic du port de Rouen est intéressant à suivre par périodes décennales : en 1870, 435 286 tonnes; en 1880, 1 286 684 tonnes; en 1890, 1 780 784 tonnes; en 1900, 2 684 176 tonnes, gain de plus de 900 000 tonnes; en 1910, 3 907 562 tonnes, accroissement de 1 200 000 tonnes. Enfin les deux derniers exercices ont été respectivement de 4 841 560 pour 1911 et 4 792 747 pour 1912. S'il y a fléchissement pour cette dernière année, il ne faut pas en être surpris, encore moins ému, la cause étant connue, et purement accidentelle. Si les grèves anglaises ne s'étaient pas produites, il y aurait eu normalement une augmentation d'au moins 150 000 tonnes sur l'exercice 1911.

Ces chiffres jnstifient de façon éclatante les sacrifices consentis jusqu'ici pour l'amélioration du port et de ses accès; la progression régulière du mouvement maritime, notamment depuis 1905-1906, dates de l'achèvement des derniers grands travaux entrepris et des grèves minières du Nord consécutives à la catastrophe de Courrières (à la suite desquelles des charbons étrangers prirent le chemin de Rouen et ont continué de le suivre), permet de mettre tous les espoirs dans les travaux à venir. En six ans, le trafic du port de Rouen est passé de 3 734 412 tonnes (1906) à 4 792 747 (1912), soit une augmentation moyenne de 176 389 tonnes par an. Les statistiques sommaires de 1913 présentent pour les quatre premiers mois un accroissement de 431 068 tonnes. Pour les quatre derniers exercices les droits de douane représentent une moyenne annuelle de 50 997 073 francs.

Ce mouvement considérable est arrivé à placer Rouen au second rang des ports maritimes de France, ce que trop de Français ignorent. Il a été effectué pendant cette même année 1912 par 3 642 navires à l'entrée et 3 657 à la sortie, le plus grand nombre de ceux-ci sur lest. Pour moitié environ, ces bateaux battent pavillon étranger; et ce qui ne saurait surprendre, étant donnée la nature des marchandises importées, les couleurs les plus fréquentes sont celles de la Grande-Bretagne et des trois royaumes scandinaves. Mais on peut dire que les drapeaux de toutes les nations européennes viennent flotter sur la Seine rouennaise.

Le pavillon français figure donc honorablement dans ce vaste transit; il est apparu sur plus de 2 000 navires en 1911. Six compagnies françaises de navigation à vapeur ont Rouen pour port d'attache, ainsi que deux compagnies de voiliers; et six autres compagnies de vapeurs entretiennent avec la capitale de la Normandie des relations réglées. Ces firmes françaises assurent principalement les rapports avec la région méditerranéenne pour les vins, grains et phosphates; avec la Grande-Bretagne pour la houille; avec l'Amérique et la Roumanie pour les pétroles.

Quel est le sort de ces milliers de tonnes de marchandises amenées de tant de points du monde à 125 kilomètres dans l'intérieur des terres?

La destinée de Rouen, fixée par sa position géographique, est, nous le disions en commençant, d'être un port de distribution, Ses importations, de nature pondéreuse, de prix médiocre puisque la valeur de la tonne à Rouen ressort en moyenne à 101 francs environ, tandis qu'elle est de 750 francs au Havre, de conservation facile, et pour lesquelles enfin un transport rapide n'est point nécessaire, s'accommodent aisément pour gagner leur destination dernière de moyens de communication relativement lents, partant peu onéreux. La voie d'eau leur suffit.

Or, Rouen, par la Seine fluviale et les canaux qui s'y ramifient près de Paris, est, de tous les ports intérieurs, celui qui dispose de la zone de pénétration la plus profonde. « Cette zone s'étend à l'Est jusqu'à la frontière belge et aux Vosges, au

Sud-Est jusqu'au delà de la Bourgogne et au bassin moyen de la Loire ; elle couvre plus du cinquième de la superficie de la France, et contient plus du tiers de la population du pays[1]. »

Le trafic fluvial, à la remontée, s'est élevé en 1911 à 3 156 000 tonnes, qui se répartissent ainsi : avant Paris 123 000 tonnes ; Paris et environs, 2 241 000 tonnes ; au delà de Paris, 792 000 tonnes. Rouen est donc bien l'avant-port de Paris tel que l'avait conçu Henri IV ; mais en même temps, il est bien aussi port de distribution.

Des 2 241 000 tonnes amenées dans la région parisienne, le port même de Paris en absorbe 1 680 081, dans lesquelles les houilles entrent pour 952 554, les pétroles pour 66 762, les métaux et minerais pour 86 163, les bois pour 98 042, les céréales pour 151 297, les vins et alcools pour 187 294.

Pour les au delà de Paris, les vins fournissent le plus fort contingent : 160 000 tonnes qui vont jusqu'à Nancy et dans le centre, vins du Bordelais et d'Algérie surtout, dont le transport, par ce long détour est beaucoup moins coûteux que par Marseille et la voie de fer ; ce trafic est du reste puissamment aidé par les transports en fret de retour des produits métallurgiques français venant de l'Est et destinés à l'Algérie et à la Tunisie ; puis viennent les céréales avec 150 000 tonnes qui se répandent jusque dans l'Est et dans le Lyonnais ; les bois du Nord dont 80 000 tonnes atteignent Châlons, Épernay, Lyon et même Avignon ; les pétroles qui vont jusque dans l'Est et le Centre, avec 76 000 tonnes. Des marchandises diverses complètent le chiffre de 792 000 tonnes, qui pour 700 000 se répartissent dans la région desservie par la Haute-Seine et ses annexes, ainsi que dans les contrées de l'Est et du Nord-Est.

Les voies ferrées, elles aussi, contribuent à l'évacuation vers l'intérieur, mais dans une proportion moindre, puisque les deux réseaux du Nord et de l'État n'enlèvent respectivement que 302 989 et 814 406 tonnes, ce qui fait un total de 1 117 395 tonnes, inférieur de 2 038 615 tonnes au mouvement fluvial. Les marchandises transitées par les chemins de fer de l'État sont en général à destination de la Basse-Normandie et du Maine.

1. Rapport de M. P. Bignon.

Mais, comme l'écrit M. Paul Bignon dans son rapport sur les travaux d'agrandissement du port de Rouen, « il y a lieu de prévoir une autre cause d'accroissement considérable du trafic du port de Rouen. On peut croire, en effet, qu'on acceptera un projet conçu à la suite des désastreuses inondations de Paris en 1910. Il s'agit de creuser le chenal en amont de Rouen, notre Rotterdam Français, et d'établir ainsi jusqu'en amont de Paris un tirant d'eau rationnel pour obtenir un mouillage de 4 m. 25 à 4 m. 50. Cette solution permettrait la circulation de chalands de 2 000 tonnes et plus, qui peuvent naviguer à peu de frais et procurer ainsi au commerce une réduction des prix de transport. L'avenir est aux grands chalands qui portent la marchandise à pied d'œuvre, et sous ce rapport, Paris peut devenir alors un grand port intérieur de batellerie dans le genre de Mannheim. Les terrains de Clichy, destinés au bassin en eau profonde, pourraient être utilisés pour la création de vastes gares d'eau ». Ainsi serait rendue plus intime et plus étroite encore l'union entre Paris et Rouen qui seraient les deux membres principaux d'un puissant organisme de navigation et de richesse nationales.

Pour beaucoup de ces expéditions, ce ne sont pas de simples matières premières que le port de Rouen envoie dans des contrées si diverses. La ville et sa banlieue sont un des centres industriels les plus considérables et les plus importants de France. Aussi y opère-t-on la transformation d'un grand nombre de produits importés à l'état primitif.

Les pétroles d'abord. Pour une assez large part, ils arrivent à l'état brut : les grandes usines, installées dans les limites légales du port les rendent à la circulation après qu'ils ont été raffinés, et ce n'est pas là petite affaire puisque Rouen introduit près de la moitié des pétroles brûlés en France. Chez plusieurs grands entrepositaires, les vins sont filtrés et égalisés, et ne s'en vont que prêts aux coupages et aux mélanges avec d'autres crus. Dans 13 usines on traite les produits chimiques et les engrais. L'industrie métallurgique, en développement constant, rend à la circulation sous une forme manufacturée les métaux et les minerais que le fleuve lui amène; cette partie de l'activité rouennaise prendra même sous peu un essor

nouveau, dont il est impossible de mesurer l'avenir, par l'installation de hauts fourneaux que va construire un consortium de forges et aciéries françaises. On estime déjà que, de cette installation, résultera un accroissement, dans les seules importations, de 400 000 tonnes, tant de houille que de minerais en provenance de Suède, d'Espagne, d'Algérie, du Maroc et du département du Calvados. Les houilles généralement débarquées en roches, repartent concassées, criblées ou sous forme d'agglomérés : 13 établissements s'y emploient. Enfin plusieurs chantiers de constructions navales fonctionnent : quatre construisent pour la batellerie dans le bassin fluvial; un autre, qui dépend de la Société des Chantiers de Saint-Nazaire, en aval du bassin maritime, lance de grands cargos de plus de 10 000 tonnes.

Et ce ne sont là que les industries immédiatement limitrophes du port.

***

« Le caractère général de la progression du trafic, et la permanence des causes qui agissent sur cette progression permettent d'affirmer qu'elle se poursuivra longtemps encore, en admettant toutefois que les difficultés d'accès ou la capacité insuffisante du port ne constituent pas pour elle un obstacle. »

M. Paul Bignon pose ainsi nettement la question de l'avenir du port de Rouen : son développement merveilleusement incessant depuis quarante ans et surtout depuis quinze ans, sera-t-il condamné à s'arrêter faute de moyens de se poursuivre?

Les quais ne répondent pas aux besoins du trafic, puisque l'on est actuellement contraint par leur exiguité de leur faire supporter 800 tonnes par mètre courant, alors que l'on ne devrait point dépasser 600 tonnes. La conséquence de cette insuffisance est que des navires sont forcés parfois d'attendre plusieurs jours avant de pouvoir disposer d'un poste d'accostage. La multiplication des moyens de déchargement en plein fleuve ne pallie que très partiellement cet inconvénient. Dans le bassin aux pétroles, les huit appontements sont également

au-dessous des besoins des treize usines actuellement en action.

Le seul engin de radoub est ce slip en travers, installé au fond du bassin aux pétroles : il ne peut servir que pour de petits navires. Aussi les bateaux qui remontent à Rouen sont-ils tenus de se faire caréner ailleurs, parfois au Havre où les installations de radoub sont également médiocres et encombrées, plus fréquemment en Algérie, ou en Angleterre et en Hollande. Pour les constructeurs de navires, le dommage est plus grave encore puisqu'un bateau a souvent besoin de passer en cale sèche aussitôt après lancement, et que l'absence de soins donnés à ce moment peut en déterminer la perte, par l'impossibilité de le remorquer en aval dans un lieu de carénage. La remontée de la Seine demeure, malgré tous les efforts du service de la navigation et du service du pilotage, perpétuellement occupé à relever et à signaler les changements survenus dans la position des bancs de sable, une opération toujours délicate, et encore il arrive trop souvent que des bateaux entrent au port avec des avaries graves. Il est déplorable qu'ils ne puissent être réparés à leur point d'escale.

Enfin malgré les endiguements, les rectifications de rives, les dragages sans cesse exécutés, l'accès du port n'est permis à toute marée qu'aux navires d'un tirant d'eau de 5 m. 50. Il n'est possible que pendant 320 jours pour ceux de 6 mètres, pendant 221 jours pour ceux de 6 m. 50, pendant 140 jours pour ceux de 7 mètres et pendant 15 jours seulement pour ceux de 7 m. 50. Or les navires de 5 m. 50 représentent seulement 5 p. 100 du tonnage venant à Rouen, et leur nombre diminue constamment; celui des grands bateaux ne cesse au contraire de s'accroître. L'accès de Rouen est donc insuffisamment garanti à l'heure présente; il le sera moins encore dans l'avenir si l'on veut assurer au port et à la région qu'il dessert le bénéfice des transports par grandes masses, pour lesquels le minimum de tirant d'eau à obtenir est de 8 mètres en toute marée et de 9 m. 50 en vive eau. Au reste les cotes des ports concurrents à l'étranger qui donnent sous marée basse 7 m. 50 dans la Tamise, 8 mètres à Rotterdam, 10 mètres à Hambourg et 11 m. 50 à Anvers, tracent le devoir. Dragages, constructions de digues, rectifications de rives donneront les

profondeurs nécessaires qui, une fois obtenues, pourront s'entretenir par le simple jeu des courants.

Pour remédier à ces insuffisances et fournir au port de Rouen tous moyens de poursuivre son développement, un ample projet de travaux a été élaboré que, dans sa séance du 25 juin dernier, la Chambre des Députés a adopté, sur un lumineux et persuasif rapport de M. Paul Bignon, et que le Sénat a voté à son tour le 6 août, sur le rapport de M. Audiffred.

Les travaux projetés se rangent sous trois chefs : travaux dans le port même, travaux dans la Basse-Seine, travaux dans l'Estuaire. Les deux premiers chefs, seulement, ont fait jusqu'ici l'objet de plans et de devis détaillés; les opérations à accomplir dans l'Estuaire sont subordonnées aux résultats des travaux actuellement en cours de la digue Nord, en face de Honfleur, et de la digue d'enceinte des nouveaux bassins du port du Havre.

Dans le port même : pour arriver à ne charger le mètre linéaire qu'à 600 tonnes, 1 400 mètres de quais seront construits sur la rive droite en aval de la rivière de Clères au long du boulevard de Croisset, et 645 mètres sur la rive gauche entre le quai Sud du bassin aux bois et le quai Nord de l'ancienne île Elie. Depuis 1912, l'État est propriétaire de 84 hectares de terrain, au lieu dit « Prairies Saint-Gervais », sur la rive droite de la Seine : un vaste bassin y sera creusé, composé de deux darses parallèles à la direction du fleuve, l'une de 430 mètres de long sur 130 de large, l'autre de 680 mètres sur 135, séparées par un terre-plein de 160 mètres de large; elles aboutiront à une darse principale de 1 075 mètres de longueur sur 140 mètres de largeur, en communication directe avec le fleuve : un pont à transbordeur reliera les deux rives du boulevard de Croisset. Ce seront 4 000 mètres de quais nouveaux, portant le total à 12 800 mètres, suffisants pour un trafic de 7 millions de tonnes.

Des améliorations seront également apportées au bassin aux bois et au bassin aux pétroles où l'on établira des quais et des appontements nouveaux.

L'indispensable forme de radoub, attendue depuis si longtemps, sera creusée vers l'entrée et au sud du bassin aux

pétroles, à proximité des chantiers de construction des grands navires; la longueur en sera de 150 mètres que l'on pourra porter à 200, et la largeur de 22 mètres au niveau du seuil, placé de façon à laisser pénétrer un navire de 8 mètres de tirant presque à toute heure de la marée. Un quai d'armement et de réparations d'une longueur de 260 mètres sera construit sur la rive sud, à l'entrée du bassin aux pétroles.

L'ensemble des bassins sera dragué; le cube à enlever est évalué à 800 000 mètres, de manière à obtenir des mouillages de 8 à 9 mètres aux pleines mers de faible morte eau, pour les quais des bassins Saint-Gervais et du boulevard de Croisset on obtiendra 9 mètres sous les plus basses eaux connues.

Enfin, en arrière du bassin Saint-Gervais sera installée une gare à marchandises, outillée pour un trafic de près d'un million de tonnes; les voies actuelles, doublées, continueront de courir sur la rive droite, et franchiront dorénavant le pont Boïeldieu en tunnel : la circulation sera ainsi rendue plus facile aux abords de cet ouvrage.

Dans la Basse-Seine : une longue description technique, détaillée serait nécessaire pour préciser les travaux projetés; qu'il nous suffise de dire que l'amélioration du régime de la Seine comprend : « la régularisation des rives, la rectification de certaines digues anciennes d'un tracé défectueux, la fermeture de nombreuses érosions de rives qui s'aggravent constamment, la protection des berges en vue d'éviter les éboulements, l'élargissement de certains passages trop rétrécis pour faciliter le passage des navires et assurer une meilleure propagation de la marée en vue de l'entretien naturel des profondeurs, et enfin des dragages qui, en approfondissant le chenal navigable, permettent la montée à toute marée des navires de 8 mètres de tirant d'eau ».

Le coût de ce vaste programme s'élève à 95 millions dont 55 millions pour le port même, sur lesquels 30 iront aux bassins Saint-Gervais et près de 7 à la cale de radoub; et 40 pour la Basse-Seine, dont près de 31 seront affectés aux digues, rescindements, etc... Les fonds seront fournis jusqu'à concurrence de 46 305 000 francs par l'État, et imputés sur les crédits annuellement inscrits au budget du ministère des Travaux publics pour l'amélioration et l'extension des ports maritimes.

Les 46 345 000 francs restants seront donnés par la Chambre de Commerce de Rouen à qui le département de la Seine-Inférieure viendra en aide pour 9 645 000, tandis que la ville de Rouen coopérera par une subvention de 400 000 francs, augmentée de la remise des droits d'octroi sur les matériaux, évalués à 2 350 000 francs. La Chambre de Commerce se procurera ses ressources par un relèvement de certains des péages actuellement perçus, et par des emprunts au taux maximum de 4 p. 100 : de ces emprunts le dernier devra être amorti, au maximum, soixante-quinze ans après la conclusion du premier; le service de ces engagements sera assuré par le produit des péages.

Les destinées de Rouen seront alors assurées pour longtemps.

« La Ville aux cent clochers », fière de son passé d'art et de ses merveilleux monuments, l'est aussi de sa réputation industrielle et commerciale; elle veut la maintenir et l'accroître. L'esprit de négoce, de « marchandise », comme on disait jadis, y vit toujours, actif et inventif. Il s'exprime par cette Chambre de Commerce, vieille de plus de deux siècles, qui veille de façon si diligente et si éclairée aux intérêts de l'agglomération rouennaise.

L'agglomération rouennaise : car Rouen n'est qu'une partie de cette force qui agit sur les deux rives de la Seine; les limites administratives de la Cité, qui l'enserrent dans une ceinture sans élasticité, l'empêchent de se dilater; mais autour d'elle, étroitement liées à elle, des communes se développent d'un mouvement régulier et progressif. Cette agglomération compte déjà plus de 200 000 habitants; une foule d'industries, qui guettent, pour les appliquer aussitôt, les derniers perfectionnements techniques, y sont en pleine activité.

Au point de jonction des trois routes, maritime, fluviale et terrestre, le rôle de Rouen était tout tracé. Dès l'origine, elle l'a compris et rempli. Mais elle a su l'étendre, et avec sa banlieue elle est devenue un lieu de transformation. Elle ne se contente plus de répandre telles qu'elle les reçoit les marchandises venues par le fleuve; pour beaucoup, elle les transforme et les manufacture avant de les remettre en circulation.

C'est un centre complet de commerce. Les facilités de

toutes sortes qu'y trouve le négoce ; la modicité des prix de transport, due à sa position géographique, en font une place de premier ordre.

Il était donc naturel que l'on voulût mettre un tel port à même de fournir le rendement le plus fort. Des sacrifices étaient pour cela indispensables. L'État, le département de la Seine-Inférieure, la ville de Rouen, la Chambre de Commerce n'ont pas hésité à les faire. Personne ne les regrettera. Ces millions, employés dans l'eau et au bord de l'eau, ne seront pas jetés à l'eau. Par eux, la France aura un port intérieur comparable à ceux que certains pays étrangers ne cessent d'agrandir et d'améliorer ; le trafic s'y développera, pour le profit de la région d'abord, puis pour celui du pays tout entier.

C'est donc une œuvre de prospérité nationale qui s'achèvera ainsi. Rouen est et doit demeurer un des foyers les plus vivants de la force industrielle et commerciale de la France.

ANDRÉ LIARD

PLAN DU PORT DE ROUEN

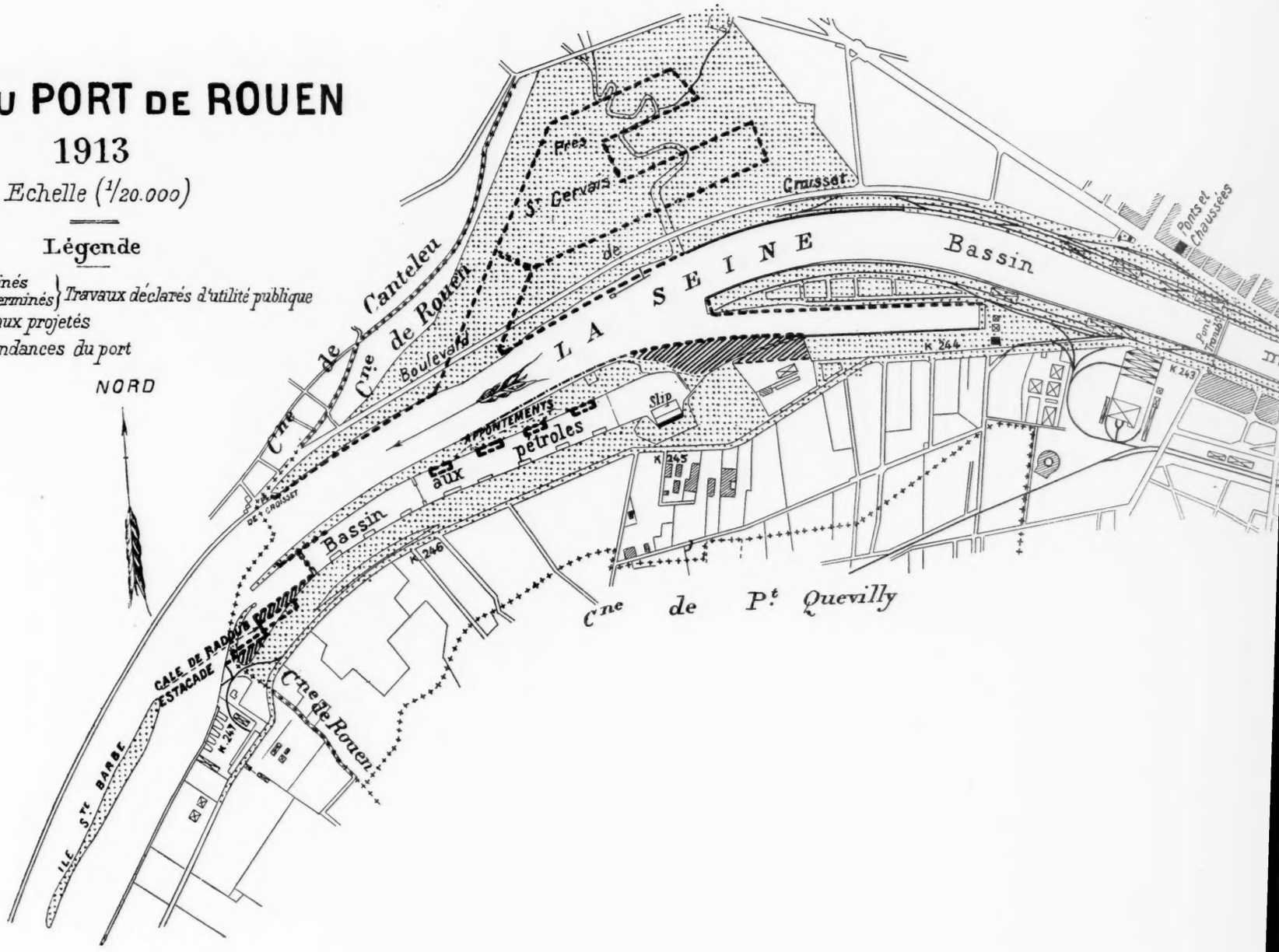
1913

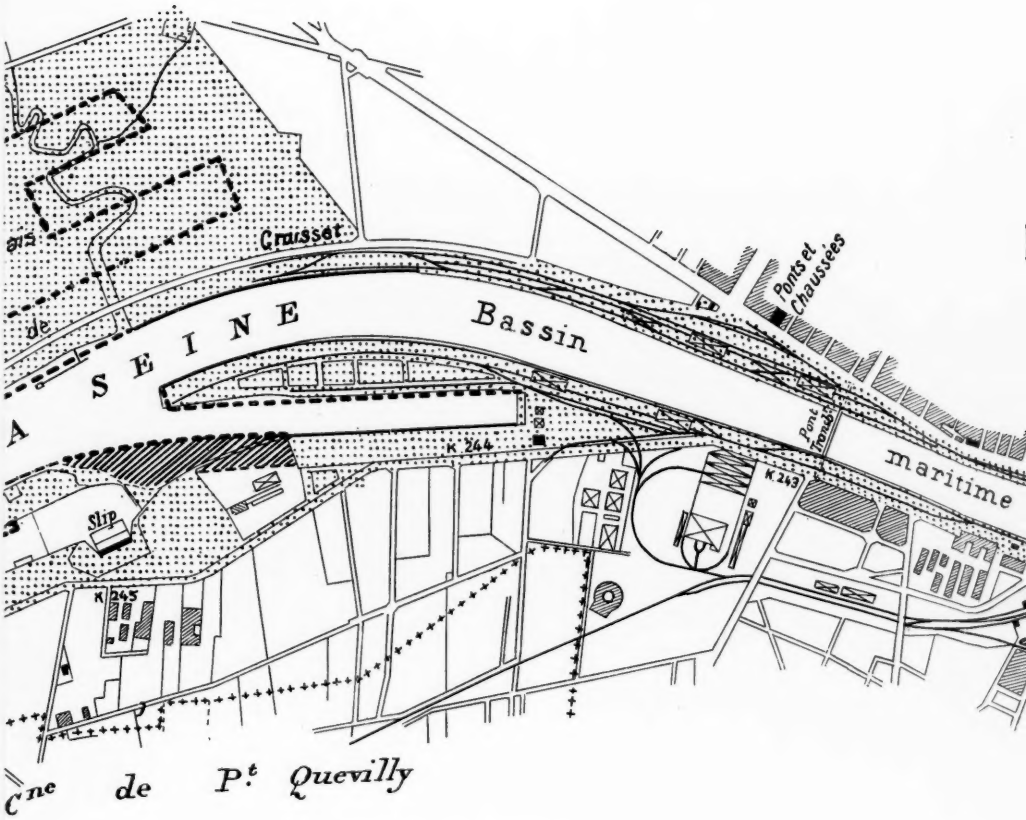
Echelle (1/20.000)

Légende

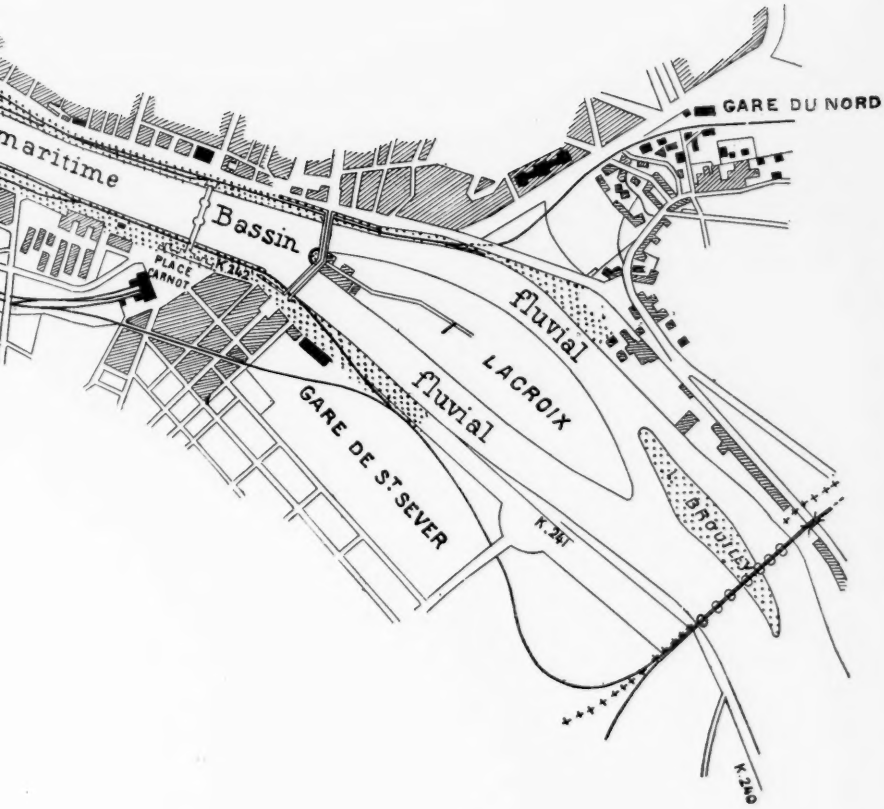
- *Terminés* / *Non terminés* } *Travaux déclarés d'utilité publique*
- *Travaux projetés*
- *Dépendances du port*

NORD




Crausset
Ponts et Chaussées
de
SEINE
Bassin
A
Pont Tournant
maritime
K 244
K 243
Slip
K 245
Cne de Pt Quevilly

ROUEN


GARE DU NORD
maritime
Bassin
PLACE CARNOT
K.242
fluvial
LACROIX
fluvial
GARE DE ST. SEVER
K.241
BROULEY
K.240

HUIT MOIS DE VACANCES[1]

— 1870-1871 —

II

Tandis que ces travaux s'exécutaient sur le front de la défense, les services d'arrière du camp du Grand-Vey s'organisaient dans notre bourgade. Notre école communale de filles, dirigée alors par quelques sœurs de la Miséricorde, fut transformée en ambulance.

Cet immeuble municipal est d'aspect plus bourgeois que nos plus récentes bâtisses scolaires. Mais, nouvellement construit sous l'administration de mon père, c'était le plus harmonieux édifice de la localité, d'une élégante discrétion, bien éclairé, bien aéré. Peu d'ambulances, j'imagine, ont été plus confortables et plus agréables que la nôtre. Elle présentait ce grave inconvénient d'être située à plus de quatre kilomètres du Grand-Vey, d'où lui vinrent ses premiers malades. Mais, outre qu'il était matériellement à peu près impossible de l'installer dans un autre local, dès l'origine, je le crois bien, elle ne fut pas destinée uniquement aux marins du Grand-Vey : il était prévu qu'un bataillon de mobiles viendrait prendre ses cantonnements dans la bourgade et dans les hameaux du voisinage.

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

Un tout jeune médecin de la marine, le Dr B..., constitua tout le corps médical militaire. Il possédait un élégant et fluet petit cheval blanc, qui n'inspira pas une très haute estime à nos éleveurs, mais que pour ma part je lui enviai très vivement. On dit que les marins adorent l'équitation : le Dr B... semblait y prendre un grand plaisir. Il m'invita plus d'une fois à l'accompagner à cheval au Grand-Vey. En effet, ayant trouvé dans le maire de la commune un confrère empressé à lui faciliter sa tâche par tous les moyens, il était devenu un bon ami de la maison. Si, comme je l'espère, il est encore en vie, je lui atteste ici que son ancien petit écuyer lui garde un bien affectueux souvenir. Il ne fit pourtant parmi nous qu'un séjour relativement peu long. Il fut remplacé par le Dr M..., à qui j'ai fait allusion plus haut. Le Dr M... conserva le petit cheval blanc de son prédécesseur.

Mon père, qui tenait depuis dix-huit ans de ses concitoyens son mandat de conseiller municipal et du pouvoir central son mandat de maire, fut rendu à la vie privée par les élections municipales d'octobre. Il fut réélu conseiller, avec plusieurs de ses amis; mais la majorité de l'assemblée suivait un autre chef. C'était là un simple effet du jeu de rivalités locales, et non une victoire du régime républicain : il s'en faut. Mon père donna sa démission de conseiller. S'il ressentit sa blessure, il n'eut guère le loisir d'y songer, tant il en eut d'autres à panser pendant cet horrible hiver.

...Les soldats!... Les soldats sont arrivés!... C'est étrange : je me rappelle le zouave en uniforme — un de nos anciens domestiques — qui m'apporta, un matin de ma cinquième ou sixième année, mon café au lait dans mon lit; et non pas seulement quel jour, mais à quelle heure, et par laquelle de nos routes le bataillon des mobiles du Gard a fait son entrée dans notre bourgade, cela m'échappe absolument! Je n'entends plus leur clairon. Comment ces sensations se sont-elles ainsi évanouies?

Beaucoup d'autres de cette même soirée me sont restées présentes... Nous avons à loger quelques officiers, qui sont assis à notre table, dans la salle à manger, et deux soldats, qui ont pris place, dans la cuisine, à la table de notre personnel — domestiques et servantes, et ouvriers à la journée. On com-

mente le « droit au feu et à la chandelle » que confère à son possesseur le « billet de logement » : cette dernière appellation même était entendue pour la première fois par plusieurs des assistants. J'ai oublié — si je l'ai jamais su — les noms de famille de nos deux moblots, mais non leurs prénoms, Augustin et Théodule. Ce sont deux garçons de très simples, mais très bonnes manières, discrets et même — oui, ces méridionaux! — un peu timides. Augustin a le teint très mat, et une légère moustache noire. On leur fait place au feu, à la chandelle, à la soupe, au cidre, au fricot. Leurs convives normands leur sourient, sont pleins de prévenance pour eux; mais le patois du Cotentin — grande surprise pour moi qui le pratique sans remarquer qu'il diffère du français que je parle concurremment — est inintelligible à ces fils du Midi. Éclats de rire. Nos gens nous appellent, mes frères ou moi, pour servir d'interprètes, et nous faisons la navette de la salle à manger à la cuisine.

Mais cela ne ressemble pas à la guerre. Ces uniformes, que ne parvient d'ailleurs pas à égayer la bande rouge du pantalon, sont inconnus. Surtout ces gentils garçons qui les portent ont l'air de n'y être pas encore habitués. Rien de soldatesque en eux. On leur demande naïvement s'ils doivent se battre... vraiment, et s'ils sauront! Ils répondent sans jactance qu'ils se battront, s'il le faut. On choque des verres pleins de cidre pour éloigner ces noirs présages. Les champs de bataille sont bien loin, et, venant du Gard, le chemin qu'ils suivent pour l'instant n'y mène pas. Attendre les Prusses derrière les lignes du Cotentin, ce n'est pas encore une anxiété. On a quitté le pays, les siens; mais tout de même on est chez des amis... Si ce n'était que cela, la guerre!

La diane éclata le lendemain matin, au petit jour, sur la place. Bien que je fusse prévenu de ce réveil, il fut si saisissant que j'en conserve encore le frisson. Je n'avais pas besoin qu'au sortir du sommeil rien me rappelât la guerre, à laquelle allaient d'un brusque bond mes premières pensées. Mais cette sonnerie de clairon me dressa en sursaut dans le lit où je couchais avec le second de mes frères... La bataille! Les Prussiens franchissaient la baie des Veys!... Cette transe ne dura

qu'un éclair... Puis j'écoutai, sans un souffle, et je fus désappointé que ce fût si tôt fini : je désirai être au lendemain, pour entendre de nouveau la diane, en jouir, n'en rien perdre. Le clairon n'a pas d'autres fanfares qui m'aient jamais autant remué que la diane. Je l'ai bien des fois entendue pendant plusieurs mois : ses ondes, dans les grisailles de l'aube, m'ont toujours aussi étrangement caressé et oppressé le cœur. Je ne l'ai, depuis la guerre, entendue qu'à de rares reprises, mais avec le même tressaillement.

« Soldats, levez-vous... Soldats, levez-vous... Bien vite! » Ces fredons ont souvent fait lever à Sainte-Marie-du-Mont d'autres soldats que les mobiles du Gard ou d'ailleurs... Vais-je raconter même cela?... Pourquoi pas?... Pauvres gosses inutiles à notre patrie, mon second frère et moi, qui n'étions pas bons à être aides-télégraphistes, nous nous soumettions nous-mêmes à des rigueurs qui pouvaient être au moins propitiatoires. Nous campions dans notre chambre. Alors on ne se déshabillait pas : roulés dans les couvertures de laine prises à notre lit, on s'étendait sur le plancher. Nous ne trichions pas, je vous jure, et c'était vraiment à la dure que nous dormions. J'ai campé ainsi une trentaine des nuits de cet hiver. C'était un jeu, mais où il entrait un sincère désir d'éprouver quelque misère, même inutile, quand tant de Français en souffraient de si atroces pour la défense de tous.

Les allées et venues de ces mobiles du Gard à travers la bourgade suffirent à nous dépayser, sans cependant donner à la localité un aspect vraiment militaire. Logés chez l'habitant, s'ils étaient assez nombreux dans les maisons qui font cercle autour de notre église, de beaucoup plus nombreux encore étaient éparpillés dans les hameaux ou les fermes isolées. Les distances étaient grandes, les routes la plupart du temps mauvaises. Le rassemblement de tous ces hommes était une opération laborieuse et longue. Il était malaisé de leur donner une éducation militaire intensive. Sans doute, là aussi, on faisait tout ce qui pouvait être fait, et l'on sait que la plupart de ces mobiles si médiocrement préparés ont eu presque partout au feu une belle contenance.

Je crois bien que ce sont les mobiles du Gard, et non les mobiles de la Charente, leurs successeurs, que j'ai vu

manœuvrer auprès des marins du Grand-Vey dans les vastes prés qui bordent la route de la Galie. Cet exercice préludait, je suppose, à leur départ pour une des armées en campagne (est-ce celle de la Loire?) Le rapprochement des deux armes fut terrible pour nos braves petits mobiles. J'ai plus d'une fois depuis entendu dire à des officiers de marine que leurs hommes, excellents partout ailleurs, sont piteux à l'exercice du fusil. Cela est vrai, puisqu'ils le disent. Mais que mon impression d'enfant a donc été différente dans les prés de la Galie! Quelle tenue, quelle allure, que celles de ces mathurins! Il m'apparut que j'avais sous les yeux un de ces inexpugnables carrés que rien ne peut disloquer, et que, près d'eux les mobiles étaient une bande mal articulée de pousse-cailloux. Oh! que j'eusse été content de sentir beaucoup de gaillards comme nos matelots en face des lignes prussiennes! En quoi d'ailleurs je n'avais pas tort. Ce que je ne dis pas non plus pour déprécier la bravoure de nos mobiles : j'aurai l'occasion de montrer combien prodigieusement elle fut méritoire pour certains, dans les conditions où ils eurent à la déployer. Mais je me souviens de la Galie, chaque fois qu'on me parle de milices. Je sais bien que notre réserve d'aujourd'hui n'est pas la mobile de 1870; cette assurance ne me tranquillise pas pleinement.

Ces gars des campagnes méridionales, autant que leur métier militaire leur laissa de liberté, se mêlèrent le plus cordialement du monde à notre existence et à nos travaux. Ils nous aidèrent à récolter nos pommes. Nos pommes de 1870! Les vieux Cotentinais n'en perdront la mémoire qu'avec la vie. Elles se vendirent à vil prix, 0 fr. 50 le boisseau de 60 litres, qui, déjà, en ce temps, atteignait souvent et même dépassait le prix de 3 francs. Certes les caves se remplirent, et on but plus de « pur jus » que d'ordinaire. « On ne reverra jamais pareille chose », fut-il dit communément. Peut-être est-il nécessaire, pour que cela ne se revoie pas, de le vouloir.

Nos nouveaux amis nous enseignèrent qu'on mange les escargots. Augustin et Théodule, qui en avaient repéré de considérables colonies dans les vieux murs d'un de nos jardins, à notre grand ébahissement, nous demandèrent un soir une de nos lanternes à vitres de corne, pour se livrer à la chasse aux

escargots. Nous les accompagnâmes dans cette expédition qui fut extrêmement fructueuse. Ils nous initièrent aux mystères de la cuisine qui rend l'escargot savoureux. Tous les jardins de la région bénéficièrent peu ou prou du passage de ces gourmets chez nous. Quelques Normands goûtèrent avec défiance à ce mets exotique : il n'est pas entré dans le Cuisinier du Cotentin... Et je songe : avons-nous ri, ces soirs-là! mon Dieu!... Quelle gaîté autour de l'âtre de la cuisine, tandis que s'accomplissaient les rites culinaires!... Mais quelle besogne, à Chanzy ou à Faidherbe, de faire de ces bons garçons de bons soldats!

Nous n'apprîmes pas le premier soir que ces lointains, mais sympathiques compatriotes mangeaient les escargots. Au contraire nous sûmes aussitôt qu'ils étaient protestants. Sans doute quelqu'un de nos domestiques demanda naïvement quelle était leur religion à ces Français venus de si loin, et qui ignoraient la soupe à la graisse! Ils répondirent avec un sourire, car sur leur route à travers nos régions de l'Ouest ils avaient déjà constaté l'étonnement que cette révélation provoquait. Leur réponse ne rompit point le courant de la sympathie, mais y fit courir des ondulations. Nos Normands ne furent pas seulement assez courtois, ils furent encore assez philosophes pour reconnaître avec un léger effort que leurs hôtes étaient quand même des hommes. Notre mère nous avait confirmé, à nous autres, les enfants de la maison, ce que nous croyions déjà savoir, — que ces protestants étaient même des chrétiens : nous fîmes parade d'une science si impressionnante. Nous permîmes unanimement à Augustin et à Théodule d'être protestants.

Je peins un petit Normand de ce temps-là, à qui ressemblait, sous ce rapport, plus d'un Normand d'âge plus mûr... Malgré l'assurance que j'affectais publiquement, j'ai éprouvé, ce soir-là, un des troubles les plus profonds de ma vie. Ma curiosité ne put pas s'attacher aux fusils, aux sacs, à tout cet équipement guerrier qui encombrait notre cuisine... Des protestants!... Je savais qu'il existait de ces malheureux — et même des juifs! — mais je n'étais pas encore parvenu à me les figurer. Valognes nous enseignait d'exclure du salut éternel ceux qui demain ne croiraient pas au dogme de l'Infaillibilité,

hier encore combattu par Dupanloup et aussi par l'évêque de notre diocèse. A l'école communale de mon village, en même temps qu'à lire le français dans la *Doctrine chrétienne*, j'avais appris à lire le latin dans le *Psautier*, pour suivre les offices religieux. Le directeur de l'école (il avait un adjoint) tenait de sa fonction le privilège ou la charge d'être grand chantre à l'église... Des protestants! Cela était, dans ma vie, aussi énorme que les événements même qui en amenaient sous mes yeux. Je me couchai bouleversé par la tranquillité avec laquelle Augustin et Théodule étaient protestants!

Au demeurant, ni ces mobiles du Gard, ni les mobiles de la Charente, protestants également pour la plupart, ne firent dans nos campagnes de prosélytisme. Le premier étonnement passé, on s'habitua très facilement aux usages, pratiques et croyances les uns des autres, pour le temps qu'on avait à vivre ensemble.

*
* *

La convulsion nationale, qui produisait de si étranges déplacements de toute chose, faisait aussi des épaves. Est-ce la peine de rapporter l'échouage de l'une d'elles parmi nous, parce que cet incident est particulièrement tenace dans ma mémoire?

Il existait — et il existe encore — au Grand-Vey, à l'extrémité du village, une grosse maison carrée et massive, dont le flot baigne sur deux côtés les fortes assises. Est-ce encore quelque construction militaire, transformée en maison de plaisance par quelque amateur? En 1870, l'amateur semblait s'en être dégoûté depuis fort longtemps. Le dehors en était délabré, le dedans vide : fenêtres et portes paraissaient incapables de jouer. Je ne sache pas qu'on dît qu'elle était hantée; mais elle était digne de l'être. Je veux bien même tenir pour rien la tristesse des grèves vaseuses où elle s'avance en éperon; mais, par les gros temps d'hiver, la houle lui livre de formidables assauts. Personne n'avait jamais vu le possesseur de ce logis désolé et fantastique.

Celui-ci, un soir d'octobre, par une nuit très noire, au

moment où nous achevions de souper, fit dans notre maison une entrée qui eût pu n'être qu'émouvante. Une servante éperdue vint annoncer à mes parents qu'un grand monsieur et une belle dame qui portait dans ses bras un enfant en bas âge, étaient dans la cuisine et demandaient à leur parler : ces étrangers paraissaient désirer qu'on leur donnât une chambre pour la nuit.

Encore que notre maison fût passablement remplie par sa population civile et militaire comprenant à l'ordinaire une quinzaine d'individus, des demandes de cette sorte étaient presque toujours favorablement accueillies, quand les auberges de la localité n'avaient plus de place disponible. Combien de voyageurs en panne avons-nous alors hébergés ainsi! Ma grand'mère, malgré ses soixante et onze ans, déménageait et venait occuper la chambre que je possédais en commun avec mon second frère. Pour nous, on jetait un matelas sur le plancher de la chambrette de notre aîné,... ou bien nous campions!

Notre cuisine était assez faiblement éclairée, sinon par cette chandelle à laquelle avaient droit nos moblots, au moins par une lampe à pétrole qui n'y dissipait qu'imparfaitement les ténèbres. Augustin et Théodule bavardaient avec nos hommes attablés à souper. La « grand'basse », dans un grand vacarme de ses sabots sur le pavé, rangeait devant la porte de la laiterie les « canes » de cuivre pleines du lait de nos vaches qu'elle « rentrait de traire ». C'était un tableau, que l'entrée du monsieur et de la belle dame, qui ouvraient ainsi notre porte dans la nuit, pour solliciter une place au foyer.

D'ailleurs le monsieur, dans sa vaste houppelande à col redressé, et la dame, dans son ample water-proof, ne frissonnaient pas seulement de la froide humidité d'un voyage presque nocturne. « Oh! quelle guerre!.. Oh! quelle guerre! » répétait assez tragiquement le monsieur. Et il avait quelque droit à le dire : il ne voyageait pas, il fuyait, avec cette jeune mère et cet enfant au maillot. Les Prussiens étaient chez lui,... à Versailles, ou dans les environs de Versailles. Il se sauvait. Dans quelle précipitation, ou du moins dans quel désordre, cela était assez marqué par sa présence à cette heure chez des inconnus. Venait-il tout droit de Versailles, ou par étapes plus ou moins improvisées? Je ne sais s'il nous l'apprit. A la gare

de Carentan, il n'avait pas trouvé sans peine un voiturier pour le transporter jusqu'à l'asile où il avait décidé de se réfugier; mais ce voiturier félon refusait de dépasser notre bourgade, et de s'engager de nuit dans des chemins qu'il prétendait ne pas connaître. Pas un lit dans les auberges : on n'avait accepté que les malles des voyageurs en dépôt. Et, depuis une demi-heure, ils erraient de porte en porte dans les ténèbres à la recherche d'un gîte, se passant l'un à l'autre le sac de voyage, que tenait maintenant le monsieur, et le bébé, que portait maintenant la dame.

Chez madame X... l'élégance, mais surtout chez M. X... la majesté ne s'alliaient pas à la simplicité dont ma grand'mère nous avait enseigné à faire tant de cas. Tous les deux étaient doués d'une prodigieuse facilité d'élocution et d'un aplomb imperturbable, et notamment horripilants par leur ostentatoire affectation de nous demander seulement un coin d'écurie ou d'étable, pour y abriter une nuit leur fortune. Le monsieur avait peut-être plein les yeux, mais à coup sûr il avait plein la bouche d'un castel qu'il possédait au bord de la mer, et où il se proposait de vivre en gentilhomme campagnard jusqu'à la fin de la guerre. Nous finîmes par comprendre que ce castel était la bâtisse délabrée du Grand-Vey. Vraisemblablement nous ne l'aurions pas troublé, en lui communiquant notre inquiétude qu'il ne fût obligé d'en enfoncer la porte, et qu'il n'y trouvât pas un escabeau pour s'asseoir.

Il eût achevé de compromettre sa cause, si elle avait pu être perdue, par le dévergondage de sa faconde. Normand d'origine, il avait d'abord frappé à la porte d'un de nos voisins anciennement lié avec sa famille, et dont l'immeuble était certainement moins comble que le nôtre : il y avait été repoussé. Cette connaissance des Capulets, que les Capulets laissaient dehors dans cette détresse, s'adressait à des Montaigus.

Capulets ou non, et que la maison du Grand-Vey fût un castel ou une masure, ma grand'mère, aussitôt que ces pauvres gens consentirent à ne plus jacasser, offrit sa chambre, et les fugitifs furent invités à s'asseoir à la table que nous quittions.

Mais ce diable d'homme avait dû — je l'ai supposé seulement plus tard — voir jouer la *Tour de Nesle* au théâtre de

Versailles, et il nous joua Buridan chez des manants. Pendant que mes parents, empressés, introduisaient dans notre salle à manger la mère et l'enfant, lui, d'un geste magnifique, il déposait une pièce blanche dans la main de la « grand'basse », et, d'autorité — et avec quelle voix ! — il l'envoyait acheter pour lui chez l'épicier « une demi-livre de gru-ère et une bouteille de vin d'un franc ! »,.. Toutefois Buridan avait négligé de commander du pain, et il daigna accepter le nôtre. Le bébé consentit sans phrases à boire de notre lait. Ayant achevé de souper, nous fîmes, à distance derrière nos hôtes, cercle autour du gru-ère et de la bouteille de vin d'un franc. Si insupportable que fût le ton oratoire de ce bonhomme, il nous apportait néanmoins la grande épouvante de l'invasion. Nous écoutions haletants ces gens qui avaient abandonné leur chez-eux aux Prussiens.

Madame Buridan, la glace fondue, se montrait fort bonne maman, et cela lui rendit ma mère et ma grand'mère très favorables. Je ne jurerais pas qu'il ne fut aucunement parlé mode et toilette. Après le souper, un des petits lits qui avaient servi aux nombreux enfants de la maison fut descendu d'une des mansardes. J'assistai au coucher du petit Versaillais en exil. J'aurais peur de décrire inexactement les dispositions qui furent prises pour acheminer, par un tube en caoutchouc, vers un vase déposé sous la couchette, le liquide qu'il ne pouvait manquer d'évacuer pendant la nuit. Je crois au surplus me rappeler que ce dispositif — loin de Versailles — fonctionna mal. Pendant ce temps, le monsieur promettait à mon père, qui ne sollicitait rien, l'appui des hautes relations qu'il avait à Versailles.

Ils gagnèrent le lendemain leur castel. Ils n'eurent pas à en enfoncer la porte : elle avait disparu. Le combustible était sans doute assez parcimonieusement mesuré aux marins du camp du Grand-Vey. La région est presque absolument dépourvue d'arbres. Bien qu'on ne fût pas encore entré dans la terrible période des grands froids de cet hiver qui fut un des plus rigoureux du siècle, quelques maraudeurs avaient fait du bois de chauffage avec la porte inutile de cette maison abandonnée.

La châtelaine avait obtenu de ma mère, qui ne sortait guère pour se promener, la promesse d'aller la voir aussitôt qu'elle

serait installée. Nous lui laissâmes, pour procéder à cette installation, plus de temps qu'elle n'en dut y consacrer. Une porte avait été remise à l'immeuble ; mais à l'intérieur, c'était le plus sommaire des campements. Nous faillîmes d'ailleurs être empêchés de voir le lit, la demi-douzaine de chaises et les quelques tables et meubles de raccroc qui le composaient. La nuit qui précéda notre visite, une épouvantable bourrasque avait sévi dans la baie, et la mer avait lancé de lourds paquets de mer dans les chambres du premier étage par les fenêtres aux carreaux brisés : pieds nus, et les jupes retroussées, la maitresse de céans était occupée à rejeter au dehors, au moyen d'une main-de-fer, l'eau de mer qui avait transformé en lagune son rez-de-chaussée. De Versailles au Grand-Vey, la chute n'était peut-être pas pour elle aussi effroyable qu'elle désirait qu'on le crût. Du moins supporta-t-elle sa misère avec beaucoup d'ingéniosité et, vraiment, de vaillance. Quant à Buridan, il nous vantait — avec justesse — le pittoresque de la situation de sa maison, par les fenêtres de laquelle on pouvait pêcher à la ligne et tirer le canard sauvage. « Cela vaut, déclarait-il, cinquante mille francs pour un Anglais. »

Tout compte fait, ce ne fut point là un des plus dramatiques entre les innombrables exodes de Français que, dans ce même temps, les Prussiens chassaient devant eux. Et de beaucoup plus douloureux spectacles nous étaient réservés par cet hiver à Sainte-Marie-du-Mont même.

*
* *

L'hiver fut atroce, et notre population était presque doublée : c'est dire que tout le monde n'était pas confortablement et hygiéniquement logé. Les casemates en planches du Grand-Vey, qui étaient censées abriter les marins, étaient en réalité d'immenses cages à claire-voie. Aux maux que la précarité de pareils moyens dans une telle occurrence devait nécessairement causer, une épidémie de variole ajouta d'affreux ravages.

Déjà, avant la variole, le service médical militaire était cruellement insuffisant. L'ambulance, je l'ai dit, établie dans

notre école communale de filles, laissait peu de chose à désirer. Mais le camp du Grand-Vey en était distant de plus de quatre kilomètres, et la visite quotidienne que, sauf cas de force majeure, le jeune médecin, chargé de tout le service médical, était tenu de faire au Grand-Vey, prenait plusieurs des heures très précieuses de sa journée. Les mobiles, eux, n'étaient pas rassemblés dans une caserne, mais disséminés à travers quatre ou cinq de nos hameaux : leurs malades se présentaient à la visite du matin,... s'ils pouvaient! Quand ils étaient incapables de se déplacer, il fallait se transporter près d'eux. Enfin l'ambulance même ne désemplissait pas. A ce métier, le petit cheval blanc du Dr B... risquait d'être bientôt « claqué », et vraisemblablement aussi le docteur.

Les deux médecins qui furent successivement chargés de cette besogne à tout point de vue écrasante nous venaient de la marine, et c'étaient des débutants, frais émoulus de l'École. Dieu soit loué qu'ils aient été l'un et l'autre ce qu'ils furent!

Sainte-Marie-du-Mont avait un médecin. (Je ne parle pas de mon père, qui n'exerçait point, et qui ne donnait ses soins gratuits qu'à quelques familles amies et à un nombre, assez considérable il est vrai, de pauvres gens.) Le Dr L... était, pour son bonheur, un homme de peu de besoins, car sa petite clientèle lui était d'un assez mince rapport. Il était de tempérament peu actif. Je suppose qu'il eut, lui aussi, cet hiver-là, à pratiquer avec un peu plus d'intensité et sa profession et la vertu de charité si commune dans la profession médicale. Mais, s'il soigna quelques militaires, ce fut par occasion et, en quelque sorte, en qualité de franc-tireur.

Mon père accepta d'être enrôlé officieusement; je veux dire qu'il se mit à la disposition de son jeune confrère de la marine, pour l'aider dans la mesure du possible. C'est ainsi que, de très bonne heure, la quotidienne consultation médicale du matin fut faite par lui, et dans notre maison. Les malades dont l'état exigeait un traitement régulier et de quelque durée étaient aussitôt envoyés à l'ambulance. Ceux qui n'avaient que des bobos ou malaises sans gravité recevaient de mon père un bulletin leur accordant le nombre de jours de repos nécessaires à leur rétablissement, et un bon pour les médicaments de première nécessité, dont les épiceries locales s'étaient

pourvues. La purgation tint une grande place dans cette thérapeutique, et il se fit une consommation extraordinaire de sel de magnésie : nos épiciers-pharmaciens ne pouvaient avoir une grande variété de drogues.

Notre salle à manger fut, chaque matin, changée en salle d'attente. J'y ai vu bien souvent trente ou quarante moblots attendant leur tour de consultation. Comme nous connaissions, même assez familièrement, une bonne partie des mobiles logés dans la bourgade, nous étions souvent, mes frères et moi, assez intempestivement fourrés au milieu de ce grouillement. On plaisantait ceux qui évidemment « tiraient une carotte », et qui « n'y couperaient pas » au sel de magnésie.

Lorsque la variole se mit de la partie, on vit fréquemment de pauvres diables, arrivant très inquiets des hameaux où ils logeaient, et qui ne cessaient de regarder à la dérobée leurs traits dans la glace de la cheminée. On les plaisantait pour les rassurer. Beaucoup portaient déjà, très reconnaissables même pour des profanes, les stigmates de la variole, car le mal agissait communément avec une rapidité foudroyante. Ceux-là étaient marqués pour l'ambulance et, le plus souvent, pour le cimetière.

O Pasteur, asepsie et antisepsie, méthodes d'isolement, votre temps n'était pas encore venu, certes! Cette antichambre de varioleux était notre salle à manger. Et combien de fois le Dr M..., qui m'avait pris en affection, lorsque sa pharmacie de l'ambulance avait reçu quelque « douceur » qui pût m'intéresser, m'a emmené dans notre école communale pleine de varioleux!

Mon père, ancien interne des hôpitaux de Paris en 48, y avait soigné le choléra. Plusieurs de ses camarades d'alors, devenus depuis des maîtres, ont souvent dit à deux de ses fils qu'ils eurent pour élèves, leur regret qu'il eût déserté leur carrière. Bien qu'il n'exerçât pas, pendant trente années toutes les femmes de notre commune qui l'ont pu se sont toujours arrangées de manière à ne pouvoir être accouchées que par lui : et ce n'était pas uniquement parce que ses soins étaient gratuits. Maire, il s'intéressa passionnément à l'assainissement de sa commune, fit transférer le cimetière dans un emplace-

ment où il cessa d'être un danger pour la santé publique, chassa de nos bas-pays la fièvre paludéenne que nos gens appelaient horion ou horionnage.

Mais nos paysans sont peu enclins aux ménagements à l'égard de ce qui est pourtant le plus précieux de leurs outils, le corps humain. Le médecin, dans mon père, avait insensiblement composé avec le paysan. Par surcroît, le sentiment religieux, très fort chez lui, était tout imprégné de fatalisme. Il paraissait moins croire au danger de la contagion qu'à celui de mériter un tel châtiment par un acte que la conscience désapprouve.

Il fut appelé par un propriétaire du voisinage auprès d'un moblot qui n'avait pas la force de se traîner jusqu'à la bourgade. C'était la variole franchement déclarée. Il prescrivit le transfert à l'ambulance, et sans façon pria l'hôte du moblot de prêter son cheval et son tilbury pour cette opération. Le paysan se récria et refusa net. C'était un trajet de deux kilomètres environ, et le temps était très mauvais. Le varioleux dut être transporté sur une civière par des camarades. J'ignore s'il a survécu. Mon père se montra extrêmement affecté de cette inhumanité de notre compatriote, de qui il goûtait assez la verve fertile en originales boutades, mais dont le cynique matérialisme le froissait. Quelques jours plus tard, le tilbury refusé au varioleux transportait en toute hâte mon père au chevet de notre compatriote alité. Le médecin n'épargna rien pour le sauver; mais, dans ces jours, la variole était particulièrement implacable, et elle enleva sa proie.

Que de fois je l'ai conduit en voiture (il n'aimait pas à tenir les rênes, et il aimait à avoir un compagnon de route) auprès de varioleux! Il me recommandait de ne pas entrer dans la maison sans nécessité : c'étaient là toutes nos précautions.

Quoi qu'il en soit, et dans ces conditions, ma grand'mère, mon père et ma mère, et leurs cinq enfants, dont le dernier avait trois ans et n'était pas encore vacciné (on se demanda si l'inoculation, en ces circonstances, ne serait pas risquée), traversèrent sans encombre l'épidémie. Seul, mon frère aîné, eut une inoffensive varioloïde.

Cependant le fossoyeur de la commune et les aides qu'il

requiérait étaient sur les dents. A de certains jours, on remplit cinq fosses.

— Oh! quelle guerre!... Oh! quelle guerre! — comme disait l'homme au gru-ère.

***

Quand on ne mourait pas, on continuait, bien entendu, chacun sa vie. Nos compatriotes vaquaient aux travaux de l'hiver. Dans un pré ou dans un autre, les mobiles faisaient quelques heures d'exercice militaire.

Mon frère aîné, suivi à la botte par le second, passait ses matinées et ses après-midis à la chasse du gibier de mer. La mer, introduite dans les marais, s'était rapprochée à deux kilomètres de notre bourgade. Par ce très dur hiver, le gibier d'eau abondait. Nos chasseurs rentraient à la nuit, leur carnier plein d'oiseaux ou d'oisillons dont la chair est plus ou moins savoureuse. Mais ces gentilshommes laissaient à la marmaille des petits frères et sœurs le soin de plumer tout cela : c'était notre manière de nous associer à la gloire de leurs prouesses cynégétiques.

Avec les camarades de mon âge, je jouais, tout le jour, à tous les divertissements qu'un esprit un peu inventif peut imaginer à la campagne. Sans nul doute, il en fut de proprement stupides, et qui n'ont aucun titre à figurer ici.

Le jeune docteur M... fréquentait volontiers la maison de son confrère et auxiliaire civil, dont il traitait affectueusement les enfants, grands ou petits. Lorsque je jouais près de la maison, s'il était urgent de lui transmettre quelque communication, je me chargeais avec plaisir de ces commissions : à l'ambulance, quand c'était là que me conduisait ma mission, j'attrapais toujours quelque bout de réglisse ou quelque bribe de pâte de jujube.

Pour récompenser son petit commissionnaire, le Dr M... lui faisait souvent l'honneur de l'inviter à l'accompagner à cheval au Grand-Vey. Les chevaux de la maison, honnêtes bêtes de travail pour la plupart, n'étaient pas livrés à nos fan-

taisies, et nous n'avions guère d'autre occasion de les enfourcher — à cru — que le soir, lorsqu'on les reconduisait à leur pâturage. Mais, pour accompagner le docteur, j'obtenais toujours un cheval. Alors ma monture recevait sur son dos une couverture, qu'une sangle fixait. Si j'étais fier!... J'ai eu une ou deux fois le soupçon — me pardonne le Dr M... si je me trompais! — que mon illustre compagnon, dans des carrousels où il m'entraînait à travers des herbages riverains de la route, s'amusait à mettre à l'épreuve mes talents équestres. Mais pour lui-même des galops trop effrénés n'eussent peut-être pas été sans danger. Je ne vidai jamais devant lui... ma couverture.

J'étais, cela est sûr, extraordinairement bavard, et il était assez loquace. Qu'est-ce que je pouvais bien lui raconter, bon Dieu! pendant des heures!... De quoi causions-nous?... Encore, à cheval, la conversation pouvait zigzaguer sans trop d'inconvénients; mais j'ai été invité à déjeuner en tête à tête avec mon grand ami. Que ne donnerais-je pas, pour entendre le philosophe que j'étais à dix ans!

Nous arrivions ordinairement au Grand-Vey vers dix heures et demie ou onze heures. Ce moment n'était pas à certain égard le plus favorable de la journée, parce que le commandant X..., capitaine de vaisseau — la plus haute autorité militaire de la région, le grand chef! — achevait alors son absinthe. Et, lorsqu'il l'avait commencée d'assez bonne heure, ce très brave officier était de mauvais poil. De cette boisson encore inconnue dans notre région à cette date, il n'usait pas, ce disait-on, avec une discrétion suffisante. Il était pourtant très respecté de ses hommes, ce fier marin bourru. Celui-là, on ne se demandait pas s'il saurait se battre. A l'armée de Chanzy il a brillamment mené au feu ses rudes lascars, et il a eu, sur un champ de bataille, sa belle mort de soldat.

Dans ces promenades au Grand-Vey, je n'osai jamais pénétrer dans l'antre du vieux lion, qui occupait le logis du capitaine des douanes. D'ailleurs tous ces marins gardaient, dans le désarroi où ils étaient jetés, je ne sais quoi de militaire, qui contrastait avec l'un peu lourde bonne volonté de nos moblots. Quel travail eussent fait leurs canons accroupis à guetter la baie par-dessus leurs parapets de terre? En tout

cas, le commandant X... ne permettait pas qu'ils fussent traités en gros joujoux.

De vivre seulement, il semblait que ce ne fût pas une petite affaire au Grand-Vey. Les vivres ne manquaient pas; mais contre le froid la lutte était dure. Il avait fallu calfeutrer — et bien imparfaitement — les claires-voies des immenses casemates en planches. Lorsqu'il ne gelait pas à pierre fendre, c'était la pluie normande, fouettée par tous les vents dans cette baie sans abri. L'approvisionnement réglementaire en bois ou charbon tenait très insuffisamment compte d'aussi anormales intempéries. La maraude eut tôt fait d'épuiser tout ce que pouvaient fournir de combustible les arbustes rabougris de la côte, les épines et ronces des baies. Le meilleur bois était celui des massives barrières de nos herbages, et les piliers où elles s'appuyaient. A deux kilomètres à la ronde, elles disparurent, enlevées nuitamment et débitées en bois de chauffage. C'était trop naturel, non seulement pour qu'on s'en étonnât, mais pour qu'on s'en plaignît.

Le docteur M... adorait ses marins. Et qu'il avait raison !

*
* *

A quelle date se produisit une aurore boréale, qui causa chez nos populations une émotion indicible? Peut-être longtemps avant plus d'un des épisodes que j'ai dès maintenant retracés. Cela prouverait que les esprits n'avaient pas tardé à s'affoler. Ce phénomène météorologique, que nos gens, en d'autres temps, n'auraient pas contemplé pendant plus d'une minute, tint longuement tous les habitants de la bourgade anxieux sur le pas de leurs portes : les anciens y lisaient comme dans un livre l'annonce des pires catastrophes.

Les ténèbres où nous plongeait l'absence de toute nouvelle régulière du dehors favorisèrent l'éclosion d'une universelle ineptie. De je ne sais quelles mystérieuses officines sortaient sans relâche, parfois imprimés, des oracles et prédictions de tout acabit, au langage plus ou moins cabalistique, que l'on se transmettait avec effroi. Un de nos domestiques avait les poches bourrées de ces petits papiers, et la cervelle farcie de

ces insanités : cela lui valait beaucoup de considération. Ne survit dans ma mémoire que la plus claire de ces élucubrations. Elle avait été communiquée en temps utile à Napoléon III, qui n'avait pas su y déchiffrer son destin. Dans un dessin symbolique, quatre serpents, dans une très âpre mêlée, formaient pourtant quatre S aisément reconnaissables : deux d'entre eux tordaient le cou aux deux autres. C'était Sadowa et Sedan qui jugulaient Sébastopol et Solférino.

Mais il ne s'agissait plus de l'Empire : il était écroulé depuis longtemps. C'était Metz qui tombait maintenant! Notre Bazaine! Et la plus forte armée de la France! Cette nouvelle nous arriva pour le jour des Morts...

Enfin les mobiles du Gard nous quittèrent... Après un intervalle dont je ne puis déterminer l'étendue, des mobiles de la Charente les remplacèrent. Nous continuâmes à ignorer si, dans les plans de la Défense nationale, le rôle de ces troupes était de soutenir l'artillerie des Lignes du Cotentin, ou si on les abritait quelque temps derrière ces lignes, pour leur y donner un minimum d'entraînement militaire. Ce qui rendrait plus vraisemblable cette seconde hypothèse, c'est qu'à leur tour, après un assez long séjour parmi nous, les mobiles de la Charente rejoignirent l'armée de la Loire. Mais alors c'est beaucoup plus de cinq mois après l'ouverture des hostilités que ces réserves purent entrer en action!... Et Dieu sait en quel état!

Je n'ai pas raté l'arrivée des Charentais. Non pas que le télégraphe eût informé de leur venue le maire même de la commune; mais la nuit était venue, quand la sonnerie de leurs clairons éclata à peu de distance du bourg sur la route du Joli... Ils rompirent les rangs et formèrent les faisceaux sur la place, à tâtons, les pieds dans la neige.

Le maire?... Il demeurait à trois bons kilomètres de là. On lui dépêcha un sous-officier que guidait un de nos concitoyens. La répartition des billets de logement ne pouvait être achevée avant sept ou huit heures du soir. Et le plus grand nombre de ces billets de logement devait conduire les titulaires dans les hameaux et les fermes isolées. Un pied de neige sur le sol.

On s'ingénia à caser provisoirement ces pauvres gens harassés et démoralisés. Ils pestaient assez légitimement contre

l'incurie dont ils étaient victimes ; mais chacun dans la bourgade s'empressa autour d'eux avec une sympathie à laquelle ils étaient sensibles. A peu près tout le monde était logé, lorsque le maire arriva, Ce n'était pas une déroute qui produisait ce beau gâchis. Ces soldats ne passaient pas devant nos portes à l'aventure, mais étaient envoyés à Sainte-Marie-du-Mont pour y séjourner, et ils y arrivaient à l'heure où il devait être prévu qu'ils y arriveraient.

L'étrange soirée! Une fois pris, non pas seulement tous les lits, mais tous les coins utilisables des maisons, les moins bien partagés trouvèrent asile dans notre grange, où furent étendues des bottes de foin, dans notre grenier à fourrage, dans le logis maintenant vide du maçon sculpteur, qui fut matelassé de foin comme la grange. Une trentaine eurent pour chambrée notre immense salon débarrassé de son modeste mobilier : un bon feu réchauffa cette pièce.

Les officiers se débrouillèrent comme ils purent. En tout cas, six ou sept d'entre eux, qui s'arrangèrent pour occuper les chambres disponibles chez nous, dînèrent à notre table, quand enfin, après que tout le monde fut assuré d'avoir un abri, on put dîner. A l'heure d'aller se coucher, on jeta un coup d'œil au salon. Assis sur leur derrière près de la cheminée, au fond de la pièce que le foyer seul éclairait, trois soldats devisaient à voix basse en entretenant le feu. Allongés et roulés dans leurs couvertures, la tête sur leurs sacs, les autres dormaient; quelques-uns ronflaient terriblement.

Le lendemain, chacun gagna les pénates que lui avait assignées la mairie, et l'ordre régna de nouveau chez nous.

Mais cette infanterie de seconde ligne ne souffrait pas seule d'à-coups de ce genre. Du camp de Saint-Côme-du-Mont à celui du Grand-Vey, douze petits kilomètres. A cinquante lieues de l'ennemi, on ne parvenait pas à faire passer vingt-cinq artilleurs d'un point à l'autre sans encombre!... Encore la nuit. Encore de la neige. Des piétinements et des grognements sur la place. Ce sont vingt-cinq artilleurs qui ont à Saint-Côme reçu à une heure indue l'ordre de partir pour le Grand-Vey. Ils sont partis. Mais — la route est-elle trop mauvaise? — ils sont en panne sur la place. Le maire — naturellement — demeure toujours à trois kilomètres... Allons! si notre maison est pleine,

notre grange pourra loger ces artilleurs... Leur capitaine, qui accepte de dîner avec nous, occupera la chambre de ma grand'mère. Il est très distingué, cet officier, et très discret : il ne maudit rien ni personne, mais il paraît profondément attristé... A la porte de notre grange, bien qu'ils se proclament assurés d'y bien dormir, les artilleurs sont maussades. Dans un groupe enténébré j'entends grogner contre Gambetta. « Grand bêta ! » corrigent plusieurs voix avec colère. Ils sont excusables. C'est pourtant, à l'égard de la patrie, un blasphème qui me fait mal...

*
* *

Les Charentais restèrent longtemps à Sainte-Marie-du-Mont.

Ils payèrent donc un lourd tribut à l'hiver et à la variole.

Beaucoup d'entre eux étaient protestants; mais ce n'était plus là pour nous une nouveauté. Ils reprirent la chasse à nos escargots, qui respiraient depuis le départ des mobiles du Gard. Ils nous initièrent au jeu de loto. Ou plutôt, car nos populations sont étrangement réfractaires à la plupart des jeux, nous les vîmes jouer sans trêve au loto, dans la maison du maçon sculpteur transformée en corps de garde et en salle de police.

Ils fêtèrent le jour de l'An au milieu de nous. Triste fête, mais fête pourtant, car le Conseil général de la Charente-Inférieure avait expédié quelques barriques de vin — trois, je crois — à notre bataillon de Charentais. Le commandant logeait chez nous, dans la chambre dite du balcon, et un capitaine dans la chambre dite à marrons. Les barriques furent déchargées devant notre maison, et introduites dans notre vestibule. La répartition de la précieuse liqueur fut faite parmi une vive animation. La part du commandant fut montée dans sa chambre en deux bidons de fer blanc d'honorable capacité. Les ordonnances de nos deux officiers opérèrent de fréquents prélèvements sur le contenu de ces récipients pleins du vin de leur patrie.

Comme les mobiles du Gard, ces excellents garçons de la Charente firent bon ménage avec les Normands.

Leur instruction, comme celle de leurs prédécesseurs, et pour les mêmes raisons, fut peu intensivement poussée.

Il faut même avouer qu'elle le fut moins, et pour une raison qui n'était ni le froid plus rigoureux, ni la variole plus violente. Croira-t-on ce que je vais dire? Un très grand nombre d'entre eux avaient des fusils hors de service, dont seules la baïonnette et la crosse avaient conservé leurs vertus. Vous m'entendez bien : ces fusils ne partaient pas.

Au fusil à aiguille vainqueur à Sadowa nos armées de première ligne avaient opposé le chassepot, qui venait de « faire merveille » à Mentana contre Garibaldi. Nos troupes de seconde ligne ne purent recevoir que des fusils de seconde qualité. Toutefois les Schneiders (ainsi les nommait-on, à tort ou à raison) que nous vîmes dans les mains des mobiles du Gard étaient au moins des armes utilisables. Il n'en fut pas de même de ceux de nos Charentais. J'atteste sans hésitation que j'ai vu, à la manœuvre, des faisceaux tout entiers formés de fusils auxquels manquait quelque pièce indispensable. Les deux mobiles qui logeaient chez nous étaient armés de ces rossignols de magasin.

J'aime à croire qu'on a vérifié et rectifié l'armement de ces troupes, lorsqu'on les a, à leur tour, envoyées au feu. Mais on reconnaîtra qu'il était malaisé de soumettre à un entraînement sérieux des hommes ainsi équipés. Leurs officiers en avaient les larmes aux yeux.

Les cartouches distribuées dans ces conditions pour les exercices de tir devenaient, elles, ce qu'elles pouvaient. Mon frère aîné amassa dans sa mansarde une provision de poudre de guerre qui ne fut épuisée qu'en une dizaine d'années par nos chasses d'étudiants en vacances. Nous fondîmes les balles, pour en faire du plomb de chasse.

Les fusils, auxquels ces cartouches ne pouvaient servir, n'étaient pas l'objet d'un plus grand respect. Un de nos deux moblots, quand le départ eut lieu, tint absolument à laisser en cadeau à mon frère aîné son Schneider : j'ai devant les yeux, au moment où j'écris, cette scène des adieux de la veille du départ dans la mansarde fraternelle, les scrupules de l'obligé, l'insistance du donataire. Le moblot put quitter Sainte-Marie-du-Mont, et s'embarquer dans le train à Carentan, sans avoir

à s'expliquer sur l'absence de son arme. C'est d'une gare quelconque du département de la Mayenne que nous arriva, quelques jours plus tard, une lettre où le moblot s'excusait d'avoir à redemander son Schneider. Cette lettre ne trahissait d'ailleurs aucune sorte d'émoi : le moblot paraissait avoir été très simplement invité à faire le nécessaire pour rentrer en possession d'une arme qu'il était assez excusable d'avoir oubliée dans le brouhaha du départ... Pour ce qu'elle valait! Elle lui fut réexpédiée à l'adresse qu'il donnait. Vu la manière dont tout marchait alors — les messageries par voie ferrée comme le reste — lui est-elle parvenue?

Le spectacle le plus réconfortant que purent nous offrir tant de pauvres gens fut celui de leur patience et de leur bonne volonté résignée. Ils se sentaient troupeau, rien de plus. Ils attendaient seulement dans un certain trouble les effets mystérieux de la nécessité qui les transformeraient sans doute en soldats devant l'ennemi. L'étoffe était bonne, assurément. Mais on sait, hélas! par l'histoire du camp de Conlie, ce que c'est que d'avoir à tailler et ajuster cette espèce d'étoffe à quelques lieues de l'ennemi vainqueur.

*
* *

Avec ces « tronçons du glaive », d'Aurelles de Paladines, Chanzy, Faidherbe, Bourbaki même faisaient la glorieuse besogne que l'on connaît. Nous la connaissions assez mal alors. Les bruits qui nous en venaient ne nous rendaient que de bien vagues lueurs d'espoir. Nous nous étonnions plutôt du miracle de cette résistance.

Après les mobiles, maintenant dévorés par le monstre, ou du moins engagés contre lui, restaient les mobilisés, la catégorie à laquelle appartenait notre maçon-sculpteur. Un bataillon de mobilisés de la Manche prit, à Sainte-Marie-du-Mont, la place des Charentais derrière les lignes du Cotentin. Ce n'est pas manquer aux égards qui leur sont légitimement dus, que de constater que leur apparition marqua pour nous le commencement de l'agonie.

Leur armement n'était pas moins misérable que celui des Charentais, mais pas plus misérable, autant que je me souviens.

Impossible de rien imaginer de moins militaire que ces paysans quadragénaires, dont le corps ne pouvait plus être assoupli, ces éleveurs trop chargés d'embonpoint, ces notaires arrachés à leur étude. Plus de jeunesse. Et des fronts tout plissés de souci : les familles laissées derrière soi, les gros intérêts en souffrance. Beaucoup de ces gens continuaient à administrer par correspondance leurs affaires. Quelques-uns même profitaient de ce déplacement forcé pour étudier les ressources de la contrée, et amorcer, qui un commerce de volailles, qui un commerce de beurre.

Leur colonel — enfin nous avions un colonel! — devait être un officier retraité. Très digne et même charmant vieillard. Ni intellectuellement ni physiquement, il n'avait plus rien d'un entraîneur d'hommes. Aussi longtemps que je vivrai, je le verrai descendant de cheval près de notre église le jour de l'arrivée des mobilisés : il fallut grandement l'aider.

Il s'installa dans notre salon, qui avait servi de chambrée aux Charentais en panne. Il y mena un train de maison auquel notre bourgade n'était pas accoutumée. Son service de bouche était impressionnant, et tel que nous imaginions seulement celui d'un préfet, ou, plus exactement encore, d'un évêque. Des recettes culinaires, recueillies par ma grand'mère ou par ma mère sous la dictée du cuisinier du colonel, le corpulent, complaisant et souriant Monsieur Antoine, ont porté, pendant des années, à notre table, les noms de « sauce colonel » ou de « sauce Antoine»... A vrai dire, quand j'essaie de me préciser un peu ce faste de Lucullus, je constate que la plus violente outrance à laquelle il soit monté, ce fut d'inaugurer à Sainte-Marie-du-Mont l'emploi, comme rôti, du filet de bœuf! De mémoire de boucher, il n'avait jamais été, dans le Cotentin, livré de filet de bœuf qu'accompagné du faux-filet — dans le classique « aloyau ».

La variole, me semble-t-il, épargna les mobilisés: je veux dire que l'épidémie était terminée. Mais il était écrit que jusqu'au bout on ne respirerait pas : la scarlatine fit de nombreuses victimes. Un lieutenant de mobilisés — notaire de l'arrondissement de Valognes — qui fut gravement atteint,

faillit attacher un lugubre souvenir à notre « chambre à marrons ».

*
* *

Nos jeux d'enfants prenaient la couleur du temps que nous traversions. Nous avions, je l'ai dit, depuis longtemps renoncé à vaincre les Prussiens. Nous étions une dizaine, qui formions encore une compagnie de marche. Nous étions armés de gourdins; mais c'était pour la forme — un peu comme le fusil des mobilisés. Je n'obtenais plus que de deux ou trois fidèles qu'ils campassent de loin en loin dans leur chambre.

Notre plus mémorable marche s'acheva en panique. Pour la faire, nous avions malencontreusement choisi un dimanche, journée dont l'après-midi était raccourcie par l'office des Vêpres : la nuit vient si vite en hiver! Notre objectif était l'église de la commune la plus proche, Vierville, à un peu moins de trois kilomètres. Quelques-uns des volontaires s'attardèrent-ils trop à goûter? Le rassemblement fut long, et le départ tardif. Tant et si bien que la menace de la nuit nous surprit avant la fin de notre deuxième kilomètre. Mais la retraite même fut ordonnée trop tard. Nous étions encore à six ou sept cents mètres du bourg, lorsque les ténèbres dont nous étions enveloppés se peuplèrent de dangers sans nombre. L'un de nous, à qui la peur donnait des yeux de lynx, discernait une forme humaine assise sur un lointain tas de cailloux, devant lequel il nous fallait passer. Nous étions arrêtés dans un carrefour; mais les deux routes, qui s'ouvraient à notre droite et à notre gauche, ne nous ramenaient au bourg que par des méandres compliqués et difficiles à débrouiller à cette heure, et c'étaient d'ailleurs plutôt des fondrières que des chemins. Minutes d'angoisse. Il fut décidé qu'on retiendrait son souffle, et que, sur la pointe des pieds, en file indienne, par le fossé de la berge que l'ennemi n'occupait pas, on tenterait le passage. Toute la troupe parvenue au delà du tas de cailloux, chacun prendrait ses jambes à son cou. Je doute que cette délicate opération ait été exécutée avec toute la discipline

désirable. Mais nous ne perdîmes personne. Nos mobilisés eussent-ils pu faire beaucoup mieux?...

Je suis moins honteux d'une autre expédition, tout à fait nocturne, celle-là, où je servis en sous-ordre. Au cœur de l'hiver, ma grand'mère, accompagnée de mon frère aîné, eut à se rendre à Criquebœuf, petite localité bien connue des touristes, située à mi-chemin entre Trouville et Honfleur. Ça ne pouvait être un voyage d'agrément pour une septuagénaire : la saison était très rigoureuse, et le trajet de Carentan à Trouville, qui demandait normalement sept ou huit heures, s'allongeait alors de retards fantastiques, aussi longs parfois que les délais prévus par l'horaire. Je suppose qu'il était devenu urgent d'aller toucher de l'argent provenant de fermages, qu'on ne jugeait pas prudent de faire venir par d'autres moyens. Le soir où nos voyageurs devaient rentrer à Carentan, le domestique de la maison envoyé au-devant d'eux lâcha pied après deux heures d'attente dans la cour glacée de la gare. Sans doute ma grand'mère pouvait trouver un refuge dans une auberge de Carentan; mais, dans l'état d'esprit où nous avaient mis tant d'événements incohérents, hors de la maison tout était pour nous aventure et danger. Mon second frère, qui avait treize ans, s'offrit pour aller avec moi chercher au pré un autre cheval, et pour conduire une seconde fois la voiture à la gare. Il était onze heures passées, et le pré était loin, à plus de deux kilomètres du bourg, à la lisière des marais de Brucheville. Mon frère, à la chasse, avait souvent pratiqué les raccourcis de la route à travers champs. J'avais personnellement une pratique presque journalière de notre cavalerie, et nos chevaux reconnaissaient mon autorité. Une nuit glaciale, mais un beau clair de lune. Environ une heure plus tard, nous amenâmes à la maison notre cher vieux Pinchard, qui nous avait admis tous deux sur sa très coupante échine. Ce n'était déjà pas si mal, pour des gosses encore mal débarbouillés de tout le fantastique des récits de veillée d'hiver. Presque en même temps, notre grand'mère, ayant trouvé une voiture à louer à Carentan, débarquait à notre porte. Nous savions bien qu'elle n'eût pas supporté l'idée de coucher dans une auberge, à trois lieues de sa chambre à elle!

*
* *

Le dernier spasme de l'agonie, ce fut la garde nationale.

Nous n'eûmes à souffrir que deux ou trois dimanches de cette navrante vision. A la sortie de la première messe, une vingtaine de quinquagénaires en blouse, armés de bâtons, paradaient pendant une heure environ. « Bâton sur l'épaule... droite! Bâton sur l'épaule... gauche! » On continuait, il est vrai, à prononcer « Arme! » et non pas « Bâton ».

Si mes souvenirs ne me trompent pas, par cette suprême secousse, la Défense nationale arracha aux dernières profondeurs du sol quelques individus, qui s'y étaient jusque-là terrés à prix d'or. Ceux-là ont payé, peut-on justement dire, la médaille de 1870 qu'ils portent aujourd'hui. Je n'ai pas vu à nos gardes nationaux d'autre uniforme que leur habit des dimanches, et d'autre arme que le bâton. Le dernier dimanche avant la cessation des hostilités, leur capitaine endossa l'uniforme réglementaire congrûment galonné et se ceignit d'une épée à glands d'argent.

Notre commune possédait déjà sa pompe à incendie, mais point de corps de pompiers organisé. Le décret instituant la garde nationale laissait-il à chaque mairie le soin d'employer au mieux pour l'intérêt général les aptitudes médiocrement militaires de cet arrière-ban? Autour de notre pompe se groupèrent ceux de nos gardes nationaux à qui le maniement de cet engin était le moins étranger. Je ne saurais dire à quel titre mon père fut invité à être pompier, si ce n'est peut-être parce que c'était lui qui, comme maire, avait pourvu la commune de cet outillage. On lui offrit même le commandement de la compagnie, avec le grade de sergent. Il laissa ces responsabilités aux compétences reconnues, et ne voulut que sa place derrière le chariot de la pompe, lorsqu'il la fallait pousser, ou à un des deux bras de la pompe, lorsque celle-ci était mise en batterie. Et chacun des dimanches où nos concitoyens de la garde nationale active, leur bâton sur l'épaule, battirent la semelle autour de notre église, nos pompiers descendirent à la Maillardière et noyèrent sous des torrents d'eau les haies du voisinage...

Je ris, pour ne pas pleurer.

***

L'armistice...

Nous étions informés que les Prussiens allaient incessamment occuper Honfleur. Une autre bande s'avançait vers Lisieux. Dans quelques jours les casques à pointe apparaîtraient devant les lignes du Cotentin.

On s'était attendu à un armistice après Sedan, et le sens de ce mot bizarre ne nous était plus inconnu. On savait que c'était une suspension, et non pas la fin des hostilités. Nous ignorions que l'ennemi fût presque aussi impatient, ou même plus impatient que les vaincus de signer la paix. Mais pour nous, c'était la paix certaine, parce que la France était pantelante, et que, à moins de consentir à l'écrasement définitif, elle devait demander grâce.

Si jamais les simples de cœur et d'esprit, parmi lesquels mon âge me rangeait, renoncèrent à comprendre comment se réglait leur destinée, ce fut bien pendant ces semaines de chaos, d'où allaient pourtant sortir et la paix et une France recommençant à ressembler à un être articulé. Quel gouvernement avions-nous? Où était-il?... A Bordeaux, puisque l'Assemblée nationale était convoquée dans cette ville... Bordeaux capitale de la France!... Finie évidemment la dictature de Gambetta. Finie aussi la République?...

Nul souvenir de la période électorale, autre que le nom du prince de Joinville imprimé... est-ce au bas d'une affiche, ou dans un journal? En effet le département de la Manche élisait, parmi ses représentants, le comte Daru, orléaniste plus ou moins rallié à l'Empire (les Pères Eudistes de Valognes nous menaient souvent, le jeudi ou le dimanche, jouer dans les bois de son domaine de Chiffrevast) et le prince de Joinville, fils de Louis-Philippe!... Qu'est-ce que cela annonçait?...

Il ne semblait aucunement improbable à nos gens, et il ne leur eût pas davantage semblé scandaleux, que le prisonnier de Sedan remontât sur le trône à la faveur d'une aventure.

Enfin on parlait couramment du comte de Chambord, Henri V, le roi du drapeau blanc. Les Normands lui auraient

peut-être passé son drapeau, auquel il devait bientôt montrer qu'il tenait tant. Mais légitimistes, oh! qu'ils ne l'étaient pas! Chez ces paysans, si ignorants de la plus récente histoire de leur pays, surgissaient des rancœurs et des inquiétudes dont je n'avais jusque-là aucune idée. Par un d'eux j'ai été chargé de demander à mon père s'il pensait que la dîme serait rétablie.

Qu'est-ce qui s'élèverait au milieu des décombres?

Mal connu de la plupart de mes compatriotes, mais reconnu par l'Allemagne, le nouveau gouvernement de la France signa enfin les préliminaires de la paix.

L'indemnité de cinq milliards causa une assez grosse émotion. L'imagination populaire n'était pas encore habituée à jongler avec ces chiffres, qui ont aujourd'hui cessé d'être vertigineux. La presse de nos jours dirait la hauteur qu'atteindrait cette somme de cinq milliards en colonnes de sous, de francs, de pièces de cent sous et de louis. Ce moyen d'impressionner les masses n'était pas inventé. Mais l'ignorance n'a pas, à cet égard, une moindre vertu. Je n'appris pas sans quelque étonnement qu'on allait dorénavant payer un peu plus cher un certain nombre de denrées, et que ce genre de plaie, pour grave qu'il pût être, se pansait avec une drogue d'usage courant — l'impôt. Le tabac, dont je faisais, hélas! dans un âge si tendre, une consommation déjà immodérée, serait durement frappé : j'en fus presque heureux. Moins mystiques que moi peut-être, mais sûrs de la richesse de leur sol et des ressources de leur esprit, mes compatriotes supportèrent en somme fort stoïquement ce choc.

Mais nul impôt ne nous rendrait l'Alsace et la Lorraine.

Je me reprocherais de hausser la voix en aucune page de ces notes. J'ai mesuré alors — j'en suis sûr — tout enfant que j'étais, combien mon pays avait été changé, en ces six mois, parce que mon père, refusant de condamner une résistance fertile en déboires, appelait sans cesse devant nous « la bonne souffrance ». On a dit plus tard, pour la défense de Gambetta, qu'il sauvait l'honneur : aux yeux de mon père, qui lui voua dès lors un culte, il refaisait la patrie.

Je répète ici avec moins de tristesse ce que j'ai dit après Sedan : Jules Favre pleurait alors, nous pas encore. Échos de

leurs maisonnées, les bons galopins de mon âge de qui j'étais entouré, de quelle gaîté de cœur ils consentaient l'abandon de deux provinces dont, un mois plus tôt, il ne savaient même pas le nom! Si une assemblée française avait, à cette date, accepté la paix aux conditions dictées par Jules Favre à Bismarck dans l'entrevue de Ferrières, et si les représentants de l'Alsace et de la Lorraine avaient lu à la tribune de cette assemblée la même protestation qui fut lue, le 1er mars, à la tribune de Bordeaux, ce cri des deux provinces eût été écouté chez nous comme une clause de style... Dieu merci! j'ai vu, dans notre cuisine, par où avaient passé de braves garçons morts peut-être à cette heure pour l'Alsace et la Lorraine, leurs anciens commensaux pleurer tandis qu'on leur lisait cet « Au revoir » des provinces perdues.

Assurément, auprès de tant d'autres Français, nous avions peu pâti. Qu'est-ce que toutes nos petites misères, que j'ai sans doute trop longuement racontées? La variole avait été le pire de nos maux... Nous n'avions point d'illusions pour nous soutenir, et nous désirions la paix. Ce fut pourtant cette paix tant souhaitée qui nous causa le plus douloureux serrement de cœur que nous ayons éprouvé.

*
* *

Ç'aurait dû être la fin... Nous eûmes la Commune.

Notre Normandie, toujours un peu défiante à l'égard de ce Paris agité et hardi qu'elle connaissait mal, isolée de la capitale depuis six mois, considéra la tentative de la Commune comme un acte de folie furieuse. Une lutte fratricide sous l'œil amusé du vainqueur installé au cœur de notre pays! Et, pourquoi ne pas le dire? — après les horreurs de la guerre, les horreurs plus redoutées encore de la Révolution! Même des Parisiens, que l'on croyait plus modérés et plus indulgents, ont porté sur ce mouvement insurrectionnel des jugements féroces. J'avoue que c'est seulement environ cinq ans plus tard que *l'Histoire de la Commune*, de M. Jules Claretie, lue par moi en cachette au collège, non plus à Valognes, grand Dieu! mais à Lisieux, commença à me rendre beaucoup moins inexorable.

De tous les incendies allumées par les « pétroleurs », — on parlait ainsi ordinairement — celui qui m'affecta le plus, ce fut l'incendie du magasin de nouveautés *Au Tapis rouge*. De là m'était venu, quand j'avais six ou sept ans, un affreux costume abricot qui m'avait valu des brocards encore aujourd'hui inoubliés. Malgré cela, le *Tapis rouge* était le palais merveilleux d'où provenaient aussi presque toutes les pauvres splendeurs de notre maison, notamment des carpettes prestigieuses et les rideaux des fenêtres et du lit de la chambre du balcon. Et ils avaient brûlé le *Tapis rouge*! Quand je suis venu à Paris, en 1877, pour y poursuivre mes études, j'ai fait, un pélerinage au *Tapis rouge*.

En petit bon citoyen, je condamnais la Commune. Pourtant mes vœux pour qu'elle fût promptement écrasée manquaient d'élan. J'espérais que les bons Pères de Valognes, dont les portes avaient été refermées pendant l'invasion, ne les rouvriraient pas pendant la révolution. Mais la rentrée des classes fut annoncée pour le lundi de Pâques, et il nous fut signifié par nos parents que nous rentrerions, au jour dit, sous la loi de notre collège.

Ah! j'aurais dû être indulgent pour l'espèce de trouble cérébral des emmurés de Paris, qu'on a nommé fièvre obsidionale. Ils étaient fous d'être enfermés. Moi, j'étais fou, d'être lâché depuis huit mois. Et quels mois! Une débauche, non pas seulement de liberté et de mouvement, mais d'émotions et de secousses. La pensée de la captivité m'était intolérable... Et même quelle saveur pourrais-je bien trouver désormais — répondez-moi de bonne foi — aux exercices du thème et de la version? Moi-même, très sincèrement, je m'inquiétais de l'imprudence que mes parents commettaient à mon endroit.

Je suis rentré au collège, le lundi de Pâques. Je n'en suis pas mort; mais le mardi de Pâques est bien la plus étrange journée que j'aie passée en ce bas monde.

En toute vérité, j'étais un somnambule, et ma pauvre tête était absolument étrangère à tous les actes que l'on me faisait faire. Je n'opposais d'ailleurs à personne d'autre résistance que celle de cette absence totale de jugement et de volonté.

A la récréation de quatre heures et demie, le pied sur la

première marche du grand perron de notre cour, je raisonnais ainsi : je suis rentré au collège, comme je me l'étais promis, avec résignation, avec docilité, avec bonne volonté; mais, après quatre jours (très exactement quatre) où je viens de subir courageusement mon épreuve... non, je ne peux plus! Je suis à bout de forces!... Je vais me sauver dans la cour des grands, appeler à mon secours mon frère aîné, le supplier d'écrire pour moi à notre père.

Nos éducateurs toléraient assez peu patiemment les attitudes où il leur semblait voir des manifestations d'un mauvais esprit, et notre petit lot d'indigènes de Sainte-Marie-du-Mont leur était suspect. Notre maître d'études avait plus d'une fois, au cours de la journée, rudoyé ma torpeur. Il s'approcha de moi à ce moment, et m'interrogea avec moins de brutalité. Je n'étais pas un insurgé, et mes réponses, je ne sais comment, l'amollirent. Aussi bien, de délirer doucement tout haut, cela me réveillait insensiblement. Il envoya chercher mon frère, ce qui, dans les mœurs de la maison, était une insolite condescendance.

Mon frère fut sans doute dérangé au milieu d'une conversation d'un intérêt palpitant avec ces importants messieurs de la cour des grands... Dame! ce qu'on avait de choses à se dire!... Le Père me livra à mon frère. Celui-ci malmena cavalièrement mon désespoir. Il me demanda si je me figurais qu'il s'amusât lui-même dans une geôle qu'il m'avait peut-être mieux que personne appris à ne pas aimer. Mais surtout par une argumentation serrée et implacable, en m'énumérant tous les mouvements que j'avais accomplis depuis vingt-quatre heures, il me prouva que je touchais à la fin du premier et non du quatrième jour de ma séquestration. Cette besogne faite, il courut reprendre sa conversation interrompue.

Je ne rêvais plus; mais j'étais brisé. A peine entré en étude, je m'endormis, et le Père S... respecta mon sommeil jusqu'à huit heures du soir.

La guerre était finie; mais elle me poursuivait... Très souvent, la nuit, je me réveillais en sursaut dans le silence de notre dortoir. C'étaient des chiens qui aboyaient dans la campagne, — qui commence aussitôt derrière le collège. J'avais beau me raisonner : des Prussiens mettaient le feu aux fermes,

ainsi qu'ils faisaient dans l'été précédent!... Et je rêvais d'incendie et de Prussiens.

La guerre était finie; mais la Commune continuait. Nous étions aussi peu renseignés que possible... Des Français et des Françaises ne furent plus appelés que pétroleurs et pétroleuses... C'est à ce moment que flambait mon cher *Tapis rouge*... L'archevêque de Paris et de saints prêtres étaient fusillés... On nous faisait chanter éperdûment, soit dit sans aucune intention d'irrévérence :

Sauvez Rome et la France
Au nom du Sacré-Cœur!

Enfin la France au moins fut sauvée.

Ma dernière vision de cette époque de cauchemars est la suivante. Les conseils de guerre de Versailles procédaient à leur terrible besogne. On dirigeait sur Cherbourg des convois de condamnés de la Commune, où des transports les prenaient en charge pour la Nouvelle-Calédonie.

Un dimanche, comme notre division, partant en promenade, passait devant la gare de Valognes, on nous mena voir un de ces convois, qui avait stoppé en gare. Des soldats, l'arme sur l'épaule, arpentaient les deux quais tout le long du convoi. Celui-ci était composé de wagons à marchandises ou à bestiaux, dont nous admirions les verrous : je n'ai pas souvenir si nous aperçûmes quoi que ce soit des condamnés. Nous frissonnions. Un de mes camarades, un nouveau, originaire de Cherbourg, appelait fédérés les pétroleurs et parlait d'eux sans horreur. J'estimais que ces Cherbourgeois « en avaient de bonnes! » Mais je n'étais pas très content qu'on nous conduisît à ces spectacles de représailles...

C'était ainsi! Tel de ces malheureux, qui était parti pour Berlin, arriverait à Nouméa....

MARC LE GOUPILS

LA CAMPAGNE DU TADLA

Les récents et rudes combats livrés par la colonne Mangin au Tadla ont attiré l'attention du grand public sur cette région du Maroc. Pour beaucoup, la question était nouvelle et l'utilité de ces opérations n'apparaissait pas nettement.

Pourtant, l'affaire du Tadla date du jour de notre débarquement à Casablanca; des contingents Tadla entraient dans la composition des premières harkas que nous eûmes à combattre en 1907. Nos colons de la Chaouïa ne voyaient pas sans inquiétude l'existence de turbulents voisins dont la puissance et la valeur guerrière, redoutées des Sultans et justement appréciées par nos chefs militaires, apparaissaient de plus en plus troublantes à mesure que le hasard des combats de frontière nous les faisaient vérifier. Et cependant aussi, la conquête entreprise à son heure par le général Lyautey, rentrait dans le plan méthodique de pénétration progressive rigoureusement suivi : occupation des ports, mainmise sur les riches pays de plaine entre l'Atlantique et l'Atlas, jonction avec l'Algérie.

***

Le Tadla compte parmi les régions les plus riches du Maroc. C'est un pays de plaine déboisé, monotone d'aspect, alternance de pâturages et surtout de labours. 150 à 200 000 Arabes y

élèvent un bétail estimé, bœufs et moutons, des animaux porteurs, ânes et chameaux, et une bonne race de chevaux. La laine du Tadla fait prime au Maroc. Ces pasteurs réputés sont aussi d'habiles agriculteurs qui tirent de leurs excellentes terres d'abondantes récoltes d'orge et de blé.

A 100 kilomètres à peine de la côte, le Tadla prolonge la féconde Chaouïa, par une bande de terres à céréales large de trois lieues et déroulée sur 80 kilomètres jusqu'à l'Oum er Rbia. En bordure de ce fleuve jusqu'à l'Atlas, une zone de magnifiques terres noires analogues au tchernoziom de Russie et au tirs de Chaouïa d'une largeur égale au moins à celle de la première, s'étend sans interruption sur une longueur de 120 kilomètres.

Le reste du pays, beaucoup moins fertile, a des cultures moins étendues et comprend surtout d'excellents pâtis d'herbe fine où les habitants élèvent leurs troupeaux.

Dans son ensemble, le Tadla couvre 6 000 kilomètres carrés entre la Chaouïa à l'Ouest, l'Atlas au Sud et à l'Est, les pays Zaer et Zaïan au Nord. Il est traversé du Nord-Est au Sud-Ouest par l'Oum er Rbia, dont les eaux rapides, nées dans les montagnes des Zaïan et des Beni Mguild, abondantes en toute saison, viennent se jeter dans l'Atlantique près de la cité pittoresque d'Azemmour. Un autre fleuve d'importance au moins égale, l'oued el Abid, le sépare au Sud-Ouest du pays Srarna. Entre l'Atlas et l'Oum er Rbia des seguias distribuent l'eau de l'Atlas à la plaine merveilleusement irriguée. Sur la rive droite de ce fleuve, les oueds sont rares, parfois à sec en été; il existe là des puits profonds mais abondants, sauf dans la région du Nord mamelonnée et couverte de broussaille, en bordure des Zaër et des Zaïan, où la rareté et le débit souvent insuffisant des points d'eau obligent les habitants à abreuver leurs animaux en été dans le Grou. Le climat est rude mais très sain. Froid en hiver avec des pluies abondantes, il est agréable au printemps; un riche tapis de verdure bariolé de fleurs couvre alors la plaine. En été, la chaleur devient torride, jaunit les moissons et les herbages; des mirages répandent alors sur les monotones et arides étendues de trompeuses nappes d'eau, tandis qu'un vent brûlant soulève à des hauteurs prodigieuses d'énormes colonnes de poussière.

Établis avec leurs troupeaux près des pâturages, au bord des oueds ou des puits, les Tadla, semi-nomades, habitent généralement la tente noire en poil de chameau. Ils se rapprochent au printemps de leurs labours; chaque fraction importante y a sa *dechera*, enceinte fortifiée entourant les silos confiés à la vigilance de quelques gardiens. Là sont enterrées les précieuses réserves d'orge et de blé et souvent aussi les provisions de bois et les objets mobiliers encombrants. Le sol est troué comme une écumoire; il faut circuler avec précaution pour éviter de choir dans les puits béants; ceux qui sont pleins sont fermés par de larges pierres plates recouvertes de terre. Les étroites ouvertures cylindriques donnent accès à des cavités plus hautes qu'un homme, bondées de grain; des gaz délétères s'en échappent, si dangereux qu'il faut attendre plusieurs heures après avoir dégagé l'entrée pour s'y risquer.

Ces réserves sont parfois cachées sous le sol même des habitations dans les rares villages à toit de terre ou de paille du pays, ou aux abords mêmes de ces agglomérations.

Les Tadla sont musulmans comme tous les Arabes. Assez fervents, ils obéissent aux directions de marabouts dont les plus importants sont ceux de Boujad, de Termast et de Sidi Ali Bou Brahim. Ici, comme partout ailleurs en pays d'Islam, l'unité religieuse n'a pu assurer l'unité politique. Le Tadla est partagé en sept confédérations rivales quoique de même race : Ourdigha, Beni Khirane, Smala, Beni Zemmour, Ait Roboa, Beni Moussa et Beni Amir.

Jamais au cours des opérations nos troupes n'ont trouvé devant elles plus de 4 à 5 000 guerriers, alors que le Tadla peut mettre en ligne 25 000 fusils, dont 10 000 à tir rapide. De même, il a toujours été possible pendant la campagne d'entraîner une ou plusieurs fractions contre leurs voisines. La tribu ainsi désagrégée par une politique avisée a pu être réduite par parties avec une colonne d'opérations de 4 à 6 000 hommes seulement. Les Tadla qui font avec la côte un important commerce d'œufs, de grain, de bétail, de chevaux, et aussi de cèdre du Zaïan, sont bien armés et bien approvisionnés en munitions; le fusil Martini est le plus répandu dans le pays. Le Tadla est brave, sans pourtant qu'il ait

comme le Chleuh (ou Berbère) de l'Atlas, son voisin, le mépris de la mort : il combat surtout à cheval, vient décharger son arme souvent très près des lignes, mais il ne recherche pas le corps-à-corps. Tel qu'il est c'est un ennemi sérieux, soumis au chef de guerre élu par la confédération et redoutable aux arrière-gardes qu'il excelle à harceler, manœuvre favorite des Arabes du Maroc. Le Chleuh attaque volontiers de nuit à l'arme blanche, nu il rampe dans les rochers le couteau à la main jusqu'aux sentinelles ; le Tadla ne combat qu'au grand jour au fusil, et les longues lignes de burnous blancs, courageusement reformées après chaque coup de canon ou chaque salve meurtrière, tourbillonnent sans cesse dans la plaine autour de la colonne.

Dans cette lutte héroïque le Tadla allait recevoir l'appui des confédérations voisines ; nous allions trouver devant nous les Zaïans du Nord et les Chleuhs de l'Atlas, tous tributaires des pâturages Tadla que leurs troupeaux fréquentent en hiver alors que la neige les oblige à quitter les montagnes.

L'histoire du Maroc nous montre le Tadla redouté et indépendant, repoussant avec succès les méhallas des Sultans. Moulay Hassan parvint à le réduire, mais avec lui (1884) disparut du pays l'autorité chérifienne.

Notre contact avec le Tadla date du jour de notre débarquement à Casablanca. Après nos premiers succès le marabout de Boujad vient rendre visite au général Drude. En 1910 la colonne du commandant Aubert, qui doit barrer au marabout Ma el Aïnin, le père d'El Hiba et le vieil ennemi du colonel Gouraud dans l'Adrar Mauritanien, la route de Marrakech à Fez, se heurte aux contingents Tadla et doit, malgré nos succès réitérés, rentrer en Chaouïa après une lutte héroïque qui lui cause de fortes pertes (100 tués ou blessés sur 1 200 hommes).

Les harkas du Tadla se signalent par des pillages incessants en Chaouïa. Notre poste de Dar Chafaï est en perpétuelle alerte. La défensive sans riposte n'est plus possible sans risquer de provoquer la désaffection des tribus ralliées ; leur protection nous oblige à une démonstration militaire. Le colonel Gueydon de Dives livre en octobre 1912, à Termast, aux contingents Tadla un long et sanglant combat qui nous coûte

encore une soixantaine de tués et blessés. La création d'un poste à El Boroudj, où cette colonne a dû se replier, va nous permettre de mieux surveiller le Tadla Sud.

Le général Franchet d'Esperey, qui a pu nouer des relations avec une partie des fractions Tadla par l'intermédiaire du marabout influent de Boujad, en profite pour fonder en décembre suivant le poste de l'oued Zem qui, placé au cœur du Tadla Nord, doit prolonger l'action politique d'El Boroudj dans cette direction.

Mais les fractions Tadla s'émeuvent. Le poste est à peine construit qu'elles l'attaquent (décembre 1912). Leurs coups de main sur l'oued Zem deviennent incessants. La situation en février 1913 nécessite l'envoi d'une colonne placée sous le commandemant du colonel Simon. De gros rassemblements hostiles de Chleuhs et d'Arabes se sont formés en effet dans la région où le Berbère Moha ou Saïd, qui ne cessera d'être l'âme de la résistance, a été élu chef de guerre.

Les 2, 3 et 15 mars le lieutenant-colonel Magnin est violemment attaqué par plusieurs milliers d'assaillants près de l'oued Zem. Nos pertes s'élèvent à 63 tués ou blessés pour le seul combat du 15 particulièrement rude.

Le 17 mars, le douar soumis des Beni Smir est mis à sac par la harka ennemie sous les murs du poste; cent dix-sept personnes, dont soixante-dix femmes et enfants, sont massacrées.

Les 18 et 19, le colonel Simon quitte son camp de Bir Mezoui et disperse les rassemblements.

Mais la situation reste très sérieuse. Moha ou Saïd reforme sa harka à Casba Tadla. Notre vieil ennemi, Moha ou Hamou, chef des Zaïans, connu sous le nom de Zaïani, dont la main se retrouve dans tous les soulèvements du nord du Maroc, et qui prit part à la sanglante affaire de Menabba dans le Sud-Oranais, a franchi l'oued Grou pour entrer au Tadla avec ses contingents. La guerre sainte est prêchée dans toutes les tribus. Le soulèvement s'étend. Les communications de la colonne avec l'armée ne sont plus sûres; les convois sont inquiétés. Entre le camp de Bir Mezoui et l'oued Zem, le fil télégraphique est coupé et les poteaux sont arrachés par l'ennemi. Un malaise pèse sur le Maroc.

Le général Lyautey prend la résolution d'en finir. Il pousse activement sur l'avant renforts et approvisionnements. Appelant de Marrakech le 18 mars le colonel Mangin, il lui donne le commandement des opérations et lui prescrit de frapper un coup indispensable.

*
* *

A l'arrivée du colonel Mangin la situation est incertaine. Sur la route entre le camp de Bir Mezoui et l'oued Zem encore toute jonchée de cadavres des précédents combats, la ligne télégraphique traîne à terre détruite par les Tadla. La plaine est sillonnée de cavaliers ennemis à l'affût de coups de main; nos seuls alliés sont les gens du caïd Omar de Bir Mezoui qui patrouillent dans les environs pour nous renseigner, et les Beni Smir qui campent contre l'enceinte du poste de l'oued Zem à l'abri de nos fusils.

Des émissaires sont envoyés vers les rassemblements ennemis. Pour être prêt à passer sans retard, le colonel Mangin concentre toutes ses forces en avant à l'oued Zem et évacue le camp de Bir Mezoui dont la garde immobilisait, en cas d'absence, une partie des troupes. Pour la protection des détachements la ligne télégraphique est réparée et le poste de l'oued Zem déjà relié à l'arrière par la télégraphique sans fil voit ses communications bien assurées.

Le détachement qui doit garder le poste en cas de départ est désigné. Une colonne mobile de 3 000 hommes, 3 batteries, 3 escadrons est formée, articulée pour les facilités du commandement; un convoi de vivres et munitions est constitué avec des chameaux demandés en Chaouïa.

Les émissaires confirment la présence de deux groupements hostiles de plusieurs milliers de fusils chacun. Le premier, commandé par Moha ou Saïd, se trouve dans le Sud-Est vers Casba Tadla à deux jours de l'oued Zem; le second, avec le Zaïani en personne, campe à une journée de marche à peine du poste à Botmat Aïssaoua, dans une région montueuse et boisée.

C'est ce dernier rassemblement qui est le plus rapproché,

donc le plus inquiétant; il menace par sa position nos communications, et les contingents Zaïans par leur seule présence en plein Tadla étendent et enhardissent la révolte.

Le colonel Mangin propose donc télégraphiquement au général Lyautey le 25 mars de fondre par surprise sur le Zaïani et de le rejeter au delà du Grou. L'autorisation arrive dans la nuit même et à minuit la colonne se met en marche.

Elle se heurte au petit jour aux contingents Smala qu'elle déloge de Dechra Brakça. Laissant là l'artillerie montée et le convoi qui ne paraissent pas pouvoir suivre dans le terrain soudain devenu montagneux et coupé de ravins, la colonne allégée poursuit sa route sans retard en bousculant et rejetant sur son flanc gauche les Smala qui tentent de s'opposer à sa marche. Le but est d'arriver le plus tôt possible contre le camp du Zaïani où le combat a déjà dû donner l'éveil.

Un bataillon sénégalais est laissé devant les Smala; le reste des troupes pousse de l'avant et refoule les Zaïans qui commencent à arriver.

Vers neuf heures, le camp ennemi apparaît sur les hauteurs de Botmat Aïssaoua, à une lieue de l'avant-garde. Les tentes sont encore dressées. La cavalerie, lancée au galop, sabre les défenseurs surpris et démoralisés par cette attaque audacieuse et rapide; des bagages, des troupeaux, des chevaux, trois cents tentes dont celles de Moha ou Hamou et de ses fils, restent entre nos mains. Les chanteuses qui charmaient au camp les loisirs du Zaïani et de ses guerriers ont tout juste eu le temps de prendre la fuite. Les Beni Smir qui ont perdu tous leurs biens le 17 mars se jettent sur ce butin.

Mais l'ennemi qui s'est ressaisi prononce un retour offensif résolu contre la cavalerie; le combat à pied permet aux spahis d'attendre l'arrivée de la colonne qui les dégage et commence une nouvelle poursuite. Les Zaïans ne s'arrêteront plus dans leur fuite que chez eux, après avoir passé le Grou.

Ce beau succès ne nous coûte que sept tués et quatorze blessés. Les Zaïans, démoralisés par cette action vigoureuse, ne reparaîtront plus au Tadla et le prestige jusque-là inviolé de leur chef est désormais atteint par cet échec.

Reste le second groupement, celui de Moha ou Saïd à Casba Tadla. Mais il paraît préférable, avant de marcher sur lui, de

réduire les Smala qui ont combattu contre nous à Botmat Aïssaoua ; placée sur le flanc de notre ligne de communication, cette tribu pourrait inquiéter nos convois. Cette fois, il n'y a pas de coup de force possible, les guerriers dispersés ne peuvent être atteints que dans leurs biens. Aidées des contingents Beni Smir heureux de récupérer le grain perdu à l'attaque du 17 mars, les troupes vident les silos ennemis.

C'est un détachement venu de Camp Christian, avec le commandant Ibos (accompagné du lieutenant-colonel Maurial), qui se heurte aux Smala et les bat à la limite des plateaux Zaër le 31 mars, en venant opérer une jonction avec la colonne du Tadla. Menacés par le Nord, attaqués par le Sud, les Smala, démoralisés par la perte de leurs grains, font leur soumission le 3 avril. Les tribus voisines Beni Khirane et Beni Zemmour, également impressionnées, suivent ce mouvement.

Le résultat cherché est atteint. Le bloc Tadla se désagrège.

Les tribus du Nord, séparant leur cause de celle du Sud, se rallient franchement, approvisionnent la colonne en bétail, en orge, en bois et en vivres frais et fournissent des partisans armés. La sécurité de la ligne de communication est assurée ; nos ennemis ne sauraient l'atteindre désormais sans pénétrer sur le territoire des tribus ralliées, qui se sentant collectivement responsables les repousseraient d'elles-mêmes. Nos convois vont désormais circuler librement, sans escorte.

Le moment est venu de se porter contre la « harka » de Casba Tadla. La situation de ce côté est beaucoup moins bonne que dans le Tadla Nord. Moha ou Saïd a porté ses contingents à l'ouest de l'Oum er Rbia vers Boujad et fait répandre le bruit qu'il rejettera les Français jusqu'à Casablanca. Le marabout de Boujad demande protection.

De leur côté les Beni Amir annoncent qu'ils vont attaquer l'oued Zem ; déjà le 3 avril leurs cavaliers sont venus faire une démonstration en vue de ce poste.

Une offensive prompte est nécessaire contre Moha ou Saïd. Le général Lyautey la décide le 5 avril.

Le colonel Mangin fait aussitôt répandre le bruit qu'il marche vers le poste d'El Boroudj.

Le 6 avril, la colonne forte de quatre mille hommes, qua-

torze canons, trois escadrons, quitte Dechra Brakça à onze heures du matin, prend pendant quelque temps la direction d'El Boroudj, puis tournant brusquement vers l'Est atteint Boujad à la nuit. Le camp est établi dans un ravin, à l'abri des vues de l'ennemi ; il est interdit d'allumer des feux.

Au loin dans la plaine de l'Oum er Rbia brillent les feux des douars ennemis Ait Roboa, Beni Amir du Tadla et Chleuhs de l'Atlas, étalés de l'Est à l'Ouest sur dix lieues de front et quatre de profondeur. Nos amis de Boujad venus au camp affirment au colonel Mangin que l'éveil n'est pas donné.

La surprise de nuit du camp de Moha ou Saïd va être tentée à l'arme blanche. Cinquante fantassins Beni Zemmour résolus marchent comme guides à l'avant-garde couteau en main, sans fusil.

La colonne quitte le ravin à trois heures du matin le 7 avril. Malheureusement l'obscurité profonde ne permet pas aux divers éléments de la colonne de se relier dans le terrain difficile, parsemé de blocs de rocher. Il faut attendre le jour sur place à une lieue du bivouac.

La marche est à peine reprise à l'aube que les cavaliers ennemis apparaissent sur les crêtes et ouvrent le feu contre l'avant-garde. L'éveil est donné. Aucune surprise n'est plus possible. Le colonel Mangin décide de devancer l'ennemi au pont de pierre de Casba Tadla, point de passage obligé sur l'Oum er Rbia infranchissable aux troupeaux et aux gens.

Mais nos adversaires qui craignent de se voir couper la retraite opposent à la colonne complètement entourée une vigoureuse résistance. Formées en un vaste carré, les troupes faisant feu des quatre faces continuent sans arrêt leur marche sur l'objectif indiqué : l'artillerie, avançant par bonds à l'intérieur du dispositif, refoule les groupes compacts de cavaliers et fantassins marocains.

A 10 heures, la cavalerie reçoit l'ordre de précéder la colonne et de s'emparer du pont en attendant l'arrivée de l'avant-garde. Soutenus par l'artillerie de 75 qui s'est portée en avant au trot et crible d'obus la petite ville de Casba Tadla et les berges de l'Oum er Rbia, spahis et auxiliaires marocains enfilent au galop sous une grêle de balles le pont encombré d'une mer de moutons bêlants et pressés ; les chevaux les foulent de leurs

sabots, les poussent au fleuve par les parapets ruinés, les rejettent sur la rive gauche et gagnent les hauteurs où les cavaliers mettent pied à terre et ouvrent le feu sur l'ennemi.

L'infanterie de l'avant-garde, chasseurs alpins et sénégalais, qui a fourni un magnifique effort pour soutenir la cavalerie, vient la relever sur ses positions. Toute la colonne suit enthousiasmée par son succès et par la vue de Casba Tadla. La ville presse ses maisons de terre autour de la Casbah aux murs élevés, patinés par le temps, aux créneaux et bastions menaçants, que dominent des minarets élégants; le fleuve roule ses eaux rapides dans un lit de roches noires et le vieux pont de pierre jette d'une rive à l'autre ses arches robustes. Tout proche le Moyen Atlas dresse sa masse bleue, frangée des cimes lointaines du Grand Atlas étincelant de neiges.

Surpris par cette vigoureuse offensive, l'ennemi n'a pu organiser la résistance à Casba Tadla. Il a abandonné les retranchements de pierre élevés en avant de la ville pour la défense, et les murs épais de l'enceinte derrière lesquels il eût soutenu un siège. Les cinq cents cavaliers volontaires du Tadla Nord qui nous accompagnent s'emparent de quinze mille moutons.

Le colonel Mangin décide de compléter le succès par une poursuite qui achèvera de démoraliser nos adversaires.

Après un court repos les troupes sont prêtes à ce nouvel effort. Moha ou Saïd s'est réfugié dans sa maison de Mechra en Nefad au pied de l'Atlas, où il se croit hors d'atteinte. La colonne l'y atteint avant la nuit, et enlève d'assaut la Casba, après un tir d'artillerie à obus explosifs.

Moha ou Saïd est surpris au milieu de son repas; il s'enfuit abandonnant l'étendard de satin blanc, don du sultan Moulay Hassan, ses bagages, sa correspondance. Son fils, un des plus ardents prêcheurs de guerre sainte, a eu le bras brisé par un projectile au cours du bombardement.

Tandis que le canon achève la poursuite de l'ennemi en tirant sur les groupes qui grimpent dans l'Atlas, les troupes harassées, mais heureuses et fières à juste titre, campent sur la position : elles ont fait depuis le départ de Dechra Brakça la veille quinze lieues en moins de trente heures et combattu pendant onze heures! Le combat de Casba Tadla nous coûte deux tués et vingt-neuf blessés. Le résultat est complet, la

harka est complètement dissoute et ses débris sont en fuite dans l'Atlas ou dans le Tadla Sud.

La colonne revenue à Casba Tadla y séjourne le 8 et le 9 avril. Le Tadla Nord est toujours calme.

Encouragés par nos succès, les auxiliaires des tribus ralliées font preuve d'un loyalisme parfait et campent auprès de nos troupes. Les Chleuhs et les Ait Roboa, particulièrement atteints le 7 avril, sont toujours dans l'Atlas. Mais les Beni Amir, qui n'ont pas eu à passer le pont pour regagner leur territoire sur la rive droite, ont été moins éprouvés dans leurs biens. Ils viennent tirailler sur le camp le 9 et dans la nuit du 9 au 10. D'après les renseignements de nos émissaires, leur chef de guerre Abdallah ben Djabeur les rassemble vers la Casba Zidania à quatre heures de marche, au Sud-Ouest de Casba Tadla. Des feux-signaux apparaissent dans cette direction.

Le 10 avril, la colonne se dirige sur Casba Zidania, surprend les Beni Amir et Beni Moussa en marche sur notre camp et après un assez vif combat qui nous coûte un tué et six blessés, les rejette en désordre de l'autre côté du fleuve.

La cavalerie passant le gué fait sur la rive droite des prisonniers qui confirment les renseignements recueillis sur la composition de la harka.

Au cours du combat de Casba Zidania de forts contingents apparus à la fin de la journée avaient fortement assailli l'arrière-garde. C'étaient les Ait Roboa de Casba Beni Mellal, gros et riche village Tadla accroché aux pentes de l'Atlas, à trois heures de Casba Zidania et signalé comme particulièrement hostile.

Le lendemain, 11 avril, à l'aube, la colonne marche contre ce nouvel objectif. L'intention du colonel Mangin étant de porter un coup violent mais rapide à l'ennemi et de revenir le jour même en arrière, il laisse à mi-route sur l'oued Derna ses bagages et impedimenta à la garde d'un détachement et se porte avec la colonne allégée contre Casba Beni Mellal.

Entourée d'un vaste mur d'enceinte, la petite ville apparaît au flanc de la montagne, sur un plateau couvert de jardins, de vergers et d'olivettes. Des milliers de défenseurs grouillent aux abords, la plaine est sillonnée de cavaliers qui vont les rejoindre.

La colonne avance en bon ordre dans les terres noires détrempées par la pluie, couvertes de champs de blé et sillonnées de canaux qu'alimentent les torrents de l'Atlas. La consigne a été donnée de ne pas ouvrir le feu sans ordre. L'artillerie, les mitrailleuses ont été poussées en avant et marchent derrière la première ligne, prêtes à tirer au signal. Un détachement de toutes armes est détaché sur l'aile droite pour prendre la position d'enfilade.

A 1 200 mètres l'ouverture du feu est ordonnée par le commandant de la colonne. Fusils, mitrailleuses et canons dirigent une pluie de mitraille contre l'ennemi qui bien abrité dans les ravins, les jardins et derrière l'enceinte, riposte, bravement.

Après une préparation par l'artillerie qui inonde le village d'obus explosifs, le clairon sonne la charge, l'assaut est donné et Casba Beni Mellal enlevé à la baïonnette.

Mais les troupes qui circulent dans les rues étroites sont aussitôt en butte à un tir violent que l'ennemi dirige des hauteurs voisines. Les mitrailleuses et l'artillerie de montagne, prenant position sur les tas d'ordures qui, amoncelés au cours des siècles sur les places, dominent les toits en terrasse des habitations, ripostent de leur mieux. La cavalerie déblaie par une charge brillante les pentes en avant de l'enceinte et permet à l'infanterie de déboucher du village et de prendre position sur les hauteurs dominantes. Les maisons du chef de guerre et des principaux meneurs sont détruites.

La ville, qui compte quinze cents à deux mille habitants, n'a jamais été visitée par un Européen. Cité commerçante importante, marché animé, Casba Beni Mellal, célèbre dans tout le Maroc par la beauté de ses femmes et la liberté de ses mœurs, est fort malpropre malgré les torrents qui l'enserrent et fertilisent les beaux jardins des abords. Le Mellah (quartier juif), isolé au Nord-Est, est rempli de distilleries d'alcool de figues et de raisin. La vieille Casba Maghzen ruinée dresse ses pans de murs croulants couronnés de nids de cigognes.

A midi, la colonne ayant atteint le résultat cherché quitte le village sous la protection de l'artillerie de 75 établie en plaine. L'ennemi profite de ce départ pour tenter un violent retour offensif. Mais il renonce bientôt à la lutte et, vers le

soir, les troupes retrouvent sur l'oued Derna où elles campent leur convoi et leurs tentes.

Nos pertes sont de un tué et douze blessés. L'enlèvement de Casba Beni Mellal, réputé imprenable en raison de sa position adossée à l'Atlas, porte un coup sensible au prestige des Ait Roboa, qui s'y croyaient hors d'atteinte et pensaient pouvoir descendre impunément nous attaquer en plaine.

Au retour de Casba Beni Mellal, nos troupes ont pu voir vers le soir une imposante troupe de cavaliers s'avancer en bon ordre vers la ville. C'étaient les Beni Amir qui arrivaient, trop tard d'ailleurs, pour prendre part à l'action. Nous n'obtiendrons pas leur soumission sans les combattre. Il est d'ailleurs inutile de les relancer dans l'Atlas. Qu'on se porte vers leur territoire sur la rive droite de l'Oum er Rbia, ils accourront d'eux-mêmes à la bataille. Le 12 avril, en conséquence, la colonne se dirige vers le gué de Casba Zidania qu'elle franchit pour atteindre la Dechera des Beni Amir.

L'opération ne va pas sans difficulté; le courant violent arrache les piquets des cordages tendus entre les rives. Les fantassins ont de l'eau jusqu'à la poitrine et traversent en grappes pour résister au courant. Grâce au dévouement des nageurs sénégalais et marocains, qui repêchent inlassablement les hommes entraînés, le passage s'effectue en quatre heures sans incident; l'artillerie, qui a pris position sur les deux rives, repousse l'ennemi qui essaie de la gêner.

A midi toute la colonne a dressé le camp sur la rive droite. La harka des Beni Amir apparaît alors; renforcée par les Beni Moussa arrivés du Sud, elle compte plus de 2 000 guerriers. Laissant l'ennemi se rapprocher et s'enhardir, le colonel Mangin ordonne au moment choisi un tir d'artillerie à mélinite qui écrase les rassemblements dans les decheras où ils se sont formés; un détachement de sortie poursuit l'ennemi à l'arme blanche et le rejoint dans les ravins où il lui fait subir des pertes sérieuses; les zouaves et les soldats marocains se sont particulièrement distingués dans cette charge à la baïonnette. Un étendard a été pris. Les Beni Amir s'éloignent laissant de nombreux morts et blessés sur le terrain.

Nous avons perdu dix blessés dans cette affaire.

Nous avons eu affaire pour la première fois, au combat de

Dechera des Beni Amir, le 12 avril, à la tribu Tadla des Beni Moussa venus pour prêter appui à leurs voisins les Beni Amir.

Il va falloir porter un coup à ce nouvel ennemi en pénétrant chez lui. Les Beni Moussa, guerriers réputés, redoutés jusque dans la région de Marrakech, ne se soumettront pas si nous n'entrons pas sur leur territoire. Pour les impressionner une jonction est prévue chez eux sur l'oued el Abid avec une partie des troupes de Marrakech mises à cette occasion à la disposition du colonel Mangin par le général Lyautey. La colonne se reporte en arrière pour évacuer ses blessés et se ravitailler; elle campe pendant quelques jours dans les pâturages Beni Amir de Mohammed Nefati, auprès d'une seguia aux eaux salines, pour attendre le retour du convoi dirigé sur le poste de l'oued Zem.

Les Beni Amir donnent des fêtes au village de Souk el Arba pour célébrer notre retraite! Mais la colonne ravitaillée le 15 avril prend la route des Beni Moussa et arrive le 16 à midi au milieu des innombrables paillotes de Souk el Arba, que les Benir Amir surpris de cette offensive inattendue évacuent sans combattre. Des délégations viennent offrir la soumission de nombreux douars.

Les Beni Amir sont sinon soumis, du moins hors de cause et militairement négligeables. Le 17, la colonne prend la route des Beni Moussa et se dirige vers le gué de Sidi Salah, afin de franchir l'Oum er Rbia et de rencontrer la colonne de Marrakech sur l'oued el Abid où le colonel Savy qui la commande a rendez-vous pour le 19 avril.

A l'entrée sur le territoire de Beni Moussa des coups de feu accueillent la colonne qu'entourent des cavaliers ennemis nombreux mais dispersés. Ordre est donné de continuer la marche sans riposter. Le pays des Beni Moussa, prolongement de celui des Beni Amir, est absolument plat; la terre rouge et légère est couverte de champs d'orge; l'air surchauffé qui vibre au-dessus du sol produit des mirages et rend les objets indistincts. Des masses de piétons et de cavaliers apparaissent confusément sur le flanc gauche de la colonne en marche qui reçoit des coups de feu de plus en plus nombreux. Mais nous nous rapprochons de l'Oum er Rbia; il apparaît que les Beni Moussa, en retraite vers la rive gauche, sont en marche eux-mêmes

sur le gué de Sidi Salah, où ils arrivent en même temps que nous.

Arrivée à bonne portée, l'artillerie canonne les masses ennemies ; l'avant-garde tournant brusquement à gauche rejette dans le fleuve la multitude en désordre, à laquelle le feu de l'infanterie et le tir de nos canons font subir des pertes énormes.

Le reste de la colonne va passer le fleuve à un gué reconnu à quelques kilomètres en aval. Tandis que la nouvelle avant-garde prenant position sur la rive droite achève par les feux de poursuite de son artillerie la déroute des Beni Moussa, le convoi s'engage dans la rivière qu'il franchit grâce au clair de lune. A minuit toutes les troupes campent sur la rive gauche.

Au cours du combat, le caïd Beni Moussa Ould Zidouh, qui en 1910 avait fait bon accueil à la colonne Aubert, est arrivé au galop porteur d'un drapeau blanc.

L'ennemi est en fuite. Il a subi des pertes considérables. Nous n'avons eu que six blessés au cours du combat de Sidi Salah. Le caïd Ould Zidouh annonce que la colonne Savy a battu, le 17, les Beni Moussa sur l'oued el Abid.

Les effets de notre offensive ne tardent pas à se faire sentir. Quelques notables Beni Moussa viennent rejoindre au camp le caïd Ould Zidouh et protestent de leurs bonnes dispositions à notre égard ; le marabout de la Zaouyia de Termast accourt également et se déclare partisan de l'ordre.

Le 19 avril, la colonne parcourant sans incident le territoire Beni Moussa, en partie déserté, peut faire sa jonction à la date fixée à Dar Caïd Embareck avec le détachement de Marrakech.

Ramenant ses troupes au centre du pays Beni Moussa, à Dar Ould Zidouh où elles doivent stationner pour assurer les dispositions de la tribu dont certains éléments ont fait des offres de soumission, le colonel Mangin se rend de sa personne le 24 avril avec les notables des tribus ralliées à El Boroudj, où il reçoit les instructions du général Lyautey, qui lui a donné rendez-vous en ce poste.

Mais le bruit circule à El Boroudj que le camp de Dar Ould Zidouh va être attaqué ; un courrier reçu du camp apporte le même renseignement. Le colonel Mangin revient en hâte le 25 au milieu de ses troupes.

Il se confirme qu'une forte harka de Chleuhs rassemblée au

village Tadla de Sidi Ali Bou Brahim, au pied de l'Atlas, à quatre heures de marche à l'Est du camp, s'apprête à nous attaquer. Des émissaires annoncent d'autre part que le chef de guerre des Beni Amir Abdallah ben Djabeur aurait réuni des contingents en armes à Souk el Arba.

Les instructions reçues interdisent au colonel Mangin de prendre l'offensive contre les Chleuhs; bien que descendus de la montagne en territoire Tadla à Sidi Ali Bou Brahim, ils n'ont cependant pas encore fait acte d'hostilité. Le colonel Mangin décide de se porter sur Aïn Zerga, toujours en territoire Beni Moussa, et d'y prendre position entre les deux groupements ennemis pour les surveiller.

La colonne renforcée compte 6 300 hommes (4 batteries, 4 escadrons, 6 bataillons).

La marche sur Aïn Zerga, le 24 avril, interprétée par l'ennemi comme une retraite, déclanche le mouvement de la harka des Chleuhs, qui quittent la montagne et, aidés des Beni Moussa, livrent vers midi, au moment où la colonne arrive à l'étape, un violent engagement à notre arrière-garde; celle-ci, serrée de très près au moment où elle reçoit ordre de rompre le combat, doit être recueillie par l'artillerie établie au bivouac. Le camp d'Aïn Zerga est dressé auprès d'une source abondante qui, avant de se répandre dans les séguias du village, forme un joli étang qu'encadre un rideau de palmiers. Le terrain est libre dans la direction de l'Atlas; ce ne sont de ce côté que champs de blé et d'orge; partout ailleurs, le carré est dominé par des fermes, petites forteresses de terre, bâties au milieu de vergers et jardins favorables à l'assaillant.

L'ennemi, un instant arrêté par l'artillerie, se montre très pressant, entoure le carré de toutes parts, dirige sur nous, des jardins où il s'est glissé, un feu violent qui nous cause des pertes sensibles. Une ligne épaisse de piétons s'avance même résolument par le terrain découvert.

Les feux de l'infanterie établie derrière les retranchements des faces, le tir des mitrailleuses d'angle et les rafales de l'artillerie en position sur un mamelon au centre du carré arrêtent un instant l'offensive de la harka, qui cependant ne fait aucun mouvement en arrière et continue la fusillade.

Les troupes sont prévenues de ne plus répondre au feu de

l'ennemi, de le laisser s'avancer en confiance et de bien repérer les distances ; lorsqu'il sera à bonne portée, une contre-attaque sera ordonnée.

Les unités désignées pour ce mouvement quittent leurs faces et viennent se masser au centre du camp, dans un pli de terrain à l'abri des vues de la harka.

Encouragée par le silence, la harka a repris sa marche; sur le carré entièrement cerné une pluie de balles s'abat que les troupes, tapies derrière les retranchements, subissent stoïquement sans riposter.

Soudain, au signal donné par le clairon, l'artillerie bien groupée, les mitrailleuses et l'infanterie des tranchées ouvrent un feu terrible sur l'ennemi; la contre-attaque se lance en avant, perce dans la direction de Sidi Ali bou Brahim les lignes adverses qui, coupées en deux, tourbillonnent dans la plaine. Le mouvement des troupes exaspérées par la longue fusillade subie au camp est irrésistible. Une charge à la baïonnette des zouaves déloge les tireurs des jardins où ils sont embusqués ; les Sénégalais les poursuivent de ferme en ferme, leur causant des pertes sérieuses.

La contre-attaque essaie de rejeter l'ennemi dans l'Oum er Rbia en dehors de sa ligne de retraite. Mais piétons et fantassins marocains réussissent à s'échapper en désordre par la piste qui conduit vers l'Atlas; alors la cavalerie qui trouve un terrain favorable, quoique coupé de canaux, est lancée sur les fuyards, les poursuit et les sabre à plus de trois lieues du camp dans la direction de Sidi Ali bou Brahim.

La contre-attaque rentre à la nuit noire avec des prises importantes, ramenant des chevaux, des armes, des prisonniers Chleuhs.

Pendant cette sortie le camp a repoussé facilement l'attaque des Chleuh et Ait Roboa de Casba Beni Mellal.

Les troupes sont toutes vibrantes de ce brillant succès. Nous avons perdu quatre tués et vingt et un blessés. L'ennemi laisse cent cinquante morts comptés sur le terrain.

Arrêtée par la nuit, la poursuite n'a pu être complète. Il importe d'empêcher la harka de se reformer et de l'écraser définitivement. Les Chleuhs se croient à l'abri dans l'Atlas, et font pression sur les Tadla, qui ont mis chez eux leurs trou-

peaux en dépôt, pour les empêcher de se rallier à nous. La soumission des Beni Amir et des Beni Moussa ne saurait être obtenue que par une action sérieuse sur les Chleuhs.

La poursuite est donc reprise le lendemain 27 avril sur Sidi Ali Bou Brahim, village tadla, à la frontière du pays berbère, et siège d'une zaouyia importante qui entretient dans la région l'agitation en faveur d'El Hiba.

Le village apparaît au flanc de l'Atlas, à l'entrée des gorges que dominent d'imposants escarpements. La masse blanche des habitations est dominée par les toits de tuile verte de la zaouyia. Au pied des pentes s'étalent d'épais bois d'oliviers. De nombreux défenseurs occupent la position.

Le convoi est laissé hors de portée de fusil à la garde d'un détachement. Le reste des troupes qui s'avance ne tarde pas à recevoir, des lisières, de nombreux coups de feu.

L'artillerie couvre les bois de projectiles, bombarde le village auquel les chasseurs alpins, se glissant résolument sous les oliviers, donnent l'assaut. Mais la position, dominée par les falaises abruptes garnies de tireurs, est intenable; les vaillants alpins escaladent les hauteurs sous un feu plongeant pendant que l'artillerie de la plaine arrose les crêtes.

La colonne forme le carré au pied des pentes contre l'olivette sous la protection des avant-postes établis sur les hauteurs.

Dans la soirée l'ennemi se montre très penaud contre les zouaves qui subissent des pertes sensibles au nord du camp. Une contre-attaque les aide à repousser l'adversaire; les zouaves, renforcés par les tirailleurs alpins et les sénégalais, enlèvent d'assaut les hauteurs qui prolongent la position des alpins.

Nos pertes sont de treize tués et quarante-cinq blessés.

Bien que les troupes n'aient pas essuyé d'attaque sérieuse dans la nuit, le combat du 27 n'est pas décisif; le départ dans ces conditions pourrait entraîner un violent combat d'arrière-garde et il est indispensable de demeurer sur la position pour affirmer notre succès.

Le 28 à l'aube, des unités sont désignées pour occuper les hauteurs dominantes au delà des avant-postes, et assurer ainsi pendant le jour la sécurité du camp du côté de l'Atlas.

Dans la matinée ces positions ont été prises et elles sont conservées toute la journée sans que l'ennemi oppose une résistance sérieuse. En plaine, de gros groupements arrivent de Casba Beni Mellal en vue du camp, mais s'arrêtent hésitants hors de portée dans les olivettes au pied de l'Atlas.

Dans la soirée, les troupes reprennent les avant-postes en l'arrière et le détachement de sortie rentre au camp. En se repliant, une compagnie sénégalaise est serrée de près dans un violent corps-à-corps.

A la nuit noire, vers huit heures, à la faveur de l'obscurité, l'ennemi poussant des cris sauvages donne l'assaut à la face Nord du camp; les coloniaux qui l'occupent résistent vigoureusement. Au cours de la mêlée trois soldats sont tués au corps-à-corps dans les tranchées. Mais le clairon sonne la charge. Baïonnette au canon, les marsouins rejettent l'adversaire hors du carré et le poursuivent. L'artillerie et les mitrailleuses qui ont repéré leur tir de jour achèvent le désordre de l'adversaire.

En montagne une autre attaque se produit. Vers neuf heures, un peloton sénégalais en petit poste avancé sur un escarpement jugé inaccessible, est cerné par des centaines de Berbères arrivés du fond de l'Atlas et qui ont grimpé par les falaises à pic. Les Sénégalais, débordés, manquant de cartouches, se replient sur les avant-postes en combattant bravement corps à corps au milieu des rochers, par une lutte sauvage au couteau à laquelle mettent fin les réguliers marocains accourus malgré l'obscurité complète et les difficultés du terrain. Le combat est rétabli et le reste de la nuit se passe tranquillement. L'ennemi démoralisé par cette vigoureuse résistance a renoncé à la lutte. Prévenu par la télégraphie optique, le camp de la plaine a pu envoyer dans la nuit aux avant-postes des munitions et une ambulance.

Les combats de la journée du 18 et de la nuit du 28 au 29, livrés en terrain difficile et souvent au corps-à-corps, nous coûtent treize tués et dix-huit blessés. L'ennemi a subi des pertes énormes; une seule tribu berbère a perdu cinq cents morts.

Il importe de bénéficier des effets de ces rudes journées pour se maintenir sur la position. Un départ immédiat donnerait, à l'adversaire démoralisé, l'illusion d'un succès.

Le séjour à Sidi Ali Bou Brahim est donc décidé pour la journée du 29 et la nuit du 29 au 30.

Les hauteurs avancées sont réoccupées le 29 dans la matinée sans que l'ennemi tente la moindre résistance. Le colonel Mangin s'est transporté de sa personne dans la montagne avec un groupe de manœuvre.

On aperçoit dans la plaine des caravanes qui sortent de l'Atlas et se dirigent vers l'Oum er Rbia. Ce sont les Beni Amir et Beni Moussa qui, délivrés des Chleuhs par notre action, regagnent leurs douars avec leurs troupeaux et leurs biens,

L'ennemi, impressionné par ses pertes des 27 et 28, apparaît nombreux sur toutes les crêtes, mais immobile en face de nos troupes, il ne semble pas vouloir attaquer.

Pour l'attirer et lui donner une dernière leçon, nos troupes simulent une retraite dans l'après-midi et vont se masser en arrière, masquées à mi-pente; elles attendent là que l'ennemi quitte les montagnes. Encouragés en effet par ce départ, les Berbères s'appellent à grands cris et, s'excitant les uns les autres, lâchent leurs positions et s'avancent peu à peu; bientôt leur masse grossit; enhardis, ils croient maintenant pouvoir nous assaillir sans danger à la descente des pentes.

Les voici à quelques mètres à peine de nos troupes invisibles. Soudain, surgissant de leur cachette, baïonnette au canon, zouaves, sénégalais, marocains se précipitent au signal donné sur les Chleuhs qu'ils embrochent et rejettent de crête en crête jusqu'au delà de la large vallée de Tagmout; par les cultures, les vergers, c'est une fuite éperdue qu'active le tir des mitrailleuses et de l'artillerie de montagne par-dessus nos troupes. Les champs de blé des vallées sont jonchés de burnous blancs. Les Berbères qui ont voulu se réfugier dans les fermes en sont délogés à l'arme blanche par les zouaves et les soldats marocains.

Cette fois les unités peuvent se reporter en arrière sans être suivies par l'ennemi en complète déroute. Les hommes brandissent les fusils, les sacs à cartouches, les sabres et les poignards enlevés aux Berbères; les Marocains font flotter au bout de leur baïonnette les burnous tachés de sang. C'est un enthousiasme indescriptible; chacun sait cette fois que la victoire est complète.

En plaine la harka de Beni Mellal qui avait attaqué le camp dans la nuit du 28 au 29 apparaît à nouveau dans la soirée, mais avertie de ce vigoureux retour offensif elle s'éloigne sans combattre.

La nuit se passe tranquille aux avant-postes et au camp. L'ennemi a renoncé à la lutte. Dans la matinée du 30 avril, la colonne quitte Sidi Ali Bou Brahim, et regagne sans être inquiétée la vallée de l'Oum er Rbia qu'elle remonte jusqu'à Casba Tadla, où elle arrive le 5 mai.

Pendant toute cette marche de flanc le long de l'Atlas aucun ennemi ne s'est montré; les Chleuhs complètement démoralisés restent dans leur montagne. La harka de Casba Beni Mellal non seulement n'attaque pas nos troupes au passage, mais, craignant elle-même notre offensive, déverse pour y faire obstacle toutes les seguias de la ville dans la plaine qu'elles inondent.

A la faveur des trois journées de combat, les Beni Amir et Beni Moussa retenus dans l'Atlas avec leurs biens ont pu fuir et rallier leurs douars, prévenus que nous accepterons leur soumission.

Le résultat est encore une fois complet; le Tadla Sud se tiendra désormais tranquille. Ce résultat est acheté certes au prix de pertes sérieuses; mais la nature du terrain, en faisant disparaître la supériorité de l'armement et facilitant les attaques corps à corps, rend inévitablement le combat plus meurtrier qu'en plaine. Les Chleuhs sont d'autre part, dans leur montagne, des adversaires extrêmement sérieux, ils ont un mépris absolu de la mort. Toutes leurs fractions du sud du Moyen Atlas avaient pris part aux combats de Sidi Ali Bou Brahim. Des milliers de guerriers fanatisés étaient en ligne, armés d'armes de toute sorte, fusils à tir rapide, fusils à pierre, et parfois de simples poignards, voire de bâtons ou de pierres. Les femmes parcouraient la ligne de bataille, excitant les mâles par leurs cris. Des cadavres de fillettes à peine nubiles furent trouvés sur le terrain. Une vieille femme, tuée par une balle, portait une musette pleine de poudre, enlevée en 1910 à la colonne du commandant Aubert. Huit cents cavaliers auxiliaires fournis par les diverses tribus du Tadla et qui accompagnaient la colonne ont assisté à cette sévère leçon

donnée aux Chleuhs ; ils emporteront de ces combats un souvenir salutaire et durable.

*
* *

En se portant sur Casba Tadla, le colonel Mangin se plaçait au centre de la seule tribu Tadla demeurée irréductible, celle des Ait Roboa. Tout le Tadla Nord s'est en effet rallié à nous ; dans le Tadla Sud les derniers douars Beni Moussa ont fait leur soumission à la colonne pendant la traversée de leur pays au retour de Sidi Ali Bou Brahim. Les Beni Amir sont encore attendus ; mais ils ont annoncé leur soumission qui ne peut tarder et d'ailleurs leur situation sur la rive droite de l'Oum er Rbia les met à notre discrétion.

Le moyen le plus rapide de réduire les Ait Roboa serait de leur porter à Casba Beni Mellal un coup qui forcerait leur soumission. Mais ce serait là courir le risque de nouvelles pertes. On peut espérer en stationnant à Casba Tadla sur leur territoire lasser les Ait Roboa.

Du 5 au 19 mai le camp restera dressé près de la ville et les troupes essuieront passivement les coups de feu tirés nuit et jour par l'ennemi. Reprenant la méthode employée avec succès chez les Smala, la colonne, qui ne peut atteindre l'ennemi, le frappe dans ses richesses et vide les innombrables silos d'orge et de blé qui sont creusés autour de Casba Tadla.

Des intermédiaires envoyés aux Ait Roboa les assurent que l'opération cessera dès que la tribu aura entamé les pourparlers de soumission. Farouches, les Ait Roboa, encouragés par l'inaction de la colonne et par l'appui des Chleuhs, font dire qu'ils ne rentreront à Casba Tadla qu'après le départ des Français.

Et cette attitude est très explicable. Notre séjour dans le pays nous a complètement renseignés sur les relations des Ait Roboa et des Chleuhs. Les Ait Roboa sont prisonniers des Chleuhs du Nord, comme avant Sidi Ali Bou Brahim, qui les a libérés, les Beni Moussa et Beni Amir l'étaient des tribus berbères du Sud. Leurs familles et leurs biens sont retenus dans la montagne. Les Ait Roboa sont dans l'impossibilité de

faire leur soumission; pour sauver leurs silos ils devraient sacrifier leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux. Réussiraient-ils à échapper aux Chleuhs et à rentrer sur le territoire de leur tribu que, après notre départ, les montagnards viendraient les y razzier pour les punir d'avoir rompu le pacte d'alliance.

Mais d'autre part, en créant un poste à Casba Tadla on tiendrait le pont qui est en hiver le seul passage des troupeaux chleuhs se rendant sur le territoire Beni Amir. La neige les chasse de l'Atlas pendant six mois de l'année et la plaine comprise entre le pied de la montagne et le lit du fleuve, entièrement cultivée en blé et orge, est dépourvue de pâturages; l'accès de la rive droite du fleuve est indispensable aux troupeaux chleuhs et les seuls ponts existants en dehors de celui de Casba Tadla sont ceux de Kenifra à deux journées de marche au Nord et celui de Bzou à quatre jours au Sud.

De plus, les labours qui s'étendent entre le fleuve et l'Atlas appartiennent en commun aux Ait Roboa et aux Chleuhs et la présence des troupes sur l'Oum er Rbia inquiéterait les travailleurs. Arabes et Berbères ont donc lié leur sort pour la défense d'un même patrimoine.

Il apparaît donc de façon très nette que l'occupation de Casba Tadla est indispensable pour tenir en respect non seulement le Tadla, mais le Moyen Atlas.

Le général Lyautey, complètement éclairé et rallié à cette opinion, décide le 12 mai la création du poste. La vieille casba Maghzen encore en bon état abritera la garnison. Cette décision est annoncée à toutes les tribus. Il semble que la pacification va faire un pas en avant. Moha ou Saïd a consenti à entrer en relations avec un de nos émissaires. Mais rien de sérieux ne résulte de cette entrevue.

Entre temps, les Beni Amir ont fait leur soumission; leur chef de guerre Abdallah ben Djabeur est venu dresser sa tente dans notre camp de Casba Tadla. Cette fois c'est la pacification complète du Tadla Sud que nous vaut Sidi Ali Bou Brahim.

Les Ait Roboa ne se décidant pas à se soumettre, une garnison est laissée à Casba Tadla; son chef a pour mission de poursuivre les négociations avec cette tribu.

Du 19 mai au 6 juin, le reste des troupes tantôt groupé,

tantôt fractionné en détachements, parcourt toutes les régions ralliées du Tadla, et une organisation administrative est donnée aux diverses tribus. La pacification est complète ; partout nos colonnes reçoivent le meilleur accueil : les habitants apportent avec empressement des vivres et du bois que l'intendant leur paie en douros trébuchants. La cavalerie peut se remonter sur place en achetant des chevaux dans le pays. Les tribus soumises aident nos troupes à établir une route carrossable entre la Chaouïa et Casba Tadla. Aucun incident ne se produit. Nos médecins s'attirent la sympathie des populations en enrayant une épidémie de variole qui décime Boujad. L'assistance médicale organisée dans les divers détachements qui parcourent le pays donne ses soins à des centaines de malades empressés.

Cependant à Casba Tadla la pacification ne fait aucun progrès. Les Ait Roboa et Chleuh restent irréductibles. Toutes les nuits des coups de main sont tentés sur le camp ; avec une audace inouïe, des Chleuhs nus rampent, le couteau au cou, vers les sentinelles qu'ils essaient de surprendre. Des hommes sont blessés, des armes enlevées, des chevaux volés au milieu des tentes. L'âme de la résistance est toujours Moha ou Saïd. Les négociations tentées avec ce personnage par le colonel Mangin, par l'intermédiaire du marabout de Boujad et d'Abdallah ben Djabeur, l'ancien chef de guerre des Beni Amir, ont échoué. On espère encore une solution pacifique.

Le général Lyautey accepte la proposition que lui fait un notable marocain de Tanger, El Menebbi, ministre de la guerre aux temps d'Abd el Aziz et compagnon de Moha ou Saïd aux méhallas chérifiennes, de s'entremettre pour un rapprochement.

Le 27 mai, El Menebbi, accompagné du lieutenant-colonel Simon, directeur du Service des Renseignements, arrive à Casba Tadla. Il a dès le lendemain une entrevue avec Moha ou Saïd dans un ravin voisin du camp. Mais la réunion est tumultueuse. Bien reçu par Moha ou Saïd, le négociateur est accueilli par les menaces de mort de l'assemblée. Il rentre à Casba Tadla mortifié, mais n'ayant pas perdu tout espoir de réussir dans sa mission.

Mais Moha ou Saïd, de gré ou de force, est prisonnier de

ses guerriers; il ne peut rien que par eux. El Menebbi passe de longues heures, monotones, dans l'attente d'une seconde entrevue, tous les jours proposée mais jamais agréée. Puis Moha ou Saïd répond aux envoyés d'El Menebbi par des persiflages et des provocations. Les coups de feu contre le poste qui abrite notre négociateur deviennent incessants. Un officier tombe dans un guet-apens tendu en plein jour, par le propre fils de Moha ou Saïd, aux environs mêmes du camp. A l'arrière, sur la route de Boujad, des caravanes sont attaquées. On ne peut plus douter de l'hostilité irréductible de nos ennemis.

Le 2 juin, désespérant de réussir, El Menebbi télégraphie de Casba Tadla au général Lyautey que les pourparlers ne devraient être repris qu'après une sévère leçon infligée aux Chleuhs et aux Ait Roboa dissidents.

Le lieutenant-colonel Simon télégraphie le même jour au Résident général qu'il partage l'avis d'El Menebbi sur la nécessité d'une action et que nous avons montré toute la patience et toute la bienveillance désirables.

Le 3 juin, également convaincu que tous les moyens pacifiques ont échoué et que la soumission de cette dernière région du Tadla ne saurait être obtenue sans une action de force contre l'instigateur du mouvement, le colonel Mangin offre à son tour au général Lyautey de porter un coup à l'ennemi. L'objectif proposé est Ksiba, la résidence de Moha ou Saïd.

Le Résident général, soucieux d'en finir avec le Tadla, — on ne saurait en effet songer à disloquer la colonne d'opérations avant d'avoir éteint le foyer d'où est né le premier incendie et qui peut en communiquer un second à tout le pays, — ordonne le 5 juin d'exécuter l'opération.

La colonne qui stationnait à l'oued Zem est reportée en avant et arrive à cette date à Casba Tadla.

Le colonel Mangin rend compte qu'il restera sur place le 6 et le 7, afin d'éprouver si la pression produite par l'arrivée de la colonne sur l'Oum er Rbia ne suffira pas pour décider enfin les Ait Roboa à se soumettre.

Mais de nouvelles attaques se produisent. La situation exige qu'on passe à l'exécution; l'offensive seule peut désarmer un adversaire qui s'enhardit après plus d'un mois de temporisa-

tion et permettre de donner ensuite aux troupes un repos dont elles ont grand besoin.

***

La colonne, forte de 4 200 hommes et suivie d'un millier de cavaliers des tribus du Tadla-Nord, quitte Casba Tadla au milieu de la nuit.

A l'aube, le village de Rhorm el Alem, au pied de l'Atlas, est enlevé par l'avant-garde qui, sous la protection de l'artillerie, donne l'assaut aux premières pentes. La colonne, escaladant un escalier de pierre d'où dévale une abondante seguia, prend pied sur un plateau couvert de récoltes, qui forme une sorte de balcon accroché à la montagne au-dessus de la plaine.

L'ennemi recule en défendant le terrain pied à pied jusqu'au village de Sidi ben Daoud, dont le marabout est visible de Casba Tadla. Les troupes délogent l'ennemi des jardins et s'engagent dans une gorge étroite qui donne accès à la vallée de Ksiba.

Le sentier suit le lit d'un torrent encombré de rochers et bordé de buissons épais. L'artillerie montée, qui ne saurait franchir cet obstacle, est laissée sur place avec le convoi à la garde d'une partie des troupes. Le reste forme une colonne légère de 1 800 hommes (2 bataillons, 2 batteries montées, 2 escadrons), qui continue, sous la direction du colonel Mangin, la marche sur Ksiba par une large vallée couverte de magnifiques champs de blé. L'ennemi n'oppose qu'une faible résistance.

Vers neuf heures trente, les guides indiquent une large falaise à pic sur le flanc droit de la vallée et déclarent que Ksiba est au pied de cette muraille à environ 3 kilomètres de l'avant-garde.

Le colonel Mangin ordonne au chef d'escadron Picard de devancer la colonne avec toute la cavalerie et les 1 000 auxiliaires Tadla, pour reconnaître les abords de Ksiba.

Tandis que la colonne poursuit son mouvement, la cavalerie s'ébranle au trot, puis au galop; le terrain est excellent, couvert de champs de blé et coupé de quelques seguias peu larges et peu

profondes. En arrivant à l'extrémité la plus rapprochée de la falaise, la cavalerie reçoit des coups de feu des tireurs embusqués sur le rebord et accélère l'allure. Point de village vers le milieu de la falaise; les cavaliers continuent leur marche. Presque tous les auxiliaires Tadla déboîtent sur la gauche pour aller piller un petit douar aperçu à mi-pente. Ksiba apparaît enfin derrière l'extrémité opposée de la falaise longue d'une lieue. Les Berbères établis dans les jardins tiraillent au passage de la cavalerie; le commandant Picard croit devoir pousser plus loin et s'arrête sur un mamelon rocheux qui ferme l'extrémité de la vallée.

La cavalerie met pied à terre et riposte au feu des tireurs de Ksiba. Ce n'est qu'après une demi-heure d'arrêt que le commandant Picard se rend compte du danger. Il a devancé la colonne de près de 7 kilomètres au lieu de 3. Et l'ennemi surgit de tous côtés.

Le commandant ordonne alors de remonter à cheval pour aller prendre position en arrière; mais le mamelon qu'il a désigné sur le flanc gauche de la vallée, pour éviter les tireurs ennemis établis sur le flanc droit dans le village et la falaise, est un chaos de rochers et de broussailles difficile aux piétons et où les chevaux ont peine à avancer; les Berbères qui se sont glissés déjà sur cette position surgissent des buissons et des rocs; armés de fusils à baïonnette, ils tirent à bout portant sur les cavaliers qui ne peuvent s'arrêter sur le repli et poursuivent leur retraite, en luttant héroïquement contre les fantassins ennemis qui tentent de leur barrer la route.

A onze heures, l'infanterie de l'avant-garde recueille la cavalerie qui a malheureusement, au cours de l'action, éprouvé des pertes importantes : vingt et un tués, dont le commandant Picard, mort bravement à l'arrière-garde, et trois blessés.

La colonne continue sa marche, dépasse le villlage de Ksiba en bousculant l'ennemi et arrive à deux heures de l'après-midi devant la Casba de Moha ou Saïd dont les hautes murailles crénelées se dressent au bord d'un ravin au milieu de jardins et de vergers. L'artillerie la bombarde, l'infanterie se lance à l'assaut. Trente Marocains sont tués à l'arme blanche au cours de la lutte.

Il est trop tard pour occuper Ksiba. Il faut rallier le détache-

ment laissé en arrière. A quatre heures, la colonne légère fait demi-tour et, reprenant sans être inquiétée la route suivie à l'aller, rejoint avant la nuit les troupes restées à Sidi ben Daoud, où elles n'ont pas subi d'attaque sérieuse.

L'infanterie a perdu au cours de ce long combat quatre tués et quarante-quatre blessés.

La journée du 11 juin est passée au camp de Sidi ben Daoud. Le temps a manqué la veille pour attaquer le village de Ksiba; un châtiment exemplaire s'impose pour venger nos morts. C'est un devoir auquel la colonne ne peut faillir. Ce sera l'objectif de la journée du 12. Le colonel Mangin l'annonce à tous ses officiers réunis.

Le repos du 11 juin est employé à évacuer les blessés et les morts sur Casba Tadla; l'artillerie montée, inutilisable dans ce terrain, est renvoyée dans ce poste. Toute la journée l'ennemi tiraille du haut des crêtes sur le camp. Nous perdons un tué et quatre blessés. Mais l'artillerie qui a repéré les distances inflige des pertes sanglantes aux Berbères qui montrent une audace incroyable; on les voit s'abriter à l'arrivée des projectiles, se dresser après l'éclatement dans la fumée de l'obus et lâcher leur coup de fusil sur le camp!

Dans la nuit des feux nombreux brillent dans la montagne. Un prisonnier dit que les Berbères ont demandé des renforts au Zaïani et au marabout Ali Hamaouch de la haute Moulouya. Une attaque de nuit serait projetée contre le camp; les Chleuhs seront divisés en deux groupes, dont l'un tirera sur une face, tandis que l'autre se précipitera au couteau sur les défenseurs de la face opposée.

Les tranchées sont renforcées et un service de garde sérieux organisé. Vers une heure, des coups de feu éclatent; des tranchées répondent aussi de formidables salves; l'ennemi impressionné qui croyait sans doute nous surprendre disparaît.

Le 12 juin, avant l'aube, les troupes sont déjà engagées dans le défilé de Sidi ben Daoud, et débouchent dans la vallée intérieure. L'ennemi surpris n'a pas fait de résistance. Il marche en longues files sur les pentes, parallèlement à la colonne, et paraît se diriger comme elle sur Ksiba.

Le lieutenant aviateur de la Morlais, parti de Casba Tadla pour exécuter la reconnaissance de la position ennemie, est

accueilli par des salves tirées de la falaise; il aperçoit dans Ksiba de très nombreux défenseurs et, dans les vallées environnantes, des groupes importants en marche vers le village.

Vers huit heures, l'avant-garde est reçue par le feu des tireurs postés sur la falaise, d'où ils interdisent la route de la vallée. La colonne escalade violemment le plateau; les défenseurs, pris à revers et surpris par cet itinéraire inattendu, abandonnent la position et se replient vers Ksiba.

Les troupes continuent leur marche le long de l'Atlas par le plateau long d'une lieue et couvert de champs de blé qu'arrosent d'abondantes séguias. A l'extrémité Est un à-pic domine Ksiba qui émerge de magnifiques vergers de poiriers, pommiers, figuiers, abricotiers et pruniers.

L'artillerie prend position et bombarde le village. Des nuages de poussière et de fumée s'en échappent et couvrent la plaine. L'infanterie donne l'assaut, tandis que la cavalerie et les partisans Tadla à cheval débordent la position en s'avançant par la vallée. La moitié des troupes est restée sur le plateau et s'oppose au mouvement des Berbères qui descendent de l'Atlas.

A midi, le résultat est atteint. Ksiba livré aux flammes est détruit. Le corps du commandant Picard a été retrouvé sur la place du marché.

La cavalerie est vengée. La colonne reprend la route de Casba Tadla.

L'avant-garde, pressée par un ennemi nombreux, se replie sous la protection des troupes et du canon établis sur le plateau et qui doivent faire face également à l'Atlas grouillant de fantassins berbères. Des contre-attaques à la baïonnette sont nécessaires pour arrêter le mouvement de l'ennemi très mordant qui essaie de nous rejeter dans la vallée en bas du plateau, d'où il pourrait diriger sur nous un tir plongeant.

L'avant-garde, qui a terminé son mouvement de retraite, prend position de l'autre côté de la vallée à 3 kilomètres du plateau, à l'entrée du défilé de Foum Taksout que doit suivre la colonne pour rentrer à Casba Tadla. Toute l'artillerie s'établit rapidement au défilé et, contenant les Berbères, permet aux troupes du plateau de gagner à leur tour la vallée, puis le Foum Taksout, où s'est déjà engagé le convoi. Les bat-

teries de montagne et de mitrailleuses ouvrent un feu violent contre les Berbères qui, enhardis par notre départ, descendent en masse dans la vallée; ils y subissent des pertes énormes qui les découragent.

A trois heures de l'après-midi, le combat paraît terminé avec des pertes insignifiantes de notre côté, quand brusquement, au milieu du défilé, l'arrière-garde (zouaves et auxiliaires marocains) est assaillie par des centaines d'adversaires dans un terrain rocheux et couvert de fourrés. Un corps-à-corps se produit. Les officiers entraînent à plusieurs reprises leurs hommes dans des charges à la baïonnette; le capitaine Fumey entouré par les Berbères en abat trois à coups de revolver, arrache à l'un de ses adversaires le couteau dont il a reçu quatre blessures à la tête et se dégage avec cette arme.

Au même instant, une compagnie sénégalaise envoyée sur la hauteur de droite aperçoit en arrivant à la crête, dans un chaos de rochers et de broussailles, la compagnie de zouaves placée en flanc-garde qui, son rôle terminé, se replie, serrée de très près par un ennemi nombreux.

La compagnie sénégalaise se porte à l'aide des zouaves, mais brusquement entourée comme eux par des centaines de Berbères, doit se former en carré, puis en cercle et enfin se faire une trouée à la baïonnette pour regagner le sentier suivi par la colonne. La compagnie de zouaves et une section de mitrailleuses doivent également s'ouvrir une route à l'arme blanche à travers les rangs ennemis. C'est alors sur les pentes une mêlée terrible et confuse, un corps-à-corps sauvage où l'on se bat au couteau, à la baïonnette et à coups de feu à bout portant.

Le reste de l'arrière-garde forme un premier barrage. Le commandant de la colonne organise rapidement un repli d'artillerie. Un feu violent arrête l'épaisse ligne de milliers d'adversaires, une contre-attaque à la baïonnette soutenue par une partie de l'artillerie arrête le mouvement tournant qu'ils tentent sur la droite pour couper la colonne en deux.

A trois heures trente, le combat est rétabli. L'ennemi renonce à la lutte et la colonne, reprenant sa marche sans être inquiétée, rallie dans la plaine de l'Oum er Rbia le convoi et son détachement.

Le camp est dressé au bord d'une séguia au débouché Nord du défilé de Foum Taksout. Les pertes de la rude affaire ont été accrues par cet incident d'arrière-garde ; dans cette courte mêlée la colonne a perdu plus de monde que dans les huit heures de combat qui l'ont précédée. Nous avons au total 50 tués et 119 blessés. Les Chleuhs avouent 640 morts et plusieurs milliers de blessés.

Découragés par leurs effroyables pertes, les Chleuhs abandonnent la lutte. Nos 1 000 cavaliers Tadla, renforcés de 600 Beni Amir arrivés trop tard le 12 pour prendre part à l'engagement, se répandent le 13 au matin dans la montagne sans rencontrer personne.

A midi, la colonne reprend la route de Casba Tadla, où elle arrive dans la soirée sans incident.

Cette fois le résultat est atteint. Les Chleuhs se déclarent battus et renoncent à nous disputer la plaine. Le camp de Casba Tadla est désormais tranquille. Les Ait Roboa commencent leur soumission. L'effet de cette vigoureuse action se fait sentir jusque dans le Maroc oriental au delà de l'Atlas. Le général Alix, dans un rapport au général Lyautey, signale que dans la région Todgha les Ait Atta Noumalou qui avaient pris part au combat avec 600 cavaliers et fantassins sont rentrés chez eux complètement défaits et ont rapporté une impression de découragement qui a gagné toute la confédération hostile des Ait Atta.

Certes ce résultat est chèrement payé. Cette rude campagne compte parmi les plus sérieuses qui aient été menées au Maroc. Du 26 mars au 10 juin la colonne du Tadla a livré treize combats importants et perdu au total (tués et blessés) 7,5 p. 100 de l'effectif engagé.

Les pertes les plus sensibles ont été éprouvées en montagne contre les Berbères. L'histoire de la Kabylie nous a enseigné la valeur de cet adversaire : c'est seulement quatorze ans après le débarquement de Sidi-Ferruch que nous avons pris pied dans la Grande Kabylie par l'occupation de la vallée de l'oued Sebaou, et la soumission complète du pays ne fut obtenue que treize ans après, en 1857 ; plus récemment dans le Sud-Oranais nous apprenions à les connaître. Chacun a présent à l'esprit la sanglante affaire de Menabba, pour ne citer que

celle-là. Et aujourd'hui, au Maroc occidental, c'est aux Berbères que nous livrons les combats les plus coûteux.

La colonne du général Brulard chez les Haha (en décembre 1912) perd 64 tués ou blessés sur 1 300 hommes.

La colonne du colonel Gueydon de Dives, aux environs de Mogador, les 7 et 8 janvier 1913, perd 110 hommes tués ou blessés sur 3 000 hommes.

La marche du général Brulard sur la casba d'Anflous, les 24 et 25 janvier 1913, nous coûtait 77 tués ou blessés sur 5 000 hommes.

Enfin, au Tadla même, les précédentes expéditions contre les Arabes n'avaient pas été sans nous causer des pertes sensibles :

Colonne Aubert, le 23 juin 1910 : 99 tués ou blessés sur 1 300 hommes;

Colonne Gueydon de Dives, les 15 et 16 octobre 1912, à Termas : 60 tués ou blessés sur 1 800 hommes;

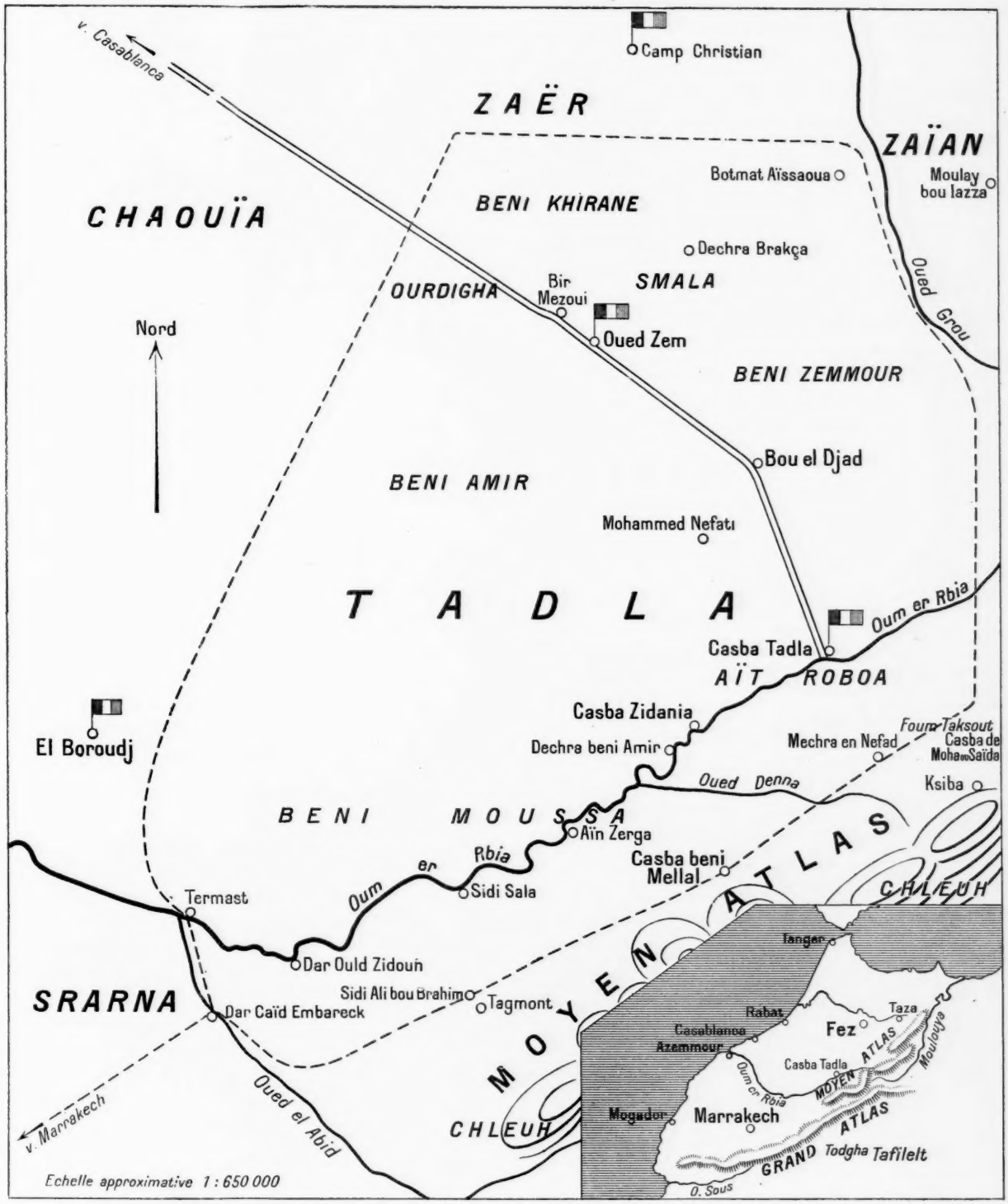
Colonne du lieutenant-colonel Magnin, le 15 mars 1913 : 63 tués ou blessés sur 1 800 hommes.

Il ne faut donc pas que les pertes douloureuses mais inévitables, subies par la colonne du Tadla, nous empêchent de voir le résultat obtenu par cette belle campagne de trois mois, toute de manœuvre et de belle offensive. Le Tadla est conquis et pacifié. Les coups portés ont été si rudes qu'ils ont forcé l'admiration et la confiance de nos ennemis; au lendemain même de leur soumission, les tribus ont envoyé leurs contingents se battre à nos côtés. Et cette collaboration se retrouvera dans les œuvres de paix. De nouvelles étendues fertiles s'ouvrent à la colonisation. La Chaouia va pouvoir en paix développer son extraordinaire prospérité économique. Cette région du Maroc a acquis une vraie et solide frontière, la vallée de l'Oum er Rbia, en bordure de l'Atlas.

Notre prestige auprès des indigènes s'est accru. La cause de l'ordre a progressé. Il faut en féliciter le général Lyautey, qui a su décider cette conquête à son heure, et rendre hommage à son énergique collaborateur le colonel Mangin, qui a eu la force et l'habileté de mener à bien cette rude tâche. Et je crois répondre à leur pensée en saluant ici les vaillantes troupes qui servirent là-bas la cause française et les morts qui cimentèrent cette œuvre de leur sang.

★ ★ ★

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.


v. Casablanca
Camp Christian
ZAËR
ZAÏAN
Botmat Aïssaoua
Moulay bou Iazza
CHAOUÏA
BENI KHIRANE
Dechra Brakça
Oued Grou
OURDIGHA
Bir Mezoui
SMALA
Oued Zem
Nord
BENI ZEMMOUR
Bou el Djad
BENI AMIR
Mohammed Nefati
T A D L A
Oum er Rbia
Casba Tadla
AÏT ROBOA
Casba Zidania
El Boroudj
Dechra beni Amir
Mechra en Nefad
Foum Taksout
Casba de Moha ou Saïda
Oued Denna
Ksiba
BENI MOUSSA
Aïn Zerga
Casba beni Mellal
Oum er Rbia
Sidi Sala
Termast
CHLEUH
Tanger
Dar Ould Zidouh
SRARNA
Sidi Ali bou Brahim
Tagmont
Dar Caïd Embareck
Rabat
Taza
Casablanca
Fez
Azemmour
Casba Tadla
Moulouya
Oum er Rbia
MOYEN ATLAS
Oued el Abid
Mogador
Marrakech
CHLEUH
GRAND ATLAS
Todgha
Tafilelt
v. Marrakech
O. Sous
Echelle approximative 1 : 650 000

LA ROBE PRÉTEXTE

I

« ... Une des sensations les plus douloureuses et les plus pénibles de ma vie fut de sentir que je n'étais plus un enfant ... »

LORD BYRON

Monsieur le vicaire général Barbe, qui présidait la distribution solennelle des prix se leva. Ses formules pendant trois quarts d'heure s'arrondirent, tandis que le soleil déjà haut enveloppait de feu l'assemblée haletante. Les feuilles des platanes étaient immobiles. Les oriflammes se gonflaient à peine d'une brise qui n'atteignait pas nos fronts. Les drapeaux du pape et ceux de la France mariaient leurs couleurs ennemies. Une impatiente cigale préluda par un long grincement. Nous entendîmes se briser la corde d'un violoncelle. Monsieur le vicaire général Barbe se rassit et voila d'un mouchoir sa bouche sans lèvres. Elle reparut avec le sourire officiel qui désormais s'y épanouit jusqu'à la fin de la cérémonie.

L'orchestre jouait *Si j'étais roi* et *le Voyage en Chine*. Bachelier depuis la veille, j'assistais pour la dernière fois comme élève à une distribution de prix. Parmi tous ces visages, je reconnaissais celui de grand'mère entre les brides mauves de la capote. Pour poser une dernière fois sur le front de son petit-fils une couronne de papier doré, elle avait quitté sa chambre où elle vivait des jours de travail et de prière. A ses côtés Sœur Marie-Henriette avait les yeux baissés, comme si

la règle de son ordre l'eût obligée à nier l'existence du monde extérieur. Sa main gantée de noir approchait par instant des narines de grand'mère un flacon de sels...

Je m'énumérais les causes de ma tristesse : le lendemain, un train de luxe m'emporterait vers Paris, loin de ce domaine d'Ousilanne qui au début des autres vacances m'avait accueilli. Je me souvins qu'en juillet l'herbe fauchée restait sur la prairie et parfumait le soir, et tant de lumière chaque matin m'éveillait que d'abord je ne pouvais ouvrir les yeux. C'était la saison où les derniers abricots un peu grillés, ramassés sous l'arbre, ont un goût d'encens et de rose sèche. O volupté de ne chercher d'autre jeu que celui d'être inoccupé! O sieste sur le sable des talus, alors qu'entre mes cils, je regardais indéfiniment monter vers l'azur des millions de petits cercles lumineux!

Mais plus que tout, je regrettais les promenades du soir avec ma cousine Camille. Pour détruire notre naissant amour, grand'mère, sur les conseils du père de Roquetaillade, m'obligeait à gagner Paris, puis l'Allemagne. Et parce que nous avions, au long de cette année, échangé une correspondance clandestine, je m'en irais sans revoir Camille, sans même lui donner un baiser d'adieu! Tel était notre unique châtiment. D'abord, il m'avait paru bénin. A la veille de le subir, je le jugeai barbare.

On couronna une dernière tête. Les flonflons de l'orchestre moururent dans l'air étouffant. Je regardais mon ami José Ximénès. Bien qu'il fût assis comme nous tous sur un étroit banc de velours écarlate, il y avait dans sa pose une grâce si abandonnée qu'il semblait étendu sur un divan. Déjà, pour le départ, les familles se groupaient autour de chaque enfant :

— Puisqu'il ne te sera pas donné de revoir Camille, — me dit José —, veux-tu que nous passions ensemble cette dernière journée?

Il devait le soir même rejoindre dans le Sud-Express son oncle Monsieur de Cellamare, l'attaché d'ambassade, et gagner avec lui Saint-Sébastien, où était la cour.

— Évitons de ressembler à nos grossiers camarades qui sont joyeux de fuir pour toujours le collège, — me dit-il. — Demeurons ici après tous les autres...

Grand'mère et le père de Roquetaillade cédèrent vivement à la fantaisie que j'eus de rester jusqu'au soir avec José, car elle m'éloignait de Camille. Nous refusâmes d'aller au réfectoire, voulant demeurer seuls, et parce que José me persuada qu'aucune ivresse n'égalait celle du jeûne.

Déjà le parc du collège était plein de ce silence et de cette solitude qui devaient y régner pendant les vacances. Malgré la chaleur terrible qui pesait sur eux, nous nous enfonçâmes sous les arbres. L'herbe écrasée nous enivrait de sève et les insectes nous étourdissaient d'une immense vibration. Au fond du parc, à la lisière d'une châtaigneraie, nous nous étendîmes. José ne parlait pas — mais son fervent visage était baigné de joie. Connaissant son goût des situations romanesques et singulières, je ne doutais pas qu'il savourât cette minute au seuil de l'adolescence et devant tant de jours à venir. Il m'assura que nous nous étions connus à l'âge où nous fûmes l'un et l'autre le plus dignes d'être aimés — et que nous nous quittions à l'instant où la vie allait nous meurtrir, nous avilir de secrètes souillures. Ainsi chacun garderait l'image de son ami impérissablement jeune :

— Encore un peu de temps, et nous serons déjà touchés, — me dit-il —. Une ride suffit, à peine creusée au coin des lèvres, pour que sur une jeune face je découvre le masque de la vieillesse et toute la laideur future...

Comme le soleil déclinait, José souhaita que nous fissions en commun une dernière lecture. Il me dit connaître les pages où l'homme qui pratiqua le mieux l'amitié exprime ce sentiment avec la plus pure passion. Alors, ayant tiré de sa poche un cahier où étaient copiées des lettres du père Lacordaire, il commença de lire, d'une voix un peu basse, mais chaude et si fidèle à traduire de secrètes émotions!

C'était l'époque où le fièvreux Lamennais s'obstinait dans Rome à réclamer le jugement du Saint-Père. Montalembert, avec l'orgueilleuse fidélité de sa vingtième année, voulut demeurer près de lui, et abandonna Henri Lacordaire sur le chemin du retour. Blessé au cœur, Henri fit halte à Milan et jeta vers l'ami perdu un appel dont l'accent de José Ximénès me faisait sentir la déchirante beauté. Je me souviens encore des premières lignes :

«... *Quant j'arrivai le soir à Milan, après ne t'avoir pas vu depuis sept jours, et n'avoir pas cessé un seul moment de penser à toi, je fis faire du feu dans ma chambre, je dînai, je récitai mon bréviaire et regardant à ma montre qui marquait huit heures, je me réjouis de tout le temps que j'avais pour t'écrire. Il ne me vint pas même à la pensée d'aller regarder la cathédrale de marbre dans la demi-clarté de la nuit. Mais quand j'eus appuyé mes coudes sur la table, et que je vins à me rappeler tout ce que j'avais à te dire, je fus saisi d'un si profond sentiment de tristesse qu'il me fut impossible de tracer une ligne ni de toucher même ma plume. Je pleurai amèrement.* »

José longtemps me parla de ces magnifiques jeunes gens qu'après 1830 le Christ s'était choisis : Henri Lacordaire, Charles de Montalembert, Maurice de Guérin, Albert de la Ferronnays, Alexandrine d'Alopeus, beaux noms qui m'enivraient de tristesse en évoquant à mon cœur ces romantiques et chrétiennes années, dont je serais, toute ma vie, un exilé.

Un charme nous obligeait à demeurer immobiles comme si les grands arbres qui nous avaient vus collégiens ne se pouvaient résoudre à notre éloignement. Ils dominaient de leurs cimes innombrables les murs que nous allions franchir : ils savaient ce que nous ne savions pas.

L'heure sonna. José me suivit jusqu'au portail. Je regardai un instant, comme penché sur un abîme, la nuit de ses yeux où erraient des feux flottants. Il prit ma main et doucement me poussa vers la route. En m'éloignant, la tête tournée vers lui, je trébuchai dans un tas de débris couronné de mouches.

La petite route de banlieue, remplie par le vacarme d'un tramway électrique s'étendait devant moi, brutale et souillée, comme toute la vie.

II

Lorsque j'eus traversé la place Pey-Berland, dans l'ombre glacée de l'escalier, je commençais de ne plus penser à Ximénès.

A l'instant de l'adolescence, telle est la richesse de notre cœur qu'il néglige de s'arrêter longtemps sur les mêmes tris-

tesses, les mêmes joies. Ce n'est pas qu'il oublie : il s'approvisionne d'émotions pour ses futurs hivers. Plus tard, il retrouve au fond de soi le vestige d'amitiés et d'amours qu'il avait crues mortes. Ainsi le visage de José Ximénès s'effaçait en moi. Mais aujourd'hui que je suis moins aimé et moins jeune, je retrouve, pour mes délices, son étrange souvenir.

« Verrai-je Camille avant mon départ? Me sera-t-il donné de l'embrasser? » Ce souci nouveau m'occupait tout entier. Je pénétrai dans la chambre de grand-mère avec le secret espoir qu'elle ne me laisserait pas entreprendre un si long voyage sans le viatique de ce baiser. Mon entrée interrompit une discussion. Grand-mère et Sœur Marie-Henriette affectèrent de tricoter, comme si les pauvres exigeaient, malgré la chaleur, que leurs gilets fussent livrés le lendemain. Ma tante, les mains sur ses genoux, les regards cachés derrière des lunettes noires, avait l'impassibilité d'un oiseau nocturne. Voulait-elle économiser le peu de vue qui lui restait encore? Deux grands murs d'ombre s'épaississaient à sa droite et à sa gauche. Ils approchaient chaque jour un peu plus l'un de l'autre. Bientôt ils se confondraient et elle entrerait dans la nuit éternelle.

Comme mon oncle était là, entouré de son odeur de frangipane et de tabac anglais, je compris qu'on venait d'agiter une question d'argent. Mince et blond, il atteignait pourtant l'âge où le plaisir coûte cher. Grand-mère s'obstinait à lui refuser une certaine somme, nécessaire, disait-il, à sa santé; le docteur lui ordonnait les eaux d'Aix. En ouvrant la porte, je l'entendis affirmer qu'il ne jouerait pas et que d'ailleurs on ne jouait plus à Aix-les-Bains. Ses joues couperosées s'affaissaient. Sa bouche lippue boudait. « Il va faire une colère... » pensai-je. Sa cigarette brûlait le tapis. Sœur Marie-Henriette avança un large pied pour l'écraser. Je voyais confusément, dans le crépuscule, la Cérès de la cheminée, le petit coffre à bijoux, orné de pierres-de-lune, le portrait de Pie IX, tous les objets familiers et chers à mon enfance. Beaucoup étaient enveloppés déjà avec le papier de *la Croix* et de *l'Univers*. Dans cet étroit paradis, où des femmes pieuses et âgées, dépourvues de tout lyrisme, m'avaient à leur insu enseigné la poésie, dans cette chambre de grand-mère où de vieilles

choses laissaient flotter une âme de poivre et de lavande, mon oncle étouffait. Son paradis, je le connaissais : un jour dans une rue de banlieue où le hasard m'avait conduit, il m'apparut, vêtu d'un pyjama violet, au balcon d'une maisonnette en briques roses. Près de lui, une femme dépeignée arrosait des géraniums ; aux teintes artificielles de ses cheveux et de ses joues, je connus que cette dame était de petite vertu.

Ce souvenir me fit sourire, mais je pensai à Camille, délicieuse enfant de ce noceur médiocre, et je me réfugiai dans ma chambre. La moustiquaire se gonflait sur le lit comme une fumée blanche. Je vis, au-dessous de ma fenêtre, la vitre illuminée de Camille. Je me penchai : cette lumière me retenait suspendu sur le vide. Tassés aux seuils des maisons, les concierges et les boutiquiers paraissaient écrasés contre leurs chaises, dans le crépuscule étouffant.

Il y avait sur le trottoir une stagnante odeur de cheval, d'absinthe. Je m'agenouillai, la tête dans mon traversin. Mais les formules de la prière du soir moururent sur mes lèvres. Le nasillement aigu d'un phonographe blessa l'ombre. Soudain, je crus entendre, dans le corridor, un bruit de pas. Mon cœur s'affola. Il n'osait souhaiter que ce fût Camille. La porte ouverte, je m'avançai pieds nus. Le corridor était désert. Les malles s'arrondissaient au long du mur. Tâtonnant, je descendis au premier étage et m'arrêtai devant la chambre de Camille. Mes deux mains s'appuyaient contre ma poitrine et tel était le silence que j'entendis la jeune fille tourner les pages d'un livre. Malgré moi je murmurai son nom. Les feuilles ne se froissèrent plus dans le silence. Je le répétai encore, et cette fois si distinctement que j'eus envie de fuir. J'ouvris enfin la porte et vis Camille debout près d'une table basse où était la lampe. Des hanches minces sous la robe serrée, des mains pendantes recevaient la lumière, mais sa figure se noyait dans l'ombre. Comme n'osant avancer, je murmurais : « me voilà... c'est moi... », elle prit ma tête dans ses deux mains, et ce fut elle qui se pencha sur mon visage renversé. Je me rappelle qu'en cette longue minute, au fond de l'azur encadré par la fenêtre, je voyais le croissant de la lune et une seule étoile rapprochés, comme au ciel d'une peinture naïve. Puis Camille me conseilla de m'en aller,

parce que sa mère viendrait, ainsi que tous les soirs, l'embrasser et la bénir. Moi qui n'aurais pu dire un mot sans pleurer, je m'étonnais que sa voix fût si calme. Plus tard, je devais me souvenir que lorsqu'au seuil de la chambre, mes lèvres avaient une dernière fois cherché ses yeux, je n'y avais pas trouvé le goût amer des larmes.

III

« Jamais je ne suis gaie quand
j'entends une musique douce... »
SHAKESPEARE, *le Marchand de Venise.*

Grand-mère avait fait à Paris son voyage de noces et Sœur Marie-Henriette son noviciat. Elles m'enseignèrent que la capitale ne l'emporte sur les autres villes et singulièrement sur Bordeaux que par la hauteur des maisons, la foule des promeneurs et des voitures. La Seine, si on la compare à la Garonne, est un méprisable ruisseau, « un égout » disait grand-mère. « Au mois de juillet, avait-elle ajouté, le monde se répand sur les plages à la mode. Tu ne verras pas l'avenue de l'Impératrice, ni le tour du lac dans leur beau moment. »

Je me rappelais ces réflexions, cependant qu'au long de la voie, les fils télégraphiques s'élevaient jusqu'à ce qu'un poteau les obligât de redescendre. En face de moi un vieux monsieur lisait des journaux obscènes. Ses joues affectaient une teinte si violacée que j'eusse voulu l'exhorter à faire une bonne mort. Les événements de ma vie, surtout ceux de la veille, occupaient mon esprit. Un voyage en chemin de fer est une retraite forcée, et nous oblige à méditer sur notre destinée. D'humbles détails bientôt m'inquiétèrent. Au wagon-restaurant, où, à cause des secousses, je buvais mon eau d'Evian par le nez, j'essayai de prévoir les difficultés qu'il y aurait à recouvrer mes bagages. Sur les conseils du père de Roquetaillade, grand-mère m'avait choisi un hôtel situé rue des Saints-Pères, qui se recommandait d'une clientèle ecclésiastique et même épiscopale. José Ximénès, dans la dernière journée que je vécus avec lui, me détourna d'habiter cette

pieuse maison. « Tu manderas à ta grand'mère, me dit-il, que tu n'y as point trouvé de place, et tu iras loger au Carlton, sur les Champs-Élysées. Non que j'ignore les inconvénients des *Palace*. Dans les endroits du monde les plus divers, ils nous imposent le même décor. Le Caire et Aix-les-Bains, Constantinople et Biarritz nous laissent un souvenir identique, une commune impression : colonnes de stuc, chauffage central, ascenseurs, tziganes, inquiétude inavouable de trop dépenser. » Mais, pour une première rencontre avec la grande ville, il importait, selon lui, de loger aux Champs-Elysées. Là seulement, j'éprouverais cette fièvre délicieuse, cette factice émotion qui donnent tant de prix aux soirées d'un enfant de province sous les marronniers parisiens.

Déjà je jugeai qu'il avait eu raison, lorsque étalé dans une voiture sordide mais bien suspendue, je traversai la place de la Concorde — parmi « les derniers rayons et les derniers zéphyres qui animaient la fin de ce beau jour. » C'est à dessein que je copie ici André Chénier : son souvenir m'exalta sur cette place, où, d'après un conte fallacieux de Vigny, je supposai que l'amant de la jeune captive avait reçu la mort. En franchissant le seuil de l'hôtel, je sus trouver du premier coup, pour m'adresser au portier, un ton indifférent qui me délivra du mépris de ce personnage. Mais ce fut lorsque enfin je m'accoudai au balcon qui dominait l'avenue, que je connus cette volupté dont José Ximénès m'avait annoncé la griserie.

Comme soudain vous fûtes loin de moi, jardin profond du collège, chapelle, chambre de ma grand-mère où les objets avaient une âme parce que s'étaient posés sur eux mes regards étonnés d'enfant ! Comme j'eus tout à coup un cœur différent de celui qui s'attristait, au retour de la classe, sur une route de banlieue, dans la mélancolie de quatre heures, alors que les grilles des jardins recevaient mon visage tendu ! J'évitai le souvenir de Camille, comme à certaines heures, on chasse le souvenir d'une morte bien-aimée. Penché sur les glissantes et silencieuses autos qu'aspirait l'arc de Triomphe, je sentais grandir en moi un désir insensé d'applaudissement, la volonté d'être admiré par cette foule, et le soir, ayant consulté un dictionnaire Larousse, je me félicitai de ce qu'à mon âge, Lamartine était encore un adolescent fiévreux et inconnu.

Des larmes vinrent à mes yeux parce que dans ce Paris nul ne connaissait mon nom. Je me souvins alors que j'y avais des cousins, rue Galilée. Pendant les vacances dernières ils étaient venus à Ousilanne. J'avais été ébloui des manières de leur fils Philippe, un garçon de mon âge et qui faisait des vers. Je me souvins d'une journée brûlante où il essaya de plaire à Camille et de m'humilier. Mais ce soir le désir de n'être pas seul m'inspirait de l'indulgence. Je reconnus sur le plan que la rue Galilée était voisine de mon hôtel. Je descendis. Le soleil se couchait derrière l'arc de triomphe, selon sa coutume que j'avais vue décrite exactement dans beaucoup de livres. Je marchais, délivré de tout souvenir, dépouillé de mon passé, comme si je venais de naître à la lumière. Un naïf sentiment d'héroïsme, un besoin de gloire me faisait porter la tête en arrière et souhaiter qu'un régiment passât avec ses trompettes et son drapeau. Des ouvrières se tenaient par le bras et formaient de douces chaînes. Elle se retournaient, et ce pouvoir d'un jeune homme sur les femmes, que des années de province ne m'avaient pas révélé, une course de dix minutes dans Paris m'en donna l'ineffable assurance.

Rue Galilée, le concierge m'avertit, non sans quelque hauteur, que mes cousins Ducasse étaient à la mer. J'en éprouvai du chagrin. Mais au coin de la rue je me heurtai à Philippe Ducasse dont je reconnus aussitôt l'ennuyeuse correction. Il rougit de mon étonnement et m'assura qu'après le quinze juillet, les gens « bien » qui sont à Paris, ne doivent pas le crier sur les toits. Je le priai à dîner. Il accepta d'un air joyeux une invitation qui le dispensait du repas familial où inlassablement ses parents commentaient l'échec de leur fils au baccalauréat. Je le remerciai dans mon cœur de ce qu'il ne voulait plus m'éblouir. Introduit auprès de sa mère, j'admirai le salon Louis XVI, ignorant qu'il était reproduit dans Paris à un million d'exemplaires.

Quand je fus dehors avec Philippe, un soir de juillet nous enveloppa de sa mollesse, Philippe souhaitait dîner dans un grill-room où il avait ses habitudes et que fréquentait une petite amie à lui.

Nous y fûmes. Des jeunes hommes aux yeux de fille s'abreuvaient de cocktails. Un jockey avait les jambes arquées,

pareil à mes cavaliers de plomb qu'enfant je séparais de leur cheval. Notre table fut envahie de raviers innombrables et comme je m'étouffais, craignant de ne pouvoir goûter à tout :

— Voici mon amie... — dit Philippe.

C'était une jeune fille brune et un peu bilieuse avec les plus beaux yeux du monde et, au-dessus d'une bouche dont j'admirai l'excessif écarlate, un duvet qui au coin de mes lèvres m'eût semblé un utile supplément. Elle se hâta de nous dire qu'elle venait d'une répétition, sans spécifier à quel théâtre. N'ayant point les manières du demi-monde, je la traitai avec cette politesse un peu cérémonieuse que m'avait enseignée grand'mère et qu'on ne voit plus aujourd'hui qu'à de vieux messieurs. Parce que Liette de Monceau avait soif d'être considérée, j'employai à mon insu le meilleur moyen de séduction. L'idée que je soupais avec ce que grand'mère appelait une fille d'opéra, qui était peut-être une fille tout court, me troublait de remords et d'une orgueilleuse joie. Toujours le champagne me donna de l'éloquence. Philippe ne voulait pas être fâché de ma bonne entente avec son amie. Mais il eut la migraine quand elle souhaita finir la soirée aux Ambassadeurs. Nous raccompagnâmes Liette chez elle. Dans la voiture, elle s'assit entre nous. Je lui demandai si elle ne se trouvait pas serrée; elle me répondit non, d'une voix où il y avait de la langueur. Sa maison était à Montmartre et j'eusse désiré n'y atteindre jamais. Le ciel étoilé luisait au-dessus de ma tête, mais la loi morale n'était plus au fond de mon cœur. Cet état ne dura que le temps du voyage et dès que je me retrouvai seul, le remords s'empara de moi.

Grand'mère et Sœur Marie-Henriette m'avaient élevé avec une petite fille. Je fus, au collège, un de ces enfants scrupuleux et dévots que l'ignorance du mal délivre du mal. Adolescent, je ne pensais pas qu'il y eût d'ambition plus haute que celle d'éviter toutes les souillures, et de passer sur le monde comme un grand archange. Je me souvins qu'un jour, à la foire de Bordeaux, j'étais entré avec des camarades dans un « manège-salon ». Une femme s'assit sur mes genoux et je ne sus que faire de mes mains. Au retour, j'allai embrasser grand'mère. Elle me dit que je sentais le musc. Ce simple

mot me bouleversa et je passai la nuit dans les larmes. Très peu de jours avant mon départ, me trouvant dans une chambre voisine, j'entendis que notre vieille cousine mademoiselle Dumoliers interrogeait grand'mère :

— Jugez-vous prudent, Adila, de laisser voyager seul un si jeune homme?

— Que voulez-vous insinuer, ma mie? — demanda sèchement grand'mère.

La pauvre Dumoliers voulait insinuer qu'un jeune homme est exposé à de grandes tentations et que je n'échapperais pas à la loi commune.

— Mon petit-fils est incapable d'une bassesse. Jamais je n'ai douté de lui et je vous prie, si vous tenez à mon amitié, de ne pas revenir sur ce point....

Ayant ainsi parlé, grand'mère s'obstina dans un silence que mademoiselle Dumoliers essaya de rompre, mais en vain. En vain, la vieille fille s'attarda-t-elle jusqu'à sept heures, grand'-mère ne l'invita pas à dîner. Pour avoir seulement douté de ma vertu, elle perdait sa pauvre joie hebdomadaire de parente pauvre, qui était de s'asseoir à une table abondamment servie, où on l'obligeait à regoûter de chaque plat.

Hélas! je me savais, ce soir, capable d'une bassesse. La honte que j'en éprouvais retarda mon sommeil. Je m'éveillai à neuf heures. Un maître d'hôtel déposa sur ma table, avec le petit déjeuner, une de ces dépêches que j'ai su depuis s'appeler « petit bleu » et qui offrent à Paris de si grandes commodités pour manquer les rendez-vous. Liette me mandait, en bref, que sa soirée était libre et qu'elle irait volontiers dîner avec moi dans quelque endroit charmant. Il semble, comme nous le dit l'Écriture, que l'ennemi profite du sommeil pour entrer dans la maison. Tel qui s'endort, le soir, l'esprit en Dieu et les mains croisées, s'éveille avec un cœur plein de désir. Ainsi, dans cette matinée païenne, je penchais sur l'avenue un visage extasié — et j'eusse volontiers, comme l'enfant Gœthe, offert des sacrifices au soleil.

J'errai tout le jour dans le musée du Louvre sans que la vue de tant de merveilles me pût distraire d'une extrême impatience. Disposé à tout admirer, j'éprouvai quelque honte de ne rien sentir. José Ximénès m'avait dit que l'*Olympia* de

Manet l'émouvait singulièrement. Je me désespérai de ne point trouver cela beau. L'*Homme au gant* du Titien et le jeune sculpteur de Bronzino me donnèrent une émotion, mais qui n'était pas désintéressée, parce que leur inquiète jeunesse réflétait la mienne. Devant les *Pèlerins d'Emmaüs* de Rembrandt je trouvai une phrase admirable pour exprimer la splendeur de ce regard ressuscité, mais je m'avisai qu'elle était une réminiscence de Fromentin.

Dès cinq heures, je fus à l'hôtel. Comme Esther qui avait macéré de longs mois dans les parfums, je voulais mettre à ma toilette des soins infinis. Il n'y avait rien à reprocher au smoking, composé à Bordeaux par un tailleur anglais. Tant de soins m'occupèrent jusqu'au crépuscule. Avant le départ, mon oncle m'avait donné de ces cigarettes *abdulla* dont le bout est enveloppé d'un pétale de rose aussi doux aux lèvres qu'une lèvre. J'en allumai une et Liette m'apparut sur le seuil du fumoir. Un large chapeau d'été où il y avait des roses ombrageait ses yeux. Une robe souple et claire ne tenait pas à ses épaules. Notre voiture fendit le crépuscule. La jeune femme alanguie souriait des mots que je trouvais pour louer sa beauté. Ce ne pouvait être la joie parfaite. C'eût été, pour un autre que moi, le plaisir parfait — et lorsque nous arrivâmes au pavillon d'Armenonville où, autour des tables en fleurs, les femmes se dépouillaient de leurs manteaux du soir, troublées déjà parce que l'air tzigane qui les accueillait était celui justement qu'elles goûtaient le mieux, ce fut de la honte et non de l'orgueil qui fit monter un peu de sang à mes joues. Au lieu de cueillir, comme un insouciant enfant, cette volupté d'un soir, je baissai la tête avec le sentiment de trahir, par ce petit geste, une cause infinie. Cette musique tzigane dont je voyais Liette pâmée, me bouleversait aussi. Mais elle éveillait en moi beaucoup plus que de vagues sensualités. Elle m'atteignait aussi profondément que m'eussent atteint la cinquième symphonie ou la mort d'Isolde. Dans ce décor odieusement délicieux, le mystère de la *vocation* se révélait à mon cœur et à ma pensée — non point avec ce sens étroit de vocation religieuse que l'on a coutume de donner à ce mot. Mais je sentais qu'une providence terrible d'avance fanait pour moi toutes les joies. Une femme jeune et favorable me souriait vainement

d'un sourire qui était une promesse. Je ne souhaitais que fuir. Malgré que le soir fût d'une tiédeur extrême, Liette voulut pour le retour une voiture fermée. Des autos illuminaient brièvement les taillis. Je cherchai mon salut dans cette politesse excessive qui d'abord avait séduit Liette, mais dont présentement je la sentais furieuse. Le souvenir m'obsédait du fiacre où Emma Bovary s'abandonna. En vérité je me serais passé de cette leçon et je me penchai sur des lèvres entr'ouvertes. Mais je ne sais quelle présence invisible me défendait d'une plus passionnée étreinte. Camille dans sa robe de pensionnaire me regardait au fond de mon passé, et la mère, dont je me souvenais à peine, inclinait son front, comme elle l'avait incliné vers mon sommeil d'enfant. Le remords et le désir me brûlaient à la fois. Quand nous arrivâmes chez Liette, je lui baisai la main, puis ayant donné au cocher l'adresse de mon hôtel, je la laissai sur le trottoir immobile et si stupéfaite qu'il me semble qu'elle doit y être encore. Seul enfin je pleurai d'énervement, de déception et de dégoût. Ce m'était une délivrance et pourtant je souffrais de n'être point semblable aux autres jeunes hommes qui goûtent avec insouciance toutes les voluptés.

Le matin, une missive de Liette me prouva que ma réserve n'avait en rien diminué la force de son désir. Elle ne sortirait pas de la journée et n'y serait pour personne, excepté pour moi. J'ai déjà noté qu'au réveil aucune métaphysique ne m'embarrassait. En face de moi, dans la glace de l'armoire, je vis sous des boucles emmêlées, un visage pâlot, des yeux meurtris, une pauvre mine. Je tirai la langue à cette sotte figure et m'assis devant ma table pour écrire sur le beau papier de l'hôtel une lettre qu'eût volontiers signée le petit chevalier de Faublas. A cet instant, on m'apporta un télégramme. Je le lus plusieurs fois, sans que les mots me fussent intelligibles. Ma tante m'y mandait que grand-mère était au plus mal et que je devais en grande hâte revenir à Bordeaux.

IV

« C'est le silence qui lui prête
ce charme... »
SHAKESPEARE

Un petit rideau bleu foncé obstruait la lumière du compartiment. L'éternel gros monsieur endormi et soufflant, qui toujours me rendit odieux les voyages nocturnes, étalait en face de moi sa corpulence. Comme il m'avait forcé de lever les vitres, le cigare froid empoisonnait l'atmosphère.

Ainsi l'enfant revenait sans que Dieu lui eût laissé le loisir d'être prodigue. Par sa mort même, grand'mère une dernière fois me délivrait du mal. Une implacable protection planait sur ma destinée. Je n'avais pas comme les autres hommes la liberté de pécher. Contre le péché, Dieu m'avait armé d'abord de timidité, de dégoût, de scrupules religieux et familiaux. A l'instant de la chute, tous les dogmes, tous les commandements de Dieu étaient soudain promulgués au fond de mon être par une voix intérieure. Un conseil de famille, comprenant les morts et les vivants de ma race, automatiquement se réunissait pour me juger. Enfin si je passais outre, un de mes parents, le plus aimé, se décidait à mourir et creusait sa tombe entre la volupté et mon désir.

Il ne me restait même pas la consolation de la révolte. Cette loi qui pesait sur moi, je la sentais doucement raisonnable. Elle était austère, non inhumaine. Bien loin de m'interdire la volupté, elle savait lui donner une discipline, des limites. Cette loi ne me sevrait pas de l'amour non plus que des caresses d'une femme. Elle imposait au contraire l'éternité à cet amour et la fécondité à ces caresses. Bien loin qu'elle condamnât l'amour humain, elle l'élevait à la dignité d'un sacrement. Et voici qu'au rythme de l'express, les vers du pauvre Verlaine chantaient en moi, ces vers de la *Bonne chanson*, où la volupté sacrée de la vie conjugale est contenue :

Le foyer, la lueur étroite de la lampe :
La Rêverie avec le doigt contre la tempe

Et les yeux se perdant parmi les yeux aimés;
L'heure du thé fumant et des livres fermés;
La douceur de sentir la fin de la soirée;
La fatigue charmante et l'attente adorée
De l'ombre nuptiale et de la douce nuit...

Comme peu à peu l'aube blanchissait les vitres sales, j'évoquai soudain le cadavre de grand'mère. Je compris pour la première fois qu'elle était morte, que le seul être qui m'aimât infiniment ne me parlerait plus, ne me sourirait plus, que les vieilles mains tordues, aux noueuses veines, ne caresseraient plus mes cheveux, qu'à mon entrée dans la chambre, ce regard d'immense amour ne m'envelopperait plus. Alors en moi le cœur s'affola du petit garçon que je fus — celui qui se sentant seul au milieu d'une classe, pleurait derrière son pupitre.

Le gros homme s'agitait, prêt au réveil : ayant séché mes larmes, je récitai dans le petit jour, parmi le vacarme des stations traversées, ma prière du matin et cette formule : « Que les âmes des fidèles défunts reposent en paix, par la miséricorde de Dieu... »

De nouveau je cherchai une consolation dans l'image d'un bonheur égoïste et calme. Je pensai à vous, Camille, et dès ce moment ce ne fut plus avec enfantillage que je vous aimai.

Je la revis, petite fille violente et qui s'amusait à me faire pleurer — adolescente passionnée qui se plaisait aux baisers et aux secrètes correspondances. Devais-je ne point douter de son amour? Malgré les témoignages qu'elle m'en donna, parfois je la jugeai distante et la veille de mon départ elle m'avait dit adieu sans une larme.

Je me rappelai que souvent José Ximénès m'avait entretenu du mystère des jeunes filles. Dès sa quinzième année, à Saint-Sébastien où il passait les vacances, ses sombres yeux en troublèrent quelques-unes. Il connut dans les nuits chaudes, sur la plage, le goût de leurs lèvres maladroites. Quand je lui vantais la complexité de Camille, l'énigme de ses regards, la qualité de ses silences : « Il ne faut point trop nous louer, disait-il, de ce que la jeune fille élue soit mystérieuse. Le mystère des femmes vient d'une triste impuissance

à lire clairement dans leur cœur, à ne point s'abandonner aux confus mouvements de leur instinct. »

Le gros homme avalant des brioches, faisait à chaque bouchée un bruit ridicule. Nous dépassâmes Libourne. Les noms des stations maintenant me rappelaient des promenades du dimanche, des retours en gondole au milieu d'un peuple suant. J'aurais voulu ne penser qu'à grand'mère et me scandalisai de ne rien éprouver, sinon le dégoût anticipé des embrassements à subir, de la cérémonie funèbre et des complications d'argent. Tandis que le train s'engageait sous les tunnels de Lormont, l'image de Camille m'obséda encore. Je souhaitai passionnément qu'elle fût la jeune fille, telle que Schumann et Francis Jammes l'ont exprimée, la vierge chrétienne qui dit simplement la prière du soir au seuil des voluptés calmes et sanctifiées. Je voulus oublier certains traits de sa vie : ce goût de me faire pleurer quand j'étais un trop sensible petit garçon, les baisers dans ces soirs de grandes vacances où elle devait endormir mes scrupules, sa coquetterie avec notre cousin de Paris, Philippe Ducasse, lorsqu'il vint nous voir à Ousilanne.

Ma pensée s'attachait à Camille si obstinément que je ne pouvais plus me représenter son visage.

Lorsqu'elle m'accueillit, indifférente et affairée, je la regardai avec une curiosité passionnée. Elle me conduisit à la chambre mortuaire en me donnant quelques détails sur la catastrophe. Sœur Marie-Henriette avait trouvé un matin grand'mère déjà froide et la mâchoire pendante. Camille dut me quitter « pour des ordres à donner. » Elle ajouta avec une certaine importance : « J'ai la clef des armoires. » Grand'mère avait eu la passion des grosses armoires paysannes, dites lingères. Elles encombraient les vestibules. — D'un style Louis XV villageois, leurs panneaux fauves semblaient garder encore la lueur qu'ils réflétèrent des soleils et des flambées de mon enfance. Souvent j'y avais appuyé mon visage à cause de leur odeur de vernis et de cire. Elles contenaient le linge rugueux tissé jadis dans la métairie landaise qui était l'héritage de notre oncle Dartiailh. Grand'mère jalousement détenait les clefs. Je la vois encore assise devant le meuble ouvert, donnant des ordres à Sœur Marie-Henriette,

corpulente et courte, perchée pour atteindre à la dernière étagère, sur un tabouret dont je souhaitais qu'elle tombât.

Camille me répéta avec un air que je m'efforçai de ne point trouver triomphal : « J'ai la clef de chaque armoire... »

V

> Un jeune garçon français que des prêtres, sa mère gardaient, a connu une trop longue suite de soirées inquiètes, pour ne pas confondre l'amour avec l'inconnu, il ne sait quelle solitude.
>
> CH. DEMANGE

Sur la morte on avait jeté à cause des mouches un voile de gaze. Déjà il était trop tard pour approcher mes lèvres de ce front. Malgré la forte odeur des aromates, je ne respirais qu'à petits coups. Des cousins ouvraient doucement la porte, larmoyaient et chuchotaient — ces vagues cousins qui jaillissent de terre pour chaque noce et chaque enterrement. Les bruits d'un matin d'été emplissaient la rue. Des voitures d'arrosage abattaient la poussière.

Le cadavre retenait mes yeux. Le chapelet nouait ses doigts emmêlés et le crucifix était terriblement immobile sur sa poitrine. Le visage que j'avais connu à grand'mère n'existait plus. Elle ressemblait à un daguerréotype qui la représente quand elle était une jeune femme.

A la cérémonie funèbre, il y eut peu de monde. Ce fut un enterrement d'été. Les condoléances nous arrivaient sur des papiers d'hôtels suisses. Leurs formules avaient de la peine à n'être point joyeuses. Indéfiniment, sans penser à rien, j'écrivis des adresses.

Dans les jours qui suivirent, nous fûmes à notre terre d'Ousilanne, que deux lieues à peine séparaient de la ville. Dans la chapelle désormais close, Dieu n'habitait plus, car ce privilège de Le posséder au milieu de notre jardin, nous l'avions perdu en même temps que grand'mère. Un écriteau accroché au portail annonçait la mise en vente, et l'herbe dans les allées témoignait de notre abandon. Le notaire Castagnède

venait chaque jour. Le salon sous ses housses paraissait en deuil. Autour d'un guéridon Louis-Philippe, le conseil de famille siégeait en permanence.

Mon oncle, interrogé par Me Castagnède, se répandait en de confuses explications où il apparaissait qu'il avait prodigué d'avance sa part d'héritage et qu'on devait vendre Ousilanne pour que je pusse recevoir l'argent qui m'était dû. En vain proposai-je de garder le vieux domaine. M. Castagnède, avec ce dédain qu'inspirent aux hommes de loi les héritiers à sentiments sublimes, m'expliqua que je n'avais point les capitaux nécessaires à l'exploitation. Il parlait avec autorité, citait des chiffres et conseillait à mon oncle de m'émanciper. Quand il reprenait haleine nous entendions se cogner au plafond une grosse mouche invisible. La maison paraissait oppressée de chaleur et de silence. Mon oncle, les coudes aux genoux, faisait tourner son monocle. Ses cheveux qu'il négligeait de teindre, blanchissaient aux racines. Il les ramenait avec moins de souci qu'autrefois sur son crâne qui luisait entre les mèches écartées. Je l'eusse cru à jamais vieilli si, lorsque une jeune paysanne apportait vers quatre heures de la bière, je ne l'avais vu soudain dresser le buste, caresser sa moustache et montrer sous sa lèvre courte des dents aiguës.

Ma tante, silencieuse, tricotait. Des lunettes noires cachaient son regard presque aveugle. Camille était attentive à ses moindres désirs. Quel dieu avait métamorphorsé la vigoureuse et frondeuse petite fille en cette étrangère au visage mince? Ses sombres yeux où tant de rires et de colères avaient allumé des flammes, étaient désormais pareils à d'immobiles lagunes, et je m'étonnais qu'ils fussent meurtris. L'enfant des étés d'autrefois, l'enfant aux brusques tendresses qui sous le ciel nocturne m'anéantissait avec des baisers d'une minute, ne revivait pas dans cette longue jeune fille distante. Cependant que le notaire Castagnède me faisait approuver de mes initiales les incompréhensibles formules du papier timbré, je regardais les mains de Camille posées sur sa robe noire. Mieux que ses bavardages de pensionnaire, je goûtais cet ardent silence de petite martyre et parfois le désir me venait de pleurer tant elle paraissait, comme une enfant spartiate, cacher je ne savais quelle blessure.

Avec un adolescent délicat et cultivé, la suprême rouerie d'une femme est de garder le silence, parce que la plus sotte a parfois des regards infinis. Pourtant je me troublai de voir Camille s'intéresser au ménage dont l'infirmité de sa mère et la mort de bonne maman l'avaient rendue maîtresse. Après un fin repas, elle acceptait, d'un cœur joyeux, les félicitations de mon oncle. Désormais elle compta le linge. Des querelles de domestiques la passionnèrent. Elle les commentait le soir, tandis que je feuilletais de vieux *Magasins pittoresques* — douces images qui avaient enchanté mes veillées de petit garçon somnolent, et amorcé mes plus beaux rêves. — « Ce lui est un jeu nouveau de conduire le ménage », me disais-je. Mais nos puériles amours ne lui avaient-elles pas aussi été un jeu, à quoi elle préférait aujourd'hui son rôle de ménagère?

Si pour remédier à la bassesse de nos propos, je commençais une lecture à haute voix, Camille inclinait son visage sur des broderies anglaises. La lampe n'éclairait plus que ses cheveux ébouriffés. Elle interrompait soudain un vers : « J'ai cassé mon fil... » ou « prête-moi tes ciseaux... » Et sa voix trahissait un énervement contenu.

J'eusse souhaité lui dire à mots couverts ce que Paris m'avait révélé de mon propre cœur, quel rêve je caressais d'une vie d'étroite union avec elle. Mais asservie à ma tante, Camille n'était jamais seule.

Depuis la mort de grand'mère, nous ne récitions plus en commun la prière du soir. On se séparait dès neuf heures au seuil des chambres. Pourtant, un soir de clair de lune, je demeurai au jardin. L'herbe des allées disparaissait. Le domaine soudain surgissait dans la lumière nocturne comme je l'avais vu à la clarté des belles nuits d'autrefois. Au vitrail de la chapelle, il me semblait voir encore palpiter une flamme. Alors je revécus l'époque de nos promenades silencieuses. Les mêmes tournantes allées me ramenaient au perron où je croyais reconnaître grand'mère et Sœur Marie-Henriette, ombres immobiles. Comme autrefois, le vent me révélait la présence d'invisibles fleurs. Mais aucune voix ne me disait plus : « Que les pétunias embaument, ce soir!... »

J'entendis marcher sur l'allée. Camille s'avança vers le

banc où j'étais assis. M'ayant reconnu, elle recula d'abord, puis, n'osant me fuir, vint se placer à mon côté.

— La belle nuit! — murmurai-je.

Ces simples mots parurent l'énerver. Redoutait-elle une conversation sublime? Elle parla avec volubilité des soins les plus vulgaires : elle avait administré une dose de laudanum à mon oncle qui souffrait de coliques, et elle profitait, pour respirer au jardin, de l'assoupissement du malade.

— Cette nuit me rappelle nos nuits de l'an dernier, Camille...

Je vis son front étroit se rider comme à chaque menace d'éloquence. Je sentais cela si vivement! Mais ce pouvait être une attitude. Je crus un instant qu'elle jouait le rôle de Camille, dans *On ne badine pas avec l'amour*. Sur un ton de gaieté forcée, elle me dit que les nuits de clair de lune revenaient à époque fixe et que d'ailleurs l'été lui paraissait une ennuyeuse saison. Je m'étonnais de ses considérations stupides : « L'hiver, on peut se chauffer — mais l'été, comment se rafraîchir? » Des moustiques troublaient son sommeil. Les coudes aux genoux, Camille regardait la terre. Sa nuque ne s'appuyait pas comme autrefois au dossier du banc. Ses regards ne guettaient plus dans le sombre azur les étoiles filantes qui portent à Dieu les vœux des jeunes filles.

— Camille, Camille, — murmurai-je, — pourquoi exiler de ta vie ton propre cœur? Aux parfums et aux rumeurs, à la bruissante obscurité des feuilles, au voyage des constellations, nous avons autrefois mêlé notre amour...

— Ah! le poète! — cria-t-elle avec une intonation si naturellement commune que je n'osai plus espérer qu'elle fût jouée.

Alors, je cachai mon visage dans mes mains. Cette odeur connue depuis l'enfance, l'odeur que laissent aux mains les larmes dérobées, comme j'en goûtai la soudaine amertume! Je comptais sans le clair de lune et Camille devina que je pleurais.

— Oublions, — me dit-elle, — que nous jouâmes au monsieur et à la dame. Tu es resté un enfant, Jacques, et je suis une jeune fille — presque une femme : je mène tout ici!

Je protestai vivement :

— Un enfant ne dîne pas au pavillon d'Armenonville avec une comédienne et ne la séduit pas en quelques heures.

J'énumérai mes aventures parisiennes, dans l'espoir qu'elles émerveilleraient Camille. Il est vrai que d'abord elle me considéra d'un air plus grave. Mais je m'offusquai de la voir sourire quand je lui décrivis Liette abandonnée sur un trottoir et ne gardant pas même un peu de mon habit entre ses mains déçues.

J'ignorais qu'une jeune fille discerne malaisément le sublime du ridicule et que la plus pure ne nous sait aucun gré de notre vertu. Je lui détaillai mon rêve d'une tendresse à la fois passionnée et sanctifiée. Je décrivis les possibles veillées, la lecture en commun, le travail qu'un baiser suspend, le silence plein d'amour de la chambre nuptiale...

— L'amour n'est pas tout dans la vie, — me dit-elle si sèchement que je vis bien qu'elle avait évité la séduction de mes discours. — Maman devient aveugle et je n'ose te parler de mon père. Il faut, mon petit, que je m'occupe de choses sérieuses...

Elle avait cette voix aiguë et ménagère de ma tante en pourparlers avec ses domestiques. Obscurément inquiet, je voulus rester fidèle à l'idole qu'à propos de Camille mon cœur s'était édifiée. Ne devais-je pas admirer qu'elle acceptât la vie « aux travaux ennuyeux et faciles » avec un si beau courage?

Je l'interrogeai à voix basse :

— Mais tu te marieras un jour, Camille?

Les obscurs marronniers se froissèrent au-dessus de nos têtes. Elle répondit d'un ton pincé :

— Je n'épouserai qu'un homme fait, un esprit pratique...

Avec ma canne, je continuai de tracer sur le gravier des signes, parce qu'il faut du temps à certaines paroles pour atteindre notre cœur. Étonnée de mon silence, Camille sans doute me crut indifférent et osa formuler une sotte moquerie :

— Crois-tu que ton aventure de Paris puisse donner confiance... même à une honnête femme...?

Alors je regardai cette étrangère, et me levai avec un frémissement de dégoût.

— Camille, — lui dis-je, — tu n'es pas celle-là que je cherchais...

— Crois-tu qu'il existe une femme au monde, pour ne pas s'exaspérer de tes grands mots...?

Je reconnus de nouveau cette voix suraiguë, ce petit désir de blesser qui fait balbutier une femme furieuse, cette hâtive recherche de l'endroit sensible où nous atteindre.

— C'est au séminaire qu'il faut aller, mon cher cousin...

J'écoutais sans mot dire, mais il me semblait que là-bas, dans une tache de lune, le petit garçon que je fus s'éloignait avec une giberne pleine de rêves. O Dieu! Dieu! étais-je incapable d'aimer? Ne serai-je jamais aimé?

Dans une protestation passionnée je criai à Camille :

— La femme que je cherche existe et m'attend. Car nous qui ignorons le mal, mieux que les autres hommes nous comprenons le mystère de la femme. Nous la possédons au delà de la volupté. Pour nous, jeunes hommes dont l'enfance demeura immaculée, la femme est notre chair même tirée de notre cœur, notre douceur, notre silence, notre faiblesse infinie...

Camille n'écoutait pas, mais regardait mes joues brûlantes et j'eus à cette minute la sensation de lui plaire. Vivement je m'éloignai. Elle me poursuivit et saisit le bras que je ne lui avais pas offert. Avec un maladroit désir de se reprendre, elle énuméra encore des excuses — me parla du devoir qui la retenait au foyer.

— Tu ne sacrifies aucun amour à ce devoir, Camille, tu n'aimes personne...

Elle demeura sans rien dire, mais je la sentis plus lourde à mon bras. Au seuil de la maison endormie, une dernière question que j'eusse voulu taire m'échappa :

— Pourquoi m'as-tu dit souvent que tu m'aimais?

— Je le croyais, Jacques, — balbutia-t-elle, — et souvent encore, je le crois. Et puis, des fois, il me semble que je ne t'aime plus. Je ne connais pas mon cœur. — Elle répéta encore à voix basse : — Je ne connais pas mon cœur...

Oui, l'enfant que je fus s'était évanoui au tournant de l'allée dans cette tache de lune. J'étais un homme enfin : j'avais rencontré le compagnon dont le cœur n'est pas sûr, celle qui ne s'inquiète guère d'aimer et puis de n'aimer plus — et que sans cesse il faut reconquérir, jusqu'à la trahison

suprême. — Un immense désir de sommeil m'envahissait. Je devenais indifférent à tant de douceur nocturne. Comme un soldat veut mourir sans avoir connu sa blessure, je ne souhaitais que dormir, dormir indéfiniment.

Les doigts de la jeune fille serraient mes mains. Ils griffaient presque sous les manches mes étroits poignets. Son souffle était sur mon visage et je vis battre ses paupières. Sa bouche gercée toucha la mienne. Alors m'étant dégagé doucement, j'appuyai sur ce front mes lèvres indifférentes.

VI

« C'est moi qu'ils ont étendu dans cette sombre allée... »

A. DE MUSSET, *Les caprices de Marianne.*

Les vacances s'écoulaient dans le domaine abandonné. D'abord j'y vécus, m'appliquant à ne pas penser, à demeurer inconscient du désastre. Les livres les plus sots de la bibliothèques furent ceux que je choisis. J'emportais au fond du parc des romans policiers. Sous prétexte de visiter le jardin à vendre, des étrangers s'y promenaient et saccageaient les massifs. Mon oncle se plaisait au rôle de cicerone.

Camille me fuyait et je l'en remerciai dans mon cœur. Il me semblait que cette somnolente vie pourrait s'éterniser. Mais un soir de septembre, Camille se mit au piano dont elle n'avait pas joué depuis la mort de grand'mère. L'*appassionnata* me révéla ma blessure. Je dus me réfugier au jardin et le front contre un marronnier je pleurai, avec ce geste des enfants punis. Le passionné désir de me confier m'obligea de songer à José Ximénès. J'employai la nuit à écrire une lettre fébrile dont j'attendis quinze jours la réponse. Il s'excusa de ce retard : ma lettre l'avait poursuivi de ville en ville, à travers l'Italie où il voyageait.

« Je t'approuve, me mandait-il, d'avoir essayé, après le coup reçu, de vivre au jour le jour et de ne pas penser. Mais pour y réussir, tu devrais quitter ce domaine et ces gens qui

te rappellent ta blessure — et me rejoindre sous ces beaux climats. Ici, des sensations d'une nouveauté aiguë t'auraient détourné de souffrir, tu t'étonnerais de la facilité que l'Italie nous donne de vivre dans la minute présente... » Dès lors, en de fidèles cartes postales, il me démontra sa méthode. Il s'était façonné une âme si détachée de tout que la curiosité demeurait l'unique sentiment un peu vif qu'on y pût découvrir. J'ai retrouvé quelques-unes de ces cartes qu'avec tant de bonne foi j'ai méditées. Celle-ci est de Bergame et représente le tombeau d'une princesse morte avec, au verso, ce texte de José : « Comme une tiède pluie rayait l'après-midi, je l'ai vécu dans un petit musée silencieux où ne vient personne. Aucun chef-d'œuvre catalogué ne m'y oblige à contrôler mon émotion. Mais toujours je me souviendrai d'un visage mortellement triste, signé par un peintre qui m'est inconnu : Talpino ».

Je retrouve José dans ces lignes qu'il m'adressa de Venise : « Aujourd'hui l'îlot de Saint-François-du-désert, au large de Venise, priait avec ses cyprès qui sont de sombres fumées immobiles — avec la voix reprise toujours de ses cloches un peu fêlées, comme une voix que la quatorzième année va briser. — Au crépuscule je fus à Saint-Marc. Les murs d'or se renflent. Les pavés de porphyre se soulèvent et ondulent. Les mosaïques sont des dessins d'enfant. Il semble que ce sublime et puéril jeu de construction doive à chaque instant s'écrouler. Je n'ai pu aimer ce bijou barbare. Ah ! mon cœur, tu préfères la douce moquerie de ce regard de gamin, sur la Piazzetta...

« Au Lido, ce soir, l'Adriatique se froissait devant trop de cabines. Le ciel était pâle sur de l'ardoise liquide — et de la plage désertée, on entendait mourir, comme dans une poésie de Laforgue, un dernier orchestre tzigane. Il faut s'inquiéter de reconnaître sur l'indicateur le train de Paris. Chaque rentrée est une occasion de plus souffrir. On se retrouve avec la même peine qu'au départ, mais avec moins de jeunesse pour la supporter... »

Puis il quitta Venise « comme un enfant fatigué d'avoir trop regardé les images... », écrit-il. Il s'arrêta à Urbin. On y peut voir le jour mourir sur cette Ombrie où saint François

l'attendait, parmi la douce cendre des oliviers. Sur la feuille datée d'Assise, je ne lis que ce mot : *pace*.

Comment osé-je, après tant d'années, relire ces lignes? José Ximénès est mort et qui se souvient de lui? Les toits sont à l'infini écrasés de brume et de fumée. Il est quatre heures et déjà les lampes s'allument. Je regarde mes gravures et mes livres avec un sentiment inconnu de détresse. Je brûle une cigarette et ce m'est une occupation suffisante. Mon regard se pose sur chaque objet comme si après un voyage il en reprenait possession... Mon cœur se rappelle une chambre où l'odeur inquiétante flottait de cire et de violette — une odeur trop douce dont on a peur qu'elle en cache une autre. Deux religieuses remuaient les lèvres. Mon ami était à jamais immobile.

Après deux ans de silence, José m'avait écrit qu'il finissait à la trappe de Sept-Fons une retraite. Il m'avertit de son retour. J'allai le chercher à la gare. Une toux sèche le secouait.

— Tu es malade? — lui dis-je.

Il souriait, le regard perdu — et je me souviens qu'il me répondit avec ces vers de Laforgue :

> Oh! couvre-toi, je t'en conjure,
> Oh! je ne veux plus entendre cette toux !

J'eus la certitude qu'il était perdu. A chaque visite, je le sentais s'éloigner de moi.

— Une seule chose importe, — me disait-il, — qui est de faire une bonne mort...

— Tu ne regrettes rien?

— Rien..

— José, — m'écriai-je, — vas-tu me quitter sans une larme?

Il me regarda et me dit doucement :

— Je ne te connais pas.

Sa main s'arrêta sur mes cheveux.

— Pourquoi pleures-tu? Je n'ai eu de toi, tu n'as eu de

moi que la plus vaine apparence. Attends que nous nous reconnaissions dans la lumière du Père...

Il ferma les yeux. Sur les tentures grises des murs, nul ornement que la face du Christ. Des étoffes de Perse noir et or voilaient les étagères où étaient rangés les livres. Le visage de mon ami se contracta :

— Tu souffres, — lui demandai-je, — veux-tu boire?...

Il me fit signe que non. Puis d'une voix lointaine, il me dit :

— Mets-toi au piano et joue. Joue ce que tu sais par cœur, afin de ne pas allumer les bougies...

Il ne perdit rien de son agonie. Il demeura assis sur son lit, haletant, le visage mouillé de sueur, ne considérant plus du monde qu'un humble vicaire de Saint-Sulpice, et une croix de cuivre. Sa tête creusait l'oreiller comme une tête morte. Il suffoquait. J'ouvris la fenêtre. Déjà le ciel blanchissait :

— J'ai revu l'aube... — murmura-t-il dans un souffle.

Aucun visage de femme ne se pencha sur cet enfant qui allait mourir.

VII

« Quelques larmes seulement et un de ces longs souvenirs qui durent toute la vie sans la déchirer... »

ALBERT DE LA FERRONAYS

Pour m'oublier en de menues impressions, j'aurais dû, selon le conseil de José, m'éloigner à jamais d'Ousilanne. « Mon ami, lui répondis-je, mon cœur ne me laisse pas libre de me passionner uniquement pour les formes et pour les couleurs, ni de me distraire avec des paysages. Ce que j'ai souffert ne me détournera pas de souffrir encore. Comme un jeune Romain, ayant atteint l'âge d'homme, abandonnait la robe prétexte, la robe blanche aux bordures pourpres, qui était l'insigne de l'adolescence — ainsi, ô mon ami, je dis adieu à la seizième année, dont je sens se calmer en moi la fièvre inapaisable... »

Un précoce automne s'était appesanti sur le domaine abandonné. Nous devions le matin chausser des sabots pour cueillir les figues et les derniers chasselas. Les feuilles pourrissaient dans les allées. A la fin d'octobre, un soir, mon oncle arriva de Bordeaux avec M. Castagnède. Ousillanne était vendu. Dès lors hâtivement je préparai mon séjour en Bavière. La veille du départ, après le dîner, il pleuvait sur les feuilles mortes et telle était la nuit que je n'aurais pu me diriger dans les allées. Il fallut me réfugier au salon où, près du feu, M. Castagnède et mon oncle se réjouissaient de l'affaire. Je respirai l'odeur de ce salon qui était celle des roses lourdes et communes et où l'âme revivait des étés d'autrefois...

— Ousillanne, — me disait le notaire, — n'a jamais couvert ses frais. Je vous placerai à quatre pour cent les quarante mille francs qui vont vous revenir de cette vente...

Je songeais : « Nous ne dînerons plus sur le perron, au crépuscule, lorsque l'herbe fauchée reste sur la prairie et parfume l'ombre. » Et je voyais devant moi les nuits d'une ville étrangère où je n'aurais d'autre ressource que de conduire ma douleur vers tous les poètes bien-aimés et de réciter à voix plus lente ma prière du soir.

Je ne dormis pas ; l'aube grise et mouillée se levait à travers la nudité noire des branches. On dut allumer les lanternes du vieux coupé de grand'mère, qui m'emporta vers la gare au milieu de navrantes banlieues. Tout mon cœur à cet instant se soulevait vers la Camille idéale que, pour mes délices, avaient créée mon cœur et ma pensée. A travers les vitres ruisselantes du coupé, je vis une foule peiner obscurément dans la boue glacée. Le souvenir de Camille déjà m'était moins amer. La calme nuit de septembre que le clair de lune emplissait et où cette enfant avait tué mon amour, je l'oublierais peut-être en faveur d'autres soirs de mon adolescence — des fins de cache-cache, lorsque Camille haletante s'arrêtait au milieu de l'allée — son grand chapeau de soleil renversé à ses pieds comme un oiseau mort...

Et voici qu'une inquiétude me troublait, Je n'avais pas su lire en elle, au delà des apparences. Un autre y saurait découvrir un infini de silence, de douceur et de faiblesse. A mon insu, je commençais d'inventer pour cette petite morte

une légende. Absente, je pouvais la créer de nouveau selon mon cœur, pour qu'elle ne fût pas indigne de mes larmes.

« J'étais venu vers vous, — lui dis-je, — avec mon cœur d'enfant ennobli d'amitiés et enivré de cantiques. Comme un jeune guerrier sans armes, je vous escortais. Les mots que vous disiez me troublaient moins que votre silence de petite martyre. Au réveil du matin, quand les persiennes pleines de soleil m'obligeaient à fermer les yeux, la double joie de votre vie et de la mienne m'étouffait.

» Mais j'ai peur pour toi. J'ai peur de cette nuit où, sans le bien-aimé, tu t'enfonces — sans celui qui penché sur ta faiblesse, t'eût soulevée dans ses bras. O mon enfant perdue, je reprendrai la route, et de journée en journée je m'en irai vers toi, jusqu'à l'heure où nos mains désunies ici-bas seront croisées dans un même geste sur nos poitrines immobiles... »

. . . . . .

Un homme d'équipe ouvrit la portière et je m'inquiétai de mes bagages.

FRANÇOIS MAURIAC

LA SOCIÉTÉ BRÉSILIENNE

LES AÏEUX ET LA DESCENDANCE

I

Devant la beauté du Tage en course vers les brises fortes de l'Atlantique, et parmi les odeurs suaves de Lisbonne, l'espoir du Brésil fut conçu. La rapidité du fleuve marié avec les vigueurs marines, tantôt pénétré par elles, tantôt affolé à leur poursuite, inspira fatalement l'attention des pêcheurs, puis la hardiesse des matelots. L'amour les prit de se confier aux séductions de l'espace, du mouvement imprécis. A cette tentation, pour ainsi dire magnétique et tellurienne, s'ajouta l'influence du mysticisme religieux si fervent au cœur des peuples celtibères modifiés, par leur contact de quatre siècles, avec le fanatisme de l'Islam, qui conseillait aux catholiques une foi pareille, cause évidente de solidarité, de force et de triomphe. L'Arabe chassé, — en tous, dès le XIIIe siècle, ce fut un délire de reconnaissance pour le Jésus sur la croix. Ce fut aussi le fier optimisme d'une nation triomphante, sûre des miracles nécessaires à sa gloire, comme à sa vie, comme à l'immortalité de ses âmes. Plus de doute. Mourir c'était la bonne aventure de s'endormir entre les bras infinis du Seigneur omniprésent, air et terre, mer et ciel, mouvements et forces.

Vasco de Gama, Colomb mirent la croix sur la misaine,

pour s'envoler vers les Indes d'Orient, vers celles d'Occident. Cabral fit de même avant de partir vers l'inconnu plus souhaité que le but. Tous n'étaient qu'une seule foi en mille visages, et très affermie par le prodige récent des victoires.

Vers la terre promise et ignorée, pour cela plus belle, rien n'arrêta plus les élans. C'était une race solide, avec un crâne ovale, des os durs et saillants sous les pommettes, un menton d'angle, un pelage noir, dru sur les membres courts que musclait la coutume de très rudes labeurs au soleil, dans les vignobles caillouteux ou par la mer éblouissante. De plus, c'était la seule race entièrement homogène parmi les nations à culture latine. Sa langue reste encore la plus fidèle au dialecte des légionnaires romains. Son poète toujours préféré, Camoëns, fut un virgilien sans hérésie. Ce peuple, frère évidemment des ibéro-insulaires habitant l'Italie méridionale, comme de ceux habitant notre Angoumois, notre Limousin et notre Périgord, ce peuple devait, au loin, porter le génie éclos dans les villes de la Méditerranée qui ont civilisé le monde. Sur leurs treize caraques et caravelles, Pierre Alvaez Cabral et ses compagnons embarquèrent cet esprit tel qu'ils le reçurent de leurs prêtres chantant la messe du bon départ, en latin, dans l'église choisie, le 9 mars 1500.

Les paroles de l'idéal stoïcien et chrétien pénétrèrent utilement les oreilles des matelots, de leurs familles venues, pour les adieux sur les chariots à roues pleines, selon le pas des bœufs balançant les hautes sculptures de leurs jougs. Mères, sœurs de la vieille souche, — fidèles aux coiffures de formes phéniciennes et carthaginoises en honneur toujours à Leixoès et Oporto, comme, dans l'Afrique, sur les têtes mitrées du Sénégal et du Sahel toucouleur, — les mères et sœurs des partants, trouvèrent, dans le chant romain de la Méditerranée, cette consolation suprême qui atténue les pires chagrins, si le motif du sacrifice semble, en toute lumière, la volonté, non d'un ou plusieurs hommes, mais celle d'une religion, d'une science, d'une patrie. Sentiments maîtres alors des cœurs populaires et des cerveaux aristocratiques. Aujourd'hui même, ces âmes du Portugal rustique ne semblent guère différentes. Si l'on observe la marche souple, à l'antique, des maraîchères qui, la nuque droite sous le faix des urnes énormes ou des

cassettes en fer bariolé, arrivent dans la ville, se dirigent entre les maisons de faïence, par les rues montueuses, le long de maints dormeurs à l'ombre, on admire leur dévotion attentive à cette affiche : « Trois péchés mortels sont commis par ceux qui n'usent pas du papier à cigarettes X. » Beaucoup se reposent devant le magnifique arbre de Jessé fertile en personnages de taille naturelle qui s'élève sous les voûtes de l'église, avec leurs corps de bois peint, avec l'ensemble d'une architecture copieusement feuillue, ornée, chargée d'or, ou devant telle façade en or collée au mur de la nef et digne des Brahmas, de Vichnous connus par les Vasco de Gama en ce XVe siècle de gloire immortelle pour la Lusitanie. D'un christ aux traits persans, souvenir du périlleux voyage accompli par un imagier, ces villageoises portugaises comprendraient encore le même appel divin convoquant les maris, les frères, les fils par delà les mers, pour enseigner aux païens d'Orient et d'Occident le Christ victorieux de l'Islam, maître des océans et des tempêtes.

Il est, dans une église d'Oporto, sous globe de verre, un Jésus en jupe de satin, et qui montre un front étrangement développé, pâle comme la cire, capable de renfermer, en son crâne, la conception des mondes lointains à saisir dans l'ombre embrassante de la Croix. On imagine volontiers, que les moines, premiers civilisateurs du Brésil ont, avant le départ, médité, à genoux, devant un Sauveur pareil, tout en cérébralité saillante, et comme épuisé par l'effort de l'omniscience divine. Ces moines qui devaient bientôt, après deux mois de navigation hasardeuse, célébrer le service de Pâques sur un tertre du Porto-Seguro, parmi une tribu américaine déjà respectueuse de ces invocations latines, préludaient à une œuvre extraordinaire. Soixante ans plus tard, les Jésuites, à peine formés par Ignace de Loyola, encadreront, dans leur politique avisée, les peuples qui se massacrent de la Plata à l'Amazone, mais qui sont prêts à concevoir, dans les flancs de leurs filles aimées par les Lusitaniens, une descendance métisse. De celle-ci constamment unie aux émigrants successifs du Portugal, les types brésiliens naîtront tels qu'on les perçoit aujourd'hui sous quatre apparences très distinctes : selon que prédomine l'influence américaine ou l'influence portugaise ; selon que leur mélange,

en proportions égales, crée le physique d'un être plutôt svelte aux paupières bistrées, aux longues mains osseuses, au profil aquilin, à la chevelure abondante d'un noir bleuâtre, à la marche élastique et chasseresse ; selon que le sang des Africains amenés sur les plantations par les navigateurs, se transmit à une filiation de mulâtresses et de portugais avec une face quelque peu camuse, des cheveux crépelés, des membres robustes, un dos creux. Ainsi peut-on les discerner dans l'église des Hiéronymites construite par le roi Manuel, en 1499, afin de remercier le ciel d'avoir mené Vasco de Gama jusqu'aux Indes. Immense par son altitude interne, par l'obscur de ses profondeurs, par la nudité de ses murs lointains, par la fragilité apparente de ses rares piliers, par l'étendue bosselée de son dallage, cette église attire les Brésiliens des paquebots faisant escale à Lisbonne durant le voyage atlantique. Figures représentatives des états unis sous l'étendard vert et jaune, les spéculateurs du Para, les intellectuels du Maranhaon et du Pernambuc, les orateurs et les planteurs de Bahia, les riches et les « avancés » de Sao-Paulo, les éleveurs à haute taille du Rio Grande do Sul, les agronomes du Parana se rencontrent alors dans cet édifice qu'on achevait au moment où Pierre Alvaez Cabral et ses compagnons assistaient, dans un sanctuaire voisin, à la messe de leurs adieux.

On y peut voir un catholique du Pernambuc encore tout semblable à ces pieuses gens de 1 500. L'influence des unions brésiliennes a simplement élevé le cou, dégagé la tête, allongé les jambes ; mais le soldat du Christ n'a guère varié. Il a la moustache guerrière aux crocs recourbés des anciens gentilshommes en parade sur les estampes du XVIe siècle. Le visage se meut, se passionne dès les premiers mots de la conversation. Les yeux dévisagent et luisent. Une collerette godronnée, un pourpoint noir, des chausses habilleraient mieux cet homme que son complet d'Angleterre. Si le souci de l'élégance ne ramenait les gestes au corps, ils se développeraient sans cesse, menaceraient, taperaient sur la garde d'une rapière invisible. L'indignation bondirait avec les paroles. Tout de suite elles révèlent une intelligence profondément éduquée par d'innombrables lectures, par des comparaisons attentives et sagaces. Le catholique fidèle aux traditions sert immédiatement

sa foi en citant tous les écrivains, de Joseph de Maistre à Charles Maurras, en vantant, avec une extraordinaire profusion de détails exacts, l'œuvre des moines, celle des Frères Hiéronymites fondateurs de cet incomparable cloître, que glorifient les plus nobles luxes de la pierre travaillée, métamorphosée en rinceaux, en balcons, en jets de colonnettes, en feuillaisons de chapiteaux, en nervures d'arceaux, en courbes de cintres, en toute une synthèse de lignes complexes et blanches autour d'un polygone, où le soleil éclabousse, de ses lumières réfléchies, les deux étages de cette somptueuse architecture. Asile d'une pensée savante, le cloître signifie bien cela, et que ces moines eurent une intelligence organisatrice digne de cette esthétique, une intelligence identique à celle des Jésuites, des Franciscains qui formèrent la patrie Brésilienne. Le catholique s'exalte, fier de cette preuve.

Voici le contradicteur : un homme doux et fin que brunit le sang mélé d'Afrique au sang celtibère par des noces ancestrales dans les plantations de Bahia. S'il croit terminée pour toujours l'œuvre de l'Eglise, celui-ci ne se montre pas moins érudit pour exposer les dogmes de liberté spirituelle, d'individualisme, de communisme, d'internationalisme général. D'Auguste Comte à Tolstoï, cet avocat remarquable a tout étudié qui puisse, en allemand, en italien, en anglais, en français, nourrir d'arguments les espoirs de transformation sociale. Il revient de Suisse, pays qu'il aime. Ses fils, en pension, y reçoivent un enseignement scientifique, positif, sportif, décentralisateur et fédéral à l'ombre de Guillaume Tell et de Jean-Jacques Rousseau. De tous les états européens, la Suisse semble à ce père attentif le préférable, par sa moralité calviniste, sa patiente sagesse, son esprit solidement républicain, et l'organisation civile de ses milices. Ces résultats du protestantisme il les préconise au milieu du cloître radieux. Beaucoup d'autres Brésiliens n'envoient-ils pas leurs enfants s'instruire à Genève, aussi, dans la saine atmosphère helvétique, parmi les arts de la réforme? Le catholique de Pernambuc hausse les épaules. Il montre ce miracle d'architecture pieuse. Il en fait comprendre la grandeur, créatrice de sensibilités. Ses fils à lui poursuivent leurs études à Louvain, dans l'université catholique des Belges.

Voilà deux énergies, deux âmes caractéristiques du Brésil : celle du passé fondateur, celle du présent transformateur. L'une sut composer la nation des planteurs au temps colonial, et toute la puissance d'un peuple qui put en imposer, chasser les Espagnols et les Hollandais de ses terres, offrir à l'intelligence de Jean VI, en 1807, après l'invasion de Junot en Portugal, un empire américain tout constitué. L'autre prépara l'affranchissement de sa patrie exploitée par les rois du Tage, fonda l'Empire, et par mille discours savants, opiniâtres, assura l'avènement de la République. Tous deux sont étonnamment instruits. Bien plus que leurs pairs français.

En Amérique Latine, comme chez nous, les opinions politiques désignent à peu près les différences de classe. Cela, d'ailleurs, très logiquement. Les familles attachées aux traditions d'ancien régime se piquent d'excellence, de bon ton, de noble sagesse. Elles forment des vœux pour le succès permanent du parti conservateur que ses adversaires appellent « la faction militariste ». Dévoué au souvenir des moines et des rois qui facilitèrent la tâche des Gama, des Cabral, le catholique, derrière les crocs de ses moustaches, naturellement déplore la chute des souverains. Il se rallierait au parti de l'autorité constitutionnelle, de l'ordre, de la cohésion. Des officiers généraux, des colonels y font figure de leaders. Certains, comme le général Dantas Barretto, gouverneur du Pernanbuc, sont loués, par leurs opposants mêmes, pour leur scrupuleuse équité, pour leurs talents administratifs; mais un esprit d'organisation novatrice autant qu'énergique inquiète l'individualisme de cœurs Latins séduits par l'antique formule : *Cedant arma togæ*. Formule très chère au légiste de Bahia. Comme ses pareils, les « Civilistes », il reconnaît pour chef le merveilleux orateur et lettré M. Ruy Barbosa, dont l'indiscutable savoir conseille un parti jaloux de ses libertés verbales plus que de la prospérité matérielle. Ainsi, dans le Pernanbuc, remarque le catholique, pour conserver un représentant fidèle à ces principes mais insoucieux des nécessités agronomiques et commerciales, les Civilistes ont toléré que toutes les routes et chemins fussent privés d'entretien pendant une quinzaine d'années, l'argent des travaux publics devant servir à la propagande et à la lutte électorales. « Qu'importe..., répondait en

son éblouissant sourire, l'avocat... La vie de nos idées vaut bien que nous pataugions un peu, et que nos voitures s'embourbent, et que nos fabricants de sucre aient quelque peine à véhiculer leurs produits. — C'est le retour à la barbarie, s'écria le catholique. Les voilà donc votre progrès, votre vénération pour la science, votre désir retentissant de donner au pays l'outillage économique? — Bah! Voyez en France. Les députés de vingt arrondissements côtiers n'ont-ils pas réclamé, obtenu du Parlement la répartition, entre leurs ports sans trafic, des sommes votées, d'abord, pour constituer, sur la Méditerranée, sur l'Atlantique, en deux importantes cités maritimes, des outillages parfaits indispensables à la lutte économique contre les peuples concurrents? Ces députés ont anéanti la marine marchande en France. Qu'importe! La volonté du peuple fut obéie. Les Latins sont les mêmes sous toutes les latitudes. L'idéal du principe l'emporte sur le réalisme des faits! » Et le catholique de se récrier : « Ce n'est pas la conception de l'Allemagne, encore moins de l'Angleterre, que vous prétendez, quelque jour, dépasser! Et puis, regardez-moi ces exemples de l'art industriel sous la royauté. » Et il montra la collection de carrosses princiers que Lisbonne conserve dans un musée voisin.

Ainsi deux croyances se disputent la nation Brésilienne. L'idéalisme de la tradition conquistadore, catholique, organisatrice, militaire et nationaliste. L'idéalisme de l'innovation positiviste, scientifique, individualiste et, pour l'avenir, plus anarchiste que « socialiste ». Là comme ailleurs.

Tous ont encore, dans l'esprit, la reconnaissance filiale pour l'espace paisible et lumineux du Tage, source de leur génie, le Tage bordé par les gestes en pierre des églises jésuites, par les tours tendues vers le ciel chrétien, par les statues glorieuses des saints, des chevaliers et des rois en perpétuelle extase, par les rues de maisons armoriées, par les docks et les villages qui s'allongent devant les collines verdoyantes aux sapins noirs. Immense par sa hauteur et son vide, la nef toute nue de Saint Jérôme attire les Brésiliens déférents. Ils y saluent l'ombre du roi Sébastien et des grands navigateurs, entre les rares piliers si fragiles d'apparence, le long des murs délités, sur les dalles déchaussées, dans ce chœur obscur fait pour quelque

terrible idole, plutôt que pour Jésus et sa mansuétude, — pour des sacrifices sanglants, plutôt que pour la communion des fidèles avec le Père. Cet édifice de gratitude construit en l'honneur de la Providence qui, jusqu'aux Indes Orientales, a guidé Vasco de Gama, ce cloître des Hiéronymites tout en dentelles de marbre aiguës, dressées, sur des colonnettes élégantes, selon le style manuéliste de 1499, cette nef immense et ce cloître fastueux disent assez l'ampleur des espoirs que nourrissaient les cerveaux de Portugais comme Alvaez Cabral prêt à découvrir le *Monte Pascoal*, comme Christoval de Acuña prêt à jeter l'ancre dans la « mer douce » de l'Amazone, comme le Bachelier de Cananea et ses compagnons d'exil, civilisateurs, là-bas, des terres vierges, premiers chefs de la *banderia* partie dans l'intérieur, à la recherche de l'or, comme Joao Ramalho le fondateur de Saint-Paul, comme Diogo Alvarez époux de la belle indienne Paraguassu et de la pauvre Noéma noyée pour avoir, à la nage, suivi le navire du retour, comme ces admirables jésuites du P. José d'Anchietta, civilisateurs des peuples Toupis-Guaranis et organisateurs de la vie sociale sur toute la côte de l'Amérique latine.

II

A bord même du navire anglais, choisi pour la réputation de ses cabines blanches, de ses bains commodes, pour celle de la société britannique, modèle d'élégance et de richesse impérialiste, tandis que Lisbonne se recule, s'allonge sur la rive droite, avec ses églises, sa massive tour de Belem, ses cheminées d'usines fumeuses devant les vertes collines aux bois de sapins noirs, tandis que le fleuve se moire, passe doucement du vert tendre au bleu irisé, là-bas, plus loin que le sillage écumeux, tandis que les eaux partout s'élargissent, entre les paysages vallonnés, puis entre les montagnes bleuâtres et dans l'azur pâle du ciel, les Brésiliens recommencent le voyage de Cabral. Égaux entre eux, de par leurs lois modernes, ils ne laisseront point d'user chacun, de coutumes différentes. Ce grand homme du Rio Gande do Sul, à barbe noire affectera des façons cavalières, prêt aux exploits des gauchos commandés

par son aïeul autrefois, lors des guerres civiles. De ces bouviers-mousquetaires il a l'œillade audacieuse, et de ces bons éleveurs l'expérience évidente. Il parle d'agronomie. Il tente l'exportation de ses fruits vers l'Europe, par flottes. Il s'inquiète de ports à creuser, d'outillage à parfaire, d'emprunts à réaliser, de politique à suivre.

Cependant, pour recevoir le salut de son fils, le catholique du Pernambuc lui tend les doigts. Le jeune homme, de ses lèvres, effleure les bagues, en s'inclinant. Ancien usage. Jadis, dans les lointaines « fazendas » isolées au milieu des bois, le père de famille exerçait les pouvoirs du chef absolu sur le parentage, les commis, les serviteurs, les esclaves, les pêcheurs, les artisans des alentours, les courtiers venant, à cheval, acquérir la récolte, ou proposer des instruments aratoires, du bétail, des mules. Souvent le maître du domaine joignait à ses prérogatives naturelles celles du maire. Il était le juge et l'officier recrutant les soldats de police indispensables à la sécurité de la région. La subordination de tout ce monde à un seul être lui valait un prestige intangible que renforçait encore la prescription religieuse « Tes pères et mères honoreras » pour une élite ayant importé la dévotion portugaise, au milieu de la forêt vierge, comme le recours suprême. Du reste la famille n'a, de longtemps, trouvé son appui qu'auprès des moines. Partout, ils évangélisaient. Leurs abbayes-forteresses, parmi les Indiens convertis, recevaient les planteurs menacés par un retour offensif des tribus, par une attaque des nègres marrons, par une descente des Hollandais, des Espagnols.

S'adressant à son père, le fils donc use de la troisième personne, bien qu'il ait quelque honte à donner cette marque de respect familial devant les étrangers. Le civiliste de Bahia sourit discrètement : il a remarqué cette hésitation. Ses enfants ne lui baisent pas les mains. Il ne voudrait pas qu'ils se pussent sentir en vasselage, fût-ce en faveur de leur père. Ils doivent grandir avec la conviction de leur liberté personnelle. Aussi n'ont-ils pas, comme l'étudiant de Louvain, cherché le contraste d'habitudes indépendantes parmi les Anglais du paquebot. Trop étroitement serré par les coutumes du vieux Brésil, ce fils du catholique a du goût pour leurs sports, en effet, pour leur réussite. Il affronte, sans hésitation, le ridicule de rester

en corps de chemise, tout le jour, à l'exemple des passagers britanniques. Cela, pour jouer à une sorte de marelle, jeter des couronnes en corde dans un seau de bois, ou désarçonner à coups d'oreillers un champion chevauchant la même poutre. Par ces exercices répétés, le jeune Brésilien compte gagner le caractère même qui soumit la moitié du monde à la volonté d'Albion, à ses ingénieurs, à ses banquiers, à ses médecins. Quoiqu'ils montrent sans vergogne les tatouages de leurs bras nus, et que, la pipe dans la moustache, ils ressemblent plus à des ouvriers de la Clyde qu'à des gentlemen de Piccadilly, l'adolescent aux cheveux noirs les admire. Courtois et raffiné, il aime, pourtant, se joindre à leurs équipes. En dépit de son père que ces diverses acrobaties ne séduisent pas, qu'elles agacent même, encombrantes sur les trois ponts. Le cavalier du Rio Grande do Sul n'apprécie pas mieux ces manies de collège. Il se félicite d'un fils éduqué à Paris, licencié à vingt ans, poète et avocat.

Alors, pourquoi donc traverser sur un paquebot d'Angleterre, plutôt que sur un navire de France? L'élégance de son langage parisien, ses mœurs latines, la culture de son esprit actif, tout éloignerait en apparence le Brésilien de ces braves Anglais. Ni leur intelligence trop masquée, ni leur orgueil naïf, ni leur instruction brève, ni leurs façons de gymnastes ne sont pour plaire à un catholique du Pernambuco, à un légiste de Bahia. Le premier voulut faire plaisir à son fils peut-être. Le flirt audacieux des Anglaises, leur camaraderie frôleuse enchantent un Latin de vingt ans. Envoyé à Londres pour apprendre complètement le langage des Salisbury et des Chamberlain, il est revenu avec cette passion pour les jeux puérils que le « fellow » partage avec les misses depuis la sortie du collège jusqu'au tombeau. Jeter, entre elles, un disque de plomb exactement sur tel des numéros blancs inscrits dans un tableau noir semble à cet anglomane un effort obligatoire s'il veut, ensuite, conquérir un autre Khartoum, ou louer au monde entier l'or de banques solides. Entrer avec quatre luronnes et cinq gaillards débraillés dans le salon des premières, puis, avec eux, en chœur, chanter au piano un air de gigue, courir vers le bar et y absorber quelque breuvage, d'ailleurs inoffensif, par l'entremise d'une paille, enfin jouer indéfini-

ment au bridge : tout cela n'est-il pas la méthode préalable d'entraînement qui permit à une grande nation de construire et de manœuvrer une flotte maîtresse des mers? Le jeune Brésilien le croit un peu. Il veut pénétrer l'âme du peuple qu'il tient pour un modèle.

Sur les navires de ces éternels collégiens, de ces misses hardies, on s'amuse d'abord. Le cavalier du Rio Grande do Sul choisit les paquebots de La Royal Mail pour les raisons qui lui font préférer Paris, avec ses restaurants, ses tziganes, ses hétaïres costumées, ses champs de courses remplis de cabotines, ses petits théâtres fréquentés par des péronelles gracieuses, affables, puis hospitalières. Le Latin voluptueux se plaît au milieu de ces misses en jupes courtes et en corsages diaphanes. Fidèles aux portraits de leurs aïeules par Hogarth, elles se donnent du mouvement sans crainte de frôler l'athlète en pantalon de flanelle, en chemise souple et en souliers mous. Avec le même goût de l'amour, les compagnons de Cabral, en 1500, avaient, sur la même route céruléenne, l'espoir des sirènes brunes nageant au milieu de golfes possibles.

Tandis que les jeunes filles catholiques du Brésil, de l'Argentine ou du Chili se gardent très sérieuses, derrière leurs yeux de madones et leurs teints mats, les protestantes d'Albion galopent par les trois ponts, éclatent de rire, se poussent, se ruent, troupes forcenées, dans les couloirs des cabines, s'engouffrent dans l'une, reparaissent, se hissent en grappe sur les haubans, dégringolent par les escaliers; sans peur du scandale ni de montrer leurs jambes en bas transparents et soyeux. On dirait d'un tourbillon symbolique représentant, par ces allègres demoiselles, les vents, les mouettes et les embruns au soleil. Dès le crépuscule, toute cette claire tempête s'affaisse sur les chaises longues pêle-mêle avec les plus jolis passagers et officiers, galants pierrots en tenue blanche. Et de compter ensemble les étoiles jusque bien avant dans la nuit. Les Brésiliens aux lourdes chevelures noires ne sont pas les moins heureusement favorisés sur ces « vaisseaux des caresses », comme les nomma dans son livre notoire, M. Jules Bois. Habiles tentateurs, les cavaliers du Rio Grande do Sul, conquièrent bien des Lady Macbeth en route pour retrouver un mari vague, exploitant quelque

« forêt de Birnam » dans le Parana. Telles Ophélies rieuses en robes candides, accueillent l'arrière-petit-neveu d'indiennes Tanuyos et d'orpailleurs portugais, qui les séduit par une conversation brillante préparée autour d'Oxford, de Louvain ou de Paris, et qui, pleine de sciences fraîches, s'exprime avec plus de grâce que le pessimisme d'Hamlet, que l'ignorance de Falstaff. Vraiment les Brésiliens trouvent là toutes les sirènes du Nord que les aventuriers de Cabral sans doute recherchaient déjà sur la mer brillante.

Parfaitement installées soit dans les cabines de laque blanche, soit dans les salles communes toujours neuves et nettes, les baignoires, sur les paquebots de la Royal Mail, séduisent fort la bonne compagnie brésilienne qui a coutume de se rafraîchir, par de fréquentes ablutions, lors des chaleurs estivales. Si les navires de nos Messageries Maritimes ont aussi bien des fidèles, les appartements dits « de luxe », c'est-à-dire pourvus de baignoires, s'y trouvent en trop petit nombre. Les personnages de Rio, de Saint-Paul, de Bahia qui chérissent le confort, autant par goût que par nécessité de faste démonstratif, ne peuvent s'y rassembler en une société un peu complète. Or, sur le paquebot, maintes affaires s'ébauchent, se traitent, se concluent. Il est bon de pouvoir, quinze et vingt jours durant, converser entre gens aux facultés équivalentes, durant les promenades autour des rouffs, matin et soir. Là s'élucident les problèmes de l'économie publique, de l'industrie, de la jurisprudence internationale, des sciences exactes, de la politique, de la religion, des arts et du sport. Certaines conventions financières peuvent y être imaginées entre exportateurs. Un tarif douanier peut y être amendé entre consul et ministre. Les administrateurs de nos Messageries négligent trop ce point de vue psychologique. A plusieurs reprises, les commandants de nos steamers ont présenté la même observation aux inspecteurs de la compagnie. Pour deux cent mille francs, par bateau, on eût métamorphosé quelques groupes de cabines en logements dits de « de luxe ». Ces messieurs préfèrent perdre, en partie, la clientèle d'élite, celle même dont les autres passagers recherchent la fréquentation à bord, naturellement désireux d'imiter, de coudoyer les grands. Une fois encore, nos gens de commerce ont témoigné de leur parci-

monie funeste. Que de Brésiliens ont vitupéré la mauvaise habitude persistant sous notre pavillon de réunir, dans une même salle à manger, les élégants de la première classe et les commerçants de la seconde! Certains de ceux-ci, les Portugais surtout, se permettent, sous l'équateur, de s'attabler, tels messieurs sans faux-cols, et telles dames en camisoles de fanfreluches, mais en camisole. Seul ce mélange a suffi pour écarter de nos navires les personnes dont la volonté commande aux instincts, les personnes du monde, ministres, diplomates, banquiers, ceux-là même que les autres passagers tiennent à connaître, s'il se peut, durant le voyage. Moins que tout autre, le Brésilien de l'élite tolère ces promiscuités. Soucieux de sa prestance, il ne fraye qu'avec les gens de tenue irréprochable. Il juge sur la mine et les façons cérémonieuses, ainsi que les Portugais nobles du XVIIe siècle. Il exige qu'en se contraignant à la propreté, à la courtoisie, à la plus sobre et à la plus délicate élégance, chacun se montre pourvu d'un caractère ferme et maître de ses passions, ou de ses appétits : un caractère fort.

Habitude qui gagne le peuple même. Le charretier de Rio, s'il va, nu-pieds, à la tête de ses mules, et en jersey, en pantalon simples, ne se permet rien des vulgarités usuelles parmi les cochers de France. Il n'affecte pas cette fanfaronnade de goujaterie trop chère à nos ouvriers. Au contraire il marche grave et silencieux, sous le feutre, et bien coiffé. Le commis famélique consacre d'abord le meilleur de sa paye à son costume, à ses cravates de tons neutres, à ses bottines de sport, à son linge empesé raidement. Il ne mangera que des haricots, toute sa vie; mais il sera fidalgo par l'extérieur. Ce qui prouvera d'abord ses mérites, son goût, sa bonne éducation, sa valeur morale.

Aussi, les commanditaires de magasins à vêtements gagnent sans peine leurs millions. Les planteurs de la Compagnie, leurs commis et leurs clients, achètent, avant tout, une apparence de bon ton et assez pour enrichir un arrière-petit-fils d'indiens astucieux et de créoles magnifiques, un homme de taille moyenne dont les lunettes à branches d'or rehaussent le teint de citron. Lisses et nombreux ses cheveux s'arrangent en plaques d'ébène sur les tempes, en chignon épais sur la nuque.

La gravité du cacique persiste en cette figure malicieuse pourtant. Le calme, la dignité et la renardise de l'indien se sont unies au sens de l'âpre négoce portugais si ancien dans le pays des navigateurs jadis éduqués par les Carthaginois et les Grecs. Ils ont fait ce capitaliste de mérite qui se promène en complets neufs chaque jour, avec l'air d'un diplomate économiste. Son mépris est extrême, durant l'escale de Saint-Vincent, pour les nègres qui plongent à la recherche des sous jetés, pour cette terre désolée, aride et rougeâtre, pour cette côte ferrugineuse qui dut paraître aux gens de Cabral comme une rive de l'Enfer habitée par quelques démons grelottant au sortir de cette eau mousseuse. Même dégoût chez la voisine : une tête du Portugal arabe, massive et dorée sous la chevelure qui s'arrange en turban noir autour des oreilles à perles, de la face ovale, du cou rond ; là-dessous, dans une robe en toile claire, transparaît le corps solide, droit, quelque peu rustique. Cette dame profère son étonnement et son indignation de voir, au XXe siècle, des sauvages encore, là, et si peu *avancés*. Mot qui juge au Brésil les nations, les villes, les gens, ceux-ci même qui se précipitent dans les remous de la mer bleuâtre sous les plantes de leurs pieds pareilles à des sandales roses après leurs corps de bronze. Afin de ne pas apercevoir davantage cette honte de l'humanité, la dame se remet à lire. Parce qu'il défend la vie saine de la famille, parce qu'il offre aux épouses généralement irréprochables de l'Amérique latine, à ces mères assidues, à ces chastes fiancées des arguments valables pour chérir les vertus de la maison, René Bazin leur plaît. Henry Bordeaux aussi. Cependant ces lectrices ne manquent pas de coquetterie. A l'indécence d'une mode qui, sur les formes, colla les tissus légers de la toilette, toutes ont sacrifié très innocemment la pudeur. Innocemment. Et ça ne les inquiète guère que leurs maris; parfois, adulent la belle cantatrice hindoue qui se rend de Londres à Rio pour tenir un rôle d'opéra. Apparemment ces millionnaires de Saint-Paul, ces éleveurs de Porto-Alegre, ces députés de Rio ne trouveraient pas l'artiste revêche s'ils tentaient de la séduire. La dame brésilienne ignore la possibilité du vice, sans doute, ou s'en moque. Pour l'instant, un bachelier d'hier obtient la camaraderie de cette personne en toilettes exagérement couteuses. Aux yeux brahmaniques de

l'actrice et au geste de sa colossale suivante, ce jeune athlète de stade moderne obéit. Il tend vers elles son profil curieusement grec par l'unité linéaire du front et du nez. La fille de la bayadère et de quelque blue-jacket apprécie-t-elle qu'en ce Brésilien de vingt ans, malgré la série des siècles, ressuscite le visage d'un Hellène venu derrière Ulysse — qui, selon la légende, fonda Lisbonne, sur la terre de Lusitanie, pour enseigner le commerce et les arts aux Celtes alors farouches parmi leurs troupeaux de porcs suivant les appels de la cornemuse? Aux bals du soir, l'hindoue tourne avec l'éphèbe, parmi les couples en luxe sous la tente, tandis que l'orchestre résume des opéras vulgaires.

Après quatre jours de paisible traversée sur les voies bleues de la mer, ce Vaisseau-des-Caresses-et-des-Valses a stoppé devant la côte dangereuse de Récife. Sur un gros vapeur poussif secoué par la mer verte, montueuse et violente du Pernambuco, arrivent des étudiants. Minces et bruns, prodigieusement instruits de tout, ils s'exaltent, des journaux à la main, pour les luttes de leur politique, pour les questions d'esthétique, pour les problèmes de la science. Avec leurs parents et amis, ils engagent, à bord, vingt conversations passionnées. Ils se révélent aussitôt, chacun. Les passagers semblent honteux de savoir moins, de s'enflammer moins. Littérateurs, jurisconsultes, médecins, ces adolescents imberbes le sont déjà, comme on l'est en France, vers trente-cinq ans. Que nous demeurons en retard, nous!

A Bahia, longue colline plantée de maisons anciennes tout en couleurs, de façades sans ornements, d'églises à deux campaniles, de villas parmi leurs jardins, c'est le large sourire d'une nature boisée, accueillante en ses plages, en ses anses.

Ces étudiants fiévreux, érudits, orateurs, leur émule bachelier expert à la course, au lancer du disque, au combat du ceste, et qui porte, sous des cheveux indiens, un peu du type hellène; cette jeune femme innocente, de figure arabo-celtibère et si fidèle aux vertus du foyer; ce vicomte portugais olivâtre, court et gros, impérieux derrière son cigare et sa moustache épaisse; ce haut seigneur de l'Algarve, aquilin, fin dandy, sous la coiffure grise, et qui discute les moyens de rassembler, en leurs domaines du Brésil, l'argent et les partisans utiles à

la restauration du roi Manuel dans Lisbonne; ce catholique militant du Pernambuco, auquel manquent à peine la fraise godronnée, la rapière et les chausses pour évoquer la survivance d'un fidalgo embarqué dans une nef de Cabral; ce spéculateur en caoutchouc de l'Amazonas, petit, jaune mongolique comme ses mères caraïbes du Haut Xuigu, et qui proclame la suprématie des industries, avec ce négociant pauliste, encore Guarani par la chevelure et le teint que lui léguèrent ses aïeules unies aux guerriers orpailleurs des Bandeiras conquérantes; ce légiste de Bahia, disert, pourvu de tous les savoirs positivistes, revêtu des plus sobres élégances et qui n'a, de ses grand'mères, gardé, sous la tignasse d'argent, que la douceur des yeux bruns, le charme du sourire éblouissant; le cavalier du Rio Grande do Sul, munificent, actif et railleur : voilà, en quelques personnes diverses, les intelligences principales et les caractères typiques du Brésil, tels que les forma, entre l'océan et la montagne, l'air circulant dans cette patrie magnifique, signalée, de très loin, la nuit, aux navires par l'électricité féerique de sa capitale.

III

Bien que la proclamation de l'indépendance en 1820, et la chute d'empire en 1889, aient modifié les relations entre son ancienne colonie et le Portugal, à deux reprises, l'orgueil de 1499, a toujours réconcilié les âmes de leur double aristocratie européenne et américaine. A Rio, dans le quartier le plus illustre de cette ville sans pareille, on voit un diplomate portugais de sa République toute neuve, s'unir, large et moustachu, aux royalistes en exil depuis la dernière révolution de Lisbonne, et joindre sa verve littéraire à leurs éloquences fières de la patrie qui composa les élites mères des Gama, des Cabral, des Camoëns. A l'ombre des manguiers ornant la place José de Alencar, ils n'oublient pas le rôle mondial de leur race, ni qu'elle conquit, avec peu de troupes audacieuses, l'incommensurable forêt du Brésil, après tant de terres africaines, tant de villes asiatiques. Et, pour cette œuvre de leur passé, ils s'estiment fraternellement.

Le « vicomte » court et gras dans son veston bleu, le paillasson sur l'oreille, un cigare pesant sous la grosse moustache noire, s'efforce, à Rio, d'accroître les bénéfices naguère piteux de ses fazendas américaines. Le svelte seigneur de l'Algarve à tête aquiline, argentée, et qui porte la jaquette comme un habit de chambellan, engage vainement le robuste cavalier du Rio Grande do Sul à recruter, pour la prochaine Restauration de don Manuel, une brigade invincible sur le parvis même de l'hôtel où ce clan installa son quartier général devant les lianes pendantes des vieux manguiers. Nul d'entre eux ne voudrait méconnaître toutefois les mérites des impérialistes, ni ceux des républicains, créateurs de la richesse nationale qui se calcule et se négocie dans tous les appartements de cette auberge, comme sur toutes les Bourses de l'univers. Leurs ancêtres communs à collerettes, à pertuisanes, à mousquets, à panaches, et nul autre, en firent la dure, la rapide conquête, malgré les ardeurs du soleil tropical, les flèches empoisonnées des beaux anthropophages, les morsures dangereuses des serpents lovés parmi les broussailles, malgré les lacis enchevêtrés des lianes, voile impénétrable, et bientôt reformé derrière les pas des sapeurs. C'est leur roi à tous, Jean VI et l'élite de son temps qui transportèrent, en 1807, la science, les arts, les trésors de Lisbonne, à Rio de Janeiro pour lui valoir cette intelligence extraordinaire et générale, devenue l'apanage maintenant de la nation. L'œuvre fut de tous, qui s'en remercient. Aussi le ministre de la République portugaise, débarqué, petit vieillard sec, blanc, en redingote professorale, dans le même Hôtel des Étrangers, avec ses onze enfants disparates et son épouse chétive, ne paraît-il pas vivre en hostilité avec les royalistes qui, très tard dans la nuit, discourent bruyamment sur les moyens immédiats de ramener leur jeune prince aux bords du Tage. Espoir chimérique aussi de quelques vieillards. Ils regrettent les régimes anciens, par amour théorique de la tradition, et souhaitent que les deux républiques, la mère brésilienne et la fille portugaise, fassent recoudre leurs drapeaux par les mains d'un monarque très constitutionnel. Une des forces les plus respectables de l'Histoire ressusciterait ainsi, montrant, avec l'orgueil même du XVIe siècle, l'œuvre accomplie, sur les deux mondes, par l'es-

prit de Camoëns animant trente millions de citoyens. Des jeunes filles du monde diplomatique propagent volontiers le sentiment qu'elles avouent pour leur jeune roi en exil, hôte de l'Angleterre. Aussi, par boutades, leur arrive-t-il de traiter d'anarchiste le ministre du Portugal républicain, en dépit de son air propret, de son apparence universitaire, redingote noire et barbe blanche, de ses millions avérés, de sa femme docile et menue, de ses onze enfants disparates, de sa forte science économique. Paisible, riant, il passe à la tête de son cortège filial sous les regards sombres de ténébreuses demoiselles qui serrent, dans leurs mains, l'éventail, manche illusoire de la dague libératrice. Propos de jeunes filles. Ils n'empêchent pas que S. E. Lauro Muller, homme d'état qui continue brillamment la tâche du baron Rio Branco, offre des terres brésiliennes aux émigrés royalistes, sans choquer l'opinion civiliste de Rio ni de Saint-Paul.

Dans Rio même, aux coins des rues où le malin Portugais a choisi la boutique à trois arcades, qu'il encombre de fruits, de légumes et de poissons pour les vendre à des prix fous, les royalistes ne manquent pas de faire, clandestinement, quelque propagande en concurrence avec le ministre de Lisbonne. Car, de ces quarante mille fruitiers, cabaretiers, bouchers, épiciers, alimentateurs de toutes espèces, beaucoup retourneront en Europe, après fortune faite, si elle n'est pas grosse. Au cas contraire, ils deviendront à leur tour, spéculateurs de terrains, entrepreneurs de bâtisses, Brésiliens et opulents personnages. En attendant, gros, trapus, les manches retroussées sur le pelage épais de leurs bras, ils remuent les caisses, pèsent les achats, trient les primeurs avec la patience opiniâtre qui distingue nos Auvergnats de Paris. Aisément on imagine les effets de leur vigueur musculaire, et de leur obstination quand ils allaient, à travers la brousse, ombragés d'un feutre à plume et armés d'une espingole, après avoir laissé, dans les anses, le pont de leur caravelle, ou la chaloupe de leur caraque. Ces mollets massifs, ces épaules larges, ces bras poilus, servaient à merveille le goût des aventures lucratives logé en ces têtes lourdes. Ajoutez à cela leur étonnante solidarité, cause unique de tous les triomphes. Qu'un client réclame contre le prix fantastique des légumes, qu'il se fâche et gronde, le bruit se

répand d'arcade en arcade, devant les comptoirs où se verse le vin liquoreux. Et le lendemain, la cuisinière du grincheux, en vain, nous assure-t-on, commandera de la salade. Pas un Portugais n'en fournira. Il faudra de l'astuce pour obtenir de quelque traître six feuilles de verdure. Et ce traître sera, par ses pairs, honni, houspillé, mis à l'index, contraint peut-être de quitter sa boutique. De même, lorsque l'abondance du poisson, des fruits pourrait, sous un climat où tout se gâte vite, inciter le marchand, non point à diminuer le prix, mais à faire bonne mesure plutôt qu'à perdre la denrée, un syndicat se forme instantanément qui décide le rejet à la mer du surplus anormal. Ainsi les tarifs se maintiennent élevés prodigieusement.

Et le Brésilien supporte tout cela du Portugais, son frère cupide mais chéri. Mieux encore. Appelé par des consommateurs que décourage l'aspect quotidien d'une viande très dure et trop mal taillée, un boucher européen s'installe dans un quartier. En peu de jours tous les gourmets s'approvisionnent chez lui, de préférence. La vogue lui vient au détriment de ses confrères portugais. Ceux-ci ne songent point un instant à s'assimiler l'art nécessaire pour qui veut découper, parer convenablement la côtelette ou le gigot. Non pas. Ils savent que l'amour du Brésilien leur passe cette infériorité. Un syndicat de tous les alimentateurs se forme. Ils refusent le pain, les légumes, les fruits, ou ne livrent que de la pourriture aux domestiques, le plus souvent nègres et mulâtres, ayant acheté le rôti chez l'intrus. Bientôt lui-même ne trouve plus de maquignon qui lui vende bœuf ou mouton, sauf au poids de l'or, du platine, du radium. Autre chose. Le sergent de ville brésilien dresse des contraventions à l'européen. Par hasard les mules des tombereaux emportées s'abattent contre l'étal de l'étranger. Se fâche-t-il? On riposte. On s'ameute. On le raille. On lui montre le chemin de l'embarcadère. On lui crie les noms des paquebots en partance, et l'heure de la mise sous pression. Il résiste. Des gaillards se querellent devant sa porte. Par mégarde les balles de leurs révolvers pourraient, sur les murs de la boucherie, s'aplatir. Par déférence pour la légation de cet immigrant, la municipalité place des sentinelles en armes devant cette devanture. Bref l'écuyer tranchant voit sa clientèle fondre, les ennuis augmenter. Il se rembarque. Et les

délicats de Rio doivent renoncer à des entrecôtes savamment découpées. Tel est le pouvoir du Portugais dans la capitale du Brésil. Témoignage d'un docteur, fonctionnaire et hygiéniste officiel.

Est-il question de crédit? Même solidarité entre les maisons portugaises. Leurs patrons, leurs auxiliaires séduisent les négresses des cuisines. Amants, ils obtiennent de l'amoureuse des indications utiles sur la fortune et les affaires de l'acheteur. Celui-ci vient-il à perdre son emploi, à manquer une combinaison, à pâtir en Bourse? Dès le lendemain, nul fruitier ne livrera sa marchandise, sinon contre espèces. Chacun est coté. La langue de la négresse est une fiche de renseignements commerciaux. Grâce à toute cette politique merveilleuse, sans égale sur le globe, le marchand portugais impose à un million d'habitants des prix excessifs. Il oblige cinq cent mille commis à se nourrir uniquement de fèves, de manioc et de bananes, à boire l'eau pure; toute autre alimentation dépassant les ressources d'un comptable à petite mensualité. Impossible de manger une grappe de raisin acceptable si l'on ne débourse trois ou cinq francs; et ce même raisin vaut quelques centimes dans la banlieue de Lisbonne, un ou deux centimes de plus après la traversée en frigorifique. Le dîner simple que nous offrons à Paris, et qui nous coûte environ dix, quinze louis si nous traitons une dizaine d'invités, ne sera point là-bas, offert à moins de six, sept, huit cents, mille francs. Actuellement tout vaut en proportion. Cinq mille reis, soit environ huit francs, seront parfois exigés pour un coup de fer au chapeau, pour la taille des cheveux et de la barbe, schampooing et frictions. Douze pages de copie à la machine ont coûté quatre-vingts francs. Une course rapide en taximètre automobile revient à sept francs; la même que nous octroie, pour deux, le chauffeur qui nous emmène de la Concorde au Trocadéro. Etc., etc. On dit que les appointements sont en proportion avec le taux de ces dépenses. Oui pour ce qui concerne la classe des ingénieurs, des financiers, des professeurs, des médecins, des comptables supérieurs, voire même des vendeurs ou étalagistes expérimentés. Non pour ce que touchent les commis ordinaires, c'est-à-dire pour tout le monde. Le moindre loyer d'une famille un peu féconde revient à huit cents francs,

très loin du centre. Donc il faut ajouter cinq cents francs au moins pour les voyages en tramways, en « bonds » électriques. Joignez encore l'onéreuse obligation de se vêtir élégamment. Le patron de Rio n'accepte pas chez lui d'auxiliaire au linge douteux, au pantalon fripé, à la veste élimée, aux bottines éculées, ainsi qu'il se peut en France. Le commis brésilien doit se présenter en costume neuf d'apparence, avec du linge impollu, des manchettes très roides, grandes comme des plastrons de chemises pliés en deux. Ou bien il n'est plus estimé que comme un manœuvre et rémunéré comme tel.

Vous imaginez le difficile d'existences ainsi réduites par la cherté portugaise de toutes choses. Vous comprendrez que des rancunes, des haines s'accumulent au fond de certains cœurs. Au moment de luttes politiques, ces luttes se transforment assez vite en batailles. Les nécessiteux, les acculés espèrent le salut après une modification brusque des procédés gouvernementaux. A vrai dire, les batailles se font de plus en plus rares et brèves. Elles n'excèdent pas, en nombre ni en violence, les statistiques de nos grèves ouvrières; celles-ci presque inconnues dans la patrie des gros salaires tout à fait suffisants, eux, pour la vie sobre et sans confort des travailleurs italiens, polonais, mulâtres ou nègres, pour les manœuvres portugais mêmes. Cependant ce malaise des grandes villes est un danger social.

Donc, au XXe siècle, trente ou quarante mille portugais, à l'abri d'une législation certainement trop libérale qui respecte l'individu et ses actes, infligent encore à vingt-cinq millions de Brésiliens ces difficultés, ces peines, une politique complètement respectueuse du marchand, de sa liberté absolue, de ses talents exploiteurs. Les Portugais ont en outre, une bibliothèque considérable à Rio. Elle sert de centre à deux mille participants par cotisations, dans un fort bel édifice qui rappelle les salles historiques de la mère patrie. Un hôpital complètement pourvu, installé dans un palais historique à statues, recueille les dolents. De ces deux centres, le Portugal commande toujours à ses anciens colons. Il leur impose la cherté de la vie, et par suite, une colère générale qui forme le gros nuage de l'avenir.

Ce que fut la conquête du pays après le passage de Cabral,

après l'afflux de ces gaillards velus et trapus, solidaires, opiniâtres, cupides et malins, on peut se le représenter. La plume au feutre et le mousquet au poing, le Portugais vainquit les Américains, les cerna, les asservit. Ses moines érigeaient partout, derrière lui, leur calvaire. Ils baptisaient, réunissaient les néophytes dans les villages des « réductions ». Ils leur apprenaient le métier de bûcherons et de débardeurs, le travail maraîcher, puis agricole. Par l'union avec les conquistadores, puis avec les exilés que le gouvernement de Lisbonne déporta, les Américains obtinrent l'exemption de ces labeurs inhabituels; mais la plupart de leurs frères ne purent s'accoutumer à la fatigue de couper le bois de teinture, le *brazil*, de le traîner à travers la brousse jusqu'à la côte, de le débiter et de le charger sur les galions. Afin d'y vivre agréablement de fruits, de gibier, de poissons, les Guaranis regagnèrent la forêt. Ils s'y défendirent quand on voulut les embaucher de nouveau. De là, querelles, rixes et batailles, victoires nécessaires des envahisseurs, retour au camp avec les captifs; car le travail au soleil des tropiques enfièvrait les Européens, les décimait. Rien n'arrêta l'obstination portugaise. Elle dompta les Toupi-Guaranis, battit les Français de Villegaignon, les Hollandais de Maurice Nassau, les Espagnols. Elle s'installa; se maria, se multiplia, s'acclimata, enfanta une descendance métisse, qui fut dénommée créole à la troisième génération et s'adapta aux conditions climatériques. Elle fit venir, dans ses plantations, les Africains des races inférieures aisément vaincues par les peuples à civilisation carthaginoise des empires soudanais, puis troquées, emmenées à la Côte des Esclaves, embarquées sur l'Atlantique.

PAUL ADAM

(La fin prochainement.)

BAZAINE AVANT 1870

Il est difficile d'apprécier comme il convient le rôle du maréchal Bazaine en 1870, si l'on n'a étudié au préalable son commandement au Mexique. C'est là, en effet, qu'il passa au premier plan.

On sait que, vers le milieu de l'année 1863, Napoléon III donna au général Forey le bâton de maréchal, en lui retirant le commandement du corps expéditionnaire. Ce commandement était attribué à l'un des divisionnaires, le général Bazaine, qui s'était très habilement préparé à recueillir la succession de son chef. Tout en faisant une cour assidue à notre représentant au Mexique, Dubois de Saligny, alors très influent auprès de l'Empereur, il avait su se créer une popularité parmi nos troupes, ainsi que chez les Mexicains favorables à notre intervention. Le 30 août 1864, Napoléon III lui notifiait son élévation à la dignité de maréchal de France, « en reconnaissance des éclatants services... rendus au Mexique[1] ».

Cette décision fut partout bien accueillie. Dans le corps expéditionnaire, la satisfaction parut unanime. Maximilien félicita chaudement le maréchal, exprima le souhait qu'il restât au Mexique. En France, l'accueil fut très flatteur.

1. L'Empereur à Bazaine, 30 août 1864 (Paul Gaulot, *L'Empire de Maximilien*, p. 77).

L'*Indépendance belge* écrivit que le décret avait été reçu « avec faveur par tout le monde[1] ». Ainsi, l'ancien garçon épicier, l'engagé volontaire de 1831, atteignait le plus haut rang de l'armée. Il avait cinquante-trois ans.

En 1864, son extérieur n'a rien de séduisant. De taille moyenne, fortement charpenté, il semble petit. Le buste est long et les jambes courtes; le dos rond, le cou enfoncé dans les épaules; la tête un peu forte, le visage carré, le front haut plutôt que vaste, la mâchoire inférieure et le menton très accusés, la voix criarde. Le tout est lourd, sans distinction. On a dit que sa physionomie évoquait le bouledogue. Ses yeux petits sur lesquels retombent sans cesse les paupières, lui donnent une expression particulière de finesse et de ruse, sinon d'intelligence[2]. Un contemporain qui le voit en 1863, peut-être entouré de l'auréole que lui donnent ses premiers succès au Mexique, lui prête « une bonne grosse figure éclairée par des yeux intelligents, mais qui ne s'ouvrent jamais qu'à demi », cachant « un esprit très délié et très fin, trop fin peut-être[3] ».

A l'égard de l'intelligence, les appréciations varient beaucoup. Les uns, comme l'intendant-général Wolf[4], lui croient « une intelligence vive ». Les autres émettent des opinions

1. Paul Gaulot, *loc. cit.* Le roi Léopold écrivait à Bazaine (29 août 1864) : « Mes très chers enfants, l'empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte me parlent sans cesse, dans les termes les plus chaleureux, des éminents services que Votre Excellence rend à l'empire mexicain et des preuves constantes de bienveillance qu'elle leur donne.

» Je prie Votre Excellence de me permettre de me joindre à eux dans l'expression de leurs sentiments et d'accueillir le témoignage de ma haute estime et des sentiments que je lui ai voués » (*Procès Bazaine*, *Compte rendu sténographique quotidien*, plaidoirie Lachaud, p. 531). La lettre de Maximilien (7 octobre 1864), écrite lors de l'élévation de Bazaine au maréchalat, est encore plus louangeuse pour le maréchal et pour « Napoléon le Grand » [Napoléon III] (*Ibid.*).

2. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, II, p. 389; Général Zurlinden, *la Guerre de 1870-1871*, p. 122; Colonel Fix, *Souvenirs d'un Officier d'état-major*, *Lecture* du 18 mars 1899, p. 256; Lieutenant-colonel Patry, *la Guerre telle qu'elle est*, p. 135; Germain Bapst, *le Maréchal Bazaine*, *Nouvelle Revue*, 15 avril 1908, p. 433.

3. Général du Barail, *Mes Souvenirs*, II, p. 346.

4. *Souvenirs du Mexique*, *1862-1865*, *Spectateur militaire*, t. XXX, p. 233. Le général Trochu (*op. cit.*, p. 389) écrit : « intelligent, très fin »; le général de Waldner-Freundstein : « assurément fort intelligent » (*Les grandes batailles sous Metz*, *Spectateur militaire*, décembre 1887, p. 14).

moins favorables, comme le général Deligny[1]. Mais il faut dire que ces jugements s'appliquent à la dernière partie de la vie de Bazaine, après le 14 juillet 1870. En général, avant la guerre franco-allemande, on le dit « un chef habile, trop habile même, mais énergique, entreprenant, ayant de grandes qualités militaires[2] ». Au feu, il est impassible. Il conserve son sang-froid dans les circonstances les plus critiques[3].

Sa mémoire est « prodigieuse. Au Mexique, alors que l'armée est dispersée sur un territoire plus grand que la France, il connaît l'emplacement, la force de chaque poste, de chaque colonne et le nom des officiers qui y commandent. Ainsi, à la fin de juin 1865, dans l'après-midi, par une chaleur torride..., il somnolait, en fumant un cigare, allongé dans un fauteuil, faisant semblant de lire un journal, lorsque le capitaine Vosseur lui apporte une dépêche annonçant la capitulation de Matamoros et le soulèvement des provinces du Nord. Sans se lever, sans consulter une note, ni une carte, il fait le résumé de l'état des forces françaises dans les contrées menacées et dicte les ordres de concentration sans se reprendre une seule fois[4] ».

On lui prête volontiers « du coup d'œil et de la décision[5] ». A la vérité, sa volonté subit des éclipses. S'il en fait preuve au siège de Puebla, par exemple, il est d'autres cas où il se montre « indécis, irrésolu ». En 1860, quand il commandait une division à Paris, il réunissait tous les samedis ses chefs de corps et son chef d'état-major. Pendant six semaines, les délibérations portèrent sur la possibilité de donner une teinte uniforme aux jambières en cuir, qui faisaient alors partie de la tenue du fantassin. Ce temps écoulé, la question n'était pas

1. *1870. Armée de Metz*, p. 5.

2. Général Zurlinden, p. 122.

3. F. de Massa, *Souvenirs et impressions*, (*1840-1871*), *Figaro* du 8 juin 1897. M. de Massa avait été, pendant dix-huit mois, son officier d'ordonnance.

4. Germain Bapst, *le Maréchal Canrobert*, IV, p. 294-295; P. de Massa, *loc. cit.*

5. Intendant-général Wolf, *Spectateur militaire*, t. XXX, p. 233 ; général du Barail, *loc. cit.*, *passim* : « C'est la première fois que je le vois sur le terrain (6 août 1870); je trouve que les ordres qu'il donne avec une tranquillité extrême sont très clairs et très précis. » (*Trois mois à l'armée de Metz*, p. 34.)

encore mûre et Bazaine l'abandonnait[1] : goût du détail et indécision.

Tous les observateurs sont d'accord pour lui reconnaître de la finesse. « La finesse, écrit La Bruyère, est l'occasion prochaine de la fourberie ; de l'une à l'autre le pas est glissant ; le mensonge seul en fait la différence ; si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie[2]. » En ce qui concerne Bazaine, « dans sa longue pratique des affaires arabes, il avait appris non pas les secrets de cette grande diplomatie qui voit les choses de haut et les buts de loin, mais de cette rouerie qui consiste à se mouvoir au milieu des intrigues, pour s'en servir sans paraître s'y mêler... [3] » Il est de ceux qui choisissent la voie oblique même quand le chemin direct n'offre pas de difficultés[4].

Il n'a point les façons d'un parvenu malgré sa carrière inespérée. Il refuse le titre de duc que veut lui donner Maximilien lors du baptême de son fils[5]. Il est resté « bonhomme » avec tout le monde, surtout avec les petits. Jamais il ne laisse voir la moindre morgue. Parmi les soldats sa familiarité polie le rend populaire. Ce n'est pas qu'il soit réellement bon, car il a donné au Mexique même et surtout pendant le blocus de Metz des preuves trop certaines d'indifférence pour les troupes sous ses ordres et sa bonhomie était trompeuse : « .... Il m'est arrivé plusieurs fois, écrit Jarras[6], de le voir faire une très gracieuse réception à ceux

1. Général de Waldner-Freundstein, *loc. cit.* D'après M. Émile Ollivier (*Bazaine et la fin de l'expédition du Mexique*, *Correspondant* du 25 juin 1903, p. 1005), son trait caractéristique est l'inaptitude absolue aux initiatives personnelles. Cette affirmation est démentie par le combat de San-Lorenzo, sans parler du reste.

2. *Les Caractères. De la Cour.*

3. Général du Barail, II, p. 346.

4. Général Montaudon, *Souvenirs*, II, p. 39 ; général Félix Douay, lettres à son frère Abel ; *Papiers et Correspondance de la famille impériale*, II, Complément, pp. 91, 115, 117, 122, 123, 128 ; P. de La Gorce, *Histoire du Second empire*, V, p. 103.

Bien que le général Douay soit un témoin des mieux informés, il y a des réserves à faire sur ses affirmations. M. Paul Gaulot (*Fin d'empire*, p. 188) fait remarquer avec raison la violence constante de son langage, sa partialité, ses contradictions. Le 27 octobre 1866, il traite Maximilien d'idiot et d'imbécile ; le 26 décembre, pour lui, l'empereur est « loin d'être un sot ».

5. Germain Bapst, *Nouvelle Revue*, *loc. cit.*, p. 441.

6. Général Jarras, *Souvenirs*, p. 191.

que, quelques instants auparavant, mais en leur absence, il avait accablés, non seulement de ses sarcasmes, mais encore de ses insinuations malveillantes. » Sa bonté, de pure surface[1], fait partie de l'ensemble des manœuvres habiles qui l'ont porté au premier rang.

Il n'a aucune conviction religieuse ou politique. A la fin de sa vie, il deviendra pratiquant pour plaire à sa seconde femme. En 1871, après avoir quitté Napoléon III à Wilhelmshöhe, il se rend à Genève pour saluer le comte de Chambord et la duchesse de Madrid, qui refusent de le recevoir. En même temps, il fait écrire par le capitaine de Mornay-Soult au duc d'Aumale, « protecteur de ses jeunes années », que les princes d'Orléans peuvent compter sur son dévouement[2].

Il a le perpétuel souci de tout ramener à sa propre personne. Le 21 novembre 1864, à Guadalupe, une fraction du 3e chasseurs d'Afrique eut un très brillant engagement avec les Mexicains et leur prit un étendard. Voici comment Bazaine accusa au général de Castagny réception de son rapport :

J'ai reçu par le télégraphe le récit du petit combat qui a eu lieu le 22 novembre du côté du Rio-Florido. Le résultat obtenu est très satisfaisant, et je vous prie d'adresser mes félicitations au lieutenant-colonel Sautereau-Duparc, ainsi qu'aux officiers et soldats qui ont pris part à cette affaire.

Je remarque toutefois que cette petite colonne est allée bien loin pour atteindre l'ennemi, et il ne faudrait pas habituer nos officiers momentanément investis d'un commandement à se laisser entraîner par leur ardeur... Je ne veux pas, en vous disant ce qui précède, amoindrir le mérite du beau coup de main qui vient de s'exécuter à Guadalupe; mais c'est un avertissement pour ceux de nos officiers qui sont disposés à aller plus loin que le but qui leur est indiqué (11 décembre).

1. Le trait que cite M. E. Ollivier, *l'Empire libéral*, XV, p. 162, pour démontrer le contraire, n'est rien moins que probant. Il ne présente d'ailleurs aucune garantie d'authenticité.

2. Germain Bapst, IV, p. 296. Le 22 septembre 1870, au cours d'une conversation devant plusieurs témoins, l'évêque de Metz, Mgr Dupont des Loges, faisait une profession de foi légitimiste, Bazaine lui répondit : « Je partage votre respect, Monseigneur, pour la personne de M. le comte de Chambord; et, si la France lui confie ses destinées, je considérerai comme un honneur de mettre mon épée à son service. » (Abbé Klein, *l'Évêque de Metz, Vie de Mgr Dupont des Loges* (*1804-1886*), p. 279.)

Les termes de cette lettre sont à méditer. « Depuis les qualificatifs employés jusqu'à l'incertitude évidemment voulue sur le lieu et la date du combat, jusqu'au blâme qui s'élève au-dessus de la louange, jusqu'à la phrase de bienveillante consolation qui termine la lettre, tout est étudié, sans le moindre doute. Le plus grand tort des héros de Guadalupe fut, cela est certain, de remporter, loin du général en chef, un succès dont aucun éclat ne pouvait rejaillir sur sa propre personne[1]. »

Ajoutons que la théorie de Bazaine était celle de l'absence d'initiative, de l'obéissance inintelligente. C'est en la pratiquant que nous devions arriver à la monstrueuse inertie dont nos chefs de tout grade donnèrent trop souvent l'exemple en 1870. Combien les Allemands étaient mieux inspirés!

Le sens moral fait absolument défaut au commandant de l'armée du Mexique. L'intendant-général Wolf voit en lui « un homme personnel, sans franchise, toujours prêt à s'attribuer les succès de ses subordonnés et à leur laisser la responsabilité de leurs échecs... Il nia un ordre qu'il m'avait donné verbalement la veille, en ajoutant : « Ah! si vous croyez à tout ce que je dis, vous n'êtes pas au bout! »

Wolf ajoute, en parlant de Bazaine : « Vulgaire par ses sentiments et même par son éducation, sceptique, roué, égoïste, partial et sans scrupule, il n'estimait personne, sans doute parce qu'il jugeait les autres d'après lui. Le mensonge ne lui coûtait guère...[2] » Ce dernier trait revient fréquemment dans les jugements des contemporains. C'est Félix Douay qui écrit à son frère (1er décembre 1865) : « J'ai affaire à un grand hypocrite et j'ai eu tout le temps de pénétrer la profonde ineptie militaire que dissimulent les apparences superficielles et le *bagou* qui ont fait nombre de dupes jusqu'à ce jour... J'éprouve un profond mépris pour les façons hypo-

1. Général de Forsantz, *le 3e Chasseurs d'Afrique*, p. 292, cité par le général de Sainte-Chapelle, *Revue de cavalerie* de juillet 1890. Notons que l'étendard du 3e chasseurs d'Afrique n'est pas décoré, alors que celui du 1er chasseurs d'Afrique le fut pour un fait identique (au combat de San Pablo del Monte).

2. *Souvenirs du Mexique, 1861-1865, Spectateur militaire*, XXX, p. 233. Voir aussi Germain Bapst, *Nouvelle Revue, loc. cit.*, pp. 438, 439, 453; général Trochu, *Œuvres posthumes*, II, p. 389.

crites et menteuses du maréchal... [1] » De même, le général de Waldner-Freundstein : « Bazaine était très ignorant, assurément fort intelligent, fort brave. Il disait rarement la vérité; quand il la disait, il ne la disait pas toute entière. Il trompait par habitude, inconsciemment, je le veux bien, tous ceux qui servaient sous ses ordres, ceux qui lui étaient dévoués aussi bien que ceux qui lui étaient indifférents. Il n'attachait aucune importance à ce fait; les hommes n'étaient rien pour lui... [2] »

Manquant autant de sens moral que de dignité professionnelle et personnelle, selon le mot de Trochu, il n'avait qu'une conception incertaine de l'honneur national et du sien propre. Il en devait arriver, comme le général de Wimpffen, à solliciter de nos ennemis à peine rentrés en Allemagne un certificat de complaisance [3], plus déshonorant, dans ses affirmations inexactes, que bien des attaques, même trop justifiées.

De son enfance et de sa jeunesse malheureuses, de son long séjour en Espagne ou en Algérie, il garde une certaine crainte du monde, une timidité surprenante de la part d'un homme de sa situation et de son âge. Il est mal à son aise dans la société et même avec ses collègues les maréchaux.

On l'a souvent accusé d'avoir été homme d'argent. C'est à tort. Personnellement, menant une vie très simple et même très frugale, il est sans besoin. Mais, autour de lui, une bande d'affamés le gruge sans répit [4]. Il tolère de leur part des tripotages qui rejaillissent sur lui. Sa seconde femme, coquette et prodigue, le force à des dépenses inconsidérées qui entraînent de fâcheuses compromissions. A son actif, au Mexique, il n'y a aucune trace de malversations. Mais Maximilien avait donné

1. *Loc. cit.*, p. 94.

2. *Loc. cit.*, p. 14. Voir aussi Germain Bapst, *loc. cit.*, *Nouvelle Revue*, pp. 439, 440.

3. « Je déclare que je professe une entière et haute estime pour M. le maréchal Bazaine, spécialement pour l'énergie et la persévérance avec lesquelles il a pu si longtemps soustraire l'armée de Metz à une capitulation qui, d'après mon opinion, était inévitable.

Berlin, 6 décembre 1873.

» FRÉDÉRIC-CHARLES.

» GÉNÉRAL FELDMARSCHALL ».

(*Procès Bazaine*, Plaidoirie Lachaud.)

4. Germain Bapst, *Nouvelle Revue*, *loc. cit.*, p. 441.

à la maréchale un palais lors de son mariage, et la délicatesse de l'armée était froissée par la mesure qui obligea la ville de Mexico à payer annuellement 60 000 francs à madame Bazaine en échange du logement qu'elle-même assurait à son mari[1].

*
* *

La seconde femme du maréchal a joué un grand rôle, un rôle funeste dans la vie de son mari.

On sait dans quelles circonstances tragiques mourut la première madame Bazaine. Elle avait entretenu une correspondance suivie avec un M. B... D..., marié à une actrice de la Comédie-Française, connue pour son succès dans le rôle de Rosine du *Barbier de Séville*. L'actrice découvrit le paquet de lettres dans les papiers de son mari; elle le mit sous pli à l'adresse du général en chef (fin 1863). Puis, quelques jours après, elle en prévint madame Bazaine, dans les termes que l'on peut imaginer. La générale était sur le point de partir pour le Mexique : affolée, elle courut à Compiègne et supplia l'Empereur d'envoyer le plus rapide de nos bâtiments à la poursuite du paquebot emportant le fatal secret. L'Empereur fit ce qu'elle désirait, mais il était trop tard. Déjà le courrier avait atteint Vera-Cruz.

1. E. Ollivier, *Correspondant*, *loc. cit.*, p. 1006. Dans sa plaidoirie, Lachaud a dit (*Procès Bazaine*, p. 531) : « Il est parti sans fortune, il est revenu de même. En son absence, il lui était échu un petit héritage qui a été dépensé là-bas. — C'est de l'histoire. — Il a trouvé au Mexique un grand bonheur, une charmante femme. Voilà le seul trésor qu'il en ait ramené. Cette jeune femme était sans fortune, elle était belle et appartenait à une grande famille du pays. Elle avait reçu de l'empereur Maximilien une propriété comme cadeau de noces. On a voulu acheter cette propriété au maréchal, il a refusé de la vendre. Il a compris que c'était un souvenir qui devait rester religieusement entre les mains de sa famille et, après la mort de Maximilien, je n'ai pas besoin de dire que la propriété a été confisquée. Voilà sa fortune... »

Lachaud omet naturellement de parler des 60 000 francs de loyer payés par Mexico pour permettre au maréchal d'habiter sa propre maison. Il tait la lettre que Maximilien écrivait à Bazaine en lui donnant le palais de Buena-Vista. Elle portait promesse d'échanger cet immeuble contre cent mille piastres en cas de départ ou de renonciation pour un motif quelconque Voir le texte, Paul Gaulot, *l'Empire de Maximilien*, p. 229).

Madame Bazaine habitait alors la villa de M. Clapeyron, à Chatou. Un jour, on la trouva morte dans sa chambre.

Elle s'était affolée à tort. Le paquet de lettres avait été ouvert, non par le commandant en chef, mais par deux officiers de son cabinet, Villette et Clapeyron, ce dernier neveu de Bazaine. Après en avoir pris connaissance, ils le brûlèrent, se promettant de n'en rien dire.

La nouvelle de la mort de madame Bazaine consterna le général[1]. Longtemps il resta tout entier à sa douleur; puis, un jour, à l'arrivée du courrier, sans motif connu, son attitude changea complètement et il reprit son insouciance, sa bonne humeur habituelle[2].

Il était veuf depuis plus d'un an, quand il eut l'occasion de remarquer une jeune Mexicaine, nièce d'un ancien président de la République, Pedrazza, et dont la beauté était célèbre dans tout Mexico. Elle habitait une maison mitoyenne de celle occupée par l'état-major de l'artillerie. Chaque soir, nos officiers et deux capitaines prussiens attachés au corps expéditionnaire, von Burg et Milson, se mettaient au balcon, suivant la coutume mexicaine et passaient des heures côte à côte avec les familles Pedrazza et de la Peña. Ils faisaient leur cour à la charmante Pepita[3]. Bazaine, lui aussi, se laissa prendre aux charmes de la demoiselle, et l'on vit bientôt ce maréchal de France jouer les amoureux transis[4]. Le 28 mars 1865, il écrivait au ministre de la Guerre :

Monsieur le Maréchal,

Ayez la bonté de solliciter de Sa Majesté l'autorisation de me marier avec mademoiselle Josefa de la Peña, nièce d'un ex-président du Mexique et du préfet actuel de Mexico.

L'empereur Maximilien, qui voit cette union avec la plus grande satisfaction, donne à cette jeune fille le palais de Buena-Vista avec son ameublement. L'impératrice Charlotte m'a beaucoup engagé à contracter cette union qui, à ses yeux, aura une certaine portée

1. La lettre de condoléances de l'Empereur est du 1er novembre 1863 (Voir Paul Gaulot, *Rêve d'Empire*, p. 207).

2. Germain Bapst, IV, pp. 303-305.

3. Diminutif de Josepha.

4. Germain Bapst, IV. p. 306.

politique, et a dû en écrire à S. M. l'Impératrice Eugénie pour donner son opinion sur la jeune personne qui est jolie et bien élevée.

Pour peu que cette union ne soit pas dans les idées de notre Empereur, j'y renoncerais.

Agréez[1]..., etc.

La moindre réflexion aurait dû montrer à Napoléon III les inconvénients d'une pareille folie. Soit qu'il n'y ait pas songé, soit que sa bonté habituelle l'ait emporté sur la raison d'État, l'autorisation fut accordée le 15 mai et, le 26 juin, le mariage fut solennellement célébré à Mexico. Or cette femme, plus jeune que lui de trente-six ans, vaniteuse, coquette, sans instruction, prit de suite sur le maréchal un très grand empire[2]. On le vit obéir à toutes ses fantaisies et il se vantait « bêtement, auprès des officiers de son intimité, de satisfaire exactement, chaque jour, tous ses désirs[3] ».

A ce jeu, son intelligence s'éteignit et la volonté et l'énergie d'autrefois s'effondrèrent. L'embonpoint l'envahit. En 1870, écrit M. Germain Bapst, sa tête, vue de profil, n'est plus qu'une boule à laquelle deux tout petits yeux, très enfoncés dans la graisse, donnent une expression particulière. « C'est quelqu'un de toujours fatigué, qui doit faire effort pour regarder[4]. »

*
* *

La jeune maréchale contribua-t-elle à inspirer à son mari ses rêves d'ambition ou, tout au moins, à encourager ceux qu'il avait déjà dans la tête? M. Émile Ollivier nie l'existence de ces rêves : « L'accusation d'avoir comploté la ruine de Maximilien, afin de prendre sa place, est simplement ridicule. Son corps épais, sans noblesse, sa tête forte, mais rusée, vulgaire, son regard circonspect, dénotaient une âme médiocre, froide,

1. Germain Bapst, IV, pp. 306-307.

2. Félix Douay à son frère, 29 janvier 1867, *op. cit.*, p. 131; lieutenant-colonel de Galliffet à M. Franceschini Pietri, 27 novembre 1866, *Ibid.*, p. 133; le même au même, 2 février 1867, *Ibid.*, p. 145. Cf. Germain Bapst, IV, p. 307.

3. Germain Bapst, *Nouvelle Revue*, *loc. cit.*, p. 453.

4. Germain Bapst, *Nouvelle Revue*, *loc. cit.*, p. 433.

sans élan, vaillante et non héroïque, se complaisant volontiers aux finasseries mesquines, mais incapable de se hausser aux vastes scélératesses et, dans le cas, la scélératesse eût été niaise plutôt que vaste. La finesse terre à terre, dont il était si abondamment pourvu, suffisait à le détourner de cette sotte imagination qu'un étranger sans armée réussirait, par de petites intrigues, à établir un pouvoir dictatorial, au milieu de l'effervescence des passions nationales auxquelles notre départ n'imposerait plus aucun frein[1]. »

Ces affirmations sont contredites par maints témoignages : « Dès 1864, écrit M. Germain Bapst, le président de la junte municipale de Mexico lui avait proposé la vice-royauté — et il ne s'en cachait pas, car il en fit la confidence à nombre d'officiers qui existent encore[2]. » Sans repousser positivement cette ouverture, Bazaine évitait de s'engager, mais l'idée lui restait, dit-on.

« Il y a trois partis au Mexique, répétait — au dire du général Cremer — le sergent Albert Bazaine, neveu, secrétaire et surtout « enfant gâté » du maréchal... : le parti impérialiste, le parti républicain et le parti du maréchal; ce

1. *Bazaine et la fin de l'expédition du Mexique*, *Correspondant* du 25 juin 1904, pp. 1004-1005.

2. Germain Bapst, IV, pp. 307-308. M. Bapst cite à l'appui la phrase suivante extraite d'une lettre de Bazaine au ministre de la Guerre en date du 28 mai 1865 : « J'ai reçu à cet égard des confidences... et je sais que, plutôt que de recevoir le joug américain, les conservateurs n'hésiteraient pas à se donner au bras qui les a soutenus et sur lequel ils basent toutes leurs espérances... »

En réalité cette lettre, si on la lit toute entière, comme la donne M. Paul Gaulot (*Bazaine au Mexique*, *Nouvelle Revue* du 15 juin 1908, pp. 469-470), est beaucoup moins concluante : « Les partis qui restent en présence sont le démocratique et celui que j'ai appelé le conservateur libéral... Ce dernier parti est dans une inquiétude extrême, qui s'est augmentée depuis les derniers événements d'Amérique. Aussi ses membres se comptent-ils et forment-ils un faisceau dont la force s'augmente en proportion de la faiblesse du gouvernement et du danger que peut créer l'apathie apparente qui préside aux destinées du pays et au choix des agents du pouvoir exécutif.

» J'ai reçu à cet égard des confidences qui émanent d'une source qui ne me permet point de doute, et, plutôt que de subir le joug américain, auquel tend le parti démagogique, les conservateurs n'hésiteraient pas à se donner au bras qui les a soutenus et sur lequel ils basent toutes leurs espérances d'avenir : c'est une annexion à la France ou tout au moins un protectorat sous sa forme la plus absolue, que le parti conservateur est décidé à proposer le jour où, par suite d'événements qui ne sont point improbables, le souverain que l'intervention a donné au pays viendrait à lui manquer. »

dernier n'est pas le moins puissant[1]. » De même le lieutenant-colonel de Galliffet écrivait à M. Franceschini Pietri, le 27 octobre 1866 : Bazaine « subit sans s'en douter l'influence absolue de sa femme qui est ou paraît très fine. Elle serait enchantée de rester pendant quelque temps madame la dictatrice[2] »; le 2 février 1867 : « Il y a encore eu, il y a deux jours, des pleurs et des grincements de dents..; le maréchal, ne sachant où donner de la tête et faible comme un enfant devant cette femme, qui lui aura fait bien du tort ici, montrait une irrésolution qui donnait à tout le monde lieu de faire des réflexions fâcheuses... Le maréchal Bazaine, malgré ses erreurs, est encore utilisable, et dans les meilleures conditions : qu'à la première guerre l'Empereur exige que sa femme reste en France, et vous retrouverez un grand homme de guerre. Que voulez-vous, la moutarde lui était montée au nez, et il avait un moment entrevu une présidence tout au moins...[3] »

Dans ses lettres intimes, le général Douay s'exprime à peu près de même : « Maximilien, écrit-il, accuse hautement Bazaine de versatilité, de cupidité et de vues personnelles très ambitieuses qui, pendant un temps, l'avaient fait aspirer à s'emparer du gouvernement à son profit[4]. »

Un peu plus tard, Douay élargit et précise cette accusation : « Le public éclairé du corps expéditionnaire s'accorde à penser que le maréchal a travaillé, depuis près de deux ans, à faire échouer le navire de l'empereur Maximilien, pour se substituer au pouvoir... Il s'était laissé tellement griser par les aspirations ambitieuses de sa famille mexicaine qu'il a rêvé pour lui au Mexique la fortune de Bernadotte en Suède[5]. »

Sans doute, dans ses lettres, Douay témoigne d'une profonde antipathie pour le maréchal et peut-être cède-t-il à un

1. Germain Bapst, IV, p. 308. Il s'agit sans doute du futur général Bazaine-Hayter (Georges-Albert), l'ancien commandant du 4e corps.

2. *Papiers et Correspondance de la famille impériale*, II, Complément, p. 133.

3. *Papiers et Correspondance*, *loc. cit.*, pp. 145-147.

4. *Papiers et Correspondance*, *loc. cit.*, p. 123, à la date du 27 décembre 1866.

5. *Papiers et Correspondance*, *loc. cit.*, p. 123, à la date du 29 janvier 1867.

parti pris. Mais, à coup sûr, Galliffet n'est pas suspect de malveillance à l'égard du commandant en chef, et ses appréciations sont de celles qui doivent être sérieusement pesées. D'ailleurs elles étaient communes à la presque totalité des officiers au Mexique[1]. Bien qu'il fût d'ordinaire peu communicatif, le colonel Boyer, l'éminence grise de Bazaine, s'écriait un soir après dîner : « Moi, avec ma plume, et le maréchal avec son épée, nous sommes les maîtres de la situation[2]. »

Ces velléités ambitieuses étaient soupçonnées à la Cour impériale : « On prétend, écrivait Mérimée, que le maréchal veut être lui aussi empereur du Mexique et il y a des gens qui croient la chose faisable[3]. » Il est difficile d'admettre qu'une croyance aussi générale n'ait aucun fondement. On n'en doit pas moins constater qu'aucun document, aucun témoinage positif ne démontre les visées ambitieuses de Bazaine. On en est réduit à de simples présomptions. « Le maréchal, nous a écrit le plus éminent des historiens de la campagne, n'avait nullement le caractère ni l'étoffe d'un fondateur d'empire, pas même une ressemblance avec un Bernadotte, mais, étant donné son insouciance fataliste, il se serait laissé porter par les événements. Il n'y a jamais eu rien de bien sérieux dans ce rêve, s'il a été formé. En tous cas, il est resté à l'état de nébuleuse sans consistance et je suis bien sûr qu'il n'y a eu aucune intrigue pour le consolider...[4] »

Nous croyons, nous aussi, que Bazaine eut seulement au Mexique des velléités d'ambition. Encore lui étaient-elles inspirées par sa femme et par la famille de celle-ci. Les officiers du corps expéditionnaire en grossirent beaucoup l'importance : « ... Comme le maréchal se contredisait sans cesse, disant oui un jour, non le lendemain, affirmant à l'un ce qu'il niait

1. « Peut-être aussi, en allongeant les choses (?), espérait-il que de cet état si compliqué sortirait quelque chance favorable à sa propre élévation ; cette croyance, quoiqu'elle ne reposât sur aucune donnée positive, était alors, et aujourd'hui encore, presque universellement admise parmi les officiers du corps expéditionnaire. Enfin le rang du maréchal, au Mexique, était trop brillant pour qu'il en descendît sans regrets... » (P. de La Gorce, *Histoire du second Empire*, V, p. 104.)

2. Germain Bapst, IV, p. 308.

3. 28 août 1866, cité par M. Germain Bapst, IV, p. 308.

4. Lettre du général Niox, 14 décembre 1910.

à l'autre et qu'après tout, il y avait au fond quelque chose de vrai dans ce qu'on répétait sur ses agissements, la moindre de ses actions se transformait en machination ténébreuse là où souvent il n'y avait qu'un caprice de jolie femme et la faiblesse d'un vieillard amoureux [1]. »

Le résultat final n'en fut pas moins déplorable. Un complet discrédit s'étendit à tous les actes du maréchal. Quand il quitta le Mexique, au printemps de 1867, il était l'objet des accusations les plus passionnées de la part de nombre d'officiers du corps expéditionnaire. Tout parut oublié, en août 1870, quand la pression inconsciente de l'opinion appela Bazaine au commandement suprême, mais les événements n'allaient pas tarder à montrer que les préventions contre lui n'étaient que trop fondées.

GÉNÉRAL PALAT

1. Germain Bapst, IV, pp. 308-309.

DESCLÉE

SOUVENIRS DE LA VIE DE THÉÂTRE

On peut diviser en trois catégories les élèves qui se présentent au Conservatoire. Ceux qui sortent d'une famille d'artistes, et qu'on appelle « les enfants de la balle » ; ceux qui appartiennent aux classes les plus humbles de la société, ouvrières, commis, vendeuses, typographes, évadés des loges de concierges, descendus des plus humbles mansardes ; enfin ceux qui ont reçu l'éducation, pris le ton et les habitudes des gens du monde. Ce sont ces derniers qui abordent l'École dans les conditions les plus défavorables.

Les enfants de la balle ont eu, pour s'instruire des exigences de leur métier, l'exemple de leurs parents. On sait dans les familles d'artistes, qu'il s'agisse de peintres, de sculpteurs, d'acteurs ou de musiciens, à quel labeur persévérant doit se condamner celui qui veut, dans les arts, se créer une place, ne fût-elle qu'honorable. Ceux qui viennent d'en bas, eussent-ils du génie, restent humbles et timides par défaut d'éducation. Ils admirent et révèrent l'Ecole, sentant qu'ils sont montés en grade rien qu'en y pénétrant. Une Rachel, qui, la veille, avait chanté dans les rues, ne songeait pas, elle qui épelait son Corneille syllabe par syllabe en suivant les mots du bout du doigt, à discuter avec le maître qui lui en analysait les beautés.

Au contraire, une jeune fille du monde, qui a reçu une ample culture, qui a entendu commenter les grands écrivains par des professeurs de Sorbonne, fréquenté les théâtres, discuté les meilleurs artistes, et chicané, autour des tables à thé, le mérite des auteurs les plus célèbres, apporte au Conservatoire — à moins d'être douée d'une sagesse exceptionnelle, d'un rare esprit de modestie — une liberté de jugement, une tendance à la critique, qui pourront trouver plus tard leur utile emploi, mais qui au début d'une carrière artistique, sont des compagnons dangereux.

Et puis l'art dramatique semble d'un abord si facile pour ceux qui n'en ont qu'une idée superficielle! La musique inspire encore un certain respect aux non-initiés, en raison de la difficulté qu'on éprouve à la lire couramment, et du mécanisme compliqué dont l'étude s'impose à l'instrumentiste, au chanteur. Mais pour le comédien, c'est si simple : il n'a qu'à parler. C'est ce que chacun de nous fait constamment depuis l'enfance, et sans avoir jamais appris. La jeune fille qui se voit belle, qui sait déjà la puissance caressante de sa voix, dont l'intelligence ardente s'éveille spontanément et s'émeut à la lecture des poètes, s'estime capable de faire sans peine, et surtout sans aucune étude préalable, ce qu'elle a vu faire à mademoiselle X... des Français, ou à mademoiselle Z... du Vaudeville. Le talent des grandes comédiennes qu'elle a applaudies concourt à son erreur, car rien ne vous donne plus l'idée de la facilité que le jeu d'excellents artistes. Elle aborde donc la classe avec un certain dédain et l'assurance d'y remporter un triomphe facile. Si c'est une nature indolente, elle écoute le professeur d'une oreille distraite, et si c'est une violente, elle l'envoie — plus ou moins respectueusement — promener.

Que lui veut ce vieux monsieur, qui prétend l'obliger à reproduire avec fidélité les inflexions, les silences, les mouvements, les gestes, les cris qu'il lui dicte, quand elle en rêve de tout différents? qui l'ennuie à lui parler de respiration, d'articulation, d'accentuation, de voix bien posée, de finales à soutenir, de tout un fatras de recommandations puériles; qui la reprend pour une vétille, qui l'arrête dans l'élan de son inspiration pour des ficelles de métier, quand elle n'est préoc-

cupée que des grands sentiments, des grandes passions, des grands effets de rôle? Prétend-il comprendre et sentir mieux qu'elle Corneille, Racine ou Musset? Et ce qu'elle sent si profondément, ne lui serait-il pas facile de l'exprimer? Elle prend en haine ce trouble-fête qui s'interpose à tous moments entre elle et les poètes. Ce joug lui pèse, et, de même qu'elle juge le maître, elle critique les camarades, s'occupe des autres beaucoup plus que d'elle-même, et se trouve enfin très étonnée, quand vient le bout de l'année scolaire, de voir les prix accaparés par les filles de concierges ou de cabotins, lesquels ont simplement travaillé comme qui court après son pain.

De là, pour une personne qui se juge, non sans quelque raison, supérieure aux gens qui l'entourent et qui la dépassent, à prendre en mépris la profession où réussissent mieux qu'elle ceux qu'elle considère comme des inférieurs, il n'y a qu'un pas. Alors, tout est perdu, car mépriser un art, c'est la pire des conditions pour l'acquérir. Là aussi, là surtout, pour arriver à la possession, il faut l'amour.

Enfant de bonne bourgeoisie, élevée dans une grande aisance et en vue de quelque beau mariage, fille d'un avocat de valeur, égaré dans des affaires industrielles, par lesquelles il se trouva ruiné au moment de songer à l'établissement de sa fille, Desclée, qui était excellente musicienne, se serait faite chanteuse si elle avait eu de la voix. Faute de quoi elle voulut devenir comédienne, pensant trouver ainsi plus de chances de fortune qu'à donner des leçons d'orgue et de piano, et encouragée dans cette voie par une mère qui ne voulait pas accepter pour son enfant un avenir médiocre. Elle entra au Conservatoire, comme il convenait à une fille de famille, soutenue par des protections auxquelles elle dut, plus qu'à son mérite, d'obtenir aussitôt la pension, et malheureusement pour elle, elle y apporta l'esprit et les tendances que j'ai décrites tout à l'heure. On ne saurait lui en faire un crime.

Je l'ai vue deux fois sur la scène du Conservatoire. D'abord pour un exercice d'élèves, où elle joua la Comtesse dans le second acte du *Mariage de Figaro*, et, quelques mois plus tard (c'était en 1855) pour le concours, où elle n'obtint aucune récompense. J'ai conservé de ces deux apparitions, le souvenir

d'une élégante silhouette, et de deux yeux très beaux, qui promenaient sur toutes choses le regard nonchalant d'une pensée lointaine. Si elle n'obtint pas de récompenses, dans une épreuve qui fut pourtant bien faible, c'est qu'elle n'en méritait pas. Aux jeunes personnes de cette beauté, le jury et le public sont généralement indulgents. Il serait injuste pourtant de lui en vouloir de cette faiblesse, de mettre à son compte cet échec et cette éducation manquée. En cela l'École était plus coupable qu'elle et ce n'était pas la faute de l'élève s'il lui avait manqué un professeur.

Dans les discussions fastidieuses, et toujours renaissantes, sur l'utilité ou les inconvénients d'une école de déclamation, j'ai soutenu avec persistance l'opinion que le Conservatoire était... une bouteille. C'est un objet dont l'utilité est indéniable, mais qui n'a d'autre valeur que celle du vin qu'il renferme. L'École vaut tout juste ce que valent les professeurs qui y enseignent et la discipline qu'on y maintient. Or, le choix des professeurs de déclamation a été trop souvent déplorable. Nous avons vu là des acteurs dont la présence à la Comédie-Française était déjà un étonnement, et dont l'entrée au Conservatoire devenait un scandale. Nous y avons vu aussi d'éminentes célébrités, dont le nom au moins sauvait les apparences et faisait honneur à l'École, mais qui étaient incapables d'enseigner, tout au moins d'enseigner autre chose que leurs propres rôles. Tel, en effet, pourra donner d'utiles conseils sur l'avant-scène à des artistes tout formés, et n'être pas de force à mener depuis A jusqu'à Z l'éducation d'un comédien, à professer à la fois la technique et le style, à analyser les grands auteurs, à enseigner tous les genres et tous les emplois. On peut devenir un grand artiste rien qu'avec des dons naturels, il faut quelque chose de plus pour être un maître.

Le titulaire de la classe de Desclée était un excellent et sympathique sociétaire, doué de belles qualités et que j'ai souvent applaudi, mais nullement un professeur. Si toutefois il pouvait enseigner quelque chose, ce n'était certes pas les rôles que Desclée était appelée à jouer. Il le savait si bien, qu'avec une modestie touchante, à la veille des concours, il envoyait ses bons élèves à mon grand-père pour que celui-ci les mît au point.

Desclée n'avait donc reçu en réalité aucune éducation dramatique. Entrée au Conservatoire avec des dons physiques, elle en était sortie avec les mêmes dons, sans avoir rien acquis, ni rien développé spontanément qui révélât chez elle une comédienne. Ces mêmes dons, voix et beauté, lui valurent un engagement au Gymnase, dont le directeur (Lemoine-Montigny), se dit qu'il tirerait peut-être quelque chose de la jolie rêveuse.

Je la retrouvai dans les coulisses de ce théâtre, où mon père venait de créer *Le Demi-Monde* et *Le Gendre de M. Poirier*. Là, les occasions de se faire connaître et de se faire apprécier ne lui manquèrent pas. Montigny, toujours en quête de sujets nouveaux, essayait les jeunes gens et cherchait à les former. Il lui fit doubler les rôles de sa femme (la célèbre Rose Chéri) notamment Madame d'Ange du *Demi-Monde*. Desclée fit aussi quelques créations; mais elle n'obtint aucun succès. Elle ne déplaisait pas, ce qui peut-être eût mieux valu. Le public avait pour elle cette indifférence qu'elle semblait elle-même porter dans tous ses rôles. Elle avait le don de passer inaperçue dans les personnages les plus saillants. Ses beaux yeux semblaient dire : « Je ne sais vraiment pas ce que je suis venue faire ici! » A quoi le public répliquait : « Ma foi, moi non plus. » Moins le succès venait, moins elle faisait pour l'obtenir et plus elle semblait prendre en dégoût ce métier décevant. A côté d'elle, deux jeunes filles, au début de leurs belles carrières, Victoria et Delaporte, dont la seconde avait été sa camarade de Conservatoire, accaparaient les bravos du public et l'attention des auteurs.

C'était bien la peine de se déclasser, de descendre du rang de femme du monde à celui de femme de théâtre, pour un pareil résultat! Deux années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles elle s'aigrit contre ses camarades qu'elle accusait fort injustement d'hostilité à son égard, et qu'elle ne ménageait pas, car elle avait l'esprit mordant. Ses amis lui disaient : « Ne restez pas là. Vous jouez le même emploi que la directrice; c'est toujours elle qui aura les beaux rôles. »

Ces conseils flattaient trop sa vanité blessée pour qu'elle ne les suivît pas. Elle entra au Vaudeville en 1857. Là, ce fut bien pis. Le Gymnase était une école où elle aurait pu se

former, où elle n'aurait manqué ni de bons conseils, ni de bons exemples. Le Vaudeville était un théâtre où des directions, généralement malheureuses, se succédaient sans relâche, que gouvernaient quelques vieux comédiens qui se serraient les coudes, et où un jeune talent n'avait aucune chance de se développer, ni de se faire jour. Pendant deux ans encore, Desclée y descendit la pente des déchéances. Nous la vîmes un jour en maillot dans la Revue des Variétés; elle tombait à la « théâtreuse ».

Son orgueil se réveilla. Elle avait vingt-trois ans, elle était belle, spirituelle, charmante, adulée, courtisée; je n'ose pas dire aimée, car il me semble que c'est le genre de bonheur qui sans cesse lui échappa. Fut-ce par sa faute ou par celle des autres? Quoi qu'il en soit, elle secoua sur le seuil des Variétés la poussière de ses petits souliers, et quitta sans esprit de retour, et surtout sans regrets, le théâtre qui ne lui avait donné ni gloire ni pain.

Elle avait de quoi se consoler. Tous les plaisirs de la vie parisienne appelaient sa jeunesse. Un tourbillon de folie l'emportait. On parla d'elle beaucoup plus, sinon mieux, qu'au temps où elle jouait la comédie. On citait ses mots, que leur causticité rendait redoutables. Le monde viveur qui l'entourait la félicitait d'avoir laissé là le métier de comédienne. Elle était, d'un consentement général, l'une des plus jolies femmes de Paris, et l'une des plus spirituelles. Ne pouvait-elle pas se contenter de cette double royauté?

Elle s'en contentait, heureuse d'avoir échappé à l'esclavage de la vie de théâtre, de s'éloigner à tout jamais des intrigues de coulisses, de pouvoir oublier toutes les rancœurs qu'elle y avait amassées pendant quatre ans. Il lui suffisait de jeter un coup d'œil sur ce passé détesté pour se convaincre qu'elle avait bien fait d'y renoncer. Au Gymnase, seul théâtre où elle eût quelques chances de réussir, n'avait-elle pas devant elle Rose Chéri, à la fois grande artiste aimée du public et femme du directeur, et qui, jeune encore, devait pendant longtemps lui barrer le chemin? Dans de telles conditions que pouvait-elle espérer?

A ce moment même, en 1861, le sort lui donnait un avertissement sinistre. Rose Chéri, cette rivale redoutable, était

emportée en deux jours par la diphtérie contractée au berceau de son enfant malade. Desclée pouvait apprendre, par là, l'imprévu de la mort que n'arrêtent ni la jeunesse ni le succès. Elle pouvait se dire aussi qu'avec un peu de patience et beaucoup de travail, si elle était restée au Gymnase, si elle avait eu la persévérance et le courage nécessaires pour surmonter les difficultés dues à un mauvais début et à une éducation insuffisante, elle se fût trouvée toute prête à recueillir une magnifique succession.

Je ne suppose pas qu'elle se soit rien dit de tout cela. Cette pensée devait la hanter un jour, mais beaucoup plus tard. A vingt-trois ans, elle ne croyait plus ni au théâtre ni à elle-même. Tous les beaux dons qu'elle avait reçus du ciel ne servaient qu'à l'égarer bien loin de sa voie véritable. Son intelligence éclairait d'une lumière impitoyable ses échecs multipliés; son imagination, qui l'avait entraînée toute jeune jusqu'à la porte du cloître, lui faisait entrevoir maintenant des châteaux en Espagne, ou ailleurs; son orgueil la poussait à ne jamais reparaître sur la scène où elle avait été humiliée; son esprit amassait autour d'elle des haines souriantes dont elle ne se méfiait pas assez; sa beauté enfin achevait de l'entraîner à la poursuite du fantôme de l'amour. Elle donna sans doute, car elle était pleine de cœur, un souvenir attendri à la morte, qui n'avait eu pour elle que des encouragements et de bons procédés. Elle s'inclina devant cette tombe, sans soupçonner qu'une fin aussi prompte lui était réservée. Mais ce fut tout. Sa pensée était entièrement détachée du théâtre, elle n'en parlait qu'avec horreur, et la dernière de ses belles qualités, la volonté indomptable, allait, pendant les années les plus belles d'une vie qui devait être si courte, l'en éloigner obstinément.

Où était-elle d'ailleurs à cette heure-là? Loin du théâtre certainement, peut-être aussi loin de Paris; à Baden-Baden ou à Florence, à Spa ou à Biarritz, à Saint-Pétersbourg ou à Moscou, car elle voyageait beaucoup, promenant à travers l'Europe son existence désœuvrée, ses désirs contradictoires et ses espérances inassouvies; mais toujours ramenant à Paris sa tournure nonchalante et la rêverie de ses grands yeux, qui semblaient vous dire, chaque fois qu'elle reparaissait, après

une absence plus ou moins longue : « Eh bien! non, vous savez, ce n'était pas encore cela! »

C'est de cette époque que datent mes premières relations avec elle. J'avais rencontré son père parmi la foule disparate d'anciens Saint-Simoniens de tous rangs et de toutes fortunes, qui, le jour de la fête du Père Enfantin, encombrait son salon de la rue Chaptal. Nous avions aussi des amis communs. La vie de théâtre a beaucoup changé depuis ma jeunesse. Elle était alors infiniment plus agréable et plus gaie que nous ne la voyons aujourd'hui. Elle n'avait rien de cette agitation fébrile et de cette âpre concurrence que lui donnent actuellement la surabondance des artistes et l'insécurité de la carrière. Les engagements étaient de longue durée, les troupes nombreuses; on voyait des comédiens achever leur carrière sur la scène où ils avaient débuté trente ou quarante ans auparavant. De là, une vie plus calme, plus de cohésion dans les ensembles, et un besoin de camaraderie entre gens destinés à vivre et à lutter si longtemps côte à côte. J'ai passé dix années au Gymnase; le travail y était terrible et la vie extrêmement gaie. Nous dînions et nous soupions sans façon très fréquemment les uns chez les autres, et jamais une saison ne se passa sans que nous ne nous offrions un bal. A l'encontre de ce qui se fait aujourd'hui, où toutes les fêtes théâtrales ne sont que de brillantes réclames où l'on convie la Presse à constater, en vidant quelques coupes de champagne, la longévité d'un succès, on ne voyait à nos sauteries que les artistes faisant ou ayant fait partie de la troupe. L'absence des auteurs et des critiques n'y laissait de place à aucune préoccupation d'affaires, et nous ne songions qu'à nous amuser comme des écoliers au sortir de la classe, loin des pions et des pensums.

C'est à la première de ces fêtes, un bal costumé, que je fus chargé d'inviter Desclée. Elle demeurait alors dans un des petits hôtels, précédés de jardins, d'où une rue voisine de l'église de Saint-Vincent-de-Paul a tiré son nom. Bien que depuis trois ans déjà elle eût quitté le théâtre, et que tout le monde fût convaincu, et elle plus que personne, qu'elle n'y reparaîtrait jamais, elle accepta volontiers, et vint déguisée en cantinière. On dansait au foyer et on soupait sur la scène. Alexandre Dumas fils, le seul auteur dramatique dont Mon-

tigny nous eût demandé l'admission, parce qu'il était appointé par lui et émargeait comme nous à la caisse du Gymnase, était en pierrot. Je crois voir encore causer ensemble, dans les couloirs, ce pierrot et cette cantinière qui se parlèrent beaucoup, étant gens tous deux à se donner la réplique. Mais qu'ils étaient loin de penser à *La Princesse George* et à *La Visite de Noces*! Si quelque sorcier de salon leur avait prédit alors, à la cantinière que cet auteur acclamé écrirait pour elle d'admirables rôles que toutes les grandes artistes lui envieraient, au pierrot que cette actrice dédaignée serait un jour la plus illustre de toutes ses interprètes, ni l'un ni l'autre n'auraient voulu croire ce qui devait arriver moins de six ans après!

Moi aussi, je bavardai beaucoup avec la jolie cantinière. L'impression que j'en emportai cette nuit-là ne s'est jamais démentie ni modifiée. J'allais maintenant la suivre pas à pas dans son étonnante carrière, et, jusqu'à notre dernier entretien qui précéda de peu sa mort, je l'ai toujours trouvée la même : simple, franche, primesautière, aimable et de très bon ton. Elle causait bien et aimait à causer. Elle avait des façons à elle de voir les choses et de les dire, et trahissait des aspirations contradictoires bien inquiétantes pour son bonheur. Mais elle ne se livrait pas aisément. Elle était souvent distante; elle paraissait aimer les plaisirs et les traversait sans gaieté. Elle avait l'air, au milieu de la conversation la plus familière et la plus abandonnée, de quelqu'un qui a dans la tête une idée dont il ne parle pas et dont il ne faut pas lui parler; quelque chose de la Princesse sur laquelle la méchante fée a jeté un charme et qui vit dans l'attente du Prince libérateur. Au fond, quand j'y réfléchis plus tard, après l'avoir mieux connue, c'est bien là ce qui me parut symboliser l'aventure de sa vie. Toujours sous le coup du méchant sortilège, et voyant que le Prince Charmant ne venait pas, elle s'était mise à sa recherche. Elle crut parfois l'avoir trouvé; mais ce n'était jamais lui. Quelle déception, quel chagrin, les jours où elle s'apercevait de ses méprises successives! Mais, comme elle souffrait toujours du sortilège, elle reprenait sa poursuite vaine. Un jour elle y rencontra la Mort, et le Prince Charmant n'avait pas encore paru.

Combien de femmes l'ont enviée, non sans raison! Que de

choses elle avait pour vivre heureuse! Et pourtant je ne pense pas qu'elle l'ait jamais été à aucun moment. Il y a eu quelques joies dans sa vie, du bonheur jamais; et, pour certaines âmes, quelques joies et beaucoup de plaisir ne font pas la monnaie du bonheur.

Et puis, mener à bien une seule existence est déjà une tâche assez difficile. Appartenir à deux classes différentes de la société, voir sa vie tiraillée en sens divers par les préjugés, les habitudes, les aspirations de deux mondes distincts, quelles sources de tourments, quelles occasions de catastrophes! Si à cette dualité de situation s'ajoute la dualité du caractère, si vos désirs, si votre idéal, au lieu de se préciser et de s'unifier, se dédoublent, si vous avez soif à la fois de la sérénité de l'âme et de toutes les fièvres dont les passions l'agitent, il faut renoncer à tout espoir.

Pour beaucoup moins que ce qui avait été accordé à celle-là, bien des femmes se seraient déclarées heureuses. Mais, que voulez-vous? les gens difficiles ne le sont pas de leur propre volonté; la nature et les événements les ont faits ce qu'ils sont; ils ne peuvent pas être différents d'eux-mêmes, sortir de leur peau, sentir et penser avec un autre cerveau que le leur. Aussi faut-il les plaindre. N'est-il pas plus douloureux de vivre à deux doigts du bonheur, sans jamais pouvoir le saisir, que d'en être si éloigné que, d'avance, on y renonce à tout jamais?

Desclée avait vingt-cinq ans, lorsque je la connus. Les années qui suivirent furent les plus agitées et les plus orageuses de sa vie, années de transformation, de luttes intérieures qui déterminèrent une crise violente et salutaire. Bien des motifs différents y contribuèrent; les raisons tirées de la vie matérielle y eurent leur part aussi bien que les raisons tirées de la vie sentimentale. Les personnes qui se préoccupent le moins des questions d'intérêt sont précisément les plus capables d'en souffrir. Avec l'orgueil et la volonté qui étaient le fond de son caractère, elle devait avoir un absolu besoin d'indépendance. Dans un jour de révolte, elle se libéra.

Il n'y avait qu'une carrière pour elle. Elle n'y revint pas par affection, par vocation, mais poussée par les fluctuations

de la vie. Les dégoûts qui l'en avaient éloignée ne lui paraissaient plus rien aujourd'hui, auprès de ce qu'elle avait rencontré ailleurs. Elle revint au théâtre bien différente d'elle-même, résignée à toutes les patiences et à toutes les soumissions, mais ayant dit adieu à toutes les grandes espérances. En somme ne voyait-elle pas autour d'elle des femmes moins intelligentes qu'elle vivre du métier de comédienne? C'est à cela maintenant qu'elle bornait son ambition.

Mais c'est alors qu'elle put se rendre compte de tout ce qu'elle avait perdu en manquant le début de sa carrière, et mesurer toute la profondeur de sa chute. Il eût mieux valu pour elle être la plus inconnue des actrices, que d'avoir un passé comme le sien. Rien n'est plus difficile que de faire revenir le public parisien sur un jugement qu'il a porté. Il résistera moins pour trouver sublime du premier coup une nouvelle venue, dont il n'aura jamais entendu parler, que pour reconnaître du talent à celle à qui il l'a une fois dénié. Il y a une cote des artistes comme il y a une cote des valeurs, et ceux qui font leur métier de ce commerce d'êtres humains ne sont pas les seuls à se tenir au courant de ses mercuriales. La hausse et la baisse se font rapidement sur certains noms, et l'on a vu parfois les plus glorieux tomber à des chiffres misérables. Or elle avait été jugée depuis longtemps, classée, étiquetée comme une jolie femme portant bien la toilette, mais incapable de jouer un rôle; de celles à qui on ne donne pas d'argent et à qui parfois on en demande. Pas un directeur à Paris ne l'aurait engagée sans redouter les moqueries de son chef de claque. Les gens à qui elle parlait de remonter sur les planches la regardaient avec étonnement. Elle était trop intelligente pour ne pas se rendre compte bien vite qu'elle n'avait plus aucun espoir d'y retrouver une place acceptable, une occasion de développer son talent, une chance de réussir. Que faire alors? Dire adieu du même coup à son pays et à son art; aller chercher bien loin sous des cieux différents d'autres espoirs, d'autres affections, d'autres dégoûts et d'autres souffrances aussi peut-être, mais du moins pas les mêmes? A ce moment-là, Desclée était bien perdue pour le théâtre. Pas une main ne se tendait vers elle, nul ne venait l'aider dans le courageux effort qu'elle avait voulu tenter. Elle ne songeait plus

qu'à fuir Paris qui avait assisté, indifférent ou railleur, à toutes ses déceptions.

A cette heure critique, un directeur nommé Meynadier, qui promenait depuis plusieurs années déjà une troupe française à travers les villes d'Italie, lui offrit de l'emmener. La proposition n'était pas bien tentante : c'était une solution à la crise qu'elle subissait; elle l'accepta par lassitude. Elle ne partait pas comme étoile et grande vedette; mais pour jouer des rôles d'un emploi indéfini, avec la promesse, « si ça marchait bien », d'être essayée dans les grands rôles. C'est dire à quel point les leçons de la vie lui avaient profité. Elle n'apportait plus sur les planches et dans le travail du théâtre les illusions d'une petite fille et le dédain d'une enfant gâtée; elle abordait cette fois la carrière en femme qui a souffert et réfléchi... Comment eût-elle pu prévoir la récompense qui lui était réservée, et que tous ces pénibles sacrifices, cette dure nécessité de s'expatrier, cette humiliation de renoncer à Paris où toutes les portes se fermaient pour elle, étaient, comme l'événement le prouva, la plus heureuse chance que le sort pût lui réserver, le commencement de sa fortune?

Elle partit. A Paris, on parla de ce départ pendant huit jours. Au bout d'un mois elle était complètement oubliée, et personne n'en dit plus rien, ou ce fut pour constater, en quelques phrases sèches, son naufrage définitif.

Par un pur hasard, je fus, de ses anciens amis, à peu près le seul à rester au courant de sa vie, car elle n'écrivait guère, et cherchait plutôt à se faire oublier. Ma mère, à cette époque, passait les hivers à Florence pour raison de santé. C'est par elle que j'appris l'éclosion du talent inattendu chez la fugitive et que je reçus la nouvelle de ses premiers succès.

La troupe Meynadier nous a amené ici (m'écrivait ma mère), cette jolie Desclée, que nous avons vue au Gymnase avec ton père. Tu ne saurais croire combien ses progrès sont remarquables. Le régisseur de Meynadier est un acteur nommé Bondois, très intelligent, paraît-il, et qui dirige très bien le travail de la troupe. Il fonde de grandes espérances sur Desclée, qui se loue de ses conseils.

C'est ainsi que, pendant les quatre années d'Italie qui amenèrent progressivement l'extraordinaire transformation de Desclée, je fus constamment tenu au courant des rôles qu'elle y jouait, du développement de son talent et de la vogue extraordinaire qui l'accompagna dès l'année suivante, depuis Naples jusqu'à Turin. Ma mère, à qui elle avait été présentée par le vieux duc de Dino, enchantée de la comédienne, ne lui avait ménagé ni les compliments, ni les encouragements. La femme ne l'avait pas moins charmée. Elle la rencontrait dans les réceptions mondaines, car l'esprit et la distinction de Desclée la faisaient rechercher partout. Des relations suivies s'étaient établies entre elles, et, lorsque Desclée quittait Florence, elles s'écrivaient. Cette correspondance pourrait servir de préface à celle qui s'établit plus tard entre Dumas fils et son interprète, car ma mère avait été frappée, comme il le fut à son tour, de la contradiction entre la nature intime de Desclée et sa façon de vivre. C'est à son orgueil d'artiste qu'elle s'adressait. Elle y voyait la branche de salut où devait s'accrocher cette naufragée. Tous ses efforts tendaient à lui donner confiance en son avenir de comédienne, à la persuader surtout de persévérer dans le travail. Desclée, à ce moment, était toute à la joie de son succès; mais elle n'en était pas tout à fait assurée. Elle commençait à rêver d'une revanche parisienne, mais elle n'osait pas y croire encore.

Les années de 1864 à 1868 furent donc pour elle une époque décisive d'étude et de succès croissant. De plus en plus maîtresse d'elle-même et de son art, elle sentait grandir, avec son talent, son ambition et son espoir. Toutefois, elle n'en disait rien. Sa saison terminée, elle venait à Paris chercher des robes et des rôles; mais on ne la rencontrait nulle part. Elle évitait ses anciens amis; personne ne parlait d'elle, et, dans le monde des coulisses, ses succès lointains n'avaient pas encore d'écho. Elle avait plu aux Italiens, mais elle craignait de ne plaire qu'à eux, et pour s'assurer, avant d'affronter les Parisiens, qu'on pouvait lui trouver du talent de ce côté-ci des Alpes, elle s'en vint jouer à Bruxelles, ce faubourg de Paris. Là, son succès fut pour le moins aussi grand qu'à Florence ou qu'à Rome. Alors ayant pris confiance, elle écrivit à Dumas :

Je joue ici *Diane de Lys*. J'ai beaucoup travaillé. Je ne suis plus la comédienne insuffisante et maladroite que vous avez connue. Soyez bon, venez m'entendre.

Et Dumas fut bon, bon comme il l'était toujours, avec délicatesse. On a dit qu'il l'avait vue jouer par hasard en passant; c'est inexact; il est allé à Bruxelles tout exprès, sur sa demande. Mais pensant bien que son voyage ne pouvait passer inaperçu, il lui chercha un prétexte, de façon à ne causer aucun préjudice à Desclée, dans le cas où elle ne tiendrait pas à ses yeux tout ce qu'elle avait promis.

C'est en sortant du théâtre du Gymnase, où il venait de décider avec Montigny le retour de Desclée, qu'il me montra sa lettre et me fit le récit de son voyage. Il était enthousiaste. « Je vais vous étonner », m'avait-il dit tout d'abord. Je lui expliquai alors pourquoi je ne l'étais pas, et tout ce que je savais depuis longtemps par ma mère.

La négociation de ce nouvel engagement n'avait pas été sans difficultés. Elles ne venaient pas de Montigny, mais de Desclée, qui, jugeant maintenant son éducation complète et ne voulant plus être traitée en écolière, craignait de se retrouver sous la férule de son ancien directeur. Elle avait déjà la conscience de sa force et dictait ses conditions, qui d'ailleurs furent acceptées.

Ce qui me surprit, c'est qu'un temps assez long s'écoula — presque une année je crois — entre cette conversation et la rentrée de Desclée. Elle avait, dit-on, engagé sa parole à Meynadier, et se fit un point d'honneur de n'y point manquer. Ne voulut-elle pas achever de se préparer à cette grande épreuve? Paris la tentait, mais elle en avait peur. Pour cette raison ou pour toute autre, elle retourna en Italie, et ne reparut au Gymnase que dans l'automne de 1869.

Par un heureux hasard, ni mon père ni moi nous ne jouions ce soir-là, et nous pûmes aller l'entendre. Dès le premier acte de *Diane de Lys*, elle nous avait charmés. Après le second nous étions dans sa loge, remplis d'admiration pour un talent souple, varié, original, pour un talent achevé, qui, jusqu'au dernier acte, se développait à nos yeux sous ses faces multiples. Desclée allait créer : *La Visite de Noces*, *Frou-Frou*, *La Femme de*

Claude. Mais si haut qu'elle s'élevât dans ces quatre étapes de sa glorieuse et rapide carrière, tout était en germe le soir de ses débuts quand nous la vîmes dans *Diane de Lys*.

Ah! l'impossibilité de raconter le jeu d'un artiste disparu, de donner une idée, même rudimentaire, de la nature de son talent, de son exécution, je m'y heurte à chaque ligne dans mes retours vers le passé. Comment ranimer ces yeux éteints, faire résonner un écho de ces voix disparues, reproduire le geste, les pas, les attitudes de ces corps tombés en poussière? J'ai beau mesurer la vanité de mes efforts, chaque fois j'y suis repris, et il faut, bon gré mal gré, que j'essaie de retracer ces images, de réveiller ces bruits, d'évoquer ces fantômes dont le souvenir m'obsède.

Quelle transfiguration! Elle avait conservé sa beauté, son charme et son élégance; mais une âme, jusque-là muette, s'était révélée tout à coup et animait tout cela. Une vie, une vie intense, circulait dans ce corps jadis nonchalant. Les yeux, ces beaux yeux de myope, ne laissaient plus flotter au hasard leurs regards indifférents; chacun de leurs mouvements révélait le travail intérieur, et trahissait une pensée. La voix enfin, demeurée belle et un peu grave, avait perdu son harmonieuse monotonie de cloche dans la campagne. Assouplie et changeante, elle se prêtait à l'expression des sentiments les plus divers avec une variété, une richesse et surtout une justesse d'inflexion qui me charmèrent plus que tout le reste. A un style impeccable dans sa diction et dans sa mimique, — j'entends par là une absence complète de poncif, de lieu commun théâtral, de choses déjà vues et entendues sur la scène, — ajoutez le charme de l'inattendu et l'admiration à tous moments, se doublant de la surprise. Jamais aucun effort, du moins visible. Même dans les situations les plus violentes, dans les scènes les plus dramatiques, elle parlait, elle parlait toujours. Le verbe s'échappait de ses lèvres, facile et naturel, sans jamais laisser faiblir l'intensité de la passion et le mouvement de la scène, qu'elle savait réveiller et maintenir, çà et là, par un mot, par une exclamation dont la puissance et l'éclat soutenaient tout le reste.

C'était un talent vrai dans toute la force du terme, c'est-à-dire, selon le cœur de Dumas et selon les traditions du

Gymnase de Montigny, qui fut une école de vérité, qui poussait l'illusion de la vie aussi loin qu'on ait pu le faire sur la scène, et donnait cette impression de réalité vivante qu'en littérature Guy de Maupassant a su atteindre.

Son succès fut foudroyant. Du jour au lendemain on ne parlait dans Paris que de Desclée. Elle put juger alors combien lui avait été favorable son exil forcé, et que cette transformation, qui avait demandé plusieurs années, ne se fût pas opérée lentement, pas à pas, rôle à rôle, devant le public parisien. Il n'y eût pas été aussi sensible; on lui aurait marchandé son succès, on aurait raillé ses efforts, on aurait contesté ses progrès. Le plus habile calcul n'aurait pu trouver mieux que ce que les circonstances avaient amené. Cinq ans d'absence, cinq ans d'oubli, et, brusquement, elle reparaissait sous sa forme nouvelle. Cette actrice nulle était devenue une grande comédienne, et nous en demeurions stupéfaits.

Bizarre revirement de la destinée. Jusque-là tout l'avait desservie, jusqu'à ses plus beaux dons. Aujourd'hui tout travaillait pour elle, tout la poussait, tout l'aidait. Elle reparaissait avec l'appui et sous le patronage d'Alexandre Dumas, alors à l'apogée de sa gloire, de son autorité, de son influence, après l'éclatant et décisif succès des *Idées de madame Aubray*. Desclée rayonnait de joie. Elle méritait son triomphe et l'avait bien gagné. Quel courage à vingt-cinq ans, de renoncer à la vie joyeuse, de piétiner son amour-propre de femme et d'artiste pour se remettre à l'école dans une troupe nomade!

Mais les années qui venaient de s'écouler n'avaient pas seulement transformé la comédienne; la femme aussi avait acquis moralement son plein développement. La vie avait été pour elle, je l'ai déjà dit, pleine de revirements et d'orages. L'orgueil et la volonté obstinée avaient allumé en elle bien des colères; ils lui avaient valu bien des souffrances, bien des désillusions, bien des regrets. L'impeccable technique qu'elle possédait maintenant lui permettait de traduire, dans leurs nuances les plus délicates, tous les sentiments tumultueux et divers qui peuvent agiter l'âme d'une femme : rien de ce qui est féminin ne lui était plus étranger. A travers le jeu de l'artiste on sentait frémir l'âme de la femme, et sa science du théâtre lui permettait d'étaler à nu sa rude connaissance de la vie.

Cela éclata dès sa première création, dans *La Visite de Noces*. J'ai assisté à une répétition générale, celle qui précéda l'admission d'un public quelconque : bien que j'eusse quitté le Gymnase depuis quelques années déjà, je ne cessais d'y fréquenter et j'y fus toujours considéré comme un enfant de la maison. Cette matinée est restée dans mon esprit comme un de mes meilleurs souvenirs de théâtre. Nous étions là, dans la salle, autour du directeur et de l'auteur, avec son vieil ami Mirault, une dizaine de camarades. Quelque succès qu'ait eu l'actrice dans cette pièce, elle n'en a jamais remporté de plus complet et de plus enthousiaste que celui que nous lui fîmes. Lorsque nous la vîmes, après le départ de son ancien amant, secouer son mouchoir en l'air avec un air de dégoût et comme pour purifier l'atmosphère, nous étions debout pour l'acclamer. C'était à la fois si éloquent et si simple; c'était aussi, pour employer un mot dont on a beaucoup abusé depuis, si « vécu » !

Bien « vécue » aussi la douloureuse *Princesse George*, où Blanche Pierson lui fit un si remarquable vis-à-vis dans madame de Termonde. Combien différentes ensuite, l'ingénuité fatale et la perversité enfantine de *Frou-Frou!* Enfin vint *La Femme de Claude*, pièce étrange et puissante, mal comprise du public d'alors, et qui, par cela même, fut un plus grand triomphe pour Desclée. Elle avait incarné jusqu'à ce jour toute la grâce, toutes les séductions, tous les charmes de la femme, tout ce qui peut la rendre intéressante et sympathique; il lui fallait maintenant étaler tout ce qui peut la rendre odieuse et haïssable, montrer la bête luxurieuse et perfide, assez exécrable enfin pour justifier qu'on la tue. On ne s'élève pas plus haut dans la vérité tragique, on ne développe pas plus de puissance, on ne déchaîne pas avec plus de sauvagerie l'amour bestial, qu'elle ne le fit ce soir-là.

Jamais vogue de comédienne ne fut plus grande, plus rapide et plus méritée. Desclée la devait bien à son seul talent. Elle n'avait pas cherché pour reparaître l'appui d'une nouveauté, d'une création sensationnelle. Elle n'avait sollicité d'aucune manière l'appui intéressé des journaux, ni cherché à attirer sur sa personne l'attention du public par des excentricités à l'américaine. Elle accueillit la grande célébrité, le triomphe suprême, avec l'aisance d'une femme bien élevée,

dédaigneuse de la réclame et du tapage, et jamais elle ne mena une existence plus modeste et plus retirée que pendant cette trop courte période d'extraordinaire succès.

1869-1874. Cinq ans!... Non, pas même cinq ans, car il faut en défalquer l'année terrible qui était venue suspendre, en même temps que la vie nationale, les premiers succès de l'artiste. Quatre ans donc, c'est toute la carrière de Desclée. Quatre années, sur lesquelles les deux premières seules lui apportèrent la pleine et calme jouissance de sa victoire, car, dès *La Princesse George*, elle s'était sentie gravement atteinte. Pour aller jusqu'au bout des représentations, il lui avait fallu lutter silencieusement contre un mal dont elle ne voulait pas se plaindre, imposer silence à la douleur qui lui criait qu'elle était mortellement blessée. Avant qu'elle eût commencé les études de *La Femme de Claude,* déjà toutes ses joies récentes et à peine effleurées, tout ce bel avenir si bravement conquis, ses promesses de bonheur, de fortune, de célébrité, tout cela s'était écroulé devant elle. Bien avant que les médecins lui eussent enlevé l'espoir, elle avait senti le premier frisson de sa longue agonie. Ah! c'était un caractère. Pas de lamentations, pas de plaintes vaines. Elle fut brave devant la menace de la mort et courageuse sous les étreintes de la douleur. Peu à peu les idées mystiques qui avaient hanté son esprit dès sa première jeunesse, et failli l'entraîner vers le cloître, reprenaient possession de sa volonté. Je ne retrouvais plus rien de l'actrice triomphante, laissée la veille toute joyeuse de ses succès. Pauvre créature! il semblait qu'elle s'efforçât de prendre en dégoût tout ce qu'elle avait convoité pendant tant d'années, tout ce qu'elle avait si difficilement conquis, tout ce qui aurait dû la faire heureuse et glorieuse, — afin de pouvoir quitter sans regrets la vie redevenue belle au moment où il fallait lui dire adieu.

Elle habitait à un troisième étage du boulevard Magenta un appartement assez modeste, meublé de la façon la plus bourgeoise, et où seuls le piano et l'orgue qui se faisaient vis-à-vis dans le salon révélaient le logis d'une artiste. C'est là que je vins la voir un soir, à l'époque des dernières représentations de *La Femme de Claude*. Elle dîna devant moi avant de se rendre au théâtre. Il serait plus exact de dire que nous

causâmes, les coudes sur la table, pendant qu'on apportait devant elle un certain nombre de plats sans qu'elle y touchât presque. Bien que je fusse accoutumé à ses crises de tristesse et de découragement, je ne l'avais pas vue encore dans l'état de sombre désolation où je la trouvai ce jour-là. Assis près d'elle pendant que ses mains jouaient distraitement avec les fourchettes et les couteaux dont elle ne faisait point usage, j'avais entrepris de secouer cette torpeur morale qui n'avait à ma connaissance aucune raison précise, aucun motif concret. Je passai en revue tout ce qui pouvait la réconcilier avec l'existence : son art, ses succès, la musique, les amitiés fidèles, tout ce qui, d'ordinaire, amenait un sourire sur ses lèvres. Mais rien ne put éclairer son visage, et rallumer la flamme de ses yeux, qui semblaient déjà regarder l'au-delà. Finalement je la plaisantai sur sa richesse. Elle allait donner à l'étranger des représentations fort bien payées, et je la savais préoccupée de gagner de l'argent pour les siens. C'est la seule chose humaine à laquelle elle semblait attacher encore un certain intérêt. Elle paraissait lasse de tout. Elle ne se plaignait pas d'être malade, mais d'être lasse ; et, comme je lui conseillais le repos, elle répéta à plusieurs reprises : « Le repos, oui, le repos! » avec un sourire qui me donna le frisson. Inquiet, je m'informai. Je sus le lendemain ce qu'elle avait voulu dire.

Et le repos vint. Ce ne fut pas long, mais combien douloureux ! D'abord un voyage triomphal à Londres. Au retour, l'impuissance tragique des médecins, non seulement à la guérir, mais à adoucir ses souffrances. Elle disait avec douceur : « Il est impossible que j'aie fait autant de mal que j'en souffre ! » Puis vinrent les jours cruels, où, toute espérance perdue, on appelle, au secours de ceux qui agonisent, la mort, terme de leur martyre. Puis la fin simplement chrétienne de cette âme agitée et douloureuse.

Cependant la résignation de la croyante n'avait pas complètement étouffé l'orgueil de l'artiste, et quelques mots trahirent chez elle la pensée consolante que son nom resterait marqué dans l'histoire de l'Art. Comme elle l'avait prévu, Dumas prononça sur sa tombe un discours admirable et

demeuré célèbre. De même qu'il avait présenté au public cette belle artiste, il se tenait près d'elle encore le jour de ses funérailles, pour veiller à ce qu'elle disparût dans une apothéose d'admiration et de sympathie, et jeter, du haut de sa propre gloire, le nom de son interprète à la postérité.

Malheureusement, pour mieux atteindre ce but, et dans son désir d'écarter de cette mémoire une indiscrète curiosité, des commentaires déplaisants dont il avait la méfiance, il a affirmé avec sa grande autorité certaines choses qui m'ont surpris et sacrifié des vérités qu'il importe de rétablir.

« Le génie, dit-il, est une fatalité comme une autre. » Selon lui, cette fatalité a marqué au front Desclée ; c'est de son génie qu'elle est morte, c'est à lui qu'est dû le mal anonyme qui vient de nous la prendre.

Il analyse ensuite son talent « si individuel et si humain et dont le procédé était *insaisissable* même pour ceux qui vivaient à côté d'elle ».

« Rude métier, dit-il encore. Afin de traduire le poète, de s'emparer du spectateur, l'artiste réveille tout à coup ses souvenirs les plus secrets, ses douleurs les plus sacrées ; il ressuscite la douleur qu'il croyait morte, il remet son âme dans l'état nécessaire à son art, il contraint ce qui n'était plus à être de nouveau. »

Enfin après avoir cité au début les strophes immortelles d'Alfred de Musset sur la Malibran, il en résume le sens à la fin dans une phrase lapidaire, en disant de Desclée : « Elle nous a émus et elle en est morte, voilà toute son histoire ».

Non, mon bon Maître. Les vers admirables de Musset ne sont pas autre chose qu'une fiction poétique. La Malibran n'est pas morte d'avoir mis son âme dans son chant. Elle est morte des suites d'une chute de cheval et d'une saignée intempestive. Mon père a su les détails de cette fin tragique par son ami, le grand chanteur Lablache, qui en avait été témoin, et son récit m'a été confirmé par le mari de la Malibran, par le violoniste de Bériot lui-même, que je rencontrais chez leur fils.

Pareillement, l'illustre créatrice de Bérénice, de Roxane, de Monime, d'Iphigénie et de Phèdre, la Champmeslé, dont

Racine accompagna le cercueil en pleurant, était morte de suites de couches.

La plus passionnée, la plus touchante des tragédiennes de l'ancienne Comédie-Française, Adrienne Le Couvreur, mourut victime d'une rivalité d'amour, empoisonnée par la rivale.

Lorsque, dans la dernière partie de sa carrière, Rachel tombait évanouie sur la scène, après les imprécations de Camille, nous savions bien d'où lui venait cette faiblesse, et que Corneille n'y était pour rien. Elle n'avait pas montré moins de génie, dépensé moins de flamme quelques années auparavant, lorsque, la tragédie terminée sans attaque de nerfs, elle rentrait au bras d'Alfred de Musset, pour achever gaiement la soirée, comme il nous l'a conté lui-même, entre sa sœur boudeuse et ses parents acariâtres, dans son petit appartement du passage Véro-Dodat. Si elle est morte jeune, c'est pour avoir traîné sa phtisie depuis Saint-Pétersbourg et Moscou, jusqu'à New-York et San-Francisco, victime d'une avidité honteuse et d'une exploitation criminelle.

Rose Chéri, mère héroïque, a contracté la diphtérie au berceau de son fils aîné, dont vous-même, Dumas, étiez le parrain, et pour lequel elle est morte avec la joie de l'avoir sauvé de la mort.

Quant à Desclée, si nous voulions raconter son histoire, elle serait beaucoup plus compliquée qu'il ne vous plaît de nous l'assurer. Elle n'est morte, ni de *La Princesse George*, ni de *La Femme de Claude*, et, quoi que vous en disiez, sa maladie avait un nom. Elle en avait même plusieurs, car il est plus aisé aux médecins de classer nos maux que de les guérir. Vingt ans plus tard, après les travaux de Pasteur et de Lister, la chirurgie l'aurait sans doute sauvée, et pendant bien des années encore, pour sa gloire et pour la vôtre, elle aurait généreusement dépensé devant le public son admirable tempérament de comédienne. Vous le voyez, ce qui tue de telles artistes, ce n'est pas le théâtre, c'est le monde; ce n'est pas le rêve, c'est la réalité; ce n'est pas l'art, c'est la vie.

Il n'en est pas, fort heureusement, des jeux de la scène comme des jeux du cirque où le gladiateur devait perdre avec grâce jusqu'à la dernière goutte de son sang. Mais ce métier, qui demande une grande dépense de force nerveuse et muscu-

laire, n'est pas un exercice de malade. Vous n'aviez pas encore commencé les répétitions de *La Femme de Claude* que Desclée avait déjà le sentiment de son danger. Si elle créa le rôle terrible, et avec quel effort! ce fut par dévouement, par amitié reconnaissante pour vous, à qui elle devait tant; mais, avant d'en avoir dit une ligne, elle appartenait à la mort.

Il n'est pas moins inexact de dire que le comédien doit pour émouvoir le public, remettre son âme dans l'état nécessaire à son art, c'est-à-dire réveiller, renouveler en lui ses passions et ses souffrances anciennes. Ce sacrilège, cette prostitution de l'âme lui sont fort heureusement impossibles. C'est justement le contraire qu'il fait. Ce sont ses muscles et ses nerfs qu'il replace dans l'état où il a pu les observer pendant la douleur, de façon à nous en donner l'expression apparente, la surface. Pour que le comédien nous émût avec sa propre douleur, il faudrait que celle-ci fût identique à celle de son personnage, ce qui n'arrive jamais. Si le comédien parvenait à réveiller, dans toute son intensité, la colère qu'il a ressentie le jour de la trahison de sa maîtresse, la douleur qui l'a brisé le jour où il a perdu sa mère, il serait incapable, dans cet état, de jouer un autre personnage que lui-même; il dirait d'autres mots, il pousserait d'autres cris, il évoquerait d'autres noms que ceux voulus par l'auteur, et nous donnerait la représentation de sa propre vie, et non celle d'une fiction.

Enfin, pourquoi dire de Desclée que son procédé était insaisissable, même pour ceux qui vivaient à côté d'elle? Le procédé d'un artiste, qu'il s'agisse d'un peintre, d'un comédien, n'échappe pas à l'analyse. L'Art ne peut échapper à l'analyse, puisque la nature elle-même n'y échappe pas. Mais quand nous avons observé les procédés d'un peintre, d'un comédien ou d'un écrivain, s'ensuit-il que nous puissions l'égaler et même l'approcher? En aura-t-il moins de mérite? En sera-t-il moins grand?

On ne saurait trop s'élever contre certaines idées fausses. Il y a danger à laisser croire qu'il suffit d'avoir eu de grands chagrins pour devenir une grande artiste, et de se les rappeler pour émouvoir le public; que le métier est chose négligeable et inférieure, dédaignée de l'élite et dont le génie peut se passer; qu'on peut s'élever aux régions les plus hautes de

l'Art, par le moyen de je ne sais quel vague instinct, qui nous permettrait, comme par le coup de baguette d'une fée, de savoir tout sans avoir jamais rien appris et d'atteindre à tout sans avoir fait le moindre effort. J'ai vu les plus heureuses natures compromettre un bel avenir pour avoir cru à ces billevesées, et Desclée en est un exemple, car elle a failli, faute d'avoir compris la nécessité du travail, mourir tout aussi jeune, et bien plus malheureuse, sans avoir connu ses heures de triomphe et laissé derrière elle un nom inoubliable.

Et c'est vous — mon bon Maître — qui avez dit cela, vous que j'ai entendu tant de fois exprimer des opinions toutes contraires! Vous que j'ai toujours vu méfiant envers les comédiens, dits « de nature », chez qui l'inspiration ne se règle jamais, dont les élans, parfois magnifiques, n'ont pas de lendemain, qui sont incapables de fixer leurs trouvailles, et qui trahissent l'auteur par d'incroyables différences d'exécution. Vous, que j'ai entendu si souvent reprendre aux répétitions certains de vos interprètes, et leur faire redire vingt fois une phrase, jusqu'à ce que l'inflexion, exigée par votre oreille impeccable, traduisît exactement le sens que votre pensée donnait aux mots, et le sentiment que vous imposiez au personnage. Et vous dites cela à propos de Desclée, c'est-à-dire du talent le plus sûr, qui jamais ne livrait rien au hasard; dont les créations, établies sur des bases solides, se retrouvaient intactes, intégrales, après cent représentations!

Je m'attarde à discuter avec vous, — mon Maître disparu — et je sais bien, pourtant, que votre opinion ne diffèrait point de la mienne; je sais pourquoi vous l'avez dissimulée sur la tombe de la pauvre Desclée. J'ai compris votre apparente contradiction et le sentiment auquel vous avez obéi, la protection dont vous avez voulu entourer cette tombe encore entr'ouverte, le généreux appui que vous avez voulu continuer à cette pauvre morte, après l'avoir donné à la vivante. Au lendemain de cette catastrophe, et sous les yeux de tant de témoins plus ou moins bienveillants de cette existence tourmentée, ne voulant pas qu'on analysât la carrière de la comédienne, ni qu'on scrutât le passé de la femme, ni qu'on discutât en quoi l'une avait pu influer sur l'autre, il vous a suffi de quelques phrases autoritaires pour imposer silence, et,

après vous, nul n'a plus rien dit. A l'heure où vous preniez la parole, vous ne pouviez sans doute rien faire de mieux que de lui tresser une couronne avec les fleurs — éclatantes ou sombres, — de son talent et de son malheur.

Mais le temps a passé; le temps qui n'épargne pas plus les morts que les vivants. La plupart des témoins de la vie de Desclée ont aujourd'hui disparu. Voilà longtemps déjà que vous nous avez quittés, et le moment approche où moi-même j'irai vous rejoindre[1]. Aux yeux des générations nouvelles, il ne reste qu'une légende sur Desclée, une légende dangereuse, parce qu'elle peut fausser les idées de quelque grande artiste de l'avenir. L'autorité de votre nom et de votre parole donne à cette légende un air de vérité qu'elle ne mérite pas, et c'est pourquoi mieux valait la détruire. En le faisant je défends des idées qui, je le sais, étaient les vôtres. Et quant à Desclée, si j'ai démontré qu'elle a conquis le talent et la gloire par un travail opiniâtre, et qu'elle n'a été emportée en pleine jeunesse que par l'inéluctable fatalité de la vie, elle n'en paraîtra que plus grande et plus pitoyable.

PIERRE BERTON

1. Au moment ou Pierre Berton s'exprimait avec cette sérénité lucide, il se savait condamné. Ces pages sont les dernières qu'ait écrites l'excellent artiste. — N. D. L. R.

L'ETHNOGRAPHIE

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

L'ethnographie, la description des peuples dits primitifs, est une science d'ancienne date en France. Elle se réclame de Jean de Léry et de sa relation des Caraïbes, aussi familière à Montaigne que la *Cosmographie* de Thevet ; elle peut citer le marquis de Rochefort et son *Histoire des Antilles*, Sagard et le *Grand Voyage au pays des Hurons*. Puis c'est la série des *Lettres édifiantes et curieuses*, et les compilations mêlées d'observations et de renseignements inédits de Lafiteau et de Charlevoix, sur les Indiens d'Amérique, si connues au XVIIIe siècle et que Chateaubriand pilla avec tant d'effronterie. Les demi-impostures du baron de Lahontan, ses descriptions de tribus Algonquines, furent aussi populaires. On sait d'ailleurs quelle valeur les philosophes donnèrent aux considérations touchant ces peuples à l'état de nature. Montesquieu, Diderot, Voltaire, se souvenant de Montaigne et du fameux chapitre « des Cannibales » ne se privèrent pas de comparer Morales et Religions primitives et européennes. Le président De Brosses écrivait, à l'aide des traductions françaises de Dapper et de Bosman (*Description de l'Afrique ; Voyage en Guinée*), son *Culte des dieux fétiches*, le premier ouvrage de Science comparée des Religions. Puis Marmontel et l'abbé Raynal vulgarisèrent, au point de les défigurer, les connais-

sances qu'on avait sur les *Incas* et l'*Histoire naturelle et sociale des deux Indes*. Nous nous arrêtons là. Au XVIIIe siècle, les études d'observation et de comparaison allaient de pair. On traduisait les grands ouvrages étrangers. Jusque sous l'Empire, on garda, en France le goût et le talent de ces études; la tradition des expéditions ethnographiques et géographiques dura. Et ce n'est pas sans émotion qu'on peut encore voir dans les réserves du musée de Saint-Germain les belles pièces, sauvées du musée de la Marine, et qui datent de Bougainville et de la Pérouse, de la découverte de la Polynésie.

La science qui eut cette vogue a subi, en France, après la publication des grandes expéditions du siècle dernier, une véritable éclipse. On trouverait malaisément, en langue française, au XIXe siècle un travail qui valût celui de Lesson sur les Polynésiens (expédition Dumont d'Urville) ou celui de Péron de l'expédition Baudin. Gaussin à Tahiti, Faidherbe au Sénégal, sont de rares exceptions.

Cependant à l'étranger la même science recevait un développement énorme.

*
* *

En Angleterre, la découverte et la conquête des colonies agitaient un monde de faits, de problèmes et d'idées. De 1800 à 1825 des livres comme celui de Collins sur les Australiens, de Raffles et de Marsden sur la Malaisie, d'Ellis sur les Polynésiens, excitaient la plus vive curiosité. Ce sont encore aujourd'hui des sources indispensables. La tradition ethnographique était fondée, même loin de toute chaire magistrale dans les universités, même à part de toute société savante.

Dans une histoire de l'ethnographie naissante en Angleterre, c'est à Sir George Grey qu'il faut faire la première place. Grey fut l'héroïque explorateur de l'Australie-Occidentale; il administra successivement l'Australie-Occidentale, l'Australie-Méridionale, qu'il sauva d'une crise grave, la colonie du Cap, la Nouvelle-Zélande où la ruine approchait et où il vainquit et pacifia les valeureux Maori. Au cours de cette carrière mouvementée il donna une sorte de branle universel à cette

science. Lui-même rassembla, pendant sa première expédition, les documents australiens qu'il publia au tome II de son *Journal of two expeditions* et dans son *Vocabulary*. Il y faisait une découverte de premier ordre, celle du totémisme en Australie. Devançant Mac Lennan et Frazer, il rapprochait, comparaison devenue classique, ce que Long et Gallatin avaient dit du *totem* algonquin, et ce que lui-même avait constaté du culte de l'animal éponyme, le *kobong*, dans la tribu de Perth. En Australie-Méridionale, de 1842 à 1844, il organisait le recueil et la publication des monographies de Moorhousse, de Teichelmann, de Schürmann, sur les tribus d'Adélaïde, de la baie de la Rencontre, de Port-Lincoln (vocabulaires, grammaires, description sociologique). Au cap, il rassemblait les documents encore aujourd'hui partiellement inédits, que Bleek publia ou rédigea et qui concernent les Hottentots, les Boschimans, les Caffres : Ces travaux fondaient la linguistique et le folklore africains. En Nouvelle-Zélande, il s'illustra par le fidèle et artistique recueil qu'il fit des traditions historiques et mythiques des Maori. La publication des *Konga Moteatea*, dont une partie est traduite dans ce chef-d'œuvre littéraire, la *Polynesian Mythology*, fait de Grey l'un des fondateurs de la philologie et de l'histoire des civilisations malayo-polynésiennes. Il fut parmi les fondateurs actifs de l'Institut de Nouvelle-Zélande où se groupèrent laïcs et missionnaires anglicans. C'est à cette société et aux savants qu'elle groupa que nous devons la publication de travaux, alors à moitié prêts, comme le dictionnaire de Williams et puis la longue série des observations et des recueils historiques et philologiques de White, de Percy, d'Elsdon Best, de Tregear publiées dans les cinquante volumes des *Transactions of the New Zealand Institute*, et les vingt volumes du *Journal of the Polynesian Society*.

Nous avons attiré l'attention sur Sir George Grey, parce que sa vie montre ce qu'un homme peut faire en ces matières, malgré d'écrasantes charges d'administration et d'exploration. Le travail de l'ethnographe, comme celui des autres sciences d'observation, est éminemment rémunérateur. Il faut et il suffit qu'on ait le goût de la recherche, la notion des principaux faits et des principales classifications, la connaissance au

moins expérimentale de la langue; il faut et il suffit qu'on rencontre les indigènes qui possèdent eux-mêmes le trésor de traditions de leur tribu, et qu'on ait leur confiance : ils vous communiquent alors ces sortes d'archives orales dont aucune tribu ne peut se passer, si bas qu'elle soit placée sur l'échelle humaine. Car c'est en elles que sont enregistrés les préceptes et les idées dont la conscience et l'observance font la conscience que la tribu a d'elle-même et assurent la cohésion sociale.

La part de l'Angleterre dans l'histoire de l'ethnographie est considérable. Les Anglais, sinon le Royaume-Uni et le Colonial Office, ont fait leur devoir et n'ont été dépassés que par la grandeur de la tâche. Partout où ils ont colonisé, il s'est trouvé au moins un administrateur intelligent, quelque zélé missionnaire, quelque colon, quelque voyageur, quelque savant pour collectionner, observer, publier : dans l'Inde l'admirable *Ethnology of Bengal* de Dalton date de cinquante ans et la tradition se poursuit brillamment. Dans la Guyane, c'est Brett et Im Thurn; dans le Dominion of Canada, c'est Sproat et, c'est Dawson[1]. En Afrique il y a eu Ellis chez les Nigritiens, Callaway chez les Zoulous, etc.; en Polynésie Williams, Fison, Turner; en Melanésie Codrington et Chalmers et d'autres encore; à Borneo, Spencer Saint John; aux Andamans, Man; les ouvrages de ces savants resteront un honneur pour la science anglaise. Ce n'est pas un fait de hasard si, jusqu'aux dernières décades du XIXe siècle, la littérature ethnographique est presque tout entière, en langue anglaise, la contribution la plus importante après celle des Anglais étant venue des Américains du Nord.

Au même moment où elle se développait en Angleterre, l'ethnographie se constituait aux États-Unis. Et, là, elle ne resta pas à l'état de tradition individuellement suivie. Elle eut immédiatement ses organes permanents et réguliers, ses institutions. Des savants groupés dans des sociétés savantes, ou dans des établissements publics en firent leur tâche ou leur métier. Ils créèrent une technique, des méthodes, ils rassem-

1. Dawson fut, comme Powell dont nous parlons plus loin, un très grand géologue.

blèrent des documents, des collections, des archives, les publièrent dans des collections encore sans rivales.

Aux premiers temps de la colonisation au XVIIIe siècle, les voyages de Long, de Bartram, et d'autres — y compris les voyageurs français — avaient inspiré aux colons le souci de connaître l'Indien d'Amérique. Mais on resta dans l'empirisme jusque vers 1820. Les frères Moraves, la mission anglo-allemande d'Herrnhut, qu'on retrouve sur tous les points du globe, zélés observateurs et consciencieux philologues, avaient, alors, chez les Delaware, comme missionnaire, Heckewelder. Celui-ci, contribuant à une grande enquête, organisée en France sur les langues de l'Amérique, sut entrevoir l'unité des langues et de la civilisation Algonquines. C'était une découverte capitale. Elle donnait à l'ethnographie américaine une base et un but. La science était désormais fondée sur l'observation et non plus sur l'hypothèse biblique des tribus perdues ou des enfants de Cham et de Japhet. La tâche était indiquée avec le moyen de la remplir : constituer par la linguistique et la comparaison sociologique, les familles des peuples américains avant d'en tenter l'histoire. Les recherches d'Heckewelder furent suivies. Gallatin, auprès de la *New York Historical Society* et de l'*American Antiquarian Society*, Schoolcraft, auprès du Gouvernement fédéral, déblayèrent, l'un avec talent et exactitude, l'autre avec ardeur et une sorte de génie fumeux une masse de faits et de problèmes. Puis Horatio Hale, l'ethnographe qui, avec la *United States Pacific Expedition* (Wilkes) explora le Pacifique polynésien et américain, fit sentir, pendant près de quarante ans, jusqu'en 1890, son action sage et prudente, de linguiste, d'ethnologue et de sociologue avant la lettre. Les études entrèrent ainsi dans la voie austère, lente, mais sûre et heureuse de la science. C'est aussi, en partie, sous l'impulsion de Hale que l'ethnographie lia ses destinées, en Amérique, à celles de la *Smithsonian Institution* et de l'*United States National Museum*.

La Smithsonian Institution est une fondation privée bientôt centenaire autour de laquelle sont venues se grouper, par la force des choses, dans la capitale fédérale, une foule d'instituts et d'établissements fédéraux, si bien que de James Smithson

il reste surtout un nom et un esprit[1]. Les *Reports* que la *Smithsonian Instituiion* distribue depuis 1846 à nombre de savants des deux continents et aux bibliothèques publiques du monde entier ouvrirent de suite leurs pages à l'ethnographie non seulement de l'Amérique mais encore des autres pays. La *Smithsonian Institution* subventionna, de suite, les premières recherches et les premières publications. Le Musée National donna, de suite, abri aux premières collections, celles que Hale avait rassemblées, celles que Squier forma au Mexique et au Guatemala, et celles qui provinrent des fouilles des grands tumulus (*mounds*) répandus dans une si grande étendue des États-Unis de l'Est. Enfin les *Smithsonian Contributions to Knowledge* (Contributions à la connaissance) devinrent l'un des recueils les plus importants de recherches et de compilations.

Ici apparaît une personnalité de savant bien américaine, un de ces « hommes représentatifs » dont parle Emerson, Lewis H. Morgan. Il descendait d'une famille de très ancienne souche américaine. Sa mère comptait ses ancêtres jusqu'aux *Pilgrim Fathers* de la *Mayflower*, les « Pèlerins » de la première émigration, fondateurs de la Nouvelle-Angleterre. Au cours de curieux pourparlers qu'il avait entamés pour étendre chez les Iroquois la franc-maçonnerie, il entra en intime amitié avec un membre de la nation Seneca (l'une des cinq nations). Cet Iroquois, Ely Parker, d'une réelle intelligence, lui dévoila les secrets de sa tribu. Il lui donna la sensation des faits à côté desquels étaient passés ceux qui s'étaient occupés de connaître les Indiens. Morgan poursuivit ces études pendant près de quarante ans; il devait y laisser une trace profonde.

En 1855 il publie sa *League of the Iroquois*. En 1860 il inaugure son travail sur les formes de parenté dans les diverses sociétés américaines, et la *Smithsonian Institution* et l'*American Association for Advancement of Science* commencent

1. James Smithson mourut à Gênes en 1829, léguant sa fortune au gouvernement fédéral pour fonder une Institution destinée à la « diffusion de la science parmi les hommes ». Les publications de la Smithsonian Institution portent comme marque le flambeau et comme devise « diffusion of science among men ».

à répandre ses questionnaires et instructions. En 1861 il jette les bases d'une carte ethnologique de l'Amérique. En 1871, les *Smithsonian Contributions to Knowledge* ont l'honneur de publier son premier travail d'ensemble sur les formes primitives de la parenté (*Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Society*). Ce livre renouvelait tout ce que l'on savait alors sur les origines de la famille; il fournissait en même temps une méthode pour l'étude de ces questions : l'enregistrement et la comparaison des nomenclatures de parenté; enfin il exposait une de ces hypothèses directrices, celle de la parenté par groupe et du mariage par groupe, qui, même erronées servent à une science de principes de travail. Morgan et M. E. B. Tylor, dont la *Civilisation primitive* est contemporaine des *Systems of Consanguinity*, grâce aux documents ethnographiques, ont introduit la sociologie dans la voie des sciences de la nature. Ils ont fait, pour cette science, ce que Lyell, par exemple, fit quand il substitua en géologie, à l'hypothèse des révolutions, celle des « causes actuelles » et de la continuité des époques géologiques. Morgan donna d'ailleurs en 1871, dans *Ancient Society*, un aperçu nouveau de ses travaux et les généralisa encore davantage; car, chemin faisant, les découvertes qu'il avait suscitées en Australie, à Fiji, dans l'Inde dravidienne, l'avaient persuadé de la valeur de ses hypothèses. Cependant, il resta toujours en contact avec les faits ethnographiques dont l'aspect et la nature extraordinaire s'étaient imposés à sa méditation. Non seulement les *Systems of Consanguinity*, mais encore l'*Ancient Society* comprennent des descriptions très importantes qui comptent encore parmi les meilleures sources de l'ethnographie américaine [1]. En plus des idées qu'il a répandues, il a institué, à travers toute l'Amérique, tout un système de correspondances, de questionnaires, de registres, de réponses. Et il ne renonça jamais au travail sur le terrain. L'un de ses derniers ouvrages est une description de la maison et de la vie domestique des Iroquois (*House and House Life of the Iroquois*).

Cependant un domaine immense restait à explorer. Le Far-West s'ouvrait. Catlin, ses peintures et ses livres, le prince de

1. Il faut lire, dans *Popular Science Monthly* de 1880, l'éloge par Powell des travaux de Morgan.

Wied, la littérature romanesque, avaient popularisé les Indiens des Prairies. Il fallait les décrire. Le major Powell s'en chargea. Powell, avant la guerre de Sécession, était ingénieur attaché au service topographique : pendant la guerre, il appartint à l'arme du génie, et fut un des plus glorieux soldats de l'armée des États du Nord. Il perdit un bras sur le champ de bataille. Avant la guerre, il avait déjà rendu de signalés services à l'exploration du Far-West. En 1867, reprenant ses reconnaissances géographiques, il entra en relations de correspondance avec Morgan et avec les grandes institutions scientifiques de l'Amérique. Peu après il fut nommé directeur du *Geological Survey*, fédéral. C'est à ce titre qu'il fit ses belles explorations du Colorado et de l'Arizona et qu'avec une très légère expédition, poursuivant son travail de géologue, il entra en contact avec les extraordinaires populations des Pueblos. Les Pueblos sont des sortes de grands villages fortifiés sur le sommet des longues terrasses du haut plateau habitées par des tribus souvent considérables. Ces tribus étaient assez anciennement connues par l'intermédiaire des aventuriers mexicains et espagnols. Mais jamais homme n'avait essayé de pénétrer leurs mœurs. Powell sut les pacifier, se servir d'elles comme d'un point d'appui contre les Apaches et les Comanches. Il s'était imposé à elles par sa seule autorité, par sa connaissance de leur langue, et de leur mentalité, par la confiance qu'il inspirait. Il réussit, là, en même temps l'œuvre politique, celle du géographe, celle du géologue, celle de l'archéologue et celle de l'ethnographe. Ces succès, son goût l'inclinaient de plus en plus vers les études d'ethnographie et de sociologie. En 1864 il faisait établir au *Geological Survey*, une section ethnographique qui édita longtemps les *Contributions to North American Ethnology*. En 1876, par acte du congrès, il faisait créer, auprès de la *Smithsonian Institution*, le fameux *Bureau of American Ethnology*, service indépendant, même à l'égard du Musée National des États-Unis, où il dépose cependant ses collections. Powell fut le premier directeur de ce nouvel établissement. Il finit par s'y consacrer tout entier.

A partir de ce moment, c'est la phase actuelle de l'organisation du travail ethnographique, où la part du *Bureau of American Ethnology* est si grande. Nous reviendrons sur le

fonctionnement de ce Bureau. Pour le moment, nous n'avons voulu qu'en indiquer l'histoire.

*
* *

L'ethnographie fut plus lente à se développer hors des pays de langue anglaise. Les sciences, sur le Vieux Continent, sont plus routinières qu'au Nouveau Monde, ou même qu'en Grande-Bretagne. La sociologie végétait encore en France dans l'ombre du positivisme, et la philosophie sociale se traînait encore en Allemagne dans les chemins de la dialectique, quand Waitz, un élève de Hegel, et Gerland, un géographe, reprenant la tradition de Humboldt, publièrent les deux éditions successives de l'*Anthropologie der Naturvölker* qui donna, pour longtemps, une base solide à l'étude et à la vulgarisation. Mais tout cela, comme tout le travail postérieur d'ethnologie, d'histoire générale de la civilisation, de science comparée du droit des peuples primitifs, tout cela, c'était du travail de cabinet.

C'est à Adolf Bastian, mort à soixante-quinze ans, en 1905, à la Trinité des Antilles, sur les champs de fouilles, que revient l'honneur d'avoir créé et dirigé le principal mouvement des études ethnographiques en Allemagne.

Adolf Bastian était un médecin qui commença, sous le second Empire, à gagner une dure vie à bord des bateaux des lignes d'Orient et d'Extrême-Orient. Dès cette époque, cependant, il se préparait à sa carrière d'ethnographe. Il sut, avec quelques fonds qu'il avait rassemblés et qui lui avaient été confiés, faire sa grande enquête sur les populations de l'Indo-Chine et de la vallée du Brahmapoutre. A cette époque aussi, dans un de ses courts séjours en Allemagne, il écrivit son premier grand ouvrage de généralités (*Der Mensch in der Geschichte*, l'*Homme dans l'histoire*), contemporain des grands travaux de Tylor, de Morgan, de Waitz. Doué, d'ailleurs, d'une mémoire sans borne sinon sans inexactitude, d'une fécondité littéraire prodigieuse compensée par l'absence de toute retenue mentale ou de tout style, il a vraiment laissé une œuvre énorme. Mais sa philosophie, sa production

livresque, n'étaient pour lui qu'un passe-temps. C'est dans toutes les parties du monde qu'il porte une curiosité sans limite, une énergie inépuisable, presque folle, de collectionneur. Cet homme dans son âge mûr, dans sa vieillesse, ayant déjà derrière soi un long passé d'explorateur, fit encore des expéditions au Loango, en Nigritie, au Pacifique, aux Antilles, deux fois. Entre temps, il fondait, animait l'une des plus importantes sociétés d'ethnologie allemandes, celle de Berlin. Il réussissait à faire créer, dans les Musées Royaux de Prusse un musée d'Ethnographie. Il en était le premier directeur, et, tout de suite, le portait au premier rang. Mais, don inappréciable, il fut, avant tout, un entraîneur d'hommes. C'est lui qui changea en ethnographes d'obscurs voyageurs comme les frères Krause, et le capitaine Jacobsen au Pacifique américain; de pauvres commerçants comme Kubary aux Palaos et en Micronésie, dont il publia très tôt les recherches sur le droit et la religion. C'est lui qui gagna à l'ethnographie des amateurs qui furent en même temps des savants, comme Baessler et Joest; c'est lui qui suscita des vocations sans nombre de jeunes universitaires, de naturalistes et de jeunes savants indépendants. M. von den Steinen, l'explorateur du Centre brésilien, a raconté comment la rencontre qu'il fit de Bastian, à Hawaï, décida de sa carrière. Autour du musée de Berlin et de Bastian, se groupa une phalange, plus nombreuse que jamais aujourd'hui en Allemagne, et qui a peuplé les musées, couvert les continents de ses missions, a rassemblé, par un fébrile travail, quelquefois trop hâtif, d'immenses collections, les a classées ensuite avec science et patience dans dix grands musées, les a publiées enfin dans des recueils modèles. Adolf Bastian fut l'un des meilleurs semeurs d'une moisson déjà magnifique.

*
* *

On serait injuste si, dans ce tableau, forcément bref et anecdotique, de l'histoire de l'ethnographie au dernier siècle, on ne faisait pas une place à la Hollande. Il est vrai que les travaux hollandais sont mal connus même des savants qui devraient le plus en faire cas : la langue dans laquelle ils sont

rédigés les rend malheureusement lettre close pour beaucoup et on n'en a pas encore tiré tout le parti qu'on eût pu. Les Indes néerlandaises offraient d'ailleurs et offrent encore un admirable champ d'observation à l'ethnographe; les bonnes volontés ne firent pas défaut. Les missionnaires protestants de la Société de Rotterdam, les administrateurs, les topographes coloniaux, les naturalistes, les géographes, les spécialistes enfin de la métropole, ont utilement contribué au développement des connaissances ethnographiques. La fameuse Société de Batavia (*Bataviaansch Genootschap*) actuellement plus que centenaire, n'a pas seulement mérité de la géologie, de la zoologie et de la botanique : elle peut s'enorgueillir des services rendus à l'ethnographie. La *Tijdschrift voor Indische Taal-en Volkenkunde*, journal de linguistique et d'ethnographie, est à son soixantième volume, et les *Notulen* que la Société publie depuis sa fondation contiennent, dès les premiers volumes, de précieux documents. Si les Pays-Bas eux-mêmes furent lents à faire à cette science, l'accueil qu'elle méritait, leur Académie des Sciences, puis leurs universités, lui furent hospitalières. Et il ne faut pas oublier que le *Koninklijk Instituut voor Nederlandsch-Indië* (Institut Royal des Indes Néerlandaises), publie, depuis cinquante ans, ses *Contributions à la connaissance des pays, des langues et des peuples des Indes Néerlandaises* (*Bijdragen tot de Taal- Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*. Aussi les musées de Batavia, puis le Musée National de Leyde, sont-ils parmi les plus anciens musées d'ethnographie, et les meilleurs; et les ouvrages de Matthes, de Jacobs, de Van der Tuuk, de van Hasselt, de Graafland, sur les Badoeis, les Battaks, les Dayaks, etc., ont fourni de solides fondements non seulement à la science, linguistique ou ethnographie des peuples malayo-polynésiens, mais aussi à l'administration et à la colonisation. Les *Encyclopédies* de Veth, toujours tenues à jour, ont joué, pour les Indes néerlandaises, le même rôle que les fameux « Gazetteer » des gouvernements des Indes anglaises ont tenu dans la transmission des renseignements nécessaires à la bonne administration, tout au long de l'histoire de l'Empire anglais, dans l'Inde.

Ajoutons que ce mouvement d'études préparait une des séries de travaux qui ont le plus honoré la Hollande et la science

hollandaise. Nous voulons parler des découvertes de M. Kern sur les langues polynésiennes et mélanésiennes[1], et des recherches d'un savant qui fut à la fois, un ethnographe et un sociologue de premier rang, G. A. Wilken, mort en 1892, ayant à peine dépassé la cinquantaine.

*
* *

A côté du travail fourni au XIXe siècle par l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne ou même la Hollande, la France fait maigre et pâle figure. Pourquoi avons nous négligé une science autrefois en honneur? pourquoi cet arrêt? pourquoi cette abstention?

On entrevoit plusieurs raisons à ce fait. Les anciens ouvrages français concernaient avant tout la Nouvelle-France, la Louisiane, les possessions de la mer des Caraïbes et de la mer du Mexique. Nous perdîmes ces colonies après Napoléon Ier. N'ayant plus d'indigènes à administrer, nous n'avons plus cherché à les connaître. L'État et la science, en France, ont toujours été administrés de façon plus utilitaire qu'on ne dit. — D'autre part, une grande partie des vieux travaux français sont l'œuvre des missionnaires et, en particulier, des Pères de la Société de Jésus : or, dès le XVIIIe siècle, le Saint-Siège les avait écartés et leur avait substitué des missionnaires infiniment moins éclairés et intelligents. Les missions françaises ne se sont pas encore relevées de tous les coups que leur porta la papauté et de la ruine que leur infligea la Révolution. — Mais ceci ne peut fournir qu'une explication de détail et non une raison d'ensemble. L'Allemagne fut longtemps sans colonies, et elle est pourtant parmi les nations qui ont le plus fait pour l'ethnographie; même aujourd'hui, la Suède, pays bien éloigné

1. M. Kern est toujours professeur émérite de l'université de Leide; il est aussi le sanscritiste bien connu dont le public français utilise la belle *Histoire du Bouddhisme*. Ses recherches sur la langue de Fidji, publiées dans les comptes rendus de l'Académie des Sciences d'Amsterdam sont encore fondamentales. Elles ont frayé la voie à la classification des langues et des peuples de l'océan Pacifique et de l'océan Indien, depuis Hawaï jusqu'à Madagascar et des Philippines à la Nouvelle-Zélande.

de toute idée de colonisation, n'a pas moins de trois expéditions ethnographiques en route.

Il serait plus sûr d'incriminer le déclin de l'esprit d'aventure dans notre pays. Jusqu'à la troisième République, on n'encouragea guère ni les explorations, ni ces établissements de longue durée qui sont la condition du travail ethnographique intensif. Et, depuis la restauration de notre empire colonial, on ne peut dire que l'État ou les particuliers aient fait de bien grands efforts pour en assurer la description scientifique. Ceux dont on fut capable ont été dirigés surtout vers l'Afrique du Nord. Le public, lui, ne s'intéressait, dans la littérature des voyages, qu'à l'anecdocte et au côté romanesque.

Cependant ces causes n'auraient encore pas suffi à arrêter tout mouvement, s'il y avait eu une réelle impulsion, du côté des savants eux-mêmes. Mais c'est de ce côté que comptèrent les forces les plus pesantes d'inertie. L'Université, qui, jusqu'aux derniers temps de l'Empire, se désintéressa de tout ce qui n'était pas science classique et scolastique, ne prit aucune initiative. Enfin une sorte d'opposition générale, sociale, têtue, réactionnaire, pendant les trois premiers quarts du XIXe siècle, vint s'opposer aux progrès de la science de l'homme : l'ethnographie, auxiliaire de l'anthropologie, est encore, comme la science maîtresse, reléguée dans les à-côtés du mouvement scientifique français.

Cependant, à l'égard de cette science, la France grande puissance scientifique et grande puissance coloniale, avait un double devoir, qu'elle tenait de cette double qualité : en premier lieu elle devait procéder, seule, ou du moins avec un moindre concours étranger, à l'exploration ethnographique des populations de ses propres colonies ; en second lieu elle devait ne pas borner là ses ambitions et participer à l'exploration ethnographique des populations inférieures du reste du monde. Voyons comment elle s'est acquittée de la double charge qui lui incombait.

Et d'abord quelle connaissance avons-nous des populations dites primitives de notre empire colonial? Nous ne parlons naturellement pas des grandes nations civilisées, indo-chinoises, arabes ou berbères de nos possessions africaines ou asiatiques. Faisons un inventaire. Passons en revue nos

colonies, mentionnons les travaux publiés, voire manuscrits, les collections rassemblées, les expéditions faites.

En Amérique, nous sommes maîtres d'une des Guyanes depuis le XVIe siècle, et d'importantes tribus indiennes y vivent. Or, les vieux livres, Jean de Léry, le marquis de Rochefort, nous en apprennent plus, sur les races (Caraïbes) auxquelles ces tribus appartiennent que tous les travaux publiés au XIXe siècle. Crevaux, Coudreau, qui vécurent parmi elles, furent surtout des explorateurs hardis, héroïques, mais trop pressés et trop mal outillés pour avoir pu en faire une bonne description. Nous ne trouvons à mentionner ni expédition récente, ni bonne série exposée dans ceux de nos musées que nous connaissons.

En Afrique, nous sommes très anciennement établis au Sénégal et en Gambie. Là, nous avons : les travaux de Faidherbe, qui ne sont pas surpassés; le fatras d'observations hâtives, de données excellentes, et aussi d'hypothèses invraisemblables qu'est le livre de Béranger-Feraud, un médecin, fort distingué d'ailleurs, de la Marine. Depuis, une littérature coloniale aussi abondante qu'éphémère, dont la bibliographie est aussi longue que la substance est pauvre. — A la Côte d'Ivoire, les récits de M. Binger, l'illustre fondateur de la colonie, abondent en faits, mais ne contiennent aucune observation systématique. C'est M. Clozel, alors lieutenant gouverneur et le juge Villamur, qui ont inauguré les recherches par leurs *Coutumes indigènes de la Côte d'Ivoire*, livre dont la rédaction parfois naïve ne diminue pas la valeur[1]. — Sur le Dahomey, il y a quelques vieux livres français, dus surtout à des missionnaires; mais ce sont des livres de vulgarisation, bien loin de valoir les livres anglais de la même date. Plus récemment, les travaux de M. Delafosse, et de M. le Herissé, sont venus combler quelques lacunes. Mais il reste encore beaucoup à faire pour arriver à une connaissance des peuples de race Ewhe, habitant en territoire français, qui équivaille à celle que les Allemands ou les Anglais ont des peuples de même race qui peuplent le Togo ou la Côte d'Or. — Au Soudan, M. Delafosse vient de compiler, sous les auspices de M. le gou-

1. Ce livre est épuisé, introuvable. Rien qu'au point de vue administratif, on devrait en prévoir la refonte et la réimpression.

verneur Clozel et du Gouvernement général de l'Afrique française, un tableau d'ensemble des populations soudanaises. M. Delafosse, actuellement chargé de cours à l'École des langues orientales vivantes a, d'ailleurs, grandement contribué à nous informer des problèmes linguistiques concernant le Soudan. Mais il résulte de la lecture même de ces ouvrages que tout est encore à faire. En face d'une quantité de tribus et de nations, nous ne mettons qu'un tout petit nombre de travaux originaux. Certes, nos officiers, le lieutenant Marc, chez les Mossi, le lieutenant Desplagnes chez les Habés, ont, entre autres, fait de bonne ou de première besogne. Mais nous sommes loin de connaître même le nécessaire.

Et pourtant, prenons, par exemple, un livre, aussi intéressant que mal venu, sur un de ces peuples : celui de M. l'abbé Joseph Henry, sur les Bambara, publié d'ailleurs dans une collection internationale, l'*Anthropos Bibliothek*. Nous sentirons tout de suite combien il y a à appendre sur toutes les sociétés, et même sur une société aussi mal définie et aussi dégénérée que celle à laquelle on donne le nom de Bambara. Les faits nouveaux, inattendus abondent. Et, partant d'observations de ce genre, on peut songer à l'intérêt qu'il y aurait pour nos administrateurs à connaître tous ces faits qu'ils ignorent. Restera-t-on longtemps encore, pour établir une bonne administration, réduit aux dires de *Monsieur et Madame Tirailleur* ou à ceux d'interprètes? Ne devrait-on pas observer ces sociétés secrètes, ces « classes d'âge », ces corporations de prêtres et de magiciens, de bardes et de devins qui pullulent dans toutes ces grandes et petites tribus nègres, et avec lesquelles on eut précisément affaire dans les récents incidents du Bandiagara? Même par curiosité littéraire, il serait bien de pénétrer l'âme de ces gens. Les légendes que M. Dupuis-Yacouba nous rapporte de Gao, sont des plus belles. Et il suffit de lire un recueil de fables, de palabres nègres comme ceux qu'on a publiés en anglais ou en allemand pour voir qu'il y a, en ces pays, une sagesse, un esprit, un art de conter, une poésie même, qu'il conviendrait de ne pas laisser perdre et que nous devons recueillir[1].

1. M. Frobenius, savant allemand qui a séjourné à Kayes, a commencé

Pour le Congo français, on ne peut compter de vieux récits de voyage comme ceux de Douteville, des notes de missionnaires, des articles disséminés d'officiers. En fait de travaux d'ensemble, nous ne voyons guère que celui de Mgr le Roy — et on n'en saurait dire qu'il est suffisant, — celui du Dr Cureau — et on n'en saurait dire qu'il est autre chose qu'un aperçu préliminaire. Les principaux documents sont encore dus à des Anglais, à Miss Kingsley, au missionnaire Nassau, à M. Dennett. Ce n'est que tout récemment qu'on peut citer les premières monographies : des articles du Dr Decorse, les belles recherches somatologiques du Dr Poutrin sur les Pygmées, opérées, celles-là du moins, sur le vivant. Il y a encore les travaux du P. Trilles, sur les Fans (Pahouins) en cours de publication. L'on ne peut pas accuser cependant le public français d'indifférence à ce sujet : le nombre d'articles illustrés qu'ont édités les grands périodiques, *le Tour du Monde*, *la Dépêche coloniale*, est considérable. Mais l'exploration ethnographique de l'Afrique équatoriale n'est pas plus avancée que le reste de son exploration scientifique.

Avons-nous même, de cet immense domaine africain, rapporté et conservé les collections qu'on eût pu constituer à peu de frais, il y a encore peu d'années, qu'on peut encore çà et là former, tant qu'il en est temps? Le seul ensemble africain que nous connaissions personnellement, en France, et, sans doute, le plus riche, est celui du musée du Trocadéro, à Paris. On y voit disposées sous la forme desuète de panoplies ou entassées dans d'obscures vitrines, de fort belles pièces datant des grandes expéditions des vingt dernières années du siècle précédent, Dybowsky, Crampel, etc. Du Dahomey et du Soudan, de la Côte d'Ivoire aussi, on trouvera un grand nombre de pièces curieuses; mais tout cela donne l'impression du hasard qui a présidé au recueil des échantillons, du désordre qui a présidé à l'expédition, du vague des instructions données aux collectionneurs, et, enfin, de l'insuffisance scientifique du classement adopté.

la publication de toute une littérature qu'il dit avoir découverte dans le Cercle de Ségou. Jusqu'ici, il s'est borné à l'édition de textes érotiques. Mais si nous nous permettons de douter de la valeur des documents de M. Frobenius, nous ne doutons pas un instant de l'existence, chez les peuples de la famille Mandingue, d'une littérature considérable.

Passons à Madagascar, cette très ancienne et très récente colonie : très ancienne puisque nous y avons des établissements qui datent du XVIIe siècle, très récente puisque c'est après 1894 que nous avons songé à la conquérir et l'explorer. Le plus vieux des ouvrages français n'est pas le plus mauvais : De Flacourt nous a en effet laissé une inestimable description des choses et des gens de la *Grande Ile de Madagascar*. Les Français qui lui ont succédé n'ont pas mieux fait que lui. Vers la moitié du XIXe siècle on trouverait : Laguével de Lacombe qui donna les premiers renseignements sur les tribus du nord de l'Ile: puis, avant la conquête, les chargés de missions scientifiques, le Dr Catat, Douliot; et, enfin, les Pères Jésuites qui reprirent à Madagascar leurs grandes traditions de linguistes et d'ethnographes : Abinal, de la Vaissière, Calvet, etc. [1]. Plus près de nous, ce sont les premiers fonctionnaires de la résidence, Jully, M. Gabriel Ferrand, celui-ci plutôt voué à l'étude historique et linguistique, enfin la foule des officiers qui ont collaboré aux *Notes et Reconnaissances*, dont la série a été malencontreusement interrompue. Nous ne savons si l'*Ethnographie de Madagascar*, de MM. Grandidier comprendra une enquête générale personnelle et faite sur place. C'est le travail de plusieurs vies d'homme. Mais ce que nous savons c'est que toute la production française sur Madagascar n'équivaut pas encore, en quantité ou en qualité, au travail accompli par les missions anglaises de 1820 à 1895, aux descriptions d'ensemble d'Ellis, de Sibree et surtout à cette source incomparable, l'*Antananarivo Annual* (l'*Annuaire de Tananarive*), dont la plupart des fascicules, introuvables, mériteraient traduction.

1. A ce propos, on peut raconter une anecdote qui montre quelle raison il y a de ne pas confier exclusivement à des religieux le soin d'enregistrer les faits ethnographiques, surtout les faits religieux. Les Pères Jésuites de Tananarive avaient entrepris une tentative des plus intéressantes, celle de recueillir les traditions Hovas et en particulier celles de la famille royale, le *Tantara ni Andriana*. L'édition en fut faite. Elle eut tant de succès, à Tananarive en particulier, que les bons Pères prirent peur d'avoir donné, par cette mise en circulation de tant de légendes et de tant de mythes, trop d'aliments à la superstition. Ils se mirent en chasse des exemplaires sortis et les détruisirent, avec ceux qu'ils possédaient encore. La Bibliothèque Nationale n'en a point. Et l'on peut considérer ce document capital comme disparu.

Dans l'océan Pacifique, nous avons d'anciennes colonies. Certaines datent de l'expédition Marchand, de celle de Dumont d'Urville. L'occupation de la Nouvelle-Calédonie remonte à Louis-Philippe, comme celle de Tahiti; depuis soixante-dix ans nous avons des fonctionnaires, sinon des colons dans ces deux colonies; depuis soixante ans les missions catholiques françaises évangélisent dans le Pacifique. Et nous avons à peine contribué à la connaissance de populations que notre occupation a décimées, anémiées, décomposées, détruites. — Aux îles Marquises, le Dr Tautain prit, à temps, quelques observations et forma une suffisante collection avant que la tuberculose et les maladies importées par les baleiniers aient réduit cette belle race de pêcheurs à l'état où l'a trouvée, il y a deux ans, l'expédition allemande du Pacifique. Sur Tahiti, nous avons une grammaire de Gaussin, un médecin de la Marine, lui aussi, et d'importants manuscrits du même auteur. Sur Futuna, nous avons les travaux des Maristes, suffisants débuts d'une étude linguistique.

Mais sur la Nouvelle-Calédonie? Dans cette grande île vivent les restes de nombreuses tribus; certaines sont encore à moitié inconnues. Or, de l'aveu de tous les ethnographes, de tous les anthropologues, la Nouvelle-Calédonie est un champ d'élection pour l'observateur. Peut-être y trouvera-t-on la clef des nombreux problèmes de l'archéologie préhistorique et de l'histoire des langues et des civilisations mélanésiennes. En tout cas, c'est là que sont les données les plus importantes pour la solution du problème de la linguistique de la Mélanésie orientale. Au sociologue, enfin, les Canaques, comme on les appelle si improprement, présentent, à coup sûr, des institutions des plus intéressantes : par exemple c'est, à n'en pas douter, chez eux, qu'on trouve les plus sévères des tabous, des interdictions religieuses entre les sexes, entre frères et sœurs en particulier. A cette foule de questions que nous pose la science, et urgentes, on le voit, qu'avons-nous répondu? A peu près rien. Nous avons quelques pauvres vocabulaires de missionnaires, de rares articles, chapitres de livres de voyages ou de colons, rien de systématique, en dehors de l'ouvrage que rédigea sur la fin de ses jours un bon vieux missionnaire, le Père Lambert et qu'il intitula (le titre

seul dit combien il est loin des préoccupations d'une science moderne) *Mœurs et coutumes des Sauvages néo-calédoniens*. Assurément des documents aussi naïvement reproduits peuvent paraître, à certains yeux, supérieurs à des descriptions trop influencées par les théories à la mode. Mais, pour saisir une réalité aussi complexe et aussi étrangère à notre esprit, la seule bonne volonté ne suffit pas : des nomenclatures de parenté ; des enchevêtrements de chefferies, de confréries, de clans et de groupes locaux ; des systèmes complexes de mythes, de cultes sont choses difficiles à imaginer, même à quelqu'un qui vivrait des années à côté d'elles mais garderait sa mentalité d'Européen, à plus forte raison à un observateur qui garde une attitude confessionnelle. Mais passons. — Nous avons au moins, de la Nouvelle-Calédonie, de belles collections, aux musées du Trocadéro, de Toulouse, entre autres. Les importantes œuvres de l'industrie de la pierre polie, en ces tribus, ont heureusement attiré l'attention des Français qui rapportèrent ces séries : d'autre part elles ont un puissant intérêt comme exemplaires de comparaison, avec les produits de l'industrie néolithique des temps préhistoriques européens : et l'on s'explique la relative valeur de ces collections. Elles laissent cependant bien des questions en suspens, questions de provenance surtout, d'interprétation aussi (en particulier pour les fameux « tabous » insignes sculptés des cases de chefs, objets dont même le nom nous paraît suspect). Mais, telles quelles, et quand on sait le trafic qui se fait sur ces échantillons d'une civilisation disparue, elles sont vraiment précieuses et ne manquent que d'un classement. — Au point de vue somatologique aussi, les Néo-Calédoniens sont assez bien connus. Le laboratoire du Museum, Quatrefages et Hamy, en particulier, leur ont consacré certains de leurs meilleurs travaux. Tout ceci fait mieux sentir notre ignorance de ce qui est la vie interne de ces populations dont la technologie et l'anthropologie nous disent également qu'elles sont parmi les plus intéressantes qu'il soit donné d'étudier.

Aux Nouvelles-Hébrides, dont nous possédons le *condominium* avec l'Angleterre, nos officiers ont recueilli quelques pacotilles ; des articles anciens mais intéressants du Dr Hagen nous permettent de faire figure, tant soit peu ; mais c'est aux

Anglais, Inglis, Macdonald et surtout Codrington, l'un des meilleurs ethnographes de ce temps, qu'est due la connaissance sociologique de ces remarquables populations.

En Indo-Chine aussi, nous gouvernons ce qu'on appelle des sauvages. La mission de Khontoum, que les missionnaires catholiques établirent en pleine période de persécutions, au centre même de la chaîne annamitique, en fit connaître l'existence ; mais elle n'a publié, des divers documents qu'elle a sûrement rassemblés, que le petit livre, intéressant d'ailleurs, du père Dourisboure sur les Bahnars. La mission Pavie, en particulier le capitaine Cupet, repéra la plupart de ces tribus. On s'en est à peu près tenu là. Le plus grand nombre des tribus, Moï, comme les appellent les Annamites, Khas comme disent les Laotiens, Stiengs, comme disent les Cambodgiens sont si mal connues que nous ignorons même le nom qu'elles se donnent à elles-mêmes. Ce n'est pas cependant qu'elles manquent d'institutions et de productions techniques qu'il serait bon de connaître. Les Jaraïs, par exemple, du plateau du Darlac ont pour chefs ces deux sadet (rois de l'Eau et du Feu) dont M. Frazer fait tant de cas dans la dernière édition de son admirable *Golden Bough*. Dernièrement, on a soumis au Comité archéologique de l'Indo-Chine une remarquable sculpture Sedang d'un type nettement polynésien. M. Vallée, un explorateur a signalé des formes très importantes d'organisation domestique chez les Radés. Mais notre curiosité est éveillée, elle n'est point satisfaite. Le dernier travail, celui du père Kemlin sur certains rites des Reungao, qu'a publié le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* laisse entrevoir la possibilité de mener assez rapidement, avec l'aide des missions et des administrateurs des services civils, une enquête qui serait fertile en résultats. Les officiers qui, pendant près de vingt ans, administrèrent les territoires militaires du Haut Tonkin avaient déjà commencé une description des principales populations barbares de la frontière de Chine. Le lieutenant-colonel Lunet de la Jonquière et le lieutenant colonel Bonifacy, en particulier, ont fait de bonne besogne ; l'École française d'Extrême-Orient a groupé autour d'elle quelques bonnes volontés, mais le succès n'est pas encore venu couronner ses efforts. Les collections elles-mêmes soit de Paris, soit même,

nous dit-on, de Hanoï sont loin de donner une idée de la civilisation relativement haute de ces peuples nombreux, divers et répandus sur une vaste surface ; l'étude linguistique, elle aussi, est à peine ébauchée. De toute une famille de peuples sûrement héritière de bien des races et de bien des civilisations, la France, puissance protectrice, n'a presque rien fait pour établir une description raisonnée.

Notre revue de l'ethnographie des colonies françaises est terminée. On peut dire que même le relevé, en quelque sorte topographique des populations que nous administrons, souvent en maîtres absolus, n'est pas fait. Le champ n'est pas défriché, il n'est pas même aborné.

Chose humiliante, nous avons même vu que pour Madagascar, pour les Nouvelles-Hébrides, c'est dans les ouvrages anglais qu'il faut aller chercher les meilleurs renseignements. Et ceci n'est pas encore assez. Les expéditions étrangères commencent sinon à observer, du moins à former des collections là où ce serait notre intérêt et notre devoir strict d'être sinon les seuls, du moins les premiers. Nos colonies sont sillonnées par les expéditions ethnographiques étrangères. Ce n'est pas que nous fassions un reproche à notre gouvernement d'être hospitalier à la science, qui ne connaît pas de frontières. Ce n'est pas nous qui blâmerons nos administrations coloniales d'avoir montré quelque magnanimité à l'égard de savants honorables, ou même une somptueuse libéralité comme celle que déploya le gouvernement de l'Afrique-Équatoriale française, pour recevoir dignement le duc de Mecklembourg. Mais nous ne pouvons pas ne pas énumérer, au moins sommairement, quelques-unes des expéditions, soit exclusivement, soit partiellement ethnographiques venues de l'étranger et qui ont visité les colonies de notre pays.

Au Pacifique, passèrent au moins deux missions : celle de Hambourg (*Wissenschaftliche Stiftung*) qui a rassemblé les dernières belles pièces de collection qu'on pût se procurer aux îles Marquises, de Tuamotou, dans l'archipel de Tahiti; celle des frères Sarrasin, de Bâle, qui a opéré le même travail en Nouvelle-Calédonie. Au Soudan et dans l'Afrique-Occidentale on a vu les collectionneurs du musée de Vienne et ceux du musée de Berlin (*Deutsche Inner-Afrika Forschungsexpedition*,

dirigée par M. Frobenius et composée de trois ethnographes). En Afrique-Équatoriale, M. Tessmann collectionna, pour Hambourg dans toute la région qui formait autrefois la frontière du Cameroun et du Gabon français et qui est devenue allemande après le traité de 1912; le duc Adolf de Mecklembourg, a traversé en plusieurs sens le Moyen-Congo et n'a été détourné d'explorer le Wadaï que par la tension politique qui règne encore là-bas : lui-même est un ethnographe distingué et il était accompagné, dans le personnel de son expédition, d'un spécialiste, M. Czekanowski; les résultats de son voyage sont en cours de publication; les collections qu'il a rapportées enrichissent les musées ethnographiques de Hambourg et de Francfort. M. Starr, le professeur de Chicago, est retourné, pour la deuxième fois au Congo français; il a déjà accumulé les numéros précieux au *Field Columbian Museum*. Les Allemands et les Suisses et les Américains se chargent donc de faire un ouvrage qui nous incombe et ils emportent le bénéfice, naturellement, matériel et surtout moral.

Voilà l'état, que nous ne croyons pas avoir décrit avec des couleurs trop sombres de l'ethnographie française dans les colonies françaises [1].

Mais cette curiosité que les savants d'autres nations apportent à l'étude des problèmes d'ethnographie dans nos propres possessions d'outre-mer, la France la montre-t-elle lorsqu'il s'agit des problèmes d'ethnographie générale ou spéciale dans lesquels elle est moins directement intéressée? A la rigueur on comprendrait que certains efforts aient été dirigés vers les vastes problèmes que pose l'histoire de la race humaine et de ses civilisations, sans qu'une suffisante attention ait pu être accordée à des problèmes plus restreints : la science française, sinon l'administration des corps savants, a quelquefois montré ce haut et légitime dédain des contingences. Mais si les naturalistes, les géographes, les géodésiens ont trouvé une aide souvent efficace et si, dans le travail de description du globe, les Français tiennent une honorable place, il n'en est pas de

1. Nous ne parlons, bien entendu, que des recherches faites sur le terrain et nous laissons de côté la description somatologique, qui peut, à la rigueur, quand elle porte presque exclusivement sur le squelette, *se faire* au laboratoire.

même en ce qui concerne l'histoire sociale de l'homme. L'anthropologie, du moins la description somatologique, l'anthropologie préhistorique, favorisée en France par des circonstances uniques (le territoire étant l'un des plus riches terrains de fouilles) ont prospéré, malgré une certaine défaveur des corps savants et d'une partie du public. L'anthropologie exotique et l'ethnographie proprement dite n'ont pas eu le même succès.

Dans les trente dernières années nous ne voyons guère que quelques expéditions qui aient eu des résultats, car on ne peut considérer comme des recherches scientifiques celles des Pères blancs ou des missions catholiques. Parmi les plus fructueuses, nous citerons : celles du prince Roland Bonaparte et de Raffray en Nouvelle-Guinée et en Malaisie ; celle de Pinart en Alaska et en Colombie britannique. Faites à une époque ou il était encore facile de collectionner, ces missions rapportèrent des séries importantes, mais, là, semblent s'être à peu près bornés leurs résultats. Puis viennent les deux missions de Morgan et Lapicque chez les Négritos de Malacca et des îles Andamans : elles furent surtout destinées à étudier la question de l'origine physique de ces Pygmées, sur lesquels Quatrefages venait d'écrire un livre excellent pour l'époque. M. Lapicque a poursuivi depuis ses recherches, toujours anthropologiques, chez les négroïdes du sud de l'Inde, M. le Dr Rivet, médecin et naturaliste bénévole de la mission de l'arc de Méridien, a profité des moments que lui laissaient ses belles découvertes archéologiques et anthropologiques en Équateur, pour faire quelques études ethnographiques et linguistiques sur les Indiens des hautes vallées Andines. La mission Créqui Montfort-Sénéchal de la Grange a ajouté, à ses recherches archéologiques en Bolivie, des études anthropologiques et linguistiques. Les grandes missions des trente dernières années : mission Pavie, mission Marchand, mission Dutreuil de Rhins, mission Foureau-Lamy, mission Pelliot, ou bien n'ont traversé que des régions où l'ethnographie n'était guère de mise, ou bien n'avaient, attaché à leur corps, aucun ethnographe professionnel, voire amateur. On n'a même pas pensé à en adjoindre un aux nombreuses et importantes missions qui, depuis vingt ans, ont successivement

délimité les principales frontières de nos possessions africaines. Quelque distingués qu'aient été les officiers qui composaient ces missions, il leur était impossible, étant donnée la grandeur de leur tâche de géographes et de topographes, de jeter autre chose qu'un regard amusé sur les spectacles ethnographiques qui s'offraient à leurs yeux. Espérons qu'on reprendra, un jour, dans ce pays, la tradition des grandes expéditions, et qu'on n'en laissera plus partir une sans lui adjoindre des naturalistes et des ethnographes. L'expédition Baudin, au temps du Consulat et de l'Empire, n'en comptait pas moins de deux; l'expédition Dumont d'Urville, au temps de Louis-Philippe, avait pour anthropologue un savant comme Lesson : la mission qui délimite actuellement les nouvelles frontières franco-allemandes du nouveau Cameroun et du Gabon et du Moyen-Congo français, n'est composée que d'officiers et d'un médecin sur la bonne volonté, sur la force de travail duquel reposent, en somme, les derniers espoirs que puisse nourrir ce pays de posséder des collections provenant de ces régions découvertes et administrées par lui.

MARCEL MAUSS

(A suivre.)

AU PAYS DES PIERRES[1]

IX

Sous les grands murs rocheux du Karst, seuls, deux hommes se tenaient debout, le long des rails. Un halètement étouffé s'entendait dans le tunnel. Echo retentissant — comme si l'on frappait de mille marteaux l'intérieur de la montagne... Tout à coup l'obscurité se déchira. Des taches rouges se précipitant, surgirent. Deux rubans de sang giclèrent vertigineusement sur les rails.

Le train passa comme un tonnerre devant les petites maisons de garde. Les carrés lumineux des fenêtres glissaient au-dessus des formes humaines s'estompant dans la vapeur. La terre, l'air, étaient ébranlés par la tempête du train et sa fumée, scintillante de feu, enflammait la nuit.

A un tournant, le train s'enfonça encore dans un tunnel. Il disparut. Sa fumée éteinte sortit en rampant sournoisement de la gueule de la montagne. Elle s'étendit comme un voile au-dessus des crevasses. Un caillou roula du talus dans le vide avec un bruit trépidant.

Silence. Au milieu des pierres, de nouveau les deux hommes furent les seuls êtres animés.

Comme si la force lancée à travers le silence engourdi les avait secoués, les fanaux se balancèrent dans leurs mains.

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

C'est ainsi qu'ils se parlaient dans le lointain, en un muet langage. Ils étaient livrés l'un à l'autre, dans le grand abandon. Là-bas, sur les hauteurs, les tunnels resserraient les maisons des gardes-barrières. Elles étaient là, seule vie du paysage : blancs rochers morts, crevasses froides, champs de pierres grises. La forêt seule, gémissait d'une manière vivante.

Le domaine de ces hommes finissait au delà des tunnels. Mais ici, tout leur était connu : les fils télégraphiques roussis par la foudre, les traverses tachées de rouille, certains coins, près du tournant et près de la rigole, qui se desserraient plus facilement que les autres. Ils se connaissaient tous deux, aussi bien que les boulons des rails, et chacun savait à l'avance ce que l'autre allait répondre dans la seconde suivante...

L'un avait femme et enfants, et souhaitait de quitter ces lieux. L'autre vivait solitaire, dans la petite maisonnette, sous le pommier qu'il avait lui-même planté vingt-deux ans auparavant.

L'homme entra dans la maison. La lampe à pétrole, baissée, répandait une odeur suffocante. Il s'assit sur le seuil, et sans s'en apercevoir lui-même, il pensa de nouveau à Jella. Il soupira. On ne pouvait vivre ainsi...

L'été avait fini depuis que la fille était venue à lui pour la première fois. Bien souvent, depuis, il l'avait attendue près du talus, et il regardait si fixement les arbres, que ses yeux en pleuraient, et que sa pipe s'éteignait. Il ne s'en rendait pas compte et continuait de fumer. Jella était encore, très loin, en bas, dans la vallée, mais sa chanson atteignait déjà la hauteur. Sa voix était belle et jeune, comme si elle avait filtré à travers le murmure des ruisseaux. Puis elle surgissait de la forêt, avec ses chèvres, et se mettait à rire. Ses lèvres étaient humides, ses dents blanches. Sa chevelure brillait en désordre autour de sa tête fine et l'on croyait voir encore sur son visage la chaleur dorée du soleil qui l'avait hâlée.

Bien des fois elle vint ainsi vers l'homme. Au début, Pierre ne savait pas qu'il l'attendait; il le sut plus tard, lorsqu'il ne pouvait plus penser qu'à cela. Et chaque fois qu'ils se rencontraient, l'homme aurait voulu dire quelque chose à la fille. Mais lorsqu'il était temps de parler, il ne pouvait exhaler qu'un soupir.

Seul, il regardait beaucoup sa montre, et il était d'humeur nerveuse et maussade.

L'autre jour, lorsque les néfliers rougeoyaient encore, Jella avait parsemé ses cheveux de baies rouges. Pierre avait regardé en souriant la couronne sauvage, sur sa tête, et lui avait demandé si elle pourrait se marier. Ce mot avait échappé à ses lèvres, comme par hasard, et il avait eu presque peur, en s'entendant formuler à voix haute sa pensée.

Jella regardait dans la direction de son village, au-dessus des gorges. Ses yeux devinrent sombres; elle pensait à Davorin.

— Jamais, — dit-elle, — à présent, c'est fini.

Pierre n'osa plus parler de mariage et lorsque, parfois, il avait la sensation que son sang refluait à travers ses yeux vers la jeune fille, il détournait la tête. Il ne voulait pas qu'elle le détestât comme ces villageois qui l'avaient contrainte à se réfugier auprès de lui.

Jella parla souvent à Pierre Balog de sa mère et aussi des montagnes. Elle était perchée sur la barrière et balançait ses pieds au-dessus des fleurs. Elle agissait toujours ainsi quand elle était d'humeur joyeuse. L'âpre brise des montagnes, faisait flotter ses cheveux. L'homme était assis devant elle, sur une pierre, et sans l'écouter, entendant pourtant sa voix.

— Monte avec moi sur le Javorjé; je te montrerai où pousse la rose des monts neigeux.

Quand Pierre levait les yeux vers le grand sommet, il sentait la fatigue envahir ses reins. Il se mettait involontairement à dénombrer en lui-même ses années. Il y en avait beaucoup; trois fois autant que les années de Jella.

Et soudain, il croyait sentir chacun des sillons marqués sur son visage, soudain les plis devenaient lourds autour de sa bouche.

Il se taisait; il savait pertinemment qu'il n'oserait jamais, de lui-même, dire cette pensée qui l'obsédait.

La fille penchait la tête. Elle lui jeta un coup d'œil. On aurait dit que dans les derniers temps, la blouse bleue se creusait davantage encore sur la poitrine de l'homme. Il toussotait même quand il ne riait pas.

— Es-tu malade?

— Je le crois...

— Tu ne le sais donc pas?

— Comment pourrait-on le savoir?

Jella ne le comprenait pas; elle aimait monter à la maison de garde, parce que, là-haut, les monts cachaient le village, et parce qu'elle pouvait parler de tout ce qu'elle avait dans l'esprit. Et aussi, parce qu'elle voyait parfois le train qui allait vers la mer de sa Giacinta.

En bas, elle ne parlait à personne; une fois seulement, elle s'arrêta devant l'auberge, avec Dusan l'Ours. Depuis, les gars l'évitaient comme s'ils avaient eu peur d'elle. Quand elle s'en aperçut, elle s'enhardit, elle ne voyait presque jamais Davorin, et lorsqu'elle pensait à lui, c'était comme à un danger qu'elle aurait pu aimer, qui était passé, dont elle se moquait...

Un jour, il y avait une noce au village. La face de la Zorka de l'aubergiste-maître d'école était plus rouge que jamais, et les bottes de Davorin étaient si étroites qu'il en devenait blême. Jella ne se retourna pas devant l'église, pour regarder le couple.

Davorin se saoula et hurla le nom de Jella; Zorka pleura sur le seuil, et les femmes la consolèrent. Puis tout rentra dans l'ordre et Jella se détacha de plus en plus du village. Elle était comme un sauvage buisson qui n'appartient à aucun jardin.

Elle n'aimait que Pierre Balog et ses chèvres. Elle les aimait de la même façon. Elle aurait volontiers frotté son visage au visage maigre de Pierre, mais lorsque l'homme se penchait vers elle, elle s'éloignait de lui d'une manière incompréhensible, comme si elle était fachée.

Ils allaient, sans dire un mot, sur le talus. Jella marchait en avant; l'homme la suivait. Le vent chassait dans l'herbe, en bruissant, les feuilles mortes. L'automne sifflait dans la sapinière. La fille pensait à l'hiver. Elle s'arrêta soudain et attendit Pierre :

« Après que les grandes neiges seront tombées je ne reviendrai pas de longtemps. »

Elle se pencha, involontairement, si près, que l'autre sentait, à travers l'air frais, sa chaude haleine.

Pierre se rejeta en arrière et serra les dents. La tige de la pipe craqua dans sa bouche.

Lorsqu'ils arrivèrent à la forêt, ils s'arrêtèrent. Jella cassa, près d'elle, un morceau de l'écorce du vieux sapin et le lança distraitement en l'air. Puis elle rit en boudant :

— Demain non plus, je ne reviendrai pas.

Elle aurait voulu se faire prier.

— Ne reviens pas! — dit sourdement l'homme.

La fille le regarda, stupéfaite. Mais la figure de Pierre demeura grave et raide ; seule, la bouche tremblait.

— Qu'est-ce qui te prend?

La demande demeura sans réponse. Une colère mutine gagna Jella, comme si on l'avait outragée.

— Alors, je ne dois jamais plus revenir?

— Jamais! — répliqua l'homme avec désespoir.

Il aurait voulu dire autre chose; mais ce seul mot lui était venu à l'esprit; il étendit la main, effrayé, comme s'il avait voulu le saisir pour le reprendre. Jella le repoussa impitoyablement. Puis elle partit sans se retourner.

Pierre resta debout, les yeux secs, immobile, sous le vieux sapin dont l'écorce montrait la plaie que la fille avait faite d'une main inconsciente. L'aspect de l'homme ne révélait rien de la blessure secrète...

Le vent sifflait sur les fils télégraphiques et du côté de la maison de garde il chassait dans le vide le son du timbre avertisseur.

Jella s'assit sur une pierre et secoua tristement la tête. Elle ne comprenait pas ce qui venait de se passer, mais elle s'en étonnait à peine. Depuis longtemps, elle était accoutumée à l'imprévu. Tout est si incompréhensible : les hommes, la vie aussi...

De nouveau, elle se sentit seule au monde.

X

Le jour suivant, elle se mit en route, à la recherche de son père. Peut-être pourrait-il savoir quelque chose de sa Giacinta.

Elle confia ses chèvres à Lizinfia, la simple d'esprit, fille du sonneur.

— Fais-y bien attention!

Et elle lui tendit le pot fêlé dans lequel Giacinta gardait les allumettes, et un petit cordage, débris du dernier filet. Puis elle partit, à la pointe du jour.

Le village était bleu dans la lueur de l'aurore; l'herbe froide et mouillée, sous les pieds de Jella.

Cet été, les charbonniers travaillaient dans une gorge, sur le flanc du Rysnyak. Au-dessus du grand hallier sauvage, la fumée s'élevait éternellement, et l'on sentait son odeur de loin, dans l'antique futaie. En automne la forêt se dépeuplait lentement. Les cahutes de branchages demeuraient abandonnées dans les clairières, et le vent secouait le feuillage sec à travers leurs parois improvisées.

La plupart des charbonniers étaient déjà passés en Slavonie pour le « glissage » des bois; il n'y avait plus que Jovan Zura qui, retardataire, travaillait encore au flanc du Rysnyak. Le bois tassé devenait charbon, lentement, dans l'humidité. Les nuits étaient déjà froides.

La cahute était aux pieds de vieux hêtres, parmi des fougères hautes comme des hommes. Une source jaillissait dans le voisinage, et son eau suintait, jaunâtre, de la terre. Les feuilles mortes étaient trempées, même au cœur de l'été. Des moustiques bourdonnaient sous le pesant ombrage vert. La fumée s'élevait sans cesse des côtés du cône de charbon, comme si elle se dégageait d'une gueule de four.

Jovan Zuran était assis au seuil de la cahute, lorsque Jella le vit à travers le feuillage touffu. L'homme ne l'apercevait pas; il regardait, inerte, devant lui; de ses pieds nus il fouillait la terre boueuse, et de temps en temps, comme s'il se livrait à une grande action, il crachait en l'air. Son visage était noir de charbon; sa lèvre pendait comme trop lourde; sa mâchoire inférieure était toujours découverte.

Soudain, il cessa de fourrager la terre. Ses yeux rencontrèrent, au dessus des buissons, les yeux de Jella. Il la regarda fixement, lâcha un juron et se leva d'un bond. Il parut à la fille que son père s'était tourné vers la cahute pour dire quelque chose. La respiration de Jovan Zura était courte.

— Toi!... Que cherches-tu ici?

La fille ne comprenait plus les raisons qui l'avaient poussée dans sa course, pour arriver là... Son cœur était lourd et hostile. Et tandis que dans son cerveau, les pensées involontaires recherchaient une impression effacée dont elle ne pouvait se ressouvenir, son regard était constamment tourné vers la cahute.

Elle traversa les buissons et dit d'une voix étouffée, avec un vain espoir :

— Je cherche la mère...

Jovan Zura jura de nouveau. Jella devina que sa mère n'était pas là. Ses deux mains s'ouvrirent dans l'air, comme si elle avait laissé tomber son dernier morceau de pain.

On entendit dans la cahute un tintement singulier. La fille se redressa soudain. Elle allongea la tête, et avant que son père eût pu l'en empêcher, elle franchit d'un saut le seuil.

— Mère! — s'écria-t-elle avec la voix d'un enfant devant lequel on s'est caché en vain. — Je savais...

Elle s'arrêta toute effarée. Dans l'obscurité d'un angle, un corps paresseux et gras bougeait. Ce n'était pas sa mère. C'était une femme inconnue. Elles se regardèrent muettes, provocantes, jusqu'à ce que Jovan se fût mis entre elles deux. Il chuchota quelque chose à la femme qui rit effrontément. Les yeux de Jella se remplirent de larmes. Elle se souvint que son père battait sa mère et qu'elle se cachait au grenier, n'ayant pas la force de supporter ce spectacle. Est-ce qu'il allait battre cette femme, elle aussi? Jella aurait voulu voir... Le dos de l'étrangère était mou; ses hanches tremblotaient quand elle remuait... « On peut bien la battre, pensa-t-elle, longtemps, avec le poing. »

Jovan ne regarda pas sa fille quand il se retourna. Troublé, il courba la tête, et s'assit de nouveau sur le seuil. C'est de là qu'il dit par-dessus l'épaule :

— As-tu faim?

Jella se dressa en face de son père.

L'homme grogna de mauvaise humeur :

— Qu'as-tu à me regarder ainsi? Je ne peux pas vivre ainsi toujours sans femme, dans la forêt!

Sa voix était telle qu'un grincement de scie...

Jella n'entendit pas les paroles. Une seule idée lui traversait l'esprit :

— L'as-tu déjà battue? — demanda-t-elle, et ses yeux brillèrent dangereusement.

Jovan Zura ouvrit la bouche plus grande.

— De qui parles-tu ?

— D'Elle.

Jella fit, du menton, un signe vers la cahute.

L'homme dut se rappeler quelque chose. Il enfonça nerveusement son talon dans la terre détrempée. L'eau sale éclaboussa de noir son pantalon retroussé jusqu'aux genoux. Puis il se leva et à grandes enjambées paresseuses il descendit dans l'excavation. Au bout d'une seconde il disparut parmi la fumée qui, comme de la boue fondue, s'échappait en se pelotonnant par les ventilateurs du cône charbonnifère.

C'est ce qu'attendait la femme. Elle sortit de la cahute, sale et dépeignée.

— File! — dit-elle en balançant lentement ses hanches; — ici, il n'y a pas de pain pour trois!

Jella la regardait avec dégoût.

Elle répondit en la défiant, du haut de l'épaule :

— Mon père seul peut me renvoyer d'ici.

— Ton père! Il pourrait tout aussi bien être le mien!

La femme ricana bêtement, méchamment.

— Il n'a jamais été le tien! Fille de personne, toi!... Ta mère n'en avait honte que devant toi. Voilà pourquoi elle avait payé Jovan Zura pour qu'il se taise ; voilà pourquoi elle supportait ses coups! Elle était bête comme ma semelle!

La femme parlait vite, d'une manière saccadée et il y avait dans ses yeux l'impitoyable expression avec laquelle l'animal lutte pour sa pitance. Jella, comme frappée à la tête, se taisait, impuissante, prise de vertige.

En un clin d'œil, elle se remémora ce qu'autrefois, Jovan Zura avait dit à sa mère lorsqu'il réclamait de l'argent, lorsqu'il croyait que l'enfant ne pouvait entendre. Et si cette femme ne mentait pas? Elle serra convulsivement ses deux mains contre son sein et s'élança après l'homme. En bas, dans la noire crevasse, elle se trouva en face de lui. Elle lui cria en haletant :

— Est-ce vrai que tu n'es pas mon père?

Jovan, comme s'il suivait du regard une chose envolée, regarda d'un air idiot par-dessus la fumée. Sous ses paupières gonflées, ses yeux rougirent et il poussa un rugissement qui retentit sur le flanc du Rysnyak. Il s'élança vers la cahute.

— Elle l'a dit! Elle! là-dedans! — hurla Jella. — Frappe, frappe! avec le poing! sur la tête!...

Son cœur battait. Aveuglée par la cruelle excitation et par la douleur, elle s'enfuit dans le crépuscule bruissant des forêts.

XI

On disait dans le village, en parlant de Jella, qu'elle suivait un mauvais chemin. Les hommes n'aiment pas venir en aide aux misérables, mais ils aiment qu'on ait besoin de leur secours. Ils ne pouvaient comprendre que la fille de Giacinta pût vivre solitaire parmi eux. Certains parlaient des pâtres de Liburn; les gars mentionnaient Dusan. Mais personne ne savait rien de précis. Et Jella se taisait toujours. Maintenant, elle ne vivait de son ancienne vie qu'en haut, dans les montagnes. Et comme elle était seule, elle était forte. Parfois, lorsqu'elle fermait les yeux, elle avait peur d'elle-même. Il devait y avoir de profonds précipices dans son âme, car si elle pensait aux hommes, de froides ténèbres montaient en elle. Elle commença d'aimer l'orage. Elle n'avait plus d'effroi lorsque les vallons s'assombrissaient. Elle riait, lorsque dans le village, la « Bora » arrachait les bardeaux sous les pierres qui les retenaient. Elle croyait être la tempête, elle-même, et c'était elle, lui semblait-il, qui arrachait le foin des perches-appuis, elle qui emportait le ciment rouge des murs de pierres, elle qui galopait comme un tourbillon sanglant. Après l'orage, elle respirait plus légèrement, et fatiguée, les yeux cernés, elle regardait les montagnes.

Parfois, elle s'imaginait qu'une roue tournait sous ses tempes qu'elle ne pouvait arrêter. Parfois, lui venaient à l'esprit Pierro Balog, Davorin et aussi Jovan Zura, qu'elle croyait auparavant son père. Elle se réjouissait de n'avoir plus rien de

commun avec cet homme et de pouvoir le haïr librement, ainsi que cette femme échevelée, sale, qu'on avait battue à cause d'elle. Elle pensait aussi souvent à la *puszta* qu'elle se représentait comme un lieu où les montagnes s'aplatissaient sur la terre, parce que les hommes les frappaient du pied ainsi que des chiens malades. Les hommes donnent des coups de pied à tout ce qu'ils ne craignent pas. Jella aurait voulu qu'on la craignît, elle aussi.

Quelquefois, elle culbutait, dans les rues du village, les petits enfants à chemise courte. Elle aurait voulu renverser aussi les chaumières. Et le soir, sur le sommet de la montagne, elle foulait rageusement les pierres chaudes. Elle piétinait la lueur du soleil parce que cette lueur éclairait le village.

Elle aurait voulu que le soleil appartînt seulement aux montagnes et que les montagnes fussent à elle seule. Que l'écho lui répondît à elle seule dans le flanc défoncé de Visnevica! Qu'elle seule trouvât la rose sanglante des monts neigeux, qu'elle fût seule à savoir que sous le Saut-de-la-Chèvre le cœur du Karst s'était fendu et que Dieu l'avait remplacé par des glaces éternelles.

Tous les secrets des montagnes étaient à Jella. C'est pourquoi elle leur avait donné des noms différents de ceux qu'ont inventés les hommes. « L'Argenté », dans lequel jaillissaient tant de sources brillantes; tout au loin, les monts bleus et la cime du sauvage « Passage des Étoiles » où le soir, les plus beaux des astres s'accrochaient pour passer la nuit...

Elle aurait voulu voir de près leur route. Elle partit un jour dans cette direction avec ses chèvres, mais un orage fondit sur elle. La tourmente chassait les nuées, en sifflant. Elles s'élançaient au bas des pentes comme d'énormes troupeaux humides. Jella tourna son visage de leur côté avec un plaisir frémissant. Les chèvres inquiètes se frottaient contre elle. Elle se sentait plus forte que ses bêtes et n'avait pas peur.

Les nuées se précipitèrent dans la forêt. Elles se déchiquetèrent au milieu des arbres. Sous la sapinière, elles s'assemblèrent de nouveau. Des armées vertigineuses tourbillonnaient sur le village. Au-dessus d'elles, la cime du « Passage des

Étoiles » se dégageait en gloire dans l'éclat du soleil, comme le solennel ostensoir sur le peuple prosterné.

C'étaient les plus beaux instants de Jella. Elle oubliait tout. Les nuées recouvraient le village. D'en bas, personne ne pouvait voir les montagnes. Alors, elles appartenaient à Jella seule...

XII

Giacinta n'était pas revenue et Jella l'attendait toujours. Si le vent lançait des feuilles sèches contre les vitres, souvent, elle courait à la porte, et la nuit, lorsqu'elle ne dormait qu'à demi, elle entendit plus d'une fois quelqu'un parler avec sa voix dans la maison vide.

« Mère!... Mère!... »

Alors, le matin, elle croyait avoir rêvé de sa mère...

Les soirées étaient déjà longues; Jella regardait avec terreur vers la fenêtre, comme si l'hiver était assis là-bas, devant le seuil, dans l'obscurité, comme si son haleine se figeait sur les carreaux verts, boursoufflés. Elle se rappelait le village couvert de neige, le grand silence dans lequel un chien même n'aboie pas, l'osier qui se transformait lentement en paniers entre ses genoux engourdis et les nuits glaciales, infinies, lorsque l'homme ne peut dormir parce qu'il a faim. Son regard se reportait par moment sur la brique branlante dans la maçonnerie de l'âtre. Mais qui pouvait donc retenir si longtemps sa mère?

C'était un jour férié. Jella revenait des montagnes; elle avait cueilli des champignons sur les pentes humides, là où le soleil brillait encore. Sur la route, un colporteur cheminait.

L'homme demanda où était l'auberge. La fille lui parla, parce qu'il était étranger. Peut-être saurait-il quelque chose de sa mère. Cependant elle ne l'interrogeait pas, elle marchait seulement près de lui et lui jetait parfois un regard furtif. Il devait venir de loin; ça se voyait à ses bottes! Il portait sur son dos une caisse noire. La courroie des bretelles s'enfonçait

profondément, sous ses aisselles, dans sa veste déguenillée. Sa face était rougie par l'effort.

Jella regarda avec intérêt la caisse noire. Lorsqu'ils entrèrent dans le village, l'homme s'arrêta près du fossé, s'adossa à un tertre, et défit la courroie. Il posa son chapeau dans l'herbe et s'agenouilla dedans; puis il sortit avec précaution les compartiments. Des tabliers, des fichus, des miroirs enluminés, des boucles d'oreilles en pierres fausses, sortirent de la caisse. L'odeur des pommades huileuses et du savon à bon marché montait fortement aux narines de Jella; mais elle ne regardait qu'un fichu bariolé à franges qui était plus beau, qui brillait plus que tout. Ce fichu conquit ses yeux. Jamais elle n'avait vu pareille magnificence. Soudain elle le désira. Quand elle le toucha, elle leva les yeux. Sur la route, des filles, des femmes arrivaient du puits, en groupes bruyants et rieurs. Zorka était aussi parmi elles. Jella s'éloigna en courant. Elle ne se retourna que de loin. L'homme était toujours agenouillé dans son chapeau. Les filles l'entouraient en se bousculant; Zorka avait posé le fichu sur ses épaules, et se contemplait dans une glace encadrée de fer blanc.

Jella se rappela Davorin. Elle aurait voulu crier des paroles méchantes à sa femme, mais pourtant elle s'éloigna sans rien dire.

Chemin faisant, elle pensait sans cesse au fichu. Elle se souvint que dans son enfance la femme du maire en avait un pareil, et qu'elle aurait voulu le jeter, une fois au moins, sur ses épaules et courir, afin que les franges flottassent dans le vent. Toutes les filles avaient un fichu dans le village; Jella seule, n'en avait pas; jamais elle n'avait rien possédé... Elle se figura que si ce fichu lui appartenait, elle irait à la messe en s'en revêtant, même par les fortes chaleurs, et Davorin la regarderait encore à l'élévation, lorsque les autres auraient fermé les yeux. Et elle lui tournerait le dos, non pas comme l'autre fois, un pauvre petit dos revêtu de cretonne déchirée, mais un dos couvert du beau fichu rose... Puis elle traverserait le village et toutes les franges flotteraient au vent!

Quand elle fut chez elle, elle tira la brique du flanc de l'âtre et, tout en pensant au fichu, jeta un regard dans le creux plein de suie pour voir si la croix était en place.

Vers le soir, elle s'assit devant la porte. Elle regarda la route sans faire un mouvement. Longtemps après, le colporteur sortit de l'auberge. Jella se rappela soudain pourquoi elle grelottait depuis si longtemps, sur le seuil.

— As-tu encore le fichu! — s'écria-t-elle de loin.

L'homme fit un signe de tête et continua d'avancer.

— Pour combien le donnes-tu?

Le nomade s'arrêta. Il regarda avec défiance la jupe déchirée de la fille.

Ils commencèrent à marchander, et Jella sentait déjà qu'elle ne pouvait vivre sans le fichu.

— Nous avons une croix d'or...

Elle eut peur lorsqu'elle eut dit ces mots. Elle regarda brusquement en arrière. C'était venu si vite! L'homme laissa le fichu ; il remit même de l'argent à la jeune fille et il emporta la croix d'or.

Jella descendit de la planche le morceau de glace brisée posé près du paroissien de sa mère. Elle l'appuya à la fenêtre. Elle s'y regarda. Le fichu se tendait sur son jeune sein. Elle se prit à sourire.

— Jagoda! Jagoda!

La vieille mendiante s'arrêta près du ruisseau, et comme si le vent l'eût apportée, elle revint rapidement vers la chaumière.

— Viens donc!

La fille voulait se montrer à quelqu'un.

La vieille passa le seuil en clopinant et s'accroupit près du feu.

Jella pirouetta en riant :

— Suis-je belle?

Jagoda la regarda d'en dessous et frotta lentement l'une contre l'autre ses mains violacées.

— Belle! — dit-elle à voix basse, — mais j'ai froid. Il y a longtemps que je n'ai reçu quelque chose de chaud pour manger.

Jella savait que Jagoda appelait l'eau-de-vie « quelque chose de chaud », et elle fit la moue.

La vieille eut un geste de mépris.

— Tu ne sais rien! Quand Dieu eut créé le froid, la faim,

la vieillesse, eh bien! il eut pitié des hommes et pour leur donner aussi quelque chose de bon, il créa l'eau-de-vie, car avec elle on peut oublier le froid, la faim et la vieillesse aussi.

Tout à coup son œil s'arrêta sur l'appui de la fenêtre sur l'argent que Jella avait reçu du colporteur. Elle n'en détacha plus son regard, et se mit à parler avec sa voix de mendiante :

— D'où viennent ce fichu et cet argent?

Cette question surprit la fille qui ne s'y attendait pas.

— Allons, n'aie pas peur, ma Jellitza! Tu es belle... tu es jeune, et moi je sais me taire.

Elle tendit significativement sa main sèche.

Jella lui donna de l'argent, mais ne la regarda pas. La vieille s'arrêta sur la porte. Elle était plus courbée que d'habitude; ses mains pendaient jusqu'au seuil.

— Ta mère reviendra bientôt...

La fille arracha le fichu de ses épaules avec un mouvement effaré :

— D'où le sais-tu?

Elle ne comprenait pas ce qui venait d'arriver. Elle avait eu peur lorsqu'on avait nommé sa mère, et pourtant elle l'attendait encore tantôt. Elle s'en souvenait clairement quand elle cueillait des champignons sur les flancs de la montagne. Elle jeta un regard inquiet vers la dernière brique de l'âtre. A présent le colporteur devait être loin et sa mère lui avait dit de faire bien attention à la croix. Elle s'essuya le front. Le fichu était si beau! Elle le désirait depuis si longtemps!

Le soir, avant de s'endormir, on aurait dit qu'elle n'attendait plus sa mère. Et depuis, elle ne se demandait plus où Giacinta pouvait bien rester si longtemps!

XIII

La nuit, il neigeait déjà dans les montagnes. Le lourd ciel noir s'affaissait; seuls, les pics blancs le soutenaient pour qu'il ne s'effondrât point sur la terre.

On entendait sur les pentes les sonnailles de bestiaux comme

si des grelots roulaient dans le brouillard. Les pâtres des montagnes neigeuses descendaient plus bas, vers les villages. Le vent gémissait dans les cheminées. On tenait les portes closes.

C'était un vendredi soir.

Une pluie battante frappait par intervalles la terre, quand les rafales la chassaient. L'eau clapotait tristement autour des fossés. Jella regardait à travers la fenêtre dans le crépuscule mouillé et le dimanche, la messe, le fichu, lui revenaient à l'esprit. Le fichu!...

En bas, sur la route noire, un être informe luttait contre la tempête. Lorsqu'il se fut rapproché, son corps devint plus distinct. C'était une femme solitaire. Elle avait relevé sa robe; le vent jetait sa jupe trempée dans ses jambes. Sans savoir pourquoi, Jella pensa soudain à sa mère. Elle abaissa sur la fenêtre le chiffon de jupon effiloché, jeta le fichu dans un coin et s'arrêta, raide, au milieu de la chambre.

On aurait dit que la pluie frappait plus fortement la vitre, que le vent secouait plus fortement la porte. Les yeux de la fille s'ouvrirent tout grands. Il lui sembla que quelqu'un l'appelait d'une voix faible. Lentement, elle recula, mais la voix la suivit jusqu'à l'âtre. Le verrou remuait, comme si on le tirait du dehors. Jella fit le signe de la croix et ouvrit la fenêtre. La froide pluie lui fouetta le visage, le vent fit flotter à l'intéreur le chiffon de jupe.

Giacinta se tenait sur le seuil.

Lorsqu'elles furent en face l'une de l'autre, la fille fit un haut-le-corps.

— Mère! — sa voix hoqueta, — Mère!...

La femme tomba épuisée contre le mur. L'eau ruisselait de sa robe trempée. Ses cheveux étaient collés en touffes à ses tempes, ses yeux paraissaient tellement agrandis par le cerne qu'ils semblaient atteindre le milieu du visage.

Jella s'appuya, épouvantée, contre la table et elle saisit convulsivement le bois près de ses hanches. Elle ne pouvait détacher son regard de sa mère. Comme elle était changée!

— As-tu peur de moi?

Des larmes hésitantes, lasses, coulaient le long de la figure hâve et cireuse.

— Je suis malade;... très malade!

Puis Giacinta s'étendit sur le lit et ne parla pas longtemps; mais ses pauvres mains maigres remuaient sans arrêt sur la couverture. Jella mit du bois au feu, en désirant que le temps passât, que tout cela fût loin d'elle. Une fois, Giacinta releva sa tête raidie. Un râle sourd se fraya un chemin hors de sa gorge. Elle se rejeta de nouveau en arrière. Ce son étrange glaçait le sang de Jella. Elle sentait que sa mère voulait dire quelque chose, mais ne pouvait parler.

On n'entendait dans le silence, que la respiration de Giacinta. Dehors, la nuit était complètement tombée, la clarté du feu devint plus vivante sous le manteau de la cheminée. Jella était assise au bord du lit et, le visage fermé, elle regardait la poitrine de sa mère qui se soulevait étrangement et fascinait ses yeux. Cette poitrine respirait deux fois, puis ne bougeait plus de longtemps; ensuite, de nouveau, elle respirait deux fois. Les coins de la bouche étaient bleus et secs; la sueur ruisselait sur le front. Jella réunit tout son courage et passa sa main sur les tempes creuses de sa mère. Giacinta ouvrit les yeux. Elle la regarda longuement, les pupilles fixes.

— Pauvre enfant!

Sa voix était vide et venait de loin.

Jella frissonna.

— Mère... Voulez-vous quelque chose?

Mais la femme ne répondit pas.

Vers le matin elle redevint inquiète. Sa tête se balançait çà et là sur la paillasse et sa main, comme si elle rassemblait d'invisibles duvets, remuait sans arrêt sur la couverture.

Jella lui essuya de nouveau le front et lui donna de l'eau. Giacinta but avidement, mais elle n'ouvrit pas les yeux et l'eau descendit avec un bruit singulier dans sa gorge, comme si elle coulait dans une auge de bois sec. La fille se pencha sur elle. Les lèvres de Giacinta remuèrent. Elle parlait d'une voix enfantine, changée, et appelait sa mère avec les mots de cette langue étrangère qui lui servait autrefois à chanter. Puis elle commença de prier, rapidement, d'une façon incompréhensible. Jella aussi pria et souhaita que le temps passât vite, vite...

Un carré pâle se dégageait de l'obscurité sur le mur opposé,

mais la fille ne voyait pas l'aurore, elle ne regardait que l'ombre noire du croisillon, projetée lentement par la lueur croissante, sur le sol de la chambre, vers le lit de sa mère, comme le débordement de quelque eau froide et morte. Jusqu'alors, elle ne s'était jamais aperçue que le matin entrait dans la maison autour d'une croix noire...

La pluie battait le toit sans arrêt, par secousses; le vent sifflait à travers les fentes de la porte. Tout était gris et triste; dans un coin s'épanouissait une tache bariolée : le fichu de Jella. La fille se leva en grelottant; elle dut s'étirer pour remuer ses membres engourdis, puis, elle alla sur la pointe des pieds, à la fenêtre, défit la jupe en haillons, et la jeta sur le fichu. Elle s'arrêta soudain dans l'ombre du coin. Maintenant qu'elle s'était éloignée du lit de sa mère, elle n'osait plus y retourner. Elle avait peur. Elle sentait sur sa tête, sous ses cheveux, un courant glacé, et dans le grand silence, elle fut prise de l'affreuse certitude qu'elle était toute seule au monde.

Elle se réfugia avec horreur près du lit.

Sa mère ne respirait plus. Et Jella comprit, alors seulement, que Giacinta était là, tout à l'heure; qu'avant de partir sa mère était revenue...

XIV

Il y avait au carrefour, sous la butte, une vieille maison à demi écroulée. Même en été, on voyait sur ses murs des taches humides. Le fossoyeur était toute la journée assis derrière la petite fenêtre encadrée de bleu. Il cousait des *opanka* pour les paysans et martelait sans cesse. Il était d'avis que les hommes n'avaient tout au plus besoin que d'une bière, mais d'au moins deux *opanka*. On ne pouvait vivre d'un seul métier. Quand il creusait une fosse, quand il cousait des *opanka*, son visage était le même, et il sifflait toujours. Mais lorsque les enfants se moquaient de lui en le traitant de savetier, il se fâchait. Son père et aussi son grand-père avaient été fossoyeurs. Lui non plus ne voulait pas être autre chose. Il menaçait les enfants; et criait rageusement sur la route. Puis il se rasseyait près de la petite table, sur la chaise basse, et de l'extérieur, on ne

voyait que la courbe de son dos, et parfois sa main, quand il tirait les fils en l'air.

Lorsque Jella, par un matin sans lumière, pluvieux, s'arrêta sous sa fenêtre, il fouillait en sifflotant parmi les formes et les petits morceaux de cuir posés sur la table.

— Eh! que te faut-il? des *opanka* ou un cercueil? — Et il se mit à rire.

Il attendit un moment de réponse, puis jeta un regard sur la fille. Tandis qu'il la regardait, la peau de son grand front se relevait lentement.

— Allons! Qu'est-ce qu'il y a? Qui donc? Ton père?... Non?... Eh bien, pleure tout ton saoul!

Jella s'affaissa sur l'appui de la fenêtre et cacha son visage dans ses deux mains.

L'homme la considérait sans bouger; il ne fouillait plus sur la petite table. Il cessa de siffler. Naguère, il y avait eu dans ce monde une femme qui l'avait aimé. Depuis combien de temps, il avait oublié d'y penser!

Pourtant, lorsqu'elle fut morte et qu'il demeura seul, dans la vie, il roulait sa tête en pleurant, juste à la même place, là, sur l'appui de la fenêtre, où Jella se courbait. Il tira les pointes de son mouchoir rouge jusqu'à son nez, s'essuya les yeux et se souvint aussi de sa mère qui était morte quarante ans plus tôt... Il se leva et poussa un gros soupir. Penché hors de la fenêtre, par-dessus l'épaule de Jella, il regarda en connaisseur, les pieds nus, pleins de boue, de la fille. Il grommela quelque chose, regarda de nouveau, puis se dirigea vers le coin où, sur la tringle clouée en croix, au milieu de poissons desséchés et de lard rance, quelques *opanka* tout battant neufs, étaient pendus. Il palpa, indécis, pendant un moment, les *opanka*; puis détacha une paire, sur laquelle étaient cousus de beaux cœurs en cuir rouge, et gauchement, il les posa sur l'appui, près de la fille. Très vite, comme s'il avait eu honte, il referma la fenêtre, et la bêche et la pioche à l'épaule, se dirigea en sifflotant vers le cimetière.

Devant la paroisse, Jella s'arrêta de nouveau, comme si quelqu'un avait saisi sa jupe. Elle savait, quand elle était partie de chez elle, qu'elle voulait aussi entrer ici.

On faisait déjà du feu dans la chambre de monsieur le

curé. L'odeur du plancher fraîchement lavé s'élevait dans la chaleur imprégnée de fumée de pipe. Le curé regarda Jella avec malveillance, par-dessus son journal.

— Tu aurais dû venir plus tôt.

— Bon Dieu ! mais je ne savais pas...

— Ta mère est morte comme elle a vécu, sans la grâce du Seigneur...

Le curé se mit à balancer lentement sa jambe croisée, comme s'il sonnait la cloche, tout en contemplant ses grossiers souliers éculés. « Il faut en acheter d'autres », pensa-t-il, et il devint de mauvaise humeur. Il interpella Jella avec sévérité, comme si elle était cause que la chaussure fût trouée :

— Il faut payer pour l'enterrement !

La fille poussa un soupir :

— Alors, je vais vendre la chèvre de ma mère.

Et pendant qu'elle parlait, elle serrait contre elle, d'un air las, les deux *opanka* que le fossoyeur lui avait donnés.

— Je prierai pour ta mère — murmura le curé, d'une voix de commerçant, et il continua à lire le journal.

XV

En bas, dans l'église, la cloche sonnait midi. Franjo vint dans la maison de Giacinta. Jella était assise à la fenêtre. Elle regardait avec indifférence, la pluie tomber goutte à goutte dans la chambre, à travers le toit. Autour d'elle tout traînait en désordre, comme la veille au soir. Une petite fleur d'automne se flétrissait sur la paillasse à côté de la tête de la morte. La chèvre bêlait dans un coin.

Franjo s'approchait du triste lit grisâtre, avec une lourde prudence. Il s'arrêta saisit de respect, et se mit à faire tourner lentement, son chapeau détrempé. Jella continua de contempler les gouttes qui s'écrasaient sourdement. Le tonnelier courba le dos. Il râcla son gosier, puis il mesura la morte avec une ficelle, tout en poussant plus près de sa tête, à la dérobée, les fleurs flétries.

— J'apporterai le cercueil, — grogna-t-il en s'en allant.

Toute la journée, on entendit dans le village ses coups de

marteau, et le soir il s'assit sur le seuil et joua de l'accordéon.

Jella passa ses mains sur son visage, comme si elle avait voulu réveiller quelque chose qui dormait péniblement en s'agitant, dans sa tête.

La pluie cessa. Elle ne coulait plus dans la pièce. La fille s'aperçut alors seulement, qu'elle regardait jusqu'ici les gouttes. Ses yeux effrayés se mirent à chercher autre chose qui pût les fixer. Elle avait peur que son regard ne s'égarât sur le lit. Le temps passait. Elle observait le scintillement du feu des fascines dans l'âtre, sur le mur, et le suivait des yeux lorsqu'il montait sur l'échelle appuyée à l'ouverture du grenier. Au plafond, des brins de foin pendaient dans la chambre à travers les fentes des planches. Les brins tremblaient comme si quelqu'un marchait dans le grenier. Jella ne comprenait pas comment elle pouvait penser aux gouttes de pluie, au feu, aux brins de foin, à tout, sauf à ceci : que sa mère était couchée là, morte, sur le lit; ses yeux lui faisaient mal tant ils étaient secs, et son cœur était durci dans sa poitrine. Y aurait-il vraiment des pierres dedans? Et alors, involontairement, elle regarda la morte.

Un silence immobile, glacial, montait du lit. Jella n'avait jamais connu un silence aussi terrible; elle n'avait jamais vu mourir personne; elle n'allait au cimetière que lorsque des fleurs s'y épanouissaient, et qu'au-dessus des tombes, passaient des abeilles sylvestres aux corps dorés. Mais cette mort-là, sur le lit, était différente, toute différente. Sa mère, comme allongée, paraissait plus grande! Le corps posait, sur la paillasse, d'un poids inanimé, raidi. Le visage, transparent, infiniment grave, devenait étranger. La bouche n'était qu'une ligne sombre, un peu entr'ouverte, dans une expression d'étonnement.

Jella regarda longtemps sa mère, comme par devoir, mais sans la reconnaître, et elle ne pouvait pleurer. Son regard glissa plus loin, lentement, machinalement.

Deux cuillères de bois pendaient à un clou dans l'excavation caverneuse de l'âtre. Il manquait à l'une un petit morceau; c'était la cuillère de Giacinta. Que de fois, Jella l'avai vue entre ses dents blanches, lorsque la nourriture

fumait chaudement sous ses lèvres. Et elle ne la reverrait jamais plus...

Tout à coup des larmes envahirent ses yeux. Tout à coup elle comprit ces deux mots épouvantables : *jamais plus*... La cuillère abandonnée, au bord cassé, avec laquelle on ne mangerait plus, représentait l'inconcevable autant que ce grand anéantissement morne, muet, sur ce lit mortuaire.

Elle pleura longtemps, longtemps, et avec ses larmes, l'amertume lancinante des reproches tardifs se fondit en elle. Elle s'accusait maintenant d'une faute à laquelle elle n'osait plus penser.

Depuis longtemps, elle n'attendait plus sa mère. Elle en avait peur. Elle craignait que Giacinta ne demandât compte de la croix. Quand elle était revenue, Jella n'avait pas osé regarder ses yeux, qu'elle ne pourrait plus regarder jamais maintenant...

Rien n'a changé : le grillon chante, celui que sa mère connaissait, la pluie bat la fenêtre, le feu ne s'est pas éteint depuis hier... mais Giacinta ne respire plus sur le lit.

Jamais plus ! jamais plus ! Jusqu'à cette heure, Jella n'avait pas soupçonné le sens de ces mots...

Les pleurs coulaient sans cesse de ses yeux. Elle pressait ses mains contre sa poitrine comme pour l'empêcher de se rompre. Il lui semblait qu'elle avait été mauvaise pour sa mère, et pourtant, comme elle l'aimait ! Pourquoi ne lui avait-elle pas dit sa tendresse, lorsque Giacinta s'agitait sur la paillasse ? Pourquoi les bonnes pensées viennent-elles à l'esprit de l'homme trop tard, toujours trop tard ! Pourquoi Jella n'avait-elle pas saisi encore une fois la pauvre main travailleuse, qui ne pouvait se reposer même à la dernière heure ? Pourquoi regardait-elle toujours ailleurs, lorsque les yeux baissés de Giacinta cherchaient ses yeux ? Elle regarda, encore, dans le coin, toute émue. Le fichu !... Il était la cause de tout. Jella entendit au fond de son être des sanglots déchirants, puis elle s'agenouilla près du lit grisâtre et froissé, et comme si elle restituait à sa mère ce qui lui avait toujours appartenu, elle recouvrit la morte du fichu rouge, rose et vert.

XVI

Le lendemain, on enterra Giacinta dans le petit cimetière au flanc de la montagne, où l'on devait creuser les fosses dans le roc, où pour les enterrements, chacun apportait une motte de sa terre arable. La terre est rare sur les grandes montagnes ; c'est à peine si elle donne du pain et des tombes.

La voix de bronze de l'église pleurait tristement jusqu'au fond du vallon. Quand le cercueil noir oscilla sur le seuil de la chaumière, le soleil d'automne apparut parmi les nuages. Les montagnes percèrent le brouillard, brillantes et mouillées, comme si, avec les forêts et les roches, elles avaient surgi d'un lac aux profondeurs incommensurables. Tout étincelait ; seuls, les yeux de Jella étaient de nouveau secs. La vue des hommes avait pétrifié son âme. Le visage blême, elle allait, morne, derrière le cercueil sombre lentement balancé, et elle ne pouvait croire que l'on emportât sa mère dans ce cercueil. Elle percevait tout ce qui se passait autour d'elle de loin, comme dans un songe. Pas lourds, sonores. Voix étouffées, chuchotantes :

« Comme elle était belle ! comme elle aimait vivre ! comme elle savait chanter ! »

Aujourd'hui les hommes étaient plus tendres qu'autrefois. Chacun pensait à soi et comme si, à travers la morte, ils voulaient flatter la Mort afin qu'elle les laissât en paix, longtemps encore, ils n'osaient dire que du bien.

En arrière, les femmes commencèrent à chanter. Les hommes se relayaient pour porter la bière pendant la longue route. Un instant, près de la caisse noire, Jella crut reconnaître la tête découverte de Davorin, et la tête de Franjo ; mais la tête du second, s'inclinait vers les planches, plus que toutes les autres...

Des deux côtés, les chaumières grises étaient muettes d'effroi, et l'église contemplait si solennellement la dernière promenade de Giacinta, qu'elle semblait vouloir oublier, comme les hommes, qu'on avait pourchassé devant son portail cette femme que tout le village suivait maintenant, chapeau bas.

La flamme des deux cierges vacillait à l'air libre des prés. La tache du surplis dentelé du curé flottait, blanche, sur le

sentier du cimetière, parmi les vêtements noirs des dimanches. Un homme se tenait au bord de la fosse ouverte, appuyé, affaissé sur sa pioche. Le vent agitait lentement sur son crâne les pointes du mouchoir rouge.

Jella le fixa, les yeux troubles, pendant qu'on récitait le *Pater*.

« Pourquoi me torture-t-on si longtemps? pensait-elle à bout de forces. Si tout pouvait être fini! »

Lorsque le cercueil plongea dans le rocher et que la première motte caillouteuse tomba dessus en retentissant, elle crut ouïr dans le lointain, un cri perçant, son propre cri... A présent oui, à présent elle avait conscience que sa mère était morte, et elle sanglota dans le grand silence. Une main rude saisit son bras et la tira en arrière. Les pierres recommencèrent à pleuvoir. Elle vit obscurément que les chapeaux, les mouchoirs, vidaient de la terre dans la fosse.

La tombe s'élevait déjà, rougeâtre et lugubre, au milieu des petites croix de bois. Zorka retourna aussi son mouchoir; Slatka se tenait derrière elle, et s'essuyait les yeux; elle dit aussi quelque chose que Jella ne comprit pas; la fille ne cessait de penser que les hommes comblaient à présent un trou qu'ils avaient creusé eux-mêmes.

Lorsqu'elle fut demeurée seule, près de la tombe fraîche, le désir lui vint d'enlever avec ses ongles cette terre ennemie que des ennemis avaient apportée. Elle se pencha pour y plonger les mains, mais ses deux bras s'ouvrirent et elle tomba en avant, épuisée, comme si à travers tant de mottes, elle avait voulu serrer sa mère sur son cœur...

De l'autre côté du hallier desséché, Jagoda était assise, solitaire, sur une tombe défoncée, et hochait la tête.

— Je l'avais bien dit, n'est-ce pas? Elle est revenue.

Jella regarda superstitieusement la vieille, grelottante et grise.

— Tout revient, — grommela Jagoda, d'un air fatigué, — mais pas comme les hommes l'espèrent. Autrement. Tout à fait autrement.

La fille passa ses deux mains sur son visage :

— La mort est épouvantable.

— Ce n'est pas vrai; la vie est épouvantable. L'action de

mourir est encore de la vie. La mort est autre chose; elle est bonne, car elle est paisible.

La vie juvénile fut prise un instant, dans Jella, d'un sentiment d'horreur pour la vieille mendiante. Cette fois, Jagoda ne pouvait lui venir en aide. Elle parlait de la mort. Elle ressemblait à la mort. Et Jella cherchait tout autre chose. Inconsciemment, son regard s'échappa vers les montagnes.

Les montagnes étaient immenses dans le ciel immense! Et soudain, elles commencèrent d'appeler Jella vers elles.

Elle se mit en marche. Puis elle quitta le chemin. Le cimetière reculait, engourdi, dans le bas-fond. Les petites croix s'enfonçaient dans les tombes. Les maisons s'allongeaient; leurs toits seuls émergeaient parmi les pierres. A la fin, l'église même s'accroupit au fond du vallon.

L'herbe rouge et rude croissait dans la clairière. Sur le flanc de la montagne, les sapins venaient au-devant de Jella, verts et gémissants. Et là, sur les hauteurs calmes des pics éternels, elle songea de nouveau à sa mère. L'enterrement, la dernière nuit, tout ce qui s'était passé hier et aujourd'hui, s'enfonça au plus lointain de sa mémoire. Et les jours anciens surgirent en avant. La réalité devint invraisemblable. Jella ne pouvait plus concevoir que sa mère n'était plus. Elle recommença de l'attendre, avec cette triste patience que l'on a pour l'attente éternelle de ce qui ne doit plus revenir.

Une sourde fatigue l'envahit. Elle aurait aimé se coucher sur le sol; mais la terre était froide sous ses pieds nus. Elle aurait voulu se pencher sur les rochers, pour y appuyer sa tête. Mais les rochers étaient durs.

Soudain, son cœur devint inexprimablement lourd dans la froide et muette solitude de pierre. Que cherchait-elle ici? Les hommes, les montagnes, le silence... rien ne pouvait la soulager.

Devant ses pieds, une petite tache noire remuait dans la mousse glacée. Un insecte engourdi grimpait péniblement vers la ravine où, luisaient, à travers l'ouverture des rochers, les rayons inertes du soleil.

Jella se souvint qu'elle aussi avait froid. Elle aussi se contenterait à présent d'un petit soleil d'hiver. Elle continua de gravir la montagne à travers la forêt. Une barrière blanche

lui coupa la route. Au delà se trouvait une maison à laquelle elle avait bien des fois songé! Sur le talus se tenait un homme qui l'avait renvoyée et qui pourtant l'attendait chaque jour.

Jella se mit à pleurer. L'homme prit entre ses deux mains la tête de la fille et la serra craintivement sur son cœur... Dans cette minute silencieuse, l'un était si vieux, l'autre si tendrement jeune! Tous deux sentaient qu'ils avaient besoin l'un de l'autre.

Et au bout d'un mois la fille et l'homme se marièrent, en bas, dans le vallon, dans l'église du village.

XVII

C'était de nouveau l'automne, un autre automne. Le vent sifflait dans la forêt. Il emporta le son des clarines et saisit, devant le tunnel, le long cri strident d'un train.

Jella se releva sur ses coudes dans l'herbe. Elle regarda comment la fumée se déchiquetait aux branches. Il y avait deux ans déjà qu'elle vivait dans la maison de garde et elle s'étonnait toujours lorsqu'elle voyait la fumée fuir parmi les arbres.

Deux ans! Et il lui semblait qu'un nombre infini de dimanches s'étaient écoulés depuis qu'elle était venue du vallon dans la montagne. Souvent, elle se rappelait son mariage. Et alors elle n'était pas heureuse ; elle avait honte d'être triste, de redouter l'inconnu de la vie et cet homme inconnu qui avait le droit, depuis l'autel, de s'approcher si près d'elle.

Au village, il n'y avait que la tombe de sa mère qui la regrettait. Dans la clairière, elle n'avait pris congé que des chèvres. Elle se rappela que lorsqu'elle vint ici, pour la dernière fois, elle s'était frottée contre le cabri noir; puis, en chemin, elle s'était retournée sans cesse afin de le regarder, comme si avec le petit animal, une part d'elle-même l'avait quittée, part de son être qui était pleine de sauvage souffrance, qui avait froid, qui pleurait, qui avait faim, mais qui était libre, et qui parfois souriait et chantait aussi.

Jella maintenant, n'avait plus faim ni froid. Pierre l'aimait

beaucoup : pesamment, humblement, et il montrait ce patient esprit de concession particulier aux hommes qui ont vécu longtemps sans femme et craignent de se retrouver seuls.

Par instinct, Jella sentait de l'angoisse dans cet attachement, et sa volonté s'en accroissait. Elle accomplissait les travaux domestiques, s'occupait de l'homme et des animaux, mais seulement si cela lui plaisait : par foucades, quand elle y pensait... Au demeurant, elle vivait de la vie ancienne. Des journées entières, elle errait dans la montagne, suivie par les chèvres de Pierre. Le soir, comme une bourrasque, elle dévalait les pentes avec ses bêtes et apportait à la maison de garde, dans ses cheveux, l'odeur embaumée des prés verts et fleuris. Puis, elle s'asseyait près du feu et chantait.

Dans les premiers temps, la curiosité l'amenait parfois dans la chambre de service. Mais là, tout était grave et étranger. De grandes pelisses d'hiver pendaient au porte-manteau; même en été. Sur les papiers cloués au mur on voyait l'indication des signaux des lampes. Jella touchait du doigt, sur l'image des trains, les points lumineux. Elle voulait savoir ce que signifiaient le disque rouge, le petit drapeau, le carreau des lampes vert et rouge. Les timbres-signaux l'intéressaient aussi. Elle éclatait de rire dans le téléphone. Plus tard, toutes ces choses lui devinrent indifférentes et quand Pierre lui mettait un livre entre les mains pour qu'elle apprît à lire, le sommeil la gagnait. Elle s'asseyait sur le livre et, tel un jeune chat, elle s'étirait paresseusement, avec grâce. Elle prononçait difficilement les mots magyars; le croate lui était plus facile.

— Où es-tu allée?

Ses yeux commençaient à briller. Elle savait raconter des choses merveilleuses sur la grotte où une source verte jaillissait, sur le précipice qui était plein de fleurs blanches.

Pierre riait et la saisissait dans ses bras. Et Jella se défendait en boudant, comme un enfant qu'agacent les baisers des grandes personnes.

— Tu ne m'aimes donc pas, même un peu? — disait l'homme en taquinant; et il serrait fortement dans ses deux mains la tête de la femme enfant, pour qu'elle ne pût la secouer.

Dès qu'elle s'échappait, Jella courait autour du hangar.

Elle se cachait dans l'étable et prenait dans ses bras les chèvres parce qu'elles ne demandaient rien. Elle ne rentrait dans la maison que lorsqu'elle s'était imprégnée d'air libre. Elle passait, en épiant, sa tête dans la porte. Si elle voyait que Pierre était triste, elle se glissait par derrière jusqu'à lui et l'embrassait rapidement. Puis elle s'amusait d'avoir pu secouer l'homme du frisson de son haleine.

XVIII

Les journées passaient. Elles se ressemblaient comme des sœurs et Jella savait à peine distinguer la veille du lendemain. Les trains arrivaient, partaient, ébranlaient la terre, parsemaient la nuit d'étincelles, soufflaient de la fumée dans les rayons de soleil : puis le silence se faisait de nouveau, le grand silence où l'on entendait la chute des feuilles.

« Ce sera toujours ainsi », pensait Jella.

Et pour utiliser quelque chose de la jeune vie inquiète qui palpitait en elle, elle se roulait avec ses chèvres sur les versants des hautes montagnes.

Un jour, elle erra loin de la maison de garde. Les brise-vents avaient disparu. Une hutte de pâtre, une bergerie entourée de pierres, des sapins frisés. Plus bas, la voie ferrée s'allongeait au milieu des montagnes, comme deux cheveux tendus à l'infini. Les tunnels apparaissaient tels que des terriers à renards enfumés. Et le train traversait le champ des pierres ainsi qu'un petit lézard au corps articulé et à la tête enflammée. Jella s'était égarée dans l'empire inculte de la « Bora ». Elle se rappela les contes de Jagoda : le feu ailé, les nains, le spectre de la montagne à la barbe de pierre. Elle regardait ardemment autour d'elle. Tous, ils vivaient là. Et les yeux enfiévrés, frissonnante, elle grimpait toujours plus haut sur les rocs désagrégés, crevassés, qui gisaient couchés les uns sur les autres dans la lueur rouge du soleil, comme des os de bêtes géantes, tombées dans un grand combat. Même l'eau noire, immobile, de la crique, entre les monts neigeux, réflétait les formes des roches renversées. Partout des pierres, des pierres figées, sauvages.

Jella fit le signe de la croix. Elle se pencha sur le rebord des rochers en retenant sa respiration.

En bas, une plaine infinie luisait, colorée en bleu, comme si l'on avait forgé dans la courbe des montagnes arides, une puissante plaque d'acier. Et dans la plaine nageaient des flocons blancs aux ailes d'oiseaux.

« C'est peut-être la *puszta* », pensa Jella, et son visage prit une expression hostile. Puis ses traits se rassérénèrent lentement. De lointains souvenirs commencèrent à sourire en elle, images anciennes oubliées ! : filet aux reflets argentés sur une rive sablonneuse; coquillage blanc; ondes bleues fuyantes... Elle ferma les yeux pour mieux revoir et écouta ce que sa bouche articulait :

« La mer ! »

Elle la reconnut ! La plaine couleur de ciel, là-bas, dans le vide, était la mer de Giacinta !

Elle se rappela tout, et de nouveau elle fut près de sa mère, tout comme autrefois, auprès du feu, lorsque dans un demi-sommeil, et même les yeux fermés, elle sentait sa présence.

Elle savait, sans délibération, qu'elle retournerait ici une autre fois. Jamais elle n'avait porté de fleurs à la tombe de sa mère, et maintenant, elle arracha tout à coup de son sein les violettes des monts neigeux. Elle les jeta dans le vide, loin, comme si elle avait voulu semer les fleurs sur la mer.

Le soir, elle s'assit près du feu, silencieuse. Pierre mit le fanal dans un coin, d'un geste fatigué. Il commença de bourrer sa pipe.

— A quoi penses-tu ?

Jella sursauta, comme si elle revenait de loin, et regarda en l'air avec trouble.

— A la mer...

— Tu l'as vue ?

La femme enfant fit un signe d'assentiment.

— Comme les montagnes sont arides par là — son visage s'anima tout à coup — ; tout est si sauvage là-bas !

— Et pourtant, j'ai entendu dire — grogna Pierre, pensif, — qu'au temps jadis, il y avait aussi là des forêts. Des peuples marins ont coupé les arbres. Ils en ont construit une ville dans l'eau.

— Dans l'eau?

— Oui. Et la *bora* a entraîné la terre des monts, et tout a été dénudé.

Les yeux de Jella brillèrent singulièrement.

— Alors, ce sont aussi les hommes qui ont rendu les montagnes si sauvages?

Un pressentiment, obscurément ressenti, lui traversa la tête, mais elle ne put compléter sa pensée.

Pierre souffla vers la lampe un grand nuage de fumée et ouvrit les bras.

— Aujourd'hui non plus tu ne m'embrasses pas?

Mais elle se détourna. Elle franchit le seuil d'une grande enjambée.

L'homme la suivit du regard, d'un air hébété, et se tut, comme s'il avait honte de ce qu'il éprouvait.

Dehors, les rochers se dressaient vers le ciel en ondes figées et noires, et Jella leva ses regards vers eux. Il y avait aussi dans son âme de pareilles ondes rocheuses, noires et figées. Pourquoi n'était-elle pas comme ces filles qu'elle avait autrefois connues dans son village? Pourquoi ne pouvait-elle devenir meilleure pour cet homme, le seul qui avait été bon pour elle, qui l'avait préservée du froid et de la faim? Elle ne trouvait pas de réponse et aurait voulu pleurer.

XIX

L'hiver vint, puis passa. La neige fondit.

Jella errait de nouveau par les forêts moites, dans l'odeur de la terre mouillée. Mais elle n'était plus comme autrefois, et pourtant rien n'était changé. Les eaux ruisselaient dans les ravins, comme si mille pulsations animaient la montagne. Comme l'année précédente, le jeune feuillage tremblait en nuages d'un vert pâle sur les branches chauves des bois; le long des fossés, les fleurs se balançaient en taches jaunes, au bord des torrents gonflés. L'invisible révolution bouillonnait dans la terre, une vie humide montait aux arbres et les pâtres jouaient de la flûte sur les hauts sommets.

Le sang de Jella, éprouva, pour la première fois, l'effet du grand renouveau.

Partout quelque chose commençait; sur les pentes, sur les prés, dans les torrents parmi les pierres, dans les bêtes et aussi en elle. Dans la vie seulement, rien ne commençait. Soudain, Jella vit son mari vieux. Lorsqu'ils marchaient ensemble, et qu'elle regardait dans le soleil, l'homme ne pouvait suivre son regard; il resserrait ses paupières et ses yeux se voilaient de larmes sous la clarté.

« Ce serait tout!... Jamais autre chose? »

Une impatience torturante s'empara de Jella. L'air comprimait son front dans la maison. La forêt lui était trop petite. En marchant, elle arrachait les rameaux bourgeonnants, sans s'en apercevoir, peut-être afin qu'ils ne portassent pas de fleurs.

Pierre ne comprenait pas, mais sentait l'inquiétude de Jella. Il la regardait comme pour l'apaiser. Cette humble faiblesse, rendit plus dure la femme enfant. Elle cherchait de la force, à laquelle sa force pût se mesurer. Elle portait une flamme dans ses veines, dans ses bras, dans ses lèvres, et l'autre marchait à côté d'elle comme s'il avait voulu s'arrêter, comme s'il avait voulu se reposer.

Il faisait nuit, Jella était assise sous l'abat-jour en zinc émaillé de la suspension. Elle faisait, sur ses genoux, sans but, des plis à son tablier qu'elle défaisait ensuite. Brusquement, elle se rendit compte qu'elle pouvait le déchirer et qu'il faudrait le recoudre. Elle interrompit ce jeu, s'accouda à la table, se mit à balancer lentement sa tête entre ses deux mains pour en voir au moins remuer l'ombre :

— Allons au bord de la forêt!

Pierre leva un instant ses yeux qui regardaient le vieux calendrier.

— Il fait meilleur ici, — murmura-t-il distraitement; — Pourquoi irions-nous?

Et il continua de lire aussi tranquillement que s'il ne voulait jamais plus se lever.

Jella ressentit comme des coups de marteaux dans sa tête. La lampe la brûlait. Elle ne put supporter plus longtemps l'immobilité close et muette. Elle ouvrit toute grande la porte

afin de laisser entrer la vie du dehors; mais à travers le seuil, il n'entra seulement que l'ombre du vieux prunier que Pierre avait planté vingt-cinq ans auparavant. Elle sauta avec impatience, par-dessus la tache noire mouvante, à bords dentelés. Elle s'arrêta brusquement dans le petit jardin tout trempé de rosée. Adossée à l'enclos, parmi les mauves sauvages, elle respira librement.

On aurait dit que la forêt tremblait dans le clair de lune. Un éclat bleu fulgurait sur les rails. Les feuilles argentées flottaient autour des genoux de Jella.

Pierre sentit soudain un courant d'air froid sur son dos. La porte était ouverte. Il s'achemina en bâillant vers sa femme. Quand il fut près d'elle, sans qu'elle eût bougé, il lui dit frileusement :

— Pourquoi te tiens-tu là comme si tu attendais quelque chose?

Jella releva la tête avec une lenteur étonnée. Ses pupilles frémirent. Alors seulement, elle sut qu'en effet, elle attendait quelque chose...

Depuis lors, elle alla de bon matin à la forêt. Elle regardait comment l'ombre des arbres se mouvait sur le sol, ainsi que les aiguilles de la pendule, dans la chambre de service. Et cela signifiait que le temps passait. Elle aimait y penser. Parfois, elle fermait les yeux et attendait. Sans savoir comment, elle se rappelait Davorin. L'autre jour, elle avait vu un pâtre sur la montagne. Depuis, elle songeait à Davorin, et pourtant le pâtre ne lui ressemblait pas; seulement, comme lui, il était fort et jeune.

Jella détestait le mari de Zorka; mais sa main était lourde et chaude et autrefois elle aimait être assise près de lui au bord du torrent.

A cette époque, les gens de la maison de garde voisine commencèrent à faire des préparatifs. Pierre dit qu'on les avait transférés dans une autre contrée. D'autres viendraient les remplacer.

Jella apprit la nouvelle avec indifférence; à présent elle ne pouvait plus penser qu'à elle-même. Elle oubliait tout ce qu'on lui disait. Souvent, elle oubliait même ce qu'elle voulait faire.

Elle emporta dans la forêt le petit mouchoir à pois rouges pour y mettre des champignons ramassés. En arrivant sous les arbres, elle ne savait plus pourquoi elle s'était mise en route. Elle attacha le mouchoir autour de son cou, s'assit sur une pierre, et ne pensa plus à rien.

Des pas s'approchèrent sur les aiguilles de sapin. Jella ne bougea même pas. Sûrement, ce devait être Pierre. Mais celui qui marchait au milieu des troncs mordorés n'était pas son mari. Un étranger venait à travers la forêt, lentement, à pas incertains, comme celui qui n'a pas l'habitude de cheminer sur les pentes.

En apercevant Jella, il s'arrêta soudain. C'était un beau brin d'homme, de taille élevée. Une force provocante se devinait jusque dans son immobilité. Il ne se retourna pas lorsqu'il fut passé.

Le soir, Jella apprit qu'un nouveau garde était arrivé dans la maison voisine, et qu'il s'appelait André Rez.

XX

On chantait dans la forêt. Voix étrangère, chant étranger...

Jella se tourna vers ce côté, comme si elle avait voulu que la voix parvînt à son cœur et à son visage. Jamais elle n'avait cru jusque-là que la tristesse aussi pouvait chanter. C'était bien autre chose que les petits airs de sa mère, bien autre chose que les chansons entendues, en bas, dans village.

Voix étrangère, chant étranger...

En rentrant, elle se trouva sur la ligne du chemin de fer, face à face avec celui qui demeurait dans l'autre maison de garde. L'homme, pour faire place, monta sur le talus. Jella leva les yeux vers lui. Son visage était brun et maigre. On voyait la forme de ses os. Il porta la main à son chapeau; le soleil éclaira ses yeux. C'étaient des yeux d'un vert étrange, comme l'épi à moitié mûr dans lequel brille un peu d'or humide. Il alla plus loin.

« Comme il est jeune! » pensa Jella, et elle voulut évoquer ce visage; mais elle n'y réussit pas; et cependant, elle sentait

encore le regard... Ensuite elle observa, inconsciemment, ce qui se passait derrière elle et ne se douta pas que ces pas d'homme, en s'éloignant, piétinaient le souvenir de Davorin.

Le soir, Pierre appela André Rez dans la chambre de service. Jella était assise dehors, près du hangar, sur les traverses pourries rassemblées là pour être brûlées.

Elle écouta la voix des deux hommes qui se parlaient de temps en temps. Elle sentait en elle-même un calme silence, et ses mains s'ouvrirent dans la nuit azurée des montagnes, comme pour saisir le printemps, — le printemps, pareil à elle, vivant et jeune! — comme si elle voulait saisir cette chose qui était le désir le plus inconscient et le plus obscur de son cœur.

Le jour suivant, Jella s'attarda avec ses chèvres, dans la montagne. A travers la porte ouverte de la maison de garde, la lumière se projetait déjà sur la palissade brise-vent. Elle regarda par la fenêtre de la cuisine. Deux personnes étaient assises près du feu. Elle passa sa main dans ses cheveux et marcha plus rapidement.

Quand André Rez se leva, il parut encore plus grand et plus fort que dans la forêt. Et le corps maigre et courbé de Pierre était plus petit que d'habitude. La femme enfant se retira dans un coin et darda ses regards sur les deux hommes. De petites fourmis brûlantes grouillaient dans l'air, près de la pipe de Pierre. Le gars fixait, immobile, la flamme. Jella ne comprenait pas comment on pouvait regarder un même point aussi longtemps.

Ils se taisaient. Puis un mot étranger frappa l'oreille de la femme. André Rez parlait de quelque grande terre noire, dont il n'avait même pas reçu une charretée.

— Mon père était paysan. Le bien n'était pas suffisant pour les quatre fils. Voilà pourquoi j'ai dû venir ici, dans les montagnes.

Ils restèrent un instant silencieux. Lorsque le gars parla de nouveau; il y avait de la dignité dans sa voix.

— Pourtant, moi aussi je suis un paysan; un paysan qui n'a ni terre, ni femme, ni enfant, un paysan pauvre.

Jella ne regardait plus que son visage. André parlait lentement, en traînant. Au pays d'où il était venu, les champs de

blés verdissaient jusqu'à l'horizon, au printemps; en été, ils étaient jaunes comme de l'or vif; et en automne, des feux brûlaient le long des maïs, et les gars et les filles chantaient.

Jella se rappela l'air triste qui résonnait si étrangement dans la forêt.

« Ils chantent ainsi, là-bas », pensa-t-elle.

Et elle ferma les yeux pour mieux entendre la voix d'André. Puis elle eut un sourire incrédule. Elle ne pouvait comprendre que là-bas, très loin, les puits fussent aussi hauts qu'un sapin, et qu'on pût apercevoir, à une journée de marche, le clocher des églises.

Elle se rapprocha du feu, sans le vouloir.

— Alors, par là-bas, chez vous, les clochers sont plus hauts que les montagnes?

Le gars releva fièrement la tête :

— Il n'y a pas, chez nous, de montagnes. La terre est là-bas, plate comme ma main...

L'étonnement s'assombrit sur le visage de Jella. Elle se redressa subitement. Sa voix devint dure :

— Tu es donc venu de la *Puszta?*

Le regard de Pierre s'attarda sur la bouche de la femme. Il l'avait vue ainsi, lorsqu'elle s'était réfugiée de la forêt chez lui, pour la première fois. Pourquoi se fâchait-elle? Il ne pouvait le comprendre. Il saisit son chapeau avec mauvaise humeur. Il sortit sur la porte, de même que l'on sort de la forêt agitée par l'orage sous le ciel libre.

— Tu es donc venu de la *Puszta?*

L'ouragan sauvage des montagnes s'amoncelait dans les yeux de Jella; le grand, l'incommensurable calme des plaines demeurait muet sur les lèvres du jeune homme. Et leurs regards se rencontrèrent un instant au-dessus de la flamme.

XXI

Alors les montagnes n'appelèrent plus Jella. Elle les voyait effacées, comme retirées de sa vie. Les deux maisons de garde se rapprochèrent. Jella accomplissait ponctuellement le

service de la barrière. Elle chassait les chèvres dans le fossé du talus et travaillait elle-même autour de la maison. Le petit jardin était plein de fleurs. Derrière l'étable, les mauvaises herbes n'envahissaient plus le petit carré de pommes de terre. Pierre était tranquille et satisfait comme jamais auparavant, et lorsqu'il voyait travailler Jella, il hochait silencieusement la tête.

« Elle finit tout de même par s'habituer à la vie normale ».

Il se réjouissait qu'il ne fût plus question entre eux d'errer par les forêts. Ainsi tout était rentré dans l'ordre, spontanément, et c'est ce que Pierre aimait le plus au monde.

Jella, comme si elle avait senti qu'on l'observait, appuya son pied sur sa bêche et regarda de côté.

Les nombreuses petites rides remuèrent sur le visage de Pierre. Il se mit à rire.

— Par Dieu! tu es belle!

L'épouse enfant sourit, d'un sourire reconnaissant, d'un sourire de femme, tout en jetant un coup d'œil vers la maison de garde voisine, comme si elle avait voulu savoir si l'on voyait aussi sa beauté de là-bas. Elle continua de travailler. Cependant l'homme aurait voulu bavarder, mais aucune idée ne lui venait à l'esprit.

— J'ai fini mon tabac, — grogna-t-il enfin; pourtant ce n'était pas là ce qu'il aurait voulu dire.

Jella repoussa la bêche et s'essuya le visage avec son tablier.

— La faucille est cassée. Je vais aller au village, — dit-elle.

Pierre alla plus loin, Jella se dirigea vers la maison. Aucun d'eux ne se retourna et pourtant jamais plus ils ne pensèrent l'un à l'autre avec un cœur plus chaud qu'à cette minute.

Lorsque la femme eut tiré à sa place le petit rideau rouge de la fenêtre, elle regarda par-dessus les géraniums. Elle ne songea plus à Pierre. André Rez se tenait sur le talus et Jella se mira dans la glace, pour voir si elle était vraiment belle. Elle se prit à rire. Tout était serein autour d'elle. A travers le rideau rouge, la lumière se fondait sur le mur, en teinte rose.

Tout était rose et gai : la « Naissance du Christ » au-dessus du lit, la Sainte-Vierge en plâtre sous une cloche de verre, le chien d'albâtre sur la commode à trois tiroirs et les fruits en cire dans la corbeille de bois découpée en forme de feuillage.

Et Jella aussi était gaie, comme si elle allait au-devant d'une grande joie.

Pierre et André Rez étaient toujours sur le talus. Jella ne se retourna pas; cependant elle savait que les deux hommes la regardaient, et elle sentit une chaleur monter à son cou.

Le village le plus proche s'étendait sous la maison de garde, de l'autre côté de la forêt, sur une prairie. Des oies jetaient une note blanche entre les lignes de palissades allongées sur la prairie. Du foin séchait sur un cadre; tout près un râteau était fiché en terre. Un jeune paysan et une petite fille au visage semé de taches de rousseur s'embrassaient derrière le foin. Le sang juvénile monta au visage de Jella. Elle s'arrêta devant l'église; elle y entra pour un instant, mais ne pria pas; elle promit seulement un cierge à la Sainte-Vierge. Puis elle alla plus loin. Le soleil brillait dans son âme, et comme si sa gaieté était une fenêtre, elle regardait à travers elle le ciel, les montagnes et aussi les ornières sous ses pieds.

Dans la petite boutique sentant le pétrole et l'eau-de-vie, un homme en grand manteau de laine blanche achetait une pierre à faux. Jella demanda du tabac. Le vendeur fouillait tranquillement parmi les marchandises. De la chicorée, des fers à faux, des chandelles, des chapelets gisaient pêle-mêle sur l'étagère. Dans un coin, l'homme au manteau renversa les bêches; devant la fenêtre remplie de toiles d'araignée, il heurta de la tête les cloches à bétail; près d'elles, sur la tringle, les guirlandes de figues et les morceaux de lard entrèrent aussi en danse. Les mouches effrayées s'élevèrent du sucre répandu autour de la balance. Le paysan voulait essayer toutes les pierres à faux. Jella flaira l'un après l'autre tous les paquets de tabac. Elle l'avait vu faire à Pierre. Elle pensa longtemps. Enfin elle choisit aussi la belle faucille aux reflets bleus. La nuit tombait déjà quand elle sortit du couloir. Chemin faisant, son regard s'égara un instant dans l'auberge. Une nappe courte pendait au bout de la table poisseuse, à pieds de chèvre. Il y avait au milieu une salière de verre bleuâtre. Sous l'image de Saint-Antoine de Padoue, parcourue par les mouches, un homme était accoudé. Jella ne pouvait voir que ses épaules. La servante au visage brun, se tenait devant lui, les mains sur les hanches. Elle attendait qu'il commandât.

Jella avait déjà franchi le seuil, lorsqu'elle s'aperçut que cet homme était André Rez. Comment était-il venu là? Pourquoi? elle ne le savait pas, mais, en rentrant chez elle, elle se retourna sans cesse dans la prairie. Elle entendit des pas dans la forêt. Les pas la rattrapèrent sur le pont du ruisseau. André se joignit à elle sans mot dire.

— Nous suivons le même chemin, — fit à voix basse, la femme enfant, comme si elle parlait d'une chose extraordinairement réjouissante.

Sa respiration était rapide. Elle aurait voulut marcher plus lentement, mais l'autre faisait de grands pas. Elle se pencha une seconde, pour ôter de sa jupe une ronce qui s'y était accrochée. André s'arrêta aussi et regarda en l'air. Jella crut qu'à travers l'ouverture verte de la forêt il contemplait les montagnes et comme si elles lui avaient appartenu, comme si c'était elle qui les faisait voir, elle sourit fièrement :

— N'est-ce pas qu'elles sont grandes? N'est-ce pas qu'elles sont belles?

— Qui? — demanda le gars songeur.

— Les montagnes, donc!

André poussa un soupir :

— Ah! si toutes ces maudites pierres pouvaient s'effondrer pour que je puisse voir par-dessus!...

La bouche de Jella s'ouvrit. Une seconde elle détesta cet étranger qu'elle ne pouvait comprendre.

— Tu ne peux donc aimer que la *Puszta*?

Elle se pencha en avant. Elle épia le visage du gars. Elle attendait une protestation, mais André se taisait. Là d'où il était venu les hommes parlaient peu. Les paroles, les gestes ont une grande importance dans la plaine. Tout se voit, s'entend de loin.

La voix de Jella était hostile, lorsqu'elle parla.

— Et puis, le monde est-il beau, là-bas, chez toi?

Beau? André n'y avait jamais songé, cependant il le savait. Il le savait non par la raison, mais par l'instinct. Il ne répondit pas avec ses lèvres, mais avec son âme et son regard devint tout à coup profond et insaisissable, comme si à travers la forêt touffue, il voyait dans le lointain illimité. Ici, il était

un étranger. La femme, les arbres, les pierres!.. Il pensa si fortement à son village, que Jella sentit sa pensée.

Elle soupira :

— Alors, c'est pour cela que tu es toujours si triste?

Le gars fit avec sa tête un mouvement, comme s'il avait voulu arracher son regard d'un lointain infini.

— Tes yeux sont si tristes, parce que tu désires partir d'ici?

André ne répondit pas.

— Et puis, dis donc!... — la femme parlait bas; elle-même n'entendait presque pas sa propre voix — Aimais-tu là-bas les filles?

Le gars leva une seconde la main, d'un geste de bravade; il voulut répondre mais se troubla et soudain marcha plus vite, comme pour abréger l'occasion de parler.

Jella ne fit pas attention à lui. Elle fouillait les arbres des yeux. Elle voulait voir là-bas, au loin, là où était la pensée de l'autre.

— Alors, les filles sont belles là-bas?

— Belles.

Il répondait brièvement, comme celui qui a peur de dire trop avec un seul mot.

Jella s'arrêta émue :

— Elles sont belles?...

Contre sa volonté, elle demanda :

— Plus belles que moi?

Son corps se pencha dangereusement en arrière, provocant, et dans ses paroles, dans ses mouvements, il y avait la magnifique sauvagerie du cri, du coup d'aile, qui servent d'appel aux couples d'oiseaux dans les forêts.

Le gars releva brusquement la tête. La femme, les rochers, les arbres, se fondirent incompréhensiblement dans ses yeux, et à cet instant, il vit la beauté de Jella. Sa pupille s'assombrit, sa bouche frémit, puis il détourna son visage avec un lent effort, comme si cela lui pesait.

Ils ne se regardèrent plus. Ils continuèrent de marcher sans parler, mais dans le grand silence de la forêt, ils sentirent qu'il y avait eu quelque chose entre eux.

XXII

Quelqu'un se tenait debout, devant le tunnel, Jella le voyait distinctement, du fond de cette sombre gueule de la montagne. C'était un homme et il paraissait grand dans le clair de lune.

La femme s'était rendue à la maison de garde numéro 78 pour y prendre sa feuille d'avis. Elle s'était attardée. Elle avait allumé une torche dans le tunnel et chantait. La voûte de pierre chantait avec elle, en répercutant sa voix ; la fumée rouge flottait au-dessus de sa tête comme un drapeau enflammé. Lorsqu'elle sortit sous le ciel, André s'était assis sur une borne kilométrique, au bord du précipice. Les coudes posés sur ses genoux, il appuyait son menton à ses poings. Il la regarda sans bouger.

Jella sourit. Elle agita la torche et la planta dans l'herbe baignée de rosée... Il fit noir pendant une seconde, puis ils se revirent de nouveau.

— Qu'attends-tu? — demanda-t-elle en se penchant.

— Rien.

Le gars fixa les yeux à terre. Il évitait, dans ces derniers temps, le regard de Jella, comme s'il cachait quelque chose de honteux dans ses propres regards. Il était impatient et rude. Quand il s'apercevait que Jella n'écoutait pas, il se mettait tout à coup à parler sans suite, et si la femme le regardait interrogativement, il ravalait ses paroles et s'éloignait d'un pas fatigué. A ces moments, André Rez pensait à une personne, une personne de son village à laquelle il s'était fiancé lorsqu'il était tout jeune. Pourquoi aurait-il voulu le dire à Jella? Pourquoi ne lui avait-il jamais dit? Il ne savait pas la raison de son silence. Et cette hésitation, ce combat intérieur, le tourmentaient, ainsi que beaucoup d'autres choses qu'il ne comprenait pas. Qu'est-ce qui le poussait continuellement sur les traces de cette femme? Pourquoi s'enfuyait-il devant elle? Tout était trouble...

Sur le rebord du talus, dans le clair de lune, il fit de nouveau un mouvement, comme s'il voulait éviter la rencontre. Cependant il se rappelait clairement qu'il était venu ici parce qu'il avait vu Jella marcher dans l'après-midi vers le tunnel.

La femme s'appuya au poteau de télégraphe et se mit à frotter lentement, avec ses pieds nus, l'herbe mouillée.

La nuit était grande et tranquille; on entendait par moment une rumeur singulière qui venait de la forêt, comme si les rayons métalliques et bleus de la lune s'étaient rassemblés au milieu des arbres.

André sentit tout à coup qu'il ne pouvait plus fixer le sol; il était contraint de lever les yeux; il devait regarder Jella, à présent, tout de suite. Et il se redressa en gémissant :

— Que cherches-tu ici? — demanda-t-il rudement, et cependant, il aurait voulu être doux pour la femme.

Jamais il ne l'avait vue comme à cette minute. Son visage était étrangement mince dans le clair de lune. La force juvénile, non encore usée, rendait désirable son corps harmonieusement beau.

Une onde lente, dangereuse, s'éleva dans la poitrine du gars. Tous ses membres lui faisaient abominablement, insupportablement mal. « Qu'est-ce que cela signifie? » pensa-t-il avec désespoir, et il aurait voulu battre la femme. Car elle était la cause de toute sa douleur. Il se mit debout d'un bond. Il essaya de jurer pour se soulager, mais sa gorge se resserra, comme si l'on avait jeté une courroie sur son cou.

— Va-t'en! — dit-il sourdement, lorsqu'il put enfin parler.

Son regard était hostile et dur. Jella ressentit comme un coup sur la figure.

— Va-t'en!

Et pourtant, André ne voulait déjà pas dire cela. Ces mots, reste de sa pensée précédente, s'attardaient dans sa bouche. « Va-t'en! » Et ses mains qu'il retenait, empoignèrent fébrilement les épaules de la femme. Il la serra un instant contre lui, puissamment, violemment, comme s'il avait voulu la briser en deux sur sa poitrine; puis il la lâcha soudain.

Ils se regardèrent, immobiles, avec effroi.

Le jeune homme passa sa main sur son front. Il sentit son visage se crisper, et il se détourna obstinément pour que Jella ne vît pas sa misère. Un mécontentement honteux creusait son être, et comme si on l'avait poussé par derrière, il sauta pardessus les rails. Il se mit à marcher vers la forêt, là-bas, dans

l'obscurité, où personne ne pouvait le voir, où il n'avait besoin de ne voir personne. Que lui était-il arrivé? Il ne se rappelait plus qu'obscurément une fille qu'il avait aimée autrefois. Il emportait dans ses deux mains, comme un grand malheur, l'ardente chaleur de la femme. Son regard se retourna involontairement. L'ancestral tourment du désir lui fouetta le sang.

La fille était loin, et cette femme si près!...

Jella le regarda, les yeux brillants, émerveillés. Puis elle n'entendit plus battre dans le grand silence que son propre cœur. Son cœur battait parmi les pierres, dans la forêt, dans le précipice et dans les montagnes. Tout le reste du monde devint muet. Inconsciemment, elle leva les mains comme si elle avait voulu tordre dans ses doigts l'air dans lequel André venait de respirer. Ses lèvres s'ouvrirent comme si elle avait voulu baiser la tiède nuit bleue, parce que quelque part, au milieu des arbres, elle touchait celui qui avait fui devant elle.

Et à cette minute, elle ressentit quelque chose de merveilleux, d'incompréhensible.

Douloureux délice! Douleur délicieuse!

Puis tout se déchira. Soudain elle se rendit compte que ses yeux regardaient de l'autre côté, au bord du talus, la maison de garde.

La réalité! La vie! La maison de Pierre!

Jusque-là, elle n'avait pensé à rien. Tout en elle était si grand, si beau!

Elle jeta avec inquiétude un coup d'œil sur l'endroit où ils se tenaient tout à l'heure, et elle se dirigea en soupirant vers la maison de garde. L'ombre bossue du toit s'allongeait sur le talus éclairé par la lune. Elle venait chercher Jella dans la nuit.

Jella sauta par-dessus le seuil. Elle se tapit contre Pierre, comme si elle devait effacer quelque chose de mal. Quoi? Elle ne le savait pas elle-même. Son visage était pâle, ses yeux imploraient du secours.

L'homme était assis à la table de cuisine et traçait de grands chiffres mal formés, sur un papier noirci par la suie. Il leva les yeux en bâillant, mais n'aperçut que la feuille d'avis dans la main de Jella. Il commença de lire, puis, comme le bras de la femme pesait sur son épaule, il le repoussa.

Il parut à Jella que, de ce petit mouvement, Pierre l'avait repoussée loin de lui. On aurait dit qu'elle n'était même plus dans la maison, qu'elle était de nouveau dehors, sur le talus, contre la poitrine d'André.

XXIII

Sur la crête des montagnes, le printemps était encore immobile.

Le silence était vaste. On entendait vibrer dans l'air les fils télégraphiques. La forêt se dressait durement dans le ciel d'un bleu aigu. L'herbe ne tremblait pas au bord du sentier. Et Jella aussi retenait son souffle. Elle se tourna du côté d'où venait André.

Ils ne s'étaient pas revus.

Lorsque le gars l'aperçut, il marcha moins vite. Une colère irraisonnée et dépitée remuait tout son être.

« Pourquoi est-elle ici? » pensa-t-il amèrement, et il aurait voulu la jeter en bas du talus, car alors, au moins, il aurait pu la toucher. Il enfonça dans ses poches ses poings qui faisaient bosse sous la blouse à raies bleues.

« Mais qu'a-t-elle donc à se mettre sur mon chemin? »

Et pendant qu'il songeait à s'en retourner, il allait plus rapidement au-devant d'elle.

La chevelure de Jella brillait d'un éclat métallique au soleil. Le visage d'André s'assombrit. Cette femme, dans les montagnes, ne pouvait comprendre ce qu'il ne pouvait exprimer. Leurs regards se croisèrent un instant, et ils avaient l'air désespéré, comme s'ils cherchaient, à perdre haleine, quelque chose l'un dans l'autre.

Le gars poussa un soupir. Il s'éloigna sans mot dire.

Soudain Jella parut grandir. Comme si on avait frappé du poing ses veines, elle sentit bouillonner son sang.

André ne se retourna point pour la regarder. Et elle pensait toujours à l'étreinte. Elle passa nerveusement sa main sur son épaule. Elle voulait effacer quelque chose sur elle. Elle respirait rapidement. Elle voulait aspirer de nouveau dans sa poi-

trine son ancienne liberté. Mais son cœur se souvenait encore. Et alors, tout à coup, elle se sentit misérable, humiliée, telle une bête sauvage et libre des forêts tombée dans un piège. Le piège était sombre et suffocant. Jella commença de se débattre, et comme les animaux elle se blessa elle-même pour échapper à sa captivité.

Une brûlante fièvre l'envahit. Elle aurait voulu haïr André. Elle aurait voulu penser à Davorin, à sa poitrine qui était large, à sa main qui était lourde et chaude. Mais sa pensée courait après André et l'image de Davorin se désagrégeait dans sa tête.

Trois jours passèrent. Jella les compta, sans quoi elle les aurait crus bien plus nombreux.

Puis ils se rencontrèrent dans la forêt solitaire.

André, regardait, immobile, dans l'air, comme s'il attendait. Pourtant lorsqu'il aperçut Jella, il poussa un soupir. Il darda un instant son regard sur la femme, en luttant péniblement pour rester muet. On n'entendait, dans le silence de la forêt que sa respiration, et lorsqu'il eut passé sa main sur son front, les marques de ses cinq doigts y restèrent. Ensuite parce qu'il devait faire quelque chose, il ramassa une branche sèche et, dans son tourment, il la cassa en deux sur son genou.

Jella porta ses mains à sa poitrine, Elle ressentait là, en elle-même, le craquement douloureux du bois, comme si c'était à elle qu'on eût fait du mal.

André rejeta loin de lui la branche cassée, il barra le chemin à la femme.

Jella leva humblement les yeux sur lui :

— Laisse-moi ! Tu ne veux rien me dire !

Mais lorsque le gars se fut reculé devant elle, elle ne s'éloigna pas. Elle restait, s'offrant dans une belle attente de femme sans appui. Ses mains se joignirent sur son sein comme si elle se défendait et suppliait à la fois, et ses yeux se remplirent de la grande souffrance qu'éprouvent les arbres et les bêtes, tout ce qui sur la terre ne peut parler. Il lui semblait entendre, dans un lointain infini, les paroles d'André :

— Pourquoi me tortures-tu ?

Sa respiration s'arrêta. Elle aussi aurait voulu demander la même chose.

— Andrya...

Elle prononçait pour la première fois ainsi, à haute voix, ce nom, tel qu'il palpitait dans son sang, et sa propre voix la fit rougir. Des nuages humides s'assemblèrent dans ses yeux. Elle regarda André. Mais le gars ne voyait rien de ce qui était autour de lui. Il fixait de nouveau cet insaisissable lointain où Jella ne pouvait suivre son regard.

— Que Dieu me pardonne! Cela ne pourra jamais être bien, — soupira André, et alors, il tourna avec résolution son visage vers la femme comme pour lui montrer toute sa souffrance :

— Pourquoi veux-tu que je le dise? Pourquoi faut-il tout dire?...

Soudain la tête de Jella se remplit d'ombre et son cœur de clarté infinie, brûlante. Puis elle prononça, car il fallait qu'elle le prononçât :

— Mais moi je t'aime...

Leurs yeux se rencontrèrent. Tout ce qui leur faisait mal depuis si longtemps, passa lentement entre eux en frémissant dans l'air...

Et à travers la clarté du soleil, du côté des monts, le grand Été descendit sur eux.

CÉCILE DE TORMAY

(Texte français par MARCELLE TINAYRE et JEAN GUERRIER.)

(La fin prochainement.)

LES THONIERS

Cette année, le dimanche 15 juin, à Groix, eut lieu une de ces fêtes d'un pittoresque un peu voulu que la Bretagne maritime met si volontiers aujourd'hui à la portée des bourgeois en villégiature. Jusque-là, les bateaux de l'île qui partent au début de l'été pour la pêche du thon se contentaient de participer, avec les sardiniers ou dragueurs de Kernevel et de Larmor, à la bénédiction annuelle des coureaux, laquelle se fait le 24, jour de la Saint-Jean. Cette fois, les Groizillons ont voulu avoir leur bénédiction à eux. Encore qu'inédite et vaguement paimpolaise, la fête ne manqua ni de caractère ni de grandeur. La procession fut imposante. Elle comprenait quatre groupes, autant qu'il y a d'églises dans l'île : celui du bourg, du Méné, de Locmaria et de Kelhuit; plus de 1200 pêcheurs, ainsi répartis, sans parler des femmes, défilèrent en bel ordre, derrière leurs bannières vénérées, au bruit des cantiques locaux. Dans les bassins, tous les dundees, à l'exception de cinq réfractaires, avaient arboré le pavillon et la flamme.

Une saison si solennellement ouverte ne devait pas manquer d'être fructueuse. Hélas ! les débuts en furent décevants. Le 7 et le 8 juillet, les premiers thoniers rentraient à Groix et à l'île d'Yeu « sans avoir trouvé de poisson », dit le bulletin de pêche. Les rentrées qui suivent raniment un peu l'espérance, d'autant plus que la rareté du thon, coïncidant avec celle de la sardine, a tôt fait d'en élever le prix de vente. Mais, le 23 juillet, les deux dundees qui accostent à Groix

avec vingt-cinq thons entre eux pour toute pêche annoncent une « très mauvaise apparence ». L'année précédente n'avait pas déjà été bonne. Allait-on avoir une « crise thonière » pour pendant à la crise sardinière? Les usiniers ne cachaient pas leur inquiétude; les armateurs parlaient de désarmement; les pêcheurs accusaient la fatalité qui frappait, l'une après l'autre, les pêches bretonnes. Seuls les abstentionnistes de Groix gardaient encore la force de rire en disant aux autres : « Vous avez fait bénir vos bateaux : voilà la récompense! » Et ces autres, proches parents, en somme, des rudes dévots de village dont parle Renan et qui battaient leurs saints quand ils n'obtenaient pas de leur miséricorde la grâce requise, n'étaient pas loin de s'en vouloir et de se repentir.

Vers la fin de juillet, brusque changement : le 26, je me trouvais à Saint-Guénolé, à la pointe de Penmarc'h, quand je vis un thonier jeter l'ancre devant la passe. Saint-Guénolé n'a qu'un mauvais port, d'accès difficile, et les thoniers n'en approchent guère sans poisson. Celui-ci avait 350 thons à bord et venait là les offrir, empêché qu'il était, par vent d'est, d'atteindre Concarneau à temps pour le marché du samedi, lequel est fermé à huit heures; or la criée concarnoise chôme le dimanche. Le même jour, un autre dundee — un concarnois — vient mouiller près de lui avec 150 thons. Le lendemain, il en vient quatre, dont un, d'Etel, avec 600 thons. Un dundee de l'Ile aux Moines en apporte 500, le 28; un autre, de Groix, n'en a que 230; mais une voie d'eau l'a obligé à interrompre sa pêche : il n'a que le temps de débarquer ce poisson et d'aller se faire calfater chez lui.

Tous ces chiffres étaient confirmés par ceux que les bulletins de pêche donnaient pour les autres ports : le thon était retrouvé. On l'avait cherché trop au sud, du côté de l'Espagne : c'est au large de Penmarc'h, dans l'ouest, qu'il fallait courir. Depuis, la pêche a été généralement bonne.

*
* *

La pêche et l'industrie du thon, qui se sont si remarquablement développées depuis quelque trente ans sur la côte

vendéo-bretonne, sont très loin d'y être nouvelles. Dans son volumineux et savoureux *Traité des pesches*, qui date de 1769, Duhamel de Monceau en parle comme d'assez vieilles choses. Il distingue, ainsi qu'on le fait aujourd'hui, le thon méditerranéen, l'énorme thon rouge qu'on pêche à la senne ou à la madrague depuis le temps des pêcheurs hellènes ou siciliens, du thon blanc ou germon, dix ou vingt fois plus petit (son poids n'excède guère 15 kgr.) qu'on pêche, aujourd'hui, comme au XVIIIe siècle, à la ligne traînante, sur toute l'étendue du golfe de Gascogne. A vrai dire, thons blancs et thons rouges étaient le plus souvent mis au sel, comme la morue, le merlan, le congre et tout le poisson « de carême », au lieu de s'imprégner d'huile dans de petites boîtes hermétiques et pasteurisées. Cependant Duhamel expose fort congrument certaine méthode, « la plus usitée, assure-t-il, pour bien conserver les thons et les bonites », qui ne rajeunit pas les procédés actuels. On découpait le poisson en tranches, qu'on faisait bouillir dans une saumure, puis sécher sur des claies, pour les disposer finalement, sous « la meilleure huile qu'on pût se procurer », dans des pots de grès ou des barils. Il n'y manquait que l'ébullition à l'autoclave, une fois le récipient clos : opération capitale, il est vrai, et qui ne date que d'une cinquantaine d'années; c'est depuis lors que, grâce à elle, l'industrie moderne de la conserve existe.

Quant à la pêche, elle a encore moins changé, et il ne faut pas grand effort d'imagination pour se la figurer telle qu'elle fut en ces temps de la vieille marine. Duhamel la fait commencer à la mi-mai et finir au début de septembre : reculez de cinq à six semaines ces deux dates, et vous obtiendrez les dates d'aujourd'hui. Consultez les dessins des frères Ozanne, et vous aurez une juste image des chaloupes à mine de jonques sur lesquelles on s'embarquait à cinq hommes, parfois six, comme on le fait encore. Allez à bord de n'importe quel thonier, examinez les engins en usage, et vous y reconnaîtrez, ou peu s'en faut, les lignes de vingt-cinq à trente brasses que les armateurs étaient tenus de fournir à raison de deux par matelot, et dont l'*haim* accrochait généralement une peau d'anguille pour *leurre*. Enfin, observez les pêcheurs actuels, qui sont presque tous bretons, voyez-les agir, écoutez-les

parler, mêlez-vous, si possible, à leur vie, à peine aurez-vous à changer une pièce ou deux de leur accoutrement pour reconstituer les équipages de Biscaye, de Saintonge ou de Vendée qui battirent, par des étés semblables, les mêmes eaux de la mer de France.

Seulement, avec les années, la flottille thonière s'est déplacée. Sans délaisser absolument ses vieux ports d'attache, elle s'est de plus en plus avancée dans l'ouest. Il y a environ soixante-dix ans que les hommes de Groix pêchent le thon. Ils l'ont appris des « gens de Rochefort », comme ils disaient (il faudrait dire plutôt : des gens de l'île de Ré), qui pratiquaient cette pêche dans les parages de Rochebonne, à quelque quatre-vingts ou cent milles de terre. Depuis, les lieux de pêche se sont considérablement étendus. Les dundees qui, à la fin de juillet dernier, ralliaient la côte après quinze ou vingt jours d'absence, étaient allés chercher le thon à plus de 300 milles au large. Il est naturel que les ports suivent, pour ainsi dire, le mouvement. Il est naturel, d'autre part, que les thoniers bénéficient de la crise sardinière là où elle sévit, et que leur nombre y augmente en conséquence, quitte à diminuer ailleurs. La Rochelle, qui armait 46 thoniers l'année dernière, n'en a plus que 35 ; on n'en compte plus que 65 aux Sables, contre 67 en 1912 et 75 en 1911. Encore est-il notable que la plupart des bateaux rochelais sont montés par des marins de Vannes, d'Auray, de Lorient, de Morlaix, généralement domiciliés à La Rochelle, et que 44 seulement des bateaux des Sables ont un équipage sablais : les 21 autres s'arment où ils peuvent — 10 exclusivement à l'île d'Yeu, laquelle, avec les 31 thoniers qu'elle possède en outre (elle n'en avait que 18 en 1903), montre au contraire pour cette pêche une prédilection. Belle-Ile, si bien placée pour s'y livrer, puisqu'elle commande le golfe de Gascogne et se trouve à proximité des usines vendéennes et bretonnes, Belle-Ile, qui construit des thoniers comme les Sables, n'a jamais réussi à en armer sérieusement. Les Groizillons vous disent presque sans malice : « Les Sablais et les Bellilois aiment la terre. »

Actuellement, c'est Groix qui est le grand port d'armement pour le thon ; ses 272 bateaux représentent à eux seuls plus de la moitié de la flottille thonière. Que nous voilà loin

des deux escadres de 7 chaloupes chacune, l'une commandée par le père Métayer, l'autre par un Kersaho, qu'on y arma modestement au début! En ce temps-là, les sardiniers y étaient le nombre : il n'en reste plus qu'un, dont on parle avec un sourire. Les thoniers ont tout pris. Mais le recrutement de leurs équipages n'en reste pas moins difficile. L'île n'a que 6000 habitants, ce qui est déjà un joli chiffre pour sa superficie. Allez-y en été : vous serez frappé de n'y voir guère que des femmes. Ce sont elles qui font la moisson, qui tirent les pommes de terre, qui vont au moulin, qui soignent les chevaux et les vaches ; elles que vous croiserez, assises dans leurs petites charrettes, le long des sentiers qui vont d'un village à l'autre. Avec elles, il n'est resté à terre que les borgnes, les aveugles et les manchots. Il ne faut pas parler des boîteux, qu'on embauche comme les autres, ni à peine des enfants, puisqu'à partir de treize ans révolus (de douze, grâce à une tolérance qu'il serait inopportun de blâmer) ils sont inscrits comme mousses, ni même des vieillards. Exemple : l'an dernier, le père Guillaume, âgé de quatre-vingt-six ans, s'est embarqué à tour de rôle sur les trois bateaux de ses trois fils. Malgré tout, les marins du lieu ne suffisant plus, il faut bien en chercher ailleurs. Je n'ai pas été peu surpris, certain jour d'août, d'y rencontrer en plein bourg une bigoudenn. C'était une fille de Plomeur. Elle m'expliqua, avec l'accent chantant des Groizillonnes et en un français qui se souvenait du breton d'hier, qu'elle était là depuis deux ans : son mari, un pêcheur Kérityen, avait pris place à bord d'un thonier de Groix; et, comme il lui avait, quelques jours plus tôt, apporté 900 francs au bout de six semaines de mer, elle s'accommodait à merveille de ce petit exil. Quatre ou cinq autres de ses payses habitaient l'île ainsi. Mais c'est surtout la côte lorientaise qui supplée aux insuffisances de la population groizillonne.

Y suppléera-t-elle longtemps? Voici que les ports de l'ouest se mettent à armer des thoniers pour leur compte, en prenant, comme il fallait s'y attendre, sur le personnel des sardiniers. Le premier thonier que l'on ait construit à Concarneau (pour ne point parler d'un essai malheureux en 1888) date seulement de 1906. Il s'appelait, il s'appelle encore l'*Avenir*. Nom plein de promesse! Coque, voiles, cordages, équipage et patron,

plus une bonne cargaison d'espérance, tout à bord était concarnois. Quand il sortit du bassin, par jolie brise d'ouest, le pavillon hissé à sa gaule de pêche de tribord, il y avait foule sur le môle à lui souhaiter bon voyage. Dix jours après, il revenait avec belle pêche. Ce premier succès fut décisif. Les chantiers de la côte étaient alors encombrés et, pour ne pas perdre de temps, on s'en fut à Fécamp, à Boulogne, s'approvisionner à bon compte de vieux dundees. C'étaient de lourds bateaux, forts en bois, de voilure plus ramassée que celle des thoniers bretons, naviguant d'ailleurs assez mal. L'un d'eux, ayant reçu en son port d'origine je ne sais plus quel nom compliqué de saint, ce qui heurtait les opinions de son acheteur, fut rebaptisé par lui le *Débrouillard*. A sa première sortie, ledit *Débrouillard* s'en fut donner contre une roche à fleur d'eau, près de la tourelle du Cochon. Cet accident qui n'eut pas d'autres suites survint le jour même où l'on enterrait à Tregunc un sénateur finistérien, M. Ponthier de Chamaillard. On en fit une chanson où le nom du législateur rimait richement avec celui du bateau, et qui pourra intéresser, dans cinquante ans, les folkloristes du cru.

Le quartier de Concarneau arme aujourd'hui 30 thoniers. Il y en a 63 à Étel, au lieu de 61 en 1912 et de 51 en 1911; une douzaine entre les petits ports du littoral lorientais; 13 à Douarnenez. On ne voit pas pourquoi, tant que le thon abondera dans les mêmes parages, cette progression s'arrêterait. Tout porte à croire, au contraire, que les ports de Guilvinec, de Penmarc'h et d'Audierne, où la population est dense, accroîtront sans tarder le contingent actuel, et que leurs thoniers viendront y ranimer la vie que leurs sardiniers n'y mettent plus.

*
* *

Rien de gai, rien de pittoresque, en ces beaux mois d'été, comme le spectacle des bateaux de thon dans les ports de la Bretagne du sud. Ceux qui ne voient que grisaille sous « le ciel d'Armor », parce qu'on l'a trop écrit et qu'ils l'ont trop lu, feraient bien d'y aller s'en réjouir les yeux. Qu'ils errent seule-

ment une heure sur le môle de Concarneau — le vrai centre de l'industrie thonière — au milieu des peintres qui popularisent chaque jour les sémillants dundees, à force d'en surprendre les aspects, les attitudes et, pour ainsi dire, les gestes! Sur un fond lumineux ou sombre d'eau, de murailles et d'arbres, ils sont là, thoniers de Groix, d'Auray, des Sables, de partout, coques claires contrastant avec les coques noires des sardiniers, voiles brunes, roses, jaunes, bleues; voiles rapiécées surtout (car les voilures neuves, plus solides, sont tenues en réserve pour les pêches d'hiver), bigarrure qu'on serait tenté de trouver excessive, si l'air et la lumière ne se chargeaient d'établir de délicates harmonies entre l'outre-mer et le citron, le rose-saumon et le rouge-brique, et de faire admettre par surcroît le tricolore. Je crois d'ailleurs, si je n'ai pas mal vu, que les plus hardis coloristes parmi ces pêcheurs de thons sont les gens de la Rochelle et des Sables. Ceux de l'extrême-ouest ont l'air plus sobres : les coques de leurs bateaux sont discrètement colorées de vert sur vert, de gris sur gris ou sur blanc; les voiles sont plus généralement toutes blanches ou toutes roses. On trouverait là presque matière à une petite ethnographie du goût.

Et que de scènes se renouvelant à souhait! Que de mouillages, d'accostages et d'appareillages palpitants en cet espace réduit où les manœuvres sont malaisées, où les voiles, les mâts, les cordages et les costumes s'embrouillent et se débrouillent curieusement! Ici, à l'avant d'un Sablais indigo, un homme rouge — vareuse rouge, pantalon rouge — crispe ses poings sur une longue amarre. Sur le pont de ce Concarnois qui a tout hissé et qui lève l'ancre, des hommes courent pour passer les écoutes au virage, tandis que d'autres s'en détachent à bord d'un canot pour fixer un filin à la digue. Au flanc de ce Rochelais qui ne flotte plus, des matelots improvisés peintres en rafraîchissent d'un pinceau soigneux la teinte bleu pâle. Sous le ventre d'un Groizillon à sec, où commencent à pousser des mousses marines, un pêcheur fait aller sa brosse, comme si rien n'existait autour de lui. Dans ce coin, entre deux bassins, sous un pont de bois, des canots vont remplir d'eau des tonnelets : cela coûte un franc par bateau, quelle que soit la quantité prise, depuis que la ville a fait les frais d'un

long aqueduc; il y a un brave homme chargé de ce service, et chaque équipage se fait un jeu d'abreuver de vin ou d'alcool ce distributeur d'eau. Et ce sont encore toutes sortes d'allées et venues, des acheteurs qu'une barque mène d'un thonier à l'autre pour la visite qui précède les enchères, l'entrecroisement des canots chargés de poissons couleur de zinc, les files d'*artisanes* qui se les passent de main en main sur les escaliers de pierre des jetées, le fracas des camions sur un pavé raboteux, et, sur tout cela, un grand air marin, des senteurs de vase, de cuisson, de saumure et d'algues.

Ces dundees peinturlurés comme des jouets d'enfants sont de robustes bateaux et de fins marcheurs. Le gabarit en est récent sur cette côte. Avant eux y régnait la chaloupe — une chaloupe plus grande que celle des sardiniers, plus voilée aussi, puisqu'elle portait, outre le taillevent et misaine, foc, flèche et tape-cul. Leur grand mât exagérément penché sur l'arrière, leurs voiles carrées et leur galerie de bois à balustres donnaient à ces chaloupes un air gauche et suranné. On les appelait, du nom de leur principal port d'attache, des *groizillons*, et l'on prononçait, on prononce encore *grai*, à la mode ancienne. Il en reste un à Groix; il fut construit, il y a trente ans juste, sur un chantier des Sables, et il porte, comme au premier jour, sur son arrière arrondi, le nom pimpant de *Jeune Reine des Anges*. Les autres survivants de cette flotte, qui eut une belle histoire, ne sont guère plus employés qu'à des œuvres viles : petits caboteurs montés par deux hommes et un mousse, ils vont rasant le bord, d'un estuaire à l'autre, sans plus jamais s'aventurer en pleine mer. Vous les verrez encore stationner le long des quais qu'on fréquente peu, chargés de sel, souillés de charbon ou de pierraille, jusqu'à ce que, de radoubage en radoubage, on finisse par les laisser pourrir dans l'eau vaseuse de quelque anse déserte. Comme la barque du lac Benacus dont Catule évoquait les glorieuses croisières, plus d'un pourrait se vanter, avec un peu de l'exagération des gens de mer, d'avoir été jadis « le plus rapide des navires ». Mais ce n'était à peu près vrai qu'avec forte brise et du largue. Par vent debout, ils avaient beaucoup de dérive et, dans les chenaux étroits où il faut virer vite, ils avaient peine à gagner bord sur bord.

Comme louvoyeurs, nos dundees, très en progrès sur les vieux groizillons, ne valent pas encore les bateaux sardiniers, dont les formes réalisent le plus heureux équilibre, et qui sont, au plus près, les plus agiles voiliers de cette côte. Mais ils ont sur eux l'avantage de la taille et de la solidité. Leur tonnage n'a cessé d'augmenter à mesure que reculaient les lieux de pêche. Alors que les groizillons jaugeaient au plus une vingtaine de tonnes, la plupart des dundees en service en jaugent de 35 à 40, ceux de La Rochelle un peu moins peut-être, ceux de Concarneau et de Douarnenez un peu plus. Les dundees de 50 et 60 tonneaux ne sont pas rares. L'*En Avant*, de Concarneau, qui a été plus spécialement construit pour la pêche des langoustes sur la côte de Mauritanie, mais qui, à l'aller et au retour, pêche également le thon, a une jauge de 89 tonnes; il mesure 48 pieds de quille et 72 pieds dans sa plus grande longueur, grâce à l'élancement de l'étrave et de l'étambot. La voilure est à l'avenant. Pour préciser, voici les chiffres que m'a fournis son voilier et armateur Théophile le Rose, qui est aussi l'un des Concarnois les plus au fait des choses de la mer :

Grand voile	180	mètres carrés.
Grand flèche.	55	—
Grand foc	110	—
Trinquette	50	—
Tape-cul.	50	—
Petit flèche (ou flèche de tape-cul) .	20	—

Soit un total de 465 carrés. Pour supporter cette toile, on se doute de ce qu'il faut de résistance à la coque et à la mâture. Le grand mât de l'*En Avant*, qui est en pitchpin et d'une seule venue, a 45 centimètres à la base, et il s'est brisé! Tous les thoniers sont mâtés fortement. Les maitresses œuvres des coques sont de chêne ou d'orme. La majeure partie du lest, composée de crasse de fer, est cimentée entre les membrures. Cela fait en moyenne 10 tonneaux de ciment et 20 de scories. Ainsi lestés, les dundees ont une assiette qui leur permet d'affronter presque impunément les lourdes vagues et les grands vents du large. Quand la brise fraîchit tout à coup et force les sardiniers à prendre des ris, les thoniers vont tout haut et

plient à peine sous la rafale, donnant leurs 8 ou 9 nœuds à l'heure. C'est alors qu'il fait bon les regarder venir et que, leur grand foc incurvé dans un magnifique essor, ils produisent la plus forte impression de puissance, d'ampleur et de légèreté. Il faudrait avoir l'œil bien rebelle à la beauté d'un navire sous voiles pour ne pas admirer la grâce fière de ce déploiement d'ailes. Les pêcheurs sont les premiers à la sentir : ils disent de leurs bateaux que ce sont de vrais yachts, et qu'on fait une navigation de plaisance à leur bord.

Chose curieuse : Groix, qui arme tant de ces thoniers, n'en construit pas un seul. En revanche, on en construit à Belle-Ile, qui en arme si peu. Les chantiers des Sables ont gardé la vogue, et on y travaille plus, à plus haut prix qu'ailleurs. Mais Concarneau, qui construisait déjà de si bonnes chaloupes sardinières, construit également la plupart de ses thoniers et en fournit aux ports du voisinage. On en construit d'autres à Douarnenez, à Camaret, et l'on a même vu des armateurs, dans des périodes de presse, passer des commandes aux chantiers de Binic et de Paimpol.

Chaque fois qu'un de ces bateaux vient d'être lancé, une commission dite de visite se rend à bord pour voir s'il est apte à prendre la mer. Cette commission, présidée par l'administrateur de l'inscription maritime du quartier, comprend dix autres membres, dont un représentant du personnel embarqué et un représentant des armateurs, qui sont le plus souvent trois ou quatre. Une autre commission, plus simplement composée d'un inspecteur de la navigation, d'un capitaine au long cours, d'un capitaine au cabotage et d'un médecin, fait annuellement le tour des thoniers, en juin, quelques jours avant l'appareillage. Tout est examiné en détail : coque, gréement, cartes, boussole, fanaux, apparaux divers, bouées en kapock ou en liège, gilets de sauvetage, etc. Des observations sont faites et prises en considération par l'armateur ou le groupe des armateurs. Certains bateaux trop vieux sont condamnés : c'est ce qui est arrivé à plusieurs des Boulonnais de Concarneau; d'autres n'obtiennent leurs permis de navigation que jusqu'à fin septembre. Le rôle du médecin, dans cette visite, est de se rendre compte de l'hygiène du bord, d'évaluer le cube d'air, de vérifier le coffre à médicaments — coffre

numéro 1, spécial aux bâtiments de plus de 25 tonneaux de jauge et de moins de 16 hommes d'équipage. On complète ou l'on remplace les produits entamés, épuisés, avariés. Au début, — il y a de ceci deux ans, — ce coffre fit grandement récriminer. Les équipages se plaignaient qu'on leur imposât des médicaments dangereux dont ils ignoraient l'emploi. Certains armateurs, qui les trouvaient coûteux, reprenaient la plainte à leur compte. On vit alors des parodies de coffres faites d'une mauvaise caisse malodorante et souillée de saumure pour avoir contenu des sprats venus de Dunkerque, de Honfleur ou de Lorient. Là, sur un peu de paille, se promenaient quelques vagues flacons et un ou deux minuscules paquets d'ouate. Vaine brimade, et qui ne dura point.

D'ailleurs, qu'objectait-on de sérieux? La dépense? Un bon coffre, composé d'une solide boîte compartimentée et muni de tout, coûte 30 francs : une misère en comparaison des 20 000 francs auxquels revient, en moyenne, l'armement d'un thonier! L'ignorance des équipages? le danger d'empoisonnement? Mais les médicaments réglementaires sont parmi les plus simples, les plus usuels : quelques grammes de teinture d'iode, d'élixir parégorique, de bismuth, un peu plus d'huile de ricin, d'eau phéniquée, d'alcool camphré, une solution d'acide picrique, des comprimés d'antipyrine, de quinine, de chlorate de potasse et, pour les pansements, plusieurs paquets de coton hydrophile, de gaze purifiée, de tarlatane; ajoutez-y deux savons blancs de 100 grammes chacun : voilà l'essentiel dudit coffre. Il est peu de marins qui n'aient fait connaissance, au moins à terre, et pour leurs proches si ce n'est pour eux-mêmes, avec la plupart des drogues qu'ils emportent. Ils possèdent d'ailleurs une instruction médicale qui en précise l'usage. Et, comme cette instruction officielle pourrait paraître à d'aucuns d'une lecture un peu difficile, des médecins bien avisés l'ont simplifiée encore. Les pharmaciens qui délivrent ou refont les coffres y joignent le mode d'emploi : il suffit pour le comprendre de n'être pas illettré. Il est vrai que plusieurs des embarqués le sont. Mais ils ont toujours à bord quelqu'un qui ne l'est pas, ne serait-ce, à défaut du patron, que le mousse.

*
* *

Cette visite faite, libre aux thoniers de lever l'ancre! On aimerait que toute la flottille s'ébranlât le même jour, à la même heure : on se figure ce que serait particulièrement le spectacle de l'armada groizillonne prenant ainsi la mer. La vérité, moins sensationnelle, est que les départs se répartissent sur une dizaine de jours, selon les convenances de chaque équipage. A Groix, après la traditionnelle *cotriade de partance* où l'on absorbe en famille force viandes, force gâteaux et force vin, on fait naviguer un peu la parenté : le bateau part de Port-Tudy ou de Port-Lay et va, s'il fait beau, jusqu'à Pen-Men, à la pointe noroît de l'île, où il débarque son monde dans une petite crique : après quoi il met de l'air dans ses voiles, abaisse ses gaules et se dirige au large, vers les régions du haut Atlantique que fréquente ou doit fréquenter le thon.

Où exactement le trouvera-t-il? Cette première croisière va un peu au hasard. On fait cap au suroît, et c'est tout. Les lignes sont là pour signaler les bancs. Mais, tant qu'on se trouve dans le voisinage des côtes, il est à peine utile de les mettre à l'eau. Ce n'est pas que le thon soit très rare dans les *eaux blanches* qui ceignent la terre et les îles. On l'y rencontre à quelques milles du rivage, effarant en compagnie des marsouins les bancs de sardines. Mais il y est plus nourri, moins vorace, flaire l'appât prudemment et mord mal. Et puis le goëmon flottant, qui abonde là, se prend aux hameçons et les enveloppe, eux et l'amorce. La pêche ne commence pratiquement qu'à la surface des eaux profondes, des *eaux bleues*. Parfois des oiseaux y servent d'indicateurs. Ce n'est pas, bien entendu, aux thons qu'ils en veulent, mais à des essaims de chinchards, de pironneaux, d'anchois, de merlus larvaires et de minuscules crevettes flottantes, tout un fretin que charrient les courants de la haute mer et que les thons pourchassent avec avidité, abandonnant aux oiseaux ce qu'ils écrasent de leurs bonds ou ce qu'ils dégorgent. Quand cette indication fait défaut, le premier thon péché en tient lieu. On n'a plus qu'à louvoyer autour, toutes lignes dehors, quitte à courir

ailleurs, si le résultat est trop maigre. Cette année, les bancs ont remonté au nord plus tôt que de coutume. Depuis la fin de juillet, c'est dans l'ouest de Penmarc'h et même d'Ouessant, à quelque 100 ou 150 lieues au large, qu'on les trouve. Aux environs du 10 août, le vent soufflant de l'ouest-noroît, il était facile à ceux qui se trouvaient, comme moi, sur la *palud* de Saint-Guénolé, de repérer, d'après l'allure des nombreux thoniers qui doublaient la pointe, cinglant à l'est vers les ports de vente, l'orientation de leurs derniers lieux de pêche. Tous arrivaient grand largue ou plein vent arrière, toutes voiles dessus malgré la brise dure, leur grand foc en travers pour n'en pas perdre un souffle, comme le foc-ballon des cutters en régates. Et c'étaient bien là de prestigieuses régates, une fin de croisière entreprise en commun dans les lointains de l'Atlantique. Le spectacle était particulièrement admirable quand le soleil du matin traversait les voiles colorées où le rose domine, ou quand elles se silhouettaient en sombre sur le ciel cuivré du couchant.

Quelques jours après, le 15 et le 16, le vent ayant sauté au nord-est, on voyait d'autres dundees se hâter dans la même direction, inclinés à tribord, pour gagner Concarneau avant la fermeture hebdomadaire du marché et le repos dominical : autre allure, autre beauté ! « Des yachts », disent leurs matelots. Oui, des yachts, plus robustes et à peine moins gracieux. Il faut, pour ne point croire à de simples jeux de vitesse, songer aux thons qui pendent la tête en bas au-dessus du pont, entre les espars, sous les bâches. Et alors on pense plutôt aux blancs oiseaux de proie qui hantent la mer et dont ils ont la vigueur, l'adresse cruelle et la souple envergure.

Rien de simple, en principe, comme cette pêche à la ligne traînante qui apparemment n'a point d'âge. Elle se complique quand il y a dix-sept lignes à traîner dans le sillage, comme c'est le cas de la plupart des thoniers : sept sur chaque gaule ou *tangon* et trois derrière. Pour éviter qu'elles ne s'embrouillent, on leur a donné des longueurs différentes. Deux, sur chaque tangon, sont alourdies de plombs ou de bouts de chaîne, ce qui ne les empêche pas de bondir presque à fleur d'eau, étant donné la vitesse de 4 ou 5 nœuds qu'il est bon d'atteindre pour faire pêche. Les plus longues ont 35 brasses ; la plus

courte, fixée au milieu du tableau d'arrière, n'en a que 4 ou 5 : aussi le thon la rompt-il souvent, d'un coup sec, en se jetant sur l'amorce. C'est le *rikiki*, comme on l'appelle familièrement. Ses deux voisines, celle de droite et celle de gauche, à peine plus longues, reçoivent aussi un nom : l'une est le *bonhomme* et l'autre la *bonne femme*. Elles correspondent à un marteau de bois ou à une sonnette, qui font office d'avertisseurs quand le poisson mord. Cela leur confère une physionomie, et les pêcheurs, qui animent tout à bord comme si leurs dundees étaient autant de navires Argo, ont pour ces benjamines des sourires et presque des tendresses.

Si vous demandiez à ces hommes simples de vous confier leurs impressions au retour d'une croisière, il est probable que vous n'en tireriez pas grand'chose, et, pour peu que la patience vous manquât, vous croiriez aisément qu'ils n'éprouvent rien. En revanche, ils s'étendront avec complaisance sur leurs engins et les incidents de la pêche. Ils n'hésiteront pas à dérouler leurs lignes pour vous en faire apprécier le fil serré, élastique, résistant — point toujours assez pour résister aux coups de tête des peaux-bleues, des maigres, des thons rouges, voire des simples germons. Ils vous mettront en main l'avançon de cuivre, muni des deux hameçons soudés dos à dos, ainsi que l'amorce artificielle composée de paille de maïs et de crin, et ils se loueront du progrès accompli depuis les temps de l'hameçon simple et de la peau d'anguille, sans se douter qu'il y a cent cinquante ans les Saintongeois qui se rendaient à Terre-Neuve pêchaient le thon, chemin faisant (c'est toujours Duhamel qui le relate), avec « des haims à deux crocs » et « un leurre de liège garni de quelques plumes ». Ils n'omettront pas de vous faire constater que leurs hameçons doubles n'ont pas de cran, pour que le thon en soit plus vite détaché à bord, ni de vous apprendre qu'il est sage de remplacer crin et maïs toutes les vingt-quatre heures, parce que l'eau de mer les jaunit. Et, pour peu que vous paraissiez intéressé, le patron vous fera descendre avec lui dans l'entrepont, tirera d'une petite armoire peinte la paille de maïs achetée au port et, avec un peigne de fer de sa fabrication, se mettra à la déchirer en fines lamelles, telles qu'elles flottent et virent dans l'eau où leur blancheur remuante joue traîtreusement la

proie éperdue sous la poursuite des voraces qu'il s'agit de prendre.

Leurs impressions de bord? Un jeune matelot près de qui je me trouve à la barre d'un côtre, et qui a fait cinq embarquements consécutifs sur un thonier, me résume les siennes dans cette exclamation qu'il répète sans la développer : « Ah! la bonne vie! » y ajoutant seulement pour correctif : « Mais il faut bien penser à l'hiver. » Celui qui parle ainsi est un petit Concarnois futé, de ceux qu'on imagine plus enclins à louvoyer autour des bassins et par les grèves, à la poursuite des touristes balourds, qu'à savourer les austères joies du large. Mais c'est un pêcheur, et pour combien ne faut-il pas compter, chez un pêcheur de race, l'excitation d'une pêche comme celle du thon! Là-bas, dans la solitude que rompt de loin en loin la fumée d'un steam-boat, la voilure d'un cinq-mâts, plus rarement celle d'un autre thonier, figurez-vous les patiences inquiètes, puis la détente soudaine de l'équipage quand un marteau frappe, qu'une gaule se courbe; imaginez la fuite joyeuse du bateau ailé devant les gros poissons qu'on berne. Il arrive que toutes les lignes soient prises et que le thonier traîne ses dix-sept thons à la fois. Comme on n'est, sans compter le mousse, que cinq pêcheurs à bord, — et dont l'un à la barre, — on commence par les lignes les plus courtes, qui sont, faute d'élasticité, les plus exposées à se rompre; au besoin, on laisse les plus longues traîner jusqu'à 30 minutes leur prise. Les bras se fatiguent à les tirer, elles et leurs *hale-à-bord*, c'est-à-dire les filins qui les relient au pont et permettent aux tangons de rester fixes. Sur les doigts qui se crispent, elles finissent, quand la pêche donne, par creuser des sillons sanglants, et l'eau salée irrite les blessures. Parfois, au lieu de résister à la force insolite qui l'amène, le thon ferré court sur le bateau et le gagne de vitesse, à la façon du maquereau, cet autre scombre : il faut alors que le pêcheur soit bien adroit et bien vif pour ne pas emmêler plusieurs lignes.

Cependant, sur le pont, ce sont des images d'une barbarie intense. Le poisson, si figé avec ses tons de métal pauvre quand on le débarque, est au sortir de l'eau étonnamment alerte et vigoureux. Il faut l'immobiliser au plus tôt, c'est-à-

dire le tuer. On y arrive en lui enfonçant un poinçon dans le crâne. C'est généralement le mousse qui se trouve chargé de l'opération. Dans les heures d'abondance, un cri sans cesse répété domine le tumulte du vent dans les voiles et des lames sous l'étrave : « Tue ici! Tue là! » Son poinçon à la main, le mousse court d'un bord à l'autre, titubant parmi les poissons qu'on lui jette et qui bondissent au hasard, les étreignant à pleins bras, les maintenant entre ses jambes pour assurer le coup mortel. De leur côté, dès qu'ils ont un moment de répit, les pêcheurs se saisissent des thons morts, les ouvrent, leur enlèvent les ouïes et les intestins, puis les pendent contre le bord, où les lames se chargent de les laver. Souvent, malgré la hâte qu'on apporte à le nettoyer à grands seaux d'eau de mer, le pont est rouge de ces égorgements, et l'on glisserait dans le sang et la graisse, si l'on n'avait soin de remplacer à bord les sabots de hêtre par des sabots de peuplier, moins solides, mais plus spongieux, plus sûrs. Vers la fin du jour, quand on n'a pu s'y mettre plus tôt, les poissons vidés et lavés sont rangés deux par deux, la queue en l'air, entre des espars où ils s'égouttent et sèchent jusqu'au prochain atterrissage. Il suffit de deux ou trois bonnes journées pour que les espars soient garnis. Le plus long est de regagner la côte.

En dehors de ces joies professionnelles, mon Concarnois en regrettait d'autres, plus positives. Un équipage de thonier ne s'embarque pas, surtout quand la précédente marée a été bonne, sans de solides provisions où figurent les conserves de bœuf et de légumes, des quartiers de viande fraîche et des litres de vin. Le pain moisit au bout de cinq ou six jours sous l'embrun qui envahit tout; mais on a pour le remplacer un biscuit qui n'est point méprisable. On trouve toujours place dans quelque couchette servant d'armoire pour des carottes, des choux, des oignons, du beurre, des pommes de terre. Et puis il y a le thon, suprême et quotidienne ressource, le thon frais ou salé, chaud ou froid, bouilli, frit, grillé, en soupe, à la vinaigrette, — triomphe ou désespoir du maître-queux. Ce maître-queux, c'est régulièment le mousse, aidé au début, ou si la vocation lui manque trop, par quelque vétéran du bord. Le matin, à l'aube, on déjeune bourgeoisement de café, de thon et de tartines, sans préjudice du coup de cognac. Et l'on

a du thé, additionné de cognac encore, pour terminer le repas de midi. A ce régime, et l'air pur aidant, comment ne pas croître et embellir? On m'a dit à Groix : « Ici, jusqu'à l'âge de douze ans, les garçons sont plutôt fluets, presque malingres. C'est qu'ils mangent mal. Il y a peu de bois de chauffage dans l'île. Les ménagères font sur des lampes à alcool une cuisine rapide, abusent du café au lait, trempent de maigres soupes. Mais, au bout d'une campagne de pêche, nos gars reviennent transformés. A quinze ans ce sont des hommes. » Et de beaux hommes! Les marins de Groix sont parmi les plus vigoureux que je connaisse. Partout, d'ailleurs, ceux qui pêchent le thon ont l'air d'avoir été choisis. Je confiais récemment au patron de l'*Araok atao* (*Avant toujours*), de Tregunc, mon désir de faire une croisière sur un thonier; et l'un des hommes de l'équipage, plus grand qu'on ne l'est d'ordinaire en Bretagne, un tranquille colosse aux épaules larges, aux mains impressionnantes, au poil dru, mais qui gardait de clairs yeux d'enfant sous les sourcils épais, et dont le jersey lâche laissait voir le cou presque blanc, me disait, en jetant un regard à la dérobée sur ma mine honteuse de citadin : « Venez donc avec nous! Vous verrez! Vous mangerez moins bien que chez vous : nous n'avons que de l'eau claire et du poisson (il dépréciait par modestie sa chère); mais voyez comme nous sommes gros et gras et rouges! » Le fait est que ses joues (du moins ce qu'en laissait voir la barbe) était d'un beau rouge brique. Mais de graisse, non : il n'en avait pas une once. Ce bel embonpoint n'était que la plénitude d'une magnifique santé, un éloquent témoignage des bienfaits du bord et de l'âpreté salutaire du large.

« Et puis, me disait un autre, là-bas il n'y a pas d'alcool! » Touchant aveu! Évidemment, ce matelot compte pour rien le boujaron matinal. Mais, ce qui lui semble inestimable, c'est d'être arraché, le temps de chaque marée, à la tentation déprimante des ports, de n'avoir pas à rouler de buvette en buvette, de n'avoir pas à laisser sur chaque comptoir un peu de sa monnaie et de son énergie. Ces grands enfants, incapables quand ils sont à terre de tourner le dos à l'enseigne de l'empoisonneur, sont trop heureux d'une tempérance forcée. Point de cabaret dans leur bateau : sobriété et confort! Et

quelle tranquillité! Le soir, quand les derniers reflets du couchant ne dansent plus à la pointe des flèches, on rentre les lignes et l'on allume les feux réglementaires : feu rouge à babord, feu vert à tribord, feu blanc à mi-hauteur du grand mât. On met en cape : la barre est amarrée sous le vent, on amène flèches et trinquette, et le foc, la grand'voile, le tapecul sont bordés plat. Perdu dans la plaine mouvante de l'Atlantique, le dundee va lentement dériver toute la nuit, en tanguant. On devine que cette fin de jour ne peut être la même ici qu'à bord des paquebots modernes dont l'homme de quart verra bientôt surgir et passer la brillante illumination. Ressent-il une minute, ce veilleur, pendant les deux heures de sa faction solitaire, cette émotion en face des ténèbres qu'Ulysse éprouva sur le fleuve Océan et qu'il a exprimée dans un vers immense : « Le soleil s'enfonça, et toutes les routes de la mer se couvrirent d'ombre »? Et ceux qui vont gagner leur couchette, connaissent-ils, avant de s'abandonner au divin sommeil et aux forces obscures de l'abîme, le recueillement qui dispose à prier?

La piété des marins bretons a indubitablement baissé. Bien que les pêcheurs de Groix, comme leurs frères de la côte morbihannaise, soient pour la plupart restés fidèles au culte de Sainte-Anne d'Auray et de Notre-Dame de Quelven, ils ont désappris ces prières en commun auxquelles le décor prêterait une si belle ampleur, comme au temps où les magnifiait la prose de Chateaubriand. Pas loin de la boussole, est pendu généralement un crucifix, et chacun peut faire ses dévotions à part, s'il y tient. Il n'y a pas longtemps encore, ils lisaient la messe le dimanche, ponctuellement. Ils ne le font plus guère. L'esprit moderne a sévi également sur les Morganes, les Sirènes et autres créatures étranges qui peuplaient hier les eaux cornouaillaises. Mais il y a sans doute laissé par mégarde bien des débris de mythes et des bouts de romans qui n'échappent pas à ces matelots, visionnaires par atavisme. Encore faut-il distinguer parmi eux : il y a les positifs et les autres. Voici un Etelois, un petit homme rond, grassouillet, mais agile, l'air pressé et industrieux : avec la blouse bleu foncé qu'il porte largement échancrée sur une flanelle bise, ses paupières au bord rougi et ses menues boucles d'or aux oreilles, sa face

boucanée, sa lèvre goguenarde, son accent du port, ses pieds nus, c'est un vrai phoque d'ancien régime, un parfait corsaire qui ne doit pas perdre son temps à rêver. Voici au contraire un jeune homme de Lanriec au teint mat, comme beaucoup de ses congénères, cheveux bouclés et bruns qui s'échappent du béret, collier de barbe brune coupée presque ras, beaux yeux verts entre des cils noirs — des yeux clairs, profonds, ingénus : avec des yeux pareils, que ne doit-il point voir? Mais qui le saura? Chez ces simples gens peu curieux d'analyse, tout le précieux de l'âme reste inexprimé. On vit à bord dans un mutisme habituel, « comme des ours », me disait quelqu'un de Groix. De quoi causer? Il n'y a pas de journaux pour alimenter les conversations, à peine quelques livres empruntés à la bibliothèque d'une école ou d'un presbytère, et l'*Almanach du Marin*, inlassablement feuilleté. La merveille est que cette monotonie ne les excède pas. On savoure à la fois, par beau temps, le bercement du rêve et du flot, dans ce désert de la mer.

Un beau temps de tous les jours, ou presque. Il y a bien de loin en loin des averses et, à peu près continuellement, l'embrun, pire encore. Mais les cirés, les suroîts et les sabots-bottes ont été inventés pour cela. « Voilà nos parapluies! » me dit en les désignant un patron de Groix qui me fait les honneurs de son dundee. Il y a bien encore les tangages durs, à l'aller par vent d'ouest, au retour par vent d'amont, et les énormes houles formées dans le mystère de l'Atlantique. Il y a les orages subits qui font interrompre la pêche, et parfois, dans l'arrière-saison, de redoutables tempêtes. N'importe : les accidents sont rares. Je ne sache pas qu'il y en ait eu en 1913, pour ne point parler des avaries sans conséquence. L'an dernier, pendant la tempête du 30 septembre, qui décima la flotte sardinière de Penmarc'h, le mousse du *Duquesne*, un dundee de Groix, fut arraché par une lame aux bras de son père. Cela se passait à la hauteur d'Ouessant. Le *Duquesne* avait sa cale pleine d'eau. Un autre bateau de Groix le croisa sans pouvoir lui porter secours et arriva désemparé à Concarneau, d'où l'équipage téléphona au pays que le *Duquesne* était probablement perdu. De son côté le *Duquesne*, ayant fini par rallier un port, en télégraphiait autant des camarades.

Quelle n'est pas, par ces ouragans, l'inquiétude de ceux qu'on laisse à terre! Des écrivains se sont attendris sur le sort des Malouines et des Paimpolaises dont les fiancés, les maris ou les fils hantent les bancs de Terre-Neuve et d'Islande. Et tout dans ces attendrissements n'est pas littérature. Le cas de ces femmes est réellement poignant. Mais, quand le vent souffle dans leurs pays, il n'est pas sûr qu'il souffle là-bas. Avec une pêche qui ne se fait guère à plus de 100 lieues, on n'a pas la ressource de cette incertitude. A Groix, il se passe des scènes d'un pathétique affreux. Les femmes qui n'attendent plus de nouvelles vont rôder à la pointe de Pen-Men, où les courants portent, en quête d'une épave révélatrice. Hâtons-nons d'ajouter que ces scènes ont surtout lieu l'hiver, époque de la drague. Cependant on n'a pas perdu dans l'île le souvenir des sept barques et des soixante-trois hommes qui disparurent à la pêche du thon, dans la nuit du 1er au 2 septembre, en 1883. Il est vrai qu'on n'avait alors que des chaloupes de l'ancien gabarit. Les dundees du jour sont si solides, si rapides, et si sûrs aux mains de pareils marins!

Ce sont en effet des marins de premier ordre et de la bonne tradition, que ces pêcheurs, et notamment ces pêcheurs de Groix : ces Kersaho, ces Jego, ces Calloc'h, ces Milloc'h, ces Stephan, ces Yvon, et tant d'autres qui sont la gloire de l'Ile. Manœuvriers formés par les rudes pêches d'hiver plus encore que par celle du thon, ils se distinguent par leur adresse, leur hardiesse, leur sang-froid. Il est superflu de vanter leur courage : c'est la moindre vertu du pêcheur breton. Un homme comme le patron du *Saint-Thomas*, Thomas Bihan, de Locmaria en l'île, a à son actif soixante ou quatre-vingts hommes sauvés. C'est un maigriot, — ce qui est rare à Groix, — mais un vrai loup de mer. Son dernier sauvetage a été celui du *Rédempteur*, des Sables d'Olonne, en mars 1912, devant la Coubre. Il ne pouvait même pas l'aborder; il en fit deux ou trois fois le tour avec son canot, où les naufragés se jetaient au passage. Pour finir, les ayant tous recueillis, il eut la paradoxale coquetterie de retourner avec un de ses matelots et l'autre patron chercher le livre de bord du *Rédempteur* qui sombrait.

Les connaissances nautiques des Groizillons sont parfois pauvres. Leur école de pêche, dont le directeur est mort cette année même, a rendu des services, instruit des jeunes. Mais, parmi les anciens, il y a encore des patrons illettrés qui savent à peine consulter la boussole ou les cartes marines, et qui ne s'habituent pas à faire le point. On en a vu qui ne voulaient même pas du baromètre, disant : « C'est un sale outil; il annonce la tempête : il fait peur aux gens. » Cette ignorance ou cette répugnance ne les empêchent point d'être d'excellents et audacieux navigateurs — naviguant à l'estime, bien entendu. Ils ont leurs calculs à eux, leurs points de repère, les données de la sonde et, au large, les grandes lignes de navigation : ligne des vapeurs qui partent de Bordeaux et de Saint-Nazaire pour chercher le Raz et Ouessant; ligne de ceux qui vont de l'Iroise à Bilbao, de l'Iroise au cap Finisterre; ligne des transatlantiques anglais qui vont à New-York ou au Canada; enfin, ligne des voiliers qui, sortis de la Manche, font cap au suroît pour aller chercher les vents alizés et le cap Horn. Le patron du *Faon*, qui ne sait pas lire, a très bien conduit du premier coup son bateau, un thonier-langoustier, en Mauritanie,

Berrou, de Concarneau, qui fait les mêmes voyages, est plus instruit : il a son certificat de l'école de pêche. C'est un marin râblé, solide et entendu, très aimé de ses hommes, ferme, sérieux, mais ouvert et point ennemi du rire. Le *Lapin*, comme on le surnomme, est une figure populaire dans sa ville. Il a passé aujourd'hui la quarantaine. Son père est mort noyé, son grand-père aussi. Cela ne l'a pas empêché de débuter, comme mousse, à onze ans. Sa mère, veuve, s'était faite marchande de fruits pour élever ses enfants. Les secours ne pleuvaient pas alors comme aujourd'hui. Berrou y a suppléé. Il fut longtemps pêcheur de sardines, et n'y perdit point sa peine. Mais il voyait grand; il rêvait d'un dundee. Ce fut lui qu'on appela à la barre de l'*Avenir* et qui, après une campagne de drague peu fructueuse où le bateau eut quelques avaries, initia par son exemple les marins concarnois à la pêche du thon. Depuis 1911, il commande l'*En Avant*. Celui qui lui a succédé au commandement de l'*Avenir* est le patron Péron, de Névez, un fier marin, lui aussi. Cette année même, au début de juillet, en plein Océan, il a accompli une belle

prouesse. Son dundee, qui n'est pourtant pas vieux (il peut durer encore de vingt à vingt-cinq ans), avait une voie d'eau dangereuse. Rien en vue, ni voilier ni vapeur. Il faisait calme plat. Tout le lest volant fut enlevé. Péron fit embarquer son monde dans le canot et gîter le dundee, repéra la voie d'eau et l'aveugla provisoirement, sauvant ainsi la vie à quatre hommes et au mousse, sans parler de lui-même, et sauvant par surcroît le bateau.

Encore quelques années d'expérience, et les marins-thoniers de Concarneau, de Douarnenez, d'Etel n'auront plus rien, comme manœuvriers, à envier à ceux de Groix. Comme pêcheurs, ils arrivent à les valoir : le 6 août, trois Groizillons mouillent à Concarneau avec 600 thons chacun ; mais le lendemain un Concarnois en débarque 630, faisant le plus haut chiffre de la journée. La veille, un Douarneniste en avait 580 ; un Etelois, l'avant-veille, 500. L'habileté — et aussi la chance — se partagent. Mais, dans chaque port, on a l'impression que ces équipages forment une élite. Ils ont l'air plus vigoureux, plus fiers, plus élégants même que les autres. Sous la casquette à visière, la blouse de toile bleue et le pantalon bleu qui tendent à devenir, du moins à terre, leur uniforme, ils ont véritablement bonne mine. La vie du large a fait à ces marins une noblesse qui paraît sur leur visage et dans leur attitude.

Naturellement, ce bel ensemble ne va pas sans quelque déchet. A bord d'un Groizillon de coupe un peu désuète, et dont l'équipage a dû se recruter avec quelque peine, je trouve un vieillard — bonne tête de curé de village orné d'une barbe de quinze jours, avec un gros nez débonnaire — et deux « étrangers », dont l'un, un grand maigre, fort alerte, est de Port-Louis, et l'autre, l'air éventé, bavard, hâbleur, quoique grisonnant ferme et à moitié chauve, de Concarneau. Or, le Port-Louisien, me surprenant seul, me confie sur un ton dont je redoute, pour l'autre, l'éclat, que ce Concarnois est une mauvaise recrue, une poule mouillée qui a toujours peur. — « Peur de quoi ? De la mer ? — Non, bien sûr ; peur du travail. Tenez, monsieur, ce bonhomme là-bas qui a soixante-trois ans et qui est le propre père du patron, il fait deux fois plus de besogne. Celui-ci brouille les lignes, nous prend du

temps. L'autre jour, étant à la barre, il a viré si vite que l'écoute de foc a failli jeter deux hommes à la mer : elle les aurait bien lancés à dix mètres! On l'a ramassé sur les quais de Lorient, où il était débardeur — un sale métier. On aurait gagné à le laisser là. Ça ne sait que boire et manger, malgré qu'il n'ait plus que deux dents. Excusez-moi, mais un individu pareil à bord, c'est un vrai cochon à nourrir. »

On ne trouverait pas deux pêcheurs de thon à mériter d'aussi véhéments reproches, et sans doute mon Port-Louisien était-il sévère. Il faut toujours compter un peu, en Bretagne, avec le particularisme qui anime un canton contre un autre. Mais les meilleurs de ces marins peuvent avoir de gros défauts. Qu'on se garde surtout de se les figurer bien sages, bien édifiants et inutilement héroïques, gabiers d'opérette ou flibustiers de comédie! A l'occasion, ils ne se font pas scrupule, soit avant, soit après la campagne thonière, de charger dans les ports d'Espagne de la sardine qu'ils salent à bord et qu'ils revendent sur la côte de France comme leur propre pêche, faite au large, avec une senne qu'ils ont toujours dans leur cale pour prévenir toute objection de la douane ou de la Marine. Ils ne ressemblent pas non plus, pour la plupart, à des jeunes gens bien élevés : ils sont prompts aux injures et aux coups. Certain matin du dernier mois de juillet, je regardais sortir du port de Concarneau, parmi d'autres thoniers, un Groizillon et un Etelois. La passe est étroite pour des bateaux de cette importance Le garde-fou du musoir en sait quelque chose, et le forgeron a fort à faire pour le guérir des coups de beaupré qu'il reçoit. Ceux-ci se heurtent, s'engagent l'un dans l'autre, avec l'aide d'un Sablais qui s'échoue. Le patron d'Etel, un bel homme en vareuse rouge, bondit sur celui de Groix et lui envoie un maître coup de poing. Le mousse du Groizillon saisit un aviron. Son patron le lui arrache des mains et le brandit sur l'Etelois. Il aurait proprement assommé son adversaire, sans les cris de réprobation des badauds. Ils continuèrent, tout en tournoyant dans le chenal, à s'invectiver avec abondance, à la manière des héros de l'*Iliade*. Ce qui ajoutait au tumulte, c'étaient les huées de quelques Eteloises venues là et qui regardaient, du haut de la digue, partir leurs hommes. Cependant les touristes clabaudaient, non sans raison, contre

ces mœurs atroces, et en appelaient à la police immanente contre « ces brutes ». Mais quoi? il faut prendre ces frustes natures comme un bloc, avec le bien et le mal qu'elles renferment. Leur brutalité, qui n'exclut pas des délicatesses imprévues, est la rançon et peut-être la condition de leur beau courage. Ce sont pour la plupart des gens fort pacifiques qu'un accès de colère aveugle. Stendhal, qui précisément a dit : « La conversation du marin qui rentre au port est moins bête que celle du notaire de Bourges », eût aimé cette énergie comparable à celle de ses Italiens et estimé cette parfaite absence de pose.

*
* *

Ce qui ne diminue pas la tendresse des marins-thoniers pour leur pêche, c'est qu'elle est, à l'ordinaire, largement et facilement rémunératrice. On n'en est plus, il est vrai, à l'époque où, sans courir si loin, on pêchait 600 thons dans sa journée. Mais les prix de vente compensent, et au delà, cette raréfaction du poisson. Il y a une trentaine d'années, la douzaine en était vendue une moyenne de 36 francs, avec des variations minimes. C'était pour ainsi dire un prix fait. Les équipages s'abonnaient à ces conditions à une usine, quittes à vendre plus cher dans un autre port, quand les lieux de pêche, le vent, le calme, l'orage pouvaient leur offrir de bons prétextes pour s'y rendre. Ces abonnements n'existent plus, et les prix varient en conséquence, avec tendance générale à la hausse depuis 1905. Ils sont montés cette année-ci à 200 francs et, pour peu que la pêche diminue, comme ç'a été le cas vers la mi-août et le début de septembre, il est probable qu'ils seront dépassés. Ils l'ont été l'année dernière : le 7 octobre 1912, on a payé le thon 213 francs la douzaine et, le 20 octobre, 237 francs. Il est juste d'ajouter qu'en fin de saison le thon est plus gros, plus frais aussi qu'au début. Mais un tel renchérissement tient à d'autres causes : il tient d'abord aux marchés à découvert imprudemment conclus à l'avance par de nombreux fabricants. La pêche ayant été jusqu'ici assez régulière dans l'ensemble, ils croient pouvoir s'engager sans

péril à fournir un total imposant de conserves. Viennent les chaleurs excessives qui gâtent le poisson, ou les orages répétés qui contrarient la pêche : les voilà pris au dépourvu et réduits à se disputer les derniers bateaux à coups de billets de banque, pour éviter la disgrâce d'un dédit ruineux.

Ce renchérissement tient aussi au piètre état de la pêche sardinière. En 1898, année où la sardine abonda, la moyenne des prix payés par une usine concarnoise dont j'ai sous les yeux cet ordre de comptes depuis 1892, fut de 11 fr. 80 la douzaine de thons — contre 84 fr. 40 l'an dernier, où la sardine manqua. Cette simple confrontation de chiffres semble imposer une conséquence : c'est celle du conflit nécessaire entre les intérêts des thoniers et ceux des sardiniers. Ce conflit est un fait certain, et quelques incidents l'ont souligné parfois. Il est arrivé que des pêcheurs de sardines fissent grise mine à des arrivages de thons, quand eux-mêmes jetaient inutilement leur rogue sur des eaux stériles ou des bancs paresseux, et surtout quand ils ramenaient leurs chaloupes pleines d'une petite sardine qui se vendait mal, comme en 1910. Je vois encore, à Concarneau, le port envahi par des dundees d'ailleurs, les cables tendus de leur étrave à la jetée pour leur permettre d' « éviter » au départ, et interceptant le passage aux embarcations concarnoises, où l'on protestait un peu haut. Cette année, en revanche, les marins de Groix, atteints comme les autres thoniers par le *lock-out* des fabricants de conserves, dans une querelle où ils n'en pouvaient mais, ont regimbé par l'intermédiaire de leur conseil municipal, s'en prenant notamment aux sardiniers finistériens et rejetant sur eux toute la faute. Grosse maladresse : Concarneau est leur meilleur port de vente ! Le lendemain, honteux et repentants de ce manque de solidarité envers des pêcheurs comme eux, ils sont revenus sur cette décision qui fut, d'ailleurs, pour beaucoup de Groizillons, une surprise. Au fond, les pêcheurs-thoniers auraient tort d'en trop vouloir aux sardiniers, qui se sont trouvés, involontairement, être leurs introducteurs à l'usine, et près desquels ils s'y feront place de plus en plus, les deux industries n'en faisant qu'une seule, exerçant le même personnel et se suppléant l'une l'autre bien plus souvent qu'elles ne se gênent.

La campagne de 1913, qui n'est pas terminée, aura été pour

maints équipages exceptionnellement heureuse. Dans le seul port de Concarneau, il a été versé aux thoniers 500 000 francs entre le 9 juillet et le 1er août. Et sur cette somme 220 000 francs furent distribués dans la seule journée du 28, où il y eut 74 arrivages et 22 701 thons, soit une moyenne de 307 thons par bateau à des prix variant entre 111 et 157 fr. 50 la douzaine. La succursale concarnoise du *Crédit Nantais*, où les marins se présentent munis du chèque que leur a délivré l'usine, était littéralement débordée. Débordé également, le bureau de poste où chacun vient rédiger son mandat. Encore faut-il ajouter à ces sommes celles qui payèrent les thons débarqués à Saint-Guénolé ou à Guilvinec, pour être expédiés à Concarneau par voie de terre. A Saint-Guénolé, le *Vasco de Gama*, de Groix, reçut 8 274 francs pour 873 poissons — dont 719 « comptables » — à 138 francs la douzaine. A Concarneau, un autre Groizillon toucha 7 575 fr. 75 pour une pêche un peu moindre — 666 thons : « Voilà ma campagne faite », dit le patron du bateau en empochant son chèque. Or cet argent est vite gagné. S'il est parfois besoin de quinze et même vingt jours pour une marée, il suffit souvent d'une semaine. Le 1er août, le dundee concarnois 832 débarque 350 thons à raison de 131 fr. 50 la douzaine ; il en débarque 430 autres le 9 à raison de 106 francs. Notons ici que ces chiffres officiels ne donnent pas les chiffres réels des prises. Seuls les thons qui pèsent 5 kilos au moins valent comme unités, sont « comptables ». De 3 kgr. 500 à 5, on les double, ainsi que les thons rouges, quelle que soit la grosseur de ces derniers. Quant aux petits germons qualifiés aujourd'hui de *bonites*, ceux qui ne pèsent pas 3 kgr. 500, on les vend régulièrement un dixième du prix des autres, à condition que le prix des autres ne dépasse pas 60 francs la douzaine : ce qui met la bonite — prix maximum — à 50 centimes.

La répartition des bénéfices entre les intéressés varie légèrement d'un port à l'autre. Ici l'armement se réserve 4 parts, là 5, ailleurs 3 et demie. Chaque homme touche une part, le mousse une demi-part ; une autre demi-part est généralement allouée au patron, parfois prise sur la somme qui revient à l'armement. On peut dire, pour simplifier, que chaque homme a droit à un dixième du produit total. Chaque pêcheur du *Vasco*

de Gama repartait donc en mer — n'ayant pas de bureau de poste à proximité — avec à peu près 827 francs dans sa bourse ou son nœud de mouchoir. A Groix, les armateurs ont adopté une pratique des plus heureuses : le patron d'un bateau neuf en devient actionnaire quand les frais en ont été amortis. Son intérêt — qui est aussi l'intérêt des armateurs — est que cet amortissement ait lieu le plus tôt possible, soit, avec un peu de chance et beaucoup de travail aidant, au bout de quatre à cinq années. Dès lors il peut quitter ce bateau et en commander un autre, à bord duquel il tâchera d'en faire autant. Et voilà comme dans l'île un bon nombre de pêcheurs qui n'avaient au début que leurs deux bras et leur bon vouloir ont fini par devenir des armateurs d'importance. On y surprend d'ailleurs les signes d'une aisance générale, soit dans les petits ports tapis au pied des falaises, Locmaria, Port-Tudy, Port-Lay, soit dans les villages de l'intérieur, Lomener, Locqueltas, Krehal, Kermario, Kerhello, Kerlo, et autres hameaux de marins, si joliment serrés sur les hauteurs battues des vents et d'où les lointains de la mer se découvrent. Sans doute y a-t-il là plus d'une masure sentant le moisi et la bouse de vache (c'est le principal combustible de Groix); mais on y remarque aussi quantité de maisons confortables et avenantes, comme Jean-Jacques, ce terrien, les eût aimées — sauf l'ardoise (jamais ou presque jamais de chaume) au lieu de la tuile qui avait le don de lui plaire — : volets verts ou volets gris, murs blanchis au lait de chaux et pierres de taille naïvement cernées d'un trait d'ocre; au demeurant, la maison bretonne dans toute sa simplicité architecturale : deux fenêtres en façade et la porte d'entrée au milieu.

Il reste des malchanceux pourtant que cette pêche n'a point enrichis, qui rapportent au bout de dix à quinze jours 25, 21 et même 8 thons (je n'invente pas ces chiffres) quand d'autres équipages en ont pris des centaines, ou qui ont la spécialité de tomber sur les mauvais cours. Et puis il faut parler des prodigues, et quel marin ne l'est pas, peu ou prou? Défaut charmant, d'enfant ou de seigneur. La dépense à bord, malgré la chère abondante, n'est pas bien grande. On y vit d'ailleurs sous le régime de la mutualité, qui n'est pas favorable aux vaines dépenses : toutes celles de vivres et d'engins sont sup-

portées par la masse, qu'on appelle ici le *total*. Le danger, ce sont les séjours à terre, dans les ports où l'on s'attarde entre deux marées et qui ont mille attraits pour vous retenir. Des pêcheurs inventifs savent même en prêter à ceux qui en ont le moins. C'est ainsi qu'à Guilvinec on garde le souvenir d'un équipage groizillon qui restait là, sa pêche vendue, six ou huit jours, à dépenser joyeusement l'argent gagné, buvant, chantant, festoyant, invitant l'indigène à des thés à bord, et organisant le soir des retraites aux lanternes dans les rues du port. En 1907, année de grandes aubaines, on ne savait plus à Groix que faire de son or : on y a brûlé de vieux meubles — peu intéressants, à vrai dire — pour en acheter de neufs! Faut-il ajouter que les femmes groizillonnes, d'ailleurs si vertueuses, si fidèles et si chastes, si différentes, sous ce rapport, des Ouessantines de M. Savignon, sont loin d'être toujours des ménagères modèles? Elles se nourrissent mal; mais elles ont un goût prononcé pour le café — objet de réunions sans nombre et sans fin — et pour cent babioles où passent assez vite les économies de la maison. Elles sont trop habituées à compter sur les gros bénéfices pour regarder aux petites dépenses. Qu'on ne leur parle pas des sommes reçues, si elles ne dépassent pas 2 ou 300 francs! Elles n' « estiment » pas cela — c'est leur mot. Elles attendaient davantage; elles attendent toujours davantage. La mer est pleine de surprises, qu'il est doux d'espérer agréables. Et, si la mer vous trahit, la Marine est toujours là : c'est une bonne tutrice, un peu bougonne parfois, mais secourable. Tout est prétexte à implorer son aide. On frappe à sa porte pour une vache brûlée; et ses commis ont toutes les peines à persuader les plaignants que les bureaux de l'Inscription maritime ne sont pas ceux d'une compagnie d'assurances contre l'incendie.

Le seul tort de la pêche thonière, c'est d'être devenue la principale, sinon l'unique ressource des hommes qu'elle emploie; ressource aléatoire, comme toute pêche. Jadis, quand ils restaient à terre plus longtemps, les Groizillons cultivaient leur sol. Depuis qu'ils ont laissé ce travail aux femmes, la lande a reconquis une partie de l'île. Si le thon disparaissait comme a semblé parfois disparaître la sardine, ce serait un désastre; et ce serait la gène pour beaucoup de pêcheurs peu prévoyants,

si les cours auxquels ils se sont habitués venaient brusquement à fléchir.

Cette dernière éventualité ne semble pas trop à craindre. L'usinier qui a augmenté son prix d'achat, a augmenté aussi son prix de vente. Jusqu'ici, le marché du monde appartient, pour ce genre de conserves, à la France. On ne pêche de germons que dans l'Atlantique, et c'est seulement sur nos côtes que cette pêche est organisée. Qu'on y prenne garde pourtant : les thoniers de Bretagne sont allés plusieurs fois à la Corogne, où ils iraient davantage, si les droits à payer ne les en écartaient pas, où ils seraient certainement allés en grand nombre, si le *lock-out* qui les frappait en même temps que les sardiniers n'avait pris fin. De ce côté est le danger. A trop subir l'entraînement des enchères et à prétendre imposer au consommateur des prix correspondants, le fabricant français pourrait bien, là encore, provoquer une concurrence dont il souffre tant par ailleurs.

Le meilleur moyen de prévenir cette concurrence, c'est de beaucoup pêcher pour beaucoup fabriquer. Actuellement, avec les merveilleux voiliers de la flotille thonière, il y a un gros obstacle à vaincre : c'est le calme. Survienne un calme aggravé d'un orage sur la route du port, et voilà des bateaux parfois réduits à jeter à l'eau des 5 et 600 thons, des milliers de francs, au cours du jour. Aussi a-t-on songé à les pourvoir d'un moteur ou d'une machine auxiliaire. Disons bien « auxiliaire » : car il ne saurait être question de supprimer la voile en temps de pêche, alors qu'un sillage fin est de rigueur, ce que ne donnerait guère le battement d'une hélice. La question n'est pas encore mûre. Peut-être lui donnerait-on la solution la plus pratique si les dundees se mettaient, comme les *groizillons* d'autrefois, à pêcher en escadres, et que chaque escadre eût un bateau à hélice pour chasseur.

Enfin, à une flotille de plus en plus grande, il faudrait des ports de plus en plus nombreux et commodes. Il faudrait, par exemple, qu'on pût mieux abriter ceux de Guilvinec et de Kerity, approfondir la passe de Saint-Guénolé et en baliser les approches, draguer assidûment la barre de sable d'Audierne. Je parle là des ports de l'extrême-ouest finistérien, ceux que leur situation, en égard aux lieux de pêche actuels, semble

désigner comme les ports de l'avenir. Il faudrait d'autre part mieux aménager ceux qui ont un passé déjà : celui d'Etel, dont l'entrée est si dangereuse, celui de Concarneau, si réduit, et encore plus ceux de Groix, où la situation est particulièrement lamentable.

En dehors de Port-Maria et de l'anse Saint-Nicolas, simples criques impraticables au moindre coup de temps, Groix n'a que deux ports, dont le plus important fut construit en 1881 pour 80 ou 90 chaloupes d'un tirant d'eau de 2 m. 50. Aujourd'hui près de 300 unités calant de 9 à 10 pieds doivent y trouver place. Ces beaux dundees qui résistent aux assauts du large subissent là toutes sortes d'avaries. Dans les trois minuscules bassins de Port-Tudy, la houle poussée par le noroît se précipite malgré l'étroitesse de la passe et produit un ressac qui atteint 15 nœuds à l'heure. Les bateaux sont froissés les uns contre les autres, en dépit des amarres et des chaînes. L'an dernier, en septembre, la *Rose printanière* fut arrachée par la violence du courant, jetée hors de son bassin et brisée. Le *Saint-Tudy*, enlevé de la même manière, quoique l'équipage fût à bord, perdit son gouvernail en heurtant les môles. L'hiver, le port n'arme environ que 120 de ses dundees — ceux qui vont au chalut. Les autres, faute de place, sont obligés d'aller hiverner en rade de Lorient, sur les vasières de Kernevel et de Port-Louis, où ils pourrissent loin de leurs équipages et sont exposés à toutes les injures de la racaille citadine : on leur vole des planches, des poulies, des serrures, des drisses. Cependant, des frais de magasinage sont perçus pour les agrès volants. Que de dépenses et de pertes évitées si ces pêcheurs avaient un port digne d'eux et de leurs dundees!

C'est ce que m'explique l'un des hommes de Groix les plus notoires, le voilier Henri Calloc'h, qui est aussi un armateur et qui a pratiqué la pêche. Il m'ajoute qu'il y a un projet en l'air; que la commune a voté une somme pour l'amélioration urgente; qu'il s'agirait de creuser un autre port à côté; mais qu'il serait beaucoup plus simple, moins coûteux et plus vite fait d'améliorer le port actuel en achevant d'en dérocher les fonds et en prolongeant de 2 ou 300 mètres vers l'est la jetée du noroît, qui ferait ainsi office de brise-lames. C'est l'évidence même, et j'ai pu me convaincre que tel était l'avis de

bien des marins de Groix, — les plus intéressés et les plus compétents en la matière.

Pendant que mon interloculeur me renseigne avec une netteté et une précision rares, je regarde sa voilerie, longue baraque bien close adossée à une falaise, sur un quai, pleine d'apparaux divers suspendus à des poutres, et de la saine odeur qui se dégage des filins goudronnés et des rouleaux de toile neuve. Je regarde la demi-douzaine d'ouvriers silencieux qui manient avec activité les fortes aiguilles, les fils centuples et les énormes ralingues. Et puis je regarde le maître de cet atelier d'autrefois, ses yeux gris et intelligents, sa grosse moustache noire qui grisonnera bientôt, retroussée sur la bouche fine et volontaire, son solide menton, son imposante carrure : dans l'ensemble, un parfait Groizillon, l'air adroit, décidé, réfléchi. Entre la discipline des uns et la physionomie de l'autre, la correspondance est manifeste. Cet homme est encore un pêcheur, vêtu à la mode des pêcheurs, pensant et sentant comme la plupart d'entre eux, mais un pêcheur qui a réussi, comme il y en a un certain nombre qui réussissent à Groix. Nous sommes loin du type du « pauvre pêcheur » de Bretagne, tel qu'il existe trop dans la réalité, mais tel surtout que l'ont vulgarisé une littérature trop pittoresque et une peinture trop littéraire. Mais ce type n'est pas moins breton : il existait déjà, selon toute vraisemblance, aux temps des grandes pêcheries de Penmarc'h et des caboteurs qui portaient en Espagne — il y a quelque cinq cents ans — les grains et les toiles du duché. Que les amateurs de la tradition se rassurent : si c'est lui qui doit rendre l'éveil aux ports de pêche de la Cornouaille, ce ne sera pas sans y ramener le passé de hardiesse, d'aventure et de prospérité.

A DUPOUY

UNE

SORCIÈRE AU XVIIIE SIÈCLE

Le 15 mars 1755, plusieurs femmes détenues aux prisons royales du Bouffay de Nantes tentèrent de s'évader.

De Nantes, de Vannes, de Rennes, de Quimper, de toutes les prisons bretonnes, de toutes les prisons royales et seigneuriales de France, on se sauvait assez facilement en ce temps-là. On se sauvait isolément ou plus ordinairement par bande, de nuit, de jour, par les trous des murailles et par les fenêtres aux barreaux descellés, par les toits, par les poternes. Des complots se tramaient dans les ténèbres des cachots. Des rébellions éclataient tout à coup, mettant tout le monde en émoi, juges et geôliers, réveillant ces mornes demeures. Elles étaient en si mauvais état pour la plupart!.. Leurs murs s'effondraient d'eux-mêmes; leurs toitures croulaient. Sans cesse les pauvres magistrats s'en plaignaient et s'en désolaient. Il faut lire les doléances que les juges de Quimper exprimaient le 23 novembre 1767, ce fameux *Mémoire des officiers du Présidial de Quimper démontrant l'état et l'indécence de leur logement, de celui de la Maison de Ville, le peu de sûreté des greffes du siège, l'incommodité des prisons, les conséquences de la situation de l'Hôtel-Dieu tombant en ruine*[1].

1. Archives d'Ille-et-Vilaine, C. 124.

A Nantes, s'il faut en croire les divers rapports envoyés aux Contrôleurs généraux, auditoire et prisons laissaient terriblement à désirer. Le palais du Bouffay, où les juges tenaient leurs séances, où ils enfermaient aussi leurs prisonniers, était un très vieux palais, souvent ruiné, souvent rebâti, où, jadis, les ducs de Bretagne avaient résidé et qui dressait au bord de la Loire, près du vieux pont de bois et des deux tours de la Poissonnerie, son bâtiment rectangulaire, ses tourelles maussades, sa haute tour et son beffroi.

Des ruelles l'entouraient : la rue de la Poissonnerie, à l'ouest, qui fait suite au pont; la rue de la Poulaillerie, au nord — aujourd'hui rue du Bouffay —; la rue de la Tremperie, au sud, le long du mur d'enceinte de la ville : toutes rues étroites, tortueuses, mal pavées, où vient dégorger le flot tumultueux des poissardes, promenant leurs bacs et leurs baquets pleins d'eau dans lesquels « trempe » le poisson vivant. Elles sont bien vieilles, bien mal alignées, ces rues. Et les rues de la Belle-Image, de la Casserie, de la Bléterie, de la Bâclerie!... La plupart des marchés sont là : cohue au blé, cohue au poisson, échoppes des savetiers, des perruquiers, boutiques des faïenciers... Sur la place du Bouffay, devant le grand escalier du Palais, on voit l'hôtel de la Monnoie et son corps de garde, la maison des Engins, — encore existante, au numéro 2 de la place, — le vaste toit des halles. Beaucoup de gens aiment à se promener là en considérant les étalages; et quelles bousculades lorsque doit avoir lieu quelque exécution de justice, lorsqu'on expose au pilori, lorsqu'on pend, lorsqu'on flagelle les condamnés nus jusqu'à la ceinture et dont les épaules saignent; le bon peuple raille les fraudeurs et voleurs attachés au carcan, et qui font de vilaines grimaces; quelquefois, pitoyable, il leur jette des sous.

Ce palais fait bel effet tout de même, avec son large escalier, ses tours, sa vieille horloge. Beaucoup de justices tiennent là leurs audiences : Présidial, Amirauté, Sénéchaussée, Maîtrise des Eaux et Forêts, Traites, Maréchaussée, en outre plusieurs justices seigneuriales. Dans les cachots, il y a des prisonniers de toute sorte, civils et criminels, voleurs, fraudeurs, débiteurs qui ne veulent pas ou ne peuvent pas payer leurs dettes, mendiants, vagabonds, déserteurs et filles publiques. Il y passe

« année commune, 150 prisonniers des deux sexes » dont il meurt chaque année « le douzième ou le quatorzième, par approximation[1] ».

Les cours, étroites, voient à peine le soleil; celle surtout des femmes est une horreur[2]; elle mesure 36 pieds de long sur 9 de large (environ 12 mètres sur 3). Les chambres, les cachots sont en nombre insuffisant et très malsains. Pour les femmes, « six petites chambres basses pouvant à peine contenir dix-huit personnes et un cachot pour sept ou huit personnes[3] ». Pas d'infirmerie pour les femmes; d'ailleurs, celle qui sert aux hommes tombe en ruine; on y voit « jusqu'à cinq malades dans un lit et on ne peut y aborder que par le pied[4] ». Point de chambre de secret pour mettre les accusés jusqu'à ce qu'ils aient subi interrogatoire. Un chauffoir pour les prisonniers « tout ouvert par devant ». Dans le cachot « sous la Tour des Mottes », les pauvres femmes peuvent à peine se tenir debout. Toutes les maladies attaquent les prisonniers, mais les principales sont la gale, le scorbut et le cours de ventre. « Le Domaine fournit par jour, par chaque prisonnier, le prix d'une livre et demie de pain et six deniers en argent; de plus, le domaine doit au concierge douze deniers par prisonnier... Sur le sou qui reste au concierge, il fournit l'eau trois fois par semaine à discrétion et de la paille une fois par mois à raison de quinze livres par chaque prisonnier[5]. »

Tous ces bâtiments n'ont pas, à beaucoup près, la solidité requise pour renfermer ces gens : la mauvaise disposition des lieux occasionne les fréquentes évasions. Mais, dit le rapporteur, pour les reconstruire avec l'étendue et la sûreté convenables, il en coûterait plus de 80 000 livres, compris les acquisitions qu'il serait nécessaire de faire. « Ces prisons sont entourées de maisons qu'il faudrait supprimer. » Le vieux palais du Bouffay

1. Procès-verbal de visite des prisons de Nantes, 12 juillet 1790. Arch. communales de Nantes (liasse DD 309).

2. Procès-verbal précité, 12 juillet 1790.

3. Réponses de l'Intendant à un questionnaire envoyé par le contrôleur général au sujet de l'Auditoire et des prisons de Nantes, 4 novembre 1769. Arch. d'Ile-et-Vilaine, C. 112.

4. Procès-verbal précité 12 juillet 1790.

5. Procès-verbal précité, 12 juillet 1790. Arch.

est enclavé, en effet, dans une foule de masures, échoppes de savetiers, boutiques de perruquiers, de sabotiers, de petits marchands de faïence, lesquelles, accolées à l'antique monument, en masquent à peu près la forme, bouchent les anfractuosités de son enceinte, font aussi plus étroites, mais en même temps moins irrégulières les rues de la Poissonnerie, de la Poulaillerie, de la Tremperie. Ces maisons ont été récemment cédées par le Domaine à la Communauté de Ville à la condition qu'en échange de cette cession fructueuse, qui rapporte chaque année de beaux intérêts, la dite Communauté entretiendrait convenablement son auditoire et ses prisons : cette promesse n'est guère tenue.

Tel était l'aimable séjour d'où quelques femmes, détenues pour vol et pour fraude de tabac, tentèrent de s'évader le 15 mars 1755.

*
* *

Ces femmes s'appelaient la Ruolleau, la Coutony, la Robichon et Marie Tromel dite Marion du Faouët. Peut-être y en eut-il d'autres aussi, qui se tinrent à l'écart, évitant de se compromettre, mais attendant le moment propice pour profiter du travail d'autrui. Celles-là ne furent pas connues, et ne figurèrent dans toute cette affaire qu'en qualité de témoins.

La Ruolleau et la Coutony étaient en prison sous l'accusation de fraude de tabac. Marie du Faouët avait été arrêtée l'automne précédent à propos d'un vol ; c'était une grande voleuse, hardie et dangereuse, chef d'une troupe de voleurs et bien connue dans toute la Bretagne, surtout en Basse-Bretagne, une femme qui dévalisait les voyageurs sur les routes, faisait des quêtes et des vols dans les maisons, enfonçant les portes et les fenêtres, distribuait des *intersignes* et sauf-conduits à ceux que lui plaisait, intersignes à l'aide desquels on pouvait passer de jour et de nuit par tous les chemins sans danger d'être attaqué.

La Robichon s'appelait Jeanne Dabin avant d'épouser un certain Jacques Robichon, tailleur d'habits, milicien du bataillon de Nantes, « milicien pour le corps des maîtres

fripiers ». Elle habitait à l'entrée de la rue et paroisse Saint-Similien, à Nantes. Elle avait trente-cinq ans ou environ et exerçait plusieurs métiers : marchande de vieux habits, tireuse de cartes, diseuse de bonne aventure, sorcière et tout particulièrement voleuse. C'est en cette dernière qualité surtout qu'elle résidait aux prisons royales, depuis bientôt deux ans. Elle y avait fait son entrée le 23 mai 1753.

*
* *

L'histoire de cette Robichon nous est contée tout au long par son procès qui dura deux ans et dont le dossier, actuellement aux Archives départementales de la Loire-Inférieure, se compose d'une vingtaine de pièces.

Une femme habile, et qui trouve des dupes autant qu'elle en veut. — Si puissante, cette Robichon, si clairvoyante! qui tient en ses mains la fortune et la vie de tant de monde, qui sait tout, devine tout, parle au diable du matin au soir et du soir au matin, lit dans les cartes mieux que dans un livre (car cette magicienne ne savait guère lire). — Beaucoup de gens venaient la voir et la consulter, même de fort loin, au fond de sa petite boutique de fripière. On la trouvait accueillante, compatissante, écoutant les doléances et les confessions, confidente presque maternelle, moyennant juste salaire. Mais le bruit de ses exploits, courant de maison en maison, parvint jusqu'à ce vieux Bouffay, aux oreilles des magistrats assis en leur auditoire délabré. Des gens, à la fin, se plaignaient, disaient qu'on les avait dupés, bernés, volés. Les magistrats enfin demandèrent une information sur ces faits. L'information fut ouverte.

Le 22 mai 1753, le Procureur du Roy remontre au Juge criminel de Nantes « qu'il a eu avis que la femme du nommé Robichon, soldat de milice, exerce plusieurs superstitions avec lesquelles elle a su prendre de grosses sommes d'argent de plusieurs particuliers qui ont eu la simplicité de se livrer à ses discours trompeurs, sous prétexte de leur faire trouver des hardes et de l'argent par des pactes que, disait-elle, elle avait avec le diable, qu'elle s'est même fait donner par d'autres

particuliers aussi simples que les premiers leurs hardes en gage d'argent qu'elle recevait et ensuite vendait lesdites hardes à son profit ».

Ce jour même, 22 mai, permis d'informer était accordé par le juge criminel et tout aussitôt des témoins étaient assignés, et dès le lendemain entendus. Ils vinrent au nombre de quatre.

Antoine Le Bouvier, âgé de vingt-huit ans ou environ, charron, demeurant paroisse Saint-Nicolas, prête serment, puis dépose qu'au Carnaval dernier, « sans pouvoir autrement compter le temps, ayant su par des particuliers, dont il ne se ressouvient des noms, que la nommée Robichon, femme d'un milicien, demeurant dans la rue Saint-Similien, maison de la dame Hariel, faisait trouver ce qu'on avait perdu, au moyen de quelque argent qu'on lui donnait, lui témoin, qui avait perdu depuis peu une paire de bas de soie, fut trouver ladite Robichon et, lui ayant dit la perte qu'il avait faite, elle lui jura qu'elle lui ferait retrouver lesdits bas et lui demanda douze sols qu'il lui donna pour tirer et couper des cartes d'un jeu qu'elle mit sur la table : et alors qu'il eut coupé deux et trois fois de la main gauche, elle lui dit que ces bas n'étaient pas perdus, mais que s'il eut tardé plus longtemps, il ne les aurait pas eus et l'assura que, le lundi suivant, il les aurait trouvés dans la même place où on les avait pris ; que c'était une femme qu'elle ne voulait pas nommer qui les avait emportés et les lui rendrait volontiers, ce qui, cependant, n'est pas arrivé ».

Assez contrarié et désappointé sans doute, ledit jour de lundi, il retourna chez ladite Robichon, à qui il se plaignit que ses bas ne lui avaient pas été reportés comme elle lui avait promis. « Cette dite femme, après bien des raisons, lui persuada qu'il les aurait un jour qu'elle lui marqua, dont il ne se ressouvient pas ; et cependant elle exigea de lui 24 sols. »

N'ayant rien trouvé au jour marqué, malgré toutes ces assurances, il retourna encore et cette femme lui dit « qu'il eût à dire trois fois en se couchant *Requies quant in passe* et le lendemain la revenir trouver, ce qu'il exécuta, mais elle n'était pas chez elle. Y étant retourné une fois, elle le blâma de n'être pas venu plus tôt, qu'il aurait eu ses bas, qu'il lui avait bien fait de la peine parce qu'il l'avait obligée de recommencer, sans s'expliquer autrement et elle prit un goblet plein d'eau

dans lequel elle mit quelque chose; puis, étant retourné quelque temps après, ladite Robichon lui demanda 16 sols et demi pour avoir des drogues qu'elle lui nomma, dont il ne se ressouvient des noms; il les lui donna.

Mais ses bas ne lui étant point rendus, il fut chez cette femme pour ravoir son argent, qu'elle ne voulut pas lui rendre, n'en ayant pas; (disant) qu'au surplus ce n'était pas elle qui avait profité, que c'était un homme de Saumur qu'elle ne lui nomma point, qui faisait tout ce stratagème. Enfin, las d'aller si souvent chez cette femme sans rien avoir, il la quitta après l'avoir menacée de lui faire des affaires. »

Telle est la première déposition. Puis voici Marie Durand, deuxième témoin, âgée de trente-six ans ou environ, femme de Joseph Heurtin, verrier demeurant rue et paroisse Saint-Similien, — comme la Robichon.

Cette Marie Durand déclare que le 25 juillet dernier, étant à sa porte, la femme de Jacques Robichon, milicien pour le corps des maîtres fripiers, lui dit qu'elle savait deviner par les cartes où était ce que l'on cherchait. Alors la Durand pria la Robichon « de lui dire ce que voulait un particulier qui la cherchait depuis longtemps. La Robichon, ayant fait plusieurs tours de cartes, dit que c'était un Monsieur qui s'était informé d'elle pour lui donner de l'argent et lui demanda huit sols pour sa peine, qu'elle lui donna; et le soir du même jour elle lui donna encore 24 sols, et cette dite femme lui promit que le lendemain au matin ce particulier lui apporterait une grosse somme. » Cette pauvre Marie Durand devait s'absenter précisément à l'heure où la fortune venait frapper à sa porte. Elle devait aller à Saint-Anne, en pèlerinage. Et elle apprit à son retour, par la Robichon elle-même, que ce particulier était venu, mais que ne l'ayant point trouvée il s'en était retourné; et la Robichon lui jura sur son Dieu et sur son âme qu'elle le ferait revenir, lui demanda 6 livres pour donner au diable, disait-elle; elle les lui donna. Quelque temps après, elle lui donna 4 livres encore, une autre fois 30 sols, une autre 3 livres; et enfin elle épuisa tellement d'argent la pauvre Durand qu'elle fut obligée « de lui donner un des habits de son mari à mettre en gage, de 4 livres, que ladite Robichon garda pour elle. Quinze jours après, ladite Robichon revint

chez elle (la Durand), lui dire que la personne qui avait l'habit en gage demandait son argent, ce qui fit qu'elle donna encore à ladite Robichon un écu de trois livres et lui dit qu'elle lui donnerait les 20 sols restant la semaine suivante. La Robichon lui dit que la personne qui avait ledit habit était allée à Rennes et ne reviendrait pas sitôt, ce qui était faux, puis la Robichon avait vendu ledit habit 7 livres à un portefaix demeurant à la Porte-Neuve, nommé Lenoir dit Satan ; et lorsque la déposante lui refusait de l'argent, elle se mettait dans des colères extrêmes, lui disait qu'elle l'exposait à avoir le cou cassé par le diable, qu'il arriverait malheur à elle déposante et que le diable emporterait la couverture de sa maison ; et fit semblant d'évanouir trois fois, en demandant à la déposante quatre livres onze sols, ce qui fit tant de peur à la déposante qu'elle donna à ladite Robichon un écu de trois livres qu'elle avait, et quand cette dernière l'eut, elle ne fit plus l'évanouie. Bref, ladite Robichon a bien eu d'elle déposante environ 40 écus. »

Puis vient un charpentier, François Lidureau. Il est âgé de trente-sept ans et demeure, lui aussi, rue et paroisse Saint-Similien. « Environ le carnaval dernier, sans pouvoir autrement compter le jour, ayant su que son grand-père avait laissé en mourant quelque argent dans les environs d'une maison où il demeurait à Vertou, il fut trouver la nommée Robichon qui passe pour magicienne, et, lui ayant dit le sujet de sa visite, cette dite femme lui demanda douze sols qu'il lui donna et fit devant lui trois tours de cartes et lui dit que l'argent que son grand-père avait caché était toujours dans le même endroit, et lui demanda six livres qu'il lui donna, en outre, pour lui indiquer le lieu où était ledit argent ; après quoi elle lui dit qu'il fallait partir pour Vertou et, à trois pas du seuil de porte qui donnait sur le jardin de la maison où était mort son feu grand-père, creuser à 5 pieds de profondeur sur 6 de large et qu'il trouverait ledit argent, qu'il y fallait travailler jour et nuit sans discontinuer ; elle lui dit aussi de faire bénir un cierge et l'allumer pendant qu'il travaillerait. »

Le brave garçon partit le lendemain avec Guillaume Lidureau, son oncle ; et « sitôt qu'ils furent arrivés, ils commencèrent à creuser, et continuèrent jusqu'à quatre heures

de l'après-midi, que lui témoin s'en revint en cette ville. Dès que la Robichon le revit de retour elle fit grand bruit disant que le diable lui aurait tordu le cou et qu'elle avait eu grand tort de se fier à lui puisqu'il avait quitté ledit ouvrage, et enfin, après bien des simagrées, il fallut qu'il lui eût donné 6 livres, qu'il fut emprunter; et lorsqu'elle l'eut, elle lui dit que cet argent n'était point pour elle, mais pour le diable et qu'il eût à retourner au plus tôt continuer de creuser, ce qu'il exécuta le lendemain, et commença ainsi que ladite Robichon lui avait prescrit, à une heure de l'après-midi et continua toute la nuit jusqu'au point du jour, qu'il s'en revint; et ayant retourné chez ladite Robichon, elle lui fit encore donner six livres, lui promettant qu'elle lui ferait porter chez lui ledit argent caché et ferait reboucher le trou qu'il avait fait à Vertou. Quelque temps après cette dite femme lui demanda 11 livres 13 sols, disant qu'il fallait toujours du non pair et qu'il n'avait que faire de se mettre en peine, que le tout lui serait rapporté chez lui; et enfin par les différentes fois qu'il lui a donné de l'argent ladite Robichon a eu de lui et de son oncle 55 livres. »

Il fut très appauvri par ces contributions continuelles à la magicienne Robichon et à son allié le diable, si appauvri qu'à la fin il se trouva démuni de tout argent et qu'il fallut emprunter. Donc, « pendant son absence la femme de lui déposant, ayant eu nécessité d'argent, porta sa robe à mettre en gage chez une voisine pour 40 sols, qui ne les ayant pas la refusa; et la Robichon, s'étant trouvée là présente, prit ladite robe et la fut porter chez la Mondain aubergiste sur la place de Bretagne qui donna 40 sols. Lui, à son retour, ayant été avec ladite Robichon et des témoins chez ladite Mondain pour ravoir la robe de sa femme en lui rendant ses 40 sols, cette dernière refusa de la rendre disant que ladite Robichon avait pris à valoir sur le prix de ladite robe 17 bouteilles et demie de vin et de l'argent et que quand elle se serait remboursée du tout elle rendrait la robe, et qu'elle la garde encore. »

Cette Robichon avait vraiment bien des vices. Ils éclatent de nouveau dans la déposition du suivant et dernier témoin.

Ce témoin est une certaine Marie Terrien, âgée de trente-trois ans ou environ, domestique de profession, demeurant rue et paroisse Saint-Similien. Amenée devant le juge, elle lui

conte son odyssée. Elle lui apprend « que le 17 du mois d'août dernier, ayant perdu des chemises, des mouchoirs et une jupe, elle fut conduite par une fille nommée Françoise dont elle ne sait le surnom, chez la nommée Robichon. Lui ayant conté la perte qu'elle avait faite, la Robichon lui fit couper un jeu de cartes par trois différentes fois de la main gauche et ensuite lui dit que ses hardes avaient été prises par une femme qu'elle ne nomma point, qui les avait portées dans une autre maison que la sienne, et que la jupe était dans un endroit où il y avait 17 louis et demi appartenant à cette dite femme, et lui promit de lui faire rendre le tout sous peu; le lundi suivant ladite Robichon la vint trouver à sa condition (au lieu où elle travaillait) et lui demanda dix-huit francs qu'elle lui donna, disant qu'elle en voulait faire présent au diable, parce qu'elle ne pouvait rien sans lui. Trois jours après il lui fallut encore donner 9 livres à ladite Robichon, et, de temps en temps, lui ayant donné différentes sommes, toujours sous le spécieux prétexte de lui faire trouver ses hardes et rembourser au centuple l'argent qu'elle lui donnait, se trouve 75 écus de trois livres que la Robichon lui a pris, non compris une cappe neuve, une robe, un justaucorps, un petenlair (*sic*), trois jupons, quatre tabliers, cinq paires de bas et neuf chemises, six catiolles (grandes coiffes d'apparat) neuves et cinq mouchoirs de cou qu'elle la força de lui donner et de vendre pour frayer, disait-elle, à la dépense qu'il fallait faire, lui promettant de lui faire donner des trésors; que ladite Robichon lui donna à porter au cou une petite drogue qu'elle disait être un préservatif de crainte que le diable l'eût étranglée; et, craignant qu'elle déposante n'eût parlé d'elle à son maître, la força de sortir de condition, lui disant qu'elle n'aurait plus besoin de servir et qu'elle serait riche à jamais; qu'elle n'a pu savoir où ladite Robichon avait mis ses hardes en gage et a cependant découvert que la Cosson, mère de Taché, cabaretier, avait acheté pour dix-huit francs la cape neuve et un des jupons, et un des tabliers à la Grégoire marchande boutiquière rue Saint-Similien 50 sols; que la dernière fois qu'elle fut chez la Robichon elle fit tout d'un coup des contorsions épouvantables, s'écria que c'était fait d'elle, que le diable allait lui tordre le cou, qu'il lui fallait de l'argent *et tout à*

l'heure; et lui dit que le diable avait paru deux à trois fois à côté d'elle avec ses hardes et son argent et que si elle eut détourné la tête il l'eût tuée, ce qui lui fit si grande peur qu'elle quitta sa jupe et son mouchoir de cou, qu'elle donna à ladite Robichon qui les fut vendre et garda l'argent, ainsi que les autres hardes; que le samedi de Pâques dernier ayant trouvé ladite Robichon et demandé des nouvelles de ses hardes, elle l'envoya se faire f... pour toute réponse. Le lundi suivant, ayant été chez elle, elle ferma sa porte de clef, la battit; ayant ensuite rouvert sa porte, la voulut jeter du haut du degré en bas et eût poussé plus loin sa violence sans que son mari l'en empêchât en lui ôtant son bâton qu'elle avait à la main pour la frapper. »

Sans doute l'excellente sorcière avait-elle fait bien d'autres dupes, lesquelles, dans la crainte du diable et de son amie la Robichon, ne se plaignirent pas et ne furent pas appelées devant les magistrats du Présidial. D'autres témoins cependant furent cités et comparurent, deux ans plus tard : un certain Mathurin Pineau, portefaix, à qui la Robichon avait vendu, moyennant sept francs, un habit qu'elle n'avait pas le droit de vendre puisqu'il ne lui appartenait pas, une femme Nicoleau, cabaretière qui, dans toute cette affaire d'escroquerie, semble avoir été quelque peu complice de la magicienne; la nommée Mondain, débitante, celle qui avait acheté, au prix de 40 sols, la robe de la Lidureau, laquelle robe elle n'avait jamais voulu restituer, même moyennant finance, disant que cette robe était sa propriété maintenant et qu'elle la conservait en gage de quatorze livres à elle dues par la Robichon pour prêt d'argent et fourniture de dix-sept bouteilles et demie de vin; une nommée Jeanne Pineau; une certaine Marguerite Viau, femme Cosson, et son fils Jacques Taché, cabaretier au Marchix, paroisse Saint-Similien, lequel s'était, pour dix-huit francs, rendu acquéreur de la cape brune de la Terrien et de sa jupe de calmande à raies rouges et blanches, et les conservait en gage, lui aussi. La plupart de ces gens semblent avoir été en fort bons termes et en relations d'affaires suivies avec l'estimable sorcière.

*
* *

Les quatre premiers témoins ayant été entendus, le 23 mai 1753, dans la matinée, les juges, estimant la culpabilité suffisamment établie, prononcèrent dès le jour même le décret de prise de corps, et quelques heures plus tard, ce 23 mai 1753, la Jeanne Dabin, femme Robichon, arrêtée sans doute dans sa boutique de la rue Saint-Similien, était écrouée « aux prisons royaux » du Bouffay.

On peut lire au livre d'écrou, contenant tous les écrous des années 1752 à 1758[1], la mention suivante :

« L'an 1753, le vingt-troisième jour de may après midy, soussigné Joseph Taumard huissier-audiencier du siège présidial de Nantes... y demeurant, rue Bâclerie, paroisse de Sainte-Croix, à la requeste de M. le Procureur du Roy de Nantes, demeurant rue des Jacobins, paroisse de Sainte-Croix où il fait élection de domicile, procédant de son office demandeur et accusateur, concierge des prisons royaux du Bouffay de Nantes, vous este chargé de la personne de la nommée Robichon que je vous ai ce jour constituée prisonnière en ces prisons, en conséquence du décret de prise de corps contre elle émané par M. le juge criminel de Nantes sur les conclusions de mondit sieur le procureur du roy en date de ce jour, et de laquelle vous en ferez bonne et sure garde et la nourrirée au pain du roy suivant l'ordonnance. Et du présent écrou jay séparément de mon procès-verbal d'emprisonnement délivré copie à la ditte femme Robichon en parlant comme dit est à sa personne aux travers des deux guichets des portes des dittes prisons en présance de Me Pierre Ravard, Antoine Brémon huissiers et... Beitz cavalliers de Maréchaussée... le dit jour et an que devant ».

Trois jours plus tard, le 26 mai, interrogatoire de cette Robichon, en la Chambre criminelle du Présidial devant Jean Bourgoing, conseiller du Roy, lieutenant criminel assisté de Me Pierre Hardy, greffier. L'accusée lève la main selon l'usage et, avant tout, prête serment de « dire vérité », puis elle

1. Arch. de la Loire-Inférieure. Série B. Registre d'écrous.

répond aux questions non sans adresse, se dit âgée de 35 ans ou environ, se défend de son mieux, accuse la Durand de faux témoignage, affirme que cette Marie Durand était « depuis plus de trois mois fâchée avec elle et l'a menacée de la faire mettre en prison, soit par amis ou par faux témoins », déclare surtout avec force et persistance qu'elle n'est ni sorcière ni magicienne; elle savait fort bien à quoi sont exposés les sorciers et ceux qui se rendirent coupables de quelque impiété sacrilège; enfin, elle nie tous les faits de la plainte.

Le même jour, 26 mai 1753, cet interrogatoire est, suivant l'ordonnance, communiqué au Procureur du Roi, qui rend ses conclusions, — mais avec quelque lenteur : *un an après!* — le 8 mai 1754.

Il conclut, d'ailleurs, à ce que l'affaire « soit réglée à l'extraordinaire », et, le 11 de ce mois de mai 1754, un premier jugement est rendu, réglant le procès à l'extraordinaire, ordonnant qu'en conséquence « les témoins ouïs aux informations et ceux qui pourraient être entendus de nouveau seraient récollés en leurs dépositions et confrontés, si besoin était, à l'accusée ». Donc, assignations sont données aux témoins le 18 décembre 1754. Puis les confrontations, les récollements ont lieu, d'autres témoins sont assignés, confrontés, récollés. Et ainsi l'on atteint le mois de mars 1755. La sorcière est toujours en prison, — depuis deux ans.

Toutes ces affaires traînent quelque peu. Les juges ne se pressent guère. Le sieur Chirac n'a-t-il pas, récemment, passé sept ans sous les verrous parce qu'on le soupçonnait d'être complice d'un voleur d'églises lequel avait interjeté appel et dont le procès languissait au Palais de Paris[1]. — Pendant ce temps, les prisonniers s'ennuient et se morfondent. Heureusement les murs des prisons sont vieux...

***

Le 15 mars 1755[2], Me Pierre Ravard « huissier-audiencier au siège présidial et sénéchaussée de Nantes » étant dans la

1. Arch. d'Ile-et-Vilaine. C. 140.

2. Procès-verbal d'évasion, 15 mars 1755. Arch. de la Loire-Inférieure.

salle d'audience, au premier étage du Palais, entendit tout à coup dans la muraille, vers la rue de la Poulaillerie, un bruit assez fort qui l'intrigua. — Tiens! qui frappe donc ainsi « dans le mur de la Tour, du côté de la Poulaillerie? » Quelques prisonniers encore? Ils sont terribles!

Il descendit à la geôle en toute hâte, s'en alla trouver François Douaisy, concierge de ces prisons.

Et François, sur-le-champ, prit « une chandelle et une lanterne à la main », se transporta « dans la Tour des femmes et sous la Tour des Mottes ou cachot des femmes ». Et dans ce cachot, en effet, il trouva « la nommée Marie Coutony qui était à scier avec un mauvais couteau denté la chaîne de la nommée Marie du Faouët et la nommée Marie Ruolleau, détenue ainsi que ladite Coutony pour fraude de tabac, qui était à faire un trou sous ladite tour ou cachot ».

Fâcheuse arrivée. Ces trois Marie, surprises en flagrant délit de bris de prison, s'interrompent aussitôt. La Ruolleau, la Coutony « se retirèrent dans leur chambre précipitamment » et François Douaisy, accompagné de l'huissier, va faire son rapport au lieutenant criminel. Une information est ouverte, on appelle le sieur Nicolas Demangeat « entrepreneur demeurant au Bignon-État, paroisse Saint-Nicolas », lequel « ayant la main levée, promis et juré de se comporter fidèlement au fait de sa commission », constate et fait remarquer à Messieurs les magistrats « qu'au fond de l'angle du mur dudit cachot, à droite en entrant » il y a « un trou nouvellement et fraîchement fait, de 2 pieds de profondeur sur 2 pieds de largeur, sur 18 pouces de hauteur, lequel trou donnait sur la rue de la Poulaillerie ». « Laquelle effraction, ajoute l'entrepreneur, n'a pu être faite qu'avec couteau, barre de bois (*sic*) ou autre instrument semblable, ledit mur, dans toutes ses parties, étant tellement dégarni et caduc que l'on peut facilement en ôter les pierres avec la main. »

Puis l'on amène les prisonnières, compagnes de cette Robichon; on les interroge.

L'une d'elles, Marguerite Meslin, femme d'Étienne Genest, maître tailleur, déclare — le 15 mars 1755 — « que la veille de ce jour, environ les 8 heures du soir, étant à raccommoder ses bas dans la chambre des nommées Ruolleau et Coutony,

prisonnières pour fraude de tabac, la nommée Robichon, aussi détenue pour vol, vint avertir la Coutony que Marie du Faouët, prisonnière pour vol, la demandait. La Coutony y fut aussitôt et resta à causer avec la Faouët pendant environ un quart d'heure ». Alors, cette Marguerite M « s'eslinétant défiée... (de quelque complot), dit : Avance qui a l'ordre (*sic*), et le matin de ce jour a donné avis de ce pourparler au concierge... Et, environ 10 heures de ce même matin (15 mars) la Robichon (mêlée à cette affaire évidemment, tâchant de s'évader, elle aussi et se rappelant à propos ses anciennes pratiques de sorcière) est venue trouver elle déposante et a voulu exiger d'elle que *sur sa damnation, terme de la déposante*, elle lui garderait le secret; et en même temps lui a dit que la Ruolleau qui avait couché depuis deux nuits dans le même cachot (que Marie du Faouët) avait fait un trou dans ledit cachot afin de se sauver par la boutique d'une femme qui était sourde » (quelque femme habitant l'une de ces vieilles masures de la rue de la Poulaillerie, branlantes et accolées au vieux palais). » Et, continue la Meslin, « elle déposante est allée avec ladite Robichon audit cachot, a vu ladite effraction et les instruments dont les dites Coutony et Ruolleau se servaient pour continuer ladite effraction, qui étaient une barre du lit des deux femmes, un morceau d'anse de marmite et un morceau de lame de couteau en forme de scie dont le manche est de bois, et elle a aussi vu la dite du Faouët qui frappait avec deux pierres sur ses chaînes[1] ». — Hélas, le geôlier Douaisy était survenu trop tôt! Les magistrats aussi arrivèrent, avec le sieur Demangeat, entrepreneur. On constata la tentative criminelle et les dégâts; on boucha le trou, — comme on en avait bouché tant d'autres! — on mit sans doute à Marie du Faouët des chaînes nouvelles; La Ruolleau, la Coutony, la Robichon furent surveillées plus soigneusement.

Le 17 mai, Marie du Faouët est de nouveau écrouée aux prisons de la rue Obscure, à Quimper. Elle n'en devait plus sortir que pour être pendue, sur la place Saint-Corentin, un soir d'été.

1. Information 15 mars 1755. Déposit. Meslin. Arch. de la Loire-Inférieure.

Quant à la Robichon, jugée enfin, le 24 mars de cette année 1755, elle fut, pour vol « d'argent et de hardes à différents particuliers et particulières sous prétexte de devination, prestiges et superstitions », condamnée « à être battue de verges par l'exécuteur de la haute justice, un jour de marché aux carrefours et lieux accoutumés de cette ville (de Nantes) et bannie à perpétuité hors du ressort de ce siège avec deffence d'enfraindre son ban sous les peines portées par les ordonnances, condamnée en outre en 20 sols d'amende au Roy, ses biens meubles acquis et confisqués au profit de Sa Majesté, sur eux préalablement pris les frais de justice ».

Mais elle avait le droit d'interjeter appel de ce jugement — lequel, prononcé par les juges présidiaux de Nantes, ne l'avait point été *prévôtalement*, c'est-à-dire en dernier ressort — et cet appel devait être porté à Rennes, devant le Parlement de Bretagne, cour souveraine. La Robichon se hâta donc de se déclarer « avec révérence appelante de ladite sentence » et son procès passa entre les mains des magistrats de la Tournelle. Elle y passa aussi. Le 14 avril 1755, elle était extraite des prisons du Bouffay et partait pour celles de la Feillée ou Conciergerie de Rennes, qui n'étaient pas beaucoup meilleures, ni plus agréables. Ce voyage, d'ailleurs, ne devait nullement réussir à la sorcière. Contrairement à leurs habitudes, les magistrats de la Tournelle se montrèrent plus sévères que leurs collègues du présidial nantais. Le 9 mai 1755, sur appel, ils condamnèrent Jeanne Dabin femme Robichon, à être fustigée non pas un jour mais « par trois jours de marchés », en outre marquée de la lettre V (voleuse) et ordonnèrent que cette exécution aurait lieu à Nantes, — où la Robichon avait commis ses noires actions. Ils renvoyèrent donc la condamnée aux lieux d'où elle venait.

Et elle fit retour à Nantes, y fut battue de verges, par la main de l'exécuteur, sur cette place du Bouffay, devant la cohue aux poissons, l'hôtel de la Monnoie et le corps de garde, par trois jours de marchés, les lundi 26, mercredi 28 et samedi 31 mai 1755, au milieu d'une grande affluence sans doute — une grande affluence curieuse de voir comment cette sorcière se comporterait en cette circonstance, et ce qu'il adviendrait. — Puis, marquée au fer chaud du V infâmant,

sur l'épaule, ayant entendu, à genoux dans son cachot de la Tour-aux-Mottes, la lecture de l'arrêt de bannissement, elle fut remise en liberté.

Méprisa-t-elle cet arrêt qui la bannissait à perpétuité du ressort de ce présidial? Tout porte à le croire. On méprisait fort, d'habitude, ces sentences de bannissement. Retourna-t-elle en sa maison et continua-t-elle d'habiter Nantes? C'est également très vraisemblable. Quoi qu'il en soit, on ne la voit plus figurer dans les dossiers criminels, aux Archives de la Loire-Inférieure.

Mais, par contre, on y trouve sa fille. Elle se nomme Jeanne Robichon, est âgée de « 27 ans ou environ » — en 1770 —, « fille de Jacques Robichon tailleur et de Jeanne Dabin » et elle est née « en la paroisse de Saint-Nicolas de la ville de Calais, évêché d'Arras ». Elle est donc née à Calais vers 1743, et, à cette date, la sorcière Robichon demeurait en cette ville. Y faisait-elle déjà ses tours de cartes? Y fréquentait-elle avec le Malin, et avec quelques dupes flamandes? Y eut-elle, là aussi, quelques démêlés avec la justice, démêlés qui l'engagèrent à quitter le pays, à chercher en Bretagne des âmes encore plus naïves et malléables?... Quant à sa fille, Jeanne Robichon, elle épousa, à Nantes selon toute apparence, un certain Pierre Forestier, tisserand, « fils de feu Pierre Forestier, batelier, et de Mathurine Barbet, natif de la paroisse de Montjean, évêché d'Angers, depuis dix ans en cette ville (c'est-à-dire à Nantes depuis 1760 environ), demeurant place de Viarme, paroisse Saint-Similien ». Les deux époux, Jeanne Robichon et Pierre Forestier fils, sont accusés de vol. Ils sont, pour ce motif, incarcérés aux antiques prisons du Bouffay, le 4 novembre 1770. Leurs noms figurent, à cette date, au livre d'écrou du geôlier de Nantes[1], et, non seulement leurs noms, mais leurs signalements.

La Jeanne Robichon fille, femme de Pierre Forestier, est ainsi dépeinte : une femme de 27 ans ou environ, « de la taille d'environ quatre pieds huit pouces, cheveux et sourcils bruns, front petit et ridé, une petite bosse au-dessus de l'œil droit, le nez un peu retroussé, borgne de l'œil droit. »

1. Livre d'écrous de 1769 à 1771. Arch. de la Loire-Inférieure.

Pierre Forestier est — en 1770 — un homme de 41 ans ou environ, « de la taille d'environ cinq pieds deux pouces, cheveux, sourcils et barbe noirs, le front haut, les yeux roux et bien fendus, nez aquilain, bouche ordinaire, menton petit, visage pâle, peu marqué de petite vérole ». — N'étaient-ils pas tous marqués de petite vérole, en ce temps-là!

Les deux époux ne font, d'ailleurs, pas un long séjour en ces prisons de Nantes : le 22 novembre suivant ils sont remis en liberté « aux fins de sentence du jour d'hier ». Et l'on n'entend plus parler d'eux, ni de leur digne mère, la sorcière Robichon.

JEAN LORÉDAN

L'AVENIR DE LA TURQUIE

Le 11 juillet 1908, lorsqu'Abd-ul-Hamid, cédant aux sommations que lui télégraphiaient de Salonique le Comité « Union et Progrès » et les chefs de l'armée de Macédoine, se fut résigné à rétablir la constitution qu'il avait promulguée trente-deux ans auparavant, la grande majorité des Ottomans crut que la rénovation de l'Empire était accomplie. Pour la seconde fois on avait proclamé « l'inviolabilité de la liberté individuelle, du domicile et de la propriété, la liberté de la presse, la liberté d'association, de pétition, d'enseignement, l'égalité de tous devant la loi et devant l'impôt, la suppression de la confiscation, de la corvée, des exactions, de l'arbitraire, la responsabilité des ministres », etc.[1]; on avait remis le pouvoir législatif à deux Chambres électives dont le gouvernement dépendrait désormais[2]. Cela ne suffirait-il pas à faire de la Turquie un pays libre et prospère?

L'illusion dura peu. La victoire des Jeunes Turcs avait été trop soudaine pour que l'effet en fût durable. Nombre d'ulémas et de musulmans dévots, qui avaient accueilli avec faveur la Constitution, où ils voyaient simplement le gage d'un gouvernement honnête, lui devinrent hostiles lorsqu'ils eurent compris que les mécréants jouiraient désormais des mêmes droits que les croyants, participeraient avec eux dans

1. Constitution ottomane, articles 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 17, 20, 21, 24, 25, 26.

2. Articles 27 à 38.

les collèges électoraux, dans la Chambre et dans le Sénat à l'exercice de la souveraineté dont le khalife, représentant de Dieu et gardien de la loi divine, se trouvait dépouillé. Des propos inconsidérés, des mesures imprudentes achevèrent de les inquiéter. En même temps, les officiers et fonctionnaires licenciés formaient avec les employés et les espions du Palais congédiés au lendemain de la révolution, une armée de mécontents; la population de Constantinople, jusque-là exempte du paiement de l'impôt et du service militaire, était toute disposée à la soutenir.

Ainsi s'explique l'émeute militaire qui éclata le 13 avril 1909 dans la capitale; elle fut écrasée par l'armée de Macédoine; Abd-ul-Hamid déposé fut remplacé par un souverain assez modeste pour vivre en parfait accord avec le Comité auquel il doit le trône.

Ce Comité devint alors le maître omnipotent du parlement, du ministère et de l'administration.

La Chambre ottomane est en quelque sorte une délégation du Comité et celui-ci en est le Directeur. Elle constitue par sa majorité, un instrument docile et parfaitement adapté aux conditions nouvelles de l'Empire entre les mains du parti « Union et Progrès », seul pouvoir réel. La Chambre, sans ce dernier, ne peut rien, elle est à la merci du moindre vent ainsi que nous l'a si bien prouvé la réaction du 13 avril où l'éclipse momentanée du Comité à Constantinople anéantit subitement l'indépendance et la volonté des députés. L' « Union et Progrès », de son côté, a besoin de la Chambre pour exprimer sa volonté officiellement et faire voter toutes les lois indispensables [1].

Après l'avènement de Mehemed V, « plusieurs membres de l' « Union et Progrès » furent nommés ministres et devinrent les véritables délégués de ce parti au pouvoir exécutif [2] ».

D'autres délégués, souvent des officiers de l'armée qui, pour être dépourvus d'un mandat régulier n'en sont pas moins puissants, surveillent les valis (gouverneurs généraux) et leurs sous-ordres, mutassarifs et kaïmakans que conseillent et parfois même dirigent les comités locaux.

1. A. Sarrou, *La Jeune Turquie et la Révolution*, p. 46. (Intéressant panégyrique du Comité « Union et Progrès » et de son œuvre).

2. A. Sarrou, *Ibid.*, p. 180.

Ce qui fait honneur au caractère ottoman et tendrait à montrer qu'un système représentatif loyalement pratiqué pourrait fonctionner à Constantinople au moins aussi bien qu'à Pétersbourg, c'est que le parti « Union et Progrès », en dépit de son omnipotence, se heurta, dès la première session parlementaire, à deux partis d'opposition : l'« Union libérale » et les « Indépendants ». Les opposants harcelèrent les ministres au cours des deux sessions suivantes. Puis l'esprit d'indépendance qui animait ces députés gagna certains membres de l'« Union et Progrès ». C'est ainsi que le parti « Entente libérale », sur lequel s'est appuyé le second cabinet Kiamil pacha, se forma après l'invasion italienne de la Tripolitaine en novembre 1911, absorba les divers groupes d'opposition, rallia à lui les mécontents, les élus des Arabes, des Albanais, des non-musulmans et agit presque toujours de concert avec les députés bulgares et grecs. L'article essentiel de son programme était la décentralisation. Pour empêcher le nouveau parti de s'organiser et de se développer dans le pays, le comité « Union et Progrès » fit décider la dissolution de la première Chambre sept mois avant l'expiration de son mandat. Il forma à son image la nouvelle Chambre qui ne tarda pas d'ailleurs à être dissoute elle aussi.

Survint alors la réaction qui eut pour cause une nouvelle manifestation des troupes de Macédoine et pour effet le second ministère Kiamil pacha.

Après une éclipse de six mois, le Comité fut ramené aux affaires par le coup de force exécuté sous la conduite d'Enver bey contre le cabinet, le 22 janvier 1913, et au cours duquel le ministre de la Guerre Nazim pacha fut tué. Les amis de Nazim le vengèrent en assassinant son successeur. Ce nouveau meurtre donna aux Unionistes l'occasion d'écraser leurs adversaires. Douze exécutions capitales, la déportation à Sinope de 450 personnes, parmi lesquelles le président et les principaux chefs de l' « Entente libérale », ont décapité ce parti.

Il semble que l' « Union et Progrès » n'ait plus maintenant à éprouver d'appréhension que du côté de l'armée, dont les dispositions, pour l'instant favorables ou tout au moins neutres, peuvent soudainement changer au gré des événements ou des idées de quelques-uns de ses généraux. Hors de l'armée,

les mécontents sont peut-être beaucoup plus nombreux que les partisans du gouvernement; mais ils n'ont jamais été, semble-t-il, et sont moins que jamais, depuis les exécutions et les proscriptions, organisés et dirigés; les cadres, les centres de groupement leur font défaut. La grande masse de la population reste inerte et passive. Son indifférence ne semble pas déplaire aux chefs de l'oligarchie qui, depuis la proclamation de la Constitution, et sauf une courte éclipse, recrute et mène les députés, fait et défait les ministères (15 grands vizirs en quatre ans et demi!), gouverne et administre le pays. Ils avouent sans difficulté que les élections ont été des simulacres et le pouvoir souverain du parlement une fiction, mais ils déclarent que, étant donnés l'ignorance complète des électeurs et le manque de culture et d'esprit politique de leurs prétendus élus, le pouvoir doit rester encore longtemps aux mains d'une minorité éclairée.

*
* *

Que valent ces chefs? Les principaux, ceux que nous avons eu l'occasion de fréquenter, sont intelligents et ont l'esprit clair. Sans doute les gouvernements qu'ils ont inspirés ou dirigés se sont signalés par une longue série d'insuccès et de disgrâces. C'est à la politique suivie par leur parti que l'opinion publique attribue la perte de la Tripolitaine, des provinces balkaniques, et de l'Archipel, revers dont le contrecoup semble avoir compromis la cohésion des possessions asiatiques. Mais ces malheurs doivent être attribués moins aux héritiers d'Abd-ul-Hamid qu'à l'héritage qu'ils ont recueilli et aux circonstances qui ont entouré cette transmission. Pendant toute la durée de son trop long règne, Abd-ul-Hamid n'eut qu'une idée : défendre son existence et son trône contre les dangers réels ou imaginaires qui hantaient son imagination. Il employa ses remarquables facultés à diviser ses sujets, à opposer les uns aux autres les petits États voisins de la Turquie, à se concilier les grandes puissances au prix de la ruine graduelle de son peuple, laissant l'une exercer chez lui une sorte de souveraineté directe, achetant la protec-

tion médiocrement efficace de l'autre par des commandes de matériel et des concessions de travaux.

Déduction faite des sommes nécessaires au service de la Dette publique, tous les revenus de l'Empire qui n'étaient pas indispensables au strict minimum des besoins de l'État étaient absorbés, et au delà, par les prodigalités du Palais, les révoltes qui éclataient en Asie et dans les Balkans, l'entretien des espions et l'enrichissement des favoris. Faute de recevoir leurs appointements, les fonctionnaires vivaient aux dépens des administrés ; l'anarchie et le gaspillage régnaient partout, sauf dans les services gérés par le personnel de la Dette sous la direction des délégués des porteurs.

Pour être juste, il convient de dire que ce désordre existait déjà lors de l'avènement d'Abd-ul-Hamid qui ne fit guère que le développer et le systématiser. Aurait-il fait durer encore longtemps ce régime ? Serait-il parvenu à retarder jusqu'à la fin de son règne le démembrement du territoire ? On peut en douter. Il ne faut pas oublier que la révolte militaire de juillet 1908 fut provoquée par l'entrevue de Reval où le 9 juin, le tsar et le roi d'Angleterre avaient élaboré un plan pour pacifier la Macédoine et la délivrer du brigandage et de l'oppression au moyen d'une extension nouvelle du contrôle de l'Europe.

Quoi qu'il en soit, la catastrophe, si elle avait été différée de quelques années, n'en eût été que plus terrible. La révolution fut donc un acte nécessaire, et les meilleures intentions, croyons-nous, animaient ceux qui l'ont accomplie.

Soudain des hommes, pour la plupart jeunes, obscurs et jusque-là entièrement étrangers aux affaires, idéologues imbus des idées d'Auguste Comte et pénétrés de l'esprit maçonnique, d'ailleurs énergiques, audacieux, convaincus, sont portés au pouvoir par l'armée, et s'y maintiennent en s'appuyant sur elle.

Ils eurent le tort de vouloir tout entreprendre à la fois. Leurs premiers efforts auraient dû porter sur la suppression de l'arbitraire, du favoritisme et du gaspillage, par la réforme de l'administration et des tribunaux, par l'amélioration du système fiscal. La tâche était bien suffisamment longue et ardue. Mais les Jeunes Turcs avaient trop longtemps souffert des humiliations infligées à leur pays pour se résigner au main-

tien de la tutelle que lui imposait l'Europe. Ils voulaient donc le rendre fort et, pour cela, réformer et développer l'armée et la flotte, même au risque de compromettre l'équilibre budgétaire, effacer les divisons de nationalités et de religions, si contraires à leur idéal d'un État unitaire et centralisé, dispensateur d'une doctrine rationnelle.

Les lois promulguées en 1909 — service militaire obligatoire des non-musulmans, interdiction des associations politiques constituées sur la base de nationalités — furent des manifestations de cet état d'esprit, comme la série de mesures dont la réalisation brutale et incohérente en Macédoine fit le miracle de l'alliance gréco-serbo-bulgare : désarmement des habitants, établissement de colons musulmans étrangers, opéré souvent par la dépossession des indigènes, contrôle du ministère de l'Instruction publique et enseignement de la langue turque imposés aux écoles des communautés religieuses.

Au surplus, eussent-ils été désireux de suivre une politique modérée et circonspecte, les Jeunes Turcs n'auraient pu le faire qu'en rompant avec l'armée qui les avait élevés au pouvoir et qui les y maintenait. Ce qu'était devenue cette armée après son *pronunciamento* en faveur du rétablissement de la constitution, au moment où la Bulgarie proclamait son indépendance, tandis que l'Autriche annexait la Bosnie et l'Herzégovine, est dépeint dans le livre déjà cité d'un apologiste de la révolution turque bien placé pour observer les événements[1].

L'armée de Macédoine était presque désorganisée. Devant l'enthousiasme général témoigné par les États européens et par les Bulgares, les Jeunes Turcs avaient eu confiance! ils croyaient qu'on leur épargnerait les difficultés extérieures, afin de leur permettre de raffermir leur situation intérieure. Ils se laissèrent gagner par les manifestations de sympathie germano-autrichienne et bulgare; ils licencièrent les réservistes et autorisèrent une partie des officiers de Macédoine à aller voir leurs parents dont l'ancien régime les avait séparés depuis cinq, dix et même quinze ans. Ces officiers devaient en même temps répandre la bonne parole au loin. Le reste des officiers affiliés au Comité était chargé de surveiller et de diriger les fonctionnaires des préfectures et des sous-préfectures afin de les

1. A. Sarrou, *La Jeune Turquie et la Révolution*, p. 52.

empêcher de s'écarter du droit chemin. Une attaque de l'armée bulgare en Macédoine à cet instant, aurait conduit celle-ci à Salonique presque sans coup férir et aurait étouffé à jamais la Révolution jeune-turque.

La justice commande que l'on tienne compte, aux Jeunes Turcs, comme d'autant de circonstances atténuantes, des origines de leur parti, des événements qui lui mirent les affaires en mains et de l'état dans lequel il les trouva, de la pression qu'exercèrent sur lui les chefs militaires et les représentants de l'Islam, de l'insuffisance et des mauvaises dispositions des fonctionnaires qui appliquèrent leur politique, et enfin de la conviction partagée par tout le monde en Europe, à la seule exception des royaumes balkaniques, que l'armée ottomane était en 1912 plus forte que jamais.

*
* *

L'effondrement inattendu de la force militaire ottomane, l'exemple des États qui, depuis quatre ans, se sont enrichis aux dépens de la Turquie, ont excité les convoitises des autres puissances. De tous côtés on se demande si Constantinople et l'Asie Mineure ne vont pas bientôt cesser d'être turques et au profit de qui s'accomplira la totale destruction de l'Empire ottoman.

La question n'est pas nouvelle. « Plus j'observe les Turcs, déclarait en 1830 le prince Orlof, plus je demeure convaincu que d'ici peu d'années, ils succomberont sous le poids de leur propre incapacité. » En 1844, le tsar Nicolas Ier disait à Londres : « Il y a dans mon cabinet deux opinions sur la Turquie : ou elle est en train de mourir, ou elle est morte ; en tous cas, on n'empêchera pas sa mort prochaine » ; et, huit années plus tard, il parlait à l'ambassadeur anglais de « l'enterrement » sur lequel « il fallait s'entendre ». Toujours, pourtant, en 1839, en 1852, en 1878 — dans cette dernière conjoncture, au prix d'une grande amputation — « l'éternel de cujus » s'est tiré d'affaire. Nous souhaitons que la Turquie échappe de nouveau au danger qui la menace et qu'elle trouve le salut, non plus dans l'intervention d'un tiers intéressé, mais en elle-même.

Nous croyons en effet que le démembrement des territoires ottomans, — qu'il s'opère au moyen d'annexions ou de protectorats, — serait un acte injuste et en outre nuisible aux populations qui le subiraient, nuisible même aux parties prenantes, nuisible tout au moins à la France.

Inutile d'insister sur les difficultés qu'entraînerait un partage même entre alliés; la Triple Entente n'y survivrait vraisemblablement pas. Mais supposons le partage exécuté; de nouvelles difficultés se révéleraient, presque insurmontables.

Ceux qui pensent à la conquête de l'Asie Mineure par l'Europe se représentent volontiers les chrétiens de ces régions comme odieusement opprimés et persécutés par les musulmans. A vrai dire, les affreux massacres organisés par Abd-ul-Hamid donnent une grande vraisemblance à cette idée qui est pourtant très fausse. On ne saurait trop rappeler que les non-musulmans ottomans sont répartis en communautés religieuses pourvues respectivement d'une législation, d'organes législatifs, judiciaires, administratifs qui en font autant de petits États dans l'État. Ces institutions séculaires s'harmonisent parfaitement avec le droit public ottoman grâce auquel elles se sont établies lors de la conquête turque. Il sera juste et expédient de les maintenir aussi longtemps que les religions orientales, avec les traditions et les coutumes qu'elles imposent, resteront vivaces. Tant que l'esprit moderne n'aura pas pénétré dans leurs esprits et dans leurs cœurs, la grande majorité des indigènes non-musulmans, quels que puissent être maintenant leurs sentiments, regretteront, sous une domination européenne, les privilèges séculaires qu'ils doivent à la loi islamique et l'indépendance avec laquelle ils en usent. A ce propos, qu'on nous permette un souvenir personnel. Nous nous trouvions en novembre 1912 chez des Grecs smyrniotes. L'un d'eux loua le patriotisme de l'évêque orthodoxe de Smyrne, sujet ottoman, qui, depuis le commencement de la guerre, priait et prêchait publiquement chaque dimanche à la cathédrale pour le succès des armées helléniques. Imaginerait-on des manifestations de ce genre faites par l'*iman* d'une mosquée d'Alger en faveur des Marocains qui se battent contre la France?

Grâce à leur *self-government* à base religieuse, musulmans, arméniens, orthodoxes, melkites, chaldéens, israélites

entretiennent des rapports qui ne sont pas toujours très pacifiques, mais qui leur permettent de vivre tant bien que mal côte à côte. Un gouvernement européen aurait plus de peine, croyons-nous, à concilier leurs prétentions et à calmer leurs rivalités. Que si la Grèce et la Bulgarie devaient figurer au nombre des copartageants, rien ne pourrait empêcher, nous le craignons, la tolérance turque de faire place à un prosélytisme implacable.

Plaçons-nous maintenant au point de vue français qui — sauf quelques honorables exceptions[1] — a été complètement ignoré en France. Notre pays doit-il souhaiter la disparition de l'empire ottoman? Ne doit-il pas, au contraire, s'attacher à éloigner de lui les dangers qui le menacent, le soutenir dans sa lutte pour l'existence, encourager et seconder son relèvement? Notre réponse sera catégorique.

Si un nouveau démembrement était inévitable, ce serait folie de refuser d'y prendre part; mais la France doit faire tous ses efforts pour que cet événement ne se produise pas, tout au moins pour qu'il soit retardé aussi longtemps que possible.

La Turquie est pour nous une amie de très vieille date. Si depuis quinze ou vingt ans, cette amitié a subi une sorte d'éclipse, c'est bien un peu notre faute. Les épreuves qu'elle traverse devraient nous être un motif de plus de rester fidèles à notre politique traditionnelle.

Quel intérêt aurions-nous à agir autrement? La France est plus que jamais une puissance méditerranéenne. Peut-elle se représenter, sans concevoir de très fortes appréhensions, les Russes maîtres de Constantinople et des détroits, les Allemands pourvus de plusieurs ports dans la Méditerranée?

Peut-elle mettre en balance, d'un côté, ce grave danger et, de l'autre, des acquisitions hypothétiques de valeur douteuse, obtenues au risque d'une guerre générale, et qui entraîneraient d'incessantes difficultés avec des voisins dont nous ne connaissons que trop les dispositions peu conciliantes, sans compter qu'elle devrait en échange sacrifier la meilleure partie du riche patrimoine qu'elle possède dans le Levant?

A Smyrne, à Beyrouth, dans les autres Échelles et même

1. Il convient de citer les articles de M. A. Chéradame sur *la Question d'Orient*, qui ont paru dans le *Correspondant*, de 1911 à 1913.

dans les localités de l'intérieur, les personnes cultivées, sans distinction de nationalité, parlent français; c'est en français que se traitent les affaires. Dans le commerce, dans les administrations, par ce véhicule, les idées françaises ont pénétré dans les esprits des indigènes et même des étrangers; nos mœurs, nos usages, les règles de notre droit sont généralement suivis et c'est là un avantage évident pour nos commerçants, nos industriels, nos ingénieurs et nos capitalistes[1].

Cette situation privilégiée, nous la devons un peu aux qualités de notre langue, à la richesse, à la variété, à la claire beauté de notre littérature, mais surtout à nos écoles et à nos missions. Les professeurs des établissements congréganistes, ceux de l'Alliance israélite, de l'Alliance française, de la Mission laïque rivalisent d'activité, de dévoûment, de patriotisme. Loin de les contrecarrer ou de les gêner en quoi que ce soit, le gouvernement ottoman leur donne son appui et ses encouragements. Pour les fonctionnaires ottomans, dont beaucoup ont été instruits dans nos écoles, le français est la langue seconde. Le jour où ces pays seraient gouvernés par des Allemands, des Italiens, voire des Russes ou des Anglais, notre situation privilégiée serait immédiatement compromise et bientôt perdue. Devenu la langue officielle obligatoirement enseignée et exigée de tous les fonctionnaires, l'allemand ou l'italien éliminerait plus ou moins rapidement le français. C'est ce qui se passe en Égypte, bien que les Anglais, il est juste de le reconnaître, traitent cette question de la langue avec beaucoup de modération et d'équité.

On peut ne pas aimer l'Islam, penser que ses conquêtes furent un malheur pour les populations qui les ont subies, et une menace pour le reste de la civilisation, on ne saurait contester l'admirable tolérance qui l'a longtemps distingué des autres religions, et dont les Turcs sont si mal récom-

1. Suivant les calculs de M. de la Boulinière, ministre plénipotentiaire, délégué des porteurs français à la Dette ottomane qui en donne les résultats dans une intéressante brochure, le total général des capitaux français engagés en Turquie s'élève à 2 500 000 000 francs, non comprise la participation des capitaux français dans les emprunts ottomans émis à l'étranger (*Notice sur l'importance, les conditions juridiques, économiques et financières du capital français en Turquie.* Pièce annexe n° 10.)

pensés puisque c'est grâce à elle que les régions qu'ils ont dominées durant tant de siècles ont pu rester chrétiennes. Nos missionnaires disposent actuellement de toutes les facilités en vue d'exercer leur apostolat et par conséquent de répandre notre langue, nos mœurs, notre influence. Imaginons Constantinople et l'Asie Mineure possédés par l'un de ces États pour lesquels l'idée de la patrie est intimement liée à celle de l'orthodoxie, cette doctrine encore toute pénétrée de la rigidité et de l'exclusivisme du christianisme primitif, il est facile de prévoir ce que deviendront nos œuvres religieuses et la culture française qu'elles maintiennent et propagent.

Nous sommes donc arrivés à cette conclusion, après nous être placés successivement au point de vue des ottomans non-musulmans et au point de vue français, que la conservation de la Turquie et le maintien de la souveraineté ottomane sont désirables. Sont-elles possibles? C'est notre conviction. Pour démontrer que « l'homme malade » est « incurable » on allègue que toutes les réformes tentées depuis 1826 dans le dessein de le guérir ont échoué, quand elles n'ont pas empiré son état. On justifie cet insuccès par des considérations tirées de la diversité des nationalités et des religions juxtaposées sur le territoire ottoman, du caractère de la race turque et de la religion musulmane, du fatalisme, etc.

L'argument n'est nullement péremptoire. Les réformes dont l'ensemble est désigné sous le nom de *Tanzimat*, si elles n'ont réussi que partiellement, n'en ont pas moins, suivant la remarque d'un écrivain qui a traité cette question avec autant d'exactitude que de talent[1], « contribué pour une large part au salut de l'Empire ottoman dans des conjonctures redoutables... ; (par elles) s'est heureusement dégagée une situation presque perdue ». Le succès est demeuré très imparfait à cause de la précipitation avec laquelle elles furent élaborées par des sultans et par des ministres bien intentionnés, mais ignorant, d'une part, les institutions et le droit européens qu'ils prétendaient imiter, d'autre part, la législation islamique qu'il eût convenu, dans la mesure du possible, de respecter et même de remettre en vigueur. Le *Tanzimat* produisit pourtant de

1. Ed. Engelhardt, *la Turquie et le Tanzimat*, I, p. 2.

nombreuses innovations ou améliorations de détail : une armée recrutée et encadrée à la moderne, une législation qui n'est point à dédaigner en dépit de ses contradictions, de ses lacunes et de ses imperfections. La grande faute de ses auteurs fut de ne pas avoir compris que les meilleures institutions ont bien peu de valeur utile lorsqu'elles ne sont pas appliquées par des hommes aptes à en comprendre l'esprit et la portée. Ces hommes, ils auraient pu les obtenir, soit en les demandant à l'Europe, soit en donnant à des écoliers soigneusement choisis, une formation occidentale. Il n'est donc nullement prouvé que la Turquie soit irréformable.

A l'argument tiré de la diversité des nationalités et des religions qui empêcheraient l'Empire ottoman de former un État cohérent, on peut répondre qu'elles n'ont pas fait obstacle à sa grandeur passée; elles ne sont ni plus nombreuses, ni plus diverses que celles de l'Empire russe ou même de l'Autriche-Hongrie.

Reste l'argument physique et religieux. Il n'y aurait rien à espérer de la race turque, ni de l'Islam. Mais qu'est-ce donc que la race turque? Un composé d'éléments grecs et circassiens : de nombreux renégats européens ont contribué à la former. Comme la plupart des prétendues races, elle ne se caractérise que par la communauté de la langue. Peut-on, d'autre part, parler sérieusement d'une race musulmane ou, ce qui serait encore moins soutenable, d'une race « orientale » composée de Turcs, d'Arabes, de Syriens, d'Arméniens, de Kurdes, de Grecs, d'israélites, etc.?

Enfin, à ceux qui présentent l'Islam comme un obstacle insurmontable au progrès et comme un agent de décadence, il est facile de répondre en rappelant la gloire et la splendeur des anciennes civilisations musulmanes, la richesse et la puissance des Osmanlis, encore éclatantes à la fin du XVIIe siècle. L'Égypte, qui soutient sans peine la comparaison au point de vue de la civilisation avec certains États de l'Europe, comptait en 1907 près de dix millions et demi de musulmans sur une population de 11 287 359 habitants. Le fait que la presque totalité de ses habitants professe l'Islamisme n'y a pas empêché la refonte du système des impôts réalisée en grande partie par Mehemet Ali, ni la réforme judiciaire et législative

inaugurée en 1875, sept ans avant l'occupation anglaise, et qui n'a cessé de produire les plus heureux effets. Ajoutons que la plupart des réformes nécessaires à la rénovation de la Turquie ne touchent pas aux règles de la loi religieuse.

*
* *

Pour dresser un schéma même superficiel de ces réformes, il faudrait beaucoup de temps et d'espace. Bornons-nous à quelques vues générales.

La grande faiblesse de l'Empire ottoman, c'est que la notion occidentale de la souveraineté n'y a pas été réalisée ni même nettement conçue. Une nation constituée sans distinction de race ni d'origine par le lien d'une doctrine religieuse révélée qui contient à la fois des dogmes, une législation, un système social et politique; au-dessous d'elle et sur le même territoire, d'autres nations constituées elles aussi par une foi commune et jouissant de la plus large autonomie sous l'autorité de chefs religieux responsables du paiement de certains impôts exigibles de leurs ouailles, et du maintien de l'ordre parmi elles; pour gouverner l'Empire, le descendant des sultans osmanlis, héritier des khalifes et, à ce titre, vicaire du Prophète, maître absolu du pouvoir public sans autre limitation que celle qui lui vient de la loi islamique dont il est le défenseur et le gardien; dans les provinces, des chefs également musulmans, délégués du sultan révocables *ad nutum*; enfin, des étrangers, entendons par là des mécréants originaires de pays non soumis à l'Islam et avec les gouvernements desquels le Sultan a conclu des traités qui autorisent leur établissement dans les limites des possessions ottomanes et leur concèdent la faculté d'être jugés et administrés suivant leurs coutumes nationales, par des magistrats à eux : tel est, dans ses grandes lignes, le droit public ottoman.

On conçoit les difficultés qu'ont éprouvées les Rechid, les Fuad, les Aali, lorsqu'ils ont voulu réformer le droit et l'organisation de l'Empire suivant les idées européennes. Ils avaient à choisir entre deux partis : rebâtir de fond en comble la Turquie sur le modèle anglais ou français, ou emprun-

ter aux institutions occidentales ce qui ne contredisait pas le régime que nous venons de décrire. Ce dernier parti était évidemment le plus raisonnable et c'est celui qui fut adopté; mais pour le suivre, les réformateurs manquaient de collaborateurs versés dans les deux législations qu'il s'agissait de composer.

Aujourd'hui que l'organisation occidentale est connue de tous les musulmans instruits et que les récents désastres ont achevé de rendre sa supériorité évidente, le problème est beaucoup moins difficile à résoudre. On peut même dire qu'il a été à moitié résolu par la promulgation de la Constitution, par son rétablissement trente-deux ans plus tard et surtout par l'application qui en est faite, depuis plus de cinq ans, avec l'approbation des ulémas et le concours du Cheikh-ul-Islam.

Il est toutefois souhaitable que ceux de ses articles qui concèdent en termes très généraux les divers droits publics soient complétés par des lois destinées à régler la jouissance de ces libertés : loi sur l'instruction et la police judiciaires, sur la presse, sur les réunions et associations, sur le statut des fonctionnaires, sur les recours qui peuvent être exercés par les particuliers contre les abus d'autorité, etc...

L'expérience des derniers événements a, d'autre part, montré que le régime parlementaire tel que l'a établi la Constitution, ne convient guère à la Turquie; la grande majorité des électeurs ottomans vote à l'aveuglette et le parlement est ce que ceux qui dirigent le gouvernement veulent qu'il soit. Au lieu de la Chambre des députés actuelle dont les attributions sont définies avec une regrettable imprécision par les articles 27 à 39 et 42 à 60 de la Constitution, il conviendrait, croyons-nous, d'instituer une assemblée investie, par des dispositions claires et précises, du droit de voter les lois, dans certaines limites nettement fixées et d'adopter ou de rejeter les crédits qui lui seraient proposés par le gouvernement, mais à laquelle serait interdite toute immixtion dans l'exercice du pouvoir exécutif. Cette assemblée serait élue au second degré comme le prescrit la loi électorale actuelle; y figureraient les délégués des conseils généraux de vilayets, des corporations de métier, des professions libérales et des communautés religieuses. Les diverses nationalités de l'Empire devraient y être représentées.

Cette représentation des groupements d'intérêts, des personnes morales, religieuses ou locales, vient d'être organisée par la « Loi organique » égyptienne du 1er juillet 1913 : aux termes de cette loi « l'Assemblée législative se compose de membres de droit (les ministres), de membres élus au nombre de soixante-six, de membres nommés par le gouvernement, au nombre de quinze ». Ces derniers doivent être choisis parmi « les Coptes (quatre), les Arabes, Bédouins (trois), les commerçants (deux), les médecins (deux), les ingénieurs (un), les représentants de l'éducation générale ou religieuse (deux), les représentants des municipalités (un) [1] ».

Les adversaires de « l'Union et Progrès » prétendent aller plus loin dans la voie que nous traçons. L'élargissement de l'autonomie provinciale est, on le sait, le principal article de leur programme. Certains d'entre eux ne reculeraient pas devant l'établissement d'une sorte de confédération de petits États pourvus chacun d'une assemblée législative et d'un gouvernement. L'idée est séduisante étant données l'étendue des possessions ottomanes, la diversité de leurs climats et de leurs populations. A la réflexion, on la juge dangereuse et impraticable. De profondes différences de race et de religion, génératrices de haines et de rivalités, divisent en effet les habitants de chaque province. Mettre les moins nombreux ou les plus faibles au pouvoir de leurs ennemis séculaires serait organiser l'oppression, préparer la guerre civile, rendre inéluctable le démembrement du territoire.

Tout au moins conviendrait-il de pourvoir chaque région de l'Empire d'une organisation et même d'une législation spéciales, en tenant compte des usages locaux, des mœurs, de la langue, des religions dominantes. C'est la voie dans laquelle le gouvernement semble s'être engagé, renonçant ainsi complètement à sa politique de centralisation et d'unification dont les résultats ont été si mauvais. Ces heureuses dispositions viennent de se manifester dans une circulaire du ministre de l'Intérieur qui notifie aux valis l'accord conclu avec les représentants des populations arabes : élargissement des pouvoirs du vali qui désormais nommera la plupart des

1. Articles 2 et 3.

fonctionnaires de son vilayet, et de ceux du conseil général qui, d'accord avec le vali, déterminera les travaux à exécuter et en surveillera l'exécution; recrutement régional; enseignement donné en langue arabe, tels sont les principaux points de cet accord. Espérons qu'il ne sera pas une occasion de conflits, mais qu'il recevra une exécution loyale et persévérante.

Trois choses essentielles manquent depuis longtemps à la Turquie : les hommes aptes à exercer les fonctions publiques et à participer au gouvernement, les ressources financières et l'indépendance à l'égard des Puissances qui, en invoquant les capitulations, les traités et le droit des plus forts, ne se contentent pas d'exercer directement le pouvoir législatif, judiciaire et administratif sur leurs sujets établis dans les possessions ottomanes, mais contrôlent, censurent, régentent le gouvernement turc et opposent leur veto à ses lois et à ses décisions.

Nous avons déjà dit que la principale raison du succès médiocre ou nul des réformes entreprises depuis près de quatre-vingt-dix ans a été l'insuffisance des fonctionnaires chargés de les exécuter. Les ministres jeunes-turcs en ont souffert tout comme ceux de Mahmoud et d'Abd-ul-Medjid. Le bon sens et l'honnêteté des Turcs dans leur vie privée; l'intelligence et la souplesse, le don d'assimilation, l'aptitude aux affaires des Syriens, des Arméniens, des Grecs, des israélites, sont pourtant remarquables. Ce qui fait défaut, ce sont les éléments d'une classe adaptée à la vie publique, préparée par ses traditions et par son éducation à remplir les fonctions administratives et judiciaires.

C'est pourquoi le gouvernement constitutionnel a, peu après la Révolution, envoyé des jeunes gens en Europe étudier le droit, la pratique administrative ou les finances. Il a, d'autre part, doté les principaux ministères de conseillers européens : deux de nos compatriotes, MM. Laurent et Ostrorog, ont occupé pendant quelque temps, avec beaucoup de distinction, les postes de conseiller financier et de conseiller judiciaire.

Le malheur est que ces conseillers, bien différents en cela des personnages qui portent le même titre en Égypte, et qui jouissent d'une autorité directe très forte et très étendue,

n'étaient que des conseillers. Aussi, leurs avis ne furent-ils pas suivis. Si l'on veut que le concours des spécialistes européens soit efficace, il faut les placer, en nombre suffisant, à tous les degrés de l'échelle administrative et leur confier un pouvoir exécutif direct. C'est ce que le ministère actuel annonce vouloir faire ; puissent ces bonnes intentions être suivies d'effet! La refonte de la législation existante est, sans doute, fort utile et même nécessaire, mais ce qui est plus nécessaire encore et bien plus urgent, c'est le perfectionnement des instruments d'application pour les lois présentes et futures.

La réforme qui devrait être exécutée la première est celle du système financier, car elle faciliterait toutes les autres. Le budget turc est régulièrement en déficit (plus de 21 p. 100 dans les prévisions pour 1912-1913) et ne suffit pas, même avec le secours de l'emprunt, à payer les dépenses qu'exigerait la satisfaction des besoins normaux du pays. La faute en est non seulement à l'appauvrissement général et aux prélèvements énormes nécessités par le service de la Dette publique (près de 30 p. 100 des recettes, non comprise la charge des retraites et pensions), mais surtout à l'imperfection d'un système qui donne des recettes irrégulières, peu productives pour le Trésor, onéreuses et gênantes pour le contribuable. Dans une conférence faite le 15 mars 1910, M. Laurent, alors conseiller financier, l'a critiqué avec beaucoup de verve ; il a montré le poids des charges publiques retombant presque exclusivement sur la population agricole, la moins fortunée de l'Empire ; l'impôt sur les maisons faisant double emploi avec celui des terres et perçu au moyen d'évaluations vieilles de trente ans, tantôt dérisoires, tantôt excessives, suivant le degré d'influence du propriétaire ; la dîme, dont le montant prévu dans le dernier budget représente près du quart des recettes totales, adjugée à des fermiers qui arbitrent et effectuent eux-mêmes le prélèvement des récoltes et causent ainsi aux campagnards de continuelles vexations ; le recensement des moutons, qui sert à déterminer la matière de l'*agnam*, ou impôt sur les animaux, opéré sans aucune garantie ; le même arbitraire observé dans l'établissement des rôles du *temettu* ou impôt sur les professions auquel échappent les étrangers ; les droits sur les vins et spiritueux fixés suivant un protectionnisme

à rebours qui favorise l'importateur étranger aux dépens du producteur indigène; les agents des douanes, mal rémunérés, tempérant leurs exigences tracassières par certaines complaisances plus ou moins intéressées, etc. [1].

De sérieuses améliorations ont déjà été réalisées depuis l'arrivée des Jeunes Turcs aux affaires. La première fut l'établissement d'un budget et, qui plus est, d'un budget sincère et bien ordonné, à la lecture duquel les revenus et les dépenses apparaissent clairement. Moins importantes, les autres sont la réorganisation de l'administration centrale des finances, la création d'un service du « Contrôle de l'Empire » et d'une commission des réformes fiscales composée de membres de diverses nationalités, par laquelle d'utiles projets de loi furent élaborés. Pour éteindre le déficit chronique qui continue à être chaque année énorme, la majoration de 4 p. 100 des droits de douane que le gouvernement sollicite des Puissances, serait d'un grand secours. M. Laurent [2] a proposé, d'autre part, l'établissement d'un monopole sur les pétroles qu'il serait facile de mettre en œuvre dans un pays qui ne produit pas d'huiles minérales et les reçoit presque exclusivement par la voie maritime. L'éminent financier en évalue le rendement à 17 millions. Il y aurait en outre beaucoup à économiser désormais sur les dépenses militaires qui atteignent 277 millions, non compris l'entretien de la gendarmerie, soit près de 33 p. 100 des dépenses totales et de 43 p. 100 des recettes. Il semble enfin que, même si le système fiscal n'était pas réformé (et il devrait l'être très sérieusement), une mise en œuvre rationnelle et méthodique, par la répression des abus, par une assiette et une perception plus équitables et plus efficaces des impôts, par un meilleur choix et une meilleure direction des agents fiscaux, suffirait à elle seule, si elle était combinée avec une énergique et persévérante répression du gaspillage, à réduire la majeure partie du déficit. Ce serait là une grande amélioration qui ne saurait toutefois suffire à assurer le développement de la Turquie. L'enrichissement du Trésor sera la conséquence de l'enrichis-

1. *La Réforme financière en Turquie*, chapitre de *la politique budgétaire en Europe*, p. 107 et suiv.

2. *Op. cit.* p. 119.

sement du pays, qui à son tour est intimement lié au progrès de la sécurité et de la tranquillité publiques, de l'instruction et de la justice, à l'extension des routes, des chemins de fer, des lignes de navigation, à l'amélioration des moyens de communication et de transport, des instruments de la circulation et du crédit.

Le jour où la Turquie disposera d'un budget suffisant pour assurer le service de sa dette et satisfaire à tous les besoins de son existence et de son développement, où elle possèdera un corps de fonctionnaires capables et intègres, une magistrature instruite, inaccessible aux influences, elle sera bien près d'avoir reconquis son indépendance. D'une part, ses créanciers, sûrs de toucher leurs coupons, seront sans doute disposés à renoncer à la perception directe des revenus qui leur ont été attribués en 1881, ce qui libérera l'administration ottomane d'une ingérence humiliante et gênante. D'autre part, les Puissances auraient mauvaise grâce, les capitulations ayant perdu toute raison d'être, à insister sur le maintien de ces privilèges, et elles se résigneraient, comme elles l'ont fait au Japon, à laisser leurs sujets obéir aux mêmes lois, payer les mêmes impôts, ressortir aux mêmes tribunaux que les indigènes, ce à quoi tout le monde gagnerait; elles respecteraient enfin l'indépendance d'un pays qui serait devenu, par une réalisation plus complète de la notion de souveraineté dans son droit privé et public, un État au sens moderne du mot.

Ce jour luira-t-il jamais? nul ne peut le dire. Certes l'œuvre à accomplir est très difficile. Elle serait possible si certaines grandes puissances refrénaient leurs convoitises, en pensant qu'elles ne pourront les satisfaire qu'aux risques et périls d'une guerre générale dont l'issue ne peut être prévue, et si elles donnaient à l'empire ottoman le temps et les moyens d'asseoir une prospérité où elles trouveraient leur profit.

PIERRE ARMINJON

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

SOUVENIRS DE PETITE VILLE

En ce temps-là, — je parle d'il y a cinquante à cinquante-cinq ans, — il faisait bon vivre dans ma petite ville de Falaise. J'aimais tout d'elle; tout en elle et autour d'elle me semblait beau : son château fort; — ses murailles en partie écroulées; — ses quatre églises, Guibray de style roman; Saint-Gervais, de style gothique ; la Trinité, partie gothique et partie renaissance, et tout en bas, hors les murs, près de la rivière, Saint-Laurent, sans style, petite église de campagne, modeste et touchante; — les vieux hôtels qui ennoblissent et assombrissent certaines rues; — les jardins en terrasses, accotés aux remparts; — le parc de La Fresnaye, planté d'arbres variés; — les eaux des fontaines et des ruisseaux, jour et nuit coulant et murmurant; — le grand cours, long tapis vert entre deux allées d'ormes et de tilleuls; — enfin, face au château, séparé de lui par un ravin profond, qu'on dirait taillé d'un coup de l'épée de Roland, le Mont Mirat, où je me rendais souvent, l'abordant tantôt de flanc, en pente douce, par la vallée, tantôt de face, à l'escalade, jusqu'à la plate-forme d'où l'on voit la ville monter du niveau de la rivière au plateau de Guibray, comme une spirale de toits, de pignons, de clochers, autour de la masse altière du donjon. Quelles bonnes heures, quelles heures fécondes, j'ai passées là-haut, couché sur l'herbe rase,

tantôt lisant, tantôt rêvant, les yeux perdus dans l'infini d'un paysage à la Chintreuil.

Ce que j'aimais le mieux, ce qui me semblait le plus beau, c'était notre collège. Jugez si j'avais tort. La ville oblongue, — j'entends la vieille ville, l'ancienne place forte, et non les faubourgs semés en dehors d'elle, — s'étend en forme de vaisseau très allongé, sur le flanc nord d'une petite vallée d'érosion. Au couchant, elle se relève en un promontoire rocheux, qui surplombe à pic le val de l'Ante. Sur cette table de pierre, se dresse, isolé de la ville, le château des ducs de Normandie, entouré de murs aux toisons de lierre et de mousse. Entre ces murs, le sol remblayé et nivelé, forme une esplanade ombragée d'énormes tilleuls, plantés, dit la légende, au temps de Henri IV.

C'est dans cette clôture de pierres et de verdure, dans ce milieu héroïque, hors la ville et cependant tout près d'elle, qu'est niché le collège.

Il date des premières années du siècle dernier. On ne se mit guère en frais pour l'installer. Cinquante ans plus tard, du temps que j'étais écolier, il n'avait pas beaucoup changé. Sur deux cours, plantées de tilleuls, une ligne de classes, prises dans la forteresse; au-dessus d'elles, de longs dortoirs; ailleurs dans une ancienne salle de garde, le réfectoire; dans un réduit, l'infirmerie; dans un autre, une petite bibliothèque. Les classes étaient de vastes salles nues, blanchies à la chaux. Pour tout mobilier, sur trois côtés, fixé au mur, un large banc courant; une chaire massive, souvent boiteuse; un tableau noir parfois disloqué. Ceux qui ne voulaient pas écrire sur leurs genoux, se munissaient à leurs frais d'une « bancelle », qui était un petit banc mobile. Ils s'asseyaient dessus pour les écritures et du banc se faisaient une table. Au centre, un poêle à cloche, dont souvent, quand le professeur était particulièrement débonnaire, nous faisions tomber le tuyau de tôle d'un coup de pied bas sournois, pour avoir le plaisir, toujours nouveau, de le remonter nous-mêmes. Dans un coin, un tas de bois, notre provision de chauffage pour tout l'hiver, car si nous n'en étions pas réduits, comme dans certaines écoles de ce temps, à apporter chaque jour chacun notre bûche,

nous nous chauffions à nos frais. Le collège ne fournissait que le poêle. Chaque année, un de nos professeurs, expert en la matière, achetait tout le bois nécessaire au collège. Il le faisait scier, et le répartissait entre les classes. Nous en avions chacun pour cinq ou six francs; mais comme on ne nous donnait pas de petit bois d'allumage, chaque classe se munissait d'un « faucillon », sorte de couperet allongé, et, chaque jour, au début de la classe, un de nous, sur le seuil de la porte, fendait quelques bûches en tout petits morceaux, puis construisait le bûcher au fond du poêle et l'allumait pendant que les autres récitaient les leçons. Aucun, je vous assure, ne laissait passer son tour.

Deux fois le jour, nous, les externes, nous gravissions la rampe d'accès. La porte flanquée de deux grosses tourelles couronnées d'arbres, restait fermée comme celle d'un château fort, sauf aux heures d'entrée, de sortie et de service. Elle nous était ouverte par un portier buveur et beau parleur, et, en son absence, par sa fille, une toute petite brune, fort jolie, aux grands yeux bleus, souvent vêtue du cotillon de Perrette, mais digne et réservée, sourde aux propos des grands, qu'un jour un inspecteur général qui ne la trouvait sans doute ni d'âge ni de physionomie canoniques, voulut faire expulser, comme il voulut aussi, le barbare! faire abattre nos grands tilleuls, sous prétexte que leur feuillage épais entretenait l'humidité.

Dans beaucoup de collèges de ce temps-là, le principal était souvent un prêtre. Mon premier principal fut l'abbé Couppey, de grande allure, de physionomie belle et triste. Quelques vieilles dames raffolaient de lui. J'en eus tout jeune l'intuition. Il était d'usage, après la distribution des prix, d'aller faire visite aux amis et connaissances et de leur montrer prix et couronnes. Une fois, avec ma mère, je fis cette visite à une de nos voisines. Après m'avoir tapoté amicalement la joue, elle prit une de mes couronnes, en détacha une feuille, disant à ma mère : « Vous permettez, Madame? » Et elle la porta extatiquement à ses lèvres. *Il* avait touché cette couronne!

Nous, nous ne l'aimions pas beaucoup, car, avec nous, il

était sévère et froid. Mais nous adorions sa mère. C'était une petite vieille du Cotentin, courte et boulotte, coiffée du grand bonnet en dentelles de son pays. Parfois pendant la récréation — ne choisissait-elle pas cet instant, la bonne vieille? — elle sortait du verger, le tablier rempli de pommes. Nous l'entourions aussitôt, criant : « Des pommes! Madame Couppey, des pommes! » Et nous fourrions audacieusement les mains dans son tablier. « Ah! les garnements! s'écriait--elle, en se défendant mollement, ils ne vont pas m'en laisser! »

Après l'abbé Couppey, nous n'eûmes que des principaux laïques. L'un d'eux s'entendait admirablement à la réclame. Nous le retrouverons plus loin avec la fanfare. Un autre M. Locard, venu de Cherbourg, était un homme fort distingué, excellent humaniste, qui avait grand souci de nos études. Je lui dus beaucoup.

Chaque année, la fête du Principal était une fête, pour nous et pour la ville entière. Ce jour-là, dès le matin, M. le Principal, comme s'il ne savait rien, s'absentait. Il ne rentrait que vers quatre heures. Il trouvait alors à la porte du collège toute garnie de verdures, professeurs et élèves réunis et rangés. Un des grands lui adressait un compliment, tantôt en prose, tantôt en vers. Le père Roger, l'artificier faisait péter ses « boîtes » sur les tourelles; puis en cortège on se rendait au réfectoire. Là notre cadeau et des fleurs attendaient le Principal; sur les tables nous attendaient des gâteaux et des bouteilles de cidre mousseux. Le soir nous faisions tirer sur le rempart du château un beau feu d'artifice que toute la ville venait voir. M. le Principal, comme un roi, mettait le feu à la première pièce.

Le collège était de plein exercice, ce qui signifie qu'il avait toutes les classes, de la primaire à la philosophie. Nos maîtres s'appelaient « régents ». Un seul était licencié. Pour raison d'économie, la philosophie était faite par l'aumônier.

Quels braves gens c'étaient mes professeurs! Presque tous s'étaient fixés là, sans ambition, sans souci d'avancement, y vivant d'une toute petite vie très digne, bons bourgeois estimés et respectés. Je ne puis songer à eux sans attendrissement. Sans doute, leur savoir n'égalait pas toujours leurs vertus, mais ils nous aimaient. Et n'est-ce pas la première qualité du

maître? Et puis, tous n'étaient pas dans la nécessité de suivre nos explications grecques et latines sur des traductions juxtalinéaires, ou, sous couleur de leçon d'histoire, de nous faire apprendre par cœur des colonnes entières du dictionnaire de Bouillet.

Mon professeur de seconde, le licencié M. Hurel, savait fort bien le grec, et il le lisait avec volupté dans de belles éditions anciennes. Il m'en inspira le goût. Mon professeur de rhétorique, M. Choisy, un romantique un peu poète, ne se bornait pas à nous dicter et à nous faire réciter les préceptes de la rhétorique. Il nous faisait lire de tout, beaucoup, et comme il était aussi bibliothécaire de la ville, il nous donnait à lire. Quand je quittai mon collège pour aller à Paris, j'avais une lecture autrement vaste que celle de mes nouveaux camarades.

Mon professeur de sciences, M. Hamel, était un homme vraiment remarquable. Il nous enseignait toutes les sciences inscrites au programme : mathématiques, physique, chimie, sciences naturelles. Comme il était locataire et voisin de ma mère, nous nous rencontrions souvent dans nos jardins contigus. Il portait l'entretien sur ce qu'on avait vu en classe et familièrement il poussait la leçon plus avant. Je lui dois mon goût des sciences et ma première façon scientifique.

La classe de sciences ne ressemblait pas aux autres. Elle avait, celle-là, une table et des chaises ; tout autour, de grandes vitrines contenant les appareils de physique ; dans les coins, sous des serges vertes, la machine électrique, la machine pneumatique et un squelette d'homme. Elle communiquait avec une autre salle plus petite, dallée, pourvue d'un évier et d'une petite hotte, avec une armoire contenant quelque verrerie et des produits chimiques. Pour les petits et les moyens qui n'y pénétraient pas, cette classe avait des airs de sanctuaire mystérieux et un peu redoutable. Quand enfin, on y avait accès on se sentait grandi en dignité. Pour l'aider dans les expériences et les manipulations, M. Hamel n'avait personne, ni préparateur, ni garçon ; il faisait tout avec notre aide. Je n'ai jamais su pourquoi on ne lui donnait même pas l'eau de la pompe du collège. Quand il fallait de l'eau, deux d'entre nous allaient en chercher dans un baquet à double oreille, hors du collège à

une fontaine publique. Nous n'étions pas peu fiers de cette corvée de confiance.

Pendant mon année de philosophie, le collège changea d'aumônier. J'eus donc deux professeurs de philosophie. Le premier se contentait de nous faire apprendre le manuel de Jourdain. Le second, l'abbé Berthé, nous fit un vrai cours. Ma première initiation philosophique date de ses leçons.

A coup sûr, ce n'était pas une éducation très méthodique, très liée. Elle allait un peu à l'aventure, au hasard des professeurs rencontrés. Elle présentait ici des lacunes, là des excès. Au demeurant, elle avait du bon, beaucoup de bon. Je lui dus une foule d'acquisitions. Je lui dus surtout le bienfait inestimable de n'avoir pas été canalisé à dix-huit ans.

De mes dix années de collège, le plus grand profit assurément fut l'influence du milieu. Nous apprenions dans nos livres l'histoire du peuple d'Israël, celle des Grecs et des Romains, celle de la France. Mais elles nous semblaient mortes.

Autrement vivante était pour nous celle que nous enseignaient les pierres de notre château, l'histoire de nos ducs et de notre Normandie. Nos ducs! Ils nous paraissaient tout près de nous. Et de fait, étaient-ils si loin que cela? C'est en 1911 qu'on a célébré le millénaire de la fondation, par Rollon, du duché de Normandie. Mille ans, quinze fois à peine ce que j'ai vécu d'années à ce jour!

Mon professeur de seconde, M. Hurel, l'helléniste, était aussi archéologue. Il avait entrepris une histoire du château de Falaise. Il voulait y joindre un plan. Il en avait découvert un, mais qu'il jugeait, sur maints points, inexact. Comme je maniais passablement la règle et le compas, et savais mesurer lignes et surfaces, il me confia la tâche de le rectifier. Si ce fut une fierté pour moi, ce fut une joie pour toute la classe. J'apportais mon plan rectifié sur un point. M. Hurel, le contemplait et, après quelques instants, hochant la tête : « Liard, me disait-il, ce ne doit pas être cela ». Et Liard, qui n'attendait que ce mot, de répartir : « Eh bien! Monsieur Hurel allons voir. » Et nous partions, professeur et élèves, à travers le château. Nous en avons ainsi parcouru, mesuré et remesuré tous

les coins et recoins. A la fin de l'année, nous le connaissions bien. Ce plan de Pénélope ne fut terminé qu'à la veille de la distribution des prix. J'eus plus tard la gloire de le voir publié avec mon nom dans l'ouvrage de mon professeur.

Mon imagination peuplait ces lieux antiques. J'ai vu, littéralement vu, la belle Arlette franchir la porte du château pour aller à ses destinées. J'ai vu Robert le Diable, Robert Courte-Heuse, Guillaume le Conquérant et leurs hommes d'armes, coiffés du casque triangulaire des Vikings, le torse et les jambes enveloppés de la cotte de mailles. Tout jeune, je savais leur histoire ; je me passionnais pour leurs gestes, leur énergie, et leur vaillance. Le recteur de Caen, M. Théry, homme éloquent, qui venait nous voir tous les deux ans, nous avait dit un jour : « Si jamais vous vous sentez défaillir, Enfants de Falaise, levez la tête et regardez la statue du Conquérant. » Et vraiment, en le regardant, notre Conquérant, nous nous sentions de même race que lui, fiers de cette race, glorieux de ses exploits, et secrètement décidés, tout plébéiens que nous fussions, à ne pas faillir à notre sang normand. Dans ces heures d'exaltation et d'illusion, les vols de corbeaux, au-dessus des grands tilleuls, prenaient, à nos yeux, figure de vols d'aigles.

J'ai déjà raconté comment une des visites de M. Théry décida de mon sort.

J'étais en rhétorique. Le recteur inspecta cette classe. Je lus devant lui mon discours français de la semaine. Il en fut content. Jusque-là, j'étais allé, joyeux de vivre et d'apprendre, sans souci de ce que je ferais plus tard, avec de successifs enthousiasmes pour tous les métiers où je voyais quelqu'un briller. Pourtant le moment approchait où il faudrait prendre un parti.

Ma lecture finie. « Que comptez-vous faire? me dit M. le recteur.

— Je ne sais pas encore.

— Eh bien! allez à l'École Normale. »

L'École Normale, c'était la première fois que j'en entendais parler.

Je demandai gauchement : « Qu'est-ce que l'École Normale? »

— Monsieur, — répondit le recteur d'un ton et d'un geste que je n'oublierai jamais, — c'est l'école d'où je sors. »

Ma vocation était décidée.

Je me dis qu'il serait bien d'entrer dans une école d'où sortaient les recteurs.

Dix-sept ans après, j'étais recteur de l'Académie de Caen.

La distribution des prix était une solennité. Nous la préparions, nous, les grands, huit jours à l'avance. Nous arrachions aux murailles des touffes de lierre pour tapisser la salle; nous allions quêter dans les jardins des branches de sapin pour la décoration et des branches de laurier pour nos couronnes.

M. le Maire, en grand uniforme, partait de la mairie voisine, précédé du valet de ville, suivi de toutes les autorités en uniforme ou en costume, magistrats civils aux ceintures de moire bleue, magistrats consulaires aux ceintures de moire noire, membres du clergé, officiers de pompiers, officiers de gendarmerie. Nos familles en grands atours nous avaient précédés dans la salle, toute garnie, toute embaumée de verdure. Nous entrions, à notre tour, en rangs, et prenions place le long des murs, sur nos bancs réservés. Grande était notre émotion, quand pénétrait le cortège officiel. Une année, nous y vîmes le coquet uniforme d'enseigne de vaisseau d'un de nos aînés reçu quelques années plus tôt à l'École Navale.

Le Maire était alors un personnage considérable et considéré. Il avait, à mes yeux d'enfant, une importance énorme. Ce qui m'impressionnait en lui, ce n'était ni son habit brodé d'argent, ni son bicorne à plumes frisées, ni son écharpe à glands d'or, ni son épée à poignée de nacre, c'était la circonstance suivante. Les armes de la ville sont une porte de place forte à trois tours d'argent sur fonds de gueules, avec couronne de tours crénélées. Elles étaient frappées en or sur le plat de nos livres de prix avec cette inscription : *Sigillum majoris Falesiæ*, sceau du Maire de Falaise. L'homme qui seul, dans la ville entière, pouvait faire usage d'un pareil sceau, me semblait un personnage d'une grandeur presque souveraine.

***

Je ne sais plus au juste en quelle année, à la rentrée des classes, le bruit se répandit au collège qu'il allait se fonder en ville une société chorale, la Sainte-Cécile. Renseignements pris, ma mère qui accueillait tout ce qui pouvait servir à ma culture, me permit d'en faire partie. Nous fûmes bientôt une soixantaine, jeunes garçons et jeunes hommes. J'avais alors une douzaine d'années. Après épreuve de ma voix, je fus rangé parmi les premiers soprani.

Tout l'hiver, trois fois par semaine, nous apprîmes le solfège dans une salle de la mairie. Notre maître était M. Scheffer, vieil homme sec et vif, doué d'un nez plus que bourbonien, vrai bec de toucan entre deux grands yeux noirs mobiles et des favoris blancs taillés très ras. En battant la mesure, il égrenait plus de prises de tabac qu'il n'en portait à son nez. Il enseignait la musique vocale et la musique instrumentale au collège, par leçons particulières. Madame Scheffer, personne fort distinguée, qu'on disait de sang noble, donnait le même enseignement dans l'institution de mademoiselle Druet. Le couple avait aussi des élèves en ville et se faisait entendre, piano et violon, dans les riches maisons de Falaise et dans les châteaux des environs.

Les débuts de la Sainte-Cécile furent assez lents. C'est seulement à la Noël suivante, que notre professeur consentit à nous produire en public. Nous n'avions pas tardé à avoir notre chant national. C'était le *Chant des Neustriens*, composé en 1850, par Auber, sur des paroles de Julien Travers, ancien principal du collège, alors professeur de belles-lettres à la Faculté des Lettres de Caen, pour l'inauguration de la statue de Guillaume le Conquérant. On ne l'avait entendu à Falaise qu'une seule fois, ce jour-là, exécuté par une société de Caen.

Qu'alors il nous paraissait beau, ce Chant des Neustriens! Avec quel entrain et quelle fierté nous l'entonnions! N'était-il pas notre hymne à nous, Normands de Falaise, concitoyens du Conquérant?

C'est assez chanter la vaillance
De Charlemagne et de Rolland.
Nos armes vont tirer vengeance
De l'usurpateur insolent.
Harold a ceint le diadème
Par un parjure de l'Enfer.
Sur sa tête impie, anathème!
Frappe le premier, Taillefer.

Terre des vieux Saxons, ô nouvelle patrie!
De tes barons vaincus nous ferons nos vassaux.
Vive Guillaume! Et la Neustrie!
Nous avons brûlé nos vaisseaux. (*Ter*)

Après ce succès, on rêva mieux. Il y avait eu autrefois, du temps de Louis-Philippe et de la garde nationale, une musique municipale, en uniforme, dont les anciens disaient encore merveille. On battit le rappel des instruments et des musiciens. Il en vint quelques-uns, surtout des cornets à pistons et des ophicléides. On retrouva dans les greniers de la mairie une grosse caisse, des cymbales et un chapeau chinois qui étaient meubles communaux. Les recrues furent assez nombreuses. J'en étais. D'après l'épaisseur de mes lèvres, je fus voué au saxhorn baryton.

Pour nous former, on fit venir de Caen un gagiste de la musique militaire, le premier bugle Bernhard, alsacien au souffle puissant. Un jour par semaine, c'étaient tout le matin et tout l'après-midi, les répétitions individuelles, le soir les répétitions d'ensemble.

Les choses allèrent si bien que le collège aussi voulut avoir sa fanfare. On la composa de ceux d'entre nous qui étaient déjà de la musique municipale et d'un certain nombre d'internes. Bientôt nous fûmes en état de faire figure. Nous avions un petit bugle merveilleux, qui grimpait avec aisance aux notes les plus élevées et semait ses trilles sur nos accents plus graves.

Là, notre chef était M. Scheffer, notre sous-chef, un professeur du collège, M. Manoury. Quand nous « sortions en musique », cela faisait parmi nos tuniques et nos képis, nos vestons et nos petits chapeaux, deux redingotes et deux chapeaux haute forme. Mais, sans orgueil rétrospectif, je vous

assure que notre harmonie était moins discordante que notre équipement.

Deux ou trois fois l'été, M. le Principal nous empilait dans des chars à bancs, et nous menait déjeuner dans quelque gros village à la campagne. Nous allions ensuite

Promenant par le bourg notre heureuse folie

et notre réclame sonore au profit du collège. M. le Principal rayonnait.

Après ce nouveau succès, on rêva mieux encore. En somme, ces marches, ces pas redoublés, ces fantaisies, c'était de la musique militaire, de la petite musique. Pourquoi ne pas aborder la grande, celle des maîtres? Pourquoi ne pas avoir une philharmonique? Une ville comme Falaise devait bien en recéler les éléments. Il fut donc fait un nouvel appel. Se présentèrent exactement quatre flûtes dont une petite, une clarinette, une seule, mais tenue par un notaire d'importance, M. Gravelle-Desvallées, un hautbois, six violons, un alto, un violoncelle. M. Scheffer se frottait les mains et répandait plus de prises de tabac encore que de coutume. A cet ensemble, harmonie et quatuor, il manquait bien quelque chose. On y suppléerait par le renfort d'un piano, au besoin de deux pianos, et par quelques emprunts aux fanfares. A deux cornets à piston on remit les parties de trompette; à mon baryton fut confiée celle de basson; on eut trois trombones à pistons; mais on ne put trouver de cors, ni d'équivalents des cors.

Me voilà donc substitut basson. Mais le saxhorn baryton est un instrument en *si*. Or les parties de basson sont écrites pour instrument en *ut*. Il me fallait les transposer. Ce me fut l'occasion d'apprendre à lire en clef d'ut une partie écrite en clef de sol.

Tout de même, je n'étais pas content de n'être qu'un quasi basson. Un de mes bons camarades, Noë Barbé, premier cornet à pistons, en dénicha un vrai chez son père, et me le prêta. Mais l'instrument n'avait pas d'anche. Il me fallut attendre la foire de Guibray. Chaque année y venait un marchand de musique de Rennes, M. Bonnel, dont la maison existe toujours. J'achetai une boîte d'anches et une méthode,

et pendant toutes les vacances, plusieurs heures chaque jour, je m'efforçai de me rendre maître du difficile instrument. Je croyais y avoir passablement réussi. Aussi grande fut ma déception, quand, à la reprise des répétitions, je me présentai tout fier avec mon basson, escomptant la surprise et l'admiration de l'orchestre, et qu'après m'avoir écouté quelques instants M. Scheffer me dit : « Ah! non; ah! non; votre son ne vaut rien. Reprenez votre baryton. »

Honteux et confus, mais loin de jurer qu'on ne m'y prendrait plus, je méditai une revanche et je la voulus éclatante. Notre philharmonique n'avait pas de contrebasse. Je résolus de lui en préparer une. Je savais que l'instrument existait dans un coin de la bibliothèque, où j'avais mes entrées, à toute heure du jour. A la Guibray suivante, j'achetai, chez M. Bonnel, un archet, un pain de colophane et une méthode. Et pendant les vacances, je tâchai de dompter le monstre. On devait à la rentrée mettre à l'étude l'ouverture de l'*Italienne à Alger*, qui contient justement un solo de basse. Quelle meilleure occasion de me révéler! Hélas! ma main était trop petite pour tenir solidement la forte queue de l'appareil, et mes doigts trop faibles pour en maîtriser les énormes cordes. Je dus m'avouer vaincu. Je repris donc sans rien dire mon baryton et je ne le quittai plus.

Il me valut quelques aubaines. Chaque année, pendant la foire de Guibray, une troupe ambulante venait jouer au théâtre drames et comédies. Chargé de recruter un petit orchestre, M. Scheffer me désigna. Je vis ainsi représenter nombre de pièces d'Alexandre Dumas père et de Scribe. Plus tard, pour les beaux yeux d'une écuyère, je transportai mon baryton dans la musique d'un cirque de passage, et, disons-le, pour que la confession soit complète et édifiante, je fus peu payé du souffle ardent que je dépensai.

Chaque année, la Sainte-Cécile et la Philharmonique donnaient, dans la salle des fêtes de l'Hôtel-de-Ville, deux concerts au profit des pauvres. Pendant quinze jours, c'était grand émoi de répétitions et de préparatifs. Pour la circonstance venait de Caen un professeur de musique, baryton réputé, M. du Tillet, qui chantait en français et en italien. Les plus

nobles demoiselles de la ville et des environs ne dédaignaient pas de nous apporter leur concours, de s'asseoir au piano ou de faire leur partie avec des amateurs de la ville. J'ai entendu là les filles du marquis d'E...., ancien ministre plénipotentiaire, chanter avec un commissionnaire en cotons et un patron d'hôtel. J'ai entendu Mademoiselle de L..... accompagner un concerto pour flûte, exécuté par un inspecteur de l'enregistrement.

Après mon départ de Falaise, les choses allèrent ainsi quelques années encore. Puis M. et Madame Scheffer, vieillis et fatigués, se retirèrent. Ils furent remplacés par un jeune élève du Conservatoire, à tête de Christ, aux cheveux romantiques, M. P..... Moins d'un an après son arrivée, il avait séduit la nièce d'un hobereau des environs et il l'enlevait. Le scandale fut énorme. Du coup la Sainte-Cécile sombra, et avec elle la Philharmonique. Il ne resta que les deux fanfares.

*
* *

Voilà pour la musique. Pour les autres arts, nos ressources étaient moindres. Elles n'étaient pas cependant si médiocres que nous n'eussions de ci de là des impressions utiles et même quelques révélations. Nous avions comme monuments nos remparts, notre château et son donjon, fort beaux spécimens de l'architecture militaire du moyen-âge, nos trois églises, non pas certes les plus belles de Normandie, mais très appréciables, où nous trouvions le plein cintre roman, l'ogive gothique et les rinceaux de la Renaissance; de vieilles maisons en bois du XVe siècle; des hôtels et des logis du XVIIe; dans les environs, nombre de châteaux, quelques-uns vraiment beaux, avec des avenues de grand style; comme sculptures, les gargouilles de la Trinité et de Saint-Gervais dont nous imitions les grimaces, et, sur la place principale, devant l'Hôtel-de-Ville, le chef-d'œuvre, la grande statue équestre du héros falaisien, Guillaume le Conquérant, dressée en bronze sur piédestal de granit bleu, le cheval cabré, l'homme farouche, droit sur les étriers, tenant haut l'étendard de Normandie; hors les murs, dans l'église d'un village voisin, les

seigneurs d'Aubigny, couchés sur leurs pierres tombales, œuvres médiocres sans doute, mais impressionnantes et révélatrices pour nos yeux d'enfants.

Il y avait dans la ville quelques artistes, fort différents les uns des autres. Un beau jour, un peintre en bâtiments, d'origine étrangère, Liborio Conte Calimas, s'était révélé peintre en portraits. Il s'exposa lui-même, sur toile, aux vitres de sa boutique. Nous fûmes en admiration devant la ressemblance. Un autre artisan, celui-là bon normand, le gros Crespin, large silhouette à la Courbet, voulut rivaliser et y réussit. Il avait un chic étonnant pour reproduire les traits d'un modèle. Comme la photographie naissait à peine, et que les portraits à l'huile du gros Crespin ne coûtaient guère plus cher qu'un daguéréotype et ne miroitaient pas, il y en eut bientôt dans toutes les maisons de petite bourgeoisie. A la peinture, il ajouta la sculpture. Il taillait des Christ en bois pour les calvaires de campagne. Il s'était bâti, au fond de la vallée, à droite de la route de Caen, bien en vue, un singulier atelier qui étonnait le bourgeois, un cube en pierre de taille, avec terrasse; sur la paroi face à la route, cette inscription cabalistique,

B
E
AU X AR
T
S

que nous, les initiés, nous savions déchiffrer; sur la terrasse, s'élevait une énorme croix, portant un Christ sculpté et peint par lui. A placer dans cette série, un « artiste en cheveux », M. Bréard, vieux soldat de l'Empire, tanné et couturé, dont les gros doigts spatulés n'avaient pas leurs pareils pour composer finement sur verre ou sur ivoire, de petits tableaux, fleurs ou tombeaux, avec les cheveux d'êtres aimés.

A côté de ces artistes spontanés, d'autres, formés ceux-là, par les maîtres, aux écoles de Paris, dessinaient, peignaient, faisaient de l'aquarelle, et même à l'occasion de la lithographie. Je revois l'un, M. Lautour, longs cheveux et grosse moustache tombante, triste et silencieux, se glisser, un carton sous le bras, revenant de donner quelque leçon. Il avait peu d'élèves, et sans un commerce de papiers peints que tenaient

sa mère et sa sœur, il eût sans doute fait maigre chère. Je revois aussi l'autre, M. Paul Bourgeois, allègre celui-là, se dandinant en marchant, cheveux bouclés, moustache et barbiche de mousquetaire, l'air artiste, distingué, parlant bien, un peu distrait et dédaigneux.

Il était au collège notre professeur de dessin. Élève d'Ingres, il avait pour son maître un culte intolérant. Son appartement était tapissé de dessins, d'estampes, de tableaux d'après Ingres. La première fois que j'y entrai, ce fut pour mes yeux un émerveillement. Au collège, nous n'étions qu'un petit nombre à faire du dessin, car il fallait payer un supplément. Dans la classe, un vieux coffre en bois, fermant à cadenas, contenait les modèles. C'étaient ceux de la collection Jullien, alors classique. On commençait par des nez, des bouches, des oreilles et des yeux; puis on abordait l'ensemble de la tête, de profil d'abord, de face ou de trois-quarts ensuite, toujours d'après l'estampe, jamais d'après la bosse. Nous nous classions nous-mêmes, d'après le modèle auquel nous en étions. « J'en suis à Gutemberg. » « J'en suis à Napoléon. » « J'en suis au Christ. » Oh! le Christ du Guide! C'était le chef-d'œuvre terminal. On l'exécutait à l'estompe. Quand on l'avait réussi, on pouvait cesser les leçons; on n'avait plus rien à apprendre. Je me trompe. Quelques-uns passaient alors à l'aquarelle. Je n'eus pas ce bonheur.

Au couvent du Cœur-Bleu, — qui était comme le Sacré-Cœur de Falaise, — les jeunes demoiselles étaient mieux partagées. Un peintre parisien, alors en grand renon, Léon Cogniet, venait chaque année passer trois mois dans ce beau coin de Normandie. Pendant ce temps, il donnait des leçons de peinture au couvent. Mais les sœurs ne parlaient de lui que très peu et mystérieusement, sans doute pour ne pas exciter au péché d'envie. Je vis chez mon vieil ami le Docteur Turgis, un tableau de Léon Cogniet, sans doute un ex-voto du couvent au bon médecin guérisseur.

La ville n'avait pas de musée. En a-t-elle un aujourd'hui? On donnait pourtant ce nom à une pièce de la bibliothèque. Mais il n'y avait là que quelques vitrines contenant des pierres éclatées, des silex polis, des armes de bronze, des fers de lance, des fragments de poterie, des casques normands, des médailles,

le tout pêle-mêle. Je ne compte pas, comme pièces de musée, dans la salle du Conseil Municipal, les portraits de Louis-Philippe et de Napoléon III qui ne paraissaient pas souffrir du voisinage.

Une année, sans doute dans un dessein de charité, on organisa à l'Hôtel-de-Ville une exposition d'art rétrospectif. Pendant plusieurs semaines, notre mairie fut un petit Cluny. De plusieurs maisons de la ville et des châteaux voisins, il était sorti nombre de beaux objets, meubles normands, meubles de Boulle, faïences de Rouen, faïences de Chine, émaux, bijoux normands, dentelles, étoffes brodées, ornements d'église et quelques tableaux. Je vois encore un portrait de *La Vallière et ses Enfants*, par Mignard, qui me parut admirable.

J'allais oublier le Charlet de M. Letellier. Un type, ce M. Letellier. Grand, raide, vêtu et coiffé de gris, cravaté de blanc, la face carrée dans l'encadrement d'un collier de barbe rase, la ligne des sourcils droite et coupant d'un pli revèche la racine d'un nez busqué, les lèvres minces, serrées, sarcastiques, le menton volontaire, il parlait haut, ferme et sec. Il allait toujours accompagné de deux caniches blancs, propres et soignés comme devaient l'être les moutons de Trianon.

Il avait fait une fortune rondelette dans les principalats de collège, et possédait des tableaux et des aquarelles, une entre autres de Charlet, dont il disait merveille. Plus d'une fois, à la bibliothèque, où je le rencontrais, il m'avait invité à les aller voir. Mais ma mère me défendait de mettre les pieds chez lui. Sa maison n'était pas des mieux notées de la ville. Il avait chez lui une belle demoiselle, qui n'était ni sa fille, ni sa nièce, ni sa pupille. L'attrait du Charlet fut plus fort que la défense. Je me glissai un jour dans la maison interdite. Je vis les tableaux; je vis le Charlet; je l'admirai. Et puis, comme d'ailleurs je l'avais espéré, par une porte entr'ouverte, j'aperçus la demoiselle.

Nous étions fiers aussi d'avoir des savants, deux au moins, M. de Brébisson et M. de la Fresnaye. Tous deux ont laissé un nom dans les sciences naturelles, le premier comme botaniste, le second comme ornithologiste.

Bien que son fils allât avec moi au collège, je ne con-

naissais que de vue M. de Brébisson. Je le voyais parfois partir en course, du pas agile d'un chat maigre, la boîte verte du botaniste sur son dos voûté. Je savais qu'au retour il couchait des plantes entre des feuilles de papier buvard, et qu'il disposait sur des verres de toutes petites choses à regarder au microscope. Je harcelai mon professeur de sciences qui le connaissait, pour qu'il me conduisît chez lui. Il me répondit toujours : « Non, non; il n'y a rien à voir pour vous. »

Par contre, il accepta de m'introduire chez M. de la Fresnaye. Celui-ci avait une fort belle collection d'oiseaux, formée et classée par lui. Je fus admis à la visiter. Je sortis de cette visite enthousiasmé, le cerveau plein d'images et de couleurs.

J'en emportai aussi l'ambition d'avoir une collection d'oiseaux à moi, et je n'eus de cesse que je ne l'eusse commencée. Elle atteignit assez vite le n° 3; mais elle ne le dépassa pas. N° 1, un pic-vert mâle, tué, à la chasse, par le père d'un de mes camarades; n° 2, un petit oiseau des îles, mort en cage chez une de nos amies; n° 3, un épervier, que je rapportai tout empaillé d'une visite au garde de la forêt de Saint-André, tous les trois étiquetés, et placés dans une vitrine avec les prix de mon frère et les miens. C'était peu. Mais c'étaient trois représentants authentiques de l'ordre des grimpeurs, de l'ordre des passereaux et de l'ordre des rapaces. Ne riez pas trop. A propos de ces trois pauvres échantillons, j'appris, et fort bien, toute la classification des oiseaux.

Nous avions aussi nos poètes. Un très vieux, M. David, ancien consul dans le Levant, promeneur habitué du Grand-Cours, auquel il avait consacré une pièce de vers qui commençait ainsi :

Beaux arbres, vous voilà vieillis!
Je le suis plus que vous, moi qui suis de votre âge.
Pourtant vous abritez de votre épais feuillage,
Mon front penchant et mes cheveux blanchis!

D'autres très jeunes, presque de notre âge, Amédée Mériel, Victor Lemarchand. Ils écrivaient de jolies pièces, souvent des fables, que nous lisions avec orgueil dans le *Journal de Falaise* et dans l'*Étrenne Mignonne*.

Notre Bérenger était M. Forget, professeur de rhétorique avant M. Choisy. Élève du Collège de Falaise, il était allé à l'École Normale, cueilli au passsage par un inspecteur général. Je trouve son nom dans l'annuaire de l'école; il était de la promotion de 1813, avec Damiron et Jouffroy. Il faisait supérieurement les vers latins. Un recueil de bons devoirs, le Pierrot-Desselligny, qu'à Paris on nous mettait entre les mains pour nous servir de modèles, contenait de lui une pièce intitulée *les Prussiens au Luxembourg*. Je l'appris par cœur avec la pièce d'agrégation d'Edmond About. Au sortir de l'École Normale, Forget, sans ambition, revint dans sa petite ville et se contenta d'être professeur de rhétorique dans son ancien collège. Simple et débonnaire, connu de tous, aimé de tous, il était de toutes les fêtes. Pas de belle noce sans lui. Au dessert il disait quelques chansons ou quelques pièces de vers de sa composition. Il mourut quand j'étais en cinquième. Je ne l'ai donc pas eu comme professeur. Mais une fois ou deux, je récitai des « compliments » écrits par lui. L'un d'eux me revient à la mémoire. Inutile de le citer. Ses vers français ne valaient pas ses vers latins.

Tout un hiver je fus passionné pour les audiences du tribunal. J'avais pour camarades quelques fils de magistrats. Je voulus voir leurs pères sur leurs sièges et sous leurs robes. Je pris goût au spectacle. Les interrogatoires, les réquisitoires, les plaidoiries m'attiraient. Il y avait entre autres un avocat malin, à la verve endiablée, Me Lucas, qui excellait à imiter l'accent d'un témoin, à faire saillir le comique d'une situation, à noyer un délit dans un flux de plaisanteries, l'avocat des tribunaux comiques.

Un jour, j'éprouvai là ma première émotion d'éloquence. Un propriétaire des environs et sa femme plaidaient en séparation de corps. Il était venu de Paris deux grands avocats, Berryer et Jules Favre. Pensez si ce jour-là je manquai à l'audience! De Berryer, je n'ai retenu que la silhouette altière et majestueuse, la voix pleine, le verbe lent. De Jules Favre, j'entends encore la voix tour à tour mordante et caressante, la période abondante, la phrase rythmée et poétique ; j'ai encore dans l'oreille un développement pathétique sur les désillusions

de cette jeune femme, avide d'amour et ne le trouvant pas en un mari mal assorti. Comme il est dans la destinée des hommes célèbres de laisser de la légende partout où ils passent, on raconta qu'à l'hôtel, toute la nuit qui précèda le procès, Jules Favre avait travaillé, et que pour se tenir éveillé, il travaillait jambes nues, à genoux sur le parquet.

***

Sans aucune influence de Jean-Jacques, pur effet d'atavisme sans doute, j'avais du goût pour les métiers manuels. Un de nos voisins, le père Heurtaux, grand normand brutal, intelligent et caustique, était charron-forgeron. Son fils, à peu près de mon âge, allait à l'école mutuelle. Le jeudi, nous voisinions, et j'aimais à manier les outils, la plane, la tarière et la lime. Parfois, je tirais le soufflet de la forge, et même je frappais du marteau sur l'enclume. Les beaux jours étaient ceux du ferrage des roues. On faisait rougir le cercle de fer à grand feu de mottes. Quand il était bien rouge et dilaté, on le portait avec précaution sur la roue couchée à plat. Mordue par lui, elle se mettait à flamber. Vite, avec des arrosoirs, on éteignait les flammes, et, refroidi, le fer, en se resserrant, étreignait solidement le cercle des jantes. Puis, quand c'était fini, comme on avait très chaud, on buvait un bon coup de cidre.

Un autre de nos voisins, le père Gauche, normand chétif, silencieux et madré, fabriquait au métier carré et au métier rond des tissus de coton. Il avait une dizaine d'ouvriers. Ce travail m'intéressait beaucoup. Aux heures de loisir, j'allais à l'atelier, et j'appris à faire marcher un métier rond.

De mes divers essais de métier, le plus intéressant fut celui d'artificier. L'unique et intermittent artificier de la ville était le père Roger, tourneur de son état. J'allais souvent dans sa boutique acheter des toupies de pommier ou de buis. Elle sentait bon cette boutique, imprégnée du parfum des bois durs. Je m'y attardais avec délices. Sur la table du tour, un écureuil faisait tourner gentiment son cylindre de fil de fer, tout le temps que ronflait l'appareil. Le père Roger me prit en amitié,

et il finit par consentir, avec la permission de ma mère, à m'initier à la fabrication des artifices les plus simples. Bientôt je sus composer des flammes de Bengale, charger une fusée, garnir une chandelle romaine, dresser une pièce montée et aussi tailler les fuseaux d'un ballon en papier.

Un de mes grand regrets fut de ne pas être initié, au moins un peu, à l'art du typographe. Plus favorisés que beaucoup de petites villes, nous avions une imprimerie. Elle était installée dans une grande maison renaissance, à double pignon, sur le rempart du Nord, et elle se composait d'une salle pour les machines à tirer qui étaient toutes à bras, d'une autre pour la composition. J'y fus introduit par un de mes camarades dont la maison était voisine. Plusieurs fois on me laissa promener le rouleau d'encre grasse sur les formes. Mais ce fut tout. De l'atelier de composition, il ne me fut permis de voir que les doigts rapides des typographes prenant les lettres dans les cases ou les y déposant. A manier moi-même les caractères, j'aurais pu les brouiller.

Le précédent propriétaire de l'imprimerie, M. Levavasseur, occupait l'étage au-dessus des ateliers. Il y avait là, pêle-mêle, dans une vaste salle, des livres anciens et des livres modernes, des meubles et des bibelots normands. L'objet le moins original n'était pas le propriétaire. Toujours dans la lune, il n'en descendait que pour tailler des figurines en buis et pour râcler du violon. Et même alors était-il bien sur terre?

A l'imprimerie on faisait un peu de tout : des affiches, des lettres de mariage, de naissance et de décès, et, chaque semaine, le *Journal de Falaise*, organe des intérêts et des poètes de l'arrondissement. L'hiver venu, on composait un petit almanach, l'*Étrenne mignonne* de son nom vulgaire, de son vrai nom : *Cadeau des Muses*, ou *Almanach universel, Étrennes utiles et agréables*. De format elzévir, ce n'était pas, je vous assure, un almanach banal à la façon de Mathieu Laensberg. Il contenait bien les renseignements sans lesquels ce n'eût pas été un almanach. Mais c'était surtout un recueil de poésies, presque toutes des poètes du crû. Dans les soirées de novembre, on en pliait les feuilles, pour le brochage, en mangeant des marrons. Plusieurs hivers de suite, je pris part à ce travail.

*
* *

Guibray est le grand faubourg de Falaise, sur un plateau. Au-dessus la ville ancienne, il forme une ville à part, souvent en rivalité avec l'autre. Avant la Révolution, il était ville distincte. On lit sur de vieilles estampes : « Guibray, en Normandie, près la ville de Fallaize. » Il y a cinquante ans, il n'était pas encore consolé de n'être plus que satellite.

De mon temps, le faubourg de Guibray était le siège principal de l'industrie falaisienne, la fabrique des étoffes de coton, bonnets, caleçons, camisoles, etc. Tout le long du jour, on y entendait partout le crissement des métiers carrés et le ronflement des métiers ronds. Dans la vallée, trois filatures, deux en amont, une en aval, marchant à la roue de moulin quand il y avait assez d'eau dans les biefs, à la vapeur quand elle manquait, suffisaient presque à fournir de coton filé tous les métiers.

En ce faubourg, à part l'église romane dont j'ai déjà parlé, rien de remarquable, rien à noter, si ce n'est un quartier mort, autrefois plein de vie, qui se ranimait encore deux semaines durant, au mois d'août : une longue rue, formant axe; d'un côté une large place avec d'immenses écuries, où pouvaient tenir à l'attache des centaines de chevaux; de l'autre, tout un damier de petites rues parallèles ou perpendiculaires, aux maisons basses, pareilles les unes aux autres, boutiques profondes à auvents, surmontées de chambres en mansardes.

C'est là qu'autrefois se tenait la foire de Guibray, rivale de celle de Beaucaire; c'est là que venaient se vendre chevaux bretons, chevaux allemands, chevaux anglais, et s'étaler les marchandises les plus diverses, apportées de l'Europe entière.

J'ai sous les yeux une vue cavalière de la foire, datée de 1658. J'y retrouve à peu près tout le squelette de ce qui existait encore il y a cinquante ans : sur la droite, les « écuries des chevaux allemans », et celles des « chevaux bretons »; tout le long de la rue de la Magdeleine, les auberges dont les enseignes étaient restées les mêmes, l'Aigle d'Or, la Belle-Estoile, la Teste-Noire, le Cheval-Blanc; sur la gauche, le

quadrillage des petites rues, la rue Quincaillerie, la rue de la Boucherie, la rue Dindanderie, la rue de Rouen, la rue de l'Épicerie, la rue de Paris, la rue d'Alençon, la rue de Tours, la rue de la Vieille-Draperie; entre elles, les « fosses » qui les séparaient, la « fosse aux thoiles », la « fosse aux draps », les éventaires et les étals en plein air pour les marchandises parquées dans ces compartiments; enfin, en bas du damier, les « beuvettes » sous toits de chaume, les tonneaux de cidre en perce, les rôtisseries en plein vent, les mâts de cocagne, les tréteaux des saltimbanques. Mais ce que je n'ai pas vu, c'est l'extraordinaire foule qui grouille à travers tout cela, hommes, femmes, enfants, nobles, bourgeois, manants, paysans, qui en carrosse, qui en charrette, qui à cheval, qui à pied, allant à leurs affaires, allant à leurs plaisirs. Maint cavalier porte au poing un faucon; ici des bêtes échappées, bœufs et chevaux jettent l'épouvante; là deux gentilshommes croisent le fer, et autour d'eux on s'enfuit; ailleurs des groupes épais se tiennent bouche bée devant les tréteaux d'un Tabarin; partout déambulent et se croisent mendiants, loqueteux, infirmes et musiciens; sous les « beuvettes » d'alentour, des scènes de kermesse à la Téniers. C'est de la vie intense, variée, joyeuse, active et affairée.

Si je n'ai pas vu cela, ce que j'ai vu mérite souvenir. Bien que très déchue, la foire de Guibray était encore, dans ma jeunesse, époque et occasion de liesse pour la ville et pour la campagne voisine. Les petites rues marchandes d'autrefois restaient fermées. Mais les écuries aux chevaux étaient pleines et, sur la place où l'on faisait « frotter » les bêtes, il se concluait en trois jours pour plusieurs millions d'affaires. Il venait encore quelques marchands du dehors, par exemple le marchand de musique de Rennes, pour certains articles qu'on ne tenait pas à Falaise. Les petits boutiquiers de la ville montaient à Guibray pendant quinze jours; il en venait d'autres des villes voisines, et tout un côté de l'ancienne rue de la Madeleine était garni de boutiques improvisées, où se vendaient gauffres et beignets, bonbons et sucres de pomme, ombrelles et parapluies, caracos et fichus, coiffes et bonnettes, bouquets d'oranger pour rosières en passe de mariage, montres et horloges, armoires et dressoirs, et surtout dans les « boutiques

à Treize » tous les jouets d'enfant à bon marché. Garnies d'andrinople rouge, éclairées aux quinquets, elles avaient le soir, sous leurs auvents de planches, aspect réjouissant et attirant.

Pendant la durée de la foire, une partie des services publics était transférée à Guibray. Un adjoint au maire y tenait bureau de ville. Le commissaire, M. Gourdel, ses deux agents, Berry et Poupinet, le garde-champêtre Bellou y tenaient bureau de police avec violon temporaire. On y montait les pompes à incendie, logées à l'ordinaire dans un sous-sol de la mairie, et un poste de pompiers veillait jour et nuit. Quinze jours durant, Falaise à son tour devenait satellite. Pas de bon citadin qui n'allât chaque jour faire un tour à Guibray.

Le grand attrait, c'était moins les boutiques que les « curiosités. » Elles étaient autrement nombreuses que celles de mon estampe. Avec quel dédain nous eussions regardé les deux tréteaux, les deux mâts de cocagne et l'unique corde raide dont elle porte les images, nous qui avions là chaque année, sur les deux côtés du large champ de la Madeleine, un cirque, des tirs à la carabine et au pistolet, des jeux de toute espèce, des animaux savants, des femmes géantes, des somnambules extralucides, un musée de figures de cire, parfois des ménageries, des théâtres de farce et de comédie, des lutteurs, des chevaux de bois, des marionnettes et le théâtre mécanique de M. Grandin, le tout avec musiques, parades et souvent cavalcades. Quelles émotions il m'a données ce théâtre de M. Grandin! C'étaient des automates en fer blanc découpé et peint, qui représentaient, — on était alors au lendemain de la guerre de Crimée — des scènes du siège de Sébastopol. J'ai vu ouvrir la tranchée sous la tour Malakoff; j'ai vu donner l'assaut à la forteresse; je l'ai vue tomber au milieu d'un nuage de fumée et de poussière.

Une année, s'établit pour la première fois, dans la rue du Pavillon, un café-concert. J'y fus conduit par un voisin de ma mère, vieux monsieur fort respectable, marguillier de sa paroisse, qui sans doute prenait pour chaperon l'enfant de treize à quatorze ans que j'étais. Nous bûmes chacun un petit verre de rhum, et nous entendîmes chanter deux ou trois femmes dépoitraillées, à figure peinte. Je ne m'amusai pas;

j'eus comme le sentiment d'une ignominie, et je sortis honteux.

Le dimanche du milieu s'appelait le « beau dimanche de la foire ». C'était le jour de grande liesse. Toute la campagne des environs se versait à Guibray, à pied ou en carriole, en ses plus beaux atours. On y voyait encore de belles fermières, coiffées du grand bonnet normand, aux ailes de dentelles, fixé par des épingles d'or, le tablier et le pectoral en soie gorge de pigeon, et, pendant au cou, un saint-esprit garni de cailloux d'Alençon. Les plus pauvres avaient des robes d'indienne et des « bonnettes » finement tuyautées. C'étaient, dans toutes les maisons de la ville, festins et ripailles; les auberges regorgeaient de monde; sur le champ de foire, les « buvettes », couvertes de toile, non plus de chaume, abritaient bombances et chansons. Toute cette foule échauffée par le soleil et la bonne chère, se ruait bruyammment aux « curiosités. » En rentrant la nuit, plus d'un gars tombait dans le fossé. Et je crois bien que plus d'un bonnet normand s'envolait pardessus les moulins. Pourquoi aussi avaient-ils des ailes?

*
* *

J'ai voulu revoir ma petite ville, une fois encore, la dernière probablement. D'aspect, elle n'a pas beaucoup changé. Les vieilles maisons sont un peu plus vieillies; les remparts plus lézardés; la toison de lierre du château plus épaisse. Mais ce qui a changé, ce sont les figures. Presque toutes furent pour moi nouvelles. De tous mes camarades de classe, de tous mes amis d'enfance, un seul survit. Dans les rues qui sont restées les mêmes, c'est une ombre, l'ombre de mon adolescence que j'ai suivie, et c'est avec des ombres que j'ai échangé de muets souvenirs.

J'ai revu la maison où je suis né, celle où j'ai été élevé. Elles ne m'ont pas reconnu. J'ai revu la fenêtre où ma mère se tenait chaque jour pour guetter mon retour du collège.

Ma mère, que d'émotions ces deux mots éveillent en moi! Elle m'a élevé; elle m'a fait homme. Restée veuve quand j'avais cinq ans, avec de très modestes ressources, seule, elle

a pourvu à mon éducation tout entière. Fille de normands de la mer, du sang des vainqueurs, alors que mon père, de souche paysanne, était probablement du sang des vaincus, elle m'a transmis quelques-unes des qualités de sa race, et elle les a cultivées en moi.

Tout enfant, elle m'a familiarisé avec l'idée de la mort, en paroles et autrement, me laissant par exemple jouer dans les planches de son cercueil, qu'elle avait choisies elle-même, très tôt, pour que, le moment venu, elles fussent bien sèches, répliquant gaiement à qui s'en étonnait : « Bah ! cela ne fait fait pas mourir plus tôt. » Tout enfant elle m'a imprimé l'idée du devoir, comme à la frappe d'un balancier, me répétant presque à chaque enterrement qui passait sous nos fenêtres, — nous demeurions sur le chemin du cimetière — « J'aimerais mieux te voir porter en terre comme celui qu'on y porte que de te voir manquer à ton devoir. » Jusqu'à son dernier jour, elle m'a donné des exemples de fermeté et de droiture, tout en me choyant avec une tendresse infinie.

Ce que j'ai pu valoir, c'est à elle que je le dois. Bénie soit sa mémoire.

LOUIS LIARD

L'APPEL DU BONHEUR

I

— Quel ennui, s'il n'y a pas de Dieu! — grommela l'oncle Gaume.

Il avait bien dîné, sans excès, et se sentait heureux, lorsqu'une pesanteur dans la région du foie réveilla son inquiétude et s'associa au regret de n'avoir pas une âme immortelle. Naguère, quand il songeait à l'inexistence de Dieu, il éprouvait une manière de joie, aiguisée d'une pointe de rancune. Mais à quarante-neuf ans, la rancune seule demeurait, amère et pleine de détresse.

— C'était bien ennuyeux aussi, quand il y en avait un! — répliqua la nièce Geneviève.

L'oncle fit semblant de sourire et soupira. La pesanteur, en se condensant, menaçait de se transformer en souffrance. Or, Gaume voulait énergiquement que cette soirée fût heureuse. C'était son anniversaire : il en faisait une fête de la bouche. Depuis trois jours, il suivait un régime sévère, s'abstenant de tous les mets interdits, jeûnant le soir et absorbant le matin un verre d'Hunyadi Janos.

— Si le Créateur existait! — reprit-il... — comme tout deviendrait supportable!

Il passa la main sur son crâne planté d'un végétal roide :

avec son nez aigu, ses petits yeux de houille, il évoquait un corbeau farceur et circonspect :

— Qu'est-ce que ça me ferait d'avoir des crises de foie si j'avais l'éternité en partage?

— Pourtant, — demanda Geneviève, — si votre éternité avait des crises de foie?

Elle riait, pour égayer l'oncle. Il riposta, âpre et stoïque :

— Même alors. Ce que je redoute, c'est beaucoup moins la douleur elle-même, que la mort dont elle est le signe. Pour vivre mille ans, j'accepterais d'avoir tous les matins la plante des pieds rôtie pendant une heure!

— Et il le pense! — cria madame Gaume.

Elle considérait, avec une stupeur goguenarde, cet homme maigre, consumé par la rage de vivre. Elle ne songeait jamais à la mort. Lorsqu'elle essayait de se la figurer, elle apercevait des choses si vagues, si lointaines et si improbables, qu'elle abandonnait la partie :

— Oui! — ricana l'oncle avec jalousie, — tu appartiens à la race monstrueuse des gens qui savent qu'ils doivent mourir et qui ne le croient pas. Moi, je vois mon dernier jour comme je vois ce petit verre!

Il levait le petit verre, qu'il avait à demi rempli de fine champagne. Et ne sachant plus s'il oserait y porter la lèvre, il examinait son neveu Maurice et son fils Gérard qui buvaient sans remords :

— Heureux drilles! — geignait-il. — Créatures insensées!

Il les interpella aigrement :

— Vous vous croyez jeunes!... Vous apercevez devant vous une route immense... Mais c'est une blague. Il n'y a qu'une toute petite prairie... avec un sentier de fourmis... trois pas à faire... et vous serez vieux!

Il répéta : « Vous serez vieux! » d'une voix vengeresse... Sa lèvre se détendit, tandis qu'il passait la main, discrètement, mais avec vigilance, sur les régions suspectes. Son visage prit autant de gaîté que le permettaient ses sourcils en accents circonflexes : le mal avait disparu.

— Comme c'est mystérieux, tout ça! — chuchota-t-il, en reprenant son verre de fine champagne.

Et, saisi d'optimisme :

— Au reste, pourquoi serions-nous immortels? A quoi cela servirait-il? Vous me direz que ça nous ferait plaisir. Sans doute, mais remarquez notre prodigieuse indifférence à la mort des autres! Que m'importe que mon médecin ou mon avoué aient ou non une âme indestructible? J'ai vu mourir des milliers d'individus; il n'y en a pas dix à qui je donnerais une autre vie, et la nature, qui a suscité les carnivores, est certes moins tendre encore que Frédéric Gaume. Ah! sans le dernier moment... Mais, quand il est passé, quelle raison de revenir sur ce qui est fait?

Il fumait un cigare minuscule, par horreur du papier des cigarettes; il s'adressait particulièrement à la jeune Geneviève. Elle lui fournissait une preuve inconcevable du bonheur. Dès qu'il la voyait apparaître, il avait un mouvement de curiosité. Pas plus que la tante Gaume, elle ne pouvait songer à la mort, du moins à sa mort propre; elle tirait de l'existence un plaisir aussi frais que le plaisir d'une mésange. Fine, avec des étincelles d'humour, l'intelligence déformée par le manque de méfiance, elle se cantonnait dans un optimisme opiniâtre qui, rapporté à ses proches, devenait presque baroque. Elle montrait un petit visage nuancé, aux joies délicates, qui souriait tendrement et avec ironie. Si la bouche était trop menue pour suggérer la volupté, le cou éblouissant et la chevelure pleine de sève la rendaient savoureuse.

Bien qu'elle ne fût qu'une nièce par alliance, l'oncle Gaume la préférait à tous ses parents, et presque à sa propre femme.

— Oncle Frédéric, — dit-elle, — puisqu'aucun de nous ne saura qu'il est mort, nous vivrons tous jusqu'à la fin du monde!

Elle parlait d'une voix d'eau vive, avec une impertinence séduisante; l'oncle riait, autant qu'il pouvait rire avec ses joues raides et sa voix croassante :

— C'est vrai pourtant, — fit Gérard Gaume, — tant que nous vivrons nous ne pouvons en aucune manière imaginer notre mort... C'est exactement comme si nous ne devions pas mourir...

Mais l'oncle fronça les sourcils. Son fils l'agaçait un peu, parce qu'il avait les mêmes cheveux roides, les mêmes traits ligneux que le père.

— Des bêtises! — coupa-t-il, hargneux. — Tu n'en penses pas un mot.

Et comme l'autre, condescendant, s'était mis à sourire :

— Ça veut dire que je me contredis! — cria Frédéric. — Mais je ne me contredis pas du tout. Lorsque Geneviève et toi dites la même chose, ce n'est pas du tout la même chose. Elle parle selon sa nature. C'est frais, c'est consolant, on a envie de la croire. Et toi, tu falsifies... tu ergotes. A cinquante ans, tu auras exactement le même pessimisme que moi... Regarde, dans la glace, comme tu me ressembles... C'est affreux!

— Il n'a pas ton méchant nez pointu et tes petits yeux rancuniers! — protesta madame Gaume. — Et puis, il est plus joli.

— Aussi a-t-il moins de caractère! — constata vaniteusement l'oncle. — C'est un Gaume limé et raboté.

Il dirigeait vers Gérard une main dénigreuse, mais il s'avouait que son fils avait de l'élégance, tandis que lui semblait toujours porter des habits de confection : « Il doit plaire aux femmes », songeait-il avec un mélange de jalousie et de contentement...

— Non! — reprit-il à haute voix — c'est agaçant de se voir pastiché comme ça...

— Vous êtes un homme atrabilaire! — cria Geneviève. — Gérard est charmant et c'est l'homme le plus intelligent de la famille...

— Elle va bien, mon vieux Maurice! — gouailla l'oncle Frédéric en s'adressant au mari de Geneviève.

Mais Maurice approuvait, en tendant son petit verre. C'était un garçon agréable, bâti en force, dont la finesse se cachait au fond d'yeux nébuleux et se trahissait par un sourire qui entr'ouvrait imperceptiblement le coin droit de la bouche. D'essence mélancolique, il recherchait la joie et la laissait échapper par scrupule, manque de constance ou terreur du qu'en dira-t-on. Tourmenté pendant tout un jour pour une dissonance d'attitude ou de cravate, il aboutissait à ne plus goûter de plaisir franc en dehors de la table ou de la musique : encore hurlait-il pour une fausse note, et la crainte de l'arthrite le rendait-elle sévère pour sa gourmandise. Pourtant, à cause de Geneviève, son sort lui paraissait beau. Elle

avait exactement les nuances, la malice, les prévoyances qui s'ajustaient à la nature de son mari. Un seul de ses mots changeait la colère en indulgence, moins par le mot même que par sa spontanéité :

— Tu ne la mérites pas ! — ronchonnait l'oncle. — C'est dégoûtant de l'avoir pour toi seul !...

Lorsque Maurice eut rempli son petit verre, l'oncle s'écria :

— Ça va bien... Seulement, vers la cinquantaine, on te trouvera un soir par terre, au fond d'un corridor. C'est un genre de mort très répandu dans la famille !... Nous sommes une sale race, mon garçon... nos artères...

Mais Maurice se moquait des artères. Son estomac, vigilant et magnanime, digérait avec volupté la truite meunière, le tournedos à la moelle, les ortolans en sarcophage, et le foie gras de Gertschell. L'encens du Château-Yquem et du Laffitte tournoyant dans sa tête, l'optimisme coulait à pleins bords.

— Vous êtes un imposteur, oncle Frédéric, — s'exclama-t-il. — Le peintre Harpignies ne se gênerait pas pour vous le dire. Cet homme colossal boucle presque son siècle. Depuis soixante-dix ans, il prend chaque jour ses deux absinthes, boit sec à ses repas, ne redoute ni le café ni le petit verre. Quelle sottise épouvantable, s'il avait mené une existence sobre !

— Mais il croit qu'il a mené une existence sobre, — intervint Gérard. — J'ai dîné avec lui. Il reprenait de chaque plat et de chaque vin... Et on l'entendait dire : « Moi, j'ai vécu quatre-vingt-douze ans, parce que je n'ai abusé de rien ! »

— Quel monstre ! — cria Frédéric, tout frémissant de jalousie.

— Quel malheureux ! — fit une voix plaintive.

Tous se tournèrent vers la pénombre où s'était réfugiée Marthe Rana. Elle soupirait, sa chevelure fauve écrasée contre la soie du fauteuil. Les yeux immenses, éperdus et tragiques, semblaient voir à travers les murailles :

— Comment peut-on se résigner à vivre plus de cinquante ans ? Comment peut-on seulement souhaiter de voir le lendemain ?... Tout est noir, affreux, funèbre... On ne sait jamais quelle horreur va sortir de l'ombre... quelle torture vous guette... quelles griffes vont vous déchirer la poitrine !...

— Tais-toi! — cria Philippe Rana.

Il était devenu pâle; on voyait trembloter sa main droite et tout son être marquait une épouvante inexprimable :

— Elle me fait *voir* le malheur! — soupira-t-il. — Je ne sais pas si vous vous rendez compte de son accent... c'est effrayant!

Il se leva, il marcha jusqu'à l'extrémité du salon. Haute et compacte, sa stature décelait de beaux muscles; il avait des joues couleur radis rose, trop larges, qui vacillaient au moindre mouvement; les yeux fauves rappelaient les yeux des cynocéphales. Son intelligence était pauvre, rapide et riche d'images. Il revint brusquement vers Marthe et lui mit un baiser sur les cheveux. Elle souriait, inquiète et tendre.

— Il est temps de faire un peu de musique! — dit Geneviève. — Allons, ma chatte, change-nous d'atmosphère...

Elle poussait doucement Marthe, dont les mains pâles se posèrent languissamment sur le piano et qui demanda avec soumission :

— Que faut-il jouer?

— La Sérénade Comique... Hep! oncle Frédéric...

L'oncle s'approchait en frétillant et les mains pâles préludèrent. La pluie joyeuse des notes crépita sur les meubles; la voix de Marthe s'unit à celle de Geneviève. Celle de madame Rana était chaude et rauque — une voix de marais, disait l'oncle, celle de Geneviève ruisselait comme une petite cascade. L'oncle, baroque avec son croassement, mais plein d'amour pour les âmes sonores, accompagnait en sourdine, et s'agitait comme un diable de foire. La joie passa, fugitive et frôlante. Ce grand Philippe riait comme un enfant; Maurice se laissait couler en arrière, tel un nageur qui fait la planche; madame Gaume entr'ouvrait la bouche, d'un air niais et charmant.

Quand ce fut fini, l'oncle fit encore quelques gestes, si roides et si cocasses, que Marthe même en devenait joyeuse :

— Maintenant, touchons du bois! — ricana-t-il en appuyant le pouce, l'index et le majeur sur la queue du piano. — Le mauvais messager est en route...

Une portière se souleva; un valet de chambre apparut avec un papier bleu :

— Qu'est-ce que je disais? — clama Gaume.

— Que Monsieur m'excuse, — fit le domestique, — c'est un télégramme urgent apporté par la femme de chambre de madame Geneviève Gaume.

Geneviève saisit prestement la dépêche, l'ouvrit et poussa un grand cri :

— Je suis folle de joie!... Lucienne arrive... Lucienne!

Elle haletait. Maurice fronçait les sourcils :

— Quand?

— Mais ce soir!...

— Lis à haute voix, exigea l'oncle.

Geneviève lut :

« *N'y tiens plus. Pars seule, train sept trente. Serai chez toi vers onze heures.* »

Il y eut un petit silence. Tous revoyaient distinctement la silhouette de Lucienne. Elle troublait Gérard, agitait la curiosité de Frédéric et rendait Maurice soucieux.

— Pourquoi revient-elle seule? — fit enfin l'oncle d'un ton soupçonneux. — Elle n'a donc pas attendu que son mari ait terminé ses affaires?

— Tu n'y entends rien! — s'impatienta Geneviève. — Pauvre chérie! Oh! je suis contente... contente... contente!

— Tu ne vas pourtant pas oublier, — reprit sévèrement Frédéric, — que c'est mon anniversaire. Personne ne sortira avant minuit. Si Lucienne veut te voir avant, elle n'a qu'à faire un saut jusqu'ici. Comme ça, elle aura le plaisir de me voir aussi...

Il se tira l'oreille et déclara :

— J'enverrai l'auto.

Puis, faisant à madame Gaume une grimace de rancune :

— Elle me rince l'œil.

Il était onze heures et quart quand Lucienne, surnommée Liane, entra dans le salon, avec un bruit de feuillage. Geneviève s'était jetée sur elle comme sur une proie. Les quatre hommes épiaient cette jeune femme flexible et émouvante. Selon les gestes du corps et les mouvements du visage, elle dévoilait la sauvagerie des amantes ou les nuances fines des

vieilles races. La bouche était brutale et charmante, rouge et craintive, pleine de menace et de caresse. De face, les joues exhalaient la volupté, et de profil, c'était le profil du petit Chaperon Rouge. Dès qu'ils s'animaient, les yeux de feu gris prenaient une expression mystérieuse, tandis que les pupilles noires croissaient et palpitaient inexprimablement.

— Vous n'avez pas changé! — dit l'oncle, lorsque Geneviève dénoua son étreinte, — vous êtes toujours Liane... la dangereuse Liane!

Ses prunelles luisaient et s'excitaient sans vergogne à la beauté de l'arrivante. Il l'embrassa sur les deux joues :

— L'oncle d'abord! — grommela-t-il.

Lucienne, riant à tous, cherchait un visage inconnu et, n'en trouvant pas, fixait son œil irrésolu sur Gérard. Sûre qu'il l'aimait toujours, elle retroussa légèrement la lèvre.

— Vous avez lâché votre mari? — demanda brusquement Philippe.

Il épiait Lucienne, avec une malveillance sensuelle, car il s'imaginait qu'il aurait pu l'épouser, et quoique cette idée le choquât, elle éveillait des impressions équivoques :

— Je l'ai lâché. Il en a pour deux jours encore. Je m'ennuyais si terriblement... j'avais tant envie de revoir la famille...

— Surtout Geneviève! — fit cauteleusement l'oncle. — Comment avez-vous pu vivre sans elle?

— Je me le demande.

Il eut un rire gouailleur et continua à contempler Lucienne, avec une impudence cynique.

— Vous avez toujours l'air de vous moquer de moi!

— Moi! — s'exclama-t-il. — Moi! que je me moque de vous... Mais Lucienne... mais Liane... des créatures comme vous sont la sauce de ce mauvais lièvre qu'est la destinée. Comme dit le vieux :

La perle blanche sans Eve,
Sans toi, ma fière beauté...
Ressemblant tout enlaidie
A mon amour qui te fuit,
N'est plus que la maladie
D'une bête dans la nuit!

Il prenait les poses d'un joueur de guitare, mais, à travers sa bouffonnerie, perçaient une excitation triste et d'amers regrets. Ce grand étonnement que les années fussent déjà révolues croissait avec la présence de Lucienne; Frédéric répétait tout bas : « C'était hier... hier! Je n'ai qu'à tendre la main... je joue aux barres dans la cour du collège... et la petite Blanche est là, entre les deux géraniums rouges, à la fenêtre du troisième! »

Geneviève avait attiré Lucienne sur le divan. Elles se tenaient par la taille, elles échangeaient des paroles éparses, une écume de confidences avant les confidences définitives.

Gérard n'osait les épier que par intervalles. Il avait « le mal de Lucienne », depuis le soir où il l'avait vue pour la première fois, montant le perron des *Jacinthes*. Une branche de glycines oscillait au-dessus d'elle, l'heure était pourpre, le rythme empoisonné des poèmes enveloppait la fraîche créature et un saisissement figeait Gérard. Absente, il l'oubliait, mais elle n'avait qu'à reparaître...

— Vous resterez à Paris? — demanda Gaume.

— J'ai fait mon purgatoire, — répliqua précipitamment Lucienne... — on ne m'y reprendra plus... jamais plus!

— Pauvre petite, on s'est tellement rasée? — fit l'oncle.

— J'aurais préféré une île déserte.

— J'aime à vous l'entendre dire. Alors, c'est vrai, les hommes des États-Unis?

— Sont-ce seulement des hommes? Pour les affaires... pour l'industrie... Mais pour le reste, à peine des animaux supérieurs.

— Ils sont rassurants! — intervint Marthe Rana. — Je vivrais dans leur pays avec sécurité... et je craindrais moins la vie!

— J'y mourrais d'ennui!

Liane s'était levée. Ses yeux cherchaient confusément quelque chose qu'elle devait chercher jusqu'à sa dernière heure. Lasse du voyage, elle avait envie de s'étirer; son mouvement contenu lui donnait une grâce agaçante.

— L'invitation au bonheur! — marmonna Frédéric.

Il se mit sournoisement au piano et entama l'air de Manon. Une langueur extraordinaire détendit le visage de Lucienne; d'une voix fervente, d'une voix d'appel, elle gémissait :

En fermant les yeux...

La voix de Lucienne avait peu de volume mais s'accordait à cette essence de roucoulement, ce liebig de romance, où le musicien concentre les rêves vulgaires mais indestructibles. Les âmes originales, lasses de cingler vers l'impossible, y retournent comme le poète Baudelaire à sa mulâtresse.

Les hommes écoutaient Lucienne, dans un trouble qui, pour Gérard et Philippe, devenait presque intolérable. Elle avait renversé sa tête en arrière, la chevelure menaçait de s'écrouler, la bouche était plus rouge; les yeux, élargis et pathétiques, cherchaient cette joie si complexe et si simple qu'ils n'avaient point trouvée.

Quand elle se tut, tous, sauf Geneviève et madame Gaume, continuaient à entendre l'Appel, le soupir des créatures dont rien ne peut assoupir l'antique inquiétude :

— Il faudrait brûler du sucre! — fit Maurice en secouant son mouchoir. — Marthe, étouffe ça sous des aromates...

Il parlait avec malveillance, à cause de Massenet autant qu'à cause de Lucienne. En la retrouvant si pareille à ce qu'elle avait toujours été, il évoque toute espèce de souvenirs désagréables et craint le lendemain. Elle va accaparer Geneviève et Gérard. Maurice ne retrouvera plus l'un aux heures où il leur est agréable d'être ensemble. L'intimité avec l'autre sera troublée par une présence fatigante... L'émotion magnifique de Beethoven, dont Marthe ressuscite l'âme, se mêle à l'ennui du lendemain, et Maurice s'irrite de voir mal finir cette soirée qui, naguère, était si rassurante!

Liane alla s'asseoir à côté de Gérard. Il la respirait dans l'orage des sons, comme il l'aurait respirée à la lisière d'une forêt humide. Il savait que tout allait recommencer; il défaillait de crainte. Elle l'avait toujours berné, elle le bernerait encore. S'il avait été une simple dupe et elle une simple joueuse, l'amour serait mort de soi-même. Mais elle ne jouait point, elle n'était pas cruelle, ni même curieuse : elle se cognait à l'amour, comme les oiseaux du large au phare. Alors, si l'aventure était bien peu probable, elle restait *possible*...

« Elle me lâchera à mi-route! » songeait-il, tandis qu'elle se rapprochait davantage.

— Vous viendrez me voir demain? — dit-elle.

— Pourquoi?

La jupe « crissait » et se posait sur la bottine de Gérard. Il serrait les dents, il songeait au corps inconnu de la jeune femme; des images précises lui chauffaient les pommettes, et, plus fort que les images, l'amour le tenait, haineux, divin et insupportable.

— J'ai des tas de choses à vous dire! Puis, je serai heureuse... Ah! j'aime tant d'être avec vous.

Elle lui livra son regard, et ce grand vœu et cette promesse aiguë qui le ramenaient infatigablement. « Elle voudrait bien », songea-t-il avec désespoir. Et à voix haute :

— Vous m'avez fait plus souffrir et rager, à vous toute seule, que toutes les autres créatures!

— Est-ce vrai? — fit-elle, avide.

L'appel passa dans les pupilles, subitement dilatées. Puis, détournant la tête, elle vit l'oncle Gaume et se mit à sourire.

— Vous étiez proche! — gronda Gérard. — Et vous voilà repartie... Ce sera toujours ainsi.

Elle ne répondit pas; elle lui pressait la main, furtivement :

— Qui sait?... A demain...

La symphonie venait de s'éteindre. Philippe Rana, après avoir regardé Lucienne, se leva d'un bloc et cria :

— Minuit!

— Minuit! — répondit Frédéric en écho. — Le voilà évaporé à son tour, ce quarante-neuvième anniversaire...

Les jupes bruirent comme des herbes; les femmes embrassaient l'oncle en l'accablant de vœux. Tous l'aimaient bien, à cause de ses manies mêmes, qui fournissaient la famille d'anecdotes, et parce qu'il était brave homme. Égoïste dans le menu, il était capable de sacrifices, dans les circonstances tragiques, fût-ce pour une somme importante. Mais ni sa femme, ni son fils, ni Geneviève, n'eussent obtenu qu'il visitât une personne atteinte d'une maladie infectieuse...

Il étreignit tendrement Geneviève, en criant à Maurice :

— Rends-là heureuse, misérable!

Quand les invités furent sortis, Gérard se retira à son tour, suivi par l'œil goguenard de son père :

« Il n'obtiendra pas çà! » — songeait Gaume, en faisant claquer son ongle contre une incisive.

— Tu n'as pas eu mal? — demanda madame Gaume. — Pourquoi as-tu pris du foie gras?..

— Je n'ai rien!... rien! — affirma-t-il avec impatience.

Le salon vide le faisait frissonner. Tandis que madame Gaume allait faire sa toilette de nuit, il marchait au hasard :

— Ça sent déjà la vieille fumée!

Néanmoins, un peu de plaisir lui demeurait et il se dit qu'il irait voir Geneviève pour se « réchauffer » et Lucienne pour lui arracher des confidences : il était plus curieux qu'une pie.

Tout à coup, la contraction qui avait disparu, s'appesantit sur le flanc droit. Gaume s'arrêta et tendit l'oreille, comme pour écouter le mal. Tout ce qui restait de sa joie tomba d'un bloc; l'immense pessimisme déforma le présent et enténébra l'avenir. Et il murmura avec angoisse :

— Quel ennui, s'il n'y a pas de Dieu!

II

Quand Maurice entra dans le boudoir, il trouva Geneviève et Lucienne toutes chaudes de leur longue confidence. C'était Lucienne qui parlait. On voyait s'agiter ses lèvres rouges, dans cet inlassable besoin d'user du verbe qui tourmente les créatures humaines. Maurice pensait :

« A cette même heure, des millions, des dizaines de millions d'hommes ou de femmes babillent à la surface de l'Europe... Et d'autres millions de créatures blanches, jaunes, vertes ou noires jabotent en Asie, en Afrique, en Amérique ou en Océanie. Le bavardage est le travail essentiel de notre espèce. »

Les yeux de Liane luisaient de cette émotion continue qu'elle répandait en sa propre personne; Geneviève attentive, la tête inclinée, laissait déborder sa manche sur la soie du fauteuil. Vaines et charmantes, on les sentait lâchées dans la vie comme deux étincelantes vanesses.

A la vue de Maurice, Lucienne s'arrêta net. Elle le considérait avec un demi rire timide et insolent ;

— J'accapare Geneviève!

— On le devine, — fit-il en affectant l'insouciance.

La présence de Lucienne lui était importune. Le matin, tout en vérifiant des comptes, élaborant des projets ou se consacrant à des travaux frivoles, il avait l'habitude de faire des visites à Geneviève et détestait rencontrer un obstacle.

Après un coup d'œil sur des catalogues épars :

— Les petites femmes vont courir jusqu'à épuisement des forces vitales.

— Et que voulez-vous? — riposta Lucienne. — Il y a deux ans que nous sommes partis. L'appartement est devenu une forêt vierge. Tout est à refaire.

— Oui! — dit-il simplement.

Il sait bien qui va tout refaire, qui va consoler, réconforter et réinstaller la cousine plaintive. Il voit les longs jours perdus, pendant lesquels il faudra pourchasser une caresse comme un lièvre dans une seiglière.

— Rien que d'y penser, j'en perds la tête! — gémit Liane qui passe les mains sur ses cheveux.

— Ne te désole pas, ma chatte...

Liane soupire...

Onze heures sonnent dans une chambre prochaine; la jeune femme sursaute et s'étire :

— Il faut pourtant que j'aille finir ma toilette... Je suis effrayante.

— Tu déjeunes avec nous! — fait impérativement Geneviève.

Pendant que sa jeune femme remet un peu d'ordre dans les catalogues, Maurice piétine.

— Tu ne m'embrasses pas?

Il l'embrasse, avec raideur.

— Mais on dirait que tu boudes!... Non, tu ne boudes pas?

— Je boude un peu, — acquiesça-t-il. — Non sans cause.

— Non sans cause?

Elle l'étreint. Les bras frais, jaillissant dans des manches larges, apaisent Maurice :

— Je ne boude plus! Et j'ai des griefs tout de même... Mettons contre X... Deux jours, mauvais gosse, à peu de chose près, que je n'ai plus de femme.

— Comme tu exagères! Et comme tu es homme!... Grand chien, est-ce que je peux faire autrement? Depuis que je ne l'ai pas vue! Elle est si malheureuse!

Il se met à rire.

— Ne ris pas. Tu m'exaspères. Elle est très malheureuse.

— Je ne savais pas. Qu'est-ce qui lui arrive?

— Il lui arrive qu'elle ne peut pas digérer son mari.

— Il est d'une digestion difficile. Mais c'est un brave homme, servile et doux, qui se ferait empaler pour elle.

— Et l'ennui... un ennui si noir? Quelle femme pourrait le tolérer ..

— Et quel homme?... Pourquoi l'a-t-elle épousé? Elle savait qu'il était gourde, morne, pataud, et un peu plus que ridicule : un rat d'eau!

— Et moi, comme je la comprends. Désespérée, désemparée, vaincue, elle n'avait plus de volonté : elle n'en a déjà guère d'habitude. Alors, elle l'a rencontré chez ces Malherbe. Le misérable y a mis un acharnement de brute. Les Malherbe ont poussé. Moi-même, la voyant si perdue, j'ai cru que le mariage...

— Elle peut divorcer.

— Elle craint ses larmes!

Maurice étouffe un rire :

— Nous nous perdons dans les bois! Que Liane soit malheureuse, bon!... mais pas à cause de ce pauvre diable. L'affliction serait kif-kif avec un mari selon son esthétique. Lucienne ne mange pas le pain de ménage.

— Tu la connais mal. Elle a aimé son premier mari.

— Oui, petite chérie! Pas beaucoup. Et certes, elle aurait pu avoir un mari amant au lieu du rat d'eau. La suite en aurait été pire.

— Elle a été fidèle à Gustave.

— Louis Stenne rôdait dans les petits coins. Gustave a eu la veine de mourir à l'heure.

— Ce n'est pas vrai! — cria Geneviève avec indignation. — Dès qu'il s'agit d'elle, tu deviens abominable. Jamais elle n'aurait trompé Gustave! Et il n'y a rien eu avec Louis Stenne...

— Rien du tout!

— Oh! que tu m'impatientes! Je veux bien qu'elle ait aimé

Stenne... Mais tendrement... innocemment... Elle aurait voulu être sa femme.

— Il l'a échappé belle!

— Tu ne la connaîtras jamais qu'en surface. La pauvre petite ne demande que d'être une bonne et honnête femme. Et toi, elle te rend le bien pour le mal... elle t'aime de tout son cœur.

De nouveau, les bras frais s'enroulent au cou du jeune homme. Rouge et la bouche tremblante, Geneviève demande grâce. Maurice, songeant à cette passion de race, aveugle et tenace, qui s'interpose chaque fois qu'il s'attaque à Lucienne, rend le baiser :

— Je voudrais ne pas trop te perdre!

— Chéri! Chéri! — soupire-t-elle. — Il y aurait un Dieu, je l'aimerais moins que toi.

— Et que Lucienne?

— Oh!... Enfin, de quoi te plains-tu?

— Du manque à gagner. Compte ce qui reste de nos heures...

— Cela durera quelques jours!

— Crois-tu? Bécasse aimée, tu n'as donc aucune mémoire? Pendant son veuvage, cela a duré deux ans!

— Justement, son veuvage! Elle avait tant de chagrin! A la mort de Gustave, elle s'est évanouie deux fois.

— Pour l'évanouissement, elle ne craint personne.

— Comme tu la détestes!

— Du tout. Je dois même avoir, au fond, au tréfonds, d'excellents sentiments pour elle. Ce n'est pas sa jolie personne qui m'opprime, c'est sa présence... les peines qu'elle te donne... le souci et la fatigue... Je pense à l'énergie que tu vas encore gaspiller.

— Tu sais bien que j'adore les emménagements.

— C'est entendu. Surtout quand il s'agit d'elle. Seulement, tu vas me revenir avec un pauvre petit visage tout tiré... des paupières noires... des migraines. Tu n'es pas un chêne. Elle gémira pour toi. Qu'elle ait seulement un rhume de cerveau, ce sera à croire que le choléra grimpe les escaliers.

— Mon Dieu! — soupira-t-elle — comme c'est difficile de...

Ses longs cils battaient; il se sentit cruel, taquin, égoïste et, se jetant vers elle, il l'étreignit.

— Tout s'arrangera, — dit-elle. — Tu verras bien!

Il la tenait sur son cœur, et pensant à la joie immense qu'elle était dans sa vie, il avait un petit tremblement des lèvres.

Le valet de chambre montra son court gilet jaune dans la baie :

— Monsieur Gérard Gaume.

— J'y vais!

Et tandis que le domestique s'éloignait :

— Tu penses s'il vient pour moi, — ronchonna Maurice. — Lui aussi, elle me le chipe. Ce qu'elle va encore le bafouer.

— Tu ne voudrais pourtant pas qu'elle trompe son mari.

Maurice regarda le plafond, puis regarda Geneviève, puis :

— Je le retiens à déjeuner!

Pendant le déjeuner, Liane fut nonchalante. Elle se servait des portions minuscules, qu'elle avalait avec résignation. Lorsqu'elle soupirait, les yeux de Geneviève s'emplissaient de sollicitude. Gérard, guettant en dessous chaque geste de Lucienne, passait par toutes les nuances de l'aberration. Parfois, elle lui livrait brusquement son regard et souriait lorsqu'il devenait pâle. Il y avait, entre elle et ses vêtements, l'harmonie secrète qui fait vivre les robes d'une vie plus souple, plus ardente et plus fine que les plus beaux pelages. Elle communiquait aux étoffes son ardeur, sa fièvre ou sa mélancolie.

— Le retour à Paris me harasse, — répondit-elle à une question de Gérard. — On dirait qu'il y a de l'orage dans les murailles... et chaque course me rappelle les séances de massage électrique. Elles exténuent d'abord, puis ravivent.

— Dans quelques jours, vous serez fringante.

— Hélas! non, — gémit la jeune femme; — il y a la réinstallation. C'est horrible!

Maurice regarda Geneviève, tandis que Lucienne, accablée, se servait un grappillon de raisin :

— Pourquoi n'a-t-on jamais ce qu'on aime? — fit-elle en se tournant vers Gérard.

— J'ai ce que j'aime! — protesta Geneviève.

— C'est vrai. Tu as pêché l'idéal.

— C'est moi le petit idéal! — gouailla Maurice.

— Eh! oui, c'est vous. Vous étiez créé pour Geneviève. Tandis que moi...

Ses yeux s'élevèrent vers ce vague où elle cherchait l'avenir :

— Je me demande, — avoua-t-elle, — si aucun être a été créé pour moi. Ah! je n'ai pas de chance!

— Pas de chance avec vous-même, — fit Maurice. — Vous n'aurez jamais ce que vous aimez parce que vous n'aimerez jamais ce que vous aurez.

— Tout de même, — fit Liane avec dégoût, — ce que j'ai!

— Pourquoi l'avez-vous?

— C'est vrai, pourquoi l'ai-je? Je me le demande depuis deux ans, je me le demandais la veille de mon mariage. Je suis une bête!

Elle avait un air résigné, presque humble, qui faillit toucher Maurice.

Quand le café fut pris, Lucienne attira Gérard dans un cabinet attenant au fumoir :

— Vous avez changé, — disait-elle. — J'étais trop habituée à votre visage. Vous êtes comme un nouvel être, et j'en suis contente.

Il tremblait, sachant combien il était nécessaire d'être un nouvel être pour Lucienne :

— Prenez garde! — fit-il à voix basse. — Prenez garde, Liane. Il y a six ans que je souffre.

— Comme je voudrais que vous ne souffriez plus! Je vous ai toujours tant aimé!

— Oui, et c'était pire... Il eût mieux valu que vous me détestiez.

— Comme c'est juste! — murmura-t-elle.

Une odeur de Rose France semblait l'émanation même du corps flexible et se mêlait à l'arome du Clay, que fumait Maurice. Toute l'aventure terrestre se condensait dans la grande chevelure.

— Ah! — chuchota Gérard, — comment est-il possible que vous ne soyez pas venue à moi?... je vous offrais tout ce que

vous cherchez. Et puisqu'il y a cet incommensurable Mottraux!

Le visage de Liane se plisse, dans une aube de malice :

— Mais c'est mon mari!

— N'importe! Il vous a eue, — répliqua-t-il avec rage — Il vous a eue et c'est épouvantable. La seule chose que je ne vous pardonnerai jamais!

Elle se plut à lui voir ces yeux sauvages :

— Vous ne me maudirez jamais autant que je me maudis — geignit-elle — Et votre rancune s'effacera avant la mienne.

— Liane, ça ne peut pas durer. Il est impossible que vous ayez passé inutilement dans mon existence. Vous m'avez trop tourmenté... vous me devez quelque chose!

— Qu'est-ce que je vous dois?

— Vous me devez Liane.

— Rien que ça. Même sans amour?

— Même sans amour.

Elle secoua la tête et parut pensive.

Devant elle, on voyait une gravure, *La Défaite* : une adolescente fine, aux seins découverts, un fer à repasser, une vieille qui entre d'un air sinistre et le galant qui se sauve sous le lit :

> Mon mouchoir m'étouffoit, voyez, je suis en nage,
> Il n'est rien d'échauffant comme le repassage.

dit la petite. Son menu visage, ses yeux chavirés amusaient Lucienne :

— Non, — reprit-elle, — non, je ne me donnerai pas sans amour. Ce serait plus lugubre encore pour vous que pour moi!... Gérard, il me semble...

Elle n'acheva pas; il avait compris; une formidable espérance le fit pâlir.

Elle, debout, examinait le pendant de *La Défaite*. La vieille a trouvé le chapeau du galant, sa face de louve affamée semble vouloir mordre la petite qui pleure, plus fine et plus charmante :

> Ah! tu m'en imposois. — J'étais de bonne foi!
> — Regarde ce chapeau! Pleure, et corrige-toi.

Cet art léger satisfait pleinement Lucienne.

— Allons! — murmura-t-elle.

Elle est redevenue illisible. Son sourire voile son visage comme un brouillard voile la prairie. Mais quand elle rentre dans le fumoir, elle apparaît fringante, piaffante, sans trace de lassitude. Maurice songe à une belle chatte qui vient de croquer un passereau. Et tout de suite, Lucienne enlace Geneviève :

— Écoute, mon loup, je suis décidée à sacrifier la chambre du fond pour en faire un grand cabinet de toilette. Le mien est trop petit.

Cette décision prend Geneviève à l'improviste. Elle devient grave, elle se met à imaginer éperdument le voyage des meubles, des tapis et des tentures :

— C'est une révolution!

— Je vais t'expliquer...

Après quelques phrases, il est clair qu'il vaut mieux visiter le champ de bataille et elles montent à l'appartement de Lucienne.

L'œil gris de Maurice, gouailleur et mélancolique, guettait la silhouette agitée de Gérard :

— Cette sale histoire va recommencer? — demanda-t-il.

Gérard ne répondit que d'un signe de tête.

— Ça ressemble à une cure, — répartit l'autre —. J'aimerais mieux le thé du docteur Jawass. Son action n'est pas aussi sûre, mais on souffre moins.

Il considéra la fumée qui s'élevait de son Clay et remarqua :

— Les littérateurs s'obstineront jusqu'à la consommation des siècles à parler de la fumée bleue des cigares... Seule, une petite partie est bleue... un très joli bleu, du reste. C'est celle qui s'échappe du cigare, quand on ne fume pas. L'autre est gris sale.

— Un peu bleutée tout de même! — protesta faiblement Gérard.

— Si peu qu'il est ridicule d'en parler.

Dans le silence qui suivit, ils semblèrent bouder l'un et l'autre, mais la bouderie de Maurice était ironique, celle de Gérard inquiète. Leur amitié comportait la solidité particulière aux liaisons qui se basent sur des manies communes. Ils

avaient les mêmes dégoûts. Le billard donnait une supériorité à Maurice; mais les échecs, qu'ils pratiquaient avec ferveur, favorisaient Gérard. Légères, ces inégalités satisfaisaient et attisaient leur amour-propre. D'autre part, la compétence de Maurice s'imposait en musique, mais Gérard se connaissait mieux en œuvres d'art et bibelotait avec un commencement de maîtrise.

Quelques souvenirs profonds, et surtout cette multitude de souvenirs futiles qui sont le vrai prolongement de notre existence, nourrissaient le sous-sol de leur amitié et leur donnaient, au milieu des autres hommes, une intimité analogue à celle de deux compatriotes sur une terre lointaine. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre l'excès d'énergie ou de caractère qui finit par rompre les liaisons les plus puissantes. En revanche, ils subissaient le joug du passé avec une extrême soumission.

— Si je ne me trompe, — reprit Maurice en rejetant le bout de son cigare et puisant un prisme de cachou dans une boîte plate, — c'est la sixième reprise des hostilités.

— Est-ce que je sais? — répliqua craintivement l'autre. — Cela reprend quand elle le permet!

— Elle le permet chaque fois qu'elle est oisive ou qu'elle a son petit chagrin. Tout de même, tu manques de caractère.

— Je m'en vante. Le caractère est un sinistre barbacole.

— Mon vieux, traîne-toi dans la boue, traîne-toi dans la ..., je n'y trouve rien à redire, si le succès est au bout. Mais voyons! Tu es, comme disait l'autre soir Geneviève, l'homme le plus intelligent de la famille. Tu sais que cette reprise aboutira à ta déconfiture! Tu reviendras fourbu, décharné, malade — et bredouille.

— Qu'en sais-tu? — riposta Gérard avec aigreur.

— Que peut-on savoir dans un monde où tout est probabilité? Si on t'offrait, pour l'année prochaine, un voyage à la Lune...

— J'accepterais!

— Pourquoi? — reprit Maurice en riant. — Parce que tu es sûr de n'en pas courir le risque. Mais tu le cours avec Lucienne et le voyage n'est guère moins chimérique! Au retour, tu auras une fois de plus compromis ta santé : car le

ciel t'a fichu le don de te rendre malade par l'usage de l'exaltation.

— Je n'en suis pas plus fier, — remarqua flegmatiquement Gérard. — Seulement, sans exaltation, je suis un homme mort.

— Je ne te défends pas d'en prendre un petit verre! Mais tu ne supportes pas les rasades. Gare aux artères.

— Chez nous, c'est le foie!

— Des bêtises! — fit Maurice. — Tu n'as pas plus envie que moi d'être malade — au contraire. Liane t'a fait plus de tort que cinq ans de vadrouilles. Tu le sais, et tu sais qu'elle n'en vaut pas la peine.

— Ah! — fit Gérard avec douceur, — elle n'en vaut pas la peine!

— Dix autres, que tu pourrais avoir, valent autant qu'elle.

— Si tu le penses, tant pis pour ton goût. Liane peut avoir des rivales en grâce; en séduction, je ne lui en connais aucune.

— Quel enfantillage! Et madame Gouraud, et la petite Deresve, et Simone?

— Elles n'existent pas.

— Ah! bien, — fit Maurice exaspéré, — tu en as une « équation personnelle! »

— Mon vieux, — reprit Gérard d'une voix trouble, — quand elle entre dans un salon, tu n'as qu'à comparer avec l'entrée de madame Gouraud ou de Simone! Non, mais c'est effrayant! Toi-même, si tu n'étais pas le mari de cette admirable Geneviève!...

— Je l'ai aimée... J'avais vingt ans, j'étais gosse; ça n'a plus reparu. Et quand j'aurais été son amant, trois mois de ce prodigieux égoïsme eussent suffi à me dégoûter.

— J'attendais l'égoïsme! Dans son genre, Lucienne n'est pas égoïste. Sans doute, elle se laisse choyer et soigner par ceux ou celles qui l'environnent. Et entre parenthèses, les autres femmes se sacrifient très volontiers à son indolence, ce qui en dit long... Prétendre qu'elle est généreuse serait abusif. Mais elle détient les énergies des grandes amoureuses. Elle ne veut pas seulement être aimée — elle aime! Elle aime de tout son être, avec la fougue, l'ardeur et le sentiment. Je dis bien le sentiment, je ne dis pas la tendresse : la tendresse n'est

pas un don de grande amoureuse. Quand elle aime, Liane ne pense ni à son intérêt ni à son avenir. Elle va comme le bon soldat va à la bataille. Elle devient brave, remuante, diligente, elle ne craint plus la fatigue, elle est même capable d'une sorte de dévouement.

— Et après? Cela ne la change pas, ça la complète! Elle contribue à exaspérer l'amour pour l'amour, qui est une forme du suicide.

— L'amour pour l'amour, c'est encore ce que l'humanité a produit de plus considérable. Tant qu'il se développera, il n'y a pas à désespérer des races. La malaria et le rachitisme, c'est la petite passion truquée, irriguée et drainée. Mais le grand amour, quelle que soit sa forme, est à la base de la puissance humaine. Ah! l'amour de Liane vaut le sacrifice; elle est l'invitation au bonheur; elle cherche le salut avec une activité si naïve, si dévorante et si subtile qu'elle apporte du renouveau partout où elle passe.... Les ruines qu'elle laisse, les âmes qu'elle brise, les larmes qu'elle fait couler, les instincts de meurtres qu'elle suscite, ce sont des rançons nécessaires. L'eau, l'air et le soleil se paient par l'inondation, l'orage et l'ouragan... ou mieux, la vie se paie par la mort.

— Tu raisonnes comme un tambour! — fit Maurice en haussant les épaules.

Ils se turent, car les femmes revenaient; leurs voix claires se précisaient de pièce en pièce :

— Oh! les voix de femmes! — murmura Gérard. — Pense à ce qu'il a fallu de souffrances et de luttes, pour faire du grondement de la bête ces sons délicieux, aussi délicieux que des robes.

Déjà, on entendait bruire les jupes, puis Lucienne et Geneviève surgirent, qui se tenaient à la taille. Gérard, fermant à demi les paupières, écoutait battre son cœur.

— Qu'est-ce que je ferai de l'armoire lorraine? — demandait Lucienne.

— Je la mettrais dans le fumoir, contre le panneau du fond : elle y ferait tout à fait bien.

— Et le grand portrait?

— C'est vrai qu'il en faut, de la place! Bien, écoute : tu ôterais le Raffaëlli et l'Anquetin du petit salon?

Tout en parlant, Geneviève disposait un coussin derrière le dos de Liane, et lui tendait un tabouret.

— Tu es bien, petit loup?

Petit loup était bien.

— Une partie d'échecs? — demanda Maurice.

Gérard aurait préféré s'asseoir auprès des femmes. Concevant l'impatience de son ami et craignant de lui déplaire, il accepta avec une nuance de soumission.

Parce qu'il était consciencieux, il se défendit pied à pied, mais ses calculs furent médiocres et son inspiration débile. Maurice marqua deux victoires :

— Tu es en forme! — fit bassement Gérard.

— Oui... j'ai des idées, — avoua Maurice.

Et craignant un retour du sort, il consentit à coucher sur le champ de bataille.

Gérard fit un détour pour rejoindre Lucienne. Quand il fut assis auprès d'elle, il murmura :

— Je me suis quelquefois demandé si vous aviez une conception du monde?

— Ah! bien, — fit Lucienne suffoquée.

Elle réfléchit confusément et risqua :

— Le monde est une réunion de gens qui....

— Eh! non, — s'exclama le jeune homme en riant, — je ne parle pas de ce monde-là, mais de l'autre — de l'Univers.

— De l'Univers!

Elle frappa ses petites mains l'une contre l'autre :

— Au juste, qu'est-ce que vous me demandez? La terre, le ciel, le soleil, les étoiles?... Et la vie?

— Tout ça, oui. Y pensez-vous quelquefois?

— Quand on m'en parle.

— Et autrement?

Lucienne cilla et parut à peu près pensive :

— Est-ce que je sais! Par ci par là, je me demande d'où ça vient. Je ne vous cacherai pas que je crois que ça vient de Dieu et que je n'aime pas beaucoup d'y penser. On a peur... on voit des trous... on tombe. Avant tout, je me rappelle que je vais vieillir. Vous ne pouvez pas même vous imaginer à quel point la vieillesse m'épouvante. Il y a une multitude de choses, des grandes et des petites, que je n'aurais jamais faites si la jeu-

nesse durait cent ans. L'idée que tout va finir, l'idée que dans quelques années le bonheur sera impossible... je me dépêche, je trotte, je veux absolument avoir ce que je ne pourrai plus avoir, *plus jamais avoir*!

Elle murmura avec un tremblement d'horreur et de goût :

— Une vieille femme!

— Au fond, — grommela Gérard, — c'est une conception du monde comme une autre. Je vous parlais du monde de l'Espace, Lucienne; vous me présentez le monde du Temps. Il est bien plus le nôtre, moustiques que nous sommes. Ce que vous en pensez est l'essentiel.

— Vous parlez hébreu!

— C'est vrai, je vous traduis en hébreu. Tout de même, Liane, pour être aimé de vous, je donnerais plusieurs années de mon univers.

— Venez me voir, — dit-elle, — je serai bientôt installée.

Des promesses mystérieuses animaient son visage.

III

— Il a l'air d'un rat! — songeait Lucienne en considérant son mari.

Il grignotait des pommes de terre soufflées. C'était un homme de stature basse, au poil beige, avec des yeux de cheval, flageolants et ombragés de cils durs. Le menton fuyait, la moustache se hérissait pauvrement, et le profil était pointu. Par intermittences, Motteraux prenait une attitude et semblait faire un discours, tout bas, à des gens invisibles.

Il dit :

— Il est temps que ces scandales cessent, car nous devenons... nous devenons....

— Ne cherche pas tes mots! — fit Lucienne avec impatience.

— Nous devenons ridicules! — acheva-t-il en donnant un coup de tête dans le vide. — L'étranger s'exagère... s'exagère...

— Tu finiras plus tard.

Il se remit à ronger ses pommes de terre.

Après une minute, il ajouta :

— Tu ne t'intéresses pas aux problèmes !

— Non, — dit-elle, — il me suffit que tu t'y intéresses. Mais tu te crois forcé d'arrondir tes phrases comme des billes, et tu glisses... Si tu laissais tout bonnement aller ta langue, elle te mènerait au but. Tu pondrais des bouts de phrases et ça fera le compte....

Il devint rouge et se révolta. Sa pauvre âme susceptible et peu cohérente tournait sur elle-même comme un manège de foire. A un sens ombrageux de sa dignité, il joignait des ambitions cuisantes, mais ne sachant à quel projet s'agripper, il tentait de saisir des occasions, dans le vague.

Effaré, il tira un petit portefeuille de sa poche et y chercha une note. Cette occupation symbolisait quelque chose de grave et de digne : elle lui rappelait les hommes d'État, les savants, les explorateurs, ou tout au moins les grands financiers.

Lucienne s'étonne de voir en face d'elle ce petit homme absurde, honnête et passionné. Il ne la dégoûte point. Elle a pour lui une manière d'affection dédaigneuse et d'estime apitoyée ; elle songe qu'il serait tragiquement malheureux s'il se croyait trompé, et qu'il se livrerait à toute espèce d'actes hâtifs, violents, désagréables... Mais l'idée qu'on pourrait lui être fidèle semble saugrenue.

Comment a-t-elle pu l'épouser ? C'est une de ces énigmes intérieures, aussi mystérieuses que les énigmes de l'univers. Elle n'en avait aucune envie, aucun besoin. Recrue de fatigue par son long amour pour Louis Stenne, elle s'ennuyait. Des amis l'ont poussée. Il y eut enfin la volonté de ce petit homme, sa poursuite acharnée, sa patience prodigieuse : d'une façon bizarre mais réelle, il a été plus fort qu'elle. Indifférente, ironique, splénétique, elle a cédé. Cela lui semble impossible aujourd'hui, comme semblent impossibles tant d'actes décisifs que nous avons l'air d'avoir accompli sérieusement et où nous apportâmes une incurie de jeunes chiens.

Pour Liane, il est vrai, le mariage est un événement de surface, quelque chose comme la location d'un hôtel. Elle tient assez à ce qu'un homme vive près d'elle. La nuit, elle redoute

la solitude et les domestiques ne la rassurent guère. Il faut aussi qu'on gère sa fortune, qu'on discute ses intérêts, qu'une responsabilité supplée la sienne, et même qu'il y ait là un amour qui veille, qui l'enveloppe, sans qu'elle doive le payer de retour, sans qu'il l'arrête dans sa course au bonheur... Pour tout cela, Georges Motteraux en vaut un autre. Il est loyal, vigilant et brave; en voyage, il peut à la rigueur remplacer une femme de chambre malade; il sait faire une malle et agrafer un corsage; il veille au confort et prend à son compte les corvées : « C'est un brave homme! » songe-t-elle avec dédain.

Elle lui crie à travers la table :

— Grand serin, ne boude pas.

Tout de suite, il la regarde avec ses bons yeux de cheval où se mêlent l'humilité et l'orgueil. Car, naturellement esclave devant elle, et saisi d'une sorte de mysticisme effaré lorsqu'il la touche, il croit pourtant qu'il l'a conquise. Il a dans la tête un carnet de route où sont marquées les étapes de sa victoire.

Tel jour, elle l'a pour la première fois remarqué. Tel autre, elle s'est brusquement émue : il commençait à plaire. Suprême apparaît un soir d'août, sous les syringas, alors que se levait la première étoile :

« Ce soir-là, — s'affirme-t-il avec religion... — ce soir-là, je la dominais. »

Ce grand souvenir se lève, juste au moment où Georges pèle une poire. Il s'arrête, il contemple sa femme avec adoration :

— Te rappelles-tu?

Il essaie de décrire le crépuscule, les syringas, la première étoile. La bouche tremble. Son émotion est, qui sait? égale à celle du Dante devant Béatrice ou de Pétrarque auprès de Laure. Il est l'amant, le héros, le vainqueur... Son bredouillement, ces mots qui fuient sa langue, c'est au fond le cantique, le long effort des hommes vers une félicité qui les dépasse et les écrase.

Liane, une mandarine rouge entre le pouce et l'index, écoute avec un rire menu le pauvre hère essoufflé :

— Oui... oui —, acquiesce-t-elle, avec indulgence —, il me semble... je me rappelle : nous revenions de l'étang.

— Nous venions du parterre —, rectifie-t-il avec anxiété.

— Eh ! oui, du parterre ! — fait-elle en divisant la mandarine.

— N'est-ce pas ? —, soupire-t-il, blême d'enthousiasme. — C'est bien ce soir-là que j'ai... j'ai... touché ton cœur.

— Tu le touches encore.

Le rire pouffe en elle, qu'elle étrangle. En somme, elle est gentiment émue, elle voit distinctement ce qui se passe dans le petit homme ; elle y retrouve ce qu'elle cherche avec tant de ferveur à travers le désordre des choses :

— Est-ce vrai, Liane ?

— Ah ! moi... si tu savais !

— Je sais —, affirme-t-il avec conviction.

Il s'est levé ; il se dirige vers elle, les yeux étincelants.

— Du calme ! — murmure-t-elle.

Toutefois, elle lui tend poliment la joue et la lui laisse embrasser à sa guise. Il y promène des lèvres tremblantes, il a l'air d'un rongeur qui grignote un fruit.

— Voilà ! — conclut-elle. — Achève ta poire.

Il achève sa poire, le cœur palpitant, plein de cette sensation servile que lui donne le contact de sa femme. C'est un triomphe — un triomphe de Chinois qui rampe à quatre pattes devant le mandarin.

« Qui sait, songe Lucienne, si ce n'est pas lui qui m'a le plus aimée ! »

Cette idée l'agace. Elle regarde le petit homme sans bienveillance : il est exorbitant que Georges Motteraux la possède, il serait idiot qu'il ne fût pas trompé et qu'il ne souffrît point.

« S'il souffre, il m'ennuiera ! » se dit-elle avec impatience.

Elle cherche à se figurer la façon dont il accueillerait son infortune, s'il serait menaçant, s'il provoquerait le rival. Non ! il n'oserait pas la menacer. Il crierait, il se lamenterait, il s'agiterait comme une mouche, mais il pardonnerait. Tout de même, il y a un mystère dans chaque être ! Liane le sait, qui se chauffe aux passions. Georges peut devenir fou, pendant une heure : il ne faut pas une heure pour qu'il tue Liane et se suicide.

Elle rit tout bas. Elle a la brusque certitude que l'arme tomberait des mains du jaloux.

— Pourquoi ris-tu? — demande Mottereaux en sursautant.

— Je ne sais pas... je pense à des choses.

Georges craint maladivement le rire non motivé. Quand il tombe dans un groupe de jeunes hommes ou de jeunes filles qui rient à l'aventure, il fuit comme un lièvre. Il regarde avec effarement sa femme chez qui persistent des bribes d'hilarité et murmure :

— Mais à quoi pensais-tu?

— A un drame.

— A un drame! — s'exclame Mottereaux, abasourdi.

Comme elle est redevenue sérieuse, il se rassure. Il voudrait pourtant savoir ce qu'elle a vu de dérisoire dans un drame, et il insiste, timide :

— Un drame, pourtant?

— Est-ce que les drames ne sont pas ridicules? — fait-elle. Même au théâtre, où ils sont bien arrangés pourtant, on ne sait jamais si le moment terrible n'est pas un moment grotesque. Et dans la vie? Une dispute... une dispute qui peut finir par des coups de couteau ou du vitriol, c'est inévitablement bouffon! Si tu étais un mari trompé, ce serait tragique pour toi... mais pour les autres?

Il se crispe; quelque chose de fou ou de lamentable dilate sa prunelle :

— Lucienne! — dit-il d'un ton suppliant.

Il ajoute à voix basse :

— J'aimerais mieux que tu parles de ma mort.

Elle trouve qu'il a « bien dit ça », et lui sourit :

— Allons prendre le café! — conclut-elle.

Quand ils furent dans le petit salon, elle tomba dans un rêve où alternaient la langueur et l'impatience. Les deux années qu'elle venait de vivre en Amérique étaient sur elle comme une cangue. Elle ne comprenait plus comment cela avait été supportable; elle se disait tout bas, avec de longs frissons :

« Dans six jours, j'aurai vingt-huit ans. »

Et secouée d'épouvante :

« Puis, vingt-neuf... puis trente! »

Trente ans! A peine nubile, elle avait déjà peur de cet âge

formidable. Mais il était perdu, au large du grand Océan, dans les terres arctiques... Maintenant, le voici proche. La neige étincelle, la neige atroce des cheveux blancs.

D'un geste quasi spasmodique, elle atteignit un petit miroir qui traînait sur la table, elle scruta la plante fragile de sa jeunesse.

La grande chevelure poussait à foison, étincelante de sève; pas une herbe n'était séchée ni blêmie. La gloire des belles arrondissait les joues et remplissait les yeux d'un feu de joie; les rides futures ne traçaient que des lignes incertaines et fugitives. A peine si l'on découvrait, au coin des yeux, quelques fils d'araignée, comme on en voit sur certains visages émotifs d'adolescents.

N'importe, elle avait vingt-huit ans. Il faut se hâter, saisir la minute cruelle, et vivre à tout prix. Naguère, Liane croyait que c'est facile : elle n'avait qu'à paraître; tous les hommes s'assemblaient avec une même palpitation. Mais non, c'est difficile, compliqué, fatigant, plein de pièges.

Rien ne coïncide. Les êtres et les événements, le temps et l'espace sont ligués contre vous. Tel qu'on choisissait, est esclave, tel qu'on jugeait charmant, semble soudain ridicule; celui-ci n'osera jamais; cet autre, à l'heure ou le dénouement approche, est contraint au départ; cet autre encore passe et repasse, rendu insaisissable par d'imperceptibles circonstances.

« Mon Dieu! soupira-t-elle, c'est donc Gérard qu'il faut aimer. »

Les raisons s'accumulent. C'est l'amour sûr, profond, éclatant : toutes les bravoures et tous les sacrifices. Avec Gérard, elle aura cette fraîcheur dont elle a soif, cette ferveur sans quoi tout est fade. Comme il la comprend! Seul, peut-être, il entend son grand cri vers le bonheur, seul il l'excuse de toute négligence et de tout égoïsme :

« C'est Gérard! » se répète-t-elle avec un peu d'ivresse.

Cette ivresse l'enchante. Liane est prête à la faire croître, et elle trouve aussi que c'est juste : nul ne l'a autant méritée. Qu'il a bien su souffrir et attendre!

Cependant, Mottereaux avait glissé un coussin de soie derrière le dos de Lucienne, et posé, après y avoir appuyé ses

lèvres, les petits pieds sur un tabouret. Ensuite, ayant choisi un cigare dont elle aimait l'arome, il s'abandonna à son bonheur. Il l'estimait sans lacunes. Elle n'avait qu'un geste à faire pour séduire les plus riches, et c'est lui qu'elle a choisi!... Elle était là!... Elle y était hier... elle y serait demain. Quelque justice qu'il rendît à son propre mérite, il en demeurait interloqué. Un débat s'élevait que sa pensée conduisait à l'aventure et qu'il terminait en concédant une part à la chance...

« Je l'ai! songeait-il sans lassitude. Ah! ah! je l'ai! »

Chaque mouvement de Liane le remplissait d'orgueil.

— Je n'irai pas à la banque cet après-midi —, annonça-t-il après un long silence.

— Ah! — fit-elle, contrariée — et pourquoi?

— J'attends un ancien ami de lycée, Charles Vagrenne, un garçon qui m'adore.

Il ajouta, haussé sur la pointe de ses bottines :

— Je lui ai rendu service.

— Je sais, — fit-elle. — Tu me l'as dis... Un officier de marine.

— Un garçon d'élite... et si dévoué!

Il avait l'air d'aspirer le dévouement de Charles Vagrenne avec la fumée de son cigare.

— Tu veux bien que je te le présente? — demanda-t-il.

— Mon Dieu, oui, et comme c'est mon jour...

Elle fit un geste indifférent :

— J'aimerais que ce ne soit pas avant quatre heures.

— Comme tu voudras. Nous avons des choses à nous dire!

— Des confidences?

Il devint grave. Les confidences paradaient et pullulaient comme une procession sur un parvis trop étroit :

— C'est un homme tout ce qu'il y a de plus capable! Si celui-là ne devient pas amiral! — conclut-il avec une exaltation brusque.

En même temps, une autre exaltation le saisissait, à la pensée d'ébahir Charles par la vue de Lucienne.

— Eh bien! — dit-elle gentiment, — je serai heureuse de faire la connaissance de cet amiral.

Elle était debout et s'étirait comme naguère, il s'avança, dans une intention de caresse :

— Il faut que je me sauve! — dit-elle.

Elle laissa la bouche de Georges frôler ses cheveux et alla rafraîchir sa toilette.

Lucienne recevait de quatre à sept heures, mais Gérard devait venir vers trois heures et demie. Elle n'avait pas voulu lui accorder davantage, pour des raisons qu'elle-même déduisait mal, et qui ressortissaient à l'instinct de restriction, capital en amour. Elle avait le sens inné des obstacles qui attisent et prolongent les préliminaires. Rien ne lui était savoureux qui n'eût été vingt fois remis en question. Elle voulait aussi éviter une surprise. La veille, au sortir de chez les Rana, il l'avait accompagnée en voiture, et elle avait bien failli lui livrer ses lèvres. Avec un autre, elle y eût attaché moins d'importance : elle n'admettait aucunement que le baiser engageât la femme. Au rebours, elle prétendait y voir une sorte d'épreuve, qui pouvait donner à réfléchir. Avec Gérard, il en allait différemment. Après son long insuccès, il devenait impossible de le repousser au moment où il croirait réussir : l'humiliation serait trop grave.

Lucienne le sentait d'autant mieux qu'elle avait une sorte d'admiration professionnelle pour la longue endurance du jeune homme.

« Comment est-il possible que je ne l'aie pas aimé? » songeait-elle, recoquevillée dans son fauteuil. « Personne ne m'a aimée et personne peut-être ne m'aimera comme il m'aime... » « Enfin, il est bien fait, il est élégant », ajouta-t-elle, car, incapable de concevoir l'amour sans l'éclat physique, elle aurait repoussé un petit Bonaparte jaune ou un Kléber aux traits massifs.

« Oui, comment est-ce possible? »

Elle s'efforça de ne pas penser à un détail insignifiant qui avait toujours desservi Gérard : « Il a beaucoup changé! »

Et elle devint impatiente.

L'heure, devant elle, cheminait sur un petit cadran Louis-Philippe. Elle considérait étourdiment l'aiguille qui mangeait les minutes et oubliait de s'en inquiéter. L'appel au bonheur la hâtait vers ce futur qu'elle redoutait si fort; jamais elle ne jetait l'ancre...

Encore neuf minutes, six minutes... deux minutes... Une portière se leva et Gérard montra son visage finement saupoudré de bistre. Une charmante lassitude détendait le regard. Tout l'homme était trempé de passion, avec cette ardeur du risque et du sacrifice que la jeunesse enchante :

« Il est bien ! » se dit-elle avec joie.

Lui s'était arrêté et la contemplait. Elle lui était un spectacle éternellement neuf, comme l'aube, le crépuscule, la forêt, la montagne — un inconcevable paysage humain où il découvrait autant d'illusions et de métamorphoses que dans les beaux nuages qui naviguent au temps des équinoxes.

— Ah ! Liane, — chuchota-t-il, — il est pourtant admirable que vous existiez et que je sois là, auprès de vous, et que je vous aime !

Il tenait la petite main, l'étonnante petite main qui semblait se rapetisser encore au contact, tellement elle était fondante, veloutée et flexible.

— Cruelle et mauvaise Liane, — reprit-il avec un faible sourire, — vous pour qui j'ai crié de détresse, vous par qui j'ai connu les insomnies épuisantes, vous pour qui j'ai grincé des dents et pour qui j'ai pleuré comme un petit enfant, quel spectacle vous êtes pour votre serviteur et combien vous faites sentir que la vie, même affligée et incertaine, vaut l'effort des êtres !

Il essayait de badiner, mais le terrible lyrisme de l'amour faisait trembler sa voix. Liane, qui entendait peu les arts et les lettres, frémit de le sentir si plein d'elle et murmura :

— Vous êtes gentil !

Elle mettait presque autant de choses dans ce petit mot fatigué que lui dans sa longue phrase.

— Lucienne ! — balbutia-t-il en essayant de la saisir à la taille, comme il avait fait dans la voiture, à la sortie de chez les Rana.

Elle se dégagea en montrant la portière :

— C'est mon jour... Quelqu'un peut venir... Il y a des gens qui ont la manie d'arriver avant l'heure... Madame Cornaux ou le jeune Louville...

Elle avait une mine confuse, où l'émotion s'éparpillait. Et il y eut un moment de gêne. Le jeune homme essayait en vain

d'attraper une des phrases qui jouaient à cache-cache au fond de sa conscience. Il se crut ridicule, il n'avait plus l'impression d'aimer Liane ni rien au monde :

— Il faut être sage, — dit-elle en lui touchant doucement le bras.

Ce mouvement ne put dissiper la gêne; Gérard avait envie de s'en aller :

— Vous ne m'aimerez jamais! — fit-il avec rancune.

— Oh! Gérard...

Un grand découragement s'exhalait d'elle :

— Vous êtes injuste... jamais vous ne m'avez tant plu.

— Est-ce vrai? — cria-t-il.

Son cœur s'emplit à pleins bords d'orgueil et d'un prodigieux instinct de dévouement. Il imaginait un péril insondable et accomplissait, comme dans un rêve, des actes rapides, décisifs, héroïques. Ces naïvetés le faisaient sourire; il les aimait pourtant, pour leur force exaltante...

— Vous savez bien que c'est vrai! — chuchotait-elle. — Vous le savez mieux que moi peut-être... personne ne me connaît comme vous!

— Vous m'avez si souvent échappé. Il y a, entre vous et moi, l'histoire de ma longue défaite, si cruelle, Liane, et qui fait croître mes craintes en proportion même de mes espérances. Ah! ne me décevez plus. Cette fois, je le sens, je vous haïrais!

— Je suis pourtant mariée, — objecta-t-elle.

Il haussa les épaules :

— Vaine parole! Vous êtes aussi incapable de lui être fidèle que d'entrer dans un monastère. Ce serait grotesque... Bon quand le mariage est une chose profonde, une chose sacrée, comme le mariage de Geneviève et de Maurice! Mais votre mariage à vous, c'est une farce... et de mauvais goût.

— Gérard! — s'exclama-t-elle, irritée.

— Allons, ne vous fâchez pas. N'est-ce pas mon privilège de tout vous dire?

— Il ne faut pas le dire comme cela — reprit-elle avec une moue.

Il y eut un petit silence. Gérard regardait ce même cadran que Lucienne regardait naguère et constatait avec épouvante

qu'un quart d'heure était déjà mangé. « Je n'ai dit que des choses inutiles! » pensait-il. Il cherchait hâtivement ces choses essentielles auxquelles les plus subtils croient comme les plus candides.

« C'est inepte! se disait-il. Depuis cinq ans, toute parole est redite... il n'y a que les circonstances. Ce n'est pas moi qui les mènerai. »

— Je sais très bien —, reprit-elle, — que mon mariage n'est pas bon, mais croyez-vous que je pouvais en faire un meilleur?

— Non! — répondit-il, entraîné par la franchise qu'il avait si naturellement avec Liane. — Pour un mari moins aveugle, quelle horreur de vivre avec vous!

Elle ne se fâcha pas, et une fois de plus, elle songea que l'amour de Gérard dépassait de loin tous les autres : non seulement il résistait à une connaissance précise, mais s'en excitait. Liane admettait qu'elle ne pouvait recevoir un plus bel hommage.

Elle demanda :

— Vous n'auriez pas voulu m'épouser, vous?

— Quelle sottise! Comment aurais-je pu ne pas vouloir?...

— Malgré l'horreur?

— Malgré une pire horreur. Est-il possible que vous me le demandiez?

— C'est pourtant beau ce que vous dites là! — fit-elle attendrie.

— Oui, — soupira-t-il, — c'est très beau.

Un coup de timbre se fit entendre :

— La première visite!, — fit Liane en tendant l'oreille. — C'est dommage... je commençais à m'émouvoir.

Ils échangèrent un regard ardent et brusque;

— Demain, au Bois... près du Jardin d'Acclimation... notre coin! — chuchota-t-elle.

Un pas léger approchait; une vieille dame maigre montra son profil en cimeterre. Gérard lui jeta un regard de haine.

IV

Gérard trouva son père en train de lire le petit prospectus qui accompagne les flacons d'huile de Harlem. Après une cure d'huile d'olive, dont les effets semblaient favorables mais imparfaits, Frédéric s'abandonnait à une crise d'empirisme. Un médecin lui avait dit : « J'ai vu l'huile de Harlem produire des effets surprenants ». Gaume, ayant ruminé la phrase pendant plusieurs jours, surtout le soir et le matin, fit venir l'antique remède. Contenu dans un petit flacon de verre, en forme de tube, il répand une odeur violente, mais aromatique. Frédéric lisait le prospectus avec des sourires qui cachaient son attendrissement :

Maison fondée en 1896

En Jésus-Christ sont tous les trésors de la guérison, de l'âme comme du corps. Toutes les vertus des médicaments et toutes les actions du médécin *(sic)* sont par Lui : à Lui l'honneur et la gloire aux siècles des siècles. Amen.

VERTU ET EFFICACITÉ DU

MÉDICAMENTUM GRATIA PROBATUM.

Cette médecine fait des merveilles à ceux qui s'en servent et la Grâce du Tout-Puissant s'y fait sentir à merveille.

Cette Médecine prise et s'unissant avec le Chyle de l'Estomac est comme un Mercure volant, qui ne laisse monter les vapeurs sans s'y mêler. Elle ne laisse couler aucun humide dans les veines ou nerfs, sans l'accompagner même jusqu'à la sortie par les pores. Elle se communique et développe sa vertu, nonobstant qu'elle soit expulsée par l'urine, ou par le selle...

Frédéric interrompit sa lecture en voyant entrer Gérard :

— Tu vois! — cria-t-il. — Je me livre aux recettes de bonne femme...

Il tapota le prospectus et repartit :

— Il en est de vénérables. L'huile de Harlem a vu la médication changer dix fois et elle subsiste, ne rions pas! Le texte d'un prospectus n'est rien : la vérité est dessous.

Il relut, à mi voix, en agitant sa tête de corbeau :

— En Jésus-Christ sont tous les trésors de la guérison.

Puis il parut pensif.

— En somme, — grommela-t-il, — nous autres athées formons un tout petit îlot dans l'immense mer humaine, un petit îlot escarpé, rocheux, aride et misérable, où nous tremblons de faim et de froid. Depuis qu'il y a une histoire des hommes, il y a une histoire des religions. Malgré tout, non, malgré tout, je ne m'explique pas cette illusion indestructible et formidable.

— C'est, — répondit distraitement Gérard, — une des maladies du langage.

— Quoi! Une maladie du langage? — clama Gaume avec irritation. — Est-ce que tu sais seulement ce que tu éjacules?

— Si tu préfères, c'est une des rançons du langage, un district de cet incommensurable amas de mensonges, d'erreurs et d'illusions que le verbe a rendus possibles. Car il ne faut pas s'y tromper : grâce au langage, nous concevons surtout et avant tout un monde fictif. La vérité — j'entends par là une adaptation convenable au réel — est une exception absolument infime dans les idées, histoires, souvenirs, par lesquels nous représentons notre univers et notre humanité. Sur cent de nos jugements, il n'y en a certainement pas un de correct, et sur mille anecdotes, deux ou trois tout au plus ne sont pas fausses.

— Tu m'as l'air de barboter, — ricana Frédéric. — Si le langage falsifiait à ce point les choses, la réalité nous fricasserait!

— Elle le fait si souvent! Le langage nous mène continuellement à des erreurs saugrenues et effrayantes. Si l'on essayait de faire une histoire des catastrophes naturelles produites par des assertions fausses, on en demeurerait effaré. Quant aux catastrophes sociales, dues aux maléfices verbaux, elles sont immenses et innombrables.

— Dis tout de suite que le langage est la pire des calamités.

— On pourrait le soutenir... avec Esope. Comme on pourrait, avec Esope encore, soutenir la thèse contraire. Mais c'est du paradoxe. Le langage est tout bonnement le principe des sociétés humaines. Sans lui, nous serions quelque chose d'intermédiaire entre l'orang-outang et le chimpanzé. Par lui,

nous trouvons en venant au monde un inépuisable trésor d'expérience, depuis l'expérience des pauvres bougres qui allumèrent les premiers feux sur la savane, jusqu'à l'expérience d'un Pasteur, d'un Berthelot ou d'un Curie. Seulement, il se trouve que le langage a l'étrange propriété de créer et de transmettre l'erreur mieux encore que la vérité. Les hommes peuvent plus commodément affirmer des centaines d'événements fictifs que certifier quelques événements vécus. Nous avons aussi la licence d'amplifier, de dénaturer, d'embellir ou d'enlaidir les circonstances, à notre gré : personne, je crois, ne s'en prive. Les plus sincères mentent avec une aisance merveilleuse et se dupent avec leurs propres paroles. Les plus méfiants, n'ayant pas le loisir de vérifier tant de fantasmagories, sont contraints d'en croire un grand nombre, en recourant à leur logique ou à leur flair qui les dupent à leur tour, puisque cette logique et ce flair prennent la forme du verbe. Par suite, amours, haines, désirs, espérances s'agitent dans une inextricable forêt de fables... Nous y choisissons, au hasard, la pâture intellectuelle et sentimentale. Non seulement chaque homme adopte continuellement des croyances qui flattent ses aspirations et soulagent son indolence, mais il y ajoute ses hypothèses. Ainsi se créent les singulières maladies sociales que je nomme les maladies du langage et parmi lesquelles je classe au premier rang les religions. Dans notre forêt de fables, elles sont des fables un peu plus vastes, adoptées par un plus grand nombre d'individus, consolidées par la contrainte, et puisant leur force dans l'instinct de conservation.

— C'est toi qui me sembles une maladie du langage, — riposta Frédéric d'un ton acariâtre. — J'ai beau être athée, je sens là quelque chose de plus profond, de plus vénérable et de plus angoissant qu'une question de mots. Dieu est un véritable besoin de l'homme, un besoin intolérable et indestructible, dont on n'a pas même su donner une ombre d'explication. Ah! n'est-ce pas, qu'on me fiche la paix avec la science!.. Pour l'essentiel, nous en savons juste autant que l'homme des cavernes.

Il avait le visage ombrageux et détournait le regard. Une méfiance aiguë plissait son front et ses paupières :

— Je n'admets que les mathématiques! — fit-il soudain. — Or, on n'a jamais mathématiquement démontré ni infirmé l'existence de Dieu!

— Je crois bien me souvenir —, dit rêveusement Gérard, — qu'un mathématicien a essayé une démonstration algébrique de l'existence de Dieu. C'était même un mathématicien de grande classe, de la classe d'un Cauchy ou d'un Hermite. En somme, il ne doit pas être le seul

Frédéric tressaillit et essaya de sourire :

— C'était un jeu? — balbutia-t-il.

— Je ne crois pas. Les mathématiciens sont fréquemment des mystiques. Est-ce que les fondateurs des mathématiques modernes, Descartes, Leibnitz, Newton, ne croyaient pas dur comme fer à l'existence de Dieu?

— Mais c'est vrai! — cria Gaume, en déplissant son petit prospectus. — Je n'y avais jamais pensé. Tu ne trouves pas ça étrange?

Les mathématiques lui inspiraient une crainte mystérieuse et une confiance sans bornes.

— Pas plus étrange qu'autre chose! — grommela Gérard.

Frédéric se renfrogna; l'idée que son fils pouvait le croire préoccupé par la question religieuse l'agaçait et l'humiliait :

— Tout ça c'est de la bouse de la vache! — finit-il par dire. — Certainement tu es venu pour me parler d'autre chose.

Il faisait ses yeux de pie, sarcastiques et vigilants. Gérard se dit qu'il était préférable de mettre les pieds dans le plat :

— Je viens te demander de l'argent.

— Je n'aime pas ça! — risposta vivement le père.

— Je le sais, — dit Gérard avec douceur. — Aussi je ne t'en demande jamais.

— Tu n'as aucune raison de m'en demander. On te défraye de tout — largement. Ton tailleur seul te revient à cent louis, bon an mal an, et je paye autant dire sans discuter. Tu uses autant de linge qu'une cocotte. Mon auto est plus souvent à ton service qu'au mien. Enfin, et surtout, tu as mille francs par mois, uniquement pour tes menus plaisirs. Qu'est-ce que tu as fait pour mériter cette existence privilégiée?

— Rien! — acquiesça Gérard. — Je suis ton fils, voilà tout.

— Tu supposes naturellement que ça suffit, que je te dois tout, et tu trouverais juste que ton père et ta mère crèvent pour satisfaire tes caprices?

— Je conviens que tu ne me dois rien. Seulement, voilà : ma mère et toi avez pour le moins trois cent mille francs de rente. Vous n'êtes ni l'un ni l'autre affiliés à la Confédération générale du Travail et si l'on proposait la suppression de l'héritage, vous pousseriez des hurlements. On m'a élevé aussi mal que possible : chaque fois que j'ai tenté quelque chose d'utile, vous avez jeté des bâtons dans les roues. Alors, n'est-ce pas, la question de mon mérite ne se pose plus. Je ne vaux pas grand'chose, c'est entendu. Mais vos caisses sont pleines, et je demande, une fois en passant, une goutte de ces économies que vous entassez pour moi.

— Des économies! — clama Gaume. — Des économies!

Il clamait sans condition.

— Pourquoi faire? — demanda-t-il après un silence.

— Je ne le sais guère. Il y a de l'imprévu dans mon budget. Il faudrait que je puisse disposer de quelque réserve... selon les circonstances.

— Alors, — articula sardoniquement Frédéric, — c'est une affaire de femme.

— C'est une affaire de femme.

— Tu ne manques pas de culot!

Un frisson d'envie avait passé sur la lèvre du père; des regrets aigus lui pinçaient le cœur. Il ne pardonnait pas au sort de lui avoir versé parcimonieusement la tendresse féminine. Et il en voulait parfois à son fils qui, plus joli que lui, plus expert en élégance, plus flexible en ses façons, rencontrait l'amour à chacune de ses démarches. Leur ressemblance irritait ce mécontentement :

— Ces histoires me dégoûtent! — grogna Gaume. — Et de quoi ai-je l'air dans tout ça?

Soudain ses yeux s'allumèrent, son nez s'amincit et il devint un peu pâle :

— C'est Liane?

Gérard fit un geste qui ne niait ni n'affirmait. Frédéric, en

marche autour de la chambre, proférait des paroles hétérogènes :

— C'est honteux! Elle vient de se marier... Qu'est-ce qu'il lui faut? Je la verrai et je lui parlerai...

— Elle t'enverra promener! — fit tranquillement Gérard.

Déjà la colère de Gaume se mourait. Il ne la comprenait pas lui-même. Elle était sortie de ces antres obscurs où nous cachons, comme dans un placard, toutes sortes de sentiments troubles, dépareillés ou incommodes :

— Enfin, qu'est-ce qu'il y a avec elle? — demanda-t-il, presque cordial.

— Il y a que je l'aime.

— Gourde! — reprit Frédéric avec un petit rire, car il avait compris à l'accent de son fils qu'il n'y avait rien de positif. — Cinq ans qu'elle se moque de toi! Il n'y a pas de raison pour qu'elle ne s'en moque pas pendant cinq ans encore!

— Ce sera comme elle voudra.

Dans le silence qui suivit, le père déchirait des enveloppes qu'il jetait au panier, tandis que le fils considérait avec patience le bout de ses bottines :

— Combien te faut-il? — demanda enfin Gaume.

— Est-ce que je sais? Je voudrais que tu m'ouvres un crédit de dix mille francs.

— C'est chaud. C'est même incandescent. Et immoral.

Frédéric, choqué dans l'essence économe de sa nature, affectait l'ahurissement :

— Qu'est-ce que tu en ferais? — reprit-il. — Tu ne peux pas lui offrir de bijoux... tu ne peux pas même l'amener dans les lieux où l'on dépense...

— Je n'en ferai peut-être rien du tout. C'est une sécurité que je cherche, la certitude de n'être pas arrêté par des vétilles.

— Cinq mille francs suffiront!

— Si tu veux! — répondit Gérard, non sans une pointe d'amertume.

« Il me juge rateau », pensa Frédéric.

Il aurait bien voulu revenir sur son marchandage, mais le manque d'habitude lui rendait cette volte-face impossible. Et ils demeuraient là, boudeurs, chacun mécontent de l'autre et le père encore plus mécontent de lui-même :

— Je te remercie, — fit enfin Gérard en se levant.

— Tu ne me remercies pas du tout! — riposta l'autre d'une voix aiguë. — Tout t'est dû, parbleu, même de me faire payer tes ordures.

Gérard n'accepta pas la querelle. Il répondit avec bonne grâce :

— Ne te fais pas plus diable que tu n'es. Je sais bien que tu m'aimes, au fond...

Gérard ne voulait pas demander d'argent à sa mère. Quoiqu'elle eût apporté une dot considérable, elle abandonnait aveuglément les questions d'intérêt à Frédéric, qui gérait le fonds commun avec maîtrise et l'accroissait. Elle se bornait à diriger les affaires inférieures, sans faire non plus d'économies. De nature, elle était prodigue. Par devoir ou par discipline, elle savait se restreindre. D'ailleurs, les sommes allouées par Frédéric étaient suffisantes :

« Il faudrait qu'elle s'adressât à lui, — grommelait Gérard en marchant le long de l'avenue. — Alors, mieux aurait valu que j'insiste. Allons chez les vieux. »

« Les vieux » habitaient rue de Berri, dans une demeure qui, sans être antique, commençait à donner des signes de détresse : trois fois, l'architecte avait bouché des fissures et opposé des digues au tassement. Gérard monta au premier étage, d'où le grand-père n'était plus descendu depuis trois ans, et trouva ses « vieux » dans un salon vaste comme une salle de conférences. Des meubles chagrins peuplaient cette solitude.

Le grand-père était assis dans un Voltaire. Une gazette gisait sur ses genoux; penché en avant, les yeux creux, fixes et idiots, la bouche sinistrement béante, il attendait la mort. Elle ne se hâtait point. Une maladie de cœur, à marche lente, le démolissait brique à brique, et semblait s'amuser à le rendre chaque jour plus dérisoire. Quelquefois, il avait une sorte de ricanement : peut-être se moquait-il de lui-même. Le plus souvent il menait une existence végétale, traversée d'images comateuses. Il lisait pourtant, l'après-midi, des passages de son journal, mais c'était un geste : à peine s'il comprenait quelques bribes.

Quand il vit entrer Gérard, il secoua la tête et proféra des

sons bourbeux. Puis, il tendit l'oreille et n'entendit rien, car il était sourd. Son lorgnon s'accrochait à l'extrême bout de son nez.

Gérard l'examinait avec un petit frisson. Ce grand corps et ce gros crâne rendaient la destruction plus manifeste. On y discernait la rudesse injurieuse et l'indifférence de la nature. La peau semblait incrustée de chaux et de corne ; des plis absurdes alternaient avec les veines renflées ; la lèvre était bleue, les yeux avaient la lueur triste des vieilles bouteilles. Gérard pensait aux saules qui pourrissent au bord des mares, rongés par les insectes, les champignons et les minéraux.

La grand'mère se mourait d'autre manière. Tout en elle était ardemment malade, le cœur, le foie, les poumons, l'estomac. Elle ne cessait de passer d'une souffrance à l'autre, toussant avec frénésie, étouffant pendant des nuits entières, torturée par le fer rouge du pyrosis, pantelante de crises hépatiques : le pauvre petit corps, rongé dans toute sa substance, gardait une vitalité terrifiante. Les paupières rabougries faisaient à la vieille dame des yeux énormes et ahuris ; elle avait un teint crémeux, des joues tout en peaux, une bouche ravagée, qui mâchait continuellement à vide. Et elle tirait de tout cela, à l'occasion, un sourire plein de bénévolence.

« Voilà mes origines ! Comme c'est affreux ! songeait Gérard. — Ce dernier acte devrait me faire reculer d'horreur. Mais non, je n'y pense pas, en somme ; la jeunesse me tient, stupide et fervente... et l'amour ! Depuis quand l'amour n'existe-t-il plus pour le grand-père ? Toutes les Liane de la terre ne lui feraient pas seulement descendre ou monter un étage. Dire qu'ils valent trois millions ! Un gamin de dix ans les exterminerait, et tout de même, jusqu'au dernier souffle, la société leur garantit cette force immense. »

Il les avait embrassés ; il déclarait :

— Toujours sur la brèche, grand'mère !

Et criant à tue-tête :

— Grand-père, tu as une mine superbe.

Ils sourirent, lui d'un sourire hébété, elle inlassablement tendre. Le lorgnon qui pendait au bout du nez du vieux homme, les lunettes relevées dans les cheveux de la vieille dame, rendaient la scène plus affligeante.

— Oui, ça ne va pas trop mal... pas trop mal! — chuchotait mystérieusement la grand'mère. — Il a bien dormi, il n'a pas eu d'étouffement.

Le grand'père, croyant qu'on l'interrogeait, éjacula des sons indéterminables. On voyait sa grosse langue blanche trembloter parmi quelques stèles roussâtres :

— Il a confiance! — expliqua sa compagne. — Il dit que tout ira bien quand il en aura fini avec sa maladie de cœur.

Gérard dévida des phrases. Par moments, il mugissait, pour faire la charité d'un mot au grand-père. Et il finit par dire :

— Bonne maman, j'ai des ennuis!

— Des ennuis, — répéta-t-elle, en levant les sourcils, comme si elle était surprise; mais elle avait perdu la notion de l'étonnement, ou ce qui lui en restait se rapprochait de zéro.

— Oui, — reprit-il, — j'ai besoin d'argent. Tu sais que je n'en ai jamais demandé à toi ni à grand-père. Il m'a dit un jour... il y a longtemps... que si jamais j'étais dans l'embarras, je pouvais compter sur lui.

— Oh! tu sais, — répondit-elle, — moi, je ne demande pas mieux. Mais je ne fais rien...

— Sans son consentement. Je le sais. Veux-tu le lui demander? Il ne me comprendrait pas.

Elle se leva avec ardeur et clama dans l'oreille du vieillard :

— Gérard a des ennuis : tu as promis de lui venir en aide. Il lui faut de l'argent...

— L'ar...gent! — bégaya l'autre avec épouvante — pas... pas... pas...

Il élevait sa faible voix; il tournait, autour de la salle, des regards si pleins de soupçon qu'ils en cessaient d'être séniles :

— Il a peur! — expliqua la vieille dame. — Dès qu'on parle d'argent, il lui vient des idées!.. il voit des bandits, des faussaires, des banqueroutiers. Ça le fatigue beaucoup.

Un moment encore, la vieille mécanique trépida, puis le regard reprit sa fixité minérale :

— Bah! — grommela Gérard avec pitié. — Ne le dérange pas, grand'mère. Je m'en passerai!

— Non! Non! — dit-elle. — Le pire est fait... Quel dommage que je doive lui demander. La question d'argent n'existe pas pour moi!

Et elle reparla devant l'oreille poilue, comme on parle devant un téléphone :

— Tu as fait une promesse, Guillaume... jamais tu n'as manqué à une promesse. Qu'est-ce qu'on dirait?

Le vieux bavait doucement. On eût juré qu'il n'avait rien entendu. Mais les mots cheminaient dans sa substance opaque :

— Promesse? Quand? Quand?

— Tu l'as faite! — reprit la vieille dame en lui caressant le crâne. — Tu es incapable d'y manquer, et puis, tu l'aimes, le petit Gérard!

Le silence. Guillaume semblait somnoler. Une chimie opérait, lente. Et au moment où Gérard se disait :

— Ça va encore rater...

Le vieillard articula :

— Combien?

— Ça va! — fit joyeusement la grand'mère. — Qu'est-ce qu'il te faut?

— Cinq mille francs.

— On dira dix mille. Il s'agite autant pour cent sous que pour cent louis.

Elle clama :

— Gérard a besoin de dix mille francs.

— Dix... i... mille! i!

La grosse tête oscillait ; une stupeur ouvrit davantage la bouche ; et la pensée s'affaissa au fond de l'inconscient.

— Il va dormir, — déclara placidement la vieille dame. — Rien ne le fatigue comme les questions d'argent.

— Mais alors, — fit le petit-fils avec un désespoir comique, — quand il se réveillera, tout sera à recommencer?

— Pas du tout; il a dit oui.

— Ah bien! — s'exclama Gérard, stupéfait. — Et tu vas me remettre dix mille francs.

— Tout de suite.

Elle prit son trousseau de clefs et alla ouvrir une armoire peladeuse, au fond du salon : un enfant l'aurait défoncée sans efforts.

C'était l'armoire des fées. Des forces énormes y dormaient, qui n'avaient qu'à paraître et à se répandre pour séduire,

dominer, affoler les hommes. Les deux vieillards accumulaient des réserves d'or et de papier, par caprice, par oubli ou par cet instinct sénile qui ramène, dans l'homme des villes, les manies du paysan.

— Un... deux... trois... neuf... dix! — chuchotait la vieille dame.

Elle revint, pourvue d'une liasse, qu'elle tendit avec autant d'indifférence que si elle avait tendu des billets de la sainte farce.

« Tout de même! — pensait Gérard, — ceux qui ne voient pas les miracles de la vie sociale! Cette petite vieille est plus étonnante qu'une mine d'or. »

Il embrassa la grand'mère, empocha les billets et se sentit gonflé de force joyeuse : les caprices de Liane cessaient d'être redoutables.

J.-H. ROSNY aîné

(A suivre.)

CHEF IDÉAL; IDÉAL RÉGIMENT

— 1913 —

> « En France, on ne manquera jamais de gens d'esprit ni de faiseurs de plans, mais on n'aura jamais assez de gens de grand caractère et de vigueur, enfin d'hommes qui ont le feu sacré. »
>
> NAPOLÉON (*Journal de Gourgaud*).

Les Chambres ont voté la loi de trois ans. La nation a donné ainsi aux officiers une preuve de sa confiance. En reconnaissance de sacrifices qui émeuvent profondément nos âmes, nous devons méditer, et, comme on disait jadis, faire oraison. Il faut que tout le monde sache comment nous entendons, chefs et soldats, travailler pour faire demain une armée plus belle et plus forte, qui assure à la France le respect de ses adversaires.

Nous voulons une armée de combattants. C'est une idée bien simple, mais qu'il est indispensable de rappeler. Que n'a-t-on pas vu en effet, ou entendu, dans nos casernes, depuis dix ans? On y a tout enseigné : mutualité, botanique, agriculture, métallurgie... Quel sous-officier ne se souvient de certaines conférences du professeur d'agriculture auquel on conduisait des auditeurs, bénévoles en apparence, mais le plus souvent désignés d'office?

Reconnaissons que nous usurpions des fonctions de professeurs, de mutualistes, d'agriculteurs, voire de philosophes. Nous étions venus à méconnaître la « loi de la spécialité des instruments » que Taine formule ainsi :

Simple ou composé, tout engin qui travaille est assujetti à une condition : plus il devient propre à une besogne distincte, plus il

devient impropre aux autres; à mesure que sa perfection croît, *son emploi se restreint...*

Si quelque instrument social construit en vue d'un service entreprend de faire par surcroît le service d'un autre, il fera mal *son office propre et son office usurpé.*

Cette loi qui condamne les erreurs d'hier nous permet d'appuyer sur l'idée qui régit cette étude : *Nous voulons une armée de combattants.*

Et donc, voici des officiers qui veulent devenir des maîtres dans « l'art de commander »; voici des régiments qui veulent apprendre à se battre.

Qui fait vivre et agir le régiment, sinon le colonel? Quel est l'homme responsable de son emploi sur le champ de bataille, sinon le colonel? Quel est le juge unique des difficultés que créent au régiment l'importance de la garnison, les services extérieurs, la faible étendue du champ de manœuvre, l'insuffisance du champ de tir, et le maître inexorable, le climat. Traitera-t-on de la même façon les garnisons de Paris, de Troyes ou celles de Baccarat, et de Brest? Le cavalier de Lunéville pourrait décompter les journées de gel où le sol des manèges devient dur comme la pierre, glissant comme un miroir; où les « bleus », les doigts gourds et gercés dans leurs moufles, les articulations raidies par le froid, se maintiennent tout juste dans leurs selles, promènent simplement leurs chevaux et les ramènent à l'écurie sans qu'un progrès d'équitation ait été réalisé après une heure de travail.

Qui encore est responsable du moral du régiment, sinon le colonel? Et le soin de tenir le moral intact, de développer l'harmonie et la gaieté dans un corps de troupe ne se confond-il pas avec toutes les précautions qu'un chef doit savoir prendre pour éviter le surmenage, la fatigue, la lassitude, l'écœurement, les épidémies, bénignes d'abord, plus graves ensuite?

Cela, tout simplement, pour dire qu'une décentralisation s'impose, qu'il faut laisser à chaque « fonctionnaire » la responsabilité de sa fonction et la liberté dans le choix des moyens pour l'accomplir. Voici un exemple : un des rares bienfaits de la loi de deux ans a été l'incorporation des recrues au 1er octobre. Auparavant, la recrue arrivée vers le 15 ou 20 no-

vembre, subissait à la fois, dans les garnisons de l'Est, une contrainte morale et physique qu'aggravaient les rigueurs du climat. L'encasernement est une rude épreuve pour un paysan tout comme pour un ouvrier ou un fils de famille; la vie de chambrée n'est pas toujours couleur de rose, mais elle paraît singulièrement amère, au début, sous les vexations des anciens. Si l'on ajoute à ces petites misères les corvées de neige, la glace des abreuvoirs et des lavabos à casser, il y a là quelques causes sérieuses de dépression. On conçoit que l'exploitation des deux classes à incorporer, l'une au 1er octobre, l'autre au 15 novembre, variera énormément dans les différentes garnisons; que, dans l'Ouest, certains colonels puissent acheminer, sans effort apparent, la deuxième classe à rattraper la première au début du printemps, tandis que, dans l'Est, pour peu que l'hiver s'en mêle, il peut, aux premiers jours d'avril, exister un « trou » formidable entre l'une et l'autre, car, la première, aux dernières lueurs du soleil de la Saint-Martin, à travers les campagnes dépouillées et partout pénétrables, aura pu prendre une avance d'instruction dont il est impossible de mesurer l'étendue, si l'hiver est, par malheur, très rigoureux et vient entraver les exercices de tir, de gymnastique et d'extérieur de la deuxième classe.

Donc, Paris doit, *a priori*, être très prudent dans ses ordres, se borner à des directives larges et souples, sous peine des plus graves mécomptes. L'affaire semble devoir se régler par Corps d'armée. Mais ici encore, il faut bien s'entendre et savoir qui fixera le but et la durée de l'instruction.

On a pu nous reprocher de manquer de méthode et d'esprit de suite; mais on oublie trop souvent que nous changeons de ministre, une fois l'an; que chacun de nos ministres civils a besoin d'un apprentissage, et qu'il est souvent le prisonnier de ses conseillers; que nos ministres militaires ont parfois été choisis sous l'empire de considérations étrangères à l'armée, à moins que ce fût sous la poussée de camaraderies polytechniciennes; or, l'artilleur n'est pas forcément le soldat complet; il est vrai qu'on aperçoit aussi rue Saint-Dominique quelque cavalier seul, et non des moindres; mais le ministre le plus représentatif de l'armée serait certainement un général de l'infanterie. Quoi qu'il en soit, en raison de cette mobilité des

ministres, notre armée a souffert grandement, et à part un socialiste de belle allure, patriote admirable, nous trouverions difficilement, depuis dix ans, un ministre à poigne.

La poigne manque, l'unité de vues disparaît, et, si l'édifice tient encore, c'est vraiment qu'il avait été bâti à chaux et à sable; c'est, surtout, qu'il existe chez les subalternes un esprit de corps merveilleux, et qu'heureusement, on trouve chez eux cette ardente initiative qui enfantera les victoires dans la guerre de demain.

Donc, si la machine fonctionnait à plein rendement et suivant les règles courantes des maisons de commerce ou des industries, Paris devrait dire à chaque colonel : « Je vous confie la succursale n° ... ; faites-la prospérer ; j'examinerai les résultats au printemps prochain ».

Cela ne peut être ; cela ne sera pas.

Du moins, faut-il espérer que le commandant de corps d'armée seul donnera des ordres, que le divisionnaire n'ira pas à l'encontre, que le brigadier, s'il vient aux troupes, se gardera de gêner l'action du colonel.

Puisque nous n'avons pas qualité pour décider en cette affaire, examinons quelle pourrait être la méthode suivie par un colonel responsable et pourvu de la plus large initiative « pour gérer la succursale n° ... ».

*
* *

La « bataille », voilà l'idée centrale de la méthode d'éducation et d'instruction dans le régiment. Sans doute, pour la forme nouvelle du métier que nous imaginons, il faut des études, des réflexions, du bon sens et aussi de l'imagination. Le vrai soldat aime les beaux vers et réalise le rêve du poète : il vit d'avance une Épopée, l'Épopée de demain, peut-être! Auquel d'entre vous, lecteurs, soldats hier, réservistes aujourd'hui, a-t-on songé à faire passer ce frisson sous la peau et à « promettre » ce beau rêve de l'Épopée du XXe siècle! Cela se fait parfois, mais pas assez souvent.

L'instruction de service en campagne se donne sous une forme falote et mièvre. Certes, vous avez tous vu s'accomplir

le « mouvement tournant » que veulent rééditer tous ceux qui se croient — combien nombreux! — les héritiers de la pensée de Napoléon. On vous a appris à faire une réquisition, une destruction de voie ferrée, un fourrage au vert, une escorte du trésor : toutes formes désuètes de guerre, qui rappellent le XVIIIe siècle et les faillites de l'ordre linéaire. Mais vous a-t-on appris à *attaquer*, dans le combat encadré, ou à passer des nuits d'été aux avant-postes, en factions attentives et longues, contre un ennemi représenté, mordant et agissant? Allez donc voir, au Maroc, si attaquer n'est pas l'unique source de la victoire. Demandez-vous quelle sera l'étendue des fronts de nos batailles de demain. — Cent cinquante ou deux cents kilomètres contre lesquels il faudra aller tout droit, attaquer, réattaquer et mourir.

Avez-vous jamais eu la vision de la bataille moderne, telle que permettent de la créer les règles de notre tactique française, les récits vécus du capitaine Soloview et d'autres documents venus récemment de nos amis balkaniques? Voici cette vision telle qu'un officier de troupe peut la transmettre aux « bleus » de sa section, dès qu'il les mène sur le terrain.

« Depuis des heures, mes amis, nous attendons le moment de marcher à l'attaque. Nous entendons gronder le canon; nous voyons passer et s'éloigner des convois de blessés!

» L'ordre survient d'aller! En avant, suivez-moi!.

» Mais un obus éclate au-dessus de la section! Tous à terre; tapez-vous, les gars! là, dans ce fossé; et que personne ne bouge!

» Diable! ça fourmille, là-bas! La lorgnette permet de lire les forces, ou plutôt les *apparences* de l'ennemi!

»... Un capitaine qui met pied à terre! un cheval qui s'en va! un ou deux gradés qui viennent parler à l'isolé, un éclaireur qui galope!... puis quelques hommes qui se rangent et se couchent, c'est tout ce qu'on voit de l'ennemi. — Mais, c'est à trois ou quatre kilomètres, ce tableau d'ombres chinoises!

» Poum! Encore un obus qui éclate!

» Décidément, nous sommes dans la zone des projectiles d'artillerie, et voici comme éclate un obus!...

» Comment sortir d'ici? Comment déloger ces traces

d'ombres qui, en ce moment, font un mouvement en avant sur le mamelon où on nous a ordonné d'aller?

» Petit troupier, vas-y! — Bzz! Bzz! Des mouches qui bourdonnent! Cette fois ce sont des balles d'infanterie! Rien à craindre! Ça siffle haut! Ça vient d'au moins 1 800 ou 2 000 mètres. Ça ne fait pas grand mal. — *Ne tirez pas.*

» Mille mètres! Ah! mes enfants!!

» Il y a déjà quelques cents mètres qu'il a fallu débonder la « soupape de la frousse » — le *feu*, suivant le mot de Bugeaud et d'Ardant du Picq. Les hommes énervés sous le feu ennemi d'artillerie et d'infanterie ont besoin de chercher à se venger, et il faut bien leur permettre de tirer. — Si c'étaient de vieux brisquards de la Légion, on serait encore l'arme à la bretelle...

» Oui! mais, si on tire, *on n'avance plus*, les gars! *le feu, c'est la mort de l'attaque*. Allons, mes enfants, en avant, suivez-moi.

» Les autres, les ennemis, sont là-haut, sur leurs positions! Nous sommes à 800 mètres!

» Un effort! Suivez-moi!... Mais personne ne suit. C'est trop rude. Mitraille et mousqueterie se concentrent pour nous plaquer au sol, et qui se lève, se suicide! Vraiment! il faut stagner. Notre artillerie ne suffit pas. Voyez-vous, petits, là, en arrière de nous, sur ce monticule, nos batteries qui se font écharper, les servants qui tombent, les caissons qui éclatent, les pièces qui se taisent. Silence! Patience! Prudence!

» Allons, mes enfants, la bêche! et derrière un amas de terre, on va rester, abrutis, deux, trois, quatre heures, tant que notre artillerie n'aura pu prendre le dessus!

» Mais voyez-vous des batteries qui arrivent au galop! ces canons qui vomissent la flamme et la fumée... Ah! voici des renforts, des fantassins de l'autre régiment... L'artillerie ennemie baisse le ton et elle semble maintenant ne plus pouvoir nous « arroser ».

» En avant, mordieu! Et la vague s'élance : cinquante mètres gagnés, cinquante autres, cent, deux cents!

» Bravo, mes enfants!

» Et au moment où, fier et haletant, le lieutenant vient de

crier « En avant! » la main haute, le sabre au ciel, il tombe, la mâchoire fracassée, tandis que son geste admirable, son dernier geste sous le sang qui l'aveugle désigne... « Là-bas! »... un geste qui va du sergent à l'ennemi, et ce geste fait lever le sergent, toute la horde, toute la meute, les hommes gris de poussière, noirs de poudre, quasi-ivres, quasi-fous...

» En avant, vengeons le lieutenant!

» Et, d'un bond, au pas gymnastique, ceux qui restent de la section, les autres qui arrivent, tout ça vole et roule sur l'ennemi!... pour s'arrêter encore!

» Entendez-vous, là-bas, loin en arrière? notre hymne de mort, de salut et de liberté, la *Marseillaise*?

» Le sergent est mort! Le caporal est blessé, la cuisse cassée. Alors, un soldat de première classe surgit du rang, un peu blême, et s'écrie d'une voix stridente : A nous, maintenant, camarades!... On y va tant qu'il en reste... à la baïonnette! Un cliquetis s'entend, des gestes automatiques s'accomplissent! La section, le reste de la section, quinze, dix, huit hommes,... s'enlève d'un saut!

» Plus de coups de fusils! La baïonnette! la fuite en avant! la rage éperdue!

» Dieu de Dieu! Misère de misère! On va tous crever sous la mitraille et la fusillade! Et la *Marseillaise* qui grimpe derrière nous, et le petit clairon qui chante : *Il y a de la goutte à boire là-haut, il y a de la goutte...*

» Ah! les casques à pointe font volte-face! Nous sommes dans leur tranchée et en voilà dix d'éventrés, qui râlent. Pauvres gars, salut! Vous étiez les plus braves!

» Les officiers sont morts ou mourants, mais leur œuvre de chefs est accomplie; le soldat, le petit soldat français, Pioupiou 1er, a gagné la bataille!

» La ligne se reforme! la ligne se relève! la ligne avance! gloire et victoire! De nouveaux chefs surgissent et recréent l'ordre et le mouvement.

» Amis, nous y sommes! la bataille est gagnée! L'ennemi n'a pas même poussé une contre-attaque. Voici les artilleurs qui rejoignent! Voici les cavaliers! le galop des chevaux secoue la vallée, les lignes éclatantes franchissent les sommets. Cavaliers, mes amis, soigneusement réservés, volez sur

les bataillons sombres dont la déroute s'annonce... Il en tombe parmi vous! puis la charge héroïque franchit les fossés, les bois, disparaît à l'horizon!

— En avant, tous, mes enfants! — Vive la France!

— C'est-y bien vrai, mon lieutenant, dit un soldat, tout ce que vous nous contez là?

— Ami pioupiou, tout cela est vrai, vrai de vrai. Le Bulgare l'a fait avant-hier, et il a gagné! le Serbe et le Grec l'ont fait, hier, et ils ont gagné.

» La bataille moderne, c'est tout ce que je viens de vous dire, c'est tout ce que je viens de vous montrer, et elle ne se gagne que par l'offensive et la volonté de vaincre ».

Et le lieutenant montre à sa section, et le capitaine montre à ses gradés : « Là-bas, l'artillerie ennemie... » et il dit le mal qu'elle peut faire, et comment on peut y échapper. « Ici, la nôtre... » et comment elle nous permet d'avancer. « Là, l'infanterie ennemie... A droite, la première compagnie, à gauche la troisième, en arrière la quatrième qui nous soutient! » Et le tableau s'anime, voici tout le terrain qui s'embrase, qui s'agite et qui vit... Quelle puissance évocatrice possède le chef qui saura ainsi faire vivre cette scène de guerre et répéter la tragédie qui se jouera demain!

Ici, justement, se place la conférence morale, la fameuse *conférence morale*! « Les gars, si vous voulez gagner la bataille, il faut risquer votre peau, il faut jouer votre vie, en *avançant toujours*. Quand vous serez aguerris, vous ne tirerez même plus un coup de fusil! Souvenez-vous seulement que la peau d'un homme ne compte pas, que la France compte seule, et que si vous savez joyeusement donner votre vie pour la Patrie, vous vaincrez! Sinon, les Allemands vous chasseront à coups de bottes. On n'apprend pas à mourir, car on ne meurt qu'une fois, mais pour être des hommes, pour être capables plus tard de travailler au progrès de l'humanité ou de mourir pour la patrie, il faut d'abord savoir obéir, endurer la chaleur, le froid, les privations, la pluie, et, en trempant vos os, tremper vos âmes! En avant! pas de route! »

La manœuvre est finie; la conférence morale est terminée; le soldat revient à la caserne, le pas léger, le sang chaud, l'âme émue et vibrante.

Allez ensuite, lecteurs, écouter les conversations de la chambrée et vous verrez si ce chef n'a pas fanatisé ses hommes!

Oui, la guerre moderne se fait ainsi. Le soldat saura apprécier, commenter et retenir tout ce que vous lui en montrerez. Donc, officiers, préparez cette guerre-là! Vivez-la et revivez-la! Choisissez, dès maintenant, la méthode d'éducation qui doit transformer vos conscrits en combattants. Apprenez-leur à se dépasser chaque jour, puisqu'au combat vous exigerez d'eux le sacrifice de leur vie; c'est l'éducation de leur volonté que vous entreprendrez! vous jugerez que, chez le soldat moderne, les sentiments d'initiative et de solidarité devront être soigneusement cultivés. Vous fonderez une discipline qui tendra à se servir des bons instincts des soldats pour étouffer les mauvais, et, sachant discerner « l'erreur » de la « faute », vous sanctionnerez les fautes par des punitions qui résulteront, non de votre volonté, mais de la nature même des fautes. Vous gagnerez ainsi la confiance de vos hommes, et vous vous sentirez capable de les mener au feu.

Documentez-vous! Faites-vous des âmes de chefs pour pouvoir, dans le danger « commander au milieu de l'égarement général », selon le mot d'André Gavet. Et si vous êtes au-dessous de cette tâche sublime, allez-vous-en, car nul n'a le droit d'être mauvais officier, et, dans l'usine rajeunie, il n'y a plus de place pour les contremaîtres maussades et inactifs!

***

Le premier objectif du colonel doit être le dressage du corps d'officiers. Il faut « empoigner » les officiers.

Les officiers, seront, le « levain agissant » dans la bataille. Quand les soldats affronteront le danger, les balles, qu'ils seront en butte aux effets terrifiants du tir d'artillerie, en butte aux effets affolants, au bruit sinistre des mitrailleuses, les officiers seront de véritables dieux pour leurs hommes, s'ils savent leur métier.

Une heure d'entretien avec les officiers chaque semaine,

sur un cas concret, une heure suffira pour leur fournir à tous le cadre du tableau que nous avons montré; une heure pour leur faire vivre une situation, pour encadrer les bataillons, les compagnies, les sections, et pour exiger qu'à chacun de ces échelons, tous les officiers apprennent à donner des ordres clairs à leurs subordonnés; mais une heure sur le terrain.

Notre intention n'est pas d'ouvrir ici un cours de tactique. Nous voulons seulement affirmer que la préparation à la guerre doit être le seul objectif de l'instruction; non une préparation floue, mais une préparation qui mette en jeu la puissance de l'armement du XXe siècle et les forces morales vivifiées. Nous voulons rappeler que chaque chef de corps se doit et doit à ses hommes de troupe de faire de tous les officiers du régiment « des hommes d'action documentés ». La préoccupation constante du chef sera donc l'instruction de son cadre d'officiers, une instruction *sur le terrain*, quand même le vent soufflerait dur sur les coteaux de Meuse ou que la neige étendrait son manteau sur toute la plaine de Woëvre, sur la forêt de Paroy et sur les plateaux du Jura.

Le colonel doit, avant tout, l'exemple de l'action, du mouvement (sagement ordonné); ce n'est pas à lui de mettre ses officiers en salles d'études; c'est à lui de les employer. Il montrera qu'un homme de cinquante-cinq ans n'hésite pas à abandonner ses chenets et son pyjama, qu'il leur préfère l'âpreté du vent ou les ardeurs du soleil. Il nous faut des colonels au teint cuit, des colonels qui galopent, et qui, tout au moins, ne redoutent jamais l'emploi du cheval comme une corvée douloureuse. S'ils sont d'intelligence supérieure et pourvus des brevets nécessaires, placez-les dans les quartiers-généraux d'armée; ils y rendront des services importants, et silencieusement prépareront le plan de la grande guerre. Ces hommes de génie « fonctionneront » à la place qui leur convient. D'autres, au contraire, doivent être mis à la retraite d'office.

Un colonel qui marche, doué d'esprit pratique et d'un bon sens agissant aura donc, à tout le moins, donné à ses subordonnés l'exemple de la volonté et du mouvement. Un breveté employé avec tact sous sa direction apprendra aux officiers à commander, à ordonner, c'est-à-dire à rédiger des ordres.

Cette partie du rôle de l'officier est trop négligée, alors que sa fonction de guerre se résume toujours « dans une situation donnée, à se porter sur un point désigné, pour y prendre une attitude variable suivant l'objet de sa mission. » Quand les officiers voudront franchement adopter le schéma suivant pour la conception et la rédaction des ordres : *situation*, *objectif*, *mission*, nous nous rehausserons singulièrement aux yeux de nos soldats à qui n'échappent jamais les parlotes, les atermoiements et les échappatoires, qui, en manœuvres, tiennent souvent lieu d'ordres. D'un chef qui commande ainsi, un peu sec, en éclairant tous ses gradés, en indiquant à son subordonné « situation, objectif, mission », le soldat dit de suite : « Il sait ce qu'il veut ».

Bref, les grandes lignes de la méthode de dressage employée à l'égard d'un corps d'officiers se ramènent aux trois termes : Créer un corps d'officiers documentés, développer leur force de volonté, développer leur puissance d'action, par l'exemple personnel du chef de corps, qui, du même coup, crée l'esprit d'entreprise et l'initiative.

***

On n'attend pas ici non plus un cours de commandement, mais le portrait du *chef d'unité* (chef de guerre) est facile à tracer :

1° Le chef est documenté; il sait la guerre moderne, il sait l'évoquer et la faire vivre; il connaît l'art de dresser ses gradés et de les faire « fonctionner » à leur place; il peut donc, comme son colonel, donner l'exemple;

2° Le chef est juste, ce qui lui assure une autorité morale incontestée;

3° Le chef est fort, c'est-à-dire qu'il se contente de redressements et d'avertissements envers tous les hommes de bonne volonté, mais qu'il sabre avec une rigueur impitoyable les brebis galeuses et les mauvais conseillers; en un mot, il a la punition rare, mais aussi rude que rare. Sa force latente procède d'une bienveillance large et éclairée;

4° Le chef pratique « l'art des condescendances opportunes »,

il a le tact qui lui assure la maîtrise de toutes les situations, voire les plus difficiles.

En résumé, le chef a du cœur; il le prouve; il sait *se donner*.

C'est là un type, qu'on le sache bien, très courant dans l'armée française. C'est grâce à des milliers d'officiers obscurs et modestes de ce type-là, que l'armée française a pu garder sa force morale. Il est bien possible que ce type, pendant quelques années, n'ait pas reçu les récompenses d'avancement qu'il méritait : le sectarisme a pu lui faire tort. Il ne s'agit, en vue du service de trois ans, que de le restaurer, de le remettre à sa place, la première. Les officiers qui composent cette élite sortent de toutes les classes de la nation; ils ont des particules, ils sont fils de bourgeois, fils d'officiers ou fils d'artisans, ils sont fils de France, tout bonnement.

Allez voir de l'autre côté du Rhin s'ils ont une pépinière d'officiers subalternes comparable à celle-là!

Il faut une belle activité à notre colonel pour lui permettre d'apprécier la valeur morale et intellectuelle de ses chefs de bataillon et chefs d'unité; pour les stimuler ou les calmer, pour leur donner tous les conseils que son expérience lui suggère, que son devoir lui dicte.

Vous voyez bien que le colonel « distant », le colonel qui commande de loin, — comme un gouverneur de place enfermé dans sa casemate, — n'est pas le colonel du service de trois ans. Par une collaboration étroite et presque journalière avec ses chefs d'unités, il travaille à créer « l'âme du régiment ». Seuls, des caractères exceptionnels y parviendraient en observant un isolement farouche, mais, de façon générale, le soldat français a besoin de voir ses officiers; il veut les connaître.

Que notre colonel s'attache, assisté du chef de bataillon, à suivre une de ses unités tous les jours, sans entraver en rien l'action de ses subordonnés, il n'aura, après tout, vu chacune de ses compagnies que deux fois par mois.

*
* *

Il s'en faut que la composition d'un régiment soit homogène. Le rêve du colonel est d'amalgamer cette masse d'indi-

vidus, de créer en eux une âme commune, après qu'une étape préparatoire aura d'abord créé les petites âmes sœurs, — mais très diverses, — les âmes des unités.

La formation des âmes des unités, sous la surveillance inlassable et active du colonel, s'élaborera pendant la période d'hiver; l'âme du régiment ne naîtra généralement qu'après les épreuves du service d'été, les marches pénibles, les services de garnison, le séjour dans les camps, et, finalement, les grandes manœuvres, — après qu'on aura peiné ensemble.

Ici encore, précisons le rôle du soldat dans la bataille; rappelons que les corps sans âme n'affronteront même pas les premières zones de combat; là, comme en toutes choses, c'est le premier pas qui coûte; l'accoutumance et le mépris du danger ne viendront qu'après, lorsque le cœur du soldat l'aura forcé à se jeter dans la fournaise derrière son chef. Il faut donc que l'officier ait assez d'ascendant sur le soldat pour lui faire accomplir ce premier saut.

C'est l'officier qui est le tout. Il ne commande pas, il guide; il n'ordonne pas, il dirige, *il travaille lui-même*... Là où l'officier est énergique, brave et intelligent, les soldats sont braves jusqu'à la furie. L'officier et le soldat sont deux frères, et, de ce fait, résulte chez le soldat un grand amour pour ses officiers. La vie commune et l'amour réciproque entre soldats et officiers amènent le soldat à l'abnégation et à la gloire...

C'est à l'officier qu'appartient le premier honneur de la gloire. A lui le premier laurier de la victoire, car c'est lui, qui toujours et partout a sauvé la situation...,.

La cause des défaites turques se trouve dans la prépondérance *scientifique* de nos officiers, etc...

Ainsi écrivait, en la présente année, un officier serbe. MM. les officiers français, soyez documentés, mais sachez bien que c'est l'âme de vos hommes qu'il faut former. Soyez les frères aînés des jeunes soldats que le contingent vous amène, sinon, au jour de la bataille, il sera trop tard pour parler de solidarité et de fraternité. Et, chaque matin, pour réchauffer votre confiance et votre fanatisme, relisez comme une page de bréviaire le fragment de lettre que je vous ai cité.

Comment créer l'âme des unités (compagnies, escadrons, batteries), sinon en donnant aux soldats une âme droite, joyeuse et confiante? Mais que sont ces soldats, à l'arrivée au régiment? Des collégiens ou étudiants à peine échappés du collège, des ouvriers, des paysans (ceux-ci pour une forte moitié). Dans l'ensemble, paysans et ouvriers ont certes des intelligences plus ouvertes qu'il y a une trentaine d'années : la diffusion des feuilles à un sou, des petites revues mensuelles, a donné, aux ouvriers surtout, un besoin de lecture, une curiosité toujours en éveil, un cœur plus sensible et plus chaud.

Le développement physique des ouvriers s'est fait à la vavite et à la diable; la majeure partie d'entre eux n'a jamais fait de gymnastique, ou si peu! Bref, chez beaucoup d'entre eux, il y a comme une appréhension de l'effort, plus de nerfs que de muscles. Beaucoup déjà ont pris l'habitude du découcher, de la « bombe » hebdomadaire; l'usine leur a permis trop tôt les relations sexuelles, ce qui a pu entraver ou fausser leur croissance. Le paysan arrive généralement chaste, les articulations nouées, un peu lourd, un peu renfermé, un peu méfiant envers les chefs et envers les ouvriers dont il redoute la blague gouailleuse. Le jeu de l'éducation consistera à faire réagir des deux éléments l'un sur l'autre, à amener sans effort apparent la pénétration de leurs qualités respectives, en particulier à combiner le sérieux et le calme du paysan avec l'entrain de l'ouvrier.

Quant à la formation morale de ces milieux, vaut-il la peine d'en parler? La recrue a quitté l'école communale depuis longtemps; parfois elle a suivi des cours d'adultes; d'enseignement moral ou religieux, à peu près plus; elle ne sait même pas pratiquer la tolérance; la tolérance n'est pas une vertu française. Rappelons enfin que l'accroissement de la criminalité juvénile en France est un indice certain que presque tout est à faire au point de vue de la formation morale du jeune soldat. Et nous ne parlons ni de la fréquentation prématurée de clubs anarchistes, ni de certaines affiliations, qui, pour exceptionnelles, n'en sont pas moins dangereuses. Mais en réalité, les recrues représentent un bel ensemble d'honnêtes gens et c'est là l'essentiel.

Quant aux intellectuels de ce contingent, ils en constituent évidemment la partie la plus délicate à manier. C'est pour cette raison, et pour d'autres non moins importantes, que Napoléon n'en voulait pas dans ses armées, et qu'il leur avait procuré toutes les facilités de rachat ou d'exemption. Bien dirigés, bien amorcés par le commandant d'unité, ils seront, à sa disposition, un appoint d'éducateurs et d'instructeurs qu'il ne saurait négliger. Mais ils ne sont encore que des enfants; ils ont la science et généralement l'intelligence; ce serait fol orgueil de leur part de croire que ceci leur procure du même coup la volonté et l'expérience. Nous verrons donc, tout à l'heure, que le chef d'unité leur doit des soins spéciaux.

*
* *

Il s'agit, en premier lieu, d'incorporer les recrues à leurs unités. Voyons l'amélioration apportée par la nouvelle loi. Dans l'unité du service de deux ans, les meilleurs soldats se transformaient en gradés, ordonnances, plantons et gardes-magasins. Il restait à la chambrée un noyau qui était tout l'inverse de la fleur des pois. On juge ainsi combien précaire, défectueuse parfois, pouvait être l'éducation initiale donnée par ces soldats; cependant, ce sont les anciens qui apprennent aux recrues les détails de « l'astique », toutes les petites ficelles du métier. Sur ce tableau régnait en outre la vision perpétuelle de « la classe » qui excitait les anciens à ne rien faire. Vraiment tous ces gens-là étaient trop près de leur départ. Fallait-il leur demander de faire vivre les bonnes traditions de l'unité? Et, quoi qu'on fît, dans les unités à faible effectif, cet effectif présentait si peu d'hommes qu'il fallait rassembler les soldats de deux compagnies en vue du moindre exercice extérieur. D'où flottements continuels dans le dressage des gradés et des soldats, des gradés surtout. Le capitaine X voit la solution de telle façon, le capitaine Y la veut de telle autre... Est-ce le tour de la solution X ou de la solution Y? Allez donc créer ainsi la vie de l'unité! Et cependant, l'un ou l'autre capitaine, commandant suivant son tempérament, aurait pu

donner à sa compagnie son empreinte. Il lui fallait attendre, pour le faire en toute sûreté, que survînt la période des manœuvres, l'appoint des réservistes; et le lendemain des manœuvres, la moitié de l'essaim s'envolait.

Camaraderie de combat, camaraderie tout court, entrain, mouvement, tout cela s'est effacé comme un trait de fusain.

Le service de deux ans permettait d'avoir un soldat dressé, jamais confirmé. Or, nous voulons demain un soldat confirmé; pas d'ébauche, une œuvre d'art soignée, finie : article de Paris et art français.

Au lieu de l'unité squelette qu'on pouvait à peine faire sortir sur des roulettes, les jours de revue, comme une curiosité anatomique, nous apportons la chair sur le squelette, et cette chair nous allons la muscler, la mettre en condition.

L'entraînement physique des débuts est soumis à des règles fermes. Méthode de Joinville, méthode Hébert, méthode suédoise ou danoise, peu nous importe! Il règne une méthode.

Remarquons toutefois que jamais la méthode ne doit étouffer les qualités du tempérament français et que la gymnastique d'agrès procure des résultats dont la valeur est incontestable (audace, sang-froid, adresse) au point de vue militaire.

Mais l'intelligence et le moral? Le moral surtout doit être ménagé, et l'effort physique réglé en conséquence. Le moral doit être soigné en tenant un compte exact des apports du contingent, et il faut que l'intelligence lui vienne en aide. Il faut constituer des cellules de travail dans l'unité, et attribuer à chaque cellule sa garnison spéciale.

Il y a des intellectuels, peu nombreux : étudiants de l'enseignement secondaire et peut-être du primaire supérieur; il y a des primaires; il y a malheureusement des illettrés. Une bonne partie des intellectuels s'achemineront dorénavant vers la catégorie des élèves officiers de réserve, et des futurs chefs de section; il en restera quelques-uns qui préfèreront abdiquer d'avance toute ambition; les primaires fourniront une part importante des gradés, comme toujours; quant aux illettrés, ils ont droit à toute la sollicitude de leur chef.

*
* *

Tout le système est le suivant : ménager les âmes; les réchauffer et leur permettre de s'épanouir, en créant des groupements à peu près homogènes.

Ames de paysans, âmes d'ouvriers, âmes d'intellectuels, vous êtes dépaysées, le jour de votre arrivée au régiment, mais en vous procurant une atmosphère commune, où vos intelligences, vos désirs pourront s'accorder, nous vous acheminons vers la solidarité.

L'émulation des groupes actionnera les individus vers un but commun. L'entr'aide des groupes établira l'*harmonie* de l'ensemble.

Le chef d'unité sèmera la bonne semence, d'autorité, s'il le faut, car, du premier coup, vous ne saisirez pas ses intentions. Mais, peu à peu, vous verrez que les journées servent à l'entraînement physique en commun (quelques tempéraments débiles seront ménagés et soignés particulièrement); que, vers le soir, le cours d'illettrés profitera de la bonne volonté des adultes, les adultes et certains gradés, de la science des intellectuels.

Vous verrez toutes les « forces » de l'unité mises en jeu; vous les verrez mieux agir encore dans le cadre du régiment.

Ainsi, l'intelligence aidera au développement régulier du moral des individus, pour faire masse en une âme unique, âme de l'unité, qui reflétera l'âme de son chef. Car le chef sait son rôle et poursuit son but silencieusement.

Les idées « centrales » qui régissent l'organisation de la ruche sont en effet les suivantes :

1° Il faut élever d'un degré chaque classe d'intelligences, l'animer par le travail, empêcher tout alourdissement et toute paresse du cerveau chez le soldat;

2° Il faut appliquer, en éducation, les règles du « particularisme » qui transformeront les recrues en hommes d'initiative, prêts à affronter et à rechercher toutes les responsabilités. Évoquons ici le souvenir respecté de M. Demolins : « On entend par *particularisme* l'aptitude à se tirer d'affaire par soi-

même, à se décider, à se conduire et à réussir sans le conseil et l'appui constamment sollicités des autres. »

Le particularisme est d'origine anglo-saxonne. Le but n'est certes pas de nous faire une âme anglo-saxonne, mais, suivant le mot de Brunetière, « d'acquérir les qualités de l'âme anglo-saxonne qui peuvent servir à l'enrichissement de l'âme française ».

Un des premiers gains de la méthode sera l'économie de temps, l'organisation des repos, puis l'appréciation saine des résultats, qu'on peut rechercher, dans l'ordre physique, intellectuel ou moral, en poursuivant le dressage de l'unité [1].

Le particularisme commande l'association chaque fois qu'elle est nécessaire. C'est ainsi que se créeront dans le régiment ou dans le bataillon : les cours de candidats aux écoles ; les cours de préparation aux emplois civils ; les cours d'élèves-caporaux ; les cours d'emploi des recrues pourvues du certificat d'aptitude ; les cours d'adultes ; les cours d'illettrés.

Chaque élément fonctionne à sa place ; chacun tend à hausser son intelligence d'un degré, dans l'ordre militaire et social. Les officiers y gagneront, les gradés y gagneront, aiguillonnés par la nécessité du travail ; les intellectuels y gagneront, car, voilà leur rôle fixé, ils seront les aides et les répétiteurs — fortement encadrés, fortement appuyés — des leçons prescrites par le capitaine ou le colonel. Ainsi se réaliseront de belles leçons de morale en action : l'aide régimentaire préparatoire à l'aide sociale. Ne me dites pas que ce plan est une simple rêverie, j'en ai vu la réalisation sous la poigne d'un merveilleux colonel qui sut transformer, en moins d'un an, un régiment moyen en un régiment hors ligne.

Une branche d'instruction aide grandement au développement de la vie morale ; c'est le service en campagne. Il faut redire que ce service s'inspirera de l'idée « *d'attaque* », de l'idée d'offensive ; rappelons-nous, en tous terrains, le mot de Jeanne d'Arc à Patay : « En avant, tout est vôtre ! »

Le service en campagne vaut par le plein air, par le déploiement de l'initiative et de l'audace, par la démonstration nette

1. Les officiers qui pressentent la puissance et l'efficacité de ce système pourront se reporter à la *Science sociale* du mois de janvier 1910.

de toutes les qualités que les chefs d'unités tiennent en puissance. Il fournit la matière des exercices pratiques de particularisme les plus variés, les plus précieux au point de vue militaire. Il fait oublier, en outre, certaines petites mesquineries, certaines exigences qu'impose la vie de caserne.

Si, aux qualités d'allant et d'entrain, la compagnie sait ajouter, par les soins de son chef, une belle tenue, fière et martiale, les recrues atteindront bientôt l'objectif d'éducation fixé par le colonel. Un bon soldat doit toujours être un soldat bien tenu.

*
* *

Et l'âme de l'unité? Mais vous l'avez vue naître! Chacun a le sentiment de l'intérêt que lui porte son supérieur ou son camarade; chacun travaille ferme dans le cadre général et dans son cadre particulier; chacun se couche, le soir, le corps un peu las, avec la conscience d'une besogne scrupuleusement accomplie, d'une besogne sagement et puissamment ordonnée. Chacun voit que le rendement de l'outil a été décuplé, et la satisfaction générale se fonde sur les petites fiertés individuelles.

Le soldat n'est pas aiguillonné par le désir de courir la gueuse. Seuls, les gars qui ont le diable au corps trouvent encore le moyen de « découcher », car découcher ajoute un piment particulier à l'escapade. C'est bien dommage qu'il n'aient pas vécu cent ans plus tôt; ils auraient été les meilleurs « sabres » de Lasalle. Mais au cours d'une paix prolongée, ils donnent un déplorable exemple.

Il est à craindre que, l'hiver prochain, l'exiguité des casernements entraîne à supprimer des salles de lecture et de récréation.

Il faut que les chefs de corps et d'unités retrouvent des « espaces libres », où, dégagés de la contrainte des gradés et soulagés de l'odeur de la chambrée, les soldats puissent se délasser. Un effort avait été tenté, un progrès réalisé. Ce serait

pitié, que nous pussions, à cet égard, retomber dans l'infériorité navrante où nous végétions jadis [1].

L'âme de l'unité est née. Mais, pour faire durer cette âme, pour organiser le personnel et le répartir entre les cellules ordonnées, il faut une ténacité farouche, une attention continuelle, un soin très délicat pour la constitution des noyaux d'instruction et d'éducation morale, et pour le choix de leurs instructeurs. Il ne faut pas seulement ordonner, il faut vérifier l'exécution des ordres et l'exactitude des résultats. Il faut redresser des erreurs, à des échelons divers, refréner les emballés, actionner les indolents. Il faut ouvrir des cours, exécuter des travaux sur la carte et sur le terrain. Il faut préparer, sans faire de conférences fastidieuses, les entretiens où sera combattu le fléau de l'alcoolisme, restaurée l'idée de famille, étudié le devoir du soldat. Il faut faire la guerre aux « embusqués ». Il faut suivre et régler le mouvement des permissionnaires et la bonne répartition des récompenses. Il faut que tous les efforts physiques et intellectuels soient à l'unisson.

Point de hâte : l'instruction intensive, espérons-le, aura vécu. L'effort demandé ne doit jamais dépasser les capacités de la recrue : mieux les bases de l'instruction seront assises, plus sûr sera le résultat final. — Plus tard, quand l'instruction sera terminée, on apprendra à tenter « des coups de chien »; on cherchera quel degré de fatigue la troupe « en main » peut atteindre et on aura des surprises et des satisfactions sans bornes. Mais, d'ici là, et pour arriver au but, il faudra un dévouement inlassable et une *poigne de fer*.

*
* *

Ce colonel sera donc un être tyrannique et odieux?

De fait, il ne sera pas toujours « amusant » suivant le mot du troupier. Mais rassurez-vous, sa fermeté ne sera ni ombrageuse ni tâtillonne. Tout simplement, il fera son devoir et il apprendra aux officiers à faire le leur. Il acheminera tous les membres de la famille vers une vie morale très élevée.

1. L'emploi logique de ces locaux appelle d'ailleurs bien des perfectionnements.

Que la loi lui donne ensuite la faculté d'exercer son régiment dans les camps d'instruction pendant un ou deux mois d'été, il développera dans ce régiment une habileté manœuvrière qui sera utilisée au cours des manœuvres d'automne, et qui deviendra une source légitime d'orgueil pour les officiers et les soldats.

Ainsi, sans discours inutiles, par la puissance de l'exemple, de la volonté et de l'action, le chef dressera ses hommes pour la bataille, pour la victoire, et les trois ans achevés, il rendra à la nation de jeunes hommes vigoureux, avec un idéal dans le cœur, l'habitude et le respect de la discipline, préparés à leur avenir de citoyens.

MÎTCHKA

LA SOCIÉTÉ BRÉSILIENNE[1]

LES AÏEUX ET LA DESCENDANCE

IV

Il est un endroit superbe dans Rio de Janeiro. C'est l'antique hôpital de la Miséricorde, derrière une double et opulente rangée d'arbres qui fait face au spectacle de la baie, et qui gagne de ses branches le pied du Morro Castello. Colline abrupte de terre rouge, il domine les espaces de la mer intérieure, les villas et les usines des trois cents îles émergeant à la surface des eaux, les navires accourus du monde entier, avec les cargaisons des importateurs, vers les peuples de la capitale et des cités voisines, qui, parmi les palmes des arbres frêles, s'étagent en mille quartiers aux maisons bleues, jaunes, roses, sur le cirque de ces alpes forestières. La vue est, de là, complète. Les Portugais de Estacio de Sâ y contruisirent leur première chapelle en 1567. Elle subsiste encore, agrandie. En frocs, des moines à longues barbes y montrent, effritée à demi, la pierre fondamentale contre la chaux du mur. Les armoiries de la dalle qui recouvre le corps du plus ancien gouverneur sont toujours lisibles. Sur ce point, au centre d'une nature sans pareille, la société brésilienne connut les cérémonies de sa formation initiale, les premiers mariages, les bap-

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

têmes, les deuils. Le catholique du Pernambuco put vanter le site incomparable choisi là, par les Jésuites, pour y fonder leur collège de 1550. Que d'évocations pour ce conquistador en costume moderne! Tant d'hommes s'éduquèrent là, capables ensuite d'établir une capitale, d'organiser une société entre le Morro Castello et le Morro San Bento, la forteresse monastique de Bénédictins. On l'aperçoit par delà les toitures de la cité, au nord de l'Avenida Rio Branco, boulevard tout neuf « à l'instar de Paris », orgueil des *hommes avancés*. Un sourire un peu méprisant retroussait la moustache du catholique. Du Morro Castello, comme de Bahia, disait-il, les Jésuites et leurs disciples partirent vers la Maranhaon comme vers le Parana. Et, sur toute la côte du Brésil, leur merveilleux esprit d'organisation édifia les cités. Protecteurs des Guaranis, trop énergiquement combattus, poursuivis, ramenés la corde au cou, et vendus aux premiers planteurs que le Roi de Portugal dotait à Lisbonne, les Pères entreprirent de libérer quelques-uns de ces captifs. Ils les apprivoisèrent. Ils les installèrent à l'abri de leurs redoutes, ou réductions. Ils rallièrent, autour de l'école en branchages et du clocher neuf, les tribus faibles soit à demi détruites déjà, soit menacées encore. Activité miraculeuse si l'on songe aux difficultés du temps.

Ces villages d'asile constitués en tout lieu propice à leur défense et à leur alimentation, près de la mer ou sur les bords des rivières poissonneuses, devaient, à l'avenir, se transformer en bourgs et en villes. Des églises furent construites au milieu des forêts par les pasteurs des convertis. La fraternité chrétienne aidant, ces anthropophages belliqueux apprécièrent les bienfaits de la trêve catholique, de l'existence assurée, agricole et sédentaire, de la paix. Le monsieur du Pernambuco s'exalte à conter cette politique, ses gestes. En maintes circonstances, les Jésuites ne furent-ils pas les seuls ambassadeurs avec qui les Indiens voulussent traiter? Même lorsque réunis en masse, comme en 1562, ils avaient réussi à vaincre les bandes esclavagistes. Aux Jésuites Nobrega et Anchiéta, le roi de Portugal dut la conservation de ses domaines américains. Sans eux les Européens eussent regagné la mer. Bienfaits que la plus folle ingratitude paya. Car, exaspérés par la défense pontificale de maintenir les Indiens en servitude sous peine d'excommu-

nication, les planteurs excitèrent les populaces des ports contre les Pères. Au XVIIIe siècle on les accusa de former, sous leur sceptre jésuite, un empire à sujets indiens. Réquisitoire qui devait aboutir, en 1759, à l'expulsion des Pères par ordre royal, et à leur emprisonnement dans les cachots de Lisbonne. N'importe : toute la civilisation du Brésil fut créée par cette petite phalange d'hommes. Ils ne furent jamais plus de cinq cents. Ils suffirent à transformer les filles des tribus en aïeules de créoles, en trisaïeules de Brésiliens. L'histoire a-t-elle consigné beaucoup de résultats analogues obtenus par une élite aussi minime?

Le catholique du Pernambuco étend les bras vers les monts cernant la baie, pour la stupéfaction du capucin qui retourne, dans le chœur de la vieille église, s'exercer au plain-chant avec les frères de l'ordre. Cependant le légiste de Bahia affirme que le communisme fut, deux siècles, mis en pratique dans les paroisses de réductions, et que cette expérience a donné des résultats indiscutables, contrairement à l'avis des capitalistes modernes. Les Jésuites amassèrent de fabuleuses richesses grâce à ce système d'économie publique. Au Paraguay surtout l'expérience fut démonstrative. Alors si le jurisconsulte de Pernambuco vante cet esprit, pourquoi raille-t-il les aspirations des collectivistes, préconisées, réalisées par les disciples de Loyola? La face brune s'anime, un peu camuse sous la chevelure d'argent niellé que le feutre coiffe avec une juste élégance. Les gestes contenus de l'avocat servent l'ironie de son être fin en costume grisâtre. Celui de Pernambuco oppose que les Jésuites respectaient les droits de l'Homme, fût-il indien, tandis que les socialistes d'aujourd'hui... D'ailleurs il n'y a guère de socialistes ici, objecte l'étudiant de Louvain pour apaiser la discussion. Et puis ne faut-il pas veiller à sa marche dans ce quartier pittoresque du plus vieux Brésil.

Les raidillons et les ruelles escaladent, dégringolent entre des maisons basses sans étage. Les portes, coupées horizontalement à mi-hauteur, sont aussi des fenêtres pour les bouquets de minois bruns aux coiffures monumentales. Parmi des chèvres, une marmaille copieuse encombre les chaussées. Elle joue sous la lessive partout étendue. Elle lance des cerfs-

volants. Marmots portugais, créoles, indiens. Des négrillons tout nus prospèrent obèses sur les marches des petits perrons délités. Les écoliers chevauchent les rampes rouillées. Et les Brésiliens se félicitent d'une prolification qui donnera quarante millions de citoyens avant cinquante ans. Dans les ruisseaux, les vieilles rincent les marmites. Voici un portique à cintre surélevé, puis une façade aussi mince qu'une coulisse de théâtre. Vingt jeunes filles s'accoudent à toutes les croisées, renseignent et sourient avec cette délicieuse amabilité des Brésiliens prolétaires ou nobles. En matinées à fanfreluches, et sous leurs ombrelles de couleur, les femmes se promènent. Les falbalas de calicot caressent les pieds nus. Un nœud de soie flamboie dans la tignasse. Pour l'amusement des yeux, il y a comme à Naples, dans la Chiaïa, des troupeaux de chèvres qui broutent les queues de légumes et les brins de paille. Maintes lessives ensoleillées pavoisant les perspectives rappellent les aspects italiens de Tarente. Comme à Salerne, le charpentier, ses aides ont dressé l'établi sur la place; et ils rabotent en fredonnant. Il y a des ateliers de couture qui jacassent tout le long de l'ombre, contre les murailles. Les volets ouverts découvrent les images pieuses des cloisons intérieures, le canapé et les quatre chaises cannées, meubles d'accueil chez la famille la plus modeste même.

Sous le fardeau de draps en piles, une adolescente, tête grave et brune, ne bronche pas, ne cligne pas malgré l'ardeur des rayons. Elle gravit la côte caillouteuse. Contre ce torse de garçon mamelu, la brise colle une petite blouse d'indienne, et, contre des jambes hautes, une courte jupe rose. Les mollets fauves, duveteux et fins se cambrent pour étayer, avec les hanches osseuses, la lourde charge. Près de là, sur des seuils, les mères accroupies morigènent ou câlinent leur progéniture multiple. Comme elles, le catholique de Pernambuco et le licencié de Bahia saluent, symbole de leur effort national, la vaillance de l'apprentie blanchisseuse. Ils la plaignent. Ils l'encouragent. L'enfant répond d'une syllabe à peine. Elle monte. Ses orteils crevassés s'agrippent aux pierres. Sa tête de canéphore ne grimace qu'une seconde. « Voilà le stoïcisme latin, une âme cornélienne dans une vierge du Brésil », murmure le licencié opiniâtre. Elle, droite, esca-

lade le tertre entre les reflets aveuglants des crépis. « Cette fierté dans le devoir, c'est toute la vertu catholique », s'écrie le professeur de Pernambuco. Aux mille bambins en joie, barbouillés, indéniables frères des angelots, des petits Saint-Jean que peignirent les Primitifs et ceux du Quattrocento dans la lumière de la Méditerranée, la jeune fille, parvenue sur la pente de la place, sourit tout de même. Pourtant ses bras minces en arc tremblent depuis les mains sur les hanches jusqu'aux épaules; car elle ne lambine pas. Pourtant la sueur ruisselle et brille, telles des larmes, contre la face un peu massive de l'américo-portugaise. Pourtant, au pied de toutes les façades, la compassion des yeux s'attarde sur ce rude labeur. Tandis que s'arrêtent les aiguilles aux doigts plus indolents des ravaudeuses, les truelles aux poings plus lâches du maçon, les brosses aux mains plus lasses des badigeonneurs, cette fillette va. Calme et orgueilleuse, elle se hisse toujours plus haut dans la cité de soleil et de couleurs, entre les maisons d'azur, les maisons de pourpre, les maisons d'albâtre, vers l'arche éblouissante et blanche qui culmine sur le ciel pur. A ces larges marchands portugais légataires des conquistadores, à ces lavandières encore Tupinambas par la chevelure comme les mères des premières familles installées ici, à ces jolis créoles, leurs fils ambitieux, sensibles et fiers, à ces robustes africains fondateurs de la richesse agricole, à ces mulâtres souples et bavards, créateurs de la République, il semble que la jeune fille ait emprunté l'essentiel de leurs forces pour faire sa tâche — comme des ancêtres firent l'œuvre souhaitée par l'espoir de Cabral en prières dans le cloître hiéronymite de Lisbonne.

En cette face un peu massive de la vierge ressuscitent la vigueur et la solidarité portugaises s'assurant de la forêt tropicale. N'est-ce pas avec ces mêmes cheveux droits et lisses, que leurs épouses indiennes caressaient le repos de leur énergie. L'enfant a, dans ses yeux africains, toute la force des noirs associés aux cultures de la canne à sucre, du café, du riz, du tabac. En ses jambes nerveuses frémit toute l'impatience du mulâtre. Dans la grâce de son allure se décèle toute la sensualité créole soucieuse de l'art qui sut, au faîte de cette colline, édifier, contre le soleil, l'église et ses deux

clochers sonnants, ce quartier de portiques blancs et de maisons différentes, où vont, devant leurs silhouettes bleues, les capucins en froc médiéval, les marchands portugais à l'ombre de leurs feutres et sur leurs mules chargées de brocs, les brunes gamines sous les chevelures tupinambas déployées par la course de leur jeu, les soldats nègres en habits jaunes, et cette abondante marmaille enchevêtrée dans les jambes de ses pères en pantalons étroits, en maillots stricts. L'ascension de la jeune fille provoque la sympathie compatissante de cette foule demeurée telle qu'au XVIIe siècle, et qui se souvient, et qui désire. Voici qu'ayant, avec sa charge, franchi l'arche blanche, tourné vers la droite, et gravi un tertre encore, la jeune fille se fixe, éblouie par le scintillement de la mer sous les touffes des îles et sous les mâts des flottes, par le poudroiement de l'alpe lointaine, de ses bourgs et de ses villes, par la magnificence de la capitale recourbée le long des plages avec ses dômes et ses pinacles, les clochers jumeaux des églises, les rumeurs des avenues, les fumées des usines, les réseaux électriques des télégraphes et des téléphones, les mugissements des sirènes, les halètements proches des industries en labeur.

Bien qu'elle connaisse la merveille du spectacle, l'enfant s'est, une seconde, arrêtée. Au bout de l'effort, voici la récompense : dans le plus beau cirque d'alpes bleuâtres, lointaines et proches, cette eau miroitant parmi les ombres des oiseaux pêcheurs, cette eau qui baigne tant de ports épars où les docks absorbent, comme des bouches gourmandes, toutes les productions du globe déversées par les grues des paquebots atlantiques, baltiques, méditerranéens.

Le licencié de Bahia commente ce mouvement du port et l'opulence active du Brésil préparée jadis, par les planteurs et leurs africains, dans les états de Pernambuco et de Bahia. Opulence accrue maintenant par la politique républicaine favorable à l'œuvre des immigrants latins dans les états de Saint-Paul, de Rio de Janeiro, et d'Espirito Santo. De plus les seringueros du Céara, du Maranhaon, du Para et de l'Amazonas fournissent au monde 40 p. 100 de son caoutchouc. Déjà les agronomes de Rio Grande do Sul, de Santa-Catharina multiplient les puissances d'un sol très fertile sous le climat le plus

favorable; les ingénieurs des Minas Geraes en exportent l'or, les pyrites de fer et de cuivre, le manganèse. Saint-Paul livre aux nations du globe 70 p. 100 de leur café.

Quand elle eut, en soufflant quelque peu, contemplé la splendeur de la baie, la jeune fille s'engagea sur le sentier de la descente. Sa marche moins pénible devint agile bientôt. A travers les lessives pavoisant les rues, elle allait vers les quartiers neufs, vers l'Avenida Centrale, qui passe aux pieds du Morro Castello, entre les monuments superbes de la Bibliothèque et du Théâtre municipal. Dès que l'enfant fut parvenue sur le large trottoir, elle disparut avec son paquet de linge parmi la foule.

V

Ses yeux africains, sa figure portugaise, son allure indienne reparurent en mille dames entravées, empanachées, couvertes d'hermine royale. Car c'était un samedi, jour d'affluence sur le boulevard où, dans les magasins, tant de belles vont choisir les articles de Paris, de Vienne et de Hambourg, où l'on mène les enfants sages aux palais des cinémas que bariolent les invitations des affiches géantes : drames polychromes, colosses de femmes fatales et de gentlemen rasés en discussion d'amour; chasseurs et jaguars en lutte dans la forêt vierge; pionniers posant le rail sur la brousse, et ripostant, du rifle, aux flèches des Indiens agresseurs de locomotives.

En face des cinémas, les tramways qui se succèdent, à petit intervalle, sous la voûte d'une hôtellerie écarlate, dégorgent des messieurs aussi graves que la jeune apprentie, et très sobrement vêtus de complets neufs, de feutres gris, avec un air de sombres fidalgos pensant aux peines de l'Enfer. Le joyeux Brésilien de nos vaudevilles est un type exceptionnel, légendaire ou périmé. Il y a, dans la tenue du passant, cette sévérité que lui purent léguer tels aïeux d'Europe accoutumés à faire leurs oraisons en cagoules de pénitent, et tels aïeux d'Amérique accoutumés à rendre, en manteau de cacique, leurs sentences capitales. Ils vont ainsi, sans nulle allégresse visible, sans même un sourire, le long des boutiques et de

leurs richesses. Saluent-ils les femmes? Ils n'osent leur parler. A ce qui semble, le souci de leur dignité les engage à demeurer impassibles, au moins par l'attitude. Si, par hasard, il devient gentleman et respecté, le nègre lui-même observe ces préceptes. Autant dire que l'austérité du catholicisme celtibère, jointe à l'admiration du flegme anglais, et à la survivance de la gravité indienne font du Brésilien moderne un seigneur triste, quelque peu hautain. La foule a cette apparence constante, qu'elle se promène, le samedi, sur l'Avenida, qu'elle s'entasse dans les lieux à représentations cinématographiques, qu'elle vienne parader dans le somptueux Théâtre Municipal, un jour d'opéra italien, de comédie française ou de drame scandinave. Habituellement l'élite, et plus encore, porte, au visage, le sceau de la tradition et des origines. Le mercredi, dans les automobiles en essor vers les squares de Botafogo où il est bien de se rencontrer, ces jeunes filles et ces jeunes femmes en toilettes luxueuses, gardent, sous les ellipses de leurs chapeaux et les magnificences de leurs panaches, un air de madones attristées par les défaillances humaines. Inutilement les perles très rares de leurs oreilles mettent en valeur la beauté mate de leur teint, l'éclat des larges yeux créoles. Inutilement les inventions de l'esthétique parisienne s'adaptent aux sveltesses des jeunes filles comme aux épanouissements des jeunes mères. Ces ornements ne leur inspirent point les plaisirs de la coquetterie; mais le sens de l'apparat. Elles trônent en leurs automobiles, comme les patriciennes de Rome dans leurs chars. Ces visages ovales et pâles entourés de bandeaux noirs ne se réjouissent pas des paroles dites ni de celles entendues. Ces gestes en hauts gants blancs sont impérieux autant que jolis. Ils exigent du respect. Ils ne souhaitent point de l'amitié; encore moins de la passion. La noblesse tend ces figures : la même noblesse qui tendait les traits plus sauvages de la petite blanchisseuse roidie sous le faix, afin de ne pas faiblir et d'offrir en exemple le parfait accomplissement de sa tâche. Ni la merveille de l'ample décor apparu, ni cette mer de lapis aux îles d'émeraude, ni cet horizon d'alpes vaporeuses, de pentes forestières, de monts coniques dominant les villes maritimes que les paquebots longent, que le soleil flambe, que les travaux emplissent de tumultes, ni la course des barques aux ailes

obliques sous l'essor des mouettes blanches, ni la trouée lointaine de la passe ouverte, au sud, entre le récif où se dresse l'église de Notre-Dame-du-Bon-Voyage et le roc poli du Pain-de-Sucre, ni le sublime de toute cette beauté ne sont pour distraire les âmes de leur gravité contemplative. Cette nature en éternelle majesté les pénètre du fatal et du divin qu'elle suggère.

A contempler pourtant, les monts verdoyants de l'ouest, les milliers de maisons roses, jaunes, bleues juchées par quartiers, par faubourgs, par villages et par hameaux, dans leurs parcs de plantes tropicales sur les morros de la « Serra », et jusque vers les cimes de Santa-Thereza où, minuscules par la distance, les arbres s'alignent contre l'azur éblouissant, à contempler ces étages de la ville multicolore, innombrable et belle, pleine de vies en rumeur qui descendent, les pieds nus et les corps souples, par les rues déclives, qui se tassent, dans les tramways électriques, qui courent derrière les mules des charrettes, qui s'élancent avec la vitesse des automobiles ; à voir cette activité d'un million d'êtres en espoir de richesses prochaines, comment l'élite ne sent-elle pas son cœur battre plus, sa fierté dominer mieux, son plaisir briller davantage sur les visages de ses femmes élégantes, symboles et récompenses de cette fièvre animant, depuis quatre siècles, un peuple créateur de trésors et de volontés?

Non. Ce juste orgueil demeure impassible dans les yeux portugais, indiens et africains, sous les bandeaux noirs, dans l'ovale des figures mates. Indifférentes, ces promeneuses frôlent, au gré du chauffeur mulâtre, le blanc palais Monroë, siège des congrès réunissant les jurisconsultes et les savants de toute l'Amérique. Inattentives elles longent les pelouses rectilignes et les parterres en fleurs devant le square aux arbres somptueux étalant des chevelures de lianes, et des branches prodigieusement feuillues par-dessus les ruisselets, les statues, les terrasses qui dominent les spectacles de la mer. Pour rien, l'élan de la voiture contourne l'esplanade des jeux où luisent au soleil les mèches épaisses et bleuâtres des équipes en maillots bariolés qui galopent, luttent, bondissent, pour gagner la partie de foot-ball sous les yeux des hétaïres italiennes et françaises paradant aux balcons de la façade qu'or-

nent les danses d'une fresque. A peine les yeux des catholiques se lèvent-ils vers la colline de la Gloria, vers la très gracieuse église qui marie les azurs de ses murailles à celui du ciel devant une colonnade aérienne de palmiers. Nul de ces signes n'enthousiasme les promeneurs, bien qu'ils attestent l'influence progressive de leur patrie sur le Nouveau Monde, la persistance de la nature exubérante rectifiée par le génie des édiles, la juste foi en la jeunesse nombreuse et robuste, mère de l'avenir, la confiance dans la déesse inspiratrice de la force qui fonda cette grandeur. Il semble que tout cela suggère plutôt l'unique sentiment des mille devoirs imposés par le vœu de rendre ce peuple égal aux nations dominatrices, en multipliant les labeurs et les vertus. Le Brésilien a le sens obsédant de sa responsabilité catholique ou positiviste, militariste ou libérale. Il ne se présente que sous cette apparence d'austère dignité. Sa courtoisie même, pour affable qu'elle soit toujours, devient aussitôt cérémonieuse. Pas de société au monde où le protocole mondain demeure plus intangible. On ne pardonne guère à qui, par inadvertance, oublie de rendre les cartes, une visite, de placer à sa table, selon les règles de la hiérarchie, ses invités.

Et cependant, lorsque le soleil illumine, sur le *morro* central de la ville basse, cette petite église de la Gloria érigée devant sa colonnade de palmiers à la cime d'un labyrinthe de jardins profus et bien fleuris autour de leurs villas roses, ocre, bleues, il n'est pas, sur le globe, une autre image plus exaltante, dans un plus bel amphithéâtre d'alpes forestières, de cités multicolores assises au spectacle des eaux diverses, des escadres à l'ancre, des îles fabuleuses, des côtes montagneuses empanachées par la ferveur des industries.

Au milieu de cette fête que leur font les hommes et la terre, passent donc avec l'essor de leurs chars, les femmes de la société. Non sans goûter le bel arrangement des gazons et des parterres municipaux qui se succèdent autour des statues patriotiques, comme une suite de Parc-Monceau et de Cours-la-Reine dessinés sur le rivage de la Lapa, de la Gloria, du Flamengo. Leurs perspectives promettent ce plaisir jusqu'à la plage de Ypamema, pour un trajet de quinze kilomètres environ. Elle ne reçoit que des regards sympathiques, la sen-

tinelle africaine qui garde, en uniforme de coutil, les grilles du parc ombrageant le palais présidentiel du Cattète, et le travail respecté du maréchal Hermès de Fonseca, parmi ses ministres. C'est le parti de l'ordre qui régit actuellement les destinées brésiliennes. Il veille à terminer l'unification des états, certes loyalistes tous, mais enclins jalousement à préserver leurs autonomies, fût-ce au détriment de la prospérité générale. Aussi le chef de l'État et ses ministres sont-ils défendus par les cercles impérialistes, sur le conseil même que leur donna Don Pedro II après l'abdication de 1889. Cela bien que l'oncle du président actuel, le maréchal Deodoro da Fonseca, ait proclamé la République, alors.

De la rue Paysand maintes voitures arrivent entre les deux rangs de jardins et de villas roses habités par les familles, derrière les palmiers en ligne sur les trottoirs. Endroit préféré par les impérialistes. Car, au fond de cette avenue, la façade blanche du palais Guanabara transparaît sous les feuillages. A cette ancienne demeure de la comtesse d'Eu, libératrice des esclaves, et qui paya de son trône cette magnanimité philosophique, les regards attendris des femmes envoient toujours un salut de fidélité. Sous les glaces limpides des voitures, quelques paroles s'échangent qui plaignent la générosité de la princesse. Elle signa trop tôt, sans rien vouloir entendre. En 1888, le décret d'émancipation devait aigrir les critiques des planteurs, bientôt adversaires de l'empire, puis zélateurs des républicains. Leur opinion gagna les officiers, le maréchal Deodoro da Fonseca. Ils durent contraindre au départ pour l'Europe Don Pedro II, respectueusement. Il n'est personne, là-bas, qui ne parle avec tristesse de cet exil. Les civilistes eux-mêmes, comme le légiste de Bahia, souscrivent afin d'élever un monument commémoratif à ces vertus monarchiques. Avec un libéralisme unanimement révéré, les opposants déplorent les contradicteurs du régime actuel. Exemple rare d'impartialité politique, et tout à l'honneur des Brésiliens, de leur intelligence étendue.

« Pourquoi don Pedro II s'était-il laissé convaincre par les théories d'anticipation? Pourquoi avoir, lui-même, décrit le royaume idéal comme débarrassé du prêtre et du soldat? Chimère de croire à l'excellence des hommes, à leur faculté

de vivre socialement sans la crainte des sanctions humaines ou divines. Don Pedro avait, comme son père, comblé de biens mille gens! »

Cette maison abrite tel particulier qui reçut de lui le tortil de baron. Cette autre est le logis d'un Pauliste enrichi par la culture du café, et qui obtint, du roi de Portugal, le titre de vicomte pour avoir souscrit l'une des fortes sommes indispensables à l'entretien de la Bibliothèque Portugaise, de l'Hôpital Portugais, pour avoir aidé la vie de ces centres où se conserve et s'accroît l'influence de Lisbonne, et même de ceux qui rêveraient, bien follement, au retour des Bragances sur les rives de la Baie-sans-pareille comme sur les bords du Tage. Point de maison rosée, bleutée, à diadème de stuc ornemental et à statuettes de plâtre qui n'ait son histoire pour le catholique de Pernambuco. Il sait par le détail, la genèse des anoblissements après fortune faite. Il sait pourquoi les propriétaires furent munificents à l'égard des fondations portugaises. Il sait comment les autres obtinrent de Rome la couronne perlée, récompense de larges aumônes. A l'ironie qu'ébauchera le légiste de Bahia, le catholique répondra fort bien que ces anoblis méritaient presque tous une telle distinction. Grands défricheurs, éducateurs des Américains apprivoisés, cultivateurs de plantes indispensables à l'alimentation publique, exportateurs d'or, de pierres précieuses, de sucre, de café, de tabac, tous avaient, plus ou moins, institué la richesse et la vie sociale du pays, en étendant leurs domaines, en fondant les cités, en écartant les barbares, en assemblant des travailleurs irréductibles, en exterminant les monstres de la forêt. Qu'ont fait de mieux les anciens barons de l'Europe? Et, pour excessif qu'apparaisse cet énorme blason de grès neuf sur le tympan d'une tourelle fraîchement crénelée, au bord du trottoir, près du lampadaire électrique, ce n'est là que l'hommage d'un disciple pieux à la mémoire des premiers civilisateurs, officiers nobles du roi Sébastien dans les capitaineries de Bahia, de Pernambuco, d'Espirito-Santo, de Rio de Janeiro ou de Sao-Vicente.

Le Mont de la Veuve, abrupt sur la mer, interrompt la continuité de ces squares et de ces maisons. Il oblige les équipages du mercredi à contourner sa base par cette

« Avenue de la liaison » aux petits hôtels agréables. Le golfe de Botafogo apparaît vite, et sa courbe profonde en fer à cheval, que de très amples parterres, des pelouses largement rectilignes, bordent. Tout un parc de promenade avec ses chaussées cavalières, ses bosquets symétriques, ses ronds-points autour de statues. Dans le fond, sur la courbe parallèle à celle de la plage, une série de maisons s'allonge. Anciennes et basses, peintes eu bleu, ouvertes par les arcades des magasins, les unes sont les demeures des vieux Brésiliens restés fidèles aux mœurs du passé. D'autres, fort récentes, blancs rectangles derrière leurs grilles argentées, derrière leurs corbeilles de fleurs, abritent les nouveaux riches. D'aucunes, semblables à de petits palais que couronnent des lanterneaux, que supportent des cariatides, sont les hôtels des ingénieurs étrangers. Faites d'un corps principal et cubique derrière une loggia que surmontent la terrasse et sa balustrade, d'autres encore attestent le souvenir de cette Méditerranée mère des arts grecs et latins, implantés en Lusitanie par les légions. Celles-là, toutes simples, surgissent roses et menues, ornées seulement de leurs fenêtres. Des jeunes filles très bien coiffées s'y penchent vers le cortège des promeneurs, des soixante automobiles où trônent les familles notoires. Fantômes du temps colonial, deux cavaliers feutrés et bottés caracolent, immuables, comme en deuil. Leurs chevaux maniérés ont des crinières à la Van Dyck qui retombent ainsi que des manteaux. Les queues touchent l'arène.

Tout ce cortège captive l'attention des mulâtresses, des familles modestes assises sur les bancs des squares avec leurs progénitures en toilette de Paris. Là-bas, la flèche de l'Immaculée Conception désigne les classes d'où sortent les écolières étreintes par leurs étuis de piqué, de mousseline. Cent faces de la Joconde vivent sous des chapeaux en fleurs. Nubiles dès la douzième année, ces enfants font, par la cité, figure de jeunes filles soigneusement belles. A trois le plus souvent, elles déambulent, solennelles et décoratives. Le catholicisme qui les possède n'a point là d'effets hideux, comme chez nous, sur les choses de la toilette. Le confesseur n'ordonne pas que les cheveux soient tirés à la chinoise, la poitrine dissimulée, le visage enlaidi et sans fard. Innocente, la coquetterie se donne

carrière à l'extrême. Et tant, que le parisien mal averti s'y tromperait, prenant pour de faciles gamines ces petites vierges très saintes, heureuses d'être les plus jolies devant la magnificence de la nature. Par théories de créatures prestigieuses, elles viennent là, dans leurs larges chapeaux de fleurs, admirer les dames de renom. Si l'une reconnaît ses nièces ou filleules, si levant le bras ganté de blanc, elle agite deux doigts de la main droite, ces visages à la Vinci s'illuminent, enfin, de sourires. Des petits doigts s'agitent en réponse, au bout de petits bras haut gantés. Et, l'exemple une fois donné, ces sortes de saluts familiers s'échangent d'un bout à l'autre de Botafogo, entre les familles que rapprochent les panhards, les mors, les dietrichs et les mercédès. En leurs écrins de cristal et de laque sombre, derrière les couples de chauffeurs mulâtres qui, sous la livrée allemande, dirigent avec nonchalance les mufles trépidants de leurs machines, soudain les figures se sont éclairées, malgré l'ombre des pailles, des feutres, des toques et des plumes. L'austère gravité se dissipe sur les visages. Les doigts blancs des femmes, les doigts nus des hommes dansent frénétiquement la matchich en haut des bras tendus. Les lèvres peintes se retroussent sur toutes les dentures nettes. Les sombres Brésiliens semblent un instant joyeux.

Pourquoi?

C'est que les parents se saluent. Cousins et oncles, petits-neveux et aïeules, pupilles et tuteurs se reconnaissent. Ils se chérissent avec entrain, par les gestes. Pour cela seul, pour le sentiment de la famille, les Brésiliens font trêve à leurs manières de cérémonie. Dans ces milieux prolifiques, les liens de parentage s'allongent à l'infini. Ils enserrent des groupes copieux que les mariages unissent à d'autres, et, par cela même, devenus parties intégrantes des premiers. Beaux-frères et belles-sœurs, belles-mères et gendres, brus et beaux-pères se saluent ainsi gaiement, sans oublier les frères, les cousins, les ancêtres, ni la descendance de ces alliés, ni leurs amis intimes, ni leurs associés, ni leurs collaborateurs. Avoir trois frères et quatre sœurs, mesure ordinaire, c'est avoir sept familles dans ses relations immédiates. De plus il y a les parentages des oncles et des tantes, ceux des neveux et des nièces mariés, ceux des cousins germains, et issus de ger-

mains, ceux des filleuls et des pupilles confiés par l'église, par la loi. Egalement respectueux de leurs obligations chrétiennes, de leurs obligations civiques, les Brésiliens se constituent en *gens* selon le rite latin. Rite dont ils enfreignent rarement les règles de services mutuels, dont ils brisent plus rarement les attaches consacrées. Parce qu'ils ont longtemps vécu dans les fazendas, ces grandes fermes isolées au milieu de la forêt vierge, loin du plus proche secours, les aïeux établirent d'infrangibiles cohésions entre les alliés. Ainsi pouvait-on assurer la défense des personnes et du bien, même si les sectes politiques se faisaient la guerre dans la contrée, même si la rébellion des esclaves menaçait tout, même si quelques partis de Hollandais, de Français, d'Espagnols ou de Paraguayens rôdaient, au temps de batailles, dans les environs du domaine afin de réquisitionner la moisson, les troupeaux. Les Indiens surgissaient-ils hors de la forêt? Vite les familles se concentraient autour de l'ancêtre. Les chasseurs et, souvent, les amazones arrivaient à cheval suivis de serviteurs en escadron. Milice suffisante, dans la plupart des cas, pour calmer une révolte d'Africains, ou pour intimider les fourrageurs aventureux, ceux de l'ennemi, comme ceux de l'adversaire politique. Garibaldi emmena la belle Anita de cette façon au combat naval sur le *Rio Pardo*; et elle y reçut le baptême du feu pendant la révolution du Sud, en 1839.

La cause ayant disparu, les mœurs persistent qu'elle détermina. Aussi les Brésiliens disent-ils qu'on se reçoit entre parents, et qu'il n'y a pas de vie mondaine chez eux. Il faut comprendre la mutiplicité de pareils cousinages.

En saison fraîche, de mai à novembre, les hôtels de Botafogo, le soir, sont fréquemment illuminés pour les bals. De même en est-il pour les villas de Larangeiras, quartier montueux encore, composé de parcs encadrant les maisons que les anciens planteurs bâtirent sur un contrefort du Corcovado, dès que le souci d'instruire les enfants obligea les mères à laisser la fazenda pour s'installer dans Rio, près des collèges et des couvents. Chacune de ces demeures analogues à celles de notre Saint-Cloud ou de notre Saint-Germain, a son histoire. On aime à les conter toutes. On aime à décrire les généalogies qui se développèrent sous le roc en forme de léviathan

dressé à la pointe du Corcovado pour admirer les trois cents îles de la mer intérieure, et sa ceinture de villes retentissantes.

Ces généalogies et ces monographies de famille, à Rio comme ailleurs, nourrissent le principal des conversations dans la société qui jouit le mieux des richesses et des renommées acquises par les aïeux, du chef-d'œuvre qu'est cette capitale jointe, par le génie des hommes, aux magnificences de la nature.

Deux bonnes évocations de cette société, au temps de l'empire, et au temps actuel, furent composées avec art par M. Delpeuch, un professeur de Rio. Elles s'intitulent *Le Roman Brésilien* et *Petropolis*. A les lire, on saura la vie coloniale de jadis et la vie cosmopolite de maintenant. Par une évolution de quatre siècles, cette élite a transformé la cité pittoresque du Morro Castello en celle plus confortable de Laranjeiras et des quartiers multicolores étagés sur le flanc de la Serra. Il y a dix ans, celle plus fastueuse de l'Avenue Beira Mar, succession de Cours-la-Reine et de Parc-Monceau, fut gagnée sur la mer, prolongée au raz du flot, jusqu'au cap méridional de Botafogo, de son golfe, tandis que la chaussée, montant la côte de Saudade, contournant le Morro de Babylonia, s'engageait sous le tunnel foré dans le massif pour aboutir à une sorte de Trouville, Lémé.

Sur cette plage de Capocabana, le flot du large vient grossir et s'abattre. Il mouille parfois la piste d'asphalte ménagée pour les voitures sous les balcons des villas légères. On en compte quelques-unes d'importantes comme des châteaux, et qui, tout en profondeur vers la ville neuve établie en arrière, dans le sable, abritent, durant la bonne saison, des familles qui les possèdent. Chacun reçoit là ses innombrables parents et ses cousins. Vers le soir des beaux jours, S. E. Lauro Muller vient y goûter le repos chez sa fille et son gendre, après les heures du travail le plus prodigue, et que le monde officiel des États-Unis glorifiait hier ardemment par ses orateurs, par ses hommes d'Etat honorant l'illustre visiteur brésilien, comme il seyait dans une occasion propice à un accord étroit entre les deux plus grands peuples des Amériques.

Dans ces villas, l'on trouve accueil à l'entrée du salon, quand on a gravi les marches du large escalier en bois verni.

Sous le lustre, la maîtresse de maison souhaite la bienvenue avec la meilleure grâce. La plupart des visiteurs sont en deuil. Catholiques, ils en respectent le protocole et toute la gravité convenable. Et puis, chaque deuil particulier semble un motif de rappeler celui très sincère que leur laissent, au cœur, la chute et la mort en exil de Pedro II. Regret douloureux, point factice ni mitigé par les distractions. Une sorte d'angoisse étreint les paroles qui, très souvent, évoquent la figure du monarque philosophe, dans ces logis des familles impérialistes. A peine si la tristesse des causeurs se permet-elle un peu de plaisir esthétique à l'aspect de l'Océan. Formidable, il se rue sur la courbe de la plage embrassée par le Morro de Lémé et par le cap où se masquent le Fort de Capocabana, ses batteries terribles et neuves, maîtresses de la côte.

Devant ces mers de jade accourues du large, de l'orient portugais, du Tage peut-être, devant ces flots accourus à l'assaut des cocotiers obliques sur les pentes de Lémé, à l'assaut des rocs éboulés sous la redoute de Capocabana, à l'assaut des sables blonds que recouvrent les lames, volutes et cascades, cette société de femmes en deuil et de messieurs diserts invoquent, en toute piété latine, leurs voyages fréquents vers l'Europe, vers Lisbonne où ils laissèrent le Cloître des Hiéronymites, son architecture complexe et belle comme la réalisation du rêve imaginé par Alvarez Cabral, par ses compagnons en prières durant la messe de départ.

PAUL ADAM

LE RÉGIME FORESTIER

DE

L'AFRIQUE OCCIDENTALE

A la suite d'une mission confiée à un fonctionnaire des Services de l'agriculture en Afrique Occidentale Française, le Gouvernement général de cette colonie a fait préparer un « Avant-projet de décret sur le régime forestier de l'Afrique Occidentale Française », actuellement à l'étude.

Le pays contient des réserves, encore importantes, de caoutchouc natif, des bois précieux, tel l'acajou, ou industriels, notamment les palmiers à huile du bas pays, surtout du Dahomey ; bref, une bande sylvestre continue, sauf enclaves étrangères, de la Haute Guinée Française au Lagos anglais, soit environ 220 000 kilomètres carrés d'un seul tenant : les deux cinquièmes de la France. Un tel bosquet couvrirait notre Midi, des Pyrénées à Saintes, Clermont-Ferrand et Lyon.

De plus, à la limite nord de la forêt commence la « brousse » proprement dite. Là végètent des peuplements parfois immenses, mais clairsemés, d'espèces utilisées ou qui pourront l'être : karités, palmiers de toute sorte, etc. Enfin, un peu partout, les vents ont semé des massifs isolés, ivraie et bon grain mêlés.

Dans l'état présent de nos connaissances, aucun chiffre, même approché, ne peut prétendre à fixer les idées sur la valeur de cet ensemble forestier, valeur qui varie d'ailleurs chaque jour, à mesure que s'ouvrent de nouveaux débouchés ou que sont construites de nouvelles voies d'accès. La mission Houdaille avait, je crois, estimé à treize milliards la végétation de la seule Côte d'Ivoire. De cette indication, retenons seulement qu'il s'agit d'une somme énorme, portion considérable du capital français, part vitale du capital africain : le texte qui doit en disposer n'est donc pas de mince importance.

*
* *

Il comprend douze titres et un addendum.

Le premier : « Régime forestier » répartit tout le peuplement arborescent de l'Afrique Occidentale Française en deux catégories :

1° *Bois du Domaine forestier*, soumis, hormis la seule Côte d'Ivoire, au « Régime du Domaine forestier » établi par la première partie du futur décret.

2° *Réserves forestières indigènes, périmètres de défrichement et bois des particuliers*, éventuellement réglementés par la seconde partie de l'acte.

La troisième traite des délits.

Analysons aussi succinctement que possible ce projet.

Le titre II définit le Domaine forestier qui comprend : les parties du Domaine en nature de bois — des terrains à boiser — des essences classées. Quant au régime, les superficies sont réparties en : bois domaniaux — réserves forestières domaniales — essences classées, suivant des délimitations administratives à intervenir.

Le titre III veut de plus amples détails. Il comprend trois sections.

La première traite des « exploitations » ; celles-ci sont de trois formes, dont deux, les ventes de coupes et les exploitations temporaires, concédées par les Lieutenants-Gouverneurs, dans les limites de 250 ou de 2 500 hectares, selon que l'on opère par coupe pleine et régulière ou en jardinage. Le Gou-

verneur Général peut quintupler, et pour dix ans, ces superficies. Lui seul a qualité pour délivrer les *concessions d'exploitation*, — la troisième catégorie — valables 25 ans, et qui ne doivent pas affecter plus de 25 000 hectares. Plus étendue, une concession nécessite un décret.

La deuxième section : « Droits d'usage et usages forestiers » ne reconnaît comme titres (art. 57) que ceux fondés ou réputés tels par le Gouvernement. Il maintient cependant aux indigènes des droits d'usage (parcours, récoltes de produits naturels, chasse, etc.), exclusifs de toute exploitation industrielle ou commerciale. L'article 58 compense la perte éventuelle de ces droits par d'autres, équivalents « dans la mesure du possible », si des groupements indigènes venaient à être déplacés « dans un but d'intérêt public », lequel se précise à l'article 59 sous forme de « cantonnements » et de périmètres de défrichement où parquer les natifs gênants. La jouissance de ces usages demeure d'ailleurs précaire, le Lieutenant-Gouverneur pouvant, en tout lieu et tout temps, les supprimer même au bénéfice de particuliers (art. 60).

La troisième section : « Défrichements », s'oppose, sous pénalité, à tout défrichement dans les bois domaniaux *inférieur* à 200 hectares, sauf avis du service forestier et autorisation du Lieutenant-Gouverneur. En cas d'infractions sans auteur connu, les villages intéressés sont collectivement tenus au paiement des amendes.

Le titre IV, qui traite du « reboisement et des réserves forestières domaniales », met aussi en cause la responsabilité collective des indigènes.

Le titre VI : « Police et conservation forestières », permet de supprimer, toute enclave indigène dans les bois domaniaux. A l'article 92, il porte textuellement : « Lorsque les auteurs d'incendie, ne pouvant être retrouvés, appartiendront à des villages connus, ces villages, ainsi que ceux qui présenteront comme auteurs d'incendie, des comparses indigènes ou dont la culpabilité ne sera pas prouvée, pourront être rendus responsables du paiement des amendes et dommages encourus. » L'article 94 impose aux riverains des bois la corvée de surveillance. L'article 95 dispose qu' « en cas d'incendie en forêt, les usagers seront pendant un an au moins et cinq ans au

plus, privés de la jouissance des usages et tout parcours à leur profit sera interdit pendant six ans au moins sur toute l'étendue des bois et forêts incendiés ».

La deuxième partie traite des « Régimes spéciaux » et d'abord des « Réserves forestières indigènes ».

On sait en quoi elles consistent. Pour leur assurer la jouissance « permanente et paisible » du « bois de chauffage » et du « petit bois d'œuvre », les indigènes, préalablement dépouillés de leur avoir foncier, sont maintenus dans des parties boisées ou non (art. 99) du Domaine, immatriculées, au nom de l'État, leur maître, mais « au bénéfice exclusif » de leurs collectivités. Le titre VIII qui établit des « périmètres de défrichement », les place d'abord, toujours pour le bonheur « permanent et paisible » de leurs bénéficiaires, dans des « superficies autrefois cultivées, retournées actuellement à l'état de brousse arbustive ou de bois » : il n'y a qu'à recommencer le travail. Et ce n'est pas en forêt africaine mince affaire. Dans ces « superficies » engageantes, les collectivités sont libres de pratiquer à leur aise la rotation et l'extension de leurs cultures.

Le titre IX traite des bois particuliers; les deux suivants, des délits; le titre XII et dernier, de leur poursuite. Par l'article 131, il « autorise » les délinquants indigents à s'acquitter de leurs amendes en journées de travail, à des taux ultérieurement fixés par arrêté. L'article 137 exclut, en fait, l'indigène de la preuve en justice de sa propriété, celle-ci n'étant admise que sur « titre apparent » et « *personnel* ». Or tous les siens sont oraux et collectifs. L'article 140 donne compétence aux tribunaux français si un citoyen français est en cause; au tribunal de cercle, s'il s'agit de natifs. Or, le tribunal de cercle comprend l'administrateur, président, et deux assesseurs indigènes nommés par le gouverneur, lesquels d'ailleurs ont voix purement consultative. C'est donc, dans le dernier cas et en une matière où l'État est en cause, simple justice administrative.

L'addendum porte heureusement, en un antépénultième article, que, si l'application du décret est, en certains cas, impossible, des mesures transitoires seront prises par les Lieutenants-Gouverneurs en conseil d'administration.

Telle est, débarassée de tout détail technique ou d'exécution, le schéma du projet en cause.

***

Il appelle d'abord quelques observations *a priori*.

Est-il besoin d'un domaine forestier? Nullement : il existe, en droit, au moins. Il est tout entier dans le Domaine, le Domaine tout court, auquel le Décret du 23 octobre 1904, dû à M. Roume, a affecté les terres vacantes. Qu'en ses acquisitions, l'État décide d'instituer un régime foncier de son goût, tant mieux. Mais c'est œuvre purement forestière, exclusivement technique et spéciale, destinée à administrer au mieux de ses intérêts matériels la partie de ses biens qui est en nature de bois. A aucun titre un règlement technique ne peut avoir un autre but, ni prétendre modifier la conception générale et abstraite de Domaine, forme juridique donnée par l'État à sa propriété. Voici un sol, le Mossi par exemple, un million d'hectares dénudés, en cultures. Un certain jour, l'occupant trouve avantageux d'en planter la moitié. Va-t-il, de par le Domaine éminent — présupposé par le décret, je le démontrerai plus loin — se trouver dépossédé de cinq cent mille hectares? D'ailleurs, administrativement, quelle est la limite de la définition : forêt? Des karités, clairsemés sur cinq cents kilomètres (j'en sais l'exemple), comme nos pommiers de Normandie, et qui doivent, en bonne logique, relever du décret, sont-ils une forêt? Raisonnement qui, poussé à l'extrême, conclut à faire d'un arbre une partie du domaine forestier. Auquel cas, toute la colonie peut en relever, zones de cultures et Sahara compris, si l'on y aperçoit un baliveau : c'est l'absurde. Il n'est point nécessaire d'introduire dans la législation déjà si fragile des décrets sous lesquels vivent les colonies, des distinctions factices sur l'idée fondamentale de propriété. Nous y gagnerons en outre de n'avoir pas à enfler démesurément des services de simple administration publique, tels le Domaine et l'Agriculture. En l'état présent de l'Afrique Occidentale Française, ils doivent rester tout à fait secondaires. D'autant que leur éducation africaine reste à faire, nous le verrons.

Autre remarque : la Côte d'Ivoire est soustraite au régime commun. Pourquoi? J'entends bien la réponse : elle est déjà pourvue d'un inapplicable décret du 18 juin 1912, resté en suspens à Dakar et qui a soulevé plus de critiques justifiées qu'il n'a d'articles[1]. Tout de même, l'argument paraît bien léger, car la Côte d'Ivoire comprend les soixante centièmes de la forêt, en notre Afrique Occidentale. Hormis la fiction de frontières administratives que j'ai vu varier plusieurs fois depuis quinze ans, elle est, au point de vue forestier, le prolongement des sols voisins. Alors, pourquoi deux régimes? Si celui dont elle jouit est bon, étendons-le, sauf modification appropriée, à toute l'Afrique Occidentale. S'il ne vaut rien, et c'est le cas, jamais nous n'eûmes occasion meilleure de nous en débarrasser.

Enfin, à l'égard de l'indigène, le texte proposé restera, je l'espère, inopérant. Il est une chose; l'indigène qu'il prétend régir, une autre : entre eux, pas de commune mesure. Pour qui connaît la condition présente du paysan africain, et combien est légère notre empreinte sur ses coutumes, admettre un instant qu'il attendra d'un Lieutenant-Gouverneur, situé, pense-t-il, dans l'Olympe, permission de défricher, puis de planter en haricots moins de deux cents hectares, est supposition bouffonne. Il ignorera qu'il faut demander l'autorisation : son père ne la demandait pas. Avertissez-le, il ne vous croira pas. J'entends bien qu'à défaut d'explications efficaces, on emploiera d'autres moyens. Mais ils sont là seize millions, demain vingt, de paysans enracinés à leur glèbe. Nous les tenons d'un fil autrement ténu que l'Algérie et notre domination ne s'appuie pas ici sur 700 000 blancs et 80 000 baïonnettes.

*
* *

Venons maintenant au décret. Son objet principal est la spécialisation dans le domaine de l'État d'un bloc forestier,

1. Je renvoie qui voudra s'éclairer aux articles de M. Félicien Challaye, dans *la France d'Outremer*, nos des 24 et 31 octobre, 28 nov. 1912, 23 janvier, 13 et 27 février, 18 avril et 19 juin 1913.

comprenant les bois exploitables. Ce bloc est, pour l'heure, informe. On manque en effet de définitions essentielles : bois, forêts, etc. Son étendue n'est pas moins vague, mais nous la connaissons d'avance considérable. Si les superficies de coupes et d'exploitations temporaires sont en effet médiocres, les concessions sont, en revanche, illimitées. Leur étendue doit en faire des affaires importantes, capables d'attirer des capitaux sérieux. L'État compte donc acquérir des disponibilités territoriales considérables. Mais le décret, par malheur, est muet sur les moyens d'acquisition. Par contre, il parle bien de bois domaniaux et de réserves domaniales. C'est sans doute au futur. J'ai vécu longtemps en A. O. F., j'en ai administré des territoires. Je confesse n'y avoir jamais vu, hormis les plantations, le long des rues, un arbre sur lequel l'État eût un titre de propriété valable. Deux décrets, il est vrai, l'un du 24 mars 1901, l'autre du 20 juin 1900, instituèrent bien domaines et régimes forestiers, respectivement en Guinée et à la Côte d'Ivoire. Mais les invoquer, c'est répondre par la question : ils ne prouvent que des prétentions. Au surplus, jusqu'en 1908, tout au moins, le décret relatif à la Côte d'Ivoire resta inappliqué étant inapplicable. Il faut voir l'Afrique telle qu'elle est, non telle qu'elle pourrait être. Jusqu'en 1900, Guinée et Côte d'Ivoire étaient des possessions fantômes. A cette date, triplées des débris du Soudan disloqué, elles firent pour la première fois figure de colonies. En quête de ressources, elles procédèrent à leur inventaire. Il se vendait, et profitablement, du bois, surtout en Côte d'Ivoire. Sans rien connaître de la forêt, on prit avant conquête, des décrets qui nous l'attribuaient. Nul n'y crut : ils n'étaient pas croyables. Mais, avec le temps, de l'indigène à nous des liens se nouèrent. D'aucuns, qu'il intéressa, l'étudièrent. Leurs recherches, sans exception, conclurent que partout le sol avait maître, — c'est l'évidence d'ailleurs, en des régions, où, par défaut de biens mobiliers, la terre est l'unique richesse. On suit fort bien les phases de cette découverte à mesure que nos connaissances s'étendent. Dans les *publications de la Commission chargée de préparer la participation du ministère des colonies à l'Exposition Universelle de 1900* (la Côte d'Ivoire comptait alors tout juste sept ans d'existence officielle), on lit :

Régime de la propriété. — Chaque village est entouré d'une portion de terrains débroussés qui servent aux cultures des arbres ou des autres végétaux produisant la nourriture des habitants. Les autres terrains non encore défrichés, et de beaucoup les plus nombreux, appartiennent aussi théoriquement aux chefs de villages; mais en réalité, ces droits ne s'exercent pas. Il arrive cependant parfois, ce qui prouve bien leur existence, que les coupeurs de bois sont obligés de payer une certaine redevance au chef du village voisin, *pour chaque arbre abattu*[1].

En 1902, nos renseignements se précisent. M. Clozel, gouverneur de la colonie, prescrit des études à tous ses commandants de cercle. Du livre sur les *Coutumes indigènes à la Côte d'Ivoire* qu'il en tire avec M. Villamur, chef du service judiciaire, détachons cette formule : « En réalité, il n'y a pas un pouce de terrain qui n'ait son ou ses propriétaires. » Mais la Côte d'Ivoire est en grande partie soudanaise. Tout le Nord du pays est peuplé d'une race antique, les Senoufos, essaimée dans toute la bande de la Volta, autour de Korogho, leur village d'origine. Or, voici, ce qu'écrit justement du cercle de Korogho le gouverneur de la Côte d'Ivoire : « Tout le sol encore non attribué, toutes les terres vacantes appartiennent au chef de la tribu. Il n'y a donc pas, en droit strict, un seul mètre carré de biens sans maîtres. » Conclusion valable pour toute la race, qui peuple un tiers du Soudan. Plus tard, d'autres administrateurs de la région ont confirmé la déclaration de M. Clozel. On a même codifié le régime foncier d'une autre famille ethnique importante, les Agnis-Achantis. Or, cette race couvre elle aussi une part importante de l'Afrique Occidentale. A peine la conquête de la Mauritanie eut-elle assuré la sécurité du fleuve Sénégal, qu'on vit avec surprise les noirs de la rive gauche s'installer en face, du côté Maure, et cultiver des champs qu'ils auraient trouvés, eût-on dit, tout allotis. Après enquête, on découvrit que toute la rive droite était, de temps immémorial, partagée entre villages noirs de

1. *Les Colonies françaises. Régime de la propriété. Régime de la main-d'œuvre. L'Agriculture aux colonies*, par MM. Imbard de la Tour, auditeur au Conseil d'État, Dorvault, ancien chef adjoint du cabinet du ministre des Colonies, Lecomte, docteur ès sciences, professeur au lycée Saint-Louis, Paris, Challamel, 1900, p. 542. Renseignements tirés d'un rapport de M. Bonhoure, gouverneur de la Côte d'Ivoire.

l'autre bord. L'insécurité en avait chassé les cultivateurs. La paix française les ramenait et chacun sans erreur retrouvait son lot d'antan. On en dressa cadastre.

De la Guinée, voici ce que dit à son tour M. Arcin dans son bel ouvrage : *la Guinée Française* :

Dès qu'une peuplade, établie dans un pays pendant un laps de temps, l'avait défriché et cultivé, son amour pour cette terre fécondée par elle était intense. Les limites en étaient soigneusement repérées et malheur à qui voulait usurper un pouce de ce sol! Les terres de chaque famille étaient désignées et la propriété immobilière s'établissait par des cérémonies religieuses et des sacrifices. Plus tard, les morts de la famille enterrés dans ce sol; les fétiches protecteurs de la nation auxquels on élevait des temples et qui veillaient à la fécondité de la glèbe; la tradition qui rappelait les souffrances et les luttes de la *gens* pour la possession et la défense du pays contre les hommes et les bêtes féroces; les mille légendes qui hantent chaque site, chaque bosquet; les habitudes et les usages communs, tout fixait l'homme à la terre [1].

Au Sénégal, il en va de même. Vaincue, une peuplade enterrait ses dieux dans le sol pour le garder :

Ainsi firent les Sérères refoulés des bords du Sénégal jusque dans le Sine Saloum. La région de Merinaghen qu'ils avaient fertilisée redevint déserte quand ils eurent bouché les puits très profonds qu'ils y avaient creusés, y jetant des gris-gris avec des imprécations contre le vainqueur. Celui-ci, même musulman, n'occupe qu'en tremblant le fonds ensorcelé et, si le propriétaire se soumet, on n'ose toucher à ses droits. L'idée de patrie n'est pas chez les noirs une idée abstraite. C'est, dans toute la force du terme, le patrimoine des ancêtres, ce qui, étymologiquement, est bien le sens véritable de ce mot. Point ou peu de métaphysique chez eux. C'est une réalité : l'ensemble des propriétés des familles alliées, la terre que l'on défend parce qu'il semble qu'on ne pourrait vivre ailleurs, tant l'on est attaché à elle; que l'on aime presque animalement, avec jalousie, n'admettant pas qu'elle préfère les fétiches et les traditions d'une famille étrangère. C'est la haine du chien de garde contre ceux qui violent le domicile du maître... C'est l'attachement de notre paysan pour son lopin.

1. *La Guinée française*, par M. André Arcin, chef de cabinet du gouverneur de la Guinée, extrait cité par la *Revue Coloniale*, n° 48, mars 1907. (Publication du ministère des Colonies.)

Il faut dire cela bien haut une fois pour toutes : la terre entière en Afrique Occidentale est la propriété de quelqu'un [1].

Je ne puis tout citer : il existe maintenant sur le chapitre de la propriété noire indigène toute une bibliographie concordante; j'ajouterai que j'ai vérifié sur place et récemment la justesse des témoignages recueillis, lors des études de la Mission Mangin sur les troupes noires, qui me mena dans plus de la moitié de l'A. O. F. C'est pourquoi on a pu écrire en toute vérité que s' « il n'est pas un pouce de terrain sans un ou plu-« sieurs propriétaires, ce ou ces propriétaires ont la plus « claire conscience de leurs droits; ils ne les abandonnent que « contraints par la force, même s'il ne s'agit que d'une por-« tion de forêt fréquentée par des chasseurs ou récolteurs de « caoutchouc. Il est même arrivé que des guerres ont eu pour « origine des contestations sur le droit de propriété de terres « inoccupées formant une sorte de frontière entre deux « tribus [2] ».

Bien que découvertes non officiellement, ces vérités ne l'étaient pas moins par des officiels et d'importance. Elles étaient trop sincères pour ne pas retenir l'attention de l'homme éminent qui fondait, à cette époque, l'A. O. F., M. Roume. Aussi, dans le décret du 24 juillet 1906 par lequel il y organisait la propriété foncière, il inséra cet article 58 :

Dans les parties de l'Afrique Occidentale Française où la tenure du sol par les habitants ne présente pas tous les caractères de la propriété privée telle qu'elle existe en France, le fait, par un ou plusieurs détenteurs, d'avoir établi, par la procédure de l'immatriculation, l'absence de droits opposables à ceux qu'ils invoquent, a pour effet, quels que soient les incidents de ladite procédure, de consolider leurs droits d'usage et de leur conférer les droits de disposition reconnus aux propriétaires par la loi française.

« Comme le remarque, dit M. Félicien Challaye [3], M. Pierre Dareste dans un article sur le régime de la propriété foncière

1. A. Arcin, *op. laud.*

2. *Journal of the african society*, 1911, p. 265.

3. *La France d'Outremer*, n° du 24 octobre 1912. *L'Introduction du régime concessionnaire à la Côte d'Ivoire.*

en Afrique Occidentale [1]; le mot de propriété indigène n'est pas prononcé; et pourtant le législateur reconnaît qu'il peut exister une tenure du sol présentant certains caractères de la propriété privée sans les posséder tous. Cette tenure peut être, si l'indigène le désire — non autrement — transformée en propriété privée au sens de la loi française. » On entend bien ce que cela veut dire : la propriété indigène est d'une autre forme que la nôtre, collective et non personnelle : question de modalité. Il lui manque aussi quelque chose. Non l'existence, mais bien la *manifestation* de cette existence dans notre droit qui est écrit, celui du natif illettré étant forcément oral et traditionnel. Cette manifestation, le décret justement la lui offrait, pour parvenir à une assimilation complète. Dès lors, la chose était jugée et l'objet du litige hors de cause.

Prudent, c'est vrai, et cela se conçoit d'un vainqueur historiquement jaloux de son « droit éminent », le pas n'en était pas moins immense. Il devenait licite d'écrire en droit français cette évidence jusqu'alors spéciale au droit indigène : « Il est illégal de la part de la France de considérer les terres comme son domaine pouvant être concédé à des compagnies ou des individus [2] ». La propriété indigène était reconnue moins le mot. Qu'on l'ait ignorée en 1900, passe; mais en 1913, il est trop tard : c'est impossible.

*
* *

Manifestée ou non, la propriété indigène, puisqu'elle est, suffit à rendre fictif en Afrique Occidentale Française le domaine forestier de l'État. Il n'y a pas acquis, que je sache, un hectare de bois. Par suite, bois domaniaux, réserves forestières domaniales, essences classées, tout cela, pour l'heure, c'est virtuel. Or, sans ce support, le projet de décret perd tout sens et demeure purement académique : il n'a pas matière à s'appliquer. A lui aussi, il manque un titre : *Constitution du domaine forestier*, qui, logiquement, eût dû précéder tous les

1. *Recueil de législation, doctrine et jurisprudence coloniales*, mai 1908; article publié en brochure par l'*Union coloniale*.

2. *Journal of the African Society*, 1911. *Op. laud.*, p. 272.

autres. Dans ce chapitre absent, on verrait, entre autres dispositions nécessaires, les moyens équitables que compte prendre l'État pour parvenir à posséder le sol, sans froisser aucun droit. Cela n'irait point, on l'entend bien, sans quelques répercussions financières d'autant plus urgentes à prévoir pour un budget étroit et sans élasticité qu'elles présentent des aléas sérieux : n'envisage-t-on pas des concessions de 25 000 hectares, voire illimitées, fort capables, de jeter la colonie dans des aventures voisines de la spéculation? Bref, une fois le domaine constitué, libre à nous de dégager les règles à lui appliquer. Mais, jusque-là, inutile de légiférer. L'avant-projet est donc à retourner à ses auteurs pour qu'ils le complètent.

Malheureusement, l'oubli du chapitre préliminaire n'est pas vraisemblable. Les services publics commettent des erreurs, mais ils n'ont pas de distractions. C'est pourquoi, en l'espèce, le doute, hélas! n'est pas permis sur les intentions de l'État.

Quel compte tient-il en effet de l'indigène?

L'article 57 lui reconnaît, dans les bois domaniaux, certains droits (usage, parcours, chasse, etc.) dont il ne parle point pour d'autres individus, fussent-ils noirs aussi, mais étrangers. Il y a donc traitement spécial, soit de faveur, soit restrictif quant à ses droits fonciers. De faveur? Mais, à quel titre, moi blanc, Français de France, ici chez moi, me refuse-t-on les bénéfices reconnus au natif? Pourquoi serais-je plus mal partagé que lui? Supposition, on l'entend bien, ridicule. Nul n'y a songé. Reste l'autre hypothèse : l'article 57 énumère *seulement les droits laissés* à l'indigène par le domaine forestier, intronisé, en son lieu et place, propriétaire. Évidemment, l'État n'avoue point cette éviction en masse. Il y a les dehors à garder. On craint, en cas d'un mauvais coup qui se sache, la terrible opinion publique de la métropole. Mais, tout le passé présage l'avenir. Ne prévoit-on pas des concessions immenses sans dire le moins du monde qu'on compte donner au mot un sens nouveau? C'est donc toujours, et jusqu'à plus ample informé, la thèse du droit éminent. D'autant que nous voyons fort bien l'enchaînement des moyens qui la feront prévaloir dans la pratique. On s'appuie sur l'article 10 du décret du 23 octobre 1904 relatif au domaine en Afrique Occiden-

tale Française : « les terres vacantes et biens sans maîtres appartiennent à l'État ». Par suite toute terre apparemment vacante, sans clôture, la brousse enfin, est présumée de bonne prise. On est toujours à temps de voir venir la réclamation du propriétaire. Et comment sera-t-elle accueillie? Elle n'a, pour se faire jour, que deux issues : la demande d'immatriculation (article 58 susvisé du décret du 24 juillet 1906 sur la propriété foncière) : procédure hérissée déjà de difficultés pour un Européen, et inabordable pour l'indigène, — ou bien l'opposition à la délimitation du domaine forestier (article 9 de l'avant-projet). Mais, je le répète, le natif est ce qu'il est. A moins qu'on ne l'en prie, et c'est douteux, il ne s'opposera à rien. D'abord, l'idée ne lui en viendra pas. Pourrait-il supposer que, sans cause, sa propriété foncière, à ses yeux toute la propriété, soit menacée? Il la verra délimiter sans se douter du danger. Ce sera « manière Blanc » et cela dispense d'autre explication. Et puis, comment entrer en lutte avec l'autorité européenne? Y peut-il songer sans imaginer des catastrophes! D'ailleurs, ce serait, à ses yeux, à peu près rébellion. S'y résolût-il, qu'adviendrait-il de son opposition? Elle relèvera des tribunaux soit français, soit de cercle. Des premiers, qu'il ignore et dont il se méfie, situés parfois d'ailleurs à des milliers de kilomètres, il ne peut, sans sou ni maille, approcher, au prix où s'administre la justice. Il restera chez lui, fera défaut par conséquent, sans même s'en douter : je parle là d'après multiple et longue expérience. Le tribunal de cercle, s'il y est cité, c'est, en l'espèce, simple justice administrative où l'État est partie dans la personne du Président : je laisse à penser la carrière promise à l'administrateur qui aurait condamné son maître. Soyons francs! Immatriculation, opposition ne sont point entrées et ne peuvent l'être, avant des décades, dans les mœurs africaines. Ce sont machines d'Europe, aussi distantes de l'indigène que son arc de notre mitrailleuse. Et l'État le sait bien...

Voici donc notre homme dépossédé sans le savoir. Là-dessus, dans son ex-bois, il coupe un acajou. Incontinent, s'il est pris, le voilà promu au rang de prévenu. Cette fois, on ne peut l'ignorer, il est un « officiel », il a place dans la loi. C'est leur première rencontre : elle est prévue, comme bien on

pense. S'il excipe en effet, pour sa défense, de son droit de propriétaire, voici l'article 137 qui lui demande titre apparent — d'où l'aurait-il, le malheureux, sa race ignorant les grimoires? — et, par surcroît, *personnel*. Ceci, c'est la condamnation sans phrase : justement, sa propriété est à forme collective.

Groupons, au surplus, en ordre approprié, les articles à fins indigènes, embusqués dans le décret à l'étude. Nous en déduirons plus clairement le sort réservé, comme dans d'autres colonies, à notre ex-propriétaire.

L'article 85 lui refuse toute enclave nouvelle dans les biens forestiers domaniaux — certaines concessions pourront y dépasser, ne l'oublions pas, vingt-cinq mille hectares — et autorise à l'expulser des terres qu'il y occupe.

L'article 58 déplace à volonté les « groupements indigènes » dans un intérêt public — exploitation du domaine forestier, par exemple — et interdit toute concession de nouveaux usages. (Notons d'ailleurs qu'il n'en a jamais été « concédé » : c'est donc parler pour prendre date.)

De par l'article 59, les autochtones, parqués soit dans d'autres bois domaniaux, soit dans des réserves forestières indigènes, voient leurs droits « consentis » d'usage, « concentrés » par le moyen de « règlement-aménagement » dans le premier cas ou, dans le second cas, de « cantonnement ».

L'article 60 rend ces droits d'usage essentiellement précaires, révocables à temps sur simple volonté de gouverneur et même dans l'intérêt d'un exploitant particulier. On en peut déduire à peu près que ce sera le cas général. Cet exploitant peut d'ailleurs être noir. Il lui suffit de n'être pas de la contrée. Or, les indigènes des colonies étrangères voisines sont, chez nous, d'actifs coupeurs de bois. Par le traitement imposé à leurs frères et dont ils bénéficieront, ils pourront apprécier leur bonheur de n'être pas sujets français.

Les articles 59 et 103 enferment les natifs, pour leurs cultures vivrières, dans des périmètres de défrichement rigoureusement limités.

L'article 62 n'admet pas, dans les bois domaniaux, de périmètres inférieurs à 200 hectares.

Les articles 66 et 73 rendent les villages collectivement

responsables des contraventions et délits forestiers, dont les auteurs ne seront pas retrouvés. C'est là un assez bel exemple de justice distributive.

L'article 94 astreint pour le compte de l'État, nouveau propriétaire, les expulsés à des corvées de surveillance sur leurs ex-bois, par crainte d'incendie.

En vertu de l'article 91, si le feu prend tout de même, c'est aux villages, sous peine d'amende toujours collective, d'arrêter les incendiaires. Mais aux termes de l'article 92, défense de se tromper sur leurs personnes, à peine d'être tenu, au lieu et place des vrais coupables, des amendes et dommages encourus.

L'article 95 qui, après incendie, supprime pendant six ans les droits d'usage sur les terrains endommagés, peut, si le sinistre est important, aboutir en fait, à une défense au natif de vivre. Sans bois de chauffage pour cuire ses aliments, de matériaux, pour ses outils, privé de chasse et de fruits naturels, comment et de quoi se soutiendra-t-il? Enfin, l'article 131 autorise « les délinquants indigents » — autant dire tous les villageois africains, pour lesquels réunir la modique somme liquide de l'impôt est déjà un problème — à s'acquitter des amendes en journées de travail, aux taux fixés par arrêtés des lieutenants-gouverneurs. Or, l'article 77 dispose que « les peines spéciales... pour l'abatage en délit des essences classées sont, par pièce abattue : 1° Pour les essences de bois précieux, une amende de 150 francs à 500 francs ou *de la valeur du bois, calculée sur la cote en Europe*, si cette valeur est supérieure à 500 francs ». Supposez donc qu'un indigène, demain comme aujourd'hui la conscience tranquille sur ses droits de propriété, s'avise d'abattre trois ou quatre de ses acajous, estimés à Liverpool dix mille francs (le cas est normal). Le salaire moyen du journalier en Afrique Occidentale Française n'atteint pas un franc. Mettons que les taux prévus par les arrêtés futurs aillent généreusement au double. Voici notre délinquant sans le savoir, pourvu de cinq mille journées de travail forcé. J'ai pris là un des exemples qui seront les plus fréquents. Tranchons le mot : c'est le rétablissement de l'esclavage.

En mes onze années de séjour en Afrique Occidentale, j'ai vu des feux de brousse, dont il reste à déterminer encore s'ils sont, malgré toutes les interdictions, plus nuisibles qu'utiles.

Je n'y ai jamais vu un seul incendie dans la forêt où j'ai passé six ans. J'estime néanmoins que le décret futur a prévu à juste titre ces sinistres, car il n'est pas douteux qu'il n'en suggère l'invention à la vengeance des indigènes. Il semble qu'il s'agisse en effet d'un régime beaucoup moins forestier que pénitentiaire. Je n'en sache pas qui assimile davantage des groupements humains à des troupeaux et, partant, l'homme à la bête. C'est un retour aux célèbres nègres de Montesquieu.

***

D'où peut venir pareille aberration? Notre vernis de civilisés recouvrirait-il encore le cœur des ancêtres barbares? Non. N'incriminons ici que notre ignorance. Au vrai, elle est le vice de notre organisation coloniale. On ne s'improvise pas colonial : on le devient, la vocation aidant, par une longue expérience. On s'aperçoit, chemin faisant, qu'une colonie n'est pas seulement une réserve de produits riches, mais une terre qui porte des hommes, sans lesquels elle ne signifierait pas grand'chose. C'est d'eux qu'il faut s'occuper d'abord. Leurs mœurs, leur pensée, leur vie tout entière enfin, tel doit être l'objet de notre première étude, principe nécesaire de toute fonction coloniale, quelle qu'elle soit. Nulle miette de pouvoir ne devrait s'égarer hors des mains qui ont fait sur place l'apprentissage de leur métier : ce serait, à l'entrée du monde colonial, une manière de question préalable. L'avons-nous posée? Non.

Mise à part l'administration coloniale proprement dite, il n'en est rien. Tout le premier, le ministère des colonies est quasi fermé aux coloniaux de métier. Admis à y parler, ils lui épargneraient des erreurs qu'il faudra bien payer quelque jour : rien ne se perd en politique. Dans le *Temps* du 30 août dernier, M. Jean Rodes exposait, après les incidents d'Hanoï, les doléances des Français d'Indochine. « Une des erreurs les plus fréquentes et les plus fâcheuses des pouvoirs judiciaires, disent-ils, est, selon l'expression de Lord Cromer, de confondre l'Orient avec l'Occident et de donner aux cas juridiques d'ici, malgré la différence profonde de mentalités et

des mœurs, les mêmes solutions qu'en France. » Sur ce point, les Français d'Indochine ont raison, Suivez sur l'annuaire la carrière du magistrat colonial. Vous le verrez errant de la Nouvelle-Calédonie, semi-peuplée de blancs, à Cayenne, parmi des Peaux-Rouges et des Noirs importés, puis à Saint-Pierre-et-Miquelon, chez des compatriotes, de là, au fond du Congo, pays d'anthropophages. Comme viatique, il promènera partout dans ses bagages ce mélange rude de droit romain et des coutumes de l'Ile-de-France, notre code, fait pour Gaulois et Francs latinisés, incompréhensible à ses justiciables, et à leur égard inutilisable. La place me manque pour citer quelque exemple des saugrenuités où tombe parfois notre justice. Or, elle n'est pas seule à cette enseigne. Nombre d'autres services publics y sont aussi logés, dont le Domaine. Il vint quand on créa les organes de l'Afrique Occidentale Française, gouvernemnt geénéral alors nouveau-né. Il débarqua de France, important ses registres, son personnel spécial, ses formules et règles toutes faites. Il s'installa dans un bureau, sis à Dakar par aventure, mais qui ressemblait comme un frère à celui de Poitiers ou de Rennes. Il n'en sortit plus. L'idée ne lui vint pas, à lui, administrateur du Domaine, d'étudier avant tout les questions domaniales qui l'avaient précédé, surgies de terre dès qu'elle porte et nourrit un homme. Point : avant nous, table rase. Et l'on fit abstraction du pays, Jamais, durant ma vie d'Afrique, je n'eus connaissance d'une enquête, d'une étude, émanant du Domaine. Son devoir aujourd'hui est donc, je le répète, de s'instruire, de reprendre officiellement et de codifier les découvertes faites à titre privé par des officiels qualifiés. Il parlera ensuite en connaissance de cause et, à n'en pas douter, d'autre manière. Hors de cette voie, il prend d'un cœur léger des responsabilités dont portée et conséquences lui échappent. Violenter l'amour de la terre chez le paysan renforcé qu'est l'Africain, c'est ajouter délibérément au passif pesant des haines arabes un trésor aussi lourd de haines noires. Pourquoi risquer pareille aventure?

Mais, dira-t-on, voici une énorme richesse forestière immobilisée. Comment la faire circuler, l'exploiter, l'atteindre sans l'État? Eh! de la manière la plus simple : comme chez nous-

mêmes, par location ou achat, les deux seules voies régulières d'échange qu'aient inventées les hommes en matière foncière. Elles nous éviteraient d'abord cette méthode fâcheuse, la concession, qui de quelque côté qu'on la retourne, est faute économique. Gratuite, c'est un manque à gagner, car elle déplace une valeur sans contre-partie correspondante, et partant sans circulation. Onéreuse, le numéraire qu'elle procure à l'État est moins bien utilisé qu'entre les mains des particuliers : il joue moins.

A suivre l'équité, nous gagnerions aussi de ne froisser personne et partant d'aplanir au public les difficultés. La location même à longue échéance, voire sans terme, est couramment pratiquée par l'indigène. Corps pour corps, elle remplacerait, en toute sûreté pour l'exploitant, la concession, et l'État n'aurait nullement à s'ingérer dans ses affaires privées! L'achat serait autrement solide que ce que daigne offrir le Prince, à la fois faible et rigoureux et qui pis est, influençable. Les biens fonciers de l'autochtone sont, il est vrai, de par sa loi, inaliénables. Ce fut vrai ; ce ne l'est plus. La loi indigène date du temps où le sol était toute la fortune. Nous avons introduit l'argent. Devant l'écu sonnant, pas plus en Afrique qu'ailleurs, rien n'est immuable. La terre s'achète : j'en connais des exemples. Même, elle s'achèterait trop, craint-on. Des gens avisés se tailleraient des *latifundia* à peu de frais, et c'est même un argument mis en avant par la thèse du Domaine éminent pour né pas laisser l'indigène disposer de sa propriété.

Il est mauvais. Location et achat auraient vite fait de donner par l'offre et la demande, sa vraie valeur à la richesse foncière et forestière africaines, comme il est arrivé au Gold Coast anglais, notre voisin plus libéral. Mais surtout ils multiplieraient l'argent liquide, dont le défaut est le plus grave obstacle à l'accroissement du rendement colonial. Là comme ailleurs, le numéraire mesure le travail.

***

Je m'en tiens là du décret proposé. Non qu'il n'y ait plus rien à en dire. Dans *le Temps* du 21 septembre, une plume

spécialement autorisée signalait sous ce titre : « *Un projet dangereux* », entre autres rigueurs prévues, les dispositions visiblement inspirées « du code forestier algérien qui en ont fait la calamité que l'on sait pour les indigènes ». Notamment « les amendes multipliées à tout propos », mesurées, cela va de soi à la bourse non du natif, mais de l'Européen. Pourtant, ce n'est pas celui-ci qui paiera, on le sait de reste. A le supposer même, cent francs pour lui et pour le noir n'ont pas même valeur. Dans la pénalité, il n'y a donc pas commune mesure, ni partant, dans la justice, égalité.

Je n'en finirais plus et j'ai dit, je crois, le plus nécessaire. Quant aux dispositions techniques, elles indiffèrent. Nos techniciens sont assez habiles pour qu'on leur fasse, sauf erreur à intervenir, toute confiance.

Je terminerai donc par le jugement porté dans *le Temps* du 22 juin dernier sur le projet à l'étude, par M. Clozel, gouverneur du Haut-Sénégal-Niger — plus de la moitié de l'Afrique Occidentale. Cet éminent Africain déclara :

> Permettez-moi, à ce propos, d'insister sur la nécessité de respecter la propriété indigène... Certains d'entre nous voudraient constituer, à l'aide des terres vacantes ou momentanément incultes, un domaine de l'État. M. Yves Henry, inspecteur de l'agriculture en Afrique Occidentale, vient justement d'être chargé d'étudier le régime forestier algérien pour instituer au Soudan un régime analogue. Je crois, pour ma part, que l'on commettrait une grande faute en s'inspirant d'un exemple aussi sujet à caution. Notre intérêt n'est pas de créer en Afrique Occidentale des terres domaniales qui puissent, au détriment des indigènes, être transformées en concessions. Il est de ménager le capital humain qui sera la véritable fortune de cet admirable pays.

J'ajoute que le Prince, maître absolu du sol et le distribuant à qui bon lui semble, relève d'une théorie qui n'a pas place dans nos mœurs ; elle porte atteinte aux droits de la grande majorité des citoyens français, pour le profit de quelques privilégiés. Mais ceci est une autre question et constitue le point de vue européen du problème.

ALFRED GUIGNARD

CAPRAROLA

I

A LA TABLE DES FARNESE

Je suis couché dans un lit à colonnes où sont accrochés des rideaux de soie rouge. Autour de moi les murs sont tendus de rouge aussi, que des bandes jaunes divisent en panneaux. Des vieux bahuts çà et là. Le plafond est peint à dôme, et l'Aurore accompagnée d'amours y fait tourner son char. Dans les écoinçons, des scènes galantes. On a frappé; un homme est entré, tenant dans ses bras des fagots et trois vieilles traverses de voie ferrée qu'il a jetées dans la cheminée sur les braises de la veille. La première chose à faire sera le voyage autour de ma chambre, et ça sera long. Hier soir, allant du cabinet de toilette au lit, rien que pour traverser mon domaine particulier, il m'a fallu trente secondes. Et tout à l'heure, lorsque je suis allé ouvrir les volets, j'ai compté les pas : il y en a vingt du lit à la fenêtre. Où suis-je donc?

Au palais Farnese de Caprarola, et son hôte. Mais y serais-je en rêve seulement? Ce que je sais de lui ne me dispose guère, en effet, à me croire éveillé. En 1908, M. André Hallays y est venu, « en flânant ». Il en a constaté « l'abandon depuis plus d'un siècle »; fâcheux pour un gîte! Je sais aussi que ce palais est la propriété du comte de Caserte, héritier des rois de Naples,

et ceux qui m'ont suivi, par exemple, à la villa Madama, au flanc du Mario, savent que cette altesse entretient chichement ses héritages. Burckhardt, d'autre part, ne contient rien qui puisse me rassurer; ces trois lignes seulement :

« Caprarola était jadis un lieu de pèlerinage pour tous les artistes et amateurs; aujourd'hui ceux qui passent leur vie à Rome y vont à peine. L'auteur n'a vu le bâtiment que d'assez loin, sur la route de Viterbe à Rome ».

Me voilà bien renseigné! Par bonheur je me rappelle Montaigne, et lorsqu'on a l'occasion de consulter celui-là en Italie, il ne faut pas la manquer, ne serait-ce que pour la rareté. Il est si décourageant! Il n'a pas fait trois pas qu'il s'arrête pour examiner ses graviers. Il ne parle, à peu près, que de ses « bénéfices de ventre », de l'effet des eaux sur sa gravelle. De Montaigne, sans doute, on supporte cela longtemps, on le supporterait toujours; tout de même, lorsqu'on peut y échapper, on n'est pas fâché. Le bonhomme, pour s'être longtemps regardé, et le monde en son cœur, a écrit un livre immortel comme la raison elle-même. Sa rançon fut de ne pouvoir regarder rien d'autre que soi. Et lorsqu'il vient en Italie, c'est dans l'impuissance totale à rien sonder que ses propres reins. Écoutez ce qu'il dit de Viterbe : « Il était si tard que nous dûmes faire tout un du dîner et du souper. Je me trouvais, ce jour-là, assez mal en point pour avoir dormi tout habillé sur une table, à San Lorenzo, par crainte des punaises : cela ne m'est arrivé qu'à Florence et en cet endroit-là. A Viterbe, j'ai mangé des sortes de glands appelés *gensole*. Ils sont savoureux. On y trouve aussi beaucoup d'étourneaux que l'on paie une baioque la pièce ».

C'est tout. Ouvrez vingt fois, au hasard, le *Voyage* de Montaigne. Dix-huit fois au moins, vous tomberez sur des détails aussi palpitants. La dix-neuvième, vous rencontrerez les bains, et vous heurterez un caillou dont la dimension exacte ne vous est jamais épargnée. La vingtième seulement vous serez arrêté par quelque détail d'art : ce sera l'heureuse fortune du chapitre sur Caprarola. Aussi n'ai-je pas manqué d'amener ici le bonhomme avec moi. Et voici ce qu'il me dit, dans un italien d'écolier, que je suis obligé de traduire sans pouvoir, hélas! user de la plume du vieux maître, si radoteur qu'il soit :

« Le palais du cardinal Farnese à Caprarola jouit d'une grande réputation en Italie. Je n'en ai vu aucun qui lui soit comparable. Il est entouré d'un grand fossé creusé dans le tuf. Il est surmonté d'une terrasse, de sorte qu'on ne voit pas les tuiles. Il est pentagone et il paraît quadrangulaire. Il est rond à l'intérieur avec de larges galeries tout autour, voûtées et peintes de toutes parts. Les pièces sont toutes carrées et fort belles. L'ensemble est très grand. Des salles principales, il faut distinguer une admirable sur la voûte de laquelle, car le palais est entièrement voûté, on voit le globe céleste avec toutes les figures. Autour du mur est figuré le globe terrestre, les différentes contrées et la cosmographie, tout peint richement sur le mur même. Ailleurs, sont représentées les plus nobles actions du pape Paul III et de la maison Farnese. Les portraits sont si ressemblants que j'ai reconnu tout de suite notre Connétable, la Reine-mère, ses fils Charles, Henri et le duc d'Alençon, et la reine de Navarre, ainsi que le roi François, Henri II, Pierre Strozzi, d'autres encore. Dans une même salle, et aux deux bouts, se voient deux portraits : l'un, celui du roi Henri II, à une place des plus flatteuses, porte cette inscription : *Conservateur de la Maison Farnese* ; l'autre est l'image du roi Philippe avec l'inscription : *Pour les nombreux bienfaits dont il nous combla*. On voit aussi, au dehors, plusieurs choses remarquables et belles. Entre autres une grotte d'où l'eau s'échappe dans un petit lac en donnant aux yeux et aux oreilles l'illusion de la pluie la plus naturelle. Le site est stérile et alpestre. On y doit amener l'eau pour ses fontaines jusque de Viterbe qui est à huit milles de distance ».

Et Montaigne retourne à ses calculs. Cet inconcevable *Voyage* de Montaigne, je me suis surpris souvent à le rejeter avec colère. Et, pour en parler avec équité, ce serait un médecin qu'il faudrait. Dans ma jeunesse, j'ai souvent entendu vanter la thèse d'un aspirant docteur, dont le sujet était les médecins de Molière. La littérature y disputait à la médecine de la façon la plus agréable. Pourquoi n'entreprendrait-on pas un travail analogue sur Montaigne? Je vois très bien un aquatique, — ainsi appelle-t-on les médecins de villes d'eau — curieux d'art et de lettres (comme ils le sont à peu près tous dans cette branche de la profession, qu'ils ont choisie pour

se garder des loisirs), je le vois très bien courant derrière Montaigne, visitant toutes les piscines italiennes où le bonhomme se trempait afin de se guérir de sa gravelle, dégustant toutes les sources dont il faisait passer le torrent à travers son corps encombré de calcaire. A côté, ainsi, de l'étude médicale où serait consignée la bienfaisance des eaux, ou leur danger, ou leur disparition, l'aquatique écrirait son propre voyage, comme fit Montaigne, mais avec moins de souci sanitaire. La littérature médicale y trouverait son compte; nous y trouverions le nôtre aussi, comme j'y trouve le mien, aujourd'hui, à propos de Caprarola.

Je l'y trouve — oui, pour le passé, et à peu près. Mais pour le présent? Eh! n'y suis-je pas? Et je me souviens maintenant. Je voulais voir Caprarola, même en ruine. Je me suis informé. Des amis m'ont dit : « Caprarola est habité depuis trois ans, et le palais Farnese revit, non pas d'un luxe qui serait puéril, mais d'une décence pleine de goût que vous apprécierez. — On peut donc y entrer? — La locataire, une Américaine, Mrs B., est à Rome en ce moment; nous vous présenterons ». Et voilà comment, invité, sur mon désir de connaître Caprarola, à le voir tout à mon aise en y passant quelques jours, je suis arrivé ici hier soir, je me suis couché sous le plafond du cardinal, et je brûle dans ma cheminée des traverses de chemin de fer, tandis que, dans mon cabinet de toilette, éclairé à l'électricité, clapote l'eau de la baignoire : ô Montaigne, ô Burckhardt, ô Hallays, où êtes-vous? Et vous aussi, Cardinal Alexandre Farnese, pour me jeter dehors votre lit!

Pour venir de Rome à Caprarola, il m'a fallu au juste une heure et un quart en automobile. Après avoir gravi le mont Mario par la Via Trionfale, d'où Rome se découvre appuyée aux collines du Pincio et de la villa Borghese, j'ai gagné la via Cassia, et roulé à travers les herbes de la campagne où dort la grande victime de Rome, l'étrusque Véies. Au loin, à droite, le Soracte jailli du milieu des plaines, puis, derrière lui, la Sabine aux flancs verdoyants. C'est la route de Viterbe, en somme, que je quitte à Ronciglione, et là commencent les premières pentes du Vico, lac qui occupe le cratère d'un volcan autour duquel verdoient encore les restes d'une forêt. Caprarola est située sur ces penchants mêmes, dans les monts

de Viterbe. Et la route, plate jusqu'ici, devient difficile et précipitée. Le voyageur d'Italie est habitué aux chemins tourmentés. Celui-ci l'est plus que tout autre. Les lacets en sont innombrables. On tourne sur soi-même indéfiniment. En aéroplane, on irait de Ronciglione à Caprarola en trois minutes. L'automobile demande un quart d'heure au moins. Il lui faut descendre et remonter vingt fois des gorges étroites et profondes. Un chaos de petits monts. La terre, bousculée par le feu intérieur, s'est jetée de gauche et de droite, comme elle a pu. Cela fait un beau désordre, un méli-mélo de collines, comme un régiment qui fuit. Cette masure, en face, je pourrais la toucher. Pour l'atteindre, la voiture doit chercher le torrent à son extrémité. Nous tournons, tournons sans cesse. Mais n'arrive-t-on pas toujours? Tout à l'heure, là-haut dans un éclair, Caprarola m'est apparu. Il approche donc. Voici la ville enfin. Et c'est calamiteux au plus haut point.

Un village misérable, noir de vieillesse, et de crasse un peu, grimpe le flanc d'un pic. La grand'rue, toute droite, monte jusqu'en haut, et ce haut, c'est le palais Farnese lui-même. Tout un appareil de rampes majestueuses et de terrasses puissantes conduisent à la plate-forme, au fond de laquelle s'étend la façade du palais, deux étages d'ordres différents, mais bien harmonisés et surmontés d'une fière corniche : le palais romain aux champs, la villa romaine dans toute sa pureté, façade plate, rectiligne, dont toute la beauté est dans la simplicité, et l'ordonnance dans la clarté. Derrière, les frondaisons du parc font écran.

On peut tourner; sur ses cinq faces, le palais reste pareil, uniforme, bien ouvert, tout joyeux dans sa majesté. Que de chemin depuis le féodal Bracciano! Les temps aussi sont moins durs. Les frères et neveux de Paul III peuvent penser à autre chose qu'à se défendre : et ils s'en privent si peu que, en quelques années, ils auront tout gâché de leur prébende et de leur héritage. Tout de même, à deux pas du Bracciano des Orsini, ce Caprarola si purement agréable en dit long sur les événements considérables qui se sont déroulés en cinquante ans, de Borgia à Farnese. Charles-Quint a passé. Il n'y a plus que des valets.

Ces Farnese venaient de Farnetto, fief pontifical, près d'Or-

vieto. Ils étaient condottieri, d'origine lombarde. Paul III, frère de la maîtresse d'Alexandre VI Borgia, avait commencé la fortune de la famille. On l'appelait le cardinal « della gonella » (du cotillon). Il en était le pape, aussi; et jamais la paternité, même chez Alexandre VI, ne fut aussi aveugle. Tout son règne sera employé à installer ses enfants dans des principautés. Pour y parvenir, il lui faut ménager à la fois l'empereur et le roi de France. Il offre donc Octave Farnese, le fils aîné de son fils Pierre-Louis, à la fille naturelle de Charles-Quint, et le fils cadet, Horace, à la fille naturelle de Henri II. Fort de ces mésalliances, projetées ou consenties, il demande Milan pour Pierre-Louis. Charles feint de ne pas comprendre. Paul se garde d'insister, et donne Parme à Pierre-Louis. Deux ans après, une révolte avait lieu à Plaisance, et Pierre-Louis, le fils du pape, était égorgé; ce dont profite aussitôt l'empereur qui s'empare du duché. Octave veut le reprendre, mais Charles s'y oppose, et Paul III en meurt de désespoir et de rage.

Jamais famille ne connut bonheur pareil, ne rencontra la faveur divine au point où ils en jouirent. Les richesses du musée de Naples sont les leurs; à Rome, le palais fameux. la villa du Palatin; à Parme, la Pilotta. C'est à Parme, au musée, qu'il faut les voir, ces Farnese, dans leurs portraits pieusement conservés : ils excusent toutes les colères populaires. Jamais la bête humaine ne s'est montrée aussi à cru. Les efforts acharnés du frère de la belle Julie, maîtresse d'Alexandre VI Borgia, aboutissent à ces bêtes repoussantes, mufle de bœuf, poitrine d'animal gras, mains tremblotantes de graisse et de luxure, à ces bègues, à ces idiots effondrés dans les vices les plus bas. Ne pouvant avoir d'enfants, ils se contentaient de ceux que leurs femmes leur donnaient. Le dernier, Antoine, reçut une fille, Elisabeth, qui épousera Philippe IV d'Espagne, et en qui se retrouveront, par miracle, la ruse et l'opiniâtreté de l'ancêtre arrivé pape à la force de la gonella, du jupon, celui de sa sœur.

La famille, après la mort de Paul III, restait puissante pourtant. Elle était maîtresse, en effet, du Vatican, plein de ses créatures, en tête le pape Jules III. Et c'est alors, tandis que Horace Farnese se bat pour le compte de la France, tandis

qu'Octave rentre à Parme du consentement de Philippe II, tandis que Jules III fait bâtir sa villa au pied de la colline du Pincio, c'est alors que le cardinal Alexandre, fils d'Octave, élève Caprarola. Ce palais est donc l'œuvre même, la plus parlante qui soit de cette famille et de ces temps. Les Farnese, comme tant d'autres condottieri, se sont taillé leur part dans le grand manteau italien. Ayant fait un pape, ils sont plus puissants que d'autres. Un de leurs descendants, Don Carlos, montera un jour sur le trône de Naples, Don Carlos, le fils de cette Elisabeth Farnese dont Madame des Ursins éprouva la race jalouse et avide de pouvoir. Il n'y a plus d'Italie, il n'y a que des seigneurs qui entendent jouir des travaux accomplis par leurs ancêtres; le vieux sang guerrier ne se voit plus qu'au fond des douves, figé. Palais Farnese et villa du pape Jules à Rome, Caprarola en Etrurie, regardons-les bien. Outre que nous y verrons la même main, celle de Vignola, franchement accusée, nous y lirons le siècle lui-même, siècle de profits, de plaisirs, de détente dans l'agrément de la vie, seuls guides désormais. A côté de Bracciano et avec lui, Caprarola résume tout un cycle d'histoire, exprime toute une philosophie, ce qu'ont engendré le tonnerre de Charles-Quint et la chute de Florence, chute qui fut elle-même celle de l'Italie.

*
* *

J'ai songé à tout cela, tandis que brûlent mes traverses de chemin de fer. Levé, je me rassure sur le temps qui va m'être nécessaire pour m'habiller, en songeant que je ne puis décemment me montrer au salon avant l'heure du déjeuner. Je prends ma canne pour rejoindre la salle de bain. Lorsque je pars, avec la résolution de tirer des chaussettes de mon sac, j'ai vraiment la sensation d'une excursion. Je me mets en route vers l'armoire où mes vêtements sont suspendus, avec l'espoir d'arriver bientôt, si je reste ménager de mes forces. Quant à la table où j'écris, et qui danse au milieu de la pièce, on y tiendrait quatre de front, coudes bien écartés. De temps en temps je m'assieds pour me reposer. Et, pour voir de près le plafond, j'attendrai l'aéroplane. Jamais je n'aurais

cru, depuis tant d'années que je les prends, que les soins de toilette fussent aussi dévorants. Et il va falloir faire le tour de la maison! Ce sera le tour de ville. Ceignons nos reins, et en route!

C'est fait. Ma qualité d'hôte m'interdit de tout décrire. Les murs seuls me sont permis. Je n'ai pas droit aux meubles. C'est Farnese qui m'est libéralement offert, et non pas sa locataire; avec quel tact celle-ci se dérobe, d'ailleurs, s'étant bien gardée, dans ce palais complètement désert et ruineux, de rien changer, de rien « restaurer », au sens abominable de ce mot, mais simplement de nettoyer, de consolider ce qui tombait, et surtout s'étant ingéniée à ne rien mettre qui détournât du cadre au profit du sujet! On jouit ici de toutes les aises et de tous les conforts; mais rien de ce qui les procure n'attire l'attention; meubles de taille adéquate aux chambres et de style conforme, mais sans que jamais aucun d'eux puisse, s'ils sont purs et de bonnes lignes, distraire par leur détail ou leurs ornements. Tout est sobre et discret. Une main adroite a su tout arranger. Voyons donc le palais; le reste est silence.

Je suis sorti de ma chambre, et j'ai gagné, par le salon qui la commande, la galerie intérieure. Elle est complètement ronde, grande loggia sur cour, et autour de laquelle s'ouvrent les portes des appartements. Cette galerie ronde occupe le seul étage habité, et ne sert qu'à lui. Au-dessous, les services, en haut aussi. Au sommet, une couronne de balustres cache les toits. Bien entendu cette loggia est toute peinte, selon le principe des loges du Vatican, en grotesques, par Tempesta. M. André Hallays, dans les courtes notes qu'il a consacrées à Caprarola, a bien raison de repousser loin de lui, à ce sujet, le souvenir de la villa Madama. Il y a pensé, pourtant. C'est que, en effet, le même principe préside aux deux œuvres. Seulement, à la villa Madama, les fils de Raphaël sont encore tout imbus du génie paternel. A Caprarola, la dégénérescence est accomplie. Et le cavalier fuyant déguisé en femme, que Tempesta a représenté au haut de l'escalier, c'est le grand art lui-même qui se sauve. On dit que Tempesta s'est amusé à peindre sa propre fuite du château, — on le rattrapa — alors qu'il s'y ennuyait. Pauvre Tempesta, sans foi et sans courage! Jules Romain, tout de même, ne se sauvait pas. Et lorsque

Filippo Lippi s'évada de Prato, ce n'était pas par dégoût de son travail : Filippino témoigne d'une autre colère devant l'histoire.

Avant tout, cependant, je regarde la construction en elle-même, qui est la grande originalité du palais. J'ai vu l'extérieur rapidement hier soir, assez pour me rendre compte qu'il est à cinq faces égales. Or ces cinq faces viennent se réunir à l'intérieur autour de cette unique cour ronde et assez petite en somme. Donc, toutes les pièces doivent être triangulaires ou trapézoïdales. J'en ai vu trois hier soir, le salon, la salle à manger et ma chambre. Carrés parfaits. L'ingéniosité de Vignola fut vraiment subtile. Pour que les pièces restassent carrées, ou du moins n'offensassent pas l'œil trop brutalement, il a disposé aux coins d'à peu près toutes, tantôt du côté des façades, tantôt sur la galerie, des petits cabinets — quand je dis petits... — mille réduits enfin qui rectifient les angles disgracieux, rétablissent l'équilibre des grandes surfaces sur lesquelles ils mordent habilement. Et ce sont ces réduits qui servent aujourd'hui pour les chambres de toilette, les bains, les monte-charge, les offices et toutes les autres commodités modernes qui se trouvent ainsi dissimulées dans l'épaisseur des murs. Ma chambre possède deux de ces tourelles. Dans la salle à manger, l'une sert pour le monte-plats, l'autre d'office.

Cette salle à manger où j'entre tout d'abord, ce matin, occupe l'une des cinq façades tout entière. Sept fenêtres, sans compter les deux des extrémités et qui éclairent chacune un réduit, regardent la campagne par-dessus le village. On dînerait ici, me dit le maître d'hôtel, entre trois cent cinquante et quatre cents personnes, aisément. Je le crois volontiers. Les deux grands panneaux qui font face à la fenêtre sont peints à fresque, ainsi que toutes les pièces d'apparat, d'ailleurs. En celle-ci nous est racontée toute la légende d'Hercule, Hercule sauvé des eaux, Hercule bandant son arc, etc. ; et, au-dessous des portes, dont certaines sont simulées, voici représentés en petits tableaux séparés tous les fiefs des Farnese : Plaisance, Parme, Canino, Marta, Castro, Capodimonte, Ronciglione, Fabrica, Isola, Farnese, Caprarola lui-même. L'un des petits côtés de la salle, enfin, est tout entier occupé par une immense

fontaine de stuc, paysage aux arbres verts, aux maisons rouges, au fleuve bleu qui se déverse dans une large vasque de marbre blanc que flanquent des amours de marbre dont l'un, paraît-il, est antique.

Cette salle, dite d'Hercule, est la plus grande de tout le palais, sauf peut-être l'un des salons qui lui fait suite et qui communique avec un autre salon, carré celui-là, le salon actuel, et qui n'a guère plus de dix mètres de côté. Puis ce sont des chambres, sans fresques ailleurs qu'au plafond, celles qui sont habitées, chacune précédée, bien entendu, d'un salon particulier ouvrant sur les jardins. Je laisse ces intimités, et me voici dans la salle dite du Concile où sont représentés Paul III au concile de Trente et la rencontre de Charles-Quint, de François Ier et du cardinal Farnese. Mais la plus intéressante est la salle des fastes. Quatre grands sujets principaux la décorent : Paul III et Charles-Quint partent en guerre contre Luther; le cardinal-légat Farnese auprès de François Ier; le cardinal Farnese (le fils de Paul) donne Parme à son frère Octave; le cardinal Farnese en mission auprès de Charles IV. A côté de ces compositions où les personnages sont représentés grandeur nature, quatre plus petites : Octave Farnese épouse Marguerite d'Autriche; Horace Farnese épouse Diane de France; Pier Lugi est nommé chef des armées pontificales; Paul III nomme son petit-fils Horace préfet de Rome. Montaigne tout à l'heure en a dit ce qu'il fallait en dire.

Toutes ces peintures sont l'œuvre des Zuccari, ceux dont on voit aussi l'œuvre à Bracciano. On y retrouve leurs qualités et leurs défauts habituels, l'adresse, la fertilité, et le métier, la froideur, la hâte et l'indifférence. Mais la belle leçon! La même qu'à Bracciano, accentuée ici de réalité. Non pas dans les sujets cosmographiques, mais dans ceux qui représentent la cour des Farnese. Les Zuccari ne s'abusaient guère sur leurs maîtres. Les pauvres sires! Ils défilent devant nos yeux, tristes et déjà monstres adipeux où la postérité verra le témoignage de leur grossièreté. Seules, les figures de nos rois français obtiennent, ainsi que Montaigne, notre indulgence. Serait-ce par puérile vanité? Non. Vraiment, le connétable et les Valois ont fière mine, auprès des autres. Si gâtés déjà que soient les Valois, ils ne sauraient être aussi avilis que les Far-

nese. Il y a encore en eux quelque chose de rude et, sinon de sain, de fruste du moins, que le fils de Pierre-Louis, le violeur du bel évêque de Fano, ne saurait plus connaître. La forte Catherine de Médicis elle-même garde une certaine fierté, celle de sa race florentine. Lorsque Montaigne vint ici, en 1580, Caprarola jouissait de toute sa fraîcheur, si la race était pourrie. Ranuce, le neveu d'Octave, régnait à Parme, et il venait cacher à Caprarola ses dévergondages les plus audacieux; Octave, Alexandre et Antoine, y idyllisaient leurs vices et y entretenaient leur corpulence.

Revenu chez moi, j'ai ouvert la porte de mon salon du côté des jardins, et qui donne sur un pont-levis. Le palais en effet est entièrement entouré d'un fossé considérable, et dont la profondeur mesure vingt mètres au moins. Du côté du village ce fossé est dissimulé par les trois terrasses qui donnent accès au château. La plus haute ouvre sur le rez-de-chaussée où s'étend, exactement sous la salle d'Hercule, une salle des gardes au plafond voûté et peint de grotesques : c'est de là que part l'escalier. La moyenne ouvre sur le sous-sol, d'où s'élève l'énorme pilier rond qui porte la cour. La plus basse enfin, au niveau de la place du village, ouvre sur les caves. De chaque côté de ces trois portes qui se superposent, grimpent les rampes d'accès. Et la porte du rez-de-chaussée est précédée d'une plate-forme franchissant les douves qui entourent ainsi toute la masse. Je remarque alors que le premier étage, celui des salles peintes et des chambres, est flanqué de cinq tours basses carrées qui forment balcon aux cinq angles. De plain-pied on ne voit pas ces balcons, ni ces tours. Mais du fossé ils apparaissent considérables, vraies tours de forteresse. Je ne sais si les Farnese bâtirent leur palais sur les fondations d'un château féodal; il le semble en tout cas. Leur œuvre paraît une surélévation d'une œuvre antérieure, l'utilisation au goût et aux mœurs du temps d'un reste inutile. Vu ainsi, du fond des douves gazonnées et fleuries aujourd'hui, le palais est magnifique de puissance; il ne badine pas. Il peut s'étendre tout plat, ouvert de mille fenêtres, il reste terrible. Du fond de ses douves, le chef-d'œuvre de Vignola a perdu tout son sourire au bénéfice d'une intense gravité. Il sort des profondeurs massif, colossal,

et c'est en vain que la grâce de sa corniche s'efforce de nous rassurer.

Je suis alors entré dans ces jardins. Ils occupent deux des côtés du château, des trois autres l'un étant pris par les terrassses, le second par un potager en contre-bas, le troisième par la route. Les deux jardins donnent sur les chambres intimes. Ce sont des parterres formés par de véritables haies de buis taillé, que flanquent des lauriers, des orangers en pots de terre cuite, que piquent des cyprès, des yeuses, des mûriers. De temps en temps un berceau, une salle de verdure, une fontaine, des cariatides comme celles qui commandent *mon* pont; des murs couverts de rosiers grimpants ferment ces jardins, et sont percés de portes monumentales qui conduisent à une terrasse supérieure ornée d'une grande pergola où des paons blancs se promènent. De cette terrasse, on monte encore, cette fois dans le parc, grand bois de châtaigniers, bois considérable gravissant la montagne, et qui mène en pente douce par une allée double de tilleuls vers la dernière merveille, la palazzina ou casino, perchée sur une dernière plate-forme d'où tombent des cascades que président des dieux de pierre, que flanquent des cabinets d'eau, et que crachent des monstres marins. M. André Hallays en a décrit excellemment l'aspect. Écoutez-le :

« Derrière le château, sur la colline, s'étendait une adorable villa. Dans deux jardins symétriques, dessinés sur le même plan que l'édifice même, il ne reste plus que des débris, quelques bouquets d'yeuses, des cyprès isolés, des murs, des terrasses, des grottes à moitié écroulées. Mais plus loin, une magnifique avenue conduit au casino : c'est la merveille de Caprarola. Un jet d'eau jaillit d'une fontaine en forme de fleur de lys. Deux murailles en bossages encadrent l'allée du milieu et de laquelle l'eau se précipite entre les margelles contournées d'une longue goulote. Plus haut, accoudées au fronton d'une grotte moussue, deux divinités barbues veillent sur un vase énorme dont le trop-plein ruisselle dans un joli bassin. Plus haut encore, des Termes musiciens portant des corbeilles sur leur tête sont rangés autour d'un parterre planté de buis et de rosiers. Pour ce simple pavillon d'une grâce achevée, d'une pureté de lignes imcomparable, d'une inexprimable élégance, car il est des beautés architecturales qui pas plus que les beautés

musicales ne sauraient se traduire par des paroles, nous donnerions volontiers le majestueux *palazzo* et toutes les autres œuvres de Vignola! La Renaissance n'a rien produit de plus original ni de plus précieux que le décor des jardins.

» Ici, ce décor est dans un triste état de délabrement. Les eaux coulent parcimonieusement. Beaucoup de fontaines sont à sec. Pauvres masques humains qui font inutilement la grimace de pleurer! Pauvres dauphins qui toujours resteront en vain dans la posture de cracher! Les fleurs sont rares et les parterres incultes. Les murs des terrasses tombent en ruine. Une des pièces de la *palazzina* est convertie en poulailler. Puis, il faut l'avouer, certaines des sculptures de Caprarola sont d'une rudesse un peu barbare qui contraste avec la perfection du petit pavillon de Vignola. Mais on oublie vite les injures du temps et les imperfections de la statuaire quand, appuyé à la balustre de la *palazzina*, on contemple à ses pieds l'assemblée des divinités champêtres, qui, sorties de leurs gaines de pierre, semblent accorder leurs flûtes pour un concert rustique, et, au loin, dans l'intervalle des cyprès, l'horizon romain, les monts de la Sabine et le divin Soracte. Alors, on comprend le cri d'enthousiasme de saint Charles Borromée, qui visita Caprarola en 1580, la même année que Montaigne : « Que sera le paradis! » Puis, s'adressant au cardinal Farnese, il ajouta, car il avait l'âme évangélique : « Oh! il eût mieux valu donner aux pauvres tout l'argent qui a été ainsi dépensé ». A quoi le cardinal répondit, car il avait l'âme d'un économiste, qu'au lieu de donner cet argent aux pauvres, il avait préféré le leur faire gagner à la sueur de leur front ».

*
* *

A ce tableau de la palazzina, je n'ai rien à reprendre. Le mal fait par le temps est considérable. On n'a pu encore y remédier complètement. Les buis sont taillés, sans doute. Il reste à replanter, à dégager les jeux d'eau envahis par les ronces, à opérer tout un travail délicat, patient et long qu'il ne faut entreprendre qu'avec prudence et circonspection. La palazzina est occupée par une fermière qui s'avance vers nous,

prend, d'un geste brusque, la main de la Donna et la baise dignement. Les maîtres passent, les mœurs subsistent et, dans le décor du XVIe siècle, leur survivance ajoute à l'exaltation du passant. Nous sommes avec le cardinal Alexandre, qui préférait garder ses vassaux à les enrichir, avec Montaigne aussi, qui ne voyait des choses que leur éclat de beauté lorsqu'il voulait bien les regarder. Une main délicate a rendu la vie à la grande demeure farnésienne. Aussitôt, les instincts de refleurir. Avec les arbres taillés, les pergole rétablies et les eaux qui retrouvent leur chanson, les êtres renouent la chaîne rompue. Caprarola allume ses cheminées, et ses plafonds regardent de nouveau des tables étincelantes de mille lumières, parfumées de roses, couronnées de grâce. La palazzina abrite les mêmes sentiments d'admiration et de soumission. Là-bas, à l'horizon, le Soracte a-t-il changé? Le dôme de Saint-Pierre a-t-il chancelé? La Sabine a-t-elle modifié la ligne de ses monts?

Car il me reste à dire la dernière beauté de Caprarola, son site même. Maintenant que j'ai tout vu, je puis rassembler, et ce n'est rien moins que toute la campagne romaine qui s'étend au pied du château. Le palais, en effet, a été construit sur le rocher à pic, de telle sorte que, si je sors de plain-pied dans le jardin, je ne puis descendre dans le village que par trois terrasses. Ces jardins eux-mêmes ont été aplanis aux dépens du rocher puisque des murs de soutènement les ferment, et qui sont percés de portes pour conduire à leurs étages supérieurs et aux bois de châtaigniers. Or cette œuvre en cascade, imaginez-la à plus de cinq cents mètres au-dessus de la mer, sur les pentes des monts Cimini ou montagne de Viterbe. Devant elle, sauf du côté de son parc, de la palazzina, aucun obstacle qui lui dérobe quoi que ce soit. Des fenêtres de la salle à manger, des balcons du jardin, j'aperçois tout d'abord le Soracte, séjour d'Apollon, énorme cloche solitaire au milieu des plaines. Derrière lui la Sabine; devant lui Cività Castellana, Nepi, Sutri. A droite Bracciano et la mer lointaine. En face enfin, Rome elle-même dont on me promet pour ce soir la vision lorsque Saint-Pierre luira au soleil couchant. Ah! me tenter ainsi de toute cette campagne si fertile, d'où tant de voix s'élèvent pour m'attirer, sirènes du piteux Ulysse que je

suis! Farnese voyait ces horizons illimités sans autre sentiment que d'orgueil. Mon regard est tout amour, et je me sens disposé à céder aux irrésistibles chants!

Je n'ai pas exprimé mon désir, et déjà on veut l'exaucer. Les trois jours de Caprarola seront employés, après la promenade matinale dans les jardins, après les soins aux fleurs et après avoir porté le pain aux paons, ces journées seront employées à parcourir la campagne :

— Elle est bien délaissée par les voyageurs, — me dit-on, — cette campagne septentrionale de Rome. Je veux vous la faire connaître; vous verrez que si elle ne jouit pas de la luxuriance des monts d'Albe et de Tibur, elle possède sa grandeur et sa beauté.

La cloche a sonné. Sous la fontaine de stuc peint, assis à une table fleurie, nous parlons de nos courses prochaines à travers la campagne dont les senteurs et la mémoire entrent par les fenêtres ouvertes, portées sur les rayons du soleil. Ames des Farnese, qu'en dites-vous? De tous vos domaines, il ne vous reste que les images peintes sur les murs autour de la légende d'Hercule dont on vous flattait lourdement. Vous, Elisabeth, vîntes-vous jamais ici? Avez-vous regardé, de votre balcon, le Bracciano de madame des Ursins? Et vous, noble la Trémoïlle, vous promenez-vous encore derrière vos créneaux dans l'espérance de nous apercevoir? Faites-nous alors la grâce de venir déjeuner avec nous. En me voyant, moi, sans famille et sans gloire, assis à la place de vos bourreaux, peut-être vous direz-vous vengée, et sourirez-vous enfin. Ne craignez rien ; aucun Saint-Simon, et pour cause, ne se cache sous mon veston.

ANDRÉ MAUREL

(A suivre.)

L'ETHNOGRAPHIE

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER[1]

II

Nous ne comparerons pas l'état de l'ethnographie en France avec le développement qu'elle a pris à l'étranger. Cette comparaison, n'étant pas à notre avantage, risquerait de paraître systématique. En Angleterre et aux colonies anglaises l'énergie des individus et des autorités locales a suppléé à l'inertie des pouvoirs centraux. La plupart des gouvernements coloniaux ont leur service ethnographique qui explore la colonie dont il a la charge. En Amérique, nous verrons tout à l'heure les institutions qui président à l'exécution du travail ethnographique.

Mais prenons un cas où la comparaison devrait nous être plus favorable.

Voyons ce que les États allemands ont fait pour l'ethnographie des colonies allemandes. L'empire n'est que depuis peu de temps une puissance coloniale. La plus vieille des possessions allemandes d'outre-mer n'a pas quarante ans de date et, tout le temps qu'a duré la tradition bismarkienne, les colonies furent aussi négligées que les nôtres à cette époque. Les premiers travaux allemands portant sur des populations

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

des colonies allemandes ne datent que de trente ans environ. Les collections sont, il est vrai, sur certains points plus anciennes que les colonies; mais ceci est secondaire. L'histoire de ce que nos voisins d'Outre-Rhin ont fait en trente ans dans leurs possessions lointaines servira à faire sentir ce que peut donner, dans ces matières, un effort énergique.

Les colonies allemandes sont toutes situées en Afrique ou en Océanie. Les colonies du Pacifique ont été l'objet de bonnes « reconnaissances » ethnographiques. Et bien que ces explorations préliminaires présentassent de grosses difficultés en ces îles que séparent des distances énormes et de rares moyens de communication, cependant aux Carolines et aux Palaos, à Yap, en Micronésie, le travail de collection et d'observation ne s'est pas arrêté un instant. La famille Godeffroy, une grande famille de Hambourg, avait ouvert dans ses comptoirs un service pour l'achat de curiosités ethnographiques, dont elle répartissait les produits entre son musée privé et les collections publiques. C'est dans ces comptoirs que se forma Kubary, dont les études sur le droit et la religion aux Palaos sont des documents sans prix pour la sociologie. Parkinson, l'explorateur de la Mélanésie, qui, le premier après les Anglais, décrivit les sociétés de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande maintenant connues sous les noms de Nouvelle-Poméranie et de Nouveau-Mecklembourg, dans l'Archipel Bismarck, sortait aussi de la maison Godeffroy. Kubary et Parkinson ont rendu, d'ailleurs, tant par la façon dont ils préparèrent l'annexion, que par leurs relations avec les indigènes, les plus grands services à la colonisation et à l'exploitation économique du pays. Depuis, dans l'Archipel, les travaux se sont multipliés; des juges, des officiers de marine, puis les Pères des Missions catholiques allemandes, Meier, Rascher, etc. (dont le Père Schmidt publie les belles monographies), ont collaboré aux observations; et, d'autre part, de nombreuses expéditions scientifiques, organisées avec le concours du département de la marine impériale et des établissements publics les plus divers, ont activé, dirigé, suscité les recherches. Rien que dans les dernières années nous voyons à l'œuvre les trois expéditions de Thilenius, de Thurnwald et de Friederici.

L'autre grande colonie allemande du Pacifique Occidental est la « terre de l'Empereur Guillaume », autrement dit, la « Nouvelle Guinée allemande ». Là aussi, l'exploration ethnographique a coïncidé avec l'annexion et, sur certains points l'a précédée, avec Finsch, puis A. B. Meyer qui opéraient pour le compte du gouvernement impérial, et aussi des musées de Berlin et de Dresde. Après eux, Vienne, Hambourg, Berlin, Dresde équipèrent ou subventionnèrent des missions. Des médecins comme le Dr Schellong, des savants réputés comme le Dr Hagen, plus récemment les expéditions du professeur Schlaginhaufen sur le fleuve de l'Impératrice Augusta, du professeur Neuhauss sur la côte Nord ont délimité les principales aires ethnographiques et collectionné les pièces les plus caractéristiques. Enfin, si les travaux de la Mission catholique allemande, dans l'Archipel Bismarck, sont des modèles de conscience philologique, ceux que M. Neuhauss a publiés et qui proviennent des Missionnaires protestants de Neuendettelsau, installés dans les environs du golfe de Huon, sont des modèles de description historique. — A Samoa, les savants allemands, von Bülow, Kraemer, ont dignement occupé la place que leur avaient laissée les Anglais, l'excellent Turner et les vieux missionnaires.

En Afrique, l'ethnographie allemande a exécuté des travaux plus considérables. Le Cameroun est la plus récente de leurs colonies, c'est aussi la plus mal connue; mais des enquêtes excellentes de Wisemann, de Hutter, de Tessman commencent à faire connaître ses principaux peuples et leurs industries; le Cameroun est brillamment représenté dans la plupart des musées ethnographiques de l'Allemagne. — L'Afrique occidentale allemande est un pays très vaste, en partie désolé, d'exploration et de colonisation difficiles. La distinction et la localisation des principales tribus y est pourtant achevée. La plus importante des nations indigènes, les Herreros (des Bantous) est bien étudiée, et M. Passarge, le géographe de Hambourg, dans son étude du Kalahari, le grand désert sud-africain, s'est aussi acquitté d'une tâche d'ethnographe; il a rapporté de précieux documents et de belles séries concernant des tribus des trois races dont il explique l'enchevêtrement : la race Bantoue, celle des grands nègres, la race hottentote,

celle des grands jaunes bruns, la race Boschiman, celle des petits pygmoïdes bruns.

La perle des colonies allemandes est évidemment l'Afrique Orientale. Les expéditions y ont succédé aux expéditions, les publications ont été aussi nombreuses qu'importantes; les recherches du Dr Weule, le directeur du Musée de Leipzig, sont parmi les plus récentes et les plus connues, mais il en est cinq ou six autres d'aussi notables. Les Masai, les Wadschagga, les tribus du Kilimandjaro, les Kiziba, les Wagogo, etc., ont été l'objet de monographies, diverses en qualité, mais qui, dès maintenant, forment un ensemble solide. Et de plus les savants allemands, presque seuls à connaître les langues bantoues et africaines en général, sont aussi presque seuls à les enseigner à Vienne, à Berlin, à Hambourg.

Mais c'est surtout au Togo que les Allemands ont remporté leurs plus beaux succès d'ethnographes. Depuis fort longtemps, les missions luthériennes chez les Ewhe, race du Togo et d'une partie de la Côte d'Or anglaise et du Dahomey français, ont été dirigées par des hommes très intelligents. Les travaux de linguistique de l'un des plus anciens d'entre eux, Christaller, sont encore indispensables. C'était à ces missionnaires qu'était réservé d'accomplir les beaux travaux de philologie, au sens large du mot; ceux de M. Westermann, de M. Spieth, sur la langue (grammaire et dictionnaire[1]) sur les croyances et les institutions, les contes, les proverbes des Hos et des tribus du Togo central, sur la religion des tribus du Togo méridional et des districts voisins de la Côte d'Or anglaise. Ce sont des documents, des analyses comme nous n'en possédons sur presqu'aucun peuple du monde, y compris les peuples d'Europe. Ils peuvent supporter l'épreuve de la plus sévère des critiques. Le procédé employé, renouvelé de la méthode de Callaway, dans sa *Religion of the Amazulu*, transcription et traduction de documents rédigés dans la langue indigène, a d'ailleurs été tout de suite imité.

Tout ce travail sur leurs colonies n'a pas empêché les savants allemands de participer à l'étude ethnographique des autres

1. La grammaire et le dictionnaire Ewhé de M. Westermann, basés sur les documents de la Mission, sont considérés, par les linguistes les plus compétents, comme des chefs-d'œuvre de philologie et de linguistique.

parties du monde : le besoin, un peu hâtif, d'enrichir leurs musées, dont la croissance rapide dépasse les ambitions les plus hardies, les a incités à couvrir de missions les terrains ethnographiques les plus importants. On a vu plus haut les services qu'un seul homme, A. Bastian, réussit à rendre à l'étude directe des principales familles de peuples. Ses élèves et ses émules ont brillamment suivi son exemple. Le Brésil est presque entièrement exploré par eux : M. von den Steinen, M. Schmidt, M. Koch-Grünberg [1] s'y sont succédé. Dans l'Amérique du Nord, ils n'ont participé directement qu'à l'étude du Nord-Ouest, mais leur action y fut décisive. Dans l'Amérique centrale, des spécialistes de l'archéologie et de la linguistique ne dédaignèrent pas de consacrer leur temps à des recherches ethnographiques sur les tribus vivantes [2].

L'étude comparée des langues et des civilisations africaines étant devenue une sorte de spécialité de la science allemande, à Vienne et à Hambourg, l'Afrique a été tout particulièrement explorée même en dehors des possessions impériales. Des missions ont parcouru une partie du Dominion of South Africa, le Congo français et une partie du Congo Belge. D'autres ont étudié, de façon approfondie, une partie de l'Angola portugais, de l'Afrique Occidentale française et de la Nigeria anglaise. A l'est de l'Afrique, d'autres ont observé des populations du nord du Mozambique portugais, une grande partie des tribus du sud de l'Afrique Orientale anglaise et quelques-unes de la région des lacs. L'ethnologie des Somalis, Danakils, Gallas a été longtemps l'objet de travaux et d'observations systématiques de la part de savants viennois. Derniers venus dans le Pacifique, les explorateurs allemands y sont actuellement les plus actifs, en dehors même de leurs colonies. Il y a longtemps que Blumentritt et A. B. Meyer ont visité pour le compte de Berlin et de Dresde les archipels de la Malaisie et des Philip-

1. M. Koch-Grünberg vient de rentrer d'une nouvelle exploration de près de deux ans chez les tribus encore inconnues des sources et de la rive méridionale de l'Orénoque. Il rapporte des collections et des documents linguistiques et sociologiques considérables.

2. Les beaux travaux de M. Th. Preuss sur les Indiens Cora sont en cours de publication : ils jettent un jour tout neuf non seulement sur la religion de ces Indiens encore hier presqu'inconnus mais aussi sur toute l'archéologie du Mexique.

pines. Depuis, les Indes Néerlandaises ont vu passer des savants comme Grabowsky, Hagen, Alfred Maass, Moszkowsky, Volz, etc. MM. Stephan, Krämer, Friederici, ont dirigé dans la Polynésie des expéditions spécialement équipées pour eux.

Ainsi, grâce au concours des États, des Princes, des Villes, des particuliers, les Musées allemands et la science allemande ont, malgré l'heure tardive et les circonstances défavorables de leurs débuts, réussi à faire de l'Allemagne, pour ces études, un pays plus favorisé en beaucoup de points que les pays où l'ethnographie était acclimatée de plus longue date, comme l'Angleterre et les États-Unis. En faisant son devoir de puissance coloniale et de grande puissance scientifique, l'Allemagne a non seulement réussi à augmenter sa gloire, elle a enrichi ses Musées de pièces qui dès maintenant ont une valeur considérable. Elle a donc heureusement administré son patrimoine scientifique et artistique.

Et nous ne parlons pas de l'immense travail de cabinet accompli, en Allemagne même, sur les matériaux amassés, sur les collections acquises. Les ethnologues allemands sont parvenus à fixer des idées importantes pour l'histoire des races des peuples et des civilisations. Par exemple, Schurtz, M. Ankermann, et d'autres ont émis des séries d'hypothèses, dressé des tableaux et des cartes qui élucident, pour partie, l'histoire de l'Afrique; et en même temps les travaux de M. Meinhof sur les langues Bantoues, ceux de M. Westermann, sur les langues Soudanaises et Guinéennes, aboutissaient à des conclusions concordantes et également considérables.

***

La cause et aussi la conséquence de la stagnation de l'ethnographie en France est l'absence ou l'insuffisance des institutions qui pourraient s'en occuper. Nous n'avons ni enseignements, ni bons musées, ni offices de recherches ethnographiques parce que nous ne nous intéressons pas à l'ethnographie. Et, inversement, nous ne nous intéressons pas à cette science parce qu'il n'y a chez nous personne qui soit particulièrement

intéressé à son succès. Une science ne vit pas que de beau langage, il lui faut un matériel et un personnel. Il lui faut des organes permanents, des institutions durables qui la créent et l'entretiennent. Voyons donc, institutions par institutions, ce qu'on a fait en France et à l'étranger pour l'ethnographie.

Une science d'observation demande trois ordres de travaux et trois ordres d'institutions : tout comme les autres sciences de plein air, la zoologie, la botanique, la géologie et la géographie physique, l'ethnographie a besoin d'abord de travaux sur le terrain, puis de musées et d'archives, enfin d'enseignements. Il lui faut un corps d'ethnographes, professionnels ou amateurs peu importe, mais qui aillent observer sur place, de leurs yeux, qui fournissent les documents et rassemblent les matériaux de collection. Ces matériaux une fois rassemblés, c'est à des musées, à des services d'archives qu'il incombe de les ranger, de les exposer, de les publier. Enfin des enseignements de degrés divers doivent mettre la science à la portée des techniciens, des apprentis, ou même du grand public. Chez nous qu'avons-nous à mettre en face des établissements ethnographiques de l'étranger : Services d'ethnographie, Musées d'ethnographie, Enseignements?

Glissons sur tout ce qui concerne l'enseignement de l'ethnographie. Il nous suffira de dire qu'il n'existe guère, en France, d'enseignement de l'Ethnographie, en dehors de l'École d'Anthropologie de Paris. Cette Ecole est une institution privée, mais richement subventionnée par la Ville de Paris et par l'État. Ses cours — elle borne son action à l'enseignement oral ou écrit — ont plutôt un caractère populaire que scientifique ou même académique. Nous n'énumérerons pas les nombreuses chaires qui existent aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne et en Autriche, en Argentine, en Hollande, en Suisse et ailleurs. Chez nous c'est le néant. Pour l'instant, l'enseignement de l'ethnographie, en France, est une sorte de luxe qu'il n'est point indispensable de se donner. N'ayant aucun poste d'ethnographe à offrir, il serait imprudent à nos Universités de former des ethnographes. D'autre part il n'est guère utile d'installer des chaires avant d'avoir équipé la science elle-même. Ces chaires ne correspondraient qu'à des programmes qui risqueraient de rester

scolastiques. A la rigueur elles feraient vivre des savants; il n'est pas sûr qu'elles feraient avancer leurs études. Il est urgent d'organiser la science; on verra plus tard à l'enseigner.

Parlons donc surtout des musées et des services ethnographiques. Ces diverses institutions sont souvent mêlées. En Allemagne, il n'existe, à proprement parler, que des musées et quelques chaires où s'effectue le travail. Au contraire, dans certaines colonies anglaises il n'y a que des services d'ethnologie, par exemple au Canada. Aux États-Unis, on trouve les uns et les autres. Mais ce ne sont là que questions d'organisation intérieure. Nous allons donc, sans autrement préciser, décrire les principales institutions étrangères, et ce qui peut leur correspondre, de loin, en France[1].

Les musées, par leurs richesses et leur destination publique, frappent plus l'esprit que les missions et les établissements techniques. Nous avons tenu, un instant, pour les musées, un rang honorable. Mais ce moment fut bien fugitif. Ce fut quand Hamy, alors assistant de Quatrefages au Museum, fonda, avec les collections dispersées dans Paris et surtout avec celles qui avaient été rassemblées à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1878, le Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Bien qu'il ne réussît pas à y amener les collections du Musée de la Marine, le Musée du Trocadéro fut alors un des plus importants et l'un des premiers en date. Mais ces efforts d'Hamy et la routine qu'on y suivit depuis, ne pouvaient assurer la prospérité de cet établissement national. Et voici le résultat : des collections sans doute nombreuses, mais un Musée sans lumière, sans vitrines de fer, sans gardiens, sans catalogue et même sans inventaire continu, sans étiquettes fixes, sans bibliothèque digne de ce nom. Le Directeur actuel, M. Verneau, est un savant compétent, mais absorbé par d'autres devoirs; il réussit à peine, privé de toute aide scientifique, à assurer la direction générale. Malgré tout, le Musée possède et reçoit, conserve ou plutôt fait le possible pour conserver des collections importantes en nombre et en valeur.

1. M. Van Gennep, dans des articles du *Mercure de France*, a déjà attiré l'attention publique sur une partie des questions que nous allons débattre.

Mais on ne peut pas, faute de crédits pour le matériel, déballer les nouveaux envois, les exposer quand ils sont déballés, les garder et les conserver quand ils sont enfin rangés dans des vitrines insuffisantes et dans un local impraticable et trop petit. On ne peut pas plus, faute de crédits pour le personnel, les inventorier sérieusement ni les classer scientifiquement, ni, à plus forte raison, les étudier. Le nombre des gardiens est notoirement insuffisant, et le personnel technique, menuisier, mouleur, serrurier, préparateur n'existe pas[1]. Les pouvoirs publics savent d'ailleurs à quoi s'en tenir. On trouvera, dans de nombreux rapports de la Commission du Budget à la Chambre, de la Commission des Finances au Sénat, des remarques qui ne sont qu'un faible aperçu de la vérité parfaitement connue.

Et qu'on n'accuse pas un pareil musée de manquer d'intérêt, de ne mériter que les vingt-cinq mille francs pour lesquels il figure au budget de l'État. Les collections entrées, nous ne parlons pas de celles à entrer, sont plus nombreuses que celles d'aucun des Musées Nationaux. Une partie se compose de pièces précieuses, quelques-unes uniques, qui ont une valeur marchande parfaitement connue, tentante pour les voleurs (des vols notables ont été commis). Et, qui plus est, le musée est populaire. Le dimanche, des foules y défilent, au moins autant qu'en beaucoup de départements du Louvre. Il faudrait au musée du Trocadéro, un local, un personnel scientifique, un personnel ouvrier, des crédits plus importants; il lui faudrait d'abord une première dotation qui devrait n'être pas inférieure à un million. A ce prix et après quelques années de travail, on pourrait en faire une institution tout juste comparable à des collections de second rang, comme celles de Vienne, de Londres ou de Saint-Pétersbourg, qui sont à peu près de même dimension (environ 90 000 numéros) et qui ne peuvent être comparées avec les musées de New-York, de Washington, de Berlin.

Car ces derniers musées occupent, non seulement dans l'histoire de l'ethnographie, mais aussi dans l'ensemble des richesses nationales, une place considérable. L'*United States*

1. Sans le dévouement et l'ingéniosité d'un pauvre chef de travaux, Hébert, mort à la tâche, le Musée ne serait même pas dans l'état où il est.

National Museum (Département d'Anthropologie), le Musée Royal d'Ethnographie de Berlin, le Musée Américain d'Histoire Naturelle de New-York (Département d'Anthropologie) ont à eux trois plus de deux millions d'objets classés, catalogués, exposés au moins partiellement, quelquefois en séries complètes. Le musée de Berlin regorge à ce point de collections, dans son bâtiment pourtant moderne, mais déjà trop étroit, qu'on est obligé d'en retirer les collections anciennes pour pouvoir y exposer les neuves, même moins intéressantes. A Londres, à Berlin, les autorités du musée ont publié des catalogues soignés, de véritables guides populaires qui sont de petits manuels d'ethnographie et qui, reliés élégamment et vendus à très bas prix, ont été répandus à plus de vingt mille exemplaires. A Washington, à New York, tout objet entré est aussitôt étudié, identifié scientifiquement, régulièrement publié, tout au moins dessiné ou photographié en vue de la publication, et porte, dans la vitrine ou le tiroir, la référence à la publication, faite ou à faire. Tous ces musées et les plus importants à leur suite (Hambourg, Dresde, Londres, Saint-Pétersbourg, etc.), contiennent d'inappréciables monuments pour l'histoire de l'humanité. Ainsi, prenons pour exemple l'histoire des arts plastiques : Berlin, comme Londres, possède d'admirables échantillons de l'art du Bénin, et, comme Washington, New York et Saint-Pétersbourg, des œuvres uniques de l'art du Nord-Ouest américain. Dans les dernières années, on a découvert, chez les Bushongo, une grande nation Bantou du Congo belge, et chez les riverains du Fleuve de l'Impératrice Augusta, en Nouvelle-Guinée, des arts remarquables, par leur style et leur originale beauté; ces découvertes ont honoré les musées de Londres, de Dresde et de Berlin. Quand ces peuples et leur civilisation auront disparu, leurs descendants ou leurs successeurs, les historiens seront tenus d'aller en pélerinages vers ces reliques. Il faut aussi souligner l'intérêt d'art qui s'attache à ces objets, surtout à une époque comme la nôtre, où l'art décoratif s'essaye à retrouver des inspirations primitives et violentes.

Les musées de la province française sont encore moins bien partagés que celui de Paris. Nous les connaissons à peine. Ils n'ont ni catalogues publiés, ni collaborateurs spéciaux qui

soient chargés de décrire les pièces qu'ils contiennent. Nous savons qu'il existe des fonds ethnographiques importants à Lyon, à Marseille, dans les musées municipaux; de même au Museum d'Histoire Naturelle de Bordeaux, à celui du Havre, à Caen, à Cherbourg, il existe de précieux dépôts. Mais nous croyons savoir que ces collections ne peuvent être administrées que de façon insuffisante et sans aucune prétention scientifique, tant les fonds y sont modiques et le personnel absorbé par d'autres tâches plus urgentes. En tout cas nous avons pu nous rendre compte par nous-même des belles collections du musée de Boulogne et du musée de Toulouse. Dans le rassemblement et l'exposition des premières on reconnaît le travail de Hamy (natif de Boulogne) et celui du Dr Sauvage; à Toulouse, on sent la présence de M. Cartailhac, le célèbre préhistorien. On voit à Toulouse de belles collections néo-calédoniennes et fidjiennes; à Boulogne, une partie de la collection Pinart (Amérique du Nord-Ouest), des raretés nubiennes provenant du Khédive, de remarquables pièces polynésiennes. Mais ni la garde, ni l'entretien, ni le catalogue, ni, à plus forte raison, la publication de collections n'ont été prévus par les municipalités ou par les établissements. On doit même admirer que de pareilles galeries aient pu se constituer et se conserver dans des conditions si extraordinaires de bon marché et de négligence publique.

Par contre, à Francfort, à Cologne, à Hambourg, il y a des musées modernes et florissants; à Dresde, à Leipzig, à Brême, à Lubeck, à Munich, puis, récemment, à Stuttgart, de vieilles ou de nouvelles fondations rivalisent de zèle à acheter des collections, d'orgueil à les exposer, d'enthousiasme à envoyer des expéditions souvent princièrement dotées. En Angleterre, Oxford, Cambridge, Liverpool, et même Halifax, peuvent, sur certains points, être considérés comme sans rivaux. A Leide et à Amsterdam, il y a des séries capitales; et nous n'avons sûrement rien hors de Paris qui puisse rivaliser avec les collections qu'on trouve à Bâle, à Zurich ou même avec le Musée du Congo, près de Bruxelles.

La situation est encore plus sérieuse en ce qui concerne les services de recherches. De même que la géologie a son

Service de la Carte géologique de la France, de même que nous entretenons dans la plupart de nos colonies des missions botaniques et zoologiques et que nous avons rattaché au Muséum un *Laboratoire Colonial*, de même nous devrions avoir un établissement régulier chargé de reconnaître et de faire connaître les populations de notre empire colonial. Quant aux autres populations primitives du reste du globe, il y aurait un intérêt plus désintéressé à les connaître; mais les étudier serait non moins digne d'un grand peuple et d'une science à laquelle ce peuple doit participer.

Or, de temps en temps, sur le crédit des Missions, du Ministère de l'Instruction publique, quelques milliers de francs servent à envoyer des chercheurs français dans les pays exotiques. Et ces chercheurs, en plus de leurs travaux de naturalistes ou d'anthropologues, exécutent certains travaux d'ethnographie proprement dite. Mais le nombre de ces missions, dans ces trente dernières années, est bien petit. Hyades à la Terre de Feu, Pinart dans le Nord du Pacifique, de Morgan chez les Negritos de Malacca, Lapicque dans le Sud de l'Inde, voilà les quelques noms que nous pouvons citer de savants ethnographes dont les expéditions ont été faites aux frais de l'État. Nous ne croyons pas commettre de gros oublis. Catat, Borelli, Binger, Dybowsky, dans leurs explorations, ont remporté quelques succès d'ethnographes. D'autres missions reconnues par l'État furent faites aux frais de généreux particuliers et quelques-unes ont eu les meilleurs résultats ethnographiques, surtout pour le Musée du Trocadéro et le Muséum : missions du Prince Roland Bonaparte, du Bourg de Bozas, de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange. Mais, en somme, l'ethnographie a été traitée en Cendrillon. Bien qu'abondamment représentée à la Commission des Missions, elle a été délaissée pour d'autres sciences plus classiques et plus fortunées : son budget des trente dernières années, n'excède pas celui d'une année d'études archéologiques. L'archéologie a ses Écoles de Rome, d'Athènes, du Caire, d'Extrême-Orient; elle a ses délégations de Perse, de Tello, et nous n'énumérerons que les institutions permanentes et publiques. L'ethnographie n'a rien. — En dehors de l'État et des particuliers on ne trouve, en France, pour contribuer aux

études d'ethnographie, irrégulièrement, il est vrai, que l'Institut, qui dispose de la « Fondation Garnier » pour l'exploration de l'Asie et de l'Afrique centrale. Mais ces fonds n'ont été que de loin en loin employés à cet effet[1].

Au contraire, le Gouvernement fédéral des États-Unis a son *Bureau of American Ethnology* dont nous avons déjà parlé. Un « Ethnologiste » en charge et huit « Ethnologistes », tous savants éprouvés, réputés, y sont attachés. Chacun a étudié personnellement d'importantes tribus Peaux-Rouges; chacun a des connaissances spéciales, qui de linguiste, qui d'archéologue ou de technologue ; d'autres sont plutôt compétents en droit ou en religions comparées. Les Musées de New York, de Chicago, de Berkeley (San Francisco), de Philadelphie, de Cambrigde (Mass.) envoient les titulaires et assistants de leurs départements d'Anthropologie passer régulièrement des semestres ou des mois, ou des années sur le terrain, « in the field », comme on dit là-bas. Ces musées, comme les chaires de l'Université, font ainsi office de Services d'ethnographie supplémentaires.

Le Gouvernement fédéral du Dominion of Canada a, lui aussi, son *Bureau of Ethnology*, rattaché pour ordre au *Geological Survey*, et qui, tout jeune, a déjà entrepris de vastes travaux. En Allemagne, deux institutions à demi privées, la Fondation Baessler à Berlin, la Fondation Scientifique de Hambourg subventionnent, ou dirigent et expédient des enquêteurs spéciaux; elles publient leurs travaux ou les observations dues à des colons qui se trouvent sur place. Elles ne consacrent qu'une minime partie de leurs dotations aux travaux de cabinet.

Le *Colonial Office* du Royaume-Uni reste depuis longtemps sourd aux exhortations anciennes et répétées des corps savants et des anthroplogues de Grande-Bretagne. Mais si le Gouvernement Central demeure inerte, les Universités, Oxford, Cambrige travaillent. Le British Museum sait, lui aussi, trouver des fonds pour expédier des observateurs et des collec-

1. Mission Desplagnes, subvention aux travaux de Mgr Le Roy. On ne peut dire que les résultats obtenus dans le dernier cas aient été bien brillants.

tionneurs. Enfin les Gouvernements coloniaux les plus importants ont maintenant leurs Services (« Survey » comme on dit d'un terme emprunté au langage des topographes) consacrés à l'ethnographie : l'Empire des Indes en a un, en plus du Musée de Madras[1] qui en tient lieu pour la Présidence de ce nom, et du Service de l'Assam[2] qui est un organe supplémentaire de l'Administration de cette province.

Le Queensland, l'Australie Occidentale ont établi des charges spéciales d'ethnographes, mais celles-ci ont ou ont eu un caractère temporaire. Le Gouvernement de la Nigeria s'est assuré, d'une façon permanente, les services d'un ethnologue distingué, M. N. W. Thomas. Le Gouvernement du Soudan a comme « ethnologistes » M. Seligmann, professeur de l'Université de Londres, et Mrs Seligman. Tous ces établissements ont commencé la publication de documents remarquables.

Car ils ne se bornent pas à détacher des ethnographes pour collectionner et observer; ils centralisent et dirigent les travaux des résidents éloignés, entretiennent leur zèle; ils classent et enregistrent les documents provenant de l'activité du personnel fixe ou du personnel occasionnel, et qui n'ont pas pu être publiés. En somme ils servent non seulement de centres d'initiative, mais aussi d'archives et de « section historique ». Au Bureau d'Ethnologie américaine, s'accumulent depuis quarante ans une foule de documents concernant les langues (textes, grammaires, dictionnaires, et depuis, phonogrammes), l'anthropologie, l'archéologie, l'histoire, la géographie humaine, les religions, les mœurs, l'économie, les

1. M. Thurston, conservateur de ce Musée, a publié en 1910 un premier « Survey » de ce genre : *Castes and Tribes of Southern India*. Il a mis au jour des faits considérables, par exemple, l'extrême fréquence du totémisme en pays dravidien.

2. Le gouvernement de l'Assam vient de publier une série de monographies de sept des plus importantes nations qu'il régente : elles font suite aux beaux volumes du *Linguistic Survey* publié dans les collections du Gouvernement de l'Empire. Les ouvrages du Major Gurdon, sur les Khasis (représentants en Inde de la race et de la civilisation malayo polynésiennes), de M. Hodson sur les Meithei et les Nagas de Manipour (représentants de couches très anciennes de civilisation et de langues thibéto-birmanes), sont des contributions tout à fait notables à nos connaissances historiques et sociologiques.

arts, etc., des tribus Peaux-Rouges. Il n'est pas de tribu sur le point de s'éteindre, de langue sur le point de tomber dans l'oubli, qu'un des nombreux savants américains ne se soit efforcé de connaître quand il en était encore temps. Ainsi l'on a systématiquement étudié les restes épars des tribus de la Louisiane et des États du Sud, et ces enquêtes ont été poursuivies auprès des derniers vieillards d'une race sur le bord de la tombe. On peut voir dans l'admirable « Manuel » que le Bureau vient de publier (*Handbook of American Indians*) les résultats de ce travail : une vingtaine de savants du Bureau, ou en relation avec lui, ont mis en œuvre une somme considérable de matériaux dont un bon nombre étaient très rares ou inédits. De simples questions comme celle de l'onomastique, du véritable nom sous lequel les tribus se nomment et du nom qui leur a été donné, ici ou là, sont traitées avec un souci d'exactitude qui a conduit au dépouillement de documents, manuscrits bien souvent, et sans nombre. Tandis qu'en France nous ne savons même pas, par exemple, le véritable nom de Bambara et nous continuons à donner à cette nation du Soudan une appellation empruntée au vocabulaire administratif des conquérants nègres.

Il y a d'ailleurs, chez nous, tout un service d'enregistrement et d'archives à organiser. L'administration coloniale aurait dû depuis longtemps assurer le recueil régulier par les administrateurs coloniaux, de toutes les connaissances et de tous les faits observés pendant la durée de leurs fonctions dans une tribu déterminée. L'expérience d'un juge, d'un commandant de cercle, d'un gouverneur ne doit pas être perdue pour ses successeurs. Elle doit être précieusement utilisée et, pour cela, il faut qu'il en reste trace écrite. De grands succès administratifs, et aussi de grandes œuvres ethnographiques ont dépendu de l'utilisation d'archives de ce genre accumulées par des générations de colons, de missionnaires, d'officiers, d'employés des administrations les plus diverses. Ainsi, depuis ses origines, le fameux *Civil service* de l'Inde, oblige chaque « *collector*, chaque jeune administrateur » à verser aux archives le résultat des observations qu'il a faites sur les castes, les tribus, avec lesquelles il est en contact direct : et ceci s'entend des

questions les plus variées, depuis l'économie jusqu'à la linguistique ou même la dialectologie. C'est à l'aide de ces documents que sont compilés et les « Gazetteer », sortes de guides, de chaque province, et celui de l'Empire, et les fameux « Census », les recensements et les nombreux « survey », sortes de répertoires, anthropologique, linguistique, archéologique, et les monographies ou les descriptions d'ensemble des tribus et des castes. Enfin, sur ces dossiers sont fondées les instructions que les gouverneurs donnent aux fonctionnaires débutants; ceux-ci n'ont pas à recommencer, pour leur compte, un apprentissage coûteux pour les administrés autant que pour l'administration. Dans nos colonies, l'École française d'Extrême Orient a commencé d'installer, pour l'Indo-Chine, un service de ce genre. Mais elle n'a pas encore obtenu le plein succès. Et il semble que sur bien des points, Haut Tonkin, Madagascar, Congo, Soudan, notre corps d'officiers coloniaux ait tenté, dans ce sens, des travaux que les administrations coloniales civiles n'ont pas suffisamment imités. Les observations recueillies dans le Haut-Tonkin, et publiées par le Colonel Lunet de La Jonquière, *Ethnographie du Haut-Tonkin*, celles qui furent publiées dans les *Notes et Reconnaissances*, de Madagascar, n'ont pas eu la suite qu'elles auraient dû avoir. Voilà une tradition à faire revivre ou à instaurer, sans grands frais ni peine.

Si l'intérêt de l'administration et celui de la science exigent que l'on consigne au plus tôt le plus de faits possibles, il est évident que tous ces faits ne peuvent ni ne doivent être aussitôt publiés. Certaines observations peuvent et d'autres doivent attendre un certain temps avant d'être communiquées au grand public, mais les peuples et les civilisations inférieures disparaissent si vite qu'il est quelquefois bon de se risquer à des publications prématurées. D'ailleurs l'urgence de la plupart des grandes publications des grands services ethnographiques ne peut être niée par quiconque en a pris même une vague connaissance. Le *Bureau of American Ethnology* a ses *Reports*, ses *Bulletins*. Le Musée National des États-Unis a ses séries de mêmes titres, où le Département d'Anthropologie édite ses travaux. Le Musée d'Histoire Naturelle de New-York

(*Anthropological Series*) a ses *Publications* et ses *Memoirs*. C'est là que sous la direction de M. Boas, une admirable série d'ouvrages, la *Jesup Pacific Expedition*, a élucidé, à la dernière heure, peut-on dire, les problèmes de l'histoire humaine au Nord-Est de l'Asie russe et au Nord-Ouest de l'Amérique : ces recherches couvrent d'un réseau d'enquêtes des civilisations et des peuples qui étaient à la veille de se décomposer; elles fixent enfin des données dont la perte eût été irréparable pour la linguistique, la sociologie et l'histoire. L'Université de Berkeley (San-Francisco) a son Département et son Musée d'Anthropologie et d'Archéologie Américaines, qui, en moins de dix ans, ont publié, dans les collections de l'Université, les quatorze volumes où sont recueillies les observations faites sur les dernières survivantes des tribus de la Californie. Quelques-uns de ces volumes figurent parmi les meilleurs travaux de la linguistique moderne. Le Field Columbian Museum (Anthropology), le Peabody Museum (attaché à l'Université Harvard), le Musée de l'Université de Pennsylvanie, ont édité, eux aussi, des collections d'ouvrages et de monographies capitales pour l'archéologie et l'ethnographie américaines. Nous n'en finirions pas d'énumérer les Universités, les établissements publics, les sociétés savantes, qui ont fait aux États-Unis les frais des recherches, de l'impression de notes, de mémoires, de riches ouvrages et d'abondants périodiques, de planches et de bibliographies consacrés à l'ethnographie. Si les musées allemands valent peut-être les musées américains, on peut être sûr que la production écrite des Américains excède, et de beaucoup, toute autre contribution d'aucune nation à l'ethnographie.

Presque toutes les nations de civilisation européenne ont aidé, par des subventions temporaires ou permanentes au développement des recherches et des publications ethnographiques. Prenons pour exemple la Hollande. Le « *Koninklijk Institut van Nederlandsch Indië* » a organisé, aidé, subventionné de multiples travaux. Dans son important périodique, *Bijdragen tot de Taal-Land-en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, et dans ses volumes spéciaux, ont vu le jour les belles études de van der Tuuk, de van Hasselt, de Wilken, de Kruijt. La Société de Batavia, qui est une véritable Académie, le

gouvernement des Indes Néerlandaises lui-même dirigent et publient de non moins remarquables travaux. L'expédition à travers Bornéo de M. Nieuwenhuis, aujourd'hui professeur d'ethnographie à Leide, a été officielle, faite pour ainsi dire en service commandé. Le livre de M. Snouck Hurkronje, *Atjeh*, consacré aux fameux rebelles malais, celui de M. Riedel, *de Sluik-en Kroeshaarigen Rassen tusschen Timoer en Celebes*, consacré à la population de quantité de petites îles, doivent tous deux leur exécution à l'appui et même à l'initiative de l'administration et des corps savants. Enfin le gouvernement des Indes a fait entreprendre et poursuivre une vaste compilation sur le droit coutumier de toutes les populations malaises, pour le publier et le codifier. Les volumes de l'*Adat Kommissië*, commission des coutumiers, reste, pour toujours, un monument. Elle n'aura pas été seulement utile à l'administration de la justice indigène, elle sera aussi une œuvre scientifique dont l'histoire du droit et la sociologie devront tenir compte. Le Musée National de Leide, publie, lui aussi, d'excellents *Rapports*, des Catalogues précieux, et enfin le gouvernement des Pays-Bas subventionne la coûteuse et belle publication de l'*Internationales Archiv für Ethnographie*. Nous ne dirons rien des publications allemandes, ou anglaises, du Queensland, de la République Argentine, de Hawaï, de Nouvelle-Zélande, des Philippines, de Formose (gouvernement japonais). Il nous suffit de dire qu'elles existent.

A cette grande production scientifique, la France n'a rien à opposer d'équivalent, ou même d'approchant. L'Académie malgache, à Madagascar, l'École française d'Extrême-Orient sont les seules institutions publiques qui aient, outre-mer, édité des travaux de valeur sur les populations de nos colonies inférieures. Hors d'elles, aucun établissement métropolitain ou colonial n'a entrepris d'études ou facilité leurs publications. Dans la faible mesure où l'ethnographie a été pratiquée en France, elle l'a été sous les auspices de sociétés savantes ou grâce à des initiatives particulières [1].

1. Bien que nous n'ayons pas énuméré les publications dues, dans les autres pays, à l'initiative privée, nous devons rendre justice à l'œuvre de quelques groupements scientifiques français et de quelques personnalités françaises. La France eut, la première de toutes les nations, des Sociétés

Nous n'avons donc dans toute l'étendue de nos possessions, aucun centre de recherches et de publications. Aussi n'avons-nous édité aucun recueil comparable même à la moins précieuse des collections étrangères, à la *Collection de Monographies ethnographiques* que M. van Overbergn publie pour le gouvernement belge et qui est honorée d'une souscription du gouvernement français.

Ce n'est pas que le personnel manque pour composer des monographies d'au moins égale valeur sur des tribus de nos colonies à nous. Ce n'est pas que nous manquions d'auteurs désireux de se faire connaître s'ils en voyaient le moyen. Mais nos officiers, nos administrateurs, nos colons ne sont ni encouragés, ni aidés, ni sollicités à observer et à écrire. Et ils ne le seront pas tant qu'il n'y aura pas, en France, un foyer d'enseignement, de recherches, d'archives, de collection, de contrôle. Il devrait y avoir, à bref délai, un établissement où nos missionnaires de toute confession, nos fonctionnaires de tous ordres, nos colons, nos médecins et officiers de l'armée coloniale, trouveraient l'hospitalité à leur retour, des instructions à leur départ, une aide constante pendant tout le temps qu'ils consacreraient à ces études, une récompense quand ils ramèneraient leur butin scientifique. Nous pouvons certifier qu'il y a chez ceux de nos compatriotes qui ont la charge de notre empire colonial des trésors de science qui ne demandent qu'à être exploités.

Car nous ne manquons nullement d'observateurs. Il n'est pas de personnel colonial plus apte à comprendre l'indigène,

d'ethnologie : la plupart ont eu une existence éphémère ou même obscure. Mais un certain nombre rendirent des services et publièrent de sérieux travaux de cabinet. On trouvera une partie de cette histoire racontée en détail dans les procès-verbaux des fêtes du cinquantenaire de la Société d'Anthropologie de Paris. Mais ce n'est guère que vers 1865 que la production ethnographique est devenue régulière en France. Parmi les plus notables publications, nous mentionnerons, par ordre d'ancienneté : le *Bulletin et les Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* ; certaines années de la *Revue Maritime et Coloniale* (officielle); puis, fondée par Hamy, la *Revue d'ethnographie*, malheureusement interrompue à son VIIe volume; puis l'*Anthropologie* que dirigent MM. Boule et Verneau ; la *Revue de l'École d'Anthropologie* n'a édité que des travaux de cabinet dus à des maîtres de cette école. M. Van Gennep a enfin dirigé une *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, qui est l'organe de l'Institut International d'Ethnographie. Cette revue s'efforce de publier des documents originaux.

plus intime avec lui, que nos administrateurs, nos officiers, nos médecins. Il n'est nulle part un corps qui soit plus capable d'inspirer confiance à l'indigène et de susciter chez lui l'enthousiasme nécessaire pour qu'il surmonte sa timidité ou son humeur. Il n'est pas de savants qui soient, au même point, dénués des préjugés, si dangereux dans ces études de race et de religion. Depuis quelques années nous avons entendu ou lu d'excellentes notes, de très bonnes communications dues à des hommes ayant, à défaut de l'expérience du technicien, ce sens indispensable et incommunicable des faits qui fait le bon ethnographe. Il ne manque à toutes ces bonnes volontés ignorées et à ces savants qui s'ignorent, qu'une impulsion, une aide, une direction. Cette direction pourrait s'organiser à bien peu de frais. Le travail scientifique est si bon marché en France!

Nous ne demandons pas à ce pays un sacrifice bien grand, ni un placement perdu. Nous lui demandons de faire pour une science déterminée ce qu'il fait pour d'autres sciences auxquelles il ne prend pas un plus vif intérêt. Nous lui demandons d'accomplir son devoir, comme des pays infiniment moins riches, et qui ne sont point des puissances coloniales, comme la Suisse ou la Suède l'accomplissent. Nous ne demandons même pas à ce pays un sacrifice proportionné à ses charges et à ses besoins. Les États-Unis n'ont eu sur leur sol que deux à trois millions de Peaux-Rouges et, aujourd'hui, la population Indienne est réduite à quatre cent mille âmes, au plus. Or, nous voyons, aux États-Unis, plus de quarante ethnographes, savants auteurs de recherches sur ces tribus, directeurs de travaux, d'acquitter d'importantes charges d'observation, de collection, de publication, de conservation et d'enseignement. La France, elle, a plus de soixante millions d'indigènes à administrer dans ses colonies, sur lesquels vingt millions peut-être sont de civilisation si basse qu'ils relèvent sans aucun doute de l'ethnographie la plus strictement entendue. Et nous ne trouvons, chez nous, aucun savant spécialement désigné pour étudier cette portion considérable d'humanité, que nous aurions tant besoin de connaître. Nous ne demandons pas qu'il soit fait ici des dépenses proportionnelles à celles que font les Américains. Nous demandons qu'il soit fait quelque

chose pour les Musées d'Ethnographie, quelque chose pour un Bureau d'Ethnographie et pour les recherches hors des colonies françaises.

***

Et ceci doit être fait sans retard.

Les faits eux-mêmes, qu'il s'agit d'observer, disparaissent chaque jour. On peut attendre pour déterrer des ruines ou des monuments préhistoriques, on ne peut attendre pour observer des populations encore vivantes, des langues qui vont bientôt être remplacées par des sabirs, des civilisations qui vont céder à la contagion de notre uniforme culture occidentale. Il faut se hâter de rentrer la récolte, dans peu de temps elle sera pourrie sur pied. Le temps, chaque jour entame la vie des races, des choses, des objets, des faits. Et il agit très vite. Tous les voyageurs nous disent les prodigieuses transformations que subissent par exemple, les sociétés nègres, sous l'action de nos colonisations européennes. Les tribus se décomposent, se croisent, se métissent, se déplacent, quand elles ne dégénèrent pas ou même ne meurent pas. Les arts s'éteignent et les belles pièces de collections se perdent ou s'usent. Il devient impossible d'en trouver d'authentiques. On cite des tribus Néo-Calédoniennes où l'on fabrique, pour marchands de curiosités, ces belles haches de pierre polie que les musées se disputent. Les vieilles générations sont mortes aux Iles Marquises ; elles vont mourir à Tahiti, avant qu'on ait recueilli les traditions de leur peuple, leur « Folk-lore » comme on dit. Avec les vieillards tombent les coutumes, la connaissance des mythes, des fables, des techniques anciennes, de tout ce qui fait la saveur et l'originalité d'une civilisation. Avec eux s'évanouissent ces éléments de la vie sociale elle-même, dont leur autorité était la seule sauvegarde. C'est maintenant ou jamais qu'il faut enregistrer ces faits. *Now or never*, disait, dans une adresse retentissante au Gouvernement de Grande-Bretagne, M. Ridgeway, archéologue de Cambridge, plaidant devant son pays la cause que nous défendons ici.

D'autre part, le souci de nos intérêts, un égoïsme de collectionneurs devraient au moins nous inciter à ne pas perdre un instant. Les colonies françaises commencent à être sillonnées par les expéditions scientifiques étrangères. Celles-ci ont recueilli les collections les plus précieuses. Nous en avons mentionné quelques-unes. On peut se demander comment après toutes ces râfles, nos musées se procureront les séries qui devraient représenter, dans leurs galeries, les populations des colonies françaises. Ajoutons encore qu'il se constitue, à Londres, à Hambourg, un commerce, presque un marché, d'objets ethnographiques et que les pièces qui y sont mises en vente commencent à prendre une valeur de cours. L'exportation des « curiosités » ethnographiques forme un rayon, dans de nombreux comptoirs, même dans nos colonies. Cependant ces curiosités trouvent leur chemin vers Hambourg Chicago, etc. Certes, nous aimons mieux voir former ces collections que voir ces raretés disparaître, et ces questions en suspens. Mais si l'on tergiverse longtemps, ce n'est ni à Paris, ni à Bordeaux, ni à Marseille que les ethnographes ou simplement les curieux de l'avenir devront se rendre pour voir les monuments véritables des civilisations dont la France eut la protection : c'est à Hambourg, à Berlin, à Bâle et ailleurs, qu'on trouvera les séries indispensables à l'étude scientifique, instructives pour le plus grand public.

La France a charge d'âmes. Elle est responsable devant les groupes humains qu'elle veut administrer sans les connaître; elle est responsable devant la science à laquelle elle ne conserve pas ses données; elle est responsable devant les générations qui viennent, de colons et d'indigènes assimilés, pour lesquelles on n'aura pas constitué les archives et les dépôts qui pouvaient leur permettre de se représenter le passé. Et chaque jour qui s'écoule sans qu'on recueille ces fragments d'humanité est un jour perdu pour la science des sociétés, pour l'histoire de l'homme, pour la mise à jour de faits dont personne ne peut dire en ce moment à quel point ils seront utiles à la philosophie, et à la conscience que l'humanité prendra d'elle-même. A bon droit, si nous tardons trop, l'avenir nous jugera sévèrement. La sociologie nous reprochera d'avoir négligé de consigner des faits dont la connais-

sance eût été indispensable, dont la perte sera irréparable. Et l'historien lui-même devant les lacunes que la France aura laissées vides dans la description des peuples, dira : « La France se conduisit envers ses sujets comme les nations antiques vis-à-vis des Barbares. Elle procéda par le mépris et avec des méthodes dignes d'un autre âge. C'est faute à la République française si l'on ne sait pas plus des Néo-Calédoniens que les Romains ne nous apprirent des Ligures. »

Il ne faut pas que la science française recule devant des charges modestes, et se dérobe devant une tâche d'extrême urgence.

MARCEL MAUSS

AU PAYS DES PIERRES[1]

XXIV

Cet été appartenait à Jella.

Ils se rencontraient chaque jour dans la forêt.

Sous les arbres, l'ombre était pleine d'argent ailé : de petits insectes bourdonnaient dans la grande chaleur. Les trains passaient en haletant sur la crête des montagnes. Ils s'enfonçaient dans l'air dur et cristallin, et leur fumée se voyait longtemps dans le lourd éclat jaune du soleil, comme le sillon d'une grande hélice. Jella se retournait toujours pour regarder lorsqu'elle entendait un train sur le talus. Elle s'arrêtait sur le flanc de la montagne et faisait des signes avec son mouchoir, ce qui ne lui était jamais arrivé jusque-là. En bas, les petites fenêtres fuyantes lui répondaient par des flottements blancs. Et elle souriait à des mains, à des gens inconnus, qu'elle ne devait jamais plus revoir.

Les sourires venaient de l'intérieur de son être et ils étaient si forts et si grands qu'elle devait les distribuer à tout le monde.

Au delà des sapinières, du côté des tournants invisibles, le halètement des trains se répercuta encore. Près de la voie, la barrière blanche se leva.

1. Voir la *Revue* des 15 septembre et 1er octobre.

Jella alla plus loin, sur le sentier des chèvres, vers la forêt. La forêt la connaissait et le silence aussi. La forêt et le silence attendaient avec elle l'heure d'André. Toute sa vie appartenait à cette heure : les jours, les nuits, les montagnes, les arbres, et elle-même aussi.

Elle se mit à chanter au milieu des rochers. Cet été, elle chantait beaucoup. Auparavant, elle chantait seulement les paroles des airs, comme elles s'étaient gravées dans sa mémoire. A présent, elle se rendait compte que ces paroles parlaient d'amour. Elle rendait ainsi son secret plus léger, comme si elle avait confessé quelque chose, comme si elle avait chassé en chantant un peu de la grande chaleur brûlante qui assoiffait son âme. Le soir, dans la maison de garde, elle chantait également, quand elle attendait André. Et la forêt fut remplie d'amour. Puis Jella s'élança dans les fourrés chauds, comme si elle cherchait des étreintes parmi la foule des branches grimpantes, entrelacées. Au bord du ruisseau, elle s'asseyait sur la terre. Elle ne buvait pas, mais tenait seulement sa bouche à la surface de l'eau, longtemps, longtemps, car ses lèvres aimaient la palpitation des petites ondes. A ces moments, elle pensait encore à André, et son sang, rouge et brûlant riait dans son corps. Ensuite, elle essuyait son visage dans la mousse, et lorsqu'elle atteignait une fleur avec ses dents, elle l'arrachait de sa tige d'une morsure, comme si elle avait voulu sentir insatiablement entre ses lèvres les fleurs de cet été.

Quelque part, sous les pas de quelqu'un, un caillou roula sur la pente de la montagne. Jella se releva d'un bond. Une clarté fluide, un rayon de soleil brûlant, exultant, déborda de ses veines.

— M'aimes-tu? — cria-t-elle dans la forêt, et elle s'élança avec un irrésistible abandon dans les bras du jeune homme.

Elle était belle et coupable, depuis sa sauvage chevelure cuivrée jusqu'à ses pieds.

— M'aimes-tu?

Un instant, elle se dressa comme si elle voulait écouter dans la poitrine d'André. Puis elle se colla à lui, l'enlaça ainsi qu'une plante sylvestre assoiffée; elle le serrait, l'étouffait, comme si dans son obscur désir embrasé elle cher-

chait l'étreinte inaccessible qui reste toujours aussi distante que l'inaccessible lointain. Elle enfonça son front en feu dans l'épaule du jeune homme; elle arracha sa blouse, elle voulut son cœur vivant. « Encore plus près! Cesser d'être! Ne faire qu'un avec lui! Couler dans son corps, dans son sang! A travers ses veines! Voir dans le tréfond de son être tout ce qui est invisible!.. »

— Tu m'aimes donc vraiment! Eh bien! dis-le donc enfin!

Elle sentait que la bouche d'André souriait au-dessus de ses lèvres; si proche, elle voyait que ses yeux étaient remplis de sourires, et elle ne pouvait comprendre son silence. Elle ne sentait que la pression de ses deux bras violents, qui étaient forts et qui lui faisaient si délicieusement mal!

Ils se tinrent longtemps immobiles, comme si, dans leur pauvre ignorance, ils avaient peur tous deux qu'en se quittant, soudain ils ne fussent rejetés loin l'un de l'autre.

— Pas encore! Pas encore!

Et les deux mains de la femme se joignaient autour du cou de l'homme pour le retenir. L'ombre de ses cils s'allongeait, bleue sur son visage. Une surprise engourdie se réveillait derrière son front : jusqu'ici, elle avait cru que la haine seule était forte, aussi forte que son amour de maintenant.

XXV

Dans la cour de la maison de garde il y avait, sur le sol, une lanterne d'étable. A de faibles intervalles, des coups de hache inégaux craquaient dans le silence. Des éclats de bois jaillissaient à travers la lueur de la lanterne. Pierre coupait du bois dans le hangar.

André s'arrêta brusquement. Depuis que Jella lui appartenait, il avait oublié bien des choses qui auparavant le tourmentaient; il y en avait d'autres qui ne lui étaient pas encore venues à l'esprit. Et maintenant... ainsi, tout à coup!... il regarda, avec pitié, vers le hangar.

Le silence se fit pour un instant. Pierre toussotta. Les coups de hache débiles recommencèrent.

Jella haussa les épaules avec mépris, et dans l'obscurité

du vieux prunier elle se serra contre le gars. Ses genoux touchèrent les genoux d'André.

Il lui saisit les bras et la repoussa d'un seul mouvement.

— Pas ici!...

Jella le regarda sans comprendre. Le jeune homme était si fort et si étranger!

— Pourquoi me fais-tu mal? Je t'aime, moi!

En le disant elle devint subitement humble et faible. Ses yeux se remplirent de larmes.

Une grande chaleur monta dans la poitrine d'André. Il aimait la faiblesse de Jella. Il aurait voulu la soulever dans ses bras pour l'emporter, afin qu'elle fût à lui seul. Il se pencha si près d'elle que leurs bouches se joignirent quand il parla.

— Tu ne comprends donc pas? Un autre est le maître ici! Je ne viens ici que pour voler!.. partager! mentir!

Jella fit un haut-le-corps en entendant les paroles amères. Elle se souvint vaguement qu'une chose semblable lui était passée par la tête. Il y avait longtemps. Autrefois! Mais depuis que son amour avait ainsi grandi, elle ne pensait plus avec sa raison. Tout était bien pour elle; Pierre n'ignorait-il pas tout?

Entre deux coups de hache, Pierre appela dans l'ombre : « Jella! » La tête d'André devint brûlante, comme si par ce simple appel, le mari empiétait sur ses droits.

— Il te prend à moi quand il le veut!

Et il ne regardait plus avec pitié du côté du hangar. Il ouvrit les bras vers la femme avec le geste libre et fier de ceux qui moissonnent depuis mille ans sur leur propre terre plane.

— Tu es à moi, je t'emporterai d'ici.

Les yeux de Jella brillèrent.

— Allons! Il n'y a que nous dans la forêt!

André la serra encore plus fortement contre lui.

— Pas là. Chez moi, loin, dans mon village. Viendrais-tu?

Et alors, pour la première fois il sentit que tous deux ils pourraient être unis. Les mains de la femme glissèrent de son épaule.

— Chez toi? Dans la *puszta*?

En parlant, elle regardait les montagnes.

Un grand silence se leva entre eux, et dans le silence, leurs

regards se heurtèrent. Ils demeurèrent un instant en face l'un de l'autre, comme deux grands ennemis qui s'aiment. Puis, tout à coup, la tête de Jella se rejeta en arrière dans une offre inconsciente. Ses lèvres s'ouvrirent, comme si elle voulait boire. André n'en pouvait détacher ses yeux. Ses cils devinrent lourds, ses yeux ivres; Jella vit sa propre beauté sur le visage du jeune homme. Et son corps n'oublia plus les mouvements de la séduction. Elle frémit de ce nouveau pouvoir dangereux qu'elle ressentait dans son être, qui y avait toujours été, mais qu'elle ne connaissait pas jusqu'ici.

Elle n'était déjà plus faible et humble. Elle n'était plus à André; elle s'était reprise. André était à elle. La femme devint la plus forte, parce que, dans cette minute, l'autre aimait mieux.

— Ce n'est pas moi qui irai avec toi! C'est toi qui resteras ici avec moi!

Et dans son triomphe, elle rit sauvagement.

Le gars regarda dans l'air comme s'il cherchait la trace de quelque blessure à l'endroit où Jella riait.

Il ne parla plus, ni de cela ni d'autre chose. Et Jella ne pouvait entendre le silence d'André à cause de la vie bruyante, inquiète, qui était dans son propre cœur.

Tous les deux luttaient. L'un silencieusement, l'autre bruyamment, et ils ne savaient pas qu'ils luttaient. A présent, ils ne comprenaient plus que leur mutuelle étreinte, et alors même chacun d'eux était dans l'incertitude, dans la solitude.

Il n'y a pas de chemin plus long au monde que celui qui mène de l'homme à l'homme. Parfois, on peut voir par-dessus, entendre aussi les mots prononcés; mais on ne peut jamais franchir la distance.

XXVI

La voie était noire et humide de pluie. Jella abaissa la barrière. Un train de marchandises passa avec un bruit de cliquetis sur la crête. Le machiniste cria quelque chose du haut de la locomotive. Sous son aisselle, surgit la face ricaneuse et

enfumée du chauffeur. Il jeta vers la femme une rose d'automne froissée, couverte de poussière de charbon.

La fleur tomba dans la boue. Jella ne la ramassa pas, mais la regarda longtemps. Elle sut alors que c'était l'automne, elle ne s'en était pas aperçue jusque-là.

Elle ne se rendit également pas compte que l'hiver était venu comme les autres fois. Car André était souvent assis près d'elle, devant le feu, et la grande chaleur augmentait toujours en elle. Pourtant le vent glacial projetait une neige dure entre les vitres. Sous le ciel bas, aveugle, une double machine traînait un convoi en suffocant parmi la tourmente de neige. La forêt disparaissait dans les tourbillons. On ne voyait pas les gens enfouis sous les pelisses. La neige entrait sous la porte, dans la cuisine. La nuit, les renards glapissaient au fond des gorges, et autour de l'étable des ombres grises, touffues, rôdaient en s'aplatissant, sur le sol blanc et glacé.

Puis le printemps darda à travers le Karst. Le soleil parcourut les montagnes en y laissant des traces dorées, qui séchèrent les montagnes humides.

L'été revint; semblable à celui de l'année dernière; mais cet été n'appartenait plus à Jella.

Ce n'était pas une apparence, c'était un pressentiment...

Dans la forêt, les framboises mûres se détachaient déjà des branches avec un léger bruit. Devant la maison de garde, sur un fichu bleuâtre, huileux, des fèves séchaient au soleil et s'entre-choquaient au passage du vent.

Pierre, travaillait, en bas, près du fossé. Il était agenouillé sur une traverse, entre deux rails et tirait le coin qui se desserrait plus facilement que les autres. Lorsque Jella chassa près de lui les chèvres sur le sentier, il leva les yeux sur elle.

— Où vas-tu donc de nouveau? — questionna-t-il très bas, comme s'il avait voulu se faire pardonner, par sa voix, sa demande.

— A la forêt! — s'écria Jella avec humeur, et elle alla plus loin.

L'homme se courba sur les rails avec un faible soupir condescendant. Il fit avec son mouchoir, un tampon sous son genou douloureux et se remit au travail.

Jella s'arrêta au tournant. Le garde ambulant qui demeurait

dans le village et aidait aux travaux de la voie, venait à sa rencontre.

— André Rez n'est pas en service aujourd'hui, — dit l'homme, et il cracha sur le rail. Son visage se rida; sa bouche comme une blessure courbe et rouge remuait de ci de là entre ses oreilles.

Celui-ci saurait-il quelque chose?

Jamais pareille idée n'était venue à l'esprit de Jella. Et Pierre? « Je serai meilleure pour lui », pensa-t-elle, afin d'éloigner son inquiétude. Elle se retourna. Soudain, elle oublia tout. En bas, sur la voie, une tache bleue remuait dans l'éclat du soleil. C'était André. Il s'approchait lentement. Il s'arrêta au milieu des deux rails brillants, là où Pierre travaillait. Lorsqu'il continua son chemin, les buissons le cachèrent. Il ne réapparut pas. Jella l'attendit en vain. Et ce n'était pas la première fois que l'attente était vaine!

La nuit tombait lorsqu'ils se rencontrèrent sur le pont du ruisseau. Le jeune homme venait du village, à travers la prairie. On l'entendait siffler de loin. Son visage était en feu; ses yeux brillaient, Jella lui barra le chemin.

— D'où viens-tu?

André la regarda fixement.

Il déboutonna sa blouse, comme s'il avait voulu laisser rayonner la chaleur de sa poitrine. Puis il s'adossa à la rampe du pont et continua à siffler.

Jella ne l'avait jamais vu ainsi.

— Tu as bu?

— J'ai bu, — dit le gars, — mais pas assez, car je sais encore tout ce qui n'est pas bien. — Et il se mit à rire amèrement.

La femme se rappela combien il y avait longtemps qu'elle ne l'avait entendu rire.

L'eau s'assombrissait déjà sous le pont. Sur le pré, une petite fille de paysans chassait des oies vers le village. Près d'une meule, un râteau était fiché en terre. Jella se souvint tout à coup. C'est ici qu'elle avait parlé pour la première fois à André, le jour où le tabac de Pierre était épuisé et que la faucille s'était cassée. Un homme achetait une pierre à faux, et avait heurté de la tête les sonnailles. Quelqu'un était accoudé sur

la table et une grande fille au visage brun attendait qu'il commandât quelque chose.

Il parut à Jella qu'elle revoyait cette fille. Elle avait maintenant aussi les mains sur les hanches...

— Lui as-tu parlé?

— A qui?

André ne comprenait pas ce qu'elle voulait.

— A elle, à la servante des aubergistes.

— Mais c'est elle qui a posé le vin devant moi!

Les yeux de Jella s'élargirent, comme s'ils avaient voulu voir plus qu'ils ne pouvaient saisir. Sa bouche devint dure; sa face se crispa sous le coup d'une douleur singulière qui avait soudain mordu sa chair. Elle fut prise d'une grande et étrange jalousie qui n'était pas dans sa pensée, mais dans son corps. cette jalousie étranglait sa gorge, mordait par dedans sa poitrine. Exaspérée par son tourment, Jella enfonça ses ongles dans la paume de ses mains. Son souffle atteignit le visage d'André :

— Je t'étranglerai, si tu en aimes une autre!

Et elle dit encore autre chose, beaucoup de choses incompréhensibles. Elle ne savait pas d'où venaient les mots dans sa bouche; ils arrivaient et elle devait articuler tout ce qui tournoyait dans son sang.

Le gars la regarda un instant bouche-bée; puis il se ressaisit et serra les dents. Il ne s'étonnait pas de ce que Jella disait; mais devant ce visage changé de la femme, il sentit un choc à la poitrine.

La colère montait en lui, largement, ouvertement, comme l'orage chez lui, dans la plaine. Son poing se crispa lentement, et il jeta d'un seul mot, à la face de Jella, tout ce qu'il ressentait :

— Étrangère!

Il voulait se libérer. Pour bien marquer sa volonté, il rentra dans l'auberge.

Jella le regarda stupéfaite. Elle n'osa pas le suivre. Elle le craignit et l'aima encore plus que les autres fois.

XXVII

L'aube naissait lorsqu'André s'en retourna chez lui. Les montagnes étaient revêtues jusqu'à mi-hauteur des vapeurs de l'aurore, les pierres étaient baignées de rosée. Le jeune homme marchait à pas lourds, son visage était cave, ses yeux étaient purs. Il n'avait pas bu une gorgée pendant toute la nuit. Il n'avait parlé à personne; il était resté assis dans l'auberge et avait payé pour le pétrole de la lampe consumé. En arrivant à la forêt, il s'arrêta soudain. On entendait dans les arbres les lourds battements d'ailes de quelque oiseau qui voulait s'élever pour fuir, suivis d'un bruit de froissement de feuilles, et un chien affamé, aux poils longs, sortit en courant du hallier; un chien de berger, blanc, comme André n'en avait jamais vu parmi ces montagnes.

Il le siffla involontairement.

Le chien fut lancé par l'élan à quelques mètres, puis glissa encore un peu en avant en raidissant ses pattes pour s'arrêter brusquement. Il se retourna et rampa sur le ventre jusqu'au jeune homme; son museau était humide et noir, ses yeux bruns comme du tabac en feuilles. André se pencha vers lui, passa lentement sa main sur les oreilles touffues et en le regardant, il sentit qu'il pourrait pleurer, ridiculement pleurer à cause d'un chien de berger errant.

— Sajo! mon chien Sajo!

Il ne savait pas lui-même comment ce nom lui était venu à l'esprit, mais en le prononçant, il appuya amèrement ses deux poings contre ses yeux. Et ainsi, les yeux fermés, il revit tout à coup chez lui, la grande plaine de l'Alfoeld aux meules dorées, d'où il avait dû venir ici.

Chez lui on avait sans doute fait la moisson. Il sentait presque l'odeur mûre de la chaude récolte; il entendait presque les cigales dans les blés coupés. Silence animé seulement par les clochettes des animaux. Et l'homme ne lève même pas la tête pour aller jusqu'à Dieu : le regard, sur la vaste plaine, va tout droit dans le ciel. Rien ne lui barre la route, qu'une fente brillante dans le bleu : le clocher de fer blanc de l'église du

village. Acacias immobiles, petites fermes disséminées, le puits, le troupeau de chevaux, les chiens de berger blancs...

Quelque chose le saisit à la gorge. Il aurait voulu pousser un grand juron qui aurait fait écrouler les montagnes autour de lui. Le chien, comme s'il l'avait compris, se mit à hurler ; il battit le sol de la queue, puis il sauta en l'air et lécha le menton d'André.

Le gars rejeta sa tête en arrière, mais pourtant son visage se rasséréna.

— Hé! Sajo! — dit-il plusieurs fois ; — Mon chien Sajo!

Et l'homme et l'animal firent un pas en avant comme s'ils s'appartenaient.

Au delà du pont, où le taillis commençait à s'éclaircir sur la forêt, Jella était assise sur un arbre renversé. Elle n'avait pas dormi toute la nuit. Au petit jour elle s'était enfuie de la maison. Depuis, elle attendait André. En l'apercevant, elle se pencha et fit semblant de ramasser des fascines. Puis elle changea d'avis. Elle jeta les ramilles et s'avança vers le jeune homme. Elle allait lentement, à pas de loup, comme une belle bête sylvestre qui se prépare à bondir.

Ils se regardèrent. L'aspect las, inquiet d'André, désarma un instant la femme. Ses yeux devinrent humides d'amour affamé, pleins de reproches. Elle se courba comme si elle mendiait :

— Ne sois pas mauvais pour moi!

L'attendrissement de Jella n'émut pas le gars. Le temps était passé... Il se tenait debout devant elle, insensible, presqu'irrité, et il tenait la tête si haute que le soleil brillait sur sa figure.

Les épaules de Jella frémirent.

Elle s'était humiliée en vain. Son attitude se transforma soudain.

— Tu me désireras encore!

Et elle marcha en avant, menaçante. Comme si elle avait voulu montrer sa puissance au gars et à elle-même, elle rejeta sa tête en arrière avec un sourire lent et sombre.

Une lassitude agacée parut sur la figure d'André. Il leva la main pour la repousser :

— Laisse-moi tranquille!

Mais sa voix était sourde et Jella sentit en elle sa victoire. L'or pailleté se fondit dans ses grands yeux bruns; ses reins se courbèrent. Dans son instinct de femme elle retrouva de nouveau les gestes de la séduction, et dans ces mouvements toute une vie luttait pour son bonheur. Sa bouche s'ouvrit. Elle aurait pu rire aux éclats, pousser des cris stridents. Elle s'empara du jeune homme, comme si elle saisissait une proie, et noua ses bras autour de son cou.

— Tu m'aimes donc pourtant!

Et dans son transport, elle écouta les battements du cœur d'André, comme le fracas des pierres, à la course invisible, qu'elle poussait elle-même dans les précipices.

En luttant, pour résister, la respiration du jeune homme était saccadée. Tout d'un coup il ne vit plus clair. Il saisit aveuglément la taille de la femme. Il la serra désespérément sur sa poitrine, comme si, dans cette étreinte, il avait voulu l'anéantir afin de se délivrer d'elle.

Un montagnard grimpait vers les pâturages, sur l'arête des rochers surplombant la forêt. Il paraissait petit et l'homme et sa faux étaient tout noirs en passant, une seconde, devant le disque de feu du soleil. Jella frémit superstitieusement. Elle se rappela quelque chose. En bas, il y avait longtemps, dans son village, sur le seuil de l'auberge, une bohémienne lui avait tiré les cartes. Sur l'une d'elle il y avait un laid faucheur, et la femme lui avait dit que c'était la mort.

André aussi regardait l'homme, mais il ne voyait qu'un paysan laborieux qui marchait au devant du jour nouveau.

Ils avancèrent à pas inégaux sur le sentier de la forêt. Ils ne se parlèrent pas et le silence se fit de lui-même, hostile entre eux.

Le gars siffla. La femme demanda ce que cherchait parmi eux ce chien inconnu à poils blancs. Mais André ne répondit pas à sa question. Elle insista en vain. Le jeune homme n'avait pas un mot à lui dire et pourtant, lorsqu'ils se séparèrent au talus, Jella le vit distinctement se pencher et dire quelque chose au chien errant.

XXVIII

Les herbes étaient brûlées sur le grand mur de rochers blancs.

Les ailes d'un oiseau migrateur rompirent le silence au-dessus des gorges.

André à cette époque évitait la forêt. On ne le voyait plus dans l'auberge, il ne s'arrêtait plus aussi souvent qu'autrefois devant la maison de Pierre. Quand il était libre, il allait là où nulle verdure ne poussait plus, mais où le regard de l'homme pouvait au moins s'étendre au loin.

Crevasses grises, rochers suspendus dans la ravine desséchée par la chaleur, d'une blancheur d'os, les débris de cailloux glissaient vers le gouffre avec un faible tintement incessant.

Le gars cachait son visage dans ses mains. Il lui semblait entendre alors le bruit du vent dans les champs de blé. De temps en temps, en haut, dans les éboulements des rocs, une pierre branlante se détachait. Le chien levait le museau. André y portait aussi les yeux et se réjouissait que le bruit ne fût pas provoqué par un homme.

Le silence se fit de nouveau. Seul le caillou roulait doucement dans la grande solitude.

Depuis qu'André et le chien blanc s'étaient rencontrés, ils ne s'étaient jamais plus séparés. Si la cloche signalait un train, l'animal se tenait raide, devant la maison, comme s'il était également de service. Pendant les inspections de la voie, il cheminait près du jeune homme le long des rails, et vers le soir, lorsqu'André balançait ses jambes dans le fossé au bord du talus, Sajo s'asseyait à côté de lui et regardait fixement dans la même direction que son maître. Très rarement, ils se penchaient l'un vers l'autre, comme s'ils se disaient des secrets, puis une heure passait presque sans que ni l'homme ni l'animal ne bougeassent la tête.

Un jour Jella les observait depuis déjà un bon moment. Soudain elle entendit parler de leur côté. La femme ne comprit pas à qui s'adressait André. Elle ne pouvait le voir à cause des buissons, et il était seul en cet endroit.

Inconsciemment elle regarda dans l'air, comme si elle y cherchait quelqu'un.

Des hirondelles s'assemblaient dans le ciel bleu d'acier. Elles se frôlaient rapidement, comme les pierres lancées par des frondes. Sous les battements de leurs ailes leurs corps brillaient, blancs, dans le soleil.

A cet instant la voix d'André s'entendit distinctement :

— Elles aussi me tirent.,.

A présent tout était clair. Jella sauta par-dessus les rails; elle saisit à deux mains les épaules du gars :

— Pourquoi parles-tu toujours avec ton chien quand, avec moi, tu restes toujours muet?

Elle éprouvait la même sensation que l'autre jour, au pont, lorsqu'elle se rappela la fille au visage brun. Elle regarda hostilement le chien. Elle aurait voulu lui faire du mal, le chasser pour ne plus le voir si près d'André. Elle empoignait toujours plus fort les épaules du jeune homme; et comme il ne répondait pas, elle le poussa du genou :

— Mais enfin pourquoi l'aimes-tu?

André prit dans sa main le museau humide et noir de Sajo et tourna vers lui la face du chien. Il sourit silencieusement, tristement, puis, soudain, son regard devint aussi profond que dans les premiers temps, lorsque Jella croyait qu'il plongeait dans un lointain illimité!

— Pourquoi je l'aime? — dit-il d'un accent traînant, comme s'il s'étonnait qu'on pût demander pareille chose.

Il regarda, sans défiance, dans les yeux de la femme :

— Chez nous, il y a de pareils chiens dans l'Alfoeld.

Les cils de Jella frémirent. Une sorte de colère jalouse mordit de nouveau intérieurement son sein, et comme elle ne pouvait anéantir ce chien étranger, elle lui lança haineusement un coup de pied.

Le gars sauta debout. Son poing se leva comme pour frapper. Mais Jella ne l'attendit pas; elle se mit à fuir avec effroi.

André ne fit qu'un pas; puis il s'arrêta, croisa violemment ses bras sur sa poitrine, comme s'il avait voulu se tenir lui-même pour ne pas bouger de sa place. Il darda impitoyablement son regard du côté de la femme, et dans cette seconde, invisiblement, sans bruit, quelque chose mourut.

Le soir, Jella attendit en vain devant la maison de Pierre. Elle attendit aussi en vain dans la forêt. Le jeune homme n'alla pas la rejoindre, et pourtant les chaudes journées d'automne étaient si rares !

Au début de l'hiver un vent froid souffla par les montagnes. Les nuages descendirent jusqu'à la maison de garde. On pouvait y plonger les mains. André décrocha du clou la veste de peau d'agneau. Il ne pouvait se réchauffer, même près du foyer.

Le dernier train de marchandises s'était déjà engouffré dans le tunnel du sud. L'obscurité avait absorbé l'éclat rouge de son fanal d'arrière. André entra dans la maison. Il s'assit près de l'âtre. Le bois vert pétillait ; Sajo respirait lentement dans le silence humide ; le gars avait froid ; ses dents s'entre-choquaient. Il jeta une nouvelle bûche dans le brasier. Dans ce mouvement, la manche de sa veste se releva. Son œil s'arrêta sur le cœur dessiné d'un trait bleu, qu'un soldat souabe avait tatoué sur son bras lorsqu'il était hussard. Il se rappelait la face du soldat ; elle était large et marquée de taches de rousseur, ainsi que sa main. Il lui avait payé quatre pièces blanches. Ils avaient bu à leur amitié sur la caisse à avoine, tant qu'André avait cogné sa tête dans la lampe d'écurie. Le verre de lampe appartenant au Trésor s'était brisé. Son front saignait... A présent, cette ancienne blessure redevenait douloureuse ! On aurait dit que la tête d'André en était encore tout étourdie.

Il voulut penser à autre chose. Mais il ne se rappela que le service : La couverture de cheval, jaune, que le grossier brigadier avait brûlée avec sa pipe. Des faces méchantes de hussards. Les carreaux fêlés des fenêtres de la caserne. Toutes sortes de choses qui depuis longtemps étaient sorties de sa mémoire. Puis, tout à coup, il se rappela le jour où on l'avait rendu à son village. Il avait pu emporter son bonnet rouge. Ses éperons sonnaient ; ses bottes neuves claquaient, et dans le dernier rang, une fille le regarda si joliment...

André releva la tête. Il était complètement seul, et pourtant il lui sembla que le visage de Jella surgissait devant lui, de la clarté du feu. Il s'essuya le front. Après tout, il n'avait rien promis à Jella.

De nouveau, tout s'embrouilla. Il vit s'élever dans un coin

une épaisse fumée. Il entendit sonner dans l'air. Il ne savait pas lui-même si la sonnerie et si la fumée étaient sorties de sa tête où d'ailleurs. Il se leva. Il se mit à marcher en rond dans la cuisine. La fumée cessa dans le coin, la sonnerie finit aussi. Les griffes du chien qui s'étirait firent grincer la brique. L'animal, paresseux, en somnolant, suivait son maître pas à pas, de si près qu'il devait jeter de côté son museau derrière les talons des bottes.

La maison se mit à tourner d'une manière écœurante pour André; mais André continua de marcher et de regarder obstinément en l'air, comme s'il cherchait une chose perdue.

— Cette sonnerie tout à l'heure? Si c'était un signal?

Il alluma la mèche dans la lanterne avec des mouvements incertains, fiévreux. Il ouvrit violemment la porte. Il demeura un instant sur le seuil, la poitrine à l'air.

La nuit était pleine de sifflements glacés. On entendait la forêt dans l'obscurité, comme si une trombe d'eau sauvage glissait sur elle.

Le jeune homme se mit à marcher contre le vent le long des rails. Entre les côtés de fer blanc de la lanterne, des rayons lumineux, mouvants et durs, se projetaient sur les pierres.

L'ombre d'André tomba du talus, atteignit la crevasse, tourna, grandit et se déforma sur le mur de roc. Vis-à-vis, sous le ciel, la grande montagne rampait en avant, la gueule ouverte, et avalait devant elle les rails. Il sembla soudain au gars que quelqu'un arrivait en courant derrière lui. Il leva haut la lampe et regarda. Mais dans les épaisses ténèbres, il n'y avait qu'une déchirure blanche qui s'agitait vers lui. C'était Sajo.

La tête d'André s'éclaircit. Il se tenait près du tunnel du nord, par lequel on pouvait aller chez lui, dans l'Alfoeld. Il regarda sa montre. Il se souvint que le dernier train de marchandises de nuit était passé depuis longtemps. Il se rappelait jusqu'au numéro de la locomotive :

— Trois-mille-trois-cent-vingt-sept.

Lorsqu'il rentra dans la maison, le feu ne brûlait plus. Il essaya de le ranimer, puis l'abandonna. Du reste le froid ne le transperçait plus; il avait plutôt chaud. Ses veines tambourinaient dans sa tête. Il s'assit sur le bord du lit et regarda ses

bottes. Il aurait voulu les retirer, mais ne pouvait se décider à bouger les jambes.

— Trois-mille-trois-cent-vingt-sept !

Les chiffres roulaient sans cesse derrière son front. Ils se séparaient, puis se tenaient dans un autre ordre les uns à côté des autres. Ils s'alignaient comme des soldats. Quand il les fixait mieux, ils avaient des bonnets rouges, et ils traversaient le village, et au dernier rang une fille les suivait des yeux.

Le corps du jeune homme se pencha en avant, épuisé, et ses mains pendaient toujours inertes des deux côtés, près de ses genoux. Le sang courait dans ses veines gonflées. Ses membres s'engourdirent.

Sajo le regardait avec inquiétude ; il hurlait douloureusement par moments et léchait les mains brûlantes de son maître ; mais André ne s'en apercevait pas ; il contemplait fixement l'air avec des yeux fiévreux, comme s'il avait été tout seul dans la maison.

Dans le tourment solitaire de l'homme, le chien de la Puszta était peu de chose ; il aurait eu besoin de quelqu'un d'autre, quelqu'un de là-bas, de chez lui.

Dehors, le jour commençait à poindre ; le garde ambulant frappa à la fenêtre.

Le gars, tombé en avant, était couché sans connaissance sur le sol ; Sajo, l'oreille basse, le veillait sans bouger.

Peu de temps après, André fut debout : mais son remplaçant qu'on avait envoyé de la gare ne partait pas. Jella errait tristement autour de la maison du jeune homme. Elle entrait chez lui en courant. Elle lui apportait du lait, puis s'en allait, agitée, comme si on la chassait ; elle ne trouvait nulle part sa place, depuis qu'elle ne pouvait jamais être seule avec André.

Un soir, elle se tenait près du hangar, lorsqu'elle entendit des voix sur le talus. Les hommes parlaient entre eux. L'un d'eux dit qu'André Rez avait reçu un écrit ; il pouvait aller chez lui en congé.

Jella s'accrocha à la paroi de bois. Sa gorge se resserra ; elle ne pouvait avaler ; son cœur devint lourd ; il lui semblait qu'il se décrochait, et qu'ensuite il commençait à se précipiter dans son être intérieur, en une grande chute épouvantable. Elle

appuya sans force sa tête contre le mur et chaque goutte de son sang apprit lentement, de son cœur, qu'André allait s'éloigner d'elle.

XXIX

Depuis le matin, un orage s'amoncelait au loin, dans les montagnes, mais la forêt restait encore immobile, comme si l'air oppressé avait suspendu sa vie quelque part. Parmi les arbres une pomme de pin se détacha avec un bruit sourd, élastique. De menues aiguilles d'or desséchées tombèrent à sa suite, à travers l'âpre éclat du soleil, et leur chute s'entendit dans le silence angoissé, plein d'attente.

Le vent, précurseur de l'orage, siffla tout le long de la crête des montagnes. Les arbres commencèrent à s'agiter dans la sapinière. Leur lourd feuillage vert se balança lentement; les troncs s'inclinèrent en craquant; puis, comme si l'on avait soulevé leurs racines sous la terre, la mousse ondula.

Jella releva brusquement la tête et regarda André.

Il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient trouvés seuls ensemble. Depuis que Jella avait malmené le chien, le jeune homme ne lui avait jamais plus parlé. La colère montée à ce moment en lui s'était calmée, mais l'avait séparé de la femme. A présent encore, il se tenait à ses côtés comme un étranger, et pourtant, dans cette minute, ils avaient la même pensée.

Elle obsédait Jella, dans une inquiétude folle; les paroles entendues près du hangar la torturaient sans cesse. Elle se pencha vers André. A présent que le gars était si près, qu'elle pouvait le toucher de la main, elle ne pouvait concevoir qu'il voulût la quitter. Sa voix se fit molle et chaude :

— N'est-ce pas que tu ne t'en iras pas d'ici?

Le jeune homme poussa un soupir d'allègement. Lui aussi voulait parler de cela, mais ne savait comment commencer. Il se tourna vers Jella. La blouse de service ballottait sur lui. La fièvre avait marqué son visage. Il regarda avec lassitude

les yeux brûlants de la femme. Il aurait aimé à s'en aller en paix. Lorsqu'il parla, il n'y avait pas de joie dans sa voix, mais seulement le calme de la grande résolution.

— Je m'en irai — dit-il simplement — ce sera mieux ainsi pour tout le monde.

Jella n'entendit que les premiers mots ; elle froissa convulsivement sur son sein la blouse flottante.

— Alors, tu vas partir ? — Elle hochait lentement, peureusement, la tête. — C'est donc vrai !

Tout d'un coup, elle devint aussi pauvre et orpheline que si elle était de nouveau restée seule au monde. D'anciennes paroles lui revenaient à l'esprit. Elle les avait prononcées souvent autrefois, paroles bonnes, mais inutiles.

— Il reviendra !

Elle se parlait à elle-même, tout bas, en hésitant, comme si elle craignait qu'on lui prît tout de suite jusqu'à ses mots. Mais André ne protesta pas, et Jella s'enhardit. Elle prenait déjà son désir pour la réalité.

— N'est-ce pas, tu reviendras ? Bientôt ? Et là-bas aussi tu m'aimeras ! Toujours ! Quand tu ne me verras pas ! Quand tu en regarderas d'autres !

Cette pensée assombrit son visage. Elle ressentit de nouveau dans son corps cette jalousie mordante qui lui faisait mal à crier.

Elle secoua désespérément la tête.

— Non, je ne puis le supporter ! Tu dois rester ici, Andrya ! Je périrais sans toi.

Le gars appuyait son menton à son poing et regardait le sol. Il sentait que la femme l'aimait infiniment, mais il ne pouvait plus lui en avoir de gratitude. Il faisait de vains efforts ; un vide froid était dans son cœur et il ne pouvait penser qu'à sa propre vie. Il n'avait plus besoin de l'amour effréné, torturant, de cette Jella qui l'agaçait presque. Il aurait voulu que tout fût fini et dans son égoïsme ignorant, il se figurait que tout allait finir, s'il partait.

Longtemps, ils se turent, pendant que les mains de Jella s'élevaient et retombaient sur ses genoux avec de petits mouvements impuissants.

— Andrya ! Mon Dieu ! Mais pourquoi donc en sommes-

nous arrivés là! Hélas! Je n'ai rien fait, je t'ai seulement aimé!

Le jeune homme frémit. Cette voix fit fondre quelque chose dans son être. Il eut pitié de celle qu'il n'aimait plus. Il aurait voulu dire quelque chose de bon qui ne fît pas de mal. A la fin, il mit sans parler sa main sur l'épaule de la femme. Jella la saisit et la pressa avidement sur sa bouche, comme si elle avait voulu l'aspirer, afin que rien ne pût plus les séparer l'un de l'autre.

— Andrya! Andrya!

Mais elle ne put exprimer ce qu'elle ressentait; ses yeux se remplirent de larmes.

Le jeune homme attira sur sa poitrine la tête de la femme pour ne pas la voir pleurer, et se mit à la caresser comme un petit animal malade qu'il aurait voulu guérir, endormir un peu avant de partir.

Autour d'eux le vent tournoyait en sifflant. Dans la grande agitation, seuls, eux deux se tenaient immobiles, tout près l'un de l'autre et pourtant solitaires. Et il sembla soudain au gars que cette heure ne sonnait pas pour la première fois, et qu'il s'était déjà tenu ainsi, à côté de Jella, pour les adieux. Puis il se rendit compte que cela n'avait existé que dans sa pensée chaque fois qu'il avait compris qu'ils ne pouvaient vivre ensemble.

— Jella, — dit-il d'une voix étouffée tandis que, luttant avec lui-même et avec les mots, il continuait sans arrêt à caresser les beaux cheveux cuivrés de la femme — Jella, ne pleure pas! J'ai toujours su que tout ne serait bien que lorsque cette chose serait finie...

La femme releva la tête, frappée par ces paroles :

— Tu le savais! Tu y as donc pensé une autre fois?

André fit avec tristesse un signe d'assentiment.

La tête de Jella retomba, abattue sur l'épaule du jeune homme.

— Et moi je croyais que tu ne pensais à rien quand tu te taisais!

Comme si tout à coup il y avait eu un choc dans son esprit, elle repoussa André et le regarda fixement dans les yeux :

— Tu vas à la *puszta*?

— Oui, là-bas...

Les sourcils de la femme se froncèrent. Ils se croisèrent sur son front en une seule ombre dangereuse.

— Et tu pensais aussi à la *puszta*?

— Oui, aussi à la *puszta*.

— Ah! Andrya! (Son sein se souleva rapidement, effroyablement.) Je t'étranglerai si tu aimes là-bas quelqu'un!

La colère méfiante lui montait à la tête en vagues sombres. Elle n'était plus maîtresse de son corps. Elle porta ses deux mains au cœur du jeune homme; elle aurait voulu déchirer, déchiqueter la chair d'André, afin de ne pas souffrir seule, afin que l'autre aussi eût mal. Son visage était presque laid; sa bouche se convulsait.

— Je te maudirai si tu m'abandonnes! J'anéantirai ta vie! Je le jure sur Dieu!

Le regard du jeune homme redevint dur et insensible. Il s'écarta hostilement de la femme. Il voyait de nouveau en elle tout ce qu'il ne pourrait aimer, tout ce qui lui faisait souhaiter le départ. Déjà il ne s'accusait plus, déjà il ne plaignait plus l'autre.

— Laisse-moi! — dit-il rudement, lorsque Jella lui barra le chemin. — Il faut vivre et c'est impossible ainsi!

La femme revint à elle. Elle comprit qu'elle ne pouvait plus retenir André. Elle se rendit compte qu'elle avait perdu la partie et devint pâle.

— Je n'ai jamais su que tu étais si fort; tu as toujours été si docile!

Elle éleva sa bouche jusqu'au jeune homme, avec humilité :

— Embrasse-moi, au moins.

André, comme s'il ne l'entendait pas, regardait fixement au-dessus d'elle.

Jella frémit. Elle rejeta sa tête en arrière. Elle voulait lutter encore; cependant l'ancien beau geste n'était plus de la séduction, mais seulement une supplication misérable. Puis elle essaya de sourire. Enfin elle se détourna lentement d'André et passa ses deux mains sur son visage, comme si ce dernier sourire lui avait fait mal à la bouche.

— Je ne peux plus! Je ne peux plus!

Et un grand sanglot déchira sa poitrine.

Le gars se tourna vivement vers elle. Il ne la comprenait pas. Le monde des hauteurs vertigineuses et des sombres profondeurs lui était toujours resté inconnu.

Il regarda longtemps Jella, et, dans la forêt gémissante, il prit doucement congé d'elle. Lorsqu'en son tourment infini, la femme releva la tête, leurs regards se croisèrent.

— Andrya, donne-moi quelque chose qui me fasse vivre. Dis enfin que tu reviendras.

Le jeune homme était las; il aurait voulu partir.

— Je reviendrai...

Sa respiration s'arrêta. Pourquoi prononcer ces mots puisqu'il ne voulait plus revenir? Il crut mentir et se méprisa. Il regarda Jella comme pour démentir ses paroles, mais la femme qui avait toujours été soupçonneuse, était crédule à présent, crédule par désespoir. Et André n'osa pas lui reprendre cet unique mensonge qui lui avait fait plus de bien que toute la vérité d'autrefois.

— Dieu te bénisse!

Ils ne se dirent plus rien. Le soir Jella se tint seule, sur le talus. Loin, au-dessus des rails, une petite lueur vacillait et s'éloignait vers le tunnel.

Quelqu'un était parti.

XXX

La pendule faisait, lentement, lourdement, tic-tac dans la maison de garde, et le son s'entendait partout, comme si du plomb tombait goutte à goutte sur le sol.

Il y avait dans la tête de Jella un trouble sourd qui l'empêchait de penser et elle éprouvait la sensation d'avoir reçu dans la poitrine un grand coup dont la douleur était encore vague. Elle avait été blessée et n'osait regarder la blessure. Elle redoutait la minute où elle allait se rendre compte de tout. Parfois, il lui semblait qu'elle aussi était partie, et se trouvait ailleurs, — quelque part, au loin, et elle ne pouvait retrouver le chemin qui la ramènerait à elle-même.

Elle était assise, les yeux inanimés, près du foyer. Elle écouta le tic-tac de la pendule, puis se leva indifférente, alla vers la fenêtre, s'accrocha au petit rideau rouge, le serra longtemps dans ses mains, en faisant un effort incompréhensible qui la fatigua, tandis qu'elle regardait la pluie. L'eau glissait épaisse sur les carreaux, telle de l'huile. Du côté de la forêt, les gouttes tombaient uniformément, comme si une quantité de fils de fer mouillés avaient été tendus entre le ciel et la terre. Fils brillants de la pluie! Jella se figura tout à coup qu'elle était dans une prison. Elle ouvrit brusquement la porte. Elle s'élança contre l'averse, comme si elle avait voulu déchirer le filet de fer pour redevenir libre.

Elle marcha plus lentement dans la forêt détrempée. Sa blouse se colla, toute mouillée, à sa poitrine. Le brouillard de sa pensée s'allégea un peu. Là, sous les arbres, le souvenir d'André était plus proche. Quelque chose de lui était resté parmi les arbres. La forêt, témoin de leur amour, répétait dans ses gémissements les paroles d'autrefois.

— Andrya!... Mais moi je t'aime!

C'est tout ce qu'elle pouvait penser. C'est tout ce qu'elle savait de précis. Le reste n'était qu'un demi-rêve trouble et inquiet.

Puis, un jour, elle se réveilla. Elle marchait avec ses chèvres sur le flanc de la montagne. Au milieu des racines nues, des champignons rouges brillaient. Dans le soleil d'automne, un buisson de sorbier saignait sur la muraille de roc. Jella regarda dans le sous-bois. Elle entendait depuis longtemps du bruit dans le hallier, lorsque soudain, le bas des arbustes s'agita. Maigre et boueux, Sajo se glissait sur le sol.

La respiration de Jella s'arrêta, comme si elle avait vu un spectre. Elle regarda fixement derrière l'animal, mais personne ne vint à elle de la forêt. Ses yeux se voilèrent, puis elle les reporta de nouveau, avec une haine fielleuse, sur le chien de la *puszta*.

A présent elle aurait pu le frapper, l'anéantir, pour qu'il n'en restât plus trace. Son visage devint cruel; sa main fit dans l'air un mouvement, comme si elle coupait brusquement quelque chose avec un couteau.

Sajo laissait pendre tristement son cou et se mit à gémir.

Le son de cette voix fit retomber le bras de Jella. Elle aussi entendait dans sa poitrine un gémissement tout à fait semblable.

— Il t'a aussi abandonné! Toi aussi!

Et soudain, la femme solitaire et l'animal sans maître se sentirent pareils dans l'abandon...

— Sajo! mon chien Sajo! — bégaya-t-elle, comme elle l'avait entendu faire à André. Et lorsque le chien se frotta contre ses genoux, elle oublia qu'il était de la *puszta*, elle oublia tout, elle savait seulement qu'il avait appartenu à André et comme si elle cherchait sur la tête touffue de l'animal les traces de la main du jeune homme, elle y appuya son visage. Alors, elle éprouva toute la douleur du coup qui n'avait fait que la lanciner sourdement.

Sajo devint le chien de Jella. On pouvait parler avec Sajo. André aussi lui parlait, et la femme lui raconta bien des choses. Elle ne disait rien à Pierre. C'est à peine si elle le voyait. L'homme avait fort à faire. Le remplaçant d'André était inexpérimenté. La responsabilité pesait sur les épaules de Pierre, et il en était fatigué. Le soir, dans la cuisine, il se tenait sur le banc, aussi immobile qu'une machine au repos.

Jella se réjouissait qu'il ne demandât jamais rien. Elle aurait pleuré, si elle avait dû parler. Elle respirait lorsqu'elle restait seule.

Au dehors, des pas résonnaient autour de la maison. De petits coups de marteau sonores se rapprochaient sur les rails. Elle ne relevait pas la tête. Tout lui était indifférent. Lorsque Pierre entrait dans la chambre, elle était couchée sur le lit, les yeux fermés, comme si elle dormait.

A l'aurore, elle se glissait sur la pointe des pieds hors de l'étable. Elle appelait Sajo et conduisait ses chèvres. Elle se hâtait comme si elle devait aller à la rencontre de quelqu'un. Sa souffrance était si grande! Elle aurait voulu la rejeter comme la pioche, après le travail, quand on est déjà très fatigué.

Elle restait assise, ramassée sur elle-même, et gémissait doucement dans le silence de la forêt. Elle descendait à toute vitesse la pente crevassée et criait son tourment dans le vent. Il lui semblait impossible qu'on pût souffrir ainsi, lorsqu'on

n'avait ni faim, ni froid, lorsqu'on n'était pas malade. Son corps fondit, son visage se creusa, et comme si le grand feu qui brûlait auparavant dans ses yeux y avait laissé de fumeuses traces dévastatrices, des ombres tristes s'assombrissaient sous ses cils.

Septembre passa. Un soir Pierre lisait près de la lanterne, appuyé sur la table.

— C'est d'André. — Et il rejeta la lettre avec mauvaise humeur.

Jella s'appuya contre le chambranle de la porte et retint sa respiration comme si elle avait craint d'être trahie par son souffle.

Pierre reprit la lettre dans ses mains.

— Il est de nouveau malade. Il aimerait qu'on le laissât définitivement chez lui.

La voix tranquille de l'homme pénétra dans la tête de Jella comme un bruit aigu. Elle ne comprenait pas comment elle pouvait se tenir aussi droite, lorsque le seuil s'effondrait sous elle. Sa bouche se contracta.

— Alors, il ne veut même plus revenir?

— C'est ce qu'il écrit, — dit Pierre avec amertume — et pourtant, Dieu voit mon âme! j'aimais cet André comme mon fils.

— Ton fils?

Jella le regarda un moment sans comprendre, puis baissa la tête. Elle se sentit fatiguée, tout à coup, comme si elle aussi était vieille comme Pierre, comme si elle avait assez vécu; comme si elle devait mourir bientôt.

Cette nuit encore, elle ne put dormir. Au dehors, de lourds trains de marchandises allaient et venaient. Les lanternes projetaient des rayons vacillants vers la femme. Elle était couchée les yeux ouverts. Elle regardait les rayons trembler sur la table, sur la couverture du lit, sur ses mains, et à travers le mur ils s'élançaient vers les ténèbres. Les timbres avertisseurs recommençaient à sonner sur le toit. Toujours de lents et noirs wagons se poussaient. Les crampons et les chaînes pendantes se heurtaient avec un bruit de cliquetis contre les traverses. Comme la nuit était cruelle et longue! L'express secoua une seconde la maison du garde. Devant les fenêtres,

des lézards enflammés se détachèrent de la ligne de feu, des étincelles volantes... Puis l'obscurité et le silence parurent s'épaissir. Jella pressa la paume de sa main sur sa bouche pour ne pas crier. Comme son front lui faisait mal lorsqu'une pauvre pensée se formait derrière lui!

— Il ne veut donc pas revenir!

Elle ferma les yeux; elle était trop lasse pour essuyer ses larmes. Elle s'endormit. Mais un foret continuait à travailler dans sa tête; il tournait sans arrêt, impitoyablement, et elle luttait contre lui en s'agitant dans ses rêves. Au matin, s'éveillant en sursaut, elle contempla avec effroi le plafond. Elle ignora, une minute seulement, ce qui allait tout de suite lui faire du mal...

Pierre était étendu sur le lit et dormait. Le garde ambulant fumait la pipe dans la chambre de service. Jella passa près de lui sans dire un mot. Elle marcha droit devant elle sur la voie. Elle se retourna, dans le tunnel, puis pressa de plus en plus ses pas. La terre était froide. Une femme lui cria quelque chose de la fenêtre de la maison de garde numéro 78, mais Jella ne comprit pas ce qu'elle disait; peut-être ne l'avait-elle même pas entendue. Encore une maisonnette blanche au bord des rails, un pont en fer au-dessus de la gorge. Elle regarda l'eau mais ne s'arrêta pas. La voie montait. Au delà parmi les arbres, on voyait un toit rouge. Les rails se séparaient, ils se multipliaient soudain et parmi des lampes naines à grosses têtes ils se croisaient comme les aiguilles d'un tricot.

Le mur jaune de la station se détachait durement du rocher gris. Devant lui, le sol était noir de poudre de charbon brûlé.

Un homme au visage couvert de suie roulait un tonneau derrière le bâtiment. Jella l'interpella :

— C'est ici que s'arrête le train qui va à la *puszta*?

L'homme se redressa et se retourna; puis il continua de rouler son tonneau en ricanant.

Jella entra dans la maison jaune. Derrière le guichet se tenait un jeune homme, les jambes écartées. Son pantalon était effroyablement étroit et quand l'homme bâillait, son col à liseré d'or s'ouvrait raide, des deux côtés de son menton. Il regarda insolemment la femme et lui demanda ce qu'elle voulait.

Jella connaissait bien ce regard; les hommes l'avaient souvent fixée ainsi. Autrefois, elle s'en moquait, mais à présent, elle devint furieuse. Il lui sembla que le coup d'œil de cet employé, au col liseré d'or, avait sali sur elle quelque chose qui appartenait à André. Elle passa ses mains sur son sein.

« C'est le bien d'André. Tout appartient à André. Je suis à lui! ». Pour la première fois cette pensée lui était douce; son corps se souvint brusquement et les souvenirs brûlaient son sang. Elle rassembla son courage. Jusqu'alors elle s'était imaginée qu'elle était venue ici pour demander au chef de gare de rappeler André; mais, quand elle vit près du guichet un paysan qui prenait un billet, une autre idée lui vint :

— Je voudrais aller à la *puszta*, — dit-elle rapidement en rougissant, tant son désir était ardent. — Où faut-il descendre du train là-bas?

L'homme au liseré d'or haussa les épaules.

— Ma foi, je n'en sais rien; de ce côté le train s'arrête souvent.

Jella regarda dans l'air sans savoir que faire. Soudain, la *puszta* lui parut immense. Hélas! elle ne savait même pas le nom du village d'André. Et sa pensée s'égara tandis qu'elle cherchait le jeune homme dans le monde qu'elle n'avait jamais vu.

Elle sortit, abattue. Une échelle était appuyée contre le mur de la maison; lorsqu'elle passa dessous, elle se rappela que ça portait malheur. Puis, parce qu'elle avait aperçu un banc dans la salle d'attente enfumée, elle y entra pour se reposer. Une femme et un enfant étaient blottis l'un contre l'autre sur le banc et mangeaient du lard. Jella jeta un regard circulaire. Dans un angle, des mouches bourdonnaient au-dessus du poële en fonte rouillée. Sur la balance, entre deux lampes extérieures, il y avait un bidon de pétrole gluant couvert d'étiquettes rouges et blanches. Une feuille à moitié arrachée de l'indicateur s'agitait avec un bruit de papier froissé, sur le tableau gris accroché au mur. L'enfant glissa à bas du banc. Il acheva de déchirer la feuille et en fit un petit bateau sur le sol. Jella s'assit près de la femme :

— Tu pars aussi? — demanda-t-elle, après un long silence.

L'autre la regarda d'un air mécontent, et secoua la tête.

— C'est mon homme qui part. Il est en train de payer pour le billet. Nous sommes venus seulement jusqu'ici.

— Va-t-il à la *puszta*?

— Est-ce que je sais, moi, s'il y là-bas une *puszta*! Il y a des choses au delà de la mer.

Les idées confuses se troublèrent dans la tête de Jella. La femme et l'enfant se mirent à ricaner. Elle se retourna subitement vers eux,

— Et est-ce que l'homme part pour longtemps?

— Hélas! pour un très long temps; mais ça passera tout de même... Nous sommes deux à attendre son retour. C'est moins dur.

Le paysan qui venait de prendre le billet cria derrière la porte. La femme se leva.

Jella les regarda. « Nous sommes deux à attendre son retour. C'est moins dur... Moi, j'attends toute seule ». Elle se pencha pour voir une fois encore l'enfant. L'homme galonné arrivait en flânant sur la voie. La terre semée de poussière de charbon craquait sous ses pieds. Jella ne l'attendit pas. Elle se mit en marche pour rentrer. Elle n'avait plus rien à faire là. Elle recommença la longue route, sans espoir, péniblement. De nombreuses baies rougeoyaient sur le buisson de sorbier. Sur le sentier, pendait la branche d'un pommier sauvage. Elle aussi était couverte de fruits. Jella passa sa main le long de la branche sans comprendre ce qu'elle éprouvait.

« Nous sommes deux à l'attendre... deux... » Ça lui fit singulièrement mal d'être seule à attendre. Elle pensa pour la première fois qu'elle pourrait aussi avoir des enfants. Dans son ardeur assoiffée, égoïste, elle n'avait voulu de l'amour que l'amour, c'est-à-dire les baisers... Et elle avait bu, et rien n'était demeuré de l'étreinte d'André, excepté le grand tourment...

Sa poitrine sifflait en haletant, comme si, avec chaque pensée, elle soulevait un poids lourd. Jella s'arrêta épuisée au bord de la route, et avec des yeux vagues elle regarda, au-dessus de la sapinière, un morceau de rocher qui se dressait isolé dans le ciel. Ce rocher était si dénudé, si désolé! L'été, en passant, ne lui avait pas laissé un seul brin d'herbe... Pour-

tant, sur le versant et sur les buissons, les baies rougeoyaient; les fruits étaient mûrs sur le pommier.

La lumière se fit brusquement dans l'être juvénile, dans l'être plein de vie de Jella. Le désir ancestral de la femme coula de sa pensée de son sang, et à partir de cette minute, son sang désira ardemment, plus que jamais, André...

— Il faut qu'il revienne! Il reviendra!

L'ancienne espérance monta de nouveau dans son âme en ondes invisibles.

XXXI

Il n'arriva rien... Seulement le soleil d'automne brilla encore une fois et mille étincelles d'argent scintillèrent dans l'air.

L'hiver s'arrêta sur les faîtes, à mi-chemin. Le crépuscule interminable s'éclairait dans les yeux de Jella. Comme jadis, elle piquait dans toute sa chevelure les baies brûlantes du néflier. Parfois même, elle chantait. Elle assura de nouveau le service de la barrière; elle allait aussi chercher le courrier à la maison de garde : numéro 78. Elle marchait rapidement, en se hâtant, et elle pensait qu'il y avait peut-être une lettre d'André. Elle regardait la voie par habitude et en arrachait machinalement les mauvaises herbes.

Un jour, elle trouva une lettre qui l'attendait en effet, là-bas. Elle la prit, et l'employé du 78 lui conseilla de l'ouvrir puisqu'elle lui était adressée.

Jella, troublée, baissa les yeux. Elle cacha rapidement la lettre dans sa blouse et s'enfuit. Entre ses doigts, elle serrait la lettre contre son sein nu. A cette place sa chair brûlait comme si André l'avait touchée. Elle ne s'arrêta plus que dans la forêt, sous les arbres tranquilles. Elle tira de son sein cette enveloppe qui, avait-on dit, lui appartenait. Jamais elle n'avait reçu aucune lettre. Elle ressentit une vive émotion quand elle eut épelé son propre nom. Et c'est André qui l'avait écrit! Elle lui en était reconnaissante et baisa les traits tracés par sa main. Elle toucha délicatement l'enveloppe pour ne pas l'abîmer. Elle commença de l'ouvrir avec précaution. Puis elle

s'appuya contre un arbre et regardant les lignes uniformes. Il lui semblait que ces lignes bougeaient sous ses yeux, sortaient en courant du papier et s'égaraient dans la forêt. Elle connaissait mal les caractères et il y en avait une telle quantité sur la page blanche, de grands, de petits, d'inconnus!

Elle renversa sa tête en arrière et contempla la lettre. Elle aurait voulu lire, comme cette fois où Pierre lui avait mis un livre dans la main. Mais les caractères écrits étaient tout autres. La sueur perla sur son front. Elle s'assit sur une racine saillante. Elle mit ses coudes sur ses genoux. Elle rapprocha de ses yeux l'écriture d'André de plus en plus près, si près qu'elle pouvait déjà la toucher avec sa bouche, et pourtant le sens de cette écriture restait insaisissable et lointain!

Elle laissa désespérément la lettre sur ses genoux. Ses deux mains se réunirent et pour la première fois depuis longtemps elle se remit à prier.

« Mon Dieu! aide-moi! »

Elle ne pouvait lire ce qu'André lui annonçait et elle n'avait personne au monde à qui elle aurait osé montrer la lettre. Qui pouvait savoir ce qu'André avait écrit pour elle, sur ce papier? Pierre ne devait pas le voir, ni cette femme qui, au delà du tunnel, habitait dans l'autre maison de garde. Le garde ambulant raconterait tout dans le village. Et alors... Jella se rappela Jagoda. Ses yeux brillèrent. Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt. Jagoda, même ne sachant pas lire, devinerait ce qu'il y avait dans la lettre. Elle savait plus de choses que les autres. Elle comprenait même ce que disait la forêt. Elle sentait quand reviendraient ceux qui étaient partis...

Jella se releva vivement. Elle se prit à rire. Elle pressa contre son visage l'écriture d'André.

— N'est-ce pas que tu m'aimes? N'est-ce pas que tu me l'écris? N'est-ce pas que tu reviens près de moi? — Et comme elle courait presque en allant vers son ancien village, elle entendait sa propre voix qui parlait, lancinante dans sa tête...

« Il m'aime. Il écrit... Il écrit qu'il revient!... »

Elle dépassa le talus, la forêt. Le sentier descendait déjà vers le vallon. Elle reconnut les rochers, le petit pâturage des montagnes, les arbres, la gorge. Elle se rappela Davorin, les gars, les chèvres, toute l'existence de jadis, comme si elle marchait

à reculons et revoyait une fois encore, de loin, vaguement, tout le passé.

Dans la clairière, elle s'arrêta pour se reposer. Sous le ciel, les rochers puissants foulaient la forêt comme un troupeau d'énormes vaches paissantes. Quand Jella eut écarté ses cheveux de son visage, elle regarda ces rochers; et tout à coup, elle se rappela cette croyance qu'elle avait autrefois, lorsqu'elle s'imaginait que les montagnes s'étendaient sur tout l'univers. Il lui sembla voir soudain devant elle Dusan l'Ours, et dans l'air, la lourde main faisant un grand geste. « Là-bas aussi, il y avait la *puszta*! là-bas aussi! » Le poing de Jella se leva pour abattre quelque chose d'odieux :

— Que Dieu la frappe! la *puszta* me l'a enlevé!

Plus bas, où finissaient les rochers, l'or d'un érable tombait sur la route profonde. Quelqu'un marchait. C'était un pâtre inconnu; il ne se retourna pas. Jella pensa à Slatka. C'est ici qu'elle avait surpris ses paroles. Sur l'escarpement, elle aperçut le village. Les brise-vent, les petits morceaux de terre rouge, la cloche de l'église, toute était comme autrefois; elle seule avait changé. Elle se souvint... En ce temps-là, elle était toute de pierre, il avait fallu qu'une grande chaleur survînt pour dissoudre cette pierre; un feu fatal que les hommes avaient allumé et qui avait détruit un être humain.

Ses cils s'immobilisèrent. A l'orée du bois dans le vallon, elle reconnut le vieux toit bossu de sa chaumière. Elle redevint enfant, une enfant à la jupe haillonneuse, et lorsqu'elle suivit toute la rue du village, elle se retourna presque pour voir si les chèvres étaient derrière elle.

Les gens, dans les maisons, la regardaient comme une étrangère. Un homme trapu sortit, d'un pas pesant, au seuil de la forge. Jella frissonna.

L'homme s'arrêta et la regarda. C'était Davorin.

Personne ne la connaissait plus. On l'avait oubliée. Des coups de marteau résonnaient dans la maison du tonnelier. On frappait ainsi, lorsqu'il fallait un cercueil pour la mère de Jella! La jeune femme posa la main sur la singulière toiture moussue de la chaumière abandonnée, et elle regarda par la fenêtre. Le vent avait brisé depuis longtemps les carreaux, verts, boursouflés, et Jella rejeta sa tête en arrière avec terreur

comme si elle avait regardé dans les yeux ouverts d'une morte.

Elle marchait sur la planche du torrent. L'eau gémissait encore. La planche était glissante et noire comme autrefois, mais le hallier s'était resserré aux environs du moulin, et seuls, deux rayons sombres de la grande roue émergeaient du courant écumant. Au contact de Jella, les feuilles sèches tombaient des branches avec un froissement. Elle chercha en vain le petit sentier sur lequel, tant de fois, elle avait vu Jagoda marcher vers le moulin, vite, vite, toute courbée. L'herbe poussait partout. On ne distinguait plus le seuil. Il y avait longtemps que personne n'était venu par là...

Elle s'appuya fatiguée, au chambranle de la porte. Elle courba la tête, comme si, dans la grande dévastation, elle écoutait le passé... Puis elle retira de dessous sa blouse la lettre d'André, et en la regardant ses yeux se remplirent de larmes.

Jamais elle ne saurait ce qu'il y avait dans la lettre! Et personne ne pourrait plus lui dire que tout le monde revient...

XXXII

L'automne agonisait sur la crête des montagnes. A la pointe du jour, un brouillard humide flottait déjà sur les vallons. On ne voyait plus la mer, en bas, dans le lointain, par l'ouverture rocheuse.

Ce jour-là, Pierre était parti chercher la feuille d'avis. La nuit venait. Il neigeait sur les sommets, comme si l'air commençait à tomber en nappe blanche, des hauteurs. Un courant d'air froid soufflait contre le talus. Jella était sur le seuil, lorsque son mari surgit de la gueule du tunnel. Il marchait plus vite que d'habitude et il criait aussi quelque chose.

« André vient », pensa la femme. Son cœur frappait rapidement ses côtes, comme un marteau. Elle se fit mal aux yeux pour mieux voir ce que Pierre agitait dans sa main. L'homme apportait un papier et riait avec une bonhomie maligne.

— On lui a tout de même ordonné de revenir; pourtant il ne le voulait absolument pas!

Jella aussi se mit à rire. Elle croyait n'avoir jamais ressenti un aussi grand bonheur.

— Et quand revient-il donc?

Elle aurait voulu courir au devant de Pierre.

L'homme murmurait d'un air de bonne humeur, tout en avançant. Il était content de la vie, content de lui-même; comme quelqu'un qui médite une grande surprise il releva mystérieusement ses sourcils sous la visière de sa casquette.

— Mais il y a encore une autre nouvelle!

Les genoux de Jella tremblèrent tout à coup sans raison.

— Quelle nouvelle?

Sa voix devint étrangement rauque. Pierre se remit à lire la lettre, puis, comme si on l'avait volé, il heurta du doigt, avec mauvaise humeur, le papier.

— Ah! Ah! Ce n'est pas une nouvelle pour toi! Tu ne m'avais jamais dit qu'André te l'avait écrit.

Jella s'impatienta. La joie de Pierre l'agaçait. Elle cria presque durement :

— Il ne m'a rien écrit. Je ne sais même pas lire!

Et pendant une seconde, elle se souvint de la lettre d'André qu'elle avait enfouie dans la forêt.

Le visage de l'homme se rasséréna.

— Bien sûr!... Hé bien, alors...

Le timbre avertisseur se mit à sonner dans la chambre de service. Pierre se hâta. Il dit rapidement, en se retournant pendant qu'il roulait dans sa main le petit drapeau rouge :

— Il sera ici dès demain. Il passera là devant nous, avec le train. A midi, il sera déjà revenu ici, à pied, de la station. On marche plus vite à deux. Car en fait, il ne revient pas seul...

Le front de Jella se couvrit de sueur par l'effet de la crainte et du tourment. Pierre avait abaissé la barrière et il était revenu. Sa joie était si grande qu'il n'avait pas cessé de sourire...

— Pas vrai! Je t'ai toujours dit que ça finirait ainsi!

Et il se rappela qu'il n'avait jamais rien dit de tel.

Jella tendit le cou tout raide, comme si elle attendait un choc épouvantable qu'on ne peut éviter.

Soudain Pierre fit une figure solennelle :

— Comprends donc ! André Rez amène avec lui une femme de chez lui.

— Il amène une femme !...

Jella n'entendit ces paroles qu'au fond de sa gorge ; elle ne put les proférer, et pourtant, elle aurait voulu crier, courir, faire quelque chose afin d'empêcher un grand malheur. Mais comme si ses os s'étaient rompus dans son corps, une faiblesse croissante la gagnait. Dans sa tête et dans son cœur tout s'écroulait aussi. Elle n'était pas capable de diriger ses mouvements. Elle s'en alla, chancelante, vers la maison.

Des heures ou des minutes avaient passé ? Elle ne savait pas... Les taches lumineuses et déchiquetées d'un train coururent derrière la fenêtre. La lampe à pétrole grinça au plafond. La fumée du charbon, comme un colimaçon gris, rampa toute basse devant la porte ouverte.

Pierre et le garde ambulant entrèrent dans la cuisine en tâtonnant, transis de froid.

Jella avait oublié de s'éclairer. Elle était assise, toute raide, près de l'âtre froid. Ses membres étaient engourdis. Elle respirait avec peine. Quand Pierre eut allumé une lampe, son épaule frissonna un peu, comme si la lumière lui faisait mal. Elle détourna la tête pour que ses yeux ne rencontrassent le regard de personne. Elle se sentit fatiguée et abandonnée. Sa misère était plus lourde que ce qu'elle pouvait supporter et elle frémit à la pensée qu'il faudrait supporter cela demain, et après, et toujours, jusqu'à ce qu'elle devînt vieille, jusqu'à ce qu'on l'enterrât. Cela pouvait durer encore longtemps. Elle se mit à compter. Elle devait avoir vingt ans ; elle ne savait pas au juste. Les hommes disaient qu'elle était encore jeune, mais cet âge lui suffisait grandement. Inconsciente, elle se replongea dans le passé : paroles effacées, images pâlies, grandes souffrances solitaires, et rien de plus. A quoi bon tout cela ? Epuisée, elle appuya sa tête contre le mur, et alors, soudain, tout le passé se tissa comme une toile devant elle, et elle revit André dans son imagination. Elle s'effondra ainsi qu'une malheureuse bête blessée.

Pierre avait renoncé à l'interroger. Il descendit de la planche l'eau-de-vie de prune, se versa un verre et un autre verre au

garde ambulant. Le Croate se mit à raconter des histoires sur la guerre de Bosnie. Il en parlait toujours en faisant de grands mensonges. Pierre hochait la tête, mais son attention était ailleurs.

Jella était de nouveau assise, immobile. Elle avait réuni ses mains sous son genou et regardait devant elle avec des yeux sans vie, comme si elle contemplait un feu mourant. Elle écoutait obstinément le vent. Tout d'abord, il ne gémit que vers le défilé du nord ; mais la maison de garde fut tout à coup secouée. Les timbres avertisseurs se mirent à vibrer, la porte se courba à l'intérieur en craquant. Un silence se fit. Puis le vent recommença... Dehors, comme si dans sa douleur une vaste poitrine haletait au-dessus des montagnes, on entendit un soupir géant.

Jella aussi soupira.

La *bora* se déchaîna et la nuit hurla sous son assaut. Le vent galopait en sifflant sur les fils télégraphiques. Il se jetait en se lamentant contre le mur de roc. Il emportait les tuiles du toit et arrachait avec des craquements les planches de la palissade abri-vent.

Sajo tremblant se cachait dans un coin. Les hommes se regardèrent avec inquiétude. Soudain Jella se redressa. De nouveau, elle se sentait seule au monde comme jadis. Seule, contre tout le monde, car tout le monde était son ennemi. Et dans cette solitude, elle redevint forte. Sa poitrine s'élargit. Elle aspira la tempête. Elle ne pensait plus, et pendant ce temps, sa volonté, agissante à son insu, prenait une résolution qui la remplit d'un calme redoutable.

Elle se leva. Elle traversa la cuisine, alluma la veilleuse devant la Sainte-Vierge. Elle marchait lentement, raide, sachant bien qu'elle cherchait à gagner du temps. Elle regarda par la fenêtre. Le vent mugissait dans les montagnes, l'orage bouillonnait dans les précipices, comme si des débris de verre, des chaînes grinçantes, des cloches sonnantes, avaient tournoyé dans de grandes cuves. Sur les pentes, des rochers roulaient dans l'invisible avec un bruit effrayant. Leur fracas tonna longtemps dans le chaos.

Le garde ambulant clignait de l'œil avec défiance vers le plafond qui craquait. Les verres d'eau-de-vie trinquaient tout

seuls sur la table. L'homme n'osait plus mentir. Il aurait aimé à être chez lui, mais l'orage le rejetait du seuil.

— C'est le jugement dernier. Cela ne signifie rien de bon — dit le Croate, et il fit le signe de la croix.

— Jugement dernier! — répéta Jella, et il y avait dans sa voix une menace étouffée. Comme autrefois, avant qu'elle sût aimer, elle sentait de nouveau des pierres en elle, des pierres dures, avec lesquelles on pouvait assommer quelqu'un.

Le pétrole avait brûlé dans la lampe. En face, dans le mur, lentement, lentement, un carré couleur de plomb apparut; dans le carré une croix noire.

Jella passa sa main sur son front. Quand avait-elle vu ainsi le petit jour? On aurait dit que le croisillon se rapprochait d'elle.

— Quelqu'un meurt.

Elle frissonna frileusement, et elle se rappela sa mère, le fichu rose, le cimetière, bien des choses auxquelles elle n'avait plus pensé depuis longtemps. Tout à coup, il lui sembla voir Jagoda, dans la porte. « N'est-ce pas qu'il revient? Mais pas comme tu l'attendais! » Puis la petite vieille desséchée était assise sur le sol, devant l'âtre, et elle la regardait par-dessous, avec son visage de travers. « La vie est épouvantable. L'action de mourir est encore de la vie. La mort est bonne; la mort est paisible. »

Jella ferma les yeux et pria.

L'orage s'apaisa avec lenteur. Il siffla péniblement au-dessus des rails. Un brouillard épais et gluant tomba de la gorge au talus; des nuages mouillés se déroulaient des montagnes. Ils étranglèrent le vent.

Pierre alluma la mèche dans la lanterne et ouvrit la porte. La fumée de la pipe monta en tournoyant dans l'air froid. On entendait déjà au dehors la toux de l'homme. Le nimbe brillant de la lanterne qui s'éloignait, s'amollit et se désagrégea dans le brouillard.

Jella, demeurée seule, crut que la pendule tictaquait plus lentement encore que les autres fois.

Pourtant, elle aurait voulu que le temps passât avec une vitesse folle; car il ne lui était plus possible de vivre ainsi sans agir. Elle referma les mains en l'air. Elle aurait voulu étran-

gler quelqu'un. Puis elle entendit de nouveau le toussottement de Pierre. Elle devint furieuse d'être troublée. L'homme vint sous la fenêtre à pas glissants de veilleur. Il s'arrêta sur le seuil. Il se rappela que Jella ne s'était pas couchée de la nuit. Il murmura, en bâillant, une phrase qui voulait dire qu'elle pouvait bien dormir jusqu'à ce que le train passât, amenant André et la femme.

Brusquement, Jella releva la tête d'une façon menaçante. Pierre stupéfait, posa la lanterne sur le seuil. Il vint à Jella et de ses bons yeux gris, il la regarda aussi anxieusement que lorsqu'il la vit pour la première fois,

— Es-tu malade? — demanda-t-il peureusement; — enfin! il va y avoir une femme dans le voisinage.

— Une femme?

— Eh bien! celle d'André, — grogna l'homme, et il y avait de la joie dans sa voix.

— Celle d'André!

Jella sauta du banc comme un fauve. Elle haïssait Pierre de pouvoir se réjouir tandis qu'elle souffrait, et parce qu'il ne savait rien. Elle aurait voulu qu'il sût aussi. Et la puissance destructive se remit à brûler dans ses yeux.

— Je les détruirai.

Pierre ne comprenait toujours rien. Il la regarda avec un étonnement figé.

— Mais qu'est-ce qui te prend? Pourquoi? Es-tu devenue folle?

Jella ne savait plus ce qu'elle voulait, ce qu'elle disait. Les torrents sauvages qui bouillonnaient dans son sang l'entraînaient.

— Pourquoi?

De ses deux mains, elle froissa sa poitrine comme si elle avait voulu dans son tourment, déchirer son propre cœur.

— Pourquoi?

Et sa voix se brisa :

— Mais c'était mon amant!

Les yeux de Pierre devinrent subitement troubles. Ses genoux chancelèrent, et une expression de ressouvenir hébété se peignit sur son visage, puis, lentement, ses lèvres prirent une teinte violacée.

Il respira en râlant :

— C'est impossible ! Tu mens ! Dis que tu as menti !

Les mots se collaient à sa langue. Son corps pencha de travers et se ramena sur lui-même épouvantablement.

Jella se sentait allégée, depuis qu'elle ne souffrait plus seule. Elle portait haut la tête, comme si, avec un cruel plaisir, elle avait voulu contempler toute la dévastation.

— Je n'ai pas menti.

Pierre s'avança en trébuchant :

— Tu mens ! Tu mens !

Sa poitrine sifflait, ses épaules tremblaient et il saisit la femme à la gorge. Hors de lui, il sentait sous ses doigts la pulsation de chaque petite veine sur le jeune cou. Il aurait voulu la traîner à terre, piétiner sa face de ses bottes ferrées, pour qu'elle ne pût regarder personne avec ses beaux yeux.

Jella le fixa avec une terreur curieuse. Puis elle arracha de son cou les mains qui l'enserraient :

— Pas moi ! Lui ! Lui !

Elle était plus forte que Pierre. Elle le rejeta en arrière d'un air de mépris et l'homme chancela en poussant un épouvantable cri d'impuissance. Il tomba sur le banc. Ses yeux s'éteignirent. L'une de ses mains pendit comme estropiée, vers la terre; l'autre montra la porte. Il ne pouvait parler, et pourtant, Jella se recula devant lui, terrifiée.

Elle se mit à courir, dehors, dans le brouillard de plomb ; vers la gare. Une sonnerie sourde parvint de la maison de garde jusqu'à elle, à travers l'air humide. Un instant elle se retourna. Elle se rappela que ce timbre signalait le train d'André. Elle se remit à courir.

Pierre aussi frémit en entendant le signal. Lui aussi sortit en courant de la maison, mais il ne vit plus la femme dans le brouillard.

Jella marchait sous le mur de roc blanchâtre. Elle s'élança, aveuglée, devant la maison d'André et galopa vers le tunnel du nord. Au tournant, elle s'arrêta soudain. Sa tête ne brûlait plus. Elle regarda devant elle, toute pâle. Dans le brouillard une masse grise se tassait le long des rails. Jella venait de trouver ce qu'elle cherchait instinctivement. L'orage de la nuit avait poussé un morceau de rocher au bord du talus. Elle

grimpa rapidement, prête à jeter un cri de triomphe, et s'élança vers la pierre. Dans cette minute, elle haïssait André pour tout ce qui était arrivé; elle voulait détruire en lui, d'un seul coup, toutes choses; elle-même, la souffrance, l'amour, la vie. Elle voulait se venger sur lui de tout.

Elle se coucha sur la terre, elle appuya son épaule contre la pierre. Son cou tremblait. La sueur lui coulait dans les yeux et la pierre remua lentement : elle retomba, bougea de nouveau, et fit un tour avec un bruit flasque.

Jella glissa dans la boue. Elle s'écorcha l'épaule; sa main saigna. Elle redoubla d'efforts en gémissant, et la pierre continua de rouler, puis retomba sur le rail avec un tintement étouffé. La femme s'affaissa avec elle, et, appuyée sur ses deux mains, demeura à genoux un moment. Sa tête se balança; sa bouche s'entr'ouvrit. Il lui sembla entendre des pas. Pierre peut-être? Elle n'en était pas sûre. Ce pouvait être aussi les battements de son cœur. Elle se mit debout d'un saut. Elle recommença de courir au milieu des rails, vers le tunnel.

Pierre la serrait de près, sans pouvoir l'atteindre; il la suivait sans savoir lui-même pourquoi. Peut-être voulait-il la revoir encore une fois; peut-être voulait-il lui pardonner. Hélas! en la chassant, il avait chassé la vie. Il voulait rappeler la vie.

Lorsqu'il parvint jusqu'à la pierre, il fit un haut-le-corps. Il ne comprit pas tout de suite. Tout à l'heure, quand il était sorti, la voie était libre. Il se souvint. Il regarda les rails avec des yeux vitreux. Soudain il vit clair; il comprit tout; et eut la sensation que Jella avait ôté cette pierre de dessus sa poitrine. Il respira plus librement un instant; puis sa gorge se resserra de nouveau. Il se pencha et contempla le précipice. « Tout croulera là dedans! : » Il se recula avec horreur. Il ne pouvait pas oser. Depuis vingt-sept ans, il surveillait la route des trains! Et comme une pauvre machine qui ne peut même pas se rebeller dans son tourment, il empoigna le morceau de roche. Il le secoua, le poussa, lutta contre lui. A présent qu'il défendait le train, il était plus fort que lorsqu'il attaquait la femme.

La pierre se détacha lourdement du talus. Elle roula en retentissant, dans l'abîme.

Jella courait toujours. Elle sautait avec sûreté, d'une traverse à l'autre. Elle s'élançait au-devant du train.

— C'est leur fin.

Le brouillard se déchira au-dessus du précipice, au-dessous, le soleil levant brilla de biais. Dans le vallon des toits rouges surgirent. Les faîtes des sapins trouèrent l'épaisse grisaille. Une grande masse s'enflait dans le ciel. Jella leva les yeux. Elle entendit un halètement. Une tache noire bondissait rapidement vers elle, de la gueule de la montagne.

Elle ne comprenait plus que cette tache noire amenait André et un morceau de terre vivante, une femme de la *puszta*. Elle ne comprenait plus rien. Elle s'élançait vertigineusement comme une roche sauvage, détachée dans le gouffre, pour s'écraser elle-même.

La locomotive grandissait devant elle ; elle devint haute et effrayante, comme une montagne précipitée. Un vent chaud lui fouetta le visage. Un épouvantable fracas... Tout à coup, elle aurait voulu vivre, et avec un cri de mort effrayant, elle tomba en arrière, étourdie.

Sa voix perça le bruit trépidant de l'acier ; une seconde encore, elle se répercuta sur les sommets. Puis le silence se fit sur les hauteurs. La petite âme vagabonde des montagnes était morte.

Et, à la maison de garde, Pierre, le corps raidi, salua le train.

CÉCILE DE TORMAY

(Texte français de MARCELLE TINAYRE et JEAN GUERRIER.)

LA CHINE DÉSUNIE

Voici deux ans environ que la Chine est en révolution; un an et demi que la république a été officiellement déclarée à Péking, six mois que le Parlement était assemblé à la capitale pour voter une constitution, et pour nommer le président définitif. Des grandes puissances, l'Amérique était la seule à avoir reconnu le nouveau gouvernement, et à ne pas faire partie du consortium des puissances prêteuses; or au début d'octobre on annonçait de Péking, la conclusion d'un prochain emprunt; le 7 octobre, Yuan était élu à la première magistrature, et immédiatement commençait la reconnaissance de la république par toutes les grandes puissances.

Comment expliquer de si brusques décisions, après de si longues attentes? L'unité s'est-elle faite entre les partis, hier encore si divisés, ou bien les diplomates se bornent-ils à enregistrer l'avènement de Yuan et de son pouvoir pacifique? A d'autres époques, des crises semblables ont-elles fini ainsi? Aujourd'hui, les adversaires politiques d'hier sont-ils d'accord? Au moment où la république est proclamée et reconnue, n'est-il pas surprenant de constater que les révolutionnaires, qui l'ont rendue possible, sont tous en fuite à l'étranger? Si Yuan apparaît maintenant aux deux Chambres, et aux puissances, comme le maître de l'heure, sans concurrent, pourquoi l'Angleterre, il n'y a pas un mois, représentait-elle à son allié le

Japon qu'une démonstration navale sur le Yang-tse ébranlerait le prestige de Yuan? Peut-on, désormais, considérer la république chinoise comme acceptée et assise?

*
* *

Quelque étonnement qu'ils nous aient causé, les événements qui se déroulent en Chine, depuis deux ans, ne sont pas sans précédents. A un jour d'intervalle, les deux derniers souverains sont morts à la fin de 1908. L'empereur Siuen-tong qui leur succéda n'était qu'un enfant de deux ans. La régence, sans force et sans habileté, hâta la chute de la dynastie. Depuis que les Mandchous ne sont plus au pouvoir, il s'est produit en Chine ce qu'on a toujours vu en pareilles circonstances dans ce pays : l'empereur mort, et la dynastie ébranlée, les compétiteurs estiment le pouvoir vacant et c'est le désordre par toutes les provinces.

Beaucoup de Chinois instruits pensent que ce qui se passe en Chine depuis deux ans n'est pas aussi extraordinaire que semblent le croire les partisans enthousiastes d'une grande révolution chinoise. Les Chroniques officielles, rigoureusement établies dès la plus haute antiquité, parlent périodiquement, aux changements de dynasties, d'événements analogues à ceux qui nous surprennent depuis que les soldats se sont levés contre la domination étrangère des *Tsing*. C'est l'ordinaire dislocation, la même anarchie; ce sont les pillages, les massacres, la misère, la supercherie, la licence. Du dehors, notre attention d'étrangers peut distinguer tels facteurs inusités, qui donneraient un caractère spécial et une gravité particulière à la crise actuelle; mais du dedans, et dans l'ensemble, la situation est celle-ci : il n'y a plus d'empereur; comment l'ordre sera-t-il rétabli? quel prétendant montera sur le trône inoccupé, fondera une dynastie nouvelle? qui les magiciens désignent-ils? S'il n'est plus question de lutte entre eunuques et lettrés comme jadis, qui l'emportera des lettrés ou des marchands, des étudiants modernes ou des bourgeois? A qui le pouvoir de demain? Voilà la traditionnelle question du jour.

L'histoire contemporaine est encore de la vieille histoire chinoise. Léon Wieger le dit très net dans la courte préface de son gros ouvrage de *Textes historiques* : « Lisez et relisez ces farces et ces drames. Étudiez ces caractères, toujours singuliers, rarement nobles, ordinairement puérils et vulgaires, trop souvent vils, immondes, bestiaux ou féroces. Si vous vivez longtemps en Chine, vous verrez toutes ces figures repasser sur la scène de la vie. Même rôle, même jeu, mêmes passions, même intrigue, même dénoûment ; les noms seuls changent. Il ne se peut plus rien de neuf, chez ce peuple suranné. » Présentement peut-on prévoir que la division actuelle du pays dégénère en une guerre de sécession entre le Nord et le Sud? Peut-on escompter la prompte reconstitution de l'unité de l'empire, ou une fédération d'autonomies, ou un démembrement et peut-être un partage sinon de toute la Chine, comme on pouvait y songer il y a dix ans, du moins de certaines régions convenablement alloties selon les convenances des voisins?

Même pour déterminer historiquement dans quelle mesure exacte le présent recommence le passé en Chine, il ne saurait être question d'exposer ici par le menu la vieille antiquité chinoise ni les événements de ces deux dernières années. Il serait impossible d'en donner une histoire complète et claire : la Chine est si vaste, les communications y sont encore si lentes, les faux bruits y sont toujours si malaisément contrôlés, même par le gouvernement local ; d'autre part, l'intérêt qu'on attache communément à la vérité exacte est si mince, touchant ce qui se passe en cette lointaine et immense partie du monde! Il suffira de rappeler quelques époques particulièrement familières à tout ce qui sait lire en Chine. Non seulement les lettrés, fussent-ils de simples bacheliers, mais, même en ces dernières années d'agitation révolutionnaire et de culture nouvelle, tout le populaire qui forme le parterre assidu des représentations théâtrales, les Chinois de toute classes connaissent et rappellent volontiers par le menu l'époque troublée qui au IIIe siècle de notre ère constitue dans les Annales chinoises la période dite des *Trois royaumes*.

J'avais en 1908 à Wout'chang un élève actuellement fonctionnaire de l'ordre nouveau, et d'idées alors déjà fort avancées, qui estimait que, de toute l'histoire de son pays, ces temps de lutte étaient les plus instructifs, ceux qu'il importait que je connusse en détail, plus que les glorieuses époques des Han ou des Tang elles-mêmes; et l'hiver dernier encore, sur les scènes de Péking, j'ai vu représenter par les meilleurs acteurs de Chine, devant un public enthousiaste de coolies et de soldats, quelques-unes de ces vieilles gestes avec plus de succès que les grivoiseries modernes. Sans doute l'Alexandre Dumas chinois qui, au XIVe siècle, mit en roman cette histoire officielle contribua beaucoup à la populariser; mais elle n'en a pas moins aujourd'hui une « actualité » qui frappe l'étranger lui-même.

C'était alors la désunion comme aujourd'hui. Après la longue période des seconds Han il y eut un demi-siècle d'anarchie, de 220 à 265 : *Han*, *Wei* et *Ou* se disputaient et s'arrachaient l'Empire par morceaux, et arrondissaient leur domaine, tous au détriment d'un empereur débile. Han à l'ouest, avec Tchengtou comme capitale, régnait sur le Seutchoan, le Koeitcheo et les deux Hou; Wei, au nord, établi à Laoyang près de l'actuel Singanfou, dominait le bassin du Fleuve jaune et du Hoai, le Tcheli, le Chantong, le Chansi, le Chensi; Ou, au sud, installé à Nanking, puis à Wout'chang, tenait le bassin inférieur du Fleuve bleu et la côte méridionale avec le Foukien et les deux Koang. En cette désunion, des hommes se rencontrèrent qui n'ont cessé de faire l'admiration de la postérité. Les violents en appellent à *Tsaotso*, le héros de Wei; guerrier brutal sans foi ni loi il eût été empereur, s'il ne fût mort brusquement chancelier de l'Empire. Son rival, *Tchoukeoliang*, « le rusé pourvoyeur de flèches, marquis de la paix armée », tuteur de l'Empereur de dix-sept ans, n'est pas moins populaire, et sa diplomatie, mise au service de *Lioupei* permit à ce fameux personnage de fonder les Han de Chou. On trouve toujours des lettrés et des officiers ordinaires, disait-on de son temps, mais aux époques difficiles il faut des auxiliaires extraordinaires, des dragons et des phénix : il est l'homme des meilleurs conseils. Il passe pour avoir inventé les bœufs de bois, et les chevaux méca-

niques, qu'on remontait en leur tordant la langue. Il mit en fuite l'énorme armée de l'adversaire qui avait surpris sa petite garnison, rien qu'en s'installant bien en vue sur le rempart, et en jouant tranquillement de la cithare, tandis que ses soldats en civil balayaient et arrosaient les rues. L'ennemi flaira un piège et fit demi-tour promptement.

Comment ceux qui connaissent une histoire si troublée certes, mais si riche en talents, s'alarmeraient-ils de la situation présente? Sans doute, au début de la rebellion actuelle, le centre et le sud révolutionnaires se sont levés contre le nord ou du moins contre la dynastie; naguère, c'était le nord qui prétendait ramener par les armes sous la loi commune de Yuan les provinces indépendantes du sud. Mais ce manque d'union entre les parties qui constituaient hier encore l'Empire n'est point le fait nouveau, étrange et dangereux dont puissent s'inquiéter les Chinois qui savent l'histoire de leur pays : un Tsaotso ou un Lioupei modernes ramèneront l'entente. On a connu pires discordes; on ne veut point croire que les hommes d'aujourd'hui soient inférieurs à leurs aînés. De toutes les époques de troubles, la période des trois royaumes est la plus populaire, mais les enfants eux-mêmes n'ignorent pas les autres, et les lettrés, dans leurs réunions, lisent des dissertations sur les similitudes des circonstances.

Voici quelques-uns de ces souvenirs, cités dans l'ordre chronologique, à partir des plus reculés. Il y faut voir non pas une revision historique et un enchaînement rationnel des faits, ni même des hauts faits du passé; mais des anecdotes, des Vies à la manière de Plutarque, qui ont influencé toutes les générations, l'actuelle non moins que les autres.

Sans remonter au delà de la dynastie de Tcheou (1122 à 256, av. J.-C.), au ve siècle avant notre ère, peu après la médiocre carrière politique de Confucius, n'a-t-on pas déjà vu une ligue du nord et une ligue du sud? Dès cette époque, un ministre comme Fanli, lointain prédécesseur de Yuan, semblait mettre toute son ambition à montrer à tous qu'il faisait et défaisait la fortune de ceux qu'il servait, mais qu'il ne se souciait de rien maintenir. Confucius n'avait-il point déjà éprouvé que le pouvoir en Chine n'est point organisateur? Pas d'esprit de coopération, mais l'intrigue des associations

secrètes : voilà la Chine de toutes les époques; quoique sans patriotisme, elle n'en a pas moins duré.

Quand en 256 de notre ère finit cette glorieuse dynastie, et, avec elle, la Chine ancienne, il y eut trente-quatre ans de guerres entre les six royaumes qui restaient alors de tous les fiefs qui avaient constitué la Chine féodale. L'Empire ne fut instauré qu'en 221 par les Tsin établis dans le Chensi actuel avec Hienyang, à l'ouest de Singanfou, comme capitale; ils conquirent les six royaumes; à l'est, en 230 celui de Han, en 229 celui de Tchao; au centre, celui de Wei en 225; au nord, celui de Yen en 222; enfin le pays de Tchou, le long du Fleuve bleu, et celui de Tsi dans le Chantong actuel au bord de la mer, en 221. La féodalité qui sous les Tcheou pendant 866 ans mena la Chine antique avait connu ligues, intrigues, hégémonies et la guerre continuelle. L'unité de l'empire, l'absolutisme qu'y fonda le grand empereur Tsin, Che hoangti, le régime de fonctionnarisme qu'il établit sur les 40 préfectures de son domaine, furent le prix de trente-quatre ans de luttes; et pourtant le dernier représentant des Tcheou s'était donné à Tsin dès 256. Cet homme de fer qui détruisit dans l'Empire les livres inutiles, expédiait pourtant, au dire de ses ennemis les lettrés, jusqu'à cent vingt mémoires sur planchettes, en un jour et une nuit! Comme il avait fait l'expérience du désordre, il était ferme à le réprimer. Des personnages d'aujourd'hui, qui saurait se mettre à pareille école?

En 207, quand tomba la courte dynastie de ce grand homme, avant qu'elle fût remplacée par la première grande dynastie Han, il y eut encore quatre années d'anarchie pendant lesquelles *Lioupang* lutta pour le trône. Celui-là était un aventurier dont les heureux destins avaient été présagés par des oracles comme ce fut le cas à la naissance du révolutionnaire actuel *Hoangsing*, dont le nom signifie : l'étoile jaune. Les augures ont prédit que l'enfant merveilleux de la comète jaune renverserait le trône et deviendrait empereur : l'étoile de Hoangsing peut briller comme celle de Lioupang. Tous les Chinois qui connaissent leurs chroniques savent par cœur ce que Tchangliang dit à ce Lioupang à son entrée dans la capitale de Tsin et Yuanchekai actuellement installé dans le

palais impérial de Péking peut aussi méditer ces paroles historiques :

« C'est la tyrannie des Tsin qui vous a conduit ici; votre rôle de vengeur de l'Empire exige que vous affichiez le plus entier désintéressement. Si vous séjournez dans cet éden, l'Empire pensera qu'il n'a fait que changer de tyran... » Et Lioupang évacua la capitale; puis convoquant notables et officiers, il leur dit : « Voilà longtemps que vous souffrez des lois vexatoires des Tsin... J'ai fait ce que les Princes ont dit pour devenir votre roi. En attendant je vous donne ce code en trois points : qui aura tué, mourra; qui aura blessé, subira le talion; qui aura volé, sera puni en proportion du tort qu'il aura fait. Le reste de la loi des Tsin est abrogé. Je suis venu ici pour vous faire du bien et non pour vous opprimer. » Le peuple de Tsin dans la joie apportait à l'envi bœufs, moutons et vin pour régaler l'armée de Lioupang. Il refusa et dit : « Le grain des magasins me suffit, je ne veux pas être à charge au peuple... » Alors la joie devint de l'enthousiasme, et le peuple n'eut plus qu'une crainte, à savoir qu'on lui donnât un autre roi [1].

Yuan ou bien Hoangsing ne seraient-ils pas capables, comme Lioupang jadis, de fonder une dynastie?

A la fin de cette première dynastie des Han, au début de l'ère chrétienne, qui ne connaît l'histoire du grand maréchal, grand admoniteur et pacificateur *Wangmang*? Comme Yuan il fut disgracié, mais, régent de l'an 6 à l'an 8, il finit comme empereur de 9 à 23. Yuan s'avisera-t-il, comme Wangmang, d'expulser du palais l'enfant impérial, qu'il y garde obscurément? Ou craindra-t-il donc qu'un *Liousiou* ne se lève contre sa tyrannie et que sa tête ne soit exposée sur une place de marché, brisée à coups de pierre par la populace et que sa langue d'usurpateur ne soit mangée par une bête humaine comme il arriva à Wangmang?

Hoangsing, de son côté, rumine-t-il en exil l'histoire de Liousiou qui, après deux ans d'anarchie (23 à 25) rétablit par les armes la dynastie de Han, cédant aux demandes réitérées des généraux? On lui disait : « Ces hommes ont quitté leur famille et leurs champs pour s'attacher à vous. Ils se sont fidèlement tenus à vos côtés, quoiqu'il plût parfois

1. L. Wieger, *Textes historiques*, p. 305.

traits et pierres, — à Hanyang naguère Hoangsing sacrifia la fleur de ses jeunes compatriotes du Hounan, qui furent mitraillés ou noyés en masse); — ils espèrent partager votre fortune. Vous semblez vouloir laisser passer l'instant favorable; vous résistez aux vœux de la foule, vous refusez de vous déclarer. Craignez que croyant avoir fait un mauvais marché ils ne vous quittent. Or, s'ils le font, vous ne les retrouverez pas. Faites donc ce que tous désirent. C'est l'heure du destin. » Le sixième mois de l'an 25, il monta sur le trône[1].

La Chine n'attend-elle pas aujourd'hui, selon la tradition, l'aventurier audacieux et heureux par qui la division cessera? Il refuse, puis il cède enfin à ses conseillers, et il est alors comparé au dragon impérial dissipant les nuées.

Mais aujourd'hui voilà que loin d'offrir le pouvoir à Yuan il semble qu'on se défie de lui et de ses prétentions, même inexprimées! Yuan n'apparaît point et ne s'impose point comme le sauveur de la Chine. Il n'est point l'homme fort, l'homme heureux dont parle l'histoire en pareilles rencontres. L'homme dont le prestige rétablira l'ordre ne se lève pas en Chine à cette heure. L'autorité tombée des mains des Tsing ne s'est encore transmise à personne.

Président provisoire de la république provisoire, il ne réussit point à rétablir l'ordre; élu définitivement chef d'un régime reconnu, comment restaurera-t-il l'autorité et l'unité?

Sa politique est énigmatique et sa situation précaire au milieu des partis. Il temporise et il intrigue. Il a toujours été subi comme un mal nécessaire et non comme une force irrésistible, par les Mandchous d'abord, puis par les constitutionalistes, aussi bien que par les républicains. La foule lui reproche sa trahison vis-à-vis du jeune empereur Koangsiu, le réformateur défunt. Il semble qu'il n'ait visé qu'à entretenir la division, évitant de ruiner définitivement l'un ou l'autre parti, pour se maintenir. Point de sympathie autour de lui, point de popularité, sauf dans les imaginations européennes; encore les puissances étrangères qui le soutiennent et lui ont tardivement fourni de l'argent n'ont-elles pas consenti à recon-

1. L. Wieger, *Textes historiques*, p. 754.

naître son gouvernement dès l'époque de cette créance. Il est toujours à l'essai, multipliant ses preuves de savoir-faire, mais toujours sans puissance de réalisation. Il n'inspire pas confiance; il semble n'avoir pas même confiance en soi : il négocie avec prudence. Il se contente d'être le gardien du pouvoir, le conservateur qui en assure la transmission, mais ne l'assume pas pour son compte. Il a veillé à ce que l'indiscipline, aussi bien que la dictature du parti militaire triomphant, ne se substituassent pas au gouvernement défaillant.

Par tempérament ou par nécessité, Yuan s'est abstenu de violence jusqu'à ces derniers temps où il réprima impitoyablement ce qu'on a appelé la seconde révolution. Il n'a point étouffé les hommes nouveaux du sud, mais il n'a non plus consolidé le pouvoir qu'il détenait. Il a laissé s'écrouler le régime impérial; il a contribué à sa chute; il en a recueilli la succession, mais timidement, sans assurance, ni fierté, ni maîtrise.

*
* *

Ce avec quoi Yuan a compté de gré ou de force, ce que des largesses, même quand il en fut capable, ne purent abolir, c'est un esprit nouveau, c'est l'esprit du sud, c'est ce qu'on peut appeler pour simplifier l'esprit de Canton.

La métropole méridionale est une ville relativement récente en Chine; sa fondation ne remonte pas au delà de notre ère. Canton est, des villes asiatiques, celle que les Européens visitèrent la première et le plus fréquemment, sur les côtes chinoises; de Canton sont partis pour l'Amérique et les îles de la Sonde les plus nombreux émigrants : toutes ces influences se retrouvent dans sa physionomie.

Canton n'a point la disposition régulière et l'harmonie de plan de Péking; Canton n'a point un pittoresque quartier mandchou tout en jardins et en verdure comme Tchentou, célèbre encore par son petit marché aux lanternes dans la grande rue, de la tombée du soir jusqu'à neuf heures; Canton n'a point le mail ombreux des cèdres séculaires qui ornent Tayuenfou; ni les quartiers retirés et provinciaux, à la manière

de certains coins de Caen, comme on en trouvait encore à Wout'chang, avant les destructions révolutionnaires; Canton n'est point une ville spacieuse comme Nanking, et l'on n'y vient point goûter le charme, de l'eau, des monts et des bois comme à Soutcheo et Hangtcheo. C'est tout au plus si les belles filles de Canton, avec qui l'on dînait naguère sur l'eau dans les bateaux lumineux, avant qu'ils fussent brûlés, étaient aussi réputées que celles des deux cités fleuries du centre.

A Canton les grandes dalles glissent et basculent, les rues sont étroites, obscures, encombrées de gens et d'étalages bariolés. C'est riche partout et minable partout. Dans les temples de familles, dans les lieux où se réunissent les marchands des grandes provinces, dans les théâtres, s'accumule l'éclat des laques et des ors mêlés à l'étain terne et aux bois sombres, fouillés et surchargés de détails. Dans ce caravansérail chinois la richesse et la gueuserie se pressent : quartier des perles et des pierres précieuses, quartier des plumes de paon, quartier des éventails de soie, des ivoires doux, des broderies éclatantes. Il y a aussi les quartiers honteux. Tout ce qui brille en Chine luit dans le clair obscur de rues grises et humides où les velums et les grandes enseignes d'étoffes blanches et bleues jettent de l'ombre.

Ces dernières années, à l'arrivée du chemin de fer, un air nouveau traversa cet étiolement. Un quai ensoleillé, long de plusieurs kilomètres, fut construit en façade de cette ville ténébreuse. De hautes constructions s'édifièrent, bâtiments officiels à la moderne, luxueuses demeures privées aux lourdes colonnes, cercles de tous groupes, surtout politiques, maisons de presse et d'électricité, et, pour la foule, énormes maisons de thé, de vin, de jeu et de théâtre, à trois étages, toutes étincelantes de glaces biseautées et bariolés de vitraux, tandis qu'à l'autre bout du quai, le quartier pacifique de Chamine, sous ses arbres et ses verdures, le quartier des commerçants étrangers, paraissait mourir sur son îlot. C'était ici l'opposé de Changhai où toute l'activité du trafic est sur les concessions étrangères.

Canton devenait par son quai, par ses constructions municipales, par ses bâtiments privés, par ses ambitions à l'américaine, par ses citoyens qui avaient traversé l'Océan, la

première ville moderne de Chine. L'esprit des habitants aussi se modernisa. En relations constantes avec le grand marché mondial de Hongkong, avec l'Indochine, Penang et Singapore, ils acquirent et implantèrent dans la cité un esprit de bourgeoisie, où se mêlaient l'attrait de l'argent, la suffisance du parvenu, la passion du jeu. Dans ce milieu mobile fermenta la haine de tout ce qui était établi. Les nouveaux riches de la « commune » de Canton firent subir toutes les vexations possibles aux notables et aux lettrés anciens. Joueurs, beaux parleurs et grands prometteurs, gens sans surface et sans assise, les Cantonais ne furent plus gens sûrs parmi les Chinois et ils démentirent la réputation d'honnêteté de leurs compatriotes. Ils se montraient haineux et flatteurs dès qu'ils étaient tentés : nulle part les usages étrangers ne s'acclimatèrent plus rapidement; nulle part les boycottages ne furent plus violents. On fit descendre en ville pour tenter le coup de force, non seulement la réserve ouvrière des faubourgs, mais celle des campagnes. Aidés de tous les illettrés, les Cantonais détruisirent l'ordre dans leur capitale, tuèrent les autorités, confisquèrent, exilèrent, pressurèrent tous ceux dont ils enviaient la sécurité. Ils inaugurèrent l'emploi de la dynamite pour leurs desseins anarchistes; dans les armées républicaines, ce furent toujours les Cantonais qui alimentèrent le peloton des grenadiers incendiaires.

Quand ils furent les maîtres, quand ils eurent tant abusé qu'ils restèrent seuls sur les lieux désertés, ils tentèrent de reconstruire par la force comme ils avaient brisé par la force. La loi martiale, qui règne par toute la Chine depuis qu'a commencé la République chinoise, ne fut nulle part plus fréquemment ni plus énergiquement appliquée.

Ce sont ces forces tumultueuses qui poussèrent au premier plan l'innocent Sunwen : il fut leur jouet; sa conscience de rêveur comme la délicatesse de son ami Houhanming restèrent pures des exécutions qu'on jugeait salutaires. Ils étaient le drapeau qui entraîne au combat et en couvre les violences.

Le cas de Canton individualisé, c'est le cas de Sunwen. La ville comme l'homme ont aussi peu de gravité foncière.

Politiquement, Canton peut se flatter d'être en Chine le berceau du parlementarisme. Dès le début de la révolution

de 1911, le vice-roi Tchang mingki, en quittant son yamen le 9 novembre, avait lui-même désigné par écrit la Chambre des députés provinciaux comme siège du gouvernement républicain qui succéderait au sien; toutes les communications que la province envoyait à la capitale furent adressées au président de la république cantonaise et au bureau de la presse qui semble ainsi jouer, toutes proportions gardées, le rôle politique du Comité « Union et Progrès » à Constantinople. Le président de la république méridionale, ancien député, est un ancien journaliste très actif; c'est lui, Tchang koeiming, chef républicain de la province, il y a deux mois encore, qui prit l'initiative de la seconde révolution; abandonné, il chercha refuge sur une canonnière française qui le conduisit à Hongkong jusqu'au paquebot allemand en partance pour Singapore.

Sous son autorité de *toutou* (successeur du vice-roi provincial défaillant), c'était le journalisme qui était au pouvoir : c'est sans doute grâce à ces jeunes littérateurs que la ville n'a point subi les brutalités de la révolution : maîtresse de soi, elle put ainsi imposer au pays quelques-unes des grandes idées libérales au nom desquelles les Cantonais, sans trop de violence, ont pu opérer l'expulsion de la dynastie étrangère : Canton représente le triomphe de la pensée. Nulle part en Chine, soit à Péking où Yuan est gardé de si près par ses janissaires personnels, soit à Nanking où Sunwen ouvrait si facilement sa porte, nulle part autant qu'en cette ville pleine de campagnards dangereux et malaisés à discipliner, nulle part la force ne paraît davantage soumise à l'esprit.

Le premier président qui arriva le 11 novembre de Hongkong, où il dirigeait un journal, fut un enfant du pays instruit au Japon, Houhanming. Après six semaines de fonctions, ce fin lettré, dont les édits en période révolutionnaire étaient si élégants, céda le pouvoir à l'un des deux vice-présidents, Tchang, puis reprit, et quitta encore ce poste d'énergie. Il fut tenté d'être autoritaire à certaines heures difficiles, mais la pensée chez lui garda toujours sa maîtrise. Les journaux, l'*Égalité*, les *Droits de l'homme*, l'*Aurore*, le *Citoyen* instruisent le peuple; ceux qui écrivent là sont de pauvres gens d'ordinaire, mais la plume est fine et ils la manient avec

ironie ; ils censurent impitoyablement leur gouvernement nouveau, comme l'ancien celui des Mandchous.

Les clubs, les fédérations, tous ces organes si ardents à garantir la paix et à défendre l'individu se multiplient à Canton ; quoique le premier d'entre eux, la Société du serment dont les membres se vouaient à la mort et promettaient de résister jusqu'au bout, ait manifesté parfois une intransigeance intraitable, dans l'ensemble ce furent des agents d'ordre et de justice. Notables et commerçants se réunissaient pour être autorisés comme groupes à présenter des requêtes au gouvernement. Le commerce et la bourgeoisie voulaient-ils se protéger contre le vol des soldats? on fondait une société, on s'assemblait pour discuter ; avant de se séparer, on se faisait photographier ; puis les conclusions étaient transmises à l'autorité, sans que les individualités privées, en faveur de qui on réclamait, fussent personnellement mises en cause : chacun des membres était garanti par l'ensemble. Un groupement de marchands décida de renoncer à la moitié des bénéfices d'un mois et apporta cette forte somme au gouvernement pour le maintien de l'ordre dans les rues. Dans un autre groupement on vota que 1 400 des membres feraient l'exercice tous les jours, sorte de garde municipale, pour se défendre contre les soldats, et l'idée fut acceptée par le gouvernement à la condition qu'en cas de besoin ils se joindraient à la grande expédition qui devait aller à l'assaut de Péking.

Les journalistes furent ainsi à Canton de puissants organes de paix, de lumière et de franchise ; tout ce qu'ils reprochent à Yuan c'est sa fausseté, qui empêche aussi bien soit l'entente, soit le triomphe de l'un ou l'autre parti.

L'esprit de Canton, c'est le contrôle, et cela non seulement dans le strict domaine du budget provincial et des réformes locales, mais sur l'ensemble de la politique générale ; c'est l'autonomie régionale, opposée à la centralisation d'empire ; c'est à la fois l'élan irréfléchi et l'esprit critique des républiques.

Ces procédés-là sont nouveaux en Chine, où le paysan répond invariablement, quand on le questionne sur autre

chose que son intérêt immédiat : *Koan che, c'est affaire mandarinale.* Cet esprit civique, Yuan doit les prendre en considération et l'unité ne peut plus se refaire comme autrefois dans l'histoire, par suppression violente de ce qui la contredit.

Dans les premiers temps, Yuan tint compte de ces forces : le parti nationaliste des *Kouomingtang*, l'ayant emporté aux élections, imposait ses hommes dans le Cabinet comme dans les chambres. Au cours des mois qui suivirent la conclusion de l'emprunt de 630 millions, tous ceux qui, ne se contentant pas du programme libéral de l'empire, ne voulaient pas s'entendre avec les réformistes modérés et timorés, tous ceux qui ont brusquement amené la Chine au nouveau régime, furent circonvenus ou menacés. Le nouveau ministère n'est plus composé que des hommes de l'ancien régime. Les parlementaires de choix n'arrivent même pas à s'entendre sur les articles de la Constitution ; leurs séances manquent d'ardeur. Tous les hommes du nouveau régime, naguère courtisés à Péking, hier déclarés traîtres par « ordre présidentiel » ont été mis en demeure de fuir et sont aujourd'hui à l'étranger, surtout au Japon. Yuan est maître incontesté, mais il est seul et sans argent. Ce n'est plus la désunion dans le pays ; c'est encore, comme à la fin de l'Empire, la discorde entre les Chinois du dehors et ceux du dedans. Sunyatsen et les siens peuvent recommencer à fomenter des soulèvements.

***

Les individualités les plus actives de la Chine en révolution sont mises au banc de la République de Yuan. Qu'advient-il des institutions nouvelles ?

Pour avoir senti leurs intérêts particuliers, et s'y être attachées, les provinces resteront-elles irréductiblement séparatistes ? Une forme de fédéralisme politique et administratif à la manière suisse ou américaine, voire allemande ou autrichienne, n'est-elle pas compatible avec l'ancienne centralisation chinoise ? Les liens qui unissaient les provinces à la capi-

tale étaient assez lâches, sous l'ancien régime. Le fédéralisme n'est-il pas tout le contraire du séparatisme? Yuan le tolère-t-il?

On représente habituellement Yuan comme un centralisateur, parce qu'il a destitué nombre de *toutous* provinciaux. En face de lui, on imagine en bloc les Jeunes Chinois comme des autonomistes. La vérité semble plutôt que Sunwen et ses adeptes, hâtivement et superficiellement formés à l'étranger, n'ont qu'une conception de gouvernement : pasticher la centralisation occidentale. Ils n'ont retenu de leur pseudo-éducation européenne faite en Amérique, et au Japon surtout, que des formules et des exemples qui sont faux et sans valeur si on prétend les appliquer tels quels hors de la contrée où ils se rencontrent. Dans un sens tout opposé, Yuan fait de patients efforts pour adapter le nouveau régime à l'ancien. Évidemment à l'heure actuelle les événements peuvent donner le change : qu'il s'agisse des chemins de fer d'État, de l'emprunt d'État, du contrôle, Yuan paraît irréductiblement attaché à l'ancien régime et même désireux de le renforcer. N'est-il pas obligé d'ailleurs de rétablir l'autorité qui a disparu avec la ruine du trône? n'est-il pas tenu aussi de reconstituer une unité morale? C'est là une conception qui dépasserait les rêves simplistes de sudistes ou de nordistes sans consistance.

Malgré les apparences du moment Yuan, ne peut pas ignorer les vraies pensées du lettré chinois, qui sont anticentralisatrices. Il ne peut pas ne pas être le continuateur de la tradition chinoise que Sunyatsen et son entourage n'ont même pas paru soupçonner lors de leur court passage aux affaires à Nanking.

Mais alors quelles franchises locales, communales ou provinciales, sont compatibles avec la centralisation politique et la cohérence administrative? La défense du territoire et la sûreté du régime relèvent du pouvoir central; mais n'y a-t-il pas des affinités ethniques ou mentales, et des intérêts économiques que le nouveau régime doit respecter? Quelle liberté doit être laissée aux chambres de commerce? Comment faut-il entendre les cercles régionaux dont Liyuenhong propose la formation? C'est ce qu'on ne peut déterminer qu'à l'épreuve. Ni les mœurs en tout cas, ni les conditions de l'activité

chinoise ne réclament cette politique d'unification qu'on prête à Yuan sur de fausses apparences et que sa conduite jusqu'ici dément.

Ce n'est point par en haut que peut se faire la réorganisation de la vie chinoise. Ceux qui croient à l'efficacité du contrôle central, chinois ou étranger, font un contresens. Le développement de la Chine ne peut partir que de groupes locaux, d'initiatives individuelles, d'associations industrielles ou commerciales privées, guildes et corporations qu'il faut non seulement respecter, mais encourager.

Yuan n'est point toujours apparu comme l'homme nécessaire. On pouvait lui préférer quelqu'un de ses heureux adversaires auprès de l'impératrice ; on songea au vice-roi Tsen ; tels gestes de Yuan et son attitude vis-à-vis du Parlement ou de certains toutous prêtèrent à équivoque et provoquèrent les récentes déclarations d'indépendance ; rien ne s'opposerait à ce que la politique de Yuan — qui n'a point été de violence jusqu'ici, mais de protection — continuât d'être appliquée par un homme aussi ferme que lui, également au courant des besoins vitaux du pays, mais mieux accueilli des éléments nouveaux que ne semble l'être à cette heure celui dont on finit par redouter la dictature. Tsen tchounsiuan qui semblait avoir la confiance du Sud pouvait éviter qu'un conflit ne s'engageât sur des malentendus. Le heurt n'est à craindre que si Yuan dévie de la ligne de conduite qu'il a suivie jusqu'ici, s'il n'admet plus, comme il a fait un moment, la division du pouvoir pour la plus grande prospérité du pays, s'il prétend imposer brusquement et violemment l'unité par sa dictature, sans considération pour le législatif.

*
* *

Enfin, quelque fécondes que puissent être les tendances particularistes des plus riches et industrieuses provinces, l'unité nationale peut être imposée par la menace de l'intervention étrangère.

Si l'indépendance de la Chine peut être mise en danger comme l'Angleterre semblait l'indiquer, récemment, d'accord avec la Russie et la France, à son allié japonais, il ne saurait

plus être question pour les Chinois d'admettre la sécession de certaines provinces. Au sud comme au nord, Sun, Yuan, Tsen ont fait appel au patriotisme chinois en face de l'ennemi; mais où est l'ennemi? Le Sud reproche à Yuan d'avoir capitulé devant la Russie dans les questions mongoles, et, en signant le contrat d'emprunt avec les banques des cinq puissances, d'avoir accepté le contrôle étranger. Le Nord reproche au Sud d'avoir sollicité et reçu le secours du Japon pour s'opposer à la prétendue dictature de Yuan.

De part et d'autre on estime que l'intervention étrangère européenne ou japonaise menace le pays. Yuan envoie Souen paoki en mission au Japon pour y contre-balancer près du gouvernement et des notables l'influence de Sunwen et de Hoangsing qui montrent l'invasion de l'or européen comme une menace pour l'intégrité du monde jaune.

C'est l'indépendance souveraine du pays qui est en jeu; s'il y a divison entre les provinces, le démembrement de la Chine est d'autant plus aisé. Il s'agit du territoire, il s'agit de la liberté commerciale menacés par le Japon ou par la Russie tout au moins. C'est le morcellement ou le partage en perspective, ce peut être la perte des provinces de l'Est. Pour conjurer le danger, la patrie doit être unie. La république n'est possible en Chine que si le partage de la Chine est impossible.

Tant que le pays n'était pas menacé gravement par le voisin, Yuan pouvait renoncer à la force pour imposer l'unité, éviter la dictature et laisser l'union se faire d'elle-même, accepter la division comme un facteur possible de progrès et de prospérité au dedans, reconnaître un esprit nouveau dont les souverains anciens semblaient n'avoir pas encore toléré la naissance, développer un régime moderne en Chine. Mais cela n'est possible que si les convoitises étrangères sont d'accord pour ne point se partager leur proie. Le progrès même de la Chine, tant ce vieil empire est caduc, est à la merci de ses voisins. Elle est trop faible, ou trop vaste, pour se protéger elle-même.

La Chine d'autrefois sortait plus forte des interrègnes dynastiques: elle ne redoutait pas les alternances d'inertie et d'explosions violentes. Yuan jusqu'ici n'a point montré qu'il

fût capable soit d'absorber, soit de détruire le mouvement républicain; à peine en a-t-il pu expulser les chefs. Il avait à craindre l'intrusion de l'étranger pour entraver son œuvre lente de réorganisation et d'union.

L'avenir dira si les emprunts au dehors, aux conditions où ils furent stipulés, et si la reconnaissance de la république chinoise d'un commun accord par les puissances, peuvent garantir au pays la sécurité pour se renouveler ou s'ils annoncent l'entente des nations intéressées pour préparer l'exploitation internationale de la Chine. Le gouvernement de Yuan, pour n'avoir pas su faire l'union au dedans comme ses prédécesseurs, est-il consolidé ou compromis par l'or et la diplomatie des étrangers?

EDMOND ROTTACH

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

		Pages.
VICTOR MARGUERITTE . .	La Rose des Ruines (3e *partie*)	5
Gal LAFFAILLE	Mémoires : I. — L'École de Mars (1794)	40
LOUIS VILLAT	La Question corse	64
LOUIS ANDRÉ.	Le vrai Claude Gueux	89
MARC LE GOUPILS	Huit mois de Vacances (1870-1871).	106
JEAN DE FOVILLE	Bethsabée (*fin*)	127
ERNEST A. BOYD.	Le Théâtre irlandais.	191
ANDRÉ DUBOSCQ	Syrie et Palestine	206

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

CÉCILE DE TORMAY . . .	Au Pays des Pierres (1re *partie*).	225
Gal LAFFAILLE	Mémoires : II. — L'École Polytechnique en 1794.	266
GEORGES ROZET	Une Retraite au Collège d'Athlètes	300
VICTOR MARGUERITTE . .	La Rose des Ruines (*fin*)	325
ANDRÉ LIARD.	Un grand Port français : Rouen	358
MARC LE GOUPILS. . . .	Huit Mois de Vacances (1870-1871).	385
★ ★ ★	La Campagne du Tadla.	417

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

		Pages.
FRANCOIS MAURIAC. . . .	La Robe prétexte	449
PAUL ADAM.	La Société brésilienne. — I	477
Gal PALAT	Bazaine avant 1870.	499
PIERRE BERTON	Desclée : Souvenirs de la Vie de Théâtre.	513
MARCEL MAUSS.	L'Ethnographie en France et à l'Étranger. — I .	537
CÉCILE DE TORMAY . . .	Au Pays des Pierres (2e *partie*).	561
A. DUPOUY	Les Thoniers	605
JEAN LORÉDAN.	Une Sorcière au XVIIIe Siècle.	636
PIERRE ARMINJON. . . .	L'Avenir de la Turquie.	654

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

LOUIS LIARD.	Souvenirs de petite Ville.	673
J.-H. ROSNY AÎNÉ. . . .	L'Appel du Bonheur (1re *partie*).	698
MÎTCHKA	Chef idéal; idéal Régiment	743
PAUL ADAM.	La Société brésilienne (*fin*)	764
ALFRED GUIGNARD. . . .	Le Régime forestier de l'A. O. F.	781
ANDRÉ MAUREL.	Caprarola.	800
MARCEL MAUSS.	L'Ethnographie en France et à l'Étranger. — II.	815
CÉCILE DE TORMAY . . .	Au Pays des Pierres (*fin*)	838
EDMOND ROTTACH	La Chine désunie	877

20e Année. N° 20. 15 Octobre 1913.

GENERAL LIBRARY
NOV - 3 1913
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Louis Liard	*Souvenirs de petite Ville*	673
J.-H. Rosny aîné	*L'Appel du Bonheur* (1re partie)	698
Mitchka	*Chef idéal; idéal Régiment*	743
Paul Adam	*La Société brésilienne* (fin)	764
Alfred Guignard	*Le Régime forestier de l'Afrique occidentale*	781
André Maurel	*Caprarola*	800
Marcel Mauss	*L'Ethnographie en France et à l'Étranger.* — II.	815
Cécile de Tormay	*Au Pays des Pierres* (fin)	838
Edmond Rottach	*La Chine désunie*	877

Copyright 1913, by *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1913

LIVRES NOUVEAUX

PORTRAITS ET SOUVENIRS,

par **Henri de Régnier.**

Ces souvenirs sont aussi vivants que ces portraits ont de relief. On ne saurait les oublier. Leur recueil compose un livre de l'agrément le plus rare. M. Henri de Régnier nous y laisse pénétrer dans l'intimité de ses goûts et de sa mémoire de lettré raffiné qui se voua noblement au culte exclusif de l'art. On l'y surprend au naturel dans sa politesse accomplie et l'on y apprend à aimer de plus près le poète que l'on admire.

LETTRES ET DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE JOACHIM MURAT,

publiés par **S. A. le Prince Murat.**
(Introduction et notes de P. Le Brethon.)

Le septième volume de cette grande publication met en évidence le rôle joué par Murat à Naples de juillet 1808 à février 1809. Quoique regrettant d'être retenu loin des champs de bataille, le beau-frère de Napoléon se donne tout entier à son nouveau royaume : il réorganise l'armée, tient tête aux Anglo-Siciliens, maintient l'ordre dans les Calabres apportant à l'accomplissement de ses devoirs royaux une conscience et une activité qui n'avaient pas encore été assez remarquées. Les notes de M. Le Brethon aident heureusement à l'intelligence de ces documents où Murat nous apparaît grandi et sous un jour nouveau.

NOUVELLES ASIATIQUES,

par le **comte de Gobineau.**

Le comte de Gobineau, fort connu pour ses théories d'amateur sur les races humaines, ne l'est peut-être pas assez pour les nouvelles que voici et que M. Tancrède de Visan a eu l'opportune idée de rééditer. Beaucoup de grâce et d'esprit s'y dépensent heureusement au cours de six récits menés d'une main très experte et qui méritent à leur auteur une place fort honorable aux côtés des maîtres de notre littérature exotique.

MÉLANGES SUR L'ART FRANÇAIS,

par **M. Bengesco.**

Ce livre témoigne d'un amour de notre art national et d'un sérieux dans l'érudition qui disposent tout de suite en sa faveur. Quatre notices d'inégale importance en composent la première moitié : il y est pieusement parlé de Raffet, de La Tour, de Carpeaux et de Gustave Moreau. Le reste du volume est occupé par une étude sur un ornemaniste trop oublié, Rançon, et par un long essai, remarquablement documenté, sur le mobilier français depuis les origines jusqu'au XVIIIe siècle, où Mlle Bengesco démontre qu'aucune influence étrangère ne réussit jamais à dévoyer notre goût.

MARIE-ANTOINETTE, FERSEN ET BARNAVE,

par **O.-G. de Heidenstam.**

Au château de Löfstad, en Ostrogothie, qui appartient à la famille Piper, depuis qu'elle s'est alliée il y a plus d'un siècle aux Fersen, M. O.-G. de Heidenstam a pu consulter deux précieuses correspondances : l'une est composée des lettres que Fersen adressait à sa sœur Sophie Piper tandis qu'il était à l'étranger, et dans lesquelles il lui parle de son amour pour Marie-Antoinette; l'autre, qui porte la mention *Correspondance politique de la Reine*, renferme les lettres qu'échangea Marie-Antoinette avec Barnave et d'autres membres de la Constituante. Par les extraits publiés dans cette revue, nos lecteurs ont pu juger de l'intérêt, et de l'importance de cette double correspondance qui, donnée ici in-extenso, révèle chez Marie-Antoinette un jugement très fin et très sûr en matière politique.

CORRESPONDANCE DE BOSSUET,

publiée par **Ch. Urbain et E. Levesque.**

Il n'y a plus à faire l'éloge de cette œuvre monumentale ni des savants éditeurs. Ce septième tome nous donne la correspondance de Bossuet, de janvier 1695 à juin 1696. Mme d'Albert, Mme de Béringhen, Mme Cornuau, telles sont les principales destinataires des lettres du grand évêque : autant dire que, dans ce volume, c'est Bossuet directeur de conscience qui nous apparaît surtout; quelques échos de la querelle du quiétisme nous parviennent encore cependant, et les lettres à Mme de La Maisonfort évoquent la fin de cette triste aventure.

FILLES NOBLES ET MAGICIENNES,

par **Humbert de Gallier.**

A la suite de M. de Gallier, nous pénétrons dans les chapitres nobles et dans les abbayes de femmes, nous sommes introduits chez les maîtresses de maison du XVIIe et du XVIIIe siècle, et nous les accompagnons chez la sorcière ou la diseuse de bonne aventure, car l'envie prenait souvent nos grand'mères d'interroger l'avenir. Chemin faisant, l'auteur détruit bien des légendes et le monde charmant qui mourut en 1789 nous apparaît moins dépravé que l'on s'est trop plu à l'imaginer et à l'écrire.

L'ANNÉE DRAMATIQUE 1911-1912,

par **Henri Bidou.**

Ce recueil de feuilletons hebdomadaires choisis, revus et classés, consacre la réputation de critique dramatique que l'auteur n'a pas tardé à s'acquérir. M. Henri Bidou a de la pensée, de la culture et du talent. Il a de l'esprit aussi et du goût, un goût très fin, très nuancé, que reflète son style pittoresque, plein de souplesse et de vivacité.

Comptoir National d'Escompte de Paris

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 200.000.000 de Francs, entièrement versés

SITUATION au 31 Août 1913

ACTIF :

Caisse et Banque	192.847.925 67
Portefeuille	929.050.983 55
Reports	60.106.814 29
Correspondants « Effets à l'Encaissement »	118.157.569 02
Comptes Courants débiteurs	147.355.968 18
Rentes, Obligations et Valeurs diverses	7.738.563 58
Participations financières	5.565.407 35
Avances garanties	192.483.668 08
Comptes débiteurs par Acceptations	150.521.701 49
Agences hors d'Europe	15.524.971 33
Comptes d'Ordre et Divers	28.698.327 46
Immeubles	15.841.544 »
Fr.	1.863.893.444 »

PASSIF :

Capital	200.000.000 »
Réserves	39.345.140 33
Comptes de Chèques et Comptes d'Escompte	737.981.061 66
Comptes Courants créditeurs	619.610.211 66
Bons à Echéance fixe	50.670.410 »
Acceptations	151.294.317 40
Comptes d'Ordre et Divers	64.992.302 95
Fr.	1.863.893.444 »

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE
Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

CHEMINS DE FER DE P.-L.-M.

L'ORIENT ET L'ÉGYPTE

vià Marseille

Billets simples, valables 45 jours, 1re et 2e classes, délivrés à la gare de Paris P.-L.-M. et dans les Agences des Compagnies des Messageries Maritimes, Fraissinet et Paquet pour l'un quelconque des ports ci-après : Alexandrie, Beyrouth, Constantinople, le Pirée, Smyrne, Jaffa, Port-Saïd, Batoum, Salonique, Odessa, Samsoun, etc.

Billets d'aller et retour, valables 120 jours, 1re et 2e classes, délivrés à la gare de Paris P.-L.-M. et dans les Agences des Compagnies des Messageries Maritimes et Paquet pour certains des ports indiqués ci-dessus.

Arrêts facultatifs sur le réseau P.-L.-M. Le trajet de Paris à Marseille peut être effectué soit par la Bourgogne, soit par le Bourbonnais.

Pendant la saison d'hiver, Paris et Marseille sont reliés par des trains rapides et de luxe composés de confortables voitures.

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art, etc.**

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser
SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

PYRÉNÉES - COTE-D'ARGENT

Jusqu'au 1er novembre inclus, ce train est composé exclusivement de wagons-lits offrant des places de salons-lits à 3 lits, de compartiments à 2 lits et de couchettes.

Départ de Paris-Quai d'Orsay à 21 h., arrivée à Biarritz à 7 h. 48, à St-Jean-de-Luz à 8 h. 1, à Irun à 8 h. 25, à St-Sébastien à 9 h. 3.

Au retour, départ de St-Sébastien à 20 h. 14, d'Hendaye à 20 h. 57, de St-Jean-de-Luz à 21 h. 14, de Biarritz à 21 h. 25.

Une partie du train se séparant à Dax, desservira directement, jusqu'au 20 septembre, Pau, Lourdes, Pierrefitte-Nestalas et, par cette dernière gare, Cauterets, Luz-St-Sauveur et Gavarnie.

A partir du 21 septembre, cette partie du train s'arrêtera à Pau.

A l'aller : arrivée à Pau à 7 h. 59, à Lourdes à 8 h. 58, à Pierrefitte-Nestalas à 9 h. 38.

Au retour : départ de Pierrefitte-Nestalas à 20 h. 12, de Lourdes à 20 h. 41, de Pau à 21 h. 27.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 bis, Faubourg Saint-Honoré.

Vente au Palais à Paris, le samedi 25 octobre 1913, à 2 h. : **PROPRIETE de CAMPAGNE** sur le bord de la Seine à **CHATOU** (S.-et-O.), 7, avenue d'Epremesnil. Contenance : 2,480 mètres environ ; libre de location. Mise à prix : **40.000** francs. S'ad. à Mes Péronne, David et Mutel, avoués ; Durant des Aulnois, Fleury et Ch. Champetier de Ribes, notaires.

1° R. **ST SAUVEUR**, 3. R. b. 10.738 fr. M. à p. 120.000 fr. 2° r. d'Aboukir, 88. R. b. 5.896 f. M. à p. 70.000 f. Adjud. 1, **21 oct.** Me Breuillaud, r. St-Martin 323.

Ad. à Noisy-le-Sec, ét. Corpechot, n., **26 oct.**, 2 h. p. **MAISONS ET PAVILLON** 1° à Bagnolet, 12, av. de Roses; 2° aux Lilas, 43, r. de Romainville ; 3° à Drancy, 15, r. Concorde. Ce 555m. M. à p. 8.000, 2.500 et 8.000 f.

LES THÉS

Maravilla *de Ceylan* **Muno-Cooty** *de Ceylan*

SE TROUVENT DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

Poids Français — Origine Garantie

DEPOT & VENTE

14, Rue de Rome, Paris - Téléph. 239-40

La Maison répond immédiatement à toute demande d'adresse de Dépôt en Province.

Chemins de fer d'Orléans, du Midi, du Nord de l'Espagne, de Madrid-Saragosse-Alicante, Andalous, du Sud de l'Espagne et de Bobadilla à Algésiras.

AUTOMNE 1913

VOYAGES en ESPAGNE et au MAROC

La Compagnie d'Orléans délivrera du **15 Septembre** au **31 Octobre 1913** inclus, au départ de Paris et de toutes les gares et stations de son réseau, des billets spéciaux de 1re et de 2e classes, à prix très réduits, permettant d'atteindre Madrid, Cordoue, Séville, Cadix, Grenade, Malaga et Algésiras et comportant dix itinéraires différents :

EXEMPLES :

1er Itinéraire : Paris à Madrid et retour : 1re classe 180 fr., 2e classe 129 fr.
2e Itinéraire : Paris à Séville et retour : 1re classe 250 fr., 2e classe 183 fr.
5e Itinéraire : Paris à Algésiras et retour : 1re classe 286 fr., 2e classe 209 fr.
9e Itinéraire : Paris à Séville, Grenade, Baeza, Madrid et retour..... 1re classe 276 fr., 2e classe 202 fr.

Validité pour le retour jusqu'au 31 Décembre 1913, dernière date pour l'arrivée du voyageur à son point de départ. Faculté d'arrêt : en France, à Bordeaux, Bayonne et Hendaye ; en Espagne à tous les points du parcours.

SERVICES RAPIDES QUOTIDIENS PAR TRAINS RAPIDES ET TRAINS DE LUXE

Traversée d'Algésiras à Tanger en 2 heures 1/2 environ

KRIÉGER

74, Faub' Saint-Antoine **PARIS** *27, Rue du 4-Septembre*

GRAND PRIX EXPOSITION DE BRUXELLES 1910

AMEUBLEMENT

TAPISSERIE DÉCORATION

MENUISERIE D'ART BOISERIES

Installations complètes d'Appartements, Villas, Châteaux, etc.

TAPISSERIES ANCIENNES — REPRODUCTIONS DE MEUBLES ET SIÈGES ANCIENS
MEUBLES ET SIÈGES ANGLAIS — LITERIE COMPLÈTE — LITS EN CUIVRE

GARDE-MEUBLE

Succursales { NICE : 5, Boulevard Victor-Hugo. — LILLE : 101, Rue Nationale.
LE CAIRE — ALEXANDRIE — BUCAREST — LONDRES.

BUREAU COMMUN
DES

Compagnies de Chemins de fer Espagnols

20, RUE CHAUCHAT - PARIS

VOYAGES EN ESPAGNE

A PRIX RÉDUITS

(Billets délivrés toute l'année)

1° **ITINÉRAIRES SEMI-CIRCULAIRES** fixes avec parcours additionnels facultatifs.

2° **BILLETS CIRCULAIRES** à itinéraire tracé au gré du voyageur.

3° **CARNETS KILOMÉTRIQUES INDIVIDUELS**, pour parcourir de 2.000 à 12.000 kilomètres sur les lignes des principaux chemins de fer espagnols et **COLLECTIFS** de 3.200 à 12.000 kilomètres.

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons, 88

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE, 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DUSSUEIL fils, 57, quai d'Orléans.

A ANVERS. — M. Aug. FIÉVÉ, 80, Place de Meir, 80

A BERLIN. — M. C.-A. MÜLLER junior Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.

A BUENOS-AYRES. — M. JUAN M. LABOURDETTE Corrientes, 151.

Table décennale de la "REVUE DE PARIS"

(1894-1903)

I. TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS.

II. TABLE ANALYTIQUE PAR MATIÈRES.

III. TABLE GÉOGRAPHIQUE PAR RÉGIONS.

PRIX : 2 FR. 50

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris

PNEU LE GAULOIS

Établissements BERGOUGNAN

USINES A CLERMONT-FERRAND

9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE : 259.24

18, Rue Saint-Augustin, PARIS

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, Rue Racine - PARIS

Ouvrage complet

RENÉ MÉNARD et CLAUDE SAUVAGEOT

VIE PRIVÉE DES ANCIENS

depuis les premières dynasties de l'Égypte jusqu'à la chute du monde païen

Nouvelle édition publiée par Edouard Rouveyre avec sommaires analytiques et index des noms propres cités

Les Institutions dans l'Antiquité

VII

INSTITUTIONS CIVILES

Un volume in-8°, orné de 380 planches reproduites d'après les monuments originaux.

Prix broché ..... 5 fr.

VIII

INSTITUTIONS RELIGIEUSES

ÉDUCATION

Un volume in-8°, orné de 344 planches reproduites d'après les monuments originaux.

Prix broché ..... 5 fr.

VOLUMES PARUS PRÉCÉDEMMENT :

LES PEUPLES DANS L'ANTIQUITÉ

I - II

Egypte. — Asie. — Grèce. — Italie.

DEUX VOLUMES. — 722 CARTES ET FIGURES

LA FAMILLE DANS L'ANTIQUITÉ

III - IV

Constitution et Composition de la famille

Vêtement. — Habitation

DEUX VOLUMES. — 815 CARTES ET FIGURES

LE TRAVAIL DANS L'ANTIQUITÉ

V - VI

Agriculture. — Industrie. — Commerce

Architecture. — Beaux-Arts

DEUX VOLUMES. — 750 CARTES ET FIGURES

Prix de chaque volume, broché ..... 5 fr.

L'ouvrage complet, 8 volumes, *3000 dessins*. — Prix brochés ..... 40 fr.

En belle reliure d'amateur ..... 60 fr.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS

Nouveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE
dirigée par le Dr GUSTAVE LE BON

YVES DELAGE
de l'Institut
et MARIE GOLDSMITH

LA PARTHÉNOGÉNÈSE

Un volume in-18. — Prix ..... **3 fr. 50**

Les auteurs se sont proposé de montrer l'évolution graduelle des idées des biologistes dans la question de la parthénogénèse expérimentale, les phases par lesquelles elle a passé, le terme atteint.

G. BLOCH
Professeur à la Sorbonne

La République Romaine

Les Conflits Politiques et Sociaux

Un volume in-18. — Prix ..... **3 fr. 50**

L'auteur a voulu retracer dans leurs grandes lignes et leurs traits essentiels, les transformations successives qui ont amené la petite Rome du septième siècle avant J.-C. à l'état où nous la voyons vers le début de notre ère.

MAURICE LEVEL

LES OISEAUX DE NUIT

Un volume in-18. — Prix ..... **3 fr. 50**

Si vous commencez un de ces contes, vous irez jusqu'au bout du volume, MAURICE LEVEL est un conteur de race, et les **OISEAUX DE NUIT** est un des meilleurs volumes de contes qui aient paru depuis plusieurs années.

MADEMOISELLE ROSE

100 FAÇONS

D'ACCOMMODER LE MOUTON

Un volume in-16. — Prix ..... **75** centimes

Ce volume de Mademoiselle ROSE aura le même succès que les précédents, les 100 façons d'accommoder le veau, le bœuf, les volailles, etc.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

Librairie Ancienne Édouard CHAMPION, Éditeur, 5, Quai Malaquais, Paris. Gobelins 28-20

VIENNENT DE PARAITRE :

PIERRE CHAMPION
Archiviste paléographe

FRANÇOIS VILLON

SA VIE ET SON TEMPS

2 volumes in-8 raisin, VIII-332; 450 pages et **49 phototypies hors texte**.
Ensemble. . . . . **20** francs.

Rappel, dernier ouvrage du même auteur :

LA VIE DE CHARLES D'ORLÉANS

In-8 et **16 phototypies hors texte**. . . . . **15** francs.
Couronné par l'*Académie française* (2e prix Gobert)

ŒUVRES
DE
FRANÇOIS RABELAIS

ÉDITION CRITIQUE PUBLIÉE PAR
ABEL LEFRANC
Professeur au Collège de France
JACQUES BOULENGER, HENRI CLOUZOT, PAUL DORVEAUX
JEAN PLATTARD et LAZARE SAINÉAN

Tome second. — GARGANTUA
CHAPITRES XXIII-LVIII (ET DERNIER)
Beau volume in-4. . . . . **10** francs.

Tome premier. — GARGANTUA
PROLOGUE — CHAPITRE I-XXII
Avec une Introduction, une Carte et un Portrait
Beau volume in-4 de CLVI-214 pages . . . . . **15** francs.
Formera environ 7 volumes auxquels on souscrit (*Les exemplaires sur japon et hollande sont épuisés*)

PROCHAINEMENT :

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE DE CHATEAUBRIAND

Publiée par L. THOMAS. — Tome IV avec un portrait inédit

DÉJA PARUS :

Tome Ier avec un portrait inédit. — Tome II. — Tome III avec un portrait inédit.
Chaque volume **10** francs. — Formera environ 7 volumes auxquels on souscrit.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Nouveauté d'Actualité

ANGEL MARVAUD

L'ESPAGNE

AU XXe SIÈCLE

ÉTUDE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

« M. Angel Marvaud est certainement, au point de vue des questions économiques et politiques, notre meilleur hispanisant. Le livre qu'il nous donne est solide et définitif. A cette enquête impartiale et complète rien ne manque. Une préface historique définit le legs du passé. L'auteur passe ensuite en revue tous les problèmes politiques, l'administration, les partis, le clergé, l'armée : il étudie les questions économiques, financières, agricoles, douanières, industrielles. Il aborde enfin, après le problème social, les relations de l'Espagne moderne avec le Maroc et avec l'Amérique. L'ouvrage de M. Marvaud vient à son heure. Il devra constituer le *vade-mecum* de tous ceux qui veulent travailler au rapprochement franco-espagnol. » *(L'Opinion.)*

Un vol. in-18 de 530 pages, avec *une carte* en couleur *hors texte,* br. . . **5** fr.

Précédemment paru :

M. QUILLARDET

ESPAGNOLS ET PORTUGAIS CHEZ EUX

Un volume in-18 jésus, broché . . . . . **3** fr. **50**

2e Édition refondue et augmentée

J. FITZMAURICE-KELLY

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Cet ouvrage, dont l'édition anglaise fut traduite en espagnol et en français, est devenu classique. L'édition française étant épuisée, M. Fitzmaurice-Kelly a lui-même récrit son ouvrage en français et il en a fait presque un livre nouveau. Cette 2e édition sera lue avec profit par toutes les personnes cultivées et elle s'impose aux étudiants. o o

Un volume in-8° écu, relié toile, **6** fr. **50**; — broché. . . . . **5** fr.

Bibliographie de l'Histoire de la Littérature Espagnole, par J. Fitzmaurice-Kelly

Une brochure in-8e écu. . . . . **2** fr

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

COLLECTION DES VOYAGES ILLUSTRÉS

L. DE LAUNAY

LA TURQUIE QUE L'ON VOIT

VOICI un livre de voyage et d'étude qui, du fait d'avoir été écrit par un observateur sagace, nous apporte de l'Empire du Croissant des nouvelles fraîches et pour la plupart inédites.

Riche d'observations artistiques et d'informations historiques et sociales, ce livre intéressera tous les curieux de l'Orient; il pourra même leur servir de guide, s'ils veulent visiter la Turquie, à cause de la précision des renseignements, et de la fidélité des photographies nombreuses qu'il renferme.

Un volume in-16, illustré de 60 gravures et de 2 cartes.

Relié toile . . . . . 5 fr. 50 | Broché . . . . . 4 fr.

1913 **9e Année**

JEAN BIROT

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
PROFESSEUR AU LYCÉE CARNOT

STATISTIQUE ANNUELLE DE GÉOGRAPHIE HUMAINE COMPARÉE

I. Population, Superficie. — II. Agriculture, Industrie
III. Commerce. — IV. Finances, Forces militaires

Un volume in-8°, broché . . . . . 1 fr.

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

EMILE FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EN LISANT CORNEILLE

C'EST ici le premier livre d'une série tout à fait nouvelle « En lisant... » M. E. Faguet nous expose clairement son programme : « Je me propose, dit-il dans sa préface, en lisant, en effet, avec mon lecteur, l'auteur ce jour-là choisi, de le situer dans son temps et dans le monde particulier où il a vécu; de saisir la nature particulière de son génie et de la faire saisir sur le texte même; de vivre, autant qu'il est loisible, avec lui... »

Nous voilà loin du ton doctoral. C'est la manière légère et spirituelle, la manière aimable : on apprécie « en lisant »... M. E. Faguet y excelle.

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

ERNEST GRANGER

PETITE HISTOIRE UNIVERSELLE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

ECRIRE une histoire universelle qui, malgré son extrême brièveté, contînt l'essentiel de ce qu'on doit savoir, tel est l'objet que s'est proposé l'auteur de ce livre.

On peut éprouver quelque intérêt, voire quelque plaisir, à refaire une connaissance rapide avec des noms, des faits, des idées, des dates, que l'on a autrefois connus et dont on regrette l'oubli. Pour cela, il est nécessaire d'avoir toujours à portée de la main un livre bref, et dont la qualité essentielle soit la clarté.

Un volume in-16, broché . . . . . 2 fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

ÉMILE NOLLY

Le Chemin de la Victoire

ROMAN

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

G. GUESVILLER et J. MADELINE

La Présidente

ROMAN

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

J.-Ad. ARENNES

Les plus faibles sont les plus forts

ROMAN

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

HUMBERT DE GALLIER

LES MŒURS ET LA VIE PRIVÉE D'AUTREFOIS

Filles Nobles & Magiciennes

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS. — 1726-13

LIVRES NOUVEAUX

KALIGOUÇA LE CŒUR-FIDÈLE,

par **André Lichtenberger**.

Nos lecteurs ont été les premiers à connaître ce curieux roman d'aventures écrit par un moraliste qui prend prétexte d'une fiction galante pour railler à fond l'esprit de chimère du XVIIIe siècle. Le talent de M. André Lichtenberger se meut de plus en plus à l'aise dans ce vivant tableau d'une époque inquiète et séduisante qui n'a plus de secrets pour lui. Et toute la grâce qu'y répand son ton de léger badinage prête une forme charmante au fond durement chagrin de son ironie pessimiste.

SÉPULCRES BLANCHIS,

par **J.-H. Rosny jeune**.

Le drame conjugal que nous présente M. J.-H. Rosny jeune est âprement et puissamment traité et le caractère féminin qui occupe le premier plan du livre se dessine avec un relief singulier. Mais on trouvera aussi dans *Sépulcres Blanchis* des aperçus moraux ou philosophiques qui en font une œuvre de haute portée. Le style est, comme toujours, dense et vigoureux.

LE ROMAN D'UNE REINE SANS COURONNE,

par **W. H. Wilkins**.

(Traduit de l'anglais par Mlle L. B.).

L'héroïne de ce livre, Sophie-Dorothée de Zell, femme de l'électeur de Hanovre qui devint roi d'Angleterre sous le nom de Georges Ier, est une des plus touchantes figures de la fin du XVIIe siècle. Mariée malgré elle à un homme brutal et débauché, elle accueillit un autre amour, et nous pouvons, grâce à la correspondance qui nous a été conservée, pénétrer dans l'intimité de ce roman étrange, tragiquement dénoué. L'auteur nous en retrace les péripéties avec une tendresse émue et nous conte l'expiation de cette malheureuse princesse, qui aima beaucoup et qui souffrit beaucoup.

L'AGRICULTURE MODERNE,

par **Daniel Zolla**.

Dans ce livre l'auteur étudie les transformations de l'agriculture, en se plaçant toujours au point de vue économique, seule méthode qui en permette une intelligence complète. Car les découvertes scientifiques n'ont pas seules déterminé l'évolution agricole : l'abondance des capitaux, les transformations des moyens de transport ont joué un rôle encore plus important. A la fin du volume, trois chapitres sur la hausse des denrées agricoles depuis dix ans, sur l'amélioration de la condition des salariés et sur l'exode rural mettent en lumière le lien qui rattache ces phénomènes aux progrès de l'agriculture.

L'ANCIEN CLERGÉ DE FRANCE, LE CLERGÉ DE FRANCE PENDANT LA RÉVOLUTION,

par **l'abbé Augustin Sicard**.

« Pour le clergé, plus encore que pour les autres classes de la nation, la Révolution a creusé un abîme entre le présent et le passé. La religion, la hiérarchie sont les mêmes avant et après cette date fatidique ; mais le décor extérieur, la situation sociale et politique, les richesses, le rôle profane, que les âges avaient donnés à l'Église comme une parure mondaine, ont été emportés sans retour dans cette crise suprême. » Les rééditions des deux premiers volumes de ce grand ouvrage que l'Académie française vient de récompenser du prix Gobert constituent vraiment un ouvrage nouveau, si nombreux et si importants sont les remaniements qui y ont été apportés.

L'AFFREUSE ÉTREINTE,

par **Alexandre Hepp**.

La thèse de l'hérédité et de ses conséquences inéluctables a inspiré à M. Alexandre Hepp ce roman très dramatique où plane la fatalité sous sa forme la plus moderne. C'est la cruelle histoire d'un homme pris entre son amour pour sa femme, malade inguérissable, et l'interdiction de la rendre mère que lui renouvelle en vain sa conscience de savant docteur. L'âpreté du style et la progression haletante du récit en font une lecture aussi émouvante que sévère.

LE MATÉRIALISME ACTUEL

Les études réunies dans ce livre ont été d'abord données à Paris aux Conférences de *Foi et Vie*. M. Bergson y traite *de l'Ame et du Corps*; M. H. Poincaré *des Conceptions nouvelles de la Matière*; M. Jean Friedel *du Matérialisme et des données actuelles des sciences de la Vie*... C'est une réaction contre les thèses matérialistes si en honneur il y a 25 ans, que ces études représentent. Et ce sont pour des raisons positives, beaucoup plus que confessionnelles, que cette réaction s'affirme.

JENNY S'EN-VA-T'EN-GUERRE,

par **Philippe Millet**.

Les lecteurs de cette revue ont eu la primeur d'un fragment de ce tableau de mœurs londoniennes ultra-modernes, peint avec verve d'après nature par un observateur plein d'humour. M. Philippe Millet possède le don de faire vivre intensément ce qu'il nous raconte sous une forme amusante. On sent qu'il en fut témoin oculaire, un témoin si familier et si fidèle que l'on serait tenté par instants de le prendre pour un authentique compatriote de sa turbulente héroïne.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram 16.20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50** *c.*

PAUL BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.